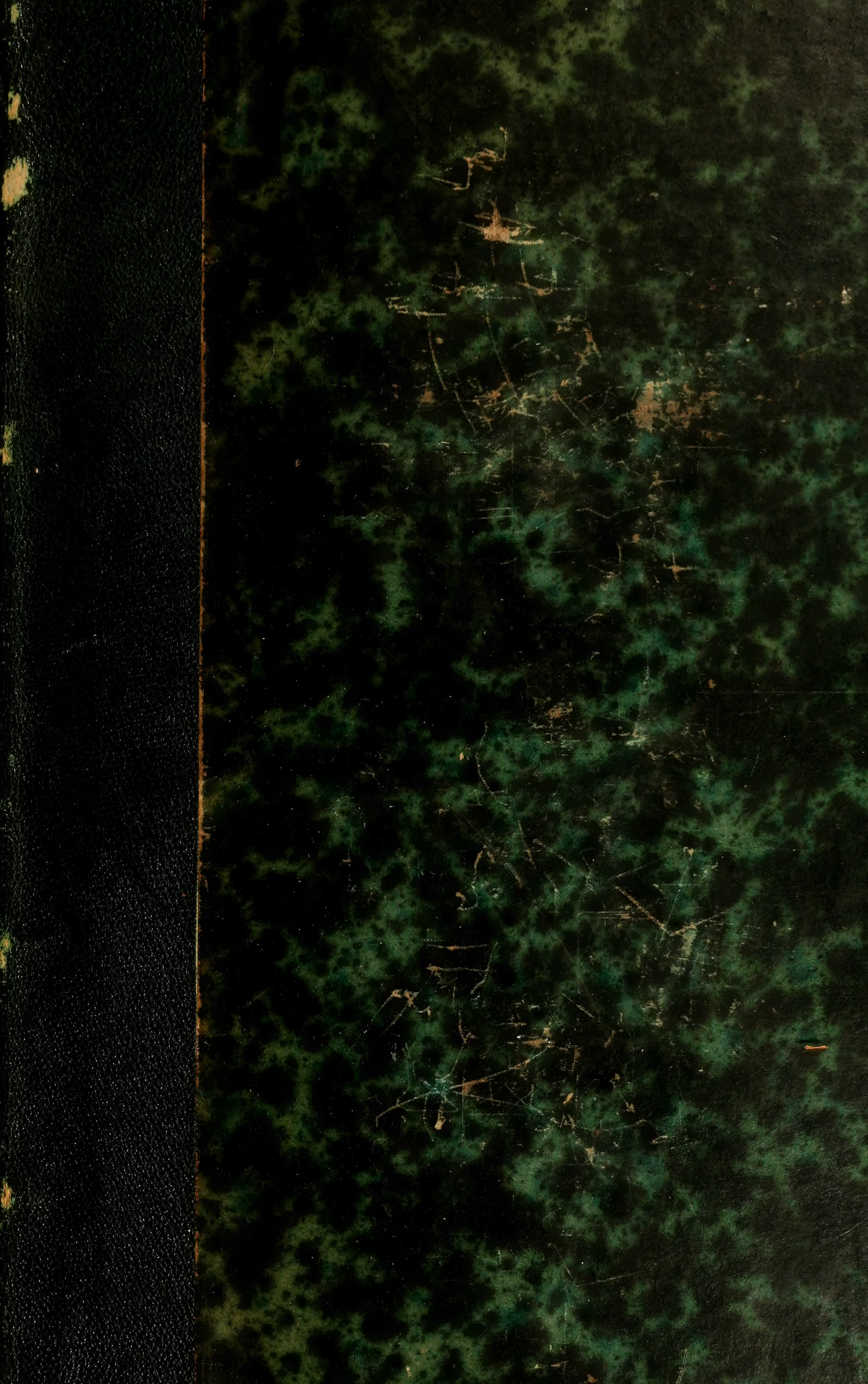
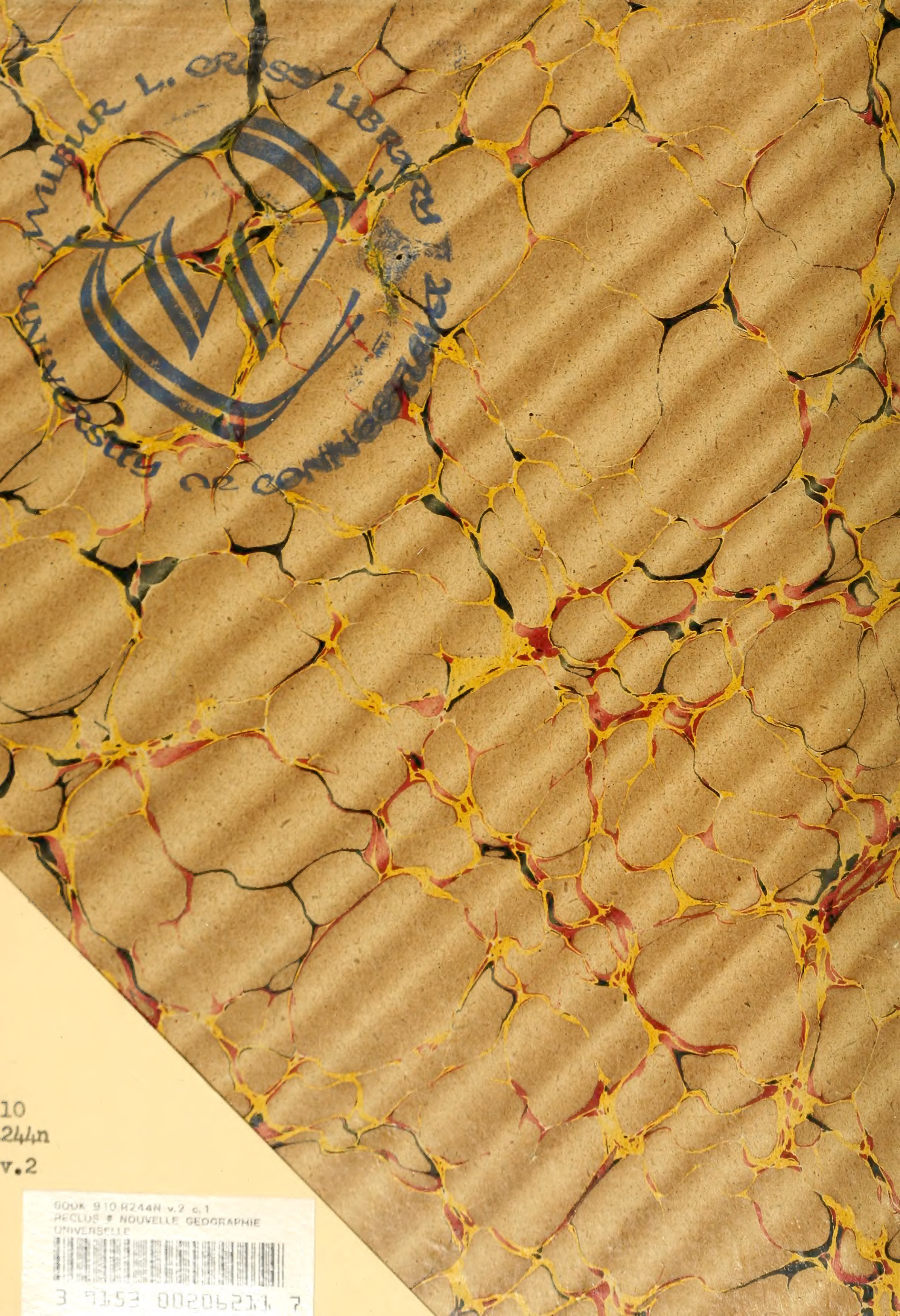








NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

Complète en 5 volumes

TOME I[er] : L'EUROPE MÉRIDIONALE

(GRÈCE, TURQUIE, ROUMANIE, SERBIE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)

Un volume in-8 jésus contenant 4 cartes en couleur, 174 cartes insérées dans le texte et 73 vues et types gravés sur bois

TOME II : LA FRANCE

Un volume in-8 jésus contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleur 234 cartes insérées dans le texte et 69 vues et types gravés sur bois

TOME III : L'EUROPE CENTRALE

(SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, ALLEMAGNE)

Un volume in-8 jésus contenant 10 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte 78 vues et types gravés sur bois

TOME IV : L'EUROPE DU NORD-OUEST

(BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES)

Un volume in-8 jésus contenant 7 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte et 81 vues et types gravés sur bois

TOME V : L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE

Un volume in-8 jésus contenant 9 cartes en couleur, 200 cartes dans le texte et 76 vues et types gravés sur bois

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

TOME VI : L'ASIE RUSSE

Un volume in-8 jésus contenant 8 cartes en couleur, 182 cartes dans le texte et 89 vues et types gravés sur bois

TOME VII : L'ASIE ORIENTALE

Un volume in-8 jésus contenant 7 cartes en couleur tirées à part, 200 cartes dans le texte et 90 vues et types gravés sur bois

Prix de chaque volume broché : 30 fr.; relié 37 fr.

22672. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

II

LA FRANCE

CONTENANT

UNE GRANDE CARTE DE LA FRANCE, 10 CARTES EN COULEUR
69 VUES ET TYPES GRAVÉS SUR BOIS
ET 234 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE II
LA FRANCE

CHAPITRE PREMIER

VUE D'ENSEMBLE — LE MILIEU ET LA RACE

I

La France est un pays de moyenne étendue parmi celles des contrées de la Terre qui ont une histoire politique distincte et un mouvement propre de civilisation. Beaucoup plus petite que la Chine, l'Indoustan, et que divers États de fondation récente, comme la Russie, le Brésil, la république des États-Unis, elle occupe une superficie plus considérable que maint territoire dont les peuples eurent pourtant ou possèdent encore une influence notable sur les événements de l'histoire, la Grèce, le Portugal, la Suisse, la Hollande, l'Angleterre même. Un peu plus du millième de la surface terrestre, la deux-cent-cinquante-cinquième partie des espaces émergés, voilà quel est le domaine de la France sur la rondeur du globe. Il est vrai que par la force numérique de sa population cette petite partie de la Terre prend un rang assez élevé, car plus du quarantième des hommes en peuplent la sur-

face. Toutefois les habitants ne s'y agglomèrent pas en multitudes aussi pressées que dans les vallées du Gange, du Yang-Tse, de l'Hoang-Ho, ou que dans l'Italie du Nord, la Saxe, la Belgique, la Grande-Bretagne. Par la densité relative de sa population, la France occupe aussi une position moyenne parmi les pays civilisés[1]. Mais s'il faut classer les nations d'après la valeur de leur rôle historique, tous reconnaîtront que le petit coin de terre compris entre les Alpes de Nice et la mer de Bretagne, entre les Pyrénées et les Vosges, est un de ceux où se sont accomplis le plus d'événements d'importance majeure pour les destinées de l'humanité tout entière.

Sans doute il y aurait de la présomption à vouloir, conformément à une vieille habitude de langage, revendiquer pour la France une sorte d'hégémonie morale. Au lendemain des plus grands désastres, quand toute ambition de souveraineté matérielle avait été trompée, un poëte célébrait encore la France comme la « reine du monde » et la nation répétait ces chants pour se consoler de la défaite. C'était une faiblesse : il faut savoir accepter son infortune et ne pas s'exposer aux cruels démentis que la destinée inflige à l'orgueil. Depuis le commencement du siècle, la France a été certainement égalée par ses rivales de l'Europe dans les travaux de la pensée et dans les arts de la paix, sans parler des jeux sanglants de la guerre. On pourrait donc la blâmer, si elle voulait garder pour elle seule le nom de « grande nation » qui lui fut donné jadis. Mais quel est le peuple civilisé qui n'ait affirmé par la voix de ses écrivains, de ses orateurs, de ses hommes d'État et souvent même par celle du peuple entier, ses prétendus droits à la supériorité ? La « vieille Angleterre », la « grande Allemagne » se disent également à la tête de l'humanité ; quoique tard venue dans le concert de la civilisation, la « sainte Russie », occupant à elle seule le quart de l'ancien monde, prétend avoir des destinées en rapport avec l'étendue de son domaine ; l'Italie, à peine rentrée dans la vie politique, aspire au *primato* et se dit l'héritière de la « Ville Éternelle », tandis que, par delà les mers, la « jeune Amérique », suivant dans sa course vers l'occident « l'Étoile de l'Empire », croit avoir constitué la « République modèle » et porte « l'arche sainte des peuples ».

Du milieu de ces prétentions rivales se dégage une vérité. Le monde de la civilisation s'est agrandi et c'est de toutes les contrées à la fois que partent

	Superficie en kil. car.	Population en 1872.	Population kilométrique.
[1] France continentale.	518,830	35.844,414	69
» avec la Corse..	527,577	36,102,921	68
» » et l'Algérie. .	1,200,000	38,517,139	52

les mouvements d'initiative. La France, quoique la haine et l'envie l'aient souvent déclarée à jamais déchue, a certainement sa très-grande part dans le travail commun; son influence et ses idées la rendent tellement utile au monde, qu'on ne saurait guère s'imaginer l'histoire prochaine des nations si la France venait à y manquer. La contrée où s'est accomplie une part si considérable du labeur humain est donc l'une de celles qui doivent être décrites avec le plus de soin. Il importe de connaître toutes les conditions du milieu dans lequel s'est développée une nation dont l'existence a été si remplie depuis que l'axe de la civilisation s'est déplacé de la Méditerranée vers les bords de l'Océan. Une partie des influences qui ont agi sur la nation française pour la faire ce qu'elle est devenue, restera toujours ignorée de nous, puisque les origines mêmes des races et leur vie primitive ne sont point racontées par l'histoire; mais ce que disent le sol, le climat, la configuration géographique, suffit pour expliquer d'une manière générale l'œuvre propre de la France dans l'ensemble des travaux de l'homme. C'est là ce que nous allons exposer de notre mieux, en nous efforçant de ne point obéir à quelque reste de vanité nationale. Du moins est-il permis de se sentir ému dans ses fibres secrètes en parlant du pays où résonne le doux langage maternel!

Le grand avantage de la France, on l'a dit bien souvent, est d'appartenir à la fois au monde méditerranéen et au groupe des contrées océaniques. La Grèce, la péninsule Illyrienne, l'Italie, les terres avoisinantes baignent entièrement dans la Méditerranée; tant que l'homme avait seulement à sa disposition les chemins ouverts par la nature, elles ne pouvaient avoir avec le versant extérieur de l'Europe que des relations difficiles et incertaines. Quant à la presqu'île Ibérique, elle est placée, il est vrai, entre les deux mers; mais jusqu'à l'époque toute récente de la conquête de l'Océan, l'Espagne et le Portugal, limités à l'occident par les bornes mêmes du monde, devaient se retourner, pour ainsi dire, vers la Méditerranée, afin de rester en rapport avec les autres nations. D'ailleurs le rempart des Pyrénées, qui se dresse au nord de l'Espagne, en faisait un pays complétement distinct du reste de l'Europe et sans relations faciles avec les régions du continent qui n'appartiennent pas au bassin de la mer Intérieure. Ainsi qu'il a été déjà dit à propos des divisions naturelles de l'Europe, la France se distingue au contraire comme le pays de jonction entre les contrées atlantiques du Nord et les terres méditerranéennes du Midi. Voilà ce qui fait le caractère spécial de la France au point de vue de

la géographie et de l'histoire, ce qui lui assure un rôle distinct dans l'humanité.

Quand on considère l'ensemble du continent, on voit en effet que la France est la seule contrée où les communications soient naturellement faciles entre les rivages de l'Océan et ceux de la Méditerranée : c'est là que les deux versants s'emboîtent le mieux par leurs bassins respectifs. Sans doute les grandes plaines de la Pologne et de la Russie ne présentent point d'autres obstacles que leurs forêts, leurs fleuves, leurs marécages ; mais les mers qu'elles unissent, la Baltique et le Pont-Euxin, sont des réservoirs presque fermés, ne se rattachant qu'indirectement au grand commerce du monde. Vers le centre de l'Europe, entre l'estuaire de l'Elbe et le golfe Adriatique, les mers opposées se rapprochent de nouveau, et l'on sait, par l'histoire de Venise et des villes hanséatiques, de quelle importance est ce trait géographique dans le mouvement des échanges et des idées; mais la haute muraille des Alpes vénitiennes et les montagnes du centre de l'Allemagne, quoique plus basses, sont des obstacles sérieux qu'il a été difficile de surmonter. En France, au contraire, les voies naturelles ouvertes de fleuve à fleuve, la porte de Belfort, entre le Rhône et le Rhin, les cols de la Bourgogne, entre la Saône et la Seine, le seuil de Naurouse, entre l'Aude et la Garonne, sont larges et de l'accès le plus facile ; les chemins qui les traversent pour se rendre d'une mer à l'autre mer ont été de tout temps de grandes routes de commerce et de migration. C'est en France que s'abaisse définitivement l'arête médiane du continent; au point de vue orographique, on peut dire que l'Europe finit à la base des Cévennes. Aussi la France est-elle devenue historiquement la terre où les races du Nord se sont unies à celles du Midi, où la civilisation méditerranéenne est venue se croiser avec les éléments de culture celtiques et germains. Les grandes diagonales du continent, de l'Allemagne à la péninsule Ibérique et de l'Italie à l'Angleterre, rencontrent sur cette terre privilégiée la ligne de jonction des deux mers et contribuent à faire de la France un centre nécessaire, un nœud de vibration de tous les mouvements qui agitent l'Europe occidentale. Relativement à la terre entière, la France occupe une situation matérielle peut-être moins heureuse que l'Espagne et les îles Britanniques, puisque ces deux contrées ont dû à leur position à l'extrémité de l'Europe, l'une d'avoir pu jadis découvrir et conquérir le Nouveau-Monde, l'autre d'être le grand marché des peuples; mais la France est beaucoup mieux située pour servir à l'élaboration générale des idées européennes.

Telle qu'elle existe aujourd'hui, dans les limites que lui a laissées la fortune des armes, la France se distingue encore, entre toutes les contrées de

l'Europe, par l'élégance et l'équilibre de ses formes. Ses contours mouvementés s'harmonisent de la manière la plus gracieuse avec la solide majesté de l'ensemble et se développent régulièrement en une série d'ondulations rhythmiques. Un méridien, que l'on peut considérer comme un axe idéal,

N° 1. — AXE ET CONTOURS DE LA FRANCE.



++++++ *Limites actuelles* ------ *Axes et diagonales de la France.*

réunit les deux extrémités saillantes du territoire en passant à travers la capitale et le centre de figure, et partage la France en deux moitiés presque symétriques. De chaque côté de cet axe se disposent les faces du grand octogone que représente le pourtour du pays. Au nord-ouest, le rivage de la Manche correspond à la frontière de Belgique exposée au nord-est ; à l'ouest, les côtes de la Bretagne et du Poitou forment avec les plages

rectilignes des Landes une courbe concave tournée vers la haute mer, tandis qu'à l'est les limites de la France décrivent une autre concavité vigoureusement accusée par les rangées du Jura et les massifs des Alpes. Enfin, au sud-ouest, l'arête des Pyrénées fait équilibre aux rivages méridionaux du Languedoc et de la Provence, dont la direction générale est celle du nord-est. Des deux diagonales de la France, l'une réunit deux frontières terrestres, celles de la Belgique et de l'Espagne, l'autre rejoint les deux mers, l'Atlantique et la Méditerranée. Ces frontières de terre et de mer, qui se succèdent ainsi avec une si remarquable alternance, présentent respectivement à peu près la même longueur, du moins en ligne droite, tant la pondération est grande entre les diverses parties de la contrée[1]. Le territoire français, que traverse le 45e degré de latitude, est situé au milieu précis de la zone tempérée ; en outre, il est orienté par rapport au pôle et à l'équateur : les lignes qui marquent ses dimensions en longueur et en largeur se confondent avec les méridiens et les degrés de latitude.

Mais la France aurait pu, comme plusieurs autres pays, perdre tous les avantages que lui procurent sa forme compacte et l'heureuse disposition de ses bassins, si elle n'avait constitué une individualité géographique suffisamment limitée. Des chaînes et des massifs de montagnes bastionnent les angles du territoire et le séparent de tous les pays limitrophes, de manière à lui donner sur presque tout son pourtour une série de frontières naturelles et à rendre visible pour ainsi dire le rôle joué par la France dans l'histoire générale de l'Europe. Les cinq principales chaînes ou massifs dont les arêtes, les contre-forts ou les plateaux marquent la frontière, sont les Pyrénées, les Alpes, le Jura, les Vosges et les Ardennes. Sans faire de paradoxe, on peut indiquer aussi comme appartenant à cet ensemble de bastions angulaires les hauteurs granitiques de la péninsule armoricaine qui dominent à l'ouest les campagnes de la Normandie et de l'Anjou. Ces

[1] DÉVELOPPEMENT DES CÔTES, NON COMPRIS LES INDENTATIONS MOINDRES DE 5 KILOMÈTRES.

Manche, 1,120 kil.; Atlantique, 1,385 kil.; Méditerranée, 615 kil. . . . . . Total. 3,140 kil.

DÉVELOPPEMENT DES CÔTES EN LIGNE DROITE.

Manche, 605 kil.; Atlantique, 605 kil.; Méditerranée, 390 kil. . . . . Total. 1,600 kil.

LIMITES CONTINENTALES, NON COMPRIS LES COURBES ET LES ANGLES MOINDRES DE 5 KILOMÈTRES.

Belgique, 460 kil.; Luxembourg, 14 kil.; Allemagne, 320 kil.; Suisse, 396 kil.; Italie, 410 kil.; Espagne, 570 kil. . . . . Total. 2,380 kil.

LIMITES CONTINENTALES EN LIGNE DROITE.

Espagne, 420 kil.; Frontières de l'Est, 525 kil.; Frontières du Nord-Est, 440 kil. Total. 1,385 kil.

Circonférence totale de la France. . . . . . 5,520 kilomètres.

élévations, couvertes de maigres bruyères et cultivées à grand'peine par une population rude comme le sol, semblent peu importantes ; cependant c'est probablement à elles que la France doit de n'avoir pas été définitivement conquise par les Anglais. Si les marins anglo-saxons s'étaient établis dans les ports de la Bretagne pour commander les débouchés de la Manche et l'entrée du golfe de Gascogne, il est possible que la Guyenne et la Normandie fussent restées au pouvoir de l'Angleterre. Heureusement la péninsule semblait peu faite pour attirer les envahisseurs ; et d'ailleurs, quand ceux-ci tentèrent de s'y établir solidement, ils eurent à lutter contre une résistance invincible. Comme un coin dans un bloc de chêne, la Bretagne partageait en deux groupes distincts les duchés et les comtés possédés par l'étranger. Grâce au manque de cohésion de leurs adversaires, les Français purent les refouler et reconquérir en entier le sol de la patrie.

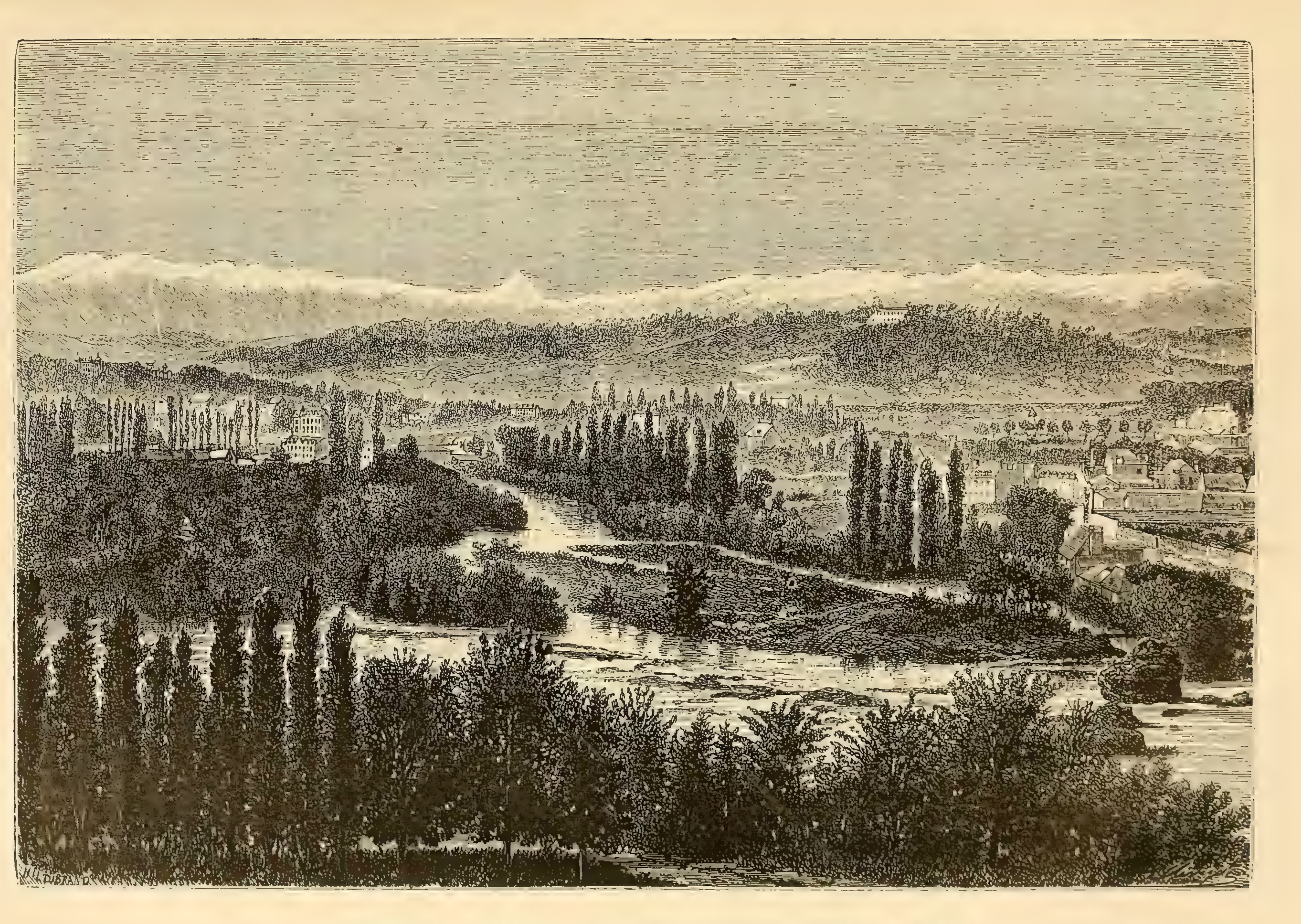
Par un contraste remarquable, que Dufrénoy et Élie de Beaumont ont bien mis en lumière, les plus hautes chaînes de la frontière séparent la nation française de celles qui lui ressemblent le plus par l'origine, la langue et les mœurs, tandis que les arêtes de montagnes peu élevées servent de limites entre la France et des peuples germaniques[1]. Ainsi la haute barrière des Pyrénées se dresse comme une muraille au nord de l'Espagne, et, pendant une partie de l'année, rend les communications presque impossibles entre les deux pays limitrophes. Au sud-est, les Alpes et leurs nombreuses ramifications sont, grâce à leurs profondes échancrures, plus faciles à traverser que les Pyrénées; mais elles n'en constituent pas moins un obstacle très-sérieux en temps de paix et jadis presque insurmontable en temps de guerre. A l'ouest de la Suisse, qu'habitent à la fois des populations de langue française et de langue allemande, se prolongent les crêtes du Jura, déjà beaucoup plus faciles à traverser que celles des Alpes; puis viennent les Vosges, qui forment actuellement, malgré le vœu des populations elles-mêmes, la limite politique de la France. Enfin la frontière du nord-est, que le plateau raviné des Ardennes, semblable à un bastion détaché, défend trop faiblement, est en certains endroits complétement ouverte : un bouquet d'arbres, un simple ruisseau, un chemin, séparent les deux races du Sud et du Nord, représentées en Belgique, d'un côté par les Wallons, de l'autre par les Flamands. Là, sous la pression des races juxtaposées, la ligne des frontières, en grande partie conventionnelle, s'est modifiée sans cesse pendant le cours des siècles.

Cependant si le flux et le reflux des nations, aidés par les péripéties de

[1] *Mémoires pour servir à une description géologique de la France.*

la guerre, ont fait alternativement ployer la ligne de frontières vers le nord et vers le sud, cette ligne elle-même ne pouvait être supprimée, car les populations voisines différaient trop jadis par les intérêts et les mœurs pour qu'il leur fût possible de se fondre en un même corps de nation. Dans le sud, au contraire, si les Pyrénées et les Alpes n'avaient pas existé, si l'Espagne et l'Italie n'avaient pas été presque absolument séparées de la France, il est probable que les guerres et les échanges auraient anéanti l'individualité nationale de ces différents pays. Les deux péninsules eussent peut-être subi cet irréparable désastre de la conquête, qui a supprimé dans l'histoire de la civilisation ces beaux pays de la « langue d'oc », trop peu défendus par leurs chaînes de montagnes et leurs plateaux. Au lieu de trois peuples, italien, espagnol et français, qui se sont distingués chacun par un génie particulier et par des œuvres originales, il n'eût existé peut-être qu'une seule nation occupée longtemps à se dévorer elle-même ou retenue dans l'étreinte d'une centralisation despotique.

Ainsi la France, considérée dans son histoire antérieure, était doublement privilégiée. Solidement défendue par ses frontières méridionales contre tout danger de fusion prématurée avec d'autres nations latines, elle est ouverte au nord vers le monde germanique, et c'est de ce côté qu'ont eu lieu ses grandes luttes, que se sont portés ses efforts les plus énergiques, à la fois pour la résistance et pour l'assimilation. Par suite de l'antagonisme naturel des races, les habitants de la France du Nord n'avaient pas besoin d'une barrière de montagnes pour sauvegarder leur homogénéité nationale; mais l'absence de frontières naturelles leur a fait gagner des communications plus fréquentes avec l'étranger, de continuels échanges de marchandises, et surtout le libre passage des idées. La capitale, devenue telle, non-seulement par le choix des rois, mais surtout par le groupement spontané des populations et par la convergence des vallées, des chemins et des produits, s'est elle-même placée dans le voisinage de la frontière ouverte; elle occupe le poste avancé du territoire, afin d'être la première à le défendre en temps de guerre, comme elle est aussi la première à développer les richesses nationales en temps de paix. C'est en même temps à l'appel de la guerre et à l'attraction pacifique des pays du Nord et de l'Est que Paris doit sa position tout à fait excentrique dans le grand corps national. Bourges, qui occupe le centre géométrique du pays, et que pour cette raison des hommes à courte vue ont proposée comme chef-lieu de la France, n'a pu jamais être sérieusement choisie pour capitale, même dans les plus mauvais jours de l'histoire du pays, alors que toute cohésion politique avait presque entièrement disparu.



LA CHAÎNE DES PYRÉNÉES. — VUE PRISE DE LA TERRASSE DU CHATEAU DE PAU

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Neurdein.

Par la disposition de ses massifs et de ses bassins, l'intérieur de la France n'a point une régularité de formes aussi frappante que celle du pourtour maritime et continental ; toutefois l'ensemble présente une sorte d'harmonie dans les contrastes mêmes ; grande est la diversité, mais le tout garde son caractère d'unité géographique. Au centre s'élève un plateau de granit d'une remarquable symétrie de contours, disposé en forme de triangle. Un côté, tourné vers l'orient, est limité par la profonde dépression dans laquelle coulent la Saône et le Rhône ; un autre côté, qui regarde le sud-ouest, est parfaitement parallèle au cours de la Garonne, qui l'accompagne à distance ; enfin, la troisième face, exposée au nord-ouest, est précisément orientée dans le même sens que la partie de la Loire comprise entre Orléans et le confluent de la Vienne. A ce plateau se rattachent, comme deux appendices péninsulaires, au sud le massif déchiqueté des granits du Rouergue, au nord les hauteurs du Morvan, également de structure cristalline. En outre, des montagnes de granit, de porphyre, de laves, s'élèvent au-dessus du grand socle que forme le plateau et par leur situation géographique donnent à l'ensemble une pente générale tournée vers l'ouest et le nord-ouest. Toute la protubérance de ces roches primitives est le squelette autour duquel les terrains plus récents se sont formés, comme des tissus autour d'un os dans un corps d'animal : c'est le centre résistant de l'organisme.

Les autres systèmes montagneux, d'origine ancienne, disposés aux quatre angles de la France, permettent de continuer cette comparaison entre la structure de la contrée et celle d'un être vivant. Les Alpes et les Pyrénées du côté de l'Italie et de l'Espagne, les roches antiques du Poitou, de la Bretagne et du Cotentin à l'extrémité maritime de la France et, dans l'épaisseur même du tronc continental, le double massif angulaire des Vosges et de l'Ardenne avec son ossature de grès, de granit et d'ardoises, sont comme les parties extérieures du squelette, et c'est dans les dépressions intermédiaires que l'Océan a maçonné ses plages, composées de débris d'organismes calcaires et siliceux par milliards de myriades, et que les fleuves ont laissé tomber en couches d'alluvions la « chair coulante » mélangée à leurs eaux.

Une zone de terrains calcaires jurassiques, fort large dans une grande partie de son développement, entoure presque en entier le massif granitique du centre de la France et va rejoindre, au nord-ouest, une zone de même formation qui limite la racine de la Bretagne, et, au nord-est, une deuxième bande, beaucoup plus large, qui s'arrondit au pied des Vosges et des Ardennes. Les Pyrénées ont à leur base, d'une mer à l'autre mer, une longue lisière correspondante de roches crétacées, tandis que sur les Alpes,

dont les masses cristallines sont les plus puissantes de l'Europe, s'appuient les assises régulières des monts Jura, type des formations calcaires qui en ont pris le nom. Pour compléter la France actuelle, les terrains postérieurs aux assises jurassiques et à la craie n'ont eu qu'à combler un espace déjà bien rétréci et n'ont ajouté qu'un très-faible relief à la superficie générale de la contrée.

La nature géologique des terrains, aussi bien que la configuration purement extérieure du sol, contribuent l'une et l'autre à diviser le pays en zones non moins distinctes par l'histoire que par la géographie. Le grand plateau central et les massifs angulaires de la France ont dû de tout temps paraître aux populations limitrophes comme des contrées à éviter plutôt qu'à conquérir; la difficulté des abords, le manque de voies naturelles de commerce, la rigueur du climat et surtout l'avarice du sol ne pouvaient que les écarter vers d'autres chemins, tandis que la richesse, le charme et la beauté des plaines basses parcourues par les fleuves devaient au contraire les attirer. Les âpres régions des plateaux n'avaient qu'un grand avantage, celui d'être des lieux de refuge plus sûrs que les campagnes ouvertes de toutes parts aux incursions des ennemis. En bas, les peuples se disputaient la terre ; en haut, ils la possédaient plus paisiblement ; dans la plaine, le va-et-vient des hommes était incessant, soit pour la guerre, soit pour le commerce ; sur la montagne, les habitants maintenaient un genre de vie plus calme et plus égal ; ils vivaient plus lentement, mais aussi avec une sécurité plus grande. Par un phénomène analogue à celui qu'on observe dans le monde végétal, la « plante homme », ainsi que disait Alfieri, croissait plus péniblement sur ces roches de granit, mais elle y devenait plus robuste et plus tenace.

C'est entre le plateau central et les campagnes de son pourtour que le contraste historique est le plus évident. Encore plus à cause de l'histoire de leurs populations que par leur structure géologique, la puissante protubérance de roches primitives et les vallées fluviales qui l'entourent méritent d'être assimilées à une charpente osseuse revêtue de chairs, enlacée d'un réseau de veines. Au sud-est et à l'est la vallée du Rhône, au sud-ouest et à l'ouest les bassins de la Garonne et de la Charente, au nord la vaste enceinte presque circulaire dont la Seine est le fleuve principal, sont des régions vivantes par excellence en comparaison du morne plateau. Aussi le nombre des montagnards qui descendent vers la plaine dépasse-t-il de beaucoup celui des gens d'en bas qui montent vers les hauteurs : pour les hommes comme pour les eaux, c'est l'inclinaison du sol qui indique la direction du voyage. En comparant le bassin de Paris et les hautes

terres du Limousin, de la Marche, de l'Auvergne, Élie de Beaumont et Dufrénoy ont pu dire justement que la première de ces deux régions est le pôle positif et la seconde le pôle négatif de la France ; de toutes parts les hommes affluent vers le centre d'attraction, tandis qu'un mouvement en sens inverse se produit sur le pourtour des terres comparées au pôle de répulsion. Sous une autre forme, l'idée des illustres géologues ne diffère point de celle des physiologistes. Pour ceux-ci, la solide ossature du grand organisme français a son point d'appui dans le plateau central, et le système circulatoire vient converger vers le milieu du bassin de la Seine.

Le contraste de ces deux régions si distinctes se manifeste bien clairement par la forme qu'a prise en France le réseau des grandes lignes naturelles de communication auxquelles on pourrait donner le nom de lignes historiques, parce que tous les grands faits de l'histoire française se sont accomplis sur son parcours. Les voies de la région du nord, partant de Paris comme centre, rayonnent librement dans tous les sens, car nul obstacle ne les oblige à décrire de grands détours ; elles vont directement au but qu'elles doivent atteindre. Les routes qui de Paris ont gagné la Suisse par les vallées de la Seine et de l'Aube, l'Allemagne par les bords de la Marne, la Belgique par les cours de l'Aisne, de l'Oise, de l'Escaut, sont toutes des voies également faciles, et sur chacune d'elles se sont opérés sans peine les mouvements des migrations, des guerres et du commerce. Il en est de même des chemins directs qui rejoignent Paris aux bouches de la Somme et de la Seine, à la presqu'île du Cotentin, à la Bretagne, à l'estuaire de la Loire. Sur toutes les voies qui rayonnent vers le pourtour du grand bassin septentrional de la France, les peuples se trouvaient à l'aise pour cheminer dans l'un ou l'autre sens.

Mais au sud de la Seine et de la Loire la configuration du sol, toute différente, ne laissait point les hommes passer ainsi au gré de leur fantaisie. Deux grandes voies seulement s'ouvraient devant eux. Celle de l'est relie le bassin de la Seine à celui de la Saône et du Rhône par les dépressions les plus basses du plateau de la Côte d'Or; on peut l'appeler la voie romaine, car c'est en en restant le maître que César fit la conquête des Gaules et c'est près du seuil de passage que l'on a placé, à tort ou à raison, la statue qui rappelle le dernier grand effort des peuples gaulois. La route occidentale, qui est celle de la péninsule Ibérique, doit passer à l'ouest du plateau central par la vallée de la Charente. Au sud de la France, les extrémités de ces deux grandes voies historiques sont reliées entre elles par une troisième route naturelle qui n'a cessé d'être activement fréquentée depuis les commencements de l'histoire. Cette route, qui longe la base

méridionale des Cévennes, des bords de la Méditerranée au bassin de la Garonne, complète autour du plateau central de la France une voie stratégique comparable au chemin de ronde des citadelles. Presque toutes les cités dont les noms rappellent de grands événements sont situées sur l'un des côtés de ce triangle : il suffit de mentionner parmi ces villes Orléans, Blois,

N° 2. — VOIES HISTORIQUES.



Tours, Poitiers, Bordeaux, Toulouse, Carcassonne, Narbonne, Béziers, Montpellier, Nîmes, Arles, Avignon, Vienne, Lyon, Châlon-sur-Saône, Dijon, Sens ; les lignes qui les unissent dessinent sur le sol français la direction des courants principaux de la vie nationale. On a constaté que les villes les plus importantes de ces grandes voies sont situées en général à deux étapes les unes des autres, tandis que des localités moins considérables marquent

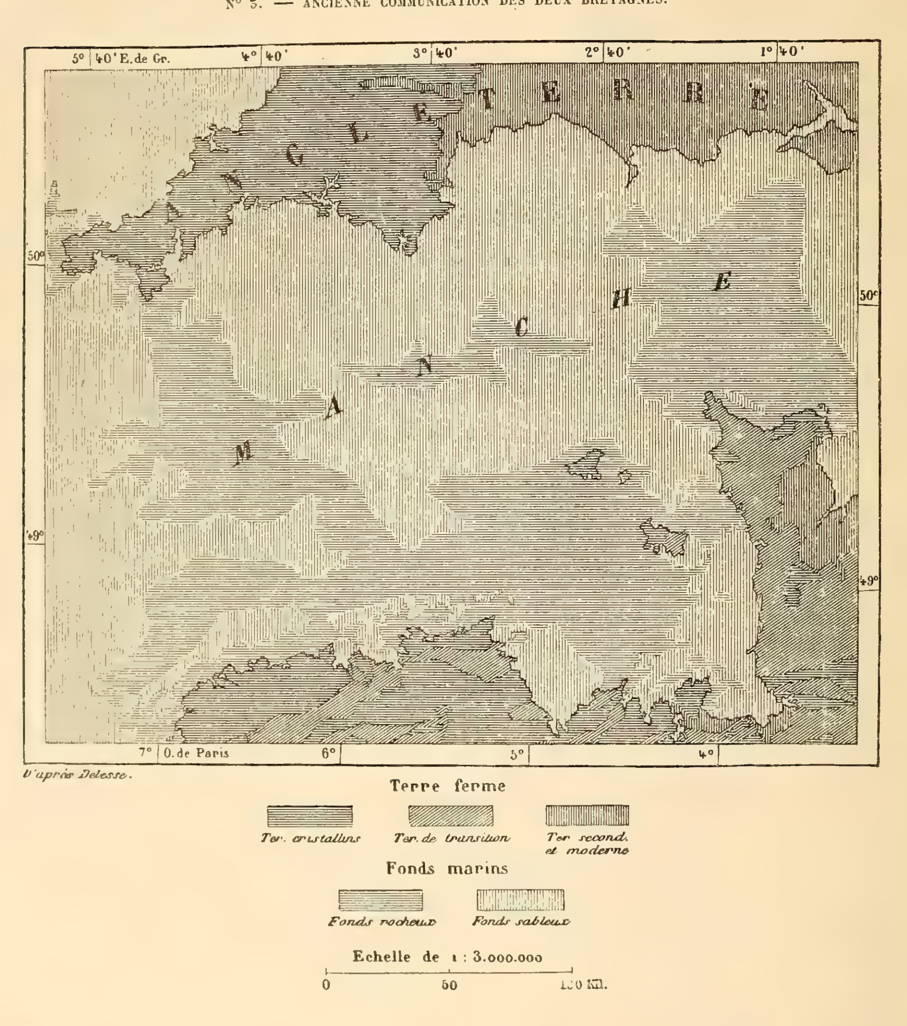
les étapes intermédiaires, et des bourgades moins importantes encore les lieux d'arrêt momentané. Cette distribution régulière des agglomérations humaines sur les grandes routes de guerre et de commerce s'explique par les anciens modes de locomotion ; piétons et cavaliers avaient à scander leur marche, et les villes s'accroissaient en raison du temps de séjour. Les exceptions à cette loi générale peuvent s'expliquer facilement, soit par la nature et la configuration du sol, soit par des attractions spéciales de commerce et d'industrie. Il faut ajouter que de nos jours les moyens de transport rapide tendent à supprimer complétement le rhythme des distances entre les villes d'égale grandeur, puisqu'ils ont précisément pour but de rendre l'homme indépendant de l'espace.

Il serait très-intéressant de savoir quelles furent, avant notre histoire écrite ou traditionnelle et pendant la série des périodes géologiques, les routes naturelles de migrations suivies par les tribus d'hommes et d'animaux. Mais pareille étude demanderait la connaissance des formes successives et changeantes de cette partie du continent. Or, quand on essaye, avec Constant Prévost, Delesse et d'autres géologues, de tracer la configuration approximative des terres émergées de la France aux différents âges, on se trouve fort embarrassé, car si les formations fossilifères qui ont surgi successivement portent avec elles le témoignage de leur origine, nombre de terrains sont moins faciles à déchiffrer, et, de plus, on ignore quelles couches, émergées jadis, ont disparu, soit par l'abaissement général du sol, soit par l'érosion des eaux. Les cartes de la géologie antique de la France ne peuvent donc avoir qu'une valeur conjecturale.

A l'époque silurienne, c'est-à-dire aux temps les plus anciens dont les géologues aient retrouvé les fossiles, la Gaule future n'était indiquée, paraît-il, que par une longue péninsule s'avançant de la région où s'élèvent aujourd'hui les Alpes jusqu'à la Bretagne actuelle. Plus tard, cette péninsule se sépara par un large détroit de quelques massifs alpins déjà sortis du fond des mers, s'unit aux Pyrénées et s'accrut de terres considérables, qui la rattachaient à l'Angleterre : les fonds rocheux de la Manche, dont M. Delesse a tracé les contours dans sa carte lithologique des mers de la France, indiquent encore vaguement ces anciennes terres de jonction. Lorsque la formation liasique, aux rivages encore nettement visibles pour le géologue, se déposa dans les golfes, le grand plateau du Limousin, avec le rebord extérieur des Cévennes, du Forez et du Morvan, avait une configuration à peu près semblable à celle qu'on lui voit de nos jours ; seulement un détroit profond le découpait dans sa partie méridionale. Quatre larges bras de mer le séparaient de l'Ardenne et des Vosges, des Alpes, des

Pyrénées et des massifs de la Bretagne et de l'Angleterre. Déjà l'ossature de la France commençait à prendre les contours actuels. Depuis cette époque, chaque nouvelle formation a fourni sa part d'assises à l'édifice. Lors du dépôt de la craie, le plateau central était déjà définitivement réuni, d'une part à la Bretagne, de l'autre aux Vosges et aux Ardennes; le Boulonnais

N° 3. — ANCIENNE COMMUNICATION DES DEUX BRETAGNES.



s'élevait en île au milieu du bassin de la mer septentrionale. Au commencement des âges tertiaires, cette mer était déjà bien rétrécie ou plutôt elle n'était qu'un golfe entouré de terres émergées, et les grands estuaires de la Garonne et de l'Adour avaient diminué d'étendue; mais des lacs nombreux parsemaient la surface du territoire. Ils se sont graduellement vidés de leurs eaux ou comblés d'alluvions, de même que les baies du littoral, et

dès la fin de la dernière période glaciaire, dont on ne connaît pas encore la date approximative, la France avait à peu près les contours et le relief qu'elle présente aujourd'hui.

Pourtant ce relief et ces contours ne cessent de changer sous l'influence des mille causes qui travaillent à sculpter les continents. Les montagnes se sont abaissées par l'effet des intempéries, des ravines et des torrents ; des lacs ont été remplis, d'autres se sont formés, soit par l'affaissement du sol, soit par la chute de rochers qui se sont entassés en digues en travers des cours d'eau ; des rivières ont changé de lit, des fleuves ont allongé leurs deltas dans la mer, tandis que d'autres ont eu leurs estuaires agrandis par les flots ; enfin les oscillations du sol ont exhaussé ou déprimé les rivages, fait empiéter la terre ou les eaux. Si l'on ne tient pas compte des mouvements locaux, il paraît qu'en général les côtes de la Méditerranée se sont exhaussées pendant la période contemporaine. Du côté de l'Océan le rivage des landes se serait affaissé, tandis qu'au nord de la Gironde, les témoignages d'une notable élévation des terres sont incontestables. Enfin, les côtes de la Manche auraient subi un mouvement de dépression qui se continue au nord-est par les Pays-Bas jusqu'en Danemark et sur les rives méridionales de la Baltique. Déjà ces changements naturels, contemporains de l'homme policé, ont suffi pour modifier le milieu d'une manière appréciable et même pour exercer une influence réelle sur la marche de l'histoire.

II

Il est certain que le climat de la France, comme le sol lui-même, a changé depuis le commencement de la période historique ; toute la difficulté est de savoir dans quelle proportion s'est opéré ce phénomène. Déjà les travaux de l'homme, surtout la destruction de forêts, et, dans une moindre mesure, les plantations de vergers, l'assainissement du sol marécageux, l'endiguement des rivières, ont suffi pour influencer d'une manière notable les climats locaux ; mais les observations ne se faisaient point jadis avec assez de rigueur, et l'on ne saurait les comparer à celles des météorologistes actuels. Il faut se borner à l'étude des faits généraux, tels que les constatent les anciennes chartes et les documents de toute nature. Ainsi que l'ont établi divers historiens, certaines plantes ne peuvent plus être cultivées à des hauteurs où elles prospéraient encore au moyen âge. Les oliviers, les figuiers, les orangers ont reculé vers le midi ; les vignes n'occupent plus une zone aussi étendue dans les régions du nord de la

France et ne se voient plus en Picardie ni sur les bords de la Manche : elles se sont retirées de près d'un degré vers le sud[1]; mais, dans ce mouvement de retraite des végétaux cultivés, comment faire la part du climat et celle des convenances de l'agriculteur? Telle plante qui donnait de médiocres produits sous un ciel inclément n'en était pas moins cultivée quand les communications avec les contrées à climat plus doux étaient rares encore; la facilité moderne des échanges a rendu ces cultures désormais inutiles, et par suite leur domaine s'est rétréci. On ne peut donc affirmer la détérioration du climat de la France depuis le moyen âge; il est certain seulement que des oscillations de température et d'humidité n'ont cessé de se produire, comme dans tous les phénomènes de la vie terrestre. Ainsi que l'a prouvé l'étude des couches fossilifères, un climat semi-tropical et un climat glaciaire se sont succédé dans les derniers âges de cette partie du continent.

Actuellement, le massif granitique du plateau central, si important à tous les points de vue de l'histoire et de la géographie, partage la France en deux zones de climats offrant une opposition tranchée. Au nord de cette barrière, la température moyenne est de 10 à 12 degrés, selon les localités; au sud, elle augmente graduellement de 13 à 15 degrés; mais la différence de chaleur annuelle n'est pas l'élément le plus important du contraste des deux zones : l'état hygrométrique de l'air, la fréquence et l'intensité des pluies, la direction des vents et tous les phénomènes météorologiques contribuent pour leur part à donner deux climats bien distincts à la région atlantique et à la région méditerranéenne de la France. Le versant du nord appartient à l'Europe occidentale, le versant du sud est une terre à l'aspect déjà presque africain.

L'occident et l'orient de la France présentent également un contraste, mais qui ne se manifeste en aucun endroit d'une manière soudaine; c'est par une série de transitions insensibles que le climat change de l'ouest à l'est. Les rives de l'Atlantique sont exposées à la double influence des courants et des vents du sud-ouest, qui apportent avec eux les chauds effluves des mers tropicales. Baignées par les moites vapeurs d'un autre climat, elles jouissent ainsi d'une température bien supérieure à celle qui appartiendrait normalement à leur latitude. Mais plus à l'est l'influence du grand courant d'eau tiède qui vient de traverser l'Atlantique ne se fait plus sentir que faiblement; en même temps le vent du sud-ouest perd sa prépondérance, et le climat local n'est plus aussi souvent adouci par les

[1] Le Hon, *l'Homme fossile*, passim; — Hamy, *Paléontologie humaine*, p. 62; — Bourlot, *Variations de latitude et de climat*, p. 46. — Fuster, etc.

CARTE GÉOLOGIQUE DE LA FRANCE ET DE SES MERS.

Hachette et Cie Paris.

OCÉAN ATLANTIQUE

LA MANCHE

MER MÉDITERRANÉE

EXPLICATION DES SIGNES

Sol émergé

- Terrain moderne
- Terrain tertiaire
- Terrain crétacé
- Terrain jurassique
- Terrain du trias et permien
- Terrain carbonifère
- Terrain paléozoïque
- Terrain cristallin
- Roches plutoniques et volcaniques

Sol immergé

- Roches pierreuses diverses
- Calcaires tendres et crayeux
- Argile
- Vase
- Vase sableuse avec gravier
- Sable
- Sable et gravier
- Galets

Gravé par Erhard.

Dressé par Slom, d'après la Carte géologique de Mrs Dufresnoy et Elie de Beaumont, la Carte d'Europe de Dumont et la Carte lithologique marine de Mr Delesse.

Imp. Fraillery

Echelle de 1: 5600.000

0 25 50 100 200 Kil.

courants atmosphériques. A Cherbourg, la température moyenne de l'année dépasse d'un degré et demi environ celle de Verdun, situé sous une latitude un peu plus méridionale. Les lignes isothermiques qui pénètrent en France près de l'extrémité septentrionale de la contrée, se dirigent vers le sud, à mesure qu'elles entrent plus avant dans l'intérieur des terres.

N° 5. — LIGNES ISOTHERMES DE LA FRANCE.



Dressé par M. Renou.

La décroissance de température que l'on observe en allant de l'ouest à l'est de la France n'est pas le seul contraste que présentent les deux régions au point de vue thermométrique. Les saisons deviennent aussi plus extrêmes en proportion de l'éloignement de la mer. Les bords de l'Atlantique, sans cesse humectés par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, sont exposés directement à l'influence de l'énorme masse liquide, dont la température est

égalisée par des courants constamment mélangés. Ces contrées riveraines jouissent donc d'un climat essentiellement maritime, et l'écart entre les plus fortes chaleurs et les plus grands froids de l'année y est relativement faible. Dans la direction de l'est, l'action de la mer se fait moins sentir, et

N° 6. — ISOCHIMÈNES ET ISOTHÈRES DE PARIS.

- - - - - Température moyenne de l'année 10° C.
———— id. id. du mois de Janvier 2° C.
.... id. id. du mois de Juillet 18° 60.

par suite les saisons offrent un plus grand écart : les étés sont plus chauds et les hivers plus froids. La différence moyenne entre les températures extrêmes de l'année s'accroît régulièrement de Brest à Nancy ; en d'autres termes, les lignes isothères ou d'égale température estivale et les lignes isochimènes ou d'égale température hivernale s'écartent de plus en plus en s'éloignant de la mer. Les isochimènes s'infléchissent du nord-ouest au sud-est en

contournant le grand plateau central, tandis que les isothères prennent, au contraire, la direction du sud-ouest au nord-est. Ainsi les mêmes régions de la France orientale qui ont une température annuelle inférieure à celle des côtes de l'occident ont une chaleur estivale bien supérieure. On comprend combien cet entre-croisement de lignes isothermes, isothères et isochimènes a d'importance pour les zones de végétation : il est certaines plantes qui ont besoin d'un milieu peu changeant; d'autres, telles que la vigne, supportent, au contraire, fort bien les rigueurs du froid, mais demandent une température estivale assez considérable. La vallée de la Loire, qui représente à tant d'égards, surtout entre Nevers et Angers, la moyenne générale de la France, peut être considérée comme la région centrale autour de laquelle oscillent les divers phénomènes du climat.

C'est également suivant une ligne parallèle à l'axe de la basse vallée de la Loire, que se meuvent d'ordinaire les masses aériennes qui renouvellent l'atmosphère de la contrée. MM. Kaemtz et Martins évaluaient approximativement la direction moyenne du vent dans toute la France à S. 88° O., c'est-à-dire que la résultante de tous les courants aériens partirait d'un point de l'horizon situé exactement à 2 degrés au sud de l'ouest. En égalant à 100 le nombre des vents d'est, celui des vents d'ouest serait représenté par 152; en égalant à 100 le nombre des vents du nord, celui des vents du sud serait représenté par 103. La proportion, que d'ailleurs des observations plus nombreuses et plus précises ne manqueront pas d'établir d'une manière plus précise, serait encore plus favorable aux vents de l'ouest et du sud, si la chaîne des Pyrénées et celles de l'intérieur de la France ne modifiaient pas la direction des courants atmosphériques. Les observations simultanées que l'on fait dans les phares du littoral pour connaître la marche et l'intensité des vents ont clairement établi que sur presque toutes les côtes atlantiques la résultante des courants aériens a la direction du nord-ouest, tandis que sur les côtes de la Manche la moyenne est dans le sens du sud-ouest. Il est vrai que cette direction varie beaucoup suivant la forme, le relief, l'orientation des côtes. On a remarqué aussi que les vents ne se meuvent point dans une direction parallèle sur les deux rives des estuaires; enfin, la résultante des courants atmosphériques n'est pas non plus la même dans les îles et sur les rivages du continent voisin; mais ces diversités locales n'empêchent pas que, dans leur ensemble, les masses aériennes ne se déplacent avec une assez grande régularité de l'ouest à l'est, c'est-à-dire de la haute mer vers le continent.

Dans la vallée inférieure du Rhône, qui forme pour le climat une sorte de monde à part du reste de la France, la résultante des vents a une

direction tout autre; l'étroite vallée, ouverte du nord au sud, est un chemin tout préparé pour les courants aériens, et les vents opposés qui se disputent la prépondérance se propagent en général, soit de la Méditerranée vers le bassin de la Saône, soit en sens inverse. Ce sont les vents du nord qui l'emportent le plus souvent dans la lutte, et la résultante oscille autour de ce point cardinal. Des frontières d'Espagne à la plaine du Rhône, le vent souffle plus fréquemment du nord-ouest; dans la vallée du Rhône, sa direction est presque franchement celle du nord au sud; plus à l'est, jusqu'aux îles d'Hyères, le vent dominateur tourne de nouveau dans la direction du nord-ouest; puis, avec le changement d'orientation des côtes vers le golfe de Gênes, c'est au nord-est que vire la résultante moyenne des vents. Ainsi, tandis que sur les côtes océaniques le flot aérien vient généralement de la mer, c'est de terre qu'il souffle sur les rivages de la Méditerranée.

Les mêmes différences de relief qui font contraster si complétement le régime spécial des vents dans les diverses parties de la France répartissent l'humidité d'une manière fort inégale. Pour la distribution des pluies de saison à saison, le pays se divise en trois zones, dont les limites oscillent selon la direction du vent et l'état de la température. Les provinces du nord-est et du centre appartiennent à la région des pluies d'été, qui comprend aussi l'Allemagne et presque toute l'Europe continentale; l'ouest de la France, uni au bassin de la Saône et du Rhône moyen, constitue la deuxième région, caractérisée par les pluies d'automne; enfin, les rives de la Méditerranée, dont le climat est déjà presque africain, ont deux saisons pluvieuses, au commencement de l'année et en automne : les pluies estivales y sont rares.

La quantité absolue de pluie qui tombe dans les diverses parties de ces trois zones varie considérablement et dépend d'une foule de circonstances locales ou temporaires. La plupart des contrées situées près de la mer sont abondamment arrosées. Les nuages qu'alimente le réservoir immense des eaux se déversent sur les provinces riveraines en pluies fréquentes, et deviennent ainsi de moins en moins pluvieux à mesure qu'ils pénètrent plus avant dans l'intérieur des terres. Ce n'est qu'en venant se heurter contre les versants des montagnes et des plateaux qu'ils fournissent pour la deuxième fois une forte quantité de pluie, plus abondante même que sur les rivages.

La carte de la distribution des pluies en France est, dans une certaine mesure, une carte orographique; toutes les chaînes de montagnes, tous les massifs isolés, y sont indiqués par un excès de précipitation d'eau. Les

Pyrénées, les Cévennes, les Alpes, le plateau central, le Morvan, le Jura, les Vosges, les Ardennes, les monts de Bretagne, ceux d'Alençon, arrêtent les nuées pluvieuses au passage et reçoivent une quantité d'eau plus grande que les plaines environnantes : en certaines régions montagneuses, les courbes d'égal niveau se confondent exactement avec les courbes indiquant l'accroissement des pluies ; cependant le plus ou moins d'éloignement de la mer et la différence des expositions, les unes tournées vers les vents pluvieux, les autres vers les vents secs, produisent de singulières diversités dans la chute annuelle des pluies. En général la quantité d'eau tombée s'accroît en France de l'ouest à l'est et du nord au sud, parce que l'altitude du sol augmente également dans ces deux directions ; en outre, la température supérieure de l'atmosphère du sud lui permet de contenir une plus forte proportion d'humidité, que les orages transforment en violentes averses. Cependant les côtes de la Méditerranée sont moins abondamment arrosées que celles de l'Océan et l'air y est plus sec. Il faut chercher la raison de ce contraste dans le régime des vents : sur le littoral de l'Atlantique, les courants aériens proviennent de l'ouest et portent ainsi aux terres les vapeurs de l'Océan, tandis que sur les rivages de la Méditerranée française les vents soufflent en général du nord et portent au large l'humidité qui s'élève de la mer.

Il n'y a que trois stations en France où la tranche annuelle de pluie s'élève à deux mètres environ : les Pyrénées de Gavarnie, où tournoie une sorte de remous des vents pluvieux du golfe de Gascogne et où les ruisseaux, déjà puissants près de leur source, tombent en admirables cascades ; les montagnes du Tanargue, entre les sources de l'Ardèche et de la Loire ; la région des Alpes qui s'élève au nord de Gap. Il tombe plus d'un mètre de pluie sur presque tous les versants occidentaux des montagnes et sur le plateau du Limousin ; même le Morvan reçoit dans sa partie centrale jusqu'à 140 centimètres d'eau. Le minimum de pluie qui tombe en France se réduit à 40 centimètres ; c'est la quantité que reçoit annuellement la zone comprise entre Meaux, Troyes, Épernay, Compiègne, région qui est éloignée à la fois de la mer et des montagnes, peu accidentée, mal boisée et en grande partie formée par de la craie : or, semble-t-il, les pluies sont toujours moindres sur un sol sec et perméable, comme le terrain crayeux, que sur un sol humide et imperméable, comme l'argile. Il pleut également fort peu à Dunkerque, un tiers de mètre à peine, sans doute parce que les vents qui y soufflent pendant la plus grande partie de l'année se dépouillent de leur humidité en passant sur l'Angleterre ; du reste, il arrive fréquemment que, même dans les pays de plaines, les vents pluvieux de la mer déversent plus

d'eau dans l'intérieur de la contrée que sur le littoral. D'après les calculs que M. Delesse a faits avec la précision la plus rigoureuse, en utilisant toutes les observations faites jusqu'à ce jour, la hauteur moyenne de la pluie sur le territoire français serait d'au moins 77 centimètres ; mais ce chiffre est vraisemblablement trop faible, car les parties élevées des montagnes, où les stations météorologiques sont fort clair-semées, reçoivent beaucoup plus de pluie que les plaines voisines.

Le nombre des jours de pluie diffère dans les diverses régions aussi bien que la quantité annuelle d'eau versée par les nuages. Ainsi Abbeville a 175 jours pluvieux et Lille 169, tandis que Marseille en a 55 seulement et Hyères 40. D'une manière générale, on peut dire que le total des jours de pluie décroît graduellement du nord-ouest au sud-est : les pluies sont d'autant plus rares qu'elles déversent une plus grande quantité d'eau. Les orages, qui se font presque tous sentir en été, sont distribués avec la même inégalité que les pluies : ce sont principalement les parties du centre et de l'est qui ont à souffrir de leurs ravages. Ainsi que l'ont démontré les observations de M. Becquerel, les orages suivent d'ordinaire les chemins naturels que leur offrent les grandes vallées et longent les contours des forêts, comme si les arbres les neutralisaient en partie.

En tenant compte de tous les phénomènes météorologiques, et sans prétendre fixer des limites à l'espace mouvant des airs et des vapeurs, on peut reconnaître en France sept zones de climats distincts disposées avec une certaine régularité[1]. La zone centrale, autour de laquelle sont distribuées toutes les autres, est celle du grand plateau granitique : pour le climat comme pour l'ossature même du pays, là est le véritable milieu. Au nord-ouest s'étend la zone de la Bretagne, si remarquable par l'égalité de température ; au nord, est la zone que l'on désigne du nom de séquanienne à cause de son principal fleuve et qui se distingue par la faible quantité relative de ses pluies ; au nord-est, la région de la Meuse et des Vosges constitue une quatrième zone, où les extrêmes de chaleur et de froid sont plus sen-

[1] Zones diverses de climat en France :

	Tempér. moyenne.	Moyenne d'été.	Moyenne d'hiver.	Moyenne du vent.	Moyenne des pluies.	Jours de pluie.	Saison la plus humide.
Climat limousin (Limoges). .	de 10° à 11°	—	—	—	0m,70	101	Automne.
» breton (Brest). . . .	11°,7	16°,8	7°,1	O.	0m,90	170	»
» séquanien (Paris). . .	10°	18°,1	3°,3	O.	0m,51	154	Aut. et Été.
» vosgien (Nancy) . . .	9°,5	19°,9	2°	S.-O., N.-E.	0m,80	120	Été.
» girondin (Bordeaux). .	13°,5	21°,7	6°,1	O.	0m,82	150	Automne.
» rhodanien (Lyon). . .	11°,8	21°,11	2°,3	N.	0m,78	110	»
» méditerr. (Montpellier)	14°,6	22°	5°,8	N.-O.	0m,74	—	Pr. et Aut.
Climat moyen français. . .	11°	20°	5°	O.	0m,77	140	Automne.

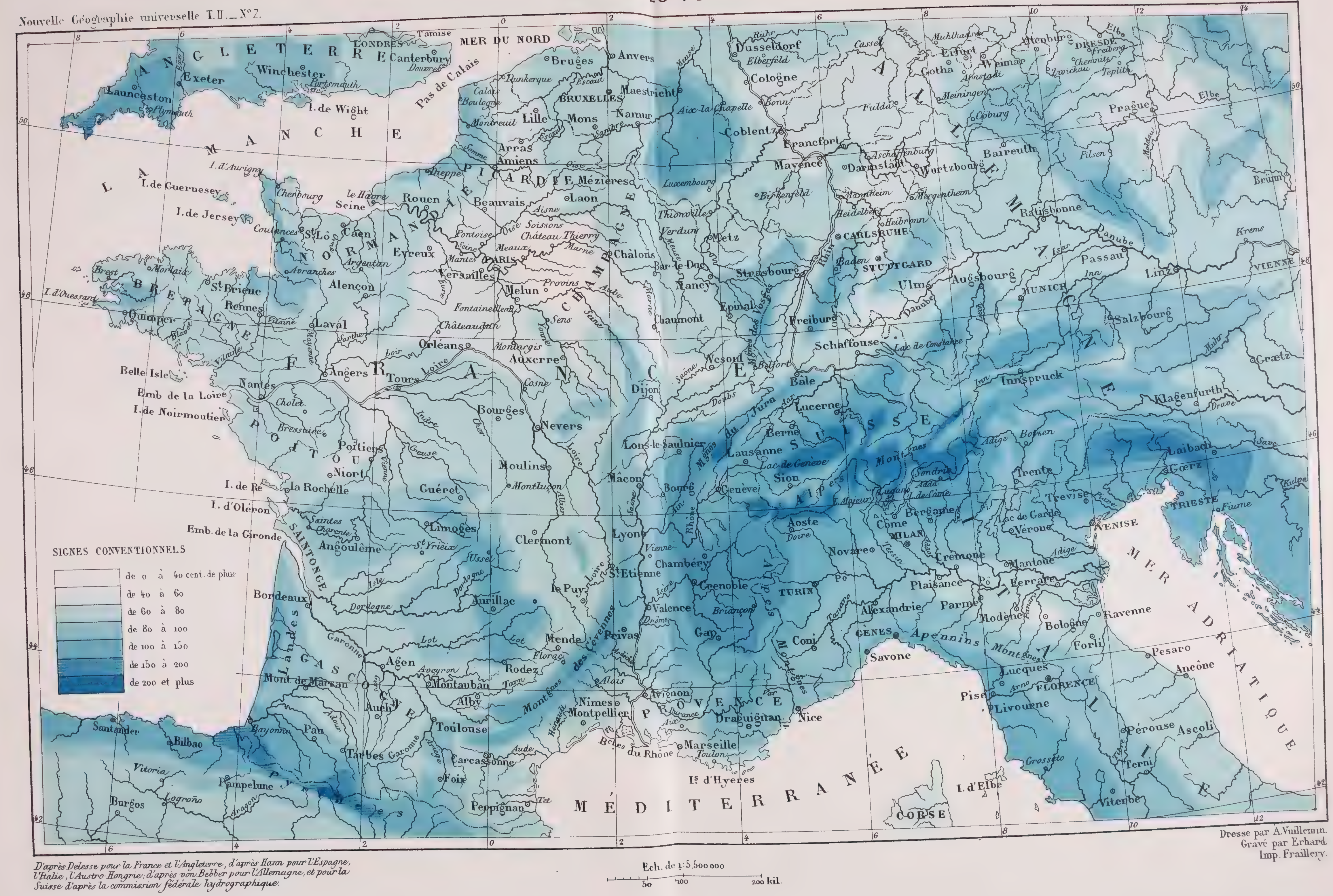


CIRQUE DE GAVARNIE

Dessin de Schrader, d'après nature.

CARTE DES PLUIES

Hachette et Cie Paris.



sibles que dans tout le reste de la France. Dans la région méridionale, les trois autres zones se distribuent d'une manière analogue. Le climat girondin, au sud-ouest, et le climat rhodanien, au sud-est, sont doux et humides, mais ils présentent de grandes irrégularités locales à cause de la diversité de leur relief; quant au climat méditerranéen, il est de beaucoup le plus inégal par ses brusques passages des pluies aux sécheresses, et par les flux et reflux rapides de ses courants aériens : le contraste immédiat des Cévennes et des plages marines, presque sans transition de plaines intermédiaires, est la cause de ces phénomènes climatiques.

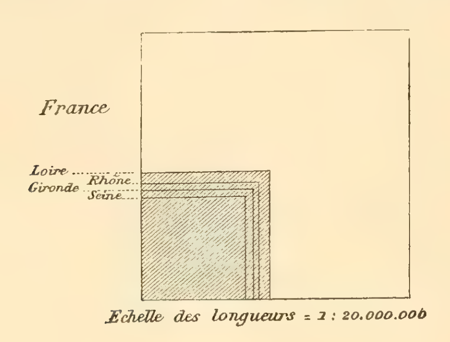
Les eaux courantes rendent visible une partie du climat : le ciel s'abaisse pour ainsi dire dans les vallées, avec ses vents et ses pluies, et révèle les oscillations de l'atmosphère par les gonflements du flot et les assèchements du lit. On peut reconnaître les lois générales et la succession des saisons dans les allures des rivières qui ne sont pas alimentées par des glaciers ou dont le cours n'est pas en grande partie souterrain. Ainsi quel contraste plus évident que celui des torrents du littoral méditerranéen et des cours d'eau de toute espèce, ruisseaux et fleuves, qui s'épanchent des collines de la Bretagne! Ne voit-on pas aussitôt dans cette opposition du régime hydrologique comme un résumé des phénomènes de climat? Sur le versant méridional des Cévennes, tour à tour brûlé par le soleil et lavé par des pluies fort abondantes, les lits des ravines sont pendant la plus grande partie de l'année des chemins pierreux, aux cailloux enduits d'un limon grisâtre, aux flaques vertes séjournant çà et là dans les vasques du rocher mis à nu; mais la largeur des terrains remaniés par le flot, les branchilles et les feuilles retenues dans les rameaux des arbres qui se penchent sur les berges, témoignent de la puissance des crues qui viennent parfois, surtout en automne, s'abattre sur les campagnes inférieures et changer les ravins altérés en autant de Rhônes. Combien diffèrent de ces « ouadis » du Languedoc les paisibles ruisseaux de la Bretagne et de la Normandie! Ils croissent avec lenteur, s'abaissent insensiblement, ne sont jamais à sec, ne débordent point en inondations redoutables : ce sont des cours d'eau modèles par leur égalité d'allures.

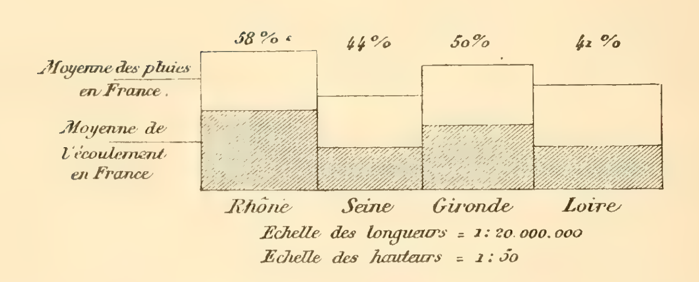
Le double versant du territoire français donne des cours opposés aux eaux qui descendent vers la mer. Le Rhône, qui est, pour ainsi dire, le jumeau du Rhin par sa naissance dans les glaciers, son passage dans un grand lac, les sinuosités de son lit, le volume de son eau, suit dans son ensemble la direction précisément contraire à celle du Rhin, et son principal affluent, la Saône, est la contre-partie de la Moselle. En prolongeant son cours au sud, dans les campagnes qui furent autrefois un golfe de la mer, le

Rhône reçoit de droite et de gauche les torrents des Alpes et des Cévennes, et s'il arrive un jour à combler de ses alluvions toute la partie septentrionale du golfe, il recevra aussi l'Hérault, l'Orb, l'Aude et toutes les rivières du Roussillon, à cause de la pente générale du sol qui en fait l'axe naturel de tout le bassin. Des Pyrénées, des Cévennes, des monts avancés de la Provence, les eaux courantes convergent régulièrement vers la concavité du golfe du Lion.

Les rivières divergent sur le versant opposé, tourné du côté de l'Atlantique et de la Manche. De l'Adour à la Meuse et à la Moselle, les

N° 8. — SURFACE DES BASSINS FLUVIAUX ET MOYENNE DE LEUR ÉCOULEMENT.





cours d'eau, naissant sur une ligne de faîte deux fois moins longue que le rivage océanique, écartent leurs estuaires, quoique leur pente générale soit également vers l'ouest et le nord-ouest. Malgré les divergences des bouches, une vague régularité dans la direction des eaux courantes indique la ressemblance des conditions du relief et des terrains. Quant à la masse granitique de la Bretagne, elle constitue sur le versant occidental de la France une région tout à fait à part, et par suite l'orientation de ses cours d'eau n'a point de ressemblance avec celle des grandes rivières voisines. La Loire et la Seine, assez rapprochées l'une de l'autre pendant la première partie de leur cours moyen, s'écartent considérablement en aval pour laisser les roches de la péninsule d'Armorique s'intercaler entre

elles. C'est là une des raisons qui ont le plus contribué à maintenir la Bretagne en dehors des grands mouvements historiques. Bien que cette presqu'île domine à la fois les flots de la Manche et ceux de l'Océan, bien qu'elle offre tant d'excellents ports, sa position en dehors de la pente générale de la France et de son système fluvial en a fait un monde distinct, dont la population resta longtemps à l'écart.

Autrefois la quantité d'eau qui s'écoulait par les lits de fleuves comme la Loire et la Seine paraissait tellement prodigieuse, en comparaison des pluies, que l'on considérait les sources comme des espèces de puits en communication directe avec l'Océan, dont l'eau se dessalait par une mystérieuse chimie; mais les raisonnements de Bernard Palissy[1] et les expériences directes de Denys Papin, faites de 1669 à 1672, ont prouvé que, bien au contraire, les eaux courantes représentent seulement une faible part de l'humidité tombée des nuages. Dans certaines régions torrides, comme il en existe même en Europe, dans le pays « sérénissime » de Murcie, par exemple, toute l'eau de pluie entre sous forme de séve dans le tissu des plantes ou s'évapore avant d'avoir pu gagner la mer. Au contraire, en des régions froides et humides, comme la Finlande et la Scandinavie, la plus forte part de la masse liquide tombée du ciel sous forme de neige ou d'eau se retrouve dans le lit des fleuves et s'écoule vers la mer. En France, le rapport entre la précipitation d'humidité et la masse fluviale offre une sorte de moyenne. Les évaluations diffèrent à cet égard et ne peuvent avoir rien de précis; mais on peut dire d'une manière générale que les fleuves français emportent à la mer plus du tiers et moins de la moitié de la masse d'eau versée par les pluies[2]. Près d'un demi-mètre

[1] *De la nature des eaux et fontaines*, etc.

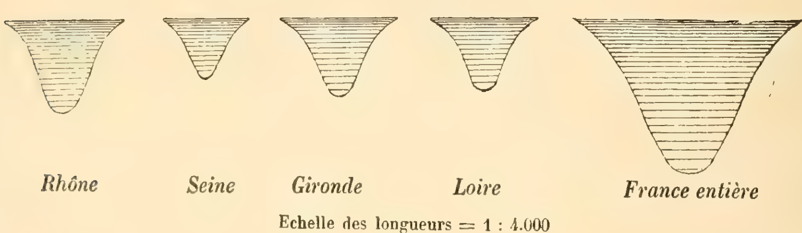
[2] Régime hyétométrique et hydrographique de la France, d'après Delesse, Ch. Martins, Thomé de Gamond, etc.

Fleuves.	Longueur de cours en kilom.	Surface en kilom. car.	Hauteur moyenne des pluies.	Masse pluviale en millions de mètres cubes	Écoulement en millions de mètres cubes.	Débit des fleuves par seconde.
Somme.	215	5,550	0m,640	3,552	1,800?	57mc?
Seine..	776	77,311	0m,631	46,618	21,864	694mc
Vilaine.	230	9,600	0m,700	6,720	3,500?	110mc?
Loire..	980	115,146	0m,691	76,150	31,053	985mc
Charente.	361	10,000	0m,850	8,500	3,000	95mc?
Gironde..	992	90,550	0m,823	74,251	37,149	1,178mc
Adour.	301	17,000	1m,000	17,000	7,000?	222mc?
Aude.	223	6,500	0m,700	4,550	2,000?	63mc?
Rhône-Saône-Doubs. .	1,025	98,667	0m,950	93,733	54,236	1,718mc
Moselle (en France). .	312	6,750	0m,750	5,062	1,576?	50mc?
Meuse (en France). .	512	7,500	0m,720	5,400	1,300?	40mc?
Escaut (en France). .	120	6,600	0m,600	3,960	1,800	57mc?
FRANCE ENTIÈRE.. . .	—	518,830	0m,770	399,500	190,000	6,000mc?

de l'humidité tombée est absorbé par la végétation, ou se disperse, soit en s'évaporant dans l'air, soit en suintant dans les roches profondes.

Le reliquat des eaux qui trouve son chemin vers la mer en rivières de toute grandeur est l'agent le plus puissant du travail de transformation opéré à la surface du sol. Les ravins et les combes des Pyrénées, des Cévennes, des Alpes, du Jura, nous montrent comment ces cours d'eau sculptent les rochers; les érosions, les déplacements de lits, les champs de sable ou de limon que l'on voit après les grandes crues sur les bords de la Loire, nous font assister au renouvellement des campagnes; c'est la naissance même de la terre ferme que nous contemplons aux bouches du Rhône; enfin c'est aussi l'œuvre des eaux courantes que nous admirons dans la fécondité de tous ces « jardins » de la France, la Limagne, la Touraine, l'Agenais, le Bigorre.

N° 9. — DÉBIT COMPARÉ DES GRANDS FLEUVES DE FRANCE.



Echelle des longueurs = 1 : 4.000

Par la fertilité de leurs rivages, les rivières devaient être en France, comme dans toute l'Europe tempérée, le grand agent de civilisation pour les peuples eux-mêmes. En outre, élément mobile par excellence, l'eau était jadis presque l'unique véhicule que les hommes eussent à leur disposition; pour le transport de leurs bois et de leurs denrées, pour leurs propres voyages, ils cherchaient à se servir des rivières, et leurs étapes naturelles se trouvaient, soit au confluent de plusieurs cours d'eau, soit au bord de quelque crique bien abritée, dans un site favorable aux échanges. Presque toutes les villes destinées à grandir en population et en puissance se sont fondées sur la rive de quelque fleuve navigable; les exceptions à cette règle, telles que les positions de Nîmes, de Montpellier, de Dijon, de Reims, s'expliquent précisément par la nécessité de relier les rivières navigables les unes aux autres au moyen d'une grande voie de commerce et de villes intermédiaires. La description spéciale de chaque bassin fera comprendre les causes principales qui ont aidé au développement des divers groupes de population.

De nos jours, les villes deviennent de plus en plus indépendantes du

milieu qui les entoure : grâce aux chemins artificiels, routes et voies de fer, elles peuvent désormais s'édifier loin des fleuves navigables, et nombre de cités nouvelles se sont en effet bâties dans l'intérieur des terres, pour se rapprocher de richesses minières ou d'eaux thermales abondantes, ou simplement de quelque beau site des montagnes. Saint-Étienne, le Creuzot, Bagnères-de-Luchon, sont des villes qui témoignent de cette indépendance croissante de l'homme relativement aux chemins naturels qu'offrent les rivières. D'autre part, celles-ci sont de plus en plus soumises à la discipline que leur imposent les riverains par le creusement de canaux, la construction de digues et de barrages, l'établissement de moteurs hydrauliques, les réseaux d'irrigation. La somme d'utilité que représentent les rivières dans l'ensemble de l'outillage national augmente d'année en année; cependant la plus grande part de l'eau courante s'écoule encore librement dans la mer sans avoir été employée pour l'agriculture ou l'industrie, ou même après avoir dévasté ses rives. On peut toujours considérer comme fort éloignée l'époque où l'exploitation générale des eaux sera parfaitement réglée, de manière à utiliser toute la puissance des rivières, à en prévenir tous les écarts.

III

Cette terre occidentale du continent, si bien équilibrée par l'ensemble de ses formes, si favorisée par les ressources naturelles, le climat, l'abondance et le régime ordinaire de ses eaux courantes, était certainement habitée par l'homme à une époque de beaucoup antérieure à celle de l'histoire écrite. Il en reste pour témoins irrécusables les ossements des anciens indigènes, mêlés à ceux d'animaux divers, les pierres noircies des foyers, les instruments de travail et de guerre, les jouets d'enfants et jusqu'à des musées rudimentaires d'œuvres artistiques. Si lointains sont les âges pendant lesquels vivaient nos prédécesseurs, qu'on est forcé d'évaluer la série de leurs générations successives, non par siècles, mais par longues périodes géologiques.

La France est probablement, avec la Belgique et le bassin rhénan, la contrée de l'Europe et du monde où l'on a jusqu'à maintenant découvert les vestiges les plus nombreux de l'homme préhistorique. Plusieurs grottes de montagnes, plusieurs collines de débris sont devenues célèbres à cause des trésors qu'elles renferment pour l'étude de l'anthropologie. Il est donc utile qu'une description, même toute sommaire, de la France et de ses habitants

s'occupe de la distribution géographique et des mœurs de ces hommes d'autrefois.

D'après la plupart des anthropologistes, les objets de fabrication humaine qui proviennent de l'antiquité la plus reculée, sont des silex que M. Bourgeois a découverts près de Thenay, au sud de Blois, dans la vallée du Cher[1]. Autant qu'il est possible d'en juger, ces pierres sont de simples grattoirs que l'on a fait éclater au moyen du feu et que l'on a retaillés légèrement pour en égaliser le tranchant. Lorsque les contemporains de l'acérothérium et du mastodonte fabriquaient ces instruments grossiers, l'aspect de la France était tout différent de ce qu'il est aujourd'hui : les fleuves n'avaient ni le même cours ni le même régime; les collines n'avaient point la même forme et le littoral des mers présentait d'autres golfes et d'autres promontoires; même les plantes et les animaux différaient, les espèces actuelles n'étaient pas encore nées. La Terre traversait alors dans la série des âges la période des formations tertiaires.

Après un nombre inconnu de siècles, lors du dépôt des premières alluvions quaternaires, les hommes qui vivaient dans les plaines des bords de la Somme et de la Seine, sur les plateaux du centre de la France, à la base des Pyrénées, avaient appris à se servir de gros instruments en silex ou en quartzite, de forme déjà moins grossière et de fabrication plus savante. C'est avec ces armes qu'ils chassaient les éléphants antiques, les hippopotames, les rhinocéros et les autres animaux qui parcouraient alors la terre des Gaules. Plus tard, quand les indigènes eurent exterminé les rhinocéros et conquis l'abri des cavernes sur les grands ours, puis à l'époque où le cheval était, avec le mammouth, l'une des espèces les plus communes de la faune, les instruments de pierre devinrent plus variés pour s'adapter aux divers travaux, guerre, chasse, pêche, labeur domestique. Bientôt une matière autre que le silex ou le quartz fit son apparition dans les ateliers des fabricants : ceux-ci employaient les os et les bois des rennes, que les chasseurs avaient tués dans les forêts et les pâturages, et dont ils rapportaient au logis les parties les plus utiles. Ayant à sa disposition plus de matériaux à façonner, l'ouvrier mit aussi plus de goût, plus d'initiative à son travail. Il inventa l'art de buriner sur l'os des figures de mammouth, de renne, de cétacés et même de formes humaines, d'ailleurs moins bien réussies que celles des animaux. Il apprit à sculpter les manches de poignard en figurines. L'art proprement dit avait déjà commencé, quoique le nom des artistes soit à jamais perdu. Les courbes, les festons, les entrelacs

[1] Hamy, *Paléontologie humaine;* — Gabriel de Mortillet, *Tableau archéologique de la Gaule.*

d'ornementation pure que les ouvriers gravaient à cette époque sur leurs bois de cerf sont précisément les mêmes que l'on dessina plus tard sur les vases de l'âge des dolmens, sur les armes et sur les parures gauloises, puis même sur les monuments gallo-romains. On les retrouve jusque sur les églises romanes. Ainsi les âges se relient aux âges, et nous voyons les origines de nos arts se perdre au loin dans les ténèbres des siècles inconnus!

Lancé sur la voie des grandes inventions, le génie humain ne devait point s'arrêter. Il est vrai qu'après l'âge du renne il y eut pour une partie des conquêtes artistiques un recul apparent chez les habitants de la contrée; l'art de graver des figures d'animaux semble s'être perdu pour un temps, puisqu'on ne retrouve plus aucun dessin de cette espèce jusqu'à l'époque historique : on a même pu croire, à cause de cette disparition des dessinateurs et de plusieurs différences essentielles dans les mœurs et l'industrie des habitants, qu'une véritable lacune avait suivi la longue époque de la pierre taillée. La transition est, en effet, fort rapide, mais il ne manque pas de stations où les débris du travail humain témoignent du passage qui s'accomplit naturellement entre les deux âges[1]. Il est à présumer que de grandes immigrations, peut-être celles des Gaulois, correspondent à ce changement de civilisation; durant ces révolutions ethniques, certains progrès déjà réalisés furent peut-être, sinon perdus, du moins presque oubliés; mais, dans l'ensemble, la marche en avant fut considérable. Non-seulement l'art de la guerre eut à sa disposition de nouvelles armes; mais, chose bien plus importante, tous les arts de la paix furent renouvelés par la fabrication d'instruments nouveaux en pierre polie et par l'utilisation de roches dures que les anciens outils ne parvenaient pas à entamer. Les hommes de cette époque découvrent le moyen de façonner l'argile d'une manière durable; ils la font durcir au feu, qu'ils savent allumer au moyen de « mortiers à friction[2] », et s'en servent pour tourner des vases qui remplacent les troncs de bois creusés. Bien plus, ils apprennent à cultiver le sol et s'associent les animaux domestiques. Les instruments et les autres débris prouvent que le gros de la population ne se composait plus de chasseurs, mais d'agriculteurs et d'artisans. Les grottes toutes faites que leur offrait la nature et dont plus de trois cents, explorées par l'archéologue sur le sol des Gaules, ont livré des restes de l'industrie humaine[3], ne suffisaient plus aux émigrants descendus dans les plaines; ceux-ci apprirent à s'élever des demeures à l'air libre et à bâtir, pour y déposer leurs morts, des grottes arti-

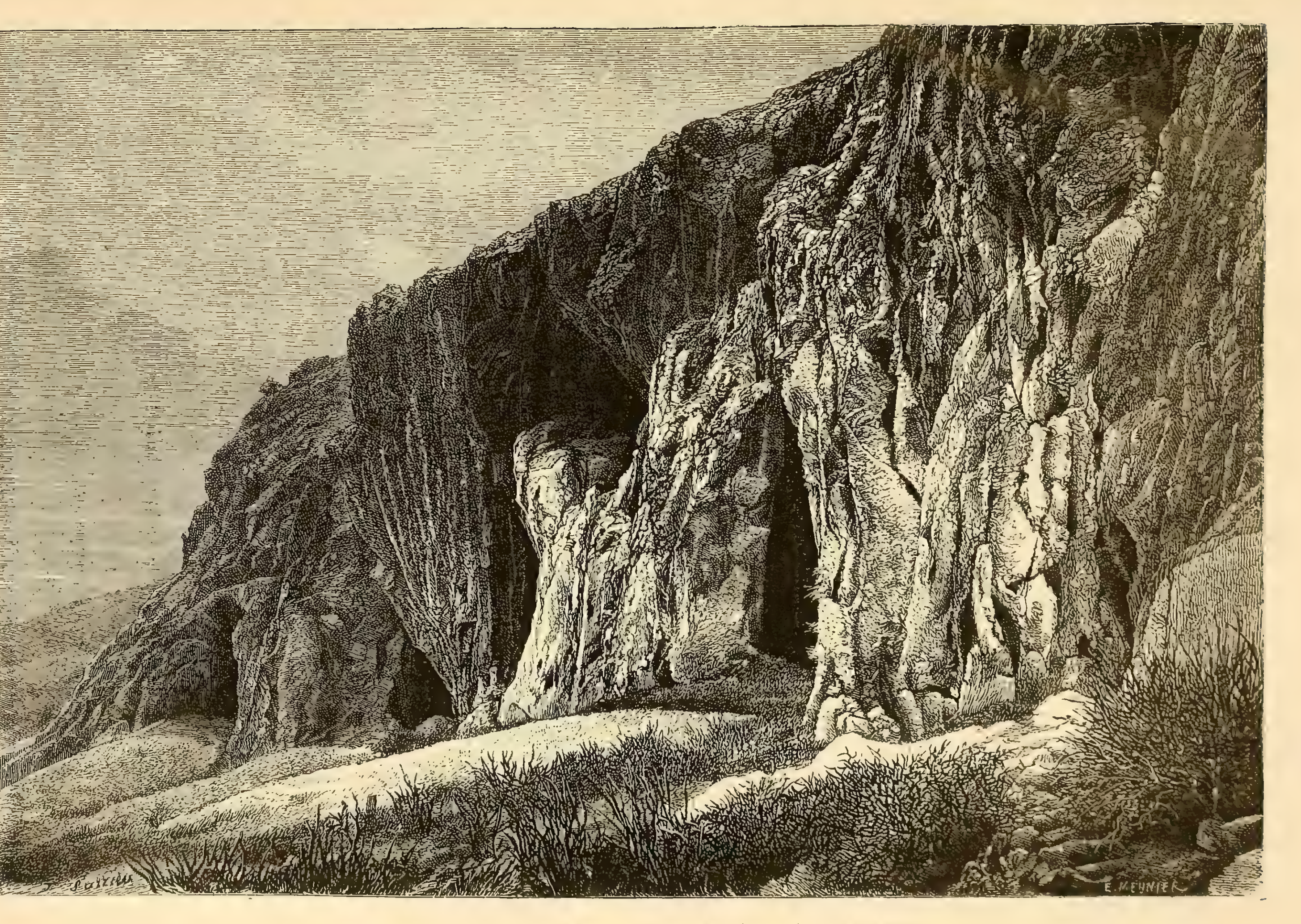
[1] Cazalis de Fondouce, *Pierre taillée et pierre polie. Revue d'anthropologie*, novembre 1874.
[2] Lartet et Christy, *Reliquiæ aquitanicæ.*
[3] Alex. Bertrand, *Revue d'anthropologie*, tome II, p. 633.

ficielles composées de larges pierres. Les hommes de cette époque, dite néolithique ou de la « pierre polie », construisent des allées couvertes et posent les larges tables des dolmens funéraires. Prévoyants dans leurs guerres, ils connaissent aussi l'art de se retrancher contre leurs ennemis dans des camps fortifiés, comme on en voit un bel exemple à Chassey, non loin de Chagny, entre Beaune et Châlon. Enfin, ceux d'entre eux qui vivaient au bord des lacs et de grands étangs aux plages basses, se gardaient de toute attaque imprévue en bâtissant leurs cabanes au milieu même des eaux sur un échafaudage de pilotis. La France étant fort pauvre en nappes lacustres et celles qui existaient alors ayant été depuis cette époque, soit comblées par les alluvions, soit asséchées par le travail de l'homme, il reste bien peu de traces de ces anciens villages insulaires habités par les hommes « de la pierre polie ». C'est en Suisse que les stations de cette époque ont été découvertes et qu'on en retrouve les vestiges les plus nombreux et les plus riches en trésors archéologiques; mais il en existe aussi en France, notamment dans le lac de Clairvaux, non loin de Lons-le-Saunier.

A l'époque où les populations de la contrée qui devint plus tard la Gaule, puis la France, se bâtissaient des villages lacustres, l'histoire écrite n'avait point encore commencé; mais, quoique nul document, même traditionnel, ne raconte l'immense révolution qui s'accomplit alors, on sait, par l'étude comparée des objets laissés dans les tombeaux et les habitations, qu'un nouvel âge commença, celui du bronze. Apporté d'abord par les marchands des pays lointains où l'on avait découvert les moyens d'allier le cuivre natif à d'autres métaux, le bronze se montre à l'état fondu, puis on le voit martelé, travaillé en objets divers, assez différents de formes et de main-d'œuvre pour que mainte station, atelier ou cachette, puisse fournir un véritable musée[1].

Une nouvelle ère, longtemps retardée dans la Gaule occidentale, que de si grandes distances tenaient éloignée des peuples civilisés de l'Orient, commença lors de l'apparition du fer. Le plus important de tous les métaux est désormais à la disposition de l'homme et il ne s'en sert pas seulement pour se forger des armes plus tranchantes, il en fabrique aussi des instruments de toute espèce; son industrie, son art, font de grands progrès; ses bijoux deviennent de plus en plus variés et ses œuvres acquièrent par la trempe des qualités supérieures. Les nombreuses tombelles ou buttes de terre qu'il élève çà et là sur les tertres et dans les plaines, sont remplies de ces objets curieux que les parents et les amis viennent déposer pieuse-

[1] Gabriel de Mortillet, *Tableau archéologique de la Gaule.*



GROTTE DES BAOUSSÉ-ROSSÉ (ROCHERS ROUGES), A L'EST DE MENTON

Dessin de Sorrieu, d'après une photographie communiquée par M. Rivière.

ment à côté des morts. L'histoire commence à éclairer ces âges d'une aurore douteuse ; on se trouve en présence des tribus connues jadis sous le nom général de Gaulois, quoiqu'elles appartinssent à diverses races.

Les contrées populeuses de la France actuelle furent certainement le siége principal de la civilisation de nos ancêtres Celtes, Ibères et Ligures ; mais ce n'est point là que l'on peut espérer de trouver leurs traces en plus grand nombre. A leurs cités détruites ont succédé tant d'autres villes, le sol a été si souvent tourné et retourné, des ruines si nombreuses se sont amoncelées sur les ruines antérieures, que tous les débris de l'antique occupation ont été réduits en poussière. Pour surprendre le secret des anciennes populations, il faut visiter les contrées arides où les habitations ont toujours été clair-semées, surtout les pays de forêts qui convenaient aux chasseurs, et qui n'ont pu se repeupler de tribus agricoles, lorsque la conquête les eut une première fois privés de leurs habitants. Tandis que les régions les plus historiques de la patrie offrent à peine quelques débris antérieurs à l'époque gallo-romaine, les bruyères de la Bretagne et les plateaux en partie déboisés du Poitou ont gardé leurs dolmens et leurs rangées de menhirs ; les bois et les forêts de la Franche-Comté ont conservé leurs tombelles par milliers ; les terres granitiques du centre de la France montrent encore leurs « fosses à loups », « marges » ou « mardelles », qui formaient l'étage souterrain des maisons gauloises, et quand on pénètre dans les profonds bois de pins des Landes, on est surpris à la vue des énormes « clotes » creusées dans la terre et restées désertes depuis le jour où quelque invasion des Celtes ou des Vascons en chassa les habitants. La solitude a gardé ces demeures d'un peuple qui n'est plus ; mais ces demeures étaient les moins riches en objets curieux, elles appartenaient aux habitants restés encore à demi sauvages au sein de la civilisation du temps. Nos descendants pourraient-ils se faire une juste idée de notre siècle si, après quelque grand bouleversement et la disparition de toute histoire écrite, ils ne devaient retrouver que les ruines de nos hameaux écartés ?

Depuis la fin de l'époque tertiaire, date des objets les plus anciens que l'on puisse attribuer sûrement au travail de l'homme, la surface du territoire des Gaules s'est transformée graduellement, sans secousses, par l'effet des lentes forces géologiques ; il est donc naturel de croire que les populations de la France actuelle descendent en partie de ces tribus d'autrefois ; à moins d'avoir assuré leur pouvoir par l'extermination complète des indigènes, les envahisseurs qui se sont succédé sur le sol gaulois ont dû se fondre par les mariages avec les tribus conquises, et de tous ces croi-

sements divers a dû naître la race multiple, semblable à un tronc aux mille racines, que l'on appelle la nation française. On ne saurait s'expliquer autrement cette étonnante variété de types que présentent les Français des diverses provinces. Ainsi que l'a dit M. André Sanson : « Nous sommes bien les fils intellectuels des Aryens, mais tout semble démontrer que nous ne sommes pas leurs fils charnels. »

Quels sont les restes les plus anciens parmi les débris humains que l'on a découverts dans les couches alluviales et dans les cavernes? Les hommes qui fabriquèrent les outils de Thenay pendant les âges miocènes n'ont point laissé leurs ossements; mais dès les origines de l'âge quaternaire, à l'époque du mammouth, se montrent quelques restes humains, notamment les fragments de crânes découverts sous la lave de la Denise, près du Puy-en-Velay, avant les dernières éruptions des volcans d'Auvergne. A en juger par ces débris de l'habitant primitif des Gaules, il appartenait à une race au crâne très-allongé ou « dolichocéphale ». C'est à la fin de l'âge du mammouth et de l'ours des cavernes que l'on commence à rencontrer des ossements de populations à tête courte ou « brachycéphales[1] ». L'opinion de quelques archéologues est que les peuplades dont les grottes des Pyrénées, des bords de la Vézère et de l'Aveyron nous ont révélé partiellement les mœurs, se rattachaient ethnologiquement aux tribus « hyperboréennes » de l'Ancien Monde et de l'Amérique, Lapons, Samoyèdes, Tchoukchis, Esquimaux et Groenlandais; le genre de vie, les armes de chasse, les instruments, le style même des dessins et des sculptures semblent témoigner en faveur de la parenté des races[2]. Mais une invasion de barbares fit disparaître cette ancienne civilisation pour la remplacer peu à peu par une nouvelle, supérieure à beaucoup d'égards. C'est alors, pense-t-on, qu'aurait commencé l'âge de transition entre les temps purement archéologiques et ceux où pénètre, comme au fond d'une caverne, un vague rayon de jour.

IV

La population de l'ancienne Gaule que l'histoire peut suivre le plus loin dans l'obscurité des âges d'autrefois est celle des Ibères. Ils étaient les frères de ceux de l'Hispanie avec lesquels trafiquaient les Phéniciens et les Grecs et que ceux-ci considéraient comme des aborigènes. Au nord des

[1] Broca, *Compte rendu du Congrès international de Paris*, 1867.
[2] Hamy, *Paléontologie humaine*.

FRANCE AUX TEMPS PRÉHISTORIQUES

N°10 _ Nouvelle Géographie universelle. T. II.

Hachette et Cie Paris.



Gravée par Erhard
Paris Imp. Fraillery.

Echelle de 1 : 5,500 000
50 100 200 Kil.

Dressée par G. de Mortillet, en ce qui concerne les Dolmens, les allées couvertes et les cavernes avec l'aide des documents recueillis par la commission de Topographie des Gaules

Pyrénées, ces représentants de la race des Ibères occupaient l'espace limité par la Garonne et l'océan Atlantique, aussi bien que les vallées orientales des Pyrénées, et s'associaient aux Ligures du littoral méditerranéen. Çà et là en contact avec des populations d'origine celtique ou kymrique, notamment avec les Boïens des Landes et les Tectosages du Toulousain, les Ibères, quoique latinisés par la langue, les institutions et les mœurs, semblent avoir assez bien gardé d'une manière générale les caractères de l'ancienne race : ils ont même gardé leur nom de Gascons et de Basques (Vascons, Aquitains), et l'on sait que dans une étroite zone pyrénéenne ils parlent encore la vieille langue. Basques, Béarnais et Gascons se distinguent facilement des autres Français par leurs caractères de race : on connaît leur grâce naturelle, leur souplesse de corps et d'esprit, leur gaieté dans le travail, leur bravoure mêlée de forfanterie, leur facilité d'élocution, même lorsqu'ils n'ont rien à dire, leur imagination trop vive, puisqu'elle les emporte souvent au delà des limites de la vérité.

Aux origines de l'histoire, une race complétement distincte des Ibères, et généralement désignée de nos jours sous le nom de race celtique, occupait, au nord de la Garonne, presque toute l'étendue du territoire des Gaules ; quoiqu'on ne se rende pas encore un compte précis de ce qu'étaient ces populations, c'est d'elles que se réclament aujourd'hui les Français comme leurs descendants directs. En réalité, la plupart des écrivains antérieurs à César ne nous ont absolument rien appris de sérieux relativement aux Celtes; quelques textes obscurs et vagues sont de nature à tromper ceux qui leur donnent une signification trop précise. Pour les anciens, le monde inconnu commençait aux Alpes; ils discouraient sur les régions qui s'étendent par delà ces montagnes comme nos ancêtres du moyen âge parlaient des contrées de l'intérieur de l'Afrique : aussi les auteurs peuvent-ils maintenant opposer texte à texte, chacun au profit de sa théorie particulière. D'ailleurs, ce ne sont pas seulement les passages concordants ou contradictoires des auteurs grecs et latins qui ont servi à égarer les recherches; des idées inspirées aux historiens modernes, soit par un patriotisme mystique, soit par l'esprit de système, ont introduit d'autres éléments de trouble dans la question. C'est à grand'peine que l'on arrive maintenant à débarrasser la science de toutes ces hypothèses, grâce aux témoignages fournis par le sol lui-même, les armes, les objets divers, les restes de constructions, les ossements et les crânes. Là est le plus solide point d'appui pour l'étude des origines nationales.

Reprenant les idées d'Edwards et de Périer, M. Broca, fort des arguments que lui ont donné les mesures faites sur les crânes des ossuaires gaulois,

a définitivement établi qu'il existe dans la Gaule proprement dite, sans compter les Ibères, deux types de races bien distincts. Le premier type est celui des habitants de la contrée comprise entre la Seine et la Garonne : ceux-ci, qu'on les nomme Galls, Celtes ou autrement, étaient petits, bruns



N° 11. — CARTE DE LA TAILLE EN FRANCE, DE 1851 A 1860.

et brachycéphales ; les tribus qui peuplaient la zone du nord-est, qu'on leur donne le nom de Belges ou de Kymris, étaient grands, blonds et dolichocéphales[1]. Il y avait donc contraste absolu entre les deux races, sauf là où les croisements avaient amené la formation d'un type intermédiaire. Les descriptions des anciens s'appliquaient seulement aux Gaulois blonds de la zone orientale, peut-être parce que ceux-ci étaient les plus belliqueux et les plus redoutés. Les hommes de taille élevée, au teint blanc, aux cheveux rouges, au regard terrible, à la voix formidable, dont Ammien

[1] *Race celtique ancienne et moderne*, — *Revue d'anthropologie*, tome II, n° 4, 1873.

Marcellin trace le portrait, et qui feraient bien plutôt penser à des guerriers scandinaves qu'à des habitants des bords de la Seine ou de la Loire, n'étaient certainement pas les ancêtres directs des populations françaises du centre, quoique toutes les figures gauloises représentées par les artistes grecs et romains sur les monnaies et les bas-reliefs donnent aussi ce même type. Il est très-probable que, dans l'ensemble des Gaules, les peuplades d'autre origine, asservies ou libres, constituaient la majorité. Sans cela, on ne s'expliquerait pas l'aspect des Français de nos jours. Actuellement, les caractères physiques des peuples méridionaux de l'Europe l'emportent en France, et jusque dans les provinces du Nord, sur ceux des peuples septentrionaux; pourtant il est impossible d'attribuer aux légers changements de climat, opérés par le temps et par la culture, une influence assez considérable pour que la race ait été ainsi ramenée tout entière vers le type du Midi. C'est parmi les Français actuels, dans les montagnes de la Savoie, que se trouvent les plus brachycéphales des Européens. Pris en masse et sans tenir compte de l'opposition des hommes du Nord et des Méridionaux, les Français sont vraiment, ainsi que les dépeint Roget de Belloguet, un peuple brun ou châtain, à tête plutôt ronde qu'ovale, dont les yeux varient du noir au brun clair; leur taille et leur force musculaire sont un peu au-dessous de la moyenne, mais ils sont de constitution solide et savent au besoin résister admirablement à la fatigue et aux privations.

Il ne reste de l'ancien gaulois que des noms géographiques et une vingtaine d'inscriptions fort courtes, découvertes pour la plupart dans la région de la Saône moyenne[1], mais aussi en d'autres parties de la Gaule orientale, à Poitiers et dans la vallée du Pô. D'après ces rares vestiges de l'ancienne langue, on est porté à croire qu'elle différait assez notablement des dialectes de la Grande-Bretagne et se rapprochait beaucoup plus du latin. Quoi qu'il en soit, la filiation aryenne ou indo-européenne de la langue n'est point une preuve de l'origine asiatique des peuples eux-mêmes. C'est avec une témérité non justifiée que des savants classent les Français, descendants mêlés des Ibères, des Celtes, des Kymris, parmi les populations aryennes et les rattachent directement aux peuples de l'Iran et du haut Oxus. Déjà Omalius d'Halloy, dont l'opinion pèse d'un grand poids dans la science, niait le grand exode des Gaulois à travers l'Asie occidentale. Aucun fait historique, aucune tradition même ne témoignent en faveur de cette hypothèse, naguère accueillie avec tant de faveur. La carte des migrations aryennes indiquée par Pictet dans son ouvrage sur les *Aryas* n'a de

[1] Abel Hovelacque, *la Linguistique*, p. 279.

valeur que pour l'histoire de la science. On sait seulement que des Gaulois ont longtemps séjourné dans la vallée du Danube.

Quoique les éléments ethniques antérieurs à l'histoire écrite des Gaules soient encore très-certainement ceux qui ont de beaucoup le plus contribué à la formation matérielle de la nation française, cependant il faut aussi tenir grand compte des hommes de race étrangère qui se sont établis dans la contrée et qui ont exercé leur part d'influence. Après les Phéniciens, qui se bornèrent à fonder des comptoirs de commerce analogues à ceux

N° 12. — DISPERSION PRÉSUMÉE DES ARYENS, D'APRÈS LES ANCIENS AUTEURS.



que les Européens possèdent sur la côte de Guinée et à faire exploiter les mines les plus rapprochées du littoral, les premiers colons civilisés qui abordèrent aux rivages des Gaules appartenaient, on le sait, à la race hellénique. Leurs établissements, Marseille, Nice, Agde et d'autres villes encore, situées au bord de la Méditerranée, eurent assez d'importance et de durée pour que l'élément grec entrât désormais pour une part considérable dans la population. Nombre d'expressions grecques portées directement par les Phocéens se retrouvent dans la langue du pays, et ceux qui reconnaissent dans les traits et les mœurs des habitants quelques indices de la filiation hellénique, ont toutes les probabilités en faveur de leurs

assertions. Ce n'est point sans raison que les Marseillais aiment à rappeler leurs origines grecques!

Les Romains, ces durs conquérants des Gaules, eurent une influence bien autrement importante que les Grecs dans la formation de ce qui est devenu la nation française. D'abord, grâce au voisinage des deux contrées, séparées seulement par la barrière des Alpes, de très-nombreux immigrants italiens, vétérans ou autres, purent s'établir sur le sol des Gaules, soit dans les villes déjà fondées, soit même en colonies militaires spécialement romaines. Pendant six siècles, il y eut mélange de sang romain avec le sang gaulois, et certaines villes du Midi devinrent, par l'aspect et les mœurs des habitants, de véritables filles de Rome : c'est à bon droit que l'on a pu donner le nom de gallo-romaine à la population tout entière. Mais la part des changements physiques de race due à l'influence romaine est peu de chose en comparaison des transformations d'ordre intellectuel et moral dont il faut attribuer le mérite aux civilisateurs venus de la Péninsule italienne. Ce sont eux qui portèrent dans l'Occident les sciences, les industries, les découvertes, les idées écloses dans la Grèce et les autres contrées de l'Orient méditerranéen; ce qu'ils nous portèrent, ils l'avaient eux-mêmes puissamment modifié : tout ce qui nous vint de leurs devanciers avait reçu l'empreinte de leur fort génie. Les villes que l'on construisait dans le Midi sous la domination romaine et dont le modèle s'était conservé au moyen âge, se bâtissaient sur les plans des architectes latins; les meubles, les objets divers s'y façonnaient suivant les types romains; bien plus, les institutions, les mœurs donnaient à l'ensemble de la société une apparence officielle, et, plus encore, une vie profonde, semblables à celles de la société de par delà les Alpes! Mais le grand fait, l'événement décisif dans l'histoire de la nation, est que la langue populaire latine devint également celle des habitants des Gaules. Or la langue n'est-elle pas le moule de la pensée, et par sa forme n'influe-t-elle pas incessamment sur le cerveau lui-même? Notre idiome est latin; par la force et la précision de la phrase, sinon par les mots, il est même peut-être plus latin que les autres langues sœurs, et par suite l'esprit français a pris un tour essentiellement classique. Latinisés par leur langage, les Français, quoique d'origine mixte, sont très-justement rangés parmi les peuples latins, auxquels ils ne se rattachent que très-partiellement par la race. On ne saurait en douter : tandis que par sa géographie la France est une terre océanique beaucoup plus que méditerranéenne, elle est, au contraire, par son histoire, une terre appartenant surtout au bassin de la mer Intérieure; il en est ainsi plus que jamais depuis que le Tell africain est devenu une terre française.

Pourtant, depuis la fin de l'Empire romain, presque toutes les immigrations de conquête ou de colonisation qu'eut à subir la France vinrent du Nord, soit par les frontières ouvertes, soit par le littoral marin. Lors de la grande migration des peuples, le territoire des Gaules fut parcouru de l'est à l'ouest et du nord au sud par des barbares de toute origine ; des Franks de la vallée rhénane aux peuplades hunniques des plateaux de l'Asie orientale, mercenaires ou guerriers indépendants ne cessèrent d'accourir en multitudes vers ces contrées de l'Europe occidentale, où les attirait la facilité du pillage. Néanmoins un certain ordre de succession se montra dans toutes ces incursions, qui de loin, par l'effet de la perspective des siècles lointains, nous paraîtraient s'être accomplies comme par un changement subit. Les Visigoths, de même race que les peuples du Nord appelés actuellement Scandinaves, s'établirent au midi des Gaules, et, groupés principalement dans la Narbonnaise, surent facilement, grâce à leur intelligence naturelle, s'adapter au milieu gallo-romain qui les entourait. Les Germains Burgondes, qui occupèrent surtout les régions de la Gaule orientale et qui ont laissé leur nom à l'une des grandes provinces de la France, furent également assez nombreux pour fonder des établissements durables, et surent se distinguer de la plupart des autres conquérants par une douceur relative ; les contemporains, tout en les redoutant à cause de leur force et de leur taille, les disaient assez débonnaires. Enfin les Franks, qui furent plus durs aux vaincus, et qui affluèrent en plus grand nombre à cause du voisinage de leur patrie, eurent aussi une part considérable dans le renversement de la société gallo-romaine et dans la constitution d'un ordre nouveau. Les Franks, on le sait, finirent même par donner leur nom à toute la Gaule transalpine ; mais ce fait est loin d'avoir l'importance qui lui avait été attribuée. Vers la fin de l'époque carlovingienne, le nom de Gaule l'emportait de nouveau, et si l'appellation de France a repris le dessus, c'est uniquement à cause de la prédominance que la province dite Ile de France put acquérir beaucoup plus tard sur les autres grands fiefs[1].

D'après M. Fustel de Coulanges, les populations gallo-romaines n'auraient pas été sensiblement modifiées dans leur ensemble par les invasions des Germains et des Goths au commencement du moyen âge. Avant les invasions proprement dites, tous les nouveau-venus avaient été, soit des colons, « serfs de la terre, » émigrés volontairement ou imputés de force, soit des guerriers à la solde de l'Empire ou de chefs de leur race, vivant dans les camps en dehors de la population. Ces Germains n'altèrent point nota-

[1] Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France.*

blement le sang gaulois, car ils étaient peu nombreux. « La manière même dont ils sont entrés dans le pays ne leur permettait pas d'en changer la face. Tout ce qui est vivace dans une nation et tout ce qui y est signe de vie a subsisté en Gaule après eux. La langue est restée telle qu'on la parlait au temps de l'Empire; rien n'a été changé ni à ses radicaux, ni à ses règles, ni à son accent; elle s'est modifiée ensuite d'âge en âge, suivant les lois naturelles des langues, sans que l'invasion germanique ait été pour rien dans sa lente et régulière transformation. » Les Germains n'eurent guère plus d'action sur la religion, le caractère, les mœurs politiques et sociales. Néanmoins leur influence matérielle sur la race même fut plus grande. En effet, si les colons germains n'arrivaient pas en assez grand nombre pour modifier la langue, les institutions et les mœurs du pays, la durée de l'immigration s'est prolongée pendant plusieurs siècles, et de nos jours même elle a été plus active qu'à aucune autre époque de l'histoire. Le sang de la population tout entière a dû, par conséquent, en être notablement changé, d'autant plus qu'au commencement du moyen âge, le pays, désolé par les guerres, n'était que très-faiblement habité. Les récentes recherches de M. Broca sur la stature des Français confirment cette manière de voir[1].

Les Normands scandinaves, venus par mer sur le littoral de la Manche, sur les bords de la Seine et dans quelques districts intérieurs de la contrée à laquelle ils ont donné leur nom, exercèrent aussi par leurs croisements une influence évidente sur le type des habitants de la Neustrie. Au midi de la France, ce sont d'autres « rois de la mer », et de race tout à fait étrangère, qui eurent la plus grande part au mélange du sang. Les Sarrasins gardèrent longtemps sur les côtes de la Provence, à la Garde-Freinet, un solide point d'appui et de là purent faire des incursions dans une grande partie de la France. Au huitième siècle, lors de la grande invasion des Berbères dits Arabes, ceux-ci avaient pénétré jusque dans la vallée de la Loire : on parle même de leur venue dans la région orientale de la France, à Luxeuil, dans les Vosges et devant Metz. Les habitants de Verdun auraient fait, dit-on, un commerce lucratif d'esclaves avec les Maures[2]. En maints endroits de la France on signale des colonies de Sarrasins; il est vrai que ce nom, étant celui des ennemis les plus exécrés, dut être fréquemment donné à d'autres que les Maures; mais les observations des anthropologistes ne permettent pas de douter que nombre de familles françaises dans

[1] *Bulletin de la Société d'anthropologie*, passim, *Revue d'anthropologie*, tome II. Voir aussi divers Mémoires de MM. Boudin, Bertillon, etc.

[2] Lagneau, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, février 1868, novembre 1874.

les bassins de la Garonne et du Rhône ne soient issues des envahisseurs musulmans, Berbères modifiés par leurs croisements avec les Espagnols, les Arabes et les noirs d'Afrique.

On peut dire que depuis les Normands et les Maures la France n'a plus reçu en masse d'autres éléments ethniques, car les Anglais domiciliés en Guyenne et en d'autres parties du territoire, les lansquenets et les reîtres allemands restés dans le pays après les guerres de religion, les Espagnols des Flandres et de la Franche-Comté, n'ont eu qu'une action temporaire, non sur la race entière, mais seulement sur quelques groupes de familles. Cette action peut être considérée comme tout à fait insignifiante, en comparaison de celle qui se produit de nos jours par l'effet de l'immigration pacifique des étrangers dans toutes les grandes villes de la France et sur toutes ses frontières. Chaque recensement nouveau témoigne de l'accroissement proportionnel du nombre des étrangers, et, par suite, du phénomène d'égalisation qui s'accomplit entre la nation française et ses voisines. Au milieu d'une société cosmopolite comme nous en offrent les villes d'industrie, de commerce, de passage, ou les lieux de villégiature et de bains, l'observateur le plus sagace se trouvera souvent en défaut : ceux qu'il a devant lui sont-ils Français ou bien appartiennent-ils à quelque autre nationalité? Il ne saurait dire. Un type européen tend à se substituer sûrement aux types primitifs des diverses provinces.

Tandis que ce changement si considérable se prépare, l'évolution historique antérieure, celle de la réunion définitive de tous les habitants du sol français en une seule nation se poursuit et s'achève. A certains égards, la France est une des contrées dont les populations présentent la plus grande unité nationale. Il ne s'agit point ici de cette unité artificielle créée par la centralisation administrative, avec tous ses rouages disposés symétriquement de l'une à l'autre extrémité du pays et fonctionnant avec la régularité des mouvements d'horlogerie. Non : c'est bien à la nature même des choses, aux conditions du sol et du climat et à sa propre évolution dans l'histoire que la France doit sa grande cohésion nationale. La communauté des épreuves et des malheurs, la prépondérance naturelle qu'a prise la capitale, comme lieu de rendez-vous des provinciaux de toute race, enfin et surtout l'influence d'une langue littéraire rapprochant les idées différentes par une forme identique, ont travaillé de concert à la constitution de l'unité française.

Sans doute, il reste encore bien des traces des anciennes rivalités qui séparaient les peuples de diverse origine sur le territoire actuel de la France. Les Bas-Bretons, les Basques, les Flamands ont même partiellement gardé

leur langue distincte, et cette différence suffit pour maintenir parfois une certaine antipathie entre les populations limitrophes; de même, les paysans des campagnes reculées et des plateaux du centre ne sont encore qu'à demi assimilés au reste de la nation et nous ont conservé les mœurs et la manière de penser du moyen âge, en même temps que leurs anciens idiomes, si précieux pour l'étude comparée des langues néo-latines. Mais, dans toutes les provinces, les diversités locales sont déjà dominées par la conscience de l'unité supérieure et l'influence des villes devient de plus en plus prépondérante. Même les divergences de parti qui divisent les citoyens contribuent par le mouvement des idées et des passions à niveler les anciennes barrières de séparation entre les provinces. La France d'autrefois disparaît peu à peu sous la France nouvelle, comme un de ces tableaux changeants où les physiciens font disparaître un paysage d'hiver sous les couleurs du printemps.

Le principal contraste qui se présente dans la population française est celui des gens du Nord et du Midi, surtout du midi provençal, languedocien et catalan. La différence si considérable de la nature ambiante, de l'exposition géographique et des produits du sol, la diversité des traditions historiques, le vague souvenir des terribles luttes d'autrefois aident à conserver les caractères distinctifs qu'offrent encore les habitants. Dans une grande partie du Midi, le provençal et les autres dialectes plus ou moins rapprochés sont le langage usuel, et le français n'était, il y a vingt ans encore, qu'un idiome d'apparat, d'ailleurs plus ou moins connu de tous. Récemment, quelques « felibres » du Midi, fiers d'avoir rendu à leur noble provençal une nouvelle jeunesse de grandeur littéraire, ont cru retrouver avec leur langue les titres de leur ancienne nationalité, comme élément distinct de celui des Français du nord. En opposant langue à langue, ils ont cru pouvoir opposer patrie à patrie, et parmi leurs chants il en est même qui respirent la haine contre ce peuple de par delà les Cévennes. Mais il est des ruines que le temps a faites et qu'il ne relèvera jamais[1]. Tandis que dans le nord les dialectes français sont partout soutenus et graduellement rapprochés les uns des autres par l'influence de la langue écrite, les dialectes romans du sud, n'ayant qu'une pauvre littérature populaire, ne se prêtent aucun appui mutuel, et tombent dans la condition de patois, méprisés souvent par ceux mêmes qui les parlent. Les anciennes limites des langues n'ont donc guère plus d'importance que pour l'étude d'une ère historique déjà passée.

[1] Aug. Thierry, *Histoire de la conquête d'Angleterre.*

En étudiant la carte, où l'on ne saurait encore, à cause de la pénurie des renseignements, tracer partout avec une précision suffisante l'ancienne limite des deux langues, on constate que le reste des dialectes méridionaux, comprenant la « langue d'oc » proprement dite, le provençal, le dauphinois, le lyonnais, l'auvergnat, le limousin, le gascon et le béarnais, occupe à peu près la moitié du territoire français. La plus grande partie du bassin du Rhône, celui de la Garonne, à l'exception d'une étroite lisière au nord, enfin la partie supérieure des vallées tributaires de la Loire qui rayonnent du plateau central, appartiennent à la zone de langue méridionale; cette zone va même confiner, en dehors de la France, dans les cantons suisses de Vaud et du Valais, aux patois d'origine allemande. Par ses contours, projetés au loin vers le nord dans la vallée du Rhône, le domaine de la « langue d'oc » rappelle encore l'ancienne prépondérance des contrées méridionales dans l'œuvre de la civilisation; mais à l'ouest de la France la langue d'oïl a repoussé les idiomes rivaux jusqu'au sud de la vallée de la Charente et même jusqu'à l'estuaire de la Gironde[1]. Tandis que les langues romanes sont attaquées de front au nord du plateau, elles le sont aussi latéralement du côté de l'ouest; mais chaque ville, chaque route même, contribue à l'œuvre de « francisation ».

La langue est le plus solide de tous les liens qui rattachent les uns aux autres les hommes de diverses provinces. C'est aussi avec la langue française, dont les premiers monuments remontent à plus d'un millier d'années, que la nation, personnalité collective, toujours renouvelée, mais toujours vivante, a commencé de prendre corps. Sans doute la communauté des infortunes avait parfois fait naître une passion commune chez toutes les populations des Gaules et, par des alliances temporaires, avait indiqué vaguement l'union future; sans doute on avait vu presque tous les peuples gaulois se soulever contre César au temps de Vercingétorix; mais la grande patrie, des Alpes à l'Océan, n'existait pas encore. La Gaule, comme l'Italie, n'était qu'une « expression géographique ». Quoique les origines de la nation puissent se poursuivre au loin jusque dans les temps préhistoriques, on peut dire que la nation elle-même, comme personne vivante, ayant conscience de son unité, naquit seulement aux siècles chantés par les grandes épopées du moyen âge. En possession de leur langue nouvelle, les poëtes du peuple nouveau surent trouver, pour célébrer la « douce France », des accents de tendresse filiale qui ne furent certainement jamais dépassés[2].

[1] Tourtoulon et Bringuier, *Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl*, 1876.

[2] *Chanson de Roland.*

Comme la langue elle-même, le peuple n'a cessé de se modifier de siècle en siècle. Il est donc assez difficile de se faire une idée de ce que serait le Français moyen, l'homme dans lequel s'uniraient tous les traits du caractère national avec ses qualités et ses défauts : ce type lui-même est essentiellement mobile. Une fausse opinion est fort accréditée, surtout à l'étranger : on prétend que le caractère des habitants de la Gaule n'aurait pas changé depuis qu'ils sont entrés sur la scène de l'histoire ; on cite avec emphase les anciens textes, comme s'ils s'appliquaient encore parfaitement aux Français de nos jours ; mais, quelle que soit la valeur historique des citations, elles ne sauraient prévaloir contre la vérité. Tout en rappelant par des traits nombreux les Gaulois que nous ont dépeints César et Strabon, les Français sont bien un peuple original, constamment renouvelé par les phénomènes mêmes de la vie. Peut-on dire, en effet, des paysans français, qui forment la grande majorité de la nation, ce que l'on disait de leurs ancêtres ? Ne sont-ils, comme les Gaulois, qu'un « peuple de guerre et de bruit, courant le monde l'épée à la main, moins, ce semble, par avidité que par un vague et vain désir de voir, de savoir, d'agir[1]. » La longue expérience des siècles, la connaissance du bien-être, les modifications du climat et du milieu local, aidées par les croisements incessants de la race, ont renouvelé le peuple de génération en génération.

Si l'on considère une nation comme un individu collectif, ce n'est pas la moyenne du nombre qu'il s'agit de trouver pour avoir une idée juste de son véritable caractère ; il faut, au contraire, prendre cette individualité nationale dans un milieu où elle ait été développée, où elle se soit pour ainsi dire révélée à elle-même. C'est dans les grandes villes, surtout à Paris, que se montre le Français par excellence, car c'est là que viennent chercher un refuge ceux qui se distinguent par une originalité réelle, ceux que l'air trop enfermé des petites villes finirait par étouffer. Dans la cité commune à tous se rencontrent et s'influencent mutuellement les provinciaux de toutes les parties de la France, les méridionaux de Provence ou de Gascogne, bavards, agiles, toujours en mouvement ; les hommes des plateaux, âpres au travail et lents à l'amitié ; les gens de la Loire, à l'œil vif, à l'intelligence lucide, au tempérament si bien pondéré ; les Bretons mélancoliques, vivant parfois comme dans un rêve, mais soutenus dans la vie réelle par la plus tenace volonté ; les Normands à la parole lente, au regard scrutateur, prudents et mesurés dans leur conduite ; les Lorrains, Vosgiens, Francs-Comtois, ardents à la colère, prompts à l'entreprise. Tous

[1] Michelet, *Histoire de France*.

ces Français de provenances diverses, réunis dans une grande ville comme en un lieu de rendez-vous commun, s'influencent mutuellement; leurs traits distincts prennent un air de famille; de leurs qualités et de leurs défauts s'est constitué, comme une résultante, le caractère général du peuple français.

Certes, porter un jugement d'ensemble sur une nation est une tâche bien difficile! Les diversités de provinces, de partis et d'individus, les changements qui se sont opérés pendant le cours de l'histoire, le peu de ressemblance qu'offrent entre eux les tableaux déjà tracés par les auteurs, ne peuvent que troubler le regard et rendre la parole incertaine. Depuis l'illustre Grimm, qui refusait « tout sentiment vraiment moral[1] » aux Français, que d'écrivains étrangers les ont représentés sous un aspect odieux, en obéissant, soit à quelque parti pris d'ignorance, soit à de bas sentiments de rancune ou d'envie! D'autres, au contraire, se trompant en sens inverse, ont élevé la France bien au-dessus des autres nations, à une hauteur idéale qui par malheur n'est point encore la sienne. De leur côté, les écrivains nationaux, en jugeant d'une manière générale leur propre patrie, s'exposent de diverses parts à l'accusation de partialité ou à celle, plus grave encore, d'ingratitude. Si l'amour consciencieux du vrai porte à la sévérité, d'autre part l'amour-propre du peuple excuse et même sollicite les jugements trop favorables. L'étude sommaire de la psychologie nationale est donc une œuvre des plus délicates, et, quelles qu'en soient les conclusions, elles sont contestées d'avance. Le premier devoir de tout homme n'en est pas moins d'arriver à se connaître soi-même, non-seulement comme individu, mais comme peuple, afin qu'il cesse d'agir sous l'impulsion de forces dont il ne se rend point compte et qu'il puisse travailler résolûment à son amélioration.

Considéré d'une manière générale, le peuple des Gaules unit dans son caractère national les contrastes des hommes du nord et de ceux du midi. De même que le pays offre une transition géographique naturelle entre la zone méditerranéenne et la zone atlantique, de même les habitants sont des intermédiaires naturels pour des groupes de nations, et par leur histoire ils unissent l'époque romaine aux âges modernes. On trouve parmi les Français les représentants des types les plus divers, ou plutôt ils forment par leur ensemble un type nouveau où la mobilité de l'expression remplace la pureté des lignes, où les aptitudes gagnent en diversité ce qu'elles perdent en énergie. Le Français et surtout la Française se distinguent d'ordinaire,

[1] *Jacob Grimm an seinen Freund Dahlmann*, 1832.

non par la régularité des traits ni par la noblesse du visage, mais par la physionomie : ils peuvent exprimer tous les sentiments, rendre toutes les idées, parce qu'ils les éprouvent et les comprennent. Tous les peuples trouvent en eux un écho de leurs propres pensées. Telle est la raison pour laquelle les grands mouvements de l'Europe ont toujours eu leur contre-coup puissant en France, quand ils n'y ont pas pris naissance. Telle est aussi la raison du caractère essentiellement général offert par les révolutions en France. Qu'on l'en loue ou qu'on l'en blâme, — et nous croyons que la postérité l'en louera, — c'est la France qui a proclamé les « droits de l'homme ». Elle ne s'arrête point aux faits de détail, elle va jusqu'au principe lui-même.

Ainsi qu'il convient à un peuple qui sert d'intermédiaire naturel pour les idées, le Français arrivé au plein développement de son être a, parmi les hommes, la vertu spéciale de la sociabilité : à cet égard, il est, de l'aveu de tous, celui qui approche le plus de la perfection. Un sentiment de bienveillance naturelle le porte vers son semblable, un esprit d'équité le guide dans ses relations avec tous; il charme par ses prévenances, il retient par son amabilité ; en toutes choses, il sait agir avec mesure et discrétion ; il aime à plaire par le costume et les manières, mais sans les outrer; il excelle dans l'art de bien dire, et pourtant il fait valoir son esprit sans porter tort à celui des autres. Plus encore que le Français, la Française peut être considérée à cet égard comme représentant la plus haute expression du caractère national. A ses vertus de famille, l'ordre, l'économie, la prudence, la promptitude de décision dans les choses du ménage et les affaires, elle ajoute des qualités sociales qui lui donnent un charme tout particulier, le bon sens, le naturel, l'esprit, l'à-propos; elle ravit par sa conversation, et c'est à elle surtout qu'est dû l'attrait de la société française. Il est rare que les étrangers ne se plaisent pas en France; il est plus rare encore que des Français ne se sentent pas malheureux loin de leur patrie : il est peu d'hommes auxquels pèse plus durement le fardeau de l'exil.

Appartenant à la fois aux groupes des nations méditerranéennes et des nations septentrionales, regardant à la fois vers deux mondes, les fils des Gaulois ne se distinguent pas seulement par leur promptitude de compréhension et leur justesse de raisonnement, ils se font remarquer aussi entre tous les peuples civilisés par la délicatesse de leur tact, la sûreté de leur goût. Longtemps ils ont été considérés en Europe comme les arbitres de la littérature, et dans certains domaines de l'art leur supériorité reste incontestée. Il y a bientôt deux siècles, des Français réfugiés en Hollande,

en Angleterre, en Allemagne, en Scandinavie, y portèrent des industries nouvelles ou bien donnèrent à celles qui existaient déjà une importance qu'elles n'auraient jamais eue sans eux; après chaque révolution, d'autres expatriés ont aidé à former le goût artistique des industriels voisins, et ceux-ci sont obligés de venir fréquemment à Paris pour y étudier les procédés et les formes que renouvelle sans cesse le génie inventif des ouvriers.

On travaille beaucoup en France; de tout temps, les populations y ont été laborieuses, même quand elles peinaient pour le compte d'un maître. La quantité considérable des produits que les Français expédient à l'étranger témoigne de l'immensité du labeur accompli. Malgré les difficultés extrêmes que présentent les conditions d'un sol morcelé à outrance, découpé en parcelles éloignées les unes des autres, le paysan possesseur de son champ a su faire du pays une des contrées les plus productives de la Terre, et les progrès de la culture continuent chaque année, quoique la toute-puissance de l'association et la division du travail n'aient été encore appliquées que d'une façon très-incomplète à l'exploitation du sol. Une semblable activité ne pourrait se comprendre si la forte cohésion de la famille ne s'ajoutait aux vertus personnelles du travailleur. Enfin, ces phénomènes de reprise, presque de résurrection, qui suivent dans la vie de la nation chaque période d'abaissement, pourraient-ils s'expliquer si le fond n'était encore vivace et jeune, si le peuple n'était disposé d'avance à contribuer pour sa part à toutes les grandes œuvres que l'humanité saura réaliser dans l'avenir?

Les qualités du Français moyen, choisi comme type de la nation, ont aussi leurs défauts correspondants. Être sociable par excellence, il lui arrive souvent de se faire trop « tout à tous » et de perdre ainsi sa valeur propre; habile à parler de tout, il risque fort d'être superficiel dans ses jugements; homme de goût et de mesure, il s'expose à sacrifier la force et l'originalité; très-soucieux des convenances, très-respectueux du sentiment général, il néglige parfois la voix intérieure : il peut mettre sa conscience dans l'opinion commune au lieu de la chercher en soi; homme de société ou de parti, il n'a pas toujours le courage de rester lui-même, il a rarement l'audace de penser et d'agir dans sa fière indépendance. Jugés à ce point de vue, les hommes sont d'ailleurs bien rares dans toute nation.

Quoi qu'il en soit des reproches justes ou injustes faits à ses enfants, on ne saurait sans une flagrante iniquité nier l'influence capitale que la France a exercée sur le monde civilisé. De nos jours, l'agrandissement si rapide du domaine occupé par les peuples policés ne cesse, il est vrai,

d'affaiblir l'importance numérique des Français relativement à l'ensemble des autres nations; mais l'influence intellectuelle et morale ne se mesure pas au nombre. Quelle que soit sa destinée d'heur ou de malheur, la France ne vit certainement pas d'une vie moins intense que les autres nations sœurs, et, grâce à l'enseignement du passé, elle pourra, mieux que toute autre, aider à cette évolution politique et sociale que la communauté de plus en plus grande des intérêts matériels, la compréhension des mêmes faits scientifiques et des mêmes lois morales montrent déjà dans l'avenir. Du reste, devrait-elle même disparaître de la scène du monde, que son action ne s'en continuerait pas moins, grâce à sa langue, à sa littérature et aux idées que celle-ci a transmise à tous les peuples voisins. Quoique Michelet ait pu justement reprocher aux français « tels côtés ingrats, noblement secs, preuve que cette langue des gens d'esprit a été parlée par des sots », cependant le bel idiome garde de telles qualités de force, de grâce, de clarté, de souplesse, qu'il reste l'un des instruments les plus parfaits de la pensée ; nul ne s'est rendu plus indépendant de la cantilène ou de l'accent pour devenir l'expression pure du sentiment et de l'idée. Aussi la langue française s'est-elle propagée bien au delà des limites territoriales de la nation. C'est par millions que les étrangers parlent ou comprennent le français, non-seulement dans les pays dits latins, comme l'Espagne, l'Italie, la Roumanie, mais aussi en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, dans la Scandinavie, en Russie, en Orient et dans tout le Nouveau-Monde. A l'action directe exercée par la langue dans le mouvement des idées s'ajoute l'influence indirecte due aux modifications intimes qui se sont opérées dans les idiomes étrangers. Sans tenir compte des mots que le français leur a donnés ou transmis, toutes les langues européennes ont reçu du parler de Pascal, de La Fontaine et de Voltaire une allure plus ferme, des contours plus précis, un mode d'expression plus clair; leur structure même s'est rapprochée de celle du français.

CHAPITRE II

LES PYRÉNÉES, LES LANDES ET LE BASSIN DE LA GARONNE

I

La région pyrénéenne est, par sa géologie, de même que par l'histoire de ses populations, la contrée la plus distincte dans l'ensemble de la France, celle qui constitue le groupe de provinces le plus indépendant. Déjà l'origine première de la plus grande partie de ses habitants en faisait un monde à part de l'ancienne Gaule, et maintenant encore les Catalans du Roussillon, les Basques du Saison, de la Bidouze et de la Nive contrastent nettement avec leurs voisins de la même patrie française, tandis que par la langue et les mœurs ils se rapprochent des habitants de la péninsule d'Ibérie qui leur sont limitrophes. Mais c'est principalement par la forme de son relief que la zone pyrénéenne est une région distincte, devant être décrite spécialement. Considérée dans ses traits généraux, l'Espagne est un grand plateau dont les Pyrénées forment le bord septentrional et dont les contours géologiques sont tracés par la Garonne et ses affluents.

Cette profonde dépression, qui limite la base septentrionale de la montagne, des étangs de Narbonne à l'estuaire de la Gironde, est un des traits naturels qui marquent le mieux une ligne de séparation entre deux contrées d'origine et de nature différentes. Jusqu'au milieu des âges tertiaires, un détroit unissait par cette dépression la Méditerranée à l'Océan : là se trouvait un seuil mitoyen des deux mers, pareil à celui qui s'est ouvert, entre l'Afrique et l'Espagne, à la porte de Gibraltar. L'émersion graduelle du sol a fait écouler en deux courants opposés la mer étroite qui baignait le pied des Pyrénées françaises, mais une ligne presque continue d'eaux courantes, formée par l'Aude, la Garonne et des affluents intermédiaires, serpente dans l'ancienne vallée marine, et depuis bientôt deux siècles les

grands travaux de l'industrie moderne ont pu être inaugurés en France par le creusement du canal navigable qui emprunte ces eaux pour unir les deux mers. On peut dire que le tronc du continent d'Europe finit à cette dépression du canal du Midi. Les Pyrénées, qui dressent au sud leurs hautes murailles découpées, font déjà partie d'un monde intermédiaire entre l'Europe et l'Afrique.

Si l'ancien détroit sépare géographiquement la région des Cévennes de celle des Pyrénées et de l'Espagne, en revanche il présente un chemin facile entre les deux versants maritimes. Des bords de la Méditerranée, les Romains purent sans se heurter à de grands obstacles naturels atteindre les rivages de l'Océan ; les plaines s'ouvraient largement devant eux, ils n'avaient qu'à les parcourir. Des trois grandes voies historiques dont les points de jonction sont Marseille, Bordeaux et Paris, celle du midi est de beaucoup la plus facile, mais elle est aussi la moins importante pour le va-et-vient des nations. La voie du Rhône et de la Bourgogne met en communication les peuples méditerranéens avec ceux du nord de l'Europe, celle de la Loire et du Poitou est le grand chemin du continent vers l'Espagne, tandis que la route ouverte par la nature au nord des Pyrénées n'a guère qu'une importance locale, à cause de sa position transversale au mouvement des peuples en marche. L'Atlantique est désert au large du golfe de Gascogne : telle est la raison pour laquelle la vallée de la Garonne n'a pris dans l'histoire qu'un rôle bien inférieur à celui de la vallée du Rhône. Néanmoins une voie qui a pour villes d'étape Bordeaux, Toulouse et les riches cités des bords de la Méditerranée aura toujours une valeur considérable dans la géographie du monde. Pour la France, elle a de plus les avantages exceptionnels que donnent la douceur du climat, la fécondité du sol, la richesse des productions.

Les Pyrénées et les Albères, qui limitent nettement cette région méridionale de la France et qui l'alimentent de leurs eaux et de leurs débris, transformés en terre labourable, s'élèvent en un rempart continu d'une mer à l'autre mer ; de tous les plateaux ravinés, de toutes les plaines qui s'étendent au nord vers la vallée de la Garonne, on voit leurs cimes bleues taillader en dents de scie l'horizon du midi. Partout on a cet admirable tableau que forment la plaine joyeuse, les coteaux et la tranquille assemblée des monts.

Bien différente du système des Alpes par la structure générale, la chaîne des Pyrénées présente une régularité singulière et mériterait en

conséquence de devenir la région classique pour l'étude de la formation des montagnes[1]. Comme le Caucase, qui lui ressemble par tant de traits, elle constitue un ensemble de roches bien défini, que l'on croirait au premier abord s'être dressé d'un jet hors d'une fissure de la terre, à cause de la simplicité grandiose de son architecture. Ses massifs ne sont point aussi distincts les uns des autres que ceux des Alpes; des cols profonds n'entaillent pas le socle qui la porte jusqu'à la moitié de son épaisseur, et ne le coupent pas en tronçons séparés. Même dans les irrégularités et les inflexions brusques de la chaîne, l'arête supérieure se continue d'ordinaire par une succession de hauts sommets à faibles échancrures : il est rare que le voyageur se trouve au milieu d'un dédale de chaînons entre-croisés et de groupes divergents, et presque partout il reconnaît sans peine où se poursuit le faîte principal du système. En outre, l'axe pyrénéen est rectiligne en comparaison de celui des Alpes recourbé en un demi-cercle immense; du cap Creus aux montagnes basses du pays Basque, les Pyrénées maintiennent leur direction normale, qui est celle de la côte Cantabre jusqu'au cap Estaca de Váres; si le niveau du sol s'abaissait de près de 200 mètres, la péninsule Ibérique se changerait en une île dont toute la côte septentrionale aurait de l'une à l'autre extrémité la même orientation.

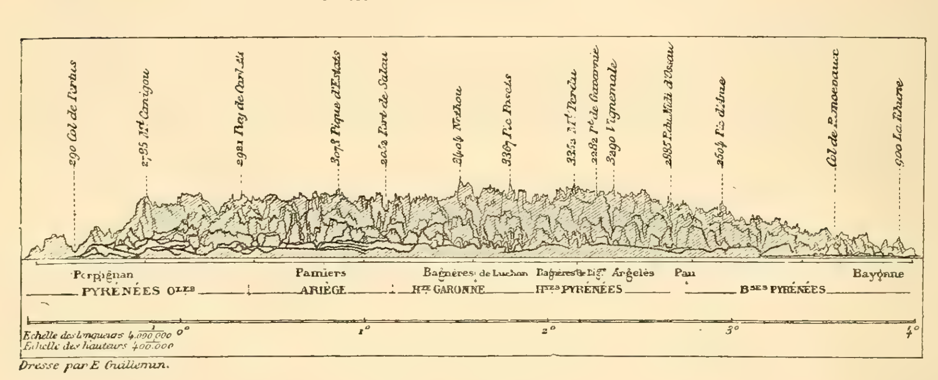
Les grands traits de la géologie pyrénéenne ne sont pas moins simples que les traits géographiques. Des granits, qui d'ailleurs ne semblent point être d'origine éruptive, s'élèvent en massifs et en îlots dans la partie médiane des monts et constituent en maints endroits les sommets de la crête principale; des roches fort anciennes, schisteuses pour la plupart, remplissent dans la zone centrale les vides laissés par les masses cristallines, et de chaque côté les versants de la France et de l'Espagne sont occupés par des formations qui se succèdent régulièrement des avant-monts aux plaines : grès du trias, terrain jurassique, craie, dépôts tertiaires, boues et cailloux de transport modernes, alluvions des campagnes.

Néanmoins la régularité des Pyrénées, tout exceptionnelle qu'elle soit dans l'ensemble de la nature, aux aspects si divers et parfois si imprévus, n'a rien de géométrique et les détails diffèrent dans ce vaste ensemble si bien rhythmé. D'abord, une sorte de rupture se présente vers le milieu de tout le système, à l'endroit où naissent les premières eaux de la Garonne; dans cette région, la haute chaîne se compose de deux crêtes parallèles unies l'une à l'autre par un chaînon transversal. La crête du nord se prolonge à l'est pour former les Pyrénées méditerranéennes, tandis que la

[1] Henri Magnan, *Matériaux pour une étude stratigraphique des Pyrénées et des Corbières*, p. 76.

crête méridionale est celle qui se dirige à l'ouest vers le golfe de Gascogne : c'est la chaîne des Pyrénées atlantiques. Cette division du système orographique en deux parties n'existe pas seulement dans le relief extérieur des crêtes, elle est aussi dans l'architecture profonde des montagnes, car les grands massifs et les îlots de roches granitiques sont précisément orientés de manière à former aussi les deux zones, atlantique et méditerranéenne. Il est à remarquer que, par un singulier contraste, les Pyrénées orientales, qui sont les moins hautes, sont celles où le granit se montre presque partout à découvert, tandis que les Pyrénées du centre et de l'ouest, plus élevées en moyenne, dressent en grand nombre des sommets schisteux et calcaires. Ce contraste provient sans doute de ce que les agents de dénudation ont

N° 13. — PROFIL DES PYRÉNÉES.



été beaucoup plus actifs sur les montagnes de la chaîne orientale : il n'en reste plus que le squelette. Telle est, avec les oppositions du climat, la grande cause de la différence considérable d'aspect que présentent les deux extrémités du système pyrénéen et de la gamme de paysages si divers qui se succèdent de la Méditerranée à l'Océan, au pied de montagnes dont la structure et l'orientation sont pourtant si régulières[1].

Les Pyrénées s'élèvent assez brusquement du sein des eaux méditerranéennes, puisque à 40 kilomètres en mer la sonde n'atteint les vases grossières du lit qu'à 1,000 mètres de profondeur. Les rochers du cap Creus, entourés de la végétation des coraux, sont les premières saillies émergées ; elles se redressent aussitôt en collines et forment le massif de San Pedro de Roda, groupe de l'Espagne, semblable à un bastion presque détaché de

[1] Longueur de la chaîne, du cap Creus au cap Sainte-Anne, près d'Hendaye.	429 kilom.
Largeur moyenne de la chaîne (sans les chaînons transversaux espagnols).	82 »
Superficie approximative des Pyrénées.	40,000 kil. carrés (?)
Hauteur moyenne du système »	1,200 mètres (?)
Volume approximatif » »	42,200 kil. cubes?

l'ensemble du système : il ne se relie aux montagnes de la frontière que par une arête de coteaux, difficiles à parcourir à cause de leurs pentes raides et de leurs pierrailles croulantes.

Le chaînon de la frontière, qui du cap Cerbère aux montagnes de Prats de Mollo et de Campredon s'élève graduellement de 200 à 1,500 mètres, est connu sous le nom spécial d'Albères, sans doute à cause de la blancheur de ses roches, beaucoup trop dépouillées de végétation. Sur leur versant méridional, du côté de l'Espagne, les Albères sont à peine des collines : elles ne sont que le rebord à peine saillant d'un plateau en pente douce où les torrents s'étalent au milieu des champs de pierres et des pâturages ombragés de chênes-liéges au tronc couleur de sang; mais du côté de la France elles sont de véritables montagnes par l'âpreté de leurs rochers, difficiles à l'escalade. Toutefois leur faible hauteur moyenne et les échancrures des cols qui les traversent ont permis aux nations limitrophes d'y tracer un grand chemin de passage, remplacé maintenant par une voie ferrée. Arrêtés à l'ouest par le haut rempart des grandes Pyrénées, les peuples devaient nécessairement chercher une dépression facile pour traverser la chaîne basse qui avoisine le littoral. L'histoire des guerres fait bien souvent mention des rudes sentiers et des escarpements des Albères : près d'Amélie-les-Bains, on montre dans un ravin le mur d'Hannibal, quoique le conquérant ait certainement choisi un passage plus commode; au col du Pertus, principal chemin des armées, Pompée fit dresser un trophée pour célébrer ses victoires; Visigoths, Francs et Maures passèrent après lui, et pendant les guerres de la République chaque rocher de la frontière fut le lieu d'un combat. De nombreuses fortifications témoignent de l'importance stratégique de ces positions des Albères. En France, en Espagne, chaque colline isolée porte son ancienne redoute : d'un côté Collioure, de l'autre Rosas gardent le littoral ; dans les plaines, la citadelle française de Perpignan et la forteresse de Figueras, la plus vaste de l'Espagne, tiennent l'issue des défilés; enfin le fort de Bellegarde domine, pour le compte de la France, la route du Pertus, le « pertuis » qui donne accès de l'une à l'autre contrée et que fermaient autrefois diverses « cluses » fortifiées et le « château des Maures ». Des tours de guet, semblables à des roches laissées debout par quelque phénomène d'érosion, se dressent au sommet des pics ; elles surveillaient jadis le pays pour y découvrir l'ennemi caché et le signaler aussitôt par un jet de flamme. De nos jours, l'importance relative de la contrée comme lieu de passage a diminué. Tant que le centre de gravité du monde historique resta dans le bassin de la Méditerranée, cette région basse des Pyrénées orientales dut être la grande voie des nations

entre le continent d'Europe et l'Espagne ; mais le déplacement de la civilisation vers les côtes océaniques donna aussi le rôle principal à la route qui traverse les Pyrénées à leur seuil de l'occident, sur le chemin de Paris à Madrid et à Lisbonne[1].

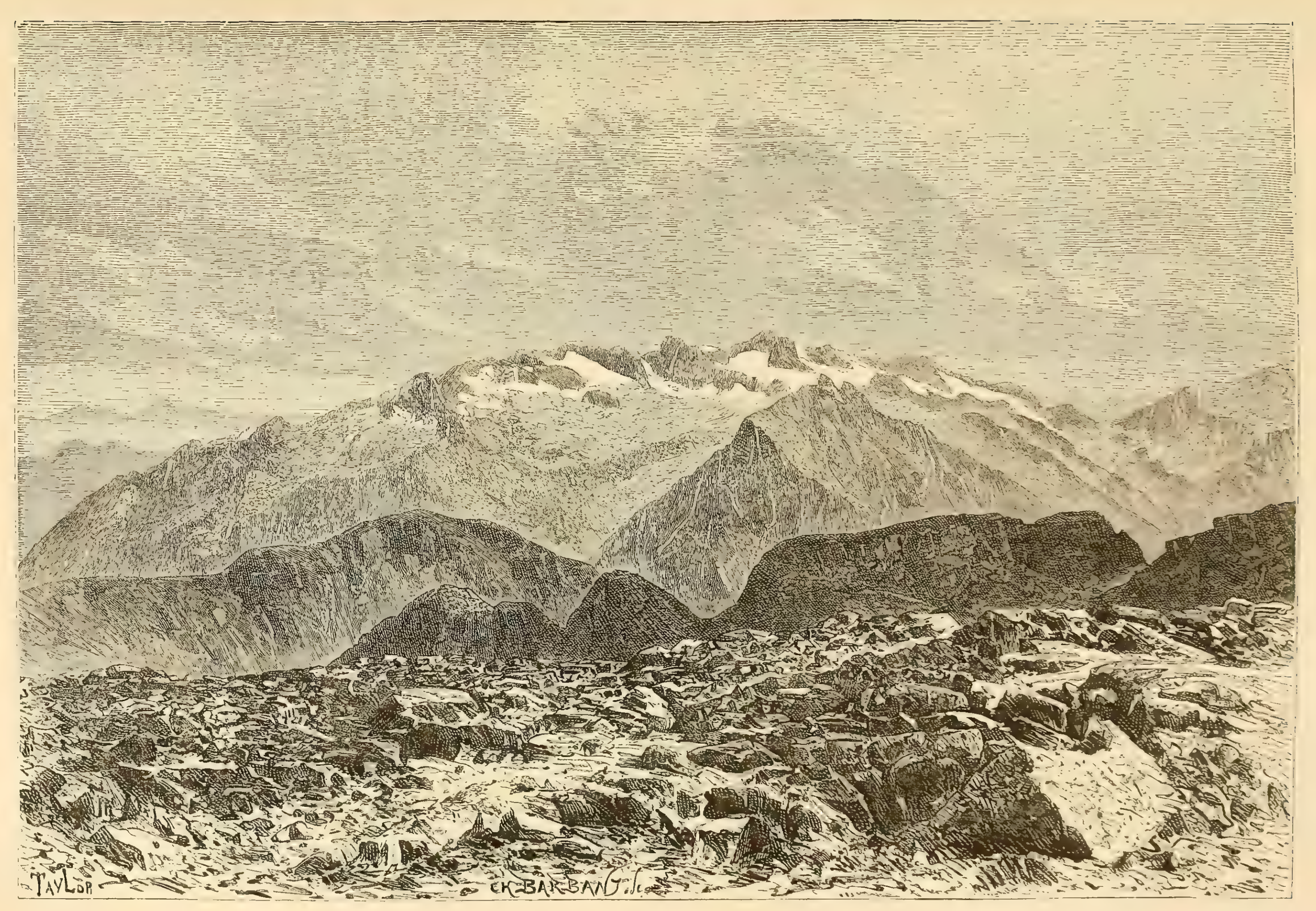
N° 14. — CANIGOU.



A l'ouest, les Albères se rattachent à la crête principale des Pyrénées par de grandes montagnes, que cache au nord le superbe massif du Canigou. Cette haute cime, l'une des plus majestueuses de l'Europe, occupe, avec

[1] Altitudes des Albères :

Pic des Termes.	1,129 mètres.	Col de Pertus.	290 mètres.
Col des Balistres.	260 »	Coustouges.	832 »
Col de Banyuls..	362 »	Col d'Ares.	1,500 »



MASSIF DE LA MALADETTA. — VUE PRISE DU SOMMET DU POSE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. E. Trutat.

ses contre-forts et ses chaînons avancés, tout l'espace compris entre la haute vallée du Tech et celle de la Têt; elle est complétement isolée de trois côtés et ne se relie, au sud-ouest, à la chaîne maîtresse que par des sommets inférieurs en altitude. Ainsi que l'Etna, le Canigou est un de ces monts qui se dressent dans leur force comme les dominateurs de l'espace immense; d'en bas, sa pyramide grisâtre, rayée de ravins, d'éboulis et d'arêtes en saillie aux teintes diverses, n'est pas moins puissante d'aspect que celle du volcan de Sicile. Longtemps on a cru que le Canigou était le plus haut sommet des Pyrénées, quoique le Nethou, le Posets, le mont Perdu, le Vignemale et d'autres cimes de la chaîne le dépassent d'un demi-kilomètre en élévation; on l'aperçoit de si loin, de France, d'Espagne, de la Méditerranée, qu'on ne pouvait lui croire aucun rival: quand le temps est favorable, on le voit de Barcelone, de Montpellier, d'Aigues-Mortes; l'astronome de Zach dit même l'avoir nettement reconnu de Marseille, à 300 kilomètres de distance, au moment où son cône se profilait en noir sur le disque du soleil couchant. Fier, isolé, et dominant de vastes horizons, le Canigou est une admirable station trigonométrique et géodésique; souvent les physiciens y ont établi leur campement pour mesurer leurs triangles ou faire des études sur la physique du globe. Les pentes de la montagne, qui s'élèvent des plaines marines à la hauteur de près de trois kilomètres, c'est-à-dire d'une température méditerranéenne de 14 à 15 degrés à un climat scandinave de 1 degré au-dessous du point de glace, sont aussi disposées de la manière la plus favorable pour que les diverses flores s'y succèdent avec régularité, et nombre de botanistes, depuis MM. Massot et Martins, en ont profité pour y faire leurs observations.

La chaîne pyrénéenne à laquelle se rattache le Canigou est de tout le système l'une des plus âpres et des plus difficiles à franchir : ses cols sont de simples échancrures, ouvertes à 2,500 mètres, entre des saillies à peine plus hautes de 200 ou 300 mètres; aussi les monts de cette partie des Pyrénées n'ont-ils qu'une faible individualité pour ainsi dire, et le Puigmal lui-même, quoique le géant de cette fraction de la chaîne, apparaît comme une faible pointe posée sur un long rempart, se prolongeant au sud-ouest, sur le territoire espagnol. Mais une profonde dépression, fissure taillée par les eaux dans le granit, sépare le Puigmal et tous les monts ses voisins d'un autre groupe pyrénéen qui se dresse au nord. Cette dépression rectiligne, où coule d'un côté la Têt, de l'autre le Sègre, le grand torrent nourricier de l'Èbre, est le col de la Perche, dont Montlouis garde le versant français. Puycerda, perchée sur une butte d'origine glaciaire entre les deux Sègres et au-dessus de leur jonction, surveille le cours de ces rivières, toutes les

deux françaises à leur source. Rien de plus bizarre que le tracé de la frontière politique en cet endroit : une partie de la Cerdagne, l'ancien bassin lacustre de Llivia que parcourt le Sègre oriental, forme même une enclave espagnole. Quelques-uns des vallons où s'amassent les premières eaux du torrent ont mérité le surnom de « paradis des botanistes » : il s'y trouve des plantes qui ont disparu de toutes les autres régions des Pyrénées.

Les sommets de granit qui s'élèvent au nord de la riche Cerdagne, reposent sur un vaste plateau quadrangulaire d'où s'écoulent les premières eaux de quatre rivières, la Têt, le Sègre, l'Ariége, l'Aude, et que le col fréquenté de Puymaurens sépare à l'ouest des montagnes d'Andorre. Parmi plusieurs sommets presque égaux en hauteur, le Puy de Carlitte donne son nom au plateau, qu'il parsème de rochers tombés de ses pentes. Nulle région des montagnes ne porte davantage les traces de la destruction opérée par les éléments. A la base des roches supérieures encore debout, la surface de presque tout le massif est recouverte de fragments entassés. L'action des anciens glaciers, des neiges, des intempéries, a rongé les monts de granit sur une épaisseur considérable et les débris laissés par ce long travail d'érosion forment un immense chaos de blocs aux figures bizarres, à l'équilibre incertain. Quelques-uns de ces amas de rochers sont revêtus d'un tapis de mousse qui cache les fentes et les précipices ; au-dessous de la zone où commence la végétation arborescente, de petits bosquets se montrent même entre les éboulis ; mais presque partout la pierre fendue a gardé sa nudité première. Des lacs et des « laquets » de toute forme sont épars sur le plateau : l'un d'eux, le Lanoux (lac noir ?), dont les eaux alimentent le Sègre de Querol, est la nappe lacustre la plus étendue de toutes les Pyrénées françaises ; mais il n'a point l'aimable beauté des lacs inférieurs, dont l'eau bleue contraste avec la verdure des prairies et des bois ; son eau sombre ne reflète que des pierres et des neiges : le paysage est d'un aspect désolé. Un autre grand lac était à l'origine de la Têt, mais il se vida au neuvième siècle, dit-on, et l'inondation qui en fut la conséquence ravagea toute la vallée : une prairie marécageuse s'étend à la place de cet ancien « lac des Barres[1] ». Étonnés du grand nombre de cavités remplies d'eau qui parsèment le massif de Carlitte, les montagnards en avaient jadis conclu que tous ces lacs étaient les restes non encore évaporés de l'ancienne mer du déluge ; sur l'un des sommets, dit le Puy de Prigue, ils montraient l'emplacement où s'était arrêtée l'arche et où l'anneau d'amarrage avait été scellé. Des Ararats

[1] Companyo, *Histoire naturelle du département des Pyrénées-Orientales.*

si nombreux de l'ancien monde, celui du massif de Carlitte est peut-être le plus occidental.

Au nord et à l'est de ce haut plateau granitique, si important comme



N° 15. — MASSIF DE CARLITTE.

Échelle de $\frac{1}{240.000}$

0 5 10 Kil.

centre de rayonnement des eaux, le sol s'abaisse par degrés, en gardant en maints endroits une remarquable horizontalité du plan supérieur : à des altitudes variant de 1,000 à 500 mètres, on parcourt des espaces rocheux qui ressembleraient aux plaines basses, s'ils n'étaient entrecoupés de préci-

pices. Dans les parties de la montagne où ces hautes terres, faiblement ondulées, sont encore couvertes de bois de hêtres ou de sapins, les massifs de verdure, les buttes inégales revêtues de gazon, les amas de roches autour desquelles s'enroulent les racines, les petites cavités emplies d'eau bleue donnent aux paysages l'aspect le plus gracieux; mais les plateaux où tous les arbres ont été coupés et précipités par des « glissoires » dans le lit des torrents inférieurs ne le cèdent guère aux montagnes des Basses-Alpes pour l'âpreté des sentiers et la désolation des sites. Comme les Alpes méridionales, cette région des Pyrénées a ses formidables « clus » ou cluses taillées par les eaux dans l'épaisseur du roc jusqu'à plusieurs centaines de mètres de profondeur. Ainsi la Têt passe dans le sauvage défilé des Graus d'Olette, que la route a dû éviter en escaladant un promontoire; l'Agly et ses affluents, la Boulzane et le Verdouble, ont aussi à traverser des gorges, célèbres dans le pays par quelque légende miraculeuse. Mais ce sont surtout les clus de l'Aude et de ses divers tributaires, la Guette, le Rebenty, qui semblent prodigieuses, même aux habitués des montagnes. Quand on dévale de tournant en tournant aux bains de Carcanières et d'Escouloubre, blottis sous les roches en surplomb, dans l'étroite et sombre fissure de l'Aude, on croirait descendre au fond d'un puits : on est entré dans les entrailles de la terre, et le ciel n'est plus qu'une faible bande bleue entre les deux lèvres de l'abîme.

En s'abaissant vers le nord et l'est, les hauteurs pyrénéennes qui s'appuient au massif de Carlitte sont échancrées de distance en distance par des cols de passage entre les vallées des versants opposés. On se rend du bassin de la Têt à celui de l'Aude par la Quillanne, ainsi nommée de Quillan, la ville de l'Aude à laquelle elle donne accès; à l'orient est un autre col plus bas, aujourd'hui presque abandonné parce qu'il n'a pas de route, mais qui dut être fréquenté jadis, car il porte le nom de Jupiter, auquel sont consacrés tant de sommets : c'est le col de Jau. Bien plus bas encore est le col de Saint-Louis, qui fait communiquer les vallées de l'Aude et de l'Agly, sur la grande route de Perpignan à Carcassonne : c'est là que s'arrêtent les Pyrénées proprement dites. Au nord de cette dépression, l'énorme rocher de Bugarach commence la région des Corbières, fort remarquable par la diversité de ses roches, paléozoïques, crétacées, tertiaires, par ses veines de combustible et ses cavernes à ossements, mais dépourvue d'ombrages, pauvre en eaux vives et fort pénible à traverser en été quand les rayons du soleil dardent sur les pierres blanches. Les Corbières ont longtemps servi de limite entre la France et l'Espagne, à cause de l'âpreté de leurs rochers et du multiple rempart de leurs chaînons; elles ne pouvaient

être facilement tournées qu'à leur base orientale, le long des plages de la mer et des étangs. Le fort de Salses, qui garde ce défilé, de vieux châteaux dressés sur les arêtes des rochers, des retranchements construits en travers

N° 16. — DÉFILÉS DE L'AUDE.



des cols rappellent les combats qui se sont livrés, au moyen âge et jusqu'au dix-septième siècle, pour la possession de la contrée. Tout à fait au nord du massif, la croupe de la montagne d'Alaric, qui se prolonge de l'ouest à l'est, parallèlement à l'Aude et au canal du Midi, évoque le

souvenir de luttes plus anciennes, entre les Romains et les Visigoths[1]. Ce long rocher faisait autrefois partie de la chaîne transversale qui rejoignait les Pyrénées aux Cévennes par les montagnes de Saint-Chinian et que les eaux ont depuis déblayée en grande partie, ne laissant de distance en distance que des « témoins » isolés.

Dans l'ensemble de leur architecture, les Pyrénées ariégeoises, qui con-

N° 17. — ISTHME DES CÉVENNES ET DES CORBIÈRES.



stituent l'ancienne région du Savartès ou Sabartès, sont beaucoup plus régulières que celles de l'extrémité orientale du système. Sur un espace d'environ 180 kilomètres en droite ligne, du col de Puymaurens à la percée

[1] Altitudes des Pyrénées orientales et des Corbières :

Canigou	2,787 mètres.	Puy de Carlitte	2,915 mètres.
Costabona	2,464 »	Lanoux (lac)	2,154 »
Puigmal	2,909 »	La Quillanne	1,720 »
Col de la Perche	1,622 »	Col de Jau	1,513 »
Montlouis	1,600 »	Col de Saint-Louis	687 »
Puycerda	1,242 »	Puy de Bugarach	1,231 »
Col de Puymaurens	1,918 »	Montagne d'Alaric	600 »

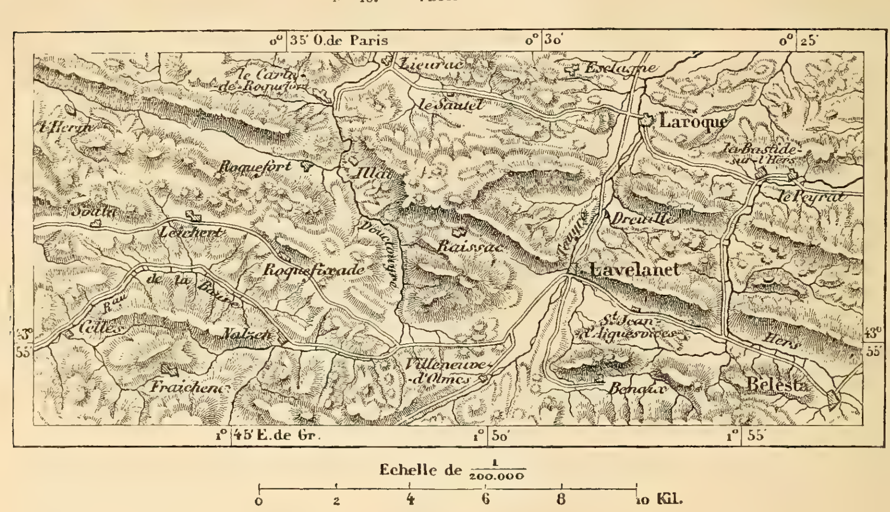
de la Garonne, la chaîne maîtresse développe sans aucune interruption la série de ses pics, séparés seulement par de légères échancrures. Deux sommets, la Pique d'Estats et le Montcalm, dépassent à peine 3,000 mètres, altitude qui, pendant les étés chauds, n'est pas même celle des neiges persistantes; mais aucune brèche de la crête n'est ouverte au-dessous de 2,000 mètres; en moyenne, les cols n'ont pas moins de 2 kilomètres et demi d'élévation : peu de chaînes au monde se rapportent mieux au type régulier de la *sierra*. Les saillies principales hérissent l'arête médiane des Pyrénées ariégeoises et andorrannes et ne se dressent point sur les massifs latéraux, comme dans les Pyrénées centrales; le superbe mont Vallier, que l'on voit si bien de Toulouse et de toute la vallée de la Garonne jusqu'à Saint-Gaudens, ne fait point exception à cette règle : à peine s'élève-t-il de quelques centaines de mètres au devant de la chaîne; mais il est si bien situé au midi de la grande vallée toulousaine, à l'un des angles saillants du rempart, qu'on serait tenté d'y voir le colosse des Pyrénées. De sa haute pyramide, où pousse, entre les pierres, une herbe rare, et que strient des ravines emplies de neige, on contemple l'immense horizon de France et d'Espagne jusqu'aux brumes indistinctes des plaines; mais, dans l'admirable tableau, rien n'est plus curieux que les amas de roches brisées qui recouvrent les pentes occidentales de la montagne; presque tous ces blocs sont des dalles de granit, légèrement bombées au centre, comme des fragments de voûte : de loin ces masses arrondies et blanchâtres ont l'aspect de brebis paissant par myriades sur les escarpements; d'après les anciennes légendes il faut y voir un troupeau maudit.

Les chaînons latéraux de cette partie des Pyrénées ont la même régularité générale que la chaîne principale; ils se détachent à angle droit de la grande arête et se ramifient eux-mêmes en branches secondaires, séparées par autant de torrents, tributaires de l'Ariége ou du Salat sur le versant du nord, de la Valira ou de la Noguera de Pallas sur le versant du midi. Toutes les montagnes qui formaient obstacle à l'écoulement des eaux ont été percées par une lente érosion et les lacs se sont vidés : il en reste seulement des étangs et des marécages, au bord desquels M. Garrigou a reconnu les vestiges de villages et même de villes lacustres dont quelques-unes lui parurent, mais à tort, avoir appartenu à l'âge de la pierre polie. Les Pyrénées ariégeoises ont perdu avec leurs lacs un grand élément de beauté; mais que la simplicité de leur profil, la chute harmonieuse de leurs terrasses et de leurs pentes les rendent nobles à voir! C'est là que la forme normale de la chaîne se trouve le mieux représentée; peut-être est-ce aussi de là que le nom des Pyrénées, en tout cas antérieur à l'occupation romaine,

s'est étendu à l'ensemble du système : dans les vallées de l'Ariége, on appelait naguère *biren* ou *piren* tous les pâturages élevés[1].

Les grandes Pyrénées ariégeoises sont accompagnées à distance par deux autres chaînes plus basses, formant sur le versant français deux plissements parallèles du sol. Une de ces rangées de montagnes, d'apparence encore tout à fait grandiose à cause de la hauteur de ses cimes, s'enracine au massif de Carlitte. Au nord de la vallée où coule la haute Ariége se dressent les sommets les plus fiers, entre autres le fameux pic de Tabe ou de Saint-Barthélemy, si bien situé comme observatoire de cette région des Pyrénées et naguère redouté des montagnards comme un lieu de maléfices : à la pointe même de la pyramide terminale du mont on voit encore des

N° 18. — PETITES PYRÉNÉES.



excavations pratiquées par des chercheurs de trésors enchantés. La deuxième chaîne, qui passe au nord de Foix, n'a plus les beautés de la grande montagne, cimes couvertes de neige jusqu'aux premiers jours de l'été, hauts pâturages parsemés de bouquets d'aunes, petits lacs d'eaux profondes, cascades ondoyantes : elle est plus basse, plus monotone ; en maints endroits elle a la régularité d'un mur de forteresse : le géologue Leymerie a donné à ce rempart le nom de « Petites Pyrénées ». Une sorte de fossé les sépare des Pyrénées proprement dites.

Ces montagnes parallèles, en grande partie composées de roches appartenant aux divers étages de la formation crétacée, ont été percées par les rivières qui descendent des hautes neiges du faîte pyrénéen. L'Ariége,

[1] De Chausenque, *Les Pyrénées*. Agen, 1854.

issue de la région des monts granitiques, longe d'abord la base méridionale de la chaîne du Saint-Barthélemy, dont le noyau est également cristallin, puis, au défilé de Tarascon, se recourbe brusquement vers le nord pour gagner la plaine; de même le Salat, descendu aussi de l'arête maîtresse, s'est taillé un chemin dans le granit au défilé de Ribaouto, en amont de Saint-Girons. Quant aux rivières qui naissent sur le versant septentrional du chaînon secondaire, l'Hers, la Lectouire, la Douctouire, l'Arize (ou la Rize), elles coupent toutes le chaînon tertiaire après avoir serpenté le long de ses roches pour en trouver le point faible. Quelques-uns de ces défilés sont d'étroites entailles, à parois presque verticales; il en est même un, celui de l'Arize, qui s'est creusé en souterrain dans le rocher : c'est la fameuse grotte du Mas d'Azil. L'étroite vallée où coule la rivière torrentueuse est tout à coup barrée par une colline aux assises de roches blanches laissant des arbrisseaux s'enraciner dans leurs crevasses. Les eaux mugissantes pénètrent sous la voûte par une porte triomphale et disparaissent dans les ténèbres. On peut les suivre pourtant, si ce n'est à l'époque des grandes inondations[1], grâce à la route construite le long du torrent et vaguement éclairée par la réflexion indécise du faisceau lumineux de l'entrée. Vers le milieu du tunnel, qui n'a pas un kilomètre de longueur, un énorme pilier soutient le dôme de la caverne, et près de là des galeries latérales, noires de chauves-souris, se ramifient au loin dans les entrailles du rocher. Au sortir de la porte d'aval, plus grandiose d'aspect que celle d'amont, l'Arize fait mouvoir quelques roues de moulin, puis s'étale dans le bassin du Mas d'Azil et va compléter le travail de percée des montagnes par le pittoresque défilé de Sabarat[2].

Les hauts bassins de l'Ariége et du Salat sont parmi les régions de France les plus riches en grottes, que les rivières ont anciennement creusées avant de couler dans leurs lits actuels. Au sud de Tarascon, la montagne qui s'élève en promontoire entre les deux hautes vallées de l'Ariége et de Vic de Sos, est criblée de cavernes qui communiquent de l'un à l'autre versant, des galeries de Lombrives à celles de Niaux. D'autres grottes des environs, notamment celle de Bédeillac, que la légende dit être le tombeau de Roland[3], ne sont pas moins curieuses. C'est à l'affaissement des voûtes

[1] Adolphe d'Assier, *Les inondations de la Garonne. Revue des Deux Mondes*, 1er oct. 1875.

[2] Altitudes des Pyrénées ariégeoises :

Pique d'Estats	3,141 mètres.	Tuc de Mauberme	2,880 mètres.
Montcalm	3,079 »	Pic de Saint-Barthélemy	2,349 »
Mont Vallier	2,839 »	Mas d'Azil	286 »

[3] Cordier, *Bulletin de la Société Ramond*, oct. 1867.

intérieures de ces cavernes qu'il faut attribuer le phénomène curieux de collines qui changent de forme et laissent voir de loin des villages qu'elles cachaient jadis. Ainsi le village de Génat, au-dessus de la vallée de Vic de Sos, est devenu visible de la plaine ; de même Montagagne, que n'apercevaient point les habitants de la Bastide de Sérou, s'est révélé peu à peu : on a vu d'abord le clocher, puis l'église, puis le village entier.

Ces allées souterraines n'offrent pas le seul intérêt du pittoresque et du grandiose, elles sont aussi justement célèbres à cause des trouvailles qu'y ont faites les géologues et les savants qui étudient les mœurs de l'homme avant l'histoire. On y a découvert des quantités considérables d'ossements de carnassiers, de ruminants et de rongeurs disparus de la contrée, qui ont permis de connaître la succession des faunes dans la région pyrénéenne; on y a trouvé aussi de nombreux restes de l'homme, les uns contemporains du grand ours des cavernes ou même d'animaux antérieurs, tandis que les autres, recouverts par une moindre épaisseur de concrétions calcaires, datent de l'époque moderne. Jusqu'à une période récente, les galeries souterraines de la contrée ont servi d'habitations permanentes ou de lieux de refuge. Ainsi, les grottes du Mas d'Azil ont été habitées au temps des guerres de religion. On dit que celles d'Ornolac, près d'Ussat, furent aussi temporairement peuplées lors des persécutions contre les Albigeois. Le muséum de Toulouse possède la majeure partie des ossements recueillis dans les grottes ariégeoises. Ils étaient associés à des haches en pierre, à des perles d'ambre, à des dents percées, à des pointes de flèches en os[1].

Les antres des montagnes crétacées de l'Ariége ont pour le zoologiste un intérêt tout spécial à cause de leur faune particulière. Comme toutes les cavernes soigneusement explorées, ils renferment dans leurs parties humides des insectes aveugles, dont plusieurs espèces ne se trouvent point ailleurs. Les principaux genres représentés sont les *anophthalmus* et les *adelops;* quoique privés d'yeux, ces insectes se conduisent absolument comme s'ils voyaient clair. Rien dans leurs allures ne dénote la cécité ; on les voit marcher, courir, s'arrêter, explorer le terrain, chercher leur nourriture, fuir les doigts du chasseur qui veut les saisir. Il est probable que l'odorat les guide dans la poursuite de leur proie ; en outre les poils qui recouvrent les antennes et les pattes de ces animaux sont ordinairement plus longs que ceux des insectes oculés[2].

[1] Émile Cartailhac, *Notes manuscrites.*

[2] De Bonvouloir, *Bulletin de la Société Ramond,* 1866, 4e livraison.

Au pied des escarpements de Tentenade, le défilé du Pont-du-Roi, dans lequel passe la Garonne, limite à l'occident la grande chaîne des Pyrénées ariégeoises et avec elle toute la partie méditerranéenne du système orographique. C'est là que se trouve la principale irrégularité dans la structure de ces monts. Entre les massifs de granit qui forment le squelette de la chaîne orientale et ceux autour desquels se sont déposées les formations de la chaîne occidentale s'ouvre un large détroit géologique où se ramifient des montagnes appartenant toutes à la période de transition. Cette zone intermédiaire est le véritable centre des Pyrénées. Le val d'Aran, qui en occupe la plus grande partie, est à la fois français par l'écoulement de ses eaux, espagnol par ses nombreux cols de communication et les conventions politiques.

Un chaînon latéral qui s'embranche aux Pyrénées ariégeoises et qu'interrompent les magnifiques pâturages de Béret, où la Garonne et la Noguera sourdent entre les gazons pour suivre leurs chemins opposés, va se relier plus au sud aux montagnes aragonaises de Caldas. A partir de ce massif, que l'on peut considérer comme le commencement de la chaîne atlantique, la crête des Pyrénées n'est plus coupée par aucune brèche profonde jusqu'aux « ports » des montagnes basques; elle sert partout de faîte de partage entre les eaux qui coulent au nord sur le versant français et celles qui descendent au sud vers la vallée de l'Èbre : sur un espace de 200 kilomètres en droite ligne, les Pyrénées se dressent en un rempart irrégulier, contourné, flanqué de bastions inégaux, mais se maintenant partout à une hauteur considérable.

C'est à l'angle même du val d'Aran, à peu près à une égale distance géométrique des deux mers, que s'élèvent les géants de tout le système pyrénéen. Des hauteurs qui dominent Bagnères-de-Luchon, on contemple l'admirable amphithéâtre de ces grandes montagnes de la crête avec leurs forêts, leurs pâturages, leurs neiges et leurs champs de glace. En tout pareils à ceux des Alpes, quoique ne descendant pas comme eux jusque dans les vallées inférieures, à 1,500 et même 1,000 mètres d'altitude, les glaciers des Pyrénées centrales ont aussi leurs séracs et leurs crevasses, leurs tables et leurs moraines. Des névés de Clarabide aux glaciers de Maupas on peut cheminer pendant une douzaine de kilomètres presque sans quitter la glace[1], et durant cette longue série d'ascensions et de descentes, non dépourvues de l'attrait du péril, on a successivement sous les yeux tous les phénomènes que présente la marche des glaciers alpins; dans le cirque d'Oo, on

[1] Russell-Killough. *Grandes ascensions des Pyrénées.*

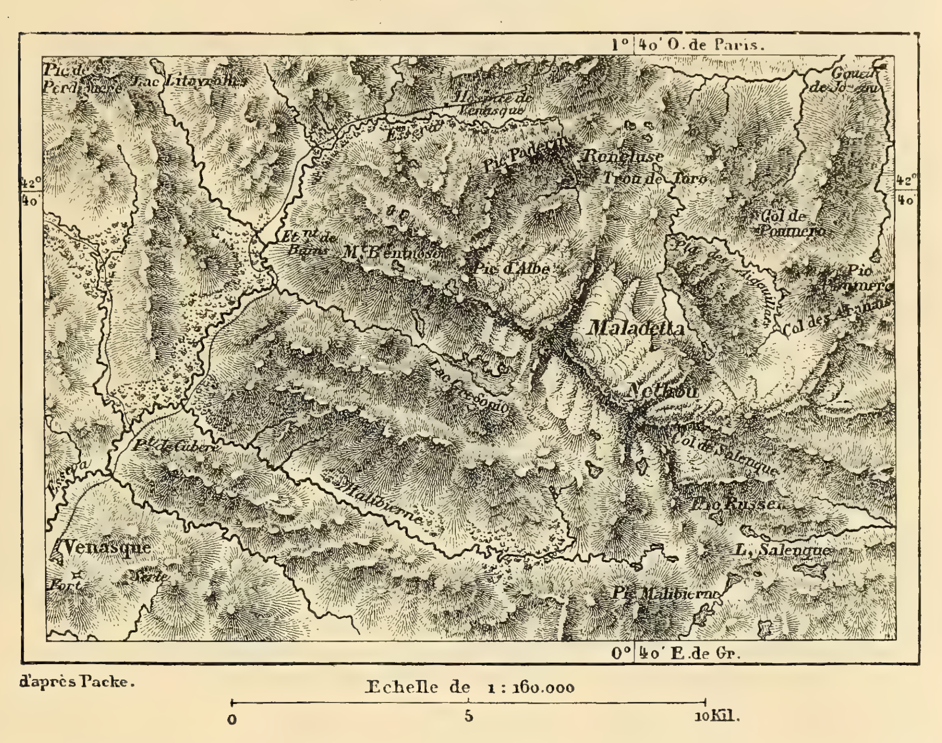
voit même de charmants petits lacs où les blocs de glace écroulés flottent à la dérive comme les fragments de glaciers dans les mers du Spitzberg ou du Groenland. Lors de la dernière époque glaciaire, le fleuve congelé descendu des montagnes d'Oo emplissait toute la vallée qui plonge vers le nord, et, venant butter contre les monts de Peyresourde, y entassait une énorme moraine. Cette prodigieuse digue de pierres, qui porte aujourd'hui le village de Garin, entouré de frênes, n'a pas moins de 4 kilomètres de longueur sur 1,500 mètres de largeur moyenne et 240 mètres de hauteur : c'est une masse dix fois supérieure à celle de tous les déblais du canal de Suez. Après avoir formé cet énorme entassement, qui se trouve de nos jours à 1,800 mètres plus bas que les névés, le glacier n'a cessé de reculer vers les pentes supérieures, en révélant la forme de la vallée qu'il avait emplie. Ainsi se sont successivement montrées au grand jour les diverses terrasses qui font autant d'étages à la montagne et qui portent chacune leur petit lac, s'épanchant en cascade : un de ces lacs, profond entonnoir d'eau bleue, où le torrent de Séculéjo plonge d'une hauteur de 273 mètres, est l'une des merveilles des Pyrénées.

Quoique chargés de glace, les monts qui constituent l'arête de partage entre le versant français et celui de l'Espagne ne sont pourtant pas les sommets les plus élevés. Ceux-ci, rattachés à la chaîne maîtresse par d'étroites arêtes transversales, se dressent sur le territoire espagnol, des deux côtés de la haute vallée de l'Esera : à l'orient, c'est le massif de la Maladetta ; à l'occident, celui du Posets. Le groupe de la « montagne Maudite », ainsi nommé de son aspect désolé, forme en effet à lui seul une montagne colossale, dont la base n'a pas moins de 15 kilomètres de l'est à l'ouest et que termine une arête en dents de scie, dont l'aiguille principale, le Néthou, a gardé son vieux nom du temps des Ibères ou des Celtes. Ce géant des Pyrénées, d'ailleurs de très-facile accès, est vaincu depuis 1842 ; mais le versant méridional des monts Maudits est resté longtemps encore une véritable « terre inconnue » ; c'est tout récemment que l'Anglais Packe y découvrit, pour ainsi dire, la plus grande nappe d'eau des Pyrénées centrales, le lac Gregonio ou plutôt Gregueña et les charmantes pelouses de la vallée de Malibierne. Le mont Posets, non moins isolé que la Maladetta, et de 37 mètres seulement son inférieur en altitude, est resté plus longtemps encore vierge de toute escalade; il n'a été gravi pour la première fois qu'en 1856. C'est peut-être de toutes les cimes pyrénéennes celle qui présente le panorama de montagnes le plus grandiose, à cause de sa position géographique entre le groupe des monts Maudits et celui du mont Perdu.

Le troisième massif des Pyrénées par ordre d'élévation se trouve égale-

ment en Espagne, au sud de la crête de séparation des deux États : c'est le groupe dont la principale cime a dû à ses escarpements et à ses névés, jadis inaccessibles, le nom de mont Perdu. Ses gorges, ses couloirs, sont le théâtre des exploits de l'illustre Ramond. Après deux tentatives infructueuses, ce savant atteignit enfin la cime, en 1802 ; et maintenant les cirques environnants sont devenus l'un des lieux de rendez-vous pour les voyageurs de l'Europe ; néanmoins le tour complet de la montagne[1] n'a été accompli qu'en 1875. Peu de régions offrent dans leurs formations plus

N° 19. — LES MONTS MAUDITS.



d'après Packe.

Echelle de 1 : 160.000

0 5 10 Kil.

de régularité mêlée à plus d'étrange imprévu ! La pyramide calcaire du mont Perdu se dresse sur un plateau dont toutes les pentes, au lieu de s'incliner suivant une déclivité plus ou moins égale comme celle de la plupart des monts, sont coupées brusquement et forment, soit une succession de gradins, soit de soudains précipices. Des sommets qui s'élèvent à distance de la chaîne et d'où l'on peut, comme d'un observatoire naturel, en étudier l'ensemble, on voit des tours colossales, le Cylindre, le Marboré, le Casque, des murs coupés à angle droit, et la fameuse « brèche » de

[1] Lequentre et Fr. Schrader, *Annuaire du Club alpin français*, 1875.

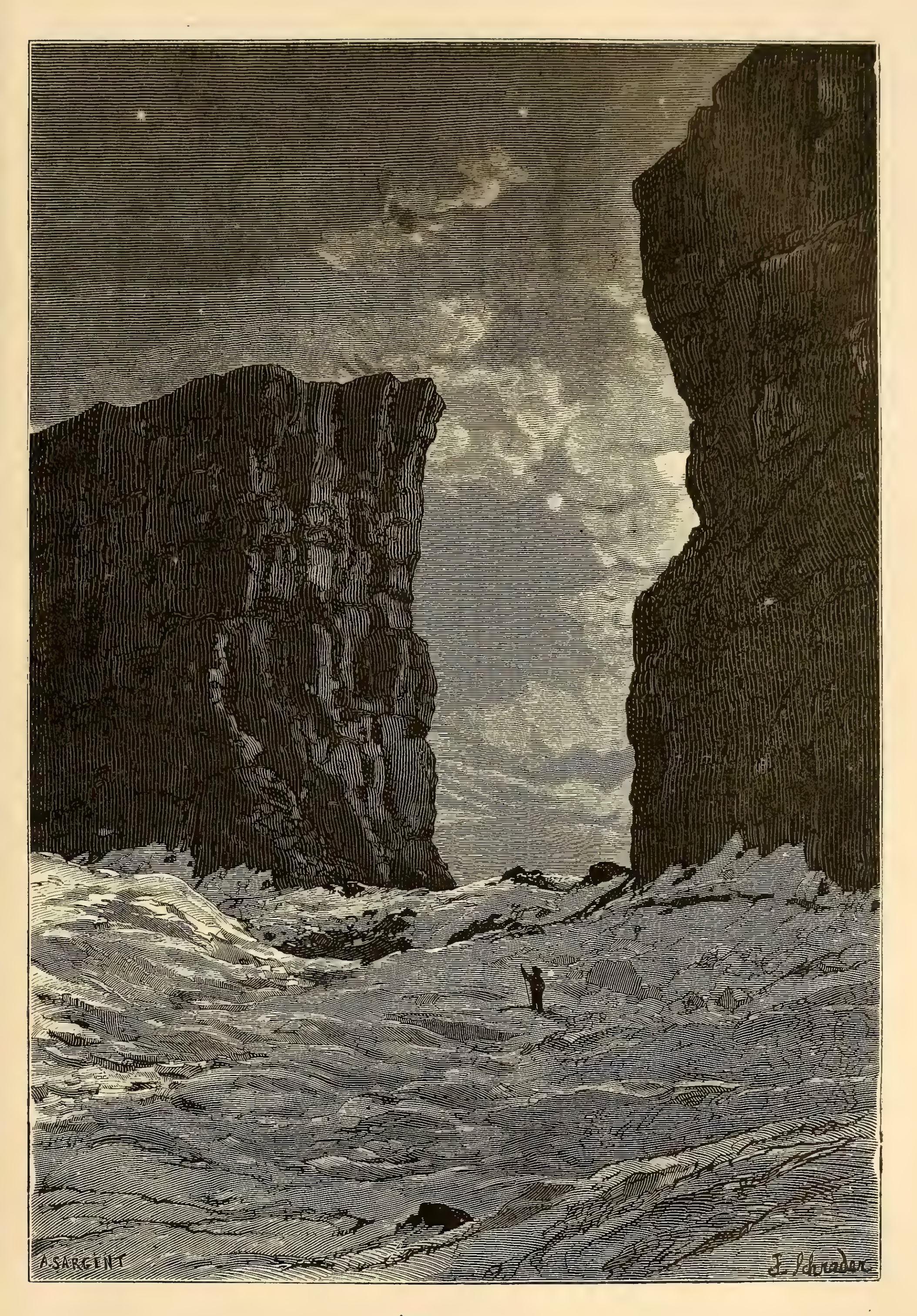
Roland, si nettement taillée dans la roche, que la légende l'attribuait à un coup d'épée du paladin. Au-dessous de ces hautes murailles à pic, les glaciers, disposés en échelons, s'écroulent de degrés en degrés comme sur les marches d'un escalier gigantesque. Au nord du mont Perdu, le niveau de la table calcaire est assez égal pour que la masse glacée s'étende en un tenant sur plus de quatre kilomètres carrés. La partie septentrionale de ce glacier entoure un lac presque toujours gelé et s'appuie

N° 20. — MASSIF DU MONT PERDU.

d'après Schrader — Échelle $\frac{1}{100,000}$

sur les crêtes d'Estaubé, qui forment la véritable arête de la chaîne et séparent les deux versants, quoique inférieures de 500 mètres en altitude à la cime du mont Perdu; une frange de petits glaciers aux contours bizarres descend de leurs flancs vers les prairies d'Estaubé.

Les eaux qui descendent du plateau l'ont, en maints endroits de son pourtour, entaillé d'énormes cavités qui permettent de voir les roches de la montagne dans leur structure intime; désignées jadis par les indigènes sous le nom d'*oules* ou marmites, ces cavités sont plus connues sous l'appellation classique de « cirque ». La plus vaste de toutes, l'immense amphi-



BRÈCHE DE ROLAND

Dessin de Fr. Schrader, d'après nature.

théâtre de Troumouse, est de forme compliquée, et la plaine qui supporte le cercle de sommités est déjà très-haute. Estaubé se déroule en entier aux yeux des spectateurs qui le contemplent du fond de son bassin de pâturages; mais la gloire de ces montagnes sur le versant français est l'admirable cirque de Gavarnie. D'un côté, les parois qui l'entourent sont presque perpendiculaires et s'élèvent d'un subit élan à 1,700 mètres; de l'autre, elles forment des étages en retrait aux gradins inégaux. Lors de la fonte des neiges, une cascade de 422 mètres, origine du grand gave béarnais, plonge en un seul jet des glaciers dans les éboulis du cirque; moins puissante à toute autre saison, elle se rompt dans sa chute sur une saillie de rocher et ne déploie son voile transparent qu'au voisinage immédiat des parois. A côté de la grande cascade, d'autres filets d'eau s'élancent des roches ou glissent de corniche en corniche; en hiver, elles ornent tout le pourtour de l'amphithéâtre comme d'une immense colonnade de marbre blanc.

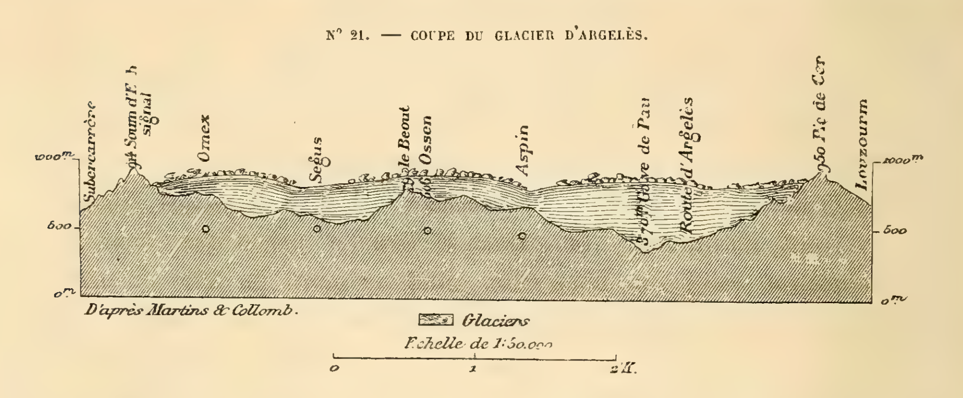
Par un remarquable contraste, il se trouve que dans cette partie de la chaîne, les monts cristallins, axe géologique de tout le système, sont inférieurs en élévation aux assises calcaires déposées jadis sur leur versant méridional. Le principal groupe parmi ces montagnes granitiques est celui du Néouvielle, situé au nord du faîte de partage des eaux. Il se rattache au massif calcaire par un chaînon transversal où se dressent le Pic Long et le Campbieil, presque les égaux du mont Perdu en hauteur, et se ramifie à l'est pour rejoindre le pic d'Arbizon et d'autres sommets de la vallée d'Aure, rivaux en beauté du Pic du Midi de Bigorre. Cette dernière montagne est presque isolée du reste des Pyrénées par la profonde dépression où passe la route du Tourmalet; aussi le champ de la vue y est-il fort étendu. De la double corne du Pic du Midi de Pau à la pyramide du mont Vallier, on suit du regard toute la rangée des monts. Grâce à sa facilité d'accès et au voisinage de Bagnères et d'autres villes de bains fréquentées, la haute cime du Bigorre ne pouvait donc manquer de devenir l'une des plus connues; elle a dû, en outre, à sa position d'être choisie comme station météorologique : l'une de ses terrasses, située à 2,366 mètres d'altitude, porte un observatoire où l'on a déjà fait des études fort utiles à la science[1].

Le Néouvielle et les montagnes environnantes sont de celles qui présentent les traces les plus visibles de l'immense travail de destruction accompli

[1] Duportal et de Nansouty, *Bulletin de la Société Ramond*, avril 1875.

par les agents géologiques. Sur toutes les pentes du massif, comme sur le plateau de Carlitte et sur le mont Vallier, sont entassées les roches des éboulis; les rives des « laquets » et des « gourgs » épars dans les cavités des vallées sont formées de moraines énormes abandonnées par le retrait des glaces; on entend même le grondement souterrain des eaux qui descendent d'étage en étage par-dessous le chaos des pierres entassées. Actuellement de petits glaciers de faible épaisseur recouvrant les versants supérieurs sont les seuls restes du puissant revêtement de glaces qui s'étendait autrefois sur toute la contrée; mais les traces de l'ancienne masse congelée sont des plus évidentes. A l'est du Néouvielle, la vallée de Couplan, si riche en admirables cascades, la belle vallée d'Aure qu'arrose la Grande Neste, et toutes les gorges tributaires étaient comblées par des fleuves de glace. A

N° 21. — COUPE DU GLACIER D'ARGELÈS.

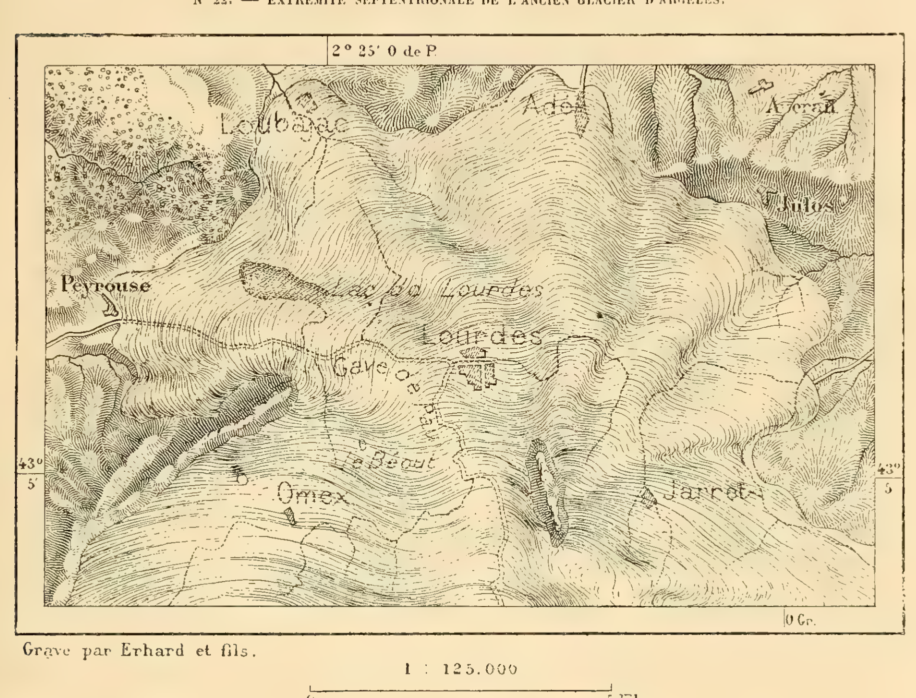


l'ouest, un glacier beaucoup plus vaste encore emplissait les dépressions que parcourent aujourd'hui le Gave de Pau et ses affluents jusqu'en aval de Lourdes. Là se mouvait aux époques glaciaires, — car on a reconnu les vestiges d'au moins deux glaciers successifs, — le courant de neige cristallisée le plus abondant du système pyrénéen. Toutes les conditions se trouvaient réunies pour donner une extension plus considérable à ce glacier qu'à ceux de la haute Ariége et de la Garonne : la direction convergente des vallées, l'altitude uniformément grande des sommets qui dominaient le cirque de réception, enfin la forte proportion d'humidité qui, aux âges antérieurs comme pendant la période actuelle, se déposait probablement dans cette région des Pyrénées. L'ancien glacier, uni à ceux de Campan et de l'Échez, s'épanchait jusqu'au delà de Tarbes, à l'endroit où se trouve actuellement le village d'Andrest[1]; mais n'eût-il eu que les dimensions reconnues d'abord par MM. Martins et Collomb, sa longueur

[1] De Nansouty, *Bulletin de la Société Ramond*, oct. 1870.

n'aurait pas été moindre de 53 kilomètres, des tours de Marboré aux moraines d'Adé et de Peyrouse, en aval de Lourdes. A l'exception d'un petit lambeau de territoire au nord-ouest, tout l'arrondissement actuel d'Argelès, plus de 1,500 kilomètres carrés, était recouvert par les glaces. Au-dessus de l'endroit où se trouve aujourd'hui Gavarnie, le glacier avait 1,350 mètres d'épaisseur ; dans le bassin d'Argelès il en avait 790, et plus de 360 au-dessus de l'emplacement de Lourdes ; les « polis » des montagnes, les moraines, les blocs erratiques permettent de reconstituer l'ancien

N° 22. — EXTRÉMITÉ SEPTENTRIONALE DE L'ANCIEN GLACIER D'ARGELÈS.



fleuve glacé dans ses prodigieuses dimensions. MM. Martins et Collomb ont même pu, en suivant les traces inscrites au flanc des montagnes et au débouché de la vallée, dresser approximativement la carte de l'extrémité septentrionale du glacier. Que sont, en comparaison, les « serneilhes » du mont Perdu et du Marboré, les glaciers qui s'écoulent des flancs noirâtres du Vignemale, géant des Pyrénées françaises, et le petit champ de glace rayé de débris qui s'étend à l'est du Balaïtous ? Actuellement la surface des glaces pyrénéennes est seulement de 40 à 45 kilomètres carrés[1] ; mais ces étendues blanches resserrées exclusivement dans les deux massifs qui s'élèvent au

[1] Fr. Schrader, *Notes manuscrites.*

sud d'Argelès et de Luchon, présentent un aspect plus imposant que ne le ferait supposer leur faible superficie relative. Si les glaces des Pyrénées sont peu connues, cela tient à la forme même de la chaîne, moins haute et plus massive que les Alpes. Tous les glaciers sont relégués sur les pentes élevées ou dans les vallons supérieurs. En peu d'endroits ils descendent à 2,400 mètres; seul le petit glacier septentrional du Vignemale a pu atteindre 2,200 mètres d'altitude. On ne s'approche des glaces qu'au prix de longues ascensions : c'est là ce qui fait comprendre comment, dans le voisinage même de Gavarnie, le glacier de Gabiétou, avec des séracs de 50 mètres de hauteur, a pu demeurer inconnu jusqu'à ces dernières années[1].

A l'ouest du Balaïtous, qui dépasse encore 3,000 mètres, les monts s'abaissent rapidement. Le Pic du Midi de Pau est, du côté de l'Océan, la dernière haute cime granitique. Un peu plus à l'occident, le pic d'Anie ou l'Ahunemendi, borne-frontière du pays Basque, est le dernier sommet auquel sa forme pyramidale et la majesté de ses contours donnent l'aspect d'une grande montagne : encore au siècle dernier, les habitants des vallées voisines, le redoutant comme le lieu de séjour d'un génie malfaisant, en défendaient l'accès aux étrangers. Le mont Orhy, dont la croupe arrondie forme le point le plus élevé des Pyrénées basques, dépasse à peine 2,000 mètres. Au delà, le faîte, que traverse, parmi tant d'autres cols faciles, le fameux « port » de Roncevaux, le « pas de Cizre » des anciennes chansons de gestes, ne présente guère que de hautes collines, plus belles, il est vrai, que bien des montagnes élevées, grâce aux forêts de leurs pentes. C'est dans les bois de cette région des Pyrénées basses, dont les roches calcaires sont coupées de fissures étroites, que l'on a récemment jeté le pont le plus élevé du monde, et qui restera sans rival aussi longtemps qu'un viaduc de chemin de fer ne traversera pas le Grand-Cañon du Colorado. Ce pont de câbles, sur lequel on fait passer les bois de hêtre et de sapin coupés dans les forêts supérieures de Holçarté, est tendu d'un bord à l'autre d'une faille de 81 mètres de largeur et de 165 mètres de profondeur, et permet ainsi d'éviter un détour de 12 kilomètres et deux périlleuses cascades. A l'ouest de la croupe des Aldudes, un brusque détour de la frontière politique donne à l'Espagne les deux versants de la chaîne, et la France n'a plus que de simples contre-forts et des massifs isolés. Un de ces massifs est la Rhune, la pierre angulaire, tant de fois disputée, qui sépare les deux États. La vue de l'Océan, des plaines et le contraste de la côte basse des Landes avec le littoral rocheux de l'Espagne prêtent une beauté toute

[1] Fr. Schrader, *Annuaire du Club alpin français*, 1875.

particulière au panorama vanté de la Rhune. C'est là que s'arrête la partie française des Pyrénées.

Dans leur ensemble, les Pyrénées, quoique leurs extrémités ne soient pas écartées de plus d'un degré de latitude, offrent une singulière opposition de climat et d'aspect. Du côté de l'Atlantique, les montagnes et les hautes collines des contre-forts sont presque toutes revêtues de terre végétale, et là où manque la végétation des grands arbres, le sol est du moins couvert par un épais tapis de bruyères et d'ajoncs[1]. Du côté de la Méditerranée, au contraire, la roche montre presque partout ses aspérités entre les touffes d'herbes et les broussailles. Sur mainte cime de la chaîne occidentale on pourrait se croire dans l'Écosse pluvieuse, tandis que sur les « aspres » du Roussillon ou les *secanos* de la Catalogne on est comme transporté sur les arides sommets de la Grèce. La prédominance des roches granitiques dans la chaîne orientale explique en partie ce contraste ; mais il faut en chercher la principale cause dans la différence des pluies. La précipitation d'humidité est fort considérable dans le pays Basque ; elle est plus abondante encore vers les sources des Gaves, entre le Vignemale et le mont Perdu, ainsi que sur les Nestes, en amont d'Aragnouet ; mais elle décroît graduellement vers l'est. Le massif de Carlitte, qui limite à l'orient le bassin de la Garonne, borne également la zone des pluies abondantes, et de là jusqu'à la Méditerranée, celles qui tombent sur la montagne sont apportées par des courants aériens d'une grande violence, bien différents des brises douces de l'ouest; sur le versant méditerranéen des Pyrénées la moyenne de précipitation est moindre que celle de la France entière. Aussi la limite inférieure des neiges s'élève-t-elle rapidement dans la direction de l'ouest à l'est. Les Pyrénées méditerranéennes n'ont ni glaciers, ni neiges persistantes. Durant la période actuelle de la Terre, les Pyrénées atlantiques sont les seules à se revêtir de névés et à laisser couler des fleuves de glace. Sur les autres montagnes de la chaîne, le soleil et les vents ne permettent pas aux neiges de séjourner pendant toute l'année, si ce n'est au fond de

[1] Altitudes des Pyrénées atlantiques :

Tuc de Maupas	3,110	mètres.	Pic du Midi de Bigorre	2,877	mètres.
Néthou (monts Maudits)	3,404	»	Pic d'Arbizon	2,851	»
Posets	3,367	»	Pique Longue (Vignemale)	3,298	»
Port d'Oo	3,002	»	Balaïtous	3,146	»
Mont Perdu	3,352	»	Pic du Midi de Pau	2,885	»
Brèche de Roland	2,804	»	Pic d'Anie	2,504	»
Gavarnie	1,350	»	Mont Orhy	2,017	»
Pic d'Aubert (Néouvielle)	3,092	»	Port de Roncevaux	1,100	»
Pic Long	3,194	»	Rhune	900	»

cavités à l'abri. A niveau égal, les Pyrénées ont une température de trois degrés supérieure à celle des Alpes suisses, ce qui explique la moindre durée de leurs neiges; en outre, elles ont, comme les montagnes suisses, leur *foehn* ou vent chaud du sud, qui fait disparaître les neiges beaucoup plus rapidement que les rayons solaires : on lui donne le nom d'*autan*.

Le contraste des deux versants est analogue à celui que présentent les deux extrémités, atlantique et méditerranéenne, du système des Pyrénées, mais il est beaucoup plus saisissant, puisqu'il suffit, en maintes parties de la chaîne, de franchir une simple arête, de tourner un rocher, de se déplacer de quelques pas, pour voir changer immédiatement tous les traits de l'horizon et pénétrer comme dans un autre monde. D'un côté sont les neiges, les glaces, les eaux courantes, les prairies à l'herbe épaisse, et dans la plaine, les toits nombreux des villages ; de l'autre sont les âpres rochers, les ravins arides, les maigres pâtis, et pour toutes habitations humaines, des amas de pierres dont l'aspect se confond avec celui des éboulis voisins; cependant il reste encore de belles forêts au sud des Pyrénées centrales ; il est peu de grandes vallées aragonaises qui n'aient encore leur parure d'arbres touffus. La différence du climat est la cause de l'opposition brusque des deux versants : ainsi que le dit Michelet, « le mur redoutable, austère, ininterrompu des Pyrénées est la barre entre l'Europe et l'Afrique, cette Afrique qu'on nomme Espagne. Divorce absolu, tranché qu'aucune gradation ne prépare. » Ceux qui atteignent la crête peuvent se donner le plaisir de mettre un pied sur une terre maurétanienne, tandis que l'autre est encore sur un sol à climat dévonien. Pour les montagnards, la pente de l'immense toit pyrénéen tournée vers la France est le *bach* ou *batch* (*bac*, *ubac*), c'est-à-dire le côté bas ou de l'ombre; le revers espagnol est la *soulane* ou le côté du soleil. Sur ce versant, un climat plus sec et des pluies moins régulières ont laissé subsister dans leur rudesse les formes primitives, les cassures âpres, les longs redressements de rochers. On peut dire, d'une manière générale, que les Pyrénées françaises présentent en moyenne le tiers septentrional de la région montagneuse; la chaîne y est découpée en chaînons et en promontoires, tandis qu'en Espagne, l'ensemble du système, avec ses arêtes parallèles, ses massifs nombreux, s'étend jusqu'à l'Èbre. C'est dans les Pyrénées espagnoles, à cause du moindre nombre de chasseurs, que les animaux sauvages résistent le mieux dans la bataille de la vie, si difficile pour eux. Les chamois isards s'y voient encore par milliers; les loups y sont nombreux, de même que sur le versant français; parfois on y entend parler des méfaits d'un ours. Le lynx, la genette, la martre, existent dans le district roussillonnais du Capsir, mais diverses

espèces, communes au moyen âge, ont complétement disparu. Le cerf, par exemple, ne se trouve plus dans les Pyrénées. De rares bouquetins vivent dans les vallées sauvages du versant espagnol ; mais dans les Pyrénées françaises on n'a plus rencontré d'animal de cette espèce depuis 1852.

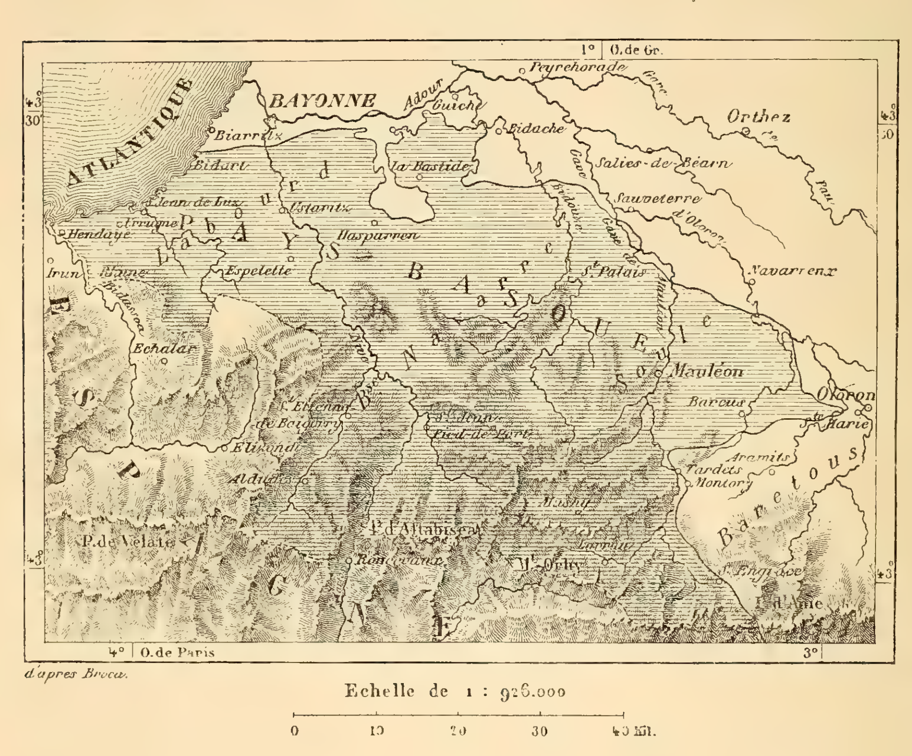
Les contrastes du climat et de la physionomie générale ne sont pas les seuls que présente la déclivité de l'Espagne, comparée à celle de la France : en dépit d'affirmations contraires, la pente est en moyenne plus rapide sur le versant du nord, dans les bassins de la Garonne et de l'Aude, que sur le versant du sud, dans le bassin de l'Èbre. Le manque de routes et d'auberges dans les Pyrénées espagnoles, et la plus grande fatigue qui en résulte pour les piétons, ont pu faire croire à des voyageurs que les pentes sont plus abruptes du côté méridional des montagnes; néanmoins la plus grande raideur des escarpements espagnols, comparés à ceux du versant français, est une exception. D'ailleurs il ne peut en être autrement, puisque les basses plaines de la Garonne et de ses affluents commencent à une faible distance au nord de l'arête pyrénéenne, tandis qu'au sud le système de montagnes se prolonge jusqu'aux bords mêmes de l'Èbre.

Les noms de lieux des Pyrénées françaises, dans toute la partie occidentale et même à l'extrémité orientale de la chaîne, sont ibériens et romains, non celtiques : ce qui fait supposer qu'avant la conquête des Gaules méridionales par les Romains les habitants du pays étaient les uns et les autres de langue euskarienne [1]. A en juger par l'idiome, qui est, à proprement parler, le seul vraiment « européen » ou autochthone de l'Europe, les Basques seraient les représentants de la race la plus ancienne du continent. On sait que, par un remarquable phénomène historique, les populations ont gardé leur langue ibérique, d'ailleurs bien transformée, non dans les régions les plus âpres, dans les vallons les plus fermés de la chaîne pyrénéenne, mais au contraire dans les vallons d'accès facile qui séparent les grandes Pyrénées des massifs de la côte cantabre [2] ; là aussi des bohémiens, ainsi que des « cagots » et des « cascarots » d'origine inconnue, vivaient en groupes séparés. La part du territoire basque appartenant politiquement à la France est beaucoup moins étendue que celle de l'Espagne, mais elle est relativement plus peuplée et contient environ le cinquième des Euskariens, divisés en trois groupes parlant chacun son dialecte; ces groupes sont ceux du Labourd, de la basse Navarre et de la Soule, c'est-à-dire des vallées de la Nivelle et de la Nive, de la Bidouze, du gave de Mauléon. Nulle part la limite du pays Basque ne s'a-

[1] Paul Raymond, *Dict. des Basses-Pyrénées;* Eug. Cordier, *Bull. de la Soc. Ramond,* juillet 1868.
[2] Voir, dans le tome Ier, le chapitre de l'*Espagne*, p. 854 et suiv.

vance jusqu'à l'Adour; sans tenir compte d'une sorte de péninsule peuplée par des hommes d'idiome béarnais, au sud du village d'Urt, cette ligne se développe sur le flanc des coteaux qui dominent le fleuve entre Bayonne et Bidache, et par de nombreuses sinuosités va rejoindre le pic d'Anie, la dernière montagne de la grande chaîne pyrénéenne. Il ne paraît pas que les frontières du basque et du béarnais se soient déplacées depuis les origines du moyen âge. Le noble idiome des Euskariens n'avait point à reculer devant le béarnais, langage à peine plus littéraire et dépourvu de

N° 23. — ZONE DE LA LANGUE BASQUE SUR LE VERSANT FRANÇAIS.



l'influence exceptionnelle que donne la domination politique. Ce que le béarnais n'a pu faire, le français le fera certainement, non de vive force, mais par de lentes modifications. Quand tous les indigènes parleront les deux langues, ils finiront par négliger celui des deux idiomes qui leur sera le moins utile. Actuellement, il faut le dire, ce qui protége le basque avec le plus d'efficacité contre les envahissements du français, c'est l'ignorance dans laquelle se trouvent encore les populations : elles n'éprouvent guère le besoin d'agrandir leur horizon intellectuel par l'usage d'une langue plus policée que la leur. D'après les statistiques les plus récentes, une moitié

des hommes et les deux tiers des femmes du pays euskarien sont complètement illettrés : les Basques occupent donc, pour l'instruction, le dernier rang parmi les Français.

L'émigration enlève chaque année une proportion de Basques français beaucoup plus forte que celle des Basques espagnols. C'est principalement vers Bayonne, Toulouse et Bordeaux que se dirige l'exode des Basques allant se mêler aux populations gasconnes ; des milliers d'Euskariens y travaillent en qualité d'arrimeurs, de porte-faix, d'artisans, d'employés de commerce, tandis que les Basquaises entrent dans les familles comme domestiques. Mais les jeunes hommes, abhorrant pour la plupart le service militaire, et d'ailleurs faciles à entraîner par l'amour des aventures lointaines, qui est chez eux un instinct de race et qui fit de leurs ancêtres de si hardis pêcheurs de baleines, ne craignent pas de s'expatrier et de s'enfuir en Amérique, même sans espoir de retour : le département des Basses-Pyrénées a compté parfois à lui seul la moitié ou même les trois cinquièmes des insoumis français[1]. Ces jeunes gens, à leur tour, entraînent après eux des parents et des amis, et c'est ainsi que le Nouveau Monde, au Venezuela, au Chili, surtout dans la république Argentine, contient maintenant plus de Basques français, émigrés ou fils d'émigrés, que n'en contient la France elle-même. Dans les Pyrénées basques, il n'est pas rare de voir des champs abandonnés par le propriétaire, même avant la récolte. D'ailleurs, les Béarnais voisins du pays Basque, notamment ceux des campagnes d'Oloron et de la vallée d'Aspe, ne sont pas moins ardents que les Basques à quitter leur patrie.

A l'est du pic d'Anie et de la vallée de Mauléon en France, de celle de Roncal en Espagne, des Français et des Espagnols de langue occupent seuls les régions cultivables et les pâturages des Pyrénées ; mais la crête maîtresse des monts n'est point la limite ethnologique. En général, c'est la race espagnole qui exerce la prépondérance : du côté de la France, plusieurs villages offrent l'aspect des bourgades de la Navarre, de la Catalogne ou de l'Aragon, tandis que du côté opposé rien ne rappelle le voisinage de la France, et les villes présentent un contraste absolu avec celles d'outre-frontière. L'opposition des versants donne la raison de ce fait. Les gens de la montagne et du plateau, c'est-à-dire les Espagnols, avaient, en effet, plus de facilité pour descendre dans la plaine que les habitants de la plaine

[1]

1872.	Conscrits appelés dans le département des Basses-Pyrénées.	1,529	
»	Nombre des insoumis.	725,	presque tous Basques.
1873.	Émigrants partis de Bordeaux.	12,875	» » Basques et Béarnais.

n'en avaient pour escalader les monts. En outre, le versant français doit exercer une plus grande force d'attraction, à cause de la richesse de ses pâturages et de la fertilité de ses vallées. Ce n'est pas tout : par suite de la différence des occupations, les Pyrénéens du nord sont naturellement plus attachés au sol, et leurs voisins du sud plus facilement nomades ; les premiers sont presque tous agriculteurs, tandis que les Espagnols ont parmi eux une plus forte proportion de bergers : ce sont eux aussi qui fournissent le personnel d'hommes intrépides nécessaire aux expéditions de contrebande. En revanche, la France envoie ses industriels, chefs d'usine, contre-maîtres et ouvriers, sur le versant méridional des Pyrénées, principalement en Catalogne et dans les provinces Basques. Chaque peuple a son rôle spécial dans le commerce qui se fait par les nombreux « ports » de la chaîne. La France expédie surtout des objets manufacturés ; les vallées espagnoles envoient des matières premières.

La pression ethnologique de l'Espagne sur la France fait aussi comprendre pourquoi, dans la division politique opérée entre les deux États, celui du sud a été généralement favorisé. Les traités, à l'exception de ceux qui consacraient une conquête, comme le fut celle du Roussillon, n'avaient qu'à tenir compte des limites tracées par les populations elles-mêmes dans la zone des forêts et des pâturages : or ces limites étaient presque partout tracées à l'avantage des montagnards espagnols. La délimitation des frontières, arrêtée en 1659, se trouve donc en grand désaccord avec les lignes naturelles de faîte. Si les bornes politiques suivaient l'arête de partage entre les eaux, la vallée de la Bidassoa serait française ; de même le val Carlos, au nord de Roncevaux, le grand val d'Aran et beaucoup d'autres régions moins étendues cesseraient d'appartenir à l'Espagne.

Quoi qu'il en soit des empiétements politiques de peuple à peuple, cette haute frontière politique des Pyrénées est une des plus parfaites que l'on connaisse, et l'absence de routes carrossables met encore, pendant la plus grande partie de l'année, les deux pays limitrophes à plusieurs centaines de lieues l'un de l'autre. On peut espérer qu'à la fin du siècle toutes les amorces de voies ferrées qui pénètrent actuellement dans les vallées de Luz, d'Arreau, de Luchon, de Saint-Girons, d'Ax, de Quillan, de Prades, se continueront vers le bassin de l'Èbre par-dessous ou par-dessus la montagne ; mais jusqu'à maintenant le percement des Pyrénées n'a donné lieu qu'à de vains projets. Le chemin de fer de Bayonne à Madrid ne traverse point la chaîne proprement dite : elle la contourne même à une grande distance à l'ouest ; la voie ferrée de Perpignan à Barcelone suit de près le littoral en perçant les promontoires, et l'espace intermédiaire qui sépare ces



PANORAMA DE CIER ET DE LA VALLÉE DE LUCHON

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. J. Lévy et Cie.

deux chemins n'a pas moins de 450 kilomètres en droite ligne. Il est vrai que deux routes carrossables traversent la grande crête, l'une à l'est des massifs de Carlitte et d'Andorre, au col de la Perche, l'autre à l'ouest du Pic du Midi de Pau, au Somport ou « Port Suprême » ; mais seule, la dernière de ces routes se continue sur territoire espagnol. Les autres chemins de la grande chaîne ne sont que des sentiers de mulets, praticables pendant quelques mois de l'année. Les Pyrénées se dressent encore en obstacle infranchissable entre les peuples. Malgré le voisinage géographique, Toulouse est beaucoup plus rapprochée de Brest ou de Bruxelles que de Saragosse, et Foix a plus de rapports avec Lyon ou Bordeaux qu'avec sa voisine la Seu d'Urgel, dont il n'est séparé que par l'épaisseur des monts.

Il faut remarquer que la forme si régulière des Pyrénées obligea les habitants du pays à construire leurs villes suivant des lignes presque droites. Des Albères à la Rhune, les hautes vallées ne renferment que de misérables villages, de petits bourgs sans importance, des postes militaires ou des villes de bains comme Bagnères-de-Luchon, animées seulement pendant une partie de l'année. Une ligne parallèle à celle des villages de la montagne et courant en moyenne à 20 kilomètres plus au nord passe à l'issue des vallées : c'est le long de cette ligne que sont disposées, comme des perles sur un collier, toutes les villes secondaires de la région pyrénéenne, Oloron, Lourdes, Bagnères-de-Bigorre, Montrejeau, Saint-Girons, Tarascon, Prades, Céret, et que les montagnards viennent échanger leurs denrées avec les marchands de la plaine. Encore à 20 kilomètres plus au nord, une autre ligne parallèle aux deux crêtes des grandes et des petites Pyrénées réunit les villes plus considérables, Bayonne, Pau, Tarbes, Saint-Gaudens, Foix, Perpignan, situées déjà dans la plaine ou sur des terrasses de peu d'élévation que les routes parcourent dans tous les sens. Sur le versant espagnol, les villes de diverses grandeurs offrent entre elles le même parallélisme. L'exploitation de mines importantes comme celles des Carpates et de l'Oural, ou la création de quelque industrie locale, comme celles du Jura, n'ont pas réagi contre les lois normales du climat pour établir des centres actifs de population dans la région des neiges. Au point de vue économique, les Pyrénées n'ont encore d'utilité sérieuse que par leurs eaux thermales, leurs forêts et leurs pâturages. En certains endroits, notamment dans la Cerdagne et dans les Hautes-Pyrénées, l'élève des mulets et des chevaux se fait avec un grand succès ; quelques races bovines, surtout celles des vallées occidentales, sont renommées ; mais, on peut le dire d'une manière générale, les pâturages des Pyrénées, que la nature a faits si beaux, sont déplorablement exploités par les pasteurs. Un seul fait

fera juger de l'état d'infériorité dans lequel se trouvent les herbages des Pyrénées, comparés à ceux des Alpes et du Jura. Tandis que le rendement de l'hectare des pâturages alpins s'élève jusqu'à 100 francs pour la période d'été, les profits correspondants ne sont dans les Pyrénées que de 10 ou même de 5 francs. Le seul département du Doubs livre annuellement au commerce des fromages dits de gruyère représentant une valeur de plus de 7 millions de francs, tandis que les six départements pyrénéens ne fournissent pas en médiocres produits de quoi suffire à la consommation locale. Aussi la condition du pâtre pyrénéen est-elle des plus misérables : on estime que son entretien lui revient en moyenne à 20 centimes par jour. C'est depuis quelques années à peine qu'un meilleur mode d'exploitation des pâturages par l'association des pâtres a été essayé avec succès dans les vallées d'Aure, de Lavedan, de Luchon ; il a fallu pour la réalisation de ce progrès le voisinage de villes de bains, où les produits de la montagne ont un débit assuré[1].

A la base septentrionale des Pyrénées, les collines arrondies et les larges plaines que parcourent les affluents de la Garonne appartiennent encore indirectement à la région des montagnes, puisque le sol dont elles sont recouvertes sur une épaisseur inconnue provient de la destruction des massifs pyrénéens. Les glaciers, les torrents et les fleuves descendus de la haute chaîne ont revêtu la plaine inférieure de débris, que les eaux courantes ont en partie déblayés pendant la période géologique actuelle, en laissant de longues croupes et des massifs isolés comme témoins des œuvres antérieures de la nature. Jadis ces amas de fragments rejetés de la montagne affectaient en dehors de chaque vallée ce profil de demi-cône en pente régulière qui est celle de tous les talus de déjection ; mais les empiétements des apports les uns sur les autres et l'incessante action des eaux ont en maints endroits complétement oblitéré la forme primitive de ces terrains glaciaires. Surtout à l'est de la Garonne et de l'Ariége, le sol a été diversement remanié, tandis qu'au nord des hautes vallées d'Aure et de Luchon le plateau largement étalé qu'ont formé les déblais des Pyrénées centrales a toujours la disposition parfaitement normale d'un demi-cône, échancré sur tout son pourtour par des ravins divergents. Les débris glaciaires se sont naturellement distribués suivant leur volume et vont en s'amoindrissant à mesure qu'on s'éloigne de la grande montagne. Aux moraines qui barrent encore partiellement les issues des vallées supérieures succèdent les cailloux roulés, dont les dimensions diminuent graduellement. A Pamiers, à Tarbes,

[1] Calvet, *Progrès rural dans les Pyrénées; Associations pastorales dans les Pyrénées.*

à Pau, ils ont encore le volume d'une tête d'enfant; plus bas on ne voit plus que de petits cailloux et des graviers; enfin, vers la limite de l'action glaciaire, il n'y a que des argiles et des sables. Quand des pluies abondantes délayent de nouveau ces terrains de transport, le pays tout entier se trouve changé en une masse fangeuse. Il est peu de contrées en France où les fondrières de boue soient plus à redouter que dans le Lauraguais, entre les rivières de l'Hers et de l'Aude, et dans l'Armagnac, entre la Garonne et le haut Adour.

II

A l'ouest des grands amas de débris apportés à une époque antérieure par les glaciers et les torrents issus des Pyrénées centrales s'étend la vaste plaine des landes (jadis lannes) qui, sans avoir été nivelée par les eaux d'un lac, a pourtant l'horizontalité apparente d'une nappe d'eau. Ce grand espace triangulaire d'environ 14,000 kilomètres carrés, limité d'un côté par l'Océan et des autres par l'Adour, les hauteurs cultivées du Lot-et-Garonne et les vignobles de Bordeaux, est un ancien lit de la mer recouvert par des sables de l'époque pliocène. Le sol en est d'une singulière uniformité. Les masses sableuses, qui ont en maints endroits une puissance de plus de 80 mètres, renferment seulement quelques couches d'argile; mais à une faible distance au-dessous de la surface les infiltrations de tannin et d'autres matières organiques ont changé le sable en une couche de grès d'un brun noirâtre qui présente l'aspect et quelquefois la dureté du fer : en certaines régions, des veines de ce métal s'y trouvent mêlées. Ces bancs de grès compacte, auxquels on a donné le nom d'*alios*, sont le grand obstacle qu'oppose le sol des landes à la végétation forestière : les racines ne peuvent le traverser que difficilement. En outre, le banc d'alios, presque toujours d'autant plus dur qu'il est moins épais, reste imperméable aux eaux comme une assise rocheuse, et prévient tout échange de gaz et d'humidité entre les strates de sable ou d'argile qu'il recouvre et la terre qui lui est superposée. Retenue par cette couche continue, l'eau de pluie doit séjourner sur le sol; pendant la saison pluvieuse, la surface des landes serait changée en un immense marécage, si l'on n'avait eu depuis le commencement du siècle le soin de creuser de distance en distance des *crastes* ou fossés d'écoulement qui reçoivent le trop-plein des eaux et les portent, soit aux ruisseaux de l'intérieur, soit aux étangs du littoral. L'ensemble de ces canaux avait en 1877 une longueur d'environ 2,200 kilomètres, et l'es-

pace asséché comprenait une superficie de 290,000 hectares; en outre, un fossé « collecteur » réunissait tous les étangs à la base des dunes. Des entonnoirs en communication avec des eaux souterraines s'ouvrent dans le plateau : un de ces puits, le Hucaou, situé sur le faîte de partage entre la Leyre et la Garonne, a 35 mètres de profondeur.

La couche liquide qui recouvrait le sol à des épaisseurs variables et qui le rendait presque infranchissable aux piétons ordinaires, força jadis les bergers des Landes à se hisser sur des échasses de plus d'un mètre de hauteur afin de traverser les solitudes. Pour l'emploi de cet instrument de locomotion, les Landescots ou Lanusquets sont, avec les habitants de quelques marais du nord de l'Allemagne, uniques dans le monde et peut-être dans l'histoire. On se demande même si l'usage de marcher sur des échasses existait dans les landes avant les siècles du moyen âge, car les auteurs anciens, qu'une pareille coutume était de nature à frapper singulièrement, n'en font point mention. Il est probable que le nom patois de *chanque* donné aux échasses est dérivé du mot anglais *shank* (jambe), et, dans ce cas, la mise en pratique de cet objet bizarre daterait peut-être de la domination anglaise. Juché sur ses jambes d'emprunt, le Lanusquet surveille de haut ses brebis cachées dans les broussailles; il franchit impunément les flaques, les marais et les tourbes; doublant la vitesse de sa marche, il passe sans déchirer ses vêtements au-dessus des bruyères et des ajoncs. Le grand bâton qu'il manie avec adresse et qui lui sert, suivant l'occasion, de balancier, de siége ou d'organe de préhension, contribue à l'étrangeté de son aspect. Dans les landes encore dépourvues de chemins, les vieillards, les enfants, les femmes emploient tous ce mode de locomotion. Mais cette vieille coutume ne peut manquer de disparaître avec les landes elles-mêmes. Au commencement du siècle, ces terres avaient si peu de valeur, qu'on en vendait les terrains en les mesurant au son de la voix : tout l'espace au-dessus duquel portait le cri du berger s'achetait au prix de quelques francs. De nos jours, les régions sablonneuses les plus infertiles ont déjà pris une valeur considérable, à cause des améliorations que peut y porter facilement la culture et qui en accroîtront les revenus; il n'est que peu de régions dans la contrée où l'on puisse voir la lande rase, telle qu'elle se montrait aux générations passées. Là où elle a gardé son ancien aspect, on pourrait se croire sur l'Océan. A peine à l'extrême horizon se montre la lisière vaporeuse de la forêt. L'immense rondeur du ciel forme à elle seule tout le paysage. La surface du sol, plane et sans mouvement, ne présente rien dans son étendue qui puisse arrêter le regard : on se trouve comme perdu dans l'immensité.

Grandes bruyères sous-arborescentes, hautes fougères, ajoncs, genêts aux fleurs d'or, touffes de joncs et de carex, toute cette végétation spontanée des landes hérissées de branchilles noirâtres que l'on dirait calcinées par le feu, cède peu à peu devant les cultures régulières, surtout les plantations de pins. Le pin maritime est l'arbre choisi à l'exclusion de presque tous les autres par les sylviculteurs des landes ; en cela, du reste, ceux-ci n'ont fait qu'obéir aux traditions immémoriales du pays, car aussi loin que remonte l'histoire dans les âges passés, on voit les Lanusquets s'occuper de la culture du pin, et l'on a découvert en plusieurs endroits, sous d'épaisses couches de tourbe, des troncs entaillés par la hache. La facilité de culture, l'utilité du bois, l'abondance de la résine qui en découle pendant un siècle et même plus longtemps, expliquent la faveur dont jouit cet arbre précieux. Il est arrivé, pendant la guerre civile américaine, que la barrique de résine s'est vendue trois ou quatre fois plus cher qu'une même quantité de vin ordinaire, et que le revenu annuel d'un hectare de pins a dépassé le prix d'achat. Six cent mille hectares de landes, transformés en forêts de pins, rapportent 15 millions par an, et la valeur des communaux s'est élevée de 3 à 80 millions de francs. Dans la partie méridionale des landes, connue sous le nom de Maransin, on cultive aussi le chêne-liége, et chaque village de la contrée possède des avenues de grands chênes, plus belles que les promenades célèbres des cités populeuses de la France. Quelques domaines des landes de Bordeaux ont été transformés en bois, auxquels on ne pourrait comparer aucun autre parc de l'Europe occidentale pour la variété des arbres et la beauté des ombrages. Des communes, jadis environnées d'immenses solitudes sans valeur, ont pu dans l'espace de quelques années s'entourer de magnifiques forêts qui sont à la fois un ornement et une richesse inestimables. Les aiguilles des pins, les débris des autres plantes, l'aménagement du sol, le percement de puits à travers la couche d'alios, parfois même l'arrachement du sous-sol qui se décompose bientôt au contact de l'air et des pluies, préparent peu à peu la terre aux travaux de l'agriculture proprement dite; par malheur les incendies sont fréquents. On les a souvent attribués à la malveillance des bergers qui voient disparaître leurs pâtis.

Naguère toute la région des landes, avec ses cultures, ses bois, ses villages clair-semés, était menacée d'envahissement par les monticules de sable qui s'élèvent à l'ouest de la plaine, au bord du littoral océanique, et dont quelques-uns, au sud d'Arcachon, n'ont pas moins de 80 et 89 mètres de hauteur : ce sont les plus élevés de l'Europe. A la fin du siècle dernier, les dunes de la côte, poussées par le vent de mer, s'avançaient en moyenne

chaque année de 20 à 25 mètres vers l'est; en continuant sa marche avec la même vitesse, le flot des sables eût pu recouvrir Bordeaux dans l'espace de vingt siècles, et l'eût préalablement noyé sous des eaux marécageuses. Mais ce danger n'est plus à craindre : l'homme a désormais fixé ces dunes, qui d'ailleurs n'auraient jamais été mouvantes, si lui-même ne les avait rendues telles par son incurie. Laissées à la nature, sous le climat humide de l'Europe occidentale, les dunes se recouvrent presque spontanément de végétation et se fixent peu à peu. En divers endroits, le sable se consolide au moyen de ciments organiques et inorganiques formés de fragments de coquillages, de restes d'infusoires, d'oxyde de fer. Des plantes aux racines longues et tenaces, qui peuvent se contenter pour nourriture des substances diverses mêlées au sable quartzeux, croissent en touffes sur la dune et retardent la marche des molécules arénacées; enfouies par un vent de tempête, elles poussent de nouveaux jets, et bientôt elles recommencent leur œuvre; d'autres plantes s'allongent sur le sol en forme de cordages et recouvrent toute la surface de la dune d'un réseau de lianes aux mailles nombreuses. Dans les creux abrités où quelque terre végétale s'est amassée, les semences des arbres apportées par le vent prennent racine; un petit bosquet se forme, puis s'agrandit; les arbres gravissent peu à peu les pentes des monticules et tôt ou tard les rangées de dunes portent une forêt continue. Il n'est pas douteux qu'avant le moyen âge toutes les dunes du littoral étaient couvertes de bois. Dans les landes, comme en Espagne, le nom de *mont* ou *montagne* s'applique à la fois aux collines de sable et aux arbres qu'elles portent : on peut en conclure que toutes les hauteurs, devenues mobiles plus tard, étaient jadis uniformément boisées, et par conséquent non moins stables que les falaises des Pyrénées, qui les continuent au sud. D'ailleurs il reste encore sur les dunes quelques débris des anciennes forêts : non loin de Cazau, au sud du bassin d'Arcachon, le voyageur peut s'égarer dans une solitude où se dressent des pins gigantesques, sans rivaux en France, et des chênes de plus de dix mètres de tour.

Mais presque tous ces bois, où de vieux titres nous montrent les seigneurs chassant le cerf, le sanglier, le chevreuil, furent abattus par les riverains imprévoyants ou brûlés par les pâtres; les animaux, lâchés dans les dunes, en broutèrent les herbes, en piétinèrent le sol; les sables, redevenus libres, furent de nouveau soumis à l'action du vent d'ouest, qui est le vent dominant de la côte. A chaque tempête, les crêtes des monticules, au-dessus desquelles la poussière tourbillonnait comme une brume, s'avançaient incessamment vers l'est; les talus de sable croulant gagnaient sur les plaines de l'intérieur, et dans leur marche recouvraient landes et marais,

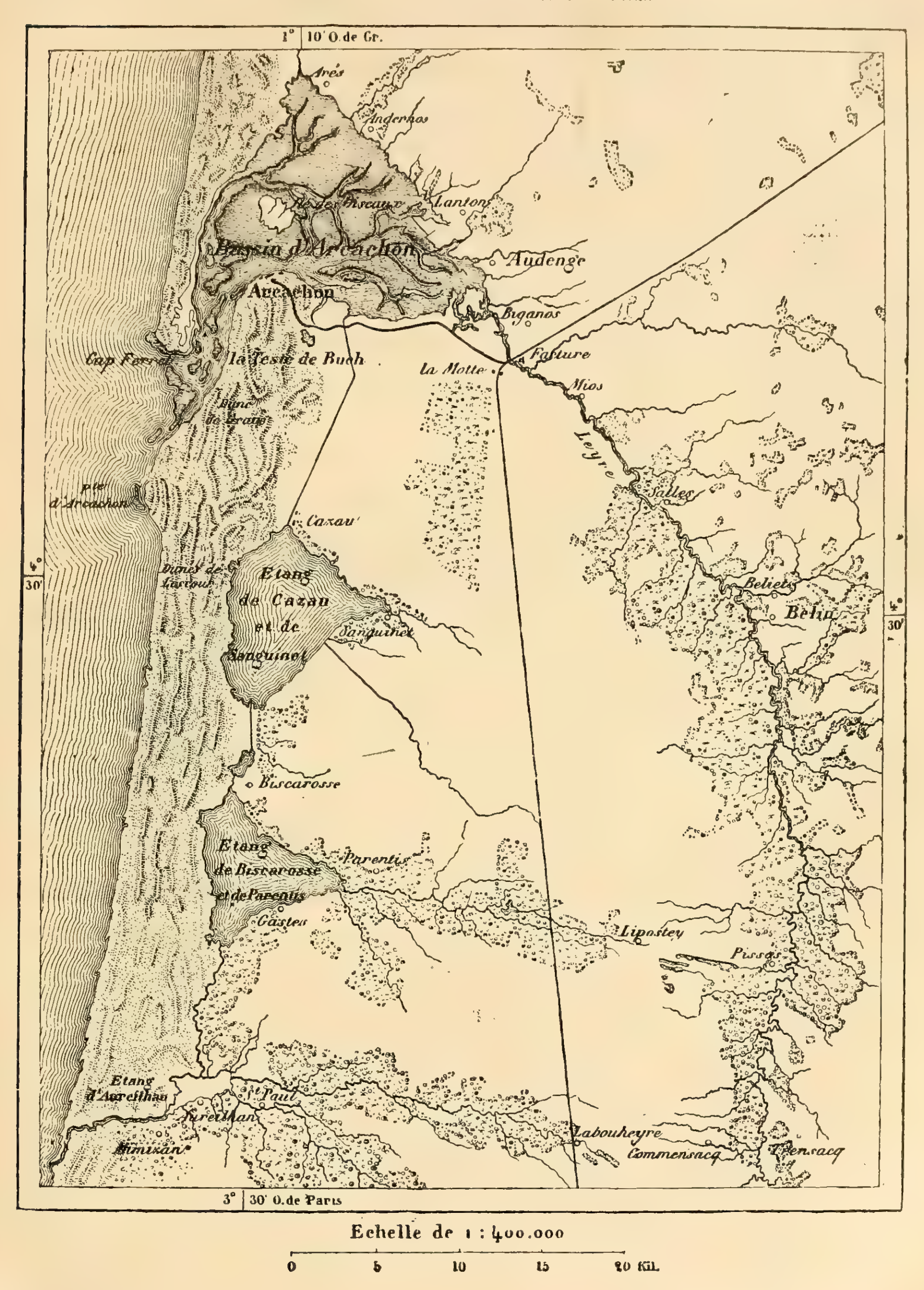


UNE LANDE

Dessin de Fr. Schrader, d'après nature.

villages et cultures. C'est ainsi qu'ont disparu les bourgades de Lillan, de Lélos, de Sart, de Contis et d'Anchise, dont on ignore même jusqu'à

N° 24. — DUNES ET LANDES DU PAYS DE BORN.



Echelle de 1 : 400.000

0 5 10 15 20 Kil.

l'ancien emplacement; le village de Lège a fui deux fois devant les sables, de 4 kilomètres en 1480, et de 3 kilomètres en 1660. Le bourg de

Mimizan, qui fut un des plus importants des landes, a dû reculer également; lorsqu'on se décida enfin à fixer les dunes du voisinage par des plantations de pins, il n'y avait plus de temps à perdre; les deux ailes avancées d'un croissant de sable se recourbaient autour des maisons : on eût dit une énorme gueule prête à les dévorer.

Dans les landes françaises, les premières tentatives de quelque valeur faites pour la fixation des dunes datent du commencement du dix-huitième siècle. Les essais réussirent parfaitement, mais nulle part on ne suivit un plan d'ensemble pour la mise en culture du littoral. Enfin, de 1787 à 1793, le célèbre Brémontier parvint à triompher de l'opposition routinière des habitants qu'il voulait enrichir et consolida définitivement plus de 250 hectares de dunes mouvantes. Désormais la question était résolue; le travail d'ensemencement se fit peu à peu, et maintenant les 90,000 hectares de dunes qui bordent le littoral, de la bouche de la Gironde à celle de l'Adour, sur un développement de plus de 2 degrés de latitude, forment une immense forêt de pins. Il est vrai que des coupes inconsidérées ont souvent détruit pour un temps l'œuvre de fixation, et les dunes se sont çà et là remises en mouvement. Il en est aussi dont le sable est si fin et si mobile, qu'on n'a pu les fixer encore : telles sont celles du cap Ferret.

Les grandes plantations faites sur la côte des landes ont eu encore d'autres résultats que l'enrichissement de la contrée et la sécurité des villages de l'intérieur : le climat local a été heureusement amélioré. Jadis les monticules en marche déplaçaient incessamment les eaux dormantes qui se trouvent à leur base orientale; en certains endroits, des fonds vaseux se desséchaient et laissaient échapper leurs miasmes; ailleurs, des amas de végétation se trouvaient envahis par les étangs et répandaient l'infection dans les campagnes voisines. La fixation des dunes a donné en même temps des contours précis aux nappes d'eau limitrophes; le niveau s'en est abaissé peu à peu, en raison de l'humidité nécessaire à l'alimentation des grands arbres, et les ingénieurs ont pu s'occuper de régler le débit de ces étangs, dont le régime est devenu stable. Les fièvres paludéennes, jadis fort dangereuses, ont diminué, tandis que l'aisance générale et une meilleure hygiène ont, en maints endroits, fait disparaître la pellagre. Naguère un cinquième des habitants du Médoc étaient alités pendant les mois d'août et de septembre; les fièvres dites *médoquines* donnaient à presque tous les habitants du pays un teint blafard, des yeux caves, des membres grêles.

Les étangs, qui se suivent en une longue rangée à l'est de la chaîne des dunes, étaient certainement, à une époque géologique antérieure, des baies de l'Océan : ils ont été séparés de la mer par un bourrelet de sable et

repoussés peu à peu vers l'intérieur des terres. L'eau salée qui les emplissait s'est échappée peu à peu par les *courants* ou *fuyants* de sortie, tandis que les pluies et les ruisseaux de l'intérieur ont apporté les eaux douces qui remplissent aujourd'hui ces lacs. Ainsi, par l'effet combiné des vagues, des vents et des pluies, des golfes salins ont été changés en étangs d'eau douce et ont, pour ainsi dire, gravi la pente du continent. La plus grande de ces baies intérieures, l'étang de Cazau, n'a pas moins de 6,000 hectares d'étendue moyenne et son altitude actuelle varie de 19 à 20 mètres, suivant les saisons. D'après la tradition, ce lac aurait été, il y a encore peu de siècles, en communication directe avec la mer par le détroit de Maubrucq : les pêcheurs montrent au-dessous des dunes l'endroit où s'ouvrait autrefois l'estuaire de l'entrée. Il serait facile d'abaisser, au moyen d'un canal parallèle à la mer, le niveau de cet étang et de toutes les autres nappes d'eau du littoral et d'obtenir en même temps entre la Garonne et l'Adour une voie de navigation à l'abri des périls de mer. Les ingénieurs ont fréquemment fait des projets à cet égard.

Le bassin d'Arcachon, situé à peu près à moitié distance des deux embouchures de l'Adour et de la Gironde, est la seule des lagunes landaises qui ait conservé jusqu'à nos jours sa libre communication avec l'Océan. Les eaux de la Leyre et des autres petits affluents qu'il reçoit ont aidé le jusant de sortie à maintenir la passe ; mais la mer travaille incessamment à construire une barre au devant du bassin. La péninsule de sable dite du cap Ferret, qui se prolonge à l'ouest du golfe d'Arcachon, change souvent de forme ; dans l'espace du dernier siècle, elle s'est déplacée de plusieurs kilomètres, de côté et d'autre ; maintenant son profil émergé paraît assez stable, mais ses bancs se prolongent au loin et forcent les eaux à ronger la côte opposée, notamment à la base des dunes de la Grave ; les chalets d'Arcachon les plus voisins de la mer sont eux-mêmes menacés[1]. L'instabilité de la barre d'entrée est un des grands obstacles à vaincre pour qu'il soit possible de transformer le bassin d'Arcachon en un grand port de refuge, qui serait pourtant si nécessaire, sur la côte périlleuse du golfe de Gascogne. Le seuil d'entrée est assez profond, même pour les grands navires, puisqu'il a de 7 à 8 mètres aux plus basses mers ; les chaloupes le franchissent par tous les temps, si ce n'est par les grands vents d'ouest ; mais la barre se trouve presque en pleine mer, en dehors de la ligne des rivages, et les courants alternatifs qui vont se heurter aux bancs sous-marins changent souvent de direction et font dériver les navires avec

[1] Fr. Schrader, *Notes manuscrites*. — Larronde, *Travaux de défense de la plage d'Arcachon*.

une grande rapidité. D'après l'ingénieur Pairier, chaque marée moyenne de vive eau introduit dans le bassin une masse liquide de 336 millions de mètres cubes, que le reflux entraîne ensuite en sens inverse. Répartie d'une manière uniforme pendant les six heures de flot, cette quantité se déverserait dans la baie au taux de 15,500 mètres cubes d'eau par seconde, près de deux fois autant que le Danube à sa portée moyenne. Vu du haut des dunes, c'est un spectacle admirable que celui de ce grand fleuve allant à la rencontre des vagues blanchissantes de la mer.

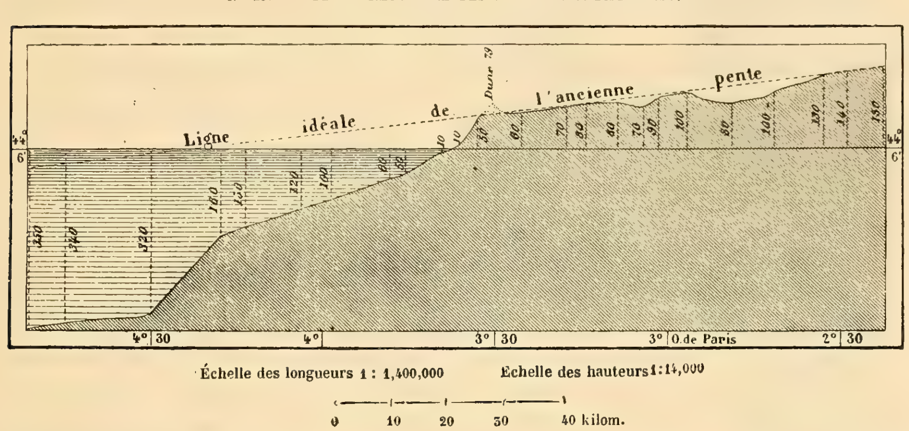
Tous les courants de sortie des étangs landais et même le fleuve marin du bassin d'Arcachon se recourbent uniformément vers le sud, par l'effet du courant maritime. La pointe sablonneuse située sur la rive droite de chaque déversoir d'étang s'allonge de tous les débris arénacés que lui apporte la mer et forme un cordon littoral dirigé vers le sud. La rivière, dont le cours naturel se trouve ainsi augmenté de plusieurs kilomètres, doit en conséquence exhausser le fond de son lit, et le niveau de l'étang dont elle emporte les eaux s'élève peu à peu. Pour l'abaisser de nouveau et conquérir une large zone de rivages sur tout le pourtour du lac, il suffit donc de régulariser les courants et de leur donner une direction normale à la côte. C'est ainsi qu'ont été abaissés de plusieurs mètres les étangs de Soustons et de Saint-Julien, dans la partie méridionale des landes. On a été moins heureux pour le grand courant de Mimizan qui emporte le trop-plein des trois grands étangs alignés au sud du bassin d'Arcachon : le fleuve ne s'est pas laissé vaincre, et, renversant les barrières de pieux et de fascines de sa rive méridionale, il n'a cessé de se reployer vers le sud. Les ingénieurs ont aussi pratiqué, mais dans des proportions beaucoup plus modestes qu'en Hollande et en Lombardie, l'épuisement direct des eaux intérieures. Le travail de ce genre le plus considérable qui ait été fait est le desséchement de l'étang d'Orx, situé non loin de Bayonne, au pied d'un promontoire de collines. Du temps de Henri IV déjà on pensait à le transformer en terrains de culture ; mais cette œuvre n'a été menée à bonne fin qu'en 1864 : un canal circulaire a reçu et emporté vers la mer les 30 millions de mètres cubes qui remplissaient le réservoir lacustre, et 1,200 hectares de sable et de vase ont été conquis à l'agriculture.

Ainsi les hommes, non moins que la nature, ont travaillé à modifier les conditions physiques et l'aspect du littoral des landes ; mais il est probable que durant la période géologique actuelle des phénomènes bien autrement considérables se sont accomplis dans la partie submergée de la côte[1].

[1] Dumas-Vence, *Revue maritime et coloniale*, février 1876.

Le banc que les *Neptunes* du siècle dernier signalent à 25 kilomètres à l'ouest du littoral d'Arcachon, et sur lesquels ils marquent une moyenne de 6 mètres d'eau, a complétement disparu et les sondages en cherchent en vain la trace. Plusieurs relations de navigateurs, qui parlent de scories flottant à la surface des eaux, de tremblements de mer, de grondements sourds, porteraient à croire que le fond de la baie de Biscaye est quelquefois bouleversé par des éruptions sous-marines. Quoi qu'il en soit des mouvements du lit de l'Océan dans ses grandes profondeurs, la terrasse qui forme le rebord sous-marin du continent lui-même a été notablement modifiée dans son relief, soit par un travail d'érosion, soit par des oscillations lentes. La surface des landes, presque horizontale en apparence jusqu'à la

N° 25. — PENTE RÉGULIÈRE DES LANDES PAR BISCAROSSE.



Échelle des longueurs 1 : 1,400,000 Échelle des hauteurs 1 : 14,000

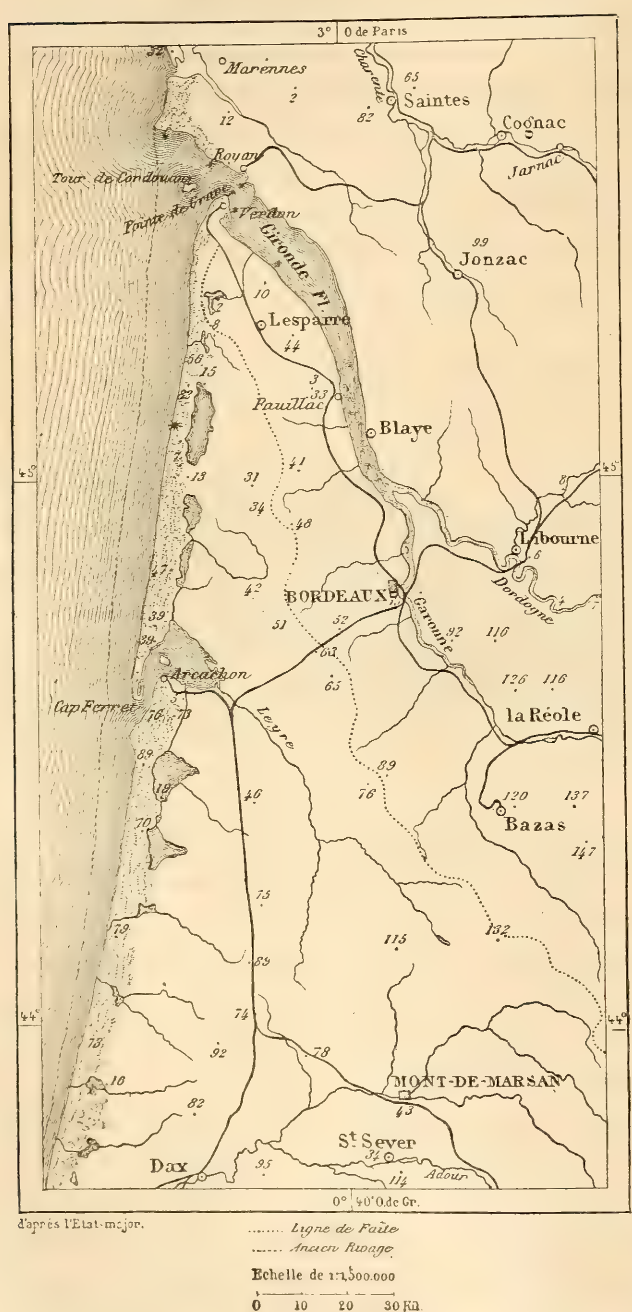
0 10 20 30 40 kilom.

base des dunes, ne se continue pas au-dessous de la mer avec la même régularité ; le sol immergé s'incline d'une pente plus rapide que le sol mis à sec ; en moyenne, la chute est deux fois plus accusée. Si la proportion se maintenait parfaitement égale dans les parages océaniques et dans la partie continentale de la grande plaine, le bord de l'abîme de trois et quatre mille mètres qui occupe la partie centrale du golfe de Gascogne se trouverait à vingt kilomètres au moins plus à l'ouest.

Il est évident que l'ensemble de la côte avec sa terrasse sous-marine est animé d'un mouvement de recul dans la direction de l'orient. De même que les sables non consolidés de la dune, les étangs et tout l'appareil du littoral sont en marche vers l'est, de même le profil de la côte et toutes les courbes parallèles des profondeurs du plateau marin se déplacent dans le même sens. Du temps de Brémontier, les érosions de la mer étaient d'environ 2 mètres par an sur la plage d'Hourtin, à moitié distance du bassin d'Arcachon et de l'estuaire de la Gironde. En d'autres endroits, les envahisse-

ments de l'eau ont été plus rapides encore, tandis qu'ailleurs, mais exceptionnellement, la côte ne s'est point modifiée ou même s'est avancée en mer. Dans l'ensemble, il y a eu grand recul des terres. Il est facile, ainsi que le fait remarquer M. Delesse, de fixer avec assez d'exactitude le tracé de l'ancien littoral en prolongeant à travers les dunes jusqu'à la rencontre avec le niveau de la mer le plan régulier du plateau des landes.

N° 26. — FORME PROBABLE DE L'ANCIEN LITTORAL DES LANDES.



A la vue des dunes qui bordent le littoral et dont la masse totale peut être évaluée à 20 ou 30 milliards de mètres cubes, on aurait pu croire au premier abord que la côte s'accroît, au lieu de reculer incessamment. On estime que la mer et les vents rejettent chaque année cinq ou six millions de mètres cubes de sable sur la plage des landes entre la Gironde et l'Adour. Mais d'où proviennent ces débris repoussés par les vagues? On ne saurait en chercher l'origine au sud du golfe de Gascogne, puisque les montagnes qui constituent les promontoires espagnols appartiennent

surtout au terrain crétacé et sont d'ailleurs baignées par une mer profonde où s'engloutissent les fragments désagrégés des roches. Ce sable ne saurait non plus venir du nord, puisque les côtes de la Saintonge sont composées de roches calcaires. Il faut donc admettre que les landes elles-mêmes fournissent, avec le plateau sous-marin, l'arène de leurs plages. L'examen minéralogique a montré que ces sables ont une composition tout à fait identique à celle des terrains pliocènes de l'intérieur : ils se composent essentiellement de quartz blanc, jaune, brun noirâtre, mêlé à quelques débris de grenats, à des traces de fer oxydulé, à de rares fragments de coquilles ; çà et là le sable est assez gros pour prendre un aspect de gravier : c'est ce que l'on remarque surtout près de l'issue des cours d'eau.

L'érosion de la côte est en quelques endroits assez rapide pour qu'on puisse la remarquer à l'œil nu : à chaque recul de la vague qui vient battre l'estran, on constate que la plage s'est rétrécie d'un liséré de grains de sable. En reculant ainsi vers l'est, la côte révèle tout ce qu'elle contient, et l'on peut étudier, non-seulement la structure géologique du sol primitif des landes, mais aussi les débris de son ancienne végétation et de ce qui le recouvrait jadis. On a pu reconnaître aussi que l'homme habitait la contrée où la masse des dunes déroule actuellement ses flots de sable. En effet, des traces irrécusables de l'industrie humaine se montrent çà et là sur les étroites laisses de mer qui limitent la base occidentale des dunes. Près de la pointe de la Négade, au sud des plages de Soulac, ce sont les restes d'un four autour duquel sont épars d'innombrables débris de poterie témoignant d'une assez grande habileté pratique; ailleurs, ce sont des troncs de pins, des bois à demi carbonisés, des cendres, des amas de goudron, et d'autres vestiges dont l'ensemble rappelle tout à fait l'aspect des campements actuels des résiniers. En d'autres endroits, on voit des fossés, des pas d'hommes et d'animaux empreints sur les couches d'argile que le sable des dunes, emporté par le vent, vient de laisser à découvert. Nulle part cependant les preuves de l'ancien séjour de l'homme ne sont plus fortes que sur les plages de la Grave et de Matoc, au sud de l'entrée du bassin d'Arcachon. Là les envahissements incessants de la mer, qui vient saper la base des dunes, mettent à nu des bancs d'alios, des tourbières, des couches d'arbres abattus, portant des marques incontestables du travail humain; des briques, des poteries brisées couvrent le sol; les stigmates de la hache se voient sur des troncs de pins à demi engagés dans la tourbe et se distinguant comme autrefois par leur odeur résineuse; on a même remarqué des traces de roues et des empreintes de souliers armés de clous et semblables à ceux que portent encore de nos jours les paysans landais.

Il est donc certain que la mer a rongé la côte des landes; mais, outre l'érosion, il y a eu affaissement du littoral, car tous ces restes du travail de l'homme, qui devraient se trouver au-dessus du niveau des hautes mers, se rencontrent en maints endroits au ras des eaux de reflux; même sur la plage d'Andernos, au nord du bassin d'Arcachon, le flot amène à chaque marée des flèches et d'autres objets en silex arrachés à quelque village des âges préhistoriques, englouti sous la mer, on ne sait à quelle profondeur[1]. Quelle a été la cause de cet abaissement incontestable du sol? Le poids énorme des dunes qui ont comprimé les couches sous-jacentes peut avoir contribué pour une certaine part à la dépression des terres; mais ce phénomène ne doit-il pas s'expliquer aussi par un mouvement normal de descente auquel toute la contrée serait soumise?

Ce qui justifie cette hypothèse, c'est que les côtes rocheuses de la région septentrionale des landes prennent part à l'affaissement. A son extrémité du nord, la péninsule qui sépare la Gironde et l'Océan ne continue plus exactement par son rivage océanique la longue plage uniforme qui s'est détachée, à plus de 200 kilomètres au sud, de la base des Pyrénées. Si la côte suivait sa direction normale, elle irait rejoindre au nord les grèves extérieures de l'île d'Oleron et de l'île de Ré; mais elle se recourbe au contraire vers le nord-est, comme si elle eût pivoté sur sa base. En ces parages, la terre ferme a évidemment perdu plusieurs milliers d'hectares, et ce ne sont point des sables seulement qui ont disparu, des bancs de rochers jadis à découvert ont été ou engloutis ou réduits en étendue. L'exemple le plus remarquable de cet amoindrissement des roches est fourni par l'écueil qui porte le beau phare de Cordouan, dont le feu, tournant de minute en minute, éclaire l'entrée de la Gironde. De nos jours, l'écueil est complétement recouvert à marée haute : on ne peut y aborder qu'aux heures du reflux, et l'îlot de rochers, de sables et de fucus qui entoure alors le puissant soubassement du phare n'a qu'une faible étendue. A la fin du seizième siècle, lorsque l'architecte Louis de Foix travaillait à la reconstruction de la tour, l'île était assez grande et assez haute pour qu'on pût y installer le village temporaire des ouvriers[2]. Et tandis que l'île rocheuse se rapetissait peu à peu, le littoral de la grande terre, de plus en plus entamé, s'éloignait du phare : en 1630, la péninsule de Grave n'était qu'à 5 kilomètres de Cordouan, elle en est à 7 de nos jours. Par suite de l'affaissement du banc rocheux et de la diminution relative de la hauteur du phare au-dessus de l'Atlantique, il a même fallu exhausser la tour à diverses reprises, afin qu'elle restât en vue des marins

[1] Delfortrie, *Empiétement de la mer sur la plage d'Arcachon.*

[2] Delfortrie, *ouvrage cité.*

qui naviguent vers les passes. M. Delfortrie évalue à 3 centimètres par an le mouvement graduel de dépression[1].

De nombreux villages, dont les chroniques nous conservent les noms, ont été engloutis par les flots ou par les dunes qui marchent au-devant d'eux. La ville de Soulac, fort prospère à l'époque de la domination anglaise, était située alors au bord de la Gironde et servait d'intermédiaire aux échanges entre Bordeaux et Londres. Mais l'ensemble de la péninsule, envahi par la mer, a cheminé vers l'est, pour ainsi dire, et ce qui reste du Vieux-Soulac, une église ogivale et quelques murailles, se trouve actuellement sur le littoral de l'Océan, après avoir été successivement recouvert par chacune des dunes en marche. Toute la partie de la péninsule située au nord de Soulac aurait été changée en île et la mer aurait ouvert à la Gironde une nouvelle bouche, si les ingénieurs n'étaient pas intervenus pour fixer le rivage. En nul endroit du littoral français la lutte n'a été plus vive entre les assauts de l'Océan et la volonté de l'homme, et souvent l'issue du combat a été incertaine. Des mesures exactes, pratiquées de 1818 à 1846, prouvent que, durant cet espace de moins de trente années, la pointe de Grave recula de 720 mètres vers le sud-est ; quand on entreprit enfin les travaux de défense, le retrait de la côte dépassait 13 centimètres par jour.

III

L'histoire géologique de l'Adour se rattache à celle des landes dans toute la partie inférieure de son cours : par ses gaves pyrénéens, le fleuve de Bayonne appartient à la montagne ; par l'Adour proprement dit, qui contourne au nord toutes les collines avancées de la Chalosse et du Maransin, il dépend surtout de la région des sables.

Les premières eaux de l'Adour coulent dans les diverses vallées du massif d'Arbizon et du pic du Midi de Bigorre, c'est-à-dire à une vingtaine de kilomètres au nord de la chaîne principale des Pyrénées. Dans cette région les pluies et les neiges sont considérables ; mais pendant l'été les sécheresses sont fréquentes et le torrent ne suffirait plus à l'alimentation des canaux d'arrosement, s'il n'était soutenu par les eaux d'un réservoir que l'on règle à volonté. Ce réservoir est le lac Bleu, situé à la base septentrionale du pic du Midi de Bigorre, à l'extrémité supérieure de la haute vallée de Lesponne. Un tunnel, creusé dans le rocher à 20 mètres au-dessous du niveau du lac, épanche en été par une succession de cascades, rivales des

[1] *Nouveaux documents sur l'affaissement des côtes de Gascogne.*

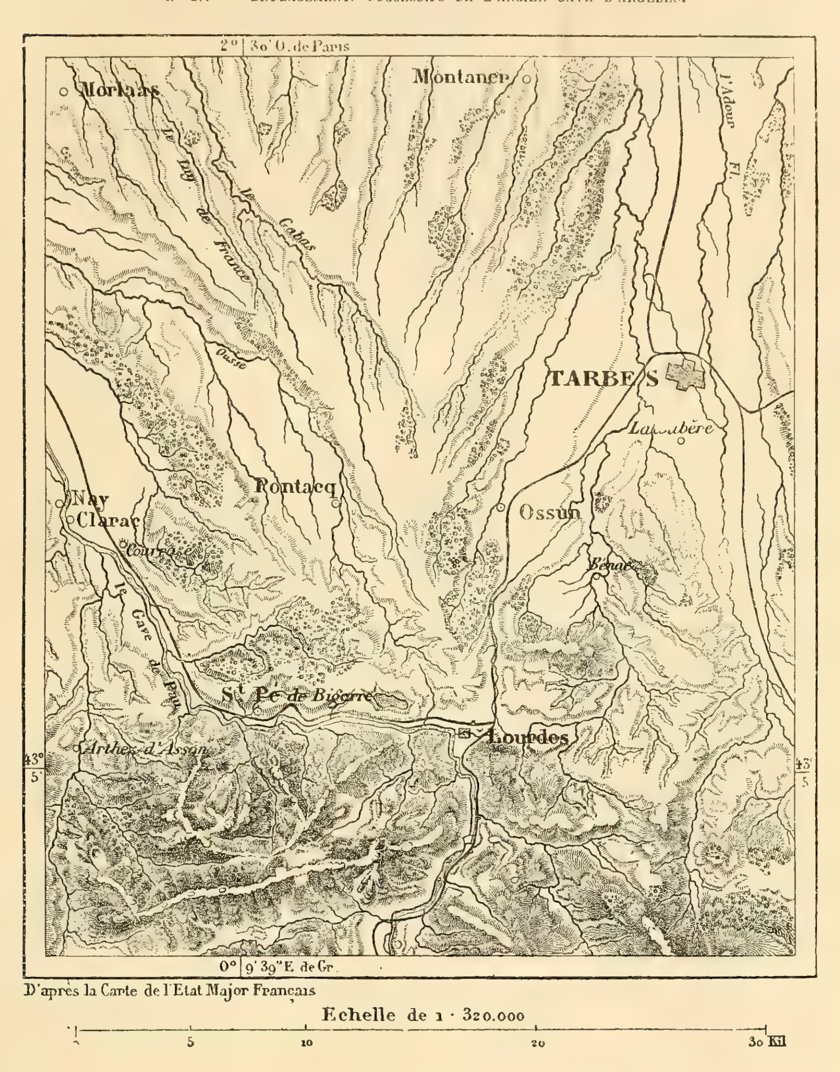
plus belles chutes pyrénéennes, une masse de 2 mètres cubes d'eau par seconde, suffisante pour les irrigations de la vallée et les usines de Bagnères et de Tarbes. Ce travail hydraulique important est dû aux ingénieurs contemporains; mais immédiatement au sortir de la vallée de montagnes, à 5 kilomètres en aval de Bagnères, commence un grand canal d'arrosement qui date de la fin du cinquième siècle, et qui est par conséquent l'un des plus anciens de la France. Ce cours d'eau artificiel, qui porte le nom d'Alaric, le Visigoth sous le règne duquel il fut creusé, est devenu par son régime et les sinuosités de son cours une simple dérivation de l'Adour, qu'il accompagne à l'est sur un espace d'environ 40 kilomètres. L'île comprise entre ces deux cours d'eau est parcourue par d'innombrables rigoles qui accroissent la fertilité naturelle du sol et transforment la plaine en un immense jardin; il n'est pas rare d'y trouver des maïs, croissant en forêts à 5 et 6 mètres de hauteur.

A l'entrée du territoire des landes, les canaux d'irrigation se rapprochent les uns des autres et reviennent tous porter le reste de leurs eaux dans le lit du fleuve, qui commence à décrire sa vaste circonférence autour des massifs avancés du Béarn. Presque partout le contraste est complet entre les deux bords. La rive droite limite uniformément des landes, des bruyères, des forêts de pins, tandis que la rive gauche est dominée par des coteaux cultivés ou boisés de châtaigniers et de chênes. Les rivières, qui viennent grossir le fleuve du côté méridional dans cette partie de son cours, arrosent, sans exception, des vallées parallèles, sillons creusés dans le plateau de débris par les anciens torrents glaciaires; elles coulent uniformément du sud-est au nord-ouest, suivant la pente normale de toute la contrée. Mais l'Adour, au lieu de gagner directement la mer à travers la plaine des landes, se recourbe au contraire vers les montagnes; en aval de Dax, il s'engage dans un défilé de collines et serpente au sud jusqu'à son confluent avec les deux gaves réunis de Pau et d'Oloron. Ces deux superbes torrents, qui ont un lit commun d'une dizaine de kilomètres, roulent ensemble une quantité d'eau très-supérieure à celle de l'Adour, surtout pendant la saison de l'étiage; mais la rapidité de leur pente ne permet pas à la marée de remonter aussi avant dans leur lit; ils ne sont pas navigables au delà du flot de montée, et n'ont point, comme voie historique, la même importance que l'Adour, dont la vallée est le chemin naturel entre l'Espagne et le bassin de la Garonne. En outre, l'Adour a un bien plus grand développement de cours fluvial; on comprend donc qu'il ait été considéré comme la maîtresse branche du bassin.

Les gaves sont tout autrement fiers dans leurs allures que le tranquille Adour. Les gradins successifs des vallées de Gavarnie, de Luz, d'Argelès, dans

lesquelles se forme le torrent principal, sont ceux de toutes les Pyrénées où les eaux, s'écoulant en cascades, fuyant en rapides ou glissant avec lenteur au fond des gouffres, offrent les plus grandioses tableaux. D'admirables bassins de prairies, qui contrastent avec les âpres défilés d'où sort le Gave et ceux

N° 27. — DÉPLACEMENTS SUCCESSIFS DE L'ANCIEN GAVE D'ARGELÈS.



où il va rentrer, accroissent encore la sublimité des paysages. A l'issue de la gorge de Lourdes, le Gave semble devoir couler dans la plaine, mais il se recourbe brusquement à l'ouest pour séparer les grandes montagnes des coteaux avancés du Béarn, tout parsemés des blocs erratiques apportés par les anciens glaciers. Au-dessous du gracieux pont de Bétharram, dont l'arcade est festonnée de lierre, il serpente au milieu des oseraies d'une

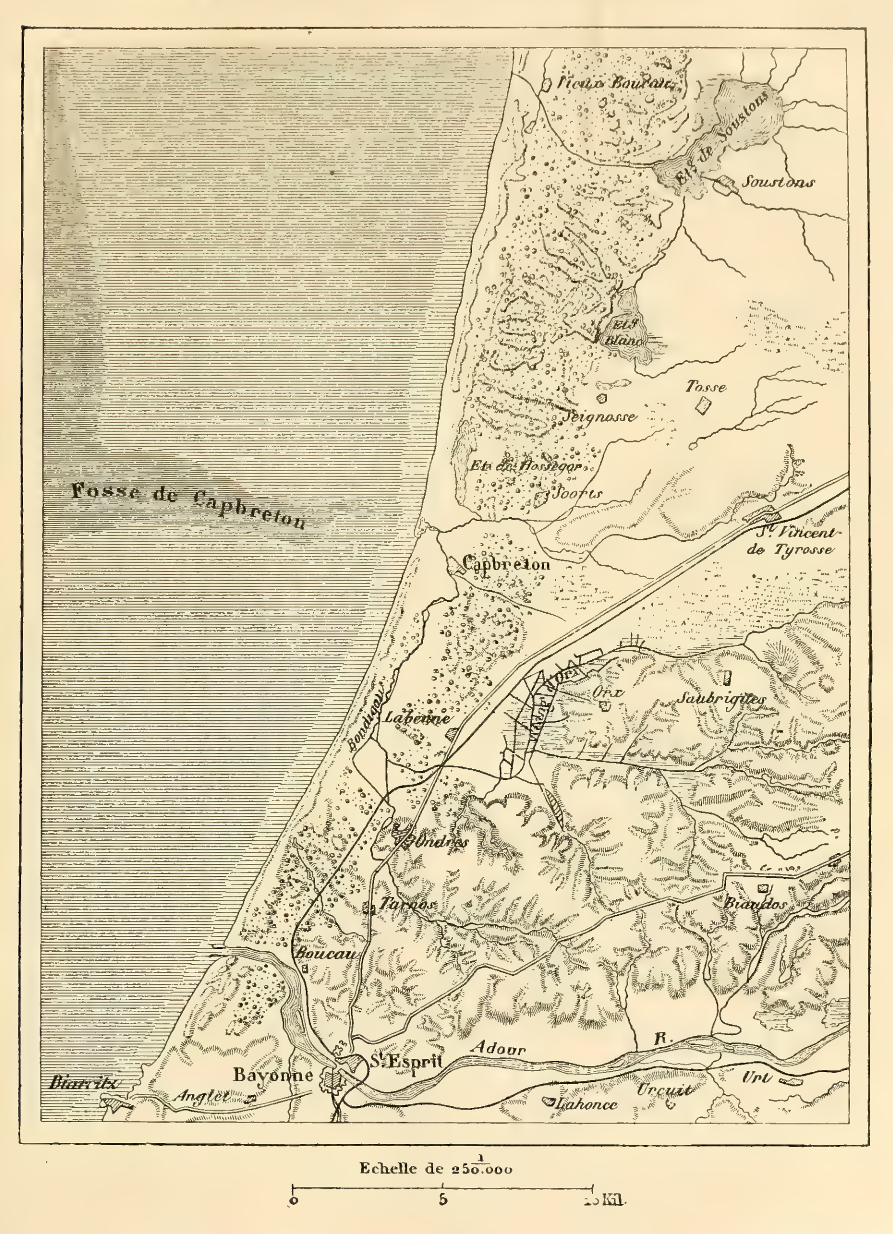
plaine que fertilise le canal d'irrigation de Lagoin, emprunté à son courant et contenu dans le sillon d'un ruisseau dont il prend le nom; mais à Pau les coteaux recommencent. Le Gave ne sort définitivement des rochers qu'à une vingtaine de kilomètres de son confluent, et garde jusque-là son caractère torrentiel; il n'est point navigable et n'a jamais pu être utilisé sérieusement que pour le flottage à bûches perdues, quand les versants de son bassin étaient encore revêtus de grandes forêts.

Par suite de l'entassement des matériaux de déjection portés par les glaciers d'autrefois à l'issue des vallées pyrénéennes, les divers gaves ont souvent changé de cours. Ainsi le gave de Pau coulait jadis vers Tarbes, d'abord par les plaines de Bénac à l'est, ensuite par celles d'Ossun à l'ouest; il prit ensuite son chemin par la vallée de Pontacq, où passe de nos jours la petite rivière de l'Ousse, qui se dirige aussi vers le gave contemporain; enfin, refoulé de nouveau par les encombrements de blocs qu'il avait déposés lui-même, le courant s'ouvrit le passage actuel par le défilé de Saint-Pé; mais il serait facile de rejeter une partie de ses eaux vers la vallée de l'Adour par un canal d'irrigation, et la chose a été récemment proposée. Le gave d'Ossau, qui s'unit au gave d'Oloron, paraît aussi avoir suivi successivement quatre directions différentes. D'abord il se serait jeté dans le gave de Pau, près de l'endroit où se trouve actuellement la ville de Nay; ensuite, coulant directement au nord, il aurait emprunté la vallée du Néez, à laquelle il porte encore une certaine quantité d'eau par un canal souterrain de 8 kilomètres, qui rejaillit du sol en une source abondante servant à l'alimentation de la ville de Pau. Le troisième lit du gave d'Ossau, obliquant au nord-ouest, près d'Arudy, serait descendu à Oloron par la vallée où passe maintenant l'Arriougaston. Enfin, le lit que suit à présent le Gave s'est lui-même plusieurs fois déplacé.

En aval de Bayonne, où le fleuve, alternativement gonflé par le flot et diminué par le jusant, prend déjà l'aspect d'un estuaire marin, l'Adour a, lui aussi, fréquemment changé de cours. Les anciennes archives constatent qu'avant la fin du quatorzième siècle le fleuve, reployant son lit précisément en sens inverse de tous les « courants » des landes, débouchait dans la mer à 20 kilomètres au nord de l'ouverture actuelle, à l'endroit où s'épanche dans l'Océan le Boudigau, à l'eau brunie par le tannin des bruyères. C'est là, on peut le dire, qu'est encore, au point de vue géologique, la véritable ligne de démarcation entre la région pyrénéenne et la région landaise. Bien que les dernières falaises de la côte s'affaissent entre les criques de Biarritz et la bouche actuelle de l'Adour, cependant les couches de rochers se continuent sous-marinement vers le nord, en travers de

la barre du fleuve. M. de Folin a constaté par des sondages, pratiqués à 80 et 90 mètres de profondeur, que les formations nummulitiques de

N° 28. — PARTIE DU LITTORAL PARCOURUE PAR L'ANCIEN ADOUR.



Echelle de $\frac{1}{250.000}$

0 5 10 Kil.

Biarritz se prolongent jusqu'aux plateaux immergés du « Champ des Vaches », au large de Capbreton. Une espèce de fosse marine, connue sous le nom de Gouf, limite au nord ces racines profondes du système des Pyrénées et forme, entre les brisants qui l'entourent, une rade naturelle où les navires

poursuivis par la tempête trouvent une mer relativement calme. Ce Gouf est précisément perpendiculaire dans sa direction à la partie du littoral où cesse la courbure du golfe et où commence la ligne presque inflexible de la côte landaise. Lorsque la bouche de l'Adour s'ouvrait à Capbreton, elle avait son prolongement naturel en mer par la grande rade du Gouf, tandis que de nos jours elle donne sur une des régions les plus dangereuses de l'océan Cantabre. Il serait à désirer, non que l'on ramenât le fleuve dans son ancien lit, mais que l'on établît un port de refuge à l'extrémité orientale du Gouf, qui commence à 400 mètres seulement de la laisse des basses mers. Le havre, jadis célèbre, qui pouvait armer jusqu'à cent vaisseaux et d'où appareillèrent les marins qui découvrirent l'île canadienne de Cap-Breton, reprendrait graduellement une certaine importance.

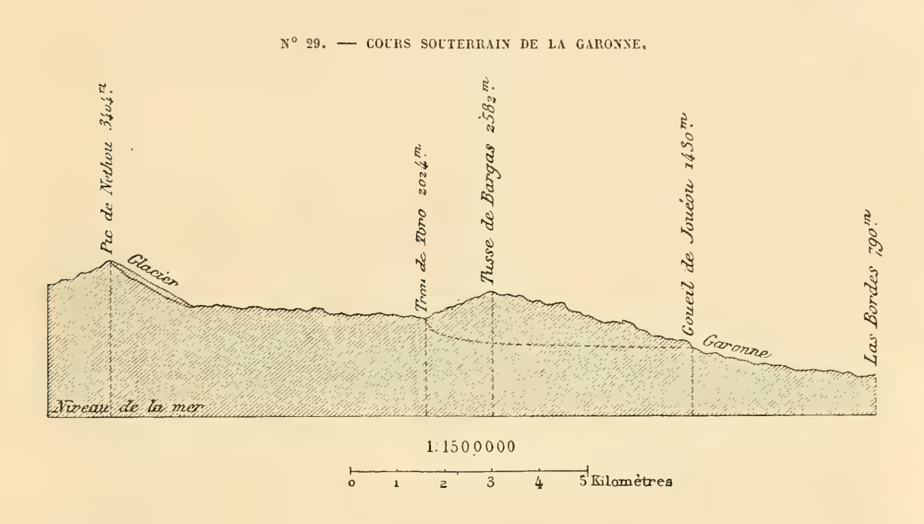
Le premier changement de cours raconté par l'histoire eut lieu, nous l'avons dit, à la fin du quatorzième siècle. Une violente tempête obstrua la barre et fit refluer les eaux dans la direction du nord, parallèlement à la base orientale des dunes. C'est à 36 kilomètres seulement au nord de Bayonne, à l'endroit où sont groupées les pauvres maisons du Vieux-Boucau (vieille bouche), que l'Adour put s'ouvrir une issue. Pendant deux siècles il garda cette direction, et peut-être la suivrait-il encore, si les hommes n'étaient intervenus pour abréger le cours du fleuve. Dès le milieu du seizième siècle, ils travaillaient à couper l'isthme de dunes qui séparait Bayonne de la haute mer, afin d'abaisser ainsi le niveau de l'Adour et de lui ouvrir un chemin direct vers l'Atlantique ; ils réussirent enfin, en 1571, grâce à une violente crue du fleuve, qui déblaya tous les obstacles. Le chenal ou « boucau » Neuf s'ouvrit à l'endroit où il se trouve actuellement. De fortes digues qui longent le fleuve au nord l'empêchent de se rejeter dans son ancien lit, qui se reconnaît encore jusqu'au Vieux-Boucau par une succession de lacs allongés : quand le vent souffle à leur surface et que les rides de l'eau simulent un courant, on croirait se trouver au bord d'une grande rivière.

La barre de l'Adour est à bon droit redoutée des marins. Elle est composée de sables et de graviers arrachés par les vagues aux bancs de roches sous-marines et se déplace constamment suivant les alternatives des vents et de la houle. D'ailleurs l'embouchure du fleuve est si étroite, que les navires ont à peine l'espace nécessaire pour en franchir le seuil. Depuis que l'Adour a été détourné de son chemin naturel, on n'a cessé de travailler au déplacement de la barre, et les plans les plus divers et les plus contradictoires ont été successivement appliqués. De nos jours, on s'en tient au système des jetées à claire-voie et l'on a ainsi obtenu une profondeur moyenne de cinq à six mètres sur la barre d'entrée, lors du flot de haute mer. Toutefois la

passe est loin d'être fixée; il est même arrivé, mais d'une manière tout exceptionnelle, que le courant fluvial s'est épanché en entier par-dessous les jetées, tandis qu'un banc de sable occupait toute la largeur de l'embouchure.

La Garonne, qui se développe en une vaste courbe, concentrique à celle de l'Adour, ne coule pas en entier sur le territoire français; sa principale source est en Espagne, et même sur le versant méridional de la chaîne de séparation. Un torrent formé des neiges et des glaces du Nethou s'engouffre tout à coup, non loin des sources de l'Esera de Venasque, dans un puits naturel, appelé le « trou du Taureau », peut-être à cause du mugissement des eaux qui s'y abîment. La masse liquide engloutie traverse par des canaux souterrains toute l'arête de montagnes qui s'élève du côté du nord et reparaît sur l'autre versant de la chaîne, à 4 kilomètres de distance et à 600 mètres plus bas. C'est à cette source que les anciennes populations pyrénéennes ont donné le nom de Goueil de Joueou (Œil de Dieu), comme à une merveille vraiment divine. Aux flancs d'un promontoire couvert de sapins, entre les racines mêmes des arbres et les blocs amoncelés, des jets puissants s'élancent par de nombreuses fissures, et bondissent en cataractes de 30 mètres de hauteur des deux côtés d'un escalier de roches aux marches inégales. En bas de la chute, la Garonne s'empare d'un premier torrent qu'elle entraîne dans son cours, puis, au pied de la butte de Castelleon, elle s'unit à une autre Garonne qui vient de traverser de l'est à l'ouest le val espagnol d'Aran, et déjà devenue forte, elle court vers le nord et pénètre

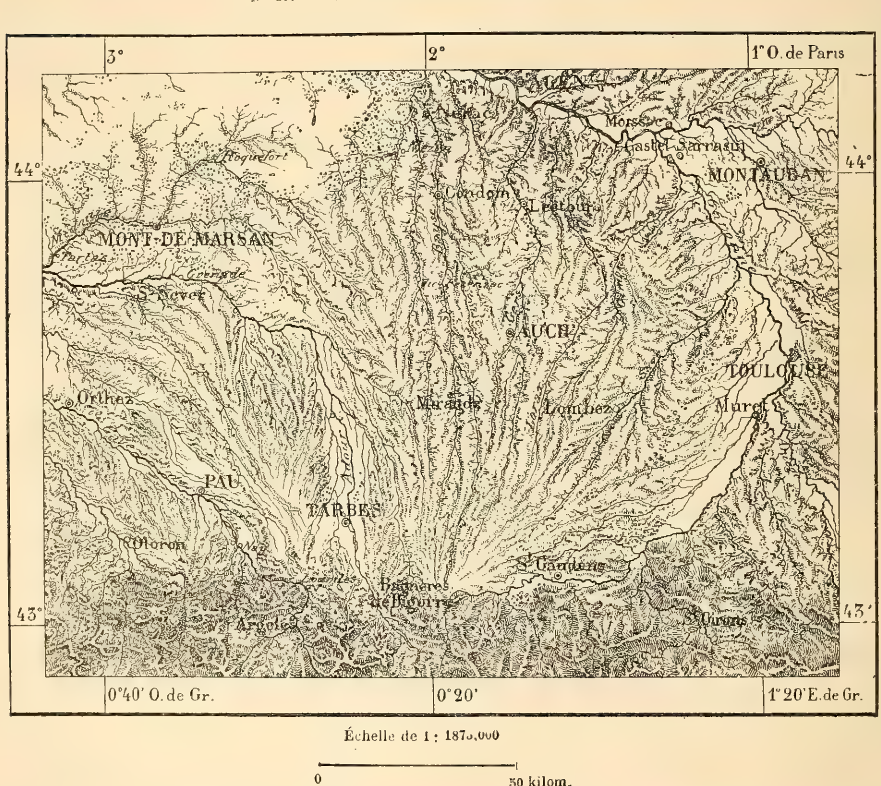
N° 29. — COURS SOUTERRAIN DE LA GARONNE.



en France entre les parois de marbre qui forment le défilé de Saint-Béat.

Le premier grand affluent français de la Garonne, la Pique de Luchon, lui apporte une quantité d'eau considérable, car elle est elle-même alimentée par des glaciers qui sont parmi les plus étendus de toute la chaîne pyrénéenne. Augmenté d'un tiers, le fleuve échappe à la vallée de Luchon pour s'engager, au-dessous de la butte qui porte Saint-Bertrand de Comminges, dans le défilé de Tibiran-Jaunac et s'unir à la Neste, descendue de la vallée d'Aure, si large, si gracieuse, si pleine de lumière et de gaieté.

N° 30. — RAYONNEMENT DES RIVIÈRES DU GERS.



Échelle de 1 : 1875,000

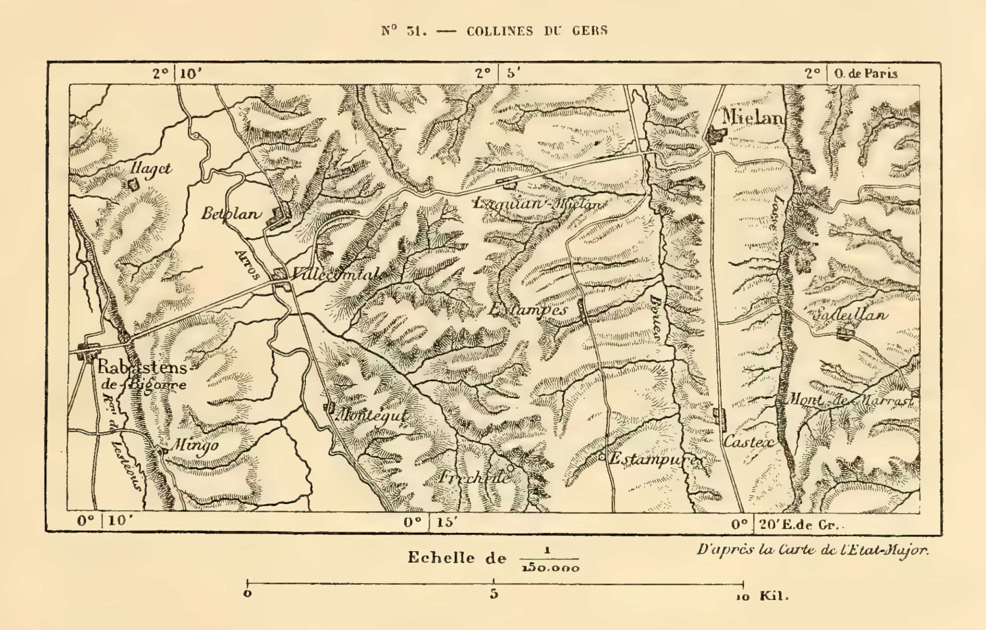
0 — 50 kilom.

Peu de régions françaises sont aussi riches en paysages où le charme des vallées contraste avec la puissance des monts.

Au confluent de la Neste, où la Garonne est doublée, le fleuve vient heurter la base de l'énorme plateau de débris qu'apportèrent autrefois les grands courants glaciaires, et doit se frayer une issue vers l'est pour contourner par une grande courbe, d'une singulière régularité, cet amas prodigieux de pierres et de gravier. Un simple regard jeté sur la carte montre que, des « nestes » garonnaises aux « gaves » du Béarn, les eaux courantes constituent un ensemble hydrographique parfaitement distinct.

Là toutes les rivières, les unes appartenant au bassin de l'Adour, les autres à celui de la Garonne, prennent naissance dans un espace étroit de la chaîne et de ses avant-monts, puis divergent d'une façon régulière comme les branches d'un éventail. La rivière de la Bayse, qui court à peu près dans le sens du méridien, des landes de Capvern à la plaine d'Aiguillon, peut être considérée comme la branche médiane de tout ce système de cours d'eau rayonnants; seulement l'ensemble des eaux courantes, entraîné par la pente générale du continent, finit par se diriger du côté de l'ouest, vers les rivages de l'Atlantique. Les rivières et les ruisseaux qui descendent du

N° 31. — COLLINES DU GERS



grand plateau de débris ont eu évidemment leur cours tracé d'avance par la forme même des talus que les anciens glaciers ont poussés en dehors de la chaîne. Les Luys de Béarn et de France, le Louts, le Gabas, l'Arcis, le Midou, la Douze, l'Arros, l'Osse (Losse), la Bayse, le Gers, l'Arrats, la Gimone, la Save, et les autres cours d'eau moins importants qui s'épanchent du plateau vers l'Adour et la Garonne, travaillent maintenant à déblayer ce qu'ont apporté les courants d'autrefois ; leur flot, presque toujours rougi par l'argile entraînée, témoigne de cette œuvre continue de démolition. Nulle part l'effet de la rotation de la Terre sur la marche des cours d'eau ne paraît plus évident que dans cette région de la France méridionale. Les vallées, presque sans exception, offrent de longues pentes sur le versant occidental, tandis qu'à l'orient se dressent de hauts escarpements rongés à la base : les matériaux de la rive gauche ont été déjà déblayés, et c'est

à la démolition de leur rive droite que s'appliquent maintenant les cours d'eau. Ces faits sont bien connus des voyageurs qui ont à parcourir les plateaux du Gers. Toutes les routes qui traversent successivement plusieurs vallées, dans la direction de l'est à l'ouest, ont à monter par des pentes douces, tandis que sur l'autre versant de l'arête elles descendent par des côtes rapides.

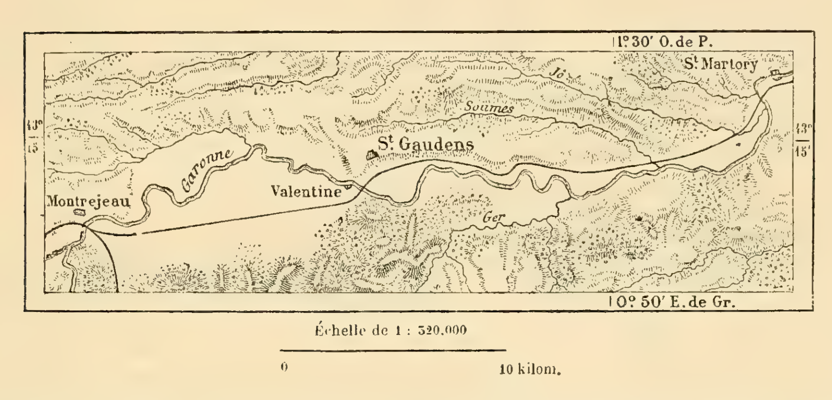
Sur la rive droite de la Garonne, les rivières affluentes contrastent singulièrement par la direction de leurs vallées avec les cours d'eau de la rive gauche. Au lieu de prendre leurs sources à côté les unes des autres, elles sont alimentées par les eaux d'un immense hémicycle de plus de 700 kilomètres, qui se développe des frontières de l'Aragon aux plateaux du Limousin, en passant par les Cévennes, le Cantal et le mont Dore. Celles qui descendent des Pyrénées coulent en moyenne dans la direction du sud-est au nord-ouest, tandis que les affluents venus de la France centrale marchent dans un sens à peu près parallèle à l'équateur. Les premières ressemblent dans leurs allures aux gaves occidentaux, tandis que les courants versés par les plateaux de l'Auvergne et du Limousin, le Tarn, l'Aveyron, le Lot, la Dordogne, ont une physionomie particulière, provenant de la différence du relief et de la structure géologique des terrains, et doivent être étudiés à part avec la contrée où ils prennent naissance. Ils ont d'ailleurs, grâce à l'étendue de leur bassin, une abondance d'eau plus considérable que celle des torrents pyrénéens de la rive droite. Ceux-ci ne reçoivent que le produit des neiges et des pluies tombées sur le versant septentrional des monts, entre le val d'Aran et le val d'Andorre. L'un, le Salat, qui naît dans le voisinage de la Garonne orientale, doit son nom aux sources salées de ses bords ; l'autre, l'Ariége, dont les premières eaux jaillissent en des pâturages appartenant à la République d'Andorre, ne dérive point son appellation du latin *Aurigera* (Charrieuse d'Or), quoique des paillettes d'or se trouvent çà et là dans les sables de ses rives ; la succession même des noms de l'Ariége (ou mieux la Riége), *Arega*, *Aregia*, *Ereya*, prouve que ce terme est synonyme de « rivière », comme l'est aussi celui de Rize ou d'Arize, appartenant à une rivière voisine, celle qui passe dans le fameux souterrain du Mas d'Azil [1].

Moins longue que la Loire et possédant un bassin beaucoup moins considérable, la Garonne roule pourtant un volume d'eau bien supérieur en moyenne, à cause de la plus grande abondance des pluies que lui apportent les nuages de l'Océan et de la nature des terrains, qui rendent en aval l'eau reçue en amont. Les Pyrénées, les monts d'Auvergne, sont parmi les régions

[1] Roschach, *Foix et Comminges ;* — F. Bladé, *Études sur la vallée d'Andorre ;* — d'Assier.

de la France les mieux arrosées en toute saison, et les affluents de la Garonne y gagnent de n'être jamais à sec, comme maint torrent du versant méridional des Cévennes ; en outre, les neiges persistantes des Pyrénées soutiennent le débit du fleuve pendant la saison de l'étiage, quand les eaux de pluie sont le plus rapidement absorbées par le sol altéré. Mais si la Garonne n'est jamais aussi basse que la Loire, elle peut s'élever quelquefois à la même hauteur de crue, à cause de la rapidité des escarpements pyrénéens ; l'eau qui tombe sur ces pentes, aux terrains imperméables, s'écroule vers les plaines à la façon des avalanches, et, quand un vent tiède fait en même temps fondre les neiges, les campagnes riveraines de la Garonne disparaissent sous un véritable déluge. C'est d'ordinaire en mai ou en juin qu'ont lieu

N° 32. — PLAINE DE RIVIÈRE.



Échelle de 1 : 320.000

0 10 kilom.

les grandes inondations, parce que la fonte des neiges coïncide alors avec les premières pluies chaudes de l'année.

A une époque antérieure aux âges historiques, des lacs espacés de distance en distance servaient de réservoirs aux eaux débordées et réglaient les allures du fleuve ; la belle plaine de Rivière notamment, où l'on voit encore d'anciennes îles rocheuses surgir du milieu des alluvions, était le modérateur de la Garonne, comme le lac de Constance l'est pour le Rhin, et le Léman pour le Rhône ; mais ce lac s'est peu à peu comblé en amont et vidé en aval par le défilé de Saint-Martory ; en conséquence, les crues sont devenues beaucoup plus soudaines et plus dangereuses. On sait que la plus grande inondation de la Garonne pendant le courant des trois derniers siècles a eu lieu récemment, en 1875[1]. L'eau s'éleva en certains endroits de plus de

[1] Hauteur de la crue pendant les inondations de 1770 et de 1875 :

	1770	1875
Toulouse.	7m,36	9m,70
Agen.	—	11m,70
Castets	12m,97	13m,34

13 mètres au-dessus de l'étiage ; un grand nombre de ponts furent emportés ; Toulouse, située au-dessous du confluent de toutes les eaux pyrénéennes du bassin et à un endroit du fleuve beaucoup trop rétréci par les quais, se trouva partiellement inondée ; ses usines furent démolies ou dévastées, ses ponts s'écroulèrent, à l'exception d'un seul, le plus ancien de tous ceux qui existent sur le fleuve en aval de l'Ariége ; le faubourg Saint-Cyprien, ville de vingt mille habitants, qui occupe toute la rive gauche, en face de Toulouse, et plusieurs villages bâtis en briques crues, cimentées par un mauvais mortier, furent presque entièrement rasés, des centaines de personnes restèrent ensevelies sous leurs décombres. Les pertes matérielles causées par l'immense débâcle, qui renversa près de 7,000 maisons, furent évaluées à 85 millions de francs ; en outre, des campagnes, que l'inondation recouvrit de pierres, devinrent incultivables pour des années. Quant aux plaines d'une si étonnante fécondité qu'arrose le fleuve dans son cours moyen, leurs terres labourées par le flot, leurs arbres déracinés, présentaient l'aspect le plus lamentable ; mais les limons apportés servirent à faire naître de nouvelles récoltes, plus belles encore que les anciennes. Les maisons sont reconstruites dans les villes, notamment à Toulouse, avec de meilleurs matériaux, et désormais pourront résister à l'inondation. Restera toujours le grand problème de la régularisation des rivières par le reboisement et la sage distribution des eaux. Les populations pyrénéennes vivent surtout du produit des pâturages ; de là leur hostilité contre le reboisement et le peu de succès des tentatives faites jusqu'à maintenant pour rendre aux montagnes leur ancienne parure de forêts.

La masse liquide considérable, si riche en troubles fertilisants, que la Garonne et ses affluents roulent en toute saison, et surtout à l'époque des crues, n'est point utilisée comme elle devrait l'être pour l'irrigation des campagnes. Il n'existe point dans le bassin de la Garonne d'ancien canal d'arrosement comparable à celui d'Alaric dans la vallée de l'Adour. Le canal de Saint-Martory, qui prend 10 mètres cubes d'eau près du confluent de la Garonne et du Salat et les reverse dans toute la partie occidentale de la plaine jusqu'à Toulouse, n'arrosait encore en 1877 que 1,200 hectares, soit la dixième partie du territoire à irriguer. Quant au canal de Sarrancolin. fort hardiment tracé de la haute vallée de la Neste au plateau de Lannemezan, vers la source du Gers, il est presque entièrement inutile ; creusé pour transporter en moyenne de 6 à 7 mètres cubes d'eau à la seconde, il n'en roule jamais plus de 3, et même on a vu son débit se réduire à 1 mètre en été. La cause en est à la nature du terrain qu'il



TOULOUSE. — VUE GÉNÉRALE PRISE AVANT L'INONDATION DE 1875

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein

traverse dans la première partie de son tracé. Le sol calcaire est partout fissuré et laisse l'eau s'enfuir dans les galeries souterraines, tandis que sur les plateaux argileux le flot se maintient sans autre perte que celle de l'évaporation. Malheureusement, cette masse liquide, arrivant au milieu de landes qui n'ont aucun besoin d'être arrosées, mais auxquelles des amendements calcaires seraient indispensables, parcourt encore inutilement le plateau désolé.

L'ingénieur Duponchel[1] propose d'employer ce canal et d'autres eaux courantes descendues des Pyrénées au déblayement des débris glaciaires qui constituent les collines du Gers et à la répartition de ces terres sur le sol infertile des landes de Gascogne. Maint escarpement qui se ravine à la moindre pluie présente en effet des pentes qu'il serait très-facile de démolir en y lançant des jets d'eau provenant des canaux d'amenée. D'énormes masses de terre s'écroulant dans la vallée seraient entraînées vers une grande rigole d'écoulement à laquelle on ferait suivre la ligne de faîte du plateau des landes, entre le bassin de la Garonne et celui de l'Adour. Les sables plus lourds s'arrêteraient en route et seraient rejetés en dehors du canal, tandis que les argiles plus ténues et les vases calcaires suivraient la pente du sol pour aller se distribuer, au gré des agriculteurs, sur les espaces à conquérir. Pareil projet ne diffère de celui du colmatage, pratiqué sur le bord des rivières, que par la grande quantité et la distribution méthodique des vases qu'auraient à transporter les canaux. Nul doute qu'on ne réussît ainsi à créer de toutes pièces un sol artificiel fort riche, qui transformerait l'ancien désert des landes en une terre d'abondance. L'annexion de 1,200,000 hectares de terrains pauvres ou complétement stériles, au domaine de la grande agriculture, vaut bien la peine qu'on entreprenne pour l'obtenir des travaux considérables de canalisation.

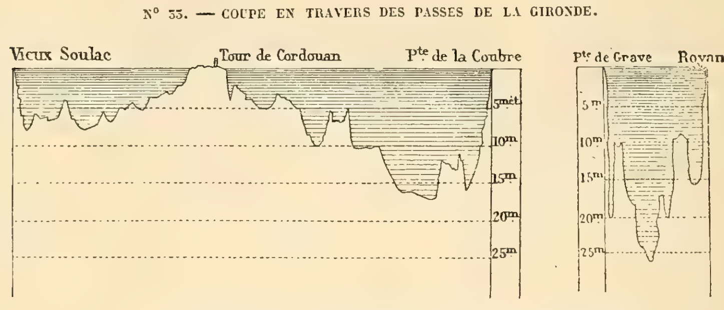
Si les eaux de la Garonne sont actuellement presque sans emploi pour l'irrigation de leurs bords, du moins sont-elles partiellement utilisées pour la navigation. Un canal latéral, qui continue le canal du Midi, ouvert entre le bassin de la Garonne et la Méditerranée, accompagne le cours du fleuve. En aval de Toulouse, il suit d'abord la rive droite de la Garonne, traverse le Tarn près de Moissac sur un beau pont-aqueduc ; puis, à Agen, il franchit la Garonne elle-même sur un magnifique pont de vingt-trois arches et débouche enfin dans le fleuve à Castets, au-dessous de la bouche du Dropt, profond courant d'eau trouble, qui descend des hauteurs du Périgord. Là le flot de marée qui gonfle les eaux de la Garonne rend à toute époque de

[1] *Création d'un sol fertile à la surface des landes de Gascogne.* Montpellier, 1864.

l'année la navigation facile aux bateaux de rivière; mais, comme sur la Seine et sur la Loire, c'est plus bas seulement, là où les marées s'élèvent régulièrement à une hauteur considérable, qu'a pu s'établir le grand port de navigation maritime.

En aval de Bordeaux et de son port en croissant, le fleuve, coulant dans un lit de boue sans cesse labouré par la marée ou par le jusant, s'élargit d'une manière considérable. La péninsule triangulaire qui sépare la Garonne et la Dordogne, sa rivale, prend le nom d'Entre-Deux-Mers, comme si les deux fleuves étaient vraiment des courants maritimes. La Dordogne est en effet un large fleuve à marée, dans lequel le flot remonte jusqu'à une grande distance, soit à 90 kilomètres; même au port de Libourne, point extrême où se rendent les navires, l'alternance du flux et du reflux

N° 33. — COUPE EN TRAVERS DES PASSES DE LA GIRONDE.



Les longueurs sont aux profondeurs dans le rapport de 1:3600

permet de construire et de lancer des embarcations de mer dans l'Isle, simple affluent de la Dordogne. A l'endroit où le fleuve, déjà large de plus de 500 mètres, commence à prendre l'aspect d'un bras de mer, le pont de Saint-André-de-Cubzac, qui fut, comme pont suspendu, l'une des merveilles de l'architecture moderne, mais qu'il faut reconstruire et modifier dans sa forme pour le rendre plus solide, permet aux navires de passer à la voile sous ses travées. Dans cette partie du lit de la Dordogne, le flux, arrêté çà et là par les inégalités du lit et les saillies du rivage, remonte en rouleaux de vagues écumeuses pareilles au mascaret de la Seine. On dit que ce phénomène s'est accru en intensité depuis que le lit de la Garonne a été rétréci en amont du confluent.

Unies au Bec d'Ambez, ou « confluent des Deux », les masses d'eau de la Garonne et de la Dordogne roulent ensemble dans un lit de 3 kilomètres de largeur, qui s'accroît peu à peu du double et même du quadruple; mais à l'embouchure les rives se rapprochent de nouveau. Quand on contemple la nappe de l'estuaire, non du sommet d'un promontoire, mais simplement du

bord de la plage, on ne distingue pas même en son entier le rivage opposé ; quelques bouquets de pins, séparés les uns des autres par la ligne blanche

N° 34. — ESTUAIRE DE LA GIRONDE.

D'après les Cartes de l'État Major Français

Echelle de 1 : 640.000

0 5 10 20 30 40 50 Kil.

des eaux lointaines, semblent former un archipel : le fleuve a pris l'apparence d'une mer semée d'îles et d'îlots. Quoique les bancs de vase soient, malheureusement pour la navigation, très-nombreux, les profondeurs de

l'estuaire sont aussi beaucoup plus fortes que celles de la plupart des fleuves d'Europe; à l'embouchure proprement dite, entre Royan et la pointe de Grave, la sonde ne touche le fond du chenal qu'à 32 mètres.

Au point de vue hydrologique, on doit considérer comme un véritable golfe de la mer l'estuaire de la Gironde, dont le nom semble être une corruption du mot Garonne (autrefois *Garumna* et *Garunda*) et s'appliquait d'ailleurs au fleuve de Bordeaux jusqu'à Rions, Gironde et la Réole[1]. A plus de 10 kilomètres en amont de l'embouchure, dans la « conche » vaseuse de Méchers, on exploite des marais salants et des huîtrières, preuve que la salinité de l'eau est d'au moins vingt millièmes, c'est-à-dire plus forte que dans la mer Noire, la mer Baltique et même le Cattégat. Les cétacés et les poissons de mer remontent l'estuaire avec le flot; les marsouins continuent de se jouer autour des navires comme s'ils étaient encore en plein Océan. Parmi ces hôtes venus de l'Atlantique se trouve le « maigre » (*Sciæna aquila*), un de ces « poissons chanteurs » si rares dans la faune marine. Quand une embarcation passe au milieu d'un banc de maigres, on entend un étrange concert de voix, « pareil à des myriades de jeux d'orgues. » Des équipages de navire ont été saisis de frayeur à l'ouïe de cette musique bizarre, s'imaginant que la carène entr'ouverte faisait eau de tous côtés.

Les rives de l'estuaire portent les traces de changements considérables accomplis pendant la période géologique actuelle. Comme la Garonne, qui, dans la plus grande partie de son cours, empiète principalement sur sa rive droite et délaisse en même temps sa rive gauche, l'estuaire de la Gironde accomplit son travail d'érosion sur le littoral du nord-est, son travail de colmatage et d'envasement sur le littoral du sud-ouest. Sur la rive de Saintonge, toutes les chaînes de collines se terminent par des falaises abruptes, que l'eau du fleuve, agitée par la houle du large, force à reculer en rongeant incessamment leur base; des « platins » de rochers, que la mer découvre aux heures du reflux, au devant de chaque promontoire, sont les fondements encore visibles de hautes assises calcaires que les flots ont démolies : nombre de villages ont été ainsi emportés. Gériost, qui occupait le sommet d'une colline à l'est de Royan, s'est effondré avec la haute roche qui le portait; Talmont, situé plus à l'est encore, à l'extrémité d'une presqu'île, s'écroulerait également si des perrés de défense ne consolidaient les strates menacées.

De vastes marécages, qui jadis étaient le lit du fleuve, et que les eaux ont graduellement abandonnés, pénètrent au loin dans l'intérieur de la

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

péninsule du bas Médoc : tels sont les polders de la Petite-Flandre, desséchés par des Hollandais dans la première moitié du dix-septième siècle ; tels sont aussi les terrains humides de Saint-Vivien et les anciens marais salants du Verdon. Le point culminant de tout le pays, simple butte de 12 mètres de hauteur, qui porte encore le nom de Jau, avec le village voisin, en l'honneur de Jupiter, était une île de la Gironde il y a deux siècles à peine. A vingt kilomètres environ au sud de l'embouchure actuelle de la Gironde, une large dépression marécageuse, qui commence aux marais de la Petite-

N° 35. — PASSES DE LA GIRONDE.



Flandre, serpente comme un ancien lit de fleuve à travers toute la péninsule du Médoc, puis coupe en deux les rangées de dunes et va s'unir aux plages du littoral. D'autres marais situés plus au nord offrent également les traces du passage de la Gironde ; évidemment l'estuaire suivait autrefois une direction tout autre qu'aujourd'hui, et l'espace occupé actuellement par la pointe de Grave se trouvait dans une île, sur la rive septentrionale d'un bras du fleuve.

En dehors de la ligne des rivages, d'autres changements géologiques se préparent par la formation et le déplacement des bancs de sable. Actuellement, la Gironde et le golfe de Cordouan communiquent avec la haute

mer par deux grands chenaux, la passe du Nord ou de la Coubre, qui longe la côte de Saintonge, et la passe de Grave, qui sépare Cordouan de la plage des landes. Une autre passe, celle du Mastelier, qui était encore vers le milieu du dix-huitième siècle la plus profonde et la plus fréquentée, s'est oblitérée peu à peu ; le grand banc de la Mauvaise, justement redouté des marins à cause de ses brusques escarpements contre lesquels vient se heurter le courant, a pris la place de l'ancien chenal. A chaque nouvelle opération de sondage, on reconnaît que les bancs ont changé de contours et les courants de direction ; en moins d'un siècle, le banc de la Mauvaise s'est déplacé de 8 kilomètres vers l'occident, tandis que la Cuivre se mouvait dans le sens opposé. Ces changements du relief sous-marin sont le grand danger de la navigation ; les cartes hydrographiques ne donnent l'état des chenaux qu'au moment précis des sondages ; les feuilles nouvelles ne sont pas encore entre les mains des navigateurs que déjà la configuration des bancs s'est modifiée ; les pilotes ont à en faire une étude incessante. Néanmoins les passes de la Gironde, admirablement balisées par des bouées, des amers, des tours et des phares, sont parmi les entrées fluviales les plus faciles du monde : à basse mer, il n'y a nulle part moins de 12 mètres dans la passe du Nord. On peut évaluer à plus de 300,000 mètres cubes d'eau par seconde la masse liquide qui pénètre dans l'estuaire pendant le flux et celle qui nettoie les vases du chenal en s'échappant aux heures du reflux. En comparaison de cette énorme quantité d'eau marine, qu'est le maigre apport des fleuves Garonne et Dordogne, même en temps de crue ? D'ordinaire la part de l'eau douce dans l'immense oscillation du flot de la Garonne est presque inappréciable.

IV

Les Pyrénées orientales, dont les eaux se versent dans la Méditerranée, ont donné leur nom à un département, celui de tous qui par son climat, ses productions, les mœurs et le langage de ses habitants, ressemble le plus à une terre catalane. Une petite partie du département, celle où le Sègre prend naissance, appartient déjà au versant de l'Èbre, et la contrée tout entière, à l'exception d'une partie du val de l'Agly, n'est devenue politiquement française que depuis le milieu du dix-septième siècle ; d'ailleurs, la hauteur des montagnes, l'étroitesse des vallées, l'âpreté des gorges, le manque de chemins, ont longtemps maintenu les populations dans leur isolement du reste de la France. Les divisions naturelles de la contrée sont celles qu'ont elles-mêmes tracées les arêtes des montagnes. La vallée du Tech est dite de Vallespir (vallée âpre, *Vallis aspera*). Le bassin du Réart, à l'est du Canigou, porte un nom analogue : c'est le district des Aspres. La Têt arrose le Conflent dans la partie montagneuse, où des affluents lui viennent en abondance des vallées latérales, puis, arrivée dans la plaine, elle parcourt les campagnes du

Roussillon. L'Agly, issu des Corbières, reçoit les eaux du Fenouilladès, tandis qu'à l'est du département la haute vallée de l'Aude constitue le Capsir, et qu'au sud le bassin du Sègre est connu sous le nom de Cerdagne. Les canaux, d'un développement de plus de 1,200 kilomètres, arrosent environ 50,000 hectares. Malgré la richesse de ces terres, *al regatin*, la grande superficie des roches arides n'a pas permis à la population de devenir aussi dense que dans le reste de la France. Le département des Pyrénées-Orientales, un des plus petits de la France, est aussi un des moins peuplés [1].

La vallée la plus méridionale du département et de toute la France continentale, le Vallespir, est un district des plus intéressants par ses paysages gracieux ou sauvages, ses vieilles bourgades, ses productions, les mœurs des Catalans francisés qui l'habitent. Partout le voyageur aurait à s'arrêter. Aux origines de la vallée sont les pâturages de Costabona; plus bas, sur une terrasse, jaillissent les eaux thermales sulfureuses de la Preste qui s'écoulent dans le Tech; puis, à la base du gigantesque massif du Canigou, la petite ville de Prats-de-Mollo, jadis renommée pour la fabrication des draps, montre encore ses fortins et ses murs chargés de défendre le passage important d'Ares. Encore plus bas, en face de la montagne de Batère, dont les gisements de fer sont renommés, on voit s'ouvrir au sud la charmante vallée de la Quéra, qui remonte vers Saint-Laurent de Cerdans, aux nombreuses villas entourées de châtaigniers, et vers Coustouges, l'ancienne Custodia du moyen âge, à la curieuse église de granit. Une autre ville ancienne, Arles (Arulæ), située comme dans un entonnoir au bord du Tech, est le centre commercial de toute la vallée et fabrique pour les Catalans de France et d'Espagne des couteaux et des articles de grosse quincaillerie; le cloître de son église romane est entouré d'arcades reposant sur d'élégantes colonnettes de marbre. En aval, à un détour de la vallée, dans la sombre gorge du Mondony, apparaît Amélie-les-Bains, avec son hôpital militaire, ses hôtels, ses thermes dits romains, dont l'eau sulfureuse est utilisée toute l'année. Enfin, au débouché du Vallespir se trouve le chef-lieu de l'arrondissement, Céret, encore entouré de ses vieux murs: son pont de pierre, qui traverse le Tech au-dessous de la ville, par une arcade de 45 mètres, est une des œuvres hardies de l'architecture du moyen âge.

Les Albères orientales, si âpres, si escarpées et toutes couronnées de leurs vieilles tours de guet, ne sont pas moins curieuses à visiter que la haute vallée du Tech. Au-dessus du Boulou et de son établissement de bains ferrugineux est le célèbre « Pertus », ce chemin d'Espagne si souvent suivi par les armées et sur lequel ont été érigées tant de fortifications, depuis les *Tropæa Pompei* et les « Cluses des Maures » jusqu'au fort moderne de Bellegarde. L'autre voie, plus difficile, est celle qui longe la Méditerranée jusqu'à Port-Vendres; au sortir d'Argelès-sur-Mer, qui méritait son nom il y a quelques siècles, mais dont la plage a été élargie par les alluvions de la Massanne, le chemin contourne les promontoires orientaux des Albères, que gardent, au bord de leurs deux baies, les deux villes de Collioure et de Port-Vendres, dominées également par le fort Saint-Elme. La pittoresque et gracieuse Collioure, dont l'ancien nom, Caucholiberi (Cauco-Illiberri), rappelle l'origine ibérique, n'a qu'un petit port où viennent de rares caboteurs et de légères embarcations employées à la pêche de la sardine; mais récemment encore elle était plus active que Port-Vendres, l'antique « Port de Vénus », où peuvent entrer les navires du plus fort tirant d'eau. La passe de Port-Vendres n'a pas moins de 19 mètres de profondeur; la rade intérieure, protégée par un brise-lames, a 13 mètres en moyenne, et le bassin du port militaire, long réservoir d'un kilomètre, est dragué jusqu'à 9 mètres.

[1]

Superficie des Pyrénées-Orientales.	Population en 1876.	Population kilométrique.
4,122 kilomètres carrés.	197,940	43 habitants.

Comme point de relâche pendant les « renverses » de vent, Port-Vendres offre des avantages exceptionnels, mais il ne peut avoir d'importance considérable comme lieu de commerce, à cause de son éloignement de la plaine du Roussillon : toutefois il communique maintenant avec Barcelone par chemin de fer et possède un service régulier de bateaux à vapeur avec l'Algérie ; l'arrivée mensuelle du paquebot lui assure un élément sérieux de prospérité. L'article d'exportation le plus connu est l'excellent vin que l'on recueille sur les coteaux de Collioure et plus au sud dans la petite vallée de

N° 36. — PORT-VENDRES.



Banyuls-sur-Mer, bourgade dont la plage est charmante, le climat délicieux. Les cultivateurs qui récoltent ces vins de liqueur se contentent d'un faible produit, mais ils le veulent excellent : il leur suffit de 10 à 12 hectolitres en moyenne par hectare. Le vin de « rancio », qu'on laisse vieillir dans des tonneaux de petite dimension ayant déjà contenu du vin de grenache, n'a obtenu toutes ses qualités qu'après dix année de fût : c'est le vin le plus estimé, mais il le cède pour les propriétés corroborantes au grenache

de Banyuls, que l'on emploie comme un tonique presque égal au vin de quinquina[1]. Au nord de Banyuls, une fabrique de dynamite a été installée dans l'anse de Paulilles.

La région des Aspres, qui s'incline à l'est du Canigou vers le littoral de la Méditerranée, mérite son nom par l'aridité de ses hautes collines pierreuses; mais partout où les pentes sont cultivées en vignes, la terre donne d'excellents produits, notamment aux environs de Thuir, et près de Mas-Deu, ancienne commanderie de Templiers. Les campagnes, assez basses pour recevoir les eaux d'irrigation du Réart et de ses torrents tributaires, sont d'une grande fertilité; pour en accroître la surface, on a même complétement desséché l'ancien lac de Villeneuve de la Raho, où se déversait le Réart lors de ses débordements soudains; mais l'étang de Saint-Nazaire, qu'une étroite plage sépare de la mer et où s'épanche le trop-plein du Réart, occupe encore une grande étendue de terrains, et sur ses bords salins toute culture est impossible. La seule ville du district des Aspres qui présente un intérêt historique considérable est Elne, l'ancienne Illiberri ou « Ville-Neuve » des Ibères, nommée Helena au quatrième siècle, en l'honneur de la mère de Constantin; à sa cathédrale du onzième siècle, se dressant sur un monticule au-dessus de la ville, se rattache un admirable cloître entouré d'arcades en marbre blanc. Des vestiges antiques se retrouvent au loin dans la plaine, jusqu'à la Tour Bas-Elne, ancienne partie de la ville que bordait le lit du Tech, déplacé maintenant vers le sud[2].

La vallée maîtresse des Pyrénées-Orientales, celle de la Têt, est gardée à son origine par la forteresse de Montlouis, dont Vauban a choisi l'emplacement. Dressée sur une roche isolée, aux talus escarpés, cette place commande à la fois les trois routes de Perpignan par les gorges de la Têt, de la Cerdagne française par le col de la Perche, du Capsir et de Carcassonne par la Quillanne; mais ces avantages stratégiques sont chèrement achetés. Montlouis, située à 1,600 mètres d'altitude, est la place de guerre la plus élevée de la France; elle est de 344 mètres plus haute que Briançon, et la température moyenne y est plus basse; aussi quelques centaines d'habitants seulement ont consenti à y passer leur vie, exposés au vent du nord, le terrible « carcanet » ou vent de Carcanières.

Cette région des Pyrénées est des plus riches en eaux minérales. Il en coule à la base même du rocher de Montlouis. A l'ouest, les abondantes sources de las Escaldas ou des « Chaudes » jaillissent dans un vallon du massif de Carlitte, d'où l'on voit à ses pieds toute la Cerdagne française, avec l'enclave espagnole de Llivia. A l'est, dans la vallée de la Têt, trente sources sulfureuses, d'une extrême richesse en silice, révèlent l'existence d'un lac thermal souterrain, et remplissent parfois de vapeurs le vallon au-dessous duquel commence le défilé des Graus d'Olette, ainsi nommés des oliviers qui jadis y croissaient; peu de malades demandent la santé à ces eaux efficaces. D'autres sources encore coulent sans emploi des fissures des rochers; mais les bains de Molitg, situés dans un véritable gouffre, au bord du ruisseau de la Castellane, sont très-fréquentés; quant à ceux du Vernet, dans un vallon que domine au sud-est l'imposante masse du Canigou, les vertus curatives en sont connues dans le monde entier.

Le minerai de fer, tout particulièrement propre à la fabrication des aciers, est une autre richesse naturelle de la haute vallée de la Têt, et c'est même pour faciliter l'exploitation de cet excellent minerai qu'a été construit le chemin de fer de Perpignan à Prades, acheté en grande partie par les usiniers allemands; néanmoins l'industrie métallurgique du pays, représentée surtout par l'usine de Ria, entre la petite ville fortifiée de Villeneuve de Conflent et Prades, le chef-lieu d'arrondissement, n'a guère qu'une importance locale: c'est au loin que se travaille le minerai. Prades, le « Paradis du Conflent », Vinça, Ille,

[1] Olivier; — Bouchardat, *Revue scientifique*, 8 février 1873.
[2] Lenthéric, *les Villes mortes du golfe de Lyon*.

Millas, et tous les villages du Riveral jusqu'aux portes de Perpignan, doivent surtout leur bien-être aux eaux fertilisantes de la Tèt qui se ramifient en mille canaux à l'ombre des vergers. Si les hauts bassins de la Tèt étaient transformés en réservoirs d'alimentation, comme on l'a souvent proposé, la richesse de la contrée en serait encore accrue.

Perpignan, qui a remplacé l'ancienne Ruscino carthaginoise située plus à l'est, à l'endroit où se trouve la tour de Castel-Roussillon, est une place de guerre de haute importance stratégique, puisqu'elle commande tous les passages des Pyrénées, de la mer au col de la Perche. Sa forte citadelle, enfermant encore dans ses murs l'ancien château des rois de Majorque, occupe une grande partie de la ville, sur une terrasse élevée : on y remarque l'ancienne chapelle, offrant quelques traces du style arabe; de même le Castillet ou petit château, qui domine une porte de la ville, et la « Loge », jadis la *Lonja* ou « Bourse » des Majorquins, ont quelque chose de l'architecture hispano-mauresque des monuments de Séville et de Grenade. D'ailleurs Perpignan n'est pas une belle ville; depuis que Charles-Quint en a fait une forte place de guerre, elle a relativement perdu en industrie; quant à l'Université fondée au milieu du quatorzième siècle, il n'en reste guère plus que le nom, affecté aux bâtiments qui contiennent le musée, la bibliothèque, les collections diverses. Ce qui donne à Perpignan son originalité relativement à la France, c'est la nature déjà tout espagnole de son climat, la richesse de sa végétation, la vigueur étonnante de ses platanes, l'abondance de ses fruits, les haies de grenadiers, d'agavés et de cactus opuntia qui entourent les champs des environs. Ses campagnes pourraient devenir un vaste jardin d'acclimatation pour le reste de la France.

Perpignan n'a point de port, mais seulement une plage de bains, près du village de Canet. Sa grande denrée de commerce et celle de toutes les villes et bourgades voisines est le vin. Tandis que la région des « salobres » ou des plages salines est presque improductive, et que la zone rapprochée du littoral, connue elle-même sous le nom de « salanque », à cause d'un reste de salinité, produit surtout des céréales, les terres plus hautes de l'intérieur sont cultivées en vignobles. Ce sont les vins qui font la richesse et la célébrité de Rivesaltes, de même qu'une partie du mouvement commercial du port de Barcarès, près de Saint-Laurent de la Salanque. Autour de l'ancienne forteresse espagnole de Salses, ainsi nommée dès l'époque romaine (Salsulæ), à cause de ses abondantes fontaines salines, et dans les campagnes de Baixas, d'Estagel et de la Tour-de-France, également productives en oliviers, on récolte aussi d'excellents crus; mais les vins ordinaires du Roussillon, destinés surtout au coupage des liqueurs plus faibles du centre de la France, sont peu consommés en nature. Les vignerons qui les obtiennent visent plus à la quantité qu'à la qualité, toujours assez bonne pour l'usage auquel on les emploie.

Estagel, qui vient d'élever une statue à son fils Arago, est à la jonction des vallées de l'Agly (ou la Gly) et du Verdouble, toutes les deux nues et pelées jusqu'au roc vif, mais extrêmement curieuses par leurs gorges, leurs escarpements, leurs précipices. Les défilés creusés par l'Agly, en travers de deux chaînons parallèles des Corbières, l'un en amont, l'autre en aval de Saint-Paul de Fenouillet, sont peut-être les sites de la contrée qui étonnent le plus par leur grandeur sauvage[1].

[1] Communes les plus importantes des Pyrénées-Orientales en 1876 :

Perpignan.	28,350	hab.	Banyuls.	3,600	hab.
Rivesaltes.	6,350	»	Collioure	3,580	»
Saint-Laurent de la Salanque . .	4,600	»	Ille.	3,550	»
Prades	3,900	»	Baixas	2,9[illegible]0	»
Céret.	3,650	»	Argelès sur-Mer	2,850	»

La plus grande partie de l'ancien Couserans, c'est-à-dire le bassin du Salat, et le pays de Foix, formé presque en entier par les vallées de l'Ariége et de ses principaux affluents, constituent le département de l'Ariége : un petit canton du versant de l'Aude, le Donnézan, est le seul district de la contrée dont les eaux ne descendent pas à l'Atlantique par le lit de la Garonne. L'Ariége, qui confine à l'Andorre et à l'Espagne par une frontière de plus de 220 kilomètres, en suivant les sinuosités de l'arête pyrénéenne, est un territoire montueux dans presque toute son étendue : au midi les chaînons et les contreforts des grandes Pyrénées, au nord les murs parallèles des « petites » Pyrénées et les collines qui s'y appuient occupent la surface du pays ; la seule plaine est le bassin de Pamiers, nivelé jadis par les eaux torrentielles. Aussi, malgré les ressources spéciales que son excellent minerai de fer et ses innombrables sources chaudes donnent au département, ce pays est-il faiblement peuplé par rapport au reste de la France. Comme les Pyrénées-Orientales, il est encore teinté en noir foncé sur la carte de l'instruction[1].

Le petit canton de Quérigut ou du Donnézan, qui ne communique avec le reste de l'Ariége que par le col de Paillers, haut de près de 2,000 mètres et rempli de neiges pendant la plus grande partie de l'année, est une région à peine habitée, un désert de roches blanchâtres, revêtues çà et là d'une maigre végétation. Après la révocation de l'édit de Nantes, les protestants enfuis des villes de la plaine apportèrent dans ce pays reculé leurs industries et le bien-être qui en était la conséquence[2] ; mais depuis longtemps les petites fabriques locales ont arrêté leur travail, et sans doute le Donnézan serait la moins connue de toutes les régions de la France, si elle ne possédait, aux bords de l'Aude, dans une clus formidable, pareille à un puits naturel, les sources sulfurées iodiques de Carcanières.

Ce sont également des eaux thermales qui amènent les étrangers dans la haute vallée de l'Ariége, et le chef-lieu de la région, toujours désigné par les montagnards sous le titre de « Ville », à cause du droit de noblesse conféré jadis à tous ses habitants, porte encore le nom d'Ax (Aquæ) que lui ont donné probablement les Romains. On peut dire que la ville repose sur un réservoir d'eau bouillante : la neige reste moins longtemps sur le sol que dans les autres endroits de la vallée, et le torrent est légèrement chauffé par l'eau surabondante des soixante-dix sources qui s'y déversent et que les habitants utilisent pour leurs usages domestiques. Attirés par l'efficacité des eaux sulfureuses, les étrangers sont retenus en outre par la beauté du pays et la facilité des excursions, soit en Andorre par les divers cols de la crête, soit en Cerdagne par la route de Puymaurens, soit vers le massif de Carlitte par la vallée de l'Orlu. Quant aux visiteurs des thermes salins d'Ussat, situés à 25 kilomètres en aval, entre deux parois de roches calcaires, et près du confluent de la grande Ariége et de l'Ariége de Vic de Sos, ils n'ont guère d'autres explorations à faire que celles des immenses et tortueuses cavernes du voisinage, devenues célèbres par les découvertes des anthropologistes.

La vallée de l'Ariége occidentale, appelée également Oriége, possède de très-riches gisements de plomb, de cuivre, de manganèse et surtout des hématites de fer donnant en moyenne 40 p. 100 de métal[3]. Les mines de la montagne de Rancié, qui dominent Vic de Sos à l'ouest, sont réputées comme fournissant l'un des plus excellents minerais pour

[1]

Superficie de l'Ariége.	Population en 1876.	Population kilométrique.
4,894 kilomètres carrés.	244,800 habitants.	50 habitants.

[2] Bergès, *Description du département de l'Ariége.*

[3] Production métallurgique de l'Ariége :

	Fontes.	Fers.	Aciers.
1864.	9,300 quint. métr.	26,800 quint. métr.	17,760 quint. métr.
1878.	168,400 » »	92,860 » »	17,740 » »

la fabrication de l'acier; mais la destruction rapide des forêts, la difficulté des chemins, l'inclémence du climat, la concurrence des fers anglais et le maintien des anciennes corporations du moyen âge, avec leurs restrictions de toute espèce, diminuent la valeur relative du travail métallurgique à Vic de Sos et dans les hameaux voisins : l'industrie a dû se déplacer vers les villes de la basse Ariége, Foix et Pamiers. Seul parmi les départements pyrénéens, l'Ariége a un rôle industriel d'une certaine importance par sa production minière. Il s'y trouve aussi, dans les environs de Tarascon, d'inépuisables carrières de plâtre.

Les eaux des deux Ariéges, réunies au-dessous de la vieille et pittoresque tour de Tarascon, ne rencontrent d'autre ville qu'à une quinzaine de kilomètres plus bas, à l'issue de la vallée de l'Arget : c'est là que se trouve Foix, la petite cité qui sert de chef-lieu au département. Elle groupe ses maisons inégales sur une berge escarpée de la rive gauche, au pied d'un rocher aux parois verticales, que continuent les murs et les hautes tours du château de Foix, devenu fameux par tant de faits historiques et de drames sanglants ; quand les oubliettes en ont été explorées, on les a trouvées pleines d'ossements humains, ceux des Albigeois condamnés par l'Inquisition. Lakanal naquit dans le village de Serres, sur les bords de l'Arget.

Foix, quoique dépassant à peine 400 mètres d'altitude, est encore en plein pays de montagnes ; pour sortir de ce bassin supérieur, l'Ariége doit s'ouvrir un chemin par une succession de défilés à travers la chaîne des petites Pyrénées. En aval de ces gorges, les communications naturelles deviennent faciles, et c'est précisément à l'endroit où les voies les plus courtes de la haute vallée de l'Hers à celle de l'Arize se croisent avec le cours de l'Ariége que s'est élevée la ville épiscopale de Pamiers, la cité la plus considérable du département, celle qui sait le mieux utiliser le fer de la montagne dans ses usines et qui recueille le plus de denrées agricoles : en peu de régions de la France la terre se vend plus cher. Les campagnes qui s'étendent, au nord vers Saverdun, au nord-est vers Mazères, et qui entourent la curieuse colline argileuse de Montaut, pareille à une île, ont l'horizontalité d'un lac, et la terre végétale y repose sur des couches très-épaisses de cailloux roulés. Évidemment le sol a été d'abord creusé par les eaux jusqu'à une grande profondeur tout autour de la butte, puis rempli partiellement de débris arrachés aux flancs des montagnes.

La vallée de l'Hers, dont les eaux s'unissent à l'Ariége en amont de Cintegabelle, près des ruines de l'abbaye de Boulbonne, est une des plus remarquables des Pyrénées par le charme de ses hauts vallons. La grande forêt de Bélesta, surtout composée de sapins, la puissante source de Fontestorbes, jaillissant d'un majestueux portail et coulant pendant les sécheresses par intermittences d'une demi-heure environ, les ruines du château de Montségur, dont les défenseurs albigeois furent brûlés en 1244 sur un gigantesque bûcher, le pic de Saint-Barthélemy, le sommet redoutable où l'on célébrait jadis des messes accompagnées de rites mystérieux[1], des lacs, des grottes, des entonnoirs où se perdent les ruisseaux, ont fait connaître cette admirable contrée. Les bords de l'Hers et de ses affluents ont une certaine importance industrielle. Lavelanet, la Roque-d'Olms, Mirepoix possèdent de nombreuses fabriques de draps et d'autres étoffes. A l'autre extrémité de l'arrondissement de Pamiers, l'Arize, affluent direct de la Garonne, arrose une autre ville assez active, le Mas d'Azil, bâtie à l'issue de la fameuse caverne du Mas.

La partie occidentale du département, l'ancien Couserans, est celle dont les habitants ont le plus gardé les anciennes mœurs. Les hautes vallées du Garbet, de Salau, d'Esbinths, de Betmale, célèbre par la beauté de ses femmes, de Biros, de la Ballongue,

[1] Astruc, *Mémoires pour l'histoire naturelle du Languedoc*, t. II, p. 518.

celle de Massat, grande commune aux nombreux hameaux, étaient constituées en autant de municipes autonomes, et, jusqu'au milieu du seizième siècle, ne rendaient hommage au seigneur qu'après en avoir reçu le serment d'observer les franchises locales[1]. Récemment encore les montagnards de ces régions se distinguaient par un costume spécial : on citait surtout ceux de Betmale avec leur calotte rouge et leur gilet blanc brodé d'écarlate. Mais l'émigration d'hiver, à laquelle la plupart des habitants sont forcés par l'âpreté de la contrée, change d'année en année les anciennes coutumes ; parfois des villages entiers sont presque abandonnés. Quand les ours étaient encore nombreux dans la montagne, les gens de la vallée d'Ustou voyageaient surtout comme montreurs d'ours ; d'autres montagnards vendent des pierres à aiguiser, ou vont travailler dans les vignobles du Médoc, ou servent comme manœuvres ou portefaix dans les villes de la plaine. Parmi tant de sources thermales que possèdent les hautes vallées tributaires du Salat, les plus importantes sont celles d'Aulus. Ces sources thermales, salines, ferrugineuses et légèrement sulfureuses, qui étaient restées dans le plus complet oubli depuis l'époque romaine jusqu'à notre siècle et que l'on a retrouvées par hasard en 1823, sont considérées par tous les praticiens comme étant sans rivales par leurs qualités dépuratives. Leur réputation, déjà grande avant 1870, s'est encore accrue depuis, à cause du nombre considérable de malades qui, au lieu de se rendre aux eaux si renommées de l'Allemagne, ont préféré les thermes similaires de la France. Aulus d'ailleurs est une des stations pyrénéennes où la nature se présente sous son plus bel aspect : cascades, lacs, défilés, forêts, pâturages, grandes montagnes neigeuses, rien ne manque dans les environs immédiats du village des bains.

Le chef-lieu de la région devait naturellement se trouver au point de réunion des hautes vallées du Salat. L'ancienne capitale du Couserans, ville gallo-romaine qui depuis l'époque chrétienne a pris le nom de Saint-Lizier, occupait le promontoire qui s'élève au nord du confluent du Lez et du Salat, et d'où l'on contemple un merveilleux panorama. On visite encore à Saint-Lizier les remparts romains, une cathédrale du onzième siècle, un beau cloître roman et l'ancien palais épiscopal, changé en asile d'aliénés. Mais la ville moderne, Saint-Girons, jadis Bourg-sous-Vic, s'est bâtie dans le bassin du confluent, là où diverses fabriques, scieries de marbre, filatures, tanneries, moulins, ont pu trouver l'emplacement nécessaire. Saint-Girons fait un assez grand commerce avec l'Espagne, par le port de Salau et la vallée de la Noguera Pallaresa. C'est par ce col, où passent jusqu'à 30,000 personnes par an, que la France expédie ses articles de chaudronnerie et ses mulets et que l'Espagne envoie ses laines et ses vins : de tous les passages des Pyrénées centrales, c'est celui qui semble avoir le plus de chances d'être choisi quelque jour pour la construction du chemin de fer de Toulouse à Saragosse[2].

A l'ouest du val d'Aran, attribué politiquement à l'Espagne, le versant septentrional des Pyrénées appartient, sur l'espace d'une vingtaine de kilomètres seulement, à un département de forme bizarre, dit de la Haute-Garonne, parce qu'il occupe les deux bords de ce fleuve dans la région des montagnes et même bien avant dans la plaine : non compris les petits détours, la Garonne n'a pas moins de 240 kilomètres de cours, de son entrée dans le département, par le défilé du Pont du Roi, aux campagnes de Grenade et

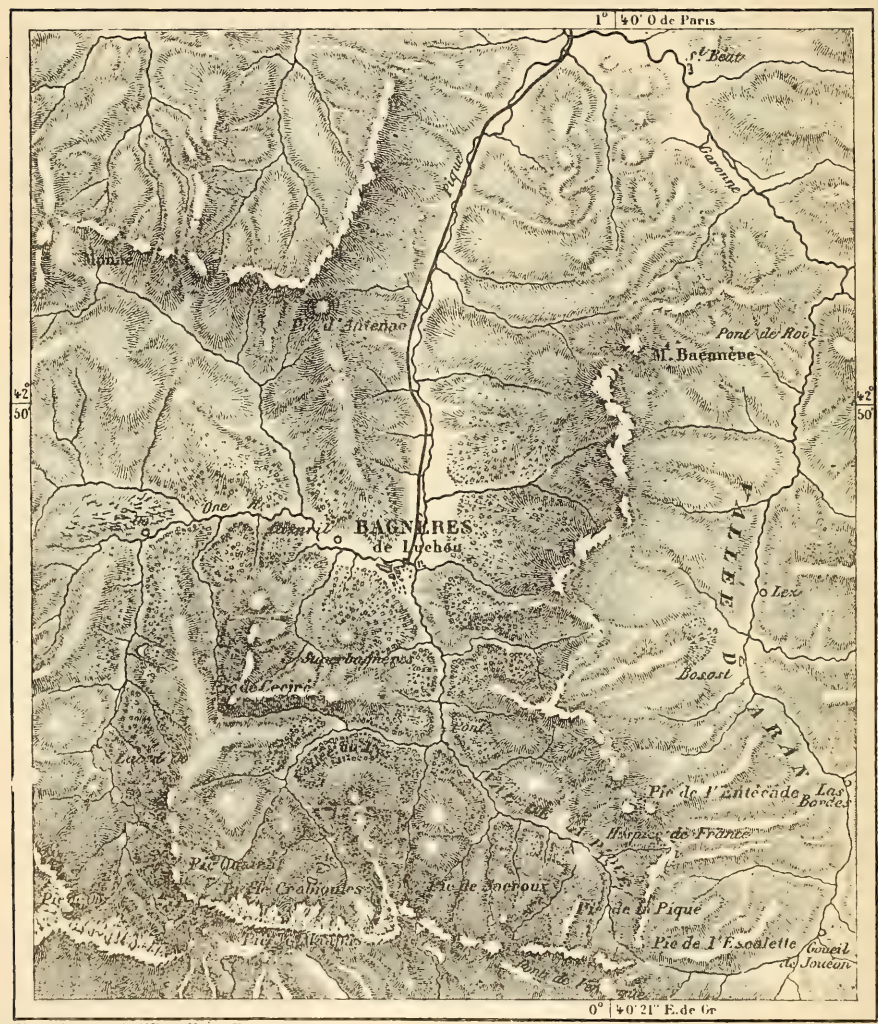
[1] Bordes-Pagès, *Notice sur le Couserans.*

[2] Communes les plus importantes de l'Ariége en 1876 :

Pamiers	8,950 hab.	Massat	4,100 hab.
Foix	6,550 »	Mirepoix	4,050 »
Saint-Girons	4,950 »	Saverdun	4,000 »

de Grisolles, par lesquelles il pénètre dans le Tarn-et-Garonne. Par suite de sa forme allongée, le département se trouve faire partie de diverses régions naturelles. Le versant pyrénéen, les petites Pyrénées, les coteaux avancés et la plaine, enfin les collines extérieures du plateau central se succèdent dans cette étroite bande de territoire. Gascogne et Languedoc, chaque province a fourni sa part de la Haute-Garonne ; au nord-est le Lau-

N° 37. — BAGNÈRES DE LUCHON.



Echelle de 1 : 215.000

raguais, au sud le Couserans et le Comminges, au sud-ouest le Nébouzan et les Quatre-Vallées, au nord-ouest la Lomagne, se sont unis au Toulousain proprement dit. Par sa population absolue et relative, le département, possédant une ville comme Toulouse, s'est élevé légèrement au-dessus de la moyenne du territoire français [1].

Superficie de la Haute-Garonne.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,290 kilomètres carrés.	477,730 habitants.	76 habitants.

Dans le cœur même des montagnes, au milieu d'un bassin qu'environnent de toutes parts des sommets, verdoyants à la base, presque toujours neigeux au sommet, est une ville de bains fameuse dans le monde entier : c'est la gracieuse Bagnères-de-Luchon, la plus fréquentée des stations thermales des Pyrénées, sinon par les malades, du moins par les admirateurs des montagnes. Les sites les plus aimables, les plus grandioses ou les plus curieux à cause de leur histoire géologique se pressent dans le voisinage immédiat de Luchon. La moraine de Garin, le lac et la cascade d'Oo, les glaciers qui couvrent toutes les pentes septentrionales de Clarabide, de Crabioules, de Maupas, la vallée du Lis, le col de Venasque, les deux colosses du Posets et de la Maladetta, que sépare la rivière espagnole de l'Esera, le val d'Aran, l'admirable source de la Garonne au Goueil de Jouéou, le défilé de Saint-Béat et tant d'autres buts d'excursion à peine moins célèbres, se trouvent dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau autour de Luchon.

Saint-Gaudens, le chef-lieu de la partie montagneuse du département, est bâti au bord d'une terrasse que l'ancien lac de Rivière sépare de l'amphithéâtre des Pyrénées ; quoique situé en dehors des monts, il domine les plus beaux paysages; en outre, la contrée offre un grand intérêt par ses souvenirs. Même aux âges du renne et d'autres animaux disparus des Gaules, ces régions étaient peuplées, ainsi que l'ont prouvé les débris retrouvés par Lartet dans les anciennes sépultures d'Aurignac, par MM. Garrigou et de Chasteignier dans la grotte de Gargas, par M. Piette dans la caverne de Gourdan, près de Montrejeau : là divers outils et de nombreuses gravures d'animaux ont témoigné du haut degré de civilisation qu'avaient atteint les populations de troglodytes. C'est aussi dans cette région des Pyrénées que les monuments épigraphiques sont de beaucoup les plus nombreux : on en a découvert environ 400 dans les hautes vallées de la Garonne et de l'Ariége, tandis qu'ils manquent complétement dans la partie occidentale de la chaîne et sont fort clairsemés dans la Narbonnaise. Plusieurs des autels retrouvés sont consacrés à des dieux topiques, tels qu'Arardus, Abellio, et l'on y a lu les noms de quarante-cinq divinités inconnues ; d'autres rappellent le culte de la nature sous la forme des Montagnes, des Arbres ou des Nymphes ; mais la plupart témoignent de la prépondérance acquise pendant les temps gallo-romains par les religions importées de Rome et de l'Orient : des inscriptions mentionnent Jupiter, Vulcain, Sérapis, Isis, Ammon, Mithra [1]. A la base même de la terrasse qui porte Saint-Gaudens, le faubourg industriel de Valentine, qui borde la Garonne de ses moulins et de ses filatures, garde encore le nom de son fondateur, Valentinien, tandis qu'en amont du confluent de la Garonne et de la Neste, il reste de faibles vestiges de la ville romaine de Lugdunum Convenarum, jadis fort considérable, avec arcs de triomphe, amphithéâtre et naumachie. Les principaux débris sont à Valcabrère, au pied de la roche isolée où se dresse l'ancienne et pittoresque cathédrale de Saint-Bertrand de Comminges.

En aval du défilé, jadis fortifié, où se pressent les maisons de Saint-Martory, on entre définitivement dans la plaine. Le Salat, qui doit son nom aux fontaines salines de Salies, jaillissant à quelques kilomètres du confluent, s'unit à la Garonne et s'étale avec elle en un lit plus large. La riche plaine qui s'étend de là jusqu'au bec de l'Ariége, entre les plateaux accidentés de l'est et de l'ouest, est remarquable surtout par la fécondité de ses campagnes et la richesse de ses villages, supérieurs à bien des villes. Martres, que des archéologues disent être l'ancienne Calagorris, au nom ibérien, et où l'on a trouvé beaucoup de débris romains, Cazères, Rieux, Carbonne, et dans la vallée de l'Ariége,

[1] Barry, Eug. Cordier, Ch. L. Frossard, *Bulletin de la Société Ramond.* — Ern. Desjardins, *Notes manuscrites.*

Auterive, Cintegabelle, présentent également un aspect de bien-être, quand plusieurs années se sont succédé sans que la Garonne et ses affluents aient dévasté leurs bords. Muret, le chef-lieu de l'arrondissement, est situé dans la partie la plus large de la plaine, en amont du confluent de la Garonne et de l'Ariége : c'est là que les Albigeois et les Aragonais perdirent en 1213 la bataille qui décida de la conquête du Toulousain par les Français et de la destinée politique future des Gascons, Languedociens et Provençaux.

N° 38. — VALLÉES CONVERGENTES DE LA GARONNE, DE L'ARIÉGE ET DE L'HERS.

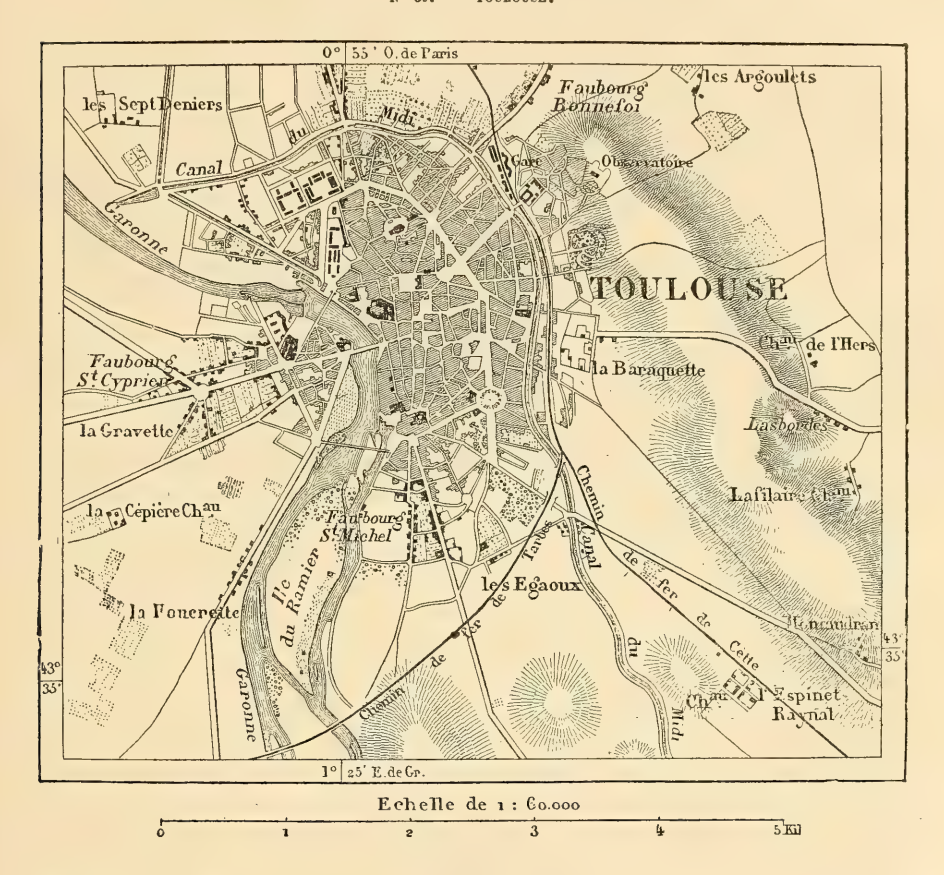
Echelle de 1: 600.000

Les campagnes de Villefranche et des autres bourgades du Lauraguais, au sud-est de Toulouse, de même que celles qu'arrose la Garonne au nord de la grande cité du Languedoc, ont aussi pour richesses principales leurs céréales, leurs fourrages et autres produits agricoles. Grenade, dont les rues, comme celles de toutes les « bastides » du treizième siècle, ne sont pas moins régulières que celles d'une ville américaine, a surtout ses blés qu'elle expédie sous forme de pâtes ; Fronton est renommée pour les vins de ses coteaux. De même que les deux villes de Revel et de Villemur, qui possèdent une in-

dustrie assez active, elle appartient à la région géographique des contre-forts extérieurs du plateau central : Revel, où passe une rigole d'alimentation du canal du Midi, est déjà sur le revers septentrional de la Montagne-Noire, et Villemur est sur la rive droite du Tarn, entre Lavaur et Montauban.

Toulouse, où viennent s'entreposer toutes les denrées de la riche plaine garonnaise, est une de ces villes nécessaires qui appartiennent essentiellement à l'organisme géographique de la contrée. Dès les origines de l'histoire, l'excellente position, à la fois stratégique et com-

N° 39. — TOULOUSE.



merciale, avait été appréciée par les peuples de la Gaule, et sur les hauteurs qui s'élèvent au sud, le village de Vieille-Toulouse rappelle encore par son nom et par les débris de toute espèce épars dans ses champs l'ancienne domination celtique. Les Volsques Tectosages, maîtres de la contrée, purent s'établir dans la plaine et s'y enrichir par le commerce ; mais aux produits de leur trafic s'ajoutaient le butin des expéditions heureuses et les offrandes de leurs confédérés ; ils purent ainsi amasser de si grands trésors, que les Romains trouvèrent dans un étang sacré une énorme quantité de métaux précieux, évaluée par Strabon à 15,000 talents, soit plus de 75 millions de francs. Toutes ces richesses ont été récupérées, et bien au delà, grâce aux voies commerciales qui se rencontrent dans l'antique cité. Les vallées de la Garonne, de l'Ariége, de l'Hers et d'autres rivières moins importantes se réunissent dans sa plaine ; la haute vallée du Tarn, de sa

source jusqu'au-dessous de Gaillac, suit aussi une direction qui semblerait devoir la faire déboucher vers Toulouse; enfin, avantage bien plus grand encore, la métropole du Languedoc se trouve dans une position tout à fait centrale au milieu de cette large dépression qui s'étend à la base septentrionale des Pyrénées et met en communication les rivages de la Méditerranée avec ceux de l'Atlantique. Pendant près d'un siècle, de 418 à 507, Toulouse a été la capitale du royaume des Visigoths, c'est-à-dire d'un territoire comprenant la péninsule ibérique et un tiers de la France; néanmoins elle n'a pas encore et n'aura pas de longtemps une issue commerciale vers l'Espagne : les trois lignes de chemins de fer qui rayonnent de la ville dans la direction des Pyrénées s'arrêtent dans les hautes vallées de l'Ariége, du Salat et de la Pique, à Tarascon, Saint-Girons et Bagnères.

Actuellement Toulouse occupe, par le nombre de ses habitants, le sixième rang parmi les villes de la France; en y comprenant le faubourg de Saint-Cyprien, situé sur la rive gauche de la Garonne, et d'autres quartiers avancés, elle recouvre environ 9 kilomètres carrés de ses constructions en briques rouges, d'un aspect peu agréable pour la plupart, se continuant en longs faubourgs dans une campagne poudreuse. Ainsi qu'il convient dans une cité dont les habitants, héritiers d'un long passé de civilisation, ont gardé leurs vieilles traditions municipales, le Capitole s'élève au centre même de Toulouse: c'est là que les habitants ont placé les bustes de leurs concitoyens illustres du Languedoc, parmi lesquels on cite des hommes tels que Fermat, Dalayrac, Riquet, Lapeyrouse. Malheureusement tous les souvenirs des municipes de Toulouse ne sont point des traditions de grandeur et de liberté. Au moyen âge, la riche et intelligente cité du Midi eut à porter la peine de sa supériorité sur les villes du Nord : assaillie, ravagée, inondée de sang, elle dut se soumettre aux inquisiteurs qui venaient ériger les bûchers sur ses places pour extirper l'hérésie. Après de fréquents massacres, l'Inquisition, dont une rue porte encore le nom, s'établit d'une manière formidable à Toulouse, et peu à peu ces mêmes populations qui avaient été les plus libres de pensée devinrent les plus fanatiques. Comme il arrive souvent par une sorte de choc en retour, le peuple vaincu épousa les passions du vainqueur, et les massacres pour cause de religion devinrent un spectacle fréquent. Toulouse conquit une renommée d'orthodoxie féroce. Elle eut le triste honneur d'être la dernière ville de France à torturer les hérétiques; en 1619, elle fit brûler le célèbre Vanini, auquel nulle statue n'a encore été dressée sur le lieu même du crime; en 1762, son parlement fit rouer vif Calas, un vieillard protestant dont Voltaire défendit glorieusement l'innocence. Privés de toute initiative sérieuse dans les travaux de la pensée, les Toulousains instruits durent employer trop souvent leurs loisirs à de simples tournois poétiques, d'ailleurs fort anciens, comme ceux des Jeux Floraux.

Le plus remarquable édifice de Toulouse est l'église de Saint-Sernin, construite à diverses époques, du onzième au seizième siècle, quoique dans son ensemble elle se distingue par une rare unité de plan; l'abside surtout est d'une grande élégance de style. La cathédrale Saint-Étienne, diverses églises et des maisons de la Renaissance sont aussi des monuments à visiter; enfin, l'une des principales curiosités de la ville est l'ancien couvent Saint-Augustin, aux deux cloîtres emplis de verdure: c'est dans les salles et les galeries de ce bâtiment que sont renfermés les trésors du musée, objets d'archéologie, sculptures et tableaux. Quant à la bibliothèque, contenue aussi dans une ancienne construction monastique, elle possède des ouvrages fort précieux, mais elle est loin de présenter aux hommes studieux les ressources que devrait avoir la deuxième ville universitaire de France, une cité dans laquelle se trouvent réunis observatoire, facultés des sciences, des lettres, de droit, écoles de médecine, des beaux-arts, de musique, et de nombreuses sociétés libres.

Première ville commerciale du Midi languedocien, Toulouse en est aussi la première ville industrielle. Le moulin du Bazacle, en aval d'une chaussée qui traverse le fleuve, est tout un monde renfermant une minoterie, une papeterie, des laminoirs, la manufacture des tabacs. Le canal de fuite du moulin sert de moteur général à plusieurs autres usines, amidonneries, scieries, fonderies, filatures situées plus bas, entre la Garonne et un embranchement du canal du Midi. Dans la partie d'amont, la longue île de Tounis est également couverte de moulins et de fabriques ; mais on sait que le courant auquel tous ces établissements doivent leur incessante activité peut aussi, dans un jour de colère, les ravager et les détruire. Cette terrible loi de solidarité qui rattache le sort de la cité à l'économie forestière de la montagne met Toulouse en danger, et sa calamité récente lui impose, plus qu'à toute autre ville, le soin de montrer enfin comment on s'opposera désormais à la fureur des fleuves.

Elle devrait aussi se créer dans les environs quelques-uns de ces grands bois si nécessaires à la respiration d'une métropole. Hors du Jardin des Plantes et des promenades poudreuses, où le Toulousain peut-il aller se reposer du travail hebdomadaire? A peine quelques étroits bosquets envahis par la foule, comme celui de Blagnac, se montrent-ils çà et là sur le bord de la Garonne[1].

L'ancien Bigorre, dont le nom rappelle encore le séjour des Ibères, constitue la plus grande partie du département des Hautes-Pyrénées, auquel ont été joints les Quatre-Vallées au sud-est, une part du Nébouzan à l'est, des fragments de l'Astarac et de l'Armagnac au nord-est et au nord ; en outre le département enferme à l'ouest une petite enclave des Basses-Pyrénées. La plus grande moitié de la circonscription appartient à la région des hautes montagnes, dont la crête, hérissée de pics de 2,600 à 3,300 mètres, se développe entre la France et l'Espagne ; une partie de ses eaux s'écoule vers la Garonne, soit par la charmante Neste, soit par les rivières jaunâtres des plateaux avancés ; mais au centre et à l'ouest toute la contrée verse ses torrents et ses ruisseaux dans l'Adour ou le Gave. Les plaines alluviales sont d'une extrême fécondité ; les eaux thermales des hautes vallées coulent avec autant d'abondance que celles des Pyrénées-Orientales et de l'Ariége et attirent chaque année un nombre d'étrangers beaucoup plus considérable : de plus, le département a des carrières de marbres fort appréciés et son industrie est assez active ; néanmoins sa population relative reste encore au-dessous de la moyenne[2].

La grande vallée d'Aure, qui se développe en un vaste demi-cercle au sud et au sud-est du massif pyrénéen dominé par l'Arbizon, et qui va rejoindre le bassin de la Garonne par une faille étroite ouverte à la base du plateau de Lannemezan, est l'une des plus remarquables des Pyrénées, non par la grandeur sauvage des tableaux, mais par la grâce des vallons et la noble élégance des perspectives. La vallée d'Aure et les diverses vallées tributaires, arrosées chacune par sa bruyante « neste », ont encore gardé dans presque toute leur étendue leur aspect primitif, car elles ne possèdent point de ville. Arreau, le chef-lieu, n'est qu'une faible bourgade ; Sarrancolin, le village le plus connu, à cause

[1] Communes les plus importantes de la Haute-Garonne en 1876 :

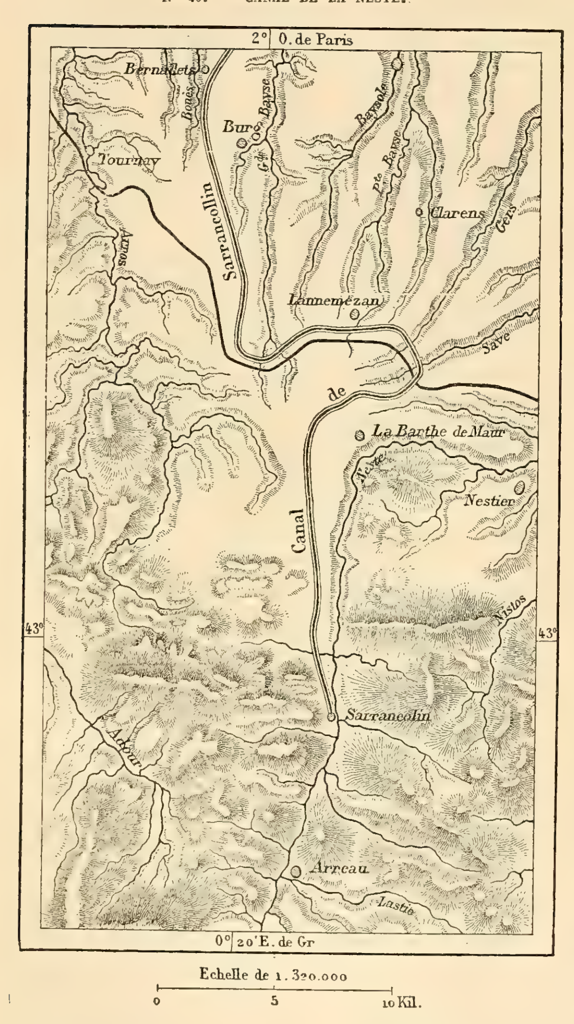
Toulouse	131,650 hab.	Villemur	4,550 hab.
Saint-Gaudens	5,950 »	Bagnères-de-Luchon	4,000 »
Revel	5,600 »	Muret	3,950 »

[2]

Superficie des Hautes Pyrénées.	Population en 1876.	Population kilométrique.
4,529 kilom. carrés.	238,037 habitants.	53 habitants.

du hardi canal de la Neste, qui y prend son origine, et des beaux marbres des environs, exploités déjà du temps de Louis XIV, n'a pas même un millier d'habitants ; enfin, les nombreuses sources thermales qui jaillissent en diverses parties de la vallée d'Aure sont, à l'exception de Cadéac, à peine utilisées ou même sont laissées complétement sans emploi. Néanmoins les petits bassins d'alluvions qu'arrose la grande Neste sont très-peuplés et l'on y voit les hameaux se succéder en un village continu. Parmi les grandes vallées pyrénéennes, celle de la Neste a des chances d'être choisie tôt ou tard pour servir à une voie ferrée à travers les Pyrénées centrales, grâce à la longue courbe qu'elle décrit vers le sud-ouest et à la douceur des rampes qu'elle ménagerait ainsi à un chemin de fer.

N° 40. — CANAL DE LA NESTE.



Echelle de 1. 320.000

0 5 10 Kil.

La vallée du haut Adour ou de Campan, plus célèbre que la vallée d'Aure, quoique peu digne de se comparer avec elle, est célébrée depuis le dix-septième siècle comme un type classique des beautés de la nature ; mais l'homme envisagé au point de vue de la race, est en maints endroits de la vallée un objet d'aversion : le crétinisme et le goître, causés peut-être par les eaux magnésifères, donnent un aspect bestial à un grand nombre de malheureux [1]. La vallée de Campan doit surtout sa célébrité au voisinage de la ville de bains qui en garde l'issue et qui fut longtemps la première station thermale des Pyrénées. Bagnères-de-Bigorre, assise au bord de l'Adour, à la base des derniers promontoires pyrénéens, n'a pas gardé son rang comme ville de bains ; ses eaux, salines, ferrugineuses, sulfureuses, encore utilisées par des milliers de malades, n'ont point une réputation de vertu semblable à celle de Cauterets ou de Luchon ; mais à d'autres points de vue, Bagnères est toujours la première parmi les villes des Pyrénées. Son industrie est fort active : dans la ville et dans les villages environnants plus de deux mille femmes s'occupent du tricotage des laines de fantaisie ; les eaux de l'Adour mettent en mouvement les roues de plusieurs usines, papeteries, scieries, tourneries, marbreries : on n'y travaille pas seulement les précieuses roches de Campan et

[1] Eug. Cordier, *Bulletin de la Société Ramond*. Janvier 1868.

de Sarrancolin, mais encore des marbres importés de l'étranger. Bagnères de Bigorre montre aussi une louable activité dans le champ de l'intelligence : là s'est fondée la Société Ramond, qui s'est donné pour mission d'explorer scientifiquement toute la chaîne pyrénéenne, et c'est grâce à son initiative que l'observatoire météorologique du pic du Midi de Bigorre s'élève maintenant sur les pentes supérieures de cette montagne avancée.

Tarbes, le chef-lieu du département, se trouve déjà complétement dans la plaine, en

N° 41 — BAGNÈRES-DE-BIGORRE.



Echelle de 1 : 280.000

0 5 10 15 20 K.

dehors de la région des montagnes, et c'est même à cette position qu'elle doit la beauté presque incomparable de son horizon : des fenêtres du musée, qui s'élève au milieu du jardin Massey, donné par un citoyen de Tarbes, on contemple d'un regard tout cet admirable tableau de la plaine verdoyante et des montagnes bleues. Les canaux dérivés de l'Adour qui vivifient la campagne de Tarbes impriment aussi le mouvement à d'importantes usines, fonderies de métaux, filatures de laines, fabriques de feutres; en outre, le gouvernement possède dans la ville une manufacture d'armes et une fonderie de canons. L'une des principales industries de la contrée est l'élève des chevaux : la race, telle qu'on la voit dans les dépôts de remonte et sur les marchés de Tarbes, de Vic-

Bigorre, de Rabastens, de même que sur le célèbre hippodrome de Laloubère, se distingue par la souplesse, l'élégance de formes, l'agilité ; elle est issue de l'ancienne race navarraise, mais beaucoup plus grande : on recherche surtout ces animaux comme chevaux de selle[1]. Quant à l'agriculture proprement dite, elle livre surtout au commerce des céréales et des vins, parmi lesquels on distingue les crus de Rabastens, de Castelnau-Rivière-Basse, de Madiran, presque toujours mélangés pour les consommateurs. Dans la plaine, les vignes qui croissent en « hautains » autour des érables et des échalas de châtaigniers jusqu'à la hauteur de 4 ou 5 mètres, et les tiges pressées des maïs, qui rappellent des fourrés de bambous par leurs étonnantes dimensions, donnent à la campagne une physionomie toute particulière. Mais quelques-unes des hauteurs qui dominent la plaine sont mal cultivées ou même couvertes de landes. Telles sont en partie les terrasses d'alluvions glaciaires d'Ossun, où plusieurs noms et des retranchements témoignent d'anciens combats. Au milieu de ces landes, qui ressembleraient à celles de la Bretagne, si la vue des monts n'y remplaçait celle de la mer, s'alignent plusieurs rangées de tombelles, se dressant pour la plupart sur les hauteurs : on n'en compte pas moins d'une centaine sur 15 kilomètres de distance. Peu de contrées sont aussi riches en monuments de ce genre[2].

A l'est de la plaine de l'Adour se prolongent parallèlement des chaînes de coteaux que le chemin de fer de Toulouse traverse par une série de tunnels peu rassurants, creusés en partie dans la roche désagrégée. Ces coteaux, les vallées intermédiaires et le plateau de Lannemezan, encore revêtus de bruyères et mal arrosés par le canal de la Neste, ne possèdent point de ville importante ; mais un des villages les plus élevés de la région, Capvern, est devenu récemment très-célèbre par ses eaux thermales, salines et ferrugineuses, des plus efficaces contre plusieurs maladies. Au-dessus de l'étroit vallon qui descend de Capvern à la rivière d'Arros, affluent de l'Adour, on voit se dresser la superbe tour de Mauvezin, l'un des plus fiers donjons du Midi.

La région du département qui appartient au bassin du Gave est celle où se pressent les merveilles les plus admirées de toute la chaîne pyrénéenne. Dans cet espace étroit on peut voir se succéder comme les tableaux d'un panorama, la vallée d'Argelès, où l'horizon des grandes montagnes se montre à travers le branchage des noyers, la sombre gorge de Pierrefitte, où l'on entend gronder le Gave sans même l'apercevoir au fond du gouffre, le bassin triangulaire de Luz, tout empli du murmure des eaux ruisselantes, les lacs et les prodigieux éboulis du Néouvielle et d'Ardiden, les « oules » de Troumouse et d'Estaubé avec leurs pâturages où viennent s'effondrer les blocs de glace, le cirque de Gavarnie avec ses gradins neigeux et sa cataracte ondoyante, le Vignemale à l'énorme paroi surplomblant le glacier. C'est aussi l'attraction des eaux thermales qui a fait de cette contrée si belle un des grands lieux de rendez-vous du monde voyageur. Les thermes sulfureux de Baréges, dans l'étroite vallée du Gave de Bastan, ont une efficacité toute spéciale pour le traitement des douleurs et des blessures ; les eaux de Saint-Sauveur, qui sourdent non loin de Luz, au bord d'un défilé du Gave, franchi par un pont superbe de 65 mètres de hauteur, agissent principalement sur le système nerveux, tandis que les diverses fontaines de Cauterets, coulant à diverses hauteurs au-dessus et au-dessous du confluent des deux gaves de Géret et de Lutour, sont employées à peu près contre toutes les maladies, suivant la composition chimique des sources : jusqu'à seize mille malades vont chaque année demander leur rétablissement aux eaux de Cauterets, et dans le nombre beaucoup d'Espagnols, qui viennent d'utiliser aussi les sources de Pan-

[1] Gustave Heuzé, *France agricole, Région du sud-ouest.*

[2] De Nansouty, Lud. Letronne, *Bulletin de la Société Ramond.* Juillet 1870.

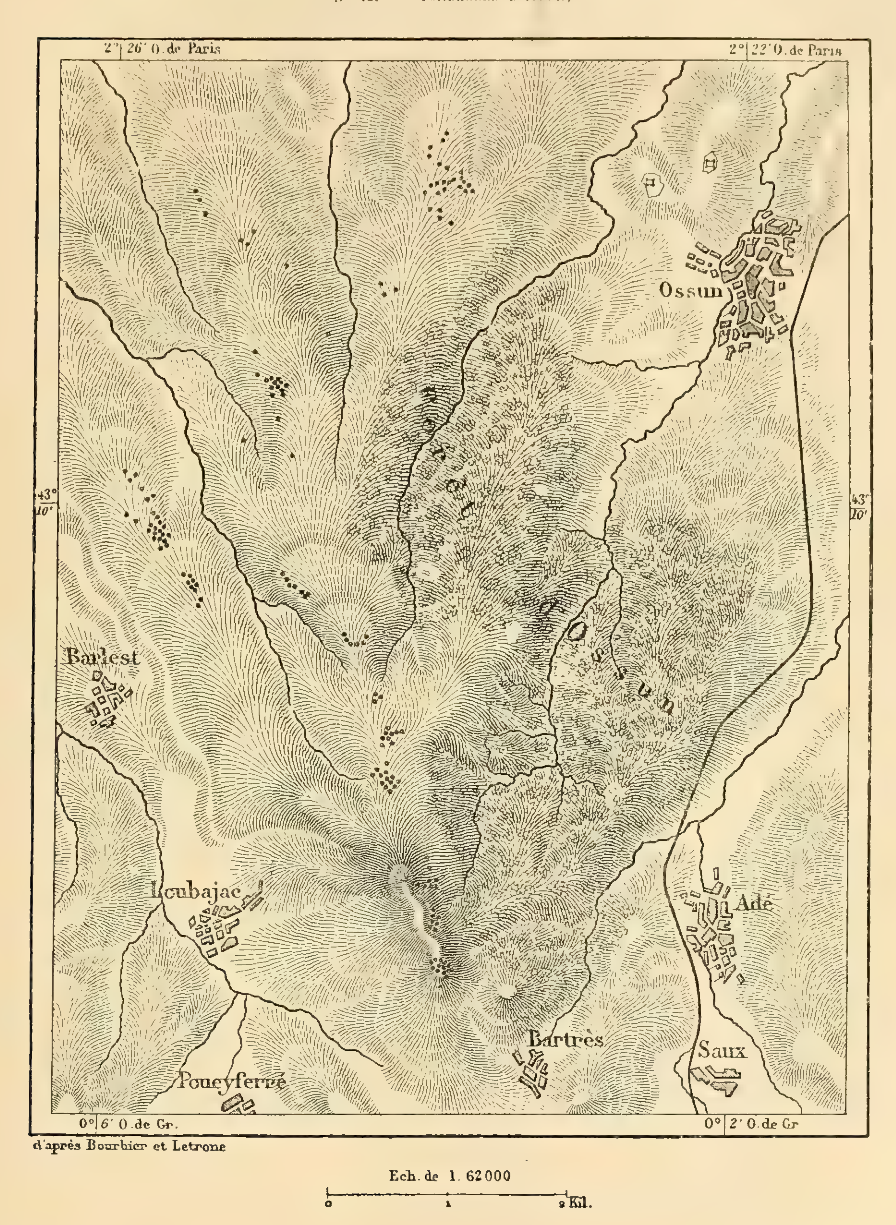


TYPES ET COSTUMES DE LA VALLÉE D'OSSUN

Dessin de D. Maillard, d'après des photographies

ticosa, sur le versant méridional des Pyrénées. Les bains de Cauterets appartiennent pour la plupart à la commune de Saint-Savin, qui garda jusqu'à la veille de la Révolu-

N° 42. — TOMBELLES D'OSSUN.



d'après Bourbier et Letrone

Ech. de 1. 62000

0 1 2 Kil.

tion sa constitution à la fois fédérative et théocratique. La très-remarquable église romane de l'ancienne abbaye suzeraine s'élève sur un promontoire boisé au centre du bassin d'Argelès.

A l'issue de la haute vallée du Gave, là où l'ancien glacier débordait largement en

poussant devant lui un demi-cercle de moraines, la forteresse délabrée de Lourdes gardait jadis les défilés du Gave. La ville a des carrières de marbre et d'ardoises; ses vaches laitières, connues comme race spéciale, sont parmi les meilleures de la France; mais la grande célébrité de Lourdes lui vient des visions d'une bergère : une anfractuosité du rocher, où coule un filet d'eau dérivé du Gave, attira jusqu'à deux cent cinquante mille pèlerins dans une année. Déjà toute une ville religieuse, église, chapelles, couvent, s'élève autour de la grotte sur les deux bords du Gave[1].

Le versant français des Pyrénées Occidentales, qui comprend l'ancien Béarn, et le ci-devant « royaume » de Navarre, avec la Soule et le Labourd du pays Basque, a pris le nom de département des Basses-Pyrénées. La plus grande partie de ce territoire se trouve en effet dans la région des basses montagnes et des coteaux pyrénéens; pourtant les sommets qui se dressent au sud des vallées d'Ossau et d'Aspe appartiennent encore à la grande crête et sont revêtus de neiges pendant les deux tiers ou les trois quarts de l'année. Quant au plateau raviné qui s'étend au nord du gave de Pau, il se compose de terrains de transport d'origine glaciaire. Quoique possédant des mines de fer, d'anthracite, de sel, une industrie assez active, un port commerçant et la principale voie d'échanges entre la France et l'Espagne, le département est surtout un pays agricole; mais le sol n'y est point encore exploité comme il devrait l'être. Les *touyas*, fourrés d'ajoncs, de fougères et de bruyères diverses, au milieu desquels croissent çà et là des chênes « tauzins », couvrent, sur les collines avancées des Basses-Pyrénées, un espace énorme de trois cent dix-sept mille hectares. A la place de ces landes pourraient s'étendre des champs cultivés et riches en produits; mais les paysans de la contrée, accoutumés de tout temps à utiliser les touyas pour la litière de leurs animaux, ne peuvent s'habituer à l'usage d'autres engrais; maint paysan possède en touyas un domaine plus étendu que ses champs cultivés et parfois même il lui est arrivé de les payer plus cher[2]. On comprend qu'avec de pareilles méthodes d'agriculture la population ne trouve pas dans la contrée des ressources suffisantes, quoique le nombre moyen des habitants par kilomètre carré ne soit pourtant pas plus élevé que dans le reste de la France. Le département des Basses-Pyrénées, nous l'avons vu, est celui qui fournit à l'émigration vers le Nouveau Monde le contingent le plus considérable. Il est vrai que, par compensation, un assez grand nombre d'étrangers sont domiciliés dans le pays; néanmoins la population du département ne cesse de s'amoindrir. En tenant compte de l'excédant des naissances, elle a diminué de 40,000 habitants dans les quarante dernières années[3].

Entré dans l'arrondissement de Pau, le Gave passe au-dessous de l'église de Betharram, délaissée des pèlerins au profit de Lourdes sa voisine; puis, au pied de la tour pittoresque de Coarraze, dont le vieux château fut rasé en 1503, il envoie une petite partie de ses eaux pour fertiliser la riche plaine, où les villages se succèdent en une interminable rue. L'industrie proprement dite s'ajoute à l'agriculture pour accroître la prospérité de la contrée. Coarraze est un village de filatures, tandis qu'en face, la ville de Nay possède

[1] Communes les plus importantes des Hautes-Pyrénées en 1876 :

Tarbes	21,300 hab.	Lourdes	5,450 hab.
Bagnères-de-Bigorre	9,500 »	Vic-Bigorre	3,650 »

[2] Calvet, *Progrès rural dans les Pyrénées*.

[3]

Superficie des Basses-Pyrénées.	Population en 1876.	Population kilométrique
7,623 kilomètres carrés.	431,525 habitants.	57 habitants.

de grandes usines, minoterie, tanneries, fabriques de bérets, de ceintures de laine et de fez : son activité industrielle date du commencement du seizième siècle.

Pau, l'ancienne capitale du Béarn, n'est pas bâtie dans la plaine du Gave ; elle s'élève au-dessus du torrent, sur le bord d'une terrasse, d'où l'on contemple ce magnifique horizon des Pyrénées, qui n'a pas moins contribué que le climat à faire de Pau un lieu de rendez-vous et de séjour pour les valétudinaires et les étrangers. Pau est en effet, comme Nice, Pise et Alger, une de ces villes de guérison où les malades accourent de l'Angleterre, du fond de la Russie et même de l'Amérique. Le climat de Pau est surtout remarquable par ses qualités sédatives ; les vents y soufflent rarement avec violence ; les excès de froid et de chaud, de sécheresse et d'humidité surabondante ne s'y font guère sentir ; nulle ville ne peut être mieux choisie pour servir de lieu d'attente aux étrangers qui doivent se rendre aux eaux thermales des Pyrénées. Aussi la grande industrie de Pau est-elle précisément de recevoir ces trois ou quatre mille visiteurs qui viennent y résider tous les ans : le travail manufacturier, qui se fait surtout au bas de la ville, et sur l'autre rive du Gave, dans le grand village de Jurançon, célèbre par ses vins, ne s'exerce guère que pour la consommation locale ; cependant les toiles et les mouchoirs de Pau sont exportés au loin.

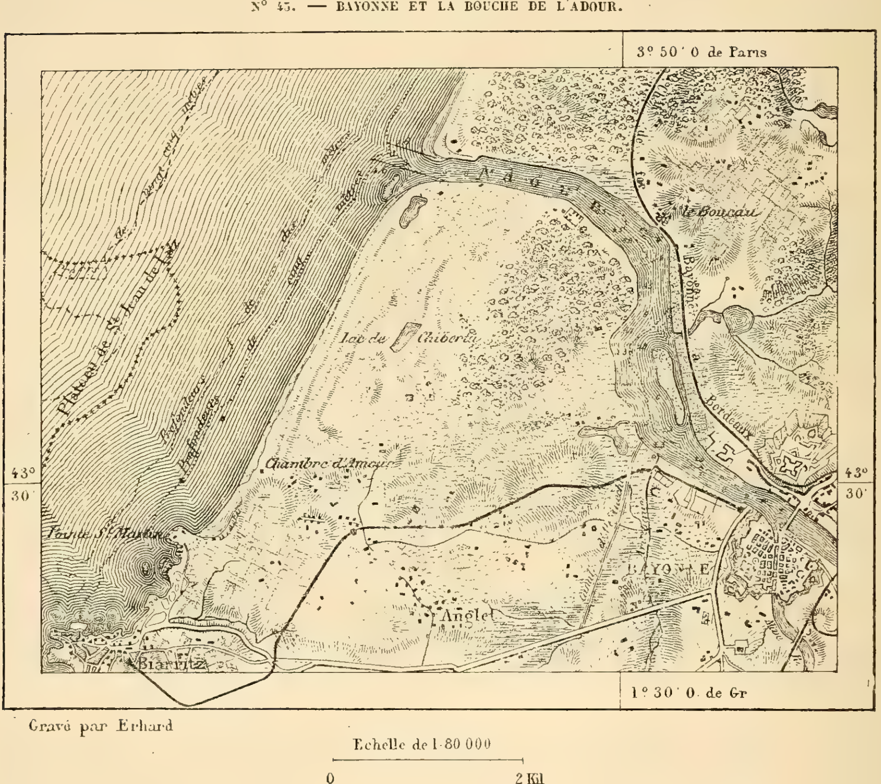
L'ancien château royal de Pau est à bon droit célèbre parmi les monuments du Midi de la France, à cause de son architecture imposante, des objets d'art qu'il possède, statues et tapisseries, des souvenirs qu'y ont laissés Jeanne d'Albret et Henri IV. Dans les environs, plusieurs autres édifices, vieux châteaux ou villas modernes, sont bien connus à cause des sites admirables qui les entourent. Au nord-est de Pau, par delà les landes du Pont-Long, encore parsemées de tombes gauloises, se trouve l'ancienne ville de Morlaas, qui fut avant Pau la capitale du Béarn ; plus loin, dans la même direction, au-dessus de la vallée de l'Arros, se dresse le donjon de Montaner, l'une des plus puissantes forteresses érigées par Gaston Phœbus ; sur un coteau dominant les campagnes du Gave, à l'ouest de Pau, on visite la cathédrale romane de Lescar ; enfin, la ville d'Orthez, chef-lieu d'arrondissement qui fut aussi pour un temps capitale de la contrée, et même, durant la Réforme, siége d'université, possède deux monuments remarquables mais trop réparés, un pont fortifié du moyen âge unissant la ville à son faubourg d'outre-Gave, et la superbe tour de Moncade, donjon de l'ancien palais des comtes de Foix. Orthez, quoique peu animée, a des tanneries et des mégisseries nombreuses, de grandes usines sur une puissante chute du Gave, et ses négociants sont les principaux expéditeurs des jambons dits de Bayonne.

La haute région montagneuse du département n'appartient pas au bassin du gave de Pau, mais à celui du gave d'Oloron. Les villages thermaux des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes, dont les sources sulfureuses sont utilisées quelquefois dans une année par dix ou douze mille malades, se trouvent dans la vallée d'Ossau, non loin de la base du pic du Midi de Pau, qu'entourent tant de sites admirables. Là quelques restes des anciennes mœurs subsistent encore dans les hameaux écartés et l'élégant costume des montagnards s'est maintenu jusqu'à nos jours. La ville même d'Oloron-Sainte-Marie, dont les quartiers se prolongent au bord des routes divergentes, est à 10 kilomètres en dehors de la montagne, au confluent du gave d'Aspe et du gave d'Ossau. Fort bien située pour servir d'intermédiaire entre la plaine et les hautes vallées, entre le Béarn et le pays Basque, Oloron a le privilége de posséder aussi la seule route carrossable qui traverse de part en part toute la chaîne des grandes Pyrénées ; aussi fait-elle, non sans contrebande, un commerce important avec l'Espagne par cette route dite du Somport « Summum Pyrenæum », et de nombreux Aragonais et Navarrais viennent travailler dans ses fabriques de draps, ses filatures et autres usines. Une autre richesse du district d'Oloron est la précieuse race

bovine de la vallée de Barétous, que l'on voit s'ouvrir au sud-ouest; les animaux de cette race, très-petits, mais vifs, forts et intelligents, sont le type par excellence de la race béarnaise et servent à la régénérer. Les eaux médicinales sont nombreuses dans cette partie des Pyrénées, comme dans les autres régions de la chaîne; les plus appréciées sont celles de Saint-Christau : on attribue à des traces de cuivre leur efficacité toute spéciale contre les maladies de la peau.

En descendant le cours du gave d'Oloron, à l'ouest du plateau raviné dont un vallon, tributaire du gave de Pau, enferme la ville commerçante de Monein, on traverse successivement Navarrenx, naguère petite place forte, et Sauveterre, qui garde d'importants débris de ses fortifications du moyen âge et d'où l'on contemple une des plus belles vues

N° 43. — BAYONNE ET LA BOUCHE DE L'ADOUR.



de la contrée, sur les vallées verdoyantes et la montagne, déjà lointaine et bleue. En aval de Sauveterre, près du village d'Oraas, se trouvent des gisements considérables de sel gemme, appartenant à la même formation que les sources salines de Salies, étape intermédiaire sur la route d'Orthez à Saint-Palais. Il y a vingt ans, quand les fontaines de sel étaient encore la propriété indivise de tous les citoyens mariés de la commune, la ville de Salies était d'un tiers plus populeuse ; mais la prise de possession des sources par le gouvernement et la maladie des vignes ayant ruiné beaucoup de familles, plus de 2,000 habitants émigrèrent vers le Nouveau Monde. On essaye maintenant de rendre la prospérité à Salies en attirant la grande foule des malades vers son établissement de bains, car peu de sources sont aussi riches que les siennes en principes salins et produisent des effets thérapeutiques plus remarquables. Dans les environs de Bayonne, à Briscous, à Villefranque, se trouvent aussi des gisements de sel gemme exploités. Jadis, les sources

de Briscous s'épanchaient en marécage, dont l'eau saumâtre allait se confondre avec celle de la rivière Ardanabia[1].

Les communes populeuses de l'intérieur du pays Basque, dans les vallées du Saison, de la Bidouze, de la Joyeuse, de la Nive et de la Nivelle, se composent pour la plupart de hameaux pittoresques épars au milieu des arbres. Tardets, sur le haut Saison, est devenu un grand et prospère atelier pour la fabrication des sandales. Mauléon-Licharre, ancienne capitale de la Soule et chef-lieu d'arrondissement, a son ancien château du « Mauvais Lion » et son pont gracieux, aux arcades ogivales festonnées de lierre; Hasparren, entourée de landes, a ses nombreux ateliers de cordonnerie, ses fabriques de drap; elle existait du temps d'Auguste, et l'on y a trouvé une inscription devenue célèbre, constatant que son municipe obtint que la Novempopulanie resterait distincte de la Gaule. Saint-Jean-Pied-de-Port a sa petite forteresse au confluent des trois Nives, d'Arnéguy, de Béhérobie, de Lauribar : de là son nom de « Pied-de-Port ». Le plus célèbre des « ports » dont elle défend l'entrée est celui de Roncevaux; un faubourg, Uhart-Cize, situé entre les deux Nives d'Arnéguy et de Béhérobie, rappelle le fameux « défilé de Cizre » dont parle la chanson de Roland et que l'on désigne aujourd'hui par le nom de Val-Carlos. Près de Saint-Jean-Pied-de Port est une de ces colonies de chrestias (ou crétins), que le nom actuel de « cagots », importé du nord, désigne depuis le seizième siècle seulement; il ne faut donc point y voir les descendants des Visigoths. Jadis on les tenait en grand mépris et la tradition populaire les disait issus des porcs; néanmoins ils sont en général intelligents, forts et d'une santé florissante : les familles de cagots sont beaucoup plus saines et plus belles que celles de leurs voisins d'autres races[2].

La vie du pays Basque et de la basse vallée de l'Adour s'est portée principalement sur le littoral. Bayonne, longtemps la supérieure et maintenant encore presque l'égale de Pau par l'importance de sa population, la dépasse de beaucoup par l'industrie et le commerce. Quoique forte place de guerre, entourée de murs et dominée au nord par une puissante citadelle, Bayonne semble une ville ouverte, grâce à ses promenades, à ses places et aux larges espaces de lumière que lui ménagent vers l'horizon la Nive et l'Adour; les maisons de la ville, peintes, à l'espagnole, de couleurs diverses, contribuent aussi à lui donner un air de gaieté; sa cathédrale, édifice gothique du douzième et du treizième siècle, est un des plus remarquables édifices du midi de la France. Comme cité maritime, Bayonne est encore loin d'avoir toute l'activité que semblerait devoir lui assurer sa position vers l'angle du golfe de Gascogne, entre Bordeaux et Bilbao : les périls de la mer de Biscaye, les obstacles si difficiles à surmonter que la barre d'entrée de l'Adour oppose aux navires, les réglementations gênantes imposées par les chefs militaires, les avantages qu'ont en revanche les négociants à expédier directement par le chemin de fer leurs marchandises sur l'Espagne ou sur Bordeaux, enfin l'impulsion particulière que les nombreux juifs espagnols et portugais de Bayonne[3], moins aptes au trafic maritime qu'aux affaires de banque, ont donnée au commerce, n'ont laissé à Bayonne qu'un rang peu élevé parmi les marchés de la France; récemment toutefois, le port a été relativement actif à cause de la guerre qui forçait le mouvement des échanges à prendre la direction de la mer[4]. Quant aux petits havres du littoral basque, Guethary, Saint-Jean-de-Luz, ils n'ont

[1] Production moyenne du sel dans les Basses-Pyrénées. . . . . 11,000 tonnes.

[2] *Bull. de la Soc. des sciences, lettres et arts de Pau*, 1876.

[3] Israélites de Bayonne, d'après le recensement de 1872 . . . . 794 personnes.
» » d'après les registres du grand rabbin. . . . . 1,520 »

[4] Mouvement du port de Bayonne : 1874. . . . . 1,344 navires jaugeant 144,127 tonneaux.
1875. . . . . 1,460 » » 164,527 »

plus aujourd'hui la moindre importance commerciale et leurs marins si hardis n'ont plus à s'occuper que de la pêche. Et pourtant les ancêtres de ces hommes fréquentaient les côtes de l'Amérique du Nord avant Colomb ! Dans le pays Basque, la tradition unanime attribue la découverte du Nouveau Monde à un certain Echaïde, et cette tradition n'a rien que de plausible, puisque, dès le milieu du quinzième siècle, les cartes indiquent au loin dans l'Atlantique occidental des îles des *Bacalaos* ou des « Morues » et que ce nom basque s'est conservé pour l'île de Terre-Neuve jusqu'à une époque récente. La désignation de Cap-Breton, empruntée à l'ancien port de l'Adour, a été appliquée par les marins eskuaras à la grande île du littoral de la Nouvelle-Écosse[1]. Il est vrai que, bien

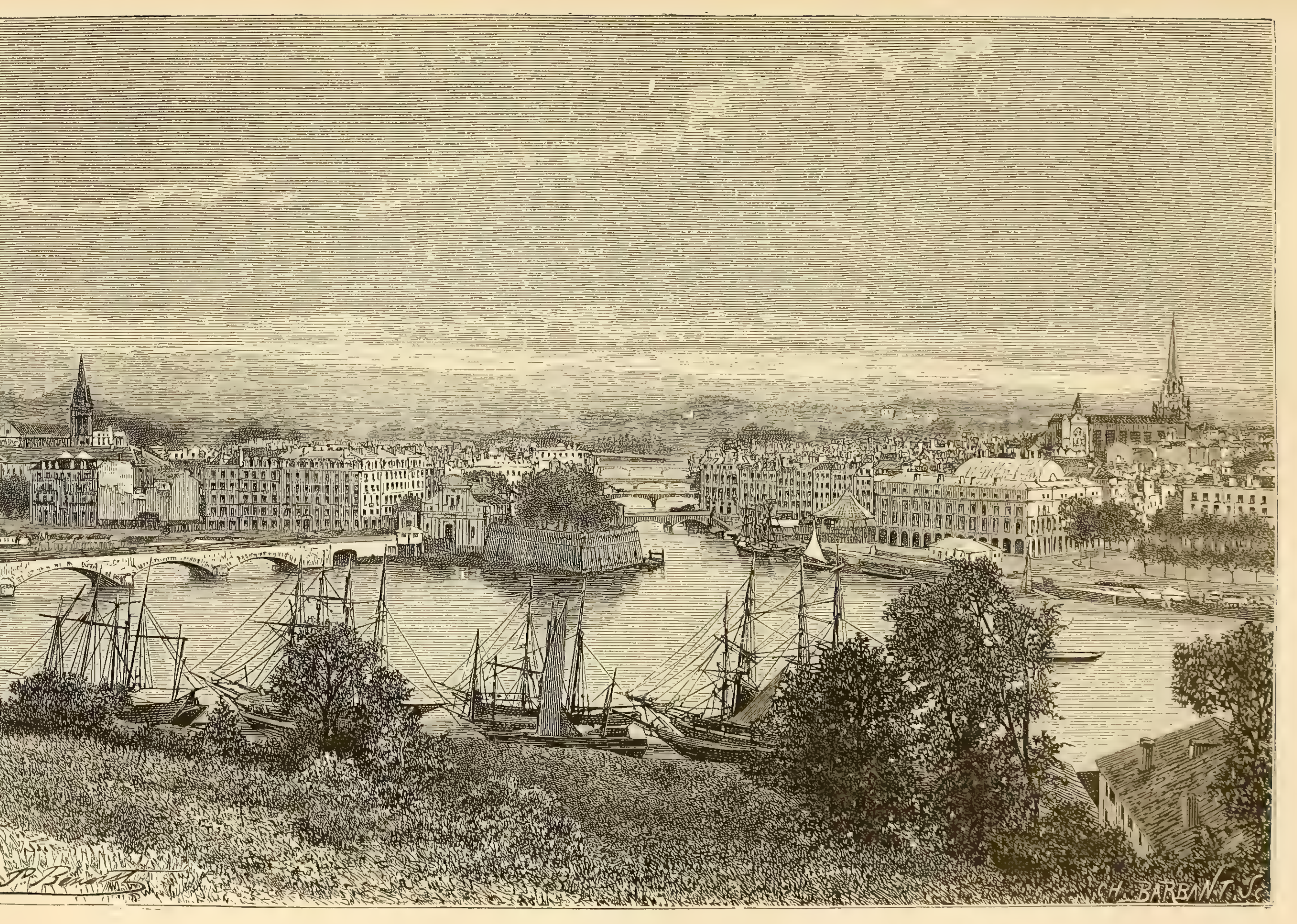
N° 44. — RADE DE SAINT-JEAN-DE-LUZ.

Echelle de 1 : 200.000

avant les Basques, les Scandinaves avaient déjà visité les côtes septentrionales du continent américain.

Actuellement on travaille à la prolongation de la jetée de Socoa pour la rattacher au banc d'Arta, à l'entrée de la baie de Saint-Jean-de-Luz, et garantir ainsi les navires de la houle du large ; mais dût cette œuvre être menée à bonne fin, l'ancien port de Luz ou Lohitzun, vers lequel ne convergent point les routes commerciales, ne reprendrait point son ancien rang maritime. L'importance de ces villes du littoral est maintenant dans la beauté de leurs plages lavées par le flot marin. C'est là ce qui a fait la rare prospérité de Biarritz, la ville de bains cosmopolite ; c'est là ce qui transformera peut-être le village

[1] Goyetche, *Histoire pittoresque de Saint-Jean-de-Luz*. — P. Gaffarel, *Explorateur*, n° 52, tome III, n° 7. — J.-G. Kohl, *Aus allen Welttheilen*, novembre 1875.



BAYONNE. — CONFLUENT DE LA NIVE ET DE L'ADOUR, VUE PRISE DE LA CITADELLE.

Dessin de E. Benoist, d'après une photographie de M. Neurdein.

d'Hendaye, si bien situé entre la Bidassoa et la mer, en face de Fontarabie et de son âpre montagne[1].

Le département du Gers, ainsi nommé de la petite rivière jaunâtre du Gers, qui le traverse du sud au nord, occupe la plus grande partie des plateaux de débris qui se sont amoncelés, pierre à pierre, à l'issue des hautes vallées de l'Adour et de la Neste, et que les eaux pluviales ont découpés depuis en chaînes de coteaux divergents. Cette région de l'ancienne Gascogne, habitée principalement par des populations d'origine ibère, se trouvait en dehors des grandes voies historiques, car les mouvements des peuples et des armées devaient surtout s'accomplir dans la vallée de la Garonne, de Toulouse à Bordeaux, et le long de la base des Pyrénées ; d'ailleurs la disposition même des rangées de collines eût rendu jadis le pays difficile à traverser dans la direction de l'est à l'ouest ; il n'était facilement accessible que dans le sens des vallées. Nul grand confluent, nul lieu de convergence naturelle pour de nombreux chemins ne se trouve dans la contrée et ne favorisait la création de villes considérables ; mais partout les vallées se prêtaient à la culture, tandis que les coteaux voisins n'étaient que trop bien situés pour permettre aux barons d'ériger un château dominateur : nombre de vieux donjons se dressent encore çà et là sur les hauteurs et rappellent les guerres incessantes du moyen âge. Actuellement, le Gers est une région essentiellement agricole, possédant plus de 100,000 hectares de vignobles ; sa faible industrie ne peut subvenir qu'à la consommation locale ; de tous les départements de France, il est celui qui emploie le moins de houille. La population de la contrée est d'un tiers au-dessous de la moyenne, et pourtant elle diminue encore d'après les derniers recensements[2].

La partie la plus fertile et la plus riante du Gers est celle qu'arrosent les eaux de l'Adour et de ses affluents, sur les confins des Hautes-Pyrénées, des Basses-Pyrénées et des Landes ; mais immédiatement au-dessus de ces campagnes riantes de Riscle et de Plaisance s'élèvent les coteaux du pays d'Armagnac, fort importants par leurs vignobles dans l'économie générale de la France. Quelques vins rouges des coteaux ont une saveur agréable, mais presque tous les vins de la contrée sont employés soit pour le coupage, soit pour la fabrication de l'eau-de-vie ; après le « cognac », la meilleure eau-de-vie de France est « l'armagnac ». Cazaubon, près duquel se trouvent les bains de boue ferrugineuse de Barbotan, est un des principaux marchés des eaux-de-vie du bas Armagnac ; Eauze, l'antique cité ibéro-romaine d'Elusa, qui fut la métropole de la Novempopulanie, fournit avec Montréal les crus du Ténarèse ; Aignan, où l'on voit les restes du premier château des seigneurs de l'Armagnac, Vic-Fezensac, vieille cité féodale, Jégun, bourg situé dans le voisinage des eaux thermales fréquentées de Castéra-Verduzan, Valence, Condom, sont les lieux d'expédition des eaux-de-vie du haut Armagnac. Condom est le grand entrepôt des denrées du pays, et la Bayse (ou Baïse), dont les eaux troubles, rendues navigables depuis la fin du seizième siècle, vont se déverser dans la Garonne vis-à-vis d'Aiguillon, emporte une quantité considérable de produits. Quoique fort importante, la vallée

[1] Communes les plus importantes des Basses-Pyrénées en 1876 :

Pau	28,900 hab.	Hasparren (villages dispersés)	5,550 hab.
Bayonne	27,400 »	Biarritz	5,500 »
Oloron-Sainte-Marie	8,650 »	Salies	5,150 »
Orthez	6,600 »	Monein	4,500 »

[2]

Superficie du Gers.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,280 kilomètres carrés.	283,550 habitants.	45 habitants.

de la Bayse n'a pas encore de chemin de fer qui en remonte le cours jusqu'à Mirande, la ville capitale du pays d'Astarac, devenue chef-lieu d'arrondissement.

La vallée du Gers, arrosée par une rivière moindre que la Bayse, a pris néanmoins un rôle plus considérable dans l'histoire contemporaine, peut-être parce qu'elle s'ouvre presque directement au sud d'Agen, la principale étape intermédiaire sur la route de Toulouse à Bordeaux. C'est aussi vers le milieu de la longueur de la vallée du Gers que se trouve le chef-lieu du département, la ville d'Auch, dont le nom basque semble être encore celui des Ausques ou Eskuaras qui la fondèrent sous le nom d'Elliberre. Vue du faubourg industriel qui s'étend au bord de la rivière, Auch paraît vraiment fort imposante avec son escalier monumental, orné de fontaines, qui gravit la pente rapide de la colline, sa tour dite de César, quoique élevée au quinzième siècle, sa majestueuse cathédrale, où l'on admire les stalles si gracieusement sculptées du chœur et des vitraux, considérés comme les plus beaux de la dernière période ogivale.

En remontant la vallée du Gers vers Masseube et le plateau de Lannemezan, le voyageur traverse le petit village de Sansan, naguère inconnu, et maintenant célèbre, grâce aux explorations paléontologiques de Lartet et d'autres savants qui ont découvert et classé les ossements fossiles appartenant à des animaux disparus, mammifères, oiseaux et reptiles. D'autres gisements de moindre importance que la colline de Sansan, devenue propriété nationale, se trouvent dans cette région et plus à l'est, vers le bas Comminges: à l'époque où se firent ces immenses dépôts de cadavres, la surface de la contrée était tout autre et les rivières qui en ravinaient la surface ne prenaient point leur origine dans le plateau lui-même; elles descendaient directement des grandes Pyrénées. Pour expliquer la richesse vraiment extraordinaire de la faune de Sansan, Lartet imagine l'ancienne existence d'un lac et de plages où venaient s'échouer les animaux entraînés [1].

La vallée inférieure du Gers est fort riche. La ville de Fleurance, régulièrement bâtie, mérite son nom par la beauté de ses cultures : sa campagne est la plus fertile de tout le département et produit des céréales et d'autres denrées en abondance. Lectoure, dont la position, sur un haut promontoire, offre quelque ressemblance avec celle d'Auch, domine des campagnes qui sont également d'une grande fécondité. La ville est elle-même remarquable par ses belles promenades, par ses débris de l'époque romaine, surtout par sa fontaine d'Houndélie, d'où s'échappe un ruisseau portant encore le nom grec d'Hydrone : en dehors du littoral méditerranéen, c'est dans l'arrondissement de Lectoure que le patois roman contient, dit-on, le plus de mots d'origine hellénique. Les villes de la région orientale du département, appartenant aux anciens pays de Lomagne et de Comminges, n'ont guère d'autres curiosités que des restes de châteaux et d'abbayes du moyen âge. Le principal centre de population de cette contrée est l'Isle-Jourdain, sur la Save, à moitié chemin d'Auch à Toulouse. Ainsi que Lombez, son chef-lieu, elle fait un commerce important d'oies grasses et de bestiaux [2].

Trois régions bien distinctes constituent le département de Tarn-et-Garonne : les coteaux de la Lomagne orientale, dépendant jadis de la Gascogne ; les campagnes rive-

[1] *Bulletin de la Société géologique de France*, 1872.

[2] Communes les plus importantes du Gers en 1876 :

Auch	13,800 hab.	Fleurance	4,550 hab.
Condom	7,850 »	Eauze	4,250 »
Lectoure	5,500 »	Vic-Fezensac	4,000 »
L'Isle-Jourdain	4,650 »	Mirande	3,800 »

raines de la Garonne, du Tarn, du bas Aveyron, qui appartenaient, d'un côté au Languedoc, de l'autre à l'Agenais; enfin les plateaux du nord et de l'est, qui font déjà partie des hauteurs avancées du Quercy et du Rouergue. Formé, sous le premier empire, des lambeaux des circonscriptions voisines, le Tarn-et-Garonne est, après la Seine, le Rhône et Vaucluse, le département le plus petit de la France [1]; quoiqu'une partie du sol en soit très-riche, productif en bons vins, et que les cultures couvrent le territoire presque en entier, quoique l'industrie soit assez développée à Montauban et dans les autres villes, cependant la population de la contrée est au-dessous de la moyenne, et depuis 1821 elle a encore diminué de plus de 16,000 personnes.

Le chef-lieu de la Lomagne, Beaumont, patrie de Fermat, sert de débouché à la vallée de la Gimonne et possède diverses fabriques de toiles, de lainages, de faïences, de cuirs; elle est renommée pour ses champs d'ail. Toutes les villes de la rive gauche de la Garonne, Verdun-sur-Garonne, Nicolas-de-la-Grave, Auvillars, pourtant si favorisées par la fertilité naturelle de leurs campagnes, ont diminué en population; leurs diverses fabriques ne peuvent soutenir la concurrence avec celles des grandes villes. De l'autre côté du fleuve, au milieu des terres alluviales apportées par la Garonne et le Tarn, Castel-Sarrasin prospère; elle a toujours son important commerce de vins, de céréales et d'autres denrées agricoles, que produit la riche plaine, trop souvent dévastée par les inondations de la Garonne.

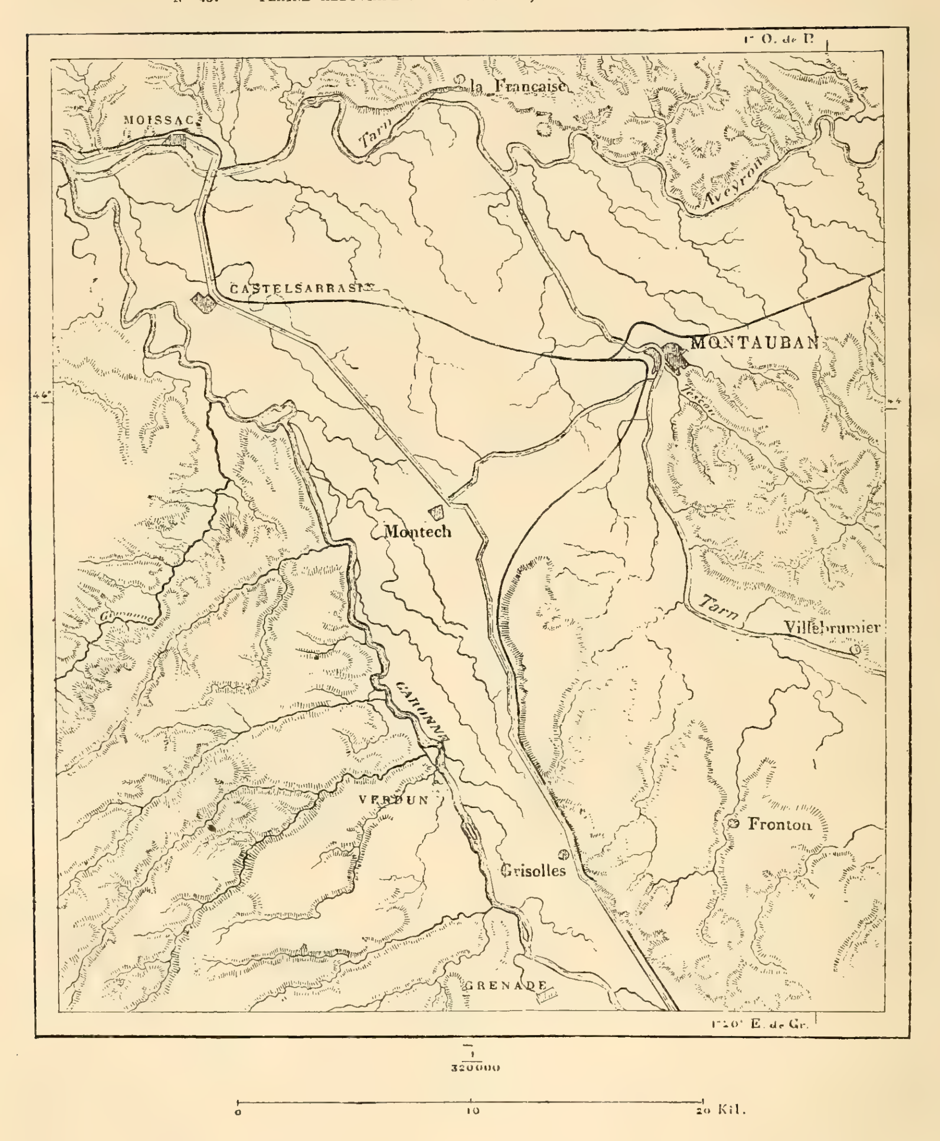
Montauban, la grande ville du département, se présente majestueusement sur la haute berge du Tarn, qui se continue au sud-est par une longue terrasse dominant le cours du ruisseau le Tescou : à l'ouest, de l'autre côté du Tarn, se développe la vaste plaine uniforme où le faubourg de Ville-Bourbon prolonge ses rues dans toutes les directions : un des plus beaux ponts de France, bâti au commencement du quatorzième siècle aux frais du municipe, unit les deux rives de sa large chaussée horizontale, longue de plus de 200 mètres et reposant sur huit piles que séparent des arcades ogivales. Par sa position géographique, Montauban jouit de grands avantages : elle occupe un angle extrême du plateau central, au-dessus des campagnes où convergent les routes naturelles qui longent la Garonne, le Tarn, l'Aveyron, toutes rivières navigables et d'ailleurs unies par des canaux; en outre, une des grandes voies ferrées du réseau central de la France vient rejoindre à Montauban la ligne maîtresse du Midi. Si Toulouse, la puissante métropole du Languedoc, ne se trouvait à une distance relativement peu considérable, nul doute que Montauban ou telle autre ville voisine du confluent de la Garonne et du Tarn n'eût pris un rôle historique de premier ordre.

Du reste, Montauban a déjà eu sa période de grandeur et de prospérité. En 1570, lorsqu'elle fut devenue l'une des quatre places de sûreté garanties aux calvinistes, elle se constitua administrativement en une petite république autonome, élisant elle-même ses propres magistrats, émancipant son industrie de toute entrave : c'est là que se réunissaient en synode les délégués de toutes les églises protestantes de France. Après un demi-siècle de liberté religieuse et d'autonomie administrative, quand l'exercice du culte réformé fut interdit, Montauban eut l'énergie morale et les ressources matérielles nécessaires pour résister à une armée de 20,000 hommes commandée par Louis XIII en personne et pour la repousser après 86 jours de siége; mais, douze années après, elle dut céder à Richelieu; elle ouvrit ses portes, perdit ses libertés et vit dépérir son industrie. Ainsi qu'il est arrivé à tant d'autres cités épuisées par d'héroïques efforts, Montauban est maintenant parmi les villes de province les plus calmes et les moins entre-

	Superficie de Tarn-et-Garonne.	Population en 1876.	Population kilométrique.
[1]	3,720 kilomètres carrés.	221,350 habitants.	59 habitants.

prenantes. Grâce à la force motrice que lui donnent les eaux du Tarn et à ses anciennes relations de commerce, elle possède toujours d'importantes manufactures de toiles à bluter les farines, de laines communes, d'étoffes diverses, des moulins, des tanneries, des fabriques de faïence ; ses chasselas dorés et ses chasselas roses s'expédient jusqu'en An-

N° 45. — PLAINE ALLUVIALE DE LA GARONNE, DU TARN ET DE L'AVEYRON.



gleterre ; mais elle a peu d'initiative pour accroître ses débouchés ou renouveler ses industries. Du reste, le goût des arts y est très-développé. L'hôtel de ville, situé à l'extrémité orientale du pont, possède une bibliothèque riche en documents relatifs à la Réforme et un musée remarquable, fort curieux pour l'histoire de l'art à cause des toiles originales, des copies, des dessins, des objets de toute espèce légués par Ingres à sa ville natale. La cathédrale contient aussi un tableau célèbre de ce peintre.

Dans les environs de Montauban, les principales curiosités naturelles sont celles que présentent les gorges de l'Aveyron, où pénètre le chemin de fer de Figeac. A l'entrée du premier défilé, l'ancienne ville féodale de Montricoux élève encore son mur d'enceinte et son donjon qui défendaient le passage. Plus loin, le château pittoresque de Bruniquel, dressé sur une roche à pic, au-dessus d'une grande usine métallurgique, domine le confluent de l'Aveyron et de la Vère; dans les falaises calcaires s'ouvrent des antres et des abris devenus fameux dans l'histoire de la science par les trouvailles les plus curieuses de la période paléolithique. Penne, la station suivante, appartenant au département du Tarn, est comme Bruniquel à la base d'un rocher portant les ruines d'une superbe forteresse du moyen âge; puis, après être rentré dans le Tarn-et-Garonne, en suivant les brusques tournants du défilé, on aperçoit, sur la rive droite de l'Aveyron, la ville de Saint-Antonin, bien connue des antiquaires par ses maisons du treizième siècle et par son hôtel de ville du douzième siècle, aux piliers sculptés; on exploite dans les environs des carrières de pierres lithographiques. Le bourg de Caylus, situé plus au nord entre deux causses arides où s'engouffrent les eaux, garde également dans ses vieilles maisons, son église, son château, quelque chose de sa physionomie du moyen âge.

Les plateaux que limite au sud le cours de l'Aveyron, continué à l'ouest par celui du Tarn, sont très-faiblement peuplés et n'ont point de villes curieuses qui retiennent le voyageur sur leurs pentes de roche ou d'argile. Seulement Caussade, au fond d'une vallée où passe la route de Montauban à Cahors, a quelque mouvement commercial. L'activité de la contrée a dû naturellement se concentrer aux abords de la grande plaine où se sont mêlées les alluvions de l'Aveyron, du Tarn et de la Garonne. Aussi est-ce non loin du confluent des deux principales rivières, à la base de coteaux plantés en vignes et en arbres fruitiers, que s'est bâtie la ville de Moissac, devenue chef-lieu d'arrondissement et l'un des marchés régulateurs des grains pour la France entière. Moissac possède un des monuments les plus curieux du Midi, un portail d'église qui est « un véritable musée de sculptures romanes » d'une rare beauté d'exécution; le cloître de l'ancienne abbaye, attenant à l'église, date, comme le célèbre portail, des premières années du douzième siècle, et ses colonnettes, alternativement simples et géminées, séparant des arcades ogivales et portant des chapiteaux sculptés, ont gardé toute la régularité de leur ordonnance. Les autres monuments de Moissac contrastent singulièrement avec ces restes du moyen âge: ce sont les deux ponts qui traversent le Tarn, en amont de la ville, l'un en pierre, portant le canal latéral à la Garonne, l'autre en fer laminé, livrant passage aux trains de chemin de fer.

En aval de Moissac, le département n'a qu'un seul groupe d'habitations qui ait titre au rang de ville, la riche et industrieuse Valence-d'Agen. On y montre encore la « Maison de la Foi » où siégèrent les inquisiteurs pour condamner au feu quarante-trois hérétiques [1].

Le département de Lot-et-Garonne, ainsi nommé des deux rivières qui viennent s'y réunir dans la plaine la plus féconde de la France, se divise comme le Tarn-et-Garonne en régions naturelles parfaitement distinctes par l'aspect et la composition du sol. Au

[1] Communes les plus importantes de Tarn-et-Garonne en 1876 :

Montauban	26,950 hab.	Caylus	4,500 hab.
Moissac	9,150 »	Caussade	4,050 »
Castel-Sarrasin	6,900 »	Valence	3,700 »
Saint-Antonin	4,900 »	Verdun	3,650 »
Beaumont-de-Lomagne	4,500 »	La Française	3,500 »

sud, les chaînes de collines du pays de Lomagne viennent se terminer par de brusques escarpements dans la plaine de la Garonne; au sud-ouest, s'étend la surface unie de landes boisées appartenant jadis au Bazadais, tandis qu'au nord des admirables campagnes que parcourt le fleuve, tout l'Agenais est occupé par des coteaux d'origine tertiaire, entre lesquels le Lot, le Dropt et de nombreux ruisseaux ont découpé de tortueuses vallées. Pris dans son ensemble, le département est fort riche, très-productif en denrées agricoles de toute espèce, surtout en céréales, en chanvre, en lin, en tabacs, en légumes, en fruits; il possède une race bovine des plus estimées; quelques industries y prospèrent; la misère est inconnue dans la contrée et, grâce à l'aisance générale, la mortalité moyenne est relativement très-faible. Cependant la population diminue à cause du petit nombre des naissances: à cet égard, le département peut être considéré comme le type de tant d'autres régions agricoles de la France[1].

Agen, le chef-lieu du département, est situé au pied d'un coteau couvert de jardins, de villas et de chapelles, sur la rive droite de la Garonne, qui serpente dans une plaine de sept à huit kilomètres de largeur; cette ville est la station principale entre Bordeaux et Toulouse, sur le point de croisement de la ligne de Paris à Tarbes par Auch. Son commerce est considérable. Sur sa grande place, dite du Gravier à cause des galets qu'y roulait autrefois la Garonne, se tiennent des foires d'une importance exceptionnelle où se vendent ces beaux bestiaux de la race agenaise, si remarquables par leurs formes élégantes et régulières, si appréciés des éleveurs à cause de la facilité avec laquelle on les engraisse. Agen expédie également, parmi tant d'autres denrées agricoles, les pruneaux renommés auxquels on donne son nom dans le commerce et qui proviennent surtout des coteaux de la vallée du Lot: de Bordeaux, les caisses de ces excellents fruits sont envoyées ensuite jusqu'aux extrémités du monde.

La ville d'Agen possède quelques monuments intéressants du moyen âge; en outre, elle a sur la Garonne un large pont de pierre, une élégante passerelle suspendue et l'admirable aqueduc sur lequel sont traînés les bateaux, tandis que d'autres embarcations glissent sous les arches; un viaduc de chemin de fer traverse le fleuve à quelques kilomètres en amont de la ville pour entrer dans la vallée du Gers et remonter vers Auch et Mirande. Sur les coteaux qui dominent au sud les campagnes de la Garonne, on visite les petites mais fort curieuses églises de Layrac, de Moirax, d'Aubiac; enfin, les villages des plateaux qui s'élèvent au nord sont remarquables surtout par les restes de leurs châteaux. Agen est la patrie de Jasmin, un des poëtes du Midi qui ont chanté les plus beaux vers dans l'idiome de leur patrie.

En aval d'Agen, la première ville de quelque importance commerciale est Port-Sainte-Marie. C'est en face que l'on voit s'ouvrir au sud-ouest la vallée de la Bayse, où pénètre la route de Nérac et de Condom. Nérac, antique ville romaine dont le nom reste inconnu, fut jadis capitale de royaume; Marguerite de Valois, Jeanne d'Albret, son fils Henri de Navarre qui devint Henri IV, résidèrent à Nérac dans un vaste château dont on voit encore quelques débris et qu'entourent des potagers toujours connus sous le nom de Jardins du Roi; la belle promenade de la Garenne, qui longe la Bayse sur un espace de près de deux kilomètres, possède aussi quelques constructions datant de cette époque de prééminence. Après la révocation de l'édit de Nantes, Nérac perdit ses habitants les plus actifs et la plus grande partie de son industrie; mais, depuis le commencement du siècle, sa prospérité et sa population se sont accrues de nouveau, grâce à la fertilité de la vallée, à l'expédition des vins et des eaux-de-vie de l'Armagnac, à l'étendue des forêts

	Superficie de Lot-et-Garonne.	Population en 1876.	Population kilométrique.
[1]	5,354 kilomètres carrés.	316,920 habitants.	59 habitants.

dont on a planté les landes à l'ouest de la Gelise et qui lui fournissent en abondance le bois et le liége pour ses tonnelleries, ses fabriques de bouchons et d'autres usines.

Diverses localités de cette région limitrophe de l'Armagnac et des grandes landes sont aussi fort intéressantes. Au sud-est, dominant la vallée de la Bayse, est l'ancienne ville fortifiée de Moncrabeau, la cité gasconne entre toutes, « le chef-lieu des menteurs, hâbleurs et craqueurs, » possédant encore la Pierre de la Vérité où s'asseyent tous ceux qui aspirent à faire partie de la Confrérie du Mensonge. Au sud-ouest de Nérac, près du confluent de la Gelise et d'un long ruisseau tributaire, est la ville industrielle de Mézin, dont les vins, expédiés à Londres pendant le quatorzième siècle, y jouissaient d'une grande réputation. Plus bas, près de la jonction de la Gelise et de la Bayse, s'élève le vieux château de Barbaste, transformé en usine et entouré d'autres établissements industriels; enfin, au nord-ouest, par delà de grands bois de pins et des landes, où se trouvent çà et là des monticules artificiels des âges préhistoriques, est la ville de Casteljaloux, ayant aussi diverses fabriques et des eaux minérales. Aux environs, des forges et une papeterie utilisent les eaux du ruisseau de l'Avance qui s'élancent à la surface du sol après s'être engouffrées plus haut au milieu des sables et des rochers. Toute la région est percée d'entonnoirs de fuite et de puits rejaillisants.

Aiguillon, qui domine les admirables campagnes où se réunissent la Garonne, le Lot et la Bayse, n'est qu'une petite ville, malgré sa position magnifique auprès du triple confluent; mais, dans ce riche pays, les moindres communes ont de l'importance. Clairac, ancienne ville protestante située sur une colline que vient effleurer le Lot par son avant-dernier méandre, est célèbre par ses vins blancs liquoreux, dits « vins pourris » à cause de l'extrême maturité des raisins employés à la vendange; Castelmoron, plus haut dans la vallée du Lot, est réputé surtout pour ses vins rouges; Sainte-Livrade a ses pruneaux exquis; Villeneuve-sur-Lot, chef-lieu d'un arrondissement, bâti sur les deux rives du Lot, mais principalement sur la rive droite, est le centre d'une très-grande activité commerciale pour l'expédition des denrées locales et l'importation des articles de manufacture. Villeneuve a quelques-uns de ses anciens édifices du moyen âge, un pont remarquable, deux portes ogivales, des restes de murailles, entourées de belles avenues d'arbres. Sur le promontoire qui domine la ville au sud, se dressent encore les tours de l'enceinte du château de Pujols, tandis qu'au nord l'ancienne abbaye d'Eysses a été transformée en prison centrale; on y compte parfois jusqu'à 1,200 détenus. Diverses autres localités de l'arrondissement ont aussi de curieux débris du passé. Le nom de Penne, près du chemin de fer qui se détache de la grande ligne de Paris à Agen dans la direction de Villeneuve, rappelle l'existence d'une ancienne citadelle; non loin de Fumel, où s'embranche le chemin de fer de Cahors, une autre forteresse, Bonaguil, est surtout remarquable parce qu'elle fut l'une des premières construites pour résister à l'artillerie. D'autres châteaux s'élèvent près de Tournon, sur la frontière du Quercy.

En continuant de descendre la vallée de la Garonne, après avoir dépassé le confluent du Lot, la première ville que l'on rencontre est Tonneins, fort importante par son commerce, et connue par ses fruits et sa manufacture de tabacs; mais ayant été complétement rasée pendant les guerres de la Réforme, Tonneins n'a plus, sauf les beaux ombrages de son esplanade et la majesté de la Garonne, très-large en cet endroit, rien qui la relève au-dessus de la monotonie ordinaire des petites villes. Marmande, autre centre de commerce pour les denrées agricoles et chef-lieu d'arrondissement, est d'aspect plus antique, et l'on y voit encore une église ogivale construite du douzième au quinzième siècle. Il est à remarquer que Marmande, comme les autres villes importantes de la vallée de la Garonne, est située sur la rive droite du fleuve, sans doute parce que la meilleure exposition des coteaux, tournés vers le Midi, a rendu la

partie septentrionale de la vallée à la fois plus fertile et plus agréable à habiter. Quant aux « villes » de l'arrondissement de Marmande bâties sur la rive gauche du fleuve, le Mas d'Agenais et Meilhan, elles ne sont que de simples bourgades, remarquables par des restes du moyen âge et les châteaux modernes de leurs environs. Enfin, au nord de Marmande, sur un coteau qui domine la vallée du Dropt, la vieille ville de Duras montre encore sa porte fortifiée et son château seigneurial, d'où l'on aperçoit quelquefois les linéaments fugitifs de la crête des Pyrénées. Miramont, située dans la même partie du département, est le principal lieu d'expédition des prunes dites d'Agen[1]; elle compte parmi ses habitants plusieurs centaines d'Espagnols récemment immigrés.

La région des landes de Gascogne n'a point les mêmes limites que le département auquel en a été donné le nom; tandis que la grande plaine sablonneuse, couverte de pins ou de bruyères, s'étend dans une partie de Lot-et-Garonne et sur une moitié du territoire de la Gironde, toute la fraction du département des Landes que limite au nord le cours de l'Adour appartient à la zone des coteaux sous-pyrénéens de la Chalosse et du Béarn, et, vers l'est, les collines de l'Armagnac viennent mourir dans les sables. Cependant la plus grande étendue des Landes a bien dans son ensemble le caractère d'un ancien fond marin récemment émergé. Les conditions actuelles du terrain n'y facilitent pas l'établissement de populations nombreuses : la mer, à la plage rectiligne de plus de cent kilomètres de longueur, toujours ébranlée par la vague de houle, n'a point de ports et les navigateurs l'évitent avec soin : sans riches cultures, sans havres de commerce, sans grands gisements miniers qui attirent les exploiteurs, le département des Landes devait donc rester relativement désert. Pendant la guerre des esclavagistes en Amérique, il s'enrichissait rapidement à cause du prix très- élevé des produits résineux, mais la chute soudaine des prix a fait retomber une partie du pays dans sa pauvreté première. Quoique le deuxième département de la France par son étendue, il est l'un de ceux qui ont la moindre population; par kilomètre carré, il n'a pas même la moitié des habitants que possède la France en moyenne [2].

Dax, la principale ville du département, sur la rive gauche de l'Adour, est le marché naturel de la Chalosse, la région la plus fertile et la plus populeuse des Landes ; elle n'a pas moins de douze à treize mille habitants avec son faubourg de la rive droite. C'est une vieille cité portant encore, sous une forme corrompue, son nom latin (Aquæ Tarbellicæ, Acqs, la ville d'Acqs) ; elle a de beaux restes de son enceinte romaine, et l'on y a trouvé des mosaïques, des vestiges d'aqueducs et de thermes. La grande source chaude sulfureuse, signalée au loin par la colonne de vapeur qui s'en élève, jaillit avec une abondance de quarante litres à la seconde et suffit non-seulement à l'alimentation du grand établissement de bains et à celle de plusieurs thermes secondaires, mais encore aux lessives et aux divers usages domestiques de tout le quartier; nombre de filets d'eau thermale vont se perdre dans l'Adour, et pendant l'hiver on en voit les vapeurs cheminer sur le fleuve. Depuis quelques années, les eaux, et surtout les boues de Dax, composées

[1] Communes les plus importantes de Lot-et-Garonne en 1876 :

Agen	19,500 hab.	Nérac	7,600 hab.
Villeneuve-sur-Lot	14,450 »	Clairac	4,150 »
Marmande	8,950 »	Fumel	3,800 »
Tonneins	8,200 »	Aiguillon	3,600 »

[2]

Superficie des Landes.	Population en 1876.	Population kilométrique.
9,321 kilom. carrés.	303,500 habitants.	33 habitants.

d'un limon à la fois végétal et minéral, ont pris une grande importance dans la thérapeutique française pour le traitement des rhumatismes et des maladies nerveuses. En outre, quelques villages de ce pays, Pouillon, Tercis, Préchacq, la Gamarde, abondent en sources thermales, fort réputées pour leurs diverses vertus. La contrée, qui se trouvait évidemment au bord de l'Atlantique pendant une partie de l'époque tertiaire, paraît reposer sur un grand laboratoire souterrain ; de riches mines de sel gemme y sont exploitées ; au sud-est, dans la vallée du Luy, jaillissent des sources de bitume ; enfin, les landes



N° 46. — CAP-BRETON.

qui s'étendent à l'ouest sont riches en minerai de fer, que l'on utilise surtout dans les forges de Castets.

Après Dax, la localité la plus commerçante de l'arrondissement est Peyrehorade, située en Béarn, un peu en aval du confluent des deux Gaves de Pau et d'Oloron : cette ville, que domine un château fort en ruine, est le point de départ de tout le commerce fluvial avec Bayonne. Quant à l'ancien port de Cap-Breton, qui eut tant d'activité lorsque l'Adour y trouvait son issue, il est absolument sans trafic ; la tour de son église, qui servait de phare, a cessé d'éclairer la mer, et les anciens chasseurs de baleines qui parcouraient les mers de Terre-Neuve et de l'île américaine de Cap-Breton, n'ont pour

héritiers que les pêcheurs du rivage et des vignerons, cultivant sur les dunes les cépages qui donnent le bon « vin de sable ». Cap-Breton est une des plages landaises les plus fréquentées pendant la saison d'été; ainsi qu'il a été dit plus haut, des ingénieurs parlent d'y construire un port de refuge et d'utiliser à cet effet la rade profonde du « gouf », qui s'ouvre directement à l'ouest; on a même projeté d'y ramener l'Adour, mais en ces parages la côte n'offre aucun abri.

L'arrondissement de Saint-Sever occupe, comme celui de Dax, les deux bords de l'Adour : d'un côté sont les hauteurs de la Chalosse qui continuent celles du Béarn, de l'autre sont les étendues monotones des landes. Saint-Sever, bâtie sur une des collines de la rive gauche et dominant un vaste horizon, n'est d'ailleurs qu'une petite ville aux rues désertes, possédant d'anciens édifices religieux et, dans les environs, des restes nombreux des âges préhistoriques ou simplement anciens, pierres fichées, tombelles et camps fortifiés. Dans le même arrondissement, Aire sur l'Adour est une ville épiscopale, quoique simple chef-lieu de canton.

Mont-de-Marsan, qui doit à sa position centrale d'être devenu le siége de l'administration départementale, a pris une certaine importance à cause de ses établissements publics et des colonies d'employés qu'y attirent les bureaux; en outre, la réunion des vallées du Midou et de la Douze et la convergence de toutes les grandes routes des Landes font de cette capitale du pays de Marsan un lieu d'entrepôt et de marché assez actif : Villeneuve et Gabarret lui envoient les eaux-de-vie de l'Armagnac; Roquefort et d'autres communes lui expédient des matières résineuses distillées[1]; la Chalosse lui vend ses vins, ses blés, ses fibres textiles. Mont-de-Marsan a d'ailleurs sur presque toutes les villes de France l'avantage de posséder de magnifiques avenues : grâce au peu de valeur des terrains, elle a pu s'entourer de promenades vraiment admirables. La moindre bourgade des Landes est à cet égard plus riche que bien des capitales.

Tandis que Mont-de-Marsan s'accroît par la facilité des communications, Labrit, chef-lieu de l'ancien duché-pairie de Labrit ou d'Albret, qui se trouve éloigné des routes fréquentées, n'est plus qu'un pauvre village, possédant à peine quelques débris du château de Henri IV. La vie commerciale tend naturellement à se concentrer dans les stations du chemin de fer de Bordeaux à Madrid, qui coupe le département du nord au sud. Là se trouve Ichoux, dont les forges, alimentées surtout par le minerai de Bilbao, fournissent, de même que les autres forges des Landes, des fontes de moulage et d'affinage supérieures à toutes les autres fontes de la France et des plus estimées en Angleterre et en Belgique, où elles s'exportent en grande quantité[2]. Au sud se succèdent sur la voie, Labouheyre (la Bouverie), fameuse par ses foires de bétail, que l'on tient en pleine lande, Solferino, village nouveau qu'entourent de grandes plantations, Morcenx, où se bifurquent les voies de Bayonne et de Tarbes par Mont-de-Marsan, et qui semble appelée à devenir une ville importante si d'autres chemins de fer viennent s'y rencontrer. D'autre part, les anciennes villes de la zone du littoral, ou Born, que traversaient jadis la grande voie romaine et le chemin des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, ne sont plus que des villages aux maisons éparses. Le bourg le plus remarquable est Mimizan, au centre d'un amphithéâtre de dunes qui menaçaient autrefois de l'engloutir; à l'issue du « courant » qui passe au nord se trouve un hameau de bains de mer où les habitants de Mont-de-Marsan viennent en assez grand nombre pendant l'été. Trois obélisques élevés au moyen âge à une certaine distance autour de Mimizan indiquent les limites de la « sauveté » offerte jadis aux persécutés de tous les pays voisins. Un autre village du

[1] Ateliers des Landes pour la distillation des matières résineuses : 150 en 1878. Gemme distillée : 150,000 barriques.

[2] Alexandre Léon, *Landes de Gascogne*.

littoral, situé beaucoup plus au sud, Vielle-Saint-Girons, a conservé trois de ces monuments curieux du moyen âge[1].

Le département de la Gironde appartient à la région naturelle des landes dans presque toute la moitié de son territoire limitée au nord par le cours de la Garonne et par l'estuaire girondin ; même par delà le fleuve, dans l'arrondissement de Blaye, les terres de landes occupent encore des étendues considérables. Mais toute la région dite d'Entre-Deux-Mers, comprise entre la Garonne et la Dordogne, et de l'autre côté de cette rivière, les coteaux du Fronsadais et du Périgord, font déjà partie, au point de vue géographique, des contreforts extérieurs du plateau central. Quoique distinctes par l'aspect, le sol et les produits, les diverses parties du département n'en ont pas moins un centre naturel commun, le port de Bordeaux, si heureusement situé au débouché de toute la vallée de la Garonne et au point de rencontre des grandes voies historiques divergeant vers la Loire et la Seine, l'Espagne et la Méditerranée. A sa belle position commerciale, le département de la Gironde ajoute aussi les avantages que lui donne l'excellence de ses produits agricoles, de ses primeurs et surtout de ses vins, si renommés pour leur goût et leur bouquet, si fortifiants à cause de leur contenance en tartrate de fer. Aussi, quoique une grande partie de la Gironde soit presque un désert, la population moyenne du département dépasse-t-elle le chiffre normal de la France, et l'aisance est-elle générale dans le pays. Ce département est le plus vaste de tous ; il dépasse un million d'hectares[2].

La partie la plus méridionale de la Gironde, l'arrondissement de Bazas, est en entier dans la région des landes. La vieille cité de la Novempopulanie, qui fut un siége d'université du temps de Charlemagne, n'est maintenant qu'une petite ville possédant quelques fabriques d'étoffes et de chapeaux, mais elle occupe le centre d'une région fort intéressante par ses restes du passé, ses tombelles connues dans le pays sous le nom de « debises » et ses « clotes » ou débris d'habitations gauloises[3]; le moyen âge a laissé aussi de curieux monuments dans la contrée, entre autres le château de Roquetaillade, qui s'élève à six kilomètres au nord de Bazas : pour les antiquaires, c'est l'édifice historique le plus complet de la Gironde.

Les ressources naturelles du Bazadais n'étaient jadis que ses bois de pins et de chênes, ses pâturages, ses prairies au bord des rivières, ses eaux ferrugineuses, dont les plus connues sont celles de Cours ou de la Rode, près de Grignols. Néanmoins les habitants du Bazadais ont su trouver des sources de revenus considérables dans l'exploitation du sol. La race bovine de Bazas est devenue célèbre par sa précocité, sa finesse, sa force de résistance aux maladies. Mais la grande richesse du pays consiste dans ses vignobles. Les vins blancs que l'on recueille entre Langon et Villandraut, sur le territoire des communes que limite à l'ouest le cours du Ciron, et même de l'autre côté de cette rivière, sont parmi les premiers du monde. Les noms de Preignac, de Barsac, de Bommes, de Sauternes sont connus des extrémités de la Chine à celles de l'Amérique, et certains premiers crus, celui de Château-Yquem par exemple, sont mis hors de toute comparaison dans l'appréciation d'un grand nombre de connaisseurs. Il est vrai que

[1] Communes les plus importantes des Landes en 1876 :

Dax et Saint-Paul-les-Dax	13,300 hab.	Saint-Sever	4,900 hab.
Mont-de-Marsan	9,300 »	Aire	4,750 »

[2]

Superficie de la Gironde.	Population en 1876.	Population kilométrique.
10,340 kil. carrés (Raulin).	735,250 habitants.	71 habitants.

[3] Léo Drouyn, *Archéologie du département de la Gironde.*

pour obtenir ces précieuses liqueurs, payées exceptionnellement jusqu'à 35 francs la bouteille, les vignerons prennent des soins extrêmes ; ils attendent que le raisin déjà mûr se dessèche et se rôtisse au doux soleil d'octobre, avant d'en cueillir successivement les graines, suivant le degré de cuisson qu'elles ont atteint. Ce mode de vendange fait perdre le tiers, parfois même la moitié de la récolte, mais les propriétaires en sont largement dédommagés par l'accroissement des prix.

Les villes qui bordent la Gironde n'ont guère de commerce et d'industrie que ceux qui se rattachent à la préparation et à l'expédition des vins et des autres produits agricoles. Castets, où le flot de marée vient mourir, à l'entrée du canal latéral, est un port animé ; Langon, lieu d'embarquement des produits du Bazadais, est un marché plus actif encore et ne forme qu'un seul port avec la vieille cité de Saint-Macaire, qui s'élève sur une colline de la rive droite, entourée de ses murs de défense, de ses portes et de ses tours ; c'est là que s'arrêtent les milliers de pèlerins qui montent à la fameuse chapelle de Verdelais. La Réole ou « la Règle », ainsi nommée d'un ancien monastère de Saint-Benoît, et située plus haut sur le fleuve, est, comme Saint-Macaire, une ancienne ville, à laquelle son église, les tours d'un château fort et quelques maisons du moyen âge donnent un curieux aspect. Les marchés importants de la Réole la désignaient naturellement pour devenir le chef-lieu d'un arrondissement composé en partie de districts de l'ancien Agenais. Un de ces districts, situé au nord-est de la Réole, près de la bourgade de Monségur, était connu jadis sous le nom de Gavacherie, à cause, dit-on, des colons que Henri d'Albret y fit venir du Poitou et de l'Angoumois pour cultiver le pays, dépeuplé pendant la peste de 1524 et de 1525 ; mais certains auteurs leur donnent une origine angevine et les disent avoir immigré dans le pays du Dropt bien avant le seizième siècle. Ces colons, établis à Taillecavat, Cours, Dieulivol, Saint-Vivien et dans quelques autres villages, étaient naturellement haïs et méprisés de leurs voisins en leur qualité d'étrangers : de là le nom de « gavaches » qu'on leur appliqua, terme injurieux que les gens du Midi adressaient à ceux du Nord et dont les Espagnols se servent encore pour désigner les Français. Ces hommes de langue d'oil, entourés de tous les côtés par des Gascons, présentaient un phénomène intéressant pour le philologue, mais il s'en faut de beaucoup que le territoire gavache ait eu l'étendue donnée par certaines cartes ethnologiques. D'ailleurs, tous les habitants de la contrée parlent maintenant les deux langues et un patois mixte, dit le *taro*[1].

En continuant de descendre la Garonne en aval de Saint-Macaire et de Langon, on n'aperçoit qu'une seule ville, l'industrieuse Cadillac, dont le château, ancienne résidence des ducs d'Épernon, a été transformé en maison centrale pour les femmes ; en face, sur la rive gauche, est Cérons, célèbre par ses carrières et ses vins blancs. Mais des deux côtés du fleuve élargi, le voisinage de Bordeaux s'annonce déjà par les maisons de plaisance et les riches demeures entourées d'ombrages. Bientôt on dépasse les constructions de la gare maritime et le faubourg industriel de Paludate ; après le grand pont-viaduc du chemin de fer, aux six puissantes piles de fonte composées de deux cylindres accouplés, on vogue devant les quais de la ville proprement dite ; les tours et les clochers se dressent au-dessus de la multitude des maisons ; le beau pont de pierre, formé de dix-sept arches en plein cintre, unit la grande ville à la Bastide, son quartier de la rive droite, et par delà on voit apparaître les mâts pressés des navires et les constructions monumentales des quais se développant en forme de croissant : d'où le nom de « Port de la Lune » donné anciennement à Bordeaux. Peu de cités présentent un spectacle plus grandiose que la métropole de l'Aquitaine. Arthur Young ne connaissait point de ville qu'il pût lui comparer.

[1] Dutruch, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1861.

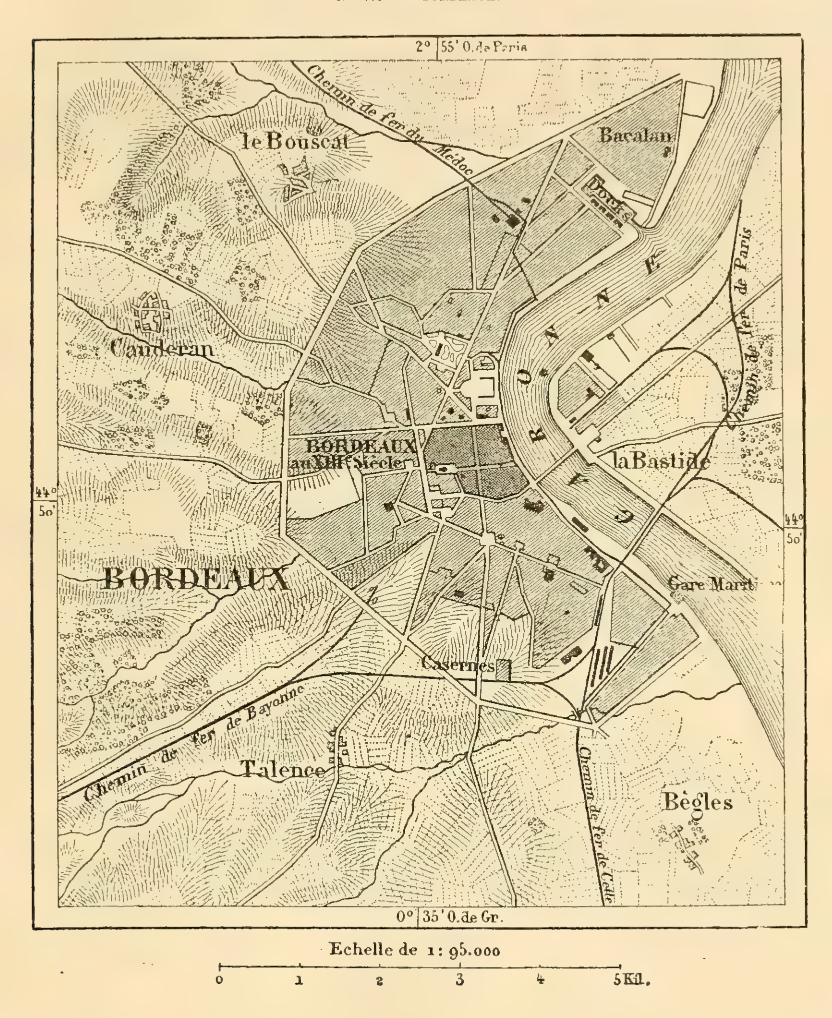


BORDEAUX

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie de M. Neurdein.

L'antique Burdigala, fondée, nous dit Strabon, par des Celtes Bituriges, mais peuplée en grande partie de descendants des Ibères, à en juger par les caractères physiques et moraux des habitants, était déjà une ville considérable lors de la domination romaine; elle était un centre de commerce, l'entrepôt de l'étain des Cassitérides, un siége d'académies, un rendez-vous d'orateurs et d'artistes, parmi lesquels on doit citer Ausone, qui nous a fourni tant de renseignements utiles sur la Gaule du quatrième siècle. Les monu-

N° 47. — BORDEAUX.



ments de Bordeaux étaient nombreux et superbes. Il ne reste plus guère de ces édifices que les débris d'un amphithéâtre dit le palais Gallien; mais le moyen âge est représenté par de belles églises. Une d'entre elles, celle de Sainte-Croix, présente encore quelques restes du style roman de la première moitié du dixième siècle; l'église Saint-Michel, appartenant en entier au style ogival, est surtout curieuse par la tour isolée de son clocher, dont la flèche, nouvellement rebâtie, se dresse à 107 mètres de hauteur, tandis que les caveaux contiennent une rangée de cadavres momifiés, visités par la foule des étrangers; la cathédrale, également ogivale, possède, comme Saint-Michel,

un campanile isolé, dit la tour de Pey-Berland, du nom de l'archevêque de Bordeaux qui la fit construire au milieu du quinzième siècle. L'architecture moderne a légué aussi à Bordeaux des édifices remarquables, notamment le Grand Théâtre, que par malheur défigurent des combles surmontant les statues colossales de la frise, et la mairie, qui a déjà brûlé deux fois, avec une partie des archives et des précieux documents qu'elle contenait. Mais ce qui donne surtout à la ville un caractère monumental, ce sont moins les édifices publics que les maisons particulières développant leurs façades le long des larges rues qui rayonnent autour de l'immense place des Quinconces et des allées de Tourny; grâce au bon marché de la pierre, il a été facile d'élever toutes les constructions avec une solide et majestueuse élégance. La ville semble trop vaste pour ses habitants : on dirait qu'ils ont de la peine à la remplir.

En temps de grande animation commerciale, c'est au bord du fleuve que se porte surtout la population. Les quais encombrés de ballots, les marchandises que l'on charge ou que l'on embarque, les grands navires ancrés dans la Garonne, les petits bateaux à vapeur qui glissent rapidement entre ces lourdes masses, forment un tableau des plus attachants, qui se modifie sans cesse. Le port n'est autre que le croissant du fleuve ; il suffit à contenir plus de mille navires, mais ceux-ci ne trouvent pas tous au bord des quais une profondeur d'eau suffisante pour accoster la rive ; il en résulte des pertes de temps et d'argent considérables qui font le plus grand tort au commerce de Bordeaux et ne lui permettent pas de soutenir la concurrence avec des ports mieux aménagés. Pour remédier à ces inconvénients on a commencé en 1869 le creusement d'un grand bassin à flot de dix hectares de superficie, dont l'eau sera renouvelée par l'écoulement de quatre puits artésiens ; les quais, offrant une longueur totale de 1,800 mètres, pourront être accostés par 80 navires, rangés deux par deux. Ce bassin, où la profondeur variera, suivant la marée, de six mètres et demi à neuf mètres, et qu'entoureront de vastes entrepôts, est situé à Bacalan, à l'endroit du fleuve où peuvent remonter les paquebots transatlantiques. Malheureusement, ce n'est pas sans peine que ces grands navires atteignent le mouillage : les bancs dan reux de la Gironde, sur lesquels il se dépose en moyenne 2,500 mètres cubes de boue par jour[1], arrêtent ou retardent souvent leur marche, et Pauillac doit leur servir d'avant-port pour les débarrasser d'une partie de leur personnel et de leur chargement. Il a été fréquemment question de compléter Bordeaux pour le grand commerce maritime par quelque port plus rapproché de la mer. Cependant, malgré tous ses désavantages, Bordeaux est encore le troisième port de France pour le mouvement des navires et le quatrième pour la valeur des échanges. Au dix-huitième siècle, il tenait le premier rang[2].

C'est à l'expédition des vins que Bordeaux devait surtout et doit encore l'importance considérable qu'elle a dans le commerce du monde. Dès le milieu du treizième siècle, ses négociants trafiquaient directement avec l'Angleterre pour lui vendre leurs vins, et plusieurs d'entre eux gagnèrent à ces échanges de cumuler le titre de bourgeois de Londres et celui de citoyens de Bordeaux[3]. En 1372, Froissart vit arriver en Garonne, « toutes

[1] Labat ; Foncin, *Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 1875.

[2] Commerce maritime de Bordeaux en 1874 :

Entrées,	1,548	navires	longs-courriers	jaugeant	680,000	tonneaux.
	10,693	»	de cabotage	»	375,000	»
Sorties,	1,530	»	longs-courriers	»	730,000	»
	10,010	»	de cabotage	»	320,000	»
Total,	23,781	navires			2,105,000	tonneaux.

Exportation des vins. . . . . 1,260,000 hectolitres.

[3] Francisque Michel, *Histoire du commerce de Bordeaux*.

LES DUNES DE LA TESTE EN 1876

N° 48 _ Nlle Géographie Univ. II. Hachette et Cie



Gravé chez Erhard — d'après la carte de l'Etat Major

1/150,000

0 1 2 3 4 5 Kilomètres.

d'une flotte, bien deux cents voiles et nefs de marchands qui allaient aux vins. » Pendant plusieurs siècles, les crus de Bordeaux continuèrent d'être beaucoup plus appréciés par les étrangers que par les Français eux-mêmes. La Bourgogne ne redoutait alors d'autre rivale que la Champagne pour l'excellence des vins. La mode, si bien justifiée dans ce cas, ne commença de patronner les produits du Bordelais que vers le milieu du siècle dernier; mais depuis ce temps les producteurs ont su fixer le goût par la saveur exquise de leurs produits, qu'ils ont classés suivant une hiérarchie méticuleuse, des « grands crus » aux « bons bourgeois » et des « bourgeois » aux « paysans ». Les vins ordinaires du Bordelais et de toutes les régions avoisinantes ont pour le port de Bordeaux l'avantage spécial de fournir un de ces frets de retour volumineux qui manquent dans presque tous les ports à la navigation française : les bâtiments, après avoir importé des matières premières ou des articles manufacturés, n'ont point à craindre pour la plupart de s'en retourner à vide. D'ailleurs mainte autre denrée s'ajoute aux vins pour le commerce de Bordeaux, et ses relations directes avec l'Amérique, le Sénégal, les Indes, la forcent à chercher partout des éléments d'échanges[1]. En outre, Bordeaux est une ville industrielle; elle a non-seulement tous les établissements nécessaires à la marine, corderies, voileries, fabriques de machines, chantiers de construction; elle possède aussi des fonderies, des filatures, des raffineries, des moulins à vapeur, de grandes fabriques de conserves alimentaires, une très-importante manufacture de porcelaine. Dût même le mouvement de navigation se déplacer vers l'aval, Bordeaux n'en resterait pas moins un centre important de production[2]. Les Bordelais projettent le creusement d'un grand canal de navigation maritime entre l'Océan et la Méditerranée, de leur port à la baie de la Franqui.

On peut dire aussi que Bordeaux est une des rares villes de province qui gardent leur esprit local, leurs mœurs, leur personnalité, quoique la langue gasconne en ait déjà presque disparu. Elle fut longtemps une cité complétement libre : de 1206 à 1451, elle jouissait d'une autonomie complète et d'une entière liberté commerciale; il ne s'y trouvait pas un seul soldat anglais, si ce n'est en temps de guerre. Libre elle-même, la ville de Bordeaux ne privait point de leur indépendance les villes voisines ses « filleules »; mais elle était unie avec elles par un lien fédéral analogue à la « conjuration » des communes italiennes. Aussi la cité resta-t-elle longtemps comme à part du reste de la nation, et c'est en 1789 seulement qu'elle commença de vivre réellement de la vie commune[3]; mais, tout en se rattachant à la France, elle ne met point sa vanité à imiter simplement Paris, elle aime à faire à sa guise. La vie littéraire et scientifique n'y sommeille pas, comme en tant d'autres villes de province, même très-peuplées. Elle possède un riche musée, une université, dont la faculté de médecine est fréquentée par 300 élèves, une bibliothèque de 180,000 volumes, des associations actives, parmi lesquelles une société de géographie. La quatrième ville de France veut, à tous les points de vue, garder son rang.

En couvrant de ses constructions l'espace de six ou sept kilomètres qu'elle occupe au

[1] Principales denrées indigènes exportées du port de Bordeaux en 1879 :

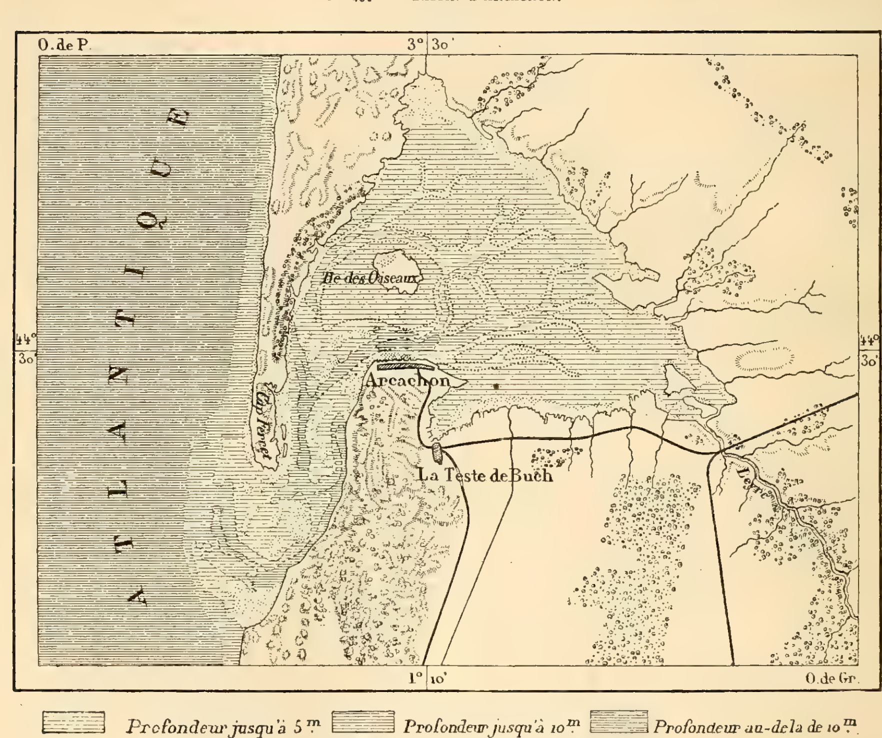
Vins	145,500,000	litres.
Eaux-de-vie, etc.	9,300,000	»
Tartrates	4,520,000	kilogrammes.
Fruits	13,214,000	»
Poissons salés ou marinés	8,650,000	»
Résines	4,400,000	»

[2] Industries de la Gironde en 1874, d'après le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux* et la *Statistique générale de la Gironde*, par G. Féret : 313,430,506 francs.

[3] M. D. Brissaud, *les Anglais en Guyenne*.

bord de la Garonne, Bordeaux a fait disparaître les deux ruisseaux du Peugue et de la Devèze, transformé en sol ferme de vastes terrains mouvants et des marécages contenant des restes d'habitations lacustres, puis elle a changé les graviers, les landes et les forêts du voisinage en jardins et en campagnes fertiles où s'élèvent les plus charmantes demeures de plaisance. Il serait d'ailleurs fort à désirer que l'on s'occupât d'une manière méthodique à porter toutes les vases des bancs de la Garonne sur le sol des landes, afin de nettoyer ainsi le fleuve au profit de l'agriculture. Quelques-unes des anciennes solitudes de la lande sont maintenant parmi les vignobles les plus renommés du Bordelais. Le long du fleuve, on obtient des vins rouges « grands ordinaires », les meilleurs vins

N° 49. — BASSIN D'ARCACHON.

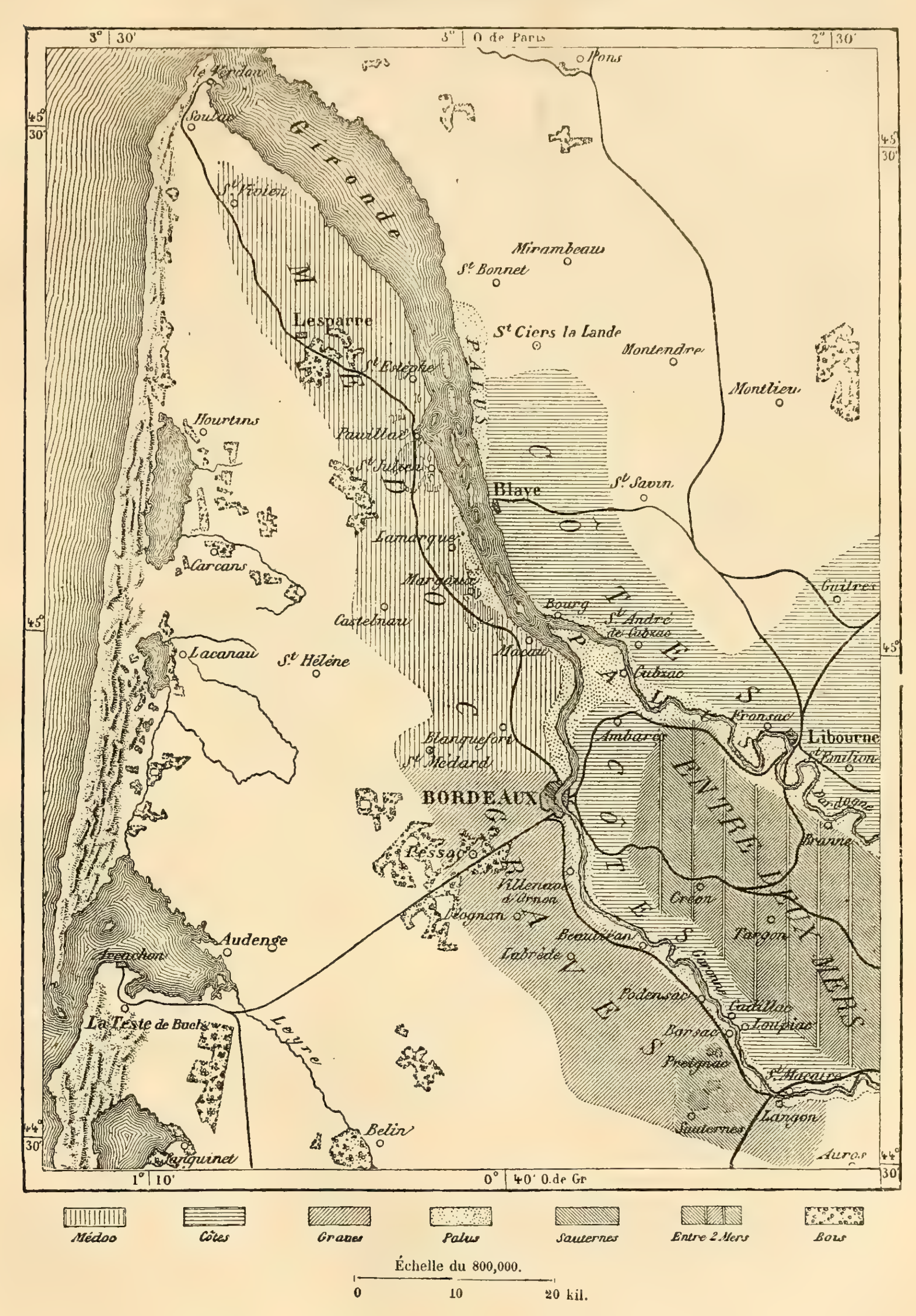


de palus que produise le département. Les terrains de graves plus élevés, qui longent la Garonne à distance jusqu'au pays de Sauternes, donnent d'autres vins fort célèbres, parmi lesquels on cite surtout ceux de Haut-Brion et du Pape-Clément, classés parmi les premiers grands crus et des plus appréciés dans le Nouveau-Monde, ainsi que tous les vins rouges de Pessac ; ceux de Léognan, à peine moins fameux, trouvent surtout leurs consommateurs en Belgique et en Angleterre. C'est dans les terres de graves que se trouve le château de la Brède, célèbre pour avoir été la résidence de Montesquieu.

Liées à la prospérité de Bordeaux, les communes rurales, Bègles, Talence, Pessac, Mérignac, Caudéran, le Bouscat, augmentent rapidement en importance ; mais d'autres bourgs, beaucoup plus éloignés, sont aussi de véritables dépendances de Bordeaux et ne

se développent guère que par elle. Telle est Arcachon, qui a pris pour devise : « Hier solitude, demain cité. » En été, plus de cent cinquante mille visiteurs, presque tous Bordelais

N° 50. — RÉGIONS VINICOLES DE LA GIRONDE.



qui viennent se délasser le dimanche des travaux de la semaine, y sont amenés par la chemin de fer; les hôtels, les villas, qui se succèdent le long de la plage, sur un espece

de plus de six kilomètres, appartiennent pour la plupart à des habitants de Bordeaux. Cependant Arcachon n'est pas uniquement une ville de plaisir. Comme l'ancienne capitale du pays, la Teste de Buch, située au bord d'un estuaire du bassin, Arcachon occupe ses marins à la « péougue », c'est-à-dire à la pêche en pleine mer. Récemment aussi l'ostréiculture a fait de très-grands progrès à Arcachon, et la petite « huître de gravette », qui n'atteint jamais à un large développement de coquille, sans doute à cause du manque de calcaire sur les fonds du bassin, commence à être bien connue sur les tables des grandes villes. Les « crassats » de l'île des Oiseaux et les autres bancs de vase du bassin ne produisaient autrefois qu'un million d'huîtres ; en 1874, les 2,427 parcs ont donné 82 millions de mollusques ayant une valeur d'environ 3 millions de francs. Les communes qui bordent la plage septentrionale du bassin, Audenge, Arès, possèdent aussi des réservoirs à poissons. Toute la mer intérieure d'Arcachon devrait être transformée en une fabrique d'aliments. Dans les marais environnants on élève des sangsues.

Le littoral de la Garonne et de la Gironde, en aval de Bordeaux, peut être également considéré comme une dépendance de la grande ville. Au bord du fleuve, Pauillac n'est-il pas l'avant-port de Bordeaux pour les vaisseaux qui doivent s'alléger ou compléter leur chargement? Plus bas, près de l'embouchure de la Gironde, le Verdon, où l'on voit parfois jusqu'à cent navires attendant le moment favorable pour appareiller, n'est-il pas la grande rade d'attente? Royan même, quoique sur la côte saintongeoise de l'estuaire, ne doit-il pas sa prospérité à Bordeaux? Enfin l'étroite zone de cultures que l'on connaît sous le nom de Médoc et dont les coteaux peu accentués sont limités à l'est par le fleuve, à l'ouest par le plateau sablonneux des landes, n'est-elle pas, par excellence, le vignoble du Bordelais, et les châteaux des grands négociants ne s'y succèdent-ils pas en foule? Au point de vue vinicole, le vrai Médoc commence au nord de Blanquefort et finit avec le canton de Pauillac. Cette région fameuse produit annuellement près de 100,000 hectolitres de vins fins, et parmi ces vins il en est, tels que le Château-Margaux, le Château-Laffitte, le Château-Latour, qui sont incomparables comme types de leur espèce : ces crus supérieurs prennent surtout le chemin du nord de l'Europe. Le redoutable phylloxera, qui a déjà fait beaucoup de ravages dans le département et qui a détruit la moitié des vignobles en plusieurs districts, a jusqu'à maintenant respecté le Médoc et la plupart des autres régions de grands crus, non-seulement à cause de la nature sablonneuse du sol des vignobles, mais aussi à cause des soins extrêmes apportés à la culture de la précieuse plante. Le vent d'ouest, qui soufle les trois quarts de l'année sur le Médoc, contribue peut-être aussi à écarter le fléau. Quoi qu'il en soit, si la production des vins a beaucoup diminué dans la Gironde, la valeur de la récolte n'a décrû que dans une bien moindre proportion [1].

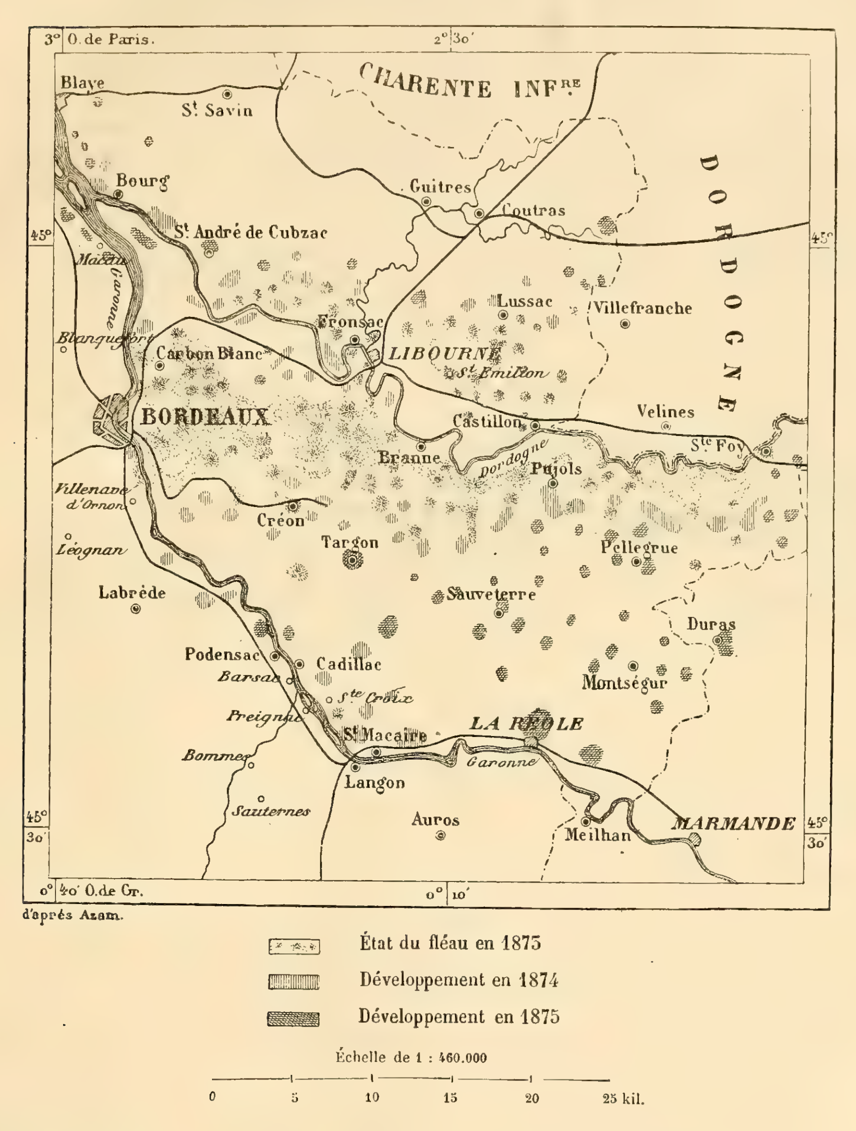
Lesparre, le chef-lieu de l'arrondissement qui occupe la pointe terminale du Médoc, entre l'Atlantique et la Gironde, n'a point de ces crus fameux, ses vignobles ne produisant que des « bons bourgeois ». On y remarque une belle tour de défense, le plus beau reste archéologique de la contrée avec l'ancienne église romane du Vieux Soulac, jadis recouverte par les sables de la dune, et maintenant entourée d'hôtels où les baigneurs se rendent en foule pendant l'été.

La partie du département qui confine à la Charente-Inférieure et que le cours de la Gironde limite à l'ouest, constitue le petit arrondissement de Blaye. La petite ville du même nom, où fut déposé, suivant la tradition, le corps du paladin Roland, est dominée par une citadelle qui commande le passage du fleuve, avec le fort Pâté, bâti sur une

[1] Récolte des vins de la Gironde en 1875. . . . . 5,280,000 hectolitres.
Valeur moyenne de la récolte . . . . 90,000,000 francs.

île, et le fort Médoc, de la rive opposée. Le port de Blaye, de même que celui de Bourg, situé sur la « mer » de Dordogne, en face de la péninsule du Bec d'Ambez, fait un grand commerce de pierres à bâtir avec Bordeaux, et l'on aperçoit çà et là sur les falaises les ouvertures des carrières, où vivent encore des populations de troglodytes; là aussi.

N° 51. — INVASION DU PHYLLOXERA DANS LA GIRONDE DE 1873 A 1875.



malgré le phylloxera, le principal article d'expédition est celui des vins. Il en est de même des villes de la vallée de la Dordogne, Sainte-Foy-la-Grande, Castillon, Libourne, que Montaigne aimait à citer dans ses voyages comme termes de comparaison; les routes qui convergent dans ces villes, descendant du Périgord ou des collines de l'Entre-Deux-Mers, ou parcourant la plaine, sont usées par les charrois de vins, et la rivière, en temps de navigation, porte de nombreux chalands chargés de barriques. Les

crus de la contrée sont les vins fameux de Saint-Émilion, les meilleurs « vins de côtes, le bourgogne de la Gironde ». Les coteaux calcaires qui les produisent, à l'est de Libourne, sont percés d'immenses carrières, comme ceux de Bourg, et possèdent aussi leur ville souterraine, crypte mystérieuse de la ville féodale qui se dresse à la lumière avec sa vieille enceinte, ses ruines et son église gothique.

Libourne, la deuxième ville du département, est l'héritière de l'antique Condat, dont le nom même indiquait la position au confluent de deux rivières. Un emplacement aussi favorable, à la jonction des deux importantes vallées de la Dordogne et de l'Isle, à laquelle vient de s'unir celle de la Dronne, ne pouvait manquer de donner naissance à une ville populeuse ; et si Libourne avait eu l'avantage de se trouver, comme Bordeaux, au croisement de deux grandes voies historiques, elle eût pu la remplacer comme métropole de la contrée. Mais le voisinage même de Bordeaux lui porte tort en appelant tout le commerce dans la Garonne ; bien peu nombreux maintenant sont les navires de mer qui remontent la Dordogne jusqu'à Libourne. Presque tous les échanges de cette ville se font désormais par terre ; de même que sa voisine Coutras, située plus au nord, près du confluent de l'Isle et de la Dronne et de la puissante minoterie de Laubardemont, elle forme une sorte d'avant-gare à la station centrale de Bordeaux ; voyageurs et marchandises s'y distribuent sur les diverses voies ferrées qui se dirigent vers la Saintonge, Paris, la vallée de l'Isle ou celle de la Dordogne[1].

[1] Communes les plus importantes du département en 1876 :

Bordeaux	215,150 hab.	Arcachon	5,000 hab.
Libourne	15,250 »	Mérignac (banlieue de Bordeaux).	4,950 »
Bègles (banlieue de Bordeaux).	6,200 »	Langon	4,750 »
Caudéran (» »).	5,300 »	Blaye.	4,500 »
La Teste de Buch	5,300 »	Le Bouscat (banl. de Bordeaux).	4,200 »
Bazas.	5,070 »	Pauillac.	4,150 »

La Réole. . . . . 4,100 habitants.

CHAPITRE III

LES ALPES, LE RHONE ET LE LITTORAL DE LA MÉDITERRANÉE

Historiquement, la France a commencé par le versant tourné du côté de la mer Tyrrhénienne. Les montagnes de l'intérieur, les grèves océaniques étaient encore la région du mystère et de l'inconnu quand les Phéniciens naviguaient sur le golfe du Lion et fondaient leurs comptoirs au bord des havres les mieux situés pour le commerce avec la vallée du Rhône. Plus tard, le monde grec s'accrut de tout le littoral gaulois compris entre les Alpes et les Pyrénées, et tandis que par delà les monts voisins vivaient des populations barbares qui pratiquaient encore des sacrifices humains, les colons hellènes de Nice, d'Antibes, de Marseille, de Saint-Gilles, d'Agde, de Port-Vendres, constituaient déjà des sociétés policées, ayant leurs artistes et leurs poëtes, leurs historiens et leurs savants. Des légendes ingénues racontent comment les Grecs civilisés enseignaient peu à peu leurs arts aux tribus voisines ; elles nous montrent le beau jeune Grec Euxène se mariant à la blonde fille du roi barbare, de même qu'à peine débarqué sur les plages du Nouveau-Monde, l'Anglais prisonnier du chef Powhattan fut délivré par la charmante Pocahontas. Mais l'œuvre lente de la civilisation n'était point accomplie lorsque les Romains succédèrent aux Grecs dans la possession du littoral méditerranéen des Gaules ; non contents d'être les maîtres de l'étroite zone de terrain qui rejoignait la grande presqu'île d'Ibérie à leur propre péninsule italienne, il leur fallut la contrée tout entière. Seulement alors la Gaule océanique devint une partie du monde connu ; mais pour la faire entrer de force dans le cercle d'attraction de Rome, l'implacable César n'eut pas trop, pendant dix années, de toutes les ressources que pouvaient lui fournir la riche Italie et les autres contrées déjà conquises.

La zone méditerranéenne de la France n'a pas cette remarquable précision de contours qui distingue ses deux péninsules voisines, l'Italie et l'Espagne, si bien délimitées, l'une par l'hémicycle des Alpes, l'autre par le rempart presque rectiligne des Pyrénées. Il est vrai qu'au nord des bassins de l'Aude, de l'Orb, de l'Hérault, du Gardon, les Cévennes s'élèvent en montagnes et en plateaux d'un accès difficile, et qu'au nord du littoral de la Provence, les contre-forts des grandes Alpes, le Léberon, le Ventoux, sont assez hauts pour servir de barrières ethnologiques; mais deux larges trouées ont permis aux peuples de contourner ces obstacles dans leurs migrations et leurs guerres. A l'ouest, nous le savons, s'ouvre, entre le système des Pyrénées et celui des Cévennes, la dépression que parcourt un affluent de la rivière de l'Aude et qui se continue, au delà du seuil de Naurouse, par le bassin de la Garonne, en rattachant ainsi les plaines océaniques aux rivages de la Méditerranée. Au nord, la vallée du Rhône est un autre grand chemin naturel qui se bifurque à Lyon pour gagner par la Saône et la Bourgogne le bassin de la Seine, et celui du Rhin par le Léman et les hautes plaines de la Suisse.

Cette vallée du Rhône est de beaucoup la principale voie historique de la France. La dépression qui s'étend à la base septentrionale des Pyrénées ne mène directement qu'aux bords du golfe de Gascogne et, par conséquent, ne présente au va-et-vient des peuples qu'un espace très-limité. Le Rhône, la Saône et leurs affluents conduisent au contraire par divers passages, non-seulement dans toutes les provinces de la France du nord, mais encore par les plaines de la Belgique dans toute l'Europe septentrionale, et par le détroit de la Manche dans les Iles Britanniques. S'il est vrai, d'une manière générale, que la civilisation a marché de l'est à l'ouest, en suivant de rivage en rivage le bassin de la Méditerranée, il n'est pas moins vrai que la ligne presque droite formée par le cours du Rhône et de son grand tributaire, la Saône, a forcé l'histoire, pour ainsi dire, à faire en cet endroit un brusque détour vers le nord afin de gagner par le chemin le plus facile le versant océanique du continent. Dans la stricte acception du mot, l'étroite vallée du Rhône est devenue un grand chemin des nations; Arles, Vienne, Lyon, Châlon, Dijon en sont les étapes.

Quand le centre du monde connu était encore à Rome, au milieu de la Méditerranée, c'est du sud au nord que les mouvements de l'histoire, conquête ou civilisation, devaient parcourir les Gaules en empruntant la vallée du Rhône. Quelques siècles plus tard, quand une forte individualité nationale se fut constituée dans la France du nord, le mouvement devait, au contraire, refluer vers le sud. Privée de l'appui de Rome, la zone méditer-

ranéenne comprise entre les Alpes et les Pyrénées ne pouvait manquer de devenir une dépendance de la puissante nation militaire du versant océanique. Les obstacles qui la protégeaient n'étaient point suffisants pour arrêter l'ennemi. D'ailleurs, une haute barrière de montagnes eût-elle défendu le Languedoc et la Provence, que les voisins septentrionaux auraient certainement fait la conquête de ces belles et fertiles vallées qui s'inclinent vers la mer d'Afrique, car les pays du midi exercent toujours une influence irrésistible d'attraction sur les peuples du nord. La faible largeur de la région côtière habitée par les populations de « langue d'oc » livrait d'avance le pays à l'invasion : trop étroite, la zone du littoral devait se séparer de celle qui se prolonge à l'ouest dans la vallée de la Garonne, et se briser en plusieurs fractions, comme autrefois l'Italie. Les Français n'eurent donc à combattre qu'un ennemi divisé, et l'on sait avec quelle fureur, le fanatisme aidant, ils se livrèrent à l'œuvre d'extermination !

Toutefois l'union violente du nord et du midi de la France eut d'autres conséquences que les meurtres, l'incendie et l'oppression ; elle compléta l'unité géographique du pays en lui donnant une façade sur la Méditerranée comme il en avait déjà sur la Manche et sur l'Océan. C'est ainsi que la France a pu devenir dans l'histoire l'intermédiaire naturel entre les populations des deux versants continentaux et remplir ce rôle de médiatrice des idées qui la distingue parmi les nations de l'Europe. Du nord au sud de la longue vallée que parcourent la Saône et le Rhône se succèdent des provinces fort diverses par la formation géologique, le climat, les habitants, mais ayant toutes participé aux mêmes vicissitudes de l'histoire. Certes, le contraste est grand entre la Bourgogne, la Franche-Comté, le Lyonnais, la Savoie, le Dauphiné, le Languedoc, la Provence, la Ligurie française ; toutefois les eaux qui s'écoulent de toutes ces contrées vers les mêmes parages de la mer leur donnent une certaine unité géographique, et cette unité se retrouve en partie dans la marche des événements. C'est un fait capital dans l'histoire de la France que le Rhône aille recueillir ses eaux dans les hautes vallées des Alpes, les combes du Jura et les vallons des plateaux de Langres et des Faucilles. En pénétrant ainsi fort loin entre les Vosges et le Morvan, le bassin qui s'incline vers la Méditerranée a fait, pour ainsi dire, remonter le midi jusque dans les régions du nord ; néanmoins la contrée se divise naturellement en deux régions distinctes, le groupe méridional de provinces, que parcourt le Rhône fougueux, et les départements de la France centrale, qu'arrosent la tranquille Saône et ses affluents.

Les côtes de la Provence semblent en maints endroits appartenir à une terre africaine. Elles rappellent le littoral de Tunis et d'Alger par le vigou-

reux profil de leurs promontoires de calcaire, de porphyre ou de granit, la forme rhythmique de leurs anses dessinées en arc de cercle, leur végétation semi-tropicale, la blancheur de leurs bastides éparses entre les roches au milieu des oliviers, la splendeur du ciel rayonnant qui les éclaire. On dirait qu'en roulant du sud au nord à travers la Méditerranée, les flots ont apporté avec eux, au pied des Alpes, l'image des roches et des grèves qu'ils baignaient sur les côtes de Barbarie. A plus de 700 kilomètres de distance, les pentes qui s'inclinent vers la mer de Nice de manière à recevoir en plein les rayons bienfaisants du midi sont beaucoup plus semblables aux versants septentrionaux de la Maurétanie qu'elles ne le sont aux contrées

N° 52. — ZONE DES ORANGERS ET DES OLIVIERS.



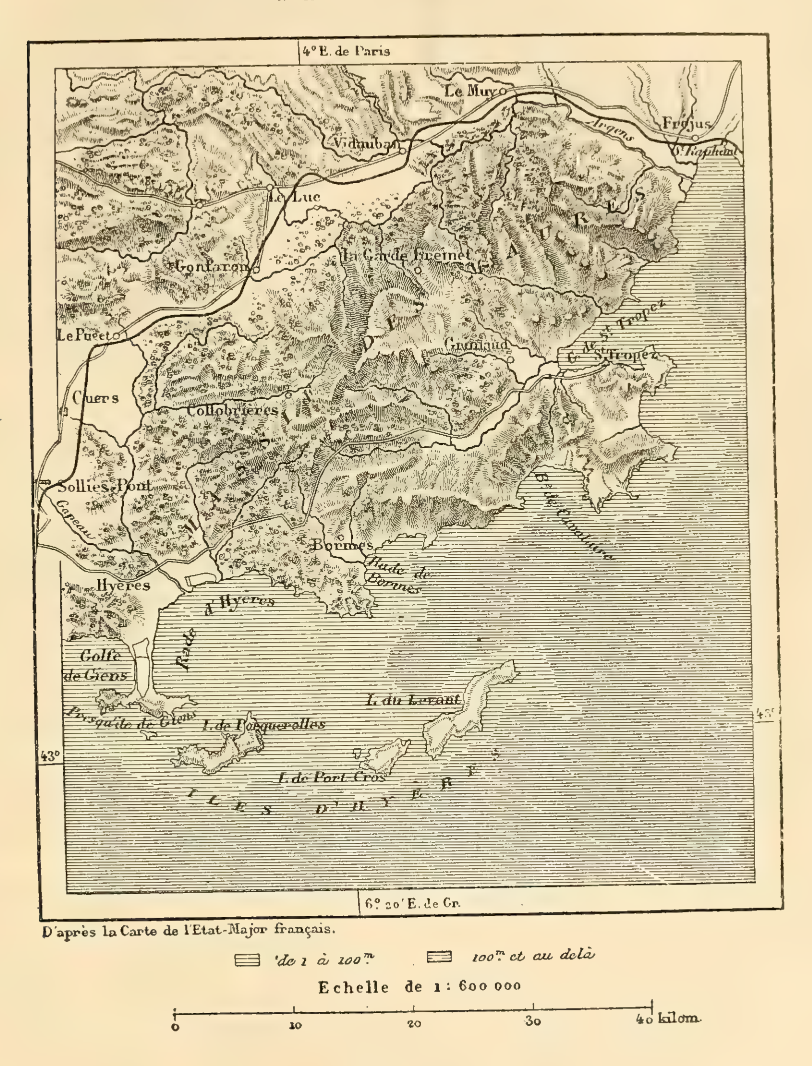
------ *Oliviers* .... *Orangers*

situées immédiatement au nord et séparées seulement par l'épaisseur d'une chaîne de montagnes. Aussi des géologues et des naturalistes, frappés par la grande analogie des climats, des roches, de la faune et de la flore, ont-ils pu dire avec raison que le littoral du sud de la Provence et celui du nord de l'Atlas constituent, avec les côtes méridionales de l'Espagne, une partie du monde distincte, intermédiaire entre l'Europe et l'Afrique.

D'ailleurs le massif le plus avancé de tout le littoral français, entre le golfe du Lion et celui de Gènes, est bien tout à fait indépendant des Alpes par sa constitution géologique et se rattacherait plutôt aux montagnes de la Corse, à travers l'abîme de 200 kilomètres de large formé par la Méditerranée. Ce groupe distinct de sommets granitiques est connu sous le nom

des conquérants qui s'y établirent fortement pendant le cours du neuvième et du dixième siècle et s'en firent une citadelle d'attaque contre les habitants des vallées environnantes : on l'appelle la montagne des Maures. Placée pour ainsi dire en dehors du continent, cette région de forêts, de sombres

N° 53. — MASSIF DES MAURES.



ravins, de rochers abrupts était bien faite pour devenir le domaine d'un peuple à part, et ce n'est point sans de terribles massacres que l'on réussit à en expulser les Sarrasins. Encore de nos jours, les montagnes des Maures, si bien limitées géographiquement, au nord par les vallées de l'Aille et de l'Argens, à l'ouest par celle du Gapeau, sont très-rarement visitées et comme séparées du reste de la France par la route et le chemin de fer

de Marseille à Gênes. Elles n'ont pas même sur leur versant méridional un chemin de voitures qui suive la côte et permette de contourner le massif. Si les montagnes des Maures ne s'ouvraient à l'est pour laisser entrer la mer dans le golfe de Grimaud, où se reflètent les maisons et les navires de Saint-Tropez, et si les deux villes d'Hyères et de Fréjus ne se trouvaient dans les vallées limitrophes, cette région de la France serait presque absolument ignorée. Du reste, les sommets des Maures sont peu élevés et ne dépassent pas en moyenne 400 mètres de hauteur; mais les vastes forêts de châtaigniers, de pins et de chênes-liéges qui les recouvrent en font une des contrées les plus boisées, et en même temps l'une des moins populeuses de la France[1].

Les roches de granit, de schiste, de serpentine qui forment le massif des Maures sont naturellement infertiles, sauf dans les fonds, où elles sont recouvertes de terres alluviales. Ce n'est donc point la richesse du sol qui peut attirer les populations dans cette contrée ; mais elle a pour elle son admirable climat, ses bois d'orangers, ses groupes de palmiers encore trop clair-semés, la beauté de ses plages marines, l'aspect superbe de ses promontoires. Ainsi que le dit Élie de Beaumont, les vallées des Maures sont la « Provence de la Provence » ; et quand les chemins en auront été frayés, quand la foule moutonnière des voyageurs aura suivi les rares devanciers qui lui donnent l'exemple, peu de sites seront plus connus et plus justement admirés que Bormes, le cap Negret, le vaste demi-cercle des sables de Cavalaire. Au sud de ces rivages se développe la rangée pittoresque des îles d'Hyères, qui par la nature de leurs roches appartiennent également au massif des Maures, et qui n'en restent séparées que par des passages dont la plus grande profondeur est de 70 mètres. L'île du Levant ou du Titan, aux ravins boisés que l'on dit pleins de serpents, la haute île de Portcros, dont la vigie fortifiée domine les deux mers de sa colline de près de 200 mètres, Porquerolles, ainsi nommée des « porcs sauvages » ou sangliers qui la peuplaient jadis et que remplacent de pacifiques lapins, se succèdent de l'est à l'ouest et limitent au sud les deux rades de Bormes et d'Hyères. La presqu'île de Giens, qui forme la concavité occidentale de la rade, doit être aussi considérée comme une part du même archipel que sa voisine Porquerolles, quoique les flots l'aient rattachée au continent par deux pédoncules de sable de la courbure la plus gracieuse, enfermant des étangs salins et des marais de pêche; peut-être faut-il y voir, avec M. Ernest Desjardins, l'île Pomponiana des anciens. Enfin, la péninsule du cap Sicié,

[1] Superficie des Maures. . . . . 800 kilomètres carrés.
Principaux sommets : Sauvette et Notre-Dame-des-Anges. . 779 mètres.

qui se replie en « pince de crabe » à l'ouest de la rade de Toulon, est aussi, au point de vue géologique, un bastion avancé du grand massif des Maures. Complétement isolée des collines calcaires qui s'élèvent au nord par une dépression où passent la route et le chemin de fer, elle forme une île ou plutôt une ramure de péninsules qui abrite les eaux de Toulon contre les vents de l'ouest et du sud.

Au nord de la vallée de l'Argens et du golfe de Fréjus se dresse un petit massif de montagnes, jumeau de celui des Maures et comme lui parfaitement séparé des Alpes : c'est l'Esterel, le pays des anciens Sueltri. Ce groupe d'âpres sommets n'est point resté comme les Maures en dehors du chemin des peuples. Du temps des Romains, la voie Aurélienne en escaladait les hauteurs, et jusqu'à l'ouverture du chemin de fer qui contourne l'Esterel en suivant le rivage marin par une série de tunnels, de tranchées, de remblais, les voyageurs n'avaient d'autre chemin que la route de la montagne, souvent hantée par les brigands. L'Esterel, a comme le massif des Maures, une très-grande variété de roches, mais il est encore plus désert, plus aride, plus coupé de précipices et de ravins périlleux. Il n'a point de forêts étendues, mais seulement des broussailles, des fourrés d'arbousiers et de hautes bruyères, entremêlés çà et là de grands arbres ; ce qui fait son incomparable beauté, ce sont les superbes promontoires de porphyre et de grès rouge d'où l'on domine à la fois les deux golfes de Fréjus et de la Napoule. Le contraste des eaux bleues et de la roche qui semble flamboyer au soleil à travers la verdure est d'un prodigieux effet. Le cap Roux, dont les escarpements couleur de braise se profilent à l'angle de la montagne, est un des spectacles les plus grandioses de la Méditerranée.

Les montagnes qui s'élèvent au nord des Maures et de l'Esterel, jusqu'à la Durance et aux plaines du Rhône, montrent par l'orientation de leurs chaînes et la disposition de leurs assises qu'elles se sont formées d'une manière indépendante et ne se rattachent point directement au système des Alpes. Telles sont les hauteurs de la Sainte-Baume, dont les crêtes ravinées, coupées de précipices, dressent leur rempart au nord de l'ancien golfe du Beausset et s'appuient au sud sur un grand nombre de massifs, aux noms distincts, qui vont se terminer entre Marseille et Toulon par de superbes promontoires, le Bec-de-l'Aigle, le cap Canaille, le cap Tiboulen, enfermant de charmantes rades et des « calanques » pittoresques. La petite chaîne de l'Estaque, dont les roches blanches, laissant verdoyer quelques pins dans leurs fissures, limitent au sud la petite mer intérieure de Berre,

appartient également au groupe des monts provençaux ; çà et là interrompue par de larges brèches, elle se continue à l'est par la chaîne de l'Étoile et par les collines de Trets et de Saint-Maximin, où s'élève, non loin du « Pain-de-Munition », le dôme d'un Olympe, modeste rival de la montagne de Thessalie. D'autres chaînes, le Cengle, les monts de la Victoire, le Sambuc, se développent au nord de la vallée de l'Arc, qui fut un golfe au commencement de l'époque tertiaire[1]. L'extrémité orientale du

N° 54. — VALLÉE DE L'ARC ET MONTAGNE DE LA VICTOIRE.



bassin, qui communique par des passages faciles avec la vallée de l'Argens, forme un magnifique amphithéâtre naturel, qui semble tout disposé pour une bataille immense. C'est là que les Romains de Marius écrasèrent les armées des Teutons : le village de Pourrières, situé au nord de la plaine, à la base de collines boisées, rappelle par son nom même (*Campi Putridi*) les amas de cadavres abandonnés à la corruption. Récemment encore, de grands feux allumés les jours de fête au sommet de la montagne de la Victoire témoignaient du sentiment de délivrance éprouvé jadis par les

[1] Marion, *Géologie de Provence*, *Revue scientifique*, 21 décembre 1872.

populations : il est vrai que depuis longtemps le sens de la cérémonie s'était perdu.

Toutes ces montagnes rapprochées du massif des Maures affectent dans la disposition générale de leurs roches calcaires, percées d'entonnoirs où s'engouffrent les eaux de pluie, une sorte de parallélisme avec le noyau de granit qui s'élève au sud-est, mais elles se relient diversement à des chaînons montagneux qui font déjà partie du système des Alpes. Ainsi les Alpines ou Alpilles, qui profilent la gracieuse dentelure de leur crête au-dessus des prairies arrosées et des pâturages pierreux de la Crau, doivent être considérées comme un prolongement des grandes montagnes, car elles continuent géologiquement la chaîne du Léberon, dont les érosions de la Durance les ont séparées; d'autre part, divers massifs, disposés en forme de chaîne les rattachent au Sambuc et aux monts de la Victoire par les collines de la Trévaresse. Un petit volcan, qui dresse son cône de laves refroidies au milieu de ces collines, témoigne des changements considérables qui ont dû s'accomplir dans cette région tourmentée.

A l'autre extrémité des monts de la Provence, les chaînes plus ou moins parallèles qui se prolongent à l'orient vers le Var sont aussi des ramifications des grandes Alpes. Ces chaînons, de formation jurassique, se distinguent par une régularité singulière : il en est qui ressemblent à de véritables talus de remparts bastionnés, d'une longueur de 10, 20 ou même 30 kilomètres. Plusieurs d'entre eux ont aussi la nudité de la pierre maçonnée et forment le contraste le plus étrange avec les admirables jardins des Hespérides qu'arrosent à leur base les eaux fertilisantes de la Siagne. Les roches du Sahara et de l'Arabie Pétrée ne sont pas plus arides, plus dépourvues de toute végétation que certains massifs de ces Alpes provençales. Il est des montagnes du haut desquelles on cherche vainement du regard un bosquet, un arbre, une de ces taches de broussailles auxquelles leur apparence a valu le nom italien de *macchie* francisé en mâquis[1].

A l'orient du Var, ce ne sont pas les ramifications des Alpes, mais bien les Alpes elles-mêmes qui viennent baigner leurs promontoires dans les eaux bleues de Nice et de Menton. La péninsule de Saint-Hospice, si gracieusement étalée sur la mer entre la baie de Villefranche et le golfe de Beaulieu, la superbe « Tête-de-Chien », dont le pittoresque rocher de Monaco semble être un bloc détaché, le cap Martin, aux longues pentes

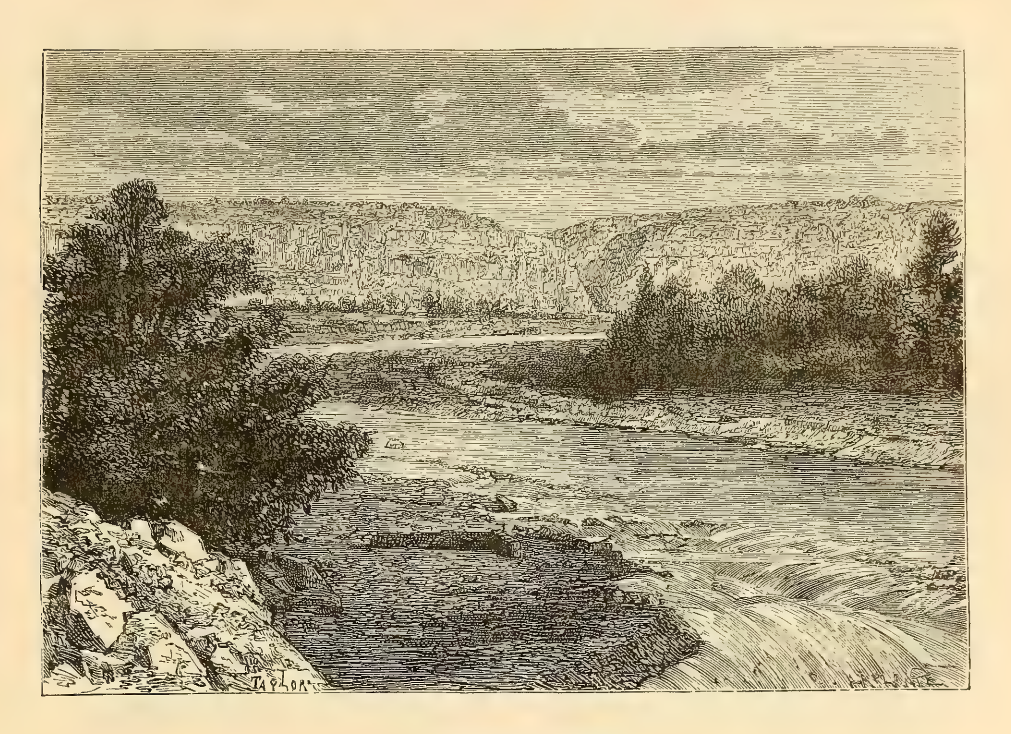
[1] Altitudes principales des monts de la Provence :

Mont Olympe	794 mètres.	Monts de la Victoire	1,001 mètres.
Cap Canaille	416 »	Alpines	492 »
Sainte-Baume	1,043 »	Cheiron	1,778 »

revêtues d'oliviers séculaires, sont les derniers escarpements de la grande chaîne, et le voyageur qui en gravit les saillies peut, d'ascension en ascension, monter jusqu'à l'arête suprême qui domine les vallées tributaires du Pô. La haute terrasse de la Tête-de-Chien, coupée de soudains précipices où le trachyte jaillit du sein des masses calcaires, formait donc une véritable frontière naturelle, une borne géographique à l'est du Var, qui était la limite officielle entre la Ligurie italienne et la Ligurie française. Sur le plateau du promontoire, près du village de la Turbie, une haute tour, dont on voit encore les restes imposants, servait de trophée en l'honneur d'Auguste, « vainqueur de toutes les nations des Alpes. » Bien des combats ont été livrés depuis les temps de ce maître du monde pour la possession de ces rochers qui forment la limite naturelle des deux pays : aussi le contre-fort de montagne qui domine la Turbie au nord porte-t-il le nom de mont des Batailles. Au moyen âge, les Sarrasins s'étaient cantonnés dans le voisinage, sur le rocher d'Éza ; ils possédèrent aussi le rocher de Monaco, dont s'emparèrent ensuite des pirates chrétiens. Récemment encore, une petite république occupait une partie de cette région de frontière qui n'est plus l'Italie, et qui n'est pas encore la France. Mais de nos jours les bornes posées par la nature ont perdu de leur importance ; la limite des deux États, toute conventionnelle, suit l'étroite gorge de Saint-Louis, ouverte dans la montagne de la Giraude, à l'est de Menton. Du reste, la frontière internationale, telle qu'elle a été délimitée en 1860, de la mer à l'arête des grandes Alpes, ne s'accorde guère avec les traits saillants du relief de la contrée : tantôt elle suit une crête de montagne, tantôt le lit d'un torrent, et croise obliquement les vallées.

Dans son ensemble, le massif des Alpes Maritimes, dont les divers chaînons rayonnent en éventail vers le rivage de la mer, constitue un groupe assez nettement limité. Ses monts de granit, portant sur leurs pentes élevées de larges névés et même quelques glaciers, forment, pour ainsi dire, la grande pierre d'angle de tout le bassin du Pô. A l'est le col de Tende, où serpente en brusques lacets la route de Turin à Nice, au nord le col de Larche, de l'Argentière ou de la Madeleine, aux charmants pâturages semés de lacs, sont les dépressions naturelles qui bornent le massif. Les eaux torrentielles qui découlent au nord de ses versants boisés, peuplés de chamois, ont bientôt atteint la plaine d'alluvions que parcourt la Stura ; mais sur la pente méditerranéenne tous les cours d'eau, échappés des lacs et des glaciers, ont à traverser des roches de calcaires et de grès par d'étroits défilés ou « clus » d'un aspect effrayant. De chaque côté de l'eau mugissante se dressent des rochers à pic ou surplombants, hauts de plusieurs centaines de mètres et portant au

sommet de leurs escarpements les murailles pittoresques de quelque ancien village ; on y chemine dans l'ombre humide, puis, immédiatement après être sorti de ces noires fissures de la montagne, on entre dans la région de la lumière, sur les pentes éclairées par le soleil, semées de blanches villas. Les divers chaînons calcaires qui se développent à l'ouest vers la Durance sont aussi coupés en maints endroits de formidables clus : on cite surtout, quoique l'une des moins belles, une gorge de l'arrondissement de Castellane, celle de Moustiers, dont les deux corniches sont depuis plusieurs siècles



LE VERDON A QUINSON

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Cayol.

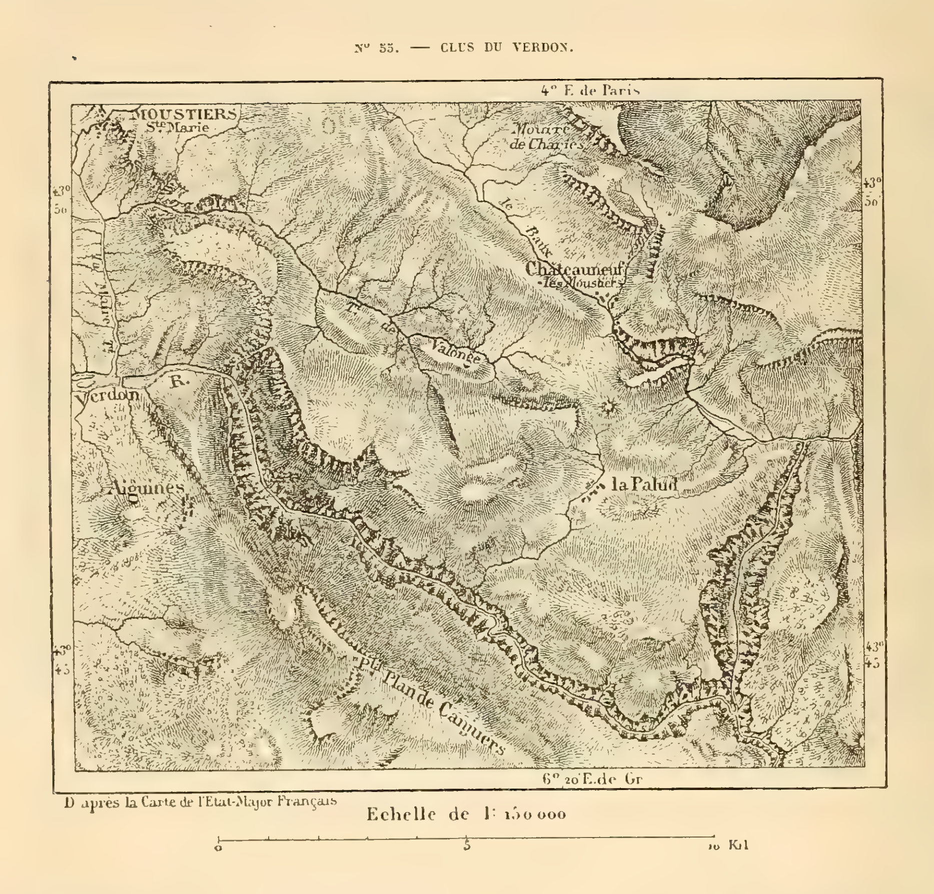
rattachées l'une à l'autre par une chaîne se balançant au souffle du vent ; mais les clus du Verdon, en aval de Castellane, sont bien autrement étonnantes : il n'est guère d'exemple plus remarquable sur la Terre d'entaille pratiquée par les eaux dans l'épaisseur des roches. Là le Verdon coule au fond d'une véritable coupure d'un demi-kilomètre de profondeur[1].

[1] Altitudes des Alpes Maritimes :

Clapier de Pagarin.	3,046 mètres.	Col de Cérèze.	2,564 mètres.
Enchastraye	2,906 »	Col de l'Argentière.	1,975 »

Le massif du mont Viso, dont les plus hauts sommets se dressent en territoire italien, rattache les Alpes Maritimes aux grandes Alpes du Dauphiné. La fière pyramide qui s'élève au-dessus de ses névés rapides et de ses éboulis est visible de toute la plaine du Piémont et même de la Lombardie, et longtemps on l'a crue la cime maîtresse des Alpes ; Pline même considère le massif du Viso comme le plus élevé de la chaîne. Cette montagne, que les indigènes regardaient avec une sorte de vénération superstitieuse, était réputée inaccessible jusqu'à ce qu'un Anglais, M. Matthews, eut prouvé qu'elle est au contraire facilement gravissable par son versant du midi, que garde à la base la bourgade de Château-Dauphin. Les Italiens aiment à visiter les beaux pâturages parsemés de lacs qui s'étagent sur le versant du nord, car c'est là que jaillit le torrent auquel, parmi tant d'autres cours d'eau de l'hémicycle des Alpes, la tradition populaire a maintenu le nom de Pô.

N° 55. — CLUS DU VERDON.



D'après la Carte de l'Etat-Major Français

Echelle de 1: 150 000

0 5 10 Kil

Dans leur ensemble, les Alpes du Viso diffèrent de tous les autres groupes alpins par le petit nombre de roches primitives qui s'y trouvent. Il n'y a

point de protogine ni de syénite comme dans les Alpes Pennines; le gneiss et les micaschistes n'y sont représentés non plus que par des masses peu considérables. Les roches serpentineuses se sont fait jour sur beaucoup de points des deux côtés de la crête, et le mont Viso lui-même est en grande partie composé de serpentine. Les granits ne se développent en masses continues que sur le versant italien, où ils forment comme les parois d'un immense amphithéâtre allant rejoindre au nord les montagnes de la Suisse; mais du côté de la France les roches sont toutes schisteuses ou calcaires jusqu'à la vallée de la Durance. Cette contrée, effroyablement ravinée par les eaux, mérite bien le nom de Queyras ou de « Pays des Pierres », que lui ont donné ses habitants; un très-grand nombre de montagnes y sont justement désignées par l'appellation de « Ruines » : ce sont d'immenses débris croulants.

Les Alpes du Queyras et du Viso ont été très-fréquentées de toute antiquité par les populations limitrophes, à cause des passages qui traversent leur crête. C'est là que se trouvent les chemins naturels qui font communiquer la vallée de la Durance et les régions provençales avec les hauts bassins du Pô, de la Doire et de la Stura, c'est-à-dire avec toutes les plaines qui entourent le massif du Montferrat. Un des sentiers, utilisé depuis un temps immémorial, passe immédiatement au nord du Viso, bien au-dessus de la zone des forêts, sur des arêtes de rochers et des pentes de pâturages que les avalanches, les tempêtes, les brouillards rendent souvent redoutables; aussi dès la fin du quinzième siècle a-t-on eu l'idée de diminuer les périls de l'escalade en creusant à quelques centaines de mètres au-dessous de l'arête suprême un souterrain de jonction entre les deux versants. Cette « traversette », que les montagnards montrent avec orgueil, est peut-être le premier travail de ce genre que les hommes aient accompli dans les Alpes, et c'est de ce modeste tunnel qu'il faut dater l'histoire du percement des monts, à moins qu'on ne remonte jusqu'à l'expédition d'Hannibal. Mais quoique cette région des montagnes soit précisément celle où l'industrie moderne s'est essayée en premier lieu, la plupart de ses sentiers sont encore restés dans le même état qu'au moyen âge. Une route de voitures, celle du mont Genèvre, qui remplace une ancienne voie romaine, et même une voie carthaginoise, car Hannibal y traversa les Alpes avec son armée, fait communiquer la vallée de la Durance et celle de la Doire; mais de longues années encore aucun chemin de fer ne franchira cette partie de l'arête. Dans sa marche graduelle vers les rivages de l'Océan, la civilisation a déplacé le centre de gravité de la France et l'a reporté vers le nord; en conséquence les principaux lieux de passage du sud ont été dé-

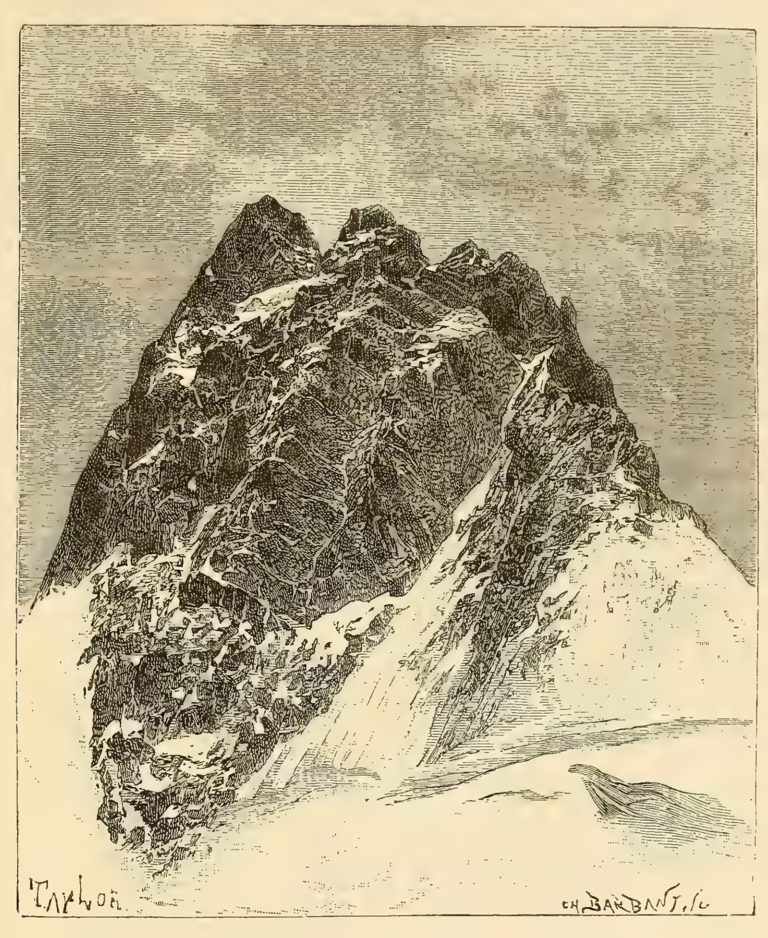
laissés : c'est à l'angle des grandes Alpes, au mont Cenis et au Saint-Bernard, puis au Simplon, au Gotthard, que s'est reporté le mouvement des migrations et des échanges. Les cols des Alpes, entre le mont Genèvre et le col de Tende, ne sont guère fréquentés que par des Piémontais qui viennent chercher de l'ouvrage en France ou qui s'en retournent dans leur patrie, plus riches de quelques écus. Au commencement de l'hiver, ils traversent la montagne par bandes ; même au milieu des grands froids, il en est un certain nombre qui se hasardent dans les neiges, au risque de se perdre si la tourmente ou le brouillard vient à les surprendre. Quelques hospices, érigés sur les cols les plus dangereux, recueillent les voyageurs égarés[1].

Tous ces passages, si importants jadis dans l'histoire des migrations et du commerce, ne pouvaient manquer de l'être aussi dans celle des guerres. Les noms de tous les cols, de tous les villages, de tous les fortins de cette partie des Alpes sont devenus célèbres pendant les grandes expéditions d'Italie au seizième siècle. Les villes de Coni (Cuneo), de Saluces (Saluzzo), de Pignerol (Pinerolo), sur le versant italien, avaient à cette époque une grande importance militaire, et Fénestrelles, dans la vallée du Cluson, est encore puissamment fortifiée. Du côté de la France, Embrun, Mont-Dauphin, Briançon surtout, sont des places de guerre qui jadis eurent une grande valeur stratégique, mais qui ne se trouvent plus sur le passage des armées. Si la contrée n'avait pas été tant de fois parcourue par les hommes de guerre, les habitants des hautes vallées du Viso auraient peut-être réussi à garder l'autonomie que semblaient leur promettre l'isolement et le climat spécial de leur patrie. Longtemps, en effet, les populations de l'un et l'autre versant formèrent un groupe distinct, ayant les mêmes traditions et parlant le même dialecte de souche française. Si d'implacables persécutions n'y avaient mis bon ordre, les montagnards du Queyras et des vallées italiennes se seraient également distingués des gens de la plaine par une autre forme de culte religieux, car bien avant la Réforme leur évolution propre les avait éloignés du catholicisme latin ; même en dépit des massacres et des exterminations en masse, il reste encore, des deux côtés de l'arête, des « Vaudois » rattachés au protestantisme. Le village de Saint-Véran, le plus haut perché de la France entière, puisqu'il est à plus de 2,000 mètres, est une des communes dont les habitants ont en partie gardé

[1] Altitudes diverses dans les Alpes Cottiennes ou du Viso :

Viso.	3,856 mètres	Saint-Véran.	2,009 mètres.
Col de la Traversette.	2,995 »	Briançon.	1,321 »
» du mont Genèvre.	1,849 »	Embrun.	856 »

l'ancienne foi. Ils se distinguent aussi, dit-on, par une instruction supérieure, qu'explique la longue lutte qu'ils ont eu à soutenir. Jadis les émigrants qui descendent annuellement de ce village et des hautes vallées environnantes avaient une remarquable spécialité, celle d'enseigner les rudiments de la lecture et de l'écriture dans les familles de la plaine.



PIC CENTRAL DE LA MEDJE
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Devin.

Quelquefois, près d'un millier d'instituteurs temporaires s'établissaient ainsi dans les villages de la vallée du Rhône et même plus loin, pour révéler aux enfants les mystères de l'alphabet, en échange de la nourriture et d'un maigre salaire. La fondation d'écoles permanentes dans toutes les communes a naturellement mis un terme à l'industrie des instituteurs itinérants, et les émigrants des Hautes-Alpes ont dû choisir d'autres métiers d'hiver ; un grand nombre d'entre eux sont allés définitivement

s'établir en Algérie. Des Français natifs de Barcelonnette et des environs ont presque monopolisé dans la ville de Mexico le commerce au détail des mousselines et du calicot[1].

A l'ouest de la dépression que parcourt le torrent de la Durance, s'élève un autre groupe de premier ordre, plus fier encore que celui du Viso et le seul grand massif alpin qui se trouve en entier sur le territoire français : c'est le massif de l'Oisans. Cette assemblée de hautes montagnes, avec son prolongement méridional connu sous le nom de Champsaur, forme un tout parfaitement délimité, au nord par la profonde vallée de la Romanche et le col peu élevé du Lautaret, où passe une route carrossable, à l'est et au sud par des tributaires de la Durance, à l'ouest par le Drac. Au point de vue géologique, les monts de l'Oisans ne sont pas moins distincts que par la forme de leur relief géographique : grande masse de granit, de contour à peu près circulaire, et limitée de tous les côtés par des roches jurassiques et crétacées, c'est peut-être le plus compacte, le plus homogène de tous les massifs alpins.

Les monts de l'Oisans sont plus fréquemment désignés sous le nom de massif du Pelvoux, à cause de la superbe cime que l'on aperçoit de la vallée de la Durance et qui paraît si belle avec ses deux cornes de rochers séparées par un long couloir de glaces ; mais ce haut sommet cache une pyramide plus élevée, la pointe des Arsines ou Barre des Écrins, qui, tout récemment encore, était vierge de pas humains[2]. Une autre cime, à peine moins haute, l'Aiguille de Medje, se dresse immédiatement au sud de la vallée de la Romanche au-dessus d'énormes éboulis et de champs de glace de plusieurs kilomètres de largeur. En France, il est peu de spectacles comparables à celui qu'offrent cette montagne et les sommets rivaux, contemplés des hauts pâturages de la Maurienne.

Les glaciers du massif de l'Oisans, rarement visités à cause de leur éloignement des grandes routes et de l'extrême pauvreté du pays, présentent, relativement à la surface des rochers, une étendue fort considérable, soit d'un tiers au moins sur un espace de 500 kilomètres carrés, et peuvent rivaliser en magnificence avec ceux de la Suisse. Le plus vaste des champs de glace, celui du Mont-de-Lans, qui s'étale largement au nord-ouest du massif, et dont on aperçoit çà et là, du fond des gorges de la Romanche, les éblouissantes cataractes plongeant dans les ravins, occupe à lui seul une superficie que l'on ne peut évaluer à moins de 15 kilomètres carrés ; en faisant le tour de la haute vallée du Vénéon par les glaciers et les neiges

[1] Lewis Geiger, *A peep at Mexico*, 1874.
[2] Whymper, *Scrambles amongst the Alps*, 1860-1869.



GLACIER DE LA GRAVE

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de M. Moulin.

des cimes, du massif de la Grave à la plus haute aiguille d'Olan, escaladée pour la première fois en 1877, on pourrait parcourir un espace de 50 à 60 kilomètres en restant continuellemeut sur le névé. Les deux glaciers qui viennent se rencontrer dans le gouffre de la haute Vallouise, précisément entre les colosses du Pelvoux et des Arsines, sont peut-être à cause de leur contraste les plus remarquables de tous ces fleuves congelés. L'un, le glacier Noir, est tellement chargé à sa base de débris de rochers et de terre, qu'il semble une immense coulée de boue, pareille à celle que vomissent les volcans de



N° 56. — GLACIERS DE L'OISANS.

Java : on ne reconnaît la nature de sa masse que par les fissures dans lesquelles les blocs de pierre s'engouffrent avec un bruit sourd. De la base des moraines s'échappent des ruisseaux troubles qui se traînent lentement à travers les débris de la plaine. De l'autre côté, le glacier Blanc, presque entièrement libre de rochers, se termine par de gigantesques degrés en appuyant sur le sol des contre-forts verticaux qui le font ressembler à une patte de lion. Ses assises sont d'un blanc pur, çà et là rayé de rouge et de jaune d'or; un torrent d'un bleu laiteux s'échappe de son arche médiane admirablement cintrée.

La hauteur générale du plateau sur lequel repose le massif du Pelvoux ne permet pas aux glaciers de descendre aussi bas dans les vallées que les grandes « mers de glace » de la Suisse et de la Savoie, et, par conséquent, on ne voit point dans l'Oisans l'opposition de la verdure des forêts et de la blancheur des glaces. D'ailleurs la contrée a été presque partout déboisée, il ne reste que de maigres bouquets d'arbres et des troncs ébranchés surgissant çà et là du milieu des blocs amoncelés sur les pentes. Mais là où les avalanches, les pluies, les éboulis n'ont pas emporté ou recouvert la terre végétale, on voit encore de ravissants pâturages, bariolés de fleurs au printemps. L'alpe du Mont-de-Lans, que domine à l'est le large glacier du même nom, était déjà fameuse du temps de Linné par ses herbes rares, et c'est à la richesse de ce pâturage en plantes diverses que les habitants du riche village de Vénosc doivent indirectement leur prospérité. Souvent visités par les botanistes, ils sont devenus botanistes eux-mêmes, et chaque année, dans leurs émigrations périodiques, ils vont exercer le commerce des plantes alpines dans toutes les parties de la France, en Italie, en Angleterre, et jusqu'en Russie et en Amérique; de retour dans leurs montagnes, ils apportent avec eux l'aisance ou même la fortune.

De même que les Alpes du Viso, celles du Pelvoux abritaient autrefois des populations libres, et la présence de quelques groupes de protestants épars dans les hautes vallées rappelle encore les temps de l'ancienne indépendance. Mais le gros des Vaudois qui habitaient la Vallouise, la plus belle vallée du massif, a complétement péri. On montre, à la base orientale du Pelvoux, la profonde « balme » Chapelu, qui servit longtemps d'asile aux Vaudois persécutés et où, pendant une nuit d'orage, on les égorgea tous. De nos jours, la population de la Vallouise est une des plus arriérées de la France, une de celles qui vivent dans la misère la plus sordide; les huttes sont sales, la nourriture est insuffisante et malsaine, aucune règle de l'hygiène n'est observée, et dans maint village le tiers des enfants qui naissent deviennent de malheureux crétins. C'est à l'une des extrémités du massif de l'Oisans, au-dessus de la haute vallée du Drac, qu'au milieu des hauts pâturages s'élève l'église de la Salette, fameuse dans l'histoire des pèlerinages modernes et des miracles. Non loin de là, dans le gouffre que forme l'étroit val Godemar, existaient encore, il y a peu d'années, les traces d'un autre culte. Quand le soleil du printemps apparaissait par-dessus la crête des montagnes opposées, les villageois des Andrieux allaient en procession célébrer des cérémonies de bienvenue à l'astre bienfaisant. On montre encore les ruines du pont de l'Omelette où les vieillards

faisaient, en effet, l'hommage d'une omelette au soleil vainqueur de l'hiver[1].

Autour de ce massif du Pelvoux, le plus fier des Alpes françaises, d'autres groupes secondaires emplissent de leurs pyramides, de leurs dômes et de leurs contre-forts presque toute la partie du territoire français comprise entre le Rhône, l'Isère et la Durance. A première vue, cet ensemble de pics et de crêtes, se dressant de tous côtés, paraît former un véritable chaos. Quand on se place au sommet d'une haute cime dominatrice de l'Oisans, on aperçoit, sur le pourtour entier de l'horizon, des séries d'aiguilles, de pointes et de crêtes jetées au hasard et comme innombrables : on dirait les vagues figées d'un immense océan. Sans l'aide de la carte, ce n'est qu'après avoir longtemps parcouru cette région des Alpes que l'on pourrait comprendre la disposition générale de leurs arêtes[2].

A l'ouest d'un isthme étroit de roches granitiques rattachant le groupe du Pelvoux aux monts du Graisivaudan, un petit plateau percé de monts cristallins s'avance en promontoire au sud de la plaine de Grenoble, entre le Drac et la Romanche, et porte dans ses cavités quelques lacs, mornes et froids, qui ont remplacé les glaciers d'une époque antérieure : c'est le plateau de la Matheysine; de formidables gorges, où les chemins descendent en tournants rapides comme dans un gouffre, l'entourent de toutes parts. Plus loin, au delà du profond abîme où coule le Drac, les arêtes parallèles des « Quatre-Montagnes », séparées les unes des autres par des affluents de l'Isère, se développent dans le même sens que l'axe des Alpes Pennines, pour se continuer au nord par le massif de la Grande-Chartreuse, au sud par les monts du Vercors, tous les deux de même composition géologique.

Les divers chaînons et les plateaux du Vercors occupent la partie orientale du grand labyrinthe de montagnes et de collines qui remplit le quadrilatère limité par le Rhône, l'Isère, le Drac et la Drôme. Les paysages vraiment alpestres sont assez rares au milieu des âpres rochers du Vercors, de leurs éboulis bariolés de gris et de jaune par un tapis de lichens; la principale beauté de cette contrée sauvage, jadis presque inaccessible, vient du contraste des vallées ouvertes et des noirs défilés que les torrents ont creusés dans la roche calcaire et d'où ils s'échappent en pittoresques cascades : on cite surtout les gorges d'Omblèze, que parcourt un ruisseau tributaire de la

[1] Ladoucette, *Hautes-Alpes*, 601. — Jouglard, *Annuaire du club alpin-français*, 1875, p. 133.

[2] Altitudes de l'Oisans :

Barre des Écrins	4,103 mètres.	Aiguille d'Olan, cime du Nord	3,883 mètres.
Aiguille de Medje	3,986 »	Col du Lautaret	2,070 »
Grand Pelvoux	3,954 »	Le Bérarde (hameau)	1,738 »
Col du Mont-de-Lans	1,613 »	Bourg d'Oisans	719 »

Drôme, et les « goulets » où l'on voit disparaître les eaux de la Vernaison; c'est à grand'peine que les ingénieurs ont pu, au moyen de souterrains, de lacets et de ponts jetés de l'une à l'autre paroi, utiliser l'étroite fissure de montagne pour la construction de la route qui mène de Pont-en-Royans à la vallée de la Drôme. Une autre beauté de ces montagnes est celle que leur donne l'aspect déjà méridional des pentes exposées au soleil; en maints endroits, les blancs rochers dressés en tours et en aiguilles et soutenus à leur base de talus d'éboulement ont l'apparence des Apennins et des montagnes de la Grèce. En outre, quelques sommets doivent une véritable grandeur à la forme hardie de leurs escarpements : telle paroi du mont Glandaz ou du mont Aiguille semble surplomber la plaine du haut de la région des nuages.

Au sud de ces montagnes, les cols élevés de Lus-la-Croix-Haute et de Cabre, que l'on ne traverse point sans péril en hiver, bien que des hospices de refuge y soient érigés comme sur les passages des grandes Alpes, font communiquer, l'un la vallée du Drac, l'autre celle de la Drôme, avec le bassin de la Durance et limitent en même temps, du côté de l'ouest, un groupe de monts qui n'a point de rivaux en France pour l'apparence formidable de ses roches entassées. Des étymologistes ont voulu dériver le nom de Dévoluy, que l'on donne à ces montagnes, d'un mot *devolutum*, synonyme d'écroulement, et l'aspect de ces affreux précipices, de ces énormes talus, de ces blocs amoncelés dans les vallées, de ces gorges d'érosion sciées par les torrents dans les amas de débris, semblerait leur donner raison. Le mont Aurouze, grand pic qui se dresse à l'extrémité méridionale du massif, est complétement entouré à la base de talus de pierres, pareils de loin à des contre-forts de marbre blanc; d'autres sommets ressemblent à des entassements de montagnes en désordre : on ne voit de toutes parts que des ruines et des avalanches de rochers. Une légende locale raconte que les monts Obiou et Faraud, dont les tours empilées projettent leur grande ombre sur la vallée du Drac, étaient autrefois des géants ennemis; ils luttèrent l'un contre l'autre à coups de pierres, et les blocs énormes, les pans de montagne, épars çà et là autour des deux colosses, rappellent encore le prodigieux combat.

Ces éboulis nombreux, ces ruines qui encombrent le sol des vallées s'expliquent dans une certaine mesure par la constitution géologique des terrains. Certaines roches, notamment celles des montagnes d'Embrun, se délitent avec la plus grande facilité : les intempéries, les dégels en réduisent les schistes en d'innombrables fragments, la moindre pluie les ravine, et quand on essaye de gravir les berges des couloirs, on enfonce dans les

détritus comme dans la boue; plusieurs fois dans l'année, les orages remettent la pierre vive à nu[1]. En général, les montagnes de cette partie des Alpes sont composées de roches très-dures alternant avec d'autres strates de matériaux plus tendres : partout on voit d'immenses escarpements reposant sur des bases sans consistance. Les eaux qui suintent par les fissures des couches supérieures délayent peu à peu les parties friables de la base, et les hautes assises, perdant leur appui, s'écroulent avec fracas ou s'affaissent lentement en glissant dans les vallées. Il est peu de contrées montagneuses où l'on ait plus d'exemples de villages descendant par degrés vers la vallée avec les vergers et les champs qui les entourent.

Toutefois c'est à l'imprévoyance des habitants, bien plus qu'à la constitution géologique du sol, qu'il faut attribuer le rapide écroulement des monts. Les hautes pentes, aujourd'hui si nues pour la plupart, étaient autrefois couvertes d'immenses forêts que l'on a coupées pour faire place à de maigres cultures ou à de simples pâturages. L'eau des pluies et des neiges n'étant plus retenue sur les déclivités par les racines des arbres, descend violemment dans la vallée en poussant devant elle tous les débris arrachés aux flancs de la montagne; la dent des chèvres et des brebis aide à déchausser les radicelles des plantes herbeuses et des broussailles; peu à peu toute la mince couche de terre végétale est enlevée, la roche nue se montre, de profonds ravins se creusent dans les escarpements et sont parcourus en temps de pluie par des torrents furieux qui naguère n'existaient pas : l'eau qui pénétrait lentement la terre et portait des sels fertilisants aux racines des arbres ne sert maintenant qu'à dévaster le sol. Dès que les forêts sont abattues, on voit s'ouvrir sur la pente, de distance en distance, des couloirs d'érosion qui correspondent souvent à des ravins situés sur l'autre versant et finissent, dans un espace de temps relativement court, par découper la crête de la montagne en cimes distinctes, environnées uniformément par des talus de roches brisées ou des coulées de boue. Les cultures des pentes inférieures sont emportées et les arbres à fruit sont tués par le vent froid qui descend des hauteurs sans rencontrer d'obstacles. En bas, la vallée n'offre qu'un vaste champ de cailloux, où la rivière serpente en minces filets chargés de sédiments. Du reste, sur toutes les pentes où de sérieux essais ont été faits, les monts commencent à reprendre leur parure, de jeunes forêts verdoient çà et là, et des montagnes, naguère nues et mornes, reprennent un aspect de fraîcheur et de gaieté[2].

Les divers massifs et les chaînons qui se ramifient au sud vers le confluent

[1] Surell, *Étude sur les torrents des Hautes-Alpes*, Ier vol., p. 130.
[2] Terrains reboisés dans les Alpes françaises, de 1861 à 1870 : 95,000 hectares.

du Rhône et de la Durance ressemblent aux monts du Vercors et du Dévoluy : même composition géologique, même blancheur de roches et nudité de pentes. Au sud de la Drôme, ce sont les monts de la forêt de Saou, n'ayant plus de la forêt que le nom et le souvenir, mais des plus remarquables par leur disposition en forme de citadelle accessible par deux portes seulement ; vers Sisteron et Forcalquier, c'est le rempart uniforme de Lure, auquel se rattache, par une chaîne transversale, l'âpre Léberon, aux flancs rougeâtres, offrant çà et là de maigres taillis. Sur ces montagnes, la diver-



N° 57. — FORÊT DE SAOU.

Gravé par Erhard.

Echelle de 1: 160.000

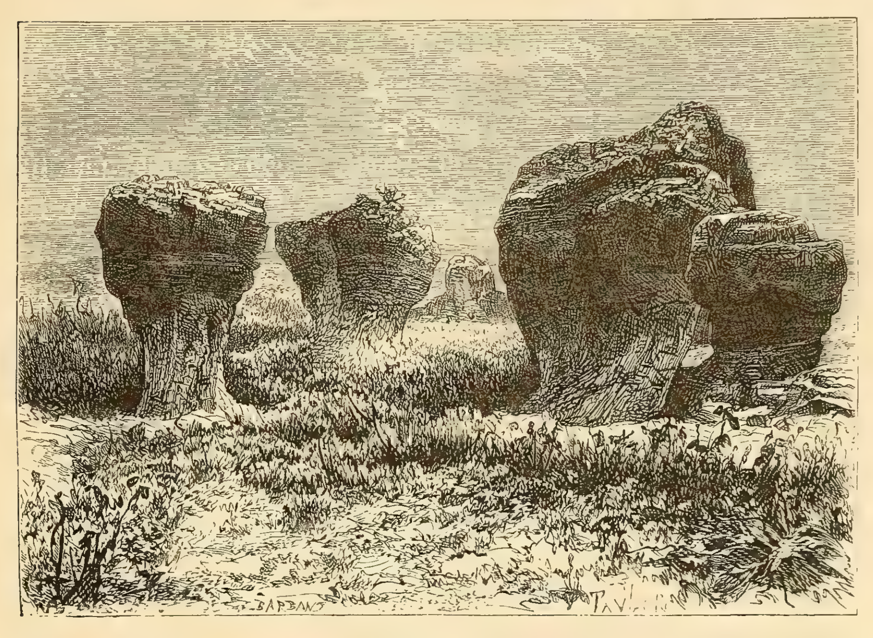
0 2 4 6 Kil.

sité de résistance qu'offrent les assises aux agents atmosphériques a été cause que certaines roches ont pris l'aspect le plus bizarre. A 5 kilomètres au nord de Forcalquier un plateau est couvert sur un espace d'environ un kilomètre carré de grands rochers ressemblant vaguement, vus de loin, à une armée de géants à tête énorme : ces rochers, appelés *leïs Mourré* dans le pays, sont composés de tables ou de blocs d'un calcaire compacte, reposant sur des piliers de marne argileuse qui se délite assez facilement [1].

Plus à l'ouest, au-dessus d'Apt et de Carpentras, s'élève la superbe

[1] Plauchud, *Notes manuscrites*.

montagne si bien nommée le Ventoux à cause des vents qui en descendent pour balayer les plaines avoisinantes. Cette cime avancée, à l'énorme base toute ruisselante de sources et ceinte de verdure, est l'une des plus fameuses des Alpes, grâce à son isolement, à la majesté de son aspect, à l'immensité de l'espace qu'elle domine. Comme le Canigou et l'Etna, on la voit dessiner son profil régulier sur tout un côté de l'horizon, et quoique beaucoup moins haute que ces deux montagnes, elle est d'une apparence à peine moins grandiose. Il est facile d'étudier sur ses pentes uniformes l'étagement normal des flores et nombre de botanistes se sont



LEÏS MOURRÉ
Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Cayol.

livrés à cette étude. Les feuillets géologiques de cette partie de la France sont aussi des plus intéressants pour la connaissance de la flore et de la faune antiques. Les terrains miocènes du Ventoux, et plus encore ceux du Léberon, sont d'une richesse extraordinaire en débris de vertébrés, grands lions, sangliers, gazelles, hipparions. En explorant ces ossuaires, M. Albert Gaudry croyait se retrouver dans les carrières athéniennes de Pikermi, tant les races fossiles des deux régions se ressemblent. De l'autre côté de la Durance, dans les gypses d'Aix, également d'origine miocène, on a découvert des quantités de poissons, d'insectes, de plantes, et jusqu'à des plumes d'oiseaux fossiles. L'ensemble de la faune ichthyologique a permis de con-

clure qu'à cette époque la Méditerranée était une continuation de la mer des Indes [1].

L'œuvre du reboisement, si nécessaire dans certaines parties de la France, se poursuit avec beaucoup de zèle dans la région du Ventoux et du Léberon, grâce à une découverte agricole importante. Déjà vers le commencement du siècle, un pauvre « rabassier » ou chercheur de truffes, Joseph Talon, reconnut les rapports intimes qui associent l'existence de ces tubercules à celle des chênes et il eut l'heureuse idée de semer des glands dans les trous de recherche qu'il avait faits. Longtemps il garda son secret, et même quand son procédé pour la création des truffières artificielles eut été découvert, les imitateurs restèrent longtemps en petit nombre : c'est vers 1856 seulement que la nouvelle industrie prit une véritable importance et que les paysans, désirant leur part de la riche moisson souterraine, rivalisèrent de zèle pour la plantation des chênes truffiers. Déjà le département de Vaucluse est celui de la France qui récolte la plus grande quantité de truffes; sa production totale dépasse la valeur de quatre millions de francs, car depuis 1856 on a planté dans la contrée près de 60,000 hectares en chênes truffiers. Le département limitrophe des Basses-Alpes, dans lequel on a fait aussi de grandes plantations de chênes, ne produit guère moins que Vaucluse et trouve dans le précieux tubercule un élément des plus importants pour la récupération de sa richesse agricole. Vaucluse et les Basses-Alpes fournissent à elles seules près de la moitié des truffes de la France entière; il est vrai qu'une grande partie de la récolte est expédiée au loin, et jusqu'en Russie, sous l'étiquette trompeuse de « truffes de Périgord ».

Le gain d'une denrée d'exportation, à vente certaine, est déjà un grand avantage pour le pays, mais ce n'est là que peu de chose en comparaison des avantages indirects que la culture de la truffe assure à cette partie de la France. Les terres où prospèrent les chênes truffiers sont précisément les pentes caillouteuses et les sols argilo-calcaires presque stériles et n'offrant aux moutons qu'un maigre pâturage. Ce sont les espaces, naguère presque inutiles, brûlés par le soleil, ravinés par les eaux d'inondation, que l'on s'occupe actuellement de reboiser avec zèle; grâce à la truffe, l'aspect de la contrée se modifie d'année en année; les montagnes reprennent leur parure d'arbres et l'effet de ces changements se fait graduelle-

[1] Altitudes des Alpes au sud et à l'ouest de l'Oisans :

Grand Veymont (Vercors). . .	2,346 mètres	Mont Aurouze (Dévoluy). . . .	2,715 mètres.
Col de Lus-la-Croix-Haute . . .	1,500 »	Mont Ventoux.	1,912 »
Léberon.	1,125 mètres.		

ment sentir dans le régime des eaux et du climat. Là est le grand progrès. L'intérêt immédiat, bien compris par le cultivateur, fait plus que la crainte des inondations et que toutes les lois de reboisement pour rendre au domaine de l'homme les solitudes pierreuses des montagnes de Vaucluse et des Basses-Alpes, encore d'apparence si désolée[1].

La chaîne recourbée en demi-cercle qui limite la Savoie méridionale au nord des sources de la Durance et du massif de l'Oisans, est la célèbre Maurienne, si connue comme lieu principal de passage entre la France et l'Italie. Les Romains ont pratiqué les cols les plus faciles de cette région des Alpes : sur la route du Petit-Saint-Bernard, qui fait communiquer la vallée de l'Isère et celle de la Doire, et que l'on croit avoir été pratiquée de toute antiquité, se voient encore les restes d'un prétendu « cirque d'Hannibal », cromlech préhistorique, parfaitement circulaire, consacré jadis à Jupiter par les Romains, puisque la plus haute pierre, celle du milieu, s'appelle encore colonne de Joux[2]. L'importance géographique des brèches de la Maurienne ne se révéla tout entière qu'à l'époque où le centre de gravité de la Gaule, devenue la France, se fut déplacé vers le nord : c'est alors surtout que le commerce et la guerre prirent le chemin du mont Cenis, où venaient se rejoindre deux sentiers, près du lac au bord duquel s'élève aujourd'hui l'hospice des voyageurs. Un de ces sentiers a été remplacé par la grande route sinueuse qui monte de Lans-le-Bourg pour redescendre à Suse, et qui fut pendant longtemps considérée comme un chef-d'œuvre des ingénieurs; mais depuis 1871 cette route, jadis si fréquentée, est devenue presque déserte, à cause du souterrain de plus de 12 kilomètres de longueur[3] que MM. Grattone, Grandis et Sommellier ont foré au-dessous du col de Fréjus, entre Modane et Bardonnèche, et qui a servi de modèle à

[1] Production approximative des truffes en France (1874), d'après Planchon :

Vaucluse.	400,000	kilogrammes	d'une valeur de	4,000,000	francs.
Basses-Alpes.	350,000	»	»	3,500,000	»
Lot.	300,000	»	»	3,000,000	»
Dordogne.	130,000	»	»	1,300,000	»
Drôme.	125,000	»	»	1,250,000	»
Autres départements. . .	295,000	»	»	2,950,000	»
				16,000,000	»

[2] Gabriel de Mortillet, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, VI, 1865.

[3]

Longueur du tunnel de Fréjus.	12,220	mètres.
Altitude de la porte de Modane	1,190	»
» » de Bardonnèche	1,324	»
» du point le plus élevé du tunnel. . .	1,335	»

d'autres entreprises du même genre encore plus colossales. Dans un avenir qu'il faut espérer n'être pas trop éloigné, un deuxième chemin de fer, passant de la vallée de la Durance dans celle de la Doire Ripaire, traversera la grande crête des Alpes pour aboutir également à la station de Bardonnèche. Cette voie ferrée, dont le tunnel international, creusé sous le col des Échelles de Plan-Pinet, aura seulement 4 à 5 kilomètres de longueur, est destinée à remplacer la route du mont Genèvre. Ainsi les deux chemins de fer de Paris et de Marseille à Turin se rencontreront dans la même vallée, grâce à la faible largeur que présente en cet endroit la crête maîtresse des Alpes.

Les monts de la Maurienne offrent dans leur aspect une sorte de moyenne entre les beaux sommets de la Suisse, aux pentes vertes de pâturages et de forêts, et les cimes pelées du Dévoluy et des Basses-Alpes. Plusieurs vallées, notamment celle de l'Arc, qui constitue la Maurienne proprement dite, ne présentent guère que des escarpements arides et des talus de pierres : il ne reste que des lambeaux des forêts qui recouvraient autrefois presque toutes les déclivités. On a constaté que, par suite de ce déboisement à outrance, la limite supérieure de la végétation a graduellement diminué : quand les arbres, fort nombreux, pouvaient se protéger les uns les autres contre le froid, opposer, pour ainsi dire, un large front de bataille à l'armée des frimas, ils se maintenaient sur les hauteurs dans le voisinage immédiat des neiges; mais isolés, comme ils le sont aujourd'hui, ils doivent battre en retraite peu à peu ; maint tronc desséché, resté en dehors de la lisière des bois inférieurs, témoigne encore du triomphe des éléments sur la végétation forestière. Il sera difficile à l'homme de reconquérir le terrain perdu. D'ailleurs une diminution séculaire de la température locale a peut-être contribué à ramener vers la plaine le niveau supérieur des sapinières qui parent les pentes septentrionales de ces montagnes, et des forêts de mélèzes qui s'étendent sur le versant éclairé par le soleil de l'Italie[1].

Les hautes cimes de la Maurienne, de ses divers chaînons et du groupe de montagnes qui se dresse aux sources de l'Isère, n'atteignent qu'une élévation inférieure de près de 1,000 mètres à celle du mont Blanc, ce diadème de l'Europe ; dans son ensemble, cette chaîne de Savoie, où les roches primitives sont d'ailleurs assez rares, est même dépassée en hauteur par les monts de l'Oisans. Néanmoins elle est l'une des plus importantes de tout le système des Alpes à cause de ses diverses ramifications et de

[1] Hudry-Ménos, *la Savoie depuis l'annexion.*

l'énorme quantité de glaces qui s'est accumulée dans les cirques de ses montagnes. Quatre rivières abondantes prennent leur origine dans les neiges de cette région : l'Isère au nord-ouest, l'Orco à l'est, la Stura au sud-est, l'Arc au sud-ouest. Il était donc naturel de penser que le nœud central de tout ce système hydrographique était une montagne fort élevée, et c'est là que, récemment encore, on marquait la haute cime imaginaire du mont Iseran; mais dans cette partie de la Savoie, le nom de « mont » est synonyme de passage : le mont Iseran n'est autre que le col où serpente la route, non encore carrossable, ouverte entre la vallée de l'Arc et celle de la haute Isère. De même que le massif du Saint-Gotthard, plus important comme centre de dispersion des eaux, le massif de l'Iseran est plus bas que nombre de sommets situés sur les chaînons divergents. En France la Grande-Casse et divers pics de la Vanoise, en Italie le Grand-Paradis, sont les points culminants du système.

L'étendue considérable de cette région montagneuse et la longueur des vallées qui la traversent ont attiré la population jusque dans le cœur du massif et certains vallons bien abrités sont peuplés jusqu'à près de 1,800 mètres de hauteur. Au pied du col d'Iseran, Bonneval, dont le nom semble donné par une sorte d'ironie, est un de ces villages de la région des neiges dont les maisonnettes, à demi enfouies dans le sol, sont absolument séparées du reste du monde pendant plusieurs mois d'hiver, et dont les maigres moissons d'orge et de seigle mettent quatorze ou quinze mois à mûrir. Le manque d'air pur, le froid de l'interminable hiver, l'ombre immense qui pèse sur les vallées contribuent sans aucun doute à faire d'un si grand nombre de villageois des crétins et des goîtreux. Le docteur Grange, d'après lequel la principale cause du fléau serait la roche magnésifère de ces contrées, évalue les goîtreux de la Maurienne à 30 pour 100 de la population totale. Dans certains districts de la Tarentaise, tels que ceux de Bozel et de Villard-Goîtreux, la proportion des malheureux est plus forte encore, et lorsque le voyageur traverse un des villages à l'heure où la plupart des habitants valides sont occupés aux travaux des champs, il risque fort de ne rencontrer que des idiots[1]. Par une sorte de compensation, nombre de Savoyards emploient à s'instruire une partie du long hiver. La moyenne des connaissances est plus grande dans ces montagnes que dans les régions basses de la plaine, et naguère la Savoie, comme les hautes Alpes, avait le privilége de fournir d'instituteurs les départements riverains du Rhône; actuellement, la plupart des émigrants, chassés de leur patrie

[1] Nombre des goîtreux et des crétins de la Savoie en 1848 : 12,366

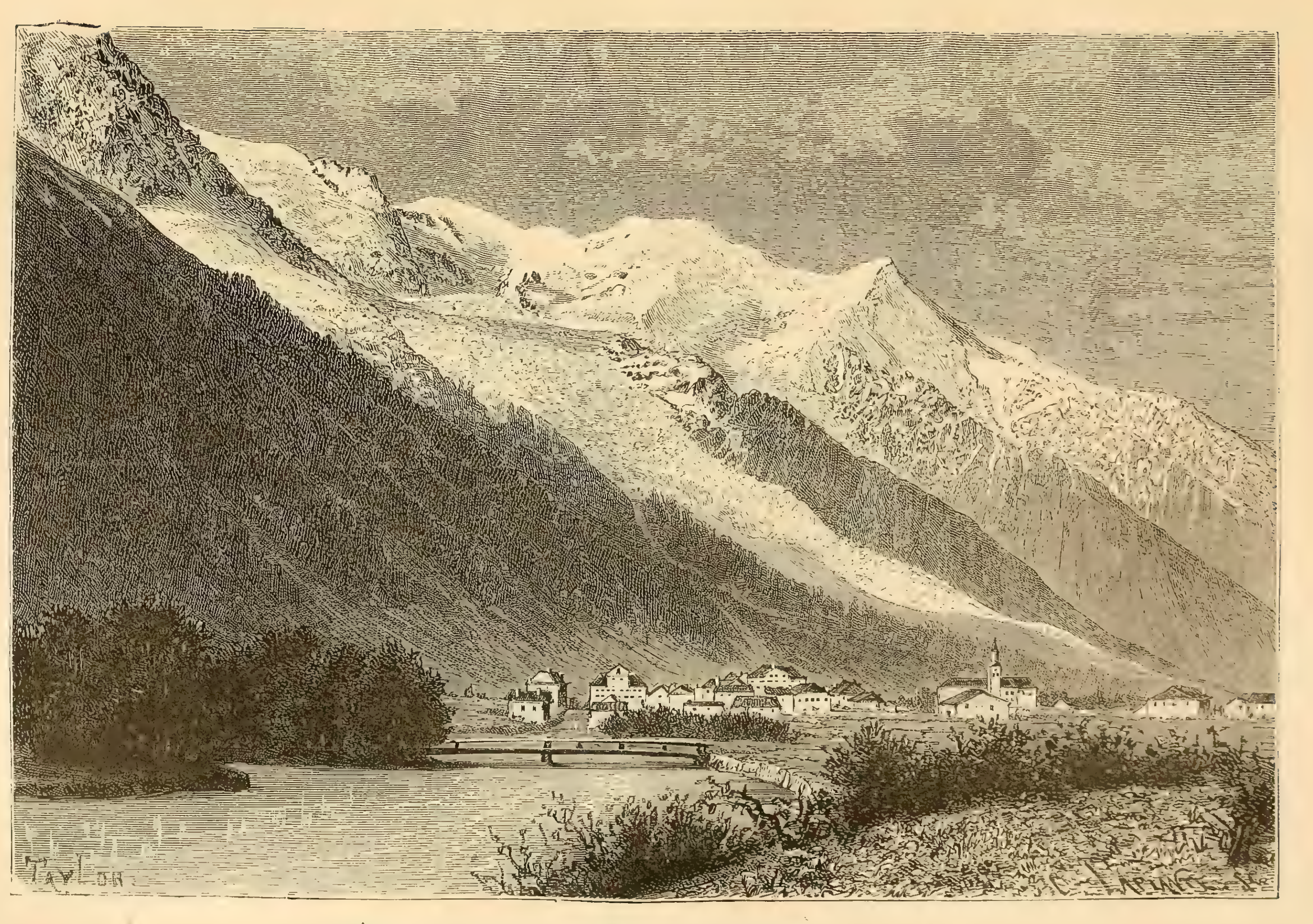
par la faim, ont pour industrie le petit commerce de détail. On a calculé que depuis deux siècles la population des hautes vallées de la Savoie a diminué d'un quart, tandis que celle des plaines basses, d'Annecy, de Moutiers, de Chambéry, s'est accrue dans la même proportion[1].

A l'ouest de la Maurienne, des montagnes de roches talqueuses et de granit qui se relient par des cimes gazonnées à la chaîne du mont Cenis, s'alignent en une longue rangée, parallèle à l'axe du Jura et limitée à sa base occidentale par la vallée du Graisivaudan. L'Isère elle-même, l'Arc et la Romanche traversent par d'âpres défilés cette zone de monts cristallins et la découpent par leurs mille « nants » tributaires en de superbes massifs. L'un, voisin de l'Oisans, est celui des Grandes-Rousses. Un autre qui se dresse immédiatement au-dessus de la plaine où s'est bâtie Grenoble, se termine par les trois pointes de Belledone, ainsi nommée de la blancheur de ses neiges. De cette pyramide ou de celles qui s'élèvent plus au nord, autour de la combe d'Allevard, on contemple dans toute sa beauté le merveilleux spectacle que présente la large vallée du Graisivaudan, avec sa verdure, les eaux brillantes de son fleuve et les montagnes de formations diverses qui la dominent : d'un côté les pentes égales et les pointes du granit, de l'autre les terrasses ombreuses, les parois abruptes, les tours et les plateaux du calcaire.

Le prolongement septentrional des monts du Graisivaudan n'est autre que la double arête du mont Blanc et des Aiguilles-Rouges. Géologiquement, le groupe culminant de l'Europe est en effet la simple continuation de la chaîne occidentale de la Savoie ; mais par son relief il semble absolument distinct. Du côté du sud, l'énorme masse de granit protogyne, d'origine peut-être sédimentaire, qui constitue le mont Blanc, est séparée des massifs de la Savoie par le col du Petit-Saint-Bernard et le col du Bonhomme, ouverts à plus de 2,300 mètres au-dessous de son dôme suprême ; du côté de la Suisse, ses contre-forts s'abaissent vers la profonde fissure où coule le Rhône ; à l'orient, ses escarpements rapides et ses glaciers fort inclinés plongent vers l'Italie ; à l'occident, ses pentes plus douces, bien que formidables encore, et ses longues « mers de glace » s'inclinent vers la vallée française de Chamonix. A une époque antérieure, lorsque les cimes du

[1] Altitudes des grandes Alpes de la Savoie, au sud du mont Blanc :

Aiguilles d'Arve.	3,882 mètres.	Grande-Casse.	3,883 mètres.
Mont Cenis (col).	2,098 »	Aiguille de la Vanoise	3,863 »
Mont Iseran (col).	2,480 »	Bonneval.	1,798 »



LA CHAÎNE DU MONT BLANC ET CHAMONIX. — VUE PRISE DU BORD DE L'ARVEIRON

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.

MONT BLANC

Hachette et Cie Paris



Gravé par Henri Erhard

Dressé par A. Vuillemin d'après la carte de Mr Mieulet et celle de l'Etat Major Sarde

Echelle de 1:11..000

0 1 2 3 4 5 Kil

Paris, Imp. Fraillery

prodigieux massif étaient encore plus élevées de plusieurs milliers de mètres, il ne formait qu'un seul groupe avec les Aiguilles-Rouges, qui en sont aujourd'hui séparées par la vallée de Chamonix, et qui se prolongent au nord-est jusqu'en Suisse, même par delà la vallée du Rhône. Ce sont les divers sommets de cette crête qui présentent aux voyageurs le plus admirable panorama du mont Blanc. Phénomène remarquable, le plus haut sommet des Aiguilles-Rouges porte à son extrémité un petit lambeau de calcaire schisteux en couches horizontales, débris des immenses dépôts dont la mer avait autrefois revêtu toutes les roches de granit[1].

La grande montagne, qui est non-seulement le sommet culminant, mais encore l'une des principales bornes politiques de l'Europe, n'a point une largeur de base, ni une puissance de contre-forts qui lui permettent de se mesurer à cet égard avec les principaux massifs alpins de la Suisse, le mont Rose et l'Oberland bernois. Elle n'a pas non plus une grande importance comme centre de rayonnement des eaux; l'étendue n'en est point assez considérable pour qu'elle puisse alimenter autant de rivières que le massif oriental de la Maurienne ou celui du Saint-Gotthard. Deux torrents seulement prennent leur source à la base du mont Blanc : à l'ouest, l'Arveiron ou l'Arve, qui va s'unir au Rhône en aval de Genève; à l'est, la Doire Baltée, qui se jette dans le Pô, après avoir traversé les plaines du Piémont.

Pourtant, dans sa faible étendue relative, le mont Blanc est un monde de neiges et de glaces! Tout le massif est frangé de ces fleuves solidifiés qui descendent au loin dans les ravins. La Suisse, l'Italie, la France en reçoivent chacune leur part; mais c'est la rivière française qui recueille la quantité la plus abondante des eaux de fusion, grâce aux vents pluvieux qui viennent frapper surtout le versant occidental. Plus de la moitié des neiges et des glaces qui recouvrent le massif se trouvent sur ce côté de la montagne et s'épanchent dans l'Arve. Sur les 282 kilomètres carrés de glaces que comprend la superficie du mont Blanc, le versant français en a 168; d'après M. Huber, on pourrait évaluer la masse cristallisée qui s'incline vers la vallée de Chamonix à 7 milliards 580 millions de mètres cubes d'eau, assez pour alimenter le débit constant du Rhône sous le pont de Beaucaire pendant cinquante jours. Parmi les glaciers qui se déversent avec tant de lenteur des cirques élevés du mont Blanc, plusieurs sont devenus célèbres par les études comparées de savants observateurs. Le plus beau, le plus vaste et en même temps le plus étudié est la fameuse Mer de Glace, qui

[1] Alph. Favre, *Recherches géologiques sur le mont Blanc*; — Ch. Lory, *Alpes de la Savoie et du Dauphiné*, *Annuaire du club alpin-français*, I, 291 et 292.

se meut avec une rapidité moyenne de 100 mètres par an, et dont les molécules mettent par conséquent un siècle et demi pour descendre des névés supérieurs à l'arche terminale qui donne naissance à l'Arveiron. Les noms de Saussure, de Rendu, de Forbes, de Tyndall restent à jamais associés à celui de ce glacier : c'est une des localités classiques dans l'histoire de la géographie.

Découvert, pour ainsi dire, vers le milieu du dix-huitième siècle par les Anglais Pococke et Wyndham, et gravi pour la première fois en 1786 par Jacques Balmat, le mont Blanc est devenu l'un des grands lieux de pèlerinage pour les admirateurs de la nature. Le hameau de Chamonix, qui semblait destiné à n'être qu'une misérable agglomération de cabanes, s'est changé en une ville d'hôtels, où les étrangers se succèdent en multitudes pendant la saison d'été. Les autres villages situés à la base du colosse, Saint-Gervais, Cormayeur, sont aussi visités par une foule grossissant chaque année; les ascensions de la grande montagne et des cimes avoisinantes deviennent de plus en plus nombreuses, et des chemins, des sentiers bien tracés facilitent l'accès des pas les plus dangereux. Aucune voie ferrée n'atteint encore le pied du mont Blanc ; mais peut-être ne tardera-t-on point à la construire, et l'on parle même de forer la base du massif, entre la vallée de l'Arve et celle de la Doire, par un chemin de fer international, plus direct que celui du mont Cenis. Là précisément où se dressait entre les deux contrées limitrophes la borne la plus infranchissable, s'ouvrirait, d'après le projet de M. Stumm, une des grandes trouées de passage pour le commerce des nations[1].

Toute la partie septentrionale de la Savoie, comprise entre le massif du mont Blanc, le Léman et le Rhône, est occupée par des massifs de montagnes qui forment la transition naturelle entre les Alpes et le Jura. En maints endroits on observe même une sorte de croisement entre les deux systèmes orographiques, et l'on aurait grand'peine à établir géologiquement où doit être classée telle ou telle montagne intermédiaire. Les diverses chaînes, appartenant aux formations crétacée et jurassique, affectent en général la direction du sud-ouest au nord-est, parallèle à l'axe normal du Jura : telle est l'orientation des crêtes de la Grande-Chartreuse, que leurs forêts de sapins cachent sous une sombre verdure ; au nord de Chambéry,

[1] Altitudes des Alpes granitiques du Dauphiné et de la Savoie :

Étendard (Grandes-Rousses). .	3,650	mètres.	Buet.	3,109	mètres
Pic de Belledonne.	2,981	»	Mont Blanc.	4,810	»
Col du Bonhomme.	2,485	»	Chamonix	1,050	»
» Petit-Saint-Bernard. . .	2,102	»	Cormayeur.	1,240	»

les rangées parallèles des Beauges, formant une forteresse naturelle où la tradition dit que les Sarrasins se fixèrent et se défendirent longtemps, puis les montagnes d'Annecy, et, près de Genève, les longues croupes du Salève et des Voirons, se dirigent uniformément dans le même sens. Les torrents fougueux qui descendent des Alpes, transversalement à l'axe de ces monts jurassiques, les ont coupés en tronçons inégaux[1].

Les issues que les eaux se sont ouvertes pour gagner la plaine sont pour la plupart d'assez larges vallées, et non pas de simples « clus » ou « cluses » comme les fissures du Jura proprement dit. Ainsi la vallée de l'Isère, entre Albertville et Grenoble, creusée précisément sur la faille de séparation, entre les montagnes cristallines et les hauteurs calcaires, offre en moyenne une largeur de 2 kilomètres; mais il est encore de nombreux défilés qui sont taillés par les eaux en plein roc comme à coups d'épée. Quoi de plus effrayant et de plus grandiose à la fois que ces gorges étroites creusées dans la formation néocomienne par le Rhône et par ses affluents, les Usses et le Fier? Les parois de la roche jaune ou verdâtre sont coupées à pic ou surplombent même le torrent qui les a rongées. Pour voir l'eau qui coule à 50 ou 100 mètres de profondeur, resserrée entre ses deux murailles, il faut souvent se retenir à un arbrisseau croissant au bord du précipice et se pencher au-dessus de l'abîme.

La disposition transversale des montagnes de l'ouest de la Savoie, par rapport aux eaux torrentielles qui descendent des Alpes, explique aussi la naissance des lacs qui emplissent çà et là quelques bassins des montagnes : avant de pouvoir trouver une issue, la masse liquide doit s'accumuler au devant de l'obstacle que lui opposent les roches. Il ne reste maintenant en Savoie que trois lacs d'une étendue un peu considérable, Annecy, le Bourget, Aiguebelette ; mais combien d'anciens bassins lacustres on reconnaît encore au pied des remparts ébréchés des montagnes! Telles sont les plaines de Sallanches, de Bonneville, dans la vallée de l'Arc, de Tanninges, de Samoens, dans la vallée du Giffre, et tant d'autres ayant encore l'horizontalité de niveau que leur ont donnée les alluvions déposées par les eaux dormantes. Dans ses incessantes révolutions, la nature qui avait formé ces lacs s'est servie de la même cause pour les détruire. Les torrents avaient empli les bassins; ils les ont vidés plus tard en rongeant les parois inférieures. Les grottes fort

[1] Altitudes des Alpes calcaires de l'Isère et de la Savoie :

Chamechaude (Grande-Chartreuse)	2,087	mètres.
Dent de Nivolet (Beauges).	1,523	»
Môle	1,862	»
Salève.	1,379	»
Dent d'Oche.	2,434	»

nombreuses qui criblent certaines montagnes de la Savoie, et dont quelques-unes sont encore parcourues par des torrents, sont également dues à l'action des eaux. De même l'écroulement du Granier, dont les ruines ensevelirent en 1248 une ville et cinq villages des environs de Chambéry, la chute

N° 59. — ANCIENS LACS DES VALLÉES DE L'ARVE ET DU GIFFRE.

Echelle de 1 : 200.000

0 5 10 15 Kil.

du pan de la montagne de Sainte-Foy, près de Bourg-Saint-Maurice, en 1877, et tant d'autres désastres du même genre, ont eu sans doute pour cause principale l'infiltration des eaux souterraines. Les tremblements de terre, assez fréquents en Savoie, n'ont peut-être d'autre raison que l'affaissement des assises profondes.

II

A l'exception des eaux qui descendent directement à la Méditerranée par les lits du Var, de la Siagne, de l'Argens et de quelques torrents de moindre importance, les pluies et les neiges qui tombent en excès sur le versant français des Alpes trouvent leur voie vers le Rhône : c'est le cours d'eau qui réunit toutes ces régions si diverses, de la Savoie à la Provence, pour en faire un ensemble géographique. A sa sortie du lac de Genève, le Rhône, qui dans la partie inférieure de son cours devient le plus grand fleuve français et l'un des plus abondants de l'Europe entière, est déjà une rivière plus considérable que ne l'est la Saône sous les ponts de Lyon. D'un mouvement presque imperceptible, le flot bleu du Léman se porte vers l'issue, puis s'accélère peu à peu entre les rives qui se resserrent ; bientôt il se change visiblement en fleuve : à travers l'eau transparente on voit les herbes du fond onduler sous le courant. Ici les deux bords sont assez rapprochés pour qu'on ait pu les unir par un pont ; la déclivité du lit s'accroît de plus en plus, la rivière devient torrent et passe en grondant sous les roues des usines pour aller, à l'entrée d'une gorge pittoresque, s'unir à l'Arve, descendue des glaciers du mont Blanc.

Suivant les saisons, les deux cours d'eau sont tour à tour le fleuve principal. A l'époque des eaux basses, le torrent d'Arve roule une masse liquide inférieure de moitié à celle du Rhône; mais pendant les crues, c'est lui qui devient le maître. Le lac est un véritable régulateur pour le Rhône. Lors de la fonte des neiges, quand le haut Rhône, la Dranse du Chablais et tous les autres affluents du lac lui versent en même temps jusqu'à 1,100 mètres cubes d'eau par seconde, le Léman retient au moins la moitié de ces eaux d'inondation, pour les déverser ensuite graduellement par le Rhône, quand ses tributaires sont rentrés dans leur lit. Grâce à cette égalisation du débit fluvial, les campagnes riveraines du Rhône moyen, de Genève à Lyon, sont comparativement protégées contre les crues soudaines. Mais l'Arve redoutable détruit en partie le travail modérateur accompli par le Léman. Aucun réservoir lacustre ne retarde ses crues, et même les digues latérales construites jadis par le gouvernement sarde sur ses deux rives aident à précipiter la vague d'inondation tout en protégeant les campagnes riveraines de la haute vallée. Pour régler à volonté l'écoulement des eaux et, suivant les saisons, remédier aux sécheresses ou prévenir les débordements, il faudrait construire un barrage au-dessous du confluent du Rhône et de l'Arve.

Toutefois il n'est point à espérer, dans l'état politique actuel de l'Europe, que pareille œuvre soit commencée et menée à bonne fin : trop d'intérêts opposés sont en lutte pour que l'intérêt général, sans distinction de frontières, puisse prédominer[1].

En aval du confluent de l'Arve, le fleuve, dominé par de hautes terrasses, serpente d'abord au milieu de terrains que les eaux du Léman recouvraient à une époque géologique antérieure; puis, à son entrée sur le territoire français, il s'engage dans une étroite ouverture ménagée entre le rempart oriental du Jura et le mont du Vuache ou Chaumont. Le fort de l'Écluse, qui fait corps avec les escarpements du Grand-Crédo, percé de galeries fortifiées, défend ce défilé sauvage, au fond duquel les eaux du Rhône, d'un vert intense, ressemblent à une veine d'émeraude. Après un détour, où le fleuve, déjà fort rétréci, a néanmoins près de 50 mètres de large, il vient se heurter contre un énorme bloc de calcaire gris, détaché de la montagne voisine, et se précipite avec fureur dans une espèce d'entonnoir ouvert entre la roche isolée et la falaise de Savoie; lors des basses eaux, le Rhône passait jadis tout entier, avec une vertigineuse rapidité, dans cette étroite fissure du « gouffre », qu'un homme hardi peut enjamber au besoin; mais d'ordinaire le fleuve était assez élevé pour s'étaler en un méandre régulier au pied des roches marneuses de la rive droite taillées en forme d'amphithéâtre. En aval de ce méandre, le fleuve, cherchant une issue, finit par s'ouvrir, à travers des assises de calcaire dur, un passage en droite ligne, semblable à un canal creusé par la main de l'ingénieur. Il faut se pencher sur le bord du rocher pour apercevoir l'eau verte au fond de la sombre ruelle, large d'une dizaine de mètres, et seulement de quatre ou cinq dans sa partie la plus étroite. Quand les eaux sont à leur plus bas niveau, elles disparaissent à demi ou même complétement sous des blocs de rochers tombés des assises supérieures: c'est là ce qu'on appelle la « perte du Rhône ». Au-dessus du fleuve disparu, un pont unit les deux lèvres de l'abîme. A quelques mètres de distance, le Rhône reparaît à la lumière, et soudain, par une fissure de sa paroi septentrionale, reçoit la cascade de la Valserine, rivière qui vient, elle aussi, de se « perdre » dans une fissure presque aussi grandiose que celle du Rhône.

Cette partie du corps fluvial, si curieuse au point de vue géologique, est

[1] Débit des deux fleuves :

	Maigres.	Moyenne.	Grandes eaux.
Rhône.	70	270	575
Arve	35	160	700
Totaux.	105	430	1,275

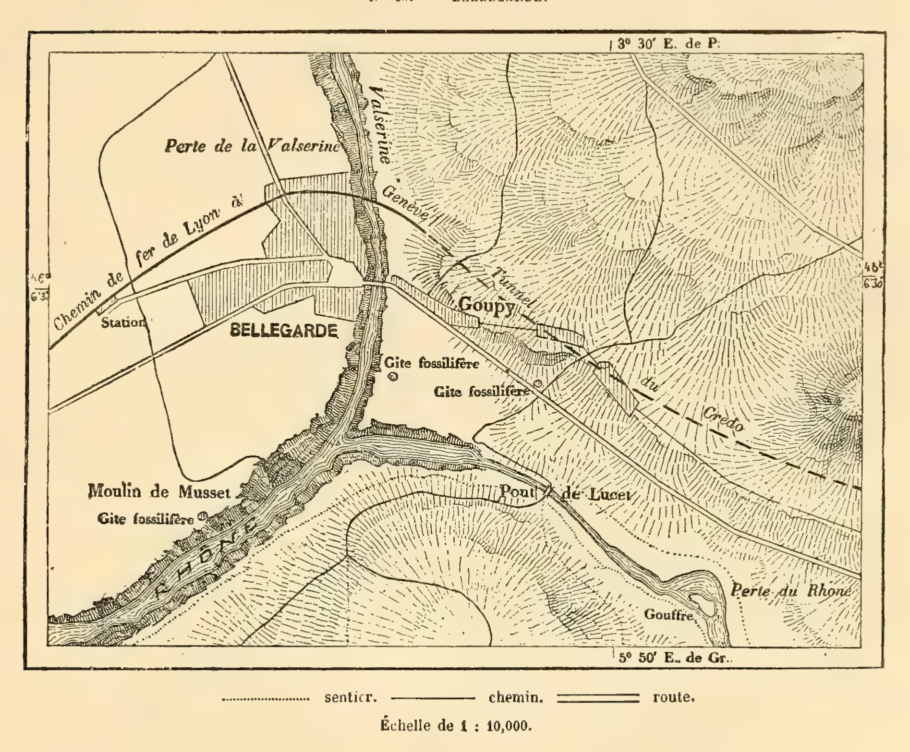


LA PERTE DU RHÔNE A BELLEGARDE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Garcin.

devenue récemment l'une des plus intéressantes par les travaux de l'industrie humaine : nulle part la force motrice de l'eau n'est utilisée d'une manière plus complète et plus ingénieuse que dans l'âpre défilé de Bellegarde. En amont du gouffre, la puissance du Rhône, évaluée en travail, représente six ou huit mille chevaux-vapeur : c'est la force que l'on a commencé de discipliner en 1871. Un large tunnel de six mètres de hauteur et de plus d'un demi-kilomètre de longueur, creusé en droite ligne dans le rocher, au nord du défilé de la « perte », emporte les eaux motrices sous les

N° 60. — BELLEGARDE.



sentier. chemin. route.

Échelle de 1 : 10,000.

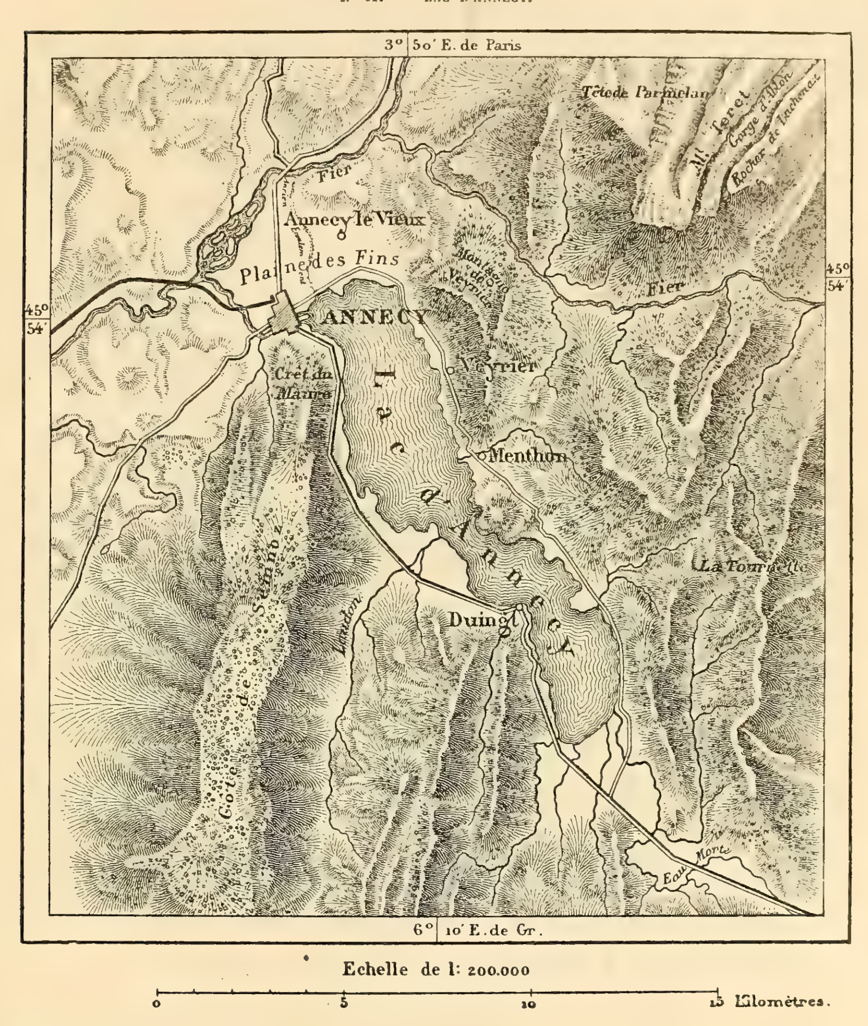
turbines d'un édifice construit dans le lit même de la Valserine, près du confluent. Des câbles de fer, soutenus de distance en distance par des piliers, transmettent le mouvement, du fond de la gorge aux usines situées à plusieurs centaines de mètres de là sur le plateau de Bellegarde. Un village industriel, qui pourrait être le commencement d'une ville, reçoit ainsi la force d'un fleuve qui coule à 130 mètres plus bas. Des galeries creusées jusqu'à un kilomètre de distance dans les couches de grès vert qui bordent le fleuve fournissent, par milliers et milliers de tonnes, des amas de fossiles curieux qui sont triturés par les moulins et transformés en amendements agricoles.

A Bellegarde, le Rhône n'a traversé qu'une des chaînes du Jura. Il descend presque directement au sud, en suivant la base orientale de la montagne que termine, au-dessus du bassin de Culoz, le haut promontoire du Grand-Colombier. Deux torrents venus de Savoie, les Usses et le Fier, le rejoignent après avoir dû traverser comme lui, par de beaux défilés, des remparts de roches calcaires appartenant au système du Jura. Le torrent des Usses passe sous le fameux pont de la Caille, tendu à 200 mètres au-dessus du fond de la gorge, et va déboucher dans le Rhône à une petite distance en aval de Seyssel, célèbre par ses couches d'asphalte activement exploitées. Le torrent du Fier, qui naît dans les montagnes voisines du mont Blanc, coule dans une fente encore plus étroite que celle des Usses : c'est la gorge dite des Abîmes, dans laquelle une route est suspendue en galerie à 27 mètres au-dessus des basses eaux ; on a vu parfois le torrent s'élever de 26 mètres en 6 heures dans cette fissure. Le grand lac d'Annecy, qui s'épanche dans le Fier, n'a pas encore été changé en plaine par les alluvions des montagnes environnantes, bien que sa profondeur moyenne ne dépasse pas trente mètres et qu'en maints endroits il s'étale en eaux basses, très-favorables jadis à l'établissement des villages lacustres dont on a retrouvé les vestiges. Le lac d'Annecy se compose en réalité de deux cavités distinctes, réunies par un détroit ; un rempart transversal de montagnes, encore bien marqué par le promontoire de Duingt, a été rompu par la pression des eaux. Le lac méridional n'occupe plus que la moitié de son bassin d'autrefois, car la plaine que parcourt actuellement le ruisseau de l'Eau-Morte est de formation moderne. Le grand lac, où plongent, du côté de l'ouest, les racines du puissant Semnoz, le Righi de la Savoie, et que dominent du côté de l'est d'autres montagnes, à la base entourée de verdure, ne peut s'amoindrir que très-lentement, car il reçoit à peine quelques torrents. Les déversoirs du bassin, connus sous le nom de « thioux », sont probablement des canaux artificiels creusés pour nettoyer la ville d'Annecy et travailler à ses moulins : l'ancien émissaire, passant plus à l'est, allait rejoindre le Fier par des prairies marécageuses.

Devenu à peu près navigable en aval de Seyssel et de la jonction du Fier, le Rhône ne ressemble plus du tout à l'étroite veine d'eau glissant au fond de la fissure de Bellegarde : c'est maintenant une large inondation s'étalant sur un ou plusieurs kilomètres de rive à rive et divisant son courant en canaux qui se déplacent sans cesse autour des bancs de sable et des îles verdoyantes de saules. L'aspect de tout le bassin, aussi bien que la nature géologique des terres, prouve que le Rhône parcourt un ancien lac comblé. Nul doute que le superbe détroit de montagnes ouvert de Seyssel à Grenoble

par la dépression où se trouve aujourd'hui le lac du Bourget et par la vallée du Graisivaudan, n'ait été autrefois le lit bifurqué des deux grands glaciers du Rhône et de l'Isère, comme le prouvent les débris de toute espèce et les gros blocs erratiques trouvés sur les pentes des deux vallées et jusqu'à 500 mètres de hauteur à l'ancien confluent, au sud de Chambéry.

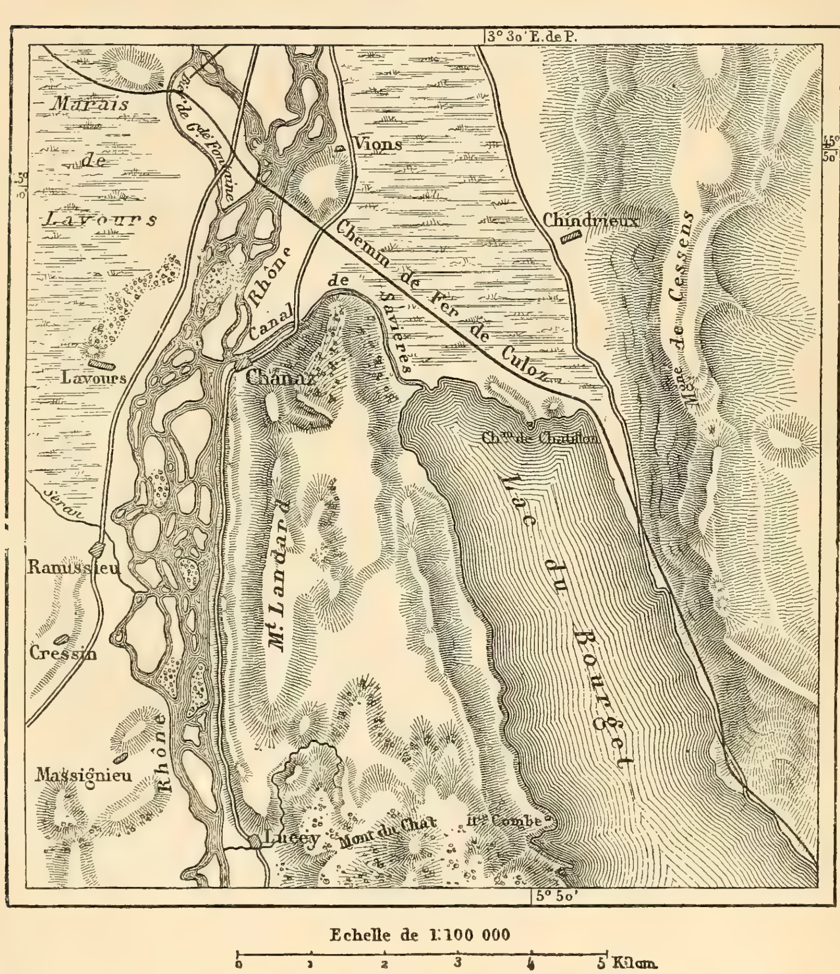
N° 61. — LAC D'ANNECY.



Aux glaces succédèrent les eaux. Un lac tortueux s'amassa dans ces longs couloirs de montagnes, avant que le Rhône eût creusé son lit à travers les arêtes occidentales du Jura et que l'Isère eût traversé les remparts de roches néocomiennes et crétacées qui s'élevaient à l'ouest du bassin actuel de Grenoble. Alors le Drac, la Romanche, l'Isère, le Rhône unissaient leurs eaux dans une grande mer intérieure, de 500 mètres plus profonde que ne

l'est le lac du Bourget, pauvre reste de l'ancien réservoir[1]. La percée du Jura fit changer de pente à tout le système hydrographique. Actuellement, la partie septentrionale du lac, à demi comblée déjà par les alluvions, s'épanche au nord par le tortueux canal de Savières, dont la faible longueur et les bords marécageux portent à croire que le changement de cours du

N° 62. — LAC DU BOURGET ET CANAL DE SAVIÈRES.



Rhône est un fait récent dans l'histoire de la Terre. Peu de contrées en Europe rappellent plus l'aspect des « prairies tremblantes » de certaines régions du Nouveau-Monde que les marais de Chautagne et de Lavours, des deux côtés du Rhône, avec leurs fosses d'eau croupissante, leurs forêts de joncs et leurs bandes de canards sauvages. La moitié de l'antique bassin

[1] Ch. Lory, *Description géologique du Dauphiné*, passim.

lacustre encore remplie par les eaux est le beau lac du Bourget, ou plutôt le « lac » par excellence, depuis que Lamartine l'a célébré en des vers immortels. L'âpre muraille grise du mont du Chat qui projette tous les soirs sa grande ombre sur les eaux bleues contraste superbement avec les petites péninsules boisées de la rive orientale. Le lac du Bourget est par sa forme, son orientation et la nature géologique des roches environnantes l'analogue du lac d'Annecy, mais il est plus vaste et plus profond. Après le Léman, qui appartient moins à la France qu'à la Suisse, le lac du Bourget est le plus étendu qui se trouve sur le territoire français [1].

Au sortir de sa large plaine jadis inondée, le Rhône se détourne brusquement à l'ouest pour s'insinuer dans une faille du Jura que dominent au nord, du haut d'une roche calcaire isolée, les murailles et les tours de l'ancienne chartreuse fortifiée de Pierre-Châtel, elle-même commandée par un fort moderne posé sur le bord du plateau. Après cette première trouée, le Rhône doit encore se glisser dans quelques défilés de montagnes ; gonflé du Guiers, qui descend du massif de la Grande-Chartreuse, il tourne à angle aigu pour longer la base occidentale des roches du Jura ; puis, il se replie vers le sud-ouest autour d'un promontoire, dans lequel est ouverte la fameuse grotte connue spécialement sous le nom de Balme. Dans toute cette partie de son cours, le fleuve a très-fréquemment changé de direction. L'aspect des vallées, les érosions faites par le courant à la base des collines et les couches alluviales laissées dans les campagnes prouvent qu'autrefois le Rhône, après avoir reçu le Guiers, coulait plus à gauche vers la plaine marécageuse de Morestel et les prairies au milieu desquelles serpente aujourd'hui la Save. Il est probable qu'au sortir de ce bassin tourbeux, une branche du Rhône, ou même le fleuve tout entier, tournait au sud-ouest vers les marais de Bourgoin pour emprunter plus bas le lit de la Bourbre ou bien aller rejoindre son cours actuel au-dessous du confluent de la Saône [2] ; l'altitude moyenne des bas-fonds, jadis inondés, de Morestel et de Bourgoin est précisément quelque peu inférieure à celle du Rhône au défilé de Pierre-Châtel (220 mètres). Tous ces va-et-vient du fleuve étaient facilités par le manque de cohésion du sol, qui consiste en graviers et en cailloux, débris des immenses moraines déposées pendant la période glaciaire. Le relief de la contrée tout entière se trouve dans un état de transformation

[1] Lacs de Savoie :

	Altitude.	Superficie.	Profondeur extrême.	Profondeur moyenne.	Contenance approximative.
Lac du Bourget. .	235 mèt.	41 kil. carrés.	100 mèt.	80 mèt.	3,280,000,000^{mc}
» d'Annecy. . .	443 »	25 »	50 »	30 »	750,000,000^{mc}

[2] Ch. Lory, *Description géologique du Dauphiné*, p. 711.

rapide depuis la retraite des anciens champs de glace qui recouvraient le territoire jusqu'à la péninsule de Lyon et même au delà. Dans la vallée du Drac, les blocs erratiques se rencontrent à 1,300 mètres au-dessus du lit actuel du torrent; dans le massif de la Grande-Chartreuse, on les voit à 1,200 mètres de hauteur relative; à Lyon, on en a reconnu la limite supérieure à 350 mètres. A l'endroit où a été creusée la tranchée du chemin de fer de la Croix-Rousse, le sol renfermait un bloc alpin de 35 mètres cubes; ceux de 10 mètres, épars çà et là, sont nombreux; enfin les terrasses de boues et de cailloux striés, connus dans le Dauphiné sous le nom de « marcs », occupent presque toute la surface du sol autour des montagnes[1].

En aval de l'Ain, descendu des monts Jura, le Rhône s'étale en un lacis de mailles innombrables et changeant sans cesse, que les sinuosités du courant forment et reforment autour des îles de l'ancien lit glaciaire. Au sud des coteaux de Miribel, ce lit n'a pas moins de 3 kilomètres de large, mais c'est la dernière partie de son cours où le Rhône présente encore ce caractère demi-fluvial, demi-lacustre; bientôt après, le fleuve unit ses eaux en un seul lit, et se reployant vers le sud à la base des collines de Lyon, va se joindre à la Saône, qu'il continue plus majestueusement jusqu'à la mer[2]. C'est au bec de Perrache que commence le tronc superbe auquel toutes les autres branches viennent aboutir comme les rameaux d'un chêne.

La descente du Rhône, de Lyon à la mer, est un enchantement perpétuel pour le voyageur. La pente est inégale, le courant est rapide, beaucoup plus que celui des autres fleuves français; mais quand on suit le fil de l'eau, c'est une joie de descendre avec la vitesse de la flèche entre les deux rives, aux paysages toujours changeants et toujours beaux. Comme le Rhin, le Rhône mérite bien le surnom « d'héroïque » par la vigueur d'allures avec laquelle il s'est frayé un chemin à travers tous les obstacles qui le gênaient. Ainsi que le dit Michelet, c'est un « taureau furieux descendu des Alpes et qui court à la mer ». Aussi rectiligne que peut l'être un fleuve, il s'élance au sud en décrivant ses courbes allongées, tantôt à droite,

[1] Ch. Lory, *Description géologique du Dauphiné*, p. 666 et suivantes.

[2] Pente moyenne du Rhône en aval de Lyon :

	Altitude.		Distance.	Pente totale.	Proportion par kil.
Confluent de la Saône .	162 mèt.	De la Saône à l'Isère. . . .	98 kil.	55 mèt.	56 cent.
» de l'Isère. . .	107 »	De l'Isère à la Drôme. . . .	29 »	17 »	58 »
» de la Drôme. .	90 »	De la Drôme à l'Ardèche. .	62 »	50 »	81 »
» de l'Ardèche. .	40 »	De l'Ardèche à la Durance	55 »	27 »	49 »
» de la Durance..	13 »	De la Durance à la Fourque.	32 »	11 »	34 »
Fourque d'Arles. . . .	2 »	De la Fourque à la mer. . .	53 »	2 »	3,75 »
		De Lyon à la mer.	329 kil.	»	49 »

tantôt à gauche du même méridien. Les noirs écueils, les îles couvertes de saules, les bouches des rivières où le flot brille sous les rameaux croisés, les

N° 63. — ANCIENS GLACIERS DU RHÔNE ET DE L'ISÈRE.



berges ombragées de grands arbres, les promontoires rayés de sentiers en lacets, les ruines croulantes des vieux châteaux perchés sur les rocs, les villes assises entre deux collines et prolongeant leurs faubourgs sur le rivage, tout

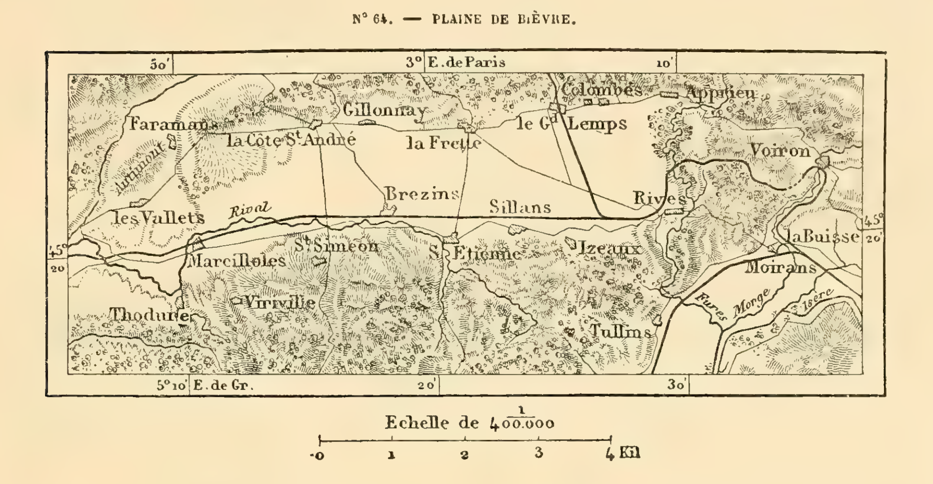
s'enfuit des deux côtés du fleuve en un tableau mobile. Par l'issue des vallées latérales on aperçoit un instant les grandes montagnes : à l'ouest, les anciens volcans, encore rouges de leur revêtement de pierres brûlées ; à l'est, les Alpes aux sommets blanchis ; en face, le Ventoux qui grandit peu à peu et cache bientôt toute une moitié de l'horizon. Puis voici que le vrai Midi s'annonce : on approche des plages de la Méditerranée ; les premiers oliviers apparaissent au milieu des vignobles, les roches prennent cet aspect calciné qu'elles ont en Sicile et en Grèce, et l'on voit enfin s'ouvrir au sud, près de Donzère, la vaste plaine qui fut jadis un golfe entre les Cévennes et les avant-monts des Alpes. Le bloc énorme de Pierrelatte, puis au sud quelques groupes de collines, ne sont plus que des îles et des îlots au milieu de la mer des alluvions.

En aval de Lyon, le Rhône n'a d'abord que de faibles affluents, plus importants que beaucoup de fleuves par le travail industriel accompli, mais d'un faible débit, si ce n'est en temps de pluies exceptionnelles. Le premier grand cours d'eau qui vient s'unir au Rhône est l'Isère, née comme le fleuve dans les hauts glaciers des Alpes. Au sortir du val de Tignes, empli de neiges et de glaces dans ses gorges supérieures, l'Isère est déjà un torrent considérable ; après avoir englouti toutes les eaux qui débordent des vallées de la Tarentaise et le redoutable torrent d'Arc, qui vient de parcourir la Maurienne, c'est une puissante rivière. Jadis elle se terminait là, dans la vaste nappe d'eau qui unissait le lac du Graisivaudan à celui de Seyssel par le bassin du Bourget ; maintenant elle continue seule son cours dans la vallée du Graisivaudan, ancien lit glaciaire assez ample pour recevoir tout un fleuve comme le Nil ou le Gange. Lors de ses crues, l'Isère pourrait s'y étaler à l'aise ; mais on l'a bordée de digues latérales qui ne laissent au torrent qu'une largeur moyenne de 112 mètres ; en temps ordinaire, ces levées empêchent l'Isère de se déverser dans les campagnes riveraines ; pendant les inondations, elles la rendent d'autant plus formidable en rejetant sur les communes du bas Graisivaudan et sur Grenoble toute la masse d'eau qui s'épanchait autrefois par-dessus les deux bords : c'est là ce qu'ont prouvé les observations précises de M. Dausse. Le Drac, autre torrent dangereux qui, suivant un vieux proverbe, doit mettre tôt ou tard « Grenoble en savon » et qui roule du minerai de platine dans ses alluvions [1], se jette dans l'Isère en aval de la ville; il reçoit une rivière encore plus violente que lui, la Romanche, issue des glaciers occidentaux du massif de l'Oisans. A la fin du douzième siècle, un pan de la

[1] 2 milligrammes par 3 kilogrammes, Gueymard. *Congrès scient. de France*, 1857.

montagne de Voudène, écroulé dans la Romanche, fit un lac de la plaine du Bourg-d'Oisans; mais la digue manquait de solidité : elle se rompit en 1219, et le lac, vidé soudain, se précipita sur les campagnes inférieures en rasant les villages; les habitants de Grenoble durent s'enfuir à la hâte: une partie de l'ancienne plaine inondée porte encore le nom de Plan du Lac. Après s'être unie à l'eau du Drac, l'Isère ne reçoit plus d'affluents des grandes montagnes, elle ne se mêle plus qu'à de faibles cours d'eau: telles sont la Fure, qui sort du lac de Paladru, fameux par les traces de ses anciens villages sur pilotis, et la Bourne, dont le canal fournit 7 mètres cubes d'eau par seconde aux plaines de Valence. Quant aux ruisseaux qui se perdent au nord du fleuve dans les « avaloirs » du plateau de Bièvre, continué à

N° 64. — PLAINE DE BIÈVRE.



l'ouest par la Valloire, et qui passent au-dessous de l'énorme moraine d'Antimont, haute de 100 mètres, ils ressortent aux « claires », près de Saint-Rambert, et s'élancent droit au Rhône. En s'unissant au fleuve principal, l'Isère lui apporte une masse d'eau qui varie suivant les saisons de 60 à plusieurs m illiers de mètrs cubes, et que l'on distingue encore à 6 kilomètres au-dessous du confluent sous le pont de Valence, à cause de la couleur grise des schistes triturés mêlés à son courant. Et pourtant ce grand cours d'eau est à peu près innavigable; sa pente est de 11 centimètres par kilomètre et sa profondeur de mouillage ne dépasse pas 30 centimètres à l'étiage; il porte quelques bateaux, mais son trafic est sans importance[1]. Dans l'ensemble de son cours, l'Isère est remarquablement parallèle au Rhône supérieur entre Genève et Lyon; comme le grand fleuve, elle a dû percer les

[1] Krantz, *Rapport à l'Assemblée nationale*, 8 juin 1871.

montagnes qui l'arrêtaient et cheminer longtemps à la recherche d'un lit définitif. Après avoir creusé le défilé de Moirans, se trouvant encore à un niveau bien supérieur à celui qu'elle occupe de nos jours, elle s'épanchait directement à l'ouest vers Saint-Rambert, par la vallée de Bièvre et la Valloire que les érosions ont si parfaitement nivelées[1].

La Drôme, descendue des montagnes du Luc, doit traverser, comme jadis la Romanche, de petits lacs formés vers le milieu du quinzième siècle par des éboulis de pierres ou « clapiers » tombés des parois supérieures. Mais elle n'est point soutenue en été par la fusion des glaces et son bassin n'est point assez vaste pour que la rivière soit abondante en toute saison. De même, les autres cours d'eau qui s'épanchent des avant-monts alpins, le Roubion que grossit le Jabron, le Lez et l'Aygues, celle-ci bien plus longue et d'un plus vaste bassin, ressemblent déjà aux « ouadis » de la Provence : ils ont trop ou trop peu d'eau. Tantôt leur lit n'est qu'un large champ de pierres roulées parsemé de bancs de sable que hérissent des broussailles poudreuses ; tantôt ce sont d'effrayants déluges heurtant les ponts et faisant trembler les rivages.

Les eaux qui parcourent les riches plaines de Carpentras et d'Avignon seraient aussi des torrents indisciplinés si les roches calcaires ne les avaient abritées dans la partie supérieure de leur cours pour les rendre au pied des montagnes en sources abondantes. De ces fontaines charmantes, la plus belle par la masse des eaux et par la grandeur du site est celle de la Sorgues de Vaucluse, si justement fameuse. Au fond d'une étroite gorge que domine une enceinte de rochers aux parois de plus de deux cents mètres de hauteur, sans autre végétation qu'un seul figuier qui s'accroche à la pierre, le torrent jaillit d'un talus de débris amoncelés devant l'ouverture cintrée d'une grotte : c'est au-dessous de ce porche sombre que s'étale la nappe d'eau tranquille et bleue de la fontaine, emplissant un profond entonnoir et reflétant la voûte sphérique du rocher. Quand les pluies ont été fortes sur les plateaux voisins, tout percés d'*avens* ou abîmes qui laissent pénétrer les eaux dans les fissures sous-rocheuses, quand la Nesque et le Calavon, qui coulent l'un au nord, l'autre au sud du massif de calcaires caverneux et désagrégés de Vaucluse, ont gonflé la source par leurs infiltrations souterraines, elle déborde par-dessus le talus de débris et descend du seuil de l'ouverture en cascade d'un blanc jaunâtre. La masse qui descend alors en vagues tumultueuses dans le lit penché de la Sorgues est de 20 à 25 mètres par seconde, soit deux fois supérieure à l'eau

[1] Ch. Lory, *Description géologique du Dauphiné*, p. 664 et 665.

d'étiage : c'est un véritable fleuve; même en temps ordinaire, Vaucluse est l'équivalent d'une rivière comme le Tarn et le Lot dans la saison des basses eaux[1]. Elle passe devant un monument qui rappelle le souvenir de Pétrarque et ses vers, bien maniérés pour cette forte et franche nature, puis, entrant dans la plaine, elle se ramifie en nombreux canaux qui s'unissent au réseau de l'Ouvèze et de la Nesque, répandent partout la fraîcheur et la fertilité et mettent en mouvement plus de cent usines. Jadis toutes les campagnes qui s'étendent à la base occidentale du Ventoux et du

N° 65. — SORGUES DE VAUCLUSE.

Gillot

Échelle, 1 : 260,000.

0 5 10 kil.

massif de Vaucluse, et qu'une chaîne de petites collines calcaires sépare de la vallée du Rhône, étaient un lac ou un labyrinthe de marécages. L'écoulement des eaux stagnantes et la distribution réglée des eaux d'irrigation ont transformé ces palus en terres d'une extrême fécondité.

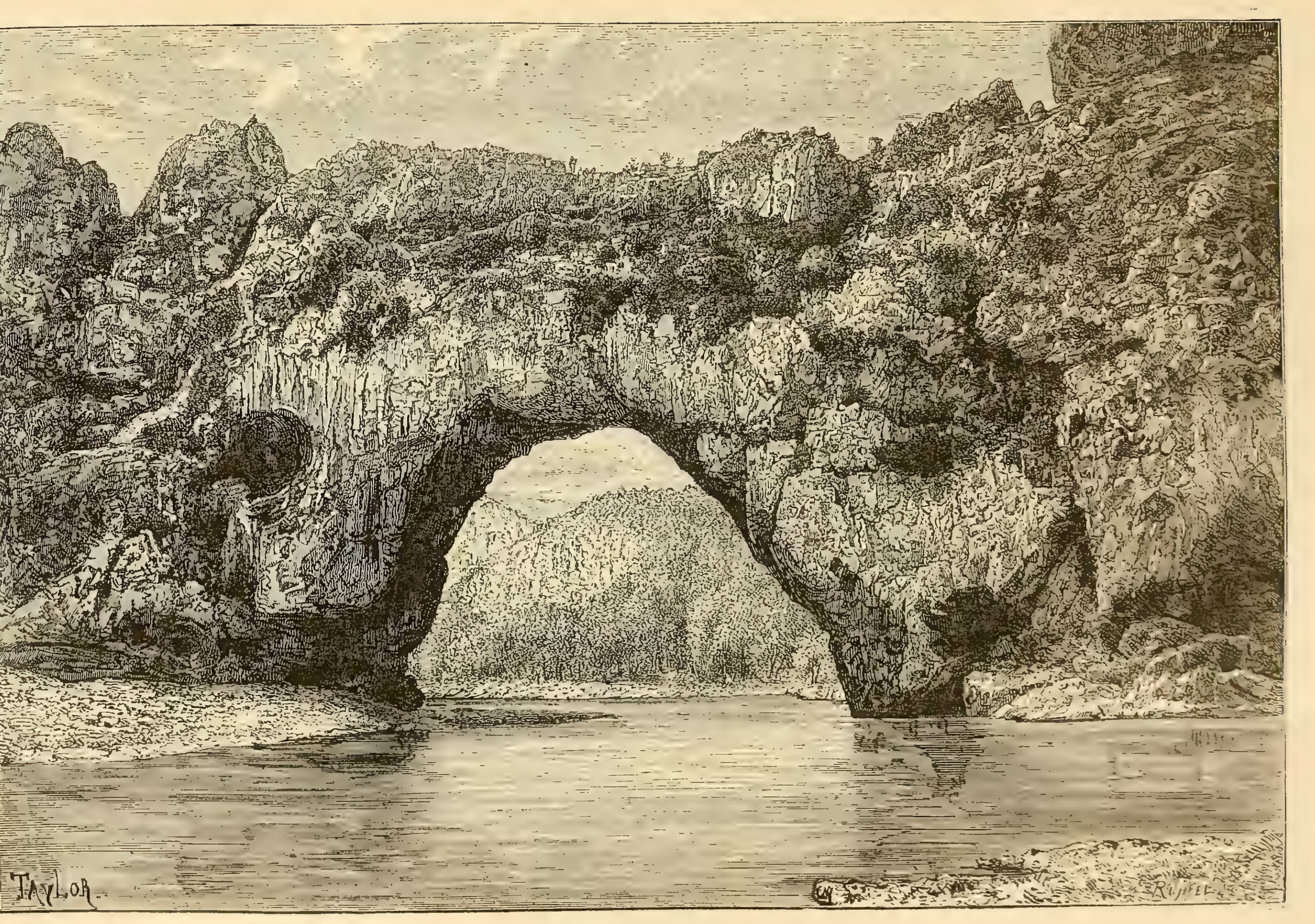
A l'ouest du Rhône, la proximité des montagnes du Vivarais et des Cévennes ne permet pas aux rivières tributaires du fleuve d'atteindre une longueur considérable, mais pendant les inondations ce sont d'effroyables torrents, roulant une masse d'eau comparable à celle du Mississippi. Les pluies, presque toujours orageuses, qui s'abattent sur le versant méditerranéen des Cévennes, descendent en avalanches d'eau dans les lits des rivières;

[1] Guérin; Burat; Scipion Gras, *Statistique du département de Vaucluse.*

en l'espace de quelques jours, ou même de quelques heures, les vagues de crue ont emporté dans le Rhône, avec les débris arrachés à leurs rives, tout le flot qui s'est abattu des nuages. Lors des inondations exceptionnelles, les cadavres de bestiaux, les meubles, les arbres entraînés descendent en longues processions, qui rappellent ces trains de bois de dérive que l'on voit dans les fleuves des grandes forêts vierges de l'Amérique. On peut se faire une idée de ces prodigieux abats d'eau par les évaluations que l'ingénieur Marchegay a données de la crue du 10 septembre 1857, qui d'ailleurs a été fréquemment dépassée. Ce jour-là, trois cours d'eau, le Doux, l'Érieux et l'Ardèche, contenus, de leur source à leur bouche, dans les limites d'un seul département, déversaient dans le Rhône une masse totale de 14,000 mètres cubes à la seconde, plus que le Gange et l'Euphrate réunis ne portent à la mer. Heureusement que les crues ne coïncident pas des deux côtés de la vallée du Rhône. Quand les vents d'orage viennent frapper les sommets des Cévennes et que les lourdes nuées s'y fondent en déluges, les contreforts occidentaux des Alpes sont abrités de la tempête ou du moins ne sont qu'effleurés par ses remous affaiblis. Quand, au contraire, ils reçoivent en plein les averses apportées par les vents du sud-ouest, les montagnes du versant opposé continuent de baigner dans un ciel pur. S'il y avait coïncidence entre les inondations des rivières alpines et cévenoles, les villes riveraines du bas fleuve n'auraient pu se fonder, et les campagnes environnantes, alternativement inondées et découvertes, ne seraient que des marécages pestilentiels. Déjà certaines inondations exceptionnelles ont causé des pertes évaluées à plusieurs dizaines de millions. Lors du grand débordement de 1840, toute la Camargue et les plaines riveraines des deux Rhônes étaient une mer d'eau douce en mouvement, d'une largeur de 40 kilomètres.

Ces fortes inégalités que les rivières du Vivarais et des Cévennes présentent dans leur portée expliquent les cannelures, les grottes, les érosions de toute espèce qu'elles ont pratiquées dans les falaises de leurs défilés. L'Ardèche surtout, qui s'élève dans ses grandes crues de 21 et 22 mètres au-dessus de l'étiage, a fait merveille en ce genre. A côté d'un ancien lit circulaire, qu'elle emplit encore partiellement pendant ses inondations, elle a foré une muraille de roches par un portail gigantesque de 54 mètres d'ouverture. Ce pont, que surmontait jadis une tour de défense, est la curiosité la plus remarquable de cette vallée de l'Ardèche, peu visitée d'ailleurs, quoique si étrange et si pittoresque, du côté des sources par ses colonnades basaltiques, dans sa partie inférieure par les avenues solennelles de ses cluses, où l'eau verte serpente à la base des rochers.

Deux autres rivières du versant occidental, la Cèze et le Gard ou Gar-

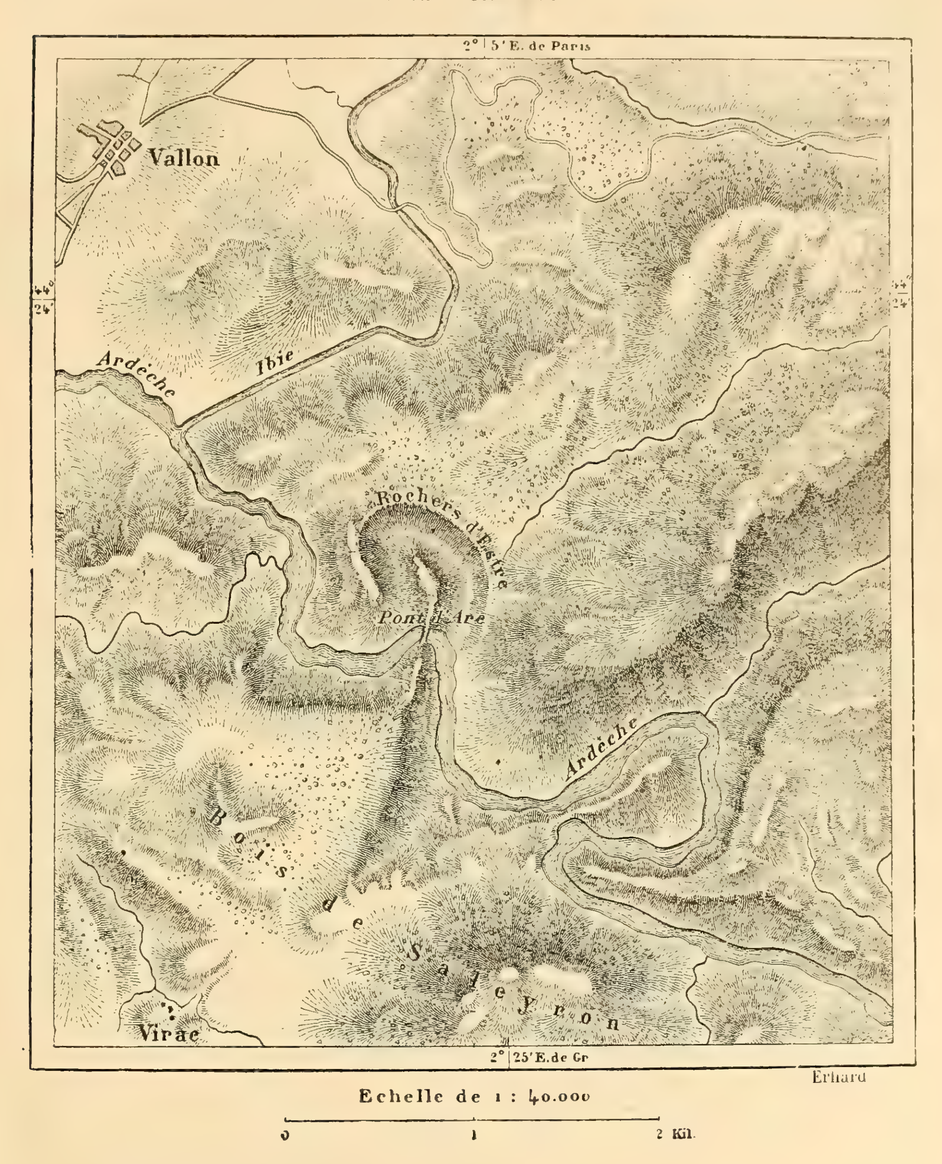


LE PONT D'ARC

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Chabalier

don, sont aussi fort riches en beautés naturelles. La Cèze, parfois terrible dans ses inondations, et dont un simple affluent noya, en 1861, les mines de Lalle avec les ouvriers qui s'y trouvaient, a sa gracieuse cascade du

N° 66. — PONT D'ARC.



Sautadet ; le Gard, formé du Gardon d'Anduze et du Gardon d'Alais, a ses défilés, non moins solennels par leur solitude et leur âpreté que les gorges les plus sauvages des torrents de la Palestine ou de la Syrie. Précisément au nord de Nîmes, les eaux du Gard se sont partiellement

enfuies dans les fissures des rochers ; on les a même vues parfois disparaître en entier[1], mais elles reparaissent plus bas en d'innombrables sources, les unes jouant avec le sable des plages qu'elles soulèvent en ombelles, les autres s'élançant de la roche en un filet transparent ou jaillissant du lit en gros bouillons qui rident la surface. A l'issue du défilé, la rivière a recueilli de nouveau toutes ses eaux égarées. C'est là que le bel aqueduc romain à trois rangs d'arches, dit le « Pont du Gard », vient traverser la vallée, qui s'harmonise si bien avec lui par la forme monumentale de ses rochers et le profil net des coteaux environnants. L'aqueduc portait autrefois à Nemausus l'eau de la fontaine d'Eure qui naît près d'Uzès ; sans doute on aurait pu lui rendre facilement son ancienne destination, mais Nîmes a préféré s'abreuver directement au Rhône par un canal qui lui donne une quantité d'eau pouvant s'élever à 50,000 mètres cubes, soit 500 litres par habitant et par jour. Le Pont du Gard, auquel une route moderne est accolée, n'est plus utile dans ses arcades supérieures que par sa beauté même : il impose par la puissance de sa construction ; mais les architectes modernes, qui, non loin de là, ont surmonté les Cévennes par un chemin de fer, n'ont point à craindre de comparer aux travaux des Romains leurs propres ponts et leurs viaducs, quoique un soleil de deux mille années n'en ait pas encore doré les pierres.

La Durance, qui s'unit au Rhône à quelque distance au-dessous d'Avignon, peut être considérée comme un fleuve presque indépendant, car elle eut son existence distincte pendant une longue période géologique. Relevée par un barrage naturel de rochers, reste de l'isthme des Alpines et du Léberon qui se rejoignaient jadis, elle suivait, au nord des collines de Vernègues, la vallée que parcourt aujourd'hui le canal de Boisgelin, coulait au sud par le pertuis de Lamanon, c'est-à-dire à 20 mètres plus haut que son niveau actuel, et débouchait dans le golfe de Fos : on voit encore de chaque côté du détroit de Lamanon les tufs déposés par la Durance[2]. Toutefois quelques géologues[3] nient encore l'existence de cet ancien courant. Ce qui est certain, c'est qu'un bras de la rivière, issu du défilé d'Orgon, s'ouvrit un chemin à l'ouest et creusa d'avance le lit dans lequel passe maintenant le canal des Alpines ; enfin un autre bras, se séparant de la Durance actuelle en aval de Châteaurenard, empruntait le large détroit ouvert entre le groupe des Alpines et l'âpre massif de la Montagnette : la roubine des Lômes et le canal du Vigueirat dessinent approximativement le cours de

[1] Onésime Reclus, *Géographie de la France*, p. 254.
[2] Plagnol, *Statistique des Bouches-du-Rhône*, t. I, p. 90.
[3] Coquand, *Bulletin de la Société géologique de France*, 1er mars 1869.

l'ancienne rivière. Il est possible que celle-ci ait été, à la même époque et par ses différents bras, à la fois un affluent du Rhône et un fleuve distinct coulant directement à la mer.

Comme l'Isère, la Durance est fille des grandes Alpes, quoique ses premières eaux, issues, sous le nom de Clairée, des pâturages et des rochers de la vallée de Nevache, au nord-ouest du mont Genèvre, ne soient point gonflées en été par la fonte des neiges et des glaces : c'est plus bas seulement, en aval de Briançon, que la Guisanne et la Gironde lui apportent le flot abondant descendu des glaciers de l'Oisans, les Arsines, le Blanc, le Noir, le Célé, et d'autres encore. Toutefois la fusion des glaces ne suffit point à maintenir une masse d'eau considérable dans le lit de la Durance pendant les ardeurs de l'été. Jusqu'à son confluent avec le Rhône, ce cours d'eau garde ses allures de torrent, tour à tour roulant à lui seul autant d'eau que tous les fleuves de France réunis, et réduit à d'étroits filets serpentant au milieu de champs de pierres, « véritables craus, » larges d'une demi-lieue ; des îles ou « iscles » couvertes de saules et d'autres arbres se succèdent régulièrement entre les petits courants partiels et leurs lits de pierre. Le travail d'érosion et de comblement qui s'opère dans toutes les vallées fluviales n'a pas encore eu le temps de donner à la Durance une courbe descendante d'une régularité parfaite; mais tous les anciens lacs de son parcours ont été remplis d'alluvions, soit dans la période moderne, soit aux âges glaciaires, soit plus anciennement encore : tel est le vaste bassin qui s'étend en aval de Sisteron jusqu'à la bouche du Verdon, et où se trouvent les falaises terreuses des Mées, si étrangement sculptées en colonnes, en piliers, en obélisques, comme le Montserrat de la Catalogne. D'ailleurs la Durance ne se jetait pas encore dans ce lac pendant l'époque tertiaire, car dans les couches qui datent de ces âges on n'a pas trouvé une seule des pierres diverses qui appartiennent spécialement à la région des Hautes-Alpes; le torrent n'eût pas manqué de les charrier s'il avait déjà pu se libérer des bassins supérieurs en perçant les barrières de montagnes qui le retenaient[1].

Partout fortement inclinée[2], la Durance n'est pas même navigable dans la partie inférieure de son cours, quoiqu'elle ait 380 kilomètres de dévelop-

[1] Scipion Gras, *Statistique de Vaucluse*, p. 237.
[2] Régime de la Durance :

	Distance.	Différence d'altitude.		Pente par kilom.
De Briançon à Embrun.	42 kil.	459 mèt.	(1,249-790)	11 mèt.
D'Embrun à Sisteron.	77 »	324 »	(790-466)	4 »
De Sisteron à Pertuis.	85 »	254 »	(466-212)	3 »
De Pertuis au confluent.	69 »	199 »	(212-13)	2,8

pement, et que sa portée moyenne de 350 mètres à la seconde pût suffire ailleurs à maintenir vingt rivières en état de navigation[1]. Les documents du moyen âge prouvent cependant que la ville de Pertuis avait autrefois un port sur la Durance, mais que les bateaux ne pouvaient pas remonter au delà. Il faut en conclure que des barrages naturels placés en aval soutenaient alors le niveau d'une partie de la rivière et la changeaient ainsi en bief de navigation ; mais il est probable qu'au dixième siècle ce cours régulier des eaux était interrompu par une cataracte dans les gorges de Mirabeau. On peut juger des changements rapides qui s'opèrent dans le lit fluvial par ce fait, que dans l'espace d'un demi-siècle la Durance se serait abaissée de 5 mètres (?) au-dessous du fond du canal de Roquet, dans lequel on avait jadis dérivé un filet d'eau[2]. Comme les Dorons de la Savoie et les Doires (*Dore*) de l'Italie, auxquelles elle ressemble par son nom, la Durance n'est utilisable que pour l'arrosement des campagnes. Ainsi que l'a calculé M. Hervé-Mangon, les 18 millions de tonnes de limon qu'entraîne la rivière contiennent autant d'azote assimilable que 100,000 tonnes d'excellent guano et autant de carbone que pourrait en fournir par an une forêt de 49,000 hectares d'étendue. L'irrigation, c'est donc là le grand rôle de la Durance. Au nord d'Aix et de Marseille, quand elle a déjà reçu son affluent le plus considérable, le Verdon, et qu'elle vient d'échapper au défilé de Mirabeau, où la traverse un pont de 150 mètres seulement, la Durance est complétement constituée comme masse d'eau ; elle n'a plus que de faibles courants à recevoir, mais elle a beaucoup à donner. Sa large vallée, qui se développe vers l'ouest et le nord-ouest, parallèlement au rivage de la mer, mais à une distance moyenne de trente kilomètres, est bordée de cultures qui seraient brûlées par les chaleurs de l'été si elles ne recevaient une quantité d'eau suffisante pour entretenir leur séve. Mais par delà les coteaux et les montagnes qui s'élèvent au nord et au sud, toutes les campagnes sont également altérées : l'eau du ciel ne suffit pas ; il faut y subvenir par l'irrigation. Un premier canal, celui de Marseille, prend 7 mètres cubes d'eau à la Durance, au sud de Pertuis ; suivant d'abord une ancienne dérivation naturelle, il contourne à l'ouest les chaînes de la Trevaresse et d'Éguilles, traverse la vallée de l'Arc à Roquefavour, sur un aqueduc que l'art moderne peut opposer à tout

[1] Débits extrêmes de la Durance :

Grande crue.	9,240	mètres cubes	à la seconde.	
Bas étiage.	54	»	»	»
Proportion de la crue à l'étiage.	1 : 171.			

[2] Plagnol, *Statistique des Bouches-du-Rhône*, t. I, p. 89.

ce que les constructeurs anciens ont fait de plus grand et de plus beau, et va s'égoutter dans la Méditerranée après avoir arrosé Marseille et ses jardins. Un autre canal, deux fois plus abondant, véritable fleuve de quinze mètres cubes qui s'insinue plus à l'ouest dans le « pertuis » de Lamanon, entre le massif de Vernègues et les Alpines, se ramifie en une multitude de rigoles et de « béals » dans la plaine qui s'étend du Rhône à

N° 67. — LA CRAU ET LE CANAL DE CRAPPONNE.



l'étang de Berre : c'est le canal de Crapponne, creusé déjà au milieu du seizième siècle; il a fait des campagnes d'Istres une des régions agricoles les plus fécondes de la France; la ville de Salon, qui se trouvait, lors du creusement du canal, à la limite même de la Crau, en est séparée maintenant par une vaste étendue de terrains couverts des plus riches cultures. Une troisième rivière d'arrosement, de 16 mètres à la seconde, prend son origine près d'Orgon, qui est, comme Salon, un centre d'agriculture, et coule au nord de la chaîne des Alpines, autour de

laquelle elle complète le circuit des eaux fertilisantes. Enfin, un grand canal d'irrigation se dirige au nord vers Carpentras, franchit la Sorgues de Vaucluse, à la sortie de son couloir de rochers, et l'aide à vivifier cet admirable verger qui s'étend à la base des âpres montagnes calcaires. En tout, 69 mètres cubes d'eau sont enlevés à la rivière, et pendant la période de l'étiage il ne lui reste plus que le quart de son débit normal. Récemment, en 1875, le canal du Verdon, fort remarquable par la hardiesse coûteuse de son tracé géographique, s'est encore ajouté au réseau des canaux de la

N° 68. — CANAL DU VERDON.



Durance : il apporte aux campagnes d'Aix une masse liquide d'environ 6 mètres cubes, prise à Quinson, dans une espèce de lac naturel où la rivière s'étale entre deux sombres cluses, et conduite vers l'aval par une longue galerie creusée dans une des parois mêmes qui dominent le lit du Verdon. Arrivé à une hauteur suffisante au-dessus du torrent, il traverse les collines par deux souterrains, le premier de plus de 4, le deuxième de plus de 5 kilomètres, et, contournant les montagnes d'Aix, vient déboucher dans la plaine au nord de la ville pour se ramifier en 600 kilomètres de « filioles ». Des barrages établis aux défilés de la haute Durance et du Verdon permettront de retenir en d'autres lacs artificiels une grande partie des

eaux et d'accroître ainsi la portée des canaux et leur domaine d'irrigation. On parle même de changer en un réservoir réglé par des écluses le lac d'Allos, nappe d'eau presque toujours entourée de neige, qui se trouve à plus de 2,200 mètres d'altitude, dans un bassin cratériforme ouvert entre la vallée supérieure du Verdon et celle du Var. Après les *huertas* de l'Espagne et les plaines de la Lombardie, les campagnes riveraines de la basse Durance sont déjà le territoire le mieux arrosé de l'Europe.

Les eaux fertilisantes de la Durance n'entretiennent pas seulement la végétation dans les terrains déjà cultivés depuis longtemps ; elles ont aussi conquis des oasis fort étendues sur les pâtis ; même si le plan du créateur du canal, Adam de Crapponne, avait été suivi, la Crau serait entièrement changée en terres de culture, car on a calculé que le canal peut recouvrir chaque année 165 hectares d'une couche de 25 centimètres d'épaisseur ; en 320 années, il aurait donc pu colmater la surface totale de la Crau, qui est de 53,000 hectares[1]. Cette plaine de cailloux, dont un quart seulement a été ainsi transformé en entier, occupe la plus grande partie de l'espace triangulaire compris entre les marais riverains du grand Rhône, le massif des Alpines et les coteaux des bords de l'étang de Berre ; en outre, une « petite Crau », de même origine et de même aspect que la grande Crau, se trouve au nord des Alpines ; enfin, on en trouve d'autres jusque dans la vallée du Buech. Les myriades de pierres, éparses ou renfermées dans une gangue de boue durcie, qui ont valu à la plaine principale son nom celtique de Crau, avaient étonné les anciens colons grecs du littoral : leurs mythes, transmis aux autres Hellènes, racontaient que tous ces fragments de roches avaient été lancés du haut du ciel afin que le demi-dieu Hercule pût en écraser le *peuple intrépide des Liguriens*[2]. Dans ces cailloux de la surface il faut voir des galets apportés dans la proportion de six septièmes par le courant du Rhône et dans la proportion d'un septième, ou même d'un seizième seulement d'après de Saussure, pour l'eau de la Durance ; quant aux poudingues qui forment le sol profond de la Crau, ils sont d'origine essentiellement marine. La Crau a gardé son aspect d'ancien lit de la mer[3]. L'horizontalité du sol, qui semblerait parfaite si le niveau du géomètre ne démontrait le contraire, les brumes qui pèsent au loin sur l'horizon, les mirages qui font frissonner l'atmosphère et lui donnent presque l'oscillation de la vague, la forme des

[1] Félix Martins, *Adam de Crapponne et son œuvre.*

[2] Eschyle, cité par Strabon, liv. IV.

[3] De Saussure, *Voyage dans les Alpes*, tome III, chap xxxiv ; — Coquand, *Bulletin de la Société géologique de France*, séance du 1er mars 1869.

collines environnantes découpées en promontoires, tout fait songer à la mer voisine dont les fonds prolongent la plaine vers le sud. Jadis complétement dépourvue d'eau, car les *gaudres* ou ravins qui sillonnent les flancs des Alpines ne sont parcourus que par des flots d'un instant et l'humidité disparaît aussitôt dans le sol caillouteux, la Crau n'était qu'un pâtis dont les uniques habitants étaient les « bayles » ou pasteurs des troupeaux transhumants. Maintenant les rideaux de cyprès, les cultures diverses, les maisons qui bordent les canaux d'arrosement introduisent quelque variété dans l'ancienne solitude, si morne jadis. L'eau des torrents et de la pluie qui se perd dans les cailloux de la Crau reparaît en partie dans le voisinage de la mer : au nord de l'étang de Galéjon jaillissent à côté les unes des autres plus de trois cents sources connues sous le nom de *laurons*, comme beaucoup d'autres fontaines de la France[1].

Dans un avenir prochain le Rhône lui-même, dont les riverains laissent presque toutes les eaux s'enfuir librement vers la mer, en emploiera une partie au travail de l'irrigation. On sait que le puissant cours d'eau n'a qu'une très-faible utilité pour le transport des marchandises : c'est un « chemin qui marche » trop vite et qui est long à remonter, à cause de la pente moyenne de plus d'un demi-mètre par kilomètre. Avant que le chemin de fer de Lyon à Marseille fût construit, la navigation du Rhône avait une grande importance ; mais elle n'a pu soutenir la concurrence que lui faisait la voie de fer : au lieu de 62 bateaux à vapeur qui transportaient journellement les marchandises entre les villes riveraines du grand fleuve, on n'en compte maintenant que six ou huit se partageant un trafic d'un peu plus de 200,000 tonnes. Pour que le Rhône puisse se transformer de nouveau en une voie de navigation digne des intérêts qu'elle est appelée à servir, il faut que de grands travaux soient exécutés pour la régularisation et l'approfondissement du lit fluvial ; il faut aussi que l'outillage des bateaux soit modifié pour donner aux remorqueurs une plus grande force de traction ; il faut surtout que les intéressés parviennent à triompher de l'opposition qui leur est faite par la toute-puissante compagnie du chemin de fer de Paris à la Méditerranée. En tout cas, il serait déplorable que le Rhône, ce tronc commun de la navigation française, la voie naturelle à laquelle se rattachent tous les canaux du reste de la France, continuât d'être délaissé par le grand mouvement des marchandises. La plupart des chambres de commerce ont compris combien il importe d'éviter à la France la perte de la voie de navigation du Rhône et proposent de

[1] E. Bernard, *Canal de Marius*, Répertoire de la Société de statistique de Marseille, 1871.

l'utiliser comme partie d'une grande voie de batellerie entre le Havre et Marseille ; elles demandent que des bateaux de 250 à 300 tonnes puissent désormais se rendre de l'Océan à la Méditerranée sans rompre charge, et qu'en tout temps le Rhône offre au moins 1^{m},60 de mouillage. L'exécution complète des travaux d'amélioration déjà commencés était promise pour l'année 1882. Il sera d'autant plus facile d'obtenir le résultat voulu, que le Rhône sera mieux réglé par des travaux qui lui feront perdre son caractère torrentiel. Ce n'est pas la masse liquide qui manque au fleuve : n'enportât-il régulièrement que la centième partie, il pourrait néanmoins être transformé facilement en un canal modèle.

Les ravages exercés par le phylloxera dans les vignobles de la Drôme, de Vaucluse, du Gard et de l'Hérault ont décidé les corps délibérants à voter le creusement d'un canal rhodanien, qui, prenant son point de départ aux Roches de Condrieu, à une petite distance en aval de Vienne, longera vers le sud la rive gauche du fleuve en maintenant son niveau, de manière à dominer de plus en plus les campagnes riveraines. Après avoir arrosé les plaines de Valence, de Montélimar, de Donzère, de Bollène, le fleuve artificiel franchira le Rhône près de Mornas par un gigantesque siphon et, se rapprochant graduellement de la mer, traversera les territoires d'Uzès, de Nîmes, de Sommières, de Montpellier, de Béziers, pour se terminer près de Narbonne, dans le bassin de l'Aude, après un parcours de 450 kilomètres. Le volume à dériver du Rhône, d'après ce projet, est fixé à 35 mètres cubes par seconde; on avait même demandé d'abord 60 mètres cubes, quantité suffisante pour arroser plus de 200,000 hectares de cultures diverses et abreuver en même temps toutes les villes et bourgades situées sur le parcours du canal.

En aval de ses deux derniers affluents, Durance et Gardon, le Rhône ne garde pas longtemps toute la masse de ses eaux dans un seul canal. Il passe sous les ponts de Beaucaire, les derniers qui franchissent le fleuve entier, puis son flot ralenti, qui ne roule plus de cailloux comme en amont de Beaucaire, s'essaye à la formation de quelques îlots de sable et se partage définitivement autour de la grande île du delta. D'un côté, le petit Rhône, qui reçoit environ le cinquième des eaux fluviales, coule devant le village de Fourques, ainsi nommé de la bifurcation du fleuve, et se dirige à l'ouest et au sud-ouest à travers les terres alluviales de l'ancien golfe de Beaucaire ; de l'autre côté, le grand Rhône, qui semble à peine diminué de puissance, descend d'abord directement au sud vers la ville d'Arles, dont il aurait bientôt emporté les bas quartiers s'ils n'étaient protégés par une haute digue, derrière laquelle ils semblent enfouis. Ce

grand bras est celui qui continue vers la mer la voie commerciale du bassin. On pense qu'autrefois le Rhône occidental roulait une quantité d'eau plus considérable : il s'est graduellement appauvri pendant le cours des siècles au profit du bras oriental ; plusieurs de ces anciens lits, comblés ou bien emplis d'eau marécageuse, ne sont plus que des « Rhônes morts », mais jusque dans la région des marais salants situés au sud de Montpellier on trouve sur les bords de la mer des cailloux des Hautes-Alpes qui ont été certainement portés par le grand fleuve, à une époque où, plus torrentiel qu'il ne l'est aujourd'hui, il roulait jusqu'à la Méditerranée les galets que lui apportaient la Durance et ses autres affluents[1]. D'ailleurs, les bras fluviaux n'ont cessé de varier en nombre et de se déplacer depuis l'époque historique. Les auteurs anciens ont compté deux, trois, cinq et même sept bouches; mais ce désaccord est peut-être plus apparent que réel[2], et de nos jours encore les géographes pourraient indiquer des nombres différents, suivant leur classement des graus en bouches fluviales ou en simples dérivations temporaires. Du temps de Pline, il en existait trois, dont la grande coulait à l'est comme de nos jours : c'était la branche Massaliotique ; la plus occidentale était connue sous le nom d'*Os Hispaniense*, ou branche espagnole, à cause de sa marche vers le sud-ouest, c'est-à-dire dans la direction de la lointaine Espagne. On suit en effet les traces d'un Rhône « mort » qui longeait la base des collines caillouteuses pour aller se jeter dans la partie actuellement comblée de l'étang de Mauguio. Encore au moyen âge, une voie navigable non interrompue se continuait du grand lit du Rhône jusque dans l'étang de Thau[3]. Le géologue Émilien Dumas a constaté que chaque nouvelle diramation du fleuve correspond à la formation d'un nouveau cordon littoral. Lors de l'époque où le Rhône ouvrit ses deux branches de la « fourche », la plage marine occupait l'espace qui est devenu de nos jours la tête septentrionale de la Camargue. Pendant le nombre inconnu de siècles qui s'est écoulé depuis lors, la faune de la Méditerranée a eu le temps de se modifier quelque peu ; la *panopæa aldovrandi*, qui ne se trouve plus que sur les côtes de Sicile, était alors très-commune sur les côtes du golfe de Lyon ; le *pecten maximus*, aujourd'hui fort rare sur les plages languedociennes, s'y rencontrait en grand nombre[4].

Entre les deux branches du Rhône actuel s'étend un delta triangulaire

[1] Ch. Martins, *Aigues-Mortes*.

[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

[3] Ch. Lenthéric, *les Villes mortes du golfe de Lyon*.

[4] Émilien Dumas, *Statistique géologique du Gard; Revue des sciences naturelles*, t. IV, septembre 1875. Montpellier.

entièrement formé de terres limoneuses qu'apporta le courant du fleuve, tout rempli d'étangs et de marécages, coupé de canaux naturels et de fossés d'écoulement. La plus grande partie de la plaine, dont la superficie est évaluée à 75,000 hectares, à peu près la moitié de toute la région alluviale du bas Rhône, est occupée par l'île de la Camargue, actuellement très-insalubre et presque inhabitée, poudreuse en été, à demi noyée pendant l'hiver. Il est très-probable que la région n'était point jadis aussi malsaine qu'aujourd'hui, car on a trouvé des ruines romaines sur les rives de l'étang de Vaccarès, à l'ouest, au nord et au sud-est, en des régions marécageuses presque complétement inhabitables de nos jours. Lorsque le Rhône pouvait s'épancher librement sur les terres riveraines et les recouvrir d'une mer temporaire, tous les débris corrompus étaient emportés vers la Méditerranée; et quand les eaux laissaient émerger le sol, elles s'écoulaient par des canaux qu'elles creusaient elles-mêmes en renouvelant les terres. Les hautes digues qui défendent actuellement la Camargue contre les invasions du fleuve retiennent çà et là les eaux en funestes marécages et nuisent en outre beaucoup à l'agriculture en empêchant le fleuve d'apporter de nouvelles alluvions. Quand les digues sont rompues, la valeur des pêcheries de l'intérieur est décuplée par le soudain assainissement des eaux [1]. Que l'on compare l'état actuel de la Camargue à celui de la grande île de la Barthelasse, librement recouverte par le flot de crue, et l'on verra combien il eût mieux valu ne pas enfermer la Camargue! La construction des levées du bas Rhône, dont on a surchargé les rives naturelles que le fleuve avait déposées lui-même, est une de ces « améliorations » déplorables comme on doit tant à l'esprit de système. Ce n'est pas en laissant le sel se concentrer dans les bas-fonds de la Camargue, c'est au contraire, en lessivant le sol, qu'on pourra l'approprier à la culture.

La moitié septentrionale de cette île de Camargue, trop tôt conquise sur le Rhône, offre environ 14,000 hectares de champs de labour, cultivés par des paysans qui bravent les fièvres, et de vastes pâturages où vaguent des chevaux blancs, des troupeaux de bœufs à demi sauvages et des « manades » de buffles (*bos bubalus*) destinés aux courses des villages du Midi. Au sud, des roselières et des marais bordés de tamaris d'où les moustiques s'échappent en immenses nuées, entourent la *Pichoto mar* ou « Petite mer », appelée aussi l'étang de Vaccarès (par corruption Valcarès), à cause des vaches qui paissent les herbes salines de ses rivages. C'est une ancienne baie de la Méditerranée, enclavée aujourd'hui au milieu des terres et séparée, par un

[1] Régy, *Assainissement du littoral méditerranéen*.

cordon de dunes et par une « digue à la mer », de la plage qui se développe en un demi-cercle concave entre les deux bouches du fleuve. Par suite de l'évaporation, le Vaccarès s'est beaucoup amoindri; il n'a plus guère que 2,500 hectares de superficie et le niveau en est d'un mètre environ plus bas que celui de la mer[1], quoique tous les canaux d'égouttement des marais se dirigent vers cette cavité. Dans le voisinage de la côte s'étendent les *sansouires*, anciens fonds marins d'où l'eau s'est évaporée complétement, ne laissant que des couches salines dépourvues de toute végétation ; c'est déjà le désert. Les hommes, pâtres, pêcheurs ou douaniers, sont rares dans ces solitudes fiévreuses ; mais nulle contrée de la France n'est plus riche en oiseaux d'espèces diverses, précisément parce que l'homme ne vient pas les troubler ; nombre d'oiseaux qui émigrent en Afrique ou qui en reviennent se plaisent dans ces espaces, loin des villes bruyantes ; on y voit même des flamants. Le castor, cet animal que l'homme a fait disparaître de presque tous les autres pays de l'Europe, se rencontre aussi dans les digues du petit Rhône, où l'on n'ose trop le poursuivre, de peur de ruiner la levée. « De maçon qu'il était jadis, le castor s'est fait mineur[2]. »

Quelques branches latérales du Rhône, canalisées maintenant, coulent dans la Camargue et nettoient le sol en portant les molécules salines dans le Vaccarès. Des « aubes » qui ressemblent aux trembles argentés et qui sont parmi les plus beaux arbres de l'Europe, croissent en rideaux sur les terres plus élevées, non mélangées de sel ; sur les bords des fossés qui limitent les champs de la Camargue septentrionale, on voit aussi des saules, des peupliers, des ormeaux; mais de grandes forêts, qui occupaient autrefois l'intérieur de l'île, ont été coupées, et maintenant il serait inutile de les replanter sans avoir préalablement lavé le sol, qui contient jusqu'à 21 millièmes de sel dans ses terres émergées[3]. La violence et la froidure du mistral empêchent aussi le succès de plusieurs essences, notamment de l'eucalyptus. Pourtant, si la France a l'ambition d'utiliser les richesses que la terre lui offre, il faut qu'elle sache assainir et mettre en culture les plaines, aujourd'hui redoutées, de la Camargue. Depuis des milliers d'années, les Égyptiens savent profiter des « présents du Nil »; il serait convenable que les Français apprissent à se servir aussi des présents du Rhône. La science et l'expérience ne manquent pas, puisque en maints endroits déjà on a su faire reculer les marais salins devant les eaux douces et donner aux sols les plus ingrats une grande fertilité; mais c'est en grand qu'il faudrait opérer pour

[1] Salles, *Notes manuscrites*.
[2] De Mortillet, Broca, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, VI, 1865.
[3] Duponchel, *Traité d'hydraulique*, p. 420.

reconquérir toute la Camargue. Le Rhône est là pour faciliter cette œuvre! Quoique la pente en soit très-faible, puisqu'elle n'atteint pas même 2 mètres de Fourque à la mer, ses eaux, aidées au besoin par des machines hydrauliques, suffisent, et au delà, pour lessiver le sol, le débarrasser de toutes ses molécules salines et se ramifier en canaux vivifiants dans tous les terrains encore incultes. Les solitudes de la Camargue, comme celles de la Crau, peuvent être changées en campagnes riches et peuplées ; elles le seront dès que, à la suite de l'assainissement, l'âpre travail du petit cultivateur y sera sollicité par la possession du sol. Actuellement toutes ces étendues se composent de vastes domaines que nul paysan n'a intérêt à mettre en culture.

Les alluvions du Rhône, qui pourraient être d'une si grande valeur dans l'ensemble des richesses de la France, ne servent aujourd'hui qu'à rendre l'accès direct du fleuve impossible aux grands navires, en se déposant sous forme de barre à l'entrée. M. Surell a calculé que les troubles apportés par les deux Rhônes à la mer s'élèvent chaque année à l'énorme masse de 21 millions de mètres cubes[1], soit à près de la moitié de ce qu'entraîne le Pô, au tiers de ce que charrie le Danube, le « fleuve travailleur » le plus actif de la Méditerranée. Aussi n'est-il pas étonnant que la bouche du grand Rhône, où passent plus des quatre cinquièmes des troubles, gagne continuellement sur les eaux, en formant à droite et à gauche des *teys* ou îlots de boue qui se rattachent les uns après les autres au continent. Un puits artésien, poussé jusqu'à 100 mètres de profondeur dans les alluvions de la petite Camargue, près d'Aigues-Mortes, n'a traversé que des terres meubles apportées par les eaux, sans atteindre les roches du fond sur lesquelles se sont déposés les limons.

Depuis l'époque romaine, la grande bouche du Rhône, ou « grau des Marseillais », s'est avancée dans la mer au double de la distance qu'elle occupait au sud de la cité d'Arles. Des tours de signaux, construites jadis à l'issue même du fleuve pour surveiller le passage des navires, sont espacées de distance en distance et mesurent ainsi les progrès du fleuve. La dernière de ces tours de guet est celle de Saint-Louis, bâtie en 1737 sur le rivage même de la mer, dont elle est actuellement éloignée de 8 kilomètres[2]. Le progrès de la péninsule d'alluvions a donc été en cet endroit d'environ 57 mètres par année; mais il ne faut point voir dans ce progrès local une mesure des empiétements de toute la Camargue sur les eaux de la Médi-

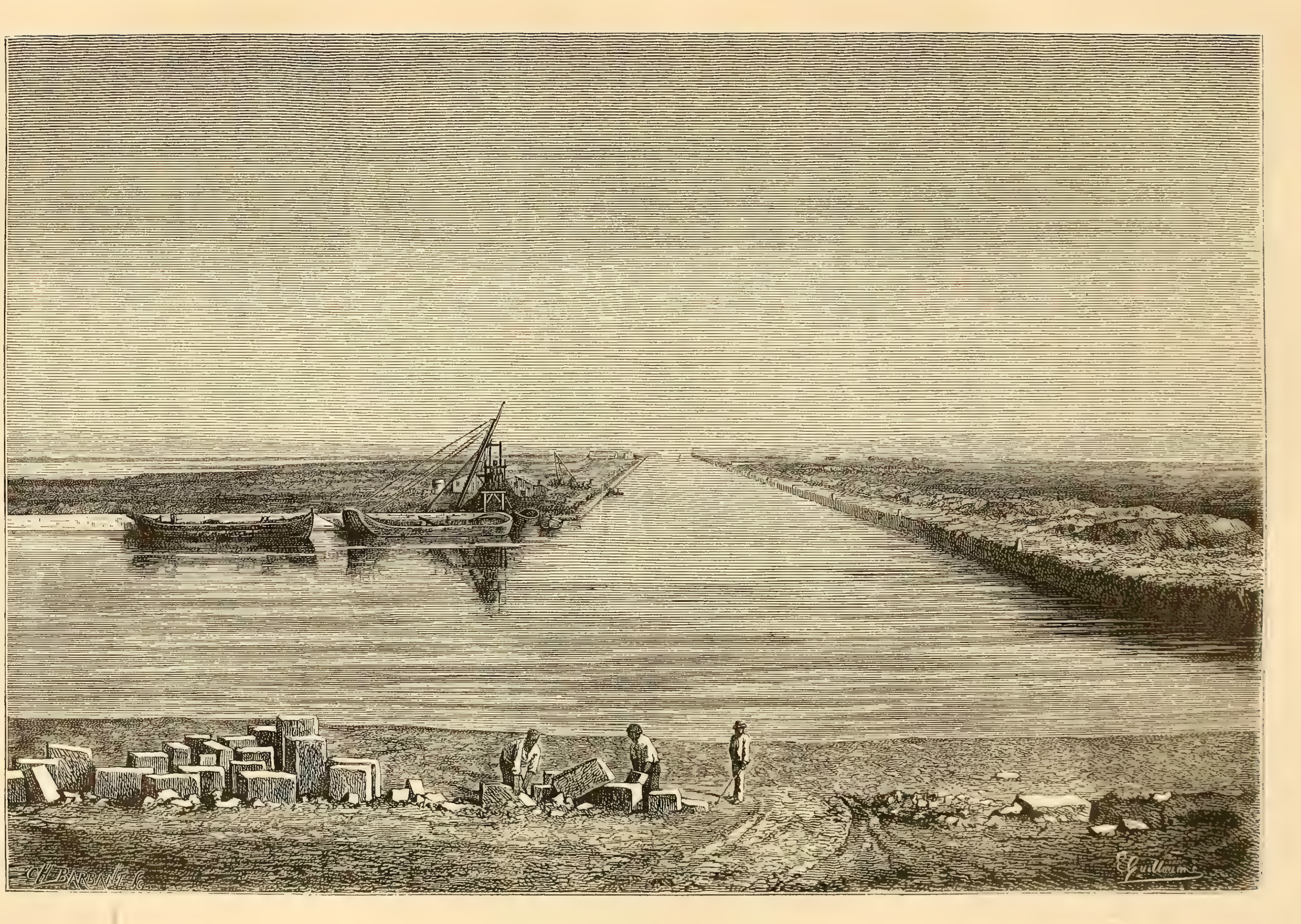
[1] *Mémoire sur l'amélioration des Bouches-du-Rhône*. Nîmes, 1847.

[2] Astruc, *Mémoire pour l'histoire naturelle du Languedoc*; — E. Desjardins, *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône*.

terranée, car le Rhône déplace fréquemment ses bouches : il se rejette à droite ou à gauche à travers les rives d'alluvions qu'il a déposées lui-même. Le delta s'accroît successivement sur plusieurs points, tandis que les parties abandonnées par le fleuve restent stationnaires ou même sont partiellement démolies. Jusqu'à la fin du siècle dernier, un bras oriental longeait les terres caillouteuses de la Crau. Le Bras-de-Fer ou du Japon, qui serpente au sud de la Camargue, fut le fleuve principal pendant tout le dix-septième siècle. Le Bras des Lônes, c'est-à-dire « des Éboulis », dans lequel le Rhône coule aujourd'hui, s'ouvrit en 1711 sur le parcours d'un petit canal que les gens de la gabelle avaient creusé pour dénaturer le sel des marais et empêcher les habitants de s'y approvisionner[1]. Depuis cette époque, combien de fois la barre de l'embouchure a-t-elle changé de place, suivant les conflits des tempêtes marines et des inondations fluviales ! En trente-cinq années, de 1841 à 1876, le grau d'entrée s'est porté de plus de 3 kilomètres à l'est. Tout en se déplaçant, la pointe des alluvions avance toujours, tandis qu'à l'ouest de la pointe de Beauduc, la furieuse houle poussée par les vents du sud-est, qui sont les plus violents de ces parages, entame profondément les rivages et les force à reculer. Le phare de Faraman, construit en 1836 à 700 mètres de la mer, n'en était plus qu'à 50 mètres en 1875, et l'on se préparait à l'évacuer ; déjà le sémaphore voisin était abandonné. En tenant compte de ces érosions locales, on ne peut évaluer à plus de 200 ou 300 kilomètres carrés la superficie de terre ferme ajoutée au continent par les alluvions du Rhône depuis la période gallo-romaine.

La masse liquide apportée en moyenne par le grand Rhône à la mer n'est guère inférieure à 2,000 mètres cubes par seconde[2], et pourtant cette énorme quantité d'eau est impuissante à s'ouvrir un large débouché. Le golfe du Lion, où l'écart moyen des eaux de flux et de reflux est seulement de 40 centimètres, n'a pas de marée suffisante pour élever périodiquement le niveau du fleuve et nettoyer les passes : les sables se déposent au devant du courant fluvial en un cordon semi-circulaire, qui tantôt s'élève, tantôt s'abaisse, se déplace de côté et d'autre, mais se reforme toujours. En dépit des travaux d'endiguement par lesquels on a contenu le Rhône dans sa partie inférieure, afin d'en fixer la direction et d'en accroître la puissance de déblaiment, on n'a jamais obtenu plus de 3 mètres et demi d'eau sur la barre. Souvent les embarcations d'un tirant de 2 mètres ne peuvent s'y hasarder, et encore faut-il que les

[1] *Bulletin de la Société languedocienne de Géographie*, mars 1879.
[2] 2,200 mètres d'après l'ingénieur Poulle, *Statistique des Bouches du Rhône*, tome I, p. 287.



BASSIN ET CANAL DE SAINT-LOUIS

Dessin de Guillaume, d'après une photographie de M. Villette.

vents du large, soufflant en moyenne pendant 120 jours de l'année, ne rendent pas l'embouchure complétement impraticable. Nul courant littoral, semblable à celui que Montanari avait imaginé jadis, n'emporte les eaux chargées de troubles dans la direction de l'ouest ; les alluvions se déposent au devant des bouches, et la barre, toujours déplacée, doit toujours se reformer[1].

Il a donc fallu recourir au creusement d'un canal artificiel permettant aux navires d'aller directement de la mer aux eaux profondes du Rhône. A l'époque romaine, Arles, beaucoup moins éloignée de la mer qu'aujourd'hui, pouvait communiquer avec la Méditerranée par une suite d'étangs, dont Marius, il y a bientôt vingt siècles, avait fait abaisser les seuils pour faciliter la navigation maritime. Mais les atterrissements ont comblé peu à peu ces étangs, et le canal latéral d'Arles à l'étang de Bouc et au golfe de Fos, qui remplace les *Fossæ Marianæ*, n'a que 2 mètres de profondeur : il ne peut servir qu'à la batellerie. Après de longues discussions, et grâce à l'invincible persévérance d'un homme dévoué à son idée, M. Hippolyte Peut, il fut enfin procédé, en 1863, au creusement d'un canal de grande navigation qui évite aux bâtiments les dangers et les bas-fonds. Cette voie nouvelle, d'une profondeur de 6 mètres, commence près de la tour de Saint-Louis et se dirige à l'est, par la ligne la plus courte, vers une partie du golfe de Fos, dite l'anse du Repos à cause de l'abri qu'y trouvent les navires. Rien n'empêcherait désormais le mouvement commercial de se porter vers le nouveau canal, et le grand bassin de 14 hectares creusé près de la tour de Saint-Louis pourrait être rempli, s'il ne fallait pas au commerce autre chose qu'un simple mouillage pour ses navires. Mais déjà la ville naissante de Saint-Louis, peuplée seulement de trois ou quatre cents personnes, se met en mesure d'attirer vers son canal une part du grand trafic de la Méditerranée. A côté du bassin, le rivage du Rhône est lui-même bordé de quais sur quelques centaines de mètres de manière à pouvoir servir de port à des navires calant de 5 à 6 mètres ; les bancs de sable du lit fluvial ont été partiellement déblayés, et d'Arles à Saint-Louis, le chenal, profond de près de 3 mètres, est très-suffisant pour les caboteurs d'Arles et les bateaux du Rhône supérieur ; la flotte de chalands et de remorqueurs qui doit servir d'intermédiaire à la navigation maritime commence à se former ; un entrepôt, construit à Saint-Louis, est tout prêt à recevoir les marchandises. L'œuvre principale qui reste à faire est de poser enfin les rails du chemin de fer qui doit mettre le port en communi-

[1] Ernest Desjardins, *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône.*

cation avec le réseau français. Les marécages des environs ont été signalés comme devant empêcher à jamais la population d'affluer vers le havre de Saint-Louis; mais la mortalité des habitants du village n'est pas supérieure à celle des Arlésiens, et les moyens dont la science dispose aujourd'hui permettent d'assainir complétement les terres par le drainage et les plantations. Près du canal lui-même, il existe des fermes en plein rapport. En réalité, le plus grand obstacle à la prospérité future de Saint-Louis doit être cherché dans les jalousies d'intérêt. Marseille verrait avec déplaisir surgir à la bouche même du Rhône une rivale mieux située qu'elle pour importer du Levant, de l'Égypte et de l'Algérie le bétail, les minerais de fer, les marbres, les blés, les cotons, les marchandises encombrantes, et pour exporter les houilles, la chaux, les pierres de taille, les fers ouvrés, les produits fabriqués de tous genres; même la petite ville d'Arles craint de voir son faible trafic se déplacer vers le canal, qui pourtant l'enrichirait de nouveau; enfin la puissante compagnie des chemins de fer de Paris à la Méditerranée, dont les intérêts sont contraires à ceux de la navigation fluviale, et qui veut garder le monopole du transport sur ses voies, entretient avec soin ou suscite même les hostilités.

On a pu croire aussi qu'un réel danger menaçait l'avenir du canal de Saint-Louis avant même qu'il fût possible de l'utiliser sérieusement. La comparaison des sondages opérés en 1841 et en 1872 établit que la profondeur moyenne du golfe de Fos, où vient aboutir le canal, diminue graduellement, et même depuis l'ouverture du port les fonds marins se seraient notablement exhaussés par suite de l'apport des alluvions du Rhône. L'eau de mer serait moins saline, et parfois les troubles du fleuve se remarqueraient jusqu'aux approches du port de Bouc, sur la côte orientale du golfe. Les poissons de mer seraient devenus rares dans ces parages, et les cirrhipèdes ou berniques, autrefois fort communs sur les écueils voisins, auraient complétement disparu; en revanche, des poissons du Rhône viennent se faire prendre dans les filets du Bouc et servent à l'alimentation de Marseille: l'évaporation fort active qui se produit à la surface de l'étang de Berre forme un foyer d'appel qui entraîne un courant vers le port de Bouc, et l'eau du Rhône, plus légère que celle de la Méditerranée, glisse avec ses poissons par-dessus l'eau saline, à travers toute la largeur du golfe. En conséquence, des ingénieurs ont cru qu'il pourrait devenir nécessaire de prolonger le canal de Saint-Louis vers le sud-est pour lui assurer une entrée suffisamment profonde. Mais n'a-t-on pas le moyen bien plus simple et plus efficace de rejeter autre part les alluvions du grand Rhône? Le grau de Roustan, fermé seulement depuis un quart de siècle, ne

DELTA DU RHÔNE

peut-il être facilement rouvert? Que l'on perce la digue occidentale du fleuve, désormais sans objet, et les eaux, s'épanchant à l'ouest, porteront leurs troubles sur la côte méridionale de la Camargue. Délivré de ces apports, le golfe de Fos maintiendra ses profondeurs, tandis que le littoral de l'ouest, actuellement entamé, regagnera peu à peu le terrain perdu[1]. Bien plus exposée que les villes riveraines du golfe de Fos au danger des atterrissements, Venise n'a-t-elle pas réussi jusqu'à nos jours à sauvegarder sa « lagune vive? »

Les changements de cours du petit Rhône ont eu, comme ceux du grand Rhône, une importance historique. Saint-Gilles, où maintenant n'accèdent que les barques des canaux, fut un port de mer fréquenté dès l'époque phocéenne; au douzième siècle, avant la création du port d'Aigues-Mortes, ce fut le havre du midi provençal où s'embarquaient en plus grand nombre les pèlerins de la Palestine. Les étangs du sud, qui communiquaient avec le petit Rhône, formaient alors une rade excellente. Plus tard, Aigues-Mortes, située également sur le petit Rhône, devint le port occidental du delta; mais au milieu du seizième siècle le fleuve fut détourné vers l'est à cause des ensablements qu'il produisait. On lui substitua un canal qui débouche au grau Neuf et qui sert encore de limite commune aux départements du Gard et des Bouches-du-Rhône; mais il fut remplacé lui-même, à l'ouest par les canaux des salines, complétement artificiels, qui vont rejoindre le canal d'Aigues-Mortes à Beaucaire, à l'est par un bras sinueux qui sépare la grande Camargue de la petite Camargue et qui emporte presque toutes les eaux du petit Rhône : aussi en garde-t-il le nom. Le grau d'Orgon, par lequel il se déverse dans la mer, n'est pas éloigné des Saintes-Maries, petit village de pêcheurs et de douaniers séparé de tout autre groupe d'habitations par la solitude immense des sables et des marais. Nulle bourgade en France n'est plus isolée : c'est un monde à part. Là, comme à Faraman, la mer gagne sur les terres : il existait autrefois près du grau d'Orgon une petite île que les flots ont complétement engloutie; quant à la batterie d'Orgon, établie, il y a deux cents ans, sur la rive gauche du grau, elle a été changée en écueil et se trouve à une centaine de mètres de la côte[2].

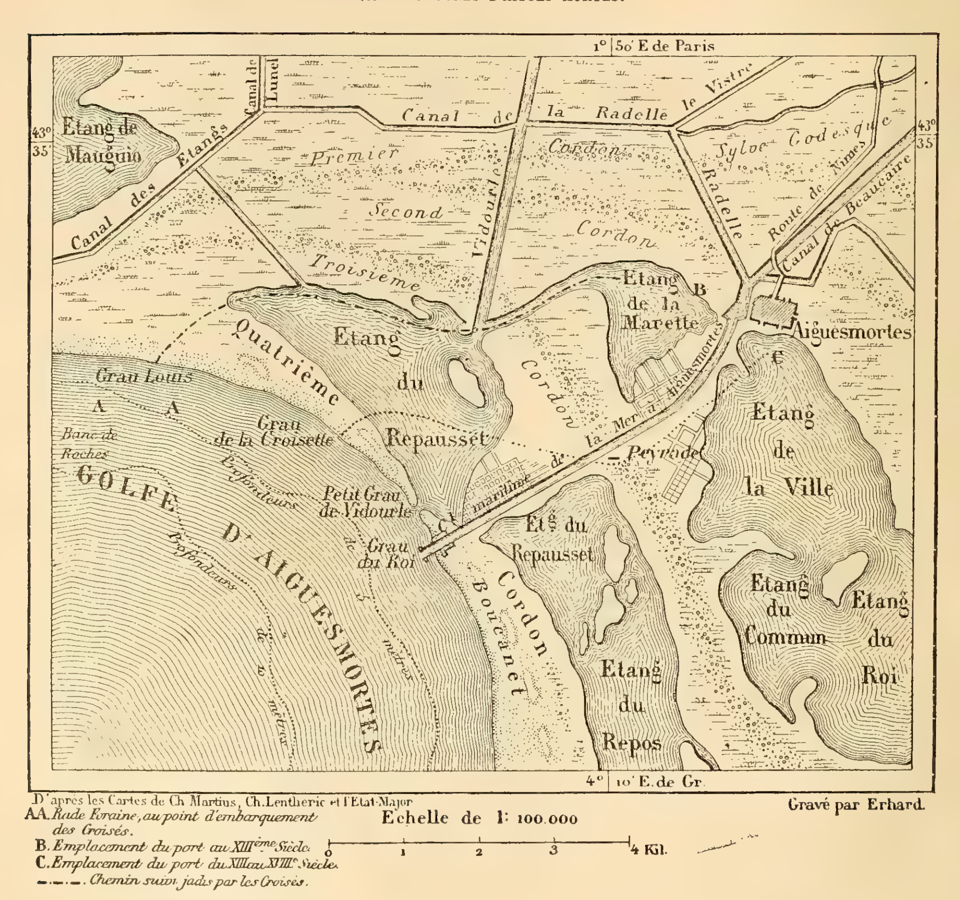
La ville d'Aigues-Mortes, ainsi nommée des eaux stagnantes qui l'entourent, et presque aussi solitaire en apparence que le village des Saintes-

[1] Ernest Desjardins, *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône*, 1866; *Bulletin de la Société de géographie*, 1869; *Observations sur les fosses Mariennes et le canal du Bas-Rhône*, 1870; — Adrien Germain, *Rapport sur l'état de l'embouchure du Rhône en* 1872.

[2] Ch. Lenthéric, *Villes mortes du golfe de Lyon*, p. 330.

Maries, a été fréquemment citée, et sans doute le sera souvent encore, en exemple du recul des rivages marins. Mais l'exemple est mal choisi, car, précisément dans cette partie du littoral français qui a subi tant de changements, le rivage d'Aigues-Mortes est resté l'un des plus stables. On répète souvent que saint Louis s'embarqua au port d'Aigues-Mortes et des guides empressés montrent encore les anneaux auxquels se seraient amarrés ses

N° 70. — LAGUNES D'AIGUES-MORTES.



navires; mais il est désormais prouvé que le lieu d'embarquement était à 8 kilomètres au sud-ouest de la ville. Les navires de la Croisade attendaient l'armée dans le golfe d'Aigues-Mortes, à l'abri précaire que leur offrait un banc de rochers du côté du large, en face de l'entrée dont l'emplacement est connu aujourd'hui sous le nom de grau Louis. En partant d'Aigues-Mortes, les Croisés eurent à gagner la mer par un canal de petite navigation qui traversait l'étang de la Marette et longeait à l'ouest celui du Repausset. Depuis, les alluvions du Rhône à l'est, celles du Vistre et surtout

du Vidourle à l'ouest, ont changé la forme des étangs et des bancs de sable; le chenal maritime d'Aigues-Mortes, qui fut percé directement vers la mer sous le règne de Louis XV, — d'où le nom de grau du Roi donné à son embouchure, — a contribué à modifier le dédale des eaux intérieures; mais divers noms d'étangs et de plages qui se sont conservés, des restes de digues et de levées, enfin les vestiges du cimetière des « Tombes », où l'on enterrait les morts de la Croisade, témoignent de l'existence de cet ancien canal, long de 8 à 9 kilomètres, qui faisait communiquer la ville avec le grau Louis.

Une preuve remarquable de la stabilité relative du littoral d'Aigues-Mortes est fournie par la configuration des rangées de dunes qui indiquent les empiétements successifs de la terre sur les eaux. Dans le voisinage du grand Rhône, ces anciens cordons littoraux, percés et déblayés sur tant de points par le fleuve errant ou débordé, n'ont laissé que peu de traces; mais à l'ouest du petit Rhône, aux ondes plus paisibles, on peut reconnaître sans peine huit ou dix chaînes de dunes qui bordaient le rivage, et l'on constate que ces bourrelets de sable convergent tous vers l'étroite langue de terre qui sépare l'étang de Mauguio du golfe d'Aigues-Mortes: depuis les temps inconnus où se forma le cordon littoral situé le plus au nord, la plage occidentale du golfe n'a donc point empiété sur la mer. La plage orientale, au contraire, s'est accrue, et l'emplacement où se trouve de nos jours la ville d'Aigues-Mortes fit certainement partie de la Méditerranée, mais à une époque bien antérieure aux premiers documents relatifs à l'histoire de ces contrées. Dès le siècle de la fondation, des archives mentionnent la plage du Boucanet, qui est celle où s'élève le cordon de dunes le plus rapproché de la mer. Des tamaris, des ailantes consolident un peu les sables de ces monticules encore mobiles; les autres chaînes, complétement fixées, ont une végétation moins rare; le cordon littoral le plus ancien, non moins stable que la bordure continentale des terrains caillouteux situés plus au nord, est revêtu d'une forêt de pins maritimes, qui donnent au paysage un singulier caractère de tristesse et de grandeur. Dans la Sylve Godesque, on pourrait se croire sous les fameux pins de Ravenne; mais, de nos jours, cette « sylve » ou forêt est réduite à bien peu de chose[1].

L'étude attentive des côtes et des changements qui s'y produisent permet d'affirmer que pendant de longs siècles encore le littoral d'Aigues-Mortes gardera la stabilité qui le distingue, en comparaison des plages de la Camargue. Il est vrai que les alluvions du petit Rhône, évaluées par l'ingénieur

[1] Émilien Dumas; — Ch. Lenthéric, *Villes mortes du golfe de Lyon;* — *Bulletin de la Société languedocienne de Géographie*, mars 1879.

Surell à 4 millions de mètres cubes chaque année, se rejettent sur la côte. Mais, tandis que les dépôts du grand Rhône vont se fixer surtout à l'est, à l'entrée du golfe de Fos, ceux du petit Rhône, mêlés au sable érodé des côtes, vont prolonger, au sud-est du golfe d'Aigues-Mortes, la pointe, bien nommée, de Terre-Neuve, où se dresse le phare de l'Espiguette. L'ingénieur Lenthéric et M. Charles Martins ont mesuré exactement les progrès de cette partie de la plage. En se prolongeant incessamment dans la même direction, la plage atteindrait la rive opposée du golfe, vers Palavas, en deux mille années, et les eaux de la rade d'Aigues-Mortes se trouveraient changées en un étang salin, semblable à ceux de Mauguio, de Pérols et de Thau; les sondages pratiqués dans toutes les parties du golfe, surtout après les tempêtes, ont prouvé que les alluvions ne se déposent point en dedans de la ligne idéale formée par le prolongement des côtes de la Camargue; elles vont ensabler la côte entre Palavas et Cette.

Garanti des alluvions du Rhône par la pointe de l'Espiguette, le golfe d'Aigues-Mortes est aussi partiellement abrité des vents si dangereux du sud-est et les eaux sont relativement calmes dans cette grande anse de la côte. Le projet d'y établir un port de refuge ne paraît donc pas chimérique à quelques ingénieurs. Sans dragage aucun, des profondeurs de 3 mètres se maintiennent par tous les temps entre les musoirs du grau du Roi; si les digues étaient prolongées en mer jusqu'aux fonds de 6 et 7 mètres, les navires pourraient s'y réfugier en toute sécurité pendant les tempêtes du large, tandis que sur les rivages occidentaux, vers Palavas et Cette, ils se trouvent presque inévitablement en perdition. Le port d'Aigues-Mortes, qui maintenant n'a guère d'utilité que pour l'importation des oranges de Valence et des Baléares, pourrait devenir le complément maritime de Nîmes et d'Alais pour l'introduction des matières premières et l'expédition des houilles. Le Rhône, qui par ses bouches naturelles ne peut rattacher directement la voie commerciale de sa vallée à celles de la mer, s'ouvrirait ainsi au grand mouvement des échanges par deux canaux artificiels, débouchant l'un dans le golfe de Fos, l'autre dans celui d'Aigues-Mortes[1].

III

Les diverses rivières qui s'épanchent du versant des Cévennes dans la Méditerranée peuvent être considérées géologiquement comme appartenant au

[1] Ch. Lenthéric, *Mémoire sur les conditions nautiques du golfe d'Aigues-Mortes;* — Ch. Martins, *Topographie géologique d'Aigues-Mortes.*

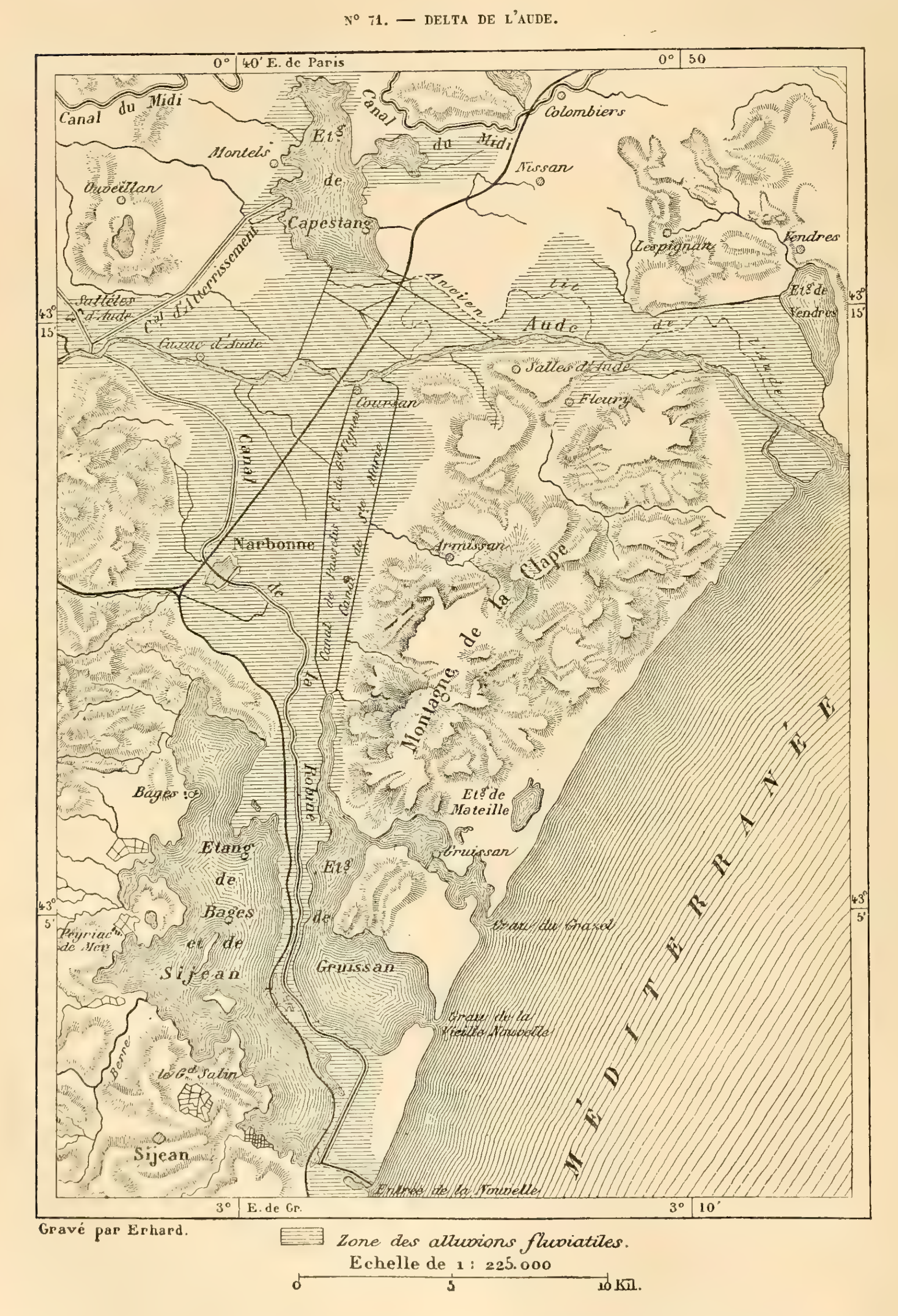
bassin du Rhône, car leur appareil littoral fait partie de la même formation, et jadis les eaux du grand fleuve et celles des rivières cévenoles communiquaient par la nappe des étangs. L'Aude même, le premier cours d'eau qui se présente au nord des Pyrénées, a dans son ensemble un air de famille avec les torrents rhodaniens, quoiqu'elle ne reçoive l'eau des Cévennes que par la partie septentrionale de son bassin. Comme toutes les rivières cévenoles, elle a un caractère essentiellement torrentiel, parce que l'écart annuel entre les averses et les sécheresses est encore plus considérable dans la région méditerranéenne que dans toute autre partie de la France ; suivant les saisons, le débit de l'Aude varie de 3,000 mètres cubes à 5 mètres seulement par seconde. Issue des formidables défilés du Capsir et de la forêt de Sault, elle coule directement du sud au nord jusqu'en aval de Carcassonne : c'est là qu'elle rencontre le Fresquel, qui court parallèlement à la base des Cévennes et qui se continue par l'Aude inférieure. A l'issue de son dernier détroit de collines, près de Sallèles, commence un delta comparable à celui du Rhône et même beaucoup plus vaste en proportion, puisqu'il s'étend sur un espace d'environ 20,000 hectares, et comprend entre ses deux branches l'ancienne île des montagnes de la Clape. Ses atterrissements sont aussi comparativement plus considérables que ceux du Rhône, car dans l'année l'Aude ne porte pas moins de 1,700,000 mètres cubes de limon[1] et la barrière du cordon littoral force presque tous les troubles à se déposer sur les fonds marécageux de l'intérieur. Ainsi la mare de Capestang, au bord de laquelle, d'après une charte que cite M. Duponchel, des salines existaient encore du temps de saint Louis, a été graduellement transformée en un réservoir d'eau douce et se trouve maintenant séparée de la mer par un espace de 14 kilomètres, où le sol est presque partout affermi ; l'étang aurait même peut-être entièrement disparu, grâce aux colmatages, si l'Aude ne l'avait envahi de nouveau dans sa crue de 1875. A l'est, l'étang de Montady a été comblé dès le milieu du treizième siècle ; de même, le grand lac Rubrensis ou Rubresus, qui baignait les murs de Narbonne, a été changé en campagnes, et l'Aude, dont le gros bras passait alors à Narbonne, a formé entre les deux étangs de Bages et de Gruissan, jadis unis, une sorte de gaîne d'alluvions, analogue à celle que le Mississippi a créée dans le golfe du Mexique. Un bras de l'Aude devait pourtant se diriger vers l'est, puisque Polybe et, six siècles plus tard, Fortunat nous disent que ses eaux se mêlent à celles du Rhône, ce qui doit s'entendre d'une réunion très-indirecte dans les étangs du littoral[2]. En 1320, lorsque l'Aude, brisant les

[1] Duponchel, *Hydraulique et géologie agricoles*, p. 486.

[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*

digues de sa rive gauche, eut rejeté presque toute la masse de ses eaux au nord des montagnes de la Clape, l'étang de Vendres, jadis consacré à Vé-

N° 71. — DELTA DE L'AUDE.



Gravé par Erhard.

Zone des alluvions fluviatiles.

Echelle de 1 : 225.000

0 5 10 Kil.

nus, et conservant encore sur son rivage, au milieu des roseaux, quelques ruines du temple de la déesse, reçut à son tour la plus grande partie des

alluvions et se trouve maintenant fort éloigné du grau principal de l'Aude, appelé encore grau de Vendres[1]. Il n'est point nécessaire, comme l'ont fait plusieurs écrivains, d'imaginer un exhaussement considérable du territoire narbonnais pour expliquer la disparition des étangs; les troubles contenus dans l'Aude suffisent à donner la raison de ce phénomène.

On sait que l'Aude est accompagnée dans la plus grande partie de son cours inférieur par une voie navigable qui devrait et qui pourrait avoir presque autant d'importance commerciale que le Rhône lui-même. Ce sont de hauts affluents du Fresquel, c'est-à-dire de la branche cévenole de l'Aude, qui fournissent au canal du Midi l'eau nécessaire pour qu'il puisse surmonter le seuil entre les deux mers. Les ruisseaux des Cévennes sont donc les principaux agents naturels dont on s'est servi pour la création de cette grande voie, qui n'a pas moins de 545 kilomètres de développement, en y comprenant les canaux de dérivation et ses prolongements, à l'ouest jusqu'à la basse Garonne, à l'est par les étangs du littoral jusqu'aux bouches du Rhône.

Les prises d'eau, fort remarquables comme œuvre d'art, mais d'autant plus curieuses qu'elles datent de la fin du dix-septième siècle, époque où de pareils travaux n'avaient pas encore été entrepris, doivent aussi aux paysages qui les entourent une beauté singulière. Les premières eaux du canal naissent dans une gorge boisée de la montagne Noire, à 50 kilomètres de leur confluent actuel avec la « voie des deux mers ». Elles couleraient directement au sud pour former l'Alzau et descendre dans l'Aude par la Dure et le Fresquel, si elles n'étaient rejetées vers l'ouest par un barrage, près duquel un descendant de Riquet a fait élever un monument en l'honneur de son aïeul. Un canal, dit rigole de la montagne, reçoit l'Alzau pour lui faire contourner à l'ouest les escarpements méridionaux des massifs avancés de la montagne Noire, recueille en route la masse liquide amassée dans les réservoirs du Lampy-Neuf et du Lampy-Vieux, dont le ruisseau était jadis, comme l'Alzau, un affluent du Fresquel; puis, après avoir rejoint le Sor, dans lequel il peut verser l'excédant de ses eaux, il entre lui-même dans le bassin de Saint-Ferréol, le plus grand réservoir du canal et l'un des plus vastes de la France entière. La digue du barrage qui ferme la vallée a près de 800 mètres de longueur, plus de 32 mètres de hauteur et 70 mètres d'épaisseur : quand le réservoir est empli, le lac temporaire de Saint-Ferréol a plus d'un kilomètre et demi de longueur et sa masse liquide est alors de 6,375,000 mètres cubes. Mais il est rare que le bassin se trouve ainsi dans

[1] Ch. Lenthéric, *Villes mortes du golfe de Lyon*.

son plein ; d'ordinaire on en maintient la surface à mi-hauteur, et parfois on le vide en entier pour le nettoyer des boues qu'ont apportées les torrents; l'eau sort clarifiée du bassin pour entrer dans la rigole de la Plaine, qui alimente directement le canal du Midi. Dans les journées de fête, quand les visiteurs peuvent contempler à la fois la cascade qui plonge du haut de la digue, le puissant jet d'eau que la pression du canal supérieur darde



N° 7'. — RIGOLES DU CANAL.

à 25 mètres au-dessus du sol, les bois qui se mirent dans les eaux tranquilles du lac, les riches campagnes de la Garonne et le profil des Pyrénées lointaines, ils jouissent d'un spectacle d'une rare beauté auquel l'industrie n'a pas moins contribué que la nature.

Il est triste à dire que ces admirables travaux, qui font la gloire de Riquet et d'Andréossi, sont devenus presque inutiles. La compagnie des chemins de fer du Midi s'est emparée comme propriétaire du canal latéral

à la Garonne et comme locataire du canal du Midi lui-même ; depuis cette époque, la grande voie navigable des deux mers, sacrifiée aux intérêts d'un monopole, est presque entièrement perdue pour le commerce : on a même parlé de l'utiliser principalement comme simple rigole d'irrigation. Le mouvement des embarcations sur le canal du Midi a diminué de plus de moitié dans les vingt dernières années, tandis que l'activité des échanges s'est accrue dans de si fortes proportions : l'ensemble du trafic est dix-huit fois moins important sur le canal du Midi que sur celui de Saint-Quentin.

A l'est de l'Aude, coule la rivière de l'Orb, vers laquelle le canal du Midi descend par les belles écluses de Fonserannes, disposées en escaliers. L'Orb, qui n'a plus actuellement qu'un seul grau marin, et dont l'ancienne bouche orientale, la Grande-Maïre, est partiellement oblitérée, présente une différence plus grande encore entre ses eaux de crue et d'étiage. Quant à l'Hérault, le torrent le plus important de la contrée comprise entre l'Aude et le Rhône, son cours est soutenu par des sources abondantes qui jaillissent des assises calcaires de son bassin supérieur et qui font le charme de ces défilés ; à son embouchure, sur un espace de quelques kilomètres, il a même assez d'eau pour être navigable en tout temps aux petites embarcations marines. Le fleuve, canalisé à l'entrée et dragué jusqu'à 3 mètres de profondeur, offre ainsi plus d'avantages au commerce que l'embouchure du Rhône. L'îlot de Brescou et le cap d'Agde protégent d'ailleurs quelque peu les abords de l'Hérault, et font comprendre la pensée de Richelieu, qui avait fait commencer la construction d'un môle d'abri entre le continent et Brescou. Mais après la mort du cardinal l'œuvre fut abandonnée ; la digue est en partie démolie par les vagues, et les sables ont partiellement comblé la baie, car en cet endroit la côte avance en moyenne de 2 mètres par an[1]. Il faudrait donc entreprendre de grands travaux avant que la rade pût mériter de nouveau la renommée maritime qui valut à la ville voisine son nom d'Agde (Agathé) ou de « Bonne ». C'est au port artificiel de Cette que sont appliquées maintenant toutes les ressources du génie hydraulique.

Entre l'Hérault et le Rhône, il n'y a plus que de petites rivières, dont le Lez est la plus connue, grâce au voisinage de Montpellier. « Il rappelle les fleuves de la Grèce. Il y a sur ses bords tantôt le paysage sec et aride, tantôt et tout à coup le frais bosquet et l'ombrage comme pour l'Eurotas ; et c'est le même ciel bleu[2]. » Comme l'Hérault, il est soutenu à son étiage par des sources constantes, surtout par une très-belle fontaine jaillissant

[1] Jordan, *Histoire de la ville d'Agde*, citée par Ch. Lenthéric, *Villes mortes du golfe de Lyon*.
[2] Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, vol. VI, p. 136.

dans une enceinte semi-circulaire de rochers. Le débit de la source est en moyenne de 3 mètres cubes par seconde; mais la portée d'étiage est de 565 litres seulement, et la ville de Montpellier en prend 125 litres. Le flot du Lez n'est pas assez régulier pour lui assurer un écoulement permanent vers la mer; parfois on a vu le grau de Palavas, qui lui sert d'issue vers la Méditerranée, complètement obstrué par les sables marins. Le type de la

N° 73. — BOUCHE DE L'HÉRAULT ET CAP D'AGDE.



D'après les Cartes de la Marine et de l'Etat-Major Français.

Profondeurs de 0 à 5 mèt.s Profondeurs de 5 à 10 mèt.s Prof.eurs de 10 et au-delà.

Echelle de 1 : 70.000

rivière cévenole est le Vidourle, dont la bouche canalisée va se déverser dans l'étang du Repausset, près d'Aigues-Mortes, et l'a déjà partiellement comblé. Pendant les sécheresses, c'est un filet d'eau de quelques dizaines de litres perdu dans le sable; lors de ses furies soudaines ou *vidourlades*, c'est un fleuve débordé roulant trente fois plus d'eau que la Seine à Paris pendant l'étiage. Les riverains l'utilisent dans le voisinage des marais pour l'irrigation de « roselières » dont les joncs, servant de litière et d'engrais, étaient une importante récolte avant la ruine des vignobles.

A l'est du Rhône, le cours d'eau français qui peut à meilleur titre, malgré ses proportions modestes, être qualifié de fleuve, est l'Argens, qui se déverse dans le golfe de Fréjus, déjà presque entièrement comblé par les alluvions : comparé à la plupart des torrents alpins, il se distingue par la placidité de son cours et l'égalité de son débit ; grâce aux fissures nomqreuses des roches calcaires qu'il traverse, il s'alimente surtout de « foux », jaillissements d'eaux souterraines qui coulent très-lentement dans les cavités profondes et lui portent le tribut des pluies pendant la saison des sécheresses ; lui-même ne coule pas toujours à la surface du sol : en amont de Vidauban, l'eau bouillonnante d'une de ses cascades cesse tout à coup d'être visible pour rejaillir à une centaine de mètres plus bas. C'est également à la réapparition des eaux profondes engouffrées dans les « embucs », « ragagés » ou « garagaïs » des roches supérieures, que les cours d'eau de la Provence, la Siagne, le Gapeau, d'autres encore, doivent la clarté de leur flot, l'égalité de leur débit et de leur température, et par suite les riches cultures de leurs bords. Il est vrai que plusieurs ruisseaux souterrains, privant l'homme de leur onde, vont s'épancher sous-marinement dans la Méditerranée : les explorateurs des côtes ont constaté l'existence de plusieurs de ces sources marines, à Saint-Nazaire, à Cassis, à la Ciotat, à Cannes, à Nice, et M. de Villeneuve-Flayosc a même essayé d'en évaluer le débit total. La source de Port-Miou, près de Cassis, est assez considérable pour former un courant à la surface de la mer et entraîner au loin tous les corps flottants ; elle provient de l'ancien lac d'Aubague et de Géménos, que remplacent actuellement des « paluns » desséchés. On prétend que la source de Port-Miou coule seulement depuis que des travaux de dessèchement, accomplis au temps du roi René, ont amené les eaux de l'ancien lac vers des embucs voisins.

Le Var, qui servit longtemps de limite à la France, roule pendant ses crues beaucoup plus d'eau que l'Argens et la longueur de son cours est plus considérable[1] ; cependant il n'est qu'un torrent jusqu'à son issue même

[1] Fleuves du versant méditerranéen de la France, d'après Surell, Duponchel, Villeneuve-Flayosc, etc.

	Rhône-Saône-Doubs.	Aude.	Orb.	Hérault.	Argens.	Var.
Longueur de cours.	$1,025^{k}$	223^{k}	145^{k}	197^{k}	101^{k}	120^{k}
Superficie des bassins.	$98,667^{kc}$	$5,340^{kc}$	$1,530^{kc}$	$2,898^{kc}$	$5,216^{kc}$	$2,279^{kc}$
Portée de crue extrême, par seconde.	$12,000^{mc}$	$3,000^{mc}$	$2,500^{mc}$	$5,700^{mc}$	(?)	$4,000^{mc}$
» maigre » .	550^{mc}	5^{mc}	$2^{mc},5$	(?)	13^{mc}	28^{mc}(?)
» moyenne » .	$1,718^{mc}$	62^{mc}	25^{mc}(?)	50^{mc}(?)	50^{mc}(?)	43^{mc}(?)
Écart du débit	1 : 22	1 : 600	1 : 1,000	(?)	(?)	1 : 143(?)
Chute moyenne de pluie	$0^{m},95$	$0^{m},75$	$0^{m},90$	$1^{m},00$	$0^{m},80$	$0^{m},90$
Écoulement moyen.	$0^{m},55$	$0^{m},37$	$0^{m},52$(?)	$0^{m},55$(?)	$0^{m},49$(?)	$0^{m},60$(?)
Proportion de l'écoulement à la chute.	0,58	0,49	0,58(?)	0,55(?)	0,61(?)	0,66(?)

dans la Méditerranée. Dans les étonnants défilés de son cours supérieur, le Var est une eau fuyante, glissant dans l'obscurité ; en aval, c'est alternativement un fleuve impétueux, que des digues, distantes l'une de l'autre de 800 mètres, ne réussissent pas toujours à contenir, et une étroite rivière dont on cherche du regard les sinuosités au milieu des cailloux emplissant l'énorme lit.

IV

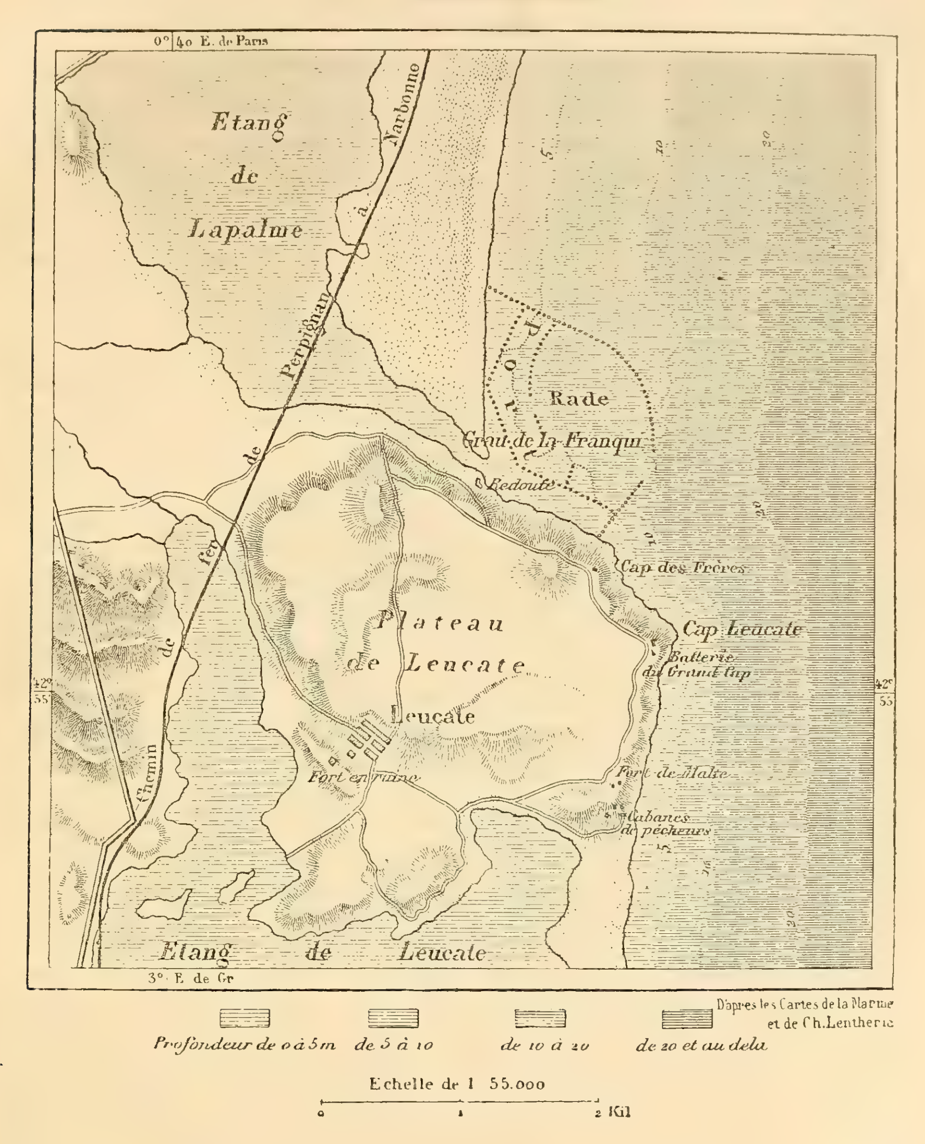
Des deux côtés du Rhône, le contraste est complet entre les rivages de la Méditerranée. Sur la courbe saillante du littoral de Provence, les côtes sont abruptes, coupées de rades et de calanques, armées de promontoires et de péninsules ; les falaises se continuent si brusquement dans la mer, les grèves sont couvertes de tant de débris roulés par le flot, que les mollusques sont extrêmement rares dans les fonds voisins : à peine trouvent-ils çà et là une crique sablonneuse où il leur soit possible de se développer en paix. A l'occident du Rhône, au contraire, de longues plages basses, formées d'un sable presque entièrement siliceux apporté des montagnes granitiques par le Rhône et les fleuves cévenols, s'arrondissent en une vaste courbe rentrante d'une régularité singulière ; sous les flots mêmes, l'inclinaison du fond est tellement égale, que les lignes de même profondeur déroulent concentriquement leur courbe au large du littoral entre le cap Béar et le cap Couronne. Ce contraste des côtes du Languedoc et de la Provence explique en grande partie l'histoire si différente des deux provinces. D'un côté, toute la vie est sur le rivage ; de l'autre, les villes se tiennent en arrière de la mer et ne « veulent pas être des ports ». Le Languedoc est une contrée plus continentale que maritime[1].

Dans les détails de son profil, la plage du Languedoc présente une forme des plus gracieuses. Des montagnes, des collines ou de simples masses rocheuses, espacées de distance en distance, servent de points d'appui à la série des plages et leur donnent une disposition analogue à celle d'une chaîne suspendue de pilier en pilier. Une première courbe se déroule de la pointe de Collioure au cap Leucate ; une deuxième est comprise entre Leucate et le cap d'Agde ; une troisième, beaucoup moindre, a pour bornes les deux montagnes d'Agde et de Cette ; enfin la quatrième courbe se développe de Cette aux péninsules sablonneuses du delta rhodanien. Les promontoires

[1] Michelet, *Histoire de France*, tome II.

du littoral présentent quelque abri aux navires que mettent fréquemment en danger les redoutables tempêtes du golfe, et les marins en profitent pour chercher un refuge, quand cela est possible et que la calaison de leurs

N° 74. — LEUCATE ET LA FRANQUI.



navires le permet, dans la rade d'Aigues-Mortes, le port de Cette ou la bouche de l'Hérault; mais la meilleure rade naturelle, celle de la Franqui, défendue contre les vents du sud et du sud-est par le promontoire de Leucate, n'est encore utilisée que par les navigateurs en détresse et n'a pas été munie du moindre port. Pourtant ce havre semble tracé d'avance : à

l'est de la rade, qui présente des fonds d'excellente tenue variant de 6 à 10 mètres, se prolonge un véritable brise-lames sous-marin interrompu de distance en distance par des brèches : ce banc de calcaire, enraciné au promontoire, pourrait servir de base au grand môle d'abri[1].

A l'exception du cap d'Agde, les anciennes îles rocheuses rattachées au continent par le progrès des alluvions fluviales, Leucate, Sainte-Lucie où se trouvent des ruines romaines, les arides monts de la Clape, le promontoire de Cette, sont des calcaires crétacés ou jurassiques, comme ceux de l'intérieur; mais les collines d'Agde étaient jadis des volcans insulaires comme Volcani et Stromboli; elles semblent terminer au sud la série des cheminées de vapeurs et de laves qui commence en Auvergne par le Gour de Tazanat. De loin, la montagne n'offre pas cette régularité de formes qui distingue la plupart des cônes volcaniques : son profil présente une série de croupes arrondies, que le Saint-Loup domine comme une sorte de dôme. Il faut gravir cette hauteur, superbe observatoire d'où l'on peut contempler tout le littoral de la Méditerranée, des bouches du Rhône aux promontoires pyrénéens, pour voir s'ouvrir à ses pieds l'ancien cratère ébréché dont les pentes recouvertes de vignobles s'inclinent du côté de la mer. Des coulées de lave se sont épanchées dans toutes les directions : l'une d'elles forme le cap d'Agde et, se continuant par-dessous les flots, reparaît à la surface par l'îlot de Brescou; une autre, descendant au nord-ouest, s'étale en large digue dans la plaine et porte la plus grande partie de la ville d'Agde. Les intempéries ont beaucoup adouci les arêtes des laves et la végétation les a recouvertes d'humus et de verdure; néanmoins le volcan d'Agde est certainement d'un âge récent; peut-être même vomissait-il encore des laves du temps de nos ancêtres les Volkes Arékomiques; mais son repos dure au moins depuis vingt-cinq siècles, car aucune tradition ne parle de ses crises. Quelques petits volcans de moindre importance s'élèvent dans les environs, à l'ouest du cours de l'Hérault. A l'est, la petite gibbosité du sol qui porte l'église de Maguelone est aussi d'origine volcanique[2].

Avant que les alluvions des rivières eussent rattaché les îles calcaires et le volcan d'Agde à la terre ferme, la configuration du littoral était tout autre. L'ancien tracé de la côte est vaguement indiqué par les contours des collines et des rochers autour desquels se sont formées les plaines. Même des restes de la mer d'autrefois occupent encore une partie de l'espace limité au large par le cordon des plages : ce sont les étangs, golfes à demi comblés, mais toujours périlleux pour les petites

[1] Ch. Lenthéric, *Villes mortes du golfe de Lyon*.
[2] De Rouville, Ch. Martins, *Topographie géologique d'Aigues-Mortes*.

embarcations à cause de leurs vagues clapoteuses, que soulèvent tantôt le mistral, tantôt les vents du sud. Cette chaîne d'anciens golfes, réduits à de simples mares et à des marécages, commence dans les Pyrénées-Orientales, au pied même des Albères et des Aspres; mais, au nord de la plaine de Perpignan, le massif des Corbières est disposé de façon à barrer le cours aux rivières de l'intérieur : celles-ci s'écoulent vers le nord et vers le sud, et quelques étangs du littoral se trouvent protégés contre l'accès des alluvions. Celui de Leucate a donc pu conserver ainsi une étendue notable, qui varie de près de 6,000 à plus de 8,000 hectares, suivant les périodes d'assèchement et d'inondation. D'ailleurs aucun sédiment qui puisse contribuer au comblement de la petite mer intérieure n'est apporté par ses principaux affluents, qui sont les deux sources de Salses, si fameuses du temps des anciens. Ces deux rivières souterraines, appelées aujourd'hui Font-Dame et Font-Estramer, jaillissent à gros bouillons de la base d'un rocher calcaire, mais elles ne sont point composées d'eau douce comme la plupart des sources de ce genre; elles roulent une eau presque identique à celle de la mer par sa composition chimique[1]. A côté de l'Estramer, des roseaux (*phragmites gigantea*), d'une espèce que l'on ne rencontre point ailleurs en Europe, s'élèvent au-dessus de l'étang jusqu'à 6 mètres de hauteur[2].

A l'est de l'Hérault, toute la partie du littoral comprise entre les coulées de lave du volcan d'Agde, la colline de Cette et les hauteurs de Frontignan, dites montagne de la Gardiole, se trouve presque entièrement en dehors de l'action des rivières, et par suite, ne recevant que peu d'alluvions, elle a gardé un lit marin d'une assez grande étendue, occupé par l'étang de Thau (Taphrus), le plus important de tous à cause de sa profondeur, des villes qui le bordent et de la navigation qui se fait sur ses eaux, souvent agitées par la tempête : on lui aurait, dit une étymologie probablement erronée, donné le nom symbolique de *Taurus* ou Taureau pour le comparer au Lion rugissant des eaux extérieures; beaucoup d'embarcations ont été brisées sur le récif de Roquerol, entre Cette et Balaruc. Cette petite mer de 7,500 hectares de superficie permanente n'est séparée en maints endroits de la Méditerranée que par une étroite plage qui frémit à la fois sous le choc des vagues marines et sous celui des flots plus courts de l'étang. Sa libre communication avec la haute mer est réglée par un grau muni d'écluses et changé en canal de navigation : c'est la principale bouche méditerranéenne du grand canal du Midi, dont l'estuaire de la Gironde est l'extrémité océanique. En outre, un chenal dragué dans l'étang et dans tous ceux qui le

[1] Anglada, *Traité des eaux minérales des Pyrénées-Orientales.*
[2] L. Companyo, *Histoire naturelle des Pyrénées-Orientales*, tome I, p. 189.

prolongent à l'est vers le delta du Rhône permet aux bateaux à fond plat de suivre la ligne intérieure du rivage marin sur un espace de près de soixante kilomètres : c'est le canal des Étangs, malheureusement fort mal entretenu, car le mouillage y est à peine d'un mètre et demi en certains passages[1]. L'eau de l'étang de Thau est salée comme celle de la mer, mais, après les grandes pluies et dans le voisinage des ruisseaux tributaires, elle



N° 75. — ÉTANG DE THAU.

devient saumâtre, à cause de la faible profondeur de son lit. Un de ces ruisseaux, peut-être le plus abondant, jaillit dans le lac même en une énorme source, à laquelle on a donné le nom de fontaine de l'Abisse (Avisse) ou de « l'Abîme » : peut-être est-ce une des branches souterraines de l'Hérault. Vers l'extrémité orientale de l'étang, une autre source d'eau douce alimente le bassin, mais seulement en hiver ; vers la fin d'avril, la fontaine

[1] Mouvement du canal des Étangs, en 1875, d'après Krantz : 84,000 tonnes.

est tarie, et, par un mouvement inverse, l'eau salée descend en tournoyant dans les galeries profondes : il y a donc là, du moins temporairement, un phénomène analogue à celui des ruisseaux marins d'Argostoli, dans l'île de Céphallénie ; c'est l'eau de la mer qui coule vers le continent. Cette fontaine, alternativement douce et salée, a reçu le nom fort juste de gouffre d'Enversac. D'ailleurs les forces souterraines ont été certainement à l'œuvre au bord de l'étang, car près de la rive du nord on voit des bancs d'huîtres et de moules, d'origine récente, à 400 mètres de la plage actuelle[1]. L'étang de Thau fait partie du domaine public ; affranchi de toute servitude de propriété et de pêche, il livre annuellement au commerce pour une valeur d'un million de francs en poissons et en coquillages, produit fort considérable, d'environ 140 francs par hectare. On dit que les huîtres « pied de cheval » étaient jadis fort abondantes dans l'étang de Thau. Elles disparurent par une cause inexpliquée, et celles qu'on a déposées en 1865 et en 1866 sur le fond, dans l'espérance de le repeupler, n'ont jamais pu se reproduire ; elles sont devenues d'une grosseur énorme.

Il ne serait point difficile d'imiter en plusieurs endroits le travail de colmatage que la nature a déjà accompli par le comblement de tant de mares et d'étangs du littoral. On pourrait, tout en maintenant et même en approfondissant les canaux de navigation, emplir les étangs inutiles au moyen des troubles que porteraient les rivières et les « roubines » dirigées à volonté dans les divers compartiments des fonds à conquérir. Ce travail a été du reste commencé en mainte partie du littoral des étangs. Près de Narbonne, des bas-fonds, tantôt couverts d'efflorescences salines, tantôt inondés par les eaux saumâtres, ont été complétement dessalés et changés en campagnes des plus fécondes ; aux environs de Vic, des tentatives du même genre ont été faites, avec un succès moindre, mais suffisant pour montrer que tous les anciens golfes pourraient être transformés en polders ; en moins d'une année, la quantité de sel contenue dans la terre, et qui était d'un millième environ, a diminué de moitié et les cultures ont pu commencer. Il y a là, sur le littoral des riches départements du Midi, un espace de plus de vingt-cinq mille hectares qui pourrait être mis en culture, et qui n'a maintenant d'utilité que pour les sauniers, les pêcheurs et les coupeurs de roseaux[2].

Toutefois ce n'est point seulement l'amélioration du sol, c'est bien plus encore la régénération du climat, qui exige le changement de la géographie actuelle des étangs. La mortalité est beaucoup plus con-

[1] Ed. Thomas, *Voyage autour de l'étang de Thau*, p. 2.
[2] Duponchel, *Traité d'hydraulique et de géologie agricoles*, p. 414, etc.

sidérable dans la zone basse du littoral que sur les coteaux voisins et les campagnes émergées. M. Régy a calculé que le « déficit d'âge moyen », c'est-à-dire la perte de vie causée par l'insalubrité des étangs, s'élève à 10, à 15 et même à plus de 19 années dans certains villages du département de l'Hérault comparés au reste de la France[1]. La moitié des habitants meurent avant l'âge de dix ans à Vic, à Capestang, à Villeneuve-lès-Maguelone, plus de la moitié à Mireval et à Vias ; presque tous les étrangers qui viennent habiter un des villages exposés à l'influence des marais sont atteints par les fièvres. Du reste, les étangs dont l'eau, profonde de plus d'un mètre, n'expose point à l'air les débris corrompus des bas-fonds et garde une température relativement peu élevée, n'ont pas la terrible insalubrité des bassins sans profondeur : ainsi les villes riveraines de l'étang de Thau, Balaruc, Bouzigues, Mèze, Marseillan, ont une mortalité à peine supérieure à celle de la moyenne de la France. L'eau des étangs devient redoutable pour la santé publique seulement quand sa température moyenne s'élève à 27 ou 28 degrés centigrades, et c'est ce qui arrive pour tous les étangs de faible profondeur qui ne communiquent avec la mer libre que par des graus étroits et souvent obstrués. Il importe donc de supprimer au plus tôt ces étangs insalubres ou bien d'en renouveler rapidement la masse liquide, au moyen de larges portes d'entrée qui donnent accès à l'eau plus froide de la Méditerranée. C'est là ce qui a été déjà fait pour l'étang de Mauguio. M. Régy propose d'assainir de la même manière les étangs de Vic et de Frontignan, mais il demande la suppression d'au moins 7,600 hectares d'eaux marécageuses moins profondes. On comprend quelle doit être l'importance de pareils travaux, dans un département où la moitié de la population s'est groupée au bord du littoral, en une zone de 15 kilomètres de largeur[2].

Les changements de configuration dans la forme des étangs ont été suffisants pendant la période historique pour que les villes maîtresses de la côte se soient déplacées. Ainsi que l'a fait remarquer Astruc, il y a plus d'un siècle, les villes des hauteurs ont presque toutes des noms d'origine celtique, tandis que celles du bord de la mer sont désignées,

[1] Mortalité des communes marécageuses de l'Hérault, d'après Régy :

Communes.	Déficit d'âge moyen.	Communes.	Déficit d'âge moyen.
Mireval	19,60	Mauguio	14,45
Vic	16,42	Palavas	13,50
Vendres	15,95	Villeneuve-lès-Maguelone	12,25

[2] Régy, *Assainissement du littoral méditerranéen du département de l'Hérault*, 1868.

sans exception, par des mots latins ou grecs[1]. N'est-ce pas là une preuve que les campagnes riveraines de la Méditerranée n'ont commencé d'être habitables qu'à une époque relativement récente? L'empiétement graduel des terres sur les eaux intérieures a permis aux habitants du pays

N° 76. — CONDITIONS BIONOMIQUES DU LITTORAL DE L'HÉRAULT.

D'après Régy et la carte de l'Etat-Major — Gravé par Erhard.

Echelle de 1 : 400.000

0 5 10 20 Kil.



Les cercles indiquent par leurs diamètres proportionnels, à raison de 0,0005 par année, le déficit d'âge moyen des décédés dans la localité.

Le cercle étoilé indique une localité où la longévité est au-dessus de l'âge moyen en France.

de fonder tout un cordon de villes nouvelles, Agde, Cette, Frontignan, Aigues-Mortes. Peut-être cependant Maguelone, bâtie jadis sur un îlot engagé dans la flèche littorale de l'étang de Vic, était-elle une antique cité. Grâce à sa position en dehors du continent, elle offrait aux Sarrasins un emplacement favorable pour un port de commerce et de refuge.

[1] *Mémoire pour servir à l'Histoire naturelle du Languedoc.*

Le « Port Sarrasin » était un des marchés les plus actifs de la Méditerranée lorsque Charles-Martel, poursuivant les Maures vaincus, détruisit complétement la malheureuse ville. Relevée de ses ruines et rattachée au continent par une série de digues et de ponts qui avait au moins deux kilomètres de longueur, Maguelone devint une sorte de république présidée par un évêque et reprit une grande importance commerciale; mais ayant servi de place d'armes aux protestants, elle fut entièrement rasée par ordre de Louis XIII. Il n'en reste qu'une haute église fortifiée, d'un superbe aspect, au milieu des sables et des vagues blanchissantes.

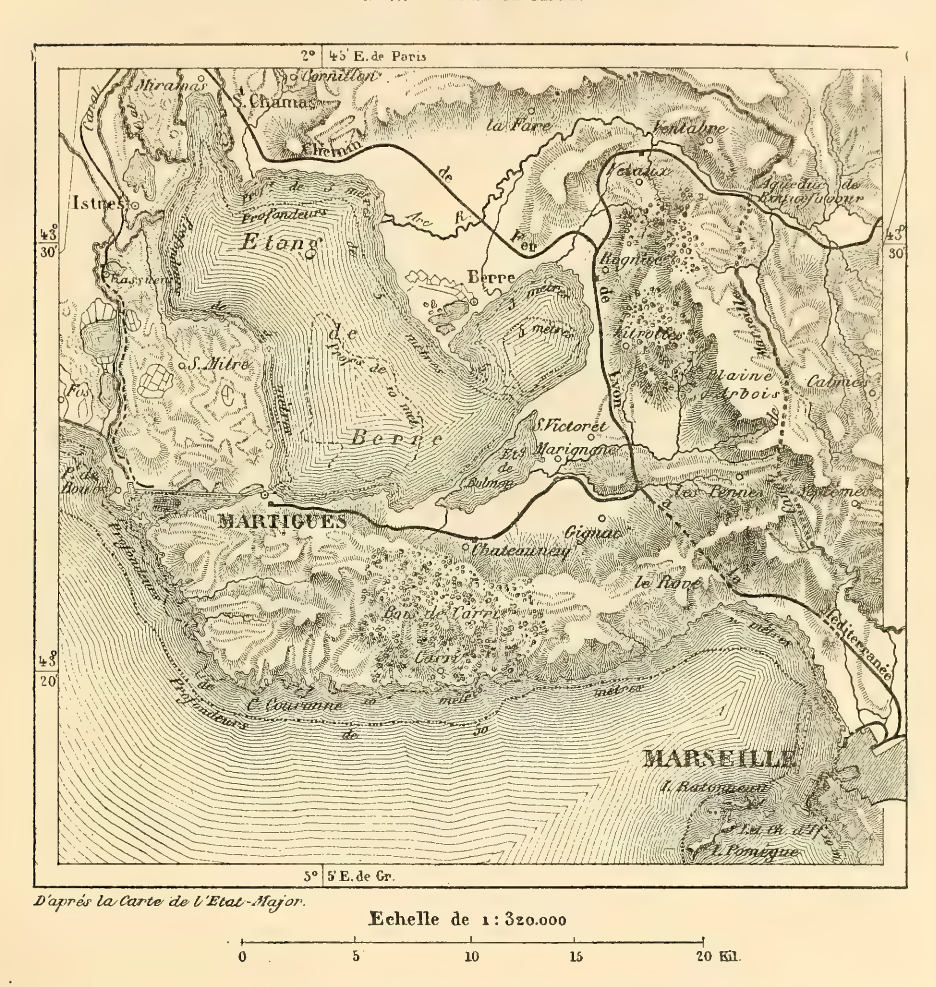
A l'est des bouches du Rhône, les seules nappes d'eau qui ressemblent par l'origine à celles du golfe du Lion sont les étangs de la Valduc, d'Engrenier et quelques autres qui communiquaient jadis avec la mer par « l'Étang de la Bouche » (Stoma-Limne), dont le nom corrompu existe encore : c'est l'étang actuel de « l'Estomac », que des filtrations souterraines maintiennent au niveau de la Méditerranée. Quant aux étangs d'Engrenier et de la Valduc, ils ont été changés en bassins complétement fermés, soit par des bancs de sable qu'a formés le flot, soit par une poussée intérieure du sol, et par suite de l'évaporation, leur surface se trouve maintenant à plus de 14 mètres au-dessous du niveau de la mer. Ce sont des Caspiennes, des mers Mortes en miniature; les ruines du port romain de Maritima, qui se voient encore sur la rive orientale de l'étang de la Valduc, témoignent pourtant de l'ancienne communication avec la mer. Les eaux de ces bassins fermés varient en altitude et en salinité suivant l'abondance des pluies et les apports des canaux tributaires, mais en moyenne elles sont beaucoup plus lourdes que celles de la Méditerranée et donnent une quantité considérable de sel[2].

Le grand lac intérieur connu sous le nom d'étang de Berre ne rappelle les étangs occidentaux ni par sa configuration, ni par l'aspect des terres qui l'entourent. Une côte rocheuse, et non pas une flèche de sable, le sépare de la Méditerranée. Au lieu d'être géologiquement une apparition passagère comme les étangs de Thau, de Maguelone, de Mauguio, il appartient au relief général de la contrée : c'est un véritable golfe. Il faut reconnaître que la non-utilisation de cette petite mer comme port de refuge et de commerce est une sorte de scandale économique. Alors que sur les côtes dangereuses on crée à grands frais des ports artificiels conquis sur

[1] Dieulafait, *Annales de Chimie et de Physique*, 5e série, tome XIV, 1875.
[2] *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, tome I, p. 119 et suiv.

les eaux profondes, arrachés à la zone des tempêtes, on s'étonne de voir un aussi admirable bassin absolument désert depuis quinze siècles, car les Romains y avaient un port. A peine aperçoit-on à sa surface quelques barques de pêcheurs ; les navires de commerce, les bateaux de cabotage même ne visitent jamais cette mer intérieure; sur ses rives, pas un port, à peine

N° 77. — ÉTANG DE BERRE.



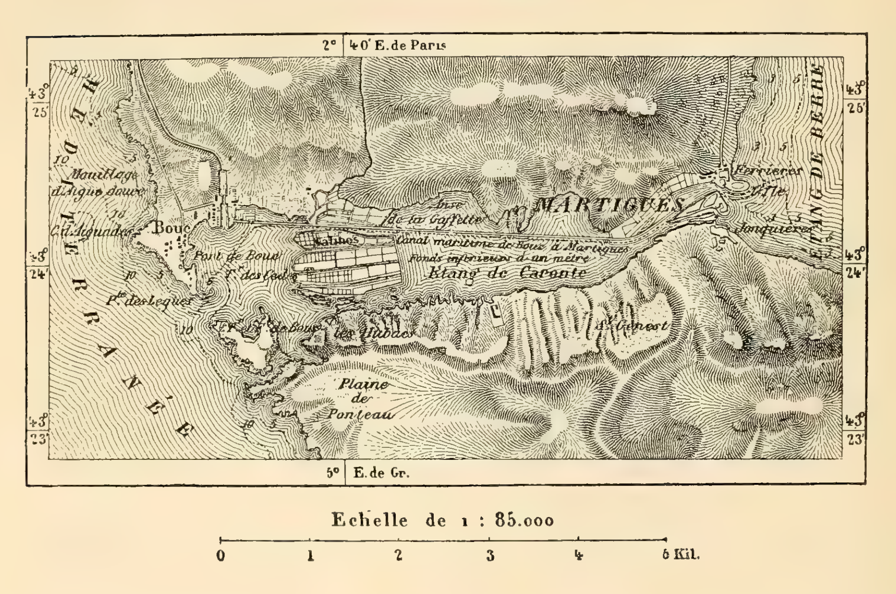
D'après la Carte de l'État-Major.

Echelle de 1 : 320.000

0 5 10 15 20 Kil.

de rares établissements industriels utilisant les produits de la pêche et des marais salants. D'après la carte hydrographique levée en 1844 et contrôlée depuis par une nouvelle exploration, l'étang de Berre offre aux navires du plus fort tirant d'eau un mouillage de très-bonne tenue ayant de cinq à six mille hectares de superficie, soit environ sept fois l'étendue de la rade de Toulon ; en outre, les bâtiments moyens et les petites embarcations auraient à leur service tout le pourtour des côtes d'un bassin de vingt mille hectares. On

comprend quelle serait l'immense utilité de ce port intérieur comme entrepôt et remise générale des marchandises qui encombrent maintenant le port de Marseille. Les minerais, les marbres, les grains de l'Algérie, les blés de l'Orient, les bestiaux, les fourrages, les cotons pourront être facilement emmagasinés sur les bords de l'étang et s'expédier ensuite à peu de frais vers tous les lieux de consommation, surtout quand un canal et un outillage complet de jetées et de chemins de fer aura mis l'étang en communication avec Marseille. Il ne reste qu'à draguer jusqu'à une profondeur suffisante le canal de Caronte, qui réunit le lac à la mer, à creuser un autre canal en tranchée au travers des collines de Châteauneuf, qui séparent l'étang de



N° 78. — CANAL DE CARONTE.

la baie de Marseille, puis à longer le rivage entre des enrochements formés par les déblais extraits de la tranchée de Châteauneuf. Le prix de ces travaux est évalué à une cinquantaine de millions, somme peu considérable, comparée aux résultats à obtenir. Il faut d'ailleurs se mettre en garde contre les infamies possibles de la guerre, et quoique le bombardement d'un port ouvert, comme celui de Marseille, fût une atrocité qu'on a honte de prévoir, on doit cependant se prémunir contre ces terribles chances. C'est une raison de plus pour que l'étang de Berre soit transformé en un grand port : dans ce bassin tranquille, les navires seraient non-seulement hors de toute atteinte, ils seraient même hors de la vue de l'ennemi, grâce à la chaîne de l'Estaque, dressée entre la mer et les eaux intérieures. Quant aux alluvions de l'Arc et de la petite rivière de Touloubre, dont le lit infé-

rieur a été taillé dans le roc vif par les Romains, elles diminuent quelque peu la profondeur des parages orientaux de l'étang[1]; mais ce sont là des changements de peu d'importance qu'il serait facile de prévenir en détournant complétement les deux rivières pour le service de l'irrigation. Du reste des travaux antérieurs ont déjà fait quelque chose pour faciliter la communication de l'étang de Berre avec la Méditerranée, car, en échange de leur droit de pêche, les riverains du chenal doivent entretenir des passes navigables d'une profondeur de plus d'un mètre[2]. Si des pêcheries ou « bordigues » n'existaient depuis un temps immémorial sur le canal de Caronte, il est probable que la mer intérieure aurait été complétement séparée du golfe de Fos par les alluvions; lors des vents de nord, on a vu parfois le fond du canal à sec.

V

La différence si frappante qu'offrent les côtes méditerranéennes de la France de chaque côté des bouches du Rhône n'existe que dans le relief du sol et dans la configuration des plages et des fonds sous-marins; mais le milieu atmosphérique est à peu près le même, si ce n'est dans le voisinage des étangs empestés par la *malaria;* le climat de la Provence et celui du Languedoc cévenol ne présentent que des différences locales. Dans son ensemble, le littoral méditerranéen se distingue de tout le reste de la France par sa température, le régime de ses vents, de ses pluies, tous les phénomènes de son atmosphère. Ainsi qu'il a été dit plus haut, à propos du climat général de la France entière, les plaines situées à la base méridionale des Cévennes, la vallée inférieure du Rhône et les régions maritimes des Alpes de Provence reçoivent surtout les vents de terre, tandis que sur tout le versant océanique domine le vent marin. L'air du Languedoc et de la Provence est plus sec et plus avide de vapeurs; les pluies tombent plus rarement sur la contrée, mais elles sont beaucoup plus violentes.

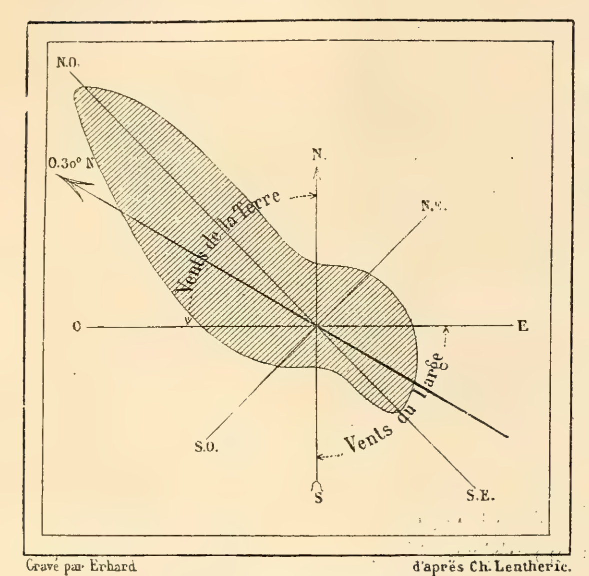
Dans la mémoire de tous ceux qui ont visité le midi de la France, le souvenir du souffle impétueux qui descend des montagnes se mêle à l'impression produite par l'aspect africain du sol et de ses plantes. Ce vent du nord-ouest, qui descend des Cévennes sur les plaines du bas Languedoc, du Rhône et de la Durance, est caractérisé par une violence extrême due à des

[1] Débit moyen de l'Arc et de la Touloubre : 7 mètres cubes à la seconde. *Statistique des Bouches-du-Rhône*, tome I, p. 113, 279, 281.

[2] Léon Vidal, *Répertoire de la Société de statistique de Marseille*, 1871.

causes locales. C'est le terrible *cers* ou *cierce* de Narbonne, plus connu sous le nom de mistral ou de « maître » (*magistraou*), et certes il est bien nommé, car sa vitesse est parfois comparable à celle des ouragans. Strabon nous raconte que ce « noir borée » précipitait les hommes de leurs chars et les dépouillait de leurs vêtements et de leurs armes. De nos jours on l'a vu culbuter des trains de chemins de fer; quand il souffle en tempête, on ne peut sans danger essayer de lutter contre lui; dans les plaines d'Avignon, dans les îles du Rhône, on ne voit pas un arbre qu'il n'ait incliné dans la direction du sud-est. Le grand contraste de température qui existe à si peu de distance entre les plages brûlantes du littoral marin et les hautes cimes froides ou même neigeuses des Cévennes amène une violente rupture d'équilibre dans les masses aériennes. Les couches d'air chaud qui reposent sur la région du littoral s'élèvent rapidement dans l'espace, tandis que l'atmosphère froide des hauteurs s'abat vers la mer pour remplir le vide qui vient de se former : un circuit vertical des airs s'établit entre la plaine et la montagne. Un autre circuit général se fait entre la mer et le continent; au vent terrestre du nord-ouest s'oppose le vent marin du sud-est, qui souffle avec une si grande violence dans le golfe du Lion et cause tant de naufrages sur les côtes dépourvues d'abri[1].

N° 79. — RÉGIME DES VENTS A AIGUES-MORTES.

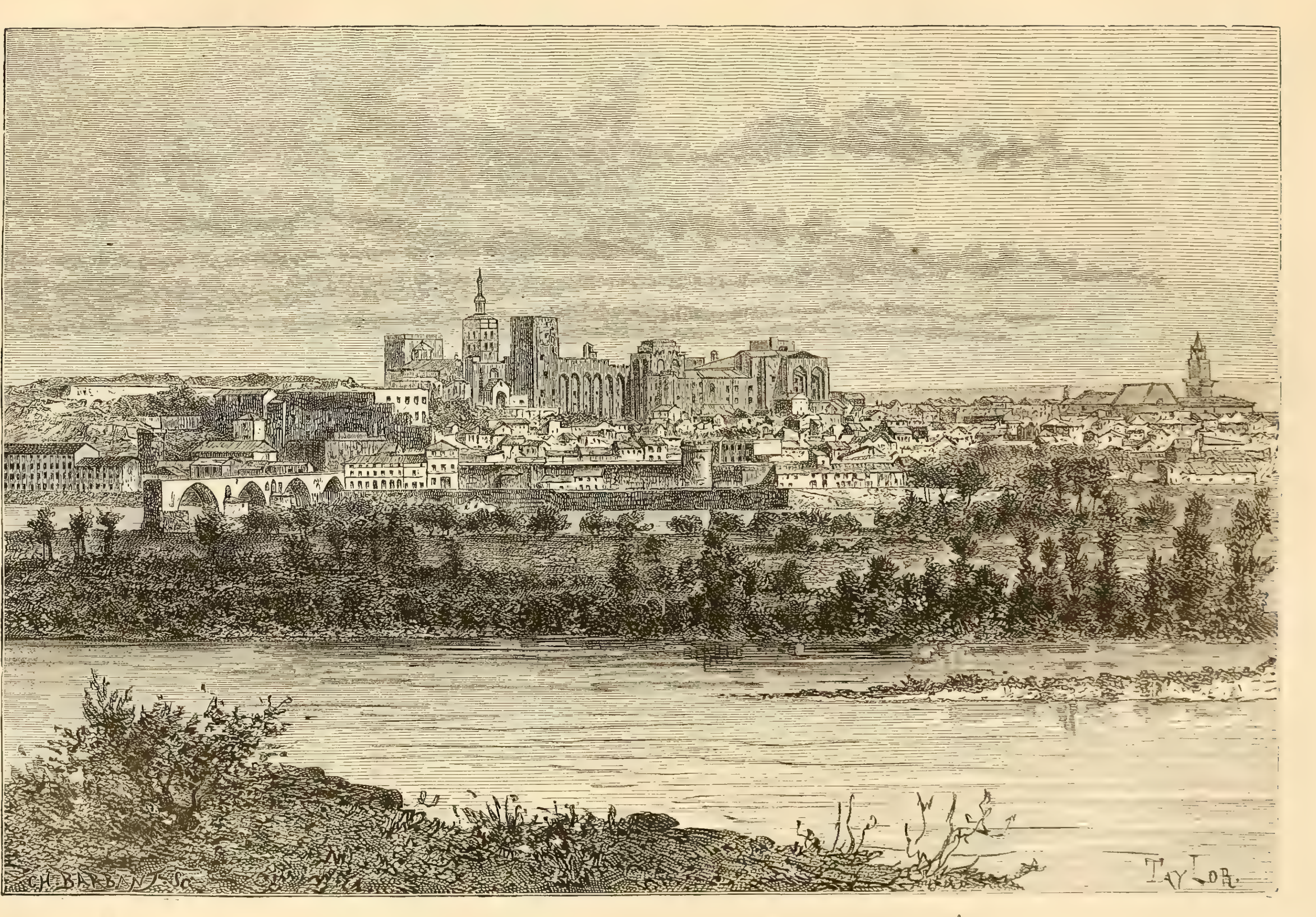


Éch. de 1 millimètre pour 3 jours

On a prétendu, bien à tort, que le mistral est d'origine moderne : le déboisement des Cévennes et les extrêmes de froid et de chaud qui en sont la conséquence seraient les causes de ce vent terrible[2]. Sans doute le déboisement a dû contribuer pour une certaine part à la fureur du mistral; mais de tout temps ce vent a été formidable, et c'est comme à une sauvage divinité que les anciens lui avaient élevé des autels. Plus le contraste est marqué entre les températures de deux couches atmosphériques, plus le

[1] Ch. Lenthéric, *Villes mortes du golfe de Lyon*.

[2] Dussard; — Ribbe; — Marsh, *Man and nature*, p. 153.



AVIGNON ET LE PALAIS DES PAPES. — VUE PRISE DE LA RIVE DROITE DU RHÔNE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Baldus.

vent maître règne avec colère. La nuit il se calme, parce que le rivage s'est refroidi par le rayonnement; à une certaine distance en mer, déjà même aux îles d'Hyères, il est beaucoup moins fort que sur la côte continentale, à cause de la fraîcheur des eaux marines. Dans quelques vallées parfaitement abritées du nord par de hautes collines ou des montagnes, le mistral ne se fait point sentir; mais si ces vallées n'ont pas leur atmosphère renouvelée par les vents vivifiants de la mer, elles risquent fort d'être insalubres. Redoutable comme il l'est, le mistral n'en est pas moins le bienvenu, car il purifie l'air des villes du Midi, trop souvent infectes et mal tenues. Un vieux dicton qui parle « d'Avignon la venteuse, — avec le vent fastidieuse, — sans le vent vénéneuse », est bien longtemps resté vrai à cause de la malpropreté des rues, où naissaient les scrofules et le typhus. Les pestes qui, à diverses époques, ont fait tant de ravages en Provence ont pu être importées d'Orient, mais le pays lui-même entretenait le fléau et lui donnait sa puissance.

Le contraste du littoral et des montagnes et le régime des vents qui en est la conséquence, donnent à toutes les pluies de la basse contrée, même à celles qui durent plusieurs jours, un caractère essentiellement orageux. Quand il n'y a point conflit entre le mistral et les vents marins, ceux-ci passent au-dessus des campagnes de la côte sans y précipiter leurs vapeurs, et l'on voit les gros nuages chargés de pluie se diriger vers les montagnes, où ils se déchirent et s'écoulent en averses. Mais que la température s'abaisse et que le mistral commence à souffler dans les régions supérieures de l'atmosphère, aussitôt le conflit se révèle entre deux couches de nuées d'électricité contraire. Dans les hautes régions de l'air les blancs cumulus électro-positifs que pousse le mistral se dirigent au sud-est vers la mer, tandis qu'au-dessous courent en sens inverse les nuages marins chargés d'électricité négative. De la lutte de ces deux nappes aériennes naissent des pluies soudaines et des orages qui restent souvent confinés dans les hauteurs de l'espace. Les variations, capricieuses en apparence, de l'électricité des airs expliquent les différences extraordinaires qui se produisent dans le régime des pluies sur le littoral méditerranéen. On peut dire, d'une manière générale, que la précipitation aqueuse augmente graduellement de la plaine vers la montagne et que les grandes pluies tombent en automne; mais d'une année à l'autre la quantité d'eau pluviale peut varier du simple au double dans un même endroit, et tantôt septembre, tantôt octobre ou novembre, tantôt même février ou mars, sont les mois les plus riches en eaux d'averse [1]. En comparaison du reste de la France, ce sont là des

[1] Ch. Martins, *Répartition des pluies dans l'Hérault*, *Mém. de l'Ac. de Montpellier*, t. VIII, 1872.

phénomènes de climat tout à fait exceptionnels. Il est à croire que ces caprices de l'atmosphère et la constitution essentiellement orageuse du milieu contribuent, avec les violences du mistral, à donner aux habitants de la Provence et du Languedoc, si distincts des « Gavaches » des Cévennes et des « Franciaux » du Dauphiné, leurs passions soudaines, leurs emportements subits et leurs brusques retours de mollesse et de langueur.

VI

Le bassin du Rhône et ceux des autres cours d'eau du versant français de la Méditerranée occupent une surface trop considérable et trop diverse par le climat, par les productions et les habitants, pour qu'il soit possible de suivre un ordre régulier dans la description spéciale des régions distinctes. Le mieux est de procéder, comme l'a fait l'histoire elle-même, en s'occupant d'abord du littoral maritime et en remontant ensuite par la grande voie historique du Rhône vers les hautes vallées des Alpes et les provinces du Nord.

Par ses vallées, ses eaux courantes et sa plage, le département de l'Aude, ainsi nommé de sa rivière principale, appartient à la fois à la région des Pyrénées, à celles des Corbières, des Cévennes et du littoral méditerranéen : c'est avant tout une contrée de transition géographique. Sa région occidentale, comprenant le Lauraguais et le Razès, écoule ses eaux dans le bassin de la Garonne par les deux rivières d'Hers ; le climat, l'aspect du sol, la nature géologique des terrains, y sont les mêmes que dans les pays de collines et de plaines qui s'étendent à l'ouest vers le Toulousain : c'est là que se trouve le seuil entre les deux mers, franchi par le canal du Midi. Le département de l'Aude, dont près d'un tiers est encore inculte, est pourtant un pays presque exclusivement agricole et ses plaines sont très-riches en fruits ; il n'a de manufactures importantes que dans les villes et dans les hautes vallées de l'Hers, sur les confins de l'Ariége. Quoique fort enrichi par les vignobles [1], il est proportionnellement une des parties les moins peuplées de la France, et pendant les dernières années le nombre de ses habitants s'est encore amoindri. Il envoie beaucoup d'émigrants à l'Algérie [2].

Le chef-lieu du district de l'Aude que l'on pourrait appeler l'arrondissement toulousain, à cause de la nature et de la pente du sol, est Castelnaudary. Peu de cités du Midi ont plus fait parler d'elles pendant les grandes guerres civiles, car sa position sur le faîte de partage entre les deux mers, et près de la porte naturelle ouverte à l'ouest de la Montagne Noire vers l'Albigeois, en faisait un point stratégique de la plus haute importance. Souvent prise et souvent détruite, elle n'a pu devenir une ville populeuse, quoique sa position lui donne précisément des priviléges commerciaux analogues à ses avantages stratégiques. C'est là que se trouvent le principal chantier du canal du Midi et ses bassins les plus animés ; sur la colline, de pacifiques moulins à vent, qui ont remplacé les anciennes forteresses, agitent leurs longs bras sous le souffle du mistral et fournissent au commerce une grande quantité de farines. Castelnaudary fabrique des draps grossiers, comme la plupart des villes de cette partie du Languedoc. Belpech, Sainte-Colombe, et surtout

[1] En 1878, il était au troisième rang par sa récolte de vins, évaluée à 2,421,000 hectolitres.

	Superficie de l'Aude.	Population en 1876.	Population kilométrique.
[2]	6,313 kilomètres carrés.	300,065 habitants.	48 habitants.

Chalabre, toutes situées au sud dans la vallée supérieure de l'Hers, sont aussi des bourgades manufacturières expédiant beaucoup de draps et de lainages.

Chalabre est déjà en plein pays de montagnes, presque à la base des petites Pyrénées, et les vallées charmantes qui se rencontrent dans le bassin de la ville s'entremêlent avec d'autres vallées que parcourent des affluents de l'Aude. Cette dernière rivière entre par l'effrayant défilé de Carcanières sur le territoire du département auquel elle a donné son nom; puis, après une succession d'autres gorges non moins âpres d'aspect, où les ingénieurs ont eu de la peine à construire leurs routes, elle sort de la région des petites Pyrénées : là s'est placée, comme la gardienne de l'issue, la petite ville de Quillan, non moins industrieuse que Chalabre et possédant comme elle des filatures de laines et des fabriques de draps; elle exploite aussi dans ses scieries, mais trop activement, les bois que la rivière lui apporte des montagnes, et c'est même pour utiliser encore plus vite les restes des forêts pyrénéennes que l'on a récemment construit le chemin de fer de Limoux à Quillan : les sapins de Sault, qui croissent au sud de la grande « clus » de l'Aude, sont, non les plus grands, mais « les meilleurs du monde »[1]. Les sources médicinales de cette région des Pyrénées forment un groupe assez important par les vertus de leurs eaux. Au sud-ouest, dans un joli vallon, jaillissent les fontaines sulfurées calciques de Ginoles; au nord-est, dans l'âpre vallée du Sals, que domine le pic de Bugarach, coulent les sources ferrugineuses et salines de Rennes-les-Bains, qui jouissent d'une très-grande réputation. En aval de Quillan, au bord de l'Aude, d'autres fontaines ferrugineuses, celles de Couiza, sont très-fréquentées; enfin, plus bas encore sur le cours de la rivière, se trouve le bourg d'Alet, célèbre par ses thermes salins et ferrugineux, à l'eau sédative et fortifiante. Alet fut au moyen âge un chef-lieu d'évêché; on y voit les restes d'une cathédrale, fort curieuse par la ressemblance de son plan avec celui d'un temple romain, et un ancien palais épiscopal, dont l'énorme masse domine les maisons du bourg. A l'issue de la gorge qui ferme le bassin d'Alet, on remarque les piles ruinées d'un pont romain.

Limoux, bâtie entre des coteaux blanchâtres, qui produisent les bons vins blancs connus sous le nom de « blanquette », s'adonne, comme Chalabre et Quillan, à l'industrie des étoffes et des feutres. Ses draps étaient jadis fort appréciés; mais l'industrie locale a grandement souffert du manque de communications faciles; elle n'a même de chemin de fer que depuis une époque toute récente. Le chef-lieu du département, Carcassonne, l'antique Carcaso, d'origine romaine et probablement ibérienne, est beaucoup mieux située pour les facilités du commerce. Elle occupe, sur la grande voie historique de la Méditerranée à l'Océan, l'endroit où viennent se réunir les vallées de l'Aude et du Fresquel et où la première de ces deux rivières change complétement de direction. Carcassonne est donc un lieu d'entrepôt nécessaire. Elle fut aussi, comme sa voisine Castelnaudary, une ville militaire des plus importantes pour la possession de toute la contrée comprise entre les Cévennes et les Corbières. L'antique « Cité » qui se dresse sur une colline, au-dessus de la rive droite de l'Aude, rappelle encore par son aspect tout féodal les incessantes luttes du moyen âge. A l'exception d'Aigues-Mortes, nulle ville de France ne présente une physionomie moins en accord avec les mœurs de notre temps. Les fortifications n'ont pas, il est vrai, la régularité de celles d'Aigues-Mortes, mais elles sont intéressantes surtout à cause de la différence des styles : d'après M. Viollet-le-Duc, qui a réparé et reconstruit une partie de la Cité, les deux enceintes et les cinquante tours de cette forteresse forment un cours complet de l'architecture militaire du cinquième au quatorzième siècle; la porte Narbonnaise, près de laquelle on voit encore l'image symbolique de la dame Carcas, la tour de l'Évêque, le château et l'église Saint-Nazaire,

[1] Ch. Broilliard, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1876.

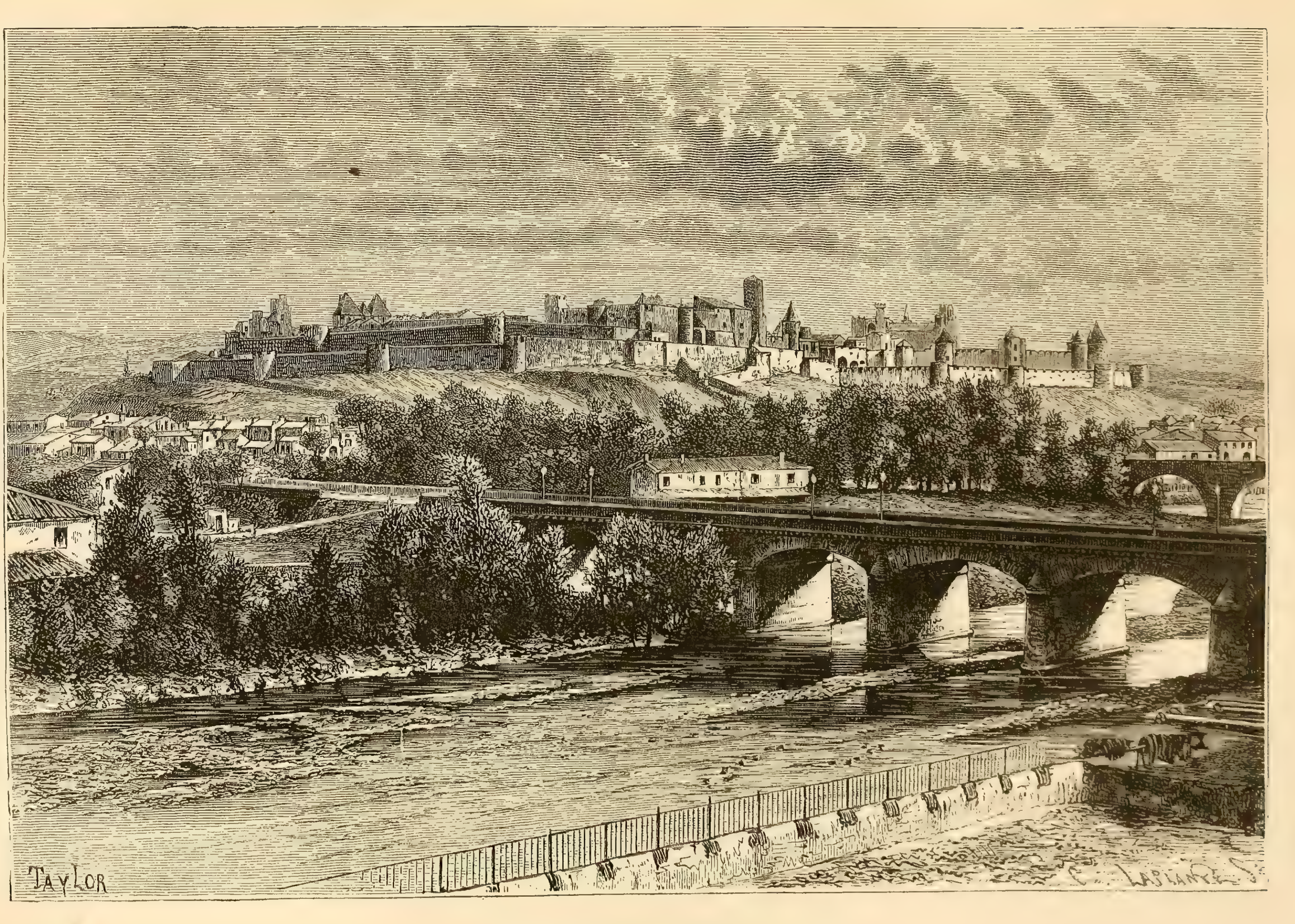
qui possède de beaux vitraux, des tombes sculptées, et dont les voûtes sont d'une étonnante légèreté, sont les monuments les plus remarquables de ce vaste musée féodal légué par le moyen âge aux temps modernes.

La ville basse, bâtie sur la rive gauche de l'Aude, où saint Louis obligea les Carcassonnais à s'établir, est celle qu'habite actuellement la population presque entière ; elle aussi était fortifiée, mais ses murs ont été démolis pour faire place à des maisons régulières et à des fabriques ; ses monuments les plus anciens sont deux églises, dont l'une, celle de Saint-Vincent, rappelle un fait important dans l'histoire de la géodésie, car c'est une des grandes stations de la triangulation française : Méchain et Delambre y calculèrent l'axe du méridien de Paris, qui passe à moins d'un kilomètre à l'ouest. Carcassonne est une ville fort active ; elle possède d'importantes mégisseries et l'industrie régionale des draps y est représentée par de grandes fabriques dont les produits s'expédient jusque dans l'Amérique méridionale. En outre, Carcassonne est un grand centre de commerce pour les vins et les autres denrées agricoles du Razès, du Carcassès, du Cabardès, du Minervois, et c'est là que sont transportés les marbres verts, rouges, incarnats, de Caunes, propres à la décoration des plus somptueux monuments. Les carrières de Caunes, situées dans la vallée de l'Argendouble, au nord-est de Carcassonne, sont exploitées depuis plusieurs siècles, mais elles ne sont pas encore rattachées par une voie ferrée à la grande ligne et au canal du Midi.

Narbonne, le chef-lieu de la région maritime du département, est de nos jours dépassée en population par Carcassonne ; elle fut bien plus importante jadis lorsque, après avoir été un emporium celtique, elle devint une colonie de citoyens romains ; elle était alors la capitale de la grande province Narbonnaise et le principal entrepôt des Gaules. Elle eut au moins 80,000 habitants et de magnifiques édifices, un capitole, un amphithéâtre contenant jusqu'à 25,000 personnes, des temples, des thermes, des portes triomphales[1]. Les guerres, les incendies, les remaniements de toute espèce n'ont laissé de ces constructions que des vestiges sans importance : la seule conservée en entier est un pont de neuf arcades jeté sur l'ancien lit de l'Aude, et maintenant recouvert par des maisons. Toutefois le musée, qui est un des plus riches du Midi en tableaux, en médailles, en faïences, est aussi l'un de ceux qui ont le plus de valeur pour l'archéologue à cause de ses tombes, de ses statues et de ses inscriptions grecques et romaines. Le moyen âge est représenté à Narbonne par des édifices religieux dont le plus beau est la cathédrale de Saint-Just, que d'anciennes fortifications relient à l'archevêché ; le chœur de cette église, du treizième siècle, est d'une grâce et d'une hardiesse rares, même dans les monuments ogivaux du nord de la France.

La position de Narbonne comme entrepôt de commerce est excellente au point de vue géographique, puisque cette ville occupe à peu près l'angle du golfe du Lion et l'issue de la vallée de l'Aude, qui est en même temps celle de la dépression du Languedoc. A l'époque gallo-romaine, lorsque les navires n'avaient pas besoin d'un tirant d'eau de plus de trois mètres et que les étangs salins s'avançaient jusqu'à la place de Narbonne appelée aujourd'hui « Port des Galères », nulle ville n'était mieux située pour le grand mouvement d'échanges, mais les étangs se sont comblés, les chenaux se sont obstrués, l'Aude s'est éloignée ; peu s'en fallut, dit-on, que la ville, empestée par les marécages, ne fût complétement abandonnée au quatorzième siècle. Néanmoins Narbonne s'est reliée de nouveau à l'Aude et à la mer par des canaux navigables pour les faibles embarcations, elle a mis en culture les campagnes environnantes en améliorant ainsi le climat local, et le commerce des vins a fait surgir au nord de la ville, sur les deux

[1] Barry, *Narbo-Martius*, *Bulletin de la Société Ramond*, janvier 1852.



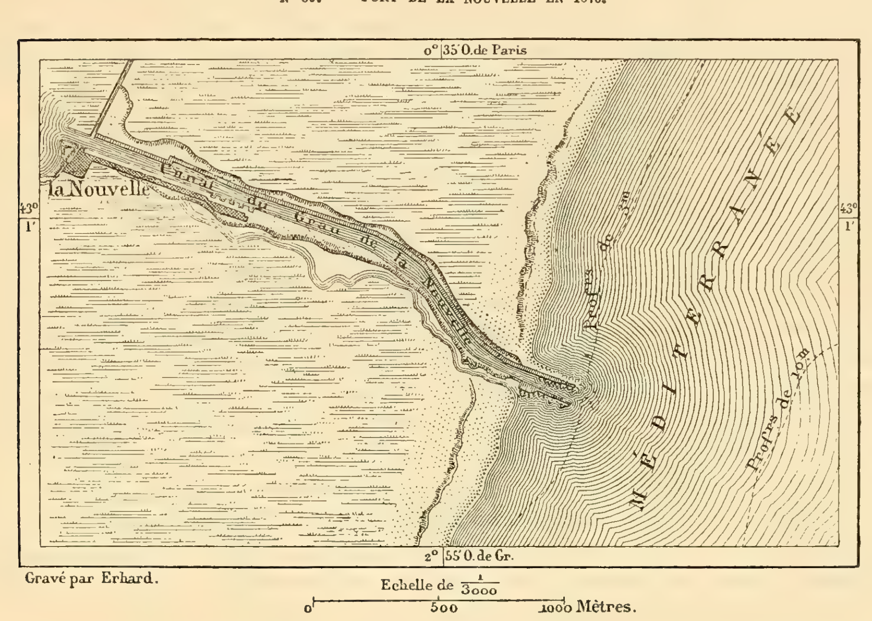
CARCASSONNE. — LA CITÉ

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Baldus.

bords de la « roubine, » tout un faubourg industriel, non moins important que la cité proprement dite, dont les anciens bastions sont maintenant changés en promenades.

Le port maritime de Narbonne, connu sous le nom de la Nouvelle et situé probablement au même endroit que le grau des Romains[1], est peut-être le plus triste port de France et en même temps l'un des moins profonds et des plus dangereux. Il se compose de deux jetées presque parallèles continuant les rivages d'un canal et ne laissant aux eaux de la mer qu'une embouchure de 80 mètres de largeur; une barre de vase et d'algues, que des bateaux dragueurs s'occupent souvent de recreuser, se forme à l'entrée; souvent les embarcations de plus d'un mètre et demi de calaison ne peuvent pénétrer dans le chenal; le port n'a guère d'utilité que pour la pêche et le petit cabotage et la construction de petits navires[2]. Il faut évidemment que le département de l'Aude se crée un débouché plus facile, mais le grand port que réclame le commerce est

N° 80. — PORT DE LA NOUVELLE EN 1876.



encore à faire. Près de la jetée, une grande usine traite le minerai de fer des Pyrénées Orientales.

Les deux bourgs les plus importants de l'arrondissement de Narbonne sont Lézignan, aux nombreuses distilleries, aux grands marchés agricoles, et Sigean, qui domine de haut son étang, bordé de salines. Gruissan, bâti entre deux nappes d'eau, au pied d'une ancienne île rocheuse que surmonte une vieille tour, est surtout une ville de sauniers et de pêcheurs, tandis que Coursan, dans la plaine qu'arrose l'Aude, est entourée des plus riches cultures de la contrée. Armissan, dans les montagnes mêmes de la Clape, a d'importantes carrières de marnes calcaires qui se débitent en grandes dalles, très-instructives pour les géologues par leurs nombreux fossiles de sauriens et de batraciens; à l'époque où ces ossements échouaient sur les plages d'Armissan, un vaste lac, dont les mers intérieures de l'Amérique du Nord peuvent seules donner une idée, s'éten-

[1] Ch. Lenthéric, *Villes mortes du golfe de Lyon*.

[2] Mouvement du port de la Nouvelle : 1852. . . 100,000 tonn. 1874. . . 30,000 tonn.

dait sur une grande partie du Midi languedocien[1]. Au nord, dans les défilés de la Cesse, le village de Bize est devenu célèbre par ses grottes, où l'on a trouvé en grand nombre des squelettes d'animaux et des outils de l'âge de pierre. Enfin, au sud-est de Narbonne, par delà les collines où les abeilles préparent leur miel blanc si renommé, les vallées des Corbières renferment, aux environs de Durban, des petits bassins houillers[2].

Le département de l'Hérault appartient presque en entier aux bassins de la Cesse, de l'Orb, de l'Hérault, du Lez, du Vidourle et d'autres torrents cévenols descendant à la Méditerranée; seulement à l'angle nord-occidental, quelques ruisseaux s'écoulent vers l'Agout, sous-affluent de la Garonne par le Tarn. A elle seule, cette étroite zone de terrain forme la contre-pente du long versant des Cévennes, du plateau central et de tout le territoire du nord de la France. L'Hérault était naguère une contrée des plus riches : par la quantité de ses vins, il était le premier département français, et dans les bonnes années il livra au commerce plus du cinquième de la production totale du pays[3] : il possède un bassin houiller très-activement exploité et dont l'importance s'accroît d'année en année; ses marais salants fournissent plus de produits que ceux de toutes les autres plages méditerranéennes; enfin, son réseau local de voies ferrées est un des plus complets qui existent dans une région agricole : les wagons-réservoirs viennent s'emplir de vin à la porte même des celliers. Actuellement, l'Hérault est l'une des régions du Midi les plus menacées dans leur prospérité : que le phylloxera continue les ravages commencés, et la plupart des usines qui complètent, avec les manufactures de draps, la richesse industrielle de la contrée, seront obligées de se fermer, à moins que de nouvelles industries ne remplacent les anciennes. Déjà les cultivateurs des districts envahis par l'insecte
dustries ne remplacent les anciennes. Les cultivateurs des districts envahis par l'insecte ont essayé, mais sans succès, paraît-il, de planter la ramie, végétal javanais qui donne une fibre « plus belle que le coton, plus forte que le lin, brillante comme la soie! La population les cantons montagneux du nord, en partie occupés par des roches nues ou couverts de maigres arbustes, soient faiblement peuplés. Leurs habitants sont les « Gavaches », qui viennent se louer dans la région des coteaux à l'époque des vendanges[4].

Le village de Minerve a donné le nom de Minervois à toute la contrée que parcourent la Cesse et d'autres affluents de l'Aude. La Cesse, qui vient de s'engouffrer sous un porche de rochers, s'unit au Brian à la base d'un promontoire presque vertical d'une grande hauteur. Le site est du plus saisissant aspect; l'effroi religieux le consacra jadis à Minerve, remplacée depuis par saint Rustique, mais le nom de la déesse est resté au

[1] Tournal, *Bulletin de la Société Ramond*, juillet 1871.

[2] Communes les plus importantes de l'Aude en 1876 :

Carcassonne.	26,050 hab.	Limoux.	6,650 hab.
Narbonne.	20,000 »	Lésignan	4,650 »
Castelnaudary	9,050 »	Sigean	3,900 »

[3] Récolte du vin dans l'Hérault :

Chiffre officiel des vins enregistrés par l'octroi.	(en 1872).	14,868,000 hectolitres.
Quantité probable des vins récoltés.	»	30,000,000 »
Valeur officielle des vins enregistrés, à 25 fr, l'hectolitre. .	»	372,000,000 francs.
Chiffre officiel des vins enregistrés par l'octroi en 1875.		9,423,200 hectolitres.
» de la récolte en 1878		4,094,100 »

	Superficie de l'Hérault.	Population en 1876.	Population kilométrique.
[4]	6,198 kilomètres carrés.	445,050 habitants.	72 habitants.

village et au château qui se dressent au sommet du rocher. En 1210, Simon de Montfort s'empara de la forteresse et en fit brûler tous les défenseurs : ainsi furent traités dans le pays presque tous ceux qui tentèrent de résister au redoutable conquérant.

Saint-Pons, chef-lieu de l'arrondissement occidental de l'Hérault, est dans une heureuse position géographique, à l'issue d'une brèche des Cévennes qui met en communication Castres avec Béziers et où doit passer le chemin de fer entre les deux villes. Saint-Pons, comme sa voisine Riols, et comme Saint-Chinian, dans la vallée du Verzanobres, se livre à la grande industrie de la contrée, la fabrication des draps; ses usines sont mises en mouvement par une source abondante née sous la voûte d'un rocher : c'est la véritable origine de la rivière de Jaur, qui coule au pied des Cévennes dans un profond sillon suivi par l'Orb en sens inverse. Bédarieux, la ville principale que baigne l'Orb dans la partie supérieure de son cours, possède également de grandes manufactures de draps, mais elle compte aussi parmi ses usines des filatures, des teintureries, des tanneries, des fabriques de papier et de verre, des établissements métallurgiques. Bédarieux est parfaitement située pour devenir une ville industrielle fort importante, car elle se trouve au débouché des grandes mines de houille de Graissessac, qui fournissent près de 300,000 tonnes de combustible par an et dont les produits font déjà concurrence aux charbons anglais dans les ports de la Méditerranée. Des gisements de fer, de cuivre, de plomb argentifère que l'on a reconnus dans les montagnes des environs, ne sont que faiblement utilisés; mais on a su apprécier la valeur d'autres richesses minérales, les eaux chaudes et froides de la Malou, qui coulent dans un petit vallon à l'ouest de Bédarieux : elles sont de compositions diverses et quelques-unes ont les mêmes propriétés que les eaux ferrugineuses de Vichy.

Béziers, qui domine le cours inférieur de l'Orb, est une des grandes cités historiques de la France. Son vieux nom de *Bœterrœ*, que conservent les habitants en se nommant Biterrois, semble indiquer une origine ibérique, et le chameau, qui est l'animal symbolique de la ville, rappelle les anciennes relations de la contrée avec l'Orient. Quoique souvent dévastée, mise à feu et à sang par des conquérants de passage, Béziers, si heureusement située sur un coteau qui domine la grande route du littoral méditerranéen, s'est toujours relevée de ses ruines, et pendant le cours de ce siècle elle a pris une importance des plus considérables comme l'un des marchés régulateurs des vins et des eaux-de-vie du département : on y compte 1,600 habitants d'origine nimoise, ayant émigré par suite de l'invasion du phylloxera. Béziers n'a que des restes délabrés de l'époque romaine; mais on y a trouvé un grand nombre de monnaies. Les édifices du moyen âge qui dominent Béziers sont encore ses principaux monuments : les plus célèbres sont les églises de Saint-Nazaire et de la Madeleine, où se fit en 1209 cet effroyable massacre d'hérétiques parmi lesquels Dieu devait « reconnaître les siens »; la population mâle ayant été complétement exterminée, les femmes biterroises furent distribuées à un régiment d'Aragonais chargé de repeupler la ville[1]. Parmi les constructions modernes, les plus remarquables sont les huit grandes écluses de Fonserannes, en forme d'escalier de Neptune, et le pont-aqueduc sur lequel le canal du Midi traverse la rivière d'Orb. L'hôtel de ville renferme un petit musée d'art et d'histoire naturelle. Du haut de la promenade dite le plateau des Poëtes, la statue de Riquet, l'enfant le plus illustre de Béziers, semble contempler le canal dont l'eau brille en bas dans la campagne verdoyante.

L'Hérault, la rivière principale du département et celle qui l'arrose dans sa partie la plus centrale, n'a pas dans son bassin de ville qui rivalise avec Béziers par le commerce ou la population ; mais c'est là que se trouvent les localités industrielles les plus actives.

[1] Boudard, Monteils, *Notes manuscrites*.

Lodève, sur les bords de l'Ergue, a de grandes fabriques de draps, employés surtout pour l'habillement des troupes, mais dont une part s'expédie aussi en Italie et dans le Levant; précisément les vastes terrains de pâture qui s'étendent au nord sur le plateau de Larzac et sur les causses des Cévennes fournissent à Lodève une grande partie des laines dont elle a besoin pour ses manufactures. Clermont-l'Hérault, située plus bas dans le voisinage de la même vallée de l'Ergue, et tous les autres bourgs de la contrée ont également des filatures de laines et des fabriques de draps. Ganges, située dans une espèce de cirque de blanches montagnes calcaires, non loin de l'endroit où l'Hérault pénètre dans le département, se sert de ce fleuve gonflé par le Vis comme moteur de ses manufactures; mais là commence une autre région industrielle, qui est déjà celle du Gard : les principaux établissements de Ganges sont des filatures de coton et de soie. Au siècle dernier, les bas de soie fabriqués dans cette petite ville des Cévennes étaient connus et appréciés dans tout le monde civilisé.

De Ganges au confluent de l'Ergue, les gorges de l'Hérault présentent une succession de sites admirables et de curieux phénomènes physiques : des cavernes profondes, anciens lits de ruisseaux souterrains, s'ouvrent dans les parois des rochers ; des sources abondantes jaillissent des grottes pour aller se perdre aussitôt dans le fleuve ; ailleurs, des eaux s'engouffrent dans les entonnoirs ; en quelques étranglements du défilé, près de Saint-Guilhem-le-Désert, des restes de ponts naturels formés jadis par les blocs tombés du haut des parois se montrent encore au-dessus des eaux de l'Hérault, alternativement calmes et fuyantes. En aval des gorges, on entre dans la région des vignobles. La ville d'Aniane, qui garde l'issue du défilé, a été fondée autour d'une grande abbaye, changée de nos jours en maison centrale de détention. Plus au sud, Gignac est bâtie sur un promontoire où l'eau de l'Hérault est élevée par une puissante machine hydraulique; une chapelle voisine, que l'on croit fondée sur les débris d'un temple païen, est encore un lieu de pèlerinage fréquenté.

Pézenas, sur le cours inférieur de l'Hérault, était déjà renommée à l'époque gallo-romaine par l'excellence de ses lainages. La vieille cité n'a point laissé dépérir cette industrie qui lui est commune avec tant d'autres villes du Midi; mais située, comme elle l'est, dans la fertile plaine qui a mérité le nom de « jardin de l'Hérault », elle ajoute à ses anciennes manufactures toutes les industries spéciales aux contrées de vignobles, tonnelleries, distilleries, fabriques de vinaigre. Pézenas est, comme Béziers, un des marchés régulateurs des eaux-de-vie et partage avec toutes les villes et les bourgades du pays le monopole du verdet ou acétate de cuivre, cette substance si utile pour la fabrication de certaines couleurs et d'autres produits chimiques.

Agde, débouché naturel de cette région si active et si riche, aurait une très-grande importance commerciale si elle possédait un port d'accès facile pour les navires; mais c'est au plus si elle peut entretenir un petit trafic de cabotage dans l'étroit havre de rivière qu'a formé l'embouchure de l'Hérault. La « Ville noire » est moins curieuse par l'animation de son port que par l'aspect de ses maisons en lave et de son église fortifiée, bâtie sur l'emplacement et même avec les matériaux d'un ancien temple de Diane d'Éphèse. Agde la grecque a dû céder la prééminence commerciale à la ville toute moderne de Cette, bâtie à l'issue d'un grau approfondi de l'étang de Thau. Grâce à la proximité de Montpellier, Cette fut choisie par Andréossi et Riquet comme la porte maritime du canal du Midi, et dès lors elle était destinée à devenir, pour la partie occidentale du golfe du Lion, ce que Marseille était déjà pour la partie orientale. L'ambition des fondateurs de Cette ne s'est point réalisée dans son entier, car le port languedocien est loin de disposer des avantages nautiques de la magnifique cité provençale. Lors des tempêtes, les vagues apportent une telle quantité de troubles que le courant de houle ressemble à

une grande « rivière marine »[1], et les bateaux ont à draguer chaque année près de 100,000 mètres cubes de sables. Il arrive que la profondeur normale de six mètres et demi est réduite dans les passes à cinq mètres, et le chenal devient alors fort périlleux; lors des grands vents du large, l'entrée de l'ouest est même impraticable. Malgré ces désavantages, le port de Cette, pourvu de bassins, de canaux, de gares maritimes et de quatorze kilomètres de quais, a pris rang parmi les principaux de la France : on s'occupe maintenant de l'agrandir et d'ouvrir plus largement la passe au sud de la jetée de Frontignan en prolongeant le brise-lames à l'est : les ingénieurs comptent obtenir ainsi une profondeur constante de huit mètres à l'entrée; ils veulent aussi prolonger le port jusque dans l'étang de Thau, pour y établir des cales de radoub. Les navires du Nord, surtout

N° 81. — PORT DE CETTE.



Échelle de 1 : 35,550

0 1000 2000 mèt.

ceux de Memel, viennent prendre à Cette des chargements de sel, dont on recueille 80,000 tonnes au bord de ses étangs, et de toutes parts on lui demande les vins préparés dans ses entrepôts; c'est de là que s'expédient les houilles et les minerais des Cévennes et là qu'abordent par centaines les navires de la Manche à leur retour des pêcheries de Terre-Neuve. C'est un des rares ports de France qui aient d'ordinaire l'avantage de renvoyer des navires avec un chargement plein, grâce au volume des denrées qui lui servent de fret[2]. De nombreuses fabriques, suscitées par le commerce, s'élèvent dans le voisinage du port et donnent à la ville une physionomie essentiellement utilitaire. Cette n'a point de monuments : bâtie à l'étroit entre la base d'une colline et le canal du grau,

[1] Régy, *Mémoire sur l'amélioration du littoral de la Méditerranée dans l'Hérault.*

[2] Mouvement du port de Cette en 1876 : 5,522 navires, jaugeant 1,009,500 tonneaux.

obligée de construire ses faubourgs extérieurs sur des terres basses entourées d'eau, elle n'a pas encore songé à devenir une autre Venise pour la beauté de ses édifices. Elle n'a qu'une promenade, égayée par les eaux que lui apporte un aqueduc contournant toute la partie orientale de l'étang de Thau. Les arbres lui manquent; il serait temps de rendre à sa montagne, le Pilier Saint-Clair, le bois de pins qui en ombrageait autrefois les pentes.

Sur la rive septentrionale de l'étang, Cette a des annexes commerciales où se chargent les denrées à destination du grand port : Marseillan (jadis Marcelian), enrichie naguère par ses alambics, est sur l'étang le port des campagnes riveraines de l'Hérault; Mèze, antique station romaine, est devenue le principal atelier de la fabrication des vins de Cette et le grand port de la mer intérieure; le mouvement maritime y a dépassé 200,000 tonnes en 1875. Bouzigues, ainsi nommée des « bouzigues » ou « bosses » cultivées qui s'élèvent au milieu d'anciens marais, est une ville de pêche et ses marins entreprenants vont se hasarder en pleine Méditerranée. Le village de Balaruc, situé non loin d'une anse de l'étang, offre aux malades de Cette des eaux thermales qui contiennent de la soude, de la magnésie, du cuivre et que l'on dit fort efficaces. La ville de Frontignan, célèbre par ses vins muscats, que l'on recueille sur les pentes de la Gardiole, aux ravins emplis de terre rougeâtre, appartient aussi à la grande banlieue de Cette; elle est réunie à ses quais par une jetée de 1,500 mètres qui traverse l'étang d'Ingril et que continue au bord de la mer une digue ou *peyrade* de cinq kilomètres de longueur.

Montpellier, le chef-lieu et la plus grande ville du département, a sa part spéciale dans cette division du travail qui distingue les groupes de population de l'Hérault. Avec la prépondérance administrative et militaire, elle a surtout les grandes écoles, les musées et l'influence que donnent les traditions scientifiques. D'ailleurs elle occupe, comme Béziers, une de ces positions qui devaient faire naître une importante station sur la grande route du littoral, entre les étangs et les collines, et au passage d'une rivière. A l'époque gallo-romaine, la ville se trouvait sur la rive gauche du Lez, sous le nom de Sextantio, à l'endroit où s'élève actuellement le village de Castelnau, encore très-riche en débris antiques. Détruite par Charles Martel, la cité se rétablit sur la rive droite, sur le *Mons Pessulanus* ou « montagne Close », et crût graduellement en importance. Au douzième siècle, ses médecins étaient déjà célèbres, grâce à l'influence des Arabes d'Espagne avec lesquels le Midi languedocien resta longtemps en relations; même en plein treizième siècle, des monnaies étaient frappées en l'honneur de Mahomet par un évêque de Maguelone. Les noms d'Arnauld de Villeneuve, de Nostradamus, de Rabelais, de Rondelet, de Bauhin, de Candolle se rattachent au souvenir des écoles de Montpellier. Les deux philosophes Comte et Renouvier sont nés dans cette ville.

Après avoir été, lors de ses origines, l'émule de celle de Salerne, l'école de Montpellier devint la rivale de celle de Paris et se distingua même dans la science par un mouvement d'idées qui lui appartenait en propre; mais, de nos jours, la méthode d'observation et d'expérience, également admise par tous les hommes d'étude, ne permet pas qu'il y ait entre les deux écoles d'autre rivalité que celle du travail. Montpellier ne saurait toutefois entrer en lutte avec Paris pour l'importance de ses ressources scientifiques, bien qu'elle possède de belles collections, des bibliothèques, un musée anatomique, un jardin des plantes, à bon droit célèbre par les études comparées qui s'y sont faites : c'est le plus ancien de l'Europe; Tournefort et Antoine de Jussieu y ont créé leurs systèmes. La Société languedocienne de Géographie a son siége à Montpellier. Le musée de peinture, dit musée Fabre, du nom de son fondateur, est l'un des plus riches de la province, grâce à la collection Bruyas, composée d'œuvres de Delacroix, de Courbet et d'autres peintres de l'école moderne. Une école d'agriculture, où l'on s'occupe surtout des vignobles et des vers à soie, a été fondée près de la ville. Montpellier n'a d'autre édifice curieux que sa vieille « tour

des Pins »; mais, quoique flanquée d'une citadelle, elle a l'avantage de ne point être entourée de fortifications; de ses promenades, surtout de la célèbre place du Peyrou, on peut jouir librement de la vue des campagnes environnantes, des Cévennes à la mer. Un superbe aqueduc, franchissant à la romaine, sur deux rangées d'arcades, la vallée qui s'ouvre au bas de la promenade du Peyrou, lui amène les eaux prises à quatorze kilomètres au nord, à la grande source du Lez.

L'industrie de Montpellier, sans être relativement aussi active que celle de Béziers, de Pézenas, de Cette, est cependant assez importante. Les couvertures de laine que l'on fabrique dans les environs sont fort appréciées, surtout en Amérique; au bord du Lez, une grande usine traite les corps gras pour la fabrication des bougies et des savons. Montpellier est aussi un marché pour les vins; à une petite distance à l'ouest, près de Saint-Georges d'Orques, on recueille le meilleur cru du département, et les campagnes de Lunel, entre le Vidourle et l'étang de Mauguio, produisent un excellent muscat, rival de celui de Frontignan. Ce qui manque à Montpellier pour lui donner une grande animation commerciale, c'est un port de mer; son port de rivière, le port Juvénal, célèbre par les graines qu'y sèment les laines importées de l'étranger, et qui forment une flore temporaire des plus curieuses, étudiée par M. Charles Martins, ne reçoit que des barques d'un faible tirant d'eau. La ville empruntait jadis le havre de Lattes sur l'étang et celui de Maguelone sur la Méditerranée; maintenant elle doit emprunter celui de Cette, éloigné de vingt-huit kilomètres. Le village de Palavas, bâti sur le grau du Lez, n'a qu'une plage, fort animée pendant la saison des bains, mais inaccessible à tous autres navires que des embarcations de pêche[1].

C'est aussi une rivière, le Gardon ou Gard, qui a donné son nom au département voisin de l'Hérault, sur la rive droite du Rhône; mais ce cours d'eau cévenol n'occupe que la partie centrale du territoire: l'Hérault, le Vidourle, la Cèze, l'Ardèche, arrosent chacun une partie de la contrée, et même quelques vallées des hautes Cévennes du Vigan déversent à l'ouest leurs eaux dans le bassin du Tarn, c'est-à-dire dans l'Océan. Assez bizarrement délimité, car il est fort large dans la région des montagnes et n'a sur la Méditerranée qu'une étroite zone de plages, le département du Gard est un des plus riches de la France par ses ressources naturelles et par celles qu'a su produire le travail des habitants : ses mines de houille lui donnent le troisième rang pour la production des combustibles; ses vastes salines ne le cèdent en importance qu'à celles de l'Hérault; il est le septième pour la fabrication des fers. Malgré la maladie des vers à soie, il est en tête pour la production séricicole et fournit à lui seul plus du quart des cocons de la France entière; mais pour les fileries il est dépassé par l'Ardèche[2]. Récemment aussi, son importance comme pays de production des vins était fort grande, mais les ravages

[1] Communes urbaines les plus importantes de l'Hérault en 1876 :

Montpellier	55,250	hab.	Pézenas	7,950	hab.
Béziers	38,250	»	Bédarieux	7,700	»
Cette	28,700	»	Mèze	6,800	»
Lodève	10,550	»	Clermont-l'Hérault	5,950	»
Lunel	8,300	»	Saint-Pons	5,800	»
Agde	8,250	»	Ganges	4,450	»

	1872			1873		
[2] Production du Gard	2,798,100	kilogr.	de cocons.	2,421,600	kilogr.	de cocons.
» de la France	9,885,100	»	»	8,560,650	»	»

du phylloxera ont presque tari cette source de revenus et ont en même temps causé la ruine de plusieurs industries. La population du Gard augmente lentement, mais elle est encore supérieure à la moyenne de la France[1]. Le nombre des protestants y est plus élevé que dans tous les autres départements. Tandis que les religionnaires cédaient presque partout à la force, ceux des Cévennes résistèrent longtemps, et même lorsqu'ils furent réduits à l'impuissance et convertis extérieurement, ils gardèrent leurs traditions religieuses pour reprendre leur foi dès que la persécution se fut affaiblie. C'est dans les Cévennes du Gard, de l'Ardèche et de la Lozère que se trouvent les communautés protestantes les plus nombreuses du midi de la France, et de là elles ont

N° 82. — PRINCIPALES COMMUNAUTÉS PROTESTANTES DU MIDI DE LA FRANCE.



essaimé par petits groupes dans les villes de la plaine. Autour de ce centre où elles forment la majorité des habitants, elles diminuent peu à peu, si ce n'est vers le sud-ouest, du côté des Pyrénées, et vers le nord-est, où quelques églises, grâce à l'abri que leur donnaient les Alpes, rattachent le groupe des protestants cévenols à celui des Vaudois italiens. Le souvenir des anciennes haines religieuses n'est point encore entièrement éteint chez les populations du Gard, et fréquemment, pendant les époques d'émotion populaire, le fanatisme religieux s'est mêlé aux passions politiques. A Nîmes, où les protestants forment, comme dans le département lui-même, un peu plus du quart des habitants

	Superficie du Gard.	Population en 1876	Population kilométrique.
[1]	5,836 kilomètres carrés.	423,800 habitants.	73 habitants

et se groupent principalement dans un même quartier, le danger des conflits a été souvent difficile à écarter. Jusqu'en 1876 on n'avait pu y faire représenter l'opéra des *Huguenots*.

Le Vigan est le chef-lieu de toute la partie du département située au nord-ouest dans le bassin de l'Hérault. De même que sa voisine Sumène, que domine un contre-fort de l'Aigoual, le Vigan s'occupe de la fabrication des gants et des bonnets de soie; elle possède en outre des mines de houille, des carrières de pierres lithographiques et un établissement d'eaux thermales sulfureuses; c'est le grand entrepôt du commerce qui se fait entre Nîmes et le revers septentrional des Cévennes. Toutes les villes de la vallée du Vidourle, que touche le chemin de fer du Vigan à Nîmes, Saint-Hippolyte-le-Fort, Sauve, Sommières, dont le vieux pont romain est à demi enfoui sous les maisons, Gallargues, voisine des belles ruines du pont romain d'Ambrusium, d'autres encore, se distinguent par l'importance relative de leur industrie. Habitées en grande partie par des protestants qui ne jouissaient pas autrefois des mêmes avantages politiques et civils que les habitants catholiques de la contrée, les populations du Vidourle et des plaines de la Vaunage, qui s'étendent à l'est vers Nîmes, ont dû porter leur principale activité sur le travail des manufactures et les opérations de commerce. Les grandes industries du pays sont celles des étoffes, soieries, lainages, cotonnades; mais il en existe aussi de toutes locales, telles que, dans la ville de Sauve, la fabrication des fourches en bois de micocoulier. Récemment encore, le gros bourg de Gallargues avait gardé de ses anciennes relations avec les Pays-Bas, où s'étaient réfugiés un si grand nombre de protestants du Midi, une assez bizarre industrie, celle de la préparation de « drapeaux » que l'on apprêtait au moyen de fumier de cheval et d'urine et dont on enveloppait les fromages de Hollande; grâce à la découverte de l'aniline, les fabricants se servent maintenant d'autres procédés.

Les villes du Gardon occidental, la Salle dans son gracieux vallon entouré d'âpres montagnes, Anduze au milieu de ses prairies ombragées de grands saules, sont aussi fort industrieuses, et chaque ruisseau, chaque petit canal est bordé de filatures et d'usines diverses; mais la grande industrie moderne avec ses immenses bâtisses noires, ses hautes cheminées fumantes, ses amas de houille, de fer, de matériaux de toute espèce, ses armées d'ouvriers toujours en mouvement, ne s'est installée qu'au bord du Gardon oriental. C'est aux puissantes couches de houille du bassin d'Alais qu'est dû ce contraste entre les vallées des deux Gardons. D'Alais, le chef-lieu de l'arrondissement, à la Grand'Combe, centre principal des puits d'extraction, les deux côtés du chemin de fer ne présentent qu'une succession de fours, de verreries, de hauts fourneaux, d'usines à fer, à plomb, à zinc, de fabriques de rails, de produits chimiques, de machines. De même les mines de Bességes et de Robiac, dans la haute vallée de la Cèze, alimentent, à Bességes même et à Saint-Ambroix, de nombreux établissements métallurgiques. D'une exploitation plus difficile que celles de la Grand'Combe, à cause de la profondeur des mines, qui est en moyenne de 200 mètres, les houilles de la Cèze sont aussi exportées au loin avec celles d'Alais et vont faire concurrence aux combustibles anglais dans les ports de la Méditerranée; maintenant le chemin de fer d'Alais à Port-l'Ardoise les transporte directement au Rhône et leur donnera un plus vaste marché en diminuant les frais d'expédition. Ainsi l'exploitation des couches profondes peuple de plus en plus ces âpres vallées des Cévennes et en fait une des régions les plus actives du midi de la France[1]. D'ailleurs les richesses de la surface sont aussi des plus considérables, car Alais est avec Aubenas le principal marché des soies gréges; les ouvrières de ses nombreuses filatures livrent au commerce des fils de soie célèbres par leur finesse et leur force.

[1] Production des houilles dans le Gard en 1877 . . . . 1,774,200 tonnes.
» de la fonte » » . . . . 83,000 »

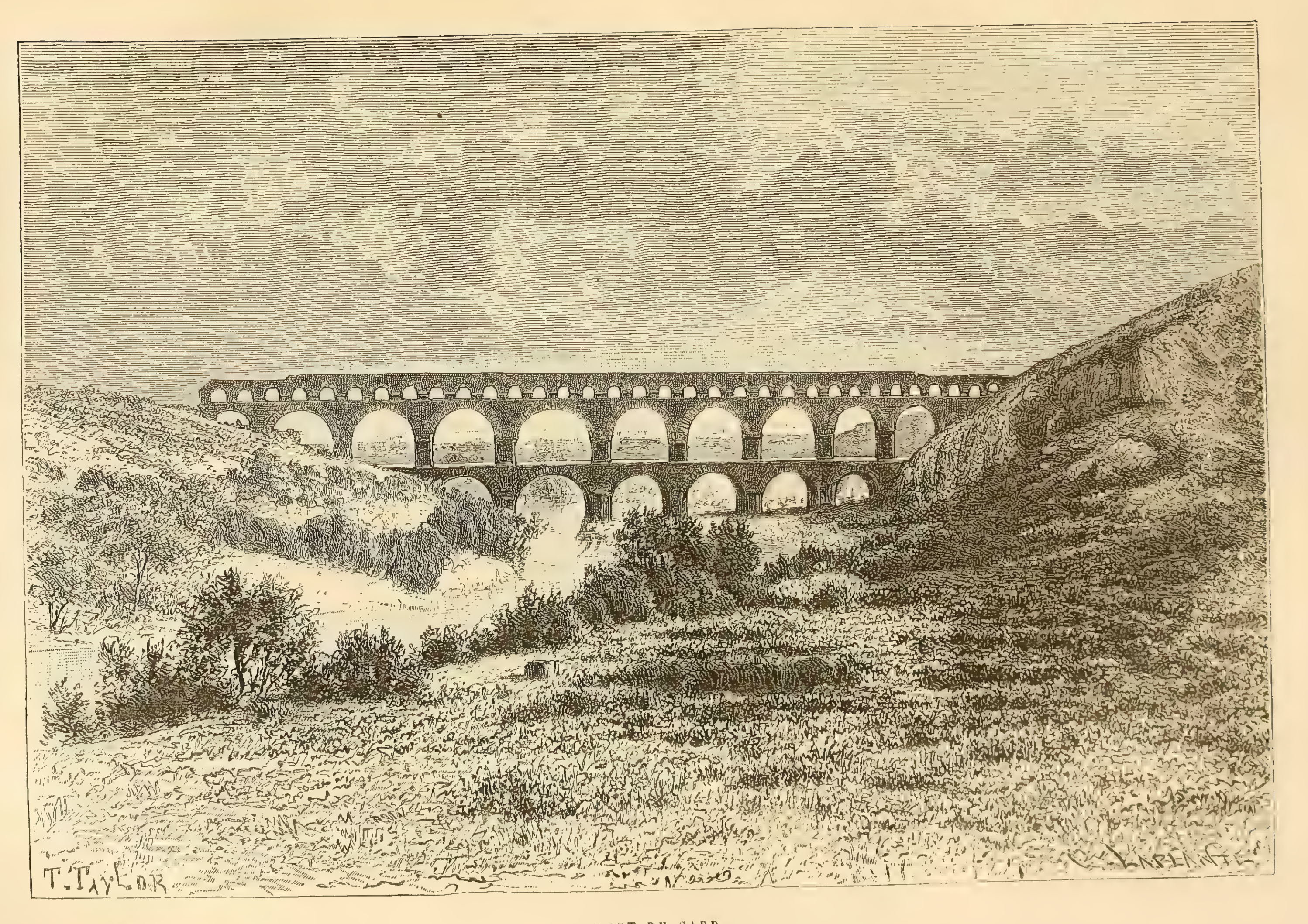
L'arrondissement d'Uzès, qui comprend les vallées inférieures de la Cèze et du Gardon et que limite à l'orient le cours du Rhône, est en dehors de la zone de grande industrie. Ses deux villes les plus populeuses, Uzès et Bagnols-sur-Cèze, ont surtout de l'importance comme lieux de marché et possèdent en outre des filatures de soie et diverses usines à moteurs hydrauliques; mais ce qui rend cette partie du département fort curieuse, ce sont les monuments qui s'y trouvent. Pont-Saint-Esprit est, comme son nom l'indique, célèbre par le pont de 22 arches inégales et de 840 mètres de longueur, qu'une corporation de « pontifes » ou constructeurs de ponts mit quarante-six années à construire sur le Rhône, de 1265 à 1309, et qu'on a souvent réparé depuis; Uzès a la tour de sa cathédrale et les tours de son château ou « duché »; Remoulins a son admirable pont du Gard, où passait jadis l'eau de la fontaine d'Eure pour aller abreuver la ville de Nîmes. Cette source a été fréquemment revendiquée par ses anciens possesseurs; mais Uzès entend la garder pour ses établissements industriels et pour ses fontaines; d'ailleurs son débit descend parfois à une centaine de litres, et sa teneur en calcaire est beaucoup trop forte : on peut en juger par les couches de concrétions déposées dans l'intérieur de l'aqueduc romain.

Nîmes, la plus grande ville du Midi méditerranéen après Marseille et Toulon, a le malheur d'être éloignée de tout vrai cours d'eau, en pleine campagne aride; c'est donc un motif religieux qui fut probablement la cause de sa fondation dans ce lieu écarté : le dieu topique Namaous, Nemausos, Nemausus, y était adoré par les indigènes Celtes, Ibériens ou Ligures, et les Grecs, puis les Romains, lui élevèrent des autels dont quelques-uns existent encore[1]. La rivière la plus abondante de la contrée, le Gardon, coule à une quinzaine de kilomètres au nord, par delà d'âpres coteaux pierreux. Naguère la ville n'avait pour s'abreuver et nettoyer ses maisons et ses rues que l'eau d'une seule fontaine, dont le débit moyen est de vingt litres par seconde, et quelques puits au suintement incertain : après les fortes pluies, la « Fontaine », car elle est ainsi nommée comme la source par excellence, jaillit de son gouffre en un volume considérable. Au pied d'une colline revêtue de pins et d'arbustes, le flot s'élance à gros bouillons du fond d'un entonnoir bleu, baigne les marches en hémicycle d'un escalier romain, et ployant dans le sens du courant les longues herbes qui le gênent, s'écoule bruyamment sous la voûte d'une promenade ombragée de beaux marronniers; alors les canaux creusés dans les rues de la ville sont changés en rivières temporaires. Mais les pluies sont rares dans les campagnes de Nîmes; souvent les canaux sont à sec, et la Fontaine ne donne plus que l'eau extraite de ses profondeurs par de puissantes pompes; elle ne fournit plus alors qu'un millilitre, une goutte d'eau, par personne[2]. Avant qu'un canal dérivé du Rhône alimentât la ville de Nîmes, il fallait épargner l'eau non moins précieusement que sur les confins du désert : des convois spéciaux de blanchisseuses partaient tous les matins de la ville pour aller laver leur linge, à vingt-quatre kilomètres de distance, dans les eaux du Rhône. On eût dit que sur la fontaine monumentale sculptée par Pradier au milieu de la plus belle place de la ville, l'artiste avait mis une certaine ironie à figurer des sources et des fleuves : la fontaine de Nîmes, celle de l'Eure, apportée jadis à Nemausus par le pont du Gard, le Rhône et le Gardon, sorte de Neptune armé de son trident.

Pourtant la ville altérée occupe dans sa plaine poudreuse au pied de ses *garrigues*, où des chênes nains, des oliviers, des ceps de vigne croissent au milieu des pierres, une position d'importance capitale : c'est un lieu de passage nécessaire entre la vallée du Rhône et la côte occidentale du golfe du Lion, et par suite les habitants s'y sont toujours portés en

[1] Ménard, *Histoire de Nîmes;* Ém. Desjardins, *Notes manuscrites.*

[2] Débit le plus faible de la Fontaine. . . . . 6 litres 184.



PONT DU GARD

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Baldus.

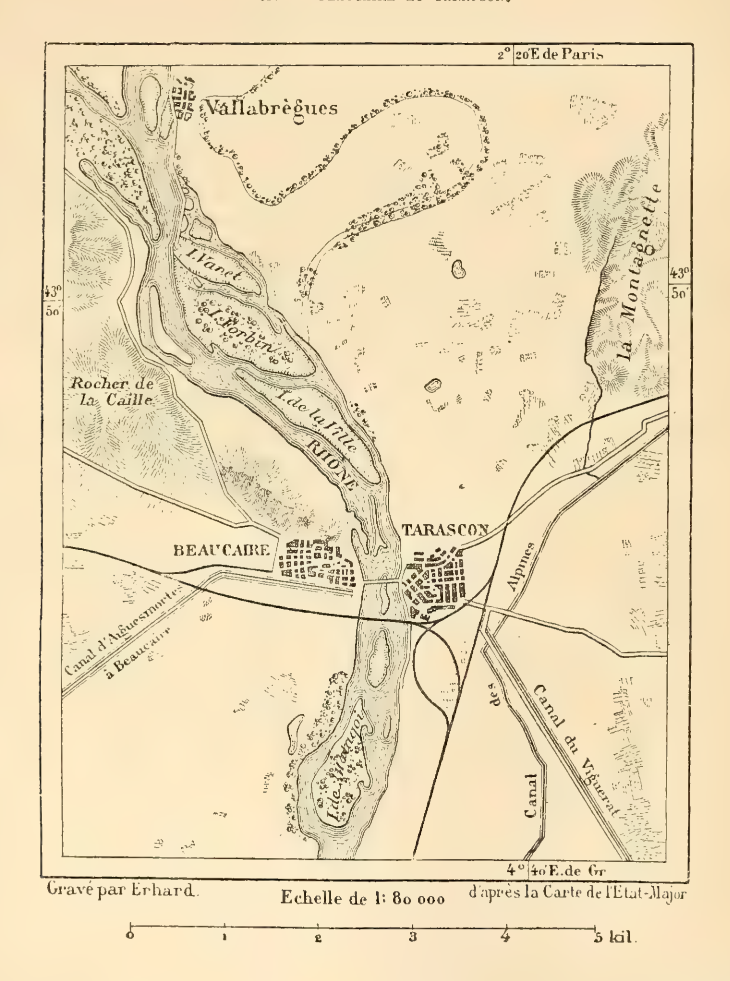
grand nombre. La Nemausus romaine, qui fut très-prospère, a laissé tant de monuments que, de toutes les villes de France, la Nimes de nos jours a le mieux gardé son ancien aspect de cité gallo-romaine. Un de ses édifices, dit la Maison Carrée, est le temple le mieux conservé qui existe au monde pour l'époque d'Auguste : si ce n'était de la teinte lumineuse de ses pierres dorées par dix-neuf siècles du beau soleil de Nimes, on pourrait le croire contemporain des constructions modernes qui l'entourent : pas un chapiteau ne manque à ses colonnes d'ordre corinthien, vraiment grecques par la grâce et l'élégance ; seulement les cannelures des fûts ont été çà et là rongées par les intempéries, et les débris d'autres constructions ont tellement exhaussé le sol environnant qu'il a fallu le creuser pour dégager les abords du monument : naguère, l'intérieur était un musée de tableaux et d'antiquités, malheureusement trop étroit pour ses richesses. Les arènes de Nimes, où 24,000 spectateurs pouvaient jadis s'asseoir à l'aise, devinrent au moyen âge tout un quartier de ville, dont la population se distinguait par des traits spéciaux de mœurs et de langage ; elles ont été réparées à outrance, reconstruites pour ainsi dire, et, chose douloureuse à confesser, elles servent encore à des combats sanglants : des *toreros* espagnols invités par les autorités nimoises ont souvent fait montre de leur art devant la foule assemblée dans l'amphithéâtre. Les autres édifices romains de Nimes ne sont plus que des ruines : telles sont les portes d'Auguste et de France, la nef charmante d'un ancien temple à demi effondré de Diane ou des Nymphes, qui s'élève à côté de la Fontaine, sous l'ombrage des grands marronniers, et la Tour Magne, qui fut peut-être un mausolée, et dont la puissante masse, dominant la colline et les jardins de la grande source, signale la cité à plusieurs lieues de distance.

L'industrie de Nimes est fort active. Au milieu du siècle dernier, les principales fabriques étaient celles des tissus de soie ; de nos jours, ce sont les manufactures de châles, de tapis, de foulards qui occupent le plus grand nombre d'ouvriers. Nimes produit surtout le « tapis velouté » pour l'ameublement, en se servant de procédés inventés par les fabricants du pays et restés en partie leur propriété. Toutes les qualités de tapis qui sortent des manufactures de Nimes, des plus fines aux plus communes, se distinguent de celles d'Aubusson par leur mode de fabrication entièrement mécanique : une fois le dessin établi et les laines préparées, l'ouvrier reproduit indéfiniment le modèle, ce qui permet de vendre les produits à des prix beaucoup plus bas que les étoffes de même apparence dont il a fallu copier toutes les couleurs comme celles d'un tableau. Malgré tous ses éléments de prospérité, l'industrie nimoise est dans un état de crise provoqué en partie par la perte des clients américains, qui maintenant fabriquent eux-mêmes, et par la concurrence des manufactures d'Aubusson et de Beauvais, qui imitent avec succès les produits dont Nimes avait autrefois la spécialité. Enfin la ville retenait naguère ses ouvriers par l'extrême facilité de la vie, le bon marché des produits agricoles et surtout du vin, car elle était, après Béziers, l'entrepôt le plus considérable des gros vins du Midi ; mais le fléau du phylloxera, qui force les agriculteurs à brûler leurs ceps de vigne, peut avoir aussi les conséquences les plus graves au point de vue industriel en déplaçant les fabriques. Aux révolutions de l'agriculture correspondent toujours des changements considérables dans le travail des villes. D'ailleurs on s'ingénie à surmonter la crise en découvrant de nouvelles industries. La vigne est remplacée par la luzerne et les céréales, elle le sera aussi par d'autres cultures. Les jardins de Nimes produisent déjà une variété de bambou chinois qui réussit parfaitement et qui est employée avec succès dans la fabrication des meubles légers de fantaisie, tables, chaises, tabourets, étagères. Ces bambous français sont déjà un article d'exportation pour la Grande-Bretagne.

Le port de Nimes sur le Rhône, son point d'attache sur le grand fleuve du Midi, est la ville de Beaucaire, l'ancienne Ugernum, la sœur jumelle de Tarascon, qui garde avec

elle l'issue de la vallée rhodanienne proprement dite, et qui s'unit à elle par un admirable viaduc de chemin de fer et un pont suspendu : là est le véritable sommet du delta géologique du Rhône. Les eaux se divisent seulement à la « fourche » d'Arles ; mais la grande plaine alluviale commence déjà au pied des trois buttes de Beaucaire, qui de loin ressemblent vaguement aux pyramides d'Égypte : le canal de navigation qui longe les hautes berges en aval de ces collines, n'a fait que remplacer un ancien bras du fleuve dont il est un émissaire artificiel. C'est là, au passage de Beaucaire et de Tarascon, que

N° 83. — BEAUCAIRE ET TARASCON.



se trouve le point précis de bifurcation entre les deux voies historiques de la France méridionale, l'une qui remonte le Rhône vers la Bourgogne, l'autre qui suit le littoral pour aller rejoindre la vallée de la Garonne. La plaine à laquelle la forteresse ruinée du « beau caire » a donné son nom, était donc un emplacement très-bien choisi pour le grand marché international que Raymond VI de Toulouse institua en 1217 : nul endroit n'était mieux situé pour mettre les trafiquants de la Langue d'Oc et de la Langue d'Oil en rapport avec ceux de l'Italie et de l'Orient ; jusqu'à trois cent mille étrangers se rencontraient à la fois sous les baraques et les tentes de la ville improvisée. Actuellement

la facilité des expéditions par chemin de fer a rendu la foire de Beaucaire à peu près inutile ; cependant elle est encore assez fréquentée, mais autant par les simples visiteurs que par les négociants ; le produit de la vente des cuirs entre environ pour la moitié dans le total des opérations[1].

Jadis Nimes possédait encore un autre port de commerce qui se trouvait à la fois sur le fleuve et sur la mer par les chenaux navigables des marais de la Camargue ; ce port était celui de Saint-Gilles, où n'abordent plus que les chalands du canal de Beaucaire. Saint-Gilles, que l'on croit avoir été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Héraclea des Grecs, était, au douzième siècle, le port d'embarquement du Languedoc le plus fréquenté par les croisés du midi de la France. De nos jours sa population est bien réduite, ses rues sont presque désertes ; mais il lui reste encore de son époque de prospérité une église de style byzantin à la façade merveilleusement sculptée, « immense bas-relief de marbre et de pierre. »

Actuellement le seul port marin de Nimes, de la riche Vauvert, sa voisine, de la Vaunage et de tout le département du Gard, est la ville d'Aigues-Mortes, encore plus délaissée que Saint-Gilles. Elle semble appartenir à un autre âge : quand on l'aperçoit de loin, avec la tour de Constance, qui lui sert de sentinelle avancée, avec ses murs crénelés, ses portes, ses tours auxquelles il ne manque pas une assise, on se croirait transporté en plein moyen âge ; on se dirait au siècle où Philippe le Hardi construisait cette enceinte régulière sur le modèle des murs de Damiette, si l'on ne voyait, à la teinte chaude de la pierre, que le soleil en brûle la surface depuis des siècles. Le carré des remparts est si parfaitement conservé que, lors des grandes inondations du Rhône et de la rupture de ses digues, les habitants d'Aigues-Mortes n'ont qu'à fermer les portes de leur ville. Ils sont alors comme dans une cage, obligés de hisser par-dessus les murailles les vivres que des bateaux leur apportent du dehors. Aigues-Mortes n'a maintenant d'autres industries que la pêche, la récolte du sel dans les grands salins du Peccais et celle des roseaux et des vignes, qui ne craignent pas le phylloxera dans les terrains sablonneux, dont la culture se fait avec beaucoup de soin au bord des canaux d'eau douce ; son commerce extérieur, par le chenal du grau du Roi, est presque nul[2].

Au nord du Gard se prolonge, entre la crête des Cévennes et le Rhône, le département de l'Ardèche, de forme triangulaire : c'est à peu de chose près l'ancienne province du Vivarais ; presque toutes ses eaux s'épanchent dans le Rhône par l'Ardèche, sa rivière principale, l'Érieux, le Doux et des torrents de moindre volume ; cependant c'est dans le Vivarais que s'élève le mont Gerbier de Joncs, source de la Loire ; l'Allier, qui limite le département à l'ouest, reçoit aussi quelques petits torrents de son versant oriental.

[1] Chiffres d'affaires de la foire : 1856. . . . . 30,000,000 fr.
1874. . . . . 2,000,000 fr. (11,000 visiteurs).

[2] Communes principales du département du Gard en 1876 :

Nimes	63,000 hab.	Bagnols-sur-Cèze	4,950 hab.
Alais	20,000 »	Pont-Saint-Esprit	4,850 »
Bességes	10,700 »	Vauvert	4,750 »
La Grand'Combe	10,200 »	Robiac	4,700 »
Beaucaire	8,800 »	Saint-Hippolyte-le-Fort	4,200 »
Saint-Gilles	6,300 »	Aigues-Mortes	4,110 »
Uzès	5.600 »	Saint-Ambroix	4.000 »
Le Vigan	5,400 »	Saint-Jean-du-Gard	3,980 »
Anduze	5,100 »	Sommières	3,750 »

L'Ardèche, un des pays de la France les plus riches en curiosités naturelles, est divisée géographiquement en deux régions distinctes par les montagnes calcaires du Coiron, que recouvre un large entablement de laves : au sud, le bassin de l'Ardèche se rapproche du Gard par son climat, son aspect, ses productions, son industrie; au nord, la contrée, découpée en bassins de faible étendue, ressemble davantage au Forez et au Lyonnais. Le

N° 84. — PROGRÈS ANNUELS DU PHYLLOXERA JUSQU'EN 1874.

Gravé par Erhard

Etat du fléau en 1869 — *Etat du fléau en 1873* — *Etat du fléau en 1874*

département exploite quelques mines de plomb argentifère, des houilles, des marbres, de la pierre à chaux, et surtout des mines de fer, qui contribuent avec les produits de la culture, les fileries de soies grèges et d'autres industries, à l'enrichissement de la contrée; mais là aussi la maladie des vers à soie et le phylloxera ont fait beaucoup de ravages. L'Ardèche, patrie de l'agronome Olivier de Serres, est une des régions les mieux cultivées de la France; même les pentes des montagnes sont disposées en gradins jusqu'à plusieurs centaines de mètres de hauteur, et des forêts de châtaigniers qui croissent princi-

palement sur les talus de débris, fournissent une part considérable des fameux « marrons de Lyon ». La population moyenne du département est à peu près celle du reste de la France ; elle a diminué pendant la dernière décade[1].

Largentière, le chef-lieu de l'arrondissement occidental, qui confine au Gard, est un simple bourg ayant perdu toute importance depuis que ses mines de plomb argentifère, exploitées jadis pour le compte des évêques de Viviers, ont cessé d'être productives : les galeries d'extraction creusées au-dessous des maisons et des jardins, et la vieille tour Argentière, où l'on déposait jadis le précieux métal, n'ont plus qu'un intérêt historique. La métropole naturelle de tout le bassin de la rivière Ardèche est maintenant la charmante ville d'Aubenas, bâtie sur un promontoire d'où l'on contemple un panorama fort étendu. A peine est-elle déjà rattachée au réseau des chemins de fer, quoiqu'elle ait un commerce considérable et qu'à l'ouest s'étende le bassin houiller de Prades. Aubenas est un des marchés régulateurs des soies gréges, et l'Ardèche se divise au bas de la colline en « béalières » bordées d'usines, filatures de soie, mégisseries, papeteries. C'est dans le voisinage d'Aubenas, à six kilomètres seulement vers le nord, que jaillissent au bord d'un ruisseau tributaire de l'Ardèche les nombreuses sources médicinales de Vals, très-appréciées depuis quelques années, et classées parmi les plus efficaces de la France pour le traitement de diverses maladies. Plusieurs milliers de baigneurs se rendent chaque année à Vals, attirés soit par l'excellence des eaux, soit par la beauté des sites environnants : c'est près de là que se dressent les volcans du Vivarais avec leurs « coupes » régulières, leurs colonnades basaltiques et leurs chaussées des Géants[2].

Viviers, la ville épiscopale qui a donné son nom au Vivarais et où plus de 15,000 habitants se trouvaient groupés au moyen âge, est une ville fort déchue ; mais vue du chemin de fer, qui passe sur la rive opposée du Rhône, elle présente un fort bel aspect avec ses maisons en amphithéâtre, la cathédrale qui la domine, les vieilles fortifications qui l'entourent et dont les tons rougeâtres se distinguent à peine de la couleur des coteaux voisins. L'industrie de Viviers consiste surtout dans la préparation de la chaux hydraulique renommée du Teil, que l'on exploite plus au nord sur les collines riveraines du Rhône et qui s'expédie par milliers de tonneaux à Marseille, à Cette et même à l'étranger. Dans la vallée qui débouche à Viviers et qu'arrose le torrent d'Escoutay, est le village d'Aps, que l'on croit avoir succédé à l'Alba Augusta des Gallo-Romains et qui fut aussi une cité épiscopale ; ses ruines, exploitées pour le musée de Privas, couvrent un espace considérable. Au sud de Viviers, une autre vieille ville, Bourg-Saint-Andéol, s'élève à une petite distance du Rhône, à l'endroit où la vallée fluviale commence à s'élargir en plaine ; près de la fontaine de Tournes, qui jaillit de la base d'un rocher voisin en assez grande abondance pour animer plusieurs usines, on remarque sur la pierre vive un reste de sculpture grossière, qu'on dit avoir été faite en l'honneur de Mithra, et sur les plateaux de l'ouest sont érigés plusieurs dolmens.

En remontant la rive droite du Rhône au delà de Rochemaure, dont le vieux château se dresse sur un bloc écroulé des plateaux supérieurs, on contourne la chaîne du Coiron pour entrer dans la région septentrionale du département. C'est là, dans une vallée latérale, que se trouve Privas, devenu chef-lieu de l'Ardèche, bien que Louis XIII, après avoir rasé ce « lieu maudit », eût fait défense de l'habiter désormais. Cette ville, de beaucoup l'inférieure d'Annonay par l'industrie et la population, a cependant des fabriques de soies et de draps, des tanneries et d'autres manufactures, et fait commerce avec toute la

	Superficie de l'Ardèche.	Population en 1876.	Population kilométrique.
[1]	5,527 kilomètres carrés.	384,400 habitants.	70 habitants.

[2] Voir ci-dessous le chapitre qui traite du plateau Central.

région des montagnes. Elle possède à Chomérac de grandes carrières de pierre à ciment et près du village de Saint-Priest de très-riches mines de fer, dont les galeries descendent jusqu'à cinq cents mètres de profondeur; mais grâce à la voie ferrée qui réunit Privas à la vallée du Rhône, c'est au bord du fleuve, au Pouzin, et surtout à la Voulte, qu'ont pu être construits les grands établissements métallurgiques où se traite le minerai de la contrée. Les hauts fourneaux de la Voulte fournissent à eux seuls la plus grande partie des fontes qui ont placé l'Ardèche au premier rang, pour la fusion du fer, parmi les départements du Midi[1]. Au nord de la Voulte, le coteau de Soyons qui porte à sa cime une tour penchée de l'effet le plus étrange, est célèbre par ses gisements de pyrites.

En face de Valence, chef-lieu de la Drôme, il n'y a point de ville sur la rive du Vivarais; seulement les superbes ruines de Crussol, se dressant sur la pointe d'un rocher, dominent l'admirable plaine où s'unissent le Rhône et l'Isère et le vallon dans lequel se cache Saint-Péray, bien connu par ses vins blancs. Du reste, toutes les pentes bien exposées de cette partie de l'Ardèche sont cultivées en vignobles et produisent d'excellent vin, fréquemment vendu comme vin de l'Ermitage.

Tournon, la pittoresque, située presque vis-à-vis de la colline qui produit ce cru célèbre, est le chef-lieu de l'arrondissement septentrional de l'Ardèche, et son aspect est assez animé, grâce à ses quais et à ses deux ponts suspendus, dont l'un est le premier construit en France, mais elle le cède beaucoup en importance économique à l'industrieuse Annonay, bâtie loin du Rhône, sur un promontoire à la base duquel s'unissent deux torrents. Quoique mal située en apparence pour l'établissement de manufactures, Annonay est un des grands centres de fabrication du Midi et la valeur de ses produits industriels dépasse trente millions chaque année; elle achète toutes les peaux de chevreaux de la montagne et en importe du monde entier pour les tanner et les apprêter dans ses mégisseries; elle dévide les soies, fabrique des feutres et des étoffes, et ses papeteries sont devenues célèbres. A neuf kilomètres d'Annonay, un lac artificiel de vingt-trois hectares, soutenu par un barrage à trente-quatre mètres au-dessus d'une gorge, permet de régler les eaux et d'alimenter les usines pendant les périodes de sécheresse. Une pyramide élevée sur une place d'Annonay rappelle un des faits les plus glorieux dans l'histoire des progrès humains; là, il y a bientôt cent ans, les frères Montgolfier, emportés par l'air raréfié d'un ballon, se hasardèrent les premiers dans les airs[2].

Sur la rive gauche du Rhône, le grand mouvement du commerce et de l'industrie s'est porté naturellement vers le littoral maritime de la Provence. L'espace limité au nord par la basse Durance, à l'ouest par le cours du Rhône jusqu'à ses graus de la Camargue, au sud par la Méditerranée jusqu'au golfe de la Ciotat, constitue le département des Bouches-du-Rhône, auquel son chef-lieu, Marseille, donne un des premiers rangs parmi les circonscriptions françaises. Le territoire n'est point des plus favorisés par la nature; les plaines occidentales comprennent des étangs, des marécages, des solitudes pierreuses, tandis qu'à l'est les collines et les montagnes qui occupent toute la contrée jusqu'au bord de la mer, ne montrent, en maints endroits, que la roche nue : environ le tiers du

[1] Production de l'Ardèche en fontes en 1877. . . . . 105,725 tonnes.
» du Gard » » . . . . 82,978 »

[2] Communes urbaines les plus importantes de l'Ardèche en 1876 :

Annonay.	15,850 hab.	La Voulte.	4,600 hab.
Aubenas.	7,800 »	Bourg-Saint-Andéol.	4,300 »
Privas.	7,750 »	Vals.	3,300 »
Tournon.	6,100 »	Largentière.	2,950 »

département est encore en friche. D'après l'enquête de 1862, la valeur totale des cultures dans les Bouches-du-Rhône dépassait à peine celle des Landes[1]. Cependant l'arrosement et les travaux du jardinage ont donné aux régions cultivées du territoire une grande force de production. Aux richesses naturelles que leur procurent champs et jardins, vignes, olivettes et vergers de toute espèce, les habitants de la basse Provence ajoutent les produits de leurs salins, ceux des mines de houille et de lignite, et surtout les revenus de la grande industrie et du commerce. Grâce à tous ces éléments de prospérité, le département des Bouches-du-Rhône est relativement très-peuplé : si l'on retranche de son territoire les régions presque inhabitables, la population des autres districts se trouve deux fois plus dense que la moyenne du reste de la France[2].

La puissante Marseille, la métropole du Midi rhodanien et le principal marché commercial de toute la Méditerranée, renferme à elle seule près des trois cinquièmes des habitants de la circonscription. Pendant toute la période historique, cette ville si bien située a gardé un rôle considérable. Quelques restes découverts dans le sol prouvent que les fondateurs de Carthage et de tant d'autres cités populeuses des bords de la Méditerranée n'avaient pas négligé cette anse du littoral qui, par la proximité de la vallée du Rhône, devait être pour eux la vraie porte des Gaules ; mais l'histoire de leur colonisation, s'il est vrai qu'ils aient fondé un établissement à Marseille, s'est complétement perdue, et ce sont les Phocéens de l'Asie Mineure que les auteurs grecs et latins nous disent avoir les premiers apporté dans Massilia, il y a bientôt vingt-six siècles, leurs pierres de foyers et d'autels. De toutes les cités grecques de la Gaule celle-ci devint la plus commerçante et la plus fameuse : c'est elle qui donna naissance au grand voyageur Pythéas, que Marseille vante encore de nos jours comme le plus glorieux de ses enfants. Elle s'unit à Rome comme alliée, conserva sa constitution de cité grecque, et, plus d'une fois, elle agit en république indépendante ; mais César la traita en rebelle. La vieille cité phocéenne n'a point, comme Rome, Florence ou Paris, de bassin qui la complète géographiquement et dont la possession lui assure la prépondérance politique dans une région de vaste étendue. Elle n'a pour dépendance naturelle qu'une étroite banlieue, resserrée entre les collines et la mer, bien moindre que les vallées dont Cannes ou Fréjus sont les débouchés ; elle est même séparée par des obstacles fort sérieux de la grande vallée du Rhône dont elle expédie les denrées. Telle est la raison principale qui a privé Marseille d'un grand rôle politique, alors que son utilité comme escale de commerce était pourtant si considérable. La cité provençale n'a donc jamais été un grand centre de domination, mais elle n'en a que mieux gardé, en vraie fille de la Grèce et de l'Italie, son vieil esprit municipal ; quoique des habitants nés en dehors de ses murs constituent plus de la moitié de sa population actuelle, c'est la ville de France qui a conservé l'esprit le plus original et le plus libre ; elle veut faire à son goût et à son heure. D'ailleurs, par son rayonnement commercial, elle est bien la métropole du versant méditerranéen. Tandis que Paris regarde surtout vers le nord et vers l'ouest, Marseille a toujours les yeux tournés du côté de l'Orient et du Midi.

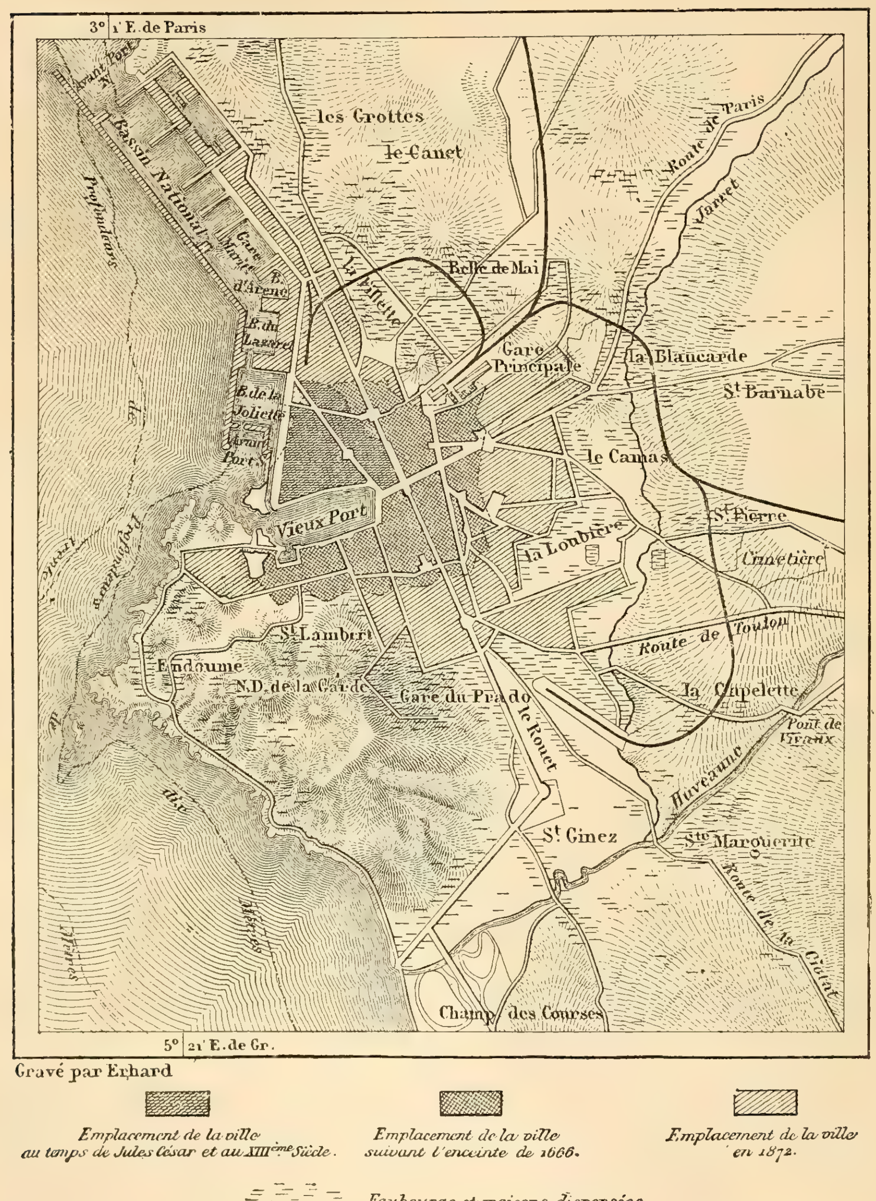
La vieille cité occupait la presqu'île de collines que limite l'ancien port au sud, et que les ports nouveaux bordent à l'ouest. Cette péninsule, depuis longtemps trop étroite pour la population qui s'y entassait, était un peu plus grande à l'époque de la fondation. L'étude des anciens documents a démontré que la falaise rocheuse qui regarde la haute mer a été graduellement rongée par le flot : c'est à 250 mètres de largeur moyenne que

[1] Production agricole des Bouches-du-Rhône en 1862. . . . . 58,000,000 francs.
» agricole moyenne d'un département français. . . . . 114,000,000 francs.

	Superficie des Bouches-du-Rhône.	Population en 1876.	Population kilométrique.
[2]	5,100 kilomètres carrés.	556,400 habitants.	109 habitants.

l'on évalue les empiétements de la mer depuis l'époque de César[1]. Le vieux port, qui forme maintenant un quadrilatère presque régulier, a dû également changer de contours;

N° 85. — MARSEILLE.



il s'avançait autrefois beaucoup plus loin dans les terres, puisque, en creusant le sol pour la reconstruction des quartiers voisins, on a découvert, en 1864, les restes d'un navire en

[1] Alfred Verdillon, *Ancienne topographie de Marseille; Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille*, 1er janvier 1866. — Rouby, *Bulletin de la Société de géographie*, septembre 1873.

bois de cèdre ou de cyprès, peut-être quelque débris de nef tyrienne ou carthaginoise. Mais si le port était plus vaste, il était moins profond et se perdait en marécages; des assises de vase figée que l'on a retrouvées autour des anciennes rives prouvent qu'il a fallu souvent recourir au draguage pour donner à l'eau du bassin une profondeur suffisante. Il faut dire aussi que les immondices de la ville et les débris de toute espèce que les eaux d'égout et de pluie entraînaient dans le port contribuaient à l'emplir et l'eussent bientôt rendu complétement inutile si l'on n'avait eu recours de temps en temps à des travaux de curage. La comparaison de sondages pratiqués en 1760 et en 1774 a montré que le cube des apports avait dépassé 120,000 mètres pendant cette courte période, c'est-à-dire que depuis l'époque phénicienne, le port, avec sa surface de 25 hectares et sa profondeur moyenne de plus de 6 mètres, aurait pu se combler en entier au moins quinze fois.

On sait quelle était jadis la triste réputation du port de Marseille : ses eaux corrompues exhalaient la fièvre et la mort; l'air souillé qui se répandait dans les quartiers avoisinants et que le mistral ne renouvelait pas suffisamment à cause de l'obstacle présenté par les hauteurs de la vieille ville, devenait fréquemment le véhicule de la peste et d'autres maladies; encore au dernier siècle, en 1720, le fléau fit plus que décimer la population dans l'espace de quelques semaines et suspendit complétement tout rapport de commerce et jusqu'aux relations sociales. Aux temps du premier Empire, la vie moyenne dépassait à peine vingt ans; pour se faire à l'air de Marseille, les étrangers avaient toujours à subir un acclimatement périlleux. Le manque d'eau pure était une des grandes causes de l'insalubrité de la ville. L'Huveaune et le Jarret, torrents qui coulent dans le voisinage de Marseille, ne portent guère qu'une centaine de litres par seconde en moyenne, et souvent, quand venait la saison des sécheresses, on devait envoyer la force armée sur les bords de ces ravins pierreux pour défendre contre les riverains altérés les quelques mares nauséabondes qui s'y trouvaient encore[1]. La construction du canal de la Durance, qui met désormais Marseille au nombre des cités les mieux alimentées d'eau salubre, était donc pour la ville une question de vie ou de mort[2]. Le canal, dont l'eau est malheureusement trop chaude en été, trop froide en hiver, et trop chargée de sédiments en toute saison, n'en est pas moins le grand bienfaiteur de la cité. Il fait mouvoir de nombreuses usines dans les environs, répand la fertilité dans les campagnes, jadis altérées et poussiéreuses, abreuve les plantes et les hommes, nettoie et assainit la cité, et renouvelle l'eau du port par le trop-plein qu'il y épanche.

D'autres travaux grandioses, compromis plus d'une fois par des spéculations effrénées, ont continué l'œuvre de transformation de Marseille. La ville, échappée depuis longtemps à l'étroite enceinte de la péninsule primitive, ne pouvait se contenter du port des Phocéens et des Grecs; il lui a fallu d'autres bassins pour son mouvement d'échanges sans cesse accru, et tout le front méridional de la ville s'est bordé de ports, qui ont quadruplé l'ancien mouillage et se sont entourés de 13 kilomètres de quais. Le bassin de la Joliette, communiquant avec le vieux port par un canal qui sert de fossé au fort insulaire de Saint-Jean, a commencé cette rangée de vastes abris quadrangulaires découpés en pleine Méditerranée; au delà, les bassins du Lazaret, d'Arenc et le bassin National se succèdent le long de la côte vers le cap Pinède, et des projets, non encore exécutés, prolongent la série des havres à l'ouest de ce promontoire. Si le plan

[1] Débit normal de l'Huveaune d'après Plagnol. . . . . 23 mètres cubes à la seconde.
Eau de l'Huveaune consommée par l'agriculture. . . 20 » »

[2] Débit du canal. . 7 mètres cubes à la seconde, soit environ 600,000 mètres cubes par jour.
» des fontaines. 3 » » » 260,000 » »
» » par habitant et par jour. . . . . 2,750 litres.

d'aménagement du golfe de Marseille se termine complétement, suivant les projets primitifs, tous les ports du littoral, actuellement trop exposés aux vents du large, seront protégés par un brise-lames de plus de trois kilomètres et demi formant un immense avant-port en travers du golfe. Les îles de Pomègues et de Ratonneau, au sud de la rade, forment elles-mêmes un port, grâce à la puissante digue qui les unit : c'est là que les navires arrivant de contrées où règnent la peste, le choléra, la fièvre jaune, passent la

N° 86. — PORT DE MARSEILLE.

Echelle de 1 : 84.000

Gravé par Erhard.

quarantaine qui leur a été fixée par les médecins de la Santé. A côté de ces îles, un îlot porte le fameux château d'If, célèbre comme prison d'État.

Les grands travaux du port n'auraient pu avoir d'utilité pratique si la ville n'avait en même temps transformé ses vieux quartiers pour y ouvrir des voies de communication faciles. Les bassins, situés loin du mouvement des affaires et séparés du centre de Marseille par de véritables collines, ont dû être reliés aux quartiers commerçants par de nouvelles avenues ; il a fallu raser les monticules les plus gênants, démolir les maisons qu'ils portaient, changer complétement l'ancien relief du terrain. A la Cannebière (Chanvrière),



MARSEILLE. — LE VIEUX PORT ET NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE

Dessin de Th. Weber, d'après nature.

qui doit son nom au chanvre qu'on y cultivait jadis, se sont ajoutées d'autres avenues plus belles; des édifices imposants, du moins par les dimensions, se sont élevés çà et là et permettent désormais aux habitants de ne plus accepter le reproche qu'on leur faisait, d'ignorer complétement les arts et de ne songer qu'à leurs savons et à leurs huiles. De tous les nouveaux monuments, celui qui allie le plus de grâce architecturale à la plus grande originalité de construction est le musée de Longchamp, précédé de jardins et de jets d'eau. De l'église de Notre-Dame de la Garde, édifice de style byzantin, dont la haute tour aux assises blanches et noires alternantes se dresse au sud de Marseille, sur la colline la plus élevée, la vue est fort belle et très-étendue sur la ville, les ports et la mer parsemée de navires et rayée de sillages.

Grâce à l'eau de la Durance, à la forme pittoresque des promontoires et aux découpures du littoral, les promenades de Marseille sont d'une rare beauté. Le Prado, admirable avenue de grands arbres, unit la ville à la mer, en passant à l'est du massif de collines qui domine la rive méridionale du vieux port, et les châteaux, les villas, les parcs, les jardins se succèdent sur tout son parcours; un de ses palais, le château Borély, renferme le musée des antiques. La promenade de la Corniche, plus belle encore, longe, sur un espace de sept kilomètres, toutes les sinuosités du littoral : de ses courbes, rentrantes ou saillantes, au panorama toujours changeant, on voit sous tous ses aspects le spectacle merveilleux du golfe et de ses îles. Si cette promenade de la Corniche maritime, qui part maintenant du faubourg des Catalans, se rattachait directement à Marseille par une avenue contournant la péninsule du Pharo, la métropole du Midi, dont les paysages sont encore loin d'être appréciés comme ils le méritent, et qui n'est guère connue à l'étranger que par l'importance de son commerce, posséderait une avenue vraiment incomparable. Mais, pour terminer cette œuvre, il serait nécessaire de démolir le fort Saint-Nicolas qui barre à demi l'entrée méridionale du vieux port.

Marseille ne se borne pas à servir d'intermédiaire entre la France et les autres pays du monde, elle contribue aussi directement à l'activité des échanges par sa propre industrie. Elle possède de grandes usines métallurgiques où se mettent en œuvre les minerais importés d'Algérie, d'Espagne, d'Italie et d'autres contrées étrangères; pour le traitement du plomb elle a plus d'importance que toute autre ville de France[1]; elle moud les blés que lui expédient les ports de l'Orient[2], transforme en produits manufacturés les semences oléagineuses et les huiles diverses provenant des ports du Levant, de l'Inde, du Sénégal, de l'Amérique du Sud, tanne les peaux de chèvre achetées sur tous les bords de la Méditerranée, prépare les pâtes alimentaires, les salaisons, les conserves nécessaires aux marins. Par l'une de ses principales industries, celle des savons, Marseille occupe depuis plus d'un siècle le premier rang dans le monde et fournit à elle seule près de la moitié de tout le savon qui se fait en France[3]; pour les sucres, elle livre le quart des produits de la contrée[4]. Elle ne donne plus à la marine l'élément par excellence, c'est-à-dire les navires eux-mêmes; mais si elle ne fait plus construire que de petites embarcations, ses

[1] Plomb traité dans les Bouches-du-Rhône en 1873 : 13,600 tonnes; valeur 7,840,000 francs.

[2] Importation des blés à Marseille en 1871 . . . . . 9,092,000 hectolitres.
» » » en 1872. . . . . . . 4,876,000 »

[3] Savons de Marseille :

	Quantités.	Valeurs.
1754.	16,320,000 kilogrammes.	12,000,000 francs.
1855.	60,000,000 »	50,000,000 »
1875.	86,000,000 »	60,000,000 »

[4] Raffineries de sucre à Marseille en 1873 : 75,000 tonnes ; valeur 112,500,000 francs.

armateurs demandent en partie leurs bâtiments aux chantiers de la Seyne et de la Ciotat, qui sont de véritables succursales de Marseille. La « rivière » de Gênes leur construit aussi un nombre considérable de navires[1].

Par le mouvement de ses ports et la valeur de ses échanges, Marseille est la première place commerciale de la France et l'une des dix ou douze les plus importantes de la Terre. Mais son trafic est soumis à de grandes oscillations annuelles, car il consiste, pour une très-forte part, dans l'importation des blés, et suivant l'état de la récolte en France, cette importation, presque nulle dans certaines années, peut s'élever l'année suivante à plusieurs millions d'hectolitres. Après les céréales de l'Orient, de la Russie, des régions danubiennes, les principaux objets de commerce qui constituent le fret d'importation sont les bestiaux de l'Algérie, de l'Espagne et de l'Italie, les cotons de l'Inde et de l'Égypte, les laines et les minerais de fer d'Algérie, les vins d'Espagne, les thés et les soies de Chine, le pétrole des États-Unis, les bois du Canada, les cuirs de l'Amérique du Sud, le guano du Pérou, le sucre des Antilles, les cafés de la Côte-Ferme, les poivres de l'Inde, les raisins secs de l'Orient qui servent à la fabrication du vin, les graines oléagineuses de diverses provenances, surtout de la côte occidentale d'Afrique. Naguère Marseille n'avait pas assez de lourdes marchandises pour en charger les navires qui lui apportaient ces denrées ; maintenant de 150 à 200 bâtiments d'un fort tonnage trouvent un chargement de retour dans les ciments d'Aubagne, les tuiles et les carreaux de l'usine de Saint-Henry, les houilles du Gard, les pierres à bâtir et les vins pris au passage à Port-Vendres. Les négociants marseillais ont, en outre, dans les pierres des Alpes, les sels de la côte, les houilles des Cévennes, de très-précieux éléments de fret, mais les tarifs élevés du chemin de fer gênent trop le transport, et les matériaux d'exportation n'arrivent pas en quantités suffisantes sur les quais[2].

On peut dire que Marseille n'est pas uniquement un port de la France. Grâce à la configuration de l'Europe occidentale, qui s'allonge dans l'Océan en forme de péninsule, la métropole de la Provence est également, dans une certaine mesure, un port de l'Angleterre et des pays du Nord. Commercialement, la France entière est un isthme de grande largeur qu'empruntent les voyageurs et les marchandises pour éviter la longue circumnavigation de la presqu'île ibérique par le détroit de Gibraltar. Marseille devient ainsi un centre de convergence dont l'attraction se fait sentir, non seulement de Bayonne à Dunkerque, mais encore sur les côtes de la mer d'Allemagne et dans les Iles Britanniques. Naguère les voyageurs désireux de gagner du temps n'avaient à leur disposition

[1] Flotte des Messageries, des compagnies diverses et des armateurs de Marseille en 1879 :

Navires à voile. . . .	573	navires jaugeant	89,250	tonneaux.
Navires à vapeur	219	» »	136,295	»
Total	792	navires jaugeant	225,545	tonneaux.

[2] Mouvement des navires (français pour les deux tiers) en 1876 :

Entrées	8,685	navires jaugeant	2,636,184	tonnes.
Sorties.	9,277	» »	2,729,161	»
Total.	17,962	navires jaugeant	5,365,345	tonnes.
Mouvement des voiliers, en 1875 .	10,931	» »	1,770,750	»
» des vapeurs	6,500	» »	3,480,476	»

Valeur du commerce maritime de Marseille en 1875 :

Importation	1,020,000,000 francs.
Exportation	787,000,000 »
Total	1,807,000,000 francs (1,910,020,542 fr. en 1873).

que la voie de Marseille entre l'Europe du nord-ouest et l'Orient; c'est aussi par cette voie que devaient être expédiées les marchandises précieuses. Le chemin, infléchi vers le sud et l'occident, qu'a suivi le courant de l'histoire, de Tyr et d'Alexandrie à Londres et à Liverpool, est resté longtemps la ligne maîtresse du commerce entre la Méditerranée et l'Océan. Encore de nos jours, malgré la rivalité de Gênes, de Naples, de Brindisi, de Venise, de Trieste, Marseille a la supériorité commerciale pour l'expédition des voyageurs vers les ports de la Grèce, de la Turquie, de l'Égypte et des Indes; mais cette supériorité ne peut être que de courte durée. Dès que les chemins de fer ottomans seront terminés et que des lignes continues rattacheront Paris, Berlin, Vienne à Salonique et à Constantinople, le grand mouvement des voyageurs se fera certainement par terre, et Marseille aura perdu presque en entier cette part de son commerce [1].

Mais l'importance croissante de l'Algérie compensera les pertes de Marseille. Déjà la colonie d'Afrique est de toutes les contrées du monde celle qui possède le mouvement d'échanges le plus considérable avec le grand port du midi de la France; et ce mouvement ne peut manquer d'augmenter dans des proportions très-rapides, à mesure que les routes et les chemins de fer de l'Algérie pénétreront plus avant dans l'intérieur : toutes ces voies qui de Bône, de Philippeville, d'Alger, d'Oran, se dirigent au sud à travers les monts et les plateaux africains ont en réalité Marseille pour véritable point de départ [2]. Par un singulier contraste, tandis que sur le continent d'Afrique la France prolonge vers le désert ses voies de communication, Marseille même reste l'une des grandes villes d'Europe les moins bien pourvues de chemins de fer. Outre la voie de Gênes, qui longe le littoral, et celle de Paris, qui gagne au nord-ouest la vallée du Rhône, elle n'a que de petites lignes de banlieue, entre autres celle qui lui rattache le port des Martigues, la modeste « Venise provençale » bâtie sur des îlots à l'issue de l'étang de Berre et peuplée de hardis pêcheurs, dont, par tradition, les plaisants de la Cannebière aiment à se moquer. Livrée au monopole d'une seule compagnie de chemins de fer, Marseille ne possède pas même une ligne qui la mette en communication avec Cette et Bordeaux par le littoral; elle n'a été que tout récemment rattachée en droite ligne par Aix à la vallée de la Durance et nulle percée des Alpes ne l'unit directement à Turin et à l'Italie du Nord; les marchandises, les voyageurs qui lui viennent de l'intérieur de la France, de la Suisse, des Pays-Bas, de l'Angleterre, tout devait passer naguère par le long tunnel de la Nerthe, que suffirait à bloquer une pierre détachée de la voûte. En 1878, le mouvement de la gare de Marseille s'est élevé à 1,825,000 voyageurs.

Les diverses villes et bourgades qui environnent la grande cité en sont de véritables dépendances, car leurs établissements appartiennent pour la plupart à des industriels de Marseille. Au bord de la mer, au delà du cap Tiboulen, le premier port est Cassis, qui produit le meilleur vin de la Provence, mais où l'on fabrique aussi pour le commerce marseillais des vins muscats qui s'expédient au loin. Au delà, le superbe cap de l'Aigle protége la rade et le port de la Ciotat, où se fait un certain commerce de poissons salés, de pierres, de fruits, de vins, mais dont la grande industrie, la construction des bâtiments à vapeur, se poursuit pour la compagnie des Messageries maritimes [3]. Dans

[1] Nombre des passagers civils ou militaires, dans le port de Marseille, en 1876 : 159,962.

[2] Mouvement commercial entre Marseille et l'Algérie en 1872 :

1,963 navires jaugeant 952,500 tonneaux.

Importation d'Algérie à Marseille en 1874 :

400,000 tonnes de minerai.	50,000 tonnes d'alfa.
200,000 » de grains.	1,000,000 têtes de bétail.

[3] 3,200 ouvriers. De 6 à 9 millions de travaux par an. (Alf. Saurel.)

l'intérieur des terres, Aubagne envoie aux marchés de la métropole les produits de ses jardins et de ses vergers ; enfin, dans la haute vallée de l'Huveaune, Auriol, Roquevaire, Peypin exploitent les mines de houille pour l'approvisionnement de Marseille et préparent le plâtre, fabriquent les faïences, les savons, le papier pour expédier aussitôt ces produits vers les entrepôts du chef-lieu.

En franchissant au nord de Marseille la colline de la Viste, si bien nommée à cause de l'admirable panorama du port et de la rade, on descend dans le bassin de l'Arc, dont Aix est la seule ville importante. Aix, qui fut au moyen âge la résidence d'une cour souveraine, puis le siége d'un parlement, n'est plus qu'une cité déchue, quoique le culte du passé, si cher à tous les corps établis, ait fait maintenir dans la petite ville l'académie, la cour d'appel et l'archevêché ; Marseille a pris la richesse, Aix a gardé les honneurs. Les eaux thermales qui valurent sa grande réputation et même sa puissance à la colonie romaine d'Aquæ Sextiæ, sont encore utilisées, mais la mode ne les prône point ; les malades préfèrent à bon droit les sources qui jaillissent dans les frais vallons des montagnes ; les rues poudreuses d'Aix, les campagnes nues, les coteaux pelés des environs ne conviennent point aux visiteurs. La ville plaît à l'historien par ses monuments et ses souvenirs : avec les thermes romains de Sextius, elle a conservé des édifices du moyen âge et de la Renaissance ; son musée renferme des bas-reliefs gaulois, des tombeaux, des inscriptions, des mosaïques ; sa cathédrale, bâtie et rebâtie à diverses époques et en plusieurs styles, sur l'emplacement d'un temple d'Apollon, possède un beau triptyque attribué à tort au roi René ; la bibliothèque est l'une des plus riches de la France provinciale ; Aix a l'une des trois écoles d'arts et métiers qui existent en France. De belles fontaines, dont quelques-unes versent de l'eau thermale, embellissent la ville. Aix est assez active par son commerce et son industrie ; intermédiaire de Marseille et de la haute vallée de la Durance, elle sert d'entrepôt aux marchandises et aux denrées de l'une et de l'autre ; ses campagnes, dans lesquelles se ramifient les eaux du canal emprunté au Verdon, sont elles-mêmes fort riches en produits, et leurs huiles, leurs amandes, sont célèbres dans le monde entier ; l'excellent charbon, que l'on retire des petits bassins miniers de Gardanne, de Gréasque, de Fuveau, de Trets, dans les hautes vallées de l'Arc et de ses affluents, est fort apprécié dans l'industrie. Il est exploité depuis un siècle et demi[1].

L'ancienne voie Aurélienne, qui se dirigeait d'Aix à Arles et que l'on peut encore suivre en partie, atteint les limites de la Crau, au delà de Salon, la ville dont le canal de Crapponne a fait un centre agricole d'une si grande importance. Toute cette contrée est riche en monuments du passé : au sud-est, un des camps romains, que l'on attribue à Marius, occupe le sommet d'une colline ; au sud, le charmant pont Flavien franchit la Touloubre non loin du chemin de fer de Paris à Marseille, et les voyageurs qu'emporte le convoi du chemin de fer peuvent l'admirer en passant.

Arles, l'antique Arelate, est, après Narbonne, la première colonie que les Romains aient fondée sur le sol des Gaules ; mais une ville existait déjà sur cet emplacement. L'heureuse position d'Arles, à l'entrée du canal maritime et près du point de bifurcation des deux Rhônes, devait lui assurer une grande prospérité. Vers la fin de l'empire, elle devint temporairement la capitale des Gaules, la « Rome gauloise ». Après l'immense conflit des nations barbares et policées, quand un nouvel ordre de choses se fut établi sur les débris du monde romain, elle reprit une grande importance ; treize conciles s'y rassemblèrent du quatrième au treizième siècle. En 855, elle devint la capitale du royaume de Provence ; trois siècles plus tard, elle était ville libre, élisant ses propres magistrats, faisant flotter son pavillon dans tous les ports de la Méditerranée, à côté de

[1] Combustibles des bassins d'Aix en 1877 : 374,500 tonnes ; valeur 4,100,000 fr.

ceux de Gênes et de Pise. Ce fut l'époque de sa plus grande puissance, mais les rivalités intestines, entre familles et familles, entre évêques et consuls, diminuaient l'autorité de la république; les diverses factions allaient même jusqu'à bâtir des murailles et des tours de défense dans leurs quartiers respectifs. A la fin, un podestat, héritier du pouvoir des consuls, livra sa ville à Charles d'Anjou, frère de Louis IX : ce fut le commencement de la décadence. Arles, réduite à l'état de ville de province, perdit peu à peu toute activité, et les navires marins cessèrent de suivre le canal pour remonter jusqu'à son port. Mais les habitants ont gardé quelque chose de la fierté des anciens jours; de leur côté, les femmes, célèbres par la blancheur de leur teint, que fait ressortir leur chevelure noire, ressemblent à des Italiennes par la noblesse des traits et le feu du regard; elles ont aussi la grâce de l'attitude et le goût dans le costume. La beauté des Arlésiennes, contrastant avec les traits fort ordinaires de la population masculine, donne un certain poids à l'opinion de plusieurs anthropologistes, que les femmes garderaient le plus longtemps les traits caractéristiques de la race[1].

Arles rivalise avec Nîmes pour le nombre et la beauté des monuments romains. L'amphithéâtre, qui servit de citadelle au moyen âge et où l'on voit trois tours sarrasines pesant lourdement de leur masse carrée sur les cintres des arcades, formait encore au commencement de ce siècle tout un quartier de ville; c'est un édifice ovale où 25,000 personnes pouvaient à la fois trouver place. Le théâtre, moins bien conservé, plaît davantage, à cause de la forme pittoresque de ses ruines, de deux colonnes élégantes qui portent un bloc d'entablement, des herbes et des broussailles qui croissent entre les pierres. Un obélisque en granit de l'Esterel, des colonnes, des restes de palais, d'aqueducs, de portes et de tours sont épars en diverses parties de la ville; sous presque toutes les maisons se rencontrent les substructions d'anciens édifices. Bien que la plupart des fragments antiques aient enrichi d'autres collections, cependant le musée d'Arles contient encore en grand nombre des morceaux de valeur artistique et archéologique, bustes, statues, autels et tombeaux. La Vénus d'Arles, un des héritages les plus précieux de l'art antique, a été trouvée dans les ruines du théâtre. Arles possède aussi des monuments remarquables du moyen âge, entre autres le beau porche roman et le cloître de Saint-Trophime. Près de la ville, les anciens Champs-Élysées ou Aliscamps montrent aux promeneurs leurs anciens tombeaux païens et chrétiens ombragés par le feuillage des grands peupliers. Telle était au moyen âge la renommée de la « terre sainte » des Aliscamps que jusqu'au douzième siècle les morts des villes riveraines du Rhône étaient munis d'une pièce de monnaie, enfermés dans des tonneaux enduits de résine et livrés au courant du fleuve, comme le sont de nos jours les cadavres charriés par le Gange; les pieux habitants d'Arles recueillaient les corps flottants confiés à leur foi et les inhumaient suivant les rites sacrés.

Malgré le voisinage de Marseille, qui cherche à monopoliser tous les échanges du Midi, Arles a toujours un certain commerce maritime, grâce au canal qui a remplacé les Fosses Mariennes et qui va rejoindre la mer au port de Bouc; maintenant elle peut disposer d'une autre voie maritime, celle du canal de Saint-Louis, qui fait communiquer directement le Rhône avec le golfe de Fos. Comme marché de denrées agricoles, Arles est toujours fort importante, car elle a ses admirables prairies, ses cultures d'irrigation, les bestiaux et les chevaux de la Camargue, les moutons de la Crau, si appréciés à cause de l'excellence de leur chair; toutefois l'étendue de 123,000 hectares que comprend l'immense commune d'Arles, des deux côtés du Rhône, attend encore d'être assainie pour se couvrir de cultures. Au delà du viaduc et du pont, qui réunissent la rive d'Arles à celle

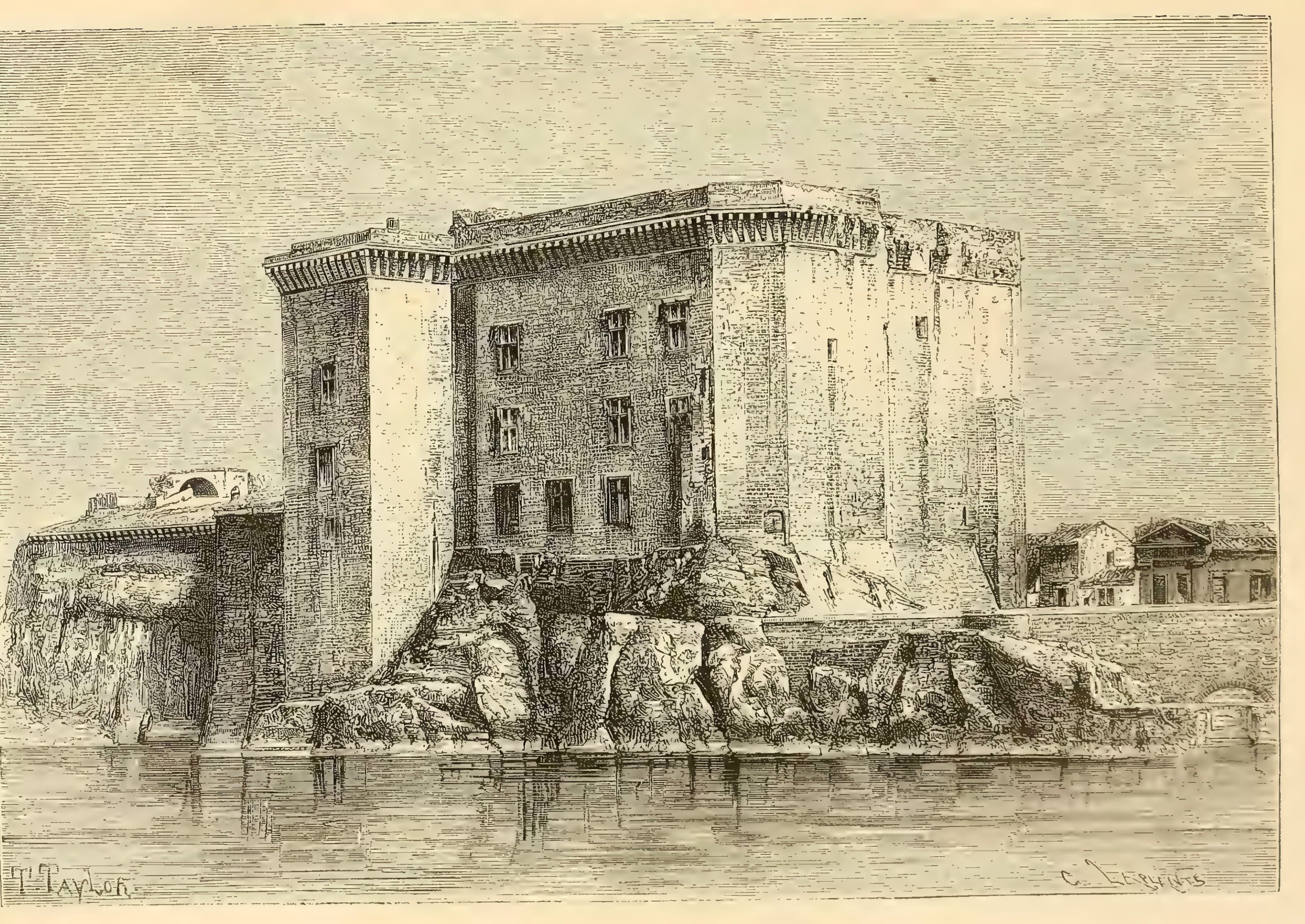
[1] Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, 2e partie, p. 64.

de la Camargue, est le petit faubourg de Trinquetailles, qui recevait ses eaux du temps des anciens par une conduite passant en siphon sur le fond du fleuve : des terres cultivées, « grenier de l'armée romaine, » s'étendaient autour de cette ville jusque vers la mer, tandis que maintenant la solitude des marais insalubres commence presque à ses portes. Le seul village ou plutôt le seul hameau de la Camargue est le groupe d'habitations bâti dans le voisinage de la mer, autour de l'église fortifiée des Saintes-Maries ; c'est devant un porche latéral de ce sanctuaire de pèlerinage que se trouvent les deux lions de marbre d'après lesquels, suivant quelques écrivains, la mer voisine aurait pris son nom de « golfe du Lion ».

La partie habitée de l'arrondissement d'Arles est, comme la ville elle-même, fort riche en monuments historiques. Dans la plaine qui s'étend autour de la vieille cité, l'ancienne abbaye fortifiée de Montmajour se dresse sur un rocher qu'entouraient jadis les eaux des marais. Plus loin, près de Fontvieille, où l'on exploite depuis le moyen âge les carrières de la « pierre d'Arles », les collines sont percées de cavernes artificielles et de quatre allées couvertes qui servirent de tombeaux aux âges préhistoriques : l'une d'elles n'a pas moins de 42 mètres de longueur[1]. Au delà, les Alpines aux blanches parois portent sur un de leurs promontoires la curieuse ville des Baux, ancienne capitale de comtes puissants qui luttaient contre les rois, et dont les palais déserts, taillés à même dans une pierre tendre qu'a rongée le temps, offrent le plus bizarre aspect ; le rocher des Baux est enfermé lui-même dans une espèce de cirque, que se rappelait Dante en décrivant les cercles de l'enfer. De l'autre côté du rempart des Alpines, dont le profil si net rappelle celui des montagnes de la Grèce, au bord de l'un des grands canaux dérivés de la Durance, la ville agricole de Saint-Remy est l'héritière de la cité romaine de Glanum, détruite vers la fin du cinquième siècle par les Visigoths ; elle montre avec orgueil sur une hauteur voisine deux monuments de sa grandeur passée. L'un est un arc de triomphe très-mutilé, ayant perdu son attique et les chapiteaux de ses colonnes ; l'autre, que la forme de son inscription nous révèle être du temps de César, est un mausolée de proportions les plus élégantes ; Jean Goujon l'avait vu et s'en était certainement inspiré dans ses œuvres[2] ; telle est la grâce de ce monument et d'autres édifices romains de la Provence, qu'on a pu les attribuer à des architectes de Marseille ayant conservé, sous la domination de Rome, les traditions de l'art hellénique[3]. Le mausolée de Saint-Remy est l'édifice de cette époque le mieux conservé qu'il y ait dans le monde, néanmoins il est peu connu ; la faible distance qui l'éloigne de la vallée du Rhône suffit pour en écarter les voyageurs qui passent chaque jour par centaines à Tarascon. Un temple romain de fort belles proportions, celui de la Maison-Basse, à Vernègues, dans la région montueuse qui se trouve entre Salon et la Durance, n'est-il pas resté complétement oublié jusqu'à la découverte qu'en fit M. Penchaud en 1817 ?

Tarascon est une des villes de France où le mouvement incessant des hommes et des marchandises atteint les plus grandes proportions. A la jonction des deux voies historiques du Rhône et du littoral méditerranéen, Tarascon, nous l'avons vu, gardait avec Beaucaire un des carrefours stratégiques et commerciaux les plus inportants du territoire, et le chemin de fer, dont les rails se bifurquent dans la gare incommode de Tarascon, n'a fait qu'activer le va-et-vient des populations qui s'opérait naturellement à l'origine géologique du delta. Un tel lieu de passage devait être jalousement surveillé pendant toute la période féodale. Il est probable que déjà du temps des Romains un

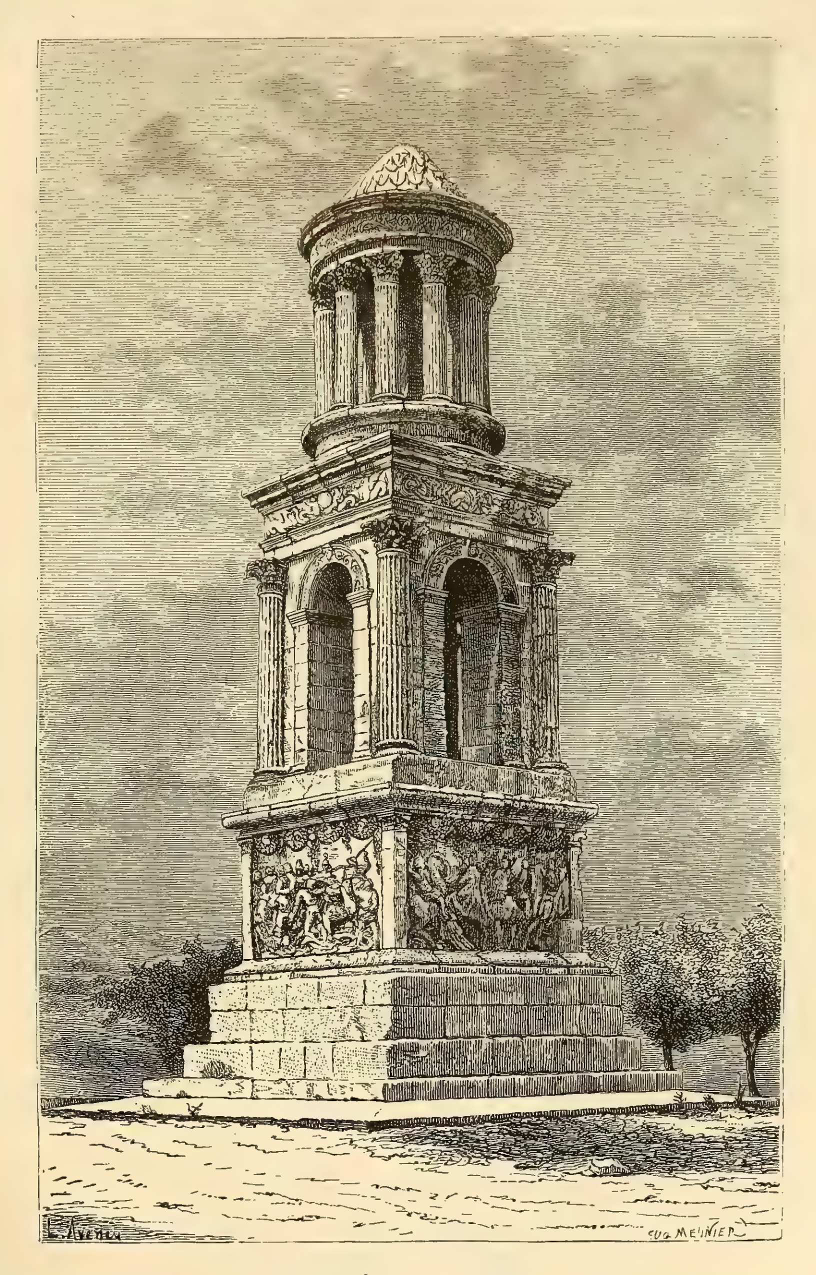
[1] Cazalis de Fontdouce, *Allées couvertes de la Provence*. Montpellier, 1873.
[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.
[3] *Statistique des Bouches-du-Rhône*, tome II, p. 451



TARASCON. — CHATEAU DU ROI RENÉ

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Baldus.

rocher de Tarascon, que le flot du Rhône polit pendant les crues, portait un château fort; mais le rocher était alors entouré d'eau; une partie de la Durance passait au pied de la



MAUSOLÉE DE SAINT-REMY

Dessin de E. Avenet, d'après une photographie de M. Baldus.

colline qui porte aujourd'hui la petite ville de Château-Renard, serpentait dans la plaine qui s'étend à l'est de Tarascon et s'y répandait en marais; encore à la fin du treizième siècle la ville était insulaire: des documents la mentionnent sous le nom d'île Ger-

nique[1]. Tarascon était tout à fait rattachée à la terre ferme quand fut bâti le château fort, dont on admire aujourd'hui la puissante masse carrée, si parfaitement intacte, avec ses angles si nets, son fier couronnement de créneaux, la belle couleur de sa pierre : on voit encore dans l'intérieur de l'édifice les boiseries et les bas-reliefs que le roi René y fit peindre et graver [2].

Le département auquel la routine administrative maintient obstinément le nom de Var, quoique pas une seule de ses gouttes d'eau ne soit entraînée vers le grand torrent des Alpes Maritimes, pourrait être mieux désigné d'après la rivière Argens, qui le traverse de l'ouest à l'est dans sa plus grande largeur. Des montagnes, des collines occupent presque toute la superficie du Var et ne laissent que çà et là de petits bassins où séjournèrent autrefois les eaux des lacs ou de la mer : des forêts, dont l'ensemble égale près de la moitié du département, recouvrent encore les régions montagneuses les plus éloignées des grandes routes. Le mouvement du commerce et de l'industrie s'est naturellement porté vers les golfes du littoral ; mais des fabriques de draps, de feutres, de papiers, de faïences se trouvent aussi dans les villes de l'intérieur, quoique les communications y soient moins faciles. En proportion de la surface du sol, la population du Var est beaucoup plus clair-semée que celle de la moyenne de la France[3]; elle n'a que faiblement augmenté dans les dernières années.

Toulon est le centre d'attraction et de beaucoup la plus grande ville du département : c'est la treizième cité de la France par le nombre de ses habitants. Elle a pour le commerce le double avantage de se trouver à la fois sur le rivage d'un excellent port naturel et sur le parcours de la grande route du Midi, qui, en cet endroit resserré, doit forcément suivre le littoral. Les deux rades et le port qui ont fait la prospérité de Toulon sont parfaitement garantis des vents du large par le massif presque insulaire du cap Sicié et par le puissant môle que forme au devant du golfe la péninsule du cap Sépet : jamais tempête n'y causa de naufrage ; la mer y est un lac. Aussi l'État s'est-il emparé de cette magnifique nappe d'eau pour en faire sa grande station navale de la Méditerranée. L'arsenal maritime, bâti à la fin du dix-septième siècle sur les plans de Vauban, et agrandi depuis cette époque par la plupart des gouvernements qui se sont succédé, est un prodigieux ensemble d'usines, de fabriques, de magasins de toute espèce, d'établissements divers, occupant une surface totale de 270 hectares et se développant le long des rivages de la baie sur une étendue de 8 kilomètres : la construction de tous ces édifices, jointe au creusement des bassins, des cales et des darses qui s'y ramifient, n'a pas coûté moins de 160 millions, bien qu'une grande partie de la main-d'œuvre ait été fournie gratuitement par les milliers de forçats qui depuis deux siècles ont presque toujours peuplé le bagne, triste annexe de la grande cité maritime. De vastes hôpitaux complètent

[1] Astruc, *Histoire naturelle du Languedoc ;* — Ch. Lenthéric, *Villes mortes du golfe de Lyon.*

[2] Communes les plus importantes des Bouches-du-Rhône en 1876 :

Marseille.	318,850 hab.	Salon.	7,000 hab.
Aix.	28,700 »	Martigues	6,950 »
Arles	25,100 »	Saint-Remy	6,000 »
Tarascon.	10,400 »	Château-Renard.	5,550 »
La Ciotat.	10,050 »	Auriol	4,700 »
Aubagne.	8,800 »	Istres.	3,850 »

[3]

Superficie du Var.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,028 kilomètres carrés	296,000 habitants.	49 habitants.

l'immense établissement naval de Toulon : le plus remarquable est l'hôpital de Saint-Mandrier, qui s'élève au sud de la grande rade, sur la péninsule même du cap Sépet, au milieu de jardins admirables, d'où l'on contemple un des plus beaux horizons de la France méridionale. A l'orient, la rade d'Hyères, mer intérieure de plus de 150 kilomètres carrés, protégée des grands vents et de la houle par la chaîne des îles, doit être aussi considérée comme appartenant à la station navale de Toulon, puisqu'elle sert de

N° 87. — TOULON.



Gravé par Erhard

Échelle de 1 : 128,000.

0 5 kil.

point de départ et de ralliement aux flottes; mais on ne peut songer à la border d'arsenaux maritimes, car elle communique avec la haute mer par de larges passes qu'il serait trop coûteux de rendre infranchissables à l'ennemi.

De puissantes fortifications étaient absolument nécessaires pour mettre en sûreté les immenses approvisionnements de la marine et la flotte de guerre remisée dans le port de Toulon. En dehors de l'enceinte proprement dite, une série de forts, d'un développement total d'une vingtaine de kilomètres, occupe tous les promontoires du rivage, toutes les

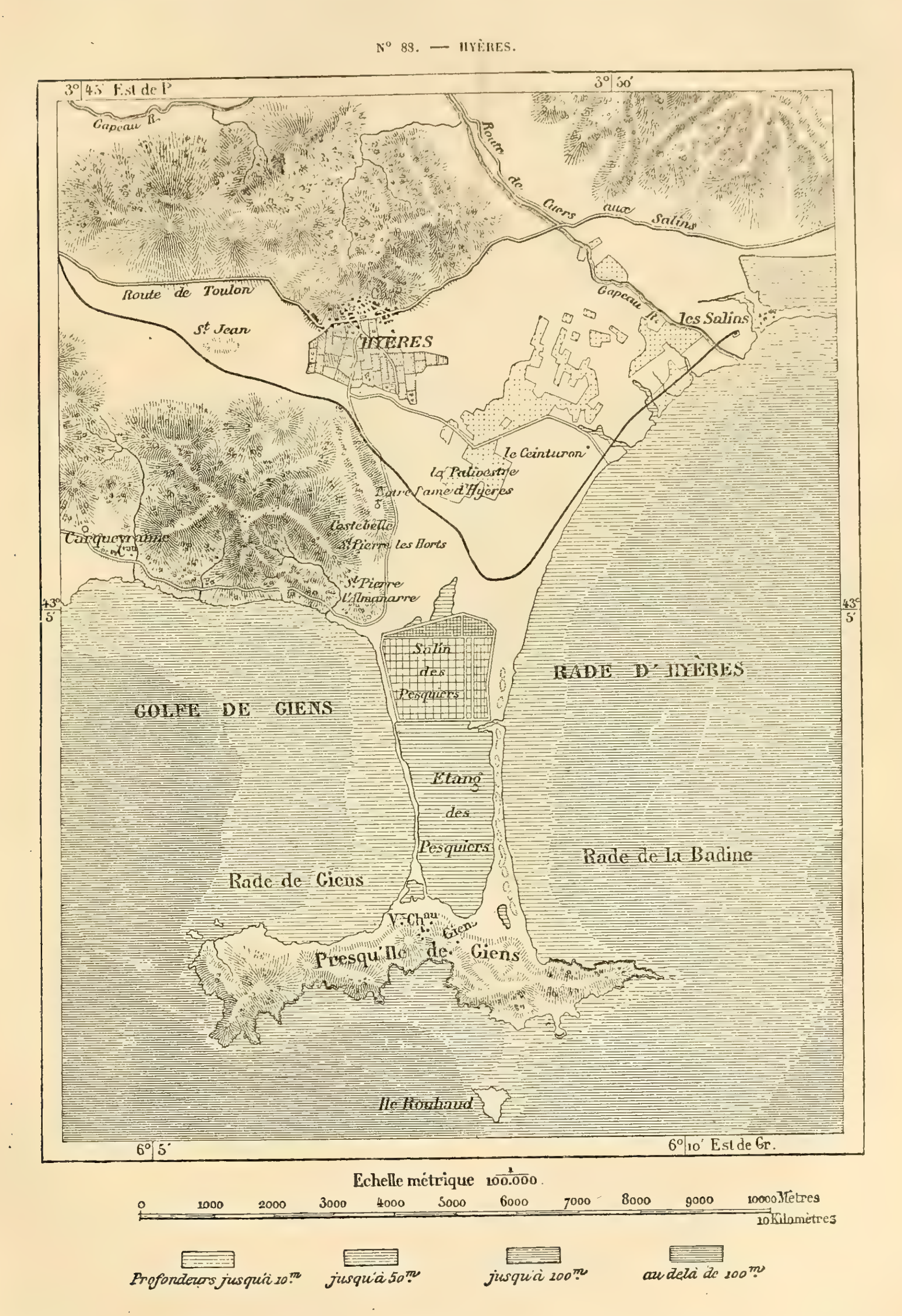
croupes et les crêtes de l'amphithéâtre de collines et de montagnes qui entoure la rade et la plaine. Par son armement, Toulon est une des places les plus formidables, mais aussi les plus coûteuses de l'Europe, car chaque nouvelle invention dans l'art de s'entre-détruire oblige à recommencer les travaux. Malheureusement cette physionomie guerrière de la ville et les stricts règlements de la marine n'agissent point d'une manière favorable sur le commerce, et, malgré l'excellence de son port, Toulon n'a qu'un très-faible mouvement d'échanges ; il ne vient même qu'après Nice pour l'ensemble du trafic, quoique les approvisionnements de la flotte emploient déjà un grand nombre de petits caboteurs. Quant à l'industrie, elle est également sans grande importance : c'est à la Seyne, à l'extrémité occidentale de la petite rade, que se sont établis les chantiers de constructions navales appartenant à la Société des Forges de la Méditerranée : plusieurs milliers d'ouvriers y travaillent constamment à la construction de grands navires en fer et en bois, destinés soit à la marine militaire, soit à la marine marchande ou de transport ; c'est là qu'ont été lancés quelques-uns des plus beaux paquebots des Messageries. Les petits ports de Saint-Nazaire et de Bandols, situés sur le revers occidental du cap Sépet, peuvent être considérés comme des havres extérieurs de Toulon ; ils expédient les denrées de ses campagnes. A Saint-Nazaire est installée une madrague pour la pêche du thon.

Les villes, comme les individus, ont chacune leur vocation spéciale et se distribuent les rôles dans l'économie générale de la société. Devenue place de guerre et grand magasin d'approvisionnements pour la flotte, Toulon ne peut en même temps rivaliser avec Nice, Cannes et Menton comme lieu de résidence pour les valétudinaires étrangers. Pourtant le climat n'y est pas moins doux qu'à Hyères et sur les côtes de la Ligurie. Les sites des alentours, au sud-ouest la presqu'île du cap Sicié, à l'ouest les gorges d'Ollioules, au nord le mont Faron, partiellement reboisé, la sauvage vallée de Dardennes, avec ses entonnoirs ou *garagaïs*, au nord-est la montagne de Coudon, ne le cèdent point en beauté aux paysages de la côte orientale ; mais la mode européenne ne permet pas encore aux malades de s'arrêter en cet endroit du littoral de la Provence. Ils doivent dépasser Toulon, comme ils ont déjà dépassé, en venant de Marseille, tant d'autres villes charmantes, si bien situées au bord de leurs caranques, entre de hauts promontoires.

La ville d'Hyères, qui fut supérieure à Toulon en rang et en population jusqu'au quatorzième siècle, n'a point l'avantage de posséder un port, néanmoins elle est située de manière à garder son ancienne importance. Sa magnifique rade occupe précisément la partie la plus avancée de tout le continent entre les deux concavités du golfe du Lion et du golfe de Gênes. Le petit bassin fluvial du Gapeau et une large plaine la mettent en communication avec les riches campagnes de Cuers et de Solliès-Pont, qui s'étendent sur le versant septentrional des Maures ; enfin les terrains qui l'entourent sont d'une grande fertilité. Bien avant Cannes et Menton, Hyères était aussi une résidence d'hiver, renommée pour la douceur de son climat. Dès le seizième siècle, on la vantait comme lieu de guérison pour les malades et de délices pour les bien portants, et Catherine de Médicis voulait s'y faire bâtir une « maison royale entourée de jardins ». De nos jours, Hyères est un peu délaissée pour ses jeunes rivales des Alpes Maritimes ; elle n'a pas, comme elles, l'avantage de se trouver au bord de la mer, et même elle en est séparée par des plages marécageuses et des salins ; en outre, sa vallée s'ouvre largement au nord-ouest et laisse passer le mistral en liberté : on n'est à l'abri de ce vent redoutable que dans les vallons méridionaux des montagnes environnantes. Cependant il est nombre de malades auxquels le climat d'Hyères convient mieux que celui de Cannes ou de Nice, parce qu'il est moins chargé de particules salines. La plaine de jardins, toute parsemée de bastides blanches et roses, qui s'étend au-dessous de la ville d'Hyères, n'est plus, il est vrai, cette forêt d'orangers qu'on admirait jadis ; les pêchers,

les amandiers, d'autres arbres à fruit ont remplacé presque partout l'arbre aux pommes d'or; mais la campagne, où s'épanouissent çà et là les éventails des palmiers, est encore

N° 83. — HYÈRES.

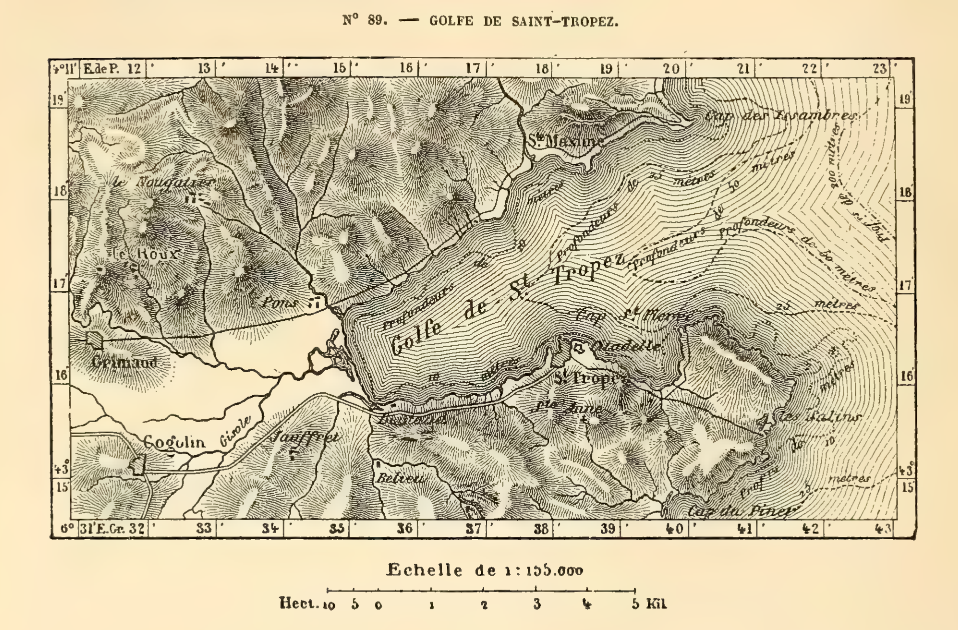


plus belle qu'autrefois, grâce à la variété des plantes exotiques qu'on y a introduites pendant ce siècle. Les cultivateurs d'Hyères s'enrichissent par le commerce des primeurs. Quant aux îles d'Hyères, Porquerolles, Port-Cros, le Titan, elles ne sont que faiblement

peuplées, et rarement un voyageur s'égare dans leurs vallons, quoique les paysages de ces « îles d'Or » soient parmi les plus beaux du Midi.

A l'orient du massif des Maures, le petit port de Saint-Tropez occupe aussi un des sites les plus ravissants de la France. Son golfe, son port, qu'il serait facile d'améliorer, sembleraient devoir lui assurer de grands avantages commerciaux, mais le défaut de communications faciles avec l'intérieur limite son trafic au petit bassin fluvial dont cette ville est le lieu d'expédition. Elle exporte les bois, les liéges, les bouchons, les « marrons du Luc » que lui envoient les villages voisins et surtout la Garde-Freinet, haut perchée sur un col de la montagne des Maures. C'est à la Garde-Freinet, l'ancien « Château des Frênes », que les Sarrasins avaient autrefois leur principale forteresse, devenue tellement célèbre dans le monde chrétien que tous les établissements militaires des Maures étaient nommés d'après elle « freinets » ou « fraxinets ».

N° 89. — GOLFE DE SAINT-TROPEZ.



Echelle de 1 : 155.000

Hect. 10 5 0 1 2 3 4 5 Kil

Au nord du massif de montagnes occupé jadis par les Sarrasins passent la route principale et le chemin de fer, artères vitales de la contrée. La vallée de l'Argens, que la voie ferrée suit dans toute sa partie inférieure, offre en effet le chemin le plus court et le plus facile aux populations en marche entre l'orient et l'occident de la Provence. Depuis la journée terrible où les Teutons furent écrasés dans les champs de Pourrières, au moment où ils allaient franchir le seuil entre la vallée de l'Arc et celle de l'Argens, l'histoire a témoigné plusieurs fois de l'importance que cette route naturelle a pour la guerre ou le commerce. Saint-Maximin, située à quelques kilomètres au sud de l'abondante source de l'Argens, à peu près au faîte de partage, dans un vallon exceptionnellement sec, fut de tout temps un lieu de convergence pour un grand nombre de routes, et l'affluence naturelle des voyageurs dut contribuer à la renommée de ses reliques, vénérées dans une des plus belles églises ogivales du Midi. Plus à l'est, Brignoles, de nos jours chef-lieu d'un arrondissement, était considérée comme inférieure seulement à Aix parmi les villes de la Provence : quoiqu'elle ne possède pas encore le chemin de fer auquel elle a droit, ses tanneries, ses filatures de soie, ses distilleries, ses tuileries sont fort actives.

ses vergers produisent d'excellentes prunes et son commerce est considérable ; sur le parcours de la voie ferrée, le Luc, Vidauban, sont des bourgades animées; Lorgues, entourée d'ormeaux, dominant de belles campagnes et les défilés de l'Argens, a diverses usines, surtout des fabriques de draps ; enfin Draguignan, le chef-lieu du département, est une ville fort industrieuse ; les eaux dérivées du Nartuby, affluent de l'Argens, y font mouvoir les roues de nombreuses petites fabriques, dont les produits sont expédiés au loin. D'ailleurs la ville n'offre point d'autres curiosités ; mais dans les environs que de sites sauvages ou gracieux, que de grottes et de gouffres dans les vallées, et de vues admirables du haut des roches !

Tandis que les villes côtières des Alpes Maritimes grandissent en population et en richesse, l'ancienne colonie romaine Foro-Juliensis, la moderne Fréjus, maintient péniblement son existence au bord des terrains marécageux que parcourt l'Argens près de son issue dans la Méditerranée. L'ensablement du port et l'empiétement des alluvions sur la mer, qui a reculé d'au moins 1,600 mètres depuis l'époque romaine, n'ont pas permis à Fréjus de se relever des désastres de guerre qui l'ont visitée comme toutes les villes du littoral. Les vestiges de son port, où séjourna la flotte d'Actium et où les amiraux romains remisaient jusqu'à 200 vaisseaux, se retrouvent au milieu des jardins, tandis que sur la colline qui dominait l'ancien rivage, quelques restes de monuments romains, un amphithéâtre, un camp et surtout un aqueduc aux énormes piliers, témoignent de l'ancienne importance de la cité. L'aqueduc de l'ancienne Fréjus est la ruine la plus considérable de ce genre qui existe encore en France : on peut le suivre jusqu'à sa prise d'eau dans la rivière de Siagnole ou de Neisson, sur une étendue de près de 40 kilomètres. Si les environs étaient complétement assainis, et si le village de Saint-Raphaël, qui est son annexe maritime, était pourvu d'un port de profondeur suffisante pour les navires d'un tonnage moyen, Fréjus pourrait reprendre encore une certaine activité commerciale, comme débouché naturel de toute la vallée de l'Argens[1].

La région la plus orientale du littoral méditerranéen de la France appartenait en 1860 à l'Italie : c'est l'ancien comté de Nice, recouvert dans presque toute son étendue par les Alpes et leurs contre-forts. Cette province, dont on a fait le département des Alpes-Maritimes, en y adjoignant l'arrondissement de Grasse, situé sur la rive droite du Var, est, à bien des égards, un pays de transition entre les deux États limitrophes. La limite des langues la partage en deux régions naturelles, car si le français est l'idiome populaire dans les deux vallées du Var et de la Tinée, l'italien domine dans tout le bassin de la Roya et jusque dans un quartier de Nice ; d'ailleurs le dialecte local, le niçois, est un parler distinct, tenant à la fois des trois langues sœurs, le provençal, le français, l'italien. Les mœurs des habitants présentaient aussi une remarquable originalité ; mais le mouvement incessant des voyageurs dans les villes du littoral ne peut manquer d'effacer rapidement ce qui reste de l'antique originalité provinciale. L'entretien de tous ces visiteurs est la principale ressource de la contrée ; en outre, le commerce des huiles, des vins, des fruits, la fabrication des parfums et des essences, d'autres industries encore, donnent lieu à de grandes affaires dans les Alpes-Maritimes ; néanmoins ce département, l'un des plus

[1] Communes les plus importantes du Var en 1876 :

Toulon	70,500 hab.	Brignoles	5,850 hab.
Hyères	12,500 »	Lorgues	4,900 »
La Seyne	10,700 »	Cuers	4,150 »
Draguignan	9,200 »	Saint-Tropez	3,550 »

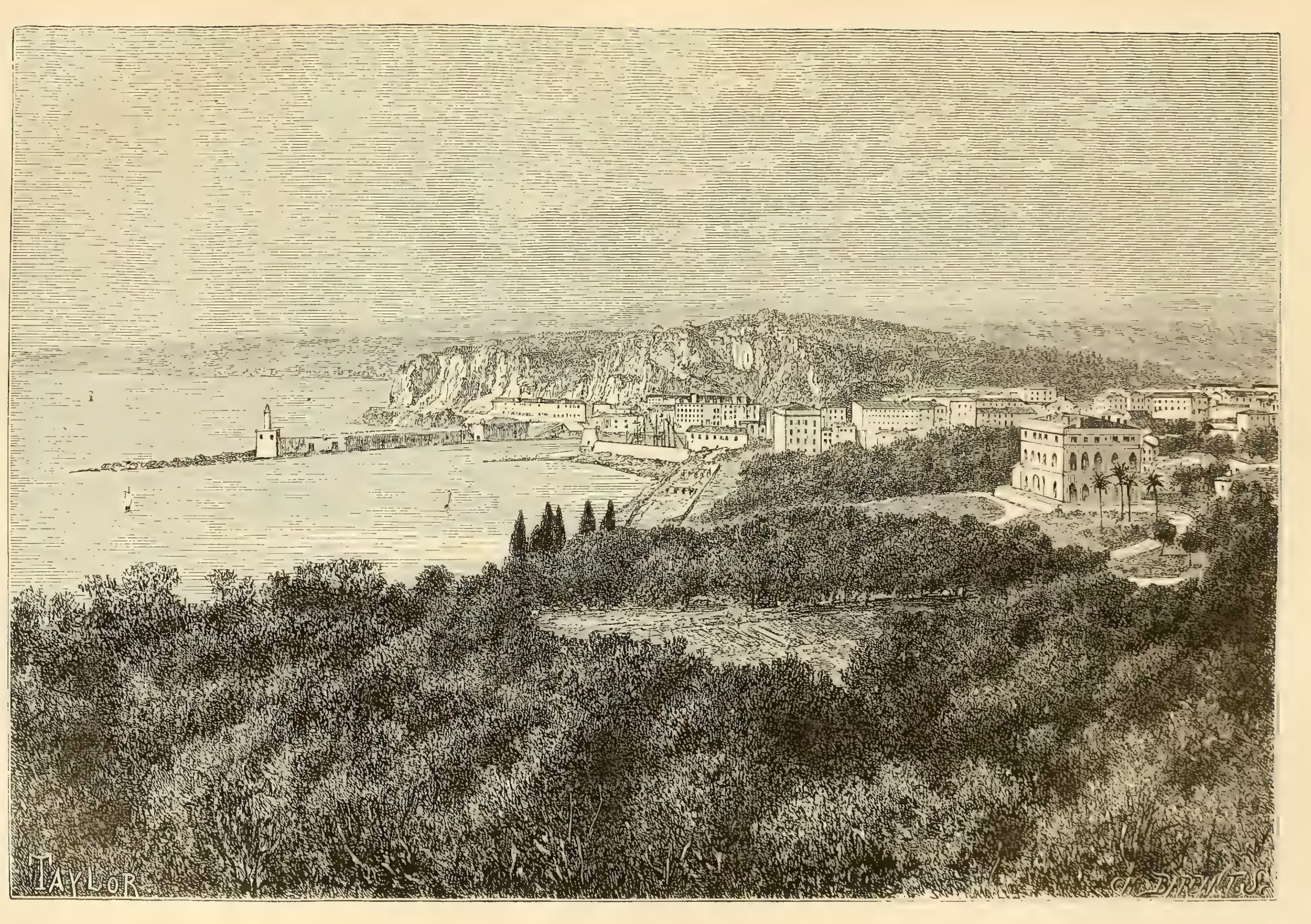
petits de la France, est aussi l'un de ceux qui ont la moindre importance relative : en 1862, c'était le dernier de tous pour la valeur totale des cultures; à cet égard, il était même inférieur à la Seine, simple banlieue de Paris[1]. La population, très-clair-semée dans la partie montagneuse, n'a dans l'ensemble du département qu'une faible densité spécifique. Plus de la moitié des habitants ignorent les simples rudiments de la lecture[2].

La vieille cité grecque de Nice ou de « Victoire », ainsi nommée par les Phocéens de Marseille, il y a près de vingt-deux siècles, en souvenir d'une bataille gagnée sur les indigènes ligures, est une ville vraiment originale. Par sa position, le groupement de ses quartiers, sa physionomie générale, Nice ne ressemble à aucune autre cité de France : elle est unique dans son genre. Une colline rocheuse, de forme ovale, ancienne île rattachée au continent, porte quelques murs de ce qui fut autrefois une des forteresses les plus puissantes et les plus fréquemment assiégées du littoral méditerranéen. A la base orientale de ce roc du château, une ville distincte borde les quais d'un port au double bassin excavé dans les terres; une autre ville, la véritable Nice, occupe l'espace triangulaire compris entre le rocher du château, la grève de la Méditerranée et le lit pierreux du Paillon, torrent qui se jetait autrefois dans la baie devenue le port de Nice, à l'est de la ville. Quatre ponts, dont l'un est assez large pour qu'on ait pu y établir un jardin, traversent le Paillon. Au delà du torrent, de nouveaux quartiers prolongent leurs avenues d'hôtels et de villas sur le rivage de la mer et dans la plaine, tandis que des maisons de plaisance, chaque année plus nombreuses, brillent çà et là sur la verdure des pentes, et se groupent sur la terrasse de Cimiès, qui portait le Cemenelum des Romains : un amphithéâtre reste encore de l'antique cité.

Le nom même de Nice réveille aussitôt dans l'esprit l'idée d'un climat exceptionnel de douceur et de salubrité. Quelques-uns en parlent comme si la fontaine de Jouvence y jaillissait pour tous ceux dont les forces vitales sont épuisées, et de nos jours comme aux temps des Romains, c'est en multitudes que les malades vont demander au ciel de Nice un prolongement de leur vie. Il est certain que cette ville offre de très-grands avantages comme lieu de repos et souvent de guérison. Les montagnes qui abritent au nord le littoral de Nice et qui lui forment un si bel amphithéâtre de sommets, le garantissent aussi du climat extrême, âpre en hiver, brûlant en été, qui règne de l'autre côté des Alpes, dans les plaines du Piémont. La douce température de Nice, qui fait éclore tant de fleurs et qui donne une puissance de végétation si merveilleuse à des plantes difficiles à conserver dans les serres du nord de la France, profite également à l'homme et peut souvent lui rendre un renouveau de force. La chaleur moyenne de Nice est plus élevée que celle de Florence, égale à celle de Rome; la température d'hiver y descend rarement au-dessous du point de glace, et même ne l'atteint pas dans quelques années exceptionnelles. Mais Nice a aussi ses désagréments de climat. Les vents y sont d'une extrême inconstance et parfois d'une violence insupportable; à la fin de l'hiver, au commencement du printemps, quand le mistral souffle avec fureur, la poussière noirâtre que l'air soulève en tourbillons ne le cède guère en intensité aux pluies de cendres des volcans. Le vent du sud-est, qui est le *scirocco*, fatigue aussi, mais par sa moite humidité, disposant à la langueur. Quant au vent d'ouest, qui portait autrefois les miasmes paludéens des bords du Var, il a perdu de ses dangers depuis que le fleuve a été endigué; en outre, des eucalyptus et d'autres arbres ont formé en certains endroits un rideau de défense à la ville. La peste qui fit jadis tant de ravages

[1] Valeur des cultures dans le département de la Seine en 1862. . . . . 33,000,000 fr.
» » » des Alpes-Maritimes. . . . . 28,000,000 fr.

	Superficie du département.	Population en 1876.	Population kilométrique.
[2]	3,839 kilomètres carrés.	204,000 habitants.	53 habitants.



ENTRÉE DU PORT DE NICE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

à Nice à la suite de la guerre, de la famine et des incursions des Barbaresques, y a paru pour la dernière fois en 1735. Pendant toute la fin du quinzième siècle, la peste régnait en permanence sous le ciel de Nice. L'eau pure manque à la ville pour l'alimentation des habitants et la propreté des rues. Il a été décidé, en 1878, que la Vésubie, affluent du Var, qui débite à l'étiage trois mètres cubes et demi d'eau par seconde, sera conduite à

N° 90. — VILLEFRANCHE.



Nice en canal, et que les filioles arroseront en route une superficie de 6,000 hectares. Un observatoire météorologique sera prochainement fondé sur l'une des hauteurs qui dominent la cité.

Pour la beauté des paysages, aussi bien que pour les avantages du climat, les villes et les villages qui bordent le littoral à l'orient de Nice l'emportent encore sur leur chef-lieu et le complètent d'une manière admirable. Immédiatement à l'est du promontoire tout couvert de villas qui limite la baie de Nice, s'ouvre la rade de Villefranche, où les

anciens voyaient un de ces nombreux ports creusés de vive force dans les rochers par le bras puissant d'Hercule. Aux bords de ce golfe, utile seulement aux navires de guerre, car les emplacements et les routes manquent pour les échanges du commerce, la végétation est encore plus méridionale que dans le bassin de Nice; l'abri que les escarpements de la montagne offrent aux plantes exotiques contre les vents du nord est complet; la rade n'est ouverte qu'aux vents du sud. Au delà s'étendent les bois d'oliviers superbes qui recouvrent l'isthme de Beaulieu, entre le continent et la charmante péninsule ramifiée de Saint-Hospice, où s'étaient jadis retranchés les Sarrasins. Au delà, le chemin de fer passe de tunnel en tunnel au pied des rochers abrupts qui portent Eza, autre citadelle des Musulmans, et contourne la Tête du Chien, signalée au loin par la Tour d'Auguste.

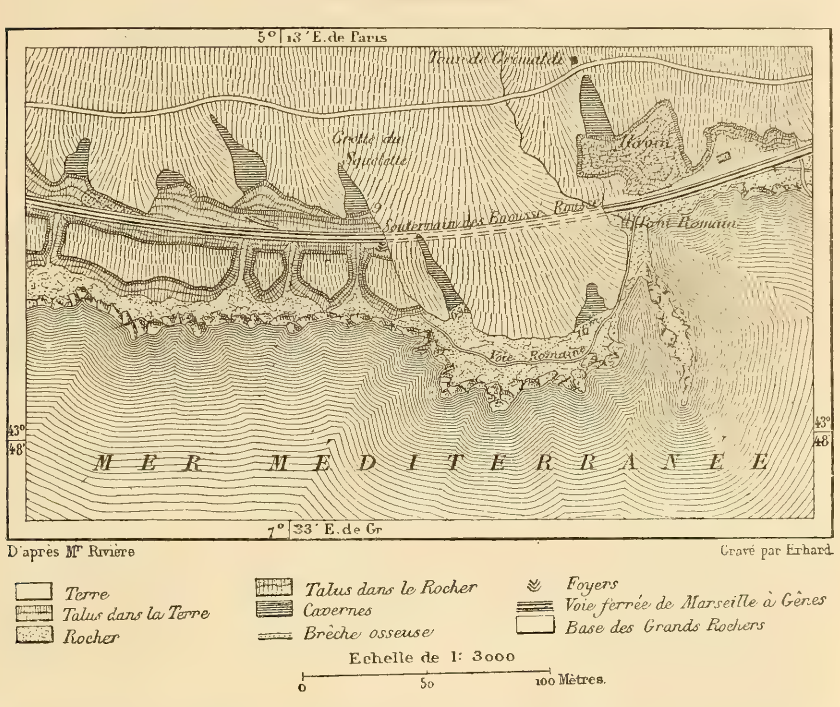
Monaco, bâtie au-dessous des escarpements de la Turbie, sur la roche isolée consacrée par les Grecs à l'Hercule Solitaire (Monœcos), est une des villes les plus curieuses du littoral méditerranéen. Nulle colonie n'était plus facile à défendre, nulle n'était mieux située pour surveiller les routes de la mer entre l'Italie et les Gaules, et grâce à son port, suffisant pour les petits navires des anciens, elle pouvait être, suivant les péripéties de l'histoire, soit une escale de commerce, soit un nid de pirates. La position isolée de Monaco a permis aussi à ses maîtres de maintenir une indépendance au moins apparente, et maintenant encore, le prince de Monaco se range au nombre des souverains d'Europe. Il profite de son pouvoir pour donner asile, au milieu des merveilleux jardins de Monte-Carlo, à une maison de jeu dont les villes voisines demandent en vain la suppression.

Si la monarchie du prince héritier d'Hercule a été respectée, en revanche, l'autonomie des communes libres de la côte, qui s'étaient rendues indépendantes de Monaco, n'a point été reconnue. En s'annexant Menton et Roquebrune, la France les a payées au prince comme si elles lui appartenaient encore. Roquebrune est un simple village que l'on dit avoir glissé en bloc sur la pente de la montagne; Menton, bâtie au bord de la charmante sinuosité de la mer dite golfe de la Paix, est une ville importante, non moins célèbre que Nice comme rendez-vous de malades et de promeneurs : c'est la perle de la France. Bien mieux abritée que Nice, puisqu'elle occupe précisément les pentes inférieures des montagnes qui s'élèvent en brusques escarpements vers le nord, Menton est aussi plus charmante à cause de la végétation qui l'entoure : partout on aperçoit la verdure; près du rivage, celle des citronniers, des orangers, des arbres exotiques; plus haut, celle des oliviers; plus haut encore, sur les pentes supérieures, celle des pins. Le climat local est si uniforme, que dans certains hivers la température la plus basse est de 8 degrés au-dessus du point de glace, tandis qu'en été la chaleur, tempérée par la brise marine, est moins élevée qu'à Paris, et même que sur les bords de la Baltique. Les bosquets de citronniers, qui fournissent en moyenne aux expéditeurs de Menton quarante millions de fruits chaque année, fleurissent et mûrissent en toute saison; les froidures de l'hiver et les ardeurs de l'été ne s'écartent pas assez pour arrêter dans les plantes le mouvement continu de la vie. Et pourtant ce pays si favorisé par la nature est celui de la France où la position et la construction même des villages prouvent que les générations ont le plus longtemps vécu dans l'épouvante. La plupart de ces groupes d'habitations paraissent faire partie intégrante de la montagne qui les porte. Dressés en forteresses sur des pointes de rochers de l'accès le plus difficile, ne communiquant avec le reste du monde que par des escaliers vertigineux, n'ouvrant que d'étroites meurtrières sur leurs murs extérieurs entourés de précipices, ces villages grisâtres étaient les lieux de refuge et de défense, où, sous peine d'esclavage, les paysans devaient se retirer à la moindre alerte. A l'est de Nice, mais déjà sur le territoire italien, les neuf fameuses grottes de Baoussé-Roussé furent aussi des habitations humaines pendant les âges préhistoriques de la pierre taillée. M. Rivière y a

découvert trois squelettes d'adultes et trois squelettes d'enfants, et des quantités d'armes, de parures, d'instruments en silex, en grès et en os. Les grottes du cap Roux de Beaulieu et celles de Rouba-Capeou, au pied du château de Nice, étaient habitées à la même époque[1].

A l'occident de Nice, le bourg de Cagnes et son château, qui renferme une fresque admirable de Carlone, dominent une plaine couverte d'oliviers que les apports du Var ont rattachée au continent. Au delà, d'autres résidences d'hiver rivalisent avec Menton pour la douceur du climat, la beauté des sites, la grâce architecturale des maisons de plaisance. A côté d'Antibes, l'ancienne Antipolis des Grecs, petite place forte chargée naguère de surveiller la frontière, on voit s'allonger en mer le promontoire de la Garouppe, dont les paysages sont parmi les plus beaux de la Méditerranée ; au delà s'arrondit avec une gracieuse inflexion le golfe Jouan, où Napoléon prit terre après s'être échappé de l'île d'Elbe ; puis,

N° 91. — BAOUSSÉ-ROUSSÉ.



à l'ouest de la petite rangée de collines dont les replis enferment Vallauris ou la « Vallée d'Or », connue par ses fabriques de poteries, commence la longue rue de villas et d'hôtels qui forment la ville de Cannes et qui, par delà le promontoire du mont Chevalier, couronné d'une vieille tour, s'étend jusqu'à la bouche de la Siagne. Là, comme à Menton, l'égalité de la température annuelle se manifeste par le mélange de plantes appartenant aux climats divers ; l'aloès d'Afrique, l'eucalyptus d'Australie, y croissent à côté des pins du Nord. Mais, dans l'ensemble, la végétation n'a point la richesse et la variété de celle qu'offrent les bords du golfe de la Paix. Ce qui fait surtout la beauté de Cannes, après la transparence de l'atmosphère et l'éclat du ciel, c'est le profil des horizons lointains, des caps rougeâtres de l'Esterel aux deux îles de Lérins, qui limitent à l'ouest le golfe Jouan. La plus grande, Sainte-Marguerite, où se trouve un admirable bois de pins, est célèbre par sa petite forteresse, prison qui n'a pas aussi bien gardé son dernier captif, le maréchal Bazaine, qu'elle garda jadis le mystérieux « Masque de Fer ». L'île de Saint-Honorat,

plus avancée en mer, a son ancien château fort, aux pierres d'un jaune doré, contrastant admirablement avec le bleu profond des eaux environnantes et les ruines de son monastère, qui fut pendant deux siècles, du sixième au huitième, le plus célèbre de toute la chrétienté ; on y compta jusqu'à 3,700 moines ; mais en 725 les pirates sarrasins en firent un grand massacre, et depuis, malgré les tours de défense, l'île fut souvent ravagée.

Malgré l'insécurité et le peu de profondeur de son havre, Cannes est, après Nice, la ville


N° 92. — ÎLES DE LÉRINS.

de toute la vallée de la Siagne et de la Ligurie française qui fait le plus grand commerce maritime. Elle est le port naturel de la ville de Grasse, qui s'élève à une douzaine de kilomètres dans l'intérieur du pays sur le versant méridional de la grande montagne calcaire de Rocavignon. Quoique plus élevée de 300 mètres, Grasse, bâtie comme en espalier, jouit d'un climat presque aussi doux que celui de Cannes. La plaine qui s'étend au pied de la ville est une forêt d'oliviers, fournissant la meilleure huile de toute la Provence ; dans les jardins, les orangers, les citronniers croissent en pleine terre et mûrissent parfaitement leurs fruits ; çà et là, les panaches des palmiers se balancent

au-dessus des bosquets de rosiers et de jasmins ; sur les pentes qui dominent la ville l'olivier croît jusqu'à 700 mètres d'altitude. Aussi la ville de Grasse a-t-elle pu sans difficulté, depuis le milieu du dix-huitième siècle, prendre la spécialité de la fabrication des essences, des parfums et des liqueurs. Pendant le mois de mai, époque principale de la distillation, les fabriques de parfumerie de Grasse consomment plus d'un million de kilogrammes de roses, sans compter les fleurs de jasmins d'Espagne, les violettes de Parme, les jonquilles, les résédas, les tubéreuses, la cassie, le géranium, l'héliotrope, la menthe. En outre, les pâtres des Basses-Alpes et du Var recueillent soigneusement sur leurs montagnes les fleurs de thym, de lavande, de romarin, que viennent leur acheter les courtiers de Grasse. D'autres villes des Alpes-Maritimes, Nice principalement, essayent de rivaliser avec Grasse pour la production des parfums, mais jusqu'à maintenant elles ne lui ont point enlevé la prééminence.

Il est certain que, dans l'ensemble économique de la France, le littoral des Alpes-Maritimes a un rôle spécial, que lui assurent son climat exceptionnel, la variété de ses productions agricoles, et qui ne peut manquer de prendre une importance croissante. Mais c'est pour la santé de l'homme surtout que ces contrées peuvent être d'une extrême utilité. Depuis que les étrangers du Nord, notamment les Anglais, ont fait connaître les avantages de Nice et de ces voisines comme stations d'hiver, les malades privilégiés de la fortune profitent largement de ce doux climat méridional ; mais il serait à désirer que la race entière fût mise à même d'en profiter par la fondation d'écoles, de colléges, de maisons de santé, de palais de famille, où tous ceux que menace la phthisie pourraient aller renouveler leur sang. Cannes, Grasse, le golfe Jouan, le cap d'Antibes, Nice, Villefranche, Menton sont destinés à devenir le grand *sanitorium* de la France. Les Alpes-Maritimes peuvent d'autant mieux remplir ce rôle que les villes du littoral, si bien situées comme résidences d'hiver, se complètent par les villages de la montagne qui servent de résidences d'été. Saint-Martin-Lantosque, Roquebillière, Saint-Dalmas, Isola et les villages de la haute vallée du Var, en amont du triste bourg de Puget-Théniers, changé en chef-lieu d'arrondissement, sont pendant les chaleurs de charmants lieux de refuge. Grâce aux nouvelles routes qui pénètrent dans les vallées supérieures, et que remplaceront bientôt des chemins de fer, les étrangers domiciliés à Nice peuvent, dans l'espace de quelques heures, échanger les rues poudreuses de la ville et les bords desséchés du Paillon pour de frais vallons remplis du murmure des ruisseaux et du bruissement des feuilles, embellis par la vue des neiges et des rochers, parfaitement abrités contre les vents du nord par la crête des grandes Alpes[1].

Le département de Vaucluse, quoique situé dans l'intérieur des terres, au nord du delta du Rhône, offre cependant par les phénomènes du climat, aussi bien que par l'aspect du sol et la nature des produits, une grande ressemblance avec les contrées qui bordent le golfe du Lyon : c'est une région essentiellement méditerranéenne. Toute sa partie occidentale n'est composée que de terres d'alluvions apportées par le Rhône, la Durance et leurs affluents et reposant sur un ancien fonds marin : la véritable vallée du Rhône finissait plus au nord. D'ailleurs plus d'un tiers du département appartenait jadis à la Provence ; le reste a été formé par le comtat Venaissin et la principauté d'Orange. La

[1] Communes les plus importantes des Alpes-Maritimes en 1876 :

Nice.	53,400 hab.	Menton.	7,800 hab.
Cannes.	14.000 »	Antibes.	6,750 »
Grasse.	13,100 »	Vallauris.	3,650 »

circonscription de Vaucluse n'a d'inférieures en superficie que celles de la Seine et du Rhône, mais dans ses étroites limites elle a de grands éléments de richesse. Son territoire de plaine, divisé en une multitude de champs et de jardins, est très-productif, grâce aux canaux d'irrigation qui le parcourent ; les villes sont fort industrieuses ; la population, qui a diminué depuis l'invasion du phylloxera, égale encore la moyenne de la France, et pourtant la région montagneuse du département est trop froide ou trop dépourvue de terre végétale pour que des villes ou même des villages aient pu s'y fonder[1].

Si ce n'est dans les régions dont les richesses naturelles en métaux, en combustible ou en force motrice ont fait surgir des villes populeuses à côté les unes des autres, il n'est pas de contrées en France où les cités se pressent comme dans la basse vallée du Rhône. Il faut en chercher la cause, du moins en partie, dans les conditions géographiques du pays. Arles est à la bifurcation des deux lits fluviaux ; Tarascon et Beaucaire occupent aussi l'origine d'une espèce de delta, à l'endroit où la traversée du fleuve est le plus facile ; Avignon est à la jonction des deux vallées du Rhône et de la Durance.

Déjà sous la domination romaine Avenio était une ville prospère ; au moyen âge elle prit place au premier rang parmi les cités du Midi, malgré les siéges qu'elle eut à soutenir. Comme sa voisine Arles, elle eut au treizième siècle le bonheur de conquérir une autonomie complète, nommant ses consuls, faisant ses lois, traitant d'égale à égale avec les autres républiques de la Provence et de l'Italie. Mais la terrible guerre d'extermination que les croisés du Nord vinrent porter dans les régions florissantes du Midi fit perdre à la ville d'Avignon son indépendance ; devenue, pour ainsi dire, un simple butin de conquête, elle passa de main en main et finit par être la résidence des papes, de 1309 à 1376. De cette époque datent les principaux monuments de la cité, qui lui donnent une physionomie à la fois ecclésiastique et guerrière. Les trente-neuf tours de la vieille muraille d'enceinte, les nombreux clochers, isolés ou en groupes, que l'on aperçoit par-dessus les créneaux, les « bourguets » ou petites tours que les bourgeois avaient élevées par centaines aux temps de leur liberté et dont plusieurs se voient encore au milieu des maisons, la masse énorme du palais des papes, qui se dresse sur le rocher des Doms, semblent une vision du moyen âge. Des réparations récentes ont déblayé toutes les ruines que le temps et les hommes avaient faites dans ces monuments historiques ; les remparts sont précisément ce qu'ils étaient au milieu du quatorzième siècle, si ce n'est que les beaux arbres d'une promenade extérieure, y jettent leur ombrage ; le palais des papes, terrible et menaçant, a toujours son aspect de citadelle et de prison, et, quand on y pénètre, on y voit encore des fortifications intérieures « construites avec toute la méfiance italienne[2] », ainsi que les cachots, les salles de torture, les appareils de meurtre et de supplice. Mais, sauf dans la chapelle gothique, tout vestige de peinture a disparu. Les trésors d'art se trouvent dans la cathédrale, bâtie également sur le rocher des Doms, et dans le musée Calvet, ainsi nommé du donateur qui a fait présent à la ville de ses précieuses collections, médailles, inscriptions, fragments antiques de sculpture et d'architecture, toiles et statues.

Des terrasses ombragées du jardin des Doms ou des « Seigneurs », on contemple l'une des plus belles vues de la France. Le Ventoux et d'autres montagnes élevées limitent l'horizon de leurs grandes masses bleuâtres ; à leur base s'étend la vaste plaine couverte d'oliviers et de mûriers, qui forment çà et là de véritables forêts ; des murailles blanches ou grisâtres aperçues au milieu de la verdure révèlent les villes et les bourgades éparses ; au

[1]

Superficie de Vaucluse.	Population en 1876.	Population kilométrique.
3,548 kilomètres carrés.	255,700 habitants.	72 habitants.

[2] Stendhal, *Mémoires d'un touriste.*

pied de la colline on voit s'enfuir l'eau rapide du Rhône, qui vient d'entourer de ses méandres la grande île de la Barthelasse, bordée de saules et de peupliers. En face sont les maisons et les remparts démantelés de Villeneuve, qu'un pont fameux, « bâti par le diable et par saint Bénézet, » unissait jadis à la vieille ville : ce fut, pendant plus d'un siècle, de 1188 à 1309, le seul pont construit sur le fleuve en aval de Lyon ; la crue de 1669 en emporta presque toutes les arcades ; il en reste seulement quatre qui se rattachent à la rive d'Avignon et portent encore une pittoresque chapelle. Un pont suspendu a remplacé la voie monumentale que Bénézet avait jetée de rive à rive.

Après avoir succédé pour un temps à la Rome catholique, Avignon, qui continua d'appartenir au pape jusqu'à la Révolution, se remplit de couvents de tout ordre dont les cloches carillonnaient incessamment : de là le nom « d'Isle sonnante » que lui donna Rabelais. Alors elle était morne et sans industrie ; l'herbe poussait dans ses rues étroites et tortueuses, recourbées dans tous les sens pour échapper au souffle du mistral. Mais devenue française, et le chef-lieu d'un département où l'agriculture a fait les plus grands progrès, Avignon a dû se mettre énergiquement au travail, et maintenant elle est une des premières cités du Midi comme lieu de manufactures et d'échanges. Elle dévide et file les soies qui proviennent des campagnes environnantes, construit des machines agricoles, expédie aux habitants de la plaine et de la montagne, jusqu'aux Alpes de la frontière italienne, tous les articles d'industrie dont ils ont besoin.

Les cultures de l'Avignonnais ont eu, comme celles des départements voisins, à subir bien des alternatives ; la maladie des vers à soie, puis le phylloxera « dévastateur », ont menacé de tarir la source principale des revenus de la contrée : en l'espace de quelques années on a vu les vignobles du département se réduire de 30,000 hectares à 3,000. A son tour, la production de la garance, qui a donné tant de valeur à la région des palus de l'Isle et d'Entraigues, jadis presque inutile, est réduite à peu de chose, non par l'effet d'un fléau naturel, insecte ou maladie, mais par une conquête de la science. Les chimistes ont appris à extraire directement de la houille une *alizarine* artificielle et les agriculteurs de Vaucluse, naguère endormis dans la jouissance du monopole, ne peuvent lutter contre les procédés modernes : de 13,500 hectares, produisant en 1862 plus de 30 millions de kilogrammes, la surface de Vaucluse cultivée en garance était tombée à 500 hectares en 1876. La statue du Persan Althen, dressée dans le jardin des Doms, et le village d'Althen-les-Paluds, au bord de la Sorgues, ne rappellera bientôt plus qu'une industrie du passé. Mais les eaux abondantes de la plaine permettent aux paysans de changer facilement leurs cultures, et l'on sait que déjà les plantations de chênes truffiers ont beaucoup modifié l'aspect des montagnes.

Les villes situées à la base du Léberon et des hauteurs de Vaucluse sont celles où l'abondance des eaux donne aux campagnes environnantes la plus grande splendeur de végétation. La noire cité de Cavaillon, où se voit encore une porte triomphale romaine, est entourée d'un immense jardin, que parcourent les canaux empruntés au Calavon et à la Durance ; l'Isle, le Thor reçoivent dans leurs champs le flot vivifiant de la fontaine de Vaucluse, divisée en « sorgues » et en « sorguettes » ; Pernes est arrosée par la Nesque ; Monteux et Carpentras ont leurs canaux. C'est bien injustement que le seul nom de Carpentras, éveille l'idée d'une petite ville de province, peuplée de bourgeois vaniteux et médisants ; il se trouve précisément que, toute proportion gardée, Carpentras est, parmi les villes de faible population, une de celles qui se distinguent le plus par l'industrie, l'amour de la science et des arts. Elle a bibliothèque et musée, et forme elle-même une sorte de musée par ses monuments, depuis l'arc de triomphe romain de l'ancienne Carpentoracte, aux puissants bas-reliefs représentant des guerriers, jusqu'à son bel hôtel de ville du dix-huitième siècle et à ses grands aqueducs. Carpentras est la patrie du chimiste Raspail.

Orange, l'ancienne Arausio et jadis le chef-lieu de la principauté d'où sortit la maison

de Hollande, est la sœur de Carpentras par le commerce et l'industrie ; plus favorisée par sa position sur la grande voie historique de la vallée du Rhône, elle possède deux monuments romains qui sont, chacun dans son espèce, les plus beaux et les mieux conservés de la France entière. Le théâtre, dont les gradins en hémicycle sont en partie creusés dans le roc de grès vert sur lequel s'appuie la ville, montre encore sa muraille extérieure dans son état primitif, et les pierres en saillie du couronnement pourraient recevoir les mâts qui tendaient autrefois le velarium au-dessus de sept mille spectateurs. L'arc de triomphe, jadis connu sous la désignation d'arc de Marius, à cause du nom d'un chef gaulois, Mario (Marion), qui se lit sur les armes d'un des trophées et ne saurait en conséquence se rapporter qu'à un vaincu, a été fort habilement restauré ; mais si la façade du midi a été profondément rongée par le vent de mer, celle qui regarde le nord n'a cessé de garder fidèlement ses trophées, ses bas-reliefs, ses inscriptions : l'effet produit par l'édifice est le même qu'à l'époque de Tibère, qui le fit dresser pour rappeler la défaite de Julius Florus et de l'Éduen Sacrovir. Quant aux autres constructions romaines d'Orange, il n'en reste que d'insignifiants débris ; elles ont servi au moyen âge à bâtir des églises et le château fort dont on voit les ruines au sommet du rocher : tous les déblais accumulés ont exhaussé de près d'un mètre le sol d'Orange. La petite ville de Vaison, la Vasio des anciens, qui se trouve dans le voisinage, à la base septentrionale des derniers contre-forts du mont Ventoux, est aussi en partie construite de fragments gallo-romains : des pierres tumulaires servent de seuil aux portes ; l'ancien pont jeté sur le torrent de l'Ouvèze et le quai qui le borde sont les seuls monuments antérieurs au christianisme qui aient échappé à la destruction : on y a trouvé l'unique monument de Bélus qui existe en France, et que l'on conserve maintenant au musée de Saint-Germain [1]. Malaucène, bourg industriel dont les usines diverses, filatures et papeterie, sont mises en mouvement par la puissante source de Grozeau (Grosse Eau), a les restes d'un aqueduc qui portait cette eau pure à Vaison ou à Orange. Quant aux deux autres villes de la région septentrionale du département. Bollène, bâtie dans les campagnes riveraines du Rhône, et Valréas, dans une enclave de la Drôme, elles ont gardé, du moins en partie, leurs vieilles murailles et leurs tours. Bollène possède de riches gisements d'argile plastique et des usines considérables de poteries, et Valréas est un marché fort actif, surtout pour les soies grèges.

La rive droite de la Durance, qui borde au midi le département sur un espace développé de plus de 200 kilomètres, est assez populeuse, quoique ses campagnes ne se composent, à l'est de Cavaillon, que d'une étroite bande de terrain dominée par les escarpements des montagnes. La ville de Pertuis, qui déroule au pied de son rocher un canal emprunté aux eaux de la Durance, a quelque industrie, malgré son éloignement des grandes voies de communication ; mais, au-dessus de la vallée, la culture et la population diminuent en raison de l'altitude. Une seule ville se trouve au cœur de la région montagneuse, l'ancienne cité romaine d'Apt, devenue chef-lieu d'un arrondissement. A quelques kilomètres en aval, un pont romain de trois arches, le pont Julien, traverse le Calavon. Apt possède des mines de soufre, les seules qui soient fructueusement exploitées en France, et des gisements de terres plastiques alimentant des fabriques de poteries fines [2].

[1] Charles Lenormant ; — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

[2] Communes les plus importantes du département de Vaucluse en 1876 :

Avignon.	38,000 hab.	Pertuis	5,650 hab.
Carpentras.	10,500 »	Bollène	5,500 »
Orange	10,200 »	Valréas	4,700 »
Cavaillon.	8,500 »	Pernes.	4,550 »
L'Isle	6,500 »	Sorgues.	4,100 »
Apt.	5,700 »	Monteux.	4,050 »

Les deux départements que parcourt la haute Durance sont la région la plus désolée, la plus pauvre, la moins peuplée de la France. Les villes y sont fort éloignées les unes des autres, et l'intérêt qu'elles présentent par leurs monuments ou leur histoire est bien moindre que celui des villes rhodaniennes, à cause de l'état de délaissement dans lequel elles se sont toujours trouvées par rapport aux grands faits de l'histoire : plusieurs n'ont d'importance qu'au point de vue administratif ou pour la garde des frontières. Le département le plus élevé, celui des Hautes-Alpes, a pourtant plus d'habitants que les Basses-Alpes, en proportion de son étendue : il doit sans doute cet avantage à la meilleure conservation de ses bois et de ses pâturages ; mais l'ensemble de ses cultures représente une moindre valeur, 35 millions seulement, d'après la statistique de 1862. Les ressources locales sont loin de suffire à la population et, sur la fin de l'automne, les émigrants annuels se dirigent en foule vers les villes de la plaine[1]. C'est le département de France où, par l'effet de la misère et d'une mauvaise hygiène, la vie moyenne est la plus courte[2].

Briançon, la grande citadelle dont les sept forts surveillent la frontière d'Italie et la route du mont Genèvre, est la plus haute ville de la vallée de la Durance et des Alpes françaises : après Montlouis, dans les Pyrénées-Orientales, c'est la ville de garnison la plus froide de France. Quelques-uns de ses forts, étagés sur les flancs de l'Infernet, de l'autre côté de la Durance, et réunis à la ville par un pont superbe, d'une seule arcade, sont même à une altitude beaucoup plus grande que ceux de Montlouis ; aussi la vie y est-elle des plus pénibles. Un petit faubourg industriel occupe les deux bords de la Durance au pied de la colline de Briançon ; mais tant que la contrée n'aura pas de communications plus faciles avec Marseille et l'Italie, elle restera relativement déserte. La beauté des grandes Alpes du Pelvoux et du Queyras, dont les Briançonnais voient les cimes denteler l'horizon lointain, commence à rendre le pays plus vivant pendant la saison des voyages.

En descendant de degré en degré les ressauts à travers lesquels la Durance s'est ouvert un chemin par une succession de défilés, la route vient passer au pied de la forteresse de Mont-Dauphin, puis à Embrun, naguère aussi place fortifiée. Ce chef-lieu d'arrondissement n'est d'ailleurs qu'une bourgade, dont le principal édifice est une prison et que dominent des montagnes nues, sillonnées de couloirs d'avalanches et de ravins torrentiels. Gap, le chef-lieu du département, la seule ville de quelque importance qui s'y trouve, semble aussi au premier abord être fort mal située, car elle est bâtie dans un cirque élevé (800 mèt.) à une dizaine de kilomètres de la Durance ; mais précisément au nord s'ouvre un des passages les plus faciles vers l'Isère par la vallée du Drac. Le bourg de Veynes, où se trouve la bifurcation des voies, est l'intermédiaire entre Grenoble et les villes du bas Rhône. Si les montagnes environnantes n'opposaient pas tant d'obstacles aux transports, surtout pendant l'hiver, Gap pourrait être un grand entrepôt de mines et de carrières, car il existe dans les environs de riches veines de métal et des couches du plus beau marbre blanc. Le chemin de fer qui relie maintenant Gap au reste de la France remontera la Durance vers Briançon et le mont Genèvre[3].

[1]

Superficie des Hautes-Alpes.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,590 kilomètres carrés.	119,100 habitants.	21 habitants.

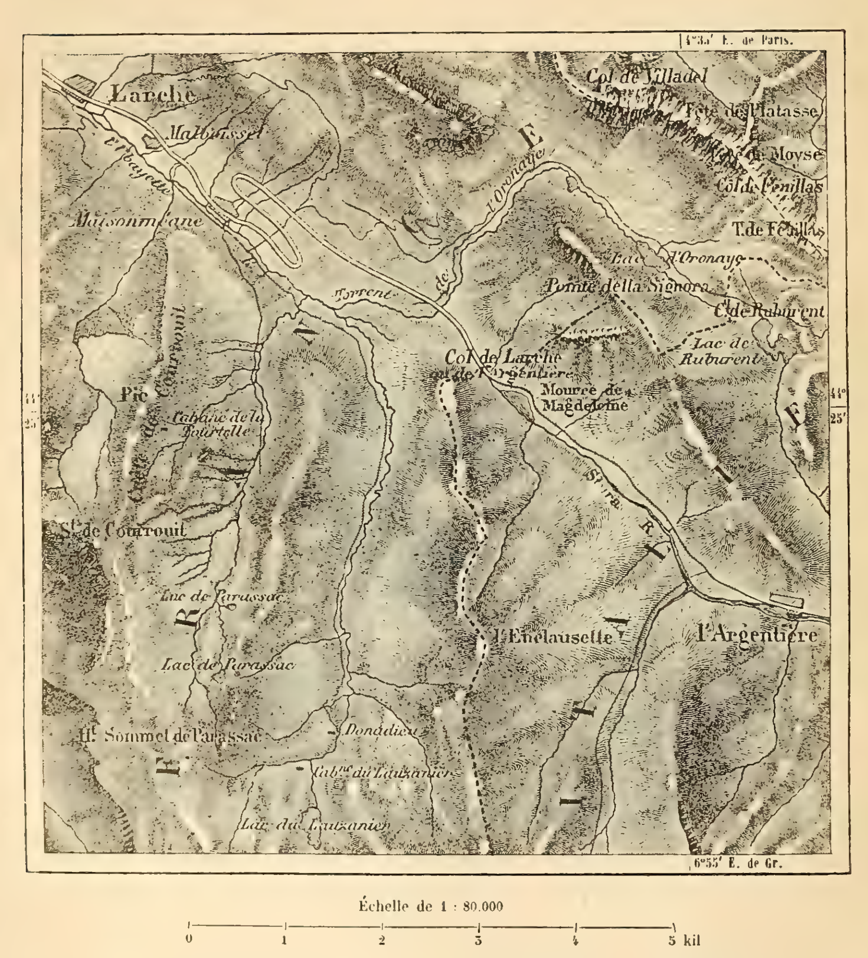
[2] Bertillon, *Démographie figurée de la France.*

[3] Communes les plus importantes des Hautes-Alpes :

Gap. . . . . 9,300 hab. | Briançon. . . . . 4,500 hab.
Embrun. . . . . 3,950 hab.

Les montagnes presque partout dénudées de la haute Provence forment le département des Basses-Alpes, celui de la France où les habitants sont le plus clair-semés, mais un de ceux qui pourraient s'enrichir et se peupler le plus rapidement si les pentes des monts étaient consolidées par les gazons et les bois. Le département appartient presque en entier au bassin de la Durance ; cependant le Var y pénètre du côté de l'est en amont de Puget-Théniers et reçoit quelques torrents des clus avoisinantes. Pour la densité de la population le département des Basses-Alpes est le dernier de la France[1].

N° 93. — COL DE LARCHE.



Échelle de 1 : 80.000

0 1 2 3 4 5 kil

L'arrondissement le plus montagneux de la région, celui qu'arrosent l'Ubaye et l'Ubayette, est aussi le moins peuplé, et quelques vallées y sont dans toute leur étendue absolument solitaires. Le chef-lieu, Barcelonnette, n'est qu'une longue rue entourée en partie de champs de pierres où les eaux débordées roulent avec fracas après les grandes pluies ; mais elle pourrait reprendre une certaine importance si la route internationale qui passe au col de Larche ou de l'Argentière, célèbre dans l'histoire des guerres du Milanais, était enfin terminée du côté de l'Italie. L'arrondissement de Sisteron, qu'arrose la Durance

[1]

Superficie des Basses-Alpes.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,954 kilomètres carrés	136,156 habitants.	20 habitants.



SISTERON. — ROCHER ET FAUBOURG DE LA BEAUME

Dessin de M. Sorrieu, d'après une photographie de MM. Cayol

unie au Buech, et dont le climat n'est pas aussi rude, est un peu moins désert, et la ville qui en est le chef-lieu a déjà l'aspect d'un petit bourg; elle est d'ailleurs fort pittoresque, grâce aux strates saillantes et presque redressées du rocher qui la domine, aux vieux murs de sa citadelle, à ses tours rondes laissées debout au milieu de la promenade, au pont d'une arcade jeté sur le défilé du torrent, entre la ville et le faubourg qui se blottit à la base des rochers.

Dans les limites du département, il ne se trouve qu'une autre ville voisine de la Durance, la gracieuse Manosque, située au pied d'une colline revêtue d'oliviers; le climat et les produits du sol y sont déjà ceux de la basse Provence. Manosque s'est enrichie par le commerce des vins, des huiles, des soies gréges, des fruits et possède en outre des fabriques diverses et des mines de lignite et de gypse. Par le mouvement des affaires, Manosque est certainement la ville la plus importante des Basses-Alpes, quoiqu'elle n'ait pas même rang de chef-lieu d'arrondissement. C'est l'ancienne bourgade féodale de Forcalquier, bâtie en amphithéâtre sur un coteau calcaire éloigné de la Durance, qui est devenue le centre administratif de cette partie des Basses-Alpes. Quelques curiosités archéologiques se font remarquer dans les villages de cette âpre contrée : on signale surtout, dans le bassin du haut Calavon, les deux ponts romains de Céreste et les ruines de l'abbaye de Valsainte.

Digne, le chef-lieu des Basses-Alpes, se trouve dans une vallée tributaire de la Durance; elle est située à une plus grande altitude (639 mètres) que Forcalquier et que Sisteron, dans une sorte d'entonnoir que parcourt la Bléonne, redoutable pendant ses crues, presque sans eau à l'époque des sécheresses. Les montagnes environnantes, d'où les pierres s'écroulent en débris, ne sont que pauvrement cultivées; néanmoins les pentes inférieures et les vallées sont en partie couvertes de vergers, dont les fruits, préparés par les confiseurs de Digne, sont renommés en France. Avant les guerres de religion, la ville était plus populeuse qu'aujourd'hui; elle s'accroît maintenant en importance, grâce à ses priviléges administratifs, aux progrès de la culture et à l'attraction de ses marchés; mais quoiqu'elle soit désormais rattachée par une ligne de fer au réseau français, il ne semble pas qu'elle puisse jamais prendre un rôle considérable, à cause, des multiples remparts de montagnes qui la séparent de l'Italie à l'est et au nord-est. Ses eaux thermales sulfureuses sont considérées comme très-efficaces.

La rivière du Verdon, appartenant presque en entier au département, par les deux rives dans son cours supérieur, en aval par sa rive droite, n'a point sur ses bords une seule ville digne de ce nom. Colmars est un bourg fortifié, que des montagnes, en partie boisées, dominent de toutes parts; Castellanne, entourée de rochers arides, n'est, malgré ses priviléges de chef-lieu d'arrondissement et les vieilles tours crénelées de son enceinte, qu'une bourgade insignifiante; mais les environs sont fort curieux à cause de leurs sources, de leurs grottes, de leurs fossiles. Le « Roc de Castellanne », énorme promontoire blanchâtre que l'on voit se dresser à une centaine de mètres de hauteur au-dessus de la ville, est un lieu classique pour les géologues. Quant à l'ancienne ville de Riez (Colonia Augusta Reiorum), située non dans la vallée du Verdon, mais au bord d'un de ses petits affluents de droite, elle a gardé quelques monuments de l'époque gallo-romaine : on a retrouvé aussi divers débris antiques à Valensoles, ainsi qu'aux thermes salins et sulfureux de Gréoulx, situés sur la rive droite du Verdon, à une dizaine de kilomètres de son confluent avec la Durance. Une ancienne inscription nous dit que ces eaux étaient consacrées aux « Nymphes de Gréoulx » (Nymphis Griselicis)[1].

[1] Communes les plus importantes des Basses-Alpes, en 1876 :

Digne.	7,200 hab.	Sisteron.	4,300 hab.
Manosque.	6,150 »	Valensoles.	3,050 »

La Drôme, affluent direct du Rhône, donne son nom au département qu'elle traverse de l'est à l'ouest et dans les limites duquel elle a son cours entier; mais d'autres rivières, l'Isère, le Roubion et le Jabron, l'Aygues, l'Ouvèze, arrosent aussi la contrée, et dans les montagnes de l'est quelques torrents descendent vers le Buech, grand tributaire de la Durance. Le département de la Drôme appartient à l'ancien Dauphiné; seulement quelques districts du sud se rattachaient à la Provence. Le Rhône, qui le limite à l'ouest sur une longueur de 125 kilomètres, le sépare du département de l'Ardèche. De l'une à l'autre rive, les deux pays opposés se ressemblent. Le climat est le même, les productions se succèdent suivant le même ordre dans les vallées, sur les pentes moyennes, sur les montagnes; la plupart des villes ont aussi des industries similaires. Toutefois les massifs des Alpes de la Drôme sont plus élevés, plus froids, plus souvent obstrués de neiges que les montagnes du Vivarais; aussi la population moyenne y est-elle beaucoup moins dense[1].

L'arrondissement méridional de la Drôme, qui confine à Vaucluse et aux Basses-Alpes, a pour chef-lieu la petite ville de Nyons, située au bord de l'Aygues, dans une large plaine, mais à l'issue d'un long et obscur défilé, d'où s'échappe régulièrement pendant les nuits le vent froid dit *pontias*[2]. Avant le terrible hiver de 1829, les oliviers faisaient la grande richesse de Nyons; ils ont été presque partout remplacés par les vignobles, qui à leur tour viennent d'être en partie détruits par le phylloxera. Les riches campagnes du Tricastin, ainsi nommées, dit-on, des trois châteaux de l'ancienne ville gallo-romaine de Saint-Paul (Augusta Tricastinorum), étaient attaquées dès 1869 par le redoutable insecte.

Montélimar, fort bien située à proximité du Rhône, à la jonction des larges vallées qu'arrosent et dévastent parfois le Jabron et le Roubion, est la ville la plus importante que traverse le chemin de fer de la Méditerranée entre Valence et Avignon. Ce chef-lieu d'arrondissement est un marché de produits agricoles et l'entrepôt des draps, des soieries et autres articles de fabrication industrielle expédiés par la ville de Dieu-le-Fit, située dans le haut bassin du Jabron et peuplée en grande partie de protestants. Dieu-le-Fit et Montélimar possèdent l'une et l'autre des eaux minérales acidulées que l'on emploie avec succès contre diverses maladies. C'est dans l'arrondissement de Montélimar que s'élève, sur un haut rocher dominant la vallée du Lez, le somptueux château de Grignan, illustré par le séjour de Mme de Sévigné, et possédant encore les livres, les tableaux, les objets d'art qui s'y trouvaient au dix-septième siècle. Les hauteurs qui s'élèvent au nord et au nord-ouest de Grignan sont couvertes de belles forêts, dont l'une, celle d'Aiguebelle, cache dans une vallée un grand couvent de trappistes.

Le bassin de la Drôme, malgré son importance hydrologique et son étendue de plus de 2,000 kilomètres, n'a dans ses limites aucune ville considérable. Die, capitale de l'ancien Diois, chef-lieu de l'arrondissement moderne, est maintenant une cité délaissée, quoiqu'elle ait eu déjà par deux fois un rôle assez notable, d'abord à l'époque gallo-romaine, quand elle était spécialement consacrée à Cybèle, la bonne déesse (Dea), dont elle garde le nom à peine modifié, puis aux temps qui précédèrent la révocation de l'édit de Nantes, quand l'industrie des étoffes y était encore dans toute son activité. Actuellement la ville des bords de la Drôme la plus populeuse et la plus riche en manufactures diverses est Crest, située à 20 kilomètres à peine de l'issue de la vallée et dominée par une haute tour quadrangulaire qui servit fréquemment de prison d'État pour les protestants et les condamnés politiques. L'issue même de la vallée est gardée par les deux bourgs jadis

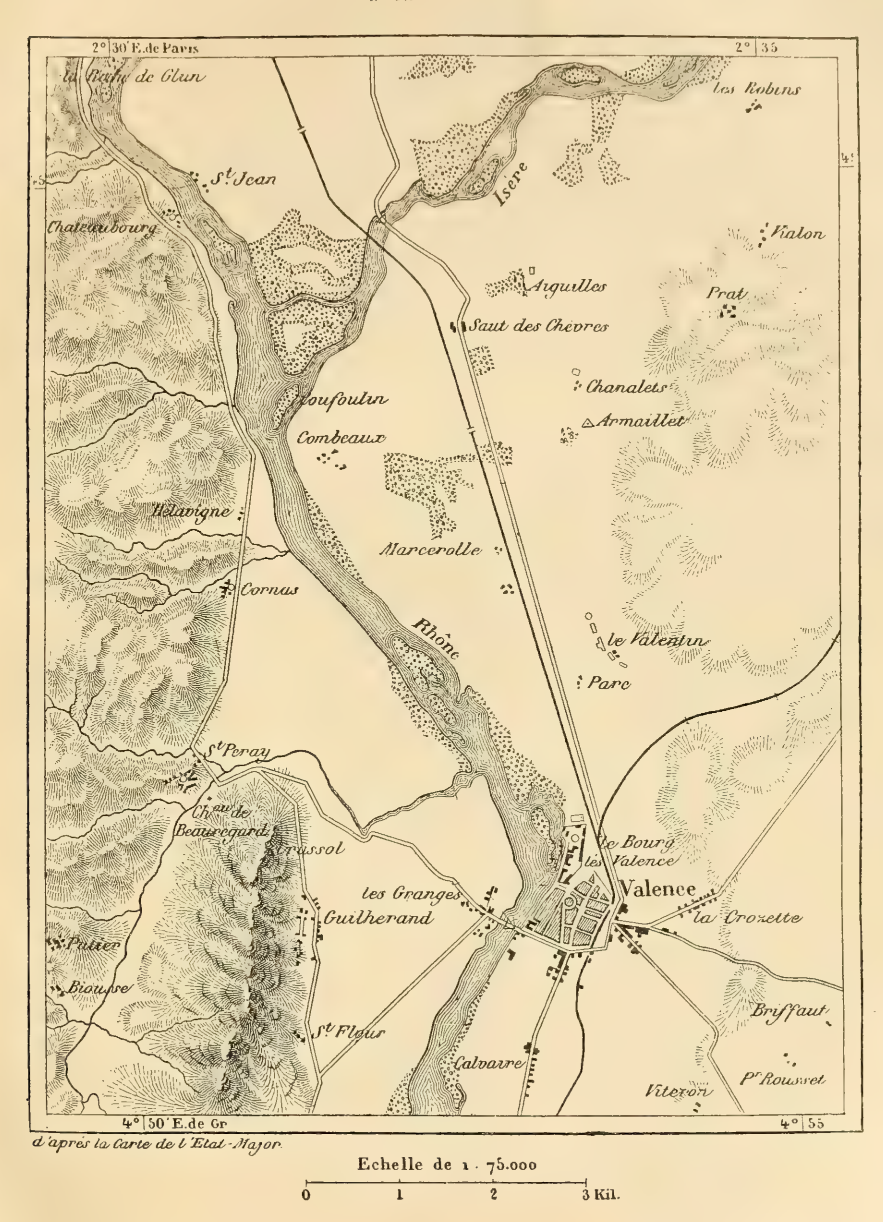
[1]

Superficie de la Drôme.	Population en 1876.	Population kilométrique
6,522 kilomètres carrés.	321,750 habitants.	49 habitants.

[2] Scipion Gras, *Statistique minérale de la Drôme.*

fortifiés de Livron et de Loriol, qui grandissent en importance, grâce aux deux embranchements de chemin de fer qui se détachent en cet endroit de la grande ligne vers Crest et vers Privas et Alais.

N° 94. — VALENCE.



Valence, le chef-lieu de la Drôme, peut être considérée comme située géographiquement à la jonction du Rhône et de l'Isère, car si ce puissant tributaire du grand fleuve débouche dans le Rhône à 6 kilomètres au nord de la ville, la berge d'érosion qui limite la zone des grandes crues vient précisément se terminer au-dessus de Valence. Il est donc

naturel qu'une ville considérable se soit établie au point de réunion des deux importantes vallées : depuis les origines de l'histoire des Gaules, Valence a fait parler d'elle, et même au treizième siècle, elle fut assez puissante pour se constituer en « confrérie » indépendante. Elle est maintenant, avec la commune limitrophe de Bourg-lès-Valence, une ville industrielle active, possédant d'importantes fabriques d'étoffes diverses, d'autres manufactures et de grands entrepôts de denrées. La ville de Chabeuil, à quelques kilomètres au sud-est, dans la plaine de Valence, possède aussi plusieurs usines ; mais le grand centre industriel de la contrée est Romans, dans un bassin agricole d'une rare fertilité qu'arrose la basse Isère et dont le canal de la Bourne accroîtra la surface. Dès le quatorzième siècle. les draps fabriqués à Romans étaient fort appréciés ; de nos jours, Romans et le quartier de Bourg-de-Péage, situé sur la rive opposée de l'Isère, s'occupent aussi de la filature des soies et des cotons, de la préparation des feutres et des cuirs.

Au nord du confluent de l'Isère, la ville de Tain, faisant face à Tournon, située sur l'autre rive du Rhône, occupe une position analogue à celle de Valence : elle est à l'extrémité septentrionale de la plaine formée par le confluent de l'Isère et du Rhône, près des fameux coteaux de l'Ermitage, exposés à toute la force des rayons du midi. Ce promontoire granitique, sorte d'îlot entouré de formations récentes et recouvert d'une mince couche de terre d'apparence ingrate, était devenue, grâce à ses vignobles, une des richesses les plus précieuses de la France agricole ; avant l'invasion du phylloxera, l'hectare de terrain s'y vendait jusqu'à 60,000 francs. D'après la légende, le plant des vignes de l'Ermitage aurait été rapporté de Chiraz par un ermite

Au nord de Tain, le département de la Drôme n'a plus qu'une petite ville, l'industrieuse Saint-Vallier ; plus au nord, est la station fort importante de Saint-Rambert, où se croisent quatre chemins de fer. L'ancien bourg fortifié de Moras est dans l'intérieur des terres[1].

La partie septentrionale du Dauphiné, devenue le département de l'Isère à cause de la rivière qui la traverse, est occupée surtout par des massifs de montagnes : Belledonne, les Grandes-Rousses, l'Oisans, la Grande-Chartreuse, le Vercors, le Lans, le Dévoluy, se trouvent en entier ou partiellement dans les limites de l'Isère : à l'ouest et au nord seulement, le sol s'abaissant graduellement vers le Rhône en terrasses nivelées jadis par les glaciers, offre dans presque toute son étendue des terrains favorables à la culture. Quoique la population de l'Isère se compose en majorité de cultivateurs du sol, les terres labourables, y compris les prés et les vignes, n'atteignent pas même la moitié de la superficie totale ; le cinquième du territoire se compose de landes et de rochers. Les bois occupent une superficie à peu près égale, et, sur les montagnes, de beaux pâturages bien utilisés par les habitants des vallées ont donné une grande importance à l'élève du bétail et à la fabrication des fromages. L'Isère est aussi un département minier et naguère encore on y exploitait des veines aurifères[2] ; mais de nos jours les mines les plus importantes sont celles de houille et d'anthracite, et le métal traité dans le plus grand

[1] Communes les plus importantes de la Drôme en 1876 :

Valence (avec Bourg-lès-Valence).	27,000 hab.	Dieu-le-Fit.	4,050 hab.
Romans (avec Bourg-de-Péage).	17,750 »	Die.	3,850 »
Montélimar.	11,950 »	Moras.	3,750 »
Crest.	5,600 »	Loriol.	3,700 »
Livron.	4,400 »	Nyons.	3,600 »

[2] 1862. Production de l'or dans le dép. de l'Isère. 765 kilogrammes ; valeur, 2,600,000 fr.



GRENOBLE ET LES ALPES DE BELLEDONNE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Margain et Jager

nombre d'usines est le fer. Le département accroît aussi notablement ses ressources par les filatures de soie, la fabrication des étoffes diverses, des gants, des feutres et surtout celle des papiers ; pour cette dernière industrie, l'Isère est la région la plus importante de la France[1]. Enfin, les eaux minérales du département ont aussi une réelle valeur économique par le nombre considérable d'étrangers qu'elles attirent dans le pays. Plus étendue que ne le sont en moyenne les circonscriptions analogues, l'Isère a, malgré son territoire montagneux, une densité de population quelque peu supérieure à celle du reste de la France : elle le doit à la fertilité des vallées du Graisivaudan, de la basse Isère, de la Bourbre, du Rhône, ainsi qu'au voisinage de Lyon, la grande métropole de la contrée[2].

Il n'y a point de villes dans cette longue avenue de montagnes, d'un aspect si grandiose, que forme la vallée de l'Isère entre la plaine de Montmélian et le bassin de Grenoble. Allevard, le bourg le plus important de cette région des montagnes dauphinoises, se trouve dans la petite vallée latérale du Bréda. Ses eaux sulfureuses et iodées sont fort appréciées pour le traitement d'un grand nombre de maladies et sa grande usine métallurgique produit des fers excellents. Les thermes d'Allevard sont choisis par beaucoup de voyageurs comme lieu de rendez-vous pour l'escalade des montagnes du groupe de Belledonne.

Grenoble, qui garde le nom, légèrement modifié, de Gratianopolis donné au *vicus* de Cularo, habité par les anciens Allobroges, est encore bien mieux située qu'Allevard comme centre d'excursion dans les montagnes. De ses jardins et des forts qui dominent les hauteurs environnantes, on contemple un cercle d'horizon où les cimes succèdent aux cimes, les unes calcaires, les autres granitiques, offrant la plus grande variété d'aspect par la forme de leurs arêtes ou de leurs croupes. Quoique entourée de toutes parts en apparence par un amphithéâtre de montagnes, Grenoble est néanmoins fort bien située pour la facilité des communications. L'Isère et le Drac, qui se rencontrent dans son bassin, offrent par leurs vallées des chemins naturels que les populations ont de tout temps suivis dans leurs migrations ou dans leurs guerres : c'est là que passa l'armée d'Hannibal remontant vers la haute Durance par le col du Lautaret. La plaine où s'unissent les deux torrents est assez large pour qu'une grande ville puisse s'y établir facilement ; il est vrai que les deux cours d'eau ont fréquemment débordé et parfois les habitants ont pu craindre d'être emportés avec leurs demeures.

Ville prospère et grandissant rapidement en population, Grenoble est aussi l'une de celles qui tiennent le plus à ne pas tomber dans la torpeur intellectuelle reprochée à tant de villes de province. Elle a l'une des plus riches bibliothèques et l'un des plus précieux musées de la France ; elle possède également de belles collections d'histoire naturelle et d'archéologie, des facultés universitaires et des écoles fréquentées. L'industrie de Grenoble est active. La ganterie y a pris une importance exceptionnelle, et plus de 20,000 personnes sont occupées dans la ville et dans les villages environnants à la préparation, à la découpure des peaux et à la piqûre des gants ; pour ces objets de mode, Grenoble gouverne le marché français. La capitale du Dauphiné s'occupe aussi de la fabrication des ciments, des chanvres, des chapeaux de paille, des liqueurs. Le faubourg industriel grandit à l'ouest, autour de la gare, assez rapidement pour qu'il ait fallu songer à l'accroissement de l'enceinte, en rattachant à la ville toute la péninsule du confluent entre l'Isère et le Drac ; une nouvelle Grenoble s'établit à côté de l'ancienne dans la plaine livrée jadis aux débordements des eaux torrentielles. Quant au faubourg de la rive droite

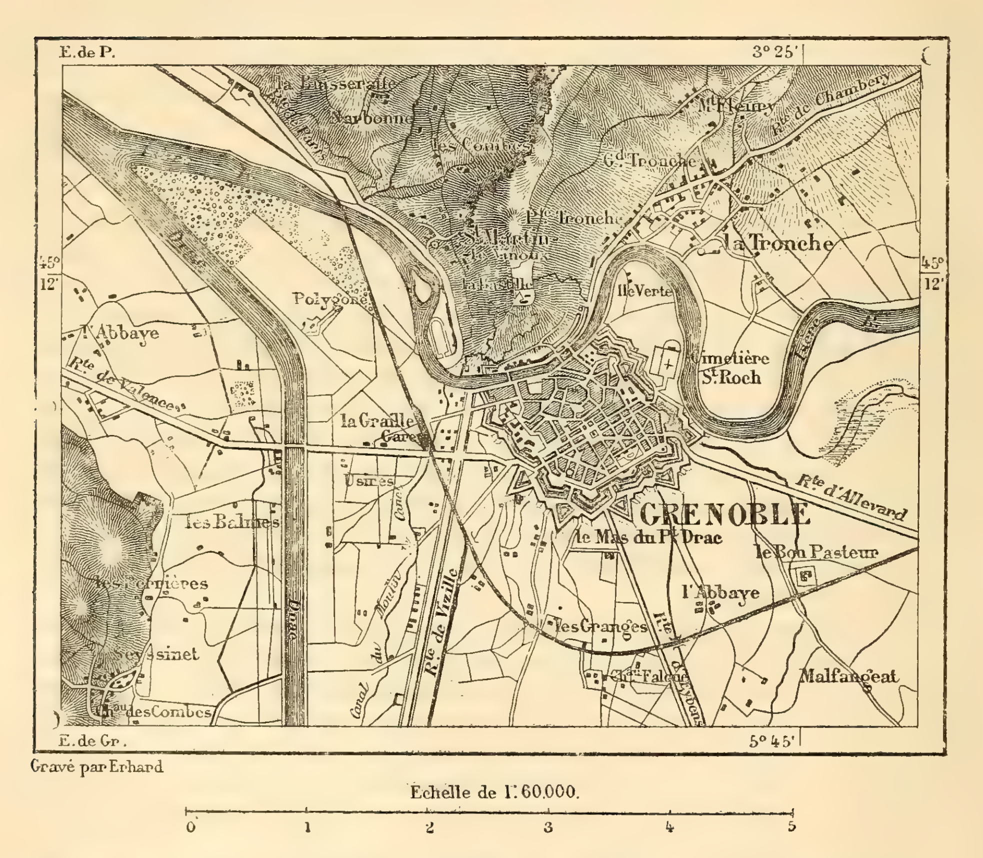
[1] 1873. Production du papier dans l'Isère : 105,650 quint. métr. Valeur, 10,565,000 francs.

	Superficie de l'Isère.	Population en 1876.	Population kilométrique.
[2]	8,289 kilomètres carrés.	581,099 habitants.	69 habitants.

de l'Isère, il ne peut grandir, resserré qu'il est entre le quai du torrent et l'escarpement de la montagne que hérissent les forts de la Bastille ; mais à l'est, le village de la Tronche, où se trouve une des grandes pépinières de la France, s'étale largement dans la plaine.

Les hautes vallées du Drac et de la Romanche, dont Grenoble garde l'issue, n'ont point de groupes de population considérables ; mais parmi les petites villes qui s'y trouvent, plusieurs sont fort connues et méritent de l'être. Vizille, sur la Romanche, près du confluent de ce torrent avec le Drac, a de nombreuses manufactures, fabriques d'étoffes imprimées, de foulards, de crêpes, de taffetas, de soieries, filatures de coton, fonderie ;

N° 95. — GRENOBLE.



Gravé par Erhard

Echelle de 1: 60.000.

0 1 2 3 4 5

là se trouve le fameux château du connétable de Lesdiguières, où commença, dès le mois de juillet 1788, le premier acte de la Révolution française, quand les représentants des municipalités dauphinoises décidèrent le refus de tout impôt non voté par les états généraux. La Mure, ancienne place forte des huguenots, bâtie à près de 900 mètres d'altitude sur le froid plateau de la Matheysine, que limitent de trois côtés des gorges semblables à des précipices, a pris une certaine importance, grâce à ses mines d'anthracite activement exploitées, à ses fabriques de ciment, à ses clouteries. Le Bourg-d'Oisans, capitale des hautes vallées de la Romanche et du Vénéon, n'a qu'une faible industrie, et ses anciennes mines d'or sont abandonnées, mais ses marchés ont une grande importance pour toute la région des montagnes. Enfin, il faut citer aussi comme se trouvant dans le cercle dont Grenoble est le centre naturel, le bourg d'Uriage, dont les eaux salines

sulfureuses attirent chaque année plusieurs milliers de malades, et le célèbre couvent de la Grande-Chartreuse, bâti dans un vallon boisé, entre des montagnes que l'on admire à bon droit à cause de la variété, de la grandeur et du charme de leurs sites. On sait que le couvent de la Chartreuse est un centre très-important pour la fabrication des liqueurs.

L'Isère ne baigne point de ville importante à l'endroit où, sortie du défilé de Voreppe, elle se recourbe au sud-ouest dans la direction de Valence. Toutefois la tête du delta géologique où se séparent les deux vallées de l'Isère, l'une qui est abandonnée depuis l'époque glaciaire, l'autre que parcourent maintenant les eaux, est indiquée par la ville de Voiron, située à 8 kilomètres au nord du cours actuel de la rivière. Voiron a l'avantage de se trouver au point de jonction naturel des routes de Lyon, de Vienne et de Valence; aussi est-elle devenue fort commerçante, et les eaux de sa petite rivière, la Morge, font mouvoir les roues d'un grand nombre d'usines, papeteries, aciéries, tanneries, fabriques d'étoffes. La ville de Rives, située plus à l'ouest, sur le plateau de la Bièvre, est aussi fort industrieuse; elle possède une papeterie fameuse, des aciéries, des filatures, et, dans les environs, presque tous les paysans ont des métiers à tisser sur lesquels ils fabriquent les étoffes connues sous le nom de « toiles de Voiron ». La Côte-Saint-André, bâtie sur le même plateau, possède également des manufactures, surtout de bougies et de liqueurs. Quant aux villes situées dans la vallée actuelle de l'Isère, en aval du défilé de Voreppe, Tullins, Vinay, Saint-Marcellin, elles doivent leur principale richesse à l'extrême fertilité de leurs campagnes. Saint-Marcellin, célèbre par ses fromages, est un chef-lieu d'arrondissement.

La partie du département que borne le Rhône à l'ouest a pour capitale la ville fort animée de Vienne, la deuxième de l'Isère par le nombre des habitants, mais la première par les souvenirs historiques et les restes du passé, aussi bien que par l'activité manufacturière. Vienne était déjà une cité populeuse avant l'époque romaine; Colonia Julia Viennensium devint puissante au temps des Césars, et couvrit un espace considérable, non-seulement sur la rive gauche du Rhône, dans les vallées tributaires de la Gère et du Véga et sur les coteaux avoisinants, mais aussi sur la rive droite du fleuve, où se trouve de nos jours le petit village de Sainte-Colombe. Vienne était alors le point de départ de quatre grandes voies romaines. Un temple bien conservé, dont l'inscription réparée célèbre le « divin Auguste » et la « divine Augusta » (Livie), deux arcades des portiques du Forum, une pyramide dite le « Plan de l'Aiguille », des aqueducs encore utilisés, des restes de murailles, de pavés, de monuments divers, enfin les débris antiques réunis dans le musée, témoignent de la splendeur de Vienne avant la période des invasions barbares. En 1789, la population de Vienne n'était plus que de 10,000 habitants. Depuis cette époque elle a presque triplé, grâce à l'accroissement de l'industrie; peu de rivières sont mieux utilisées que la Gère pour le travail des usines : sur une longueur de plusieurs kilomètres, elle est bordée de fabriques de draps, de filatures de soie et de laine, de teintureries, de tanneries, de papeteries; en outre, des centaines d'établissements industriels, verreries, fonderies, ateliers métallurgiques, emploient le charbon que leur expédient les houillères du bassin de Saint-Étienne.

Plusieurs villages industrieux et peuplés occupent au nord-est et à l'est de Vienne les plaines caillouteuses qui s'élèvent de degré en degré vers la base des monts; mais on ne rencontre de véritable ville que dans la large vallée, en grande partie marécageuse, où coule aujourd'hui la Bourbre. Là se trouve Bourgoin, qui possède avec son faubourg de Jallieu, constitué en commune spéciale, quelques usines, surtout des moulins et des fabriques de cardes; en outre, les tourbières de la Bourbre, dont la contenance est évaluée à 15 millions de tonnes par M. Charles Lory, fournissent chaque année environ 500,000 quintaux métriques de combustible. Bourgoin est le véritable chef-lieu industriel et com-

mercial de l'arrondissement dont la petite ville de la Tour-du-Pin a la direction administrative[1].

Le nom de Savoie, qui s'appliquait naguère à toute la partie du royaume de Sardaigne située sur le versant occidental des Alpes, n'appartient plus qu'à une moitié de ce territoire, depuis qu'il a été cédé à la France, en 1860. Le département de la Savoie se divise naturellement en trois régions. La Savoie proprement dite, où se trouvent le bassin de Chambéry et le lac du Bourget, verse ses eaux directement au Rhône; la Tarentaise, à laquelle on peut joindre l'ancien district dit de la Haute-Savoie, est formée par la vallée de la haute Isère; la Maurienne est la vallée de l'Arc, le grand affluent de l'Isère qui se développe en croissant, au sud des monts de la Tarentaise. Une partie considérable de la Savoie consiste en cimes couvertes de neiges et en roches infertiles. Les cultures ne comprennent guère que le tiers de la superficie départementale; mais entre les champs cultivés et les pentes à climat polaire s'étend la région des pâturages, dont l'herbe fine et savoureuse, transformée en lait, en fromages, en viande, est l'une des grandes richesses de la Savoie. La population de la contrée s'occupe principalement d'agriculture et de l'élève des bestiaux de la race « tarine » ; en outre, quelques industries prospèrent dans les villes de la plaine, et le département a l'avantage de posséder l'une des plus importantes voies de communication internationale, le chemin de fer dit du « mont Cenis ». Quoique les montagnes désertes occupent une part si notable de la Savoie, les habitants y sont beaucoup plus nombreux que dans les Hautes et les Basses-Alpes : la cause en est à la nature des roches, qui ne s'éboulent pas aussi facilement, à la plus grande humidité du climat, au meilleur aménagement des pâturages et des forêts, et sans doute aussi au rôle d'intermédiaire commercial entre la France et l'Italie, qui appartient depuis tant de siècles à la Savoie. Cependant le pays ne peut nourrir tous ses enfants, et le mouvement annuel d'émigration est si considérable, que le nom de « savoyard » est souvent appliqué dans le langage usuel à tous les gagne-petit descendus des montagnes dans les grandes villes de la plaine. M. Hudry Menos évalue à 5 millions de francs par année la somme totale que les 25,000 Savoyards qui s'expatrient pour un temps rapportent chaque été dans le pays. Ils emploient ces profits à l'achat de petits coins de terre[2].

La Savoie n'a qu'une seule ville digne de ce nom, Chambéry, jadis capitale d'un duché et maintenant chef-lieu du département. Outre son ancien château et sa cathédrale, Chambéry a divers édifices et des établissements qui témoignent de sa prééminence sur les autres villes de la Savoie, une académie, une société des arts et des sciences, un musée d'art et d'histoire naturelle, un jardin botanique; mais si les étrangers s'arrêtent à Chambéry, c'est à cause des beaux sites que présentent les montagnes environnantes, ou seulement pour visiter la campagne des Charmettes, à laquelle le séjour de Rousseau a fait une si grande célébrité. Il manque toujours à Chambéry d'être rattachée directement au réseau

[1] Communes les plus importantes de l'Isère en 1876 :

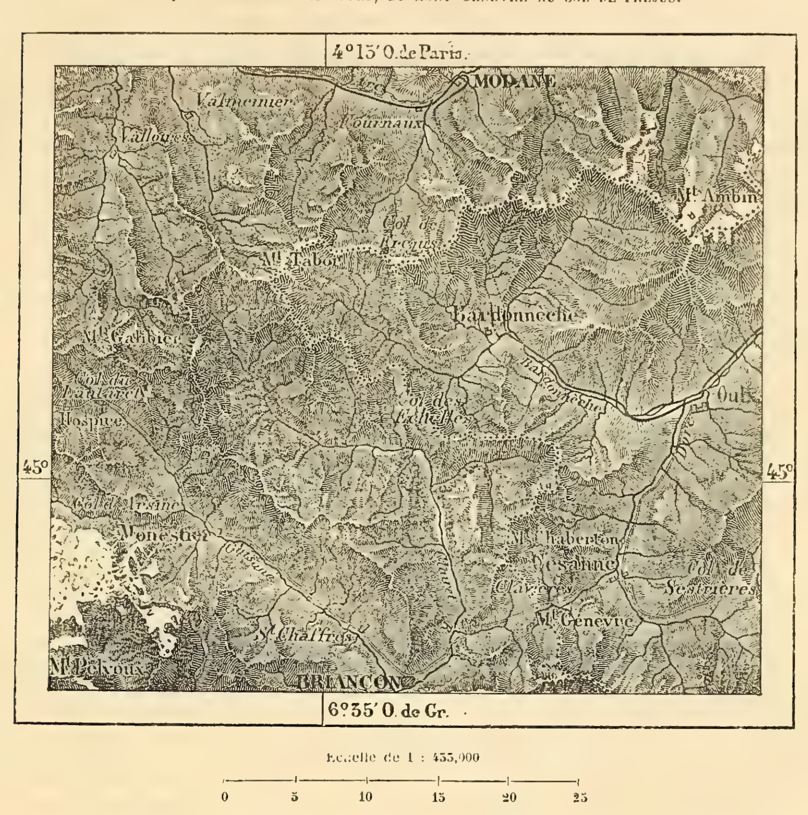
Grenoble	45,425 hab.	Vizille	3,900 hab.
Vienne	26,500 »	La Mure	3,550 »
Voiron	11,050 »	Saint-Marcellin	3,300 »
Bourgoin (avec Jallieu)	8,850 »	Saint-Jean-de-Bournay	3,180 »
Tullins	4,900 »	La Tour-du-Pin	3,150 »
La Côte-Saint-André	4,300	Allevard	3,050 »

Superficie du département	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,914 kilomètres carrés.	268,361 habitants.	45 habitants.

des chemins de fer par une ligne passant au-dessous du mont de l'Épine à la Motte-Servolex : pour se rendre à Lyon, les voyageurs ont encore à faire un détour, soit par Culoz, soit par Grenoble. Au sud de la ville, le village de Cognin possède d'importantes fabriques de tissus, foulards et couvertures. Les gazes de Chambéry sont aussi fort appréciées. L'industrie des soieries, en Savoie, se fait pour le compte des maisons lyonnaises.

Dans les environs mêmes de Chambéry, vers le sud-est, jaillit l'eau sulfurée iodique de Challes, que les médecins apprécient fort à cause de l'iode et du brome qu'elle contient ; mais des sources bien autrement célèbres coulent dans une vallée, à l'est du lac du Bourget : ce sont les fontaines thermales sulfureuses qui ont fait d'Aix-en-Savoie la ville

N° 95. — PASSAGES DES ALPES, DU MONT GENÈVRE AU COL DE FRÉJUS.



Échelle de 1 : 435,000

0 5 10 15 20 25

de guérison la plus fréquentée de toutes les Alpes françaises. Un petit arc funéraire qu'éleva de son vivant un certain Campanus, des restes d'autres édifices et quelques sculptures recueillies dans un musée sont les restes de la ville gallo-romaine. De nos jours, des villas, des châteaux de plaisance épars dans les environs de la ville et de sa voisine Marlioz, où jaillissent aussi des sources minérales, attestent la faveur soutenue dont les bains d'Aix jouissent auprès des étrangers. Au fort de la saison, la population normale est triplée. On voit alors des barques nombreuses glisser à la surface du lac du Bourget, et les promeneurs vont en foule visiter, sur une terrasse de la rive occidentale, l'abbaye de Hautecombe, où se trouvent les tombeaux des princes de Savoie.

Au sud-est de Chambéry, le chemin de fer des Alpes pénètre dans la vallée de l'Isère, près de Montmélian et de sa forteresse célèbre, souvent assiégée, souvent prise, qui sur-

veillait les approches du Graisivaudan ; puis, au delà de Saint-Pierre-d'Albigny, où des Lyonnais ont fondé une grande manufacture de taffetas, la voie se recourbe au sud pour remonter les bords du torrent d'Arc. Dans un vallon latéral est la petite ville de Saint-Jean-de-Maurienne, devenue chef-lieu d'arrondissement : c'est la capitale de la Maurienne, dont les bourgs et les villages se succèdent à l'ouest jusqu'à Bonneval, au pied du col de l'Iseran, presque toujours obstrué de neiges. Les deux bourgades les plus connues de la vallée sont Modane, à l'entrée du grand tunnel des Alpes, et Lans-le-Bourg, à l'endroit où commencent les grands lacets d'ascension de la route du mont Cenis.

La haute vallée de l'Isère, moins âpre que la Maurienne, plus riche en pâturages et en forêts, est aussi plus populeuse ; mais, chose curieuse, les habitants y sont beaucoup plus petits, la taille des conscrits y est en moyenne de 6 centimètres plus faible que dans les autres parties de la Savoie. Il est probable que les gens de la Tarentaise sont distincts de leurs voisins par l'origine : ils ont les cheveux plus noirs, l'esprit plus vif, et ressemblent à des méridionaux. On les considère comme les descendants des Ceutrons dont parlent les auteurs anciens. Deux bourgs du haut bassin de l'Isère ont été désignés comme chefs-lieux d'arrondissement, Albertville, situé sur l'Arly, dont la vallée offre le chemin le plus facile vers Sallanches et tout le Faucigny, et Moûtiers, bâti au confluent de l'Isère et du Doron. Cette bourgade de deux mille habitants possède des sources salines produisant en moyenne 9,500 quintaux métriques de sel. A la source même, située au village de Salins, s'élève un établissement thermal ; plus avant dans la vallée du Doron, jaillissent les eaux sulfureuses de Brides, d'autant plus fréquentées que le pays environnant offre des sites remarquables, défilés sauvages, rochers abrupts, névés et glaciers[1].

Le département de la Haute-Savoie, qui comprend toute la partie septentrionale des Alpes françaises, se divise en plusieurs provinces naturelles dont les noms sont toujours employés par la population de la contrée. Le Génevois est la partie de la Haute-Savoie qui s'incline à l'ouest vers le Rhône, et que la disposition de ses montagnes parallèles fait ressembler aux départements du Jura. Le Faucigny est la région des grandes Alpes que parcourt le torrent d'Arve, et que domine à l'est la puissante masse du mont Blanc ; enfin le Chablais, que les traités de 1815 avaient neutralisé pour les opérations militaires, tout en le cédant à l'Italie, est formé par le massif de montagnes, les plateaux avancés et les plaines que limite au nord le lac Léman, entre les deux cantons suisses de Genève et du Valais. Occupée par une grande étendue de neiges, de rochers et de froids pâturages, la Haute-Savoie n'a guère qu'une moitié de sa surface utilisable pour les cultures et les prairies ; néanmoins les productions agricoles, l'élève des races de bétail tarine et suisse et la fabrication des fromages jointes aux ressources de l'industrie[2], aux profits du commerce et de l'émigration, suffisent pour nourrir une population relativement considérable, presque égale à celle du reste de la France par la densité[3].

La partie méridionale de la Haute-Savoie est arrosée par les eaux du Fier. Sur cette rivière torrentielle il n'y a point de ville, à moins que l'on ne donne ce nom à la bourgade de Thones ; mais le chef-lieu du département se trouve sur les Thioux, principal

[1] Communes urbaines les plus importantes de la Savoie en 1876 :

Chambéry	18,550 hab.	La Motte-Servolex	3,400 hab.
Albertville	4,750 »	Saint-Pierre-d'Albigny	3,250 »
Aix-les-Bains	4,400 »	Saint-Jean-de-Maurienne	3,100 »

[2] Production de la Haute-Savoie en lait, beurre et fromages en 1875, d'après Barbier : 14,500,000 fr.

	Superficie du département.	Population en 1876.	Population kilométrique.
[3]	4,312 kilom. carrés.	273,801 habitants.	63 habitants.

affluent du Fier, formé par le trop-plein du grand lac d'Annecy : une étroite plaine d'alluvions, naguère marécageuse, sépare les rives du lac et celles de la rivière. Annecy occupe donc la position géographique normale des villes maîtresses d'un bassin lacustre : elle est placée à l'extrémité inférieure du lac et sur les eaux de sortie, précisément à l'endroit où les communications rencontrent le moins d'obstacles ; la ville antique, dont on a retrouvé quelques vestiges, était plus à l'est, sur la colline que contournait jadis l'émis-



N° 97. — THONON ET LE DELTA DE LA DRANSE.

--------- Profond. mesurées par M. Gosset. .... Profond. évaluées d'après les mesures de de la Bèche, par F. Forel.

saire du lac : le village situé sur l'emplacement de l'ancienne ville porte le nom d'Annecy-le-Vieux; on y a trouvé des monuments romains en assez grand nombre. L'Annecy de nos jours, libre de s'étaler dans la plaine, a bordé les berges des Thioux de manufactures diverses, tanneries, fabriques d'étoffes, de chapeaux, papeteries, établissements métallurgiques; à Gévrier, sur un petit affluent des Thioux, se trouve une très-importante manufacture de cotonnades. Rumilly, située aussi sur un affluent du Fier, le Chéran, est une ville industrielle comme Annecy, et ses étoffes de laine s'expédient au loin. Quant à Faverges, son nom même, dérivé du mot *Fabricarium*, par lequel on la désignait au douzième siècle, rappelle qu'elle fut une ville de fabriques; mais elle n'a plus ses four-

neaux de cuivre et de fer ; sa principale industrie est la filature des soies ; sa grande usine, qui reçoit de Lyon les soies déjà teintes, occupe en moyenne 700 ouvriers[1]. Faverges, située près d'un col facile, est l'étape intermédiaire du commerce entre Annecy et Albertville.

La grande vallée de l'Arve, qui traverse le département dans toute sa largeur, du sud-est au nord-ouest, n'a point de villes aussi importantes qu'Annecy ou même que Rumilly. Chamonix, où passe le torrent, à peu de distance de son origine, au pied de la mer de Glace, est un simple village d'hôtels. Saint-Gervais, situé près d'un village du même nom, dans la vallée latérale du Bonnant, n'est qu'un grand établissement de bains, ayant remplacé des thermes antiques. Sallanches, bourg industriel bâti sur l'Arve, à l'issue d'un bassin jadis empli par les eaux d'un lac, doit toute sa célébrité à l'incomparable spectacle qu'y présente le massif du mont Blanc, quand ses neiges s'embrasent aux rayons du soleil couchant.

Bonneville, située comme Sallanches à l'issue d'une plaine de l'Arve qui fut jadis un lac, est la bourgade la plus considérable de la vallée ; elle a rang de chef-lieu d'arrondissement, et, grâce au voisinage de Genève, s'occupe de la fabrication d'outils pour le travail des montres ; une école d'horlogerie a même été fondée à Cluses, à la sortie du défilé qui sépare Sallanches de la plaine de Bonneville[2]. Enfin, la bourgade de Saint-Julien, quoique centre administratif d'un arrondissement, n'a d'importance réelle que par le voisinage de Genève ; elle se trouve à la base septentrionale du mont Salève, dans le bassin génevois : il lui manque pourtant, de même qu'à toute la Haute-Savoie, une communication directe par chemin de fer avec la grande ville suisse.

Le chef-lieu du Chablais est Thonon, qui, du haut de sa terrasse verdoyante, commande un horizon des plus vastes, sur le lac de Genève, le Jura et les montagnes de la Suisse : en bas sont les maisons de la ville inférieure et le port, l'un des plus commodes du Léman ; à l'est, on voit s'étaler, à l'issue de la vallée de la Dranse, la plaine semi-circulaire d'alluvions que le torrent a déposées dans le lac, caillou à caillou, grain de sable à grain de sable, et qu'il ne cesse d'agrandir en projetant ses talus de débris dans les eaux les plus profondes de tout le bassin. En deçà de cette plaine, couverte de peupliers et de saules, est le fameux château de Ripaille ; puis au delà se montrent le village d'Amphion, dont les eaux ferrugineuses eurent autrefois une grande vogue, et, plus loin, la ville d'Evian que visitent en été de nombreux étrangers, attirés par la vertu des sources gazeuses, et plus encore par la beauté des ombrages : en peu de régions des Alpes, les châtaigniers et les noyers croissent plus grands et plus touffus que sur les plateaux d'Evian, dont la surface fut nivelée jadis par l'ancien glacier du Rhône. Sur la rive du Léman, la grande montagne, avec ses escarpements à pic, ne commence qu'à une dizaine de kilomètres d'Evian, aux rochers de la Meillerie, illustrés par les descriptions des écrivains et les chants des poëtes. De grandes entailles grisâtres, visibles de tous les bords du lac, indiquent les carrières d'où l'on extrait les moellons qui servent à la construction de presque toutes les maisons du littoral du Léman, en France et en Suisse. De temps en temps, un bruit sourd, comme celui du canon, annonce aux riverains du lac qu'une nouvelle brèche vient d'être faite aux rochers de la Meillerie[3].

[1] Fabriques de soieries dans les deux départements de la Savoie en 1875, d'après Barbier :
10 établissements ; 1,750 ouvriers ; 9,710,000 fr., valeur des produits.

[2] Industrie horlogère dans la Haute-Savoie, d'après Barbier, en 1870 :
1,508 ouvriers ; valeur des produits, 2,412,000 fr.

[3] Communes urbaines les plus importantes de la Haute-Savoie en 1876 :

Annecy.	10,975 hab	Faverges.	3,175 hab.
Thonon.	5,500 »	Bonneville..	2,250 »
Rumilly.	4,100 »	Saint-Julien.	1,5[illegible]0 »

CHAPITRE IV

LE JURA ET LE BASSIN DE LA SAONE

I

Cette partie de la France n'a point de limites précises, et même les contours des départements dont elle se compose lui donnent en plusieurs endroits une forme toute conventionnelle. Les rangées parallèles du Jura et la plaine qu'arrosent la Saône et ses affluents sont, il est vrai, une région naturelle bien distincte ; mais d'autres pays, le Beaujolais, le Charollais et le Morvan, les collines de la haute Bourgogne, les promontoires des Vosges s'y trouvent partiellement rattachés. Dans son ensemble, le bassin de la Saône est essentiellement un pays de transition : au sud, il se continue par le Rhône, qui reçoit ses eaux et les porte directement à la mer; au nord-ouest, il se prolonge vers le bassin de la Seine par les nombreux passages de la Côte d'Or, dont les deux versants dépendent de la province de Bourgogne; au nord-est, s'ouvre la porte de Belfort, qui fait communiquer la vallée du Rhône à celle du Rhin, tandis qu'à l'ouest, des seuils nombreux mettent les riverains de la Saône en relations fréquentes avec ceux de la Loire. Le Nord et le Midi contrastent l'un avec l'autre dans cette contrée où les deux moitiés de la France entremêlent leurs climats et leurs aspects : tel paysage du Jura, assombri par la noire verdure des sapins, est d'un caractère tout septentrional, et précisément en face, les roches blanchâtres de la Côte d'Or font songer aux coteaux avancés des Cévennes et des Basses-Alpes. Les bords de la Saône, frais comme ceux de la France occidentale, éclairés par une lumière presque aussi franche que celle du Midi, unissent harmonieusement les traits divers de ces deux natures. Les habitants eux-mêmes, issus à la fois des Celtes, des Ligures, des Romains et des Germains Burgondes, ressemblent

à des hommes du Nord par la force, la volonté et la solidité du caractère; mais par l'élan soudain, l'emportement de la passion, ce sont des hommes du Midi. Enfin, la ville qui est devenue le centre d'attraction de cette partie de la France, Lyon, n'est-elle pas l'intermédiaire entre Paris et Marseille, entre le versant océanique et le littoral de la Méditerranée? Si le centre du monde civilisé était resté en Italie, Lyon aurait probablement gardé son rang de ville principale des Gaules ; depuis que la grande activité de l'humanité s'est portée vers les bords de l'Océan, Lyon a perdu de son importance relative ; mais elle est toujours par son industrie, son commerce, ses idées le représentant naturel du Midi auprès des populations du Nord ; c'est par Lyon que l'Italie piémontaise et lombarde se rattache à la France.

Les montagnes du Jura, qui limitent à l'est le bassin de la Saône, appartiennent au même système orographique et datent des mêmes âges terrestres que plusieurs massifs du Dauphiné et de la Savoie ; seulement elles ont une régularité beaucoup plus grande dans leurs allures. Au sud du Rhône, les diverses chaînes du Jura sembleraient avoir été infléchies, tordues pour ainsi dire ; les unes sont orientées précisément du sud au nord, les autres se recourbent vers le nord-est ou vers le nord-ouest. Au delà du Rhône, les chaînons du Jura commencent par suivre la direction du nord, puis se reploient graduellement au nord-est en tournant la convexité de leurs remparts vers les campagnes de la Dombes et de la Bresse.

Ce n'est pas uniquement sur le territoire de la France que se développent les hautes crêtes parallèles du mont Jura. L'extrémité méridionale du système, qui forme un angle aigu avec l'axe des Alpes, est en entier sur le territoire français ; même à l'ouest du canton de Genève, la longue croupe du Colombier, continuée par celle du Reculet, se trouve, avec le pays de Gex, dans les limites politiques de la France ; mais à partir de la Dôle, tout le versant oriental, le plus escarpé, est en territoire helvétique. Enfin, au nord des gorges du Doubs, le Jura fait partie de la Suisse, jusqu'à ce qu'il pénètre en Allemagne de l'autre côté du Rhin. Là il prend le nom de Rauhe Alp.

La structure du Jura ne ressemble point à celle de la plupart des autres chaînes de montagnes. Celles-ci se composent en général d'une arête centrale projetant à droite et à gauche des branches latérales qui se ramifient elles-mêmes pour former des contre-forts séparés les uns des autres par autant de vallons ; mais le Jura, pareil à cet égard à plusieurs chaînes de la Bosnie et de l'Herzégovine, au Bakony-Erdö de la Hongrie, consiste en remparts distincts, réunis seulement par le plateau qui leur sert de base commune et forme un plan incliné du côté de la France. Quand on contemple, du sommet d'une haute croupe, ces rangées d'inégale élévation, on

les voit se développer d'un horizon à l'autre, semblables aux vagues successives de la mer assiégeant le rivage. Aucun chaînon transversal ne se montre dans le vaste tableau; mais la plupart des crêtes sont coupées en tronçons isolés par de profondes « cluses », analogues aux « clus » de la Provence; en outre, de grands cirques d'érosion au fond desquels brillent

N° 98. — LE JURA.



les lacs ou jaillissent les ruisseaux, s'ouvrent en forme d'amphithéâtre dans l'épaisseur des remparts : ce sont les « combes ». C'est principalement dans la zone occidentale du Jura, là où le plateau extérieur domine les villes de Besançon, Ornans, Salins, Arbois, Poligny, Lons-le-Saunier, que l'on peut étudier ces entailles pratiquées peu à peu par les ruisselets et les ravines d'eau dans la masse des roches. Quoique beaucoup moins

élevées que les crêtes orientales, les basses montagnes du versant français doivent à toutes ces échancrures une grande variété d'aspect, des paysages imprévus et charmants.

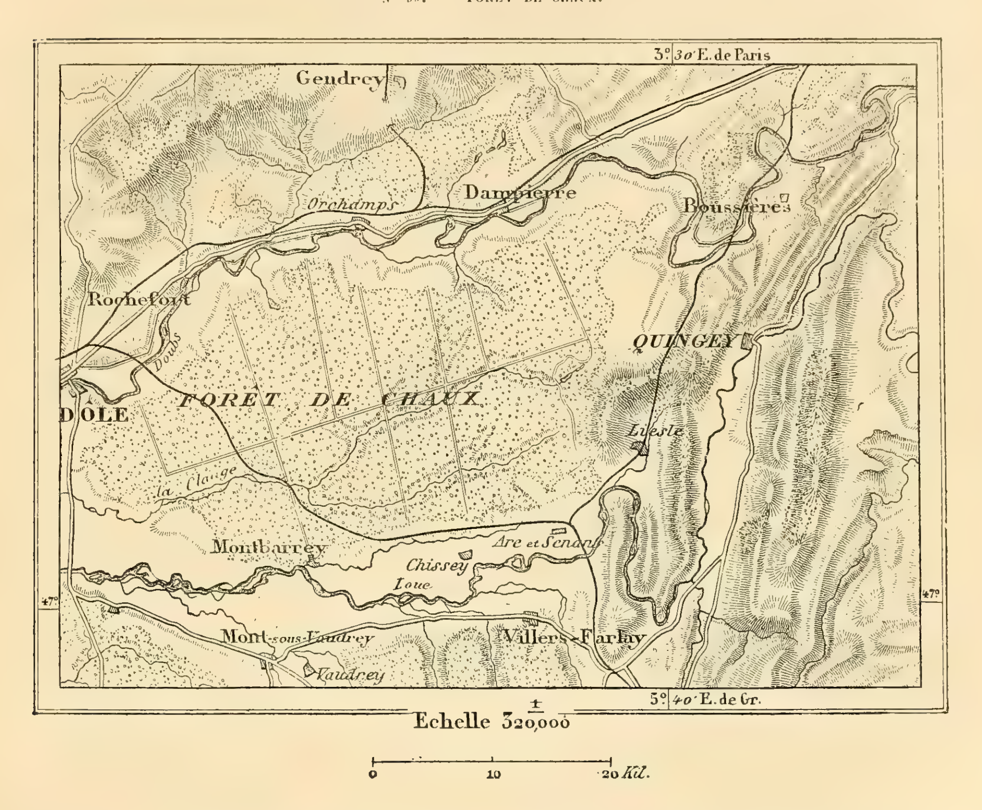
La géologie des montagnes du Jura explique cette disposition de la chaîne en rangées parallèles. Dans son ensemble, le système se compose d'une série de couches repliées sur elles-mêmes par une pression extérieure comme des étoffes froissées. Les strates supérieures sont celles que l'on connaît plus spécialement sous le nom de « Jura » ; au-dessous sont ployées les assises du lias et du trias. Dans les régions où les montagnes ont gardé leur forme première, la croupe suprême consiste en « Jura blanc supérieur » ; mais là où les ruptures de voûtes ou bien de profondes érosions ont eu lieu, les strates plus basses se montrent jusqu'au lias ou même jusqu'aux couches triasiques, les plus importantes du système à cause de leurs marnes, de leurs pierres à bâtir, de leurs gisements de sel gemme et de la fertilité de leur sol. Sur les cent soixante chaînes du Jura français et suisse énumérées par le géologue Thurmann[1], trente sont de « premier ordre » ; c'est-à-dire que les voussures en sont entières. En général, les roches calcaires du Jura sont beaucoup plus riches en fossiles que celles des contre-forts alpins qui ont la même origine : on peut y reconnaître en certains endroits jusqu'à d'anciens *atolls* ou îles coralligènes, tant y est grande la multitude des restes organiques : on n'a qu'à se baisser pour les ramasser par poignées. En outre, le Jura a dans ses creux et à sa base des couches de formation crétacée, et notamment le néocomien, qui a pris son nom de la ville de Neuchâtel. Les fractures vives, si fréquentes dans les roches calcaires de tout âge, permettent aux géologues de reconnaître la nature des diverses formations et contrastent d'une manière agréable avec les sombres forêts qui croissent sur les pentes de la montagne et qui sont, avec les pâturages, l'une des grandes richesses du pays. La valeur en est désormais appréciée, et grâce au puissant mobile de l'intérêt bien compris, les habitants du Jura, plus sensés que leurs concitoyens des Alpes méridionales, savent garder leurs bois protecteurs.

La forêt de Chaux, l'une des plus considérables de la France, puisqu'elle s'étend sur près de vingt mille hectares en un tenant et n'a pas moins de trente-deux kilomètres de l'est à l'ouest, occupe à la base du Jura proprement dit une terrasse de forme triangulaire, où les avenues de chênes, de hêtres et de charmes offrent aux promeneurs une solitude d'autant plus agréable que l'industrie est des plus actives dans les vallées environnantes.

[1] *Esquisse orographique de la chaîne du Jura.*

Les forêts des hauteurs, sur les croupes mêmes du Jura, consistent pour la plupart en sapins, et le vert sombre de leurs massifs alterne avec le vert tendre des pelouses. Au jugement des silviculteurs, les sapinières de la Haute-Joux, qui s'étendent entre Arbois et Pontarlier, sur les premières croupes du Jura, donnent, sinon les meilleurs, du moins les plus beaux sapins de l'Europe : pour y être classé comme gros bois, il faut qu'un arbre ait plus de trente mètres de longueur et près d'un mètre d'épaisseur à hauteur

N° 99. — FORÊT DE CHAUX.



d'homme. Depuis le commencement du siècle, ces grands fûts ont singulièrement augmenté de prix : dans telle commune reculée on vendait en 1810 pour douze ou quinze francs un pied d'arbre qui vaudrait aujourd'hui vingt ou vingt-cinq fois davantage[1]. Jadis, les forêts du Jura n'avaient d'autre utilité pour les habitants du reste de la France que celle de leur fournir des outils et des meubles fabriqués dans les villages de la montagne et portés ensuite de marché en marché.

Le gazon des pâturages, on le sait, est à peine moins utile que le feu-

[1] Ch. Broilliard, *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1876.

trage des feuilles tombées et le lacis des racines d'arbres pour l'atténuation des crues et la régularisation des rivières. La région du Jura est heureusement pourvue à cet égard : l'humidité de l'air y entretient une végétation très-active, tandis que la nature calcaire du terrain favorise la croissance de plantes savoureuses. Les habitants utilisent avec soin ces vastes pâturages, suivant le mode de l'ancienne propriété communale : toutes les vaches d'un même district paissent en un seul troupeau, et les « fruitiers » s'occupent de la fabrication des fromages pour tous les propriétaires à la fois; la répartition entre les ayants-droit se fait après le transport des produits au siége de l'association.

Une autre richesse du Jura est celle que lui donnent ses cours d'eau : l'industrie en a bordé quelques-uns d'un si grand nombre de moulins et d'usines que leur force motrice est utilisée jusqu'au dernier « kilogrammètre » et qu'à la moindre diminution de portée dans la rivière ou le ruisseau il faut avoir recours à la puissance supplémentaire de la vapeur. En outre, les habitants des hautes vallées exercent des industries sédentaires qui les dispensent d'émigrer en aussi fortes proportions que les autres montagnards de la France ; ainsi la fabrication des articles d'horlogerie a donné une grande importance industrielle à des bourgs perdus au fond de gorges sauvages. Il y a moins d'un siècle, les habitants de quelques villages étaient les plus malheureux du royaume, puisqu'ils étaient encore attachés à la glèbe ; mais depuis la Révolution, les progrès réalisés dans le pays sont des plus considérables ; au point de vue de l'instruction moyenne, les départements du Doubs et du Jura sont parmi les plus avancés.

Les grands changements opérés dans la région du Jura pendant les trois dernières générations ont singulièrement modifié l'importance stratégique de ce multiple rempart de montagne. Avant le percement des routes, il était difficile à franchir, même pour les voyageurs ordinaires, et présentait un obstacle très-sérieux à la marche des armées ; c'est au nord par la trouée du Rhin, ou bien au sud par celle du Rhône, que se faisaient les opérations militaires, aussi bien que la plupart des transactions commerciales. Suisse et France se trouvaient nettement séparées l'une de l'autre par les hauts reploiements du calcaire. Il est vrai que la grande élévation relative des croupes et l'escarpement du talus oriental plongeant vers les plaines de la Suisse opposaient jusqu'à une époque récente des difficultés presque insurmontables à l'établissement de routes internationales dans le Jura, mais les populations des deux contrées limitrophes ont pu, grâce à l'art des ingénieurs, surmonter victorieusement les montagnes. Plus de vingt grandes routes de voitures font communiquer les deux versants par des rampes

tracées en zigzag sur les flancs des monts et des terrasses ou ménagées dans les défilés des cluses ; en outre, trois voies de fer ont percé le haut Jura : celle de Lyon à Genève, qui passe en tunnel sous le mont Credo, et celles de Pontarlier à Lausanne et à Neuchâtel, qui donnent accès aux sites les plus gracieux du Jura central. D'autres chemins de fer rapprocheront bientôt les deux versants ; mais, chose étonnante, le Jura semble devoir être toujours, à cause de la grande largeur de sa base, une barrière à peine moins gênante que les Alpes elles-mêmes. Les voies ferrées sont obligées d'en gravir les escarpements par des rampes très-inclinées, et il en résulte pour la traction, et par conséquent pour le service des voyageurs et des marchandises, une forte augmentation de frais. Le courant des échanges se trouve ainsi détourné vers les deux trouées du nord et du sud, qui de tout temps ont été les grands lieux de passage. Mais les deux bases parallèles du Jura, en Suisse et en France, sont bordées d'une ligne continue de villes, étapes des chemins naturels qui longent la montagne[1].

II

Les quelques lacs du Jura français, bien petits en comparaison de ceux qui s'allongent dans les plaines de sa base, sur le territoire suisse, appartiennent essentiellement à la structure des monts. Ce sont des lacs de vallée, des lacs de cluse ou des lacs de combe : d'avance, par la disposition du bassin qui les enferme, on peut juger de la forme de leur lit immergé[2]. Les lacs de vallée, de beaucoup les plus nombreux, occupent le fond des plissements parallèles de la montagne : ovales ou très-allongés, ils n'ont qu'une faible profondeur et leurs berges se continuent en pente douce par des bas-fonds couverts de roseaux : tels sont les lacs que le Doubs et l'Orbe traversent dans leur cours supérieur. Les lacs de cluse, les plus pittoresques, sont contenus entre deux parois abruptes, déchirées, qui se continuent sous la surface de l'eau ; enfin les lacs de combe sont formés par un effondrement latéral des plateaux et présentent, du moins en partie, la forme d'un immense entonnoir : on peut citer en exemple le lac de Châlin, dont l'émissaire se vide dans l'Ain après un cours de deux

[1] Altitudes du Jura :

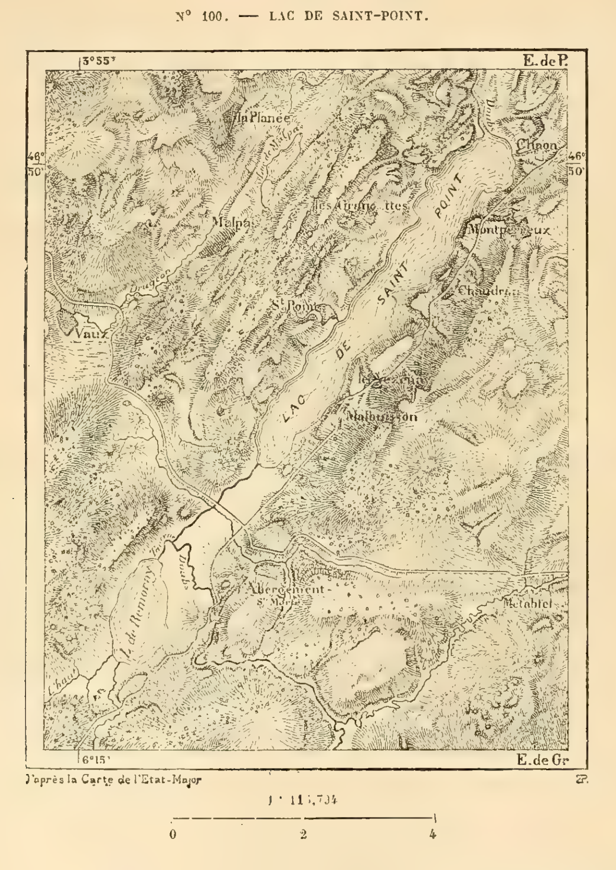
Grand-Colombier.	1,534 mètres.	Crêt de la Neige.	1,724 mètres.
Credo.	1,690 »	Col de la Faucille.	1,328 »
Reculet	1,720 »	» des Verrières.	940 »

[2] Desor, *Deutung der Schweizer-Seen*, Album de Combe-Varin.

kilomètres à peine. Bien différents par leur mode de formation et par leur apparence sont les lacs qui étalent leurs eaux dans les espaces vides laissés entre des formations géologiques différentes. Tels étaient les grands lacs de Luxeuil et de Lure, dont la Lanterne et l'Oignon (ou Ognon, autrefois Lignon), tous les deux affluents de la haute Saône, parcourent les anciens lits.

L'Ain, qui rejoint le Rhône à sa sortie des gorges du Jura, est par son régime la rivière jurassique par excellence. Elle est probablement en France

N° 100. — LAC DE SAINT-POINT.

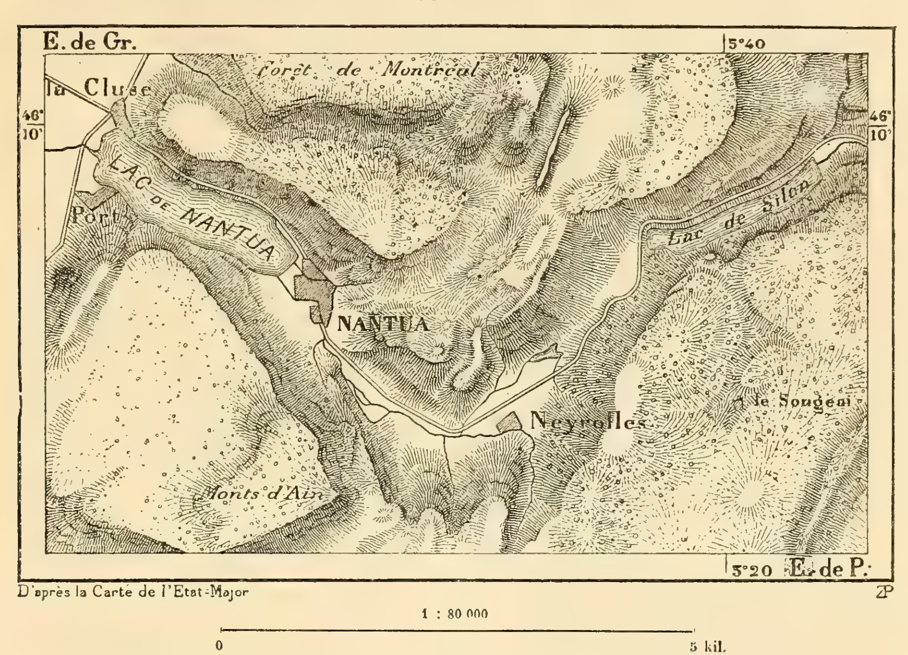


celle qui reçoit la plus grande quantité d'eau de pluie en proportion de l'étendue de son bassin : elle coule en entier, de sa source à son confluent, dans une zone de précipitation pluvieuse très-abondante ; la tranche d'eau qu'y formerait l'ensemble des pluies de l'année dépasserait 120 centimètres. L'Ain, né à l'ouest des grandes crêtes orientales du Jura, commence par des sources abondantes, issues de longues et mystérieuses cavernes, et se continue par d'étroites gorges, des failles et des cluses, qui lui donnent en maints endroits l'aspect d'un fleuve à demi souterrain : il disparaît même au fond de l'un de ses couloirs, sous un amas de roches tombées des corniches

supérieures. Un de ses affluents, le Suran, est alimenté par la grande source de Rochefort, recevant ses eaux d'un lac souterrain, situé à l'est de Bourg, qui déborde par les fissures du sol, lors des pluies continues. En 1840, l'eau atteignit près de 9 mètres au-dessus du point le plus bas du plateau de Drom, et le village de ce nom dut être abandonné [1].

Enfermé dans une sorte de sillon ménagé entre deux crêtes parallèles du Jura, l'Ain n'a qu'un petit nombre d'affluents, mais ces cours d'eau, l'émissaire du lac de Châlin, la Bienne, qui vient des cluses de Morez et de Sainte-Claude, l'Oignin, qu'épanche le lac de Nantua, également situé

N° 101. — LACS DE LA CLUSE DE NANTUA.



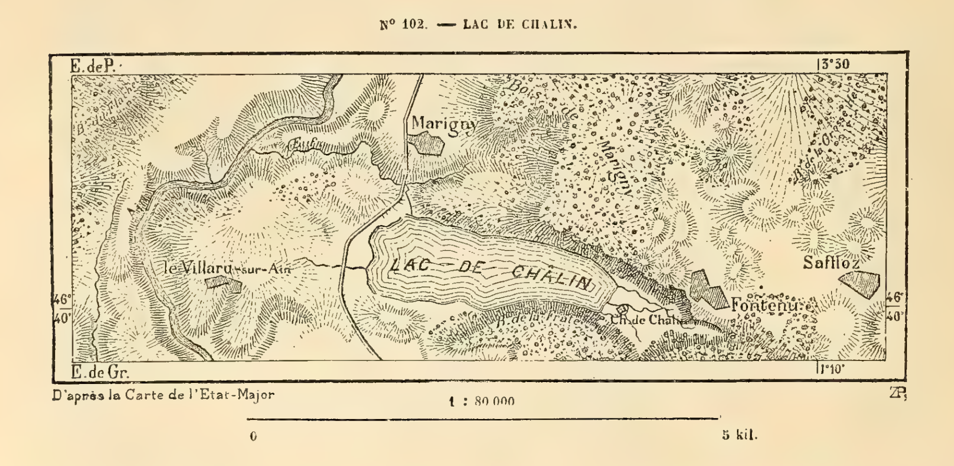
dans une cluse, la charmante Albarine, que remonte le chemin de fer de Paris à Genève, sont tous plus abondants que ne le ferait présumer leur faible longueur. Grâce à ces forts ruisseaux, l'Ain a des chutes vraiment imposantes : il en est une, au pont de Poitte, qui descend en une seule nappe de 16 mètres de haut sur 152 mètres de large, et dont les eaux tumultueuses contrastent superbement avec la majestueuse lenteur du vaste remous, en dessous duquel les bûcherons reforment leurs trains de bois ; les grandes forges de la Saisse, situées en aval de la chute, disposent d'une force motrice d'un millier de chevaux. Les habitations humaines sont rares sur les rives abruptes de ces gorges. A l'exception de Champagnole, l'Ain

[1] Lamairesse, *Études hydrologiques sur les monts Jura*, — A. Robin, *Notes manuscrites.*

ne reflète les maisons d'aucune ville sur son parcours de près de 200 kilomètres; seulement, aux approches de la vallée du Rhône, il serpente dans les riches et populeuses campagnes de Valbonne, ancien lac intérieur que laissèrent les glaciers après leur retrait vers les Alpes.

La disposition des monts Jura en rangées parallèles, s'abaissant par degrés au nord et au sud des cimes principales qui séparent la France de la Suisse, a eu pour conséquence un phénomène remarquable dans l'hydrologie du continent. La plupart des chaînes de montagnes se confondent dans la plus grande partie de leur étendue avec les faîtes de séparation des eaux; il n'en est pas ainsi pour le Jura. L'arête de partage entre les deux bassins de la mer du Nord et de la Méditerranée est perpendiculaire à l'axe de la chaîne et divise celle-ci en deux versants, inclinés l'un au sud-ouest, l'autre au

N° 102. — LAC DE CHALIN.

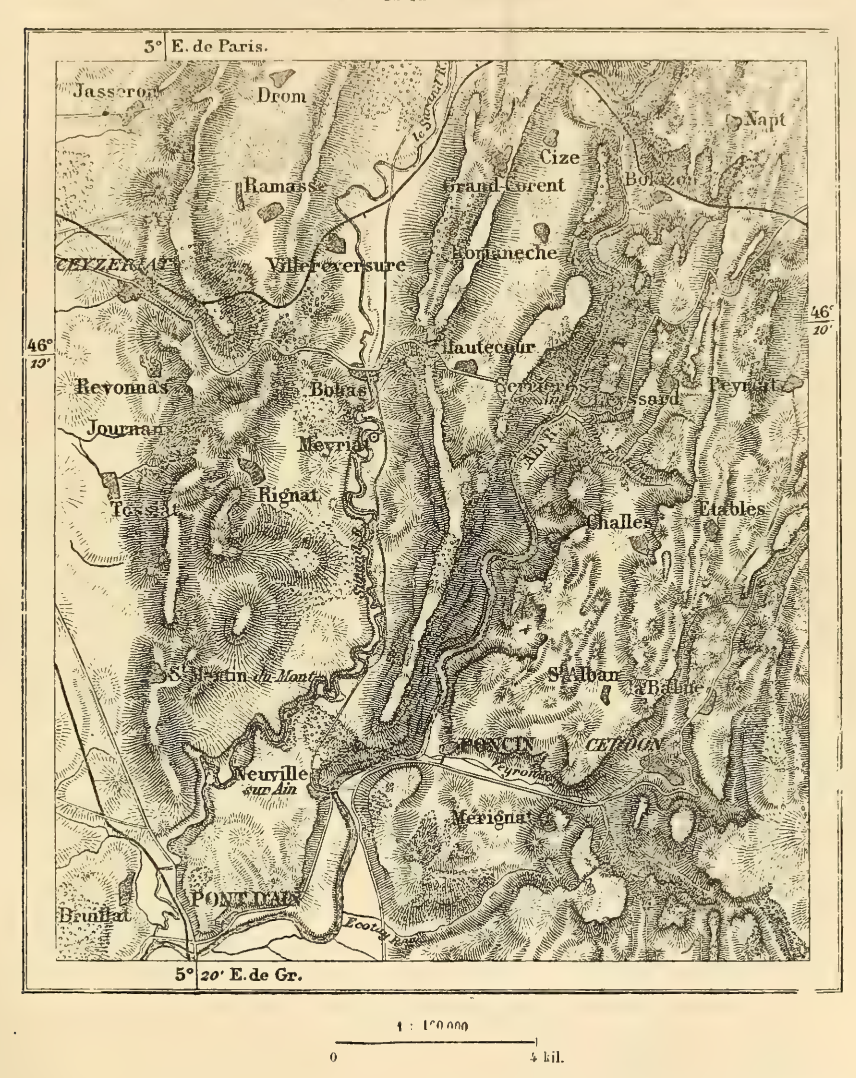


nord-est. D'un côté, les affluents du Rhône, de l'autre ceux du Rhin. Même le Doubs, qui de cluse en cluse finit par se joindre aux eaux tributaires de la Méditerranée, commence par suivre exactement la même direction que tous les torrents parallèles qui se rendent à l'Aar et au Rhin; si le défilé de Sainte-Ursanne, par lequel il s'échappe brusquement vers le sud-ouest, venait à se fermer soudain, les eaux du Doubs devraient reprendre, par les vallées de la Sorne et de la Birse, le chemin qu'elles ont probablement suivi pendant une période géologique antérieure. Ainsi la Saône, à laquelle vient s'unir le Doubs, recueille dans son lit les eaux de deux versants distincts; à sa propre vallée, qui continue exactement au nord la dépression où coule le bas Rhône, elle ajoute une longue vallée rhénane.

Si la Saône pouvait se comparer au Rhône pour la masse liquide, elle aurait donné son nom à l'ensemble du bassin, car par son orientation, par la constitution des roches environnantes, par l'histoire de ses populations,

elle est l'artère principale de la vallée rhodanienne. De son côté, le Doubs mériterait de garder son nom, à en juger d'après la longueur du cours, car il dépasse de 165 kilomètres le développement de la Saône, la rivière centrale du bassin. Parallèle à l'Orbe et à la Reuse, claires eaux du bassin rhé-

N° 103. — BASSE VALLÉE DE L'AIN.



1 : 1?0 000

0 — 4 kil.

nan, il coule d'abord au nord-est en suivant un des sillons du Jura; encore simple torrent, il s'unit au déversoir du lac de Remoray pour traverser le lac de Saint-Point, et s'engager au delà de Pontarlier, dans une succession de défilés, où chaque espace libre est utilisé pour les travaux de l'industrie. Arrivé au beau lac de cluse, dit de Chaillexon ou des Brenets,

qui sert de limite politique entre la France et la Suisse, il calme ses eaux en amont d'un barrage naturel de rochers, du haut desquels il plonge en une superbe cataracte de vingt-sept mètres de hauteur : c'est le fameux saut du Doubs. Plus bas, la rivière pénètre sur le territoire suisse ; puis, par un de ces revirements soudains que l'on croyait, en se fondant sur une étymologie certainement erronée, lui avoir mérité son nom de *Dubis* (*dubius*, douteux ou errant[1]), elle se dirige vers l'ouest, en sens inverse de son cours supérieur, et rentre sur le territoire français en perçant de part en part l'une des chaînes du Jura. A Saint-Hippolyte, nouveau changement de direction : le Doubs coule au nord par une sombre cluse qui lui permet de traverser un

N° 104. — GRANDE PERCÉE DU DOUBS.

D'après G. H. Dufour

1 : 5 750 000

0 — 20 k. — 20

deuxième rempart de montagnes, la chaîne du Lomont, et d'arriver non loin de la trouée de Belfort, entre le système du Jura et celui des Vosges, où l'on a continué la voie de navigation naturelle par une rivière artificielle, le canal du Rhône au Rhin. Au sud de Montbéliard, le Doubs se reploie encore et descend au sud-ouest, en développant ses longs circuits, d'abord entre des rochers et de hautes collines, puis au milieu d'une large plaine faiblement ondulée. Il est peu de rivières au monde qui aient dans leur cours de si brusques tournants d'un tracé plus géométrique. La Loue, principal affluent du Doubs, et sortie d'une très-puissante fontaine, coule

[1] Le nom du Doubs se rattache au même radical que les noms de Doue, Doué, Douix, qui s'appliquent en France à beaucoup de rivières et de sources. (A. Delacroix.)



SAUT DU DOUBS

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Moutrille.

en formant les mêmes sinuosités bizarres que la rivière maîtresse. A l'issue de la tortueuse vallée d'Ornans, elle n'est plus qu'à trois kilomètres du Doubs, mais les roches qui séparent en cet endroit les deux lits ne s'étant pas laissé entamer, la Loue se recourbe brusquement vers le sud-ouest, et ne s'unit au Doubs qu'après un cours supplémentaire de quatre-vingts kilomètres.

La nature caverneuse des roches calcaires que traverse le Doubs lui donnait, récemment encore, un régime assez bizarre. Le lit de la rivière principale et ceux de plusieurs de ses affluents sont coupés de fissures dans lesquelles disparaissait naguère une partie des eaux, près de Mont-Benoît. Pendant les sécheresses, le Doubs n'était, en aval de Pontarlier, qu'un mince filet liquide, et la plupart des usines étaient obligées de chômer. Les crevasses augmentant peu à peu de largeur, les riverains craignaient de voir le Doubs s'engouffrer en entier pendant la saison des basses eaux. Enfin on eut l'heureuse idée d'entourer les fissures de maçonneries en forme de margelles, un peu moins hautes que le niveau de crue. Durant les inondations, l'eau trop abondante peut s'y engloutir en partie; mais à l'époque des sécheresses, il ne se perd pas une goutte, et les établissements industriels prolongent leur travail pendant des semaines entières; le débit moyen du Doubs, évalué à 4 mètres environ, et fournissant par sa pente considérable, de Pontarlier à la grande cascade, une force brute de plus de 5,000 chevaux, se trouve donc maintenant à la disposition complète de ses riverains.

Un grand nombre des hauts affluents de la Saône proprement dite présentent aussi de ces étranges phénomènes de disparition des eaux courantes et de rejaillissement des sources. Ainsi, tout près de Vesoul, plusieurs ruisselets vont se perdre dans les « emposieux » pour reparaître par la forte source de Champdamoy, que l'on utilise, au sortir même de son gouffre, pour faire tourner les meules d'une grande usine; lorsque les galeries intérieures de la roche ne sont plus assez vastes pour contenir toutes les eaux de pluie, celles-ci débordent par un autre vomitoire, le Frais-Puits, situé à 2 kilomètres en amont. Parfois, dit-on, un véritable fleuve s'élance de cet abîme, inonde toutes les prairies de Vesoul et va faire déborder la Saône; du sol criblé jaillirait alors un flot évalué à cent mètres par seconde. Plus à l'est, l'Oignon, descendu des Vosges, perd une partie de ses eaux, qui reparaissent à la lumière par la belle « font de Lure ». De même, sur le versant de la Côte d'Or, un échange mystérieux des ruisseaux se fait entre la surface du sol et les profondeurs, tantôt dans un même bassin, tantôt de l'un à l'autre cours d'eau tributaire de la Saône. Telle la Bèze, dont la magnifique fontaine est alimentée sous terre par la perte de la Venelle et les filtrations de la Tille.

Issue des terrains primitifs et des roches stratifiées fort anciennes qui constituent le système des Vosges, les Faucilles et le plateau de Langres, la Saône, grossie de ses hauts affluents, le pur Coney, la froide Lanterne, le sinueux Oignon, se dirige d'abord au sud-ouest, parallèlement à la base des coteaux où croissent les fameuses vignes de la Bourgogne. La plus connue des rivières qui lui viennent de ce versant occidental est l'Ouche, dont les eaux traversent Dijon. C'est par un de ses vallons latéraux, celui de la Vandenesse, formant une véritable brèche dans la montagne, que l'on a pu établir le canal de Bourgogne, entre le bassin de la Saône et celui de la Seine. Le faîte du canal (375 mètres) ne se trouve qu'à 50 mètres au-dessus de l'endroit où cette voie artificielle atteint les bords de l'Ouche, pour descendre avec elle vers la Saône.

Après avoir doublé son volume par son confluent avec le Doubs, la Saône reçoit à droite un canal non moins important que celui de Bourgogne : c'est le canal du Centre, qui fait communiquer le bassin du Rhône avec la Loire, en utilisant, au sud du Morvan, un seuil de séparation dépassant à peine 300 mètres d'altitude : un étang, situé sur le faîte de partage, envoie le trop-plein de ses eaux vers les deux mers. Le canal du Centre, creusé dès la fin du siècle dernier, porte un assez grand nombre de bateaux, grâce à la richesse industrielle de la région houillère qu'il traverse ; de même que le canal de Bourgogne, il est un affluent commercial de la Saône, bien autrement utile que tous les affluents naturels, y compris le Doubs[1].

La faiblesse de sa pente[2] et la lenteur de ses eaux donnent à la Saône l'aspect d'une grande rivière dans tout son cours moyen et facilitent la navigation. En aval de Châlon, la Saône n'a plus qu'à serpenter du nord au sud, comme le fait le Rhône lui-même au-dessous de Lyon ; mais tous ses tours et détours se font au milieu de terres alluviales qui ont remplacé la mer intérieure étalée jadis, vers la fin de l'époque tertiaire, entre les terrasses avancées du Jura et les promontoires du Charollais et du Beaujolais : cette vaste plaine de terrains de transport serait encore, dit M. Burat, fort

[1] Mouvement du canal de Bourgogne en 1873 (d'après Krantz) . . . . . . 369,000 tonnes.
» » du Centre. . . . . 279,000 »
» » de la Saône, du Doubs et de la Seille . . . . 310,000 »

[2] Pente de la Saône. . . . . 234 mètres sur 455 kilomètres de cours.

Source.	396m	Distance de la source à l'Oignon.	202 kil.	Pente moyenne par kil.			1m,04
Confluent de l'Oignon.	186m	» de l'Oignon au Doubs.	90 »	»		»	0m,11
» du Doubs. .	176m	» du Doubs au canal.. .	26 »	»		»	0m,15
Canal du Centre. . .	172m	» du canal à la Seille. .	35 »	»		»	0m,06
Confluent de la Seille.	170m	» de la Seille au Rhône.	102 »	»		»	0m,08
» du Rhône. .	162m						

justement désignée par les paysans sous le nom de « grand lac ». Dans son œuvre de transformation géologique, la Saône a été puissamment aidée, au sud de la Veyle, par les moraines de débris que le glacier du Rhône poussait devant lui, à son issue des brèches du Jura.

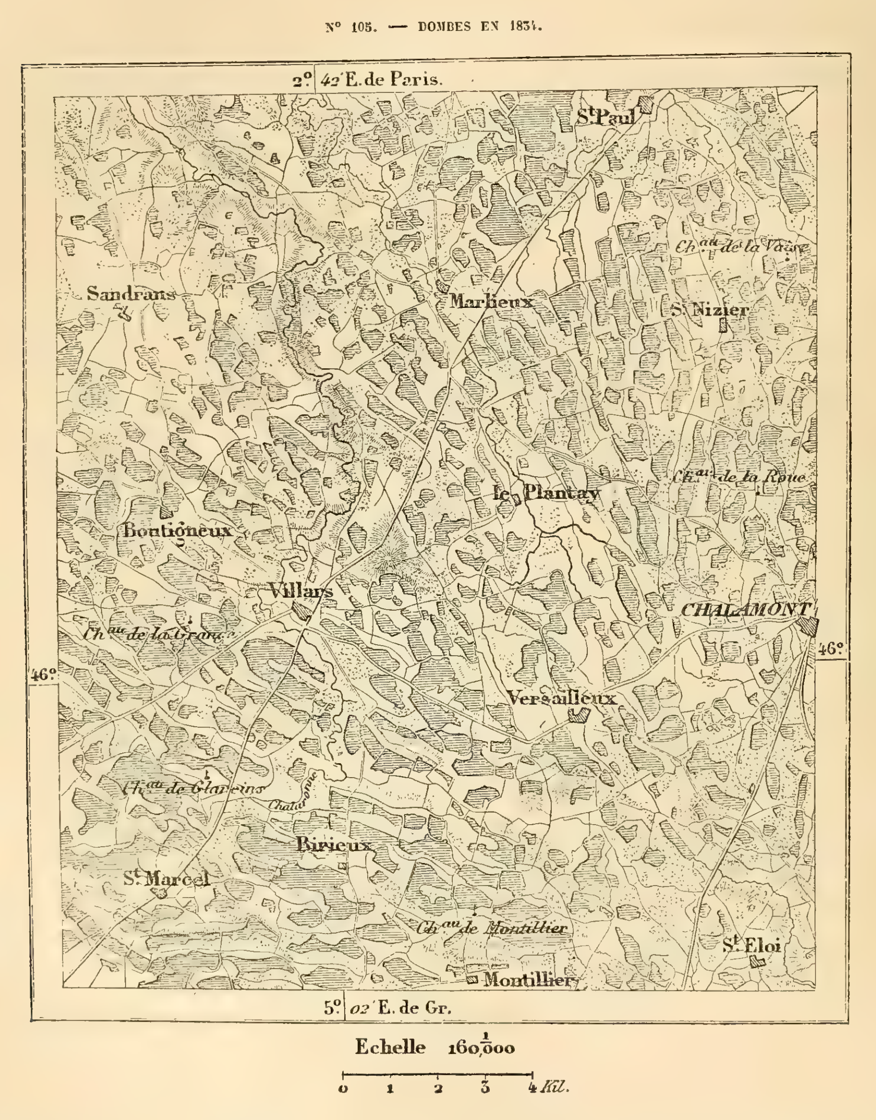
La Veyle, que la Saône reçoit à une faible distance en aval de Mâcon, limite au nord et à l'est une contrée bien différente des roches fissurées du Jura. Cette région est le plateau de la Dombes, aux innombrables vasques argileuses emplies par les eaux dormantes; des buttes de quelques mètres de hauteur, connues dans le pays sous le nom de « poipes », s'élèvent çà et là entre les nappes lacustres et y reflètent leurs bouquets de verdure. La plupart des étangs sont de création moderne, il est vrai, et même la région du pays où ils sont le plus nombreux aujourd'hui était couverte de cultures au quatorzième siècle. Des guerres féodales firent disparaître la population de villages entiers, les eaux s'amassèrent dans les bas-fonds, les ruisseaux s'obstruèrent; l'aspect de la contrée changea peu à peu. Il fallut abandonner l'ancien système de culture et remplacer les labours par la pêche. A la fin, l'usage de laisser les terres épuisées en « jachère d'eau » devint universel. Tout particulier avait le droit, moyennant certaines charges, de construire une chaussée à la partie inférieure de son fonds et d'inonder les terrains plus élevés; puis, quand les champs inondés avaient repris leur fertilité première, après deux années de repos ou davantage, on vidait l'étang pour le soumettre pendant un an aux cultures ordinaires : tel était le système de rotation adopté dans le pays. Les récoltes étaient pauvres et incertaines; les chemins, mauvais, fangeux, bizarrement contournés, se prêtaient difficilement aux charrois; les vieilles routines gardaient leur empire; la misère régnait dans tous les villages, et la fièvre, émanée des étangs marécageux, décimait les habitants.

Vers le milieu du siècle, les terres de la Dombes alternativement noyées et asséchées occupaient une superficie de près de 20,000 hectares, dont les deux tiers environ étaient sous l'eau. Mais grâce à la construction d'un chemin de fer et de nombreuses routes carrossables, grâce aux engrais et à l'emploi d'amendements par la marne et la chaux, on a pu entreprendre avec succès la reconquête du sol. En 1870, la moitié de l'espace marécageux était transformée en campagnes fertiles; la culture du seigle et de l'avoine avait fait place à celle du blé; la vigne même commençait à faire son apparition; partout se montraient de belles prairies; la valeur du terrain avait doublé et, fait plus important, la misère et la maladie avaient reculé devant l'aisance et la santé. En vingt années, la population s'est accrue d'un tiers et la mortalité a diminué d'autant; de vingt-cinq ans,

la vie moyenne s'est élevée à trente-cinq, et les fils des fébricitants sont devenus des hommes sains et vigoureux.

Quoique la plupart des étangs de la Dombes soient d'origine artificielle, il est fort remarquable qu'à l'insu même des habitants de la contrée, ces

N° 105. — DOMBES EN 1834.



nappes d'eau se distribuent suivant un plan régulier. On aurait pu croire que les étangs occupent des cavités réparties au hasard à la surface du plateau. Il n'en est rien : l'examen de la carte montre qu'ils ont pour la plupart la forme de rectangles allongés et qu'ils divergent d'un centre commun situé au sud-est du plateau. Les rivières qui traversent la Dombes ont la même direction générale que celle des chaînes d'étangs et coulent

à l'ouest, au nord-ouest, au nord, précisément en sens inverse de la Saône et de l'Ain, dont le cours limite des deux côtés la haute plaine des étangs. La pente générale de la contrée est aussi dans le sens du sud au nord, et c'est précisément au-dessus de la vallée du Rhône que se trouve le bord élevé de la terrasse. Tous ces faits confirment ce qu'indiquait déjà la nature des alluvions anciennes de la Bresse : le plateau de débris a été déposé sous forme de cône de déjection par les torrents glaciaires. En outre, la faible pente du sol appuie l'opinion des géologues, qui voient dans la Bresse le fond d'un ancien lac où s'étalaient les eaux avant d'avoir surmonté leur barrage de roches au-dessus de Lyon [1].

A l'ouest du plateau de la Dombes, la Saône continue de cheminer paisiblement entre des rives gracieuses et fertiles dont les paysans disent avec un orgueil naïf : « De Villefranche à Anse, — la plus belle lieue de France. » Mais en aval de cette « lieue », la Saône vient se heurter contre les collines et doit se replier à l'est pour chercher une issue : en se rapprochant du Rhône, elle se donne presque des aspects de torrent, comme pour ressembler au fleuve qui va l'engloutir. Elle s'engage dans le défilé de Rochetaillée, où l'art des ingénieurs romains aida, dit-on, le courant à faire disparaître les écueils ; ensuite, elle serpente au pied de coteaux couverts de villas et de jardins, entoure la gracieuse île Barbe où se montrent de vieux édifices ; puis, après un double méandre, dont le dernier a été régularisé par le travail de l'homme, ses eaux, où se reflètent les édifices de Lyon, s'unissent au Rhône puissant, en formant avec lui, en aval de la pointe, une série de reflux et de tourbillons. En moyenne, le débit de la Saône représente le quart ou même le tiers de la portée du Rhône, mais il est arrivé, pendant des crues exceptionnelles, que le cours d'eau bourguignon a presque égalé le fleuve des Alpes [2]. Les météorologistes ont fréquemment signalé le remarquable phénomène de balancement qui s'opère avec régularité dans la tenue des deux cours d'eau : après les pluies d'automne et en hiver, la Saône coule à pleins bords ; pendant les sécheresses de l'été, elle est fort basse et n'aurait à Lyon qu'une masse d'eau bien peu considérable, si le Rhône, gonflé par la fonte des glaces de la Suisse et de la Savoie, ne venait alors refluer dans son courant.

[1] Cézanne ; Suite de l'ouvrage *Torrents des Hautes-Alpes*, par Surell, tome II, p. 357, etc.

[2] Portée des deux fleuves à Lyon, par seconde :

	Maigres.	Eaux moyennes.	Crues extrêmes.
Saône.	60 mètres cubes.	250 mètres cubes.	4,000 mètres cubes
Rhône	250 »	650 »	6,000 »
Totaux	310 mètres cubes.	900 mètres cubes.	10,000 mètres cubes.

III

Les plateaux calcaires du Jura, très-salubres pour leurs propres habitants, mais trop froids pour les étrangers, sont peuplés des hommes de France les plus hauts de stature : le Doubs, le Jura et Saône-et-Loire sont les trois départements où l'exemption pour défaut de taille atteignait la moindre proportion de jeunes gens[1]. La race non mélangée des vrais Comtois, que l'on trouve uniquement sur les plateaux jurassiques, a le torse relativement court, les épaules larges, de grands bras, de longues jambes. Sur les terrains siliceux, la population devient plus chétive : « les montagnes fournissent les hautes tailles, les plaines les empruntent et les détruisent par la mortalité bressane[2]. »

Dans les villages de la Franche-Comté, les familles sont nombreuses. Les habitants émigrent, non pas en masse comme les paysans de l'Irlande et de certaines parties de l'Allemagne, mais isolément ou par petits groupes. Actuellement on voit des Comtois dans toutes les villes de France. Lorsque le pays appartenait aux Espagnols, ceux-ci ne s'établirent nulle part dans leur domaine du Jura; mais les Jurassiens, au contraire, se répandirent aussitôt dans tous les pays dépendant de l'immense empire de Charles-Quint : on en compta jusqu'à 20,000 à Madrid; ils n'étaient pas moins nombreux dans le Milanais ; à Rome, 12,000 émigrés du Jura occupaient le quartier dit des « Bourguignons », du nom sous lequel on les connaissait jadis.

Forts, silencieux, avisés, les montagnards de la Franche-Comté ont été de tout temps un peuple zélé pour le travail, amoureux de sa liberté. Si ce n'est dans les villages asservis à l'abbaye de Saint-Claude, presque toute la population comtoise jouissait avant Louis XIV d'une liberté inconnue en France, car le dernier des paysans pouvait y devenir président du parlement de Dôle, c'est-à-dire l'homme le plus considérable de l'État ; le premier des Granvelle était fils d'un serrurier. Pendant les grandes guerres du moyen âge, les campagnards se faisaient armer en chevalerie, après les travaux d'été, puis couraient à travers l'Europe sous le nom d'aventuriers : ce sont eux qui régnèrent au treizième siècle sur Athènes et sur l'Achaïe. Aussi les libres communautés du Jura résistèrent-elles avec la plus grande énergie

[1] Voir ci-dessus, p. 40, carte de la taille en France, d'après Broca.
[2] A. Delacroix, *Notes manuscrites*.

aux armées de Louis XIV qui venaient les conquérir et les assimiler au reste du royaume, tout peuplé de paysans asservis[1]. La Franche-Comté ne devint réellement française qu'à la Révolution, et depuis cette époque elle a pris plus que sa part proportionnelle à l'œuvre commune de la nation.

IV

L'espace de forme presque rectangulaire que la basse Saône limite à l'ouest et que le Rhône contourne à l'est et au sud, a reçu son nom de la rivière de l'Ain qui le traverse dans la direction du nord-est au sud-ouest. Le département de l'Ain, dépendant jadis de la province de Bourgogne et de la Franche-Comté par une fraction de son territoire, se divise en deux moitiés bien distinctes et de superficie presque égale. A l'ouest, s'étend la plaine, nivelée jadis par les eaux glaciaires ; à l'est, le Jura développe ses longues croupes parallèles, interrompues de distance en distance par de profondes cluses. La plaine se subdivise elle-même en deux régions. Les campagnes du nord, dont presque tous les anciens lacs se sont déjà vidés, constituent la Bresse, tandis que la région argileuse du sud, où les étangs sont encore fort nombreux, est connue sous le nom de Dombes. Le Bugey est formé par la région de la montagne, du moins sur le versant français du Jura, car une partie du département s'incline du côté de la Suisse et forme le pays de Gex, au nord du canton de Genève. Les habitants de l'Ain s'occupent principalement de l'agriculture, de l'élève des bestiaux et de la fabrication des fromages; les produits qu'ils en retirent font plus que subvenir à la consommation locale, et contribuent à l'alimentation de Lyon et de la Suisse; néanmoins, près de la huitième partie du département est encore recouverte de landes incultes. La population de la contrée est un peu plus clair-semée que dans le reste de la France[2].

Gex, la capitale du petit territoire situé sur le versant helvétique, n'est qu'une faible bourgade; mais cette bourgade, qui doit à sa position d'avoir été désignée comme chef-lieu d'arrondissement, n'est oubliée d'aucun des voyageurs qui l'ont aperçue pour la première fois en descendant du col de la Faucille : elle fait partie de ce merveilleux tableau que présente le bassin du Léman, avec ses golfes et ses promontoires, les villes grises et blanches de ses bords, la verdure des plaines et des coteaux, l'éclat des grandes neiges resplendissant à l'horizon et les ombres des nuées cheminant sur les campagnes. C'est non loin de Gex, sur la route de Genève, que se trouve Ferney, où tout rappelle encore le souvenir de Voltaire. Plus au nord, sur la route de Nyon, est le village de Divonne, ainsi nommé, comme tant d'autres lieux riches en fontaines, de ses sources puissantes, donnant ensemble plus de 100 litres d'eau par seconde. Utilisées dans un des plus beaux établissements hydrothérapiques de l'Europe, elles ont une température constante de six degrés et demi.

En suivant le Rhône, dans le défilé par lequel il commence la percée du Jura, on passe à Collonges, en aval duquel le chemin de fer de la rive méridionale du Léman s'embranche par un pont hardi sur la ligne de Genève, puis au fort de l'Écluse, sentinelle de l'entrée, et au village de Bellegarde, connu des voyageurs par l'arrêt que leur fait subir la douane, mais plus intéressant par les curiosités géologiques des environs et par le travail industriel dont on a chargé les eaux du Rhône. Au sud, le fleuve longe une muraille du Jura sur plus de 30 kilomètres de longueur, avant de trouver un point faible qui lui permette de

[1] A. Delacroix, *Notes manuscrites*.

[2]

Superficie de l'Ain.	Population en 1877.	Population kilométrique.
5,807 kilomètres carrés.	366,100 habitants.	63 habitants.

gagner un peu à l'ouest. Seyssel, dont l'asphalte est exporté au loin, est la seule bourgade importante de ce défilé.

Belley, ancienne capitale du Bugey et chef-lieu actuel de l'arrondissement que le Rhône limite à l'est et à l'ouest, en lui donnant une forme péninsulaire, est une petite ville fort délaissée, car elle ne se trouve ni sur le fleuve, ni même encore sur l'un des chemins de fer du département. La vie commerciale de la contrée s'est portée principalement vers la plaine alluviale qu'arrose la rivière de l'Ain avant de se jeter dans le Rhône. La station d'Ambérieu, où quatre chemins de fer viennent se rencontrer, occupe dans cette riche plaine l'issue de la pittoresque vallée de l'Albarine, tandis que plus à l'est, dans cette même vallée, tout emplie du ruissellement des cascades, se trouvent les bourgades industrielles de Saint-Rambert-de-Joux et de Tenay : des filatures de laine et de soie, des fabriques de linge et d'autres usines se pressent dans cette étroite cluse de la montagne.

La partie septentrionale du Bugey, entre la voussure la plus haute du Jura et la tortueuse vallée de l'Ain, forme actuellement l'arrondissement de Nantua, en entier occupé par des montagnes et des plateaux. Aucune ville importante n'a pu se fonder dans cette région peu fréquentée, à moins que la vieille Izernore, dont il reste encore d'importants débris, n'ait été une cité considérable. Nantua, dont le nom même était naguère employé comme synonyme de bourgade à population rustique, est, en effet, un bien modeste chef-lieu, groupant ses maisons près d'un lac assombri par des escarpements boisés ; ses objets de commerce sont ceux qu'on peut attendre d'une petite ville de la montagne : fromages du Valromey et d'autres pâturages, cuirs, outils en bois sculpté. Des carrières de pierres lithographiques, ouvertes au nord-ouest, dans la forêt de Montréal, pourront peut-être augmenter les échanges de Nantua ; mais ces pierres, de même que celles de Belley, sont loin d'avoir autant de valeur que celles de Bavière. Le fait le plus important qui se prépare pour l'avenir de Nantua, est que le chemin de fer direct de Paris à Genève, par Mâcon, passera bientôt dans sa cluse, si longtemps ignorée.

Bourg, l'ancienne capitale de la Bresse et le chef-lieu actuel du département de l'Ain, a, sur les villes de la région du Jura, l'avantage que lui donne sa position dans la plaine ; de nombreuses routes et six chemins de fer s'y réunissent ; son commerce de denrées agricoles est fort considérable. Elle possède un musée des peintres bressans ; mais ce qui fait sa gloire est l'église de Brou, construite à l'est près de la Reyssouze. Ce monument, élevé par les artistes les plus célèbres de l'Europe, pour servir d'église sépulcrale aux ducs de Savoie, est d'autant plus intéressant, au point de vue de l'architecture, qu'il a été bâti dans le style ogival, au commencement du seizième siècle, c'est-à-dire à la grande époque de la Renaissance. On y admire la grâce élégante des colonnes, la richesse de couleur des anciens vitraux, les sculptures des stalles en chêne, et surtout les trois mausolées de Marguerite d'Autriche, de son mari Philibert le Beau, duc de Savoie, et de sa mère, avec leurs statues. Dans la ville même, c'est aussi une statue que l'on regarde avec le plus d'intérêt, celle de Bichat, par David d'Angers. D'ailleurs Bichat n'était point de Bourg : il naquit à Thoirette, petit village des bords de l'Ain, au confluent du beau torrent de Valouse. Les noms de Lalande et d'Edgar Quinet sont les plus illustres parmi ceux des enfants de Bourg-en-Bresse.

La rivière aux bords de laquelle est construite la ville de Bourg, baigne également, à son issue dans la vallée de la Saône, la deuxième commune en importance de l'arrondissement, la bourgade industrielle de Pont-de-Vaux. On dit que les habitants de plusieurs villages des environs, dans les départements d'Ain et de Saône-et-Loire, se distinguent de leurs voisins par une taille plus petite, des traits plus réguliers, une constitution plus nerveuse : ils auraient l'œil vif et perçant, le nez mince, les sourcils et les cheveux épais et se feraient remarquer par leur intelligence et par leur esprit d'initiative, mais aussi par leur défiance et leur ruse. Quelques auteurs pensent qu'il faut voir, dans ces *Burins* et

ces *Chizerots*, les descendants de fugitifs sarrasins, auxquels les gens du pays auraient accordé des coins de terre incultes[1].

Trévoux, devenue chef-lieu d'arrondissement malgré le petit nombre de ses habitants, est située sur les pentes d'un coteau qui domine le cours de la Saône. Elle fut le siége d'un parlement, dont la salle est utilisée de nos jours par un tribunal, et posséda un hôtel des monnaies, auquel ont succédé quelques ateliers de bijouterie et d'orfévrerie; elle a aussi une certaine réputation dans l'histoire des lettres par l'imprimerie qui fit paraître le fameux *Dictionnaire de Trévoux* et d'autres publications des Jésuites. A Trévoux, on se trouve déjà bien près de la banlieue de Lyon, et le voisinage de la grande ville donne une population considérable à plusieurs villages qui par eux-mêmes n'auraient pris aucune importance. Ainsi Miribel, qui mérite bien son nom par la « belle vue » que l'on a de son ancien château sur le Rhône et ses îles, est à la fois un lieu de villégiature pour les Lyonnais et une annexe de leurs ateliers d'industrie. Quant au bourg de Sathonay, où l'on a compté jusqu'à 7,500 résidants, il faut y voir surtout un camp militaire placé en dehors de la ligne des fortifications de la Croix-Rousse : la population civile n'y est guère que de moitié. C'est là que fut livrée, en 197 de l'ère actuelle, la bataille dite de Lyon, qui décida de la domination du monde en faveur de Septime-Sévère[2].

La partie de l'ancienne Franche-Comté désignée sous le nom de Jura n'est pas le département qui aurait le plus de droit à porter cette dénomination, car les principales croupes du système ne s'élèvent pas dans ses limites, et les hauts remparts qui constituent sa frontière du côté de la Suisse le bornent seulement sur une quinzaine de kilomètres. Cependant plus de la moitié de la superficie départementale est occupée par les chaînons parallèles et les plateaux avancés du Jura, qui se terminent assez brusquement dans la plaine par des escarpements ravinés. Entre cette haute berge de l'ancienne mer des âges tertiaires et d'autres collines du Jura, qui s'élèvent au nord de la vallée du Doubs, les terrains de transport de la Bresse et du Finage s'avancent au nord-est en gardant la forme du golfe qu'ils ont empli. Avec les versants du plateau, c'est la partie la plus riche du Jura par ses produits agricoles. Le département est l'un des plus boisés de France, puisque un tiers de son territoire est couvert de forêts ; il a aussi l'avantage de posséder de nombreuses carrières et une industrie assez active, surtout pour la fabrication des fers, mais inférieure à celle du Doubs pour la plupart des autres objets de manufacture. Les ressources du Jura ne suffisent pas à nourrir une population aussi considérable en moyenne que celle du reste de la France, et les jeunes gens émigrent en grand nombre, à Lyon, à Paris et même à l'étranger ; quoique la natalité soit relativement forte, le nombre des habitants est resté presque stationnaire dans les dernières années[3].

L'arrondissement de Saint-Claude, entre la frontière de Suisse et les défilés profonds où l'Ain passe en cascades et en rapides, est le seul du Jura qui soit en entier dans la région des montagnes. La ville de Saint-Claude se trouve elle-même dans un cirque entouré de

[1] Roget de Belloguet; — Ludovic Lalanne, *Patria;* — Lagneau, *Revue d'anthropologie*, 1874.

[2] Communes urbaines les plus importantes de l'Ain en 1876 :

Bourg	15,700 hab.	Miribel	3,500 hab.
Belley	4,975 »	Nantua	3,400 »
Sathonay	3,950 »	Trévoux	2,900 »
Gex	2,700 hab.		

[3]

Superficie du Jura.	Population en 1876.	Population kilométrique.
4,994 kilomètres carrés.	288,800 habitants.	58 habitants.

tous les côtés par des hauteurs dont elle escalade les pentes, au-dessus du confluent de la Bienne et du Tacon, et à la base occidentale de la route qui monte vers le col de la Faucille. Les habitants de Saint-Claude, forcés pour vivre de se créer une industrie spéciale, s'occupent depuis un temps immémorial de la sculpture d'objets en bois de toute espèce et surtout en bruyère et en buis des Pyrénées : ces « articles de Saint-Claude » sont célèbres dans toute la France, en Angleterre, et jusqu'en Amérique. En outre, de nombreux

N° 106. — MONTAGNES DE MOREZ ET DE SAINT-CLAUDE.



Échelle 1 : 147,125

0 5 10 kil

ouvriers de la ville et des villages environnants gagnent leur vie en taillant le cristal de roche, le rubis et toutes les pierres précieuses, vraies ou fausses, même le diamant ; enfin, les fromages bleus dits de Septmoncel, et que l'on fabrique sur les hauts pâturages environnants, dans la commune même de Septmoncel et en d'autres villages, sont exportés de Saint-Claude en quantités considérables. Quant à l'abbaye, historiquement célèbre par l'état de servitude dans lequel se trouvaient encore ses paysans à la veille de la Révolution française, elle n'existe plus ; les seuls monuments curieux de la ville sont un pont sus-

pendu franchissant la vallée du Tacon, à 55 mètres de hauteur, et un viaduc de pierre, moins élevé, mais d'admirables proportions. Sur les plateaux qui s'étendent au nord-ouest de Saint-Claude, existait une ville gallo-romaine, dont il reste encore quelques débris, entre autres les arcades d'un aqueduc : le petit lac d'Antre, des rochers abrupts, des sources jaillissantes, donnent au site des ruines un caractère original et grandiose.

Morez est, après Saint-Claude, la ville la plus importante de l'arrondissement, et, fait assez rare en France, elle est en entier une création de l'industrie. Elle commença au milieu du seizième siècle par une clouterie, à laquelle s'ajoutèrent successivement d'autres usines, moulins, scieries, fabriques de fils de fer. Depuis le commencement du siècle, la rue de manufactures s'est prolongée sur un espace de plus de 3 kilomètres dans son défilé, connu jadis sous le nom de « Combe Noire » ; de vastes fabriques d'horloges que l'on vend à l'étranger, surtout en Espagne, et jusqu'en Chine, des manufactures de verres de lunettes, de tournebroches, d'objets d'orfévrerie, de métaux émaillés, ont donné à la ville un grand rôle industriel. Vue des collines qui l'enserrent étroitement entre leurs bases, elle se présente tout entière comme une longue usine avec ses barrages, ses appareils hydrauliques, ses machines à vapeur supplémentaires[1].

Lons-le-Saunier, chef-lieu du département, n'a pas, comme Saint-Claude et Morez, le désavantage d'être située dans une combe ou dans une cluse de montagne ; elle se trouve déjà dans la plaine, mais entourée de trois côtés par des promontoires dont les pentes ravinées sont couvertes de vignobles. La facilité des communications permet à Lons-le-Saunier d'expédier au loin les produits de ses vignes, les fruits de ses jardins, les bois et les fromages de la montagne et les articles divers de ses propres manufactures, lunettes, tissus, objets en cuivre et en fer ; mais, toute proportion gardée, Lons-le-Saunier n'a pas une vie industrielle comparable à celle de Morez et de Saint-Claude. L'eau saline qui a fait donner à la ville son nom de « Saunier » est utilisée dans un établissement d'eaux minérales. Les grandes salines sont à 2 kilomètres à l'ouest, au village de Montmorot, que domine un vieux donjon : là plus d'une centaine d'ouvriers employés à l'exploitation des puits d'eau saturée, provenant d'une profondeur de plus de 120 mètres, obtiennent chaque année près de dix mille tonnes de sel blanc et de grandes quantités de sulfates et d'autres produits chimiques. En s'abaissant vers la plaine de la Bresse, les talus du plateau jurassique montrent à nu en maints endroits des couches d'excellentes pierres de construction exploitées en carrières. Il s'en trouve dans le voisinage même de Lons-le-Saunier, près des sources de la Seille et de la fontaine impétueuse du Grand-Dard. Les roches de Saint-Amour, à peu près à moitié chemin entre Lons-le-Saunier et Bourg-en-Bresse, sont aussi très-activement fouillées.

A l'est de ces falaises, les hauteurs du plateau offrent un intérêt spécial par le grand nombre de débris appartenant à une époque déjà lointaine de l'histoire, ou même à des âges antérieurs à la tradition. Près d'Orgelet, bourgade que dominent les ruines d'un grand château féodal, se trouvent des murs de défense, des pierres levées, des tombelles, des « mottes » qui furent des nécropoles ou des lieux fortifiés. Sur le chemin d'Orgelet à Saint-Claude, un pont romain franchit la gorge de l'Ain d'une seule arcade. Non loin de la magnifique cascade de l'Ain, au pont de Poitte, des tombelles occupent les hauteurs, et l'on a trouvé les restes d'une cité lacustre dans les eaux du bassin de Clairvaux, qui, suivant les saisons, se divise en deux lacs ou se réunit en un seul. Enfin, à quelques kilomètres au nord de Lons-le-Saunier, près de Pannessières, s'élève une aiguille de rocher, la Pierre-à-Dieu, où naguère encore les paysans des alentours célébraient un culte particulier.

Voiteur, et plus au nord Poligny, chef-lieu d'arrondissement, sont situés, comme Lons-le-

[1] Audiganne, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1864. — L. de Ronchaud, *Une ville industrielle dans le Jura*, *Annuaire du Club alpin français*, 1874.

Saunier, à la base du plateau jurassique, en face d'entailles creusées dans ce plateau par les eaux et les intempéries. Ayant les mêmes conditions géologiques et agricoles que son chef-lieu, Poligny s'occupe aussi de l'exploitation des carrières, de la fabrication et de l'expédition des vins, et, dans le voisinage, des sources salines sont également utilisées. Pour compléter la ressemblance, Poligny possédait aussi, dans les environs, un obélisque sacré, en partie taillé de main d'homme : cette « Pierre qui vire » est maintenant à demi-renversée.

En continuant de suivre au nord la base des escarpements du Jura, on passe à la ville d'Arbois, occupant une situation analogue à celle de Poligny : la rivière qui la baigne s'élance toute formée d'une profonde grotte, à quelques kilomètres en amont de la ville, dans un cirque d'érosion qu'entourent de toutes parts de hauts escarpements. C'est aux alentours de Voiteur et d'Arbois, sur des graviers d'un calcaire brunâtre, que les vignerons obtiennent

N° 107. — PREMIÈRE TERRASSE DU JURA, DE LONS-LE-SAUNIER A SALINS.



D'après la Carte de l'État-Major.

1 : 280.000

0 10 20 kil.

les meilleurs crus du département ; on apprécie surtout le vin « jaune » de Château-Châlons, au-dessus de Voiteur, et le vin rouge des Arsures, que l'on récolte sur les coteaux situés plus au nord, dans le voisinage de Mouchard, la station de chemin de fer où la grande ligne de Paris se ramifie en trois branches, vers Salins, Neuchâtel et Lons-le-Saunier.

Salins, dont les vignobles ne sont guère moins renommés que ceux d'Arbois, est une ville d'aspect fort original ; elle se trouve déjà dans une cluse de montagne, et s'étend sur plus de 3 kilomètres de longueur, au bord d'une rivière bien nommée la Furieuse, entre deux promontoires élevés, portant l'un et l'autre d'anciens forts ; à l'est, les constructions descendent de redoute en redoute vers l'église pittoresque de Saint-Anatoile, au-dessous de laquelle est l'amphithéâtre des hauts quartiers ; au nord, le mont Poupet ferme l'horizon. Salins est mieux connu des étrangers que la plupart des autres villes du Jura, et les curiosités naturelles de ses alentours sont fréquemment visitées à cause de son grand établissement d'eaux salines, où les baigneurs se portent en foule pendant

la belle saison. Les salines mêmes sont toujours exploitées et donnent une quantité de sel et de produits chimiques à peu près égale à celle que l'on obtient à Montmor t : une partie des eaux, qui se saturent sur un banc de sel gemme, situé à plus de 200 mètres de profondeur, est évaporée dans l'établissement même de Salins, tandis qu'une autre partie du liquide descend par un tuyau de 17 kilomètres de longueur à la saline d'Arc et Senans, près de l'endroit où le chemin de fer de Besançon vient s'embrancher sur la grande ligne de Paris à Pontarlier. Outre les sels, les vins et les fromages, Salins exporte en quantités considérables du minerai de fer, du plâtre, de la chaux, des pierres à bâtir, et c'est de Chamblay, le port de rivière le plus rapproché de Salins, que sont expédiés, par le cours de la Loue, les bois des forêts environnantes : d'où le nom de « bois de Chamblay » donné aux sapins du Jura. Mais le principal centre industriel de la contrée est à une vingtaine de kilomètres au sud de Salins, dans une haute vallée du Jura où se réunissent les eaux de l'Ain et de la Londaine : c'est Champagnole, dont les usines laminent le fer et fabriquent des outils de toute espèce.

Dôle, qui fut la capitale de la Franche-Comté, siége d'université et de parlement, n'est de nos jours que chef-lieu de sous-préfecture, mais elle est encore la ville la plus populeuse du département du Jura. Elle présente un caractère original et, par sa situation géographique, diffère complétement des autres cités de la contrée. Placée sur le dernier contre-fort d'un chaînon qui ne se rattache qu'indirectement au Jura, elle domine une plaine ouverte que parcourent les eaux du Doubs et plus au sud celles de la Loue; de son esplanade supérieure, on peut voir au loin, par delà les campagnes du Finage et de la Bresse, les croupes allongées, uniformes du grand Jura, et parfois même les cimes neigeuses des Alpes de Savoie. Dôle est aussi une des villes de France dont l'histoire ne se confond pas avec celle des maîtres qui l'ont prise ou cédée, reçue en héritage, trafiquée ou vendue; les citoyens eux-mêmes ont pris la plus large part aux destinées de leur propre ville, et l'on montre la « cave d'enfer » où les Dôlois se défendirent en héros contre l'armée de Louis XI. Dôle, fière de ses annales, est bien supérieure à Lons-le-Saunier par ses richesses en livres, en manuscrits, en tableaux et en antiquités. Elle est aussi plus importante par son industrie; elle possède de beaux moulins, des scieries, des ateliers de construction, des fabriques d'instruments agricoles.

En amont de Dôle, sur la route de Besançon, des usines fort considérables bordent aussi la rivière du Doubs. Les principales sont les hauts fourneaux de Rans, auxquels le chemin de fer de Gray apporte le minerai extrait des gisements d'Ougney, et les grands établissements métallurgiques de Fraisans, déjà fondés au commencement du seizième siècle[1].

La belle rivière du Doubs, si curieuse par sa cataracte, ses rapides, les sources abondantes qui en grossissent le flot, a donné son nom à l'un des trois départements de la Franche-Comté. Les neuf dixièmes de cette circonscription écoulent leurs eaux dans le courant du Doubs; le reste trouve aussi son chemin vers la Saône, mais par le lit de l'Ognon; seuls, quelques vallons du haut Jura versent leur excédant d'eau de neige et de pluie dans l'Orbe, rivière du bassin rhénan qu'un simple éboulis de roches, obstruant son lit en partie souterrain, forcerait à se rejeter vers le Rhône. Les plateaux, les montagnes,

[1] Communes les plus importantes du Jura en 1876 :

Dôle	12,925 hab.	Morez	5,400 hab.
Lons-le-Saulnier	11,400 »	Arbois	5,050 »
Saint-Claude	7,550 »	Poligny	5,000 »
Salins	6,275 »	Champagnole	3,400 »

les âpres vallées occupent la plus grande partie du département ; aussi les habitants du Doubs sont-ils, comme ceux du Jura, obligés de demander à l'industrie une forte part des revenus nécessaires à leur entretien. Dans la région froide, les fromageries donnent des « gruyères » renommés. A Besançon, et dans la plupart des villes et des villages de la montagne, l'horlogerie a pris une importance telle que le département fournit à lui seul les neuf dixièmes des montres vendues sur le marché français : les ouvriers horlogers y sont évalués en 1880 au nombre de 46,000. Enfin, pour certaines parties de l'industrie métallurgique française, le Doubs s'est également placé à l'un des premiers rangs. Toutefois les prodiges du travail n'ont pu compenser le désavantage de l'élévation du terrain, et la population spécifique de la contrée n'atteint pas la moyenne de la France[2].

La ville la plus élevée de la vallée du Doubs est Pontarlier, devenue chef-lieu d'arrondissement, après avoir été jusqu'en 1678 le chef-lieu d'un « baroichage » formé de la ville et de dix-neuf villages, et jouissant de sa complète autonomie administrative comme les cantons suisses de l'autre versant du Jura. Située sur le torrent du Doubs, déjà devenu petite rivière, Pontarlier possède quelques fabriques et, comme toutes les autres villes des montagnes, a diverses petites industries pour le long chômage de l'hiver : tels sont les travaux d'horlogerie, la boissellerie, la préparation de l'absinthe. Mais la principale importance de Pontarlier lui vient de son commerce de transit avec la république voisine, vers laquelle deux chemins de fer se dirigent à travers les gorges du Jura, l'un par le col de Verrières, dans la direction de Neuchâtel et de Berne, l'autre par Jougne, d'où il redescend à Lausanne et à Genève. Au-dessus de la vallée où se bifurquent les deux voies se dresse une roche presque ingravissable qui porte le fort de Joux, citadelle fameuse, encore plus fameuse prison d'État : c'est là que le nègre Toussaint-Louverture, le vengeur de sa race, périt lentement, en 1803, de froid et de misère.

Morteau, riche bourgade, à une trentaine de kilomètres en aval de Pontarlier, près d'un bassin du Doubs où le torrent semble s'endormir, est, depuis le milieu du siècle, le centre d'un très-vaste atelier : tous les villages, tous les hameaux environnants sont remplis de métiers et d'usines. Morteau a des fonderies et des fabriques d'instruments, mais son travail le plus important est celui des montres : le département du Doubs y a fondé une école d'horlogerie, afin de rendre Morteau la rivale heureuse du Locle et de la Chaux-de-Fonds. Dans un avenir prochain, ce bourg de la frontière sera la principale station de passage sur le chemin de fer de Besançon au Locle ; il est déjà le lieu de rendez-vous de la plupart des voyageurs français qui visitent le célèbre « saut » du Doubs. Du reste, toute la contrée est des plus riches en curiosités naturelles. En amont de Morteau, le torrent passe dans un défilé où la route de Pontarlier ne peut le suivre et dont les parois sont percées de grottes curieuses : l'une, qui est encore un lieu de pèlerinage, servit longtemps d'église à un village voisin ; l'autre, d'où s'élance un torrent, était un refuge de malfaiteurs ; un troisième, le puits Sombrenon, passait jadis pour un soupirail de l'enfer, parce que les vapeurs de l'eau s'en échappent parfois comme une fumée dans l'air froid du dehors. Au-dessous de Morteau, chaque défilé du Doubs possède également ses cavernes et ses gouffres. Près de Saint-Hippolyte, où le torrent, qui vient de traverser une première muraille du Jura, commence à franchir la seconde, se trouve une grotte dont le portail d'entrée n'a pas moins de 50 mètres de hauteur.

A l'issue de la cluse par laquelle le Doubs achève la traversée du Lomont, ce deuxième rempart du Jura, la contrée change d'aspect : on se trouve dans la région des coteaux, dont la pente s'incline vers la grande trouée de Belfort. Les bourgs indus-

2	Superficie du Doubs.	Population en 1876.	Population kilométrique.
	5,228 kilomètres carrés.	506,100 habitants.	59 habitants.

triels, Pont-de-Roide, Bourguignon, Seloncourt, Valentigney, Audincourt, se succèdent au bord de la rivière, jusque dans le voisinage de Montbéliard : presque toute la population du pays est occupée dans les forges, les hauts fourneaux, les ateliers d'outils et d'instruments divers, les filatures, les usines de produits chimiques.

Montbéliard, chef-lieu de l'arrondissement septentrional du Doubs, est le centre naturel de tout ce district manufacturier, qui s'étend au nord dans le territoire de Belfort et la Haute-Saône : on s'y occupe surtout du tissage des étoffes et de la fabrication des articles d'horlogerie. Avant la Révolution, cette ville était une enclave dont les bourgeois, de langue française comme leurs voisins, étaient assujettis aux princes de Wurtemberg, mais depuis 1283, ils jouissaient complétement de leurs franchises municipales et leur cité était devenue un asile : c'est ce qui rend compte de la supériorité numérique des protestants à



CHATEAU DE MONTBÉLIARD
Dessin de Taylor, d'après une photographie.

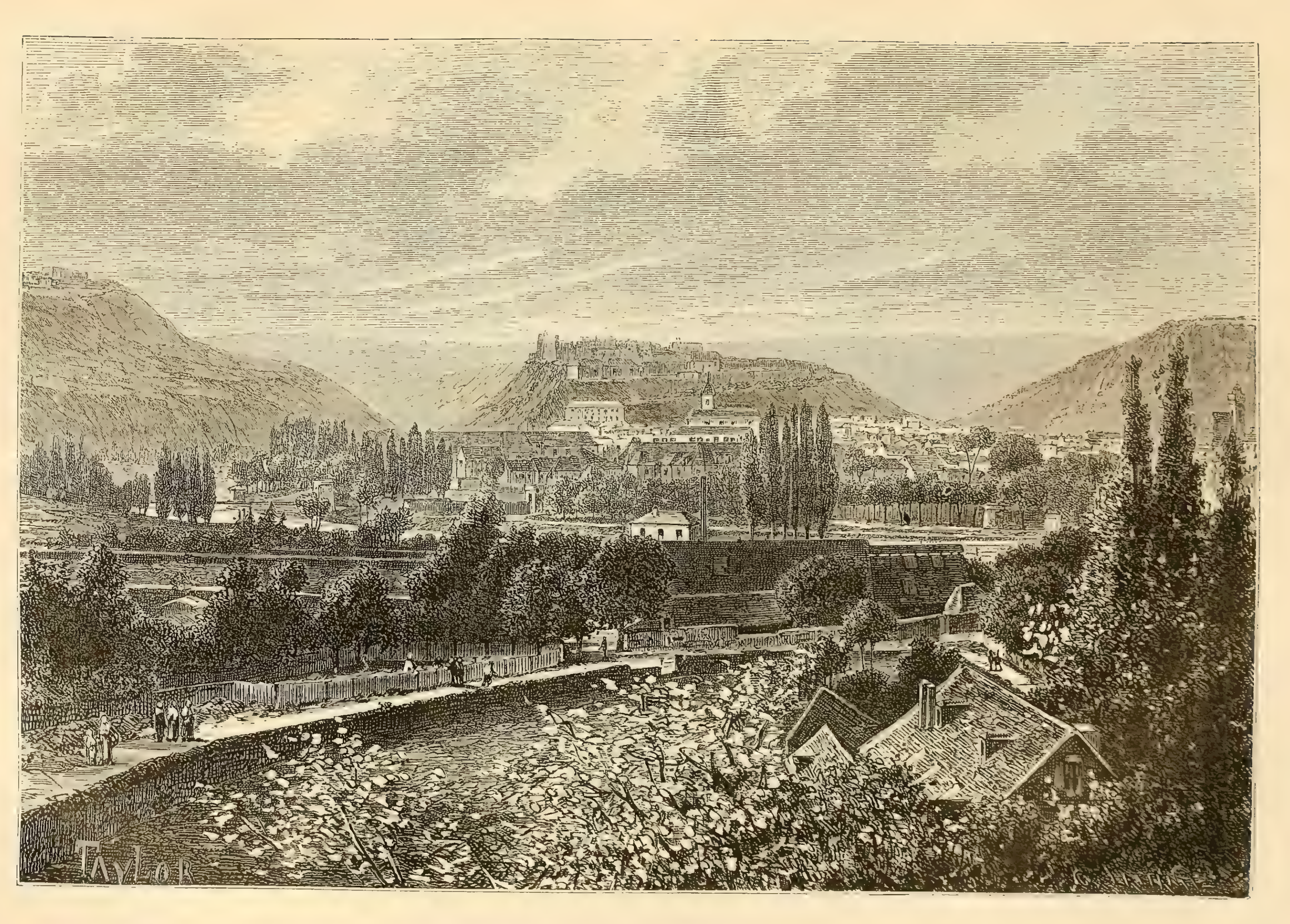
Montbéliard et dans les alentours; grâce à la tolérance religieuse, un certain nombre d'anabaptistes de la Frise purent même s'établir dans la ville, et leurs descendants se distinguent encore physiquement du reste de la population. Le château fort qui donna jadis une si grande importance militaire au « mont Béliard » se dresse encore sur son rocher au-dessus des édifices: une partie en est utilisée comme caserne. C'est le monument le plus curieux de la cité, après la statue de Cuvier, l'illustre enfant de Montbéliard. D'ailleurs l'ancienne place de guerre a toujours une grande importance stratégique aussi bien que commerciale et maintenant des forts s'élèvent dans les environs. Située dans le voisinage du Doubs, près de l'angle brusque où il change de direction et dans la partie la plus basse de la dépression qui sépare les Vosges et le Jura, elle garde le canal du Rhône au Rhin et le point de convergence des chemins de fer de Besançon, de Mulhouse et de Porrentruy. Les passages étaient autrefois surveillés par une ville gallo-romaine, située plus

au sud, dans la vallée même du Doubs, mais un peu en dehors du chemin naturel des peuples et des armées ; on voit encore près du village de Mandeure des vestiges de temples, de ponts, un théâtre où plus de vingt mille spectateurs pouvaient trouver place et d'autres édifices ayant appartenu à l'ancienne Epomanduodurum.

En continuant de suivre la vallée du Doubs au sud-ouest de Montbéliard, où se succèdent les forges, les hauts fourneaux, les usines diverses, on entre, près de Clerval, dans un défilé qui sépare le Jura de ses plateaux avancés ; mais ces gorges n'ont point l'âpreté de celles des montagnes de la frontière ; de part et d'autre, les croupes culminantes des coteaux ne s'élèvent pas à plus de 250 ou 300 mètres au-dessus de la rivière. La seule ville qui se trouve dans cette partie étroite de la vallée du Doubs a été érigée en chef-lieu d'arrondissement, malgré le petit nombre de ses habitants : c'est Baume-les-Dames, ainsi surnommée d'une abbaye dont les religieuses, tout en faisant vœu d'humilité, devaient présenter leurs titres de noblesse. Le faste culinaire du couvent était célèbre.

Besançon, le chef-lieu du Doubs, et la ville la plus importante du département et de toute la Franche-Comté, occupe un de ces emplacements qui jadis étaient indiqués d'avance pour la construction d'une place forte. Un méandre du Doubs, formant un fossé naturel, entoure une péninsule presque circulaire, « comme tracée au compas, » dit Jules César, et dominée à sa racine par un rocher de 125 mètres de hauteur aux parois très-escarpées. C'étaient là des conditions très-favorables pour la défense à une époque où l'art militaire ne disposait pas des formidables moyens d'attaque dont il a appris à se servir : aussi une citadelle gauloise, puis romaine, s'élevait-elle sur la roche de Vesontio ; une forteresse plus moderne fut bâtie sur le même emplacement, et ces ouvrages, agrandis par Vauban, ont été repris par divers ingénieurs. Les forts de Vauban ont en grande partie disparu : il a fallu, pour conserver à Besançon sa position militaire de premier ordre, élever des fortifications sur toutes les collines environnantes. Plusieurs voies de chemins de fer manquent encore à Besançon pour faciliter ses communications avec le reste de la France.

Parmi ses monuments, Besançon montre avec orgueil, au pied de la citadelle et dans la ville même, un arc romain, connu aujourd'hui sous le nom de porte Noire. La porte Taillée, qui d'ailleurs a été agrandie depuis pour donner passage à une route, est une courte galerie d'aqueduc ouverte par les Romains sur le revers oriental du rocher où se dresse le château. La cathédrale, de diverses époques, et bâtie sur l'emplacement d'une basilique romaine, est surtout remarquable par un précieux tableau de Fra Bartolomeo et d'autres toiles de valeur. Enfin, l'architecture des édifices espagnols de la Renaissance est représentée par le palais Granvelle, qu'habitèrent jadis l'illustre chancelier de Charles-Quint et son fils le cardinal de Granvelle ; il est devenu de nos jours l'hôtel des sociétés savantes de Besançon et posséda longtemps quelques-uns des principaux chefs-d'œuvre qui se trouvent maintenant au musée du Louvre. La vieille cité est une de celles qui comptent le plus dans le mouvement scientifique, littéraire et artistique de la France. Non-seulement elle est le siége d'établissements officiels, académie, faculté des sciences et des lettres, école préparatoire de médecine et de pharmacie, mais elle possède aussi plusieurs sociétés libres ; sa bibliothèque, l'une des plus riches et des mieux tenues de la province, a de véritables trésors, tels que la collection des papiers du cardinal de Granvelle, toute une série des premières éditions du quinzième siècle, des manuscrits de cette précieuse bibliothèque de Mathias Corvin qui fut dispersée dans toute l'Europe. Le musée de peinture, les collections d'archéologie et d'histoire naturelle sont aussi fort riches. Mais Besançon a plus fait que de recueillir des livres et des tableaux, elle a produit des hommes. Dès les temps les plus anciens, les habitants de Besançon conservaient le titre et le rang de citoyens, et les femmes elles-mêmes, dans les actes publics, étaient qualifiées de citoyennes. La cité, vraiment autonome, ne cessa de lutter avec énergie contre l'Empire, puis



BESANÇON. — VUE PRISE DE LA MOUILLÈRE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Moutrille.

contre les rois d'Espagne pour le maintien de ses libertés, et lorsqu'elle fut annexée à la France, après avoir battu deux fois les armées de Louis XIV, ce fut à la condition de garder toute son autonomie locale. Victor Hugo est né dans cette antique cité libre; Charles Fourier et Proudhon étaient aussi de Besançon.

La principale industrie bisontine, la fabrication des montres, se distingue par l'adresse et le savoir qu'elle demande chez ses ouvriers. Des montagnards du Jura suisse réfugiés apportèrent en 1793 cette industrie, qu'ils devaient eux-mêmes aux protestants fugitifs du Midi; mais Besançon l'a grandement développée, et, depuis 1815, elle en a fait une

N° 108. — BESANÇON EN 1870.



1 : 36,330

0 1 2 3 kil.

des gloires du travail de la France[1]; son école d'horlogerie n'est malheureusement pas assez fréquentée. La capitale de la Franche-Comté, encore gênée par des remparts, dont on

[1] Montres fabriquées à Besançon et dans le Jura français	en 1799	9,471
» » » »	en 1808	14,400
» » » »	en 1850	59,860
» » » »	en 1860	211,800
» » » »	en 1876	456,000
» » dans le reste de la France	en 1875	2,050
Importation des montres étrangères		49,997

(Sandoz, *Notes manuscrites.*)

n'a rasé qu'une faible partie en 1877 pour permettre à la ville de s'agrandir, possède aussi de grands établissements métallurgiques, et dans les environs, sur les bords du Doubs et de son affluent, la Loue, les forges sont nombreuses. Au nord, près du village de Miserey, on exploite d'importantes salines, récemment découvertes. Ornans, la patrie de Courbet, située dans la haute vallée d'érosion que parcourt la Loue, est aussi une ville d'industrie. Les pentes des coteaux environnants sont couvertes de cerisiers dont le fruit sert à préparer une liqueur très-appréciée.

Ornans est, en outre, un centre d'excursions. En se dirigeant au sud-est vers Pontarlier, on peut aller visiter la source de la Loue, caverne de 32 mètres de hauteur, d'où la rivière s'élance, assez puissante déjà pour faire travailler une usine. Au sud-ouest d'Ornans s'ouvre la vallée du Lison, où sont réunis, sur un espace d'un kilomètre seulement, les plus beaux accidents naturels, la source du Verneau, la chute du Lison, qui s'élance d'une immense caverne, le Bief-Sarrasin, où s'amassent les eaux engouffrées dans le Puits Billard, et d'autres abîmes, profonds de 300 mètres. Au-dessus de cette vallée si riche en étonnants tableaux, se trouvent les débris d'une antique cité. Alaise, qui garda son nom romain d'Alesia dans les documents du moyen âge, est considérée par plusieurs érudits comme l'endroit où César accomplit définitivement sa conquête. Il est certain qu'une grande bataille fut livrée dans la plaine voisine et sur tous les plateaux du pourtour; les noms de lieux, les milliers de tombelles emplies d'ossements, les armes trouvées dans le sol, les restes de retranchements, témoignent de l'importance du conflit[1]. Le nom de Mendjous, que l'on donne encore aux habitants d'Alaise, n'est autre peut-être que celui de la peuplade des Mandubiens mentionnée par César. Quoi qu'il en soit, le village d'Alaise, jadis presque inconnu, est maintenant un lieu de pèlerinage pour les archéologues[2].

Actuellement, on le sait, la large avenue qui sépare les promontoires divergents des Vosges et les murs parallèles du Jura est surveillée par la citadelle de Belfort, une de ces villes dont il faut parler avec respect, car elle sut faire son devoir, alors que tant d'autres y manquaient. D'abord cédée à l'Allemagne après la guerre de 1871, Belfort fut rendue à la France en échange d'un district de la Lorraine; mais la plus grande partie de son arrondissement est restée entre les mains des vainqueurs : les quatre cantons qui forment le territoire actuel de Belfort occupent, en avant de leur chef-lieu, vers la frontière allemande, un espace de 15 à 20 kilomètres de largeur moyenne : on n'y parle que le français, sauf dans le canton de Delle, où la plupart des habitants connaissent à la fois les deux langues[3].

La place de Belfort n'a point une valeur stratégique comparable à celle d'autrefois, car si elle ferme l'une des portes militaires de la France, celle qui se trouve au sud des Vosges, l'autre porte, celle du nord, est largement ouverte aux Allemands, qui possèdent les cols, les deux versants de la montagne et la grande place de Metz. Néanmoins, Belfort occupe toujours une position de premier ordre, comme citadelle de défense et camp d'attaque, et peut fermer absolument l'une des entrées de la France à la condition

[1] A. Delacroix, J. Quicherat, Castan, Ern. Desjardins, etc.

[2] Communes les plus importantes du Doubs en 1876 :

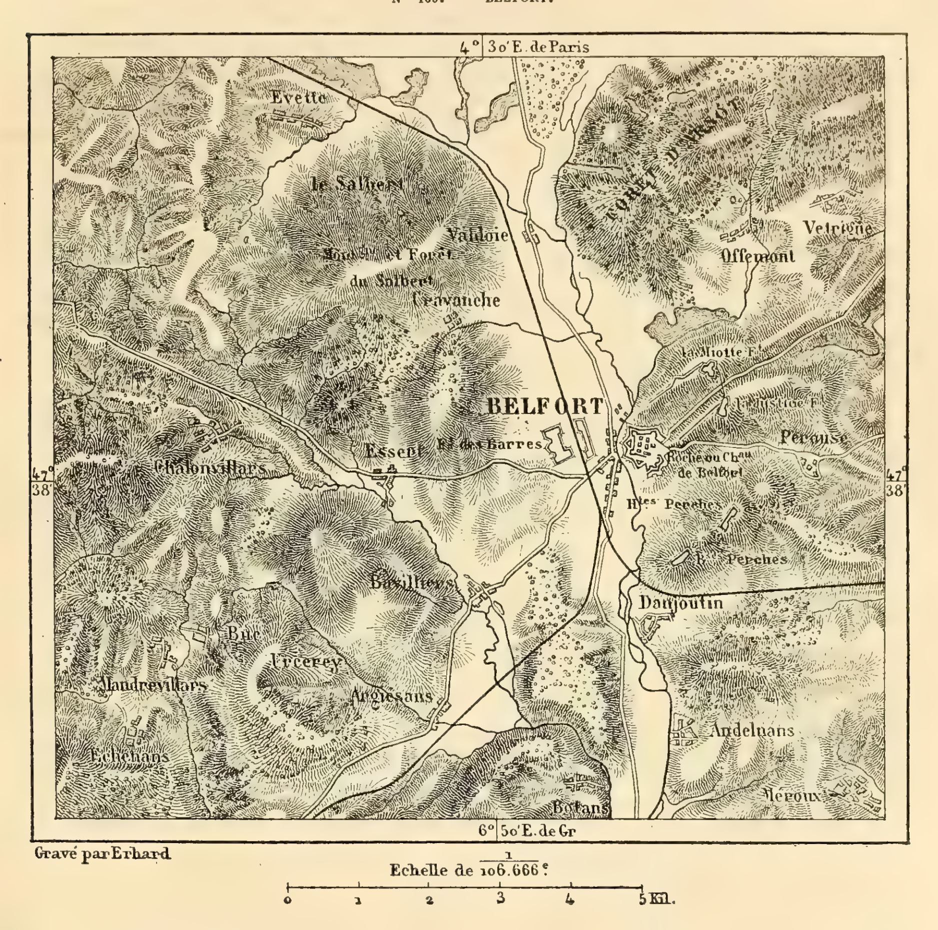
Besançon	54,400 hab.	Audincourt	4,250 hab.
Montbéliard	8,950 »	Ornans	3,175 »
Pontarlier	5,700 »	Baume-les-Dames	2,750 »

[3]

Superficie du territoire de Belfort.	Population en 1876.	Population kilométrique.
574 kilomètres carrés.	68,600 habitants.	120 habitants.

d'être appuyée au sud par une force armée opérant autour de Montbéliard. Placée vers le centre de la trouée, mais encore sur le versant du Doubs, au bord de la Savoureuse, petite rivière qu'alimentent les neiges des Vosges, Belfort est entourée de collines et de rochers qui portent des ouvrages construits à différentes époques. La citadelle, dont les murs de grès rouge semblent faire corps avec la roche qui commande la ville au sud-est, a été bâtie par Vauban ; d'autres forts, plus modernes ou tout récents, entourent au nord-est le camp retranché du Vallon, bordent le chemin de fer à l'ouest et au sud-ouest, et dominent au sud la colline des Perches ; des anciennes défenses de l'époque féodale, il ne

N° 109. — BELFORT.



reste que la tour des Bourgeois, dans la ville même, et la Pierre de la Miotte, au sommet d'un rocher qui porte l'un des forts. Les fouilles entreprises pour la construction de nouveaux ouvrages, à Cravanches et sur le mont Salbert, ont fait découvrir sous d'anciens camps fortifiés les restes de tombeaux emplis de débris préhistoriques. M. Voulot a trouvé à Cravanches une galerie funéraire, indiquée au dehors par de nombreux dolmens appartenant à la deuxième moitié de l'âge néolithique.

Belfort, à l'étroit dans sa triple enceinte, ouverte au monde extérieur par deux portes seulement, obligée de se conformer à tous les règlements du génie militaire, n'a pas d'industrie considérable. La seule ville de l'arrondissement qui ait une importance manu-

facturière est Giromagny, située non loin des sources de la Savoureuse, dans une vallée des Vosges que ferme au nord le haut Ballon d'Alsace : elle a de nombreuses filatures et de grandes fabriques de tissage.

La Haute-Saône est, parmi les circonscriptions françaises, une de celles dont le nom répond le mieux à l'hydrographie de la contrée. En effet, quoique la source même de la Saône ne se trouve pas dans les limites du département, presque tout le cours supérieur de la rivière y est contenu, et son principal tributaire, l'Ognon, y coule aussi jusqu'à son confluent. L'ensemble du pays, appartenant jadis à la Franche-Comté, forme un plan régulièrement incliné du nord-est au sud-ouest. La partie supérieure, dont les roches ont été formées pour la plupart aux âges triasiques, et que dominent les « ballons » granitiques des Vosges, est un pays de collines, de vallées sinueuses, de petits lacs solitaires entourés de bois ; la région occidentale, plus basse, et constituée de roches calcaires, crétacées et tertiaires, est d'aspect plus uniforme ; mais il s'y montre aussi des forêts étendues, et les rivières y sont bordées de vastes prairies. Près du tiers de la superficie est revêtu de bois ; en outre, les villages sont entourés d'arbres fruitiers, de cerisiers surtout. La Haute-Saône n'a point de grandes villes et la plupart des habitants s'occupent d'agriculture ; cependant l'exploitation des mines de houille, de lignite, de fer, de sel gemme, et certaines industries, telles que le coulage de la fonte de fer, le tissage des étoffes, la fabrication des faïences et des poteries, la préparation du kirsch, ont une certaine importance. La population, inférieure en proportion à celle de la France, a beaucoup diminué pendant les dernières années [1].

Dans la partie du département dont les eaux s'écoulent vers le Doubs, il n'existe qu'une seule commune considérable, celle d'Héricourt, située à moitié chemin entre Belfort et Montbéliard. C'est dans le cercle d'attraction de cette dernière ville que se trouve Héricourt : la population y est protestante en majorité et s'occupe de la fabrication ou de la vente des toiles peintes et d'autres étoffes.

Lure, située en pays plat, non loin de la rive gauche de l'Ognon, est le chef-lieu de l'arrondissement oriental de la Haute-Saône ; mais ce n'est qu'une petite ville sans industrie active. Les usines, verreries, fonderies, filatures et manufactures d'étoffes, se sont groupées plus à l'est autour de Ronchamps et de Champagney, dans une vallée des Vosges où l'on exploite un bassin houiller occupant le onzième rang en France par la quantité de ses produits [2]. La ville de l'arrondissement à la fois la plus intéressante et de beaucoup la plus connue est Luxeuil, station de bains, qui ne le cède point à Plombières par la nature et l'abondance de ses eaux, quoiqu'elle ait été moins fréquentée. Elle occupe un ancien fond lacustre qu'entourent de toutes parts des collines boisées et duquel s'échappe un ruisseau coulant à l'ouest vers la Lanterne et la Saône. Aucun chemin de fer ne rattache encore Luxeuil au réseau général ; pourtant des milliers de malades s'y rendent pendant la saison des bains ; pour retenir ses visiteurs, la petite ville a son air salubre, les sites gracieux des environs, et même un musée d'antiquités gallo-romaines recueillies dans le sol des anciens thermes. On aime surtout à parcourir, au nord de Luxeuil, les forêts que traverse la route de Plombières par la vallée de la Combeauté. C'est là que se trouve le plus grand village du département, Fougerolles, entouré de cerisiers.

Vesoul, que sa position centrale désignait tout naturellement pour le rang de chef-lieu

[1]

Superficie de la Haute-Saône.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,340 kilomètres carrés.	304,050 habitants.	57 habitants.

[2] Houille retirée en 1877 du bassin de Ronchamps. . . . . . . 168,750 tonnes.

de la Haute-Saône, est bâtie dans une vallée verdoyante que dominent plusieurs promontoires de collines isolées en apparence, et portant jadis des campements romains; une jolie rivière, le Durgeon, qu'alimentent de puissantes sources et qui court directement à la Saône, arrose ses prairies et fait tourner les roues de ses moulins. Vesoul semble destinée à prendre une sérieuse importance, grâce aux quatre chemins de fer qui viennent y converger. Sa rivale en population et sa supérieure par le commerce, Gray, chef-lieu de l'arrondissement occidental, est aussi une station de croisement pour quatre voies ferrées;


N° 110. — VESOUL.

Gravé par Erhard.

Echelle de $\frac{1}{50.000}$

0 500 1000 1500 2000 Mètres.

mais elle a sur Vesoul le grand avantage d'être bâtie sur une rivière navigable. La Saône, qui sépare la ville de son faubourg, Arc-lès-Gray, emporte vers Saint-Jean-de-Losne et Châlon des bateaux chargés de fers et surtout de blé, car Gray est un des principaux marchés de la contrée pour la vente des céréales : le plus considérable de ses établissements industriels est un moulin à farine[1].

[1] Communes les plus importantes de la Haute-Saône en 1876 :

Gray, avec le faub. d'Arc-lès-Gray. .	10,200 hab.	Champagney.	4,350 hab.
Vesoul.	9,200 »	Luxeuil.	4,150 »
Fougerolles	5,450 »	Lure.	4,000 »

Les coteaux qui donnent aux Bourguignons leurs vins aussi précieux que de l'or liquide désignent l'un des grands départements de la France, celui qui a le rôle géographique le plus important comme lieu de transition et de passage entre le versant de la Méditerranée et celui de l'Océan. La partie méridionale du département est arrosée par la Saône et par ses affluents et s'incline vers le Rhône. Le versant septentrional appartient au bassin de la Seine et quelques districts montagneux de l'ouest sont tributaires de la Loire. Toute la contrée faisait partie de l'immense province de la Bourgogne, mais elle se partage en régions naturelles distinctes par le relief et la composition du sol. Les montagnes du Morvan, avec leurs bois, leurs étangs, leurs eaux ruisselant en abondance constituent un pays tout à fait à part. A l'est de ce massif granitique, les plateaux de l'Auxois, découpés par les rivières en chaînes de collines, en promontoires et même en coteaux insulaires, est aussi une région nettement limitée et la plus importante de toutes comme seuil de passage. Le plateau de Langres, qui continue la ligne de faîte dans la direction des Vosges, est un pays à peine moins froid que le Morvan, et couvert en partie de forêts ; mais la partie la plus boisée du département est le plateau du Châtillonnais, dont les roches calcaires, revêtues d'une couche mince de terre végétale, s'inclinent graduellement vers le nord et le nord-ouest. Quant à la région méridionale de la Côte-d'Or, celle qui s'étend à la base des célèbres vignobles, elle est d'une grande richesse de végétation et de culture. Outre les vins et autres produits agricoles, la Côte-d'Or expédie en quantités considérables des marbres et des fers; mais l'industrie locale n'est pas assez forte pour nourrir une population spécifique égale à celle de la moyenne de la France; par kilomètre carré, les habitants sont d'un tiers plus espacés que dans l'ensemble du territoire[1].

La Saône, qui parcourt seulement les plaines situées au sud-est du département, n'y baigne point de villes importantes. Auxonne, qui fut une place forte et qui possède encore un château de la Renaissance, est un entrepôt de denrées agricoles; mais c'est plus bas sur la rivière, à Saint-Jean-de-Losne et à Seurre, que se trouvent les grands ports d'expédition vers la basse Saône. Saint-Jean-de-Losne occupe une des positions les plus favorables pour le trafic par eau : le canal de Bourgogne y vient aboutir après avoir traversé en ligne droite toutes les campagnes de Dijon, tandis qu'à une faible distance en amont, le canal du Rhône au Rhin se détache de la Saône pour se diriger à l'est vers la vallée du Doubs. Saint-Jean-de-Losne se trouve ainsi au point de divergence de quatre voies navigables.

Dijon, le chef-lieu du département et l'ancienne capitale du duché de Bourgogne, appartient aussi au réseau de navigation de la Saône, non par la petite rivière d'Ouche, qui ne porte point bateau, mais par les biefs inférieurs du canal de Bourgogne. Dijon est très-heureusement située à l'un des angles de la large plaine que la Saône traverse du nord au sud, et que continue vers la Méditerranée l'étroite vallée du Rhône. Quoique beaucoup plus rapprochée de Lyon que de Paris, elle est la grande étape naturelle entre les deux cités principales de la France, grâce à la disposition des plateaux de la Côte-d'Or, dont le versant occidental est fort allongé, tandis que l'autre se termine par des escarpements soudains. Le rôle historique et commercial de Dijon devait s'accroître encore de ce fait, que la voie de communication naturelle entre le bassin de la Seine et celui du Rhône forme un angle très-obtus dont la métropole de la Bourgogne occupe précisément le sommet; or c'est toujours aux coudes des chemins, où les temps d'arrêt sont fréquents, que les voies d'accès convergent en plus grand nombre. Le chemin de fer de Paris à Marseille s'est également écarté de la ligne droite pour faire de Dijon l'une de ses gares principales, et

[1]

Superficie de la Côte-d'Or.	Population en 1876.	Population kilométrique.
8,761 kilomètres carrés.	377,650 habitants.	43 habitants.

par suite de ce tracé, la cité bourguignonne se trouve être le point de départ obligé de la ligne directe de la Suisse, qui se prolongera tôt ou tard vers l'Italie à travers la haute muraille des Alpes. On pourrait s'étonner qu'avec ses grands avantages de position Dijon n'ait pas crû plus rapidement en population et en commerce. Mais tel qu'il est, son trafic est considérable, surtout pour l'achat et la vente des céréales. L'industrie dijonnaise comprend les manufactures les plus diverses, parmi lesquelles celles qui se rapportent à l'alimentation ont une large part. On sait que la moutarde, le pain d'épices, le cassis et les confitures de Dijon, fabriquées en partie à Saint-Seine, jouissent d'une grande réputation, même bien au delà des frontières.

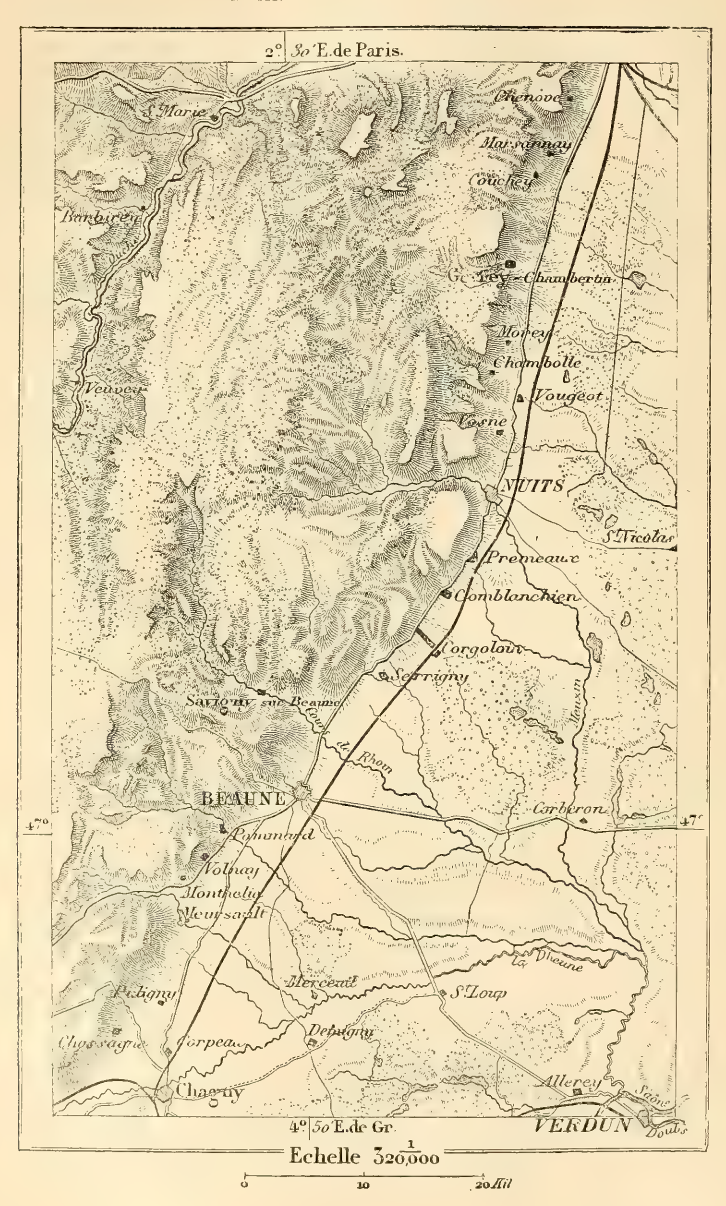
Fière de son ancien titre de capitale et du rôle considérable qui appartint longtemps à sa noblesse parlementaire, Dijon est une des villes de province qui ont le moins regardé vers Paris pour en copier les mœurs. Au dix-huitième siècle, elle vivait d'une vie intellectuelle complétement indépendante, et même ses salons n'attendaient pas que le ton leur eût été donné par les beaux esprits des bords de la Seine. D'ailleurs elle a prouvé comme Besançon que ses habitants sont animés d'une forte séve, car elle a produit beaucoup d'hommes considérables, saint Bernard, Bossuet, Rameau, Guyton de Morveau, Jouffroy, Rude : elle a plus fait à elle seule que des provinces entières pour accroître la véritable richesse de la France, ses découvertes scientifiques, sa littérature, ses œuvres d'art. Elle a de grandes écoles pour les lettres, les sciences, la musique, la peinture, la sculpture, et possède de fort riches collections, ainsi qu'une importante bibliothèque et de précieuses archives.

Ses remparts ont été démolis et remplacés par de larges avenues, plusieurs pittoresques édifices ont disparu, néanmoins la ville garde encore un aspect original ; de beaux monuments du moyen âge et de la Renaissance, églises et palais, de même que les grands hôtels de l'ancienne magistrature, contribuent à faire de Dijon une cité d'assez noble apparence. L'ancien palais des ducs, devenu plus tard celui des États, et transformé maintenant en hôtel de ville, élève deux tours du quinzième siècle au cœur de la cité, et l'on y voit encore, à côté de constructions modernes, l'ancienne salle des gardes, où le municipe a fait placer les tombeaux des ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi et Jean sans Peur. Ces mausolées, ornés des statuettes, des figurines et des broderies de pierre les plus élégantes, sont la principale curiosité du musée, où l'on admire aussi de beaux tableaux anciens et modernes, des meubles, des sculptures diverses, et parmi les statues, des œuvres de Rude et de Jouffroy. La collection des estampes, exposée également dans l'hôtel de ville, est une des plus remarquables de la France ; elle comprend plus de 40,000 feuilles. Plusieurs églises contiennent aussi de précieux objets d'art, et dans les constructions qui restent de l'ancienne Chartreuse est une des œuvres capitales de sculpture que possède la France, le puits des Prophètes, ainsi nommé des statues de Moïse, de David, de Jérémie, de Zacharie, de Daniel, d'Ésaïe, que le statuaire Claux Slutter y dressa vers la fin du quatorzième siècle. Enfin, on doit compter au nombre des richesses les plus précieuses de Dijon, les promenades qui l'entourent, son Jardin des Plantes et surtout son parc aux admirables perspectives : Le Nôtre les dessina.

C'est presque immédiatement au sud de Dijon que commence la fameuse Côte d'Or, dont les pentes blanchâtres ne sont point belles à voir. On longe d'abord les côtes de Gevrey-Chambertin, celles de Chambolle, puis le célèbre « clos » Vougeot, dont les vins appartenaient autrefois aux religieux de l'abbaye de Cîteaux. La qualité des crus de la Côte d'Or dépend de plusieurs conditions : déclivité du sol, exposition des pentes ; mais, si grand que soit le savoir-faire du vigneron, il n'obtiendra point des vins excellents, si le vignoble n'occupe pas une pente bien abritée des vents du nord, jouissant de toute l'insolation que comporte la latitude et comprise en outre dans la zone géologique des marnes

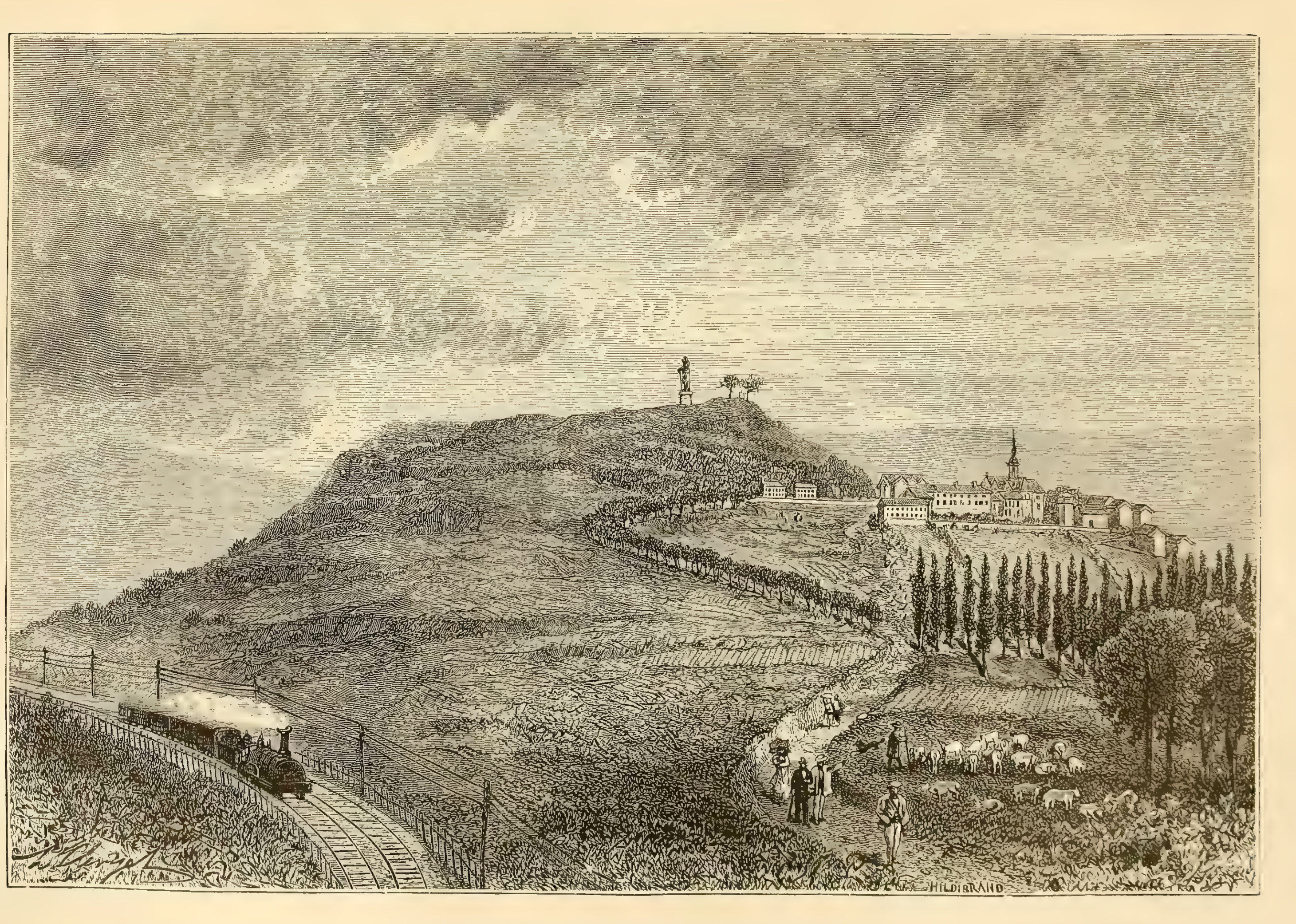
oxfordiennes; ni le calcaire corallien des hauteurs ni les alluvions de la plaine ne peuvent donner des produits de réelle valeur[1]. Le vin de Bourgogne est un de ceux auxquels on attribue, et probablement à bon droit, une puissante influence sur les hommes qui en

N° 111. — CRUS DE LA CÔTE-D'OR.



font usage. Sans doute il est difficile d'expliquer physiologiquement comment ce vin peut avoir une telle action, mais cette action se reconnaît sans peine chez les Bourguignons. « On voit que le bon vin gouverne tous ces tempéraments, dit Stendhal. Or, pour

[1] Am. Burat, *Applications de la géologie à l'agriculture*, p. 52, 53.



LE MONT AUXOIS ET LA STATUE DE VERCINGÉTORIX

Dessin de H. Clerget, d'après nature

faire un homme supérieur, ce n'est pas assez d'une tête logique, il faut un certain tempérament fougueux. »

Nuits, près de laquelle on récolte le Saint-Georges et le Romanée, est, personne ne l'ignore, le point le plus méridional de la Bourgogne où les Prussiens se soient avancés pendant la dernière guerre. Dans la grande plaine monotone à l'est de cette ville se trouve la colonie agricole pénitentiaire qui fut jadis l'abbaye de Cîteaux : là était la maison de laquelle dépendaient au douzième siècle plus de 3,000 monastères d'hommes et de femmes.

Beaune, qui succède à Nuits à la base des grands vignobles, est la deuxième ville de la Côte-d'Or et l'un de ses chefs-lieux d'arrondissement. Elle fut siége du parlement de Bourgogne avant Dijon, et plus d'une fois elle manifesta des prétentions d'indépendance qui déplurent à sa rivale : de là des rancunes qui durèrent longtemps et dont il reste encore quelques traces. Mais, quoique bien dépassée en population, en richesse et en splendeur par Dijon, Beaune, la patrie de Monge, est une ville fort curieuse, où l'on admire surtout l'ancien hôpital, peu dégradé depuis le quinzième siècle, époque de sa construction : c'est un monument d'autant plus intéressant qu'il appartient à un style d'architecture très-rare dans la France centrale : l'art flamand s'y montre en pleine Bourgogne aussi parfait qu'à Bruges et dans les autres villes de la Belgique. Beaune n'est pas moins célèbre que Nuits par l'excellence de ses vins Les célèbres vignobles de Corton, de Pommard, de Volnay, de Montrachet, de Meursault sont dans le voisinage, sur les coteaux qui continuent au sud-ouest, vers Chagny, la chaîne de la Côte d'Or. Au sud de la région des grands crus, Nolay, patrie de Carnot, fait encore un commerce considérable de vins ordinaires; mais à l'ouest les vignobles deviennent rares. Près du chemin de fer qui rejoint Épinac au canal de Bourgogne, on voit encore au milieu d'un champ les restes du curieux monument triomphal romain de Cussy-la-Colonne, pilier dont le piédestal est orné de huit figures en bas-relief.

L'arrondissement septentrional de la Côte-d'Or appartient en entier au versant du plateau arrosé par la Seine et ses affluents. Son chef-lieu, Châtillon, qui du reste est la seule ville de la contrée, est situé sur la Seine elle-même, à l'endroit où ce cours d'eau, alimenté par des fontaines abondantes, commence à prendre l'aspect d'une véritable rivière. Il ne reste plus à la ville que les débris du château fort qui lui avait donné son nom. Châtillon a perdu également les écoles qui la rendaient célèbre au moyen âge et où vint étudier saint Bernard; ses fabriques de draps, jadis fort importantes, sont de nos jours réduites à peu de chose. Ses principaux établissements sont des forges; l'une même, située au bord de la Seine, près du village de Sainte-Colombe, compte parmi les grandes usines de France. Elle est dominée par le Mont-Lassois, colline où Gérard de Roussillon, le héros célébré par les chansons de gestes, dressa jadis un château fort.

La vallée de l'Oze, continuée par celle de la Brenne et de l'Armançon, a pris un rôle commercial beaucoup plus grand que celui de la Seine supérieure, grâce à sa situation dans l'axe même du chemin rectiligne de Dijon à Paris : c'est là que passe la ligne maîtresse de la France, en évitant l'escalade des hautes crêtes du plateau par le souterrain de Blaisy, long de plus de 4 kilomètres, tandis que le canal de Bourgogne coupe la montagne à une vingtaine de kilomètres au sud par un tunnel de 3,330 mètres de longueur. Une des stations de la rampe de descente est située à la base d'une colline isolée, en grande vénération dans le pays depuis l'antiquité la plus reculée : c'est le mont Auxois; le village bâti sur son penchant est Alise-Sainte-Reine. D'après un grand nombre d'archéologues, Alise serait la fameuse Alesia où Vercingétorix aurait soutenu sa lutte suprême contre César, La statue colossale du chef gaulois, que l'on a dressée sur la hauteur, donne même une sorte de consécration officielle à cette opinion, qui pourtant n'est rien moins que certaine. Dans le récit trop rapide de ses opérations militaires, César s'est exprimé avec une telle brièveté

que l'on peut chercher Alesia dans la Franche-Comté aussi bien qu'en Bourgogne. Des érudits ont cru même la trouver en Bugey et en Savoie[1] !

Un vallon, qui s'ouvre au nord du chemin de fer, en face du mont Auxois, donne accès au village de Bussy-le-Grand, fréquemment visité à cause de son château, rempli d'ornements, de devises, de portraits recueillis par Bussy-Rabutin pendant son exil de la cour. Au-dessus de la ville de Montbard, un autre château, où naquit Buffon, se montre également tel qu'il a été reconstruit au dernier siècle par son illustre possesseur. Un donjon, entouré de beaux arbres, est le seul débris de l'ancienne forteresse qui dominait la ville et gardait l'issue de toutes les vallées supérieures.

En aval de Montbard, la Brenne rejoint l'Armançon dont on remonte la vallée pour visiter Semur, l'une des villes les plus pittoresques de cette partie de la France. Délaissée par le commerce, la vieille cité a gardé sa physionomie du moyen âge ; elle dresse encore son château de défense à l'extrémité du promontoire de granit que l'Armançon entoure de trois côtés ; des remparts longent les escarpements du rocher et l'on pénètre dans la ville par d'étroites portes qu'il serait encore facile de mettre en état de défense. L'église, d'architecture ogivale fort élancée, rappelle aussi les franchises de la commune de Semur, car maint ornement du portail et des colonnes témoigne de l'esprit essentiellement démocratique des anciens bourgeois du lieu[2]. Semur se trouve déjà sur la limite entre la basse Bourgogne et le Morvan. Quant à Saulieu, l'ancienne Sidolocus des itinéraires, elle est tout à fait dans la région des plateaux granitiques. On y fait un commerce assez considérable de bois et de bestiaux et ses habitants fabriquent des futailles qu'ils expédient aux pays de vignobles des bords de l'Yonne[3].

La Saône et la Loire, coulant, la première du nord au sud et l'autre en sens inverse, limitent en partie le département auquel ont été donnés leurs noms réunis. Ce territoire de forme bizarre, découpé dans l'ancienne Bourgogne, se sépare naturellement en diverses régions. A l'est de la Saône, les plaines sont la continuation de la Bresse et se relèvent en pente douce vers les premiers escarpements du Jura. Autour de Châlon, à l'ouest de la Saône, s'étendent des campagnes plus accidentées, que bornent les hautes collines de l'Autunais et du Charollais, faîte de partage entre les eaux tributaires de l'Océan et celles du versant méditerranéen. Au delà d'Autun, s'élèvent les montagnes boisées du Morvan, tandis qu'à l'ouest de Charolles, les vallées du Brionnais, inclinées vers la Loire, sont occupées par de magnifiques prairies. Par sa position transversale sur le cours de deux fleuves navigables qui se dirigent vers les deux versants opposés du continent, le département de Saône-et-Loire occupe une position géographique tout exceptionnelle. Si l'habitude existait en France, comme aux États-Unis, de donner aux départements des surnoms de fantaisie, la circonscription de Saône-et-Loire pourrait certainement disputer à la Côte-d'Or l'appellation de « Clef de voûte ». Comme pays agricole, le département de Saône-et-Loire est un des premiers en France ; il produit notamment des vins et du bétail. Quant à l'industrie, elle y a pris un développement extraordinaire, depuis que les houilles

[1] Voir ci-dessus, page 380.

[2] Ém. Montégut, *Souvenirs de Bourgogne*, p. 176, etc.

[3] Communes les plus importantes de la Côte-d'Or en 1876 :

Dijon	48,000 hab.	Châtillon-sur-Seine	5,000 hab.
Beaune	11,400 »	Semur	4,100 »
Auxonne	5,550 »	Saulieu	3,700 »
Nuits	3,675 habitants.		

de l'Autunais sont largement exploitées : c'est là que se trouve le prodigieux groupe d'usines connu sous le nom de Creusot. Ces éléments de richesses ont permis à la population départementale de s'accroître au point de dépasser la moyenne spécifique de la France[1].

Dans les plaines de la Bresse qui s'étendent vers le Jura, le département n'a qu'une seule ville, et d'ailleurs fort petite, quoique choisie comme chef-lieu d'arrondissement : c'est Louhans, sur la Seille. La vie commerciale a dû se porter principalement vers les rives de la Saône, que la régularité de son débit et sa faible pente rendent si commode pour la navigation de transport et que longe maintenant le chemin de fer de la France le plus important par son trafic. Châlon, bâtie sur la rive droite de la Saône, à l'endroit où la voie ferrée de Paris à Lyon atteint les bords de la rivière, est certainement la première cité du département par son rôle historique, et ne le cède par le nombre des habitants qu'à la seule ville du Creusot; elle est la patrie de Niepce. La Saône et le Doubs se sont déjà réunis en amont de Châlon, où vient aboutir en outre le canal du Centre, rivière artificielle plus importante que les cours d'eau naturels. Le port de Châlon était donc fort bien situé comme escale de navigation intérieure. A la fin du quatrième siècle, le préfet de la flotte romaine sur l'Arar avait sa résidence à « Cabillonum ». Lorsque le chemin de fer de Paris à la Méditerranée s'arrêtait encore à Châlon, c'est là que commençait la grande navigation à vapeur pour le service des voyageurs et des marchandises : on y avait un « avant-goût de Marseille ». Maintenant Châlon, un des nœuds principaux du réseau des voies ferrées dans le bassin du Rhône, est un grand entrepôt de céréales, de fers et de vins, dont le plus célèbre est celui de Mercurey; elle possède un chantier de construction, succursale du Creusot, et fait un grand commerce de tonnellerie; une de ses tuileries fabrique pour une valeur de 5 millions de francs par an. Sur la rive gauche de la Saône, l'ancienne ville de Saint-Laurent, qui eut longtemps une existence indépendante et qui fut même, au quinzième siècle, le siége d'un parlement, n'est plus qu'un faubourg de Châlon. Une autre ville de l'arrondissement, jadis peu animée, a pris une réelle importance à cause de son port sur le canal du Centre et des chemins de fer qui viennent s'y réunir : c'est Chagny. La grande région industrielle du département y envoie les produits qui doivent être expédiés par la ligne maîtresse sur Paris ou sur Marseille.

En aval de Châlons, on dépasse Tournus, où Greuze naquit et que domine la belle église romane de Saint-Philibert, puis, après avoir laissé derrière soi les confluents de la Seille et de la Reyssouze, on arrive devant Mâcon, le chef-lieu du département et maintenant sa deuxième cité par la population et l'importance. Mâcon n'a point de monuments remarquables, à l'exception des tours et de quelques autres débris de l'ancienne cathédrale de Saint-Vincent. La haute ville, habitée jadis par les nobles et les prêtres, et maintenant par les grands propriétaires et les magistrats, est celle où naquit Lamartine : c'est un quartier solitaire et presque morne. La basse ville, moins animée qu'à l'époque où la gare du chemin de fer n'attirait pas vers la ville haute une grande partie du commerce, a plusieurs fabriques et de vastes entrepôts pour les vins de la contrée, qui jouissent, on le sait, d'une réputation européenne, surtout les Thorins et le Moulin à vent de Romanèche. De l'autre côté de la Saône, sur le territoire du département de l'Ain, le faubourg de Saint-Laurent est constitué en commune séparée, quoique presque tous ses intérêts le rattachent à Mâcon; il s'y tient des foires très-fréquentées et fort curieuses à voir à cause de la diversité des costumes : on y remarque surtout la coiffure garnie de dentelles que portent les femmes de la Bresse.

[1]

Superficie de Saône-et-Loire.	Population en 1876.	Population kilométrique.
8,550 kilomètres carrés.	614,000 habitants.	72 habitants.

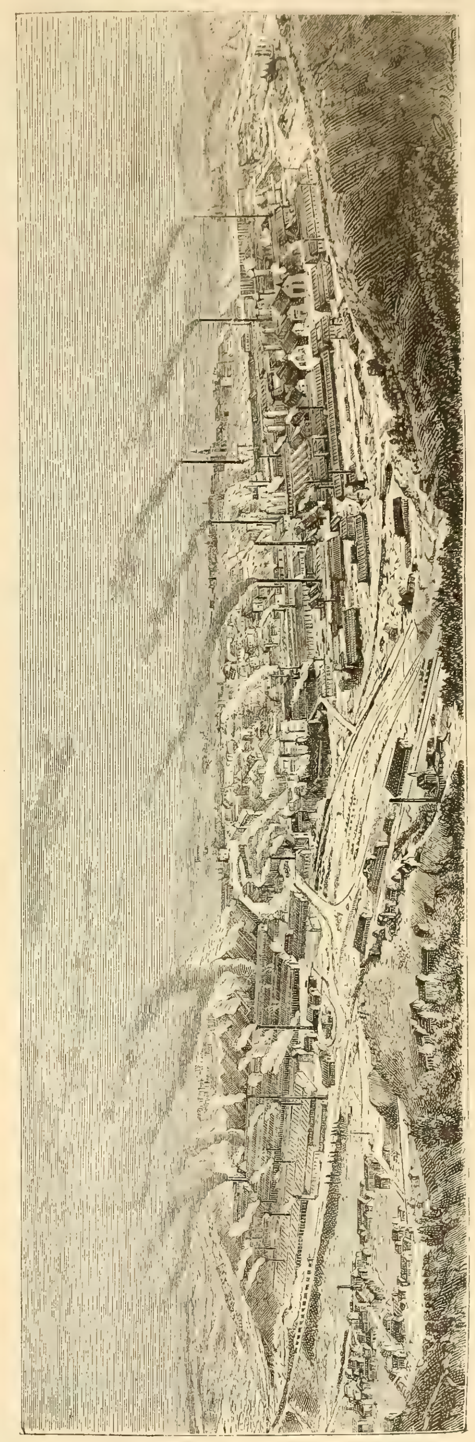
Aux environs de Mâcon, les paléontologistes visitent le village de Solutré, qui, jadis célèbre seulement par ses vins, est maintenant si connu des savants, grâce aux débris fossiles qu'on y a découverts et au prodigieux ossuaire géologique où se trouvent peut-être 100,000 squelettes de chevaux[1]. Les voyageurs qui se rappellent avec émotion les vers de Lamartine se rendent en pèlerinage aux modestes châteaux de Montceau, de Milly, de Saint-Point; enfin les historiens et les artistes vont à la fameuse abbaye de Cluny, située dans la large et gracieuse vallée de la Grosne, affluent occidental de la Saône. La ville même est en grande partie enfermée dans l'enceinte du palais monacal : mairie, justice de paix, école professionnelle et autres établissements d'instruction, bibliothèque publique, occupent des bâtiments de l'abbaye ; l'église actuelle est formée par l'extrémité méridionale d'un transept de l'église abbatiale détruite; le milieu du cloître est devenu un champ de foire; enfin, un grand nombre de maisons particulières ne sont que les dépendances du couvent ou bien ont été construites avec ses débris. A l'exception du haut transept roman de l'église, il ne reste d'ailleurs que peu de débris remarquables de cette antique abbaye, qui fut la première de l'Europe, et compta jusqu'à 2,000 communautés monacales soumises à son pouvoir. Plusieurs pontifes suprêmes, parmi lesquels Hildebrand, le pape par excellence, sortirent du cloître de Cluny pour devenir les maîtres spirituels de la chrétienté. Le nom de Cluny fait également songer à une illustration moderne : c'est là qu'est né Prud'hon, le peintre exquis.

L'arrondissement d'Autun, situé à l'angle nord-occidental du département, appartient presque en entier au bassin de la Loire par la rivière Arroux. Autun, sa capitale, est une ville déchue, mais grande encore par ses monuments et par sa gloire passée. Nommée Augustodunum en l'honneur d'Auguste, elle devint une « sœur et une émule de Rome », dit un de ses panégyristes. Maintenant elle est loin de remplir sa vieille enceinte : des champs et des jardins occupent les deux tiers de la surface jadis enfermée par le rempart, et d'importants débris se montrent en outre par delà les murailles. Deux portes subsistent encore, celles des routes de Langres et de Sens, connues aujourd'hui sous le nom de porte Saint-André et de porte d'Arroux. Un édifice dit le « temple de Janus », quoique l'ancienne destination en soit ignorée, s'élève bien en dehors de la ville, près de la rive droite de l'Arroux ; plus loin encore se dresse une pyramide gallo-romaine, la « pierre de Couhard » ; enfin, des restes d'aqueducs et de routes pavées, ainsi que de nombreux débris, sculptures et inscriptions, que l'on a recueillis dans un musée lapidaire, témoignent de l'antique importance de cette ville. D'ailleurs, si les siéges et les incendies ont détruit de nombreux monuments, les « embellissements » modernes n'en ont pas moins démoli : tout près de l'emplacement occupé jadis par le théâtre romain, où plus de 30,000 spectateurs trouvaient place à la fois, on montre le petit séminaire construit avec les matériaux de l'ancien édifice. Quant au moyen âge, il est représenté à Autun par la belle église de Saint-Lazare ou « Saint-Ladre », appartenant au style de transition : elle possède un des tableaux les plus célèbres d'Ingres, *saint Symphorien.*

A une vingtaine de kilomètres à l'ouest d'Autun, mais encore à moitié dans les limites de son arrondissement, s'élève le mont Beuvray, l'un des plus hauts sommets du Morvan et portant néanmoins les restes d'une cité religieuse et militaire qui semble avoir été fort importante, même avant l'époque romaine. C'est Bibracte, cette ville des Éduens à laquelle César attachait une si grande importance à cause de sa position entre le bassin de la Saône et celui de la Loire. On y remarque divers mégalithes, menhirs et dolmens, et, parmi d'autres objets antiques, on y a découvert de précieux émaux gaulois; d'énormes retranchements enfermaient la cime du mont et en faisaient un vaste camp. Nombreuses sont les légendes qui

[1] Toussaint, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1874, p. 648.

se rapportent à cette montagne, et l'élément païen s'y retrouve sous les transformations que le culte des dieux romains, puis le christianisme, lui ont fait subir pendant le cours des siècles. Une foire, jadis fréquentée sous le nom de « lite » de Beuvray, se tient chaque année sur le sommet de la montagne, au commencement de mai.

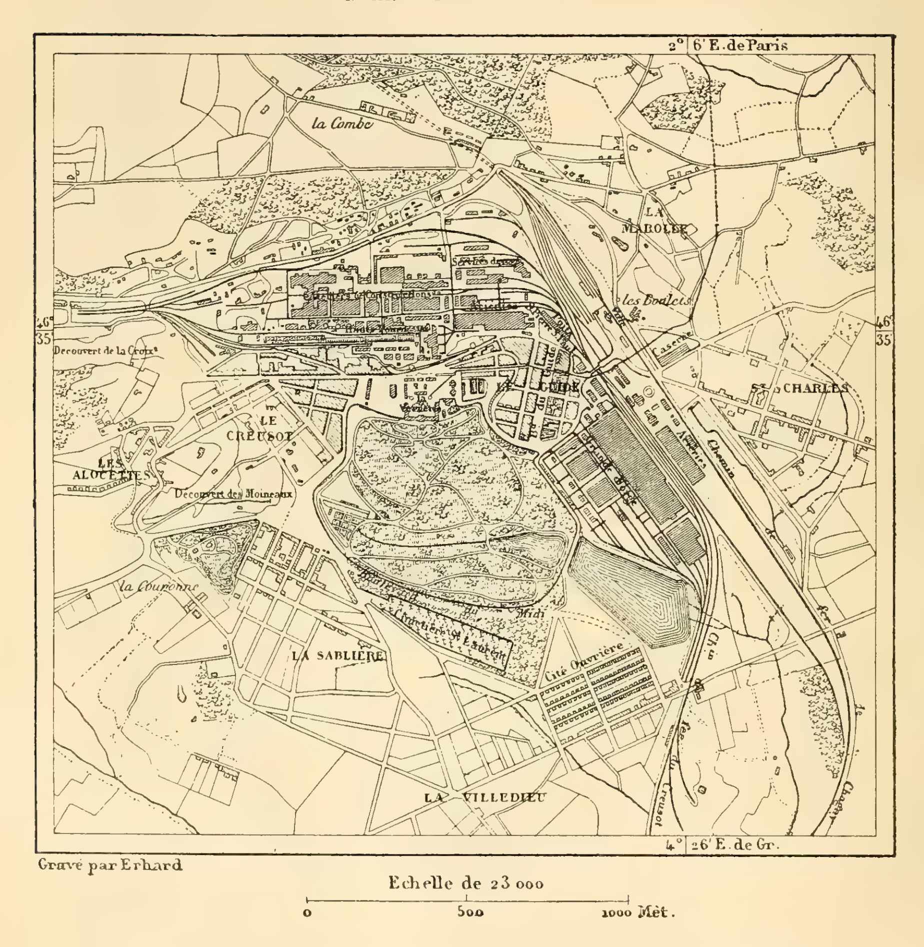

VUE GÉNÉRALE DES USINES DU CREUSOT
Dessin de E. Benoist, d'après une gravure communiquée par MM. Schneider et Cie.

Le département de Saône-et-Loire est un pays de contrastes. Tandis qu'à l'ouest d'Autun, la contrée, occupée par les bois, les prairies et les pâturages, est presque uniquement agricole, tandis qu'à Autun même, les quelques manufactures d'étoffes diverses ne donnent point lieu à un mouvement d'affaires considérable, la partie de l'arrondissement qui s'étend à l'est est une des grandes régions industrielles de la France et du monde, grâce à ses mines de houille. Un premier bassin de combustible, exploité depuis le milieu du dix-huitième siècle, et beaucoup plus riche dans les profondeurs qu'à la surface, se trouve aux environs d'Épinac et livre annuellement plus de 150,000 tonnes de charbon, qu'un chemin de fer industriel, construit dès l'année 1830, porte au canal de Bourgogne ; en outre, une très-grande verrerie à bouteilles utilise sur place une forte quantité de houille. Au sud d'Épinac, Couches-les-Mines exploite divers gisements de fer, de chaux, de gypse, tandis que plus loin, vers le sud-ouest, un nuage de fumée pèse incessamment sur les usines du Creusot.

Le Creusot est le groupe d'établissements industriels le plus considérable et le plus savamment disposé qui existe en France. Il y a un siècle, le pauvre hameau de la Charbonnière occupait l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville. Une fonderie de canons, une verrerie, des ateliers

métallurgiques y furent fondés avant la Révolution; mais encore en 1837 le Creusot n'était qu'un village; depuis cette époque, il a rapidement grandi, et maintenant il dépasse en population Autun, Mâcon, Châlon et met en œuvre beaucoup plus de matières premières que ces trois villes. Ses mineurs exploitent les couches de houille à 200 et 400 mètres de profondeur : ils ont même foré un trou de sonde jusqu'à 920 mètres pour retrouver les couches de charbon au-dessous d'une faille. L'énorme quantité de combus-

N° 112. — BASSIN DU CREUSOT.



Gravé par Erhard

Echelle de 23 000

0 500 1000 Mèt.

tible retirée des puits de mine trouve aussitôt son emploi; elle est répartie entre les hauts fourneaux, la forge, les ateliers de construction. Les mines voisines fournissent le minerai de fer, mais ni la houille ni le fer de la contrée ne suffisent à l'immense consommation des usines; le Creusot doit importer encore du combustible des autres bassins du centre de la France et demander son minerai jusqu'à l'île d'Elbe et à l'Algérie. Entré à l'état brut, le métal en sort en fers ouvrés de toute espèce, en plaques de blindage, en ponts, en machines diverses; d'ordinaire deux locomotives par semaine sortent des ateliers.

Au sud du Creusot, plusieurs bourgades enrichies par les mines de houille, Montcenis, Montchanin, Blanzy, Montceau, Saint-Vallier, se changent aussi rapidement en villes

ouvrières. Le bassin houiller le plus important de cette partie du district industriel est celui de Blanzy; l'usine la plus considérable est la grande tuilerie de Montchanin, dont les produits sont expédiés dans toutes les parties de la France et jusqu'à l'étranger. D'énormes carrières fournissent les débris nécessaires pour combler les vides laissés dans l'intérieur de la terre par le cheminement des mineurs [1].

La partie du département que le cours de la Loire limite à l'ouest a pris le nom de Charollais, à cause de son chef-lieu, la ville modeste de Charolles. La grande industrie n'a pas encore fait irruption dans cet arrondissement. La fortune du pays consiste principalement dans l'élève des bœufs dits charollais, que l'on engraisse après les avoir utilisés pour les charrois : la région bien arrosée, riche en prairies, qui s'étend au sud-ouest de Charolles, et qu'on appelle le Brionnais, est la contrée d'élevage par excellence ; elle engraisse dans ses « prés d'embouche » les animaux de tout le Charollais et même des contrées limitrophes, et en expédie environ une centaine par jour sur les marchés de Paris et de Lyon.

Pourtant le Charollais possède aussi sa petite ville industrielle, Chauffailles, jadis bourgade insignifiante, mais s'accroissant rapidement de nos jours grâce au voisinage d'un bassin houiller. La ville commerciale est Digoin, bâtie sur la Loire, près du confluent de l'Arroux, qui vient de recevoir la Bourbince, à l'endroit même où le canal du Centre et le canal de Roanne débouchent dans le fleuve. Bourbon-Lancy, situé plus au nord, dans le voisinage de la Loire, est la ville de bains ; elle possède des eaux salines fortes, très-abondantes et connues de toute antiquité. Enfin Paray-le-Monial, que l'on dit avoir été peuplée jadis de Juifs « Polacres » (Polaques, ou Polonais), est la ville religieuse ; son ancienne église abbatiale, bâtie sur le modèle de Cluny, est un fort bel édifice roman et son hôtel de ville une gracieuse maison de la Renaissance. On sait que Paray-le-Monial est devenu dans ces dernières années un grand lieu de pèlerinage. C'est là que le « culte du Sacré-Cœur » naquit avec les visions de Marie Alacoque [2].

Au sud du grand département de Saône-et-Loire, le versant oriental des montagnes du Beaujolais et du Lyonnais, ainsi qu'une moitié de leurs pentes tournées vers la Loire, constituent la circonscription du Rhône presque entière ; un massif avancé du mont Pila et quelques districts situés à l'est de la Saône et du Rhône complètent ce département,

[1] Production des houillères de Saône-et-Loire en 1878. 1,164,850 tonnes.

Usine du Creusot en 1878 Superficie	423	hectares.
Chemins de fer de service	304	kilomètres.
Personnel d'ouvriers	15,250	personnes.
Machines et locomotives (sans les machines outils)	308	(force de 19,000 chevaux).
Production de fonte, fer et acier	330,000	tonnes.
Valeur des produits	15,500,000	francs.

[2] Communes urbaines et industrielles les plus importantes de Saône-et-Loire en 1876 :

Le Creusot	26,400 hab.	Chauffailles	4,520 hab.
Châlon-sur-Saône	19,160 »	Chagny	4,170 »
Mâcon	17,600 »	Louhans	4,160 »
Autun	12,900 »	Saint-Vallier	3,725 »
Montceau-les-Mines	11,000 »	Blanzy	3,700 »
Tournus	5,550 »	Paray-le-Monial	3,650 »
Montchanin-les-Mines	4,600 »	Digoin	3,370 »
Épinac	4,600 »	Charolles	3,300 »
Cluny	4,550 »	Bourbon-Lancy	3,230 »

le plus petit de toute la France, à l'exception de la Seine. La grande richesse de la contrée consiste dans son industrie, concentrée surtout à Lyon, où près de la moitié de la population se trouve réunie; cependant les cultures, notamment celle des vignobles, contribuent aussi pour une certaine part à la prospérité du pays. Depuis le commencement du siècle, le nombre des habitants a doublé; il est maintenant, en raison de la surface du sol, de trois à quatre fois plus considérable que dans le reste de la France[1].

La position géographique de Lyon est de celles dont les avantages se montrent clairement à tous les yeux. Deux fleuves, c'est-à-dire deux grandes voies naturelles, viennent s'y réunir; deux zones de climats ayant chacune ses productions différentes s'y entremèlent et facilitent l'établissement en cet endroit d'un grand marché d'échanges. En outre, les hauteurs qui dominent le confluent offrent de belles positions militaires pour la défense des passages. Aussi, dès que le centre de la Gaule se trouva, par l'effet de la conquête romaine, en relations directes avec le monde méditerranéen, l'excellente situation géographique de Lyon fut-elle appréciée comme elle le méritait; peu d'années après l'assujettissement des Gaulois, L. Munatius Plancus établissait une colonie romaine sur les hauteurs de la rive gauche de la Saône, au-dessus de la presqu'île basse du confluent où se trouvait le village de Condate. La nouvelle cité grandit rapidement. Du temps de Strabon, elle était le « cœur de la Gaule », et tant que dura l'empire, le nom de Lugdunensis resta celui de la Celtique presque tout entière : les Romains plaçaient la borne naturelle du nord et du midi des Gaules à la péninsule même qui s'allonge entre les deux fleuves. Certainement, si Rome avait gardé sa prépondérance, sa force d'attraction eût maintenu à Lyon le rang de métropole de la Celtique. L'accroissement du monde civilisé dans le sens du nord et de l'ouest a donné à la France un autre centre de gravité; mais la tradition religieuse, qui cherche toujours à prolonger de siècle en siècle les formes convenues de l'ancien état politique, donne encore à Lyon le titre de ville primatiale des Gaules, justifié d'ailleurs par ce fait, que le premier siége épiscopal y fut établi. C'est là que se trouve le centre du prosélytisme catholique dans le monde entier, la Société de la Propagation de la Foi, qui dispose d'un budget annuel de plusieurs millions pour envoyer des missionnaires dans les pays étrangers.

La force des traditions se révèle aussi dans la vénération religieuse que les Lyonnais pieux ont pour la colline de Fourvières et par le culte qu'ils y rendent dans la fameuse église de pèlerinage, d'où l'on contemple au loin sur la plaine et sur les Alpes un si bel horizon. Fourvières, le « Fore Vieil » ou « Vieux Forum », est l'antique Lyon: c'est du haut de cette colline que la ville est descendue pour emplir de ses maisons la péninsule qui s'allonge entre les deux fleuves et pour aller s'étendre jusqu'au delà du Rhône. Mais Lyon a gardé le souvenir, du moins instinctif, de son origine : comme aux âges païens, le culte de la cité s'est maintenu dans le vieux sanctuaire, aux constructions sans cesse renouvelées. Il existe encore à Fourvières une confrérie qui date des âges inconnus et dont l'obligation est de prier pour la cité[2]. L'église romane d'Ainay, située dans la basse ville, entre les deux fleuves, rappelle aussi les traditions antiques, car on y voit des colonnes romaines sciées et découronnées de leurs chapiteaux, provenant de l'ancien temple consacré par soixante nations de la Gaule à Rome et à leur maître l'empereur Auguste. C'est à l'endroit où se trouve la place des Terreaux qu'était dressé l'autel d'Auguste et que se tenait le conseil sacerdotal des Trois provinces de la Gaule.

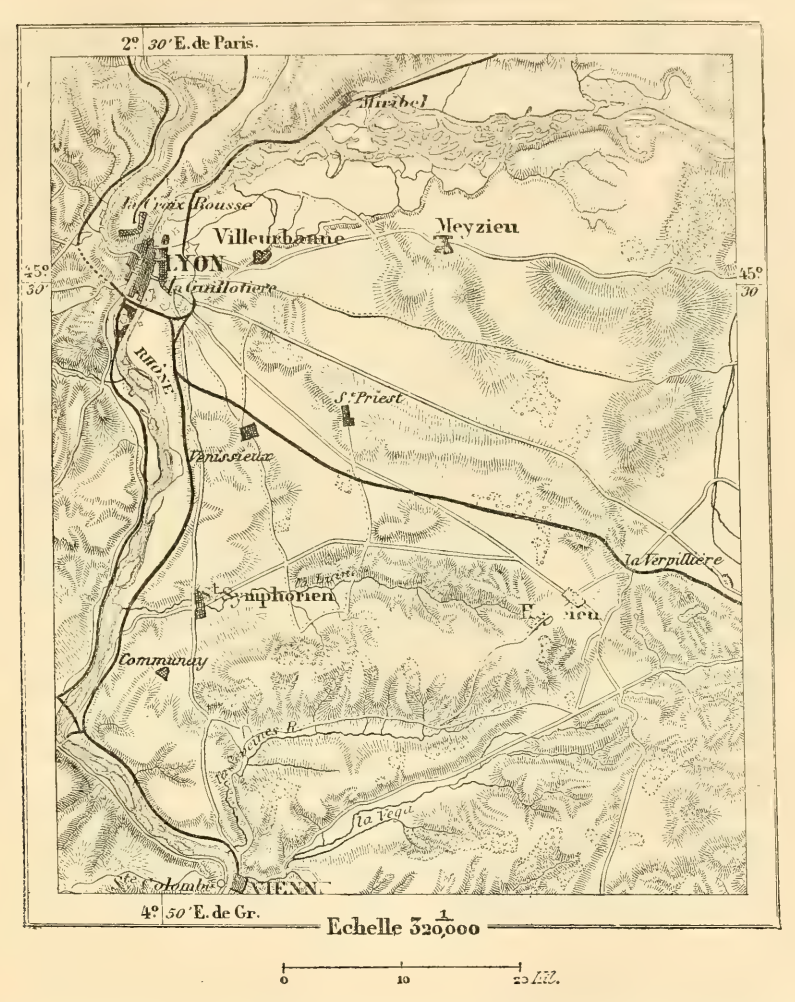
[1]

Superficie du Rhône.	Population en 1876.	Population kilométrique.
2,790 kilomètres carrés.	705,000 habitants.	253 habitants.

[2] Ém. Montégut, *En Lyonnais.*

C'est au siècle dernier seulement que le confluent des deux fleuves a été reporté par l'ingénieur Perrache à près de 2 kilomètres et demi en aval de l'église d'Ainay et que la longue péninsule appelée de nos jours du nom de celui qui l'a conquise a été rattachée à la terre ferme; les îles basses et les fonds marécageux qui se succédaient au-dessous de la pointe ont été consolidés, mais c'est toujours là, comme autrefois, que pèsent le plus lourdement les épais brouillards qui s'amassent fréquemment sur la ville. D'ailleurs

N° 113. — ENVIRONS DE LYON

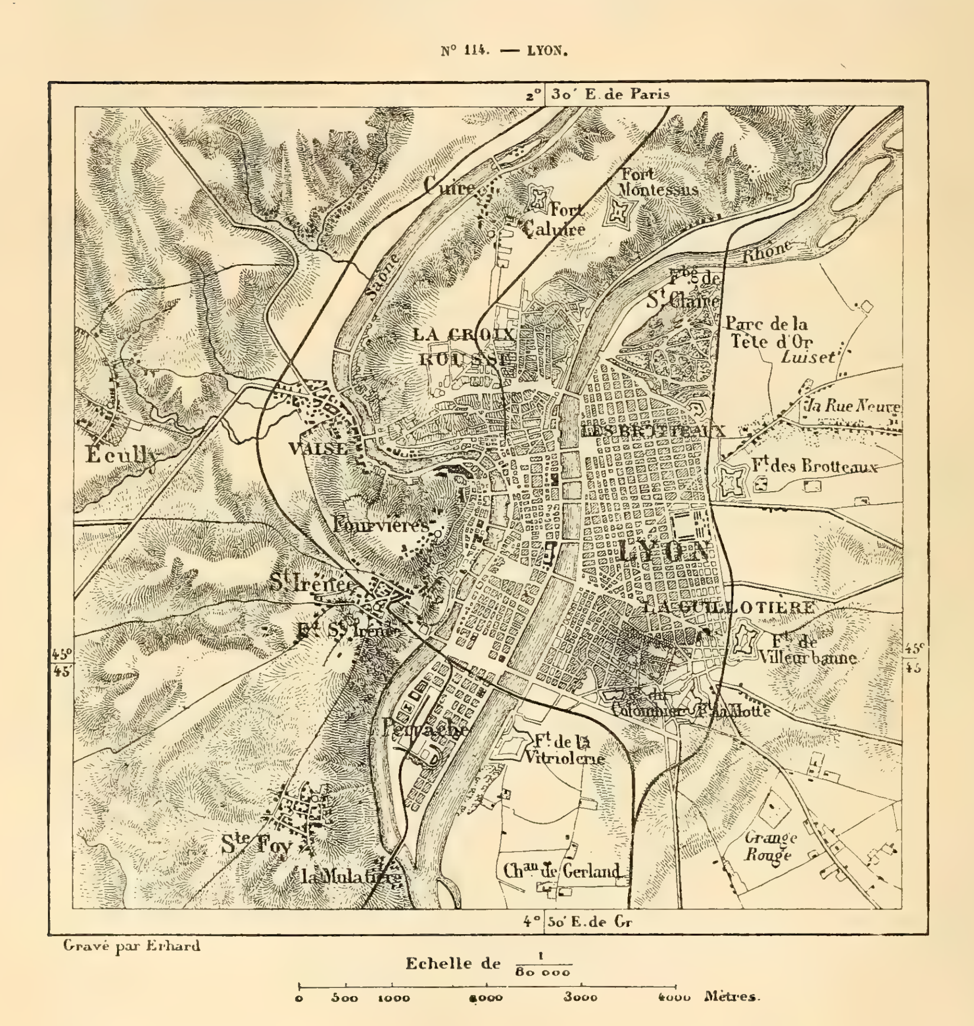


le quartier de Perrache n'a pas une population considérable. Séparé du reste de Lyon par le chemin de fer de la Méditerranée, il forme pour la ville tout entière une sorte de remise : c'est là que se trouvent l'arsenal, l'usine à gaz, la gare des marchandises, les bassins où s'arrêtent les bateaux de la Saône. Lors des grandes inondations, c'est le quartier le plus exposé à la fureur des deux fleuves qui se rencontrent en aval de la pointe; toute la ville basse est en danger à cause du peu de largeur des lits fluviaux, dans lesquels doit passer une masse d'eau considérable qui, plus haut, s'étalait largement entre ses rives. Tandis que l'eau débordée ne s'élève pas même à 3 mètres au-dessus du niveau

moyen dans la large plaine de Miribel, à une distance de 12 kilomètres à peine, elle monte à 6m,25, c'est-à-dire à une hauteur plus que double, dans le lit étroit contenu entre Lyon et les Brotteaux [1].

Les quartiers populeux de Lyon ont chacun leur caractère distinctif. La partie centrale de la péninsule autour de la place Bellecour est occupée par la ville de la richesse et du

N° 114. — LYON.



Gravé par Erhard

Echelle de $\frac{1}{80\,000}$

0 500 1000 2000 3000 4000 Mètres.

luxe : c'est là qu'ont été percées les rues les plus somptueuses et bâtis les palais de plus noble architecture. A la base de la colline qui porte les hautes maisons de la Croix-Rousse, habitées par des ouvriers, s'étend la ville du travail et du négoce. De l'autre côté du Rhône, le quartier des Brotteaux, dont les rues se coupent aussi régulièrement à angle droit que celles d'une ville américaine, est habité par une population bourgeoise d'employés et de négociants, et confine à l'admirable jardin public ou parc de la Tête-d'Or, défendu contre les invasions du Rhône par la digue du Grand-Camp, tandis que sur la même rive, mais plus au sud, le quartier de la Guillotière, entouré de

[1] Gobin; L'Éveillé, *Commission hydrométrique de Lyon*, 1863.

forts, de remblais, de fossés, est peuplé surtout d'ouvriers. D'autres quartiers, notamment celui de Vaise, sur la rive droite de la Saône, ont un caractère mixte, et de grandes fabriques s'y élèvent à côté des maisons d'habitation; enfin, la ville se continue de tous côtés par de longs faubourgs d'auberges, de maisons de plaisance et de jardins. Vu des ponts ou des quais, l'ensemble de la ville est d'un aspect fort imposant, quoique nulle part les façades des maisons ne se développent en un croissant comparable à celui de Bordeaux. Les forts qui dominent les hauteurs environnantes et qui pourraient anéantir la ville en peu de temps ne ferment pas trop brutalement les perspectives; grâce aux deux fleuves, l'horizon s'ouvre largement entre les collines.

L'époque gallo-romaine a laissé à Lugdunum des restes de trois aqueducs, dont le plus remarquable, celui du mont Pila, n'avait pas moins de 84 kilomètres de longueur : on en voit de belles rangées d'arcades, notamment au-dessus de la vallée de l'Izeron, à l'ouest du bourg de Sainte-Foy. Des vestiges de bains, de deux théâtres, d'une naumachie et de diverses constructions subsistent encore; enfin le musée contient de fort curieuses mosaïques romaines, des centaines d'inscriptions, des autels, des sculptures, des vases, des bijoux et, dans un vestibule décoré de mosaïques, les fameuses tables de bronze sur lesquelles un discours de l'empereur Claude est écrit presque en entier. Le palais des Arts, une des plus somptueuses constructions du nouveau Lyon, qui malheureusement ne peut subvenir à toutes ses dépenses [1], renferme, à côté de ces restes précieux de l'antiquité, des collections d'objets du moyen âge et de la Renaissance, un musée de sculptures et de tableaux, où se trouvent quelques toiles de premier ordre, surtout de l'école italienne, une collection complète des bustes de Lyonnais célèbres, parmi lesquels ceux de Ballanche, de Bernard de Jussieu, de Gérando, de Coustou, de Philibert Delorme, de Lemot, d'Hippolyte Flandrin, d'Ampère, que représente aussi une statue, sur une place de la ville. Le même palais des Arts possède un très-riche musée d'histoire naturelle, auquel on doit ouvrir bientôt un palais spécial ainsi qu'une bibliothèque de plus de 70,000 volumes, spécialement consacrée aux sciences, aux arts et à l'industrie. Le palais du Commerce et de la Bourse, autre édifice d'une grande magnificence, contient aussi un musée d'art et d'industrie institué sur le modèle du musée de South Kensington à Londres : tous les objets y sont classés avec méthode pour exposer l'histoire de l'art dans les différents peuples et aux différents âges, les progrès des diverses industries et de l'industrie lyonnaise en particulier. A l'hôtel de ville, on admire les statues colossales du Rhône et de la Saône, par Coustou; en outre, des œuvres remarquables de sculpture se voient dans les diverses églises et sur les places de Lyon, car les statuaires de mérite sont nombreux dans la ville de Philibert Delorme et de Coysevox, où l'industrie manufacturière témoigne elle-même d'un si pur sentiment de la forme. La science est représentée à Lyon, non-seulement par des « facultés » officielles, par de grandes écoles de toute espèce, et par une bibliothèque publique de plus de 180,000 volumes et de 2,400 manuscrits, mais aussi par de nombreuses sociétés libres, parmi lesquelles il faut compter une Société de géographie récemment fondée. La Société d'agriculture possède sur la colline d'Écully, au-dessus du Vaise, une ferme d'expérimentation pour l'usage des engrais et l'acclimatement des espèces. Le parc de la Tête-d'Or contient un jardin botanique, et bientôt un observatoire dominera la cité.

On sait que le rôle de Lyon parmi les cités industrielles du monde est d'importance capitale. Comme les autres grandes villes de France, elle a des fabriques de toute espèce, et de plus elle se distingue par ses ateliers pour la construction des machines, ses usines de produits chimiques, ses manufactures de papiers peints; mais sa

[1] Dette de la ville de Lyon en 1879 : 68,289,450 francs.

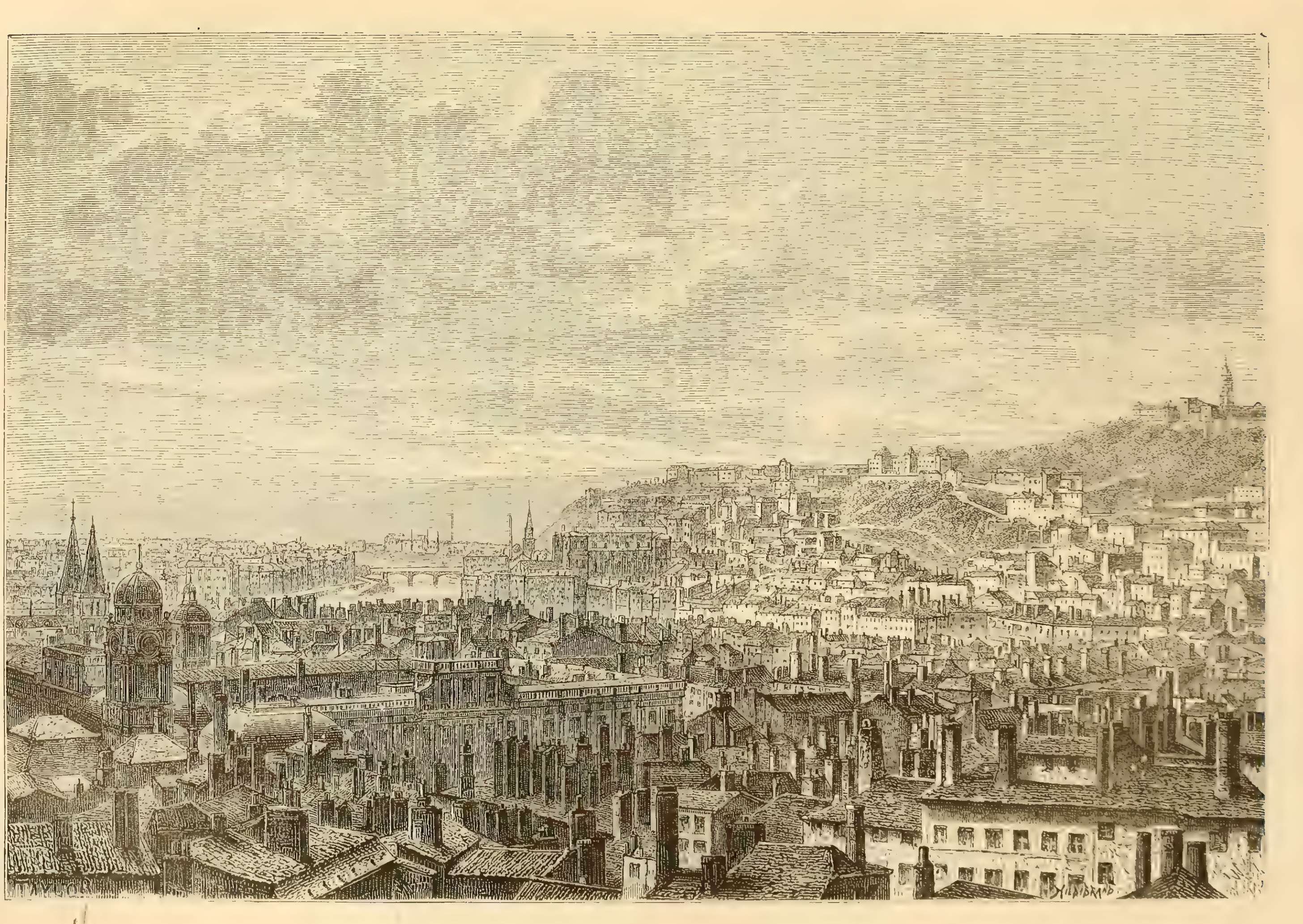
gloire est la fabrication des soieries. Cette industrie, dans laquelle Lyon n'a point de rivales, lui vient de l'Italie. Ce que des émigrés français, bannis ou fugitifs pour cause de religion ou de politique, ont fait si souvent et pour tant de contrées, en leur apportant leurs connaissances et leurs procédés, des émigrés italiens l'avaient fait précédemment pour la France; des Florentins et d'autres Toscans et Italiens, chassés par les révolutions de leur patrie, apportèrent à Lyon le présent magnifique du tissage des soies. Par ordre de Louis XI, les ouvriers expérimentés qui s'établissaient à Lyon étaient dispensés de payer les impôts et les tailles exigés des autres habitants. Au milieu du seizième siècle, le nombre des tisseurs lyonnais en soie s'élevait à 12,000 personnes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, la fabrication des soies sembla menacée de disparaître; les métiers diminuèrent de plus des trois quarts; mais après que deux générations se furent écoulées, Lyon avait repris son rang, et depuis un siècle elle n'a cessé d'être, malgré les guerres et les révolutions, la ville par excellence des belles soieries, surtout de celles qui sont teintes de couleurs claires; elle est la directrice des marchés du monde pour ces étoffes de luxe. En outre, elle a fait dans l'art du tissage des inventions et des perfectionnements de toute espèce, et c'est un Lyonnais, Jacquard, qui par la découverte d'un métier spécial a renouvelé l'industrie tout entière. Actuellement, le commerce des soieries, soit pour l'achat de la matière première, soit pour la vente des étoffes fabriquées, représente près d'un milliard de francs; du Japon aux États-Unis, les négociants de Lyon dirigent un prodigieux mouvement d'affaires. Le département du Rhône a les quatre cinquièmes des métiers à fabriquer la soie qui se trouvent en France; malheureusement, la maladie des vers à soie a privé en grande partie les départements du Midi des avantages que leur procurait le marché de Lyon; ils ne produisent plus que de 600,000 à 1 million de kilogrammes de soies grèges, le quart de ce que fournit l'Italie [1].

Les tisseurs lyonnais travaillent pour la plupart dans leur propre demeure. Au lieu d'être enfermés par centaines en de grandes fabriques, comme le sont les hommes et les femmes qui filent le coton, et dont tous les mouvements sont réglés par la machine à vapeur, âme de l'immense organisme, les ouvriers lyonnais en soieries dirigent librement leur métier. Un grand nombre d'entre eux sont propriétaires de leur outillage, d'autres sont associés, et ceux-là mêmes qui travaillent sur le métier d'un loueur étranger fabriquent pour la plupart à leur compte, quoique toujours gouvernés par les conditions du marché, qui les place souvent à la merci de l'acheteur. Grâce à ces habitudes de labeur et à leur vie de famille, les ouvriers lyonnais se distinguent par des mœurs spéciales; ils ont plus de tenue, plus de réflexion, un caractère plus solide; parfois aussi la vie solitaire entretient dans leur esprit une exaltation mystique. On sait que les révolutions ouvrières de Lyon ont été des événements considérables, dignes de toute l'attention des historiens.

Autrefois les tisseurs dont les étoffes alimentent le commerce de Lyon étaient en grande majorité groupés dans la ville; mais les fabricants, désireux à la fois de rompre la forte organisation des sociétés ouvrières et d'abaisser le prix de la main-d'œuvre, ont réussi à distribuer le travail dans toute la banlieue et dans les villages environnants; d'ailleurs,

[1] Filature de la soie dans le département du Rhône en 1872 :

Métiers, d'après la statistique officielle.	60,656
» d'après la Chambre de commerce (dans toute la province lyonnaise).	120,000
Ouvriers dans les établissements.	47,484
Nombre des personnes occupées à l'industrie des soieries.	240,000
Valeur des soieries fabriquées, en moyenne.	460,000,000 fr.
Production des soies grèges, dans le Midi, en 1874.	940,000 kilogr.



LYON. — VUE PRISE DES HAUTEURS DE LA CROIX-ROUSSE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Armbruster.

les canuts eux-mêmes fuient en grand nombre la ville pour vivre à meilleur marché. Tous les bourgs et faubourgs industriels voisins, Villeurbanne, Venissieux, Sainte-Foy, Oullins, Saint-Genis, Caluire et Cuire, et même plus au nord, Neuville, l'ancienne commune libre du « Franc-Lyonnais », ont, à côté de leurs fabriques diverses, des métiers à soie battant sans cesse pour les négociants de Lyon; l'espace occupé par l'industrie lyonnaise proprement dite s'étend bien au delà des limites de la cité, elle pénètre même dans l'arrondissement de Nantua et jusqu'en Savoie : les manufactures de Chambéry n'appartiennent pas moins au chef-lieu du Rhône que les métiers de la Croix-Rousse.

Les collines du Lyonnais se hérissent de nouveaux forts, dont le principal est construit au sommet du mont Verdun, pic le plus élevé du massif du mont d'Or, devenu célèbre par ses fromageries; à l'ouest du rayon des forts, on se trouve déjà dans un milieu différent par le travail et les mœurs industrielles. L'Arbresle, bâtie sur un promontoire, dans un cirque de collines, au confluent de deux torrents, s'occupe aussi de la fabrication des soieries, mais elle a surtout de l'importance par ses carrières de pierres de taille, de pierre à chaux hydraulique et par les énormes gisements de pyrites de Saint-Bel, où viennent puiser la plupart des usines françaises pour la préparation du soufre et de l'acide sulfurique, et qui représentent au moins 12 millions de tonnes d'un minerai remarquable par la pureté[1]; au nord de l'Arbresle, le village de Chessy-les-Mines était jadis fort important à cause de ses minerais de cuivre. Sur le chemin de fer de Roanne est l'industrieuse Tarare, bâtie en amphithéâtre à la base méridionale du mont Tarare; encore au milieu du siècle dernier, ce n'était qu'une triste bourgade dépourvue de toutes communications faciles avec les vallées de la Loire et de la Saône; de nos jours, elle est comme Lyon, quoique à un bien moindre degré, un centre industriel. Elle possède une très-grande fabrique de peluche et de velours, mais la majorité de ses ouvriers travaillent soit dans la ville, soit dans les environs, au tissage de la mousseline et aux broderies; dès le commencement du siècle, les produits de Tarare étaient célèbres; actuellement ils donnent lieu chaque année à un mouvement d'affaires de plus de 20 millions. Diverses bourgades manufacturières, qui se trouvent au nord-ouest de Tarare, près des limites du département de la Loire, Amplepuis, Thizy, Cours, s'occupent aussi de la fabrication d'étoffes diverses, mousselines, cotonnades et toiles de fil dites « beaujolaises ».

La partie du département que limite à l'est le cours de la Saône et qui doit son nom de Beaujolais à la ville de Beaujeu, jadis princière, prend aussi une certaine part au travail industriel de la contrée. Villefranche, le chef-lieu de l'arrondissement, et près duquel naquit Claude Bernard, a ses fabriques d'étoffes diverses; mais dans l'ensemble de ce pays l'agriculture à la prépondérance sur le travail de l'industrie. Les vins du Beaujolais, dont Belleville est l'entrepôt, sont fort connus en France et à l'étranger. On a constaté que tous les crus renommés de ces coteaux sont obtenus par les vignerons sur un filon de porphyre granitoïde; ils ont une finesse et un bouquet particulier qui n'existent pas dans les vins provenant des terrains carbonifères. Les cultivateurs le savent si bien, qu'ils transportent fréquemment sur les terres voisines l'arène décomposée du porphyre; la différence des plants entre aussi pour beaucoup dans celle des crus. Afin de pouvoir arroser les pentes et développer l'industrie locale, on projette la création d'un réservoir artificiel de 800,000 mètres cubes d'eau dans la vallée de la haute Ardières, affluent de la Saône qui passe à Beaujeu et dans la plaine de Belleville.

Au sud de Lyon, la ville de Givors, située au bord du Rhône, à l'issue du Gier et d'un canal navigable, appartient beaucoup plus au groupe industriel de Saint-Étienne qu'à celui de Lyon; elle se trouve près de l'extrémité orientale du grand bassin de charbon qui

[1] Production annuelle des mines de Saint-Bel : 120,000 tonnes.

commence dans le Forez aux bords de la Loire. Ses usines, alimentées par le combustible qui lui vient des houillères voisines, sont de grands établissements métallurgiques, des verreries, des hauts-fourneaux, des tuileries, des fours à brique. Au sud se dresse le mont Pila, dont le versant méridional est déjà le véritable Midi. Le fameux vin de Côte-Rôtie se récolte sur une de ses pentes, qui semble en effet calcinée par le soleil[1].

[1] Communes importantes du Rhône en 1876 :

Lyon	342,800 hab.	Amplepuis	6,000 hab.
Tarare	14,400 »	Oullins	5,675 »
Villefranche	12,500 »	Venissieux (banlieue de Lyon)	5,220 »
Givors	11,900 »	Sainte-Foy-lès-Lyon »	5,120 »
Villeurbanne	9,050 »	Beaujeu	3,900 »
Caluire et Cuire (banl. de Lyon)	8,700 »	Belleville	3,550 »
Cours	6,150 »	L'Arbresle	3,325 »

CHAPITRE V

LE PLATEAU CENTRAL DE LA FRANCE

GÉVAUDAN, VELAY, AUVERGNE, ROUERGUE, LIMOUSIN, PÉRIGORD, MARCHE, BOURBONNAIS

La gibbosité de granit à laquelle le rayonnement de ses fleuves vers l'Océan, la Manche, la Méditerranée, et l'incessante émigration de ses habitants ont valu le nom de « pôle de divergence », par contraste au « pôle d'attraction » que forme le bassin de la Seine, occupe la sixième partie de la France, dont elle est le véritable noyau géologique. L'ensemble du plateau s'étend sur un espace d'un peu plus de 80,000 kilomètres carrés, et des bords mêmes du Rhône aux premières eaux de la Charente il interpose entre la France du nord et celle du midi une barrière de 500 kilomètres en largeur. Le grand obstacle qu'il oppose à la marche des peuples et aux échanges du commerce n'a pu manquer d'exercer l'influence la plus considérable sur le cours général de l'histoire. Pour que la France devînt une, il ne suffisait pas que le plateau Central pût être facilement tourné par les trois grandes voies historiques du Poitou, de la Bourgogne et du Languedoc. Ces anciens détroits maritimes n'ouvraient pas d'assez larges issues vers le bassin de la Garonne et le littoral méditerranéen : il fallait aussi que les hauteurs du plateau fussent escaladées de part et d'autre, avant que les hommes du Nord et ceux du Midi, différant les uns des autres par la langue et les institutions, se fondissent en un même peuple. Le travail d'union nationale, plus rapide sur le pourtour du plateau, dut s'opérer aussi sur les hauteurs des terres centrales, et, comme partout, il fut accompagné de son cortége de maux et d'avantages : guerres et croisements pacifiques, exterminations et bons rapports de commerce, oppressions de race ou de caste et participation au patrimoine commun de la civilisation et des idées.

Quoique la masse du plateau soit relativement très-compacte, elle offre cependant un petit nombre de brèches et de passages qui ont facilité les rapports de l'un à l'autre versant. Ainsi le massif angulaire du Morvan se trouve presque entièrement séparé du reste des hautes terres par des seuils nombreux ménagés entre les deux vallées parallèles de la Saône et de la Loire, et constitue en conséquence une région géographique tout à fait distincte. L'ancien lac de la Limagne, que parcourt l'Allier, ouvre aussi un chemin à travers le mur des Cévennes, dans la direction des bassins du Lot, du Tarn, de l'Hérault, du Gardon, de l'Ardèche. L'extrémité méridionale du plateau est une île géologique de terrains cristallisés, et les roches calcaires qui remplissent l'ancien détroit maritime sont aussi une voie de communication toute préparée entre le versant de la Garonne et celui des fleuves méditerranéens.

Considéré dans son ensemble, indépendamment de toutes les inégalités de détail et des massifs de volcans modernes qui en ont modifié le relief, le plateau Central est un plan incliné régulièrement au nord-ouest et limité au sud et à l'est par un rebord en saillie. Les Cévennes, au vieux nom qui semble d'origine celtique, constituent la partie la plus importante de cette série de chaînes qui se développent en demi-cercle sur le pourtour sud-oriental du grand plateau : c'est le faîte du toit continental pour le partage des eaux.

Au sud et à l'est de Montauban, des terrasses caillouteuses, que l'eau de pluie a ravinées de gorges profondes, sont les seules hauteurs qui séparent les vallées du Tarn et de la Garonne; elles se terminent à l'orient par la colline qui porte la vieille cité de Puylaurens, à l'aspect féodal. Les Cévennes proprement dites ne commencent à dresser leurs escarpements schisteux et leurs cimes de granit qu'à l'est de la dépression de Revel, où passe le chemin de fer de Castelnaudary à Castres et où se recueillent les eaux qui alimentent le canal du Midi. La rivière de Sor, qui parcourt cette dépression, s'y divise en deux bras, dont l'un descend au nord vers l'Agout et le Tarn, tandis que l'autre est dirigé artificiellement vers la grande voie de navigation qui unit les deux mers.

A l'est de cette brèche profonde, si favorablement placée pour servir aux voies de communication entre le Centre et le Midi, la montagne Noire atteint sa plus grande hauteur au mont de Nore, croupe de pâturages qui domine un plateau montueux, en partie couvert de forêts, auxquelles cette région des Cévennes doit probablement son nom. Une vallée tributaire du Tarn par l'Agout, celle du Thoré, interrompt la chaîne, qui recommence immédiatement au delà, mais pour ne prendre que d'un seul côté l'aspect

d'une montagne : les escarpements méridionaux découpés par de rapides torrents qui descendent dans l'Orb de Béziers se dressent au nord de Saint-Pons et d'Olargues en véritables sommets. Vus des bords du Jaur et de l'Orb, le Somail, le Caroux et les monts de l'Espinouze, s'élevant de près de 1,000 mètres au-dessus de la vallée, semblent des pics superbes, d'accès difficile, tandis que sur le versant opposé ils s'inclinent en longues pentes et vont se rattacher, de croupe en croupe, aux plateaux ravinés de Lacaune. A l'est, cette première partie de la chaîne des Cévennes se termine par un

N° 115. — MONTS DE L'ESPINOUZE.

Echelle de 1: 240 000

massif fort tourmenté, de l'aspect le plus sauvage, où viennent se rencontrer les formations les plus diverses, granits et schistes, terrains carbonifères, roches triasiques et jurassiques de plusieurs étages. Autour de ce cap du plateau Central de la France s'avançant jadis en péninsule au milieu des mers, se déposèrent successivement les différentes assises, tandis que çà et là des éruptions volcaniques perçaient les strates d'origine lacustre ou marine. Le foyer des laves souterraines semble s'être prolongé autrefois du nord au sud, des monts Dome d'Auvergne à la colline d'Agde, et cet axe de terrains volcaniques traverse précisément la partie de la France où les contrastes entre le Nord et le Midi se présentent de la manière la plus

soudaine. En cette région, le versant méditerranéen du plateau n'a qu'une largeur moyenne de 60 kilomètres, tandis que la contre-pente tournée vers l'Océan est au moins décuple. Tout change presque brusquement de l'un à l'autre versant du faîte des Cévennes : température, régime des vents et des pluies, aspect de la nature entière; d'un côté sont les ruisseaux permanents, les prairies, les arbres au feuillage touffu ; de l'autre sont les lits pierreux qui tout à coup se transforment en torrents, les herbes odorantes, les arbustes au feuillage rare. Les habitants ne sont pas les mêmes non plus, et l'homme civilisé des plaines, fier de ses vieilles traditions municipales et romaines, méprise le « gavache » des plateaux, qui pourtant ne lui cède point en amour du travail et en industrie.

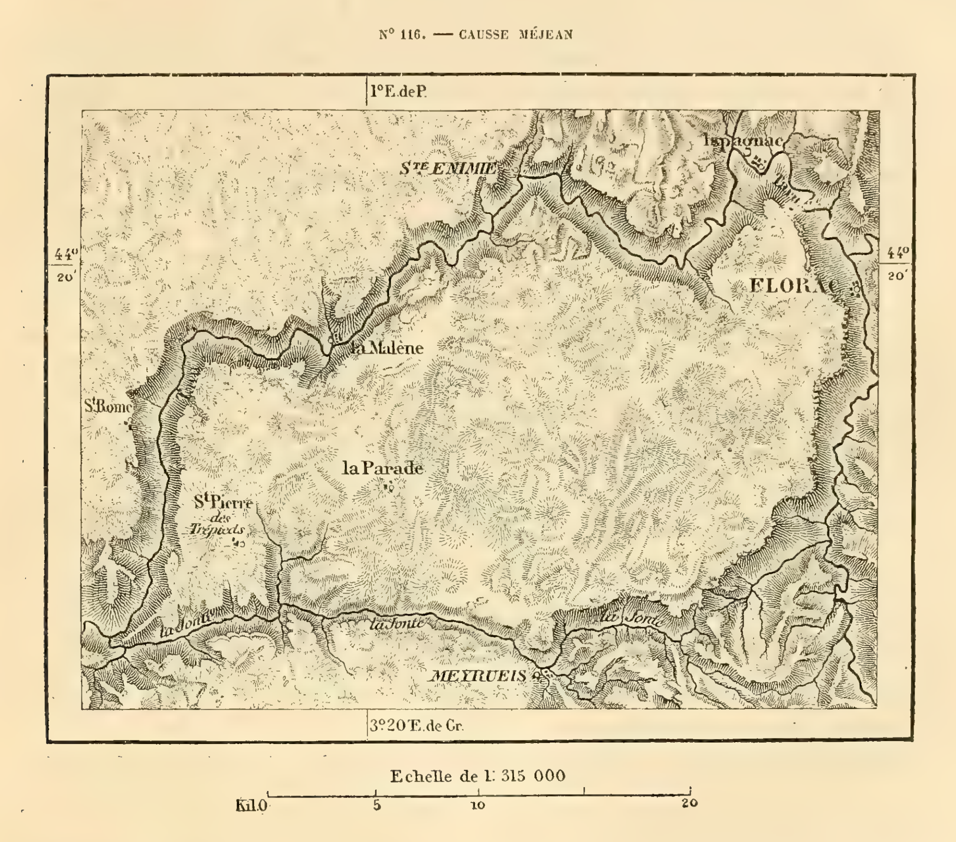
A l'orient de l'Orb, les monts Garrigues continuent les monts de l'Espinouze, auxquels ils ressemblent par les ravins sauvages et les parois escarpées de leur versant méridional : ils doivent leur nom aux chênes-kermès ou « garrus » qui recouvrent les pentes et que les botanistes considèrent comme les restes des anciennes forêts primitives, car leur bois tors à lente croissance, leur petite taille, leur maigre ombrage les rendent trop peu utiles pour que les habitants du pays puissent avoir songé à les importer de contrées étrangères. Les Garrigues sont les principaux contre-forts des plateaux faiblement accidentés qui s'étendent au nord et que l'on connaît sous le nom de « causses » (du latin *calx*, chaux). Ces plateaux sont uniques en France par leur configuration, leur aspect, leur climat.

Le causse le plus méridional est le plateau de Larzac, entre Lodève et Millau. C'est une vraie table de pierre, à la surface un peu bossuée et légèrement inclinée de l'est à l'ouest, dans le même sens que toute la région centrale de la France; sa hauteur moyenne est de 800 à 900 mètres. Au sud, des affluents de l'Orb et de l'Hérault en découpent le pourtour d'entailles profondes, tandis qu'au nord et à l'ouest il est limité par des eaux qui descendent vers le Tarn. Le défilé de la Dourbie sépare le plateau de Larzac d'un autre causse d'égale hauteur, le causse Noir, au nord duquel la rivière de Jonte passe comme au fond d'un gouffre. Au delà se dressent les falaises d'un troisième causse, le plus régulier de tous; c'est le causse Méjean. Il est parfaitement limité de toutes parts; la Jonte, le Tarn, le Tarnon l'isolent par un véritable fossé de plusieurs centaines de mètres de profondeur où coulent leurs eaux limpides : même au sud-est, là où se trouve le partage des eaux entre la Jonte et le Tarnon, le causse Méjean dresse ses escarpements en une ligne continue, limitée jadis par les eaux d'un détroit : c'est un bloc calcaire de 40,000 hectares de superficie. De la gorge du

Tarn à celle du Lot s'étend le causse de Sauveterre, à la surface moins égale, aux contours moins nettement tracés; puis un autre plateau calcaire se prolonge encore vers l'ouest en forme de péninsule, dans la direction de Rodez et d'Espalion.

Il n'est pas douteux qu'à une époque antérieure de la Terre tous ces plateaux de roches jurassiques ne formaient qu'un seul causse régulier déposé par la mer dans le détroit méridional du massif granitique de la

N° 116. — CAUSSE MÉJEAN



France. Quoique le causse Méjean, situé à peu près vers le milieu de la série des plateaux, soit d'une centaine de mètres plus élevé que les autres, cependant ses assises correspondent à celles des causses environnants; elles se développaient en strates continues des rivages de l'Hérault à ceux du Lot et de l'Aveyron. Les torrents issus des anciens glaciers qui s'épanchaient des roches les plus élevées des Cévennes ont entamé peu à peu la pierre, l'ont creusée en défilés et ont fini par tailler, à travers toute l'épaisseur des assises, les formidables cluses qui font aujourd'hui l'étonnement des géologues.

Si les rivières coulent d'un flot constant dans les profondes gorges, en revanche l'eau manque à la surface des plateaux. Le sol, percé de fissures, est à peine mouillé par les averses. La pluie tombant comme sur un crible, disparaît aussitôt. En certains endroits, les fentes de la roche se sont élargies, les parois intermédiaires se sont effondrées, et l'on voit de grands entonnoirs, « avens » ou « tindouls » s'ouvrir dans le calcaire jusqu'à d'effrayantes profondeurs; mais presque partout la surface du causse est uniforme et les puits souterrains ne sont indiqués que par de simples lézardes superficielles. Nulle part ne jaillit une source. L'eau vive manque donc complétement sur les causses de la Lozère, du Rouergue et du Quercy ; les habitants n'ont pour eux-mêmes et leurs bestiaux que l'eau de pluie recueillie dans les citernes ou « lavognes » soigneusement cimentées à l'intérieur. Encore ces lavognes sont-elles presque toujours vides en été; il faut alors faire venir l'eau, à dos de bœuf ou de cheval, des rivières qui coulent à plusieurs kilomètres de distance dans les gorges profondes. Cette rareté des eaux sur les plateaux calcaires est compensée par une grande richesse de fontaines sur le pourtour des talus extérieurs ; dans tous les cirques d'érosion dont les plateaux sont échancrés, jaillissent des sources d'eau claire, entourées de verdure et d'arbres qui contrastent de la manière la plus heureuse avec les pentes arides des environs. Une de ces sources, celle d'un sous-affluent du Tarn, a pris le nom de Sorgues, comme la rivière de Vaucluse, et mérite en effet de lui être comparée. La Vis, plus abondante que l'Hérault, dans lequel elle perd son nom, jaillit aussi du rocher par une superbe fontaine. Nombre de sources qui s'élancent de la base des causses et qui restent presque ignorées à cause de leur situation dans une contrée presque déserte, seraient considérées comme de véritables trésors dans un pays de terres irriguées ou de manufactures.

Là où l'eau manque, manquent aussi la végétation forestière et les habitants. Sur plusieurs causses, on ne voit point d'arbres, à peine des broussailles dans les creux garantis du vent. La pierre n'est revêtue que d'une herbe courte, et les habitants, peu nombreux, n'ont utilisé que de faibles surfaces pour la culture de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre. Plusieurs communes des causses n'ont pas dix habitants par kilomètre carré; il en est même qui ont seulement le tiers de cette population. Les trois communes réunies du causse Méjean n'avaient en 1866 que 1,162 habitants, soit un seul individu pour 34 hectares; encore plusieurs familles de ces misérables communes vivent-elles, non sur le plateau, mais dans les vallons inclinés du pourtour. En hiver, quand les neiges se sont entassées en une couche de plusieurs pieds d'épaisseur sur le plateau, et

que la plupart des habitants ont émigré vers les plaines, ce n'est pas sans danger que les voyageurs se hasardent dans ces régions désertes, comparables aux *páramos* des Andes. Il est arrivé souvent que des voitures, traversant le plateau de Larzac, ont dû s'arrêter en détresse auprès de quelque misérable hangar.

L'herbe menue des hauteurs a son rôle important dans l'économie générale de la France. Sur les plateaux paissent par centaines de milliers les brebis dites de Larzac, dont le lait sert à la fabrication des célèbres fromages de Roquefort. Ces animaux, jadis maigres et osseux, sont maintenant une race perfectionnée, grâce à des soins bien entendus, à un meilleur régime : ils se distinguent surtout par la finesse et la frisure de la laine. On dit que la race ovine des causses vit très-bien sans eau; même lorsque les citernes des plateaux sont abondamment remplies, les bergers ne donnent pas à boire à leurs moutons; ils prétendent que la boisson administrée irrégulièrement aux animaux gâte leur laine et leur chair; ils préfèrent les en priver complétement[1].

La rareté des habitants donne la raison de ce fait, que les dolmens se rencontrent encore en tant d'endroits sur les plateaux de la Lozère : la faible densité des populations a préservé ces monuments de la destruction qui les attend dans toutes les contrées où les habitants se pressent en grand nombre. M. Prunières a compté plus de deux cents de ces mégalithes dans la partie sud-occidentale du département de la Lozère et il en existe encore beaucoup qu'il n'a point visités. La limite de la région des dolmens coïncide précisément avec celle des terrains calcaires non habités, et l'on a pu croire que cette brusque interruption provenait de mœurs différentes chez les anciennes populations de la contrée. Au Sud du plateau de Larzac, le nombre de ces monuments diminue en proportion de la fertilité des terres et de la densité des populations ; cependant on trouve encore un dolmen aux portes mêmes de Frontignan[2]. D'admirables dolmens en grès rouge, ceux de Soumont, s'élèvent dans le voisinage de Lodève; on en voit également quelques-uns dans la montagne Noire. Enfin, plusieurs dolmens que l'on rencontre sur les granits du Lévezou sont parmi les plus beaux de la France. Ces monuments ne sont pas moins nombreux sur le granit que sur les causses[3].

Le contraste ethnologique est très-précis entre les habitants des plateaux calcaires et ceux des collines de granit qui s'abaissent à l'ouest vers

[1] Jules Charton, *Tour du Monde*, 1875.

[2] Prunières, *Revue d'anthropologie*, tome II, pl. 4. — Munier, *Académie des sciences de Montpellier*, tome VIII, pl. 341.

[3] Émile Cartaillac, *Notes manuscrites*.

la vallée de l'Aveyron. Le chemin de fer de Millau à Rodez décrit une grande courbe qui sépare à peu près exactement les deux zones géologiques et permet ainsi de constater facilement la diversité d'aspect et de production que présentent les contrées, celle des mœurs qu'offrent les habitants. Au nord du plateau calcaire de Larzac, aux assises unies, revêtues d'herbes fines, s'élèvent les croupes inégales, couvertes de fougères, du Lévezou granitique : d'un côté sont les champs d'avoine et d'orge, çà et là même des *fromentals ;* de l'autre sont les *ségalas* ou terres à seigle. Les paysans du calcaire, les *caoussenaous* ou « caussenards », se distinguent aussi à première vue, et fort à leur avantage, de leurs voisins du granit, les « ségalains ». Le caussenard, mangeur de pain d'orge et d'avoine et buveur d'eau claire, est grand, osseux et fort. L'habitant des terres cristallines, mangeur de seigle et de châtaignes, buveur de cidre, est beaucoup moins vigoureux.

A l'orient, la grande île jurassique des causses est, comme à l'ouest et au nord, entourée des granits et des schistes du plateau Central ; mais les roches de l'est sont de beaucoup les plus hautes et les plus grandioses d'aspect : ce sont elles qui forment le massif principal des Cévennes. Vers l'extrémité méridionale de ce massif, au-dessus des puissantes assises calcaires que l'Hérault et ses affluents traversent par de sombres gorges, s'élèvent la montagne de l'Espérou et le superbe dôme de l'Aigoual, d'où se déversaient autrefois, dans toutes les vallées du pourtour, des glaciers[1] remplacés aujourd'hui par des torrents tributaires de l'Hérault, du Gardon, du Tarnon, de la Jonte. C'est encore l'une des régions les plus sauvages de la France. Ses forêts, que la hache a diminuées d'étendue, étaient peuplées, au dix-huitième siècle, d'ours, de cerfs, de sangliers ; mais il n'y reste plus d'autres grands animaux que les loups.

Une région tourmentée, dont les innombrables protubérances de granit, d'une hauteur moyenne de 800 à 1,200 mètres, apparaissent comme un véritable chaos, occupe tout l'angle sud-oriental du Gévaudan, devenu le département de la Lozère : les parois abruptes du causse Méjean, qui dominent à l'ouest la vallée du Tarnon, contrastent par leur régularité avec ce désordre de la région des Cévennes déchiquetée par les eaux. Mais au nord de la montagne du Bougès et de la haute vallée du Tarn, le granit lui-même prend une forme de plateau à peine moins unie que celle d'un causse calcaire. Le mont Lozère, qui constitue ce plateau, et que limitent au nord le cours du Lot et celui de l'Altier, affluent de l'Ar-

[1] Ch. Martins, A. Jullien, J. Martin, J. Marcou, Tardy, Cazalis de Fondouce.

dèche par le Chassezac, est une vaste croupe d'environ 300 kilomètres carrés et d'une altitude moyenne de 1,400 mètres. La formation en est des plus régulières, car sa ligne de faîte est presque rectiligne de l'ouest à l'est et se maintient sur un espace de 25 kilomètres à la hauteur uniforme de 1,600 mètres. La plupart des géologues pensent que ce plateau fut jadis une île granitique dans la mer du Jura, mais divers indices portent à croire qu'il a été recouvert entièrement par les eaux et que des érosions postérieures en ont fait disparaître les dépôts jurassiques avec la partie superficielle des granits sous-jacents. La surface même de la roche cristalline a été partiellement érodée : d'énormes blocs, épars ou groupés comme des ruines de prodigieux édifices, et des amas de sable grossier, formé par le quartz désagrégé, emplissent toutes les cavités du plateau. Là les hameaux qui blottissent leurs masures dans les creux, à l'abri d'un roc ou d'une forêt de pins, sont de tristes demeures : le manque de bien-être y est tel qu'on ne peut y vivre qu'à l'état de barbarie. Mais ces hameaux mêmes sont rares; des poteaux ou des dalles de granit, semblables à des menhirs, y guident en hiver le voyageur perdu dans la neige ou dans le brouillard.

La Lozère a l'aspect d'une véritable montagne au sud et à l'est, grâce aux vallées qui la découpent en promontoires; mais les plateaux qui s'étendent au nord du Lot naissant sont parmi les contrées les plus monotones, les plus tristes qu'il y ait en Europe. Les longues croupes à demi boisées de la montagne du Goulet, de même que la grande forêt de Mercoire, où coulent les premières eaux de l'Allier, ont, il est vrai, la beauté que donnent les arbres et la nature libre ; mais l'aride plateau de Montbel, immense socle de granit qui ne porte pas même une colline, est une région vraiment terrible par la solitude, la nudité et, pendant une moitié de l'année, par la froidure et le vent. Non moins formidable est la région dite peut-être par dérision « le Palais du roi », qui s'étend plus à l'ouest, et forme la partie méridionale du plateau connu sous le nom de montagne de la Margeride. Les granits de cette large voussure de montagnes, qui s'avance sur un espace de plus de 50 kilomètres entre les massifs volcaniques du Velay et ceux du Cantal, ont du moins gardé leur parure de forêts sombres, et des cascades bruissent dans les gorges sur les pentes extérieures du plateau.

Quoique toutes les hauteurs de la France centrale soient réunies les unes aux autres en un seul système orographique, cependant le contraste que forment les cratères et les coulées de laves avec les coupoles de granit permet de fixer aux monts de la Margeride l'une des limites naturelles de la

région méridionale du grand plateau. Du côté de l'est, vers la vallée du Rhône, ce sont des volcans, ceux du Mézenc et du Coiron, qui se dressent en borne de séparation entre les Cévennes méridionales et les monts qui en prolongent le faîte, parallèlement au Rhône, et qui vont se terminer à la cime du mont Pila ou Pilat, entre Annonay, Saint-Étienne et Rive-de-Gier. Combien ce versant exposé au soleil du levant et du midi ressemble peu aux longues pentes tournées vers le vent du nord ! Des collines basses à la montagne sourcilleuse, se succèdent les cultures, les mûriers, les vignes, les châtaigniers ; les roches granitiques et les assises de diverses formations qui s'appuient sur elles, schistes, grès carbonifères, calcaires du Jura, sont taillées en beaux promontoires dont les eaux courantes ceignent la base d'un cercle de verdure. Tel mont complétement isolé du reste de la chaîne par le travail d'érosion prend un aspect de grandeur superbe, et l'on s'étonne qu'il n'ait pas seulement la moitié de l'altitude des causses monotones engagés dans l'épaisseur du plateau. La cime terminale de la crête des Cévennes, le fameux Pila, vers lequel regardent les paysans pour voir s'il prend son « chapeau » de nuages et de pluies, est aussi une montagne de fière apparence, grâce à ses escarpements qui plongent vers le Rhône. De sa pyramide suprême, qui verse le Furens à la Loire, le Gier au Rhône, on domine, du mont Blanc au Cantal, un des plus beaux panoramas de France[1].

Immédiatement au nord du Tanargue, qui s'avance bien en dehors du plateau du Vivarais, en se dressant en forme de mur au-dessus des vallées d'érosion, se montrent quelques cimes volcaniques, situées jadis, comme le Vésuve, au bord d'un golfe de la Méditerranée, et d'autant plus intéressantes à étudier qu'elles s'élèvent à côté des collines de granit. Elles sont encore d'une remarquable beauté de formes et les coulées de laves en sont parfaitement conservées. A l'exception de quelques dykes de basalte dans les environs immédiats d'Aubenas, le plus méridional de ces volcans et de tous ceux du Vivarais est la coupe de Jaujac, qui s'élève du milieu d'un petit bassin houiller. En France, comme en Sicile, le basalte décomposé est tout particulièrement propice à la croissance des châtaigniers ; un bois su-

[1] Altitudes diverses du système des Cévennes :

Sommet de Nore (montagne Noire)	1,210 mèt.	Finieils (Mont-Lozère)	1,718 mèt.
Monts de l'Espinouze	1,280 »	Montagne du Goulet	1,499 »
Plateau de Larzac	909 »	Forêt de Mercoire	1,501 »
Causse Méjean	1,300 »	Palais du Roi	1,284 »
Lèvezou	1,154 »	Randon (Mont de Margeride)	1,554 »
Hort-Dieu (Aigoual)	1,567 »	Tanargue	1,459 »
Espérou	1,420 »	Mont Pila	1,434 »

perbe de ces arbres, s'avançant jusqu'aux bords de la « coupe » ou cratère qui a valu son nom au volcan, cache en partie les anciennes coulées de laves ; mais celles-ci, déversées au nord par une échancrure de la coupe, se révèlent dans tous les espaces déboisés. On les voit descendre jusque dans la vallée de l'Alignon (ou Lignon), qui coule entre deux falaises, l'une de granit, l'autre de basalte. Le bourg de Jaujac est construit à l'extrémité même de la nappe de lave, présentant à sa tranche une admirable colonnade de 50 mètres de hauteur et d'une régularité presque parfaite.

Un autre volcan, dominant à l'ouest le confluent de l'Alignon et de l'Ardèche, la « Gravenne » de Souillols, ainsi nommée à cause des « graviers » et des scories de ses pentes, mêlait jadis ses nappes de basalte à celles du premier cratère ; mais la rivière a taillé son lit à travers ces masses rocheuses et les a partiellement déblayées. Plus haut dans la vallée de l'Ardèche, le village de Thueyts est bâti, comme celui de Jaujac, sur un fleuve de lave solidifiée, dont la falaise terminale, érodée par les eaux, forme aussi une majestueuse colonnade basaltique de 50 mètres de hauteur et d'environ 2,500 mètres de longueur, faisant face aux escarpements de granit de la rive opposée. Attenant au volcan de Thueyts est celui que les paysans désignent sous le nom de Gravenne de Montpezat, et dont le cône, d'une grande régularité, a versé dans la vallée une nappe qui depuis a été découpée par les eaux en falaises et en promontoires colomnaires d'un aspect superbe ; en maints endroits, les coupures faites par l'Ardèche et ses affluents ont entamé, au-dessous du basalte, des lits de cailloux roulés et le granit sous-jacent. Au nord-est, près du village de Burzet, le torrent du même nom ne s'est point ouvert une avenue de colonnes dans les coulées de basalte, mais il a nivelé la surface de la roche, de manière à en former un « Pavé des Géants », non moins beau que celui de l'Irlande.

Le dernier volcan du groupe du bas Vivarais, la coupe d'Aizac, s'élève isolément, à l'est des autres cratères d'éruption, dans la vallée de la Volane. Il n'est pas moins régulier que la coupe de Jaujac, et sa coulée principale, qui occupait primitivement tout le fond de la gorge, d'Entraigues à Vals, présente aussi des colonnades grandioses et de curieux pavés de prismes basaltiques. C'est, du reste, le plus fréquemment visité, à cause du voisinage des eaux minérales sodiques et carbonatées qui jaillissent près de Vals et que viennent utiliser tant de malades. Ces sources sont froides et par conséquent ne témoignent que par leur composition d'un reste d'activité volcanique dans le sol ; mais plus à l'ouest, dans un vallon

naguère obstrué de broussailles, on a découvert des mofettes, semblables à celles de la grotte du Chien, près de Pouzzoles. Au pied du cône de Souillols s'échappe aussi une source d'acide carbonique, où l'on asphyxie temporairement des chiens et des oiseaux[1].

Dans l'histoire du sol français, les six bouches de laves ouvertes dans le bassin de l'Ardèche, à la base du plateau granitique du Vivarais, continuation des Cévennes, sont peu de chose en comparaison des grands volcans du Mézenc, se dressant au plus haut de l'énorme socle que leur forment les roches primitives. La principale cime de cette chaîne volcanique, d'où se prolonge vers le nord-est la rangée des Boutières, faîte de partage entre la vallée du Rhône et celle de la Loire, est le Mézenc lui-même, dont les trois dents s'élèvent au-dessus de pâturages en pente douce, tout diaprés de fleurs. D'autres sommets voisins, dont les « lauzes » micacées semblent encore en feu quand elles resplendissent au soleil, entourent le Mézenc et paraissent être les restes dégradés de ses anciennes coulées : un de ces rochers, appelés « sucs » dans le pays, est le Gerbier de Joncs, qui donne naissance à la source maîtresse de la Loire. Le ruisseau né sur ces hautes plaines coule d'abord au sud, comme s'il devait se déverser, par-dessus le rebord du plateau, dans le bassin de l'Ardèche ; mais un pli du terrain le force à se rejeter à l'ouest, puis au nord, et désormais bien lancée sur la pente de l'Océan, la Loire continue de suivre la même direction dans toute la région des montagnes. A plus de 100 mètres au-dessus du fleuve encaissé, s'ouvre sur le plateau une énorme vasque d'effondrement où dorment les eaux profondes du lac d'Issarlès.

Le phonolithe qui compose le Mézenc et les cimes environnantes paraît être sorti de terre à l'état de grande fluidité, et s'être épanché très-rapidement sur les pentes du plateau cristallin. Il en résulte que les cônes volcaniques ont, relativement aux roches antérieures qui les portent, une faible élévation : quoique érigé sur une base beaucoup plus haute que celles du Cantal et du mont Dore, le Mézenc leur est inférieur en altitude. Les laves qui sont sorties de son cratère, de texture assez inégale, ont été attaquées par les intempéries, de manière à se développer en une rangée de cônes distincts, que recouvre un sol blanchâtre où croissent des forêts de chênes et de sapins. M. Poulett Scrope, dont l'opinion n'est d'ailleurs point partagée par d'autres géologues, pense que les cônes phonolithiques du Mégal ou Meygal, alignés au nord-ouest du Mézenc vers les vallées de la Loire et de son affluent le Lignon du sud, ne sont autre chose que les

[1] Poulett Scrope, trad. de Vimont, *Géologie et volcans éteints de la France.*

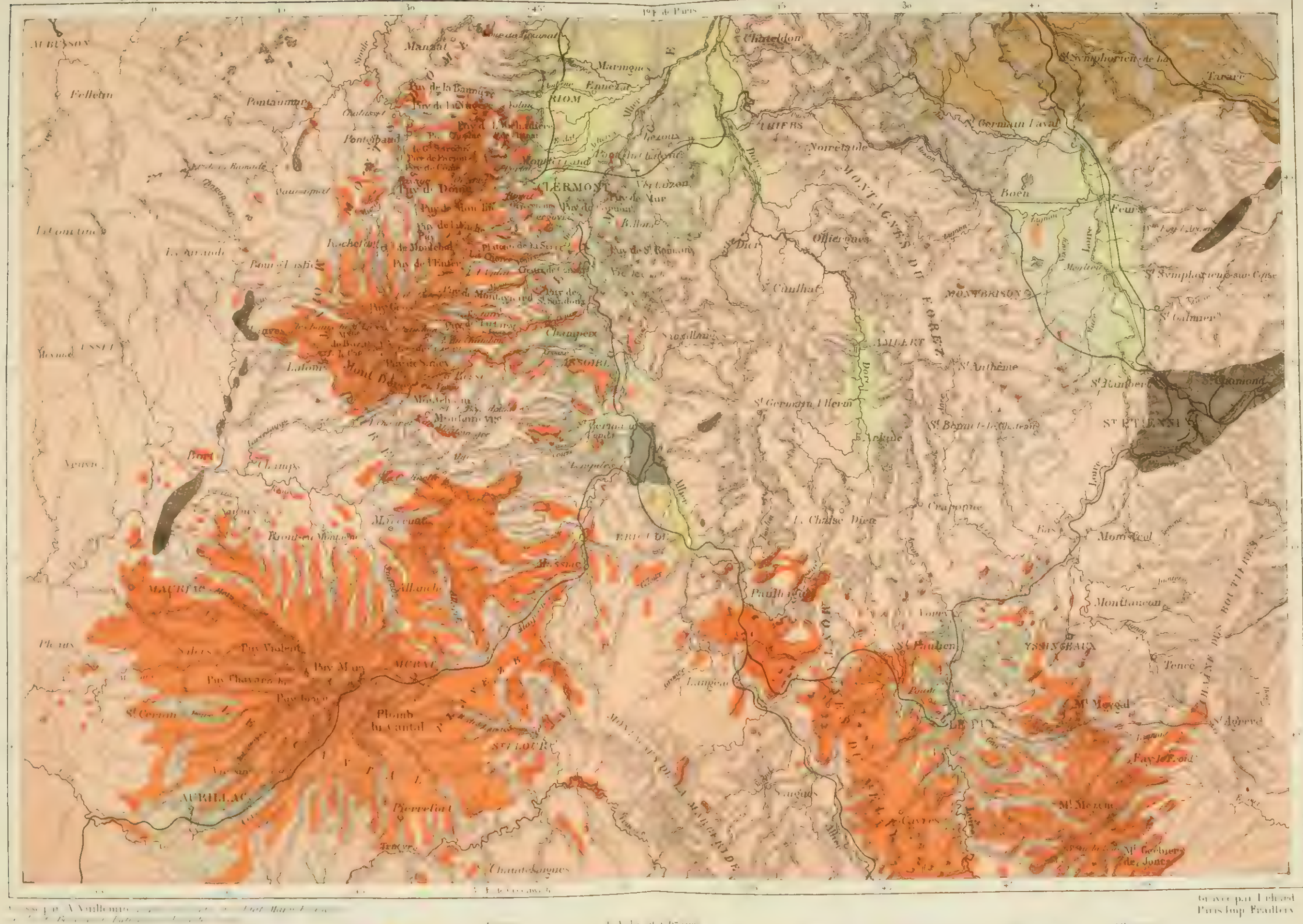


L'ARDÈCHE ET LA ROUTE DE RUOMS

Dessin de F. Sorrieu, d'après une photographie de M. Maillard.

LES VOLCANS DE LA FRANCE CENTRALE

Hachette et Cie Paris



lambeaux d'un épanchement de laves, fleuve prodigieux qui n'aurait pas eu moins de 400 kilomètres carrés et une profondeur moyenne de 120 mètres, soit 48 milliards de mètres cubes. Aucune des coulées modernes de l'Etna ne pourrait être comparée à celle qu'aurait vomie cette crevasse du Mézenc.

D'autres courants de laves, descendant au sud-est, se sont étalés dans la vallée de l'Ardèche, qui les a découpés en défilés superbes, et sur les collines du Coiron, jusque dans le voisinage du Rhône. Tant que la nappe du Coiron repose sur le granit, sa largeur est peu considérable; elle se présente sous la forme d'une crête de montagne plutôt que sous celle d'une table; vers la fin du granit, elle est même brusquement interrompue par une brèche profonde où passe la route d'Aubenas à Privas. Au delà, la nappe s'étale largement sur les formations calcaires et présente en certains endroits une largeur de 10 et même de 15 kilomètres. Évidemment, lorsque ces laves s'écoulèrent du Mézenc, elles emplirent les parties les plus basses de la vallée du Rhône; mais depuis cette époque le travail d'érosion accompli par le fleuve et ses affluents a réduit de plus de 500 mètres le niveau de la plaine : la contrée tout entière, que soulevaient les forces intérieures, a été remaniée et ses débris ont été emportés par les eaux dans le bassin de la Méditerranée. Seules dans cette partie de la vallée du Rhône les collines du Coiron ont pu, grâce à leur chapiteau de laves, résister à l'action destructive des torrents qui ont déblayé les couches superficielles du reste de la plaine; mais elles ont été fortement entamées; les eaux et les météores rongent les marnes, dissolvent les argiles du calcaire, et les falaises de laves, manquant d'appui, s'écroulent par énormes fragments. C'est ainsi que le plateau, découpé par les érosions, se trouve frangé de promontoires parallèles que surmontent des roches basaltiques d'une régularité presque architecturale : pour les paysans de la plaine, ces colonnades étaient encore récemment les « palais du Roi »; un monarque géant les avait édifiées. A la montée de Montbrul, elles ont même complétement l'aspect d'un édifice, grâce aux « balmes » qu'y ont creusées d'anciens troglodytes et qui ressemblent à des fenêtres de grandeur inégale. Aux bords mêmes du fleuve, la colline qui porte le château de Rochemaure est un bloc écroulé du plateau supérieur de laves[1].

Sans nul doute, les coulées du Mézenc avaient dépassé jadis en plusieurs

[1] Altitudes diverses du Vivarais et du Mézenc :

Mézenc	1,754 mèt.	Coiron (Roc de Gourdon)	1,061 mèt.
Gerbier de Joncs	1,562 »	Lac d'Issarlès	997 »
Mégal	1,438 »	Coupe d'Aizac	892 »

endroits le cours de la Loire ; mais la profonde rainure d'érosion au fond de laquelle ce fleuve écoule ses eaux peut être considérée comme une frontière naturelle entre le groupe du Mézenc et le plateau du Velay, également volcanique. Là aussi tout le socle qui porte les montagnes est une masse de roches cristallines, mais cette masse est uniformément revêtue de nappes basaltiques vomies par les anciens volcans. Sur ces froides terres, dont l'altitude moyenne est d'environ 1,000 mètres, et que limitent, à l'est la Loire, à l'ouest l'Allier naissant, s'élèvent plus de 150 cônes d'éruption,

N° 118. — COLLINES DU COIRON.

Echelle de $\frac{1}{200.000}$

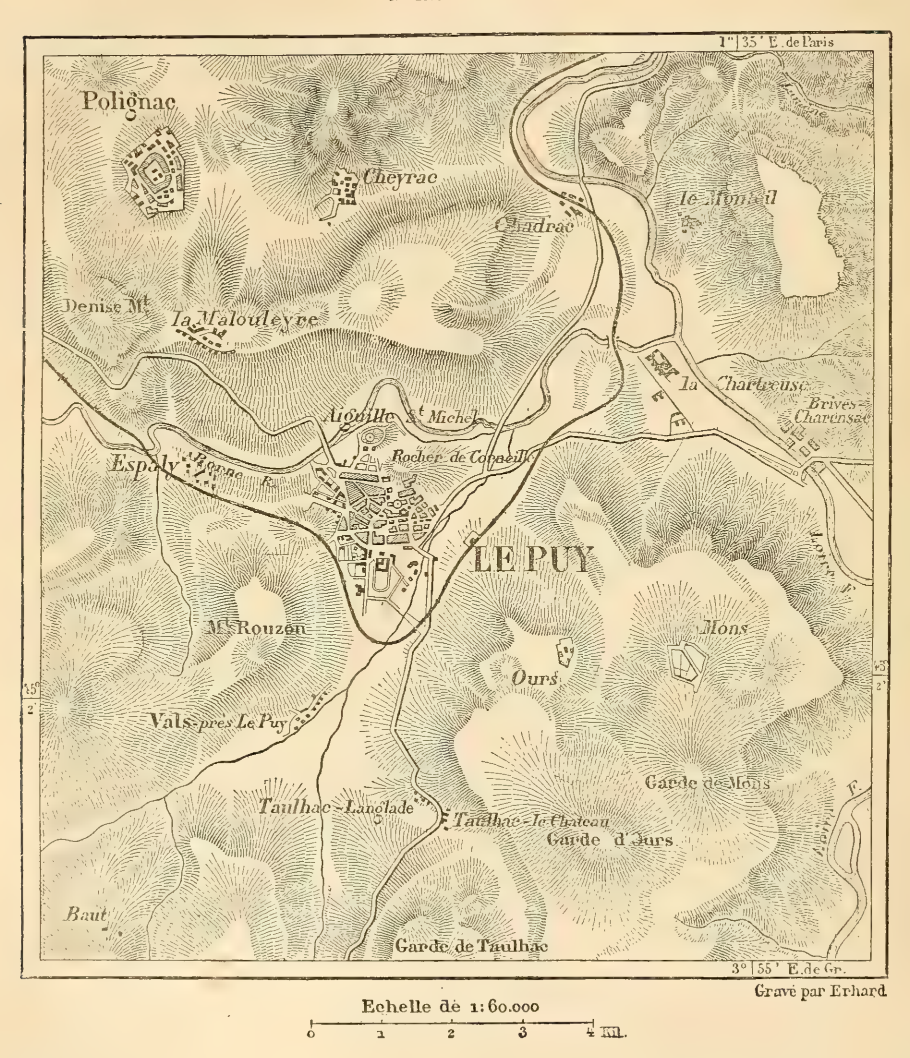
pour la plupart fort dégradés ; en maints endroits, les cratères sont presque oblitérés ; on les reconnaît à grand'peine sous le gazon des pâturages ou sous les aiguilles tombées de la ramure des pins. Coulées de laves, couches de cendres et de scories se sont entre-mêlées en désordre sur le plateau et forment un ensemble confus, un chaos de matériaux incessamment raviné, tantôt par les pluies, tantôt par les avalanches de neige. En s'épanchant à droite et à gauche, les courants de matière fondue ont fréquemment endigué les eaux de l'Allier et de la Loire et changé le profil de leurs vallées. L'Allier, repoussé à l'est vers les montagnes de la Marge-

ride, dont il lui était difficile d'entamer les roches compactes, est graduellement revenu dans son ancien lit en rongeant les laves moins dures qui l'obstruaient, et c'est ainsi qu'il a mis à nu, en plusieurs parties de son cours, mais surtout de Monistrol à Langeac, de superbes rangées de colonnes basaltiques. Quant à la vallée de la Loire, envahie d'un côté par les coulées du Velay, de l'autre par celles du Mézenc, elle s'est trouvée interrompue par des barrages de laves d'une grande épaisseur. Le fleuve, dont les eaux s'étalaient en lacs temporaires, a dû s'ouvrir de nouveaux lits à travers ces digues de basalte. De magnifiques « portes » creusées, de Peyredeyre à la Voûte, à travers des roches de 300 mètres de hauteur, ont servi de passage à l'eau qui remplissait autrefois le bassin du Puy ; plus bas, un autre défilé vide le bassin d'Emblavez, beaucoup plus vaste encore : c'est celui de Chamalières : là les nappes phonolithiques du Gerbison et du Miaune, qui se correspondent exactement de chaque côté de la gorge et ne formaient autrefois qu'une seule coulée, sont séparées aujourd'hui par une coupure de 500 mètres de profondeur que les eaux de la Loire ont lentement excavée à travers les laves et le granit.

Les roches volcaniques des environs du Puy sont fort célèbres, grâce à la proximité d'une grande ville ; leur ensemble constitue certainement un des sites les plus curieux de la France, car on y voit réunis les produits les plus divers de l'activité volcanique : colonnades de basalte, nappes horizontales de lave, dykes de pierre dure ayant jailli directement du sein de la Terre à travers les roches fissurées de la surface. Au-dessus de la ville même et de ses maisons noires, se dressent deux rochers remarquables, l'aiguille de Saint-Michel, véritable obélisque de lave, et la butte Corneille, beaucoup plus massive, mais plus élevée ; vers le nord-ouest, au delà d'une haute colline couverte de villas, de jardins, de vignobles, la masse énorme de Polignac porte les ruines de son château féodal ; en avant de cette forteresse démantelée, au tournant de la vallée de la Borne, est la montagne de la Denise avec ses deux rangées superposées de colonnes basaltiques, la croix de la Paille et les « Orgues » d'Espaly formant un escarpement à pic au-dessus du torrent. Dans cette montagne, l'une des plus fameuses pour les paléontologistes, M. Aymard a découvert en abondance, sous les scories et les cendres, les ossements d'animaux vivant à l'époque où flambaient les volcans de la contrée ; mammouths, paléothériums, rhinocéros, tapirs et autres grands mammifères habitaient alors le pays. Les hommes étaient déjà nés à cette époque, car les brèches de la montagne contenaient les restes non douteux d'au moins deux squelettes humains, et quoiqu'on ait longtemps contesté la valeur de ce fait comme témoignage

en faveur de l'ancienneté des hommes, il a bien fallu finir par se rendre à l'évidence. Quant à la flore, elle semble avoir à peine changé; les mêmes plantes croissaient sur les pentes et dans les vallées, mais elles étaient broutées par des animaux différents de ceux qui vivent actuellement dans

N° 119. — LE PUY.



la contrée. Les basaltes d'Espaly renferment en quantités considérables des zircons, des grenats et des saphirs.

Si le bassin du Puy est remarquable à la fois par sa beauté et par la variété des contrastes, à cause des eaux qui l'arrosent après l'avoir creusé et de la végétation touffue qui emplit tous les vallons, toutes les fissures ouvertes entre les sombres parois de laves, par contre, le plateau qui se relève

graduellement au sud vers les sources de l'Allier est d'une désolante uniformité. Ce n'est qu'une immense plaine mamelonnée aux roches brûlées recouvertes d'un gazon court ou d'arbres rabougris : de petits cônes, soit isolés, soit à demi engagés l'un dans l'autre, élèvent çà et là leurs roches noircies, restes des anciens évents volcaniques ; mais toutes ces buttes n'ont qu'une faible hauteur, et le point culminant lui-même, le bois de l'Hôpital, paraît un simple monticule. Le tableau ne prend un grand caractère qu'aux bords du plateau, notamment à Pradelles, d'où le regard descend de colline en colline jusqu'au fond de la gorge où serpente l'Allier. Au-dessus de cette plaine, le lac du Bouchet, nappe d'eau parfaitement circulaire, aux parois abruptes de près de 3 kilomètres de pourtour, est aussi fort curieux, à cause de son étonnante régularité : les géologues y voient, non un cratère de laves, mais le vide produit par une prodigieuse bulle de gaz qui aurait éclaté à travers les roches[1]. Le lac de Limagne, situé beaucoup plus au nord, aurait une origine semblable, quoiqu'il n'offre point la même régularité de contours que le lac du Bouchet. Quant à l'ancien lac de Bar, actuellement vidé par la main de l'homme, il emplissait bien un véritable cratère : au lieu d'occuper, comme les autres lacs, un entonnoir ouvert dans l'épaisseur du plateau, il était soulevé au-dessus des plaines par le cône régulier d'un volcan, qui se dresse immédiatement au-dessus de la froide bourgade d'Allègre : il a suffi de percer une paroi pour en faire écouler les eaux dans la Borne. Une belle forêt de hêtres a remplacé le lac qui dormait jadis dans la coupe du volcan[2].

A l'ouest de l'Allier et de l'énorme promontoire que les granits de la Margeride projettent vers le nord, s'élèvent d'autres montagnes de roches brûlées, formant dans leur ensemble la chaîne des monts d'Auvergne et développant la rangée de leurs sommets sur un espace de plus de 150 kilomètres du sud au nord. De même que les volcans du Vivarais et du Velay, ceux de l'Auvergne sont composés de masses rejetées du sein de la terre à travers les roches granitiques du grand plateau. De tout temps, les habitants du pays savaient parfaitement que leurs montagnes avaient été jadis brûlantes, car le nom de « Peyre Arse » a été donné par eux à un grand nombre de cimes ; mais ce que les paysans n'avaient pas même besoin d'apprendre restait ignoré des hommes de science. Guettard, en 1751, est le premier

[1] Poulett Scrope, traduction de Vimont, *Géologie des volcans éteints de la France*, p. 92, 198.
[2] Altitudes du Velay :

Bois de l'Hôpital	1,423 mèt.	Pradelles	1,135 mèt.
Lac du Bouchet	1,208 »	Rocher Corneille	757 »
Mont de Bar	1,167 »	Le Puy	625 »

qui ait reconnu en France des montagnes sœurs du Vésuve et de l'Etna.

Le groupe le plus méridional des volcans d'Auvergne est peu considérable : en étendue, il est bien inférieur au Mézenc et aux monts du Velay. C'est l'Aubrac. Il couronne de ses « orgues » et revêt de ses nappes basaltiques un massif de granit déjà fort élevé. Vus du midi, de la vallée du Lot, les escarpements de ce massif, rayés par de nombreux torrents qui poussent devant eux les débris glaciaires, et portant çà et là quelques restes de leurs anciennes forêts, surtout des bouquets de hêtres pyramidaux, ont un aspect vraiment formidable ; à l'est, le plateau, parsemé de petits lacs, rejoint la Margeride par un isthme de prairies, de bois et de cultures, qui sépare les sources du Lot et de la Truyère, tandis qu'au nord il s'abaisse graduellement vers la base du Cantal. Le haut pays est trop froid pour la culture : il forme un immense pâturage que parcourent en été près de 30,000 vaches et 40,000 brebis. Quelques dolmens, dits « grottes des fées » ou « clapas de magiciens », sont épars sur le plateau ; mais, sauf dans les vallons des rivières naissantes, il n'y a d'autres hameaux que des groupes de « burons » où se fabriquent les fromages. Dans cette partie reculée de la France, où l'étranger ne pénètre que rarement, les habitants ont conservé leurs anciennes mœurs, et même une partie du culte païen : encore aujourd'hui, comme au temps de Grégoire de Tours, les montagnards célèbrent la fête du lac autour de l'étang tourbeux de Saint-Andéol : le deuxième dimanche de juillet, ils s'y rendent en foule pour s'y baigner et se délivrer ainsi de leurs maux ; ils y jettent des vêtements de malades et des offrandes[1].

Les divers volcans qui forment les créneaux du pays d'Aubrac ne se distinguent par aucun trait remarquable ; mais vers l'extrémité septentrionale de leurs pentes jaillissent les « Chaudes-Aigues » autour desquelles s'est bâtie la ville du même nom et qui, déjà célèbres, méritent d'obtenir une célébrité plus grande encore. Les cinq sources principales donnent environ 11 litres par seconde, soit 975 mètres cubes par jour, quantité surabondante pour tous les usages domestiques et pour le lavage industriel des laines de la contrée. En été, les fontaines de Chaudes-Aigues sont utilisées surtout par les malades, tandis qu'en hiver on les emploie avec beaucoup d'intelligence à chauffer l'intérieur de la plupart des maisons : des canaux en maçonnerie qui se ramifient au-dessous du rez-de-chaussée permettent de maintenir dans toutes les demeures une douce température et de l'élever même à 26 degrés centigrades[2] : d'après M. Berthier, la quantité de calorique fournie annuellement par les fontaines

[1] Prunières, *Mémoires de la Société d'Anthropologie*, tome III, p. 582.

[2] Durif, *Guide dans le département du Cantal*, p. 497.

équivaut à celle que donneraient 3,500 tonnes de bois, soit le produit de 550 hectares. Malgré l'altitude de la ville, qui est de 650 mètres, le sol est si tiède, même en hiver, que la neige fond en tombant : au-dessus de la grande source, dont la température dépasse 80 degrés, les vapeurs montent dans le ciel en un véritable nuage.

La vallée de la Truyère (ou Trueyre) limite nettement au sud le volcan le plus considérable de la France, et celui qui par les proportions de ses coulées peut le mieux se comparer à l'Etna et aux autres grands volcans de la Terre. Les diverses cimes du Cantal constituent par leur ensemble une sorte de cône régulier complétement isolé et reposant sur une énorme base de 150 kilomètres de tour. Les granits du plateau s'inclinent de toutes parts vers la base du volcan et l'entourent ainsi d'une sorte de fossé ; même pendant l'époque tertiaire, plusieurs lacs étendus, presque des mers d'eau douce, occupaient la région sur laquelle se déversèrent depuis les torrents de laves ; le plus vaste de ces bassins lacustres était celui au milieu duquel s'élève actuellement la ville d'Aurillac. D'après le témoignage des géologues, que la vue des assises terrestres et de leurs fossiles fait assister par la pensée à tous les phénomènes de la planète, c'est pendant l'âge miocène qu'eut lieu la première éruption du Cantal, et le dernier paroxysme du volcan, le plus terrible, date du commencement de la période quaternaire. Alors la masse de basalte fluide qui s'épancha de la cheminée centrale sortit en telle abondance qu'elle recouvrit comme un manteau toutes les pentes du cône, s'amassa dans les creux jusqu'à 120 mètres d'épaisseur et s'étendit à 15 et 20 kilomètres de la base du volcan, sur les assises tertiaires, sur le terrain houiller et les roches cristallines : les anciennes forêts qui croissaient sur la montagne furent converties en une mince couche de charbon, que l'on étudie de nos jours avec soin pour y retrouver la flore de ces temps antiques[1]. Le cône d'éruption, dont la hauteur était probablement d'environ 2,500 mètres, se dressait à l'ouest du point culminant actuel, le Plomb du Cantal, et tout autour, formant un amphithéâtre de plus de 50 kilomètres, s'élevait un rebord circulaire dont les ruines existent encore. Le Puy Mary, le Puy Chavaroche, sont des témoins de cette enceinte démolie.

Les glaciers considérables qui ont recouvert le massif du Cantal après la période des éruptions, pendant les deux âges glaciaires, ont contribué à niveler toutes ces hautes saillies du grand cratère. Les glaciers tournés vers l'ouest, c'est-à-dire vers le côté qui était alors, comme de nos jours,

[1] Gaston de Saporta; Rames, *Géogénie du Cant*

celui des vents humides et des pluies abondantes, atteignaient une longueur de 30 et même de 38 kilomètres, presque double de celle des plus longs glaciers actuels des Alpes, et s'avançaient tous en dehors du terrain volcanique. Ils déposèrent leurs moraines frontales sur les roches cristallines; puis aux glaciers succédèrent les torrents, dont le travail continu a été le grand agent de destruction; sur tout le pourtour du volcan, ils ont creusé des vallées profondes qui entamèrent en divers endroits les formations sous-jacentes aux laves : dans tels sillons érodés par l'eau courante, on voit au-dessous des basaltes des bancs de cailloux roulés, des grès houillers, des murs de granit. Même au nord de la Dordogne, on voit les restes d'anciennes coulées qui sortirent des flancs du Cantal et qui en sont maintenant séparées par la vallée fluviale. Ainsi les « Orgues », qui dressent leur superbe colonnade au-dessus de la ville de Bort, reposent sur une couche de galets qui fut le lit de la Dordogne : la nappe de basalte avait barré le cours du fleuve, qui, après s'être ouvert un chemin, a fini par couler à 350 mètres plus bas.

Les ruisseaux qui naissent sur les hauteurs du Cantal divergent autour du massif de manière à l'étoiler régulièrement de vallées extérieures; mais immédiatement au sortir des gorges où ils ont pris naissance, les torrents du nord, du sud, même ceux de l'est, décrivent une grande courbe vers l'ouest pour aller se jeter dans la Dordogne, le Lot ou l'un de leurs affluents; une seule rivière descendue du Cantal, l'Alagnon, est tributaire de l'Allier. Sa vallée se continue exactement sur le versant opposé par la gorge de la Cère, et, grâce à ce sillon oblique, il a été relativement facile de construire une route et un chemin de fer à travers le massif du Cantal. Les deux tunnels du Lioran, qui percent la montagne à plus de 1,100 mètres de hauteur, passent l'un au-dessus de l'autre à 30 mètres de distance : les matériaux, qu'ont forés les mineurs, scories, cendres, basaltes, phonolithes, trachytes injectés, sont précisément les roches qu'on s'attendait à trouver et portent les géologues à croire que là était précisément la cheminée d'éruption.

Les flancs de la montagne du Plomb portent encore de belles forêts de hêtres, de sapins, et dans tout le massif les pentes occidentales, sur lesquelles l'eau de pluie ruisselle en plus grande abondance, ont la plus riche végétation. Quelques-unes des coulées, notamment celles des environs de Salers, sont recouvertes d'admirables forêts de haute venue; assis au bord des ruisseaux toujours emplis d'eau pure, on aperçoit à travers les branches entre-croisées des arbres les colonnades basaltiques des promontoires. Mais sur le versant oriental du massif les bois ne se

montrent guère que dans le fond des vallées. De ce côté, les coulées se sont unies en un vaste plateau régulièrement incliné vers l'est, tout à fait dépourvu de végétation arborescente et d'un aspect monotone, auquel on a donné le nom caractéristique de Planèze. Une de ses terrasses terminales, pâté de basaltes formé de prismes réguliers qui s'étagent les uns au-dessus des autres, porte à son extrémité la ville de Saint-Flour, ancienne capitale de la haute Auvergne. Au nord de l'Alagnon, qui constitue la limite septentrionale de la Planèze, d'autres coulées superposées de basalte se terminent immédiatement au-dessus de Murat par la belle montagne pyramidale de Bonnevie, depuis longtemps célèbre à cause de la multitude de ses prismes étagés : on en trouve de 20 mètres de hauteur, sans fissures, ni joints. Au nord de Massiac, une autre colline qui s'avance en forme de cap entre la vallée de l'Alagnon et celle d'un petit affluent, est dominée par trois couches égales de basalte colomnaire disposées en retrait comme les temples étagés d'une prodigieuse Babel[1].

Les plateaux du Cézallier, sur lesquels le vent passe librement, des bassins de la Loire et de l'Allier à celui de la Dordogne, forment le seuil de séparation entre le massif du Cantal et celui du mont Dore; ils sont aussi entièrement recouverts de basaltes. Peu de régions en France sont plus désolées; mais immédiatement au nord se dressent les monts Dore, encore admirables par leurs vallons sauvages, leurs déchirures volcaniques, leurs bassins d'explosion, partout où les forêts ont été respectées. Quoique beaucoup moins vaste que le Cantal, ce massif est cependant plus élevé, et c'est parmi ses pitons que se dresse le sommet le plus haut de la France centrale, le Puy de Sancy, superbe observatoire d'où l'on contemple à la fois la plus grande partie du plateau granitique, des collines du Limousin aux montagnes des Cévennes. Par delà le profil bleuâtre du Mézenc et du Forez, on aperçoit même les vagues linéaments des grandes Alpes.

Autour du Puy de Sancy, à la florule déjà tout alpine, s'élèvent d'autres sommets à peine inférieurs en altitude, le Puy Ferrant, le Puy de l'Aiguillier, le Cacadogne, qui tous faisaient partie jadis d'un grand cratère d'éruption. Les énormes ravines que les éboulis, les glaces, les eaux et tous les météores ont creusées dans l'épaisseur du massif, ont fait disparaître le

[1] Altitudes des monts d'Aubrac et du Cantal :

Mailhebiau (monts d'Aubrac). . .	1,471 mèt.	Tunnel du Lioran (route). . . .	1,180 mèt.
Chaudes-Aigues.	650 »	» » (ch. de fer). .	1,159 »
Plomb du Cantal.	1,858 »	Planèze (en moyenne).	1,000 »
Puy Mary.	1,787 »	Saint-Flour.	885 »
Puy Chavaroche.	1,744 »	Orgues de Bort.	780 »

cratère, mais il n'est pas douteux que la cheminée centrale du volcan ne se trouvât entre les escarpements des sommets actuels, dans les vastes cirques d'érosion où la Dordogne, au nord, et la Couze de Chambon, au nord-est, recueillent leurs premières eaux. Les roches du mont Dore les plus rapprochées du foyer d'éruption sont principalement trachytiques; celles qui descendirent plus loin vers l'extérieur du massif sont presque toutes composées de basaltes, qui purent s'écouler rapidement à cause de leur plus grande fluidité primitive; quant aux cendres et aux scories, elles se trouvent encore en quantités considérables sur les pentes, mais il ne faut y voir que de faibles restes des amas qui depuis ont été entraînés par les eaux torrentielles et sont allés se déposer en alluvions fertiles dans les plaines de la France occidentale : le mont Dore que l'on voit aujourd'hui n'est, comme le Cantal, que le squelette d'un ancien volcan. D'ailleurs il a été, comme lui, revêtu de glaces. Lors de la première période glaciaire, les fleuves congelés qui en descendaient se rejoignaient de part et d'autre pardessus les lignes de faîte et s'épanchaient jusqu'à 30 et 40 kilomètres de distance. Aux portes mêmes d'Issoire, le village de Perrier doit son nom à son énorme moraine glaciaire[1].

Quelques-uns des courants de laves issus du groupe central du mont Dore se sont déversés au nord et à l'est à plus de 50 kilomètres de distance; mais les lambeaux de basaltes épars sur le granit, des deux côtés de la vallée de la Sioule, sont le produit d'éruptions locales. Partout la différence de densité des roches éjectées et les érosions de toute espèce ont fini par donner à la surface de ces coulées l'aspect le plus accidenté : quelques fragments, plus solides que la pâte environnante, résistent aux intempéries, et prennent même l'aspect de véritables pyramides. Des masses de phonolithes plus durs que le basalte sont aussi restées intactes : telles sont les roches Tuilière et Sanadoire, qui se dressent au sud de la vallée de Rochefort comme les deux piliers d'une porte triomphale. Le soubassement qui porte ces deux roches prismatiques retient dans une vasque du plateau, au milieu de tristes pâturages, les eaux du lac de Guéry, dont une partie, très-profonde, est une ancienne bouche du volcan.

Depuis que le grand volcan central du mont Dore a refroidi son foyer, d'autres cratères se sont ouverts dans le voisinage et peuvent être considérés comme faisant partie du même groupe. Ainsi le puy que les gens du pays, plutonistes avant les savants, avaient désigné sous le nom de Tartaret, a dressé ses laves rougeâtres, aujourd'hui revêtues de hêtres et de pins,

[1] A. Jullien, *Des phénomènes glaciaires dans le plateau central de la France.*



GROUPE DU SANCY — LE PUY DE L'AIGUILLE.

Dessin de Moynet, d'après une photographie de M. Lamy.

en travers de la vallée de la Couze, que domine aussi, du haut d'un promontoire de scories, le superbe château de Murols, « une des plus hautaines forteresses de la féodalité[1]. » En arrêtant les eaux de la Couze, les coulées du Tartaret formèrent le lac de Chambon, jadis beaucoup plus étendu, quand la digue de retenue n'avait pas encore été aussi profondément entaillée par le courant de sortie. Ce lac, moins élevé que ceux du plateau, est le plus gracieux de l'Auvergne : des prairies l'entourent, des bouquets d'arbres se reflètent dans son eau pure, de petites îles boisées, qui se montrent çà et là, contrastent avec les escarpements des laves environnantes.

Sur le plateau que dominent au nord les cimes déchirées des monts Dore, d'autres volcans, relativement modernes, ont surgi et dressent au-dessus des pâturages leurs cônes réguliers, les uns encore boisés, les autres déjà dévastés par la hache. Deux de ces volcans, la Montsineyre (Moncheneyre ou « Mont Sombre ») et le Montchal ou Montchalm, ont à leur base des bassins lacustres dont le premier a été formé par le barrage naturel que la masse du volcan a dressé en travers d'une vallée, tandis que le second occupe un ancien cratère d'explosion. D'autres lacs, d'origines diverses, emplissent les vasques du plateau, mais aucun n'est à la fois plus sévère d'aspect et plus grandiose de forme que le lac Pavin : c'est un cirque presque parfait de 2,500 mètres de tour, dont les parois, hautes de plus de 60 mètres, sont revêtues de hêtres et de sapins, sauf là où des masses de basalte ont jailli à travers les assises de ponces et de scories diverses : le soir, le lac « prend l'apparence d'un bain de plomb fondu »[2]. Il était fort redouté jadis, et suivant une tradition que l'on retrouve sur le plateau d'Aubrac et dans toutes les régions de montagnes, on croyait que des enchanteurs y faisaient naître des orages : une simple pierre lancée dans son eau suffisait pour en évoquer la tempête ; mais, transformé de nos jours en réservoir à truites, il a perdu ses terreurs. Jadis on le disait « sans fond », et il est en réalité le plus creux de tous les lacs de l'Auvergne, car la sonde touche le centre de la cavité à 94 mètres seulement et toute la partie profonde de l'entonnoir a été ouverte par les explosions volcaniques dans l'épaisseur du gneiss. Sans parler d'une assez forte source visible, des affluents souterrains viennent alimenter le lac : au sud-est du puy de Montchal, on aperçoit un de ces ruisseaux mystérieux, au fond d'une cheminée volcanique dite le creux de Soucy : l'abîme n'a pas moins de 44 mètres.

[1] Pour la description de cette région de l'Auvergne, voir George Sand, *le Marquis de Villemer*.
[2] E. Vimont, *Annuaire du club-alpin français*, 1874.

Le reste de volcanicité des monts Dore se manifeste encore par des sources thermales et minérales, qui sont parmi les plus célèbres et les mieux utilisées de la France. Les bains du mont Dore et ceux de la Bourboule, situés sur les bords de la Dordogne naissante, sont des centres d'excursions d'où

N° 120. — LE PUY DE SANCY ET LA RÉGION DES LACS.

l'on monte à l'exploration scientifique des montagnes environnantes. Sur le versant oriental des monts Dore, les eaux les plus importantes sont celles de Saint-Nectaire, analogues aux eaux d'Ems. On a constaté que les sources médicinales de tout le plateau, au nombre de 200 environ, sont remarquables par leur unité de composition : le carbonate de soude,

associé au chlorure de sodium, prédomine dans toutes les eaux chaudes de cette région, tandis que les eaux froides sont, presque sans exception, fortement chargées d'acide carbonique. Celles de la Bourboule, du mont Dore, de Saint-Nectaire sont arsenicales[1].

Au nord-est des monts Dore, la zone volcanique du centre de la France se termine par une rangée de montagnes orientées du sud au nord avec une remarquable régularité : ce sont les monts Dôme, formant une chaîne de plus de 30 kilomètres de longueur, entre la vallée de l'Allier et celle de son affluent, la Sioule. Les puys volcaniques, au nombre de plus de soixante, s'élèvent de 150 à 500 mètres au-dessus de leur piédestal granitique, de 1,000 mètres d'élévation moyenne. Quand on les regarde du bassin fertile de la Limagne et qu'on les voit créneler les talus rapides de leur socle, ils présentent un bel aspect de montagnes, tandis que sur le plateau même ils ont l'air de n'avoir aucun rapport avec la nature environnante : on dirait des collines posées là par hasard. Parmi les puys, les uns ont l'apparence d'énormes coupoles, d'autres, plus nombreux, celle de cônes tronqués par le sommet. Plusieurs cratères sont aussi faciles à distinguer qu'à l'époque où ils lançaient encore leurs scories et leurs vapeurs : ce sont des cavités en entonnoir très-régulières, revêtues d'un gazon touffu, qui laisse cependant apparaître çà et là des saillies de laves rougeâtres; d'autres, en partie effacés, sont livrés à la culture; d'autres enfin contiennent des lacs qui se déversent dans la vallée par-dessus la partie la moins élevée de leur rebord. Partout les anciennes « cheires » ou coulées de laves qui se sont épanchées du cratère ou des flancs entr'ouverts du volcan sont parfaitement reconnaissables. Même certains courants de matières solidifiées se montrent presque tels qu'ils étaient à leur sortie du sein de la terre; les bois qui les recouvraient jadis ont laissé reparaître la roche vive. Néanmoins les entreprises de boisement, auxquelles le département du Puy-de-Dôme se livre avec ardeur, ont réussi en maints endroits à recouvrir d'ombrage toutes ces roches pelées, d'un lugubre aspect.

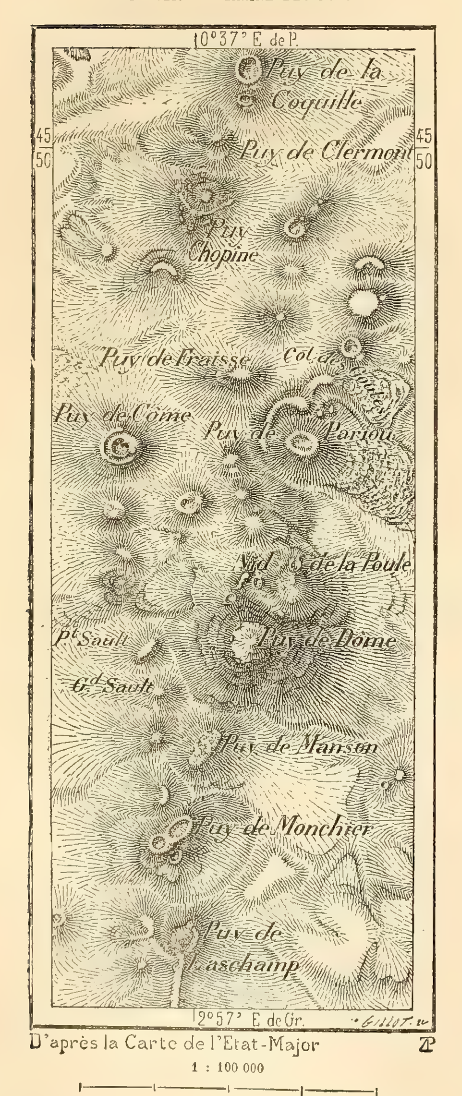
Le dominateur de toute la chaîne, le puy de Dôme, composé de trachyte ou « domite » sorti du sol à l'état de pâte molle, ne s'ouvre point en cratère. Il a bien la forme d'une coupole ou d'un « dôme », quoique très-certainement son nom, d'origine antique, ne se rapporte point à son aspect.

[1] Altitudes des monts Dore :

Puy de Sancy	1,884 mèt.	Lac Pavin	1,197 mèt.
Cézallier	1,555 »	Tartaret	962 »
Montchal	1,411 »	Lac Chambon	880 »
Montcineyre	1,333 »	Mont Dore	1,046 »

Inférieur en altitude à plusieurs autres cimes du centre de la France, le puy de Dôme est néanmoins de beaucoup la montagne la plus fameuse de l'Auvergne : la régularité de sa forme, la fertilité de la plaine qui s'étend à sa base en ont fait une sorte de patron du pays, et les paysans voient en lui comme un géant protecteur. Nombre de dictons populaires célèbrent ce grand mont comme s'il était vivant. Le puy de Dôme est aussi fort célèbre dans la science, non-seulement à cause des recherches géologiques auxquelles il a donné lieu, mais aussi à cause de la mémorable expérience qu'y fit en 1648 Périer, le beau-frère de Pascal, pour constater la décroissance du poids de l'air en proportion de l'altitude sur les pentes des montagnes. Des observations suivies se rattacheront désormais sur le puy de Dôme à cet événement scientifique, car, grâce à l'initiative du physicien Alluard, on a récemment construit un observatoire à la cime du puy, au-dessus de l'emplacement même où s'élevait un grand sanctuaire gaulois. Dès le commencement du siècle, Dulaure avait signalé l'existence de murs antiques sur le puy de Dôme, mais avant les fouilles récentes on n'avait aucune idée de l'importance de ce temple gallo-romain ; des fûts de colonnes, des chapiteaux, des moulures, des ornements en ivoire, des fragments de statues de bronze, des marbres d'Italie, de Grèce, d'Afrique, et même d'Asie, témoignent de la splendeur avec laquelle avait été construit cet édifice, consacré à Mercure Dumiate. Un fragment des inscriptions et la richesse du monument ont fait supposer que le temple avait été élevé, non-seulement aux frais des Arvernes, mais aussi des soixante cités de la Celtique, car Mercure était le dieu national par excellence. Le plus grand colosse connu, avant celui de

N° 121. — CHAÎNE DES PUYS.



D'après la Carte de l'Etat-Major

1 : 100 000

0 — 4 kil.

Néron, était la statue de bronze élevée par Zénodore à Mercure Arverne au sommet de la montagne. Au moyen âge, l'imagination populaire transforma l'antique sanctuaire en un lieu infernal : c'est là, pensait-on, que venaient se réunir au sabbat tous les sorciers de la France.

Presque toutes les montagnes de la chaîne des monts Dôme se distinguent par quelques phénomènes curieux. Immédiatement au nord du grand puy s'ouvre le cratère du petit puy de Dôme, coupe profonde et parfaitement régulière que les montagnards connaissent sous le nom de « Nid de la Poule ». Le puy de Côme, au double cratère d'une grande pureté de contours, est remarquable surtout par les coulées de lave qui se sont épanchées à l'ouest dans la vallée de la Sioule. La rivière, arrêtée en deux endroits par les remparts de pierre fondue, a dû former en amont des lacs temporaires, dont l'un, l'étang de Fung, n'a été desséché que récemment, puis tourner le premier barrage et rompre le deuxième : l'une des plus grandes cheires est doublement curieuse, car sur le plateau singulièrement âpre et rocheux, se trouve le « camp des Chazaloux » que M. de Mortillet croit avoir été bâti par des fugitifs à la fin de l'époque romaine ; il présente les restes d'une enceinte et d'une cinquantaine de cases.

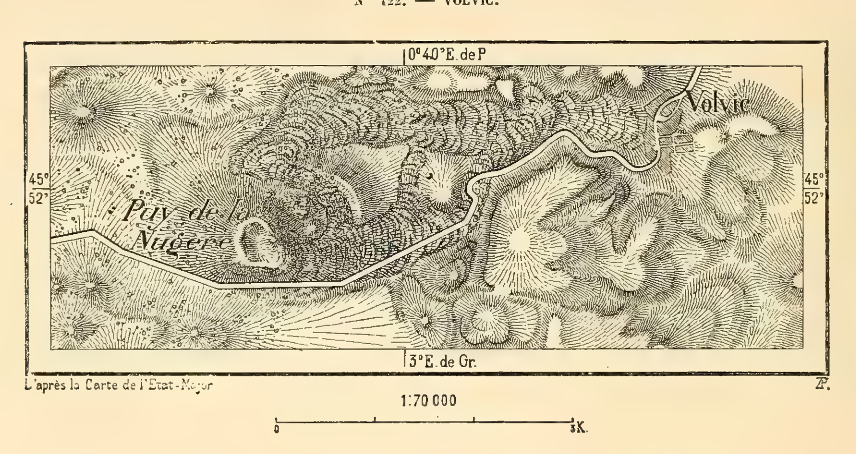
Voisin du volcan de Côme, le puy de Pariou a déversé des laves en abondance sur la pente orientale du plateau vers Clermont, mais ce qui le distingue surtout est la beauté de son entonnoir d'éruption. « Rien de plus charmant, dit Carl Ritter[1], que le cratère de Pariou, amphithéâtre de verdure, autour duquel se succèdent des centaines de gradins parallèles, non taillés de main d'homme, comme ceux des arènes de Nîmes, mais formés peu à peu par le pied des vaches, que l'herbe savoureuse de la prairie entraîne vers le fond. » Plus au nord s'arrondit la coupole du grand Sarcouy, que les pâtres comparent à un chaudron renversé, et dont la pierre sonore est exploitée pour la fabrication des filtres et du verre. Le volcan le plus curieux de cette région est le puy Chopine, dôme qui s'élève hors d'un cratère de scories et qui se compose de roches granitoïdes enfermées entre une couche de basalte et une couche de trachyte, « comme une tranche de jambon dans un sandwich[2] : » il est peu d'exemples aussi remarquables de cette bizarrerie géologique. Enfin, près de l'extrémité septentrionale de la chaîne des puys, se trouvent deux volcans considérables, le puy de Louchadière (en patois auvergnat *lo Chadeïro*, le Fauteuil), à l'énorme cratère, profond de 148 mètres, et le puy de la Nugère : les coulées de laves du premier ont rejoint celles du puy de Côme, sur le versant occidental, tandis

[1] *Handschriftlicher Nachlass*. Voir L. Kramer, *Carl Ritter*, tome II, p. 173.
[2] Poulett Scrope, trad. par Vimont, *Volcans éteints du centre de la France*, p. 83.

que celles de la Nugère, descendues sur le versant opposé, et d'abord rétrécies dans une fissure du plateau granitique, s'étalent largement au-dessus de la plaine en masses énormes, entamées depuis la seconde moitié du douzième siècle par des carriers, qui viennent s'y fournir de la fameuse « pierre de Volvic », si excellente comme pierre à bâtir : de ces prodigieuses excavations sont sortis tous les monuments du pays ; près de mille ouvriers extraient encore les matériaux de presque toutes les constructions des villes environnantes.

Au sud du puy de Dôme, les sommets de la chaîne sont, comme ceux de la partie du nord, presque tous percés de cratères. Les coulées des puys de Lassola, de la Vache et de Vichâtel, réunies en un seul courant, se sont déversées au sud-est sur un espace de 18 kilomètres de longueur,

N° 122. — VOLVIC.



et, barrant le cours du ruisseau de la Veyre, ont ainsi formé le lac d'Aydat, l'un des plus charmants et le plus considérable de l'Auvergne ; c'est au bord de ce lac que Sidoine Apollinaire avait sa villa d'Avitacum. Plusieurs autres volcans moins remarquables s'élèvent sur la partie méridionale de la chaîne, et par des roches basaltiques plus anciennes vont rejoindre le massif du mont Dore. En outre, quelques autres cimes volcaniques se dressent isolément à l'est de la chaîne proprement dite. La plus connue, à cause du voisinage de la ville de Clermont, est le puy de Gravenoire, ainsi nommé de la couleur de ses cendres ou « graves ». Enfin, par delà l'extrémité septentrionale de la rangée des volcans, deux cratères isolés s'ouvrent au milieu du plateau granitique : l'un d'eux, le gourg de Tazanat, produit sans doute par l'explosion d'une ampoule, est rempli par les eaux d'un lac. Encore plus au nord, au pied de la butte de Montpen-

sier, près d'Aigueperse, une « fontaine empoisonnée », qui n'est autre chose qu'une source d'acide carbonique, témoigne du travail incessant des laboratoires souterrains.

D'autres formations volcaniques, distinctes des coulées relativement récentes des monts Dôme, se montrent çà et là entre le versant oriental de la chaîne des volcans et la plaine de l'Allier. Plusieurs de ces nappes de basaltes sont incontestablement le produit d'éruptions locales; d'autres sont des « chapeaux » de laves que des coulées, jadis continues, ont déposés sur les calcaires lacustres des rivages de l'ancienne mer intérieure : de même que le Coiron du Vivarais, ces nappes basaltiques, entamées de tous les côtés par les eaux et les intempéries, sont restées isolées comme des chapiteaux sur des fûts de colonne. La plus célèbre de ces terrasses de basalte est le plateau de Gergovia, — c'est encore le nom local, — où Vercingétorix défendit contre César l'indépendance de la Gaule. De faibles traces de murs et de portes se voient encore sur le pourtour de l'ancienne ville; des fragments de basalte épars en désordre sont, avec quelques poteries, les débris des édifices que la guerre, puis la culture du sol, ont graduellement fait disparaître. Peu de sites de l'ancienne Gaule présentent plus d'intérêt par les souvenirs qui s'y rattachent [1].

La nature incohérente et poreuse des scories qui forment les volcans d'Auvergne explique le parfait état de conservation des cratères : à peine tombée, l'eau pénètre dans le sol sans en détériorer les formes extérieures [2]; mais cette eau qui s'enfuit est perdue pour le plateau et la maigre végétation ne peut nourrir que de rares troupeaux de brebis. Mais à l'extrémité des coulées de laves, la base des montagnes rejette dans la plaine les sources les plus abondantes issues de canaux souterrains, ou jaillissant même du fond des grottes, comme les belles fontaines cristallines de Royat, dont l'eau pure alimente Clermont. Quelques-unes des sources de cette région sont minérales et thermales; d'autres, également employées dans le traitement des maladies, doivent surtout leur célébrité aux concrétions calcaires qu'elles déposent sur leurs bords. Ainsi, dans la ville même de Clermont, la fontaine de Saint-Allyre, devenue pour son propriétaire une grande source de revenus à cause de tous les menus objets qu'elle pétrifie, s'est bâti à elle-même un aqueduc de 75 mètres de longueur, que termine

[1] Altitudes des monts Dôme :

Puy de Dôme	1,465 mèt.	Lac d'Aydat	826 mèt.
Puy de Côme	1,255 »	Gergovie	744 »
Clermont	407 mèt		

[2] Lyell, *Elements of geology*, 6th édition, p. 684.

une superbe arcade, jetée au-dessus du ruisseau de Tiretaine. La colline même sur laquelle est construite la ville de Clermont, consiste en un conglomérat volcanique çà et là pénétré par les dépôts calcaires des eaux minérales et cimenté par eux. A l'est, au milieu de la plaine, d'autres monticules de même composition, dont l'un, connu sous le nom de « puy de la Poix », porte sur sa pente un menhir renversé, exsudent en été une faible quantité de bitume, mélangée à de l'eau sulfureuse. C'est à des sources chargées de carbonate de chaux que Lecoq et d'autres géologues attribuent la formation des couches de calcaire lacustre et de gypse que l'on rencontre en Auvergne, dans le Velay et sur tout le Plateau Central ; en effet, ces strates isolées ne sauraient provenir de l'érosion de montagnes calcaires, puisqu'il n'en existe pas dans la contrée, et la décomposition des granits ne pourrait fournir qu'une quantité inappréciable de chaux.

L'action géologique de ces sources et d'autres fontaines taries depuis les âges tertiaires a contribué pour une faible part à la formation de la plaine de l'Allier, si fameuse sous le nom de Limagne. Cette plaine à laquelle ses eaux courantes, ses arbres touffus, ses prairies si vertes, ses champs aux épis si pressés, donnent tant de beauté champêtre, était à l'époque miocène un grand lac d'eau douce. Des monts qui dominent l'Allier à sa sortie du défilé de roches granitiques, on voit la plaine, découpée sur son pourtour par les promontoires en petits golfes de verdure, s'élargir graduellement vers le nord. Les eaux de la Limagne s'étaient écoulées déjà, paraît-il, avant que les volcans voisins eussent fini d'épancher leurs courants de lave. Tandis que les nappes de basalte et les talus de scories et de cendres rétrécissaient la surface du lac, les sources thermales chargées de chaux transformaient en couches calcaires les innombrables plantes aquatiques, les vases et les débris de toute espèce qui remplissaient les fonds ; d'autres sources exhaussaient le sol en déposant de la silice et du gypse, et c'est ainsi que peu à peu se forma cette plaine, à laquelle les alluvions modernes, composées en grande partie de cendres volcaniques, ont donné une si merveilleuse fécondité.

Parmi les produits de l'Auvergne, mais dans ses terrains cristallisés, il faut compter aussi les veines de métal, dont les mieux exploitées, consistant en plomb sulfuré argentifère, se trouvent sur le versant occidental des monts Dôme, aux environs de Pontgibaud. On doit signaler aussi comme un fait géologique très-remarquable, que les volcans de l'Auvergne ont surgi entre deux dépressions du plateau granitique où se sont déposées des houilles. La rainure houillère de l'ouest, qui commence aux environs de Mauriac, à la base du Cantal, et qui va finir avec les roches

cristallines, entre Moulins et Montluçon, est surtout d'une étonnante régularité.

III

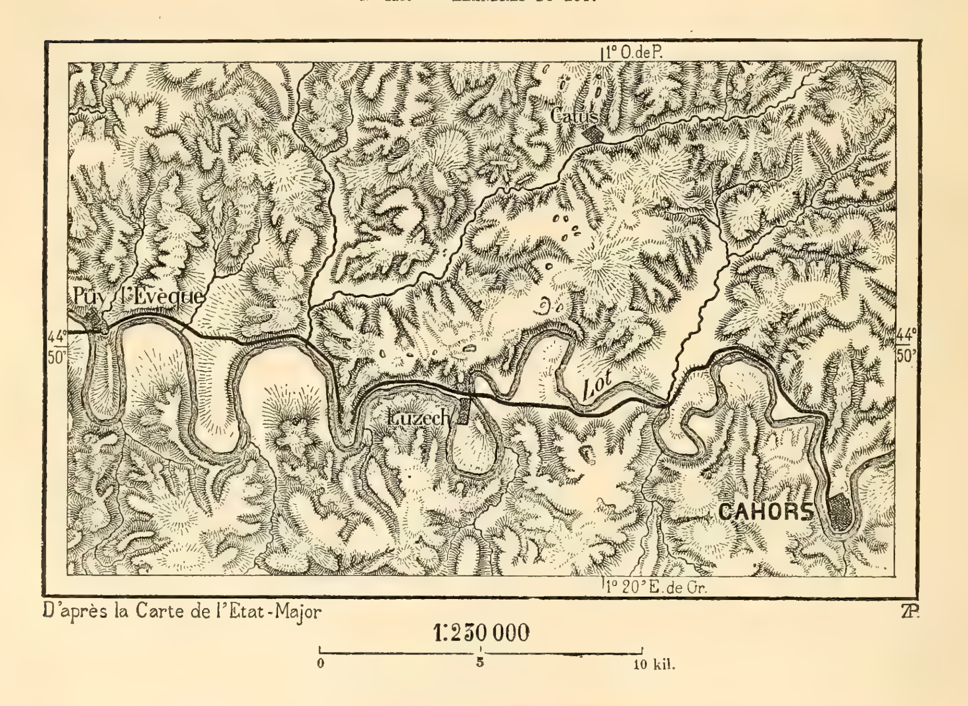
A l'ouest des monts d'Auvergne, le plateau de granit qui leur sert de base s'avance en forme de coin émoussé entre les formations jurassiques et tertiaires. Des rivières qui s'épanchent vers la Dordogne, la Charente, la Loire, découpent ce plateau en fragments semblables les uns aux autres par l'âpreté de leurs collines et l'infertilité de leurs pentes. La région que ses pâturages, ou plutôt le village de ce nom, ont fait appeler le plateau des Mille-Vaches, et qui forme le point culminant de la contrée, entre les sources de la Vienne, de la Vézère, des tributaires septentrionaux de la Dordogne supérieure, n'atteint par aucune de ses croupes la hauteur de 1,000 mètres[1]. Les montagnes des Monédières, qui s'élèvent des deux côtés de la Vézère naissante, dépassent à peine 900 mètres par leur cime principale, et les diverses rangées de sommets qui se développent plus à l'ouest, au-dessus des vallées rayonnantes, sont beaucoup moins hautes encore. Dans les régions déboisées du pourtour, notamment vers Commentry, Montluçon, Néris, les roches grisâtres, sans forte saillie, uniformément ravinées, revêtues seulement de bruyères et de genêts, ne sont point d'un aspect agréable; les montagnes de l'intérieur, quoique d'apparence triste et sévère, ont néanmoins un charme pénétrant. Des châtaigniers et des chênes, dont les longues racines rampent sur la roche de granit, se reflètent dans les petits étangs des vallées; quelques champs de seigle disputent aux landes le penchant des coteaux ; des saillies de pierre percent çà et là, comme des menhirs, la mince couche de terre végétale. Les bords des rivières offrent presque partout de ravissants paysages, où se combinent d'une manière admirable la grâce champêtre des plaines arrosées et l'austérité des pays de montagnes : formées de bassins et d'étranglements successifs, elles présentent tour à tour de belles prairies parsemées de bouquets d'arbres, et de courts défilés où murmurent les eaux assombries par le reflet des forêts.

On a constaté qu'il existe dans toute l'étendue du plateau limousin beaucoup de roches qui se décomposent facilement en argiles d'une grande finesse et de pâtes diverses ayant donné naissance à la grande industrie de la porcelaine. Les granits de la contrée sont aussi traversés sur un grand nombre

[1] Mont Besson. . . . . 984 mèt. | Mont Odouze. . . . . 954 mèt.

de points par des sillons de quartz chargés de substances métalliques [1]. En maints endroits, les limites méridionales de la région des terrains primitifs sont indiquées précisément comme elles le sont du côté du nord par des gisements de combustibles. Ainsi les houilles d'Argentat et de Brive se trouvent dans le bassin de la Dordogne, et celles de Decazeville, beaucoup plus abondantes, dans le bassin du Lot. Mais à part ces terrains houillers et une bande étroite de roches triasiques, le prolongement occidental du plateau vers la zone des formations tertiaires de la Garonne se compose de calcaires jurassiques et de roches diverses appartenant à la

N° 123. — MÉANDRES DU LOT.

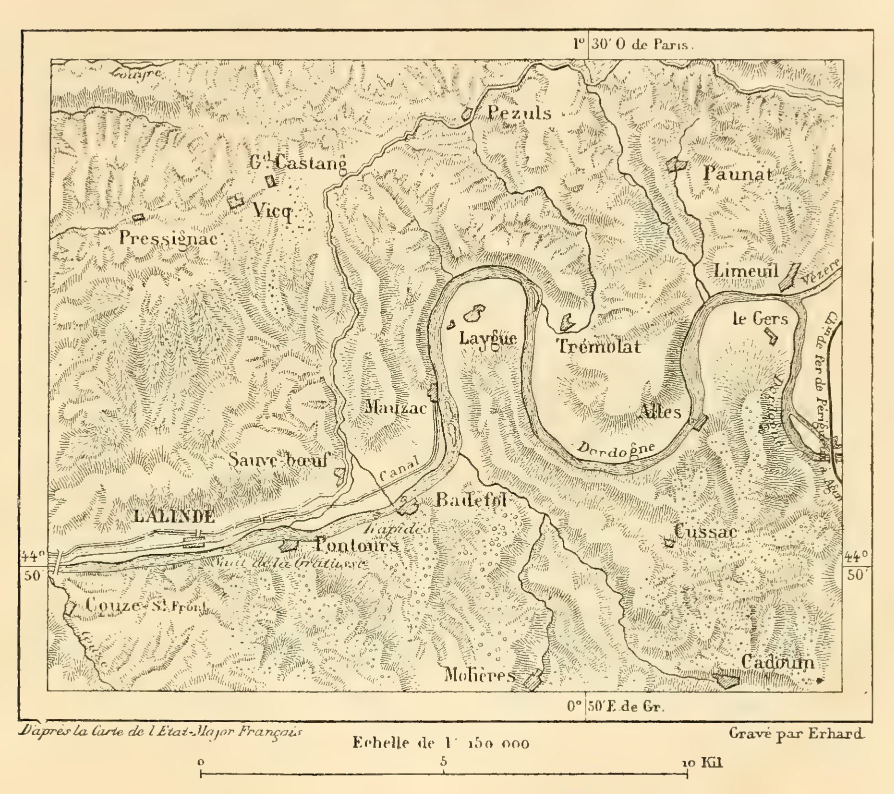


période crétacée. Entre Figeac, Cahors et Montauban, toute la zone calcaire a la plus grande ressemblance avec les causses orientaux de l'Aveyron et de la Lozère : mêmes étendues monotones, pierreuses, recouvertes d'un rare gazon, même rareté des eaux courantes, mêmes gouffres en forme d'entonnoirs où se perdent les eaux de pluie, mêmes sources pures jaillissant à la base des falaises dans les vallées qui découpent le plateau ; la plus grande différence dans l'aspect du pays provient de la moins grande élévation du sol et de la douceur relative du climat. Plus au nord, la région fort accidentée que traversent la Dordogne et ses affluents est d'un ca-

[1] Burat, *Géologie de la France*, p. 128, 131.

ractère tout différent : partout s'élèvent des sommets arrondis à faibles altitudes, à pentes douces, auxquels toutefois des restes de forêts, des bruyères, des mares ont laissé çà et là l'aspect sauvage de l'ancienne Gaule. Les cours d'eau qui, au sortir des terrains granitiques, ont à traverser la zone extérieure des formations secondaires, montrent bien, par les sinuosités mêmes de leur lit, les différences géologiques des contrées qu'ils ont à parcourir. Ainsi le Lot, coulant à une grande profondeur au-dessous des


N° 124. — RAPIDES DE LALINDE.



causses, a de brusques retours et se replie sur lui-même en longs méandres, sans doute parce que les fissures de la roche calcaire, utilisées par l'eau courante, se sont produites à angles droits les unes des autres. Par contre, la Dordogne, l'Isle, la Dronne se meuvent en longues courbes serpentines entre des collines aux contours adoucis.

De tous les fleuves qui prennent leur origine au centre de la France, la Dordogne est celui qui appartient dans la plus grande partie de son cours à la région des plateaux : il se distingue nettement à cet égard de la Loire et de l'Allier, qui, même au milieu des hautes terres, enfermant de toutes

parts l'horizon, parcourent d'anciens bassins lacustres. Issue des volcans du mont Dore, la Dordogne reste encaissée entre des escarpements de montagnes et de collines jusqu'à son entrée dans les campagnes de la basse Aquitaine; elle n'a point de larges plaines sur ses deux rives, à peine de petits bassins de terres alluviales, et jusqu'à Bergerac, nulle ville d'importance ne s'est établie dans sa vallée. Après s'être échappée, à Bretenoux, de la région des granits, où son cours est obstrué d'écueils, elle entre dans la zone des roches calcaires, où elle se développe en longs méandres connus dans le pays sous le nom de « cingles »; elle frappe alternativement la base des roches et se déroule autour de baies semi-circulaires, en passant sur des barres de cailloux peu profondes. Même à quelques lieues en amont de Bergerac, la Dordogne n'a pas encore franchi tous les obstacles que lui opposent les rochers de son lit : du haut d'un coteau portant les ruines du château de Badefol, on voit le fleuve se heurter en bouillonnant contre les roches, glisser entre les écueils et tournoyer en remous au-dessous des rapides. Les gouffres et les courants de fuite se succèdent ainsi sur un espace de plusieurs kilomètres, et toute navigation serait arrêtée par ces obstacles si un canal latéral à écluses étagées n'ouvrait aux bateaux un chemin libre de dangers. Plus bas, à Mouleydier, le lit se rétrécit tellement entre deux parois de grès que le fleuve n'a plus que 30 mètres de large pour une grande profondeur; mais encore en aval, au-dessous de Bergerac et de Sainte-Foy, se trouvent de véritables rapides. La Dordogne a dans son régime quelque chose de la rivière de montagnes jusqu'à l'endroit où le flot de la mer vient au-devant d'elle ; en amont de son cours maritime, elle n'offre pas aux embarcations plus de 50 centimètres de mouillage. Sur près de 400 kilomètres de cours considéré comme navigable, le mouvement des bateaux ne dépasse pas 11,000 tonneaux en moyenne[1].

IV

A l'orient de la rivière d'Allier, le plateau granitique est beaucoup moins compacte, moins uniforme que dans sa partie occidentale, traversée par la Dordogne et son affluent, la Vézère; il est plus largement découpé par les eaux courantes et s'abaisse plus rapidement vers les plaines du nord. La variété d'aspect dans les paysages en est d'autant plus grande, et les roches, où la montagne s'est dégagée de l'épaisseur du plateau, en

[1] Krantz, *Rapport à l'Assemblée nationale*, 21 janvier 1874.

sont rendues plus belles. La région du Forez, dont les cimes culminantes s'élèvent au nord d'Ambert, a des paysages vraiment alpestres, grâce à ses vallées sinueuses, aux prairies de ses fonds, aux forêts de ses pentes. Au nord de ce principal massif coule une charmante rivière, qui prend sa naissance au seuil de Noirétable pour aller se déverser dans la Loire : c'est l'aimable Lignon du nord ou forézien, devenu si fameux par les scènes pastorales qu'y a placées Honoré d'Urfé, dont le château, crénelé de tours, dresse ses « cornes » au sommet d'une montagne. La vallée du Lignon forme à peu près la limite géologique entre les granits du Forez proprement dits et les porphyres rouges, antiques roches éruptives d'une extrême dureté. Ces porphyres, qui vont en s'abaissant vers les plaines de la Loire, constituent d'abord le massif des Bois-Noirs, encore revêtu de sombres forêts, puis la chaîne de la Madeleine, que traverse le chemin de fer du Bourbonnais par le tunnel de Saint-Martin-des-Estréaux. Comme les monts granitiques du Plateau Central, ce chaînon de porphyre se termine du côté de la plaine par un bassin houiller, celui de Bert.

Quant à la zone orientale du plateau de granit, celle qui se continue au nord des Cévennes pour aller rejoindre le massif du Morvan, elle est interrompue sur plusieurs points par des formations différentes, et précisément vers sa partie médiane s'étend un vaste bassin houiller, celui de Saint-Étienne, le second de la France entière par son étendue; il occupe à peu près tout l'espace qui sépare le Rhône de la Loire, sur une distance de plus de 50 kilomètres, et dans sa partie la plus large, au nord de Saint-Étienne, il n'a pas moins de 12 à 15 kilomètres du nord au sud. En aval de l'immense lac où se sont déposés les débris carbonisés qui fournissent aujourd'hui de prodigieux amas de combustible, la Loire traverse un autre bassin, que les eaux douces recouvraient encore à l'époque miocène. Ce bassin, Limagne de moindre étendue que celle de l'Auvergne, est parsemé d'un très-grand nombre d'étangs, restes de l'ancienne mer intérieure. Comme la plaine de l'Allier, celle de la Loire eut ses éruptions volcaniques : la butte même sur laquelle s'élève Montbrison et une trentaine d'autres cônes surgissant des campagnes et portant cultures, maisons ou châteaux, sortirent à l'état liquide des foyers souterrains.

A l'est de l'ancien bassin lacustre, la chaîne de partage entre le versant de la Méditerranée et celui de l'Océan continue de se diriger vers le nord en massifs et en chaînons déchirés, d'une hauteur variable de 600 à 1,000 mètres et de formations diverses. Au-dessus de Lyon, les hauteurs connues d'ordinaire sous le nom de monts du Lyonnais, se composent surtout de granits et de roches métamorphiques. Plus au nord, les

monts du Beaujolais sont des calcaires de divers âges, des marnes, des grès du trias, et des masses porphyriques dont les promontoires allaient jadis rejoindre à l'ouest les porphyres du Forez, en formant le barrage inférieur du grand lac de la Loire. Le fleuve a fini par scier l'obstacle, mais les défilés de sortie gardent encore la trace évidente du travail d'érosion.

Les monts du Beaujolais, dont les contre-forts, s'avançant en caps dans la vallée de la Saône, dominent de si charmants paysages, se prolongent au nord par les collines du Charollais, beaucoup plus basses, car peu de croupes s'élèvent à plus de 500 mètres au-dessus des campagnes arrosées par la Saône. Là l'ossature granitique se réduit à la largeur d'une dizaine de kilomètres, et sur ses flancs s'étendent des couches de calcaire jurassique et des assises plus récentes célèbres par leurs fossiles. Comme les autres massifs du plateau, l'arête de granit du Charollais vient se terminer à une dépression où se sont déposés les amas de houille de Montceau, de Blanzy, de Montchanin, du Creusot. La partie la plus basse de cette dépression a été utilisée pour le creusement du canal du Centre, principale artère de navigation entre la Loire et la Saône. Cette voie de jonction des deux fleuves n'atteint pas même l'altitude de 350 mètres à son point culminant : c'est donc là que se trouve, au nord du Plateau Central, le vrai seuil de jonction géographique entre les deux versants du territoire français. Le massif porphyrique et granitique du Morvan, qui forme promontoire dans le bassin de la Seine, est séparé complétement du reste du plateau par cette dépression des gisements houillers. Le faîte de partage entre les eaux se prolonge au nord-est vers les hauteurs de Langres et les montagnes des Vosges, par les terrasses jurassiques de la Côte d'Or, isthme régulier formé lors du retrait des anciennes mers ; mais quoique cet isthme soit plus élevé que la dépression où passe le canal du Centre, c'est là, nous le savons, que s'est fait le grand mouvement historique d'action et de réaction entre le midi et le nord de la France, car les diverses vallées tributaires de la Saône et de la Seine s'y entre mêlent de la manière la plus commode pour le va-et-vient des nations.

En comparaison des autres régions naturelles de la France, le grand Plateau est faiblement peuplé[1], et il ne pouvait en être autrement, à cause de l'infertilité générale du sol, de la rudesse du climat, de l'éloignement des grandes voies historiques. Les habitants ne se pressent que dans les

[1] Altitudes diverses entre l'Allier et le Rhône :

Pierre-sur-Haute (Forez)	1,640 mèt.	Monts du Lyonnais (cime principale)	987 mèt.
Bois-Noirs.	1,292 »	» du Beaujolais »	1,012 »
Monts de la Madeleine.	1,165 »	» du Charollais »	774 »

TYPES DE L'AUVERGNE

Dessin de J. Laurens, d'après nature.

plaines exceptionnellement fécondes comme la Limagne, sur les bords de la Loire et dans les régions minières; mais dans celles-ci c'est l'industrie moderne qui a peuplé le pays : il serait resté presque désert si l'exploitation des richesses du sous-sol ne s'était ajoutée aux récoltes des champs. Tandis que, depuis le commencement du siècle, la population de la France entière s'est accrue seulement d'un tiers, elle a augmenté de près de moitié dans le département houiller de la Loire. Récemment l'élève du bétail a aussi donné aux contrées de pâture du Centre une grande valeur dans l'économie générale du pays : les animaux y sont élevés jusqu'à l'âge de la complète croissance, puis dirigés vers les contrées plus basses, où ils s'engraissent facilement. Mais nulle cause spéciale n'a pu attirer encore les populations de la plaine vers les parties élevées du Plateau, ou même permettre aux enfants de la montagne de rester tous dans leur patrie[1].

On sait que l'émigration annuelle des habitants du Centre est en effet très-considérable. Les gens de la Lozère et du Tarn descendent dans les plaines de l'Aude et de l'Hérault pour aider à la culture, à la moisson, à la vendange; les Vélaves sont attirés à Saint-Étienne et à Lyon par les travaux de l'industrie; les maçons de la Corrèze, de la Haute-Vienne, de la Creuse vont construire les nouveaux quartiers de Paris et des autres villes du nord; les Auvergnats parcourent en colporteurs toutes les parties de la France; ils se rendent aussi jusqu'en Suisse, en Belgique, en Hollande. Depuis le moyen âge, un courant d'émigration régulier existe même entre le Cantal et l'Espagne. Jadis les moines d'Aurillac possédaient un prieuré et une église à Compostelle; une confrérie de Saint-Jacques existait dans la ville, et tous ceux qui accomplissaient des « voyages d'adoration » prenaient soin, comme les *hadjis* de la Mecque, d'emporter leur pacotille d'échange : de là des relations de commerce qui continuent encore. Les paysans d'Ytrac et de Crandelles, à l'ouest d'Aurillac, sont ceux qui se rendent en plus grand nombre de l'autre côté des Pyrénées; on dit qu'ils se distinguent des autres habitants de la haute Auvergne, non-seulement par leur costume presque catalan, mais aussi par la vivacité de la physionomie, l'éclat du langage et la richesse de l'imagination; leurs femmes et leurs filles ont aussi quelque chose d'espagnol dans les traits, le vêtement et la parure[2].

Avant le milieu du siècle, l'émigration annuelle était naturellement ré-

[1] Densité moyenne de la population en France.	70	habitants.
» » » dans les treize départements du Plateau.	57	»
» » » dans le département de la Loire. . . .	124	»
» » » » » de la Lozère. . .	27	»

[2] H. Durif, *Guide dans le département du Cantal*, p. 92, 93, etc.

glée par des habitudes invariables. Ceux qui partaient en automne revenaient au printemps, après avoir suivi l'itinéraire accoutumé, rapportant en moyenne un pécule de cent ou deux cents francs, soit ensemble un million et demi; puis, en été, ils vaquaient au travail de leurs champs, toujours conformément à la vieille routine. Même loin de ses montagnes, l'Auvergnat tenait à ses mœurs avec une sorte d'âpreté : il feignait de ne rien voir et de ne rien comprendre; il restait partout un étranger, ne visant qu'à une chose, l'accroissement de ses profits, acquis sans fraude, mais avec une sorte de férocité. Il gardait ses qualités naturelles, sa droiture, sa franchise, sa pratique de l'hospitalité pour en faire profiter ses compatriotes lors du retour dans le pays natal. De nos jours, l'émigration a partiellement changé de caractère; elle est devenue durable pour un très-grand nombre des expatriés, et ceux-ci, entrant définitivement dans un milieu nouveau, se font citoyens de la France par les mœurs et la manière de penser.

V

Le département de la Lozère, qui forme le promontoire méridional du plateau granitique, est une des régions les plus pauvres de la France. Le nom même de Gévaudan, qui est la désignation populaire d'une grande partie de la contrée, c'est-à-dire l'ancien territoire des Gabales, le *Gavaldanus pagus* du temps de Charlemagne, éveille aussitôt dans l'esprit l'idée de hauts plateaux incultes, hantés par les loups, battus par les tempêtes et souvent revêtus de neiges. Quelques fragments du Velay et du pays d'Uzès, qui faisaient également partie du Languedoc, ont été ajoutés au Gévaudan pour constituer la Lozère, et, par l'opposition de leurs versants, donnent à la contrée une certaine variété d'aspects : tandis que presque toutes les eaux du département s'écoulent à l'ouest vers la Garonne par le Lot, le Tarn et leurs affluents, une partie de l'excès des pluies appartient au bassin de la Loire par l'Allier, ou bien à celui du Rhône par l'Ardèche, la Cèze et les Gardons. La Lozère est presque au dernier rang pour la valeur de ses produits agricoles[1]. Par ses gisements miniers, elle a plus d'importance relative, et même ses exploitations de plomb argentifère sont parmi les plus productives de la France. L'industrie proprement dite est fort en retard dans la contrée et ne suffit pas à nourrir les habitants, qui sont obligés de s'expatrier en grand nombre. La population de la Lozère est inférieure de bien plus de moitié à celle du reste de la France[2].

Mende, la plus grande ville du département, n'en est pas moins considérée comme un véritable lieu d'exil par la plupart des fonctionnaires qu'y envoie le gouvernement. Située à près de 750 mètres d'altitude, elle est fréquemment bloquée par les neiges pendant l'hiver, et sera certainement obligée d'attendre encore longtemps son embranchement de chemin de fer. Elle a pourtant une certaine activité industrielle, car il lui faut se créer

[1] Évaluation des revenus de l'agriculture dans la Lozère en 1862 . . 36,500,000 fr.
Production moyenne d'un département français. . . . . 114,000,000 fr.

[2]

Superficie de la Lozère.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,170 kilomètres carrés.	138,319 habitants.	27 habitants.

des ressources que ne lui procure pas la misérable agriculture des plateaux environnants; de même que Marvejols, Saint-Alban et la plupart des autres villes et bourgades du Gévaudan, elle fabrique, pour le vêtement des habitants, des étoffes de laines grossières, dites cadis, sergès, escots, et même elle en expédie hors de France. En été, Mende doit une certaine animation au passage des étrangers qui se rendent plus haut dans la vallée du Lot pour y prendre les eaux de Bagnols, classées parmi les sources sulfureuses les plus efficaces de la France. Marvejols, mieux située que Mende, à une moindre altitude et dans une vallée plus fertile, est cependant moins peuplée, sans doute parce qu'elle n'est point, comme la capitale, une ville de passage vers les vallées de l'Allier et de l'Ardèche. C'est dans l'arrondissement de Marvejols, à 1,000 mètres d'altitude, sur un haut affluent de la Truyère, que se trouve Javols, ancien chef-lieu des Gabales : on y a découvert beaucoup de débris gallo-romains. Quant à la troisième ville de la Lozère, Florac, l'une des plus petites du territoire français, elle se distingue surtout par la singularité de sa position, dans un sillon verdoyant arrosé par le Tarnon, entre les montagnes ravinées de l'est et le haut rempart du Causse Méjean, que la route gravit en longues sinuosités : une source magnifique, la fontaine du Pêcher, jaillit de la base du grand plateau calcaire et traverse la ville en cascades bruyantes. Dans l'arrondissement de Florac, sur un des contre-forts méridionaux du mont Lozère, la commune de Vialas exploite des mines de plomb argentifère [1].

Les autres bourgades de la Lozère n'offrent guère d'intérêt que par les souvenirs historiques. Près des tristes solitudes du Palais-du-Roi, Châteauneuf-Randon rappelle la mort de Duguesclin, en 1380; un monument grossier y indique l'endroit où, suivant la légende, les Anglais auraient déposé sur son cercueil les clefs de la forteresse. Dans le midi du département, de nombreuses ruines d'églises et de châteaux racontent les combats des protestants Camisards et des dragons de Louis XIV. Ces contrées montagneuses, jadis si favorables à une guerre de partisans, le seraient moins de nos jours, car la haute vallée de l'Allier et le massif de montagnes qui la séparent des bassins de la Cèze et du Gardon sont traversés par le chemin de fer direct de Paris à Nîmes; l'accès du pays est désormais facile. Cette voie ferrée, qui rattache au reste de la France des contrées naguère presque inconnues, est une de celles où l'on admire les plus beaux travaux d'art : un viaduc qui passe, non loin de Villefort, au-dessus de l'Altier et de la route de Mende, n'a pas moins de 72 mètres de hauteur. De Villefort à Langogne, ponts, tunnels, tranchées et remblais se succèdent sans interruption : la nature n'a été vaincue qu'au prix des plus grands efforts [2].

Le département de la Haute-Loire, formé de l'ancien Velay, auquel ont été ajoutées des parties du Forez, de l'Auvergne, du Gévaudan et du Vivarais, est proportionnellement plus peuplé que la Lozère et beaucoup plus riche; malgré l'altitude moyenne de ses plateaux de granits et de laves, la proximité de la voie historique du Rhône et les chemins naturels ouverts par les deux hautes vallées de l'Allier et de la Loire lui assurent de grands avantages. La Haute-Loire possède des carrières et quelques mines; l'herbe excellente des hauts pâturages et des basses prairies y nourrit des moutons et des bêtes à

[1] Mines de plomb de la Lozère en 1873 : Production, 8,700 quint. métr.; valeur, 287,300 fr.

[2] Communes les plus importantes du département de la Lozère en 1876 :

Mende	7,300 hab.	Saint-Alban	2,475 hab.
Marvejols	4,900 »	Florac	2,175 »
Langogne	3,600 »	Vialas	2,150 »

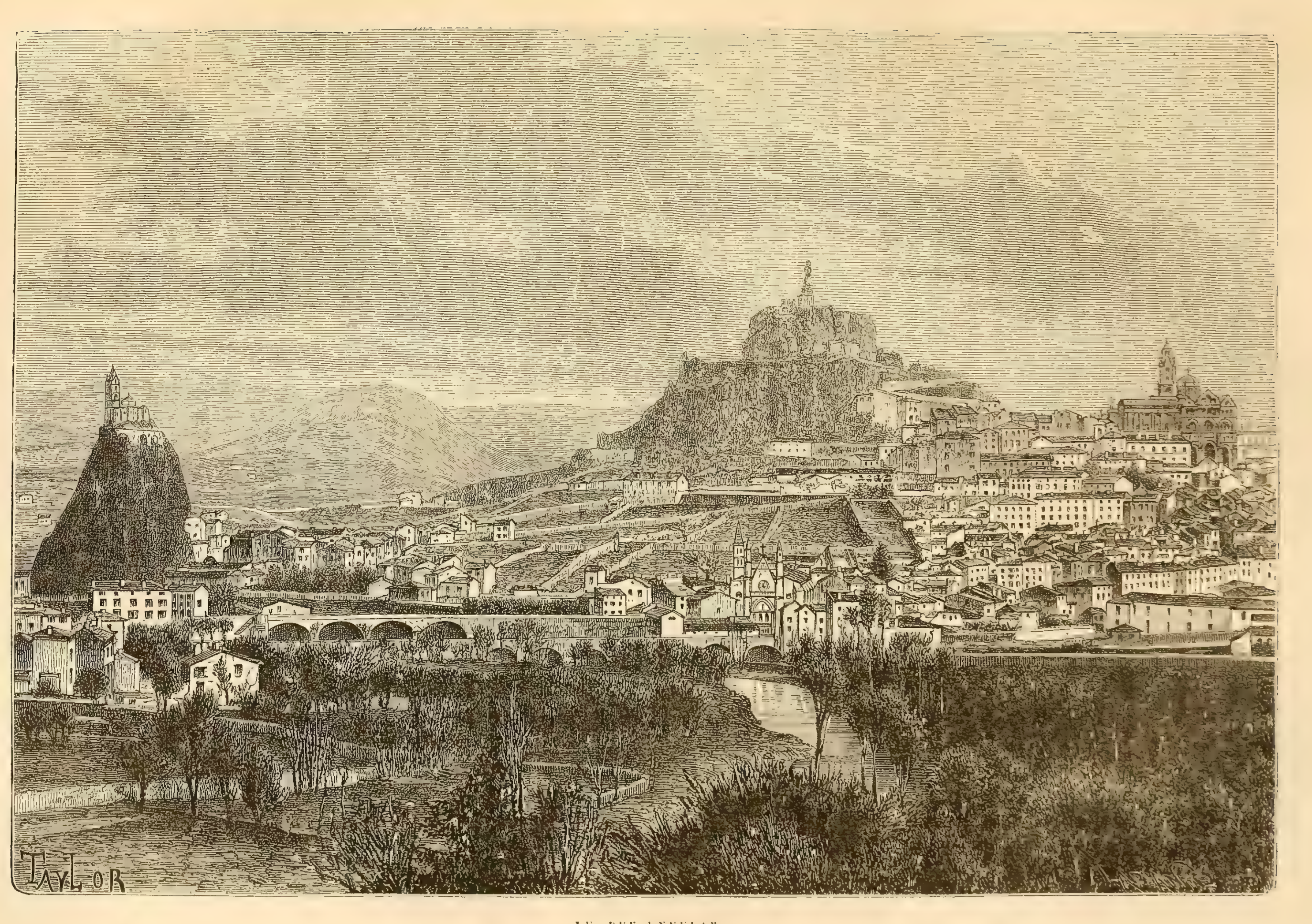
cornes; enfin l'industrie des rubans et des dentelles de laine, dites « dentelles du Puy », supplée aux ressources procurées par l'agriculture et l'élève des animaux. La population du département, sans atteindre la moyenne du reste de la France, est cependant assez forte pour une contrée de montagnes[1].

Le chef-lieu de la Haute-Loire, le Puy-en-Velay, est une ville commerciale peuplée d'environ 20,000 habitants : on dit même qu'avant les guerres de religion 40,000 personnes se pressaient dans ses murs. Le Puy fut pendant tout le moyen âge considéré comme une ville sainte et la foule des pèlerins se portait vers ses églises. Pour les habitants, le vrai centre de la ville est toujours la cathédrale, édifice original dont la masse grisâtre domine de haut la multitude des maisons aux petits toits rouges : on y conserve encore une vieille pierre, probablement un reste de dolmen, que les paysans disent avoir gardé son antique vertu pour la guérison des fièvres; là se trouve aussi la célèbre image de la Vierge Noire, qui attirait jadis une si grande affluence de pèlerins. Autour de la cathédrale se groupent en amphithéâtre d'autres édifices religieux, ainsi que les maisons de la vieille noblesse; au-dessus se dresse le rocher Corneille, portant à son sommet une statue de la Vierge produit de la fonte de plus de deux cents canons : l'énorme colosse, qui n'a pas moins de seize mètres de hauteur, est d'un médiocre effet, sur un piédestal naturel de cent trente mètres d'élévation et d'un kilomètre de longueur. Au sommet de l'Aiguille s'élève aussi une chapelle qui n'était pas moins célèbre que le sanctuaire de la Vierge Noire comme lieu de pèlerinage. Il fallait en monter à genoux l'escalier de 220 marches taillé dans le roc.

La ville neuve, qu'habite la bourgeoisie, s'étend au pied de la colline qui a valu à la ville ancienne son nom de « Puy ». C'est dans ce quartier moderne que se trouvent la grande place du Breuil, la belle fontaine Crozatier aux statues allégoriques, les promenades, l'hôtel de ville, les tribunaux, la préfecture et enfin le musée, où sont conservés les célèbres crânes préhistoriques de la Denise, de nombreux et curieux fossiles, des sculptures et des inscriptions anciennes, des tableaux, une rare collection de dentelles. L'industrie dentellière était en effet un travail d'importance capitale pour les « Ponots » ou « Podots », — tel est le nom des habitants du Puy, — et même pour toute la population du Velay. A Pradelles, au Monastier, à Tence, à Craponne, à Langeac, dans tous les villages et même les hameaux, les femmes s'occupaient de la fabrication des dentelles et des blondes en fil de laine, de lin, de coton, de soie, d'or, d'argent; quand l'industrie était en pleine activité, plus de 100,000 personnes, 150,000 même, s'employaient à ce travail, et la valeur marchande des dentelles dépassait vingt-cinq millions de francs; mais la concurrence a tué presque complètement cette industrie, soumise aux caprices de la mode. Le produit commercial le plus sûr consiste dans la vente des bestiaux pour les marchés de Lyon et de Marseille et celle des mulets pour les Pyrénées. Grâce à ce mouvement considérable d'échanges, les montagnards du Velay ou Vélaves, entraînés malgré eux dans le courant de la civilisation, ont perdu l'âpreté de leurs anciennes mœurs. Naguère, dit-on, l'homme des plateaux n'entrait point au cabaret sans prendre à la main sa « coutelière ». Il la plantait sur la table en s'écriant : « Qui en veut ? » Mais l'ignorance est encore bien grande parmi les Podots qui n'émigrent point. En 1878, il n'y avait dans le département que 28 écoles publiques de filles, sans compter 166 dites libres, tenues temporairement par des « béates », dames de bonne volonté qui, sans avoir fait de vœux, vont de village en village pour enseigner aux enfants la couture, la broderie et la lecture, quand elles la savent elles-mêmes.

[1]

Superficie de la Haute-Loire.	Population en 1876.	Population kilométrique.
4,962 kilomètres carrés.	313,721 habitants.	63 habitants.



LE PUY-EN-VELAY

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Sabatier.

Le Puy est parmi les villes de France les plus riches en curiosités naturelles et historiques. Les volcans des environs, les coulées de lave, les superbes défilés de la Loire, qui coule à quatre kilomètres à l'est du Puy, les vallées de la Borne et de la Dolaison, entre lesquelles la ville est bâtie, offrent des sites sévères ou charmants que les voyageurs célèbrent à l'envi, et d'autant plus intéressants à regarder, que la mémoire d'un passé lointain s'y rattache. Au nord-ouest du Puy, dominant le bourg de Polignac, se dresse l'énorme château féodal dont les suzerains furent si souvent en lutte contre les bourgeois du Puy et que les gens du pays, sous l'empire des vieilles traditions, regardaient naguère avec terreur. Là se trouvait, avant la forteresse du moyen âge, un monument gallo-romain ; on attribue aussi aux Gaulois l'excavation de « l'abîme », puits d'aspect effrayant qui descend à 83 mètres de profondeur jusqu'à une source d'eau courante : c'est là peut-être que les troglodytes dont on voit les demeures dans le roc de Polignac puisaient en temps de siége l'eau nécessaire à leur alimentation. Dans la haute vallée de la Borne occidentale, près de Saint-Paulien, l'antique Brussium, qui fut sous les Romains le chef-lieu du pays des Vélaves, on trouve aussi de nombreuses grottes anciennement habitées; le château de la Roche-Lambert, si admirablement décrit par le romancier auquel on doit tant de charmants tableaux de la France centrale[1], est lui-même bâti sur une de ces excavations. Au sud-est du Puy, près du hameau de la Terrasse, on voit un autre ancien village souterrain creusé de main d'homme dans les scories de laves; quelques-unes des grottes se divisent en chambres et en étages, communiquant entre elles par des couloirs et des escaliers.

Yssingeaux, la deuxième ville du département, est sur un plateau montueux sans grande beauté; il lui manque de profondes gorges, semblables à celles que la Loire s'est taillées à l'ouest, et dont chaque méandre est coupé en viaduc ou en tunnel par le chemin de fer du Puy à Lyon. Le voisinage de la grande ville industrielle de Saint-Étienne se fait déjà sentir dans cette partie du département de la Haute-Loire : à Yssingeaux même, à Saint-Didier, à Monistrol, la fabrication des rubans et des taffetas s'est substituée à celle des dentelles, et les eaux courantes sont utilisées pour diverses usines, papeteries, aciéries et filatures.

L'arrondissement occidental, celui de Brioude, n'a pas les avantages que donne la proximité d'une cité considérable ; aussi son importance est moindre et son chef-lieu est une ville de peu d'animation. En dehors des bourgs de marché, cette région n'a guère que des villages d'apparence plus que misérable, presque sordide ; ceux des plateaux çà et là boisés qui dominent à l'est la vallée de l'Allier appartenaient jadis en grande partie à la célèbre abbaye de la Chaise-Dieu, qui fut l'une des plus puissantes de la chrétienté : ses tours et ses murailles ont gardé un aspect encore très-majestueux et dans le chœur de l'église on conserve d'admirables boiseries sculptées. La contrée de Brioude, l'une des moins riches du centre de la France, possède pourtant de grandes ressources : elle a d'abord la fertile vallée que parcourt l'Allier et qui paraît fort belle quand on la contemple du pont de Vieille-Brioude, jeté entre deux rochers, à l'origine de l'ancien lac où s'étalaient autrefois les eaux ; en outre, le pays est riche en trésors minéraux, tels que le plomb argentifère de Paulhaguet et la houille de Langeac

[1] George Sand, *Jean de la Roche.*

[2] Communes les plus importantes de la Haute-Loire en 1876 :

Le Puy	19,250 hab.	Tence	4,750 hab.
Yssingeaux	8,350 »	Brioude	4,750 »
Saint-Didier-la-Séauve	4,900 »	Monistrol	4,700 »
Langeac	4,550 hab.		

L'arrondissement de Brioude est aussi très-favorisé par les voies de communication qui viennent s'y croiser. C'est en aval de Brioude, à la station d'Arvant, que le chemin de fer direct de Paris à Nîmes projette au sud-ouest l'embranchement qui, après avoir traversé le Cantal, se ramifie vers Bordeaux et les autres villes du bassin de la Garonne. En amont, à Saint-Georges d'Aurat, une autre voie ferrée remonte vers le Puy en Velay.

Tandis que l'ancien Velay se trouve sur le versant de la Loire, le Rouergue, devenu le département de l'Aveyron, et situé à l'occident des plateaux de la Lozère, écoule toutes ses eaux dans le bassin de la Garonne, à l'exception de quelques torrents appartenant à l'Orb et à l'Hérault, sur le penchant méridional des Cévennes. C'est l'une des plus grandes circonscriptions administratives de la France; mais il n'a point de cités considérables et sa population proportionnelle est l'une des plus faibles du territoire français[1]. Des « ségalas » ou plateaux à seigles, trop pauvres pour donner le froment, occupent la plus grande étendue du Rouergue; mais si le pays est d'un sol naturellement infécond, les profondeurs sont très-riches en trésors minéraux, houille, anthracite, fer, plomb et zinc[2].

Millau, la ville la plus populeuse de l'Aveyron, est déjà dans le cœur des montagnes, entre le causse de Larzac et le plateau de Lévezou; mais ses champs, ses vergers, ses jardins, arrosés par les eaux réunies du Tarn et de la transparente Dourbie, paraissent d'autant plus beaux, grâce au contraste des hautes terres stériles qui dominent la vallée. Millau était jadis une ville protestante, comme toutes celles de la région cévenole dans la Lozère et dans le Gard, et son industrie était fort prospère lorsque la révocation de l'édit de Nantes vint forcer à la fuite presque tous les fabricants. Néanmoins les traditions de travail se sont renouées, et les habitants, qui se distinguent par leur initiative, expédient au loin, avec les denrées du pays, des gants de peau, des cuirs tannés et chamoisés, des draps et des soies.

Saint-Affrique est située comme Millau dans le bassin du Tarn, sur la rivière de Sorgues, ainsi nommée de son admirable source : le rocher de Caylus, qui ressemble à une antique forteresse, domine la ville à l'orient et lui donne une physionomie des plus originales. Saint-Affrique n'est pas moins célèbre que Millau dans l'histoire des guerres religieuses, et, comme elle, a pris une assez grande importance dans le commerce et l'industrie; ses laines et ses lainages, de même que ses cuirs et ses peaux chamoisées, sont bien connus dans tout le midi de la France : c'est de là aussi qu'étaient naguère expédiés les produits d'un bourg voisin, Roquefort, devenu fameux dans le monde entier par ses fromages, que les gourmets ont classés au premier rang. Bâti sur une terrasse assez élevée au-dessus de la vallée du Soulsou, sous-affluent du Tarn, Roquefort se développe en une longue façade de constructions inégales, au pied des hauts escarpements du Cambalou qui de loin ont eux-mêmes un certain aspect de cité. En s'effondrant, les assises calcaires ont laissé entre elles et la partie du rocher restée solide des cavernes irrégulières qui furent certainement habitées aux âges préhistoriques, car on y a trouvé maint débris appartenant à la période de la pierre polie. Dès le onzième siècle, les chroniques du moyen âge nous l'apprennent, les villageois de Roquefort utilisaient leurs caves pour la fabrication des fromages, et vers le milieu du seizième siècle ils étaient investis du monopole de ces produits par un édit du parlement de Toulouse. L'excellence des caves tient aux « fleurines » ou courants d'air frais qui maintiennent dans l'intérieur une tem-

[1]

Superficie de l'Aveyron.	Population en 1876.	Population kilométrique.
8,743 kilom. carrés.	413,826 habitants.	47 habitants.

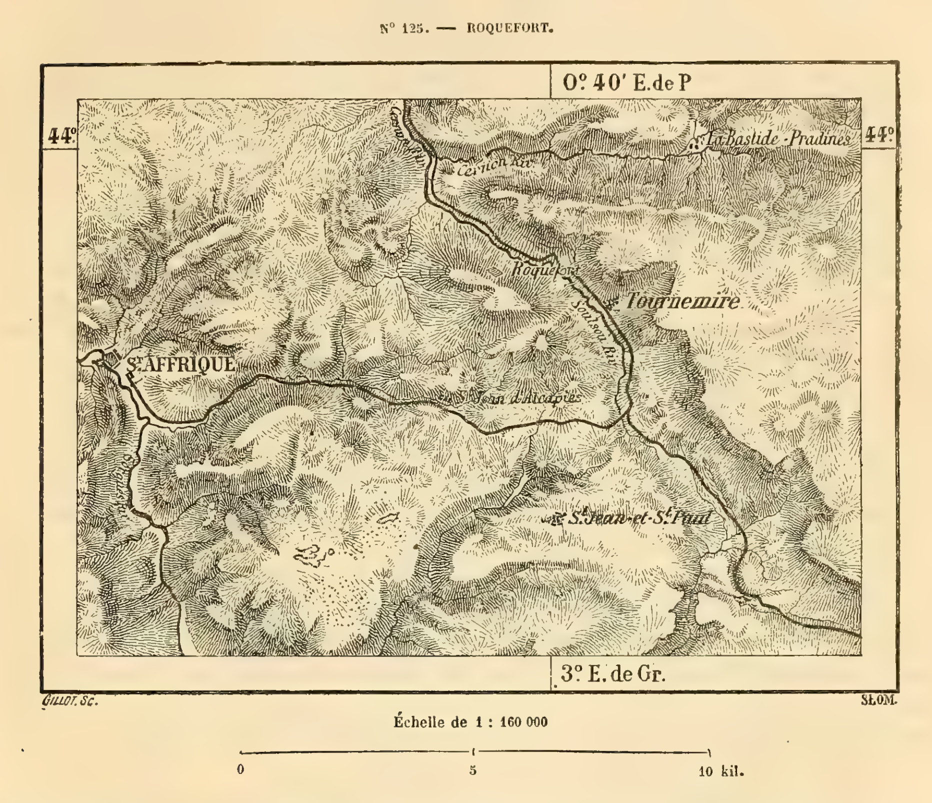
[2]

Production des houilles dans l'Aveyron	en 1878 :	691,850 tonnes;	valeur :	8,000,000 fr.
Fabrication des fers et aciers »	en 1878 :	63,000 »	»	14,000,000 fr.
» du zinc	en 1873 :	2,350 »	»	1,884,000 fr.

pérature peu variable, oscillant entre cinq et dix degrés. Les caves naturelles ne suffisant plus pour contenir tous les fromages fabriqués à Roquefort, il a fallu en creuser de nouvelles et tâcher d'y faire aboutir des « fleurines » rafraîchissantes. Ce travail a pu s'accomplir facilement grâce à la nature de la roche qui domine le village ; mais les autres caves « bâtardes » que l'on a établies en diverses régions des montagnes cévenoles n'ont point les mêmes propriétés que celles de Roquefort. Dans ce bourg même, la production des fromages a presque vingtuplé depuis le commencement du siècle[1].

L'arrondissement de Rodez est situé presque en entier dans le bassin de l'Aveyron, et le chef-lieu lui-même, qui porte le nom, légèrement modifié, de l'ancienne peuplade gau-

N° 125. — ROQUEFORT.



Échelle de 1 : 160 000

0 5 10 kil.

loise des Ruteni, occupe le sommet d'une colline très-élevée que contourne cette rivière. Du haut de ses promenades, et surtout de la tour de la cathédrale, beau monument du style ogival flamboyant qui se dresse à plus de quatre-vingts mètres, on jouit d'une vue très-étendue sur les sinuosités des vallées et sur les plateaux. Rodez, qui jadis avait l'avantage d'être fort bien placée pour la défense, pendant les temps agités du moyen âge, est trop haut bâtie pour prendre une part considérable au travail industriel de l'importante région houillère des environs. C'est une ville qui se ronouvelle lentement et qui garde en maints endroits son ancienne physionomie ; presque tout son mur

[1] Industrie fromagère de Roquefort en 1876 :

Brebis.	500,000, dont 350,000 brebis laitières.
Production des fromages	4,250,000 kilogr.
Valeur totale du produit des troupeaux. .	9,000,000 francs.

d'enceinte et même quelques débris de l'époque païenne subsistent encore. Elle a du moins sur la plupart des cités modernes le privilége d'être abondamment alimentée d'eau pure, et comme la Rome actuelle, c'est aux anciens Romains qu'elle le doit ; mais elle ignora longtemps sa richesse. L'eau potable manquait aux habitants et l'on entretenait à grand'-peine la propreté de la ville, lorsque l'archéologue Boissonade découvrit en 1856 les restes assez bien conservés d'un aqueduc romain. On poursuivit les recherches, et bientôt on retrouva dans son entier la conduite qui apportait à l'antique Segodunum l'eau de la petite rivière d'Eune et des sources de Vors, jaillissant à quinze kilomètres au sud-ouest de Rodez, sur le plateau opposé. L'aqueduc fut rétabli, peut-être au dixième du prix qu'auraient coûté des travaux neufs, et maintenant, après des siècles d'interruption, l'abondante rivière artificielle a repris son cours[1].

La région houillère de l'Aveyron, si importante dans l'économie industrielle du centre de la France, occupe au nord-ouest de Rodez, dans le bassin du Lot, une zone de plus de 100 kilomètres carrés de superficie; deux lignes de chemins de fer presque parallèles et très-riches en travaux d'art, tunnels, ponts et viaducs, la traversent et en facilitent l'exploitation, longtemps retardée par le manque de débouchés non moins que par les spéculations désordonnées. Les gisements de houilles forment dans ce bassin, dont Aubin et Decazeville sont les centres principaux, des couches d'une puissance tout à fait exceptionnelle : une des assises n'a pas moins de 70 mètres d'épaisseur sur une étendue de plus de 4 kilomètres ; les dépôts houillers que l'on peut abattre en carrière sur plusieurs mètres de hauteur sont nombreux, et dans la montagne de la Vaïsse des centaines d'ouvriers taillent le charbon en se suspendant à une falaise de 90 mètres, où les strates noires alternent avec la roche. Malheureusement, la houille de Decazeville et d'Aubin, exploitée par les habitants du pays depuis le moyen âge, est de qualité médiocre ; trop mélangée de schistes, trop riche en matières volatiles, elle manque de consistance et donne un coke léger, dont les hauts fourneaux ont à brûler de très-grandes quantités pour une faible production. C'est l'une des raisons qui ont amené la ruine des premiers établissements métallurgiques fondés dans la contrée ; mais le « pain de l'industrie », même de deuxième qualité, ne pouvait manquer de trouver de nombreux consommateurs : la houille de Decazeville, triée avec soin au sortir des mines, a naturellement le monopole des marchés voisins à cause de l'avantage que lui donne le moindre prix de transport. En outre, plusieurs groupes d'usines importantes se sont établis autour des mines pour utiliser le combustible sur place et profiter des gisements de fer, des argiles et des grès réfractaires de la contrée. A Aubin, la compagnie d'Orléans possède des hauts fourneaux et des forges où elle fabrique sa provision de rails. Decazeville et Firmi ont aussi leurs puissantes usines ; Viviez, près du Lot, à l'issue occidentale du bassin houiller, a de grands ateliers et des fonderies ; à Panchot, au bord même du Lot, s'élève une importante verrerie[2] ; là le contraste est des plus saisissants entre le monde moderne de l'industrie et l'imprévu pittoresque de la nature, avec ses eaux limpides, ses arbres et ses rochers. Des villages en amphithéâtre sur les pentes, des ruines de vieux châteaux sur les sommets, contribuent à la beauté des sites. Du reste, même dans la vallée d'Aubin, où les usines succèdent aux usines en une longue ville qui vomit de ses cheminées un nuage incessant de flocons noirs, la nature garde un certain charme, et les étrangers, qu'attirent par milliers chaque année les sources minérales de Cransac, peuvent encore s'y plaire. Les collines houillères qui s'élèvent au nord de Cransac sont partiellement embrasées depuis des siècles, et des foyers souterrains s'échappe constamment une fumée lumineuse pendant

[1] A. Dufresne, *Bulletin de la Société de géographie*, janvier 1873.
[2] Verre fabriqué dans l'Aveyron en 1872 : 11,000 quint. métriques. Valeur: 1,750.000 fr.

les nuits : on croirait voir la bouche d'un volcan. Des étuves creusées dans ces terrains brûlants sont de la plus grande efficacité pour le traitement des rhumatismes.

Au sud de la région industrielle d'Aubin, qui se trouve presque en entier dans l'arrondissement de Villefranche, la partie occidentale du Rouergue n'a qu'une faible importance.

N° 126. — DECAZEVILLE.



Villefranche elle-même, fort active et fort riche au moyen âge précisément à cause de ses anciennes « franchises », n'est qu'une petite ville à physionomie antique, ayant cependant quelque vie manufacturière ; mais pour l'étranger qui passe, elle a surtout la beauté de ses campagnes, les charmantes rives de l'Aveyron et les défilés sinueux dans lesquels passe la rivière, longée çà et là en souterrain par le chemin de fer de Montauban ; en France, peu de voies ferrées sont plus curieuses par la variété de leurs paysages : à l'en-

droit où l'on voit le rocher de Najac et son donjon superbe barrer en apparence la vallée, le tableau est admirable.

La région septentrionale du département, qui comprend les vallées du Dourdou, du Lot, de la Truyère, est également riche en sites gracieux ou sauvages, quoique les voyageurs le visitent bien rarement par amour de la nature. Saint-Geniez, petite ville manufacturière du district connu sous le nom de « pays d'Olt », Espalion, que dominent les restes d'un château, Entraygues, ancienne place forte au confluent du Lot et de la Truyère, ont les beaux horizons que limite à l'orient la crête des monts d'Aubrac; Conques, dans la jolie vallée du Dourdou, est connue par son église romane du onzième siècle et par son riche trésor d'orfévrerie antique, tandis que plus haut, dans la même vallée, le village de Bozouls mérite surtout d'être vu à cause de son étonnante position au bord d'un gouffre ovale, où la rivière plonge par une haute cascade et d'où elle s'échappe par une autre chute[1].

Au sud et à l'ouest de l'Aveyron, le plateau du centre de la France se continue, mais en s'abaissant graduellement dans le même sens que le Tarn, dont le nom est devenu celui du département. Cette contrée est l'ancien Albigeois, dépendant de la province du Languedoc. Dans sa région orientale, ses roches, cristallines ou schisteuses, se maintiennent à une altitude moyenne de 600 mètres, et vont se rattacher aux âpres montagnes de Lacaune, ainsi qu'à la chaîne de la Montagne Noire, dont les escarpements granitiques dominent au sud les vallées de l'Aude et de l'Hers. Dans la région occidentale du département, les collines s'affaissent peu à peu vers la plaine de Toulouse et les rivières y serpentent en de larges campagnes d'alluvions, d'un aspect déjà tout méridional. C'est là que l'agriculture donne ses plus riches produits en céréales et en vins, tandis que la haute région de l'est, aux vastes pâturages, aux eaux claires et rapides, est importante surtout par l'élève du bétail et l'industrie; dans les environs d'Albi on cultive le pastel. Le Tarn possède un bassin houiller activement exploité: mais, avec tous ses avantages, il reste encore au-dessous de la moyenne pour la population relative[2].

Les rivières qui parcourent la partie septentrionale du département et dont les vallées sont fort pittoresques, sont toutes des affluents directs de l'Aveyron, qui baigne lui-même l'angle extrême de l'arrondissement de Gaillac. Une de ces rivières, le Cérou, passe sur le territoire de deux villes qui contrastent singulièrement l'une avec l'autre. Carmaux, la première, était récemment encore un faible village, quoique depuis plusieurs siècles déjà la houille de ses mines fût utilisée par les habitants du pays; maintenant, grâce au chemin de fer qui réunit Carmaux à Toulouse et à Castres par Albi, les gisements de ce bassin servent à l'alimentation de toute une province industrielle, et près des puits mêmes de la mine, une importante verrerie et d'autres établissements emploient une partie du charbon[3]. Cordes, bâtie sur un cône qui domine le Cérou de 119 mètres, est une ville du moyen

[1] Communes les plus importantes de l'Aveyron en 1876 :

Millau	15,700 hab.	Decazeville	9,550 hab.
Rodez	13,375 »	Saint-Affrique	7,600 »
Villefranche	10,125 »	Cransac	4,450 »
Aubin	9,850 »	Espalion	4,000 »

[2]

Superficie du Tarn.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,742 kilomètres carrés.	359,232 habitants.	62 habitants.

[3] Extraction de la houille dans le bassin de Carmaux :

1860	121,925 tonnes.
1877	281,500 »

âge, encore presque semblable à ce qu'elle était au treizième siècle, après sa fondation par le comte de Toulouse Raymond VII. Parmi ses anciennes maisons, on remarque surtout celles du grand veneur, du grand écuyer, du grand fauconnier, et la halle, au milieu de laquelle se trouve un puits de 86 mètres de profondeur ; les remparts ont gardé leurs portes monumentales, et dans les environs s'élèvent plusieurs châteaux forts, des moulins fortifiés et divers édifices anciens. On peut faire un cours complet sur l'architecture du moyen âge à Cordes et dans le voisinage immédiat : il s'y trouve aussi des dolmens et autres débris des âges préhistoriques.

Les monuments du passé sont également fort nombreux dans la vallée principale du département, celle du Tarn. Sur le plateau qui la domine au sud, près des frontières de l'Aveyron, le village d'Alban est bâti sur un autre village souterrain, qui servit fréquemment de refuge pendant les guerres, et deux menhirs s'élèvent aux environs. Sur le Tarn lui-même, l'ancien château fort et le bourg pittoresque d'Ambialet occupent un isthme de rochers, à la racine d'une péninsule circulaire du fleuve ; enfin Albi, la capitale de la contrée, la patrie de Lapeyrouse, est une ville très-curieuse pour l'archéologue. Cette vieille cité, qui donna son nom aux cathares du Midi, et sur laquelle la colère des Croisés du Nord tomba d'un si terrible poids, n'a gardé que de faibles restes de l'époque antérieure aux Albigeois, mais elle a de beaux monuments des siècles qui suivirent, un pont très-remarquable sur le Tarn, des maisons fortifiées, le donjon carré du palais archiépiscopal et surtout la cathédrale de Sainte-Cécile, bâtie en briques, comme toutes les constructions du Toulousain, mais pourvue d'un magnifique porche du seizième siècle dont la pierre blanche contraste avec le ton rouge de la façade : à l'intérieur, on admire un jubé aux sculptures ouvragées, le plus vaste monument de ce genre qui existe en France, et des fresques italiennes de la Renaissance. Aux environs d'Albi s'élèvent aussi les tours d'anciens châteaux, et dans le village de Lescure, situé à 5 kilomètres en amont de la ville, sur le Tarn, on visite une église du douzième siècle qui passe pour avoir été bâtie par les cathares, à cause des symboles figurés par ses sculptures. C'est à une faible distance au-dessus de Lescure, près d'Arthez, que se trouve le barrage de rochers où se termine le cours supérieur du Tarn : c'est le Saut-de-Sabo, succession de cascades et de rapides, de 19 mètres de hauteur totale, où l'on voit s'enfuir en bouillonnant une masse d'eau évaluée à 21 mètres cubes par seconde en temps ordinaire [1].

Déjà fort riche à Albi et très-productive en blés et en vins, la vallée alluviale du Tarn le devient encore plus en se rapprochant des plaines de la Garonne. Gaillac, chef-lieu de l'arrondissement qui borne à l'ouest celui d'Albi, était au temps de la domination anglaise le centre de production des vins les plus estimés de tout le bassin de la Garonne [2] ; maintenant, il est vrai, la réputation de ses crus ne peut plus se mesurer avec celle des vins bordelais, mais ceux qu'a laissés le phylloxera sont encore fort appréciés. L'Isle d'Albi, Rabastens, situés plus en aval, également sur la rive droite du Tarn, sont aussi entourés de vignobles, et ont en outre quelque activité industrielle, de même que le bourg de Saint-Sulpice de la Pointe, bâti au confluent du Tarn et de l'Agout, à l'endroit où le chemin de fer de Montauban à Castres doit croiser bientôt celui d'Albi à Toulouse.

L'Agout, qui débouche à Saint-Sulpice après un développement d'environ cent quatre-vingts kilomètres, arrose une vallée des plus riches par son industrie. A vingt kilomètres de l'entrée se trouve Lavaur, chef-lieu d'arrondissement, qui possède des filatures de soie et de coton et des fabriques d'étoffes diverses, tandis que Graulhet, dans une vallée tributaire, celle du Dadou, a pour industrie principale le tannage des cuirs.

[1] Onésime Reclus, *Géographie de la France*.

[2] Francisque Michel, *Histoire du commerce de Bordeaux*.

En remontant l'Agout, on dépasse Vielmur, ou se rencontrent les chemins descendus des vieilles villes féodales de Lautrec au nord, et de Puylaurens au sud, puis on entre dans la riche plaine du Castrais, où s'unissent les deux rivières de l'Agout et du Thoré.

Castres, le grand centre industriel du Tarn, occupe une position géographique très-heureuse : non-seulement elle est bâtie sur l'Agout, près de la jonction des deux vallées, mais encore elle est précisément en face d'une large brèche qui s'ouvre vers les campagnes du Toulousain, entre les escarpements granitiques de la Montagne Noire et les collines plus basses de Puylaurens. C'est donc à cet endroit, dont le nom rappelle l'existence d'un ancien camp romain, que devaient converger les routes naturelles de communication entre la région des montagnes et celle de la plaine. Castres a bien utilisé son heureuse position, quoique sa population, en partie protestante, ait été longtemps privée de toute initiative par la chambre de l'Édit qui siégeait à Castres et veillait à la « pureté de la foi » dans toute la province. L'Agout, coupé de barrages, d'où l'eau s'écroule en puissantes masses, est bordé des deux côtés par des établissements industriels, filatures de laine, fabriques de toiles et de draps, teintureries, tanneries, papeteries, ateliers de construction[1].

Des deux vallées du Castrais, celle du Thoré, qui longe la base septentrionale de la Montagne Noire, est la plus active par son mouvement industriel. C'est là que se trouve Mazamet, la rivale de Castres pour la fabrication des draps. Au commencement du siècle, c'était encore un faible village ; mais vers 1830 l'industrie des lainages commença d'y prendre de l'importance, et maintenant les filatures de laine, les manufactures d'étoffes diverses et autres usines ont transformé la ville en un centre considérable ayant des relations de commerce, non-seulement avec tout le Midi et le reste de la France, mais encore avec l'étranger. Sur le haut Thoré, Saint-Amans-Soult, où naquit l'illustre soldat dont le bourg a pris le nom, et la Bastide-Rouairoux, près duquel se trouve un beau dolmen, possèdent aussi des fabriques de draps. De même les villes du haut bassin de l'Agout demandent à l'industrie l'aisance que ne pourrait leur procurer la culture des hauteurs environnantes. Roquecourbe, située à l'origine d'un long méandre de la rivière, entre les contre-forts du plateau de Sidobre et les collines de Montredon, couronnées de vieilles tours, a des fabriques de bonnets, de bas, de chapeaux, d'étoffes et de cuirs ; Vabre, dans une vallée latérale, a des filatures de coton et de laine ; quant à Lacaune, bâtie déjà sur l'un des hauts plateaux cévenols, elle exploite des marbres, élève des moutons et fabrique des fromages imités de ceux de Roquefort.

A l'extrémité occidentale de la Montagne Noire se trouve encore une ville dépendant administrativement d'Albi : c'est la pittoresque Sorèze, devenue célèbre par son collége, que fondèrent les Bénédictins à la fin du seizième siècle. Aux environs, on visite, en de charmants vallons, les bassins alimentaires du canal du Midi[2].

Le département qui a pris son nom de la rivière du Lot est formé de la plus grande partie de l'ancien Quercy ou pays des Cadurques, et constitue une région naturelle assez

[1] Industrie des laines dans le département du Tarn en 1873 :
331 manufactures, 8,177 ouvriers, 106,000 broches, 4,400 métiers.

[2] Communes urbaines les plus importantes du Tarn en 1876 :

Castres	25,850 hab.	Graulhet	6,950 hab.
Albi	19,150 »	Carmaux	6,150 »
Mazamet	14,150 »	Rabastens	5,160 »
Gaillac	8,125 »	Puylaurens	5,140 »
Lavaur	7,550 »	Montredon	4,700 »

nettement limitée. Au nord-est, les terrains granitiques, découpés par de nombreux ruisseaux en collines inégales, s'avancent en dehors du Plateau Central entre les vallées de la Dordogne et du Lot; mais presque tout le reste du département consiste en roches calcaires jurassiques semblables à celles de la Lozère, et s'élevant en moyenne à la moitié de leur hauteur. La surface de ces roches se développe en vastes causses sans eaux courantes, creusés çà et là de vallons fermés ou *cloups* dans lesquels se perdent les eaux de pluie. De pareilles surfaces, soit cultivées, soit couvertes de bois ou bien utilisées pour la vaine pâture, ne peuvent nourrir une population considérable; aussi le Lot, d'ailleurs inférieur en étendue à la moyenne des autres circonscriptions départementales de la France, est-il relativement moins peuplé[1].

La ville de Figeac, patrie de l'illustre Champollion, est le marché naturel de la région montueuse de la contrée, sur les confins du Cantal et de l'Aveyron. C'est aussi le point de jonction de trois lignes maîtresses du réseau ferré, tandis qu'à 6 kilomètres seulement vers le sud-est les deux chemins de fer de Toulouse et de Montpellier se bifurquent au pied du pittoresque rocher en forme de péninsule où se dresse, au-dessus du Lot, l'ancien bourg fortifié de Capdenac. Pourtant l'importance de Figeac ne répond pas à une situation si heureuse pour la facilité des voyages et des transports. La ville est encore ancienne d'aspect et précisément ses principales curiosités sont de vieilles maisons du treizième et du quatorzième siècle. Sur les hauteurs des environs, on signale deux monuments d'un grand intérêt historique : ce sont deux « aiguilles », qui portaient des fanaux pour guider pendant la nuit les voyageurs égarés sur le plateau et les mener à la ville, bâtie dans le fond de la vallée, au bord du Célé.

La contrée montueuse qui s'étend au nord de Figeac est une région triste et sauvage avec laquelle les vallées de la Bave et de la Cère, tributaires de la Dordogne, contrastent de la manière la plus heureuse par la richesse de leur verdure et l'abondance de leurs eaux. Des environs de Saint-Céré, de Bretenoux, surtout de la descente de Montvalent, on jouit de vues admirables sur la vallée de la Dordogne, avec les méandres du lit, les bras entre-croisés, les îlots de verdure. Toute la région du département qu'arrose le fleuve auvergnat est fort intéressante, soit par les souvenirs de l'histoire, soit par les curiosités naturelles. Ainsi le Puy d'Issolu, qui dresse ses escarpements superbes à l'est du chemin de fer de Brive à Figeac, entre la Dordogne, la Tourmente et la Sourdoire, est un des endroits qui disputent à Ussel, à Capdenac, à Luzech, l'honneur d'être l'antique Uxellodunum. Martel, sur un plateau qui domine au nord le cours du fleuve, possède un tumulus et des ruines du moyen âge. Souillac a dans le voisinage des gouffres emplis d'eaux jaillissantes provenant des plateaux altérés de Turenne et de Cressensac.

La vallée de l'Ouysse, qui s'unit à celle de la Dordogne du côté du sud, est aussi fort riche en sites intéressants. Les eaux permanentes qui s'y écoulent et qui forment une véritable rivière, même en été, jaillissent de deux gouffres, dont le plus abondant est celui de Saint-Sauveur : la base des rochers calcaires laisse partout filtrer des eaux, les unes s'élançant à l'air libre, les autres sourdant sous les joncs ou dans le lit même des deux rivières. L'Alzou, qui porte son tribut intermittent aux sources intarissables de l'Ouysse, est également alimenté par des puits naturels correspondant aux « cloups » du plateau supérieur; mais les étrangers en parcourent la vallée, non pour voir ces curiosités naturelles, mais pour visiter Rocamadour, un des lieux de pèlerinage les plus célèbres de la France, un de ceux dont l'histoire remonte à la plus haute antiquité :

1	Superficie du département.	Population en 1876.	Population kilométrique.
	5,211 kilomètres carrés.	276,512 habitants.	53 habitants.

la légende chrétienne ne peut aller au delà de Zachée, qui aurait apporté lui-même la Vierge Noire de Rocamadour, mais on présume qu'aux temps gaulois le site était déjà un sanctuaire fréquenté. Au moyen âge, des richesses immenses s'étaient accumulées dans les églises du rocher, et de nos jours la piété des pèlerins ne cesse de l'enrichir encore. L'ensemble des édifices religieux, anciens et modernes, les maisons du bourg qui semblent suspendues au roc, les portes ogivales, les escaliers tournants, les anciennes fortifications, le vieux château fort qui se dresse au sommet du promontoire et qui domine toute la « vallée Ténébreuse » de l'Alzou, forment un paysage étrange et pittoresque.

Gramat, la ville la plus rapprochée de Rocamadour et située comme ce village près de l'Alzou, est aussi d'origine gauloise, à en juger par les tombelles des environs. Elle a des eaux minérales fréquentées, et parmi les gouffres du voisinage il en est un qui rappelle par son aspect la fameuse « fontaine d'Italie », près d'Alatri : c'est le gouffre de Bède. Le fond de l'espace effondré est occupé par des cultures qu'ombragent de superbes noyers, mais les agriculteurs ne sont pas obligés de s'y faire descendre par des cordes ; une étroite fissure du rocher permet de s'y introduire avec des animaux de labour.

Immédiatement au-dessus de la vallée de l'Alzou et contrastant avec elle par sa nudité, s'étend le grand causse du Lot, où, sauf les entonnoirs, les tertres funéraires et les dolmens, tels que celui de Pierre-Martine, près de Livernon, le voyageur n'a rien à visiter ; mais du moins, quand le temps est clair, peut-il, du haut des éminences du plateau, distinguer un immense horizon, du puy de Dôme au Canigou, et de cette cime au Vignemale. Un des bourgs les plus peuplés du causse, la Bastide, s'est donné le surnom de Murat en l'honneur du plus célèbre de ses enfants. La ville la plus importante de la région, Gourdon, ne jouit pas d'une vue aussi grandiose que les villages supérieurs ; quoique la ville haute, entourée d'anciens remparts et de promenades modernes, domine la profonde vallée du Bleu, elle ne s'élève pas à la hauteur des plateaux qui la séparent des campagnes riveraines du Lot.

Cahors, l'antique Divona gauloise, ainsi nommée d'une « divonne » ou source qui jaillit de la base du rocher et s'épanche en cascades dans le Lot, a repris l'appellation des anciens Gaulois Cadurques, dont elle était la capitale : c'est la patrie de Clément Marot. Elle a gardé quelques vestiges de l'époque romaine et de beaux monuments du moyen âge, remparts, cathédrale, vieilles maisons, et surtout le pont Valentré, surmonté de tours de défense. Aux temps des Romains, le commerce de Cahors consistait surtout en toiles de lin et en matelas qui s'expédiaient dans tout le monde civilisé sous le nom de *cadurcum*. De nos jours, le grand objet d'échange des négociants de Cahors consiste en vins, soit pour la consommation, soit pour le coupage des vins de Bordeaux. De l'est à l'ouest du département, de Cajarc à Puy-l'Évêque, toute la vallée du Lot est riche en vignobles, dont quelques-uns produisent d'excellents crus, grâce à l'exposition favorable que leur donnent les méandres du Lot. Quelques roches de l'oolithe moyenne des environs de Cahors ont aussi pris depuis peu une valeur soudaine à cause de leurs gisements de phosphate de chaux, contenant en moyenne de 70 à 92 pour 100 de matière pure : de même qu'à Saint-Antonin et à Caylus, dans les causses du Tarn-et-Garonne, ces phosphates d'origine minérale emplissent de véritables poches que les carriers sont devenus très-habiles à découvrir. Les fouilles ont mis à découvert une faune tertiaire d'une très-grande richesse et qui peut se comparer à celle du Léberon et de Pikermi[1].

Presque tous les bourgs et villages de la région vinicole du Quercy et des plateaux accidentés du sud, Cajarc, Mercuès, Luzech, Puy-l'Évêque, Montcuq, Castelnau de Montratier, sont embellis par les ruines d'anciennes fortifications et de châteaux. Luzech,

[1] Daubrée ; — E. Trutat, *Notes manuscrites*.

située dans une des nombreuses péninsules rocheuses formées par les détours du Lot, est devenue célèbre, à cause des discussions entre historiens sur le site de l'antique Uxellodunum. C'est en faveur de Luzech que s'était décidée la commission dite « de la carte des Gaules [1] ».

A l'est du Lot, le département du Cantal, en grande partie occupé par des forêts, des plateaux peu fertiles et des montagnes, partagé en deux versants entre lesquels les communications ne sont pas toujours faciles, devait être nécessairement un des moins populeux de la France ; l'industrie proprement dite s'y trouve encore dans un état rudimentaire. A un certain point de vue, le Cantal, qu'habitent les plus Celtes des Celtes, à en juger par leur physionomie, leur taille et la forme de leur tête[2], peut être considéré comme le centre de la contrée que les géologues Élie de Beaumont et Dufrénoy ont qualifiée de « pôle de répulsion », car c'est là que les étrangers sont le moins nombreux. Mais le mouvement d'émigration y est très-considérable : en moyenne, 10,000 hommes quittent les villages du Cantal vers la fin de l'automne, pour aller gagner leur vie, soit dans les grandes villes par une profession sédentaire, soit dans les campagnes comme marchands nomades de bestiaux, d'étoffes, de parapluies. Depuis 1850, la population du Cantal a diminué de plus d'un dixième, par suite de l'excès d'émigration ; cependant le département, mieux cultivé, n'a cessé de s'enrichir. L'élève du bétail, qui est la principale ressource des habitants, donne des produits de plus en plus forts, grâce aux soins que l'on met à conserver les qualités de la race ; l'industrie fromagère, qui est aussi d'une grande importance locale, a notablement amélioré ses procédés ; dans les immondes cabanes ou « burons » des plateaux, on a commencé à fabriquer d'excellents fromages dits « de Hollande » ; enfin la race des moutons, jadis fort négligée, est devenue beaucoup plus productive en laine et en viande[3].

Aurillac, à la fois chef-lieu administratif et ville la plus peuplée du Cantal, est à la base occidentale du grand massif volcanique, sur les bords de la Jordane, qui vient de sortir des gorges pittoresques de la montagne et va s'unir à la Cère, au milieu de l'ancien lac qu'ont remplacé de nos jours les prairies d'Arpajon. L'histoire parle pour la première fois d'Aurillac à la fin du neuvième siècle, mais déjà la ville était assez importante, et pendant plusieurs siècles, jusqu'aux guerres de religion, sa puissante abbaye lui donna un rôle considérable dans le centre de la France. Le pape Gerbert y naquit. Le monument le plus pittoresque du moyen âge est l'ancien donjon de Saint-Étienne, conquis en 1233 par les bourgeois de la ville sur l'abbé suzerain : ils en rasèrent alors la partie supérieure. Les environs d'Aurillac offrent des paysages d'une rare beauté ; la vallée de la Jordane surtout est riche en sites admirables ; dans la vallée de la Cère, le torrent, descendu des hauteurs boisées du Cantal, a dû s'ouvrir à travers des remparts de basalte des passages étroits, tels que le Pas du Compaing et le Pas de la Cère, ainsi nommés à cause de la difficulté qu'avaient autrefois les voyageurs à remonter ces défilés, dont les parois, çà et là surplombantes, ont jusqu'à 140 mètres de hauteur. Le bourg de Vic-sur-Cère, bien connu pour ses eaux minérales, qui sont un remède par excellence contre l'anémie, est le

[1] Communes les plus importantes du département du Lot en 1876 :

Cahors	13,650 hab.	Gourdon.	5,100 hab.
Figeac	7,350 »	Gramat	4,025 »

[2] Broca, *La race celtique ancienne et moderne* (*Revue d'anthropologie*, tome II, n° 4).

[3]

Superficie du Cantal.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,741 kilomètres carrés.	231,086 habitants.	40 habitants.

gardien de ces passages supérieurs, et par suite son importance stratégique fut longtemps considérable : au moyen âge elle était la capitale du Carladès, terre de franc-alleu qui comprenait, de Maurs à Murat, une grande partie du Cantal, et s'étendait même dans le Rouergue jusqu'à la vallée de la Truyère. Le château de Carlat, dont il ne reste plus que d'insignifiants débris au sommet d'un haut rocher de basalte, domine un petit affluent de la Truyère ; il fut rasé par ordre de Henri IV, qui voyait avec déplaisir cette puissante forteresse au cœur de la haute Auvergne.

Parmi les autres bourgades de l'arrondissement d'Aurillac, Maurs, sur la route de Figeac, dans une vallée tributaire du Lot, est la plus importante : la vente des blés, des fruits et des châtaignes, des jambons, des clous et des toiles donne à ses foires une très-grande animation. Dans l'arrondissement de Mauriac, qui se trouve en entier sur le versant de la Dordogne, et se prolonge au nord vers le plateau de l'Artense, les terres sont fort élevées en moyenne et ne présentent guère que des forêts et des pâturages ; par suite l'industrie locale consiste dans l'élève des bestiaux et la fabrication des fromages. La race bovine de Salers, ainsi nommée d'une petite ville d'aspect encore tout féodal, s'élevant à près de mille mètres d'altitude sur un promontoire de basalte, est l'une des plus renommées de la France : d'admirables troupeaux, qui parcourent les pâturages environnants, ont rendu célèbres parmi les éleveurs les noms des villages de Riom-ès-Montagnes, de Fontanges, de Saint-Paul-de-Salers. C'est aussi à son commerce de bêtes à cornes, de mulets, de chevaux, de moutons, que Mauriac, le chef-lieu de la contrée, doit son mouvement d'affaires ; l'industrie proprement dite n'est représentée dans le pays que par des toiles vendues aux marchands du Languedoc et des articles de boissellerie. Sans villes considérables, sans établissements industriels, cette partie du Cantal est une des régions de la France qui ont le mieux gardé leur parure première de forêts et de bois, et cette végétation est encore embellie par le contraste des eaux abondantes, presque toujours pures, qui courent dans les vallons et s'élancent du haut des rochers en charmantes cascades [1]. Quelques débris épars dans ces beaux sites rappellent les temps antérieurs à l'histoire. Près du village de Trizac, on reconnaît, au milieu des bois de Cotteugue, les restes d'une cité gauloise, tandis que sur la place même d'Anglards, à l'est de Mauriac, se trouve un dolmen, aux quatre piliers de basalte supportant deux larges dalles.

Sur le versant oriental du Cantal, les arrondissements dont Saint-Flour et Murat sont les chefs-lieux n'ont point la beauté champêtre et les sites grandioses des pentes opposées : la Planèze est un pays certainement fort riche en céréales, un « grenier de l'Auvergne », suivant l'expression consacrée, mais un plateau sans accidents naturels, aux horizons grands et tristes. Les croupes arrondies de la Margeride, celles des monts du Luguet et du Cézallier sont aussi très-uniformes et les vallons verdoyants y sont beaux surtout par le contraste ; quant aux vallées de la Truyère et de l'Alagnon, elles offrent çà et là des sites fort remarquables à cause des promontoires de basalte qui les dominent. Une de ces falaises est celle qui porte Saint-Flour, la ville la plus connue de la haute Auvergne, celle qui passe, bien à tort, aux yeux des Parisiens comme le point de départ de tous les émigrants du Cantal, sans doute à cause de son ancienne importance comme citadelle de l'Auvergne et comme ville épiscopale : elle a perdu ses remparts, mais elle est devenue, à la place d'Aurillac, le chef-lieu judiciaire du département. En France, on a également l'habitude de considérer Saint-Flour comme un grand atelier de chaudronnerie, quoique précisément cette industrie soit à peine représentée parmi les Saint-Florins ; le faubourg manufacturier, situé au pied du rocher que surmonte la haute ville, comprend surtout des fabriques de poteries, de couvertures, et d'étoffes connues sous le nom de « marègues ».

[1] F. de Lanoye, *Voyage aux volcans de la France centrale* (*Tour du Monde*, 1866).

Le grand désavantage de Saint-Flour est de se trouver, et sans doute pour longtemps encore, en dehors du réseau des voies ferrées. Murat et Massiac, qui sont, avec Chaudesaigues, les autres villes du versant oriental des monts Cantaliens, sont mieux partagées que Saint-Flour pour les voies de communication, car c'est là que passe la principale ligne de chemin de fer entre Bordeaux et Lyon. Pourtant les progrès agricoles sont aussi fort considérables dans la partie du Cantal non encore ouverte aux locomotives C'est près de Pierrefort, antique forteresse dominant un affluent de la Truyère, que se trouve la ferme de M. Richard du Cantal, où la Société d'acclimatation de Paris a fait ses expériences sur les animaux étrangers qu'il serait utile d'introduire en France, chèvres d'Angora, lamas et alpacas. Comme dans les environs de Salers, les vestiges de l'architecture préhistorique contrastent çà et là avec les constructions modernes. Aux environs de Murat, à Bredons, on montre d'anciennes habitations de troglodytes. Près de Coltines, sur la Planèze, est un dolmen assez vaste pour que les pâtres puissent s'y réfugier en temps de pluie. A Requistat, non loin de Chaudesaigues, il en existe un autre, dit la caverne de Saint-Pierre, près duquel les anciens du village se réunissaient jadis, à l'ombre d'un ormeau, pour rendre leurs jugements [1]. Chavagnac, au nord de Murat, est la patrie de Lafayette [2].

Le Puy-de-Dôme, qui comprend la plus grande partie de la basse Auvergne, avec des fragments du Bourbonnais et du Forez, est un des grands départements de France; en outre, l'extrême fertilité des campagnes riveraines de l'Allier, la douceur relative du climat, les plus grandes facilités de communication devaient donner au Puy-de-Dôme une population kilométrique plus considérable que celle du Cantal et des autres départements du plateau. Même les habitants y sont un peu plus pressés que dans le reste de la France, mais les ressources locales, agricoles, industrielles ou minières ne leur suffisent pas et vingt mille d'entre eux, presque tous montagnards des districts les moins fertiles, émigrent chaque année au commencement de l'hiver pour revenir au printemps [3].

Le chef-lieu du Puy-de-Dôme, Clermont, est situé sur une légère élévation du sol, au milieu d'un cirque de montagnes que domine de sa masse arrondie le « puy » auquel le département doit son nom. C'est une assez grande ville de province, la plus importante de la région du centre de la France après Saint-Étienne et Limoges. Aux temps gallo-romains, peuplée en partie aux dépens de l'héroïque Gergovie, Nemetum était déjà une cité considérable, consacrée à Auguste, possédant son capitole et son forum et constituée en municipe : le temple de Mercure Dumiate dressé sur la montagne voisine faisait de la ville des Arvernes un lieu très-fréquenté par tous les Gaulois. Les Franks la changèrent en une immense ruine, puis les Sarrasins détruisirent la cité rebâtie. La ville de Montferrand, achetée par Philippe le Bel, devint la ville du roi, le siége de sa justice, et sa cour des Aides entra souvent en conflit avec les Parlements d'Auvergne. Lorsque Clermont fut adjugé à la couronne, à la suite d'un long procès gagné par Catherine de Médicis, la cour des Aides s'y transféra et Montferrand resta déserte; la vie s'en retira soudain; ses maisons, quoique toujours habitées, ont pris un aspect d'abandon et de pauvreté. Tout

[1] H. Durif, *Guide historique dans le département du Cantal*, p. 502.

[2] Communes les plus importantes du Cantal en 1876 :

Aurillac	11,200 hab.	Mauriac	5,250 hab.
Saint-Flour	5,400 »	Murat	3,050 »

[3]

Superficie du Puy-de-Dôme.	Population en 1876.	Population kilométrique.
7,951 kilomètres carrés.	570,207 habitants.	72 habitants.

le mouvement s'est reporté vers Clermont, la ville du commerce et de l'industrie, et Montferrand, rattaché officiellement à la commune du chef-lieu, n'en est guère plus qu'un faubourg, destiné peut-être à rejoindre la cité mère par les quartiers nouveaux des abords de la gare.

Clermont, bâtie en laves de Volvic, de couleur presque noire, est une ville sombre et d'aspect triste, contrastant avec les admirables campagnes des alentours ; mais elle a de curieux édifices, surtout une cathédrale gothique, rappelant par sa pureté de style et sa légèreté les monuments religieux du nord de la France ; une autre église, dite Notre-


N° 127. — CLERMONT, MONTFERRAND ET CHAMALIÈRES.

Gravé par Erhard.

Echelle de $\frac{1}{40\,000}$

500 1000 1500 2000 Mèt.

Dame du Port, c'est-à-dire du Marché, est un type complet du style roman d'Auvergne, et sa crypte possède une de ces Vierges noires si vénérées dans les régions de la haute Loire et du haut Allier : c'est l'église où commença le mouvement de la première croisade, et l'on montre encore, derrière l'édifice sur la place qui reste de l'ancien *agger publicus* de Nemetum[1], l'endroit où siégeait le pape Urbain II et où se tenaient les séances solennelles du concile. Les habitants de Clermont signalent aussi aux étrangers une belle fontaine de la Renaissance, alimentée par les eaux de la source de Royat ; mais ils n'ont point à s'enorgueillir de la beauté ou de la propreté de leurs rues. La ville est assez animée. Elle possède de fort importantes fabriques de pâtes et de semoules, fournis-

[1] Vimont, *Notes manuscrites*.

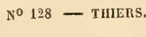
sant les produits de ce genre les plus appréciés du monde entier ; ses confitures, ses pâtes d'abricots sont expédiées jusque dans les villes du Levant. Clermont travaille aussi diversement les métaux, les bois, les fibres textiles, et fait un grand commerce de denrées agricoles et de bétail. Par les chemins de fer elle a ses communications libres avec le nord, l'est et le midi ; il lui manque seulement la voie directe vers l'ouest que lui donnera le chemin en construction de Tulle par Ussel. D'ailleurs Clermont, ville de travail et de négoce, n'a point oublié qu'elle est la patrie de Pascal, une cité historique, entourée des sites les plus intéressants pour l'étude de la Terre ; elle a un beau musée, de riches collections d'archéologie et d'histoire naturelle. Sans même sortir de la ville on peut voir la curieuse fontaine incrustante de Saint-Alyre avec ses ponts de travertin ; à l'est, dans la Limagne, est le puy de la Poix, suintant le bitume ; tout autour de la cité les volcans élèvent leurs dômes et les coulées basaltiques s'allongent en tables découpées par le lent travail du temps. Enfin dans la vallée même de la Tiretaine, — ou mieux Tirtaine, — qui passe à Clermont, jaillissent les eaux thermales de Saint-Mart et bondissent en cascatelles les sources issues de la grotte basaltique de Royat : peu de sites seraient plus charmants s'ils n'étaient gâtés, comme tant d'autres, dans le voisinage des grandes villes, par le faux goût et l'esprit de spéculation.

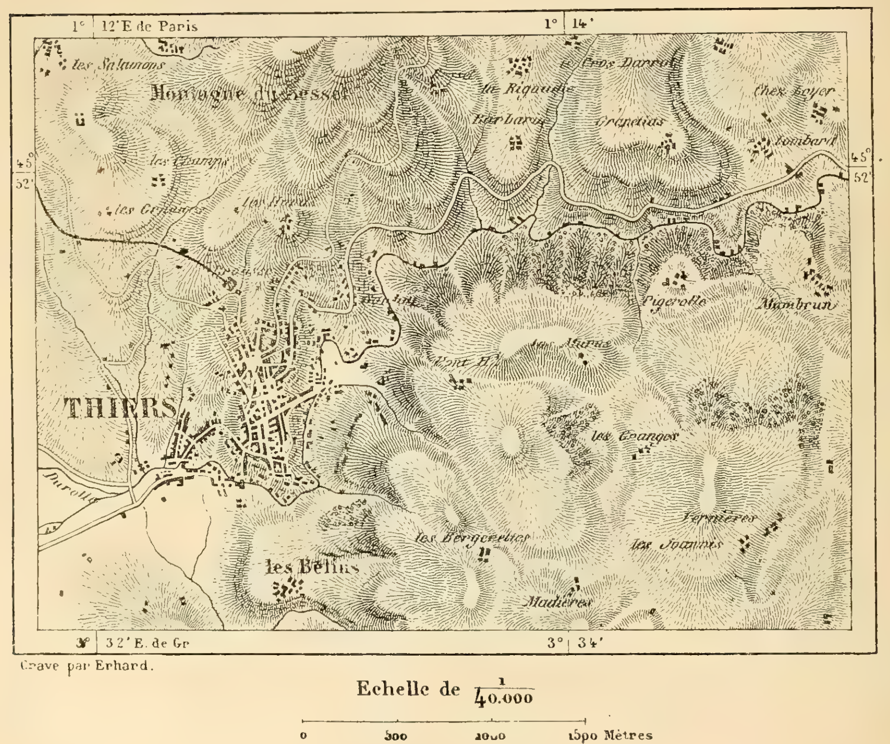
La basse Auvergne avait jadis une deuxième capitale, cité de légistes et de parlementaires, la vieille Riom, d'antique origine arverne comme sa rivale Clermont. Elle occupe une situation topographique analogue, à la base des montagnes de lave, dans une plaine couverte de cultures, sur un ruisseau qui descend vers l'Allier, en serpentant à l'ombre des grands arbres. C'est à Riom que les Auvergnats, peu artistes de leur nature, mais hommes d'affaires par excellence, ont le plus développé leur génie pour la jurisprudence, et parmi les hommes de loi les plus illustres de la France, plusieurs ont commencé par briller dans la petite ville d'Auvergne. Riom, bâtie comme Clermont en pierre de lave, a conservé la physionomie sévère qui convenait à une ville de magistrats, et plusieurs de ses monuments, y compris la Sainte-Chapelle, attenante au Palais de Justice, et naguère employée comme dépôt d'archives, témoignent de l'importance qu'avait autrefois « le culte de Thémis » dans la ville auvergnate ; mais la beauté de la nature environnante et l'abondance des eaux corrigent l'impression de tristesse que pourrait laisser l'aspect de Riom. Les sites de ses alentours ne le cèdent guère en beauté à ceux de Clermont. Au-dessus de Volvic, qui donne à Riom la pierre de ses maisons et l'eau de ses fontaines, s'élève sur un promontoire le vieux château ruiné de Tournoël, d'où l'on contemple un des paysages les plus grandioses de la France ; au loin s'étend l'admirable vallée ou plutôt la plaine de la Limagne, « diaprée de la verdure de ses prairies et de l'or de ses moissons ; » vers le nord-est, par delà les thermes de Châtel-Guyon, apparaît la ville d'Aigueperse, patrie de L'Hôpital ; plus à droite, on aperçoit la butte de Montpensier, la chaîne de collines, en partie couvertes de forêts, où se trouvent les châteaux d'Effiat et de Randan, et près du confluent de la Morge et de l'Allier, la ville industrielle de Maringues. Les grandes montagnes du Forez et les Puys ferment l'horizon [1].

Riom n'est plus la deuxième ville du Puy-de-Dôme par le chiffre de sa population ; elle est dépassée à cet égard par l'industrieuse Thiers, dont les maisons, cramponnées, pour ainsi dire, aux flancs de la montagne du Besset, descendent en gradins irréguliers jusqu'aux bords de la Durolle, torrent incessamment battu par les roues des usines. Pour monter au plateau supérieur, l'un des plus beaux observatoires pour la vue de la Limagne et des monts Dôme, la route a dû s'élever en nombreux lacets, tandis que le chemin de fer décrit de longues sinuosités vers le nord avant de retourner obliquement

[1] F. de Lanoye, *Voyage aux volcans de la France centrale* (*Tour du Monde*, 1866).

dans la direction de la ville. Thiers est l'un des grands centres de fabrication pour la grosse coutellerie ; mais à cette industrie, qui lui donne son caractère spécial, elle en ajoute plusieurs, principalement celle des billets de 50 francs pour la Banque : dans la ville, chaque maison est un groupe d'ateliers ; dans le voisinage, chaque bourgade, chaque hameau a ses colonies ouvrières ; Saint-Remy surtout, village situé dans les montagnes au nord-est de Thiers, a pris l'aspect d'un faubourg industriel. Par un singulier retour des choses, le bourg de Châteldon, où naquit au moyen âge l'industrie régionale de la coutellerie, l'a complétement perdue au profit de Thiers et de ses voisines. Il n'est guère connu de nos jours que par ses eaux minérales froides.


N° 128 — THIERS.



Au sud de Thiers, la haute vallée de la Dore, aux vallons tributaires si gracieux, ne possède qu'une seule ville, Ambert, ancienne capitale du Livradois. Ambert s'adonne surtout à la fabrication des toiles et du papier ; Arlanc et diverses autres bourgades de l'arrondissement situées dans les districts limitrophes de la Haute-Loire tissent également des draps grossiers, et dans ces dernières années l'industrie des dentelles y a pris une grande importance ; néanmoins ce sont là les régions qui offrent le moins de ressources aux habitants et d'où ceux-ci doivent émigrer périodiquement en plus grand nombre. Entre la vallée de la Dore et celle de l'Allier, il n'existe pas de groupe de population considérable. Billom, qui porte le nom de ville, le méritait au moyen âge : sous les Mérovingiens, elle possédait un atelier de monnaies ; une école célèbre y fut fondée et jusqu'à 2,000 élèves la fréquentaient au treizième siècle.

A l'ouest de l'Allier, Issoire a été si bien dévastée pendant les guerres de religion,

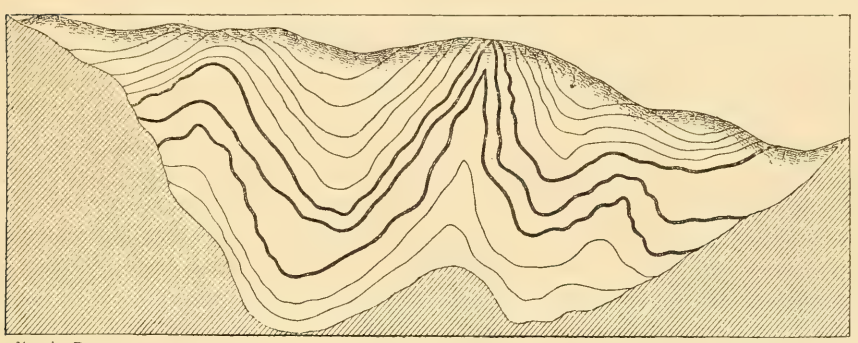


VALLÉE DE MONT-DORE-LES-BAINS

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. E. Lamy.

que le duc d'Alençon y put élever une colonne avec cette inscription : « Ici fut Issoire ! » Il ne reste guère de l'époque antérieure à la destruction qu'une église romane du style le plus pur. Relevée de ses ruines, la ville s'est acquis une prospérité modeste par ses fabriques de draps et d'autres petites manufactures ; mais ce qui fait le grand intérêt de la contrée, ce sont les curiosités de la nature et les souvenirs de l'histoire. La vallée de la Couze-Pavin, dont Issoire garde le débouché, commence dans le groupe central des monts Dore et le Pavin est un des lacs qui l'alimentent. Une autre Couze, qui court plus au nord, est celle qui sort du lac Chambon, passe au pied du Tartaret et du château de Murols, et reçoit les eaux minérales de Montaigut et de Saint-Nectaire. Encore plus au nord, la Veyre, qui traverse le lac d'Aydat et s'en échappe par des fissures souterraines, passe au pied de la colline où sont creusées les habitations des anciens troglodytes de Veyre-Monton, et reçoit la Monne au-dessous des hauteurs où se trouve l'allée couverte de Cournol. Un seul district de cette région comprise entre l'Allier et la chaîne des volcans a pris dans ces derniers temps une importance industrielle : c'est le bassin houiller de Brassac, près du confluent de l'Allier et de l'Alagnon. En 1877, ce bassin était

N° 129. — COUPE DES HOUILLÈRES DE SAINT-ÉLOY.



d'après Burat — Gravé par Erhard.

le neuvième de la France par ordre de production. Le combustible en est utilisé principalement pour le service du chemin de fer.

La vallée de la Sioule, sur le versant occidental de la chaîne des Dôme, est aussi une région minière. Pontgibaud, sur les bords mêmes de la charmante rivière, a des mines de plomb argentifère, les plus productives de la France[1] ; Saint-Gervais a des couches de houille continuant au sud les mines, activement exploitées, du bassin de Saint-Éloy[2] ; Menat possède des gisements de tripoli ; enfin Châteauneuf a ses nombreuses sources froides et chaudes, carbonatées, sodiques et ferrugineuses, qui jaillissent au contact du granit et du porphyre, sur un espace de plusieurs kilomètres et jusque dans le lit de la Sioule. Quant à la vallée de la Dordogne, qui commence à l'angle sud-occidental du département, elle doit aussi à ses ressources minérales presque tout le mouvement des étrangers qui s'y portent en été, car c'est là que jaillissent les eaux si célèbres du mont Dore, d'où partent les promeneurs pour aller visiter les cascades de la Dordogne, le vieux bourg féodal de la Tour d'Auvergne, le puy de Sancy et les montagnes voisines. En

[1] Production de minerai de plomb dans le Puy-de-Dôme en 1873 :

3,950 tonnes ; valeur 1,382,000 francs.

[2] Quantité de combustible extraite en 1877 du bassin de Brassac. . . . 218,700 tonnes.

» » » » de Saint-Éloy. . . 145,750 »

aval des sources du mont Dore est une autre station thermale, celle de la Bourboule, dont les eaux salines, très-fréquentées depuis quelque temps, sont les plus riches en arsenic que l'on ait encore trouvées dans le monde; elles sont très-efficaces, surtout contre les maladies de la peau, mais l'usage n'en est pas toujours sans danger. Des gisements de houille très-considérables qui se trouvent aussi dans la contrée, des deux côtés de la Dordogne, restent presque inexploités faute de communications [1].

Le département de la Corrèze, appartenant en grande partie à l'ancien Limousin, se trouve presque en entier dans le bassin de la Dordogne, et par conséquent son territoire s'incline assez régulièrement du nord-est au sud-ouest, dans le même sens que le cours de la Dordogne et que celui de son sous-affluent, la Corrèze. Cette rivière, d'un assez faible volume, méritait pourtant de donner son nom à la circonscription, car elle la traverse dans sa plus grande longueur, et c'est dans sa vallée que se trouvent les deux seules villes importantes du département, Tulle et Brive-la-Gaillarde, sans compter le bourg de Corrèze, qui sans doute a reçu son nom de la rivière [2].

La partie du département la plus rapprochée de l'Auvergne est aussi celle qui ressemble le plus à cette contrée par le climat et par les mœurs des habitants. Le territoire, nu, triste, est fort élevé en moyenne, et l'on peut y voyager pendant des journées entières en se maintenant à sept ou huit cents mètres d'altitude : nulle région en France n'offre plus de continuité dans ses plateaux que ces espaces granitiques, parcourus des troupeaux de bœufs : aussi le pays est-il encore très-dépourvu de grandes voies de communication; sur la carte des chemins de fer français, c'est autour de ce territoire que se trouve la maille la plus large du réseau. Ussel, le chef-lieu de cette région, n'est qu'une toute petite ville, plus connue par ses prétentions peu fondées aux titres historiques de l'ancienne Uxellodunum que par ses fabriques de lainages, semblables à celles de Meymac et de plusieurs bourgs du plateau. Bort, sur la Dordogne, a les admirables escarpements de ses « orgues » ou falaises basaltiques, reste d'une ancienne coulée des volcans d'Auvergne, et, à une petite distance, la cascade du Saut de la Sude formée par la Rue, rivale de la Dordogne en abondance d'eau. Bort est le lieu d'expédition des toiles que l'on fabrique dans la contrée.

Tulle, au centre du département et au point de convergence de toutes les vallées qui donnent quelque importance au bassin de la Corrèze, est devenue en conséquence une ville relativement populeuse; cependant c'est en partie à la faveur administrative qu'est due son activité industrielle. Dans le voisinage immédiat de Tulle a été fondée une manufacture nationale d'armes, occupant jusqu'à quinze cents ouvriers dans l'établissement principal et dans les ateliers annexes du département; dans la ville même se trouvent des fabriques d'armes de luxe, d'étoffes, de papier; mais, contrairement à l'opinion populaire, l'industrie des tulles y fut toujours inconnue. Les ruisseaux qui découpent le plateau ont en maints endroits creusé des gorges profondes et formé des cascades auxquelles des ruines, de vieux pans de murs, dressés sur les rochers, ajou-

[1] Communes les plus importantes du département du Puy-de-Dôme en 1876 :

Clermont	41,750 hab.	Issoire	6,250 hab.
Thiers	16,350 »	Saint-Rémy	5,575 »
Riom	10,800 »	Billom	4,200 »
Ambert	7,800 »	Maringues	3,900 »

[2]

Superficie du département.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,866 kilomètres carrés.	311,525 habitants.	53 habitants.

tent çà et là leur pittoresque profil. A une dizaine de kilomètres au nord-est de Tulle se trouve un de ces paysages remarquables, celui des cascades de la Montane ou de Gimel, qui descendent, en plusieurs bonds, d'une hauteur totale de cent vingt-cinq mètres. A 20 kilomètres au sud-ouest, Aubazine commande à des gorges sauvages d'un grand aspect. Au nord, la vallée de la Vézère, parallèle à celle de la Corrèze, offre des paysages charmants ; en amont de Treignac, où se voit une des annexes de la manufacture d'armes, la Vézère plonge d'une hauteur de quinze mètres au saut de la Virole ; à la base des collines d'Uzerche, l'une des villes qui prétendent à l'héritage de l'Uxellodunum gauloise, elle se développe en beaux méandres circulaires, et plus bas elle forme les rapides du Saillant. La vallée de la Dordogne, au sud du département, est également riche en sites curieux, notamment aux environs d'Argentat, où commence la navigation du fleuve, mais seulement pour les « argentats », bateaux plats dont la calaison ne dépasse pas deux pieds. La Maronne et le Doustre accroissent notablement en cet endroit le débit de la Dordogne. Il serait fort utile de canaliser la haute Dordogne pour faciliter l'exploitation des gisements de combustible qui se trouvent dans la vallée.

La ville la plus agréable de la Corrèze est Brive, dont le nom est gaulois comme celui de Tulle : au moyen âge elle disputa souvent à cette ville le rang de chef-lieu du bas Limousin, mais elle ne l'égale pourtant ni en population ni en industrie, quoique dans le voisinage s'étende un bassin houiller. Elle se présente fort bien avec sa cathédrale, son enceinte de murs ébréchés qu'entourent de grands arbres, sa rivière qui se glisse entre des îlots, les hautes collines des environs dont le sol rougeâtre contraste avec la verdure des taillis. Dans les alentours, les diverses vallées, surtout celle de la Vézère, qui reçoit la Corrèze à 5 kilomètres en aval de Brive, abondent en sites gracieux ou sauvages : c'est dans cette vallée que se trouve le grand village d'Allassac, chef-lieu de la principale commune du département après Tulle, Brive et Ussel. Au nord de l'arrondissement, sur les plateaux qui séparent la Vézère de la haute Vézère ou Auvézère, est le haras important de Pompadour, situé à côté du château que possédait la fameuse marquise. A l'autre extrémité de l'arrondissement, un autre château, celui de Turenne, rappelle des souvenirs bien différents. La haute tour penchée de la forteresse du treizième et du quatorzième siècle se dresse sur un rocher, au-dessus d'un village qui garde encore son aspect du moyen âge. Maîtres du pays montueux et boisé qui sépare le bassin de la Vézère de celui de la Dordogne, les seigneurs de Turenne, ancêtres du capitaine illustre, étaient presque indépendants, ne tenant leurs droits, disaient-ils, « que de Dieu et de saint Marcel. » Ils exerçaient une juridiction souveraine sur une grande étendue du bas Limousin, du Quercy et du Périgord, y compris même des villes ; ils pouvaient armer plus de 3,000 hommes, anoblir des vassaux et battre monnaie[1].

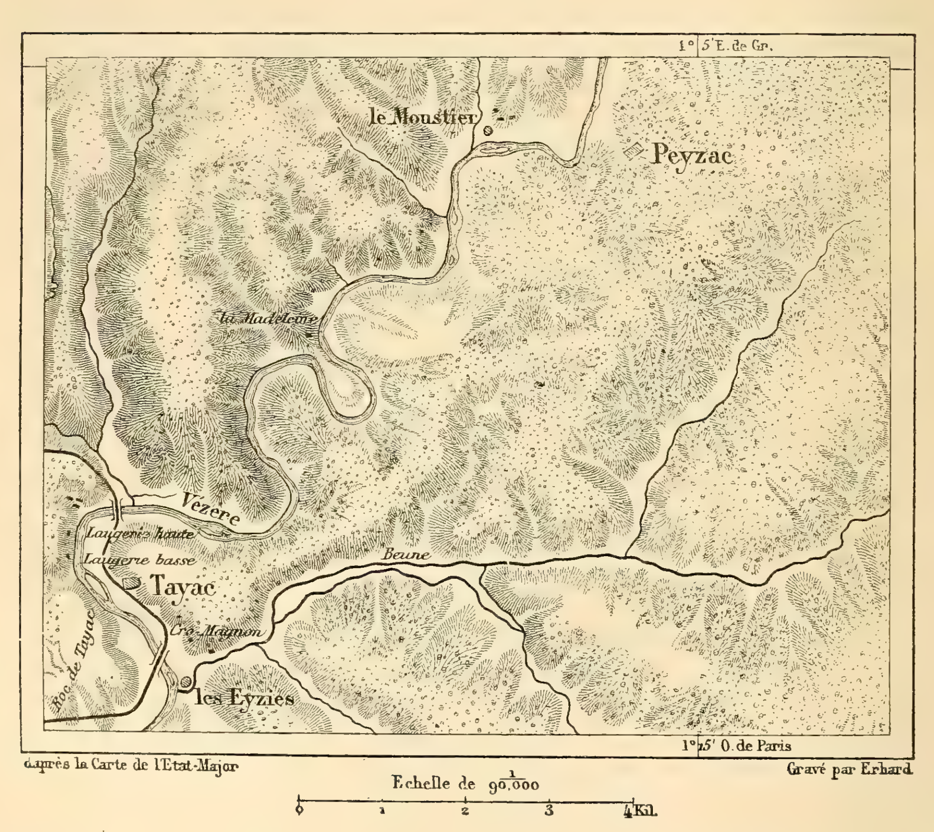
L'ancien Périgord, qui garde encore le nom des Gaulois Petrocorii, est devenu le département de la Dordogne, avec quelques fractions du Limousin au nord, de l'Agenais au sud, de l'Angoumois à l'ouest. Il est divisé naturellement en régions distinctes par les rivières qui le traversent du nord-est au sud-ouest ou de l'est à l'ouest, la Dronne, l'Isle, l'Auvézère, la Vézère, la Dordogne. Une partie du plateau granitique, élevant ses points culminants jusqu'à 500 mètres de hauteur, et donnant naissance à plusieurs des affluents de la Charente, de la Dronne et de l'Isle, occupe la région septentrionale du département.

[1] Principales communes du département de la Corrèze en 1876.

Tulle	15,350 hab.	Ussel.	4,250 hab.
Brive-la-Gaillarde	11,920 »	Allassac.	4,150 »

Cette contrée montueuse, connue sous le nom de Nontronnais, est encore en maints endroits aride et déserte. Des bois couvrent, au sud de Ribérac, les coteaux caillouteux de la Double; de vastes forêts de pins et même des landes s'étendent aussi en une large zone sur les hauteurs qui séparent les vallées de l'Isle et de la Dordogne. Depuis le milieu du siècle, de grandes étendues de ces terrains encore laissés à l'état de nature ont été défrichés; nombre d'étangs insalubres qui empestaient les vallons ont été remplacés par des prairies, et surtout dans la vallée de la Dordogne, le domaine de la culture s'est largement accru. Le Périgord élève beaucoup de porcs, utilise de riches mines de fer et des carrières inépuisables; il a des usines, surtout pour la fabrication des rails et du papier[1];

N° 130. — BASSE VÉZÈRE.



enfin il avait le monopole du commerce des truffes avant que les plantations de chênes truffiers eussent donné, du moins pour la quantité des produits, une importance supérieure à Vaucluse et aux Basses-Alpes. Troisième département de la France par son étendue, puisqu'elle n'est dépassée que par la Gironde et les Landes, la Dordogne est en conséquence une des circonscriptions populeuses[2], mais elle est fort au-dessous de la moyenne pour la densité des habitants et ceux-ci n'ont que faiblement augmenté pendant

[1] Production du fer dans la Dordogne en 1873 : 24,500 tonnes; valeur 9,500,000 fr.
» du papier » » 1,500 » » 1,200,000 »

[2]

Superficie de la Dordogne.	Population en 1876.	Population kilométrique.
9,183 kilomètres carrés.	489,850 habitants.	53 habitants.

les dernières années. Au point de vue de l'instruction publique, le Périgord est aussi parmi les provinces les plus arriérées.

L'arrondissement de Sarlat, occupant l'angle sud-oriental du département, est limitrophe du Lot et de la Corrèze et en reçoit les eaux par la Vézère et la Dordogne. Le chef-lieu lui-même, Sarlat, où l'on remarque de vieux édifices, parmi lesquels la maison où naquit La Boétie, est situé dans l'intérieur des terres, ayant à peine un ruisselet qui l'arrose. Son port sur la Dordogne est Vitrac, un peu en amont de la pittoresque ville de Domme, bâtie en amphithéâtre aux pentes d'une colline escarpée, et ceinte encore de ses vieux remparts; dans le lointain, on voit au sommet des rochers les tours de forteresses du moyen âge et le vaste château de Beynac, dont la salle du treizième siècle est ornée de peintures murales. Le port d'expédition de la charmante Vézère, rendue navigable en aval de Terrasson et surtout de Montignac, est le Bugue; il expédie les fers de quelques usines, les meilleures truffes du Périgord, les vins et autres produits agricoles du pays; depuis que la gare du Buisson, au-dessus du confluent de la Dordogne et de la Vézère, est directement rattachée à Bordeaux par Bergerac, c'est là que se concentre le mouvement commercial de la contrée. Les environs du Bugue sont devenus célèbres par leurs grottes : au nord se trouve la caverne de Miremont, aux longues et tortueuses galeries, dont l'une a plus de 4 kilomètres; mais ce sont des antres et des abris de bien moindre importance qui ont acquis le plus de célébrité, grâce aux découvertes qu'y ont faites Lartet, Christy et d'autres savants. Les noms des Eyzies, de Laugerie-Haute, de Laugerie-Basse, de la Madeleine, de la Gorge d'Enfer, de Tayac, dont la roche, percée dans tous les sens, était une sorte de citadelle, ont acquis dans la science un nom impérissable, qui s'applique désormais à toute une race d'hommes, ainsi qu'à toute une période de la civilisation préhistorique.

Au-dessous du confluent, que domine, du haut de son rocher, le bourg de Limeuil, la Dordogne passe devant Lalinde, où quelques usines reçoivent la force motrice de sources abondantes, issues de la base du plateau; puis vient Bergerac, chef-lieu de l'arrondissement et la seule ville de quelque importance, après Libourne, qui se trouve sur la Dordogne. On dit qu'avant la révocation de l'édit de Nantes, Bergerac était par le nombre de ses habitants et son mouvement commercial une rivale sérieuse de Bordeaux : jusqu'à 50,000 personnes, le quadruple de sa population actuelle, auraient vécu dans ses murs. Il s'y opère un mouvement d'échanges très-considérable, surtout en vins[1]; quelques-uns de ses crus, parmi lesquels on cite principalement le vin blanc de Montbazillac, recueilli sur les coteaux du midi de la plaine, sont devenus fameux. La ville de Bergerac n'a pas de monuments remarquables; mais l'abbaye de Cadouin, sur le plateau que limitent au nord les méandres de Lalinde et à l'ouest la gracieuse vallée de la Couze, aux papeteries nombreuses, possède un admirable cloître du seizième siècle où les sculptures les plus gracieuses de la Renaissance se marient à l'élégante ogive du moyen âge. Plus au sud, vers les sources du Dropt, le château de Biron dresse ses tours, ses murailles, ses constructions de diverses époques : sa chapelle, du seizième siècle comme le cloître de Cadouin, est un chef-d'œuvre. A l'ouest, sur un coteau qui domine la vallée de la Lidoire, limite des deux départements de la Dordogne et de la Gironde, est le château restauré de Montaigne, dans lequel naquit et mourut l'illustre écrivain. Le Périgord est le pays de France qui a donné naissance au plus grand nombre d'hommes éminents du seizième siècle : Marot, Brantôme, Montaigne, La Boétie.

La vallée de l'Isle, beaucoup moins importante que celle de la Dordogne au point de vue hydrographique, lui est néanmoins très-supérieure par l'activité commerciale, car là

[1] Navigation de la Dordogne, en aval de Bergerac, en 1874 : 79,160 tonnes.

se trouve la capitale du Périgord, le centre actuel du département de la Dordogne. Périgueux, la cité des Pétrocoriens, est héritière d'une ville gauloise qui s'élevait sur la rive gauche de l'Isle, et de la Vésone gallo-romaine (Vesuna ou Vesunna) bâtie sur la rive droite : c'est du même côté que la ville actuelle étage pittoresquement ses édifices. Une grande tour romaine lézardée, *cella* d'un ancien temple auquel aboutissaient jadis toutes les voies de la cité et que recouvraient des plaques de marbre rouge et blanc, se dresse encore au bas de la ville, à côté du chemin de fer, et l'une des tours de l'ancienne enceinte, le château Barrière, repose sur une base romaine. En outre, on voit les vestiges de nombreux monuments tels que les arènes, qui pouvaient contenir 40,000 spectateurs et dont les pierres ont servi à bâtir un couvent ; des statues, des mosaïques, des inscriptions ont enrichi le musée de la ville, et sur la hauteur qui s'élève au sud-est se montrent les remparts d'un ancien camp romain. Des restes importants, tours, murailles, maisons, un musée d'antiquités, l'un des plus riches qu'il y ait en France, rappellent aussi le moyen âge ; mais la gloire architecturale de Périgueux est l'église de Saint-Front, dont on voit les cinq coupoles s'arrondir au-dessus de constructions énormes : cet édifice, que l'on commençait à bâtir au milieu du dixième siècle, est la basilique de France qui présente le style byzantin dans sa plus grande pureté.

Périgueux est une ville industrielle par ses carrosseries, ses usines métallurgiques, ses fabriques de draps, ses moulins que met en mouvement la magnifique source du Toulon, et ses ateliers de préparations alimentaires que célèbrent les gastronomes ; elle est surtout une ville commerçante, grâce à sa position dans la vallée de l'Isle, au point de croisement de deux lignes ferrées de premier ordre. Quant aux autres villes ou bourgades du bassin supérieur de l'Isle, elles ne se distinguent que par des ruines ou des souvenirs historiques. Hautefort, dominant une colline au sud de la haute Vézère, a son château qu'habita le fameux troubadour et guerrier Bertrand de Born ; Excideuil, dans la vallée de la Loue, Jumilhac, dans celle de l'Isle, montrent aussi des ruines féodales. Thiviers, où se trouve également un ancien château, a seule un commerce étendu : intermédiaire de Périgueux et de Limoges, elle attire à ses foires les marchands de bestiaux de toute la contrée, expédie des fromages renommés et d'autres denrées agricoles, et fabrique des poteries et des faïences, qui doivent la qualité spéciale de leurs vernis à une argile chargée de manganèse et de minium. Quant à la vallée inférieure de l'Isle, en aval de Périgueux, elle n'a point de villes populeuses, mais l'agriculture y est florissante, surtout aux alentours de Mussidan et de Montpont.

Nontron, le chef-lieu de l'arrondissement septentrional de la Dordogne, domine le Bandiat, affluent en partie souterrain de la Charente : de nombreuses forges et d'autres usines métallurgiques, d'où sortent les jolis « couteaux de Nontron », reconnaissables par leur manche en buis et leur virole mobile en cuivre, occupent les bords du torrent et fournissent à la population des moyens d'existence que ne lui procurent pas en quantité suffisante les châtaigniers et les cultures des hauteurs granitiques. La vallée de la Dronne, plus large, a des fonds plus fertiles, bordés d'escarpements aux formes plus pittoresques. Brantôme, dont le nom est devenu si célèbre dans le monde des lettres, est surtout remarquable par la beauté des sites environnants. Elle-même est bâtie dans une île de la Dronne, entre des rochers percés de grottes, qui furent habitées jadis ; les restes de son ancienne abbaye, ses tours et ses clochers, les débris de son enceinte, son pont bizarre, l'écluse de la rivière, les grands arbres et les prairies de ses bords forment un tableau à la fois original et charmant. A 8 kilomètres plus bas est Bourdeilles, avec ses deux châteaux, dont l'un dominé par un superbe donjon de 40 mètres. Là aussi des grottes curieuses s'ouvrent dans les rochers ; des sources abondantes ou « bouillidous » jaillissent en maints endroits de la base des falaises, tandis que sur les plateaux on voit s'ouvrir les

gouffres des entonnoirs. Les dolmens et autres mégalithes sont nombreux dans la contrée.

Dans la partie inférieure de son cours, la Dronne, toujours abondante et pure à cause des bouillidous qui l'alimentent, passe non loin de Ribérac, chef-lieu d'arrondissement, qui est en même temps le principal marché des Doublauds ou gens de la Double, et sort du département de la Dordogne pour former la limite du Périgord et de l'Angoumois[1]. Sur une grande étendue son lit sépare en effet la langue d'oil de la langue d'oc : sur une rive les paysans parlent le français, sur l'autre le dialecte roman dit périgourdin[2].

Le département de la Haute-Vienne est formé du haut Limousin, auquel ont été ajoutés quelques fragments du Poitou, de la Marche et du Berry. Toute la contrée appartient à la région du plateau granitique, dont elle forme l'angle occidental, et presque toutes ses eaux s'écoulent dans la Loire par les divers affluents de la rivière qui a donné son nom au département ; cependant le versant méridional du plateau écoule l'excédant de ses pluies dans la Dordogne et dans la Charente. L'eau est fort abondante, à cause de la nature du sol, qui ne lui permet pas de s'engouffrer en des galeries souterraines ; mais l'altitude moyenne du pays, que l'on peut évaluer à 500 mètres, l'inégalité des terrains, et en maints endroits le manque d'épaisseur suffisante dans la terre végétale, ne sont point favorables à l'agriculture ; les vignes sont très-rares sur les pentes des coteaux ; les céréales récoltées ne suffisent point à l'alimentation des habitants ; les châtaignes sont la principale nourriture de milliers d'entre eux. Les prés occupent plus d'un quart du territoire et nourrissent des bœufs de belle race expédiés sur les marchés de Paris ; on élève aussi beaucoup de porcs dans la Haute-Vienne de même que dans le Périgord. Quant au cheval de race limousine, ce type si remarquable des animaux de montagne, il disparaît chaque jour : avant longtemps, disent les éleveurs, il n'appartiendra plus qu'à l'histoire du passé[3]. En richesses minières, le département possède surtout les gisements de kaolin et d'autres terres à porcelaine qui ont donné à Limoges sa principale industrie. Prise dans son ensemble, la population de la Haute-Vienne est au-dessous de la moyenne pour le bien-être et l'instruction ; la moitié des habitants n'ont pas même encore maîtrisé l'alphabet. L'émigration, qui enlève chaque année un nombre considérable de Limousins à leur plateau natal, est donc un fait des plus heureux, puisqu'elle donne aux expatriés la solide éducation pratique fournie par les voyages[4].

Saint-Yrieix, l'un des chefs-lieux d'arrondissement de la Haute-Vienne, se trouve encore dans le bassin de la Dordogne, sur les bords de la Loue. Fondée par le moine Aredius ou Yrieix vers la fin du sixième siècle, elle possède une belle église, dite le Moûtier, fort remarquable par le mélange des deux styles du cintre roman et de l'ogive. C'est à Saint-Yrieix, et plus à l'est dans la commune de Coussac-Bonneval, que l'on exploite les plus importantes carrières de kaolin, découvertes par Mme Darnet, il y a plus d'un siècle ; les produits en sont partiellement utilisés dans les fabriques de Saint-Yrieix.

[1] Communes principales de la Dordogne en 1876.

Périgueux	24,150 hab.	Montignac	3,700 hab.
Bergerac	13,120 »	Ribérac	3,600 »
Sarlat	6,550 »	Nontron	3,400 »
Terrasson	3,900 »	Thiviers	3,150 »

[2] Onésime Reclus, *Notes manuscrites.*

[3] Félix Vidalin, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1876.

[4]

Superficie de la Haute-Vienne.	Population en 1876.	Population kilométrique
5,517 kilomètres carrés.	336,061 habitants.	61 habitants

Dans la partie du département dont les eaux s'écoulent dans la Charente, la ville la plus connue est celle de Châlus-Chabrol, composée de deux agglomérations distinctes, que sépare le ruisseau de la Tardoire, et dominée par le donjon d'un château fort se dressant au nord sur un rocher ; en bas, sur la rive gauche, est un autre château d'où, suivant la tradition, serait partie la flèche qui blessa mortellement Richard Cœur de Lion en 1199. Toute cette contrée montueuse, sur les confins souvent disputés du Limousin, de l'Angoumois et du Périgord, est couverte de châteaux encore debout ou déjà ruinés, de dolmens et d'églises romanes. La petite ville de Rochechouart, chef-lieu de l'arrondissement sud-occidental de la Haute-Vienne, n'est connue que par son magnifique château, rebâti à la fin du quinzième siècle à la jonction de deux petites vallées tributaires de la Vienne.

Cette rivière elle-même naît sur les plateaux de la Corrèze, mais elle n'est encore qu'un ruisseau à son entrée dans l'arrondissement de Limoges. Elle baigne Eymoutiers et passe non loin de la ville de Saint-Léonard, patrie de Gay-Lussac, au village industriel du Pont-de-Noblat, où se trouvent non-seulement des manufactures de porcelaine, le produit par excellence de la Haute-Vienne, mais aussi des filatures, des papeteries, des mégisseries, des chapelleries, des usines métallurgiques. A une dizaine de kilomètres en aval de Saint-Léonard, la Vienne s'unit au Thaurion, qui lui apporte une quantité d'eau égale à la sienne, et devenue forte rivière, passe au pied de la haute colline qui porte Limoges, la ville la plus importante de tout le versant occidental du plateau granitique de la France ; avant que l'exploitation des mines de houille eût fait de Saint-Étienne une grande cité, Limoges était le centre le plus populeux de tout le pays compris entre les vallées du Rhône et de la Garonne.

L'ancienne capitale de la confédération des Lémovices occupe d'ailleurs, dans l'ensemble du territoire, une situation géographique très-heureuse comme station de commerce. Il est vrai, la rivière qui en baigne le pied n'est point navigable et ne rend de services que pour le transport des bûches perdues. Mais cette rivière coule de l'est à l'ouest dans toute la partie supérieure de son cours, et forme ainsi avec la grande voie qui se dirige vers Paris et le nord de la France un croisement naturel de routes où devait s'établir un groupe considérable de population. Limoges devint donc, à une époque où les voyages se faisaient par étapes régulières, le principal point d'arrêt obligé sur le chemin qui mène d'Orléans à Bordeaux par le Limousin et le Périgord. Au siècle dernier, Turgot augmenta l'importance capitale de Limoges comme entrepôt en y faisant converger un grand nombre de belles routes ; mais de nos jours cette importance a relativement diminué, car la plupart des chemins de fer qui font communiquer Limoges avec le reste de la France s'embranchent loin de la ville sur la ligne principale. Le chemin de Brive et de Toulouse a sa gare de bifurcation à Nexon, situé à 20 kilomètres au sud de Limoges ; la voie de Montluçon se détache à plus de 30 kilomètres au nord, à Saint-Sulpice-Laurière, puis encore plus loin commence l'embranchement de Poitiers : un seul chemin de fer a son point de départ dans la ville même, celui d'Angoulême, qui, dans la direction opposée, sera continué vers Clermont.

Il ne reste plus que des vestiges de la cité gallo-romaine, mais à celle du moyen âge appartient le plus bel édifice de Limoges, la cathédrale Saint-Étienne, construite au treizième et au quatorzième siècle dans le style ogival parisien. Le pont Saint-Étienne, du treizième siècle, est un des plus curieux que nous ait laissés le moyen âge. Divers quartiers, aux ruelles étroites et tortueuses, aux maisons de pierres ornées de boiseries sculptées, représentent sous un autre aspect la ville des temps passés, et l'on ne s'étonne point, à la vue de certains groupes de masures délabrées, que la peste et le « mal des ardents » aient fait parfois tant de ravages avant que les murailles de la cité eussent été démolies et que de larges voies eussent été ouvertes à travers les quartiers les plus malsains. La

rue des Boucheries, dont les habitants ont des mœurs et des traditions spéciales, est la plus curieuse de ces anciennes allées : on frissonne en mettant le pied sur ces dalles rougies, entre tous ces étals chargés de viandes et ces cadavres accrochés !

La grande industrie de Limoges, celle qui fait sa réputation dans le monde entier, est la céramique. Au moyen âge, les émaux de Limoges, tous appliqués sur métaux, étaient fort appréciés, et les divers musées, entre autres celui de la ville même où ils ont été faits, en possèdent de précieux échantillons, bien supérieurs en beauté aux produits actuels du Limousin. Maintenant une centaine d'établissements, à Limoges et dans les environs, s'occupent de la préparation des terres de Saint-Yrieix et de Chanteloube, de la fabrication des pâtes, de la peinture des porcelaines; ces produits, dus au travail de plusieurs milliers d'ouvriers, et représentant chaque année une valeur d'une dizaine de millions, sont ensuite expédiés dans toutes les parties du monde[1]. Malheureusement, la houille manque dans le pays et les usiniers sont obligés de payer trop cher leur combustible. Limoges possède aussi des filatures de laine et de coton, des manufactures d'étoffes, notamment les toiles dites « limousines », des papeteries. Les autres villes qui se suivent au bord de la Vienne sont également fort actives. Quand on a dépassé la charmante Briance, descendue des hauteurs de Saint-Germain-les-Belles et de Pierrebufflière, patrie de Dupuytren, on atteint bientôt la ville d'Aixe, où se trouvent des moulins, des tanneries et autres fabriques éparses au milieu des ombrages, à l'issue des vallons de la Suisse limousine ». Saint-Junien, à une vingtaine de kilomètres en aval, non loin de l'endroit où la Vienne pénètre dans le département de la Charente, possède d'importantes papeteries, des fabriques d'huile, des mégisseries, et comme Limoges, des manufactures de porcelaine. Par sa population et son activité, c'est la deuxième ville de la Haute-Vienne.

La partie septentrionale du département est proportionnellement la moins peuplée et la moins industrieuse. Les plateaux montagneux qui en occupent une étendue considérable offrent des aspects grandioses; la profonde vallée de la Gartempe et celles des torrents tributaires sont aussi fort belles, et çà et là, surtout aux environs de Saint-Sulpice-les-Feuilles, existent encore des groupes de mégalithes fort curieux; mais les villes sont modestes; Châteauponsat sur la Gartempe, Bellac, chef-lieu d'arrondissement, et le Dorat, qui lui disputa le titre de capitale de la basse Marche, sont les plus connues[2].

La rivière Creuse (en latin *Crosa*), que l'on pourrait croire ainsi nommée des coupures de plusieurs centaines de mètres excavées dans l'épaisseur des plateaux schisteux et granitiques, sert à désigner le département formé de la plus grande partie de l'ancienne Marche, à laquelle se sont ajoutés divers districts du Limousin, du Poitou, du Berry. La contrée, qui se trouve presque en entier sur le versant de la Loire, n'offre guère qu'un sol ingrat, soit dans les montagnes, soit sur les pentes faiblement inclinées du plateau; des châtaigneraies, des landes, des jachères, de maigres champs de seigle y couvrent encore de vastes surfaces, et la culture soignée n'y a pu faire que de faibles progrès; mais la vente du bétail, nourri dans les prairies naturelles des fonds, a pris une grande importance.

[1]
Industrie de la porcelaine à Limoges en 1873.	6,500 ouvriers.
Valeur des produits	10,404,000 fr.

[2] Communes urbaines les plus importantes de la Haute-Vienne en 1876.

Limoges.	59,000 hab.	Eymoutiers	4,090 hab.
Saint-Junien	8,220 »	Rochechouart	4,080 »
Saint-Yrieix	7,450 »	Bellac	4,000 »
Saint-Léonard	6,000 »	Châteauponsat	3,700 »

L'exploitation des mines, jadis négligée, est devenue dans ces dernières années assez active, grâce à la valeur des gisements houillers du bassin de la Creuse ; enfin l'industrie a établi ses usines précisément dans les parties hautes du pays, là où les travaux de l'agriculture sont le moins rémunérateurs. Cependant les ressources de la contrée sont loin de suffire à en nourrir les habitants. On sait combien grand est le nombre des émigrants de la Creuse, habiles à gâcher le mortier, qui viennent à Paris et dans les autres villes du nord pour aider aux démolitions et aux bâtisses ; revenus dans leur pays, ils y apportent plus de bien-être et une instruction supérieure à celle qu'ils avaient au départ. Par la densité de sa population la Creuse est aux derniers rangs[1].

L'arrondissement de Bourganeuf, qui par le bassin du Thaurion est une dépendance naturelle de la Haute-Vienne, a les mêmes industries que la grande ville du Limousin. Bourganeuf fabrique des porcelaines, du papier, des feutres et ses établissements utilisent quelques milliers de tonnes de houille recueillis dans le voisinage, à Bosmoreau ; on remarque à Bourganeuf les restes de l'ancien grand prieuré d'Auvergne, entre autres une tour, surmontée d'une charpente d'aspect mauresque, où fut enfermé Zizim, frère de Bajazet II. La haute vallée de la Creuse, beaucoup plus riche en combustible minéral, a des industries distinctes de celles de la Haute-Vienne. Felletin, située à près de 600 mètres d'altitude et non encore rattachée au réseau des chemins de fer, est connue depuis le quatorzième siècle par ses fabriques de tapis : des filatures de laine, des manufactures de draps, des moulins à foulon font de Felletin la deuxième ville industrielle de la Creuse. La première est Aubusson, vieille cité féodale, bâtie à une altitude inférieure de 160 mètres à celle de Felletin, en aval du confluent de la Creuse et de la Roseille. On dit qu'Aubusson aurait été fondée au huitième siècle par des Sarrasins échappés à la poursuite de Charles Martel, et qu'à ces fugitifs serait due l'industrie d'origine orientale qui fait actuellement la richesse d'Aubusson ; le type méridional se retrouverait chez les ouvrières des fabriques. Quoi qu'il en soit, la fabrication des tapis avait pris une très-grande importance dès l'époque de la Réforme, et la ville avait au milieu du dix-septième siècle une population double de celle qui s'y trouve aujourd'hui. La révocation de l'édit de Nantes chassa les meilleurs ouvriers, appauvrit la ville et ruina son industrie, qui depuis s'est relevée peu à peu. Actuellement, une des manufactures d'Aubusson est la plus considérable de toutes celles de la France ; près de deux mille ouvriers y travaillent, de nombreux artistes de Paris lui envoient leurs dessins, et dans toutes les expositions on peut en admirer les merveilleux produits.

Les hauts plateaux de la Creuse sont fort intéressants pour l'archéologue à cause de leurs nombreux mégalithes, dont l'un, à 2 kilomètres seulement de Felletin, est un dolmen devenu célèbre sous le nom de « cabane de César ». D'ailleurs les souvenirs du passé se pressent en foule dans cette contrée : on y remarque çà et là des traces de la voie romaine de Limoges à Clermont ; des inscriptions latines ont été découvertes en divers endroits, surtout dans le voisinage d'Ahun, l'Acitodunum de la Table de Peutinger. De nos jours, Ahun a donné son nom à un bassin houiller, occupant, des deux côtés de la Creuse, une longueur d'environ 12 kilomètres. En 1877, le bassin d'Ahun était le douzième de la France par la quantité du combustible extrait de ses puits de mine[2]. Lavaveix, un bourg moderne du bassin, est déjà l'un des plus populeux du département,

[1]

Superficie de la Creuse.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,568 kilomètres carrés.	278,423 habitants.	50 habitants.

[2] Production des mines d'Ahun :

1860.	1864.	1878.
10,600 tonnes.	22,150 tonnes.	167,000 tonnes.

LIMOGES. — VUE PRISE DU PONT SAINT-ÉTIENNE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

En aval d'Ahun, un viaduc de chemin de fer franchit la profonde vallée de la Creuse à 56 mètres de hauteur.

Le chef-lieu du département, Guéret, ville fort modeste malgré son rôle administratif, n'a pas même l'avantage que donne le voisinage d'une eau courante ; elle est située entre la vallée de la Creuse et celle de la Gartempe, sur un plateau que dominent au sud-ouest le sommet de Maupuy, au sud-est le puy de Gaudy, portant quelques restes d'un *oppidum* gallo-romain. Toute cette partie de la Marche est, comme la région de la haute Creuse, fort riche en vestiges des temps préhistoriques et du moyen âge. A cet égard le district de la Souterraine est surtout fort curieux : à l'est de la ville, au milieu de ruines gauloises, s'élèvent de hautes tombelles couvertes d'arbres et de cultures, et non loin de là, près de Saint-Priest-la-Feuille, le plus beau dolmen du département est soutenu par six blocs de pierre à plus de deux mètres de hauteur. C'est de Forgevieille, au nord de la Souterraine, que les maçons partent en plus grand nombre pour leur émigration périodique.

La Petite Creuse, qui parcourt la région septentrionale du département avant de se joindre à la Grande Creuse, n'arrose le territoire que d'une seule ville, si l'on peut donner ce nom à Boussac, où vivent à peine mille habitants, groupés autour de l'ancien château transformé en sous-préfecture. D'ailleurs la trace des âges préhistoriques s'est d'autant mieux maintenue dans cette région que la population clair-semée n'a pu en bouleverser le sol et en renouveler fréquemment les édifices. A une dizaine de kilomètres au sud de Boussac, près de Toulx-Sainte-Croix, on voit encore les débris d'une grande cité celtique, entourée jadis d'une triple enceinte.

Dans la partie orientale du département naissent les deux rivières de la Tardes et du Cher, la première plus longue, la seconde plus connue, toutes les deux charmantes dans leurs étroites vallées, où se succèdent les bassins verdoyants. Mais les plateaux de 750 mètres d'élévation moyenne d'où s'écoulent ces cours d'eau sont tristes et dénudés ; la lutte pour l'existence y est pénible aux cultivateurs, et l'on comprend que là ait pris son origine, vers la fin du seizième siècle, une de ces nombreuses insurrections de paysans dont la Marche et le Limousin ont été le théâtre : si l'on en croit le témoignage d'Agrippa d'Aubigné, ce serait même du bourg de Crocq, situé près des sources de la Tardes, que les insurgés « croquants » auraient reçu leur nom. Le chef-lieu naturel de tout le bassin de la Tardes est la petite ville de Chambon, capitale judiciaire de l'arrondissement de Boussac : son église romane est la plus belle de la Creuse. A quelques kilomètres à l'est, près d'Évaux, jaillissent dix-huit sources thermales, de températures différentes, contenant du soufre, du sodium, du fer : ces fontaines, utilisées jadis par les Romains, alimentent les seuls établissements balnéaires du département[1].

L'ancienne province du Bourbonnais est devenue, sans grands changements de limites, le département de l'Allier, du nom de la belle rivière qui la traverse du sud au nord ; mais à l'ouest le Cher, à l'est la Loire, dont les eaux finissent par se rencontrer dans le même lit, arrosent aussi le département, en suivant une direction presque parallèle à celle de l'Allier. Le Bourbonnais n'appartient pas en entier à la région du plateau ; les larges vallées de l'Allier et de la Loire méritent en maints endroits le nom de plaines, et les granits, les porphyres des hauteurs cèdent la place, dans les parties plus basses du

[1] Communes les plus importantes de la Creuse en 1876 :

Aubusson.	6,850 hab.	Lavaveix-les-Mines	4,100 hab.
Guéret.	5,850 »	Bourganeuf.	3,600 »
La Souterraine.	4,350 »	Felletin.	3,225 »

département, à des formations géologiques de tout âge, jusqu'à celle des alluvions modernes : la contrée ne présente un aspect montagneux qu'au sud de la Palisse, là où la chaîne de la Madeleine continue les massifs du Forez. D'ailleurs ces diverses régions, distinctes par la nature et l'aspect, le sont aussi par le caractère des populations, qui d'un côté se rattachent plus à l'Auvergne, des autres plus au Forez et à la Marche[1]. Vers le milieu du siècle, le Bourbonnais, dont les « brandes » ou bruyères occupaient encore de vastes espaces à côté des forêts, des champs et des prairies, était un pays spécialement agricole ; mais ses riches mines de houille en font un département de plus en plus industriel ; en outre, on y exploite des minerais de fer, des marbres, des pierres à bâtir, des terres et des argiles diverses. L'Allier est aussi l'une des parties de la France où les sources thermales, grâce au contact des roches différentes, coulent en plus grande abondance et présentent les propriétés les plus remarquables. L'exploitation de ces richesses naturelles a donné à la contrée une forte impulsion de progrès matériel ; parmi les départements français dépourvus de villes considérables, l'Allier est un des seuls dont la population se soit fortement accrue pendant les dernières années ; pourtant le nombre des habitants est encore d'un cinquième au-dessous de la moyenne[2].

La partie occidentale de l'Allier, arrosée par le Cher à sa sortie du département de la Creuse, est celle où l'industrie a opéré le plus de transformations. C'est là que se trouve Montluçon, devenue maintenant la ville principale de l'Allier, quoiqu'elle n'en soit pas le chef-lieu. Montluçon, dont la population a quadruplé dans l'espace d'une génération, et qui a l'ambition d'être un jour « le Manchester de la France », comme s'il n'y avait pas déjà un Saint-Étienne et un Roubaix, est une des villes du Centre qui étonnent par le contraste entre le passé et le présent. Au sommet de la colline, la cité féodale est encore debout presque tout entière : à l'exception du château, transformé en caserne, les maisons à demi moisies du moyen âge sont restées attachées à la roche : rien n'y semble changé depuis dix siècles. En bas s'étendent les quartiers grandissants de la ville nouvelle, avec leurs maisons élégantes, leurs usines, leurs entrepôts. La plus vaste manufacture de Montluçon est une fabrique de glaces fort importante appartenant à la puissante compagnie de Saint-Gobain ; de même que les autres établissements industriels de la ville, elle est alimentée de combustible par les houillères de Commentry, autre ville qui naguère n'était pas même un chef-lieu de canton et qui s'est rapidement agrandie ; maintenant elle est la troisième du département. Le bassin houiller de Commentry est le cinquième de France par la quantité de ses produits, en y comprenant toutefois le charbon extrait des mines environnantes, à Montvicq, à Bézenet, à Doyet, à Villefranche[3]. La principale couche de Commentry, qui se continue avec une singulière régularité vers les profondeurs du sol, a 14 mètres d'épaisseur moyenne et fournit un excellent charbon, très-propre à la fabrication du coke ; il est utilisé, à Commentry même, dans une grande usine métallurgique. La couche de Bézenet, la plus puissante de toutes, a été longtemps exploitée à ciel ouvert. En 1816, la grande couche de Commentry s'alluma et l'incendie dura pendant vingt-quatre années : la flamme qui

[1] Montégut, *En Bourbonnais et en Forez*, p. 108.

[2]

Superficie de l'Allier.	Population en 1876.	Population kilométrique.
7,308 kilomètres carrés.	405,783 habitants.	56 habitants.

[3] Production du bassin de Commentry :

1860.	538,540 tonnes.	1878.	827,750 tonnes.

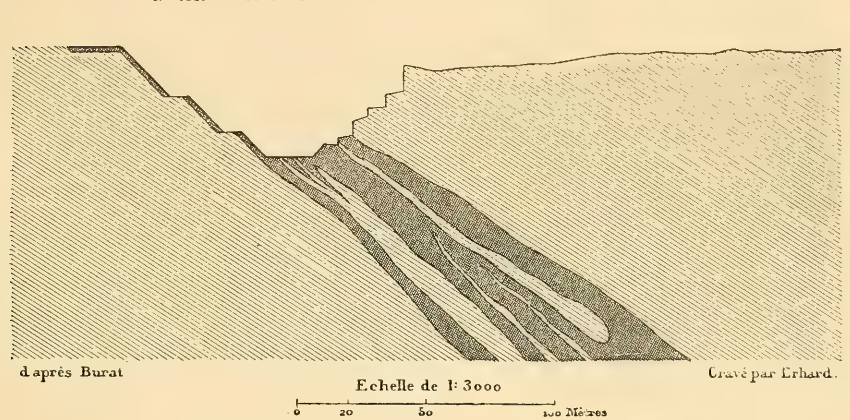
Production du fer (fonte, fer, acier, rails, etc.) dans l'Allier en 1873 :

150,020 tonnes ; valeur 30,000,000 francs.

s'échappait à l'air libre comme de la gueule d'un cratère offrait un spectacle à la fois effrayant et merveilleux à contempler. Pour éteindre le feu, il fallut diriger vers le cratère un ruisseau qui coulait à une lieue de Commentry : il se forma ainsi un lac qui ferma le passage à l'air [1].

Du temps des Romains, à la fin du premier siècle, Aquæ Neri, devenue de nos jours le petit bourg de Néris, eut une importance passagère comme résidence de la huitième légion Augusta, qui construisit au-dessus des sources un établissement thermal [2]. Outre les restes d'anciens thermes, on y voit, sur près d'un kilomètre de distance, des substructions d'édifices divers, notamment d'un théâtre, et sur une colline voisine, un camp romain, que défendait un rempart de 28 mètres de hauteur. Les eaux thermales abondantes qui avaient fait l'importance de la ville gallo-romaine et qui ont rendu sa prospérité à la ville moderne sont considérées comme fort efficaces. Les environs de Néris, fréquemment visités par les baigneurs, sont naturellement les plus connus de la contrée; mais d'autres sites des bords du Cher et des ruisseaux affluents sont beaucoup plus curieux, surtout

N° 131. — COUPE TRANSVERSALE DE LA GRANDE COUCHE DE BÉZENET.



là où les ruines de vieux châteaux, comme à Huriel, à Marcillat, à Murat, à Hérisson, couronnent de leurs lignes pittoresques le profil régulier des collines verdoyantes à la base. Des bois assez étendus couvrent çà et là les plateaux, et sur les confins du département du Cher s'étend une grande forêt presque entièrement composée de chênes, celle de Tronçais, reste des antiques futaies de la Gaule : on peut y faire des promenades de plusieurs kilomètres de longueur en restant constamment sous bois [3].

La charmante Sioule, issue du versant occidental des montagnes d'Auvergne, arrose l'arrondissement de Gannat, le moins populeux de l'Allier. A son entrée dans le département elle passe devant l'ancienne ville d'Ébreuil, qui garde encore son château et son église abbatiale en partie romane, puis non loin de son confluent avec l'Allier elle baigne les campagnes de Saint-Pourçain, dont les vins, jadis fort célèbres, comme ceux des environs de Gannat, étaient réservés pour la table de Henri IV. Il ne reste que de faibles débris des fortifications de Saint-Pourçain ; de même Gannat, bâtie dans la vallée de l'Andelot, n'a que des ruines de son enceinte ; mais la contrée est fort riche en vieilles

[1] Lecoq, *Époques géologiques*, tome II, p. 96.
[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.
[3] Broilliard, *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1872.

églises romanes, du pur style d'Auvergne, et en châteaux du moyen âge, dont quelques-uns ont été fastueusement réparés par leurs propriétaires modernes. L'arrondissement de la Palisse, qui confine au Forez et présente les mêmes aspects physiques, est limité à l'ouest par le cours de l'Allier. Son chef-lieu, situé sur la Bèbre, affluent de la Loire, mérite à peine le nom de ville, quoiqu'il possède un vaste château du quatorzième siècle qui appartint à l'illustre famille de La Palisse; cette ville est un lieu d'échanges pour le bétail entre le Bourbonnais et le Forez. Plus haut dans la montagne, surtout au village d'Arfeuilles, les eaux de la Bèbre mettent en mouvement de nombreuses usines, carderies.



N° 132. — VICHY.

filatures, teintureries. Peut-être le bassin houiller de Bert, qu'un chemin de fer rattache à la ligne de Moulins et à la vallée de la Loire, et qui fournissait en 1877 plus de 35,000 tonnes de combustible, donnera-t-il aussi dans l'avenir une grande activité industrielle à la basse vallée de la Bèbre; mais actuellement le mouvement de la contrée se porte surtout vers les bords de l'Allier et vers l'issue de la vallée du Sichon, à l'endroit où se trouvent, non loin l'une de l'autre, les deux villes de Cusset et de Vichy.

Cette dernière est une des grandes stations balnéaires du monde, la plus fréquentée de France. Les médecins vantent l'efficacité de ses eaux, et plus de 25,000 malades viennent chaque année leur demander la santé : les salles de l'établissement thermal et du Casino, les allées du parc, les charmantes avenues qui bordent la rivière voient se renouveler

incessamment pendant la « saison » une élégante société, où toutes les nations sont représentées ; dès que les médecins et les maîtres d'hôtel sont à leur poste, Vichy devient une cité cosmopolite. Ceux qui ont à se plaindre d'engorgements du foie ou de la rate, de goutte, de calculs, de diabète, d'appauvrissement du sang, d'adynamie, se pressent en foule autour des sources merveilleuses. Les eaux de Vichy appartiennent à l'État, qui les afferme à une compagnie chargée de faire certaines améliorations nécessaires à l'embellissement de la ville et au bien-être de sa riche population flottante. Les diverses fontaines de Vichy, les unes thermales, les autres froides et toutes bicarbonatées sodiques, fournissent environ 400 litres par minute et suffisent ainsi aux 3,500 bains qu'il faut donner par jour. En outre, plusieurs autres sources, appartenant au même groupe, jaillissent dans les environs, des deux côtés de l'Allier. Les plus utilisées sont celles de Cusset, le chef-lieu de canton, bâti sur la rive droite du Sichon ; en réalité les deux villes n'en forment qu'une seule, et tôt ou tard, si l'affluence des étrangers continue, les parcs, les villas et les hôtels les auront unies en une même cité de bains, certainement plus somptueuse que les *Aquæ Calidæ* aux temps de la grandeur romaine. L'industrie a aussi quelque part à la prospérité du canton ; les usines des environs fabriquent des cotonnades à carreaux expédiées au loin sous le nom de « toiles de Vichy ».

Aux alentours, les paysages sont beaux. Que les promeneurs remontent la vallée du tortueux Allier, parsemé d'îlots, bordé d'ombrages, ou bien qu'ils pénètrent dans la gorge du bruyant Sichon, pour aller visiter le château restauré de Bourbon-Busset ou les ruines pittoresques de Montgilbert, sur une des cimes avancées du Forez, ils seront toujours frappés de la grâce imprévue des sites ou du noble profil des horizons. Quand on descend le cours de l'Allier, on voit bientôt le paysage changer de caractère. En aval de Saint-Germain-des-Fossés, grande station de croisement, et de Billy, dont les maisons sont dominées par la puissante masse quadrangulaire d'une forteresse ruinée, les coteaux s'abaissent, la vallée s'élargit ; les méandres de la rivière se développent plus largement dans les campagnes en laissant çà et là des marécages ; l'ensemble du paysage devient assez uniforme ; c'est une Limagne, mais bien inférieure en beauté et en richesse à celle de l'Auvergne !

Moulins, le chef-lieu du département, est situé à l'un des endroits où la vallée rétrécie et la rivière rejetée dans un seul lit offraient de grandes facilités pour le passage et pour la défense. L'importance de Moulins lui vient du château qu'y élevèrent les ducs du Bourbonnais et dont il reste quelques débris ; mais c'est à partir de la dernière moitié du quatorzième siècle seulement que la ville commença d'attirer la population des alentours : quoique relativement moderne, elle offre pourtant des édifices intéressants, notamment une église de la dernière époque de l'ogive, récemment surmontée de deux clochers de près de 100 mètres de hauteur ; la chapelle du lycée renferme le beau tombeau, sculpté par Coustou, du dernier des Montmorency, décapité à Toulouse en 1632. On visite aussi à 2 kilomètres à l'est, sur la colline, l'ancien village d'Izeure et son église en partie du dixième siècle. Moulins est la patrie de Villars. L'agriculture, naguère fort arriérée, a fait de très-grands progrès dans cette région du Bourbonnais. De vastes landes sablonneuses qui s'étendaient entre Moulins et Decize, ainsi qu'à l'est, vers Chevagnes et Dampierre, sur le plateau peu élevé qui sépare les deux rivières de Loire et d'Allier, ont été changées en terres fertiles par le simple défoncement du sol, qui a permis de mélanger le sable de la surface avec la marne du fond [1].

A l'ouest de l'Allier, la ville de Souvigny, que le chemin de fer de Montluçon effleure après avoir dépassé les immenses carrières de pierres de Coulandon, est, de même que

[1] Amédée Burat, *Application de la géologie à l'agriculture*, p. 24.

Moulins, l'une des capitales historiques du Bourbonnais. Elle est le berceau primitif de la maison de Bourbon : c'est là qu'Adhémar, chef de la famille qui plus tard devint si prospère, bâtit, au commencement du dixième siècle, un château de défense pour son fief ; il y fonda également un prieuré dont l'église garde encore les tombeaux des anciens ducs. Ceux-ci, quittant Souvigny, choisirent au treizième siècle, comme principale résidence, la ville de Bourbon, dont ils avaient pris le nom, le même que celui de Bormo ou Borvo, l'ancienne divinité topique. En retour, l'un des princes donna à la ville son propre surnom d'Archambault. Bourbon-l'Archambault garde encore de vastes ruines de son château féodal ; mais actuellement la seule importance de la ville lui vient de ses eaux thermales qui donnent plus de 3 mètres cubes par heure et sont très-efficaces pour la guérison des rhumatismes, des maladies de la peau, des anciennes blessures. Trop éloigné des chemins de fer, Bourbon-l'Archambault n'attire point la foule élégante : on n'y voit guère pendant la saison que les malades sérieux.

Lurcy-Lévy, située au nord de Bourbon dans une région très-riche en forêts, en petits lacs, en ruisseaux, est aussi l'une des villes notables du département ; une fabrique de porcelaine et des forges se trouvent dans le voisinage[1].

Le département de la Loire, qui forme avec la Haute-Loire la partie la plus orientale du plateau, présente une surface très-inégale de montagnes, de collines et de plaines, où se montre une grande diversité de formations géologiques, des granits et des porphyres aux alluvions modernes. La circonscription à laquelle le chemin mobile de la Loire donne son unité géographique est composée surtout de l'ancien Forez, auquel ont été ajoutés des fragments du Lyonnais et du Beaujolais. Dans son ensemble, le territoire de la contrée semblerait devoir offrir peu de ressources ; il n'a de belles campagnes pour l'agriculture que dans l'ancien bassin lacustre, encore parsemé de petites nappes d'eau, que parcourt la Loire, de Saint-Rambert à Pinay. Le pays serait donc parmi les moins populeux de France s'il ne possédait des mines de houille d'une très-grande richesse, qui ont donné à l'industrie locale un développement extraordinaire. La population a doublé depuis le commencement du siècle ; de nos jours elle est de beaucoup supérieure à celle de la moyenne de la France, et même pendant les dernières années elle n'a cessé de s'accroître, tandis que d'autres départements subissaient une déperdition considérable de vies humaines : en quatre années, de 1872 à 1876, l'accroissement a été de 40,000 personnes.

Feurs, l'ancienne capitale, le Forus (et non Forum) gallo-romain dont le nom se perpétue dans celui du Forez, est une ville déchue, quoique fort bien située pour le commerce, non loin de la Loire et vers le milieu de la grande plaine : c'était à l'époque gallo-romaine la ville principale des Ségusiaves. La vie s'est portée ailleurs : dans les temps troublés du moyen âge, Montbrison, mieux placée pour la défense, devait être la ville principale de la contrée, et maintenant c'est autour des puits d'où sort la houille, le « pain quotidien de l'industrie », que se pressent les populations. Le chef-lieu du Forez

[1] Communes les plus importantes du département de l'Allier en 1876 :

Montluçon	23,400 hab.	Montvicq	6,250 hab.
Moulins	21,775 »	Gannat	5,550 »
Commentry	13,000 »	Saint-Pourçain	5,000 »
Vichy	6,450 »	Izeure	4,200 »
Cusset	6,300 »	Lurcy-Lévy	3,900 »

[2]

Superficie de la Loire.	Population en 1876.	Population kilométrique.
4,760 kilomètres carrés.	590,600 habitants.	124 habitants.

est désormais Saint-Étienne, qui était encore au dernier siècle une petite ville industrielle sans importance. Elle est située à plus de 500 mètres d'altitude, au bord du Furens, petit affluent de la Loire, dans un endroit qui du reste est favorablement placé pour servir de passage entre les vallées du Rhône et de la Loire. Dès les premières années de l'emploi des chemins de fer, Saint-Étienne était rattachée à la Loire à cause de ses trésors miniers, et de nos jours elle se relie par quatre grandes lignes au réseau français ; cependant elle n'est point encore suffisamment pourvue de voies de communication, et celle qui rejoint Saint-Étienne à Lyon, la grande métropole de la vallée du Rhône, suffit à peine à l'énorme trafic dont elle est chargée.

Le bassin houiller qui donne à Saint-Étienne le huitième rang parmi les cités de la France et groupe plus de 200,000 habitants sur un espace de 20,000 hectares, a la disposition d'un triangle allongé : la base en est tournée vers la Loire, tandis que les deux côtés, éloignés l'un de l'autre d'une quinzaine de kilomètres dans la vallée du Furens, se rapprochent peu à peu dans la vallée du Gier, tributaire du Rhône, et vont se terminer en pointe, sur l'autre rive du fleuve, dans le département de l'Isère. La contenance du terrain houiller de Saint-Étienne est évaluée par M. de Ruolz à 577 millions de tonnes, représentant 175 années de la production actuelle; le bassin comprend 28 couches utilisables, dont l'épaisseur totale est d'environ 50 mètres, et que des puits de mine, notamment aux environs de Rive-de-Gier, permettent d'exploiter jusqu'à plus de 400 mètres de profondeur : un seul renflement d'une assise houillère, à Montrambert, avait jadis, avant l'abatage, 65 mètres de puissance[1]. Dans le voisinage immédiat de Saint-Étienne les mines ont une épaisseur beaucoup moindre. La découverte de la houille dans le pays date au moins du onzième siècle et des titres constatent que dès 1321 des mines étaient exploitées, mais les grands travaux d'extraction ne commencèrent qu'à la Révolution française, lorsque la vente du charbon put se faire librement. La production totale du bassin est environ le cinquième de celle de la France. Des deux espèces principales de combustible que l'on retire des puits, le charbon de forge est un des plus renommés qui existent, et la houille à gaz est extrêmement riche en matières volatiles : plus d'une fois les ouvriers en ont fait la terrible expérience lors de quelque explosion soudaine de feu grisou[2].

Une ville qui doit toute son importance à ses mines de houille et qui en consomme dans ses fabriques de si énormes quantités doit avoir une physionomie bien différente de celle que présentent les cités grandissant d'une manière normale comme marchés ou centres naturels d'une province. Le sol de Saint-Étienne est noir, couvert tantôt d'une poussière ténue de charbon, tantôt d'une fange profonde ; l'atmosphère est épaisse, chargée d'une fumée qui s'éclaire pendant la nuit de reflets sinistres ; les maisons uniformes et de lourde architecture qui bordent les longues avenues ont toutes une teinte charbonneuse : quoique sous une latitude méridionale, on pourrait se croire sous les pesantes brumes de l'Angleterre. Les habitants eux-mêmes sont à la fois sérieux et pressés, comme il convient à une population poussée par un travail incessant.

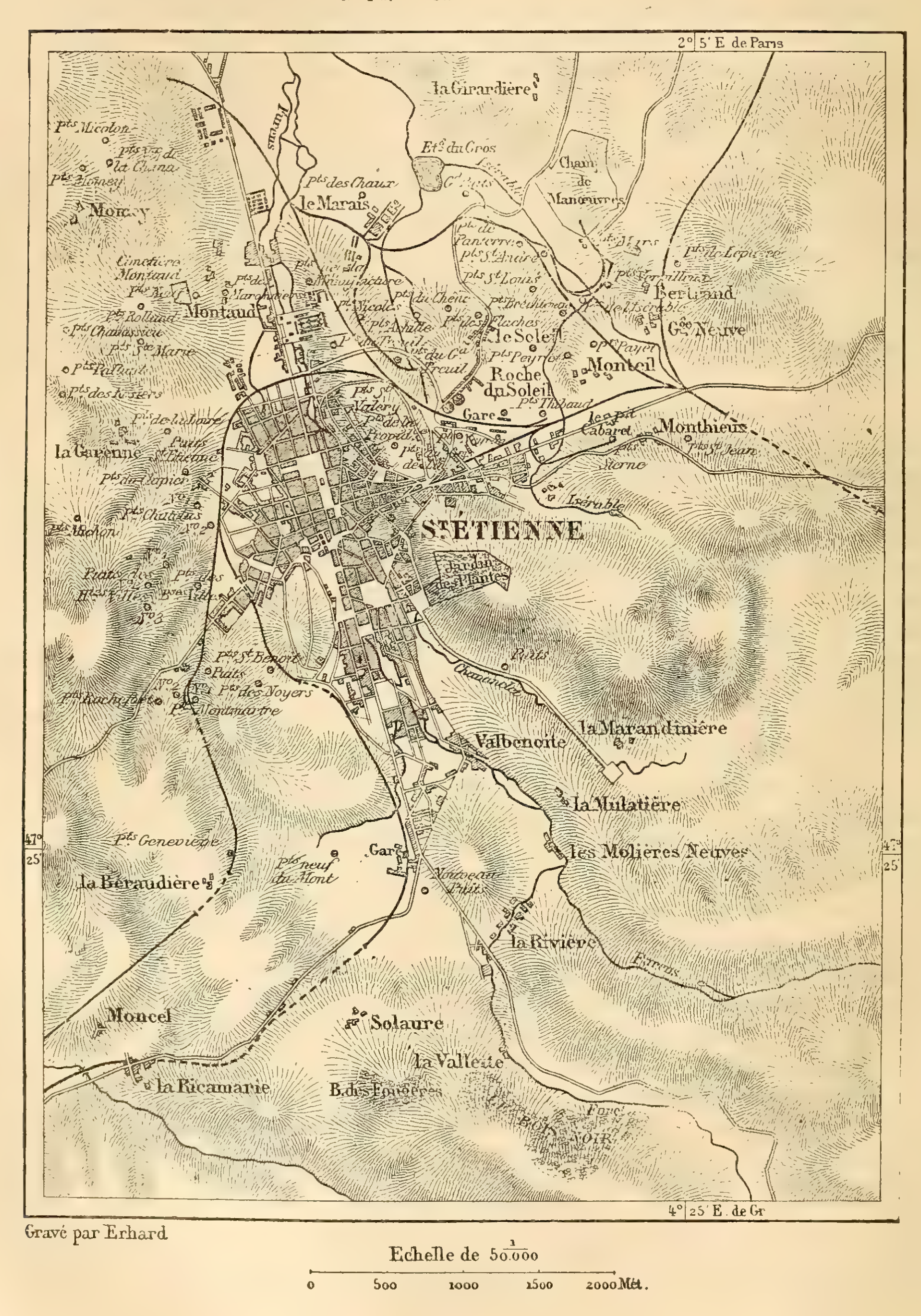
Les monuments de Saint-Étienne sont ses usines. La ville a bien son palais des Arts avec un musée d'artillerie, des collections d'histoire naturelle, des tapisseries, des faïences et des tableaux ; mais les grandes merveilles de l'endroit sont les immenses manufactures, où la matière, entrée à l'état brut, se transforme graduellement sous la main d'ouvriers qui se divisent le travail, et changeant d'aspect à chaque nouvelle opération, sort enfin de l'usine à l'état de produit parfait, comme pièce d'étoffe ou comme objet en fer. La grande industrie stéphanoise est celle des rubans, dont les origines remontent à la fin du

[1] Burat, *Géologie de la France.*

[2] Production du bassin en 1878 : 3,172,100 tonnes.

seizième siècle et qui est encore exercée en grande partie, comme le tissage lyonnais, par des ouvriers travaillant isolés ou en petits groupes, à la ville ou dans les campagnes envi-

N° 175. — SAINT-ÉTIENNE.



Gravé par Erhard

Echelle de $\frac{1}{50.000}$

0 500 1000 1500 2000 Mèt.

ronnantes : on ne compte pas moins de 8,000 métiers dans les vallées des alentours Cependant le tissage mécanique tend à se substituer au tissage à la main : les fabricants

obtiennent ainsi des produits qu'ils peuvent livrer à plus bas prix et qui leur permettent de soutenir à l'étranger la concurrence des tisseurs de Suisse et d'Allemagne ; mais pour les beaux rubans, les métiers à bras de Saint-Étienne restent facilement les maîtres du marché. Plus des quatre cinquièmes des rubans et des lacets qui se font en France et près de la moitié de ce que produit tout le continent d'Europe sortent des ateliers du Forez; mais d'année en année la production peut varier du simple au double, nul objet n'étant plus soumis que le ruban aux bizarres caprices de la mode. Une autre fabrication qui a pris une extrême importance à Saint-Étienne, surtout en temps de guerre, est celle des instruments de combat. François Ier y établit une grande manufacture d'armes, à laquelle, après diverses vicissitudes, succédèrent des fabriques encore plus importantes : l'établissement actuel, appartenant à l'État, livre jusqu'à 200,000 fusils dans une année ; en outre, l'industrie privée peut fournir environ 100,000 armes diverses, du simple pistolet de poche à la carabine élégamment damasquinée.

Toutes les villes des environs de Saint-Étienne ont aussi de grandes usines où s'utilise la houille de leurs puits. Firminy, à l'extrémité occidentale du bassin, a d'importantes fabriques d'acier fondu et de divers objets de quincaillerie ; le Chambon, que domine le château féodal de Feugerolles, et la Ricamarie, où se trouve une mine en combustion depuis des siècles, ont des fabriques de boulons, de vis, de limes, des forges et des fonderies. A la Fouillouse, l'industrie des rubans et celle des armes est représentée comme à Saint-Étienne par de puissantes usines. Terrenoire, sur le chemin de Lyon, est un véritable monde d'ouvriers et de machines ; les procédés Bessemer pour la transformation de la fonte en acier y ont été appliqués pour la première fois en France. Puis viennent, sur la même voie de Lyon et déjà dans la vallée du Gier, Izieux et Saint-Chamond, ville fort active dont la grande industrie est celle des lacets; au delà, Saint-Julien-en-Jarret, Saint-Paul-en-Jarret, Grand-Croix, Lorette et Rive-de-Gier se succèdent comme une longue rue d'usines. Rive-de-Gier est célèbre par ses verreries et ses ateliers pour la construction des locomotives et d'autres grandes machines [1]. Un canal, qui transporte les houilles de Rive-de-Gier au Rhône, est alimenté par les eaux descendues des hauteurs du Pilat. Le débit en est réglé par un vaste réservoir, moins beau toutefois que celui de Rochetaillée, dans lequel le Furens laisse l'excédant de ses crues pour l'alimentation des usines de Saint-Étienne pendant les sécheresses. La beauté du site fait de ce bassin le grand but depromenade pour les Stéphanois. Le barrage du Furens a 56 mètres de hauteur et peut retenir 1,600,000 mètres cubes d'eau.

En aval de Saint-Rambert et d'Andrezieux, où les bateaux prennent leur chargement de houille pour descendre la Loire jusqu'à Roanne, on sort de la région de l'industrie pour entrer dans celle de l'agriculture; cependant la vallée du Bonson, qui remonte au sud-ouest vers les collines de Saint-Bonnet-le-Château, est habitée par des paysans occupés jadis, comme ceux de la haute Loire, à la fabrication des dentelles. A Meylieu-Montrond, où le chemin de fer direct de Lyon à Montbrison traverse la Loire, et qui garde les ruines

[1] Production métallurgique (fonte, fer, acier, rails, etc.) dans la Loire en 1878 :
225,650 tonnes; valeur 100,000,000 fr.

Production du verre en 1873 : 7,120 tonnes ; valeur 4,460,000 fr.

Filatures de coton	»	182,800 broches,	8,230 métiers.
» de laine	»	72,720	»
» de tissus mélangés	»	509,100	»

Industrie de la soie, 396,000 fuseaux pour les soies gréges, 225,000 broches, 19,000 métiers mécaniques, 6,000 métiers à bras. Nombre des ouvriers, 70,000. Valeur des rubans fabriqués en 1872 : 130,000,000 de francs.

imposantes d'un château, les deux jolies rivières de la Mare et de la Coise se déversent dans le fleuve presque vis-à-vis l'une de l'autre. C'est au bord de la Coise que se trouve Saint-Galmier, célèbre bien au delà des limites de la France par ses eaux froides, gazeuses, dont on expédie chaque année plusieurs millions de bouteilles. Sur les hauteurs qui dominent au nord la vallée de la Coise est la très-importante commune de Chazelles-sur-Lyon, appartenant en effet, comme son nom l'indique, au Lyonnais industriel; elle s'occupe de la fabrication des chapeaux.

Montbrison, l'ancienne capitale du département, destituée au profit de Saint-Étienne, s'élève à l'ouest de l'ancien lac du Forez, sur les pentes d'une butte volcanique : c'est une ville paisible qui contraste singulièrement avec la cité voisine, aux fournaises toujours allumées. Son édifice le plus curieux est la salle de la Diana (décanat), située derrière le chœur de l'église principale; près de 1,500 blasons de la noblesse du Forez en font un curieux monument héraldique. Au nord de Montbrison, les vallées du Vizery et surtout celle du Lignon Forézien offrent également d'intéressants débris du passé. Plusieurs des collines de laves qui se dressaient autrefois en îles au-dessus du lac portent maintenant des villages, des ruines de châteaux et d'abbayes. L'eau cristalline du Lignon, qui baigne la ville de Boën, arrose tout le charmant pays d'Urfé décrit dans l'*Astrée* par l'un des représentants de la grande famille seigneuriale de la contrée.

Roanne, la ville principale de l'arrondissement septentrional de la Loire, doit aussi, comme Saint-Étienne, son importance au commerce et à l'industrie ; mais elle est restée bien inférieure à la métropole du Forez; pour la filature du coton, qui est son travail par excellence, elle a des rivales heureuses dans plusieurs villes industrielles du Nord. D'ailleurs, elle est bien située pour le commerce, car le chemin de fer de Saint-Étienne vient y rencontrer la grande ligne du Bourbonnais, de Paris à Lyon, et le canal de navigation qui borde la Loire y prend son origine. Les autres villes de l'arrondissement s'occupent surtout, à l'exemple de Roanne, de la fabrication des cotonnades et des mousselines. Panissières, sur la route de Feurs à Tarare, est aussi un centre très-actif pour le tissage des toiles et des broderies. Maint village des coteaux froids est plus riche que les bourgades de la plaine fertile[1].

[1] Communes les plus importantes du département de la Loire en 1876 :

Saint-Étienne.	126,000 hab.	La Ricamarie.	6,700 hab.
Roanne	22,800 »	Terrenoire	6,375 »
Rive-de-Gier.	15,000 »	Montbrison.	6,300 »
Saint-Chamond.	14,400 »	Saint-Julien-en-Jarret.	6,250 »
Firminy.	11,950 »	Chazelles-sur-Lyon.	5,900 »
Le Chambon-Feugerolles . . .	8,300 »	Izieux.	5,200 »
Panissières.	5,240 »		

CHAPITRE VI

LA CHARENTE ET LA VENDÉE

ANGOUMOIS, SAINTONGE, AUNIS, POITOU

I

La région naturelle où se fait la transition des climats, des peuples, de l'histoire elle-même, entre le bassin de la Loire et celui de la Garonne, est d'une étendue peu considérable. Elle ne comprend que les trois départements du Poitou et les deux Charentes; encore la nature géologique de ses roches devrait-elle faire attribuer une grande partie du Poitou à la péninsule de Bretagne si les deux pays n'avaient été séparés par les eaux de la Loire : strictement, la zone géographique intermédiaire entre le nord et le midi de la France occidentale n'est formée que par l'ancien détroit, ouvert, à l'époque des mers jurassiques, à l'ouest du Plateau Central. Un seul cours d'eau important, la Charente, appartient en entier à la zone de transition ; quant à la Sèvre niortaise et surtout à la Seudre, elles n'auraient droit qu'au titre de ruisseaux si elles n'étaient gonflées à leurs estuaires par les eaux de la marée.

Pourtant cette région de la France, si faibles qu'en soient les dimensions, est l'une des plus intéressantes par les curiosités de la nature et les souvenirs de l'histoire. Le cours souterrain de ses rivières, les changements de formes qu'a subis son littoral, les empiétements réciproques de ses rivages et de ses golfes sont parmi les phénomènes les plus remarquables de ce genre que l'on puisse citer. La transition naturelle des climats entre le Nord et le Midi s'y révèle par l'aspect de la végétation, les jeux de la lumière, le climat, et le voyageur qui passe des vallées de la Vienne et du Clain dans celle de la Charente s'aperçoit bientôt du changement, comme s'il respirait dans une autre atmosphère. De la Charente à

la Garonne, le passage se fait aussi entre les races et naguère se faisait entre les langues : là finissait jadis la zone de la langue d'oïl, qui s'étend maintenant sur la France entière. C'est dans le détroit du Poitou et de l'Angoumois que se portaient alternativement, de côté ou d'autre, le flux et le reflux des hommes du Nord et du Midi luttant pour la suprématie. Là les Franks encore barbares se heurtèrent contre les Aquitains et contre les Visigoths déjà romanisés ; les chrétiens et les musulmans y luttèrent pour la domination des Gaules ; les Français du Nord et les Anglais maîtres de la Guyenne s'y rencontrèrent en une terrible bataille ; plus tard, les protestants et les catholiques, les premiers venant surtout du Midi, et les seconds appartenant principalement aux provinces du Nord, y eurent leurs plus violents conflits ; enfin dans les dernières années du dix-huitième siècle, c'est dans la Vendée que la guerre civile entre républicains et royalistes a sévi avec le plus de fureur. Par la lutte des diverses opinions, ces départements de l'Ouest peuvent encore être considérés comme une sorte de région moyenne où s'établit l'équilibre de la France.

Les collines basses, dont les chaînons se ramifient diversement à l'ouest des montagnes du Limousin, sont parmi les moins pittoresques du territoire français ; elles ne présentent que de longues croupes blanches ou rougeâtres, suivant la nature du sous-sol rocheux ; dans certains districts, notamment dans la Vienne, la contrée serait vraiment laide, si de distance en distance des bouquets de bois, les prairies des vallons et des roches faisant saillie ne donnaient quelque variété au paysage. Les vallées qui interrompent ces coteaux monotones charment d'autant plus que leurs rivages et leurs îlots, formés de la décomposition des roches mêlées aux débris organiques, sont d'une grande fertilité, et que leurs eaux, peu rapides, où se mirent les châteaux et les moulins, sont très-claires, ombragées de saules, de peupliers et de trembles. Les collines crayeuses prennent aussi un aspect tout particulier de majesté là où elles viennent présenter à la Gironde la tranche de leurs assises coupées à pic par les flots de l'estuaire. Quelques-unes de ces falaises, Talmont, Meschers, Suzac, ont la beauté de celles qui dominent la Manche. Percées de grottes, bardées de rochers à leur base, limitées à droite et à gauche par des vallées ombreuses, ces hautes parois blanchâtres sont les bornes angulaires de tout l'édifice continental au nord de la Garonne. Sur le littoral français, ce n'est qu'à 240 kilomètres plus au sud que l'on rencontre d'autres rochers, perçant de leurs arêtes la couche horizontale des terres et des sables.

Vers Parthenay, dans la région du Poitou qui forme le faîte entre la

Sèvre niortaise et divers affluents de la Loire, les collines, plus élevées, ont un autre caractère. Elles font déjà partie du massif granitique du nord-ouest de la France et n'ont plus les longues pentes uniformes des plateaux crétacés. Les eaux de pluie, fort abondantes dans cette région voisine du grand réservoir océanique, ne trouvent point dans le sol de fissures qui leur permettent de couler sous les couches superficielles pour reparaître au loin en rivières imprévues; elles doivent ruisseler à la surface ou s'amasser en mares dans les creux du granit. Chaque vallon a son petit courant d'eau et sa haie d'arbres inégaux serpentant dans les sinuosités du fond; mais la roche dure ne porte qu'un mince revêtement de terre végétale et maints districts méritent encore par leurs friches et leurs maigres cultures l'ancien nom de Gâtine donné à la contrée. On ne sait ce qui a valu à la plus haute éminence, qui s'élève à près de 300 mètres, l'appellation de mont Malchus ou Mercure : il faut y voir probablement le nom d'un ancien dieu auquel la colline était consacrée. Les vieilles religions se sont conservées longtemps dans cette partie reculée des Gaules, qui jadis était pauvre et ne pouvait guère tenter d'envahisseur ; on y voit encore un grand nombre de mégalithes, dont quelques-uns sont d'énormes dimensions.

Les collines qui se rattachent aux hauteurs de la Gâtine forment à l'ouest la région du Bocage, et au nord, du côté de la Loire, la contrée qu'on pourrait appeler la « Vendée militaire », théâtre de tant de combats pendant les guerres de la Révolution. L'aspect du Bocage est original et çà et là charmant. Des haies de chênes, d'ormes et de châtaigniers ébranchés séparent les uns des autres les petits enclos et bordent tous les chemins creux, tous les ruisseaux : des hauteurs, on croirait voir une forêt; les maisons isolées, les hameaux, les villages mêmes se cachent derrière des rideaux de végétation. La contrée qui s'étend au nord de la Gâtine est un pays des plus agrestes et des plus variés, grâce aux « cheintres » ou bordures de prairies, de haies et d'ormeaux qui entourent les champs. On comprend quels obstacles ce pays si découpé de la Vendée opposait à la marche des armées, lorsqu'il n'était pas encore traversé par de larges chemins et que tous les sentiers étaient coupés de fondrières; derrière chaque arbre pouvait se blottir un ennemi. Ce n'est qu'au prix des plus grands sacrifices que les troupes républicaines purent, à la fin du siècle dernier, triompher des royalistes de la Vendée. Au moyen âge, cette contrée de la France, de si difficile accès, était en outre défendue au nord par une « marche », dont les habitants avaient pour mission de faire respecter les frontières : de l'île de Bouin à Tiffauges, cette zone fermée aux incursions guerrières séparait le Poitou de la Bretagne; les communes de cette région interdite aux

armées jouissaient d'une autonomie relative et ne payaient ni tailles ni gabelles.

L'ancienne « marche » ne se distingue plus des contrées voisines par les institutions et les mœurs des habitants. De même le « Bocage » et la Vendée du nord ne peuvent manquer de se transformer pour devenir de plus en plus semblables aux campagnes environnantes. Depuis un demi-siècle, la physionomie de cette partie de la France a déjà beaucoup changé, grâce à l'élève des bestiaux qui a fait la fortune du pays. Les ajoncs, les genêts, les mauvaises herbes y sont devenus rares. Chaque paysan, propriétaire d'un champ, a sa vache paissant l'herbe de la cheintre, son cochon qu'il nourrit pendant l'hiver des feuilles récoltées sur les ormeaux des haies, ses deux bœufs qu'il sait animer au labour en « notant », c'est-à-dire en chantant des mélodies fort douces et d'un charme pénétrant. Gevaert affirme que ces airs rustiques n'ont que deux ou trois siècles d'existence, fait de la plus haute importance dans l'histoire intime de l'humanité, et qu'il importe de mettre hors de doute [1].

II

La Charente, le seul cours d eau d'entre Loire et Garonne qui ait quelque droit au titre de fleuve par l'étendue de son bassin et le volume de ses eaux, reçoit ses premiers ruisselets des plateaux granitiques du Limousin, au sud de Rochechouart; sa principale source jaillit près du petit village de Chéronnac et prend le nom de Chérente qui, dans l'idiome local, est celui de la rivière elle-même. Celle-ci coule d'abord dans le voisinage immédiat de la Vienne, dont la sépare une étroite rangée de collines, puis serpente parallèlement au Clain, la charmante rivière de Poitiers, dont les eaux, chères aux baigneurs, tantôt emplissent des gouffres profonds au pied de falaises circulaires, tantôt s'étalent sur des bas-fonds en bruissant à travers les roseaux. Par un bizarre contraste géographique, la Vienne suit la pente de l'est à l'ouest dans toute la partie supérieure de son cours, comme si elle devait déboucher directement dans l'Océan; la Charente, au contraire, s'écoule vers le nord-ouest, comme pour se déverser dans la Loire; puis elle se retourne brusquement vers l'occident, perce les roches du plateau qui l'arrêtait et se développe vers le sud en déroulant ses méandres dans une large vallée de prairies aux innombrables peupliers.

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

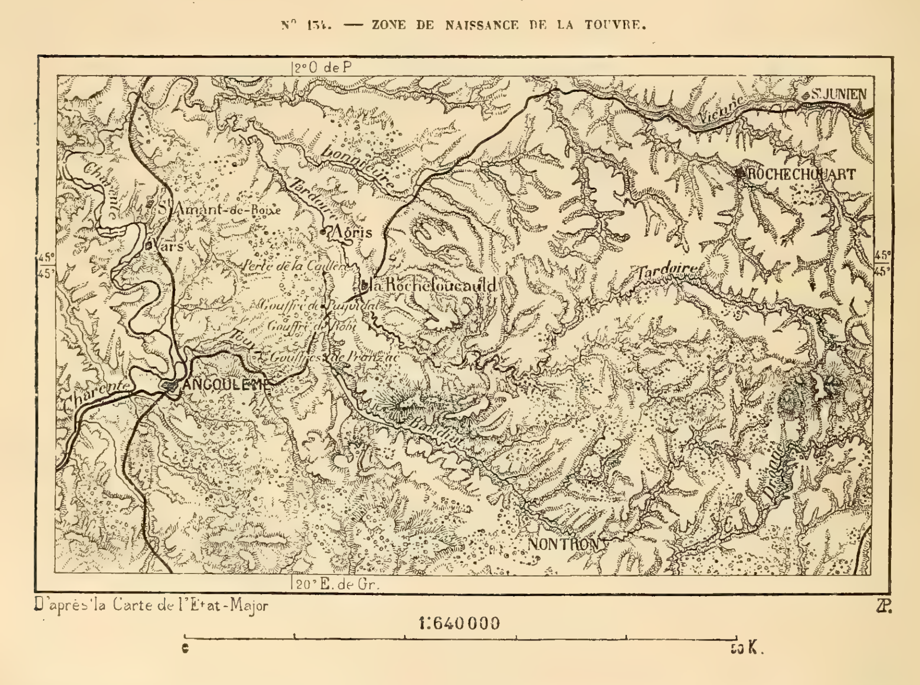
A une petite distance en amont d'Angoulême, la Charente, aux eaux d'une pureté cristalline, se double du flot de la Touvre, rivière d'une dizaine de kilomètres de longueur, non moins curieuse, par son apparition soudaine, que la Sorgues de Vaucluse ou le Timavo de l'Istrie. Comme ces rivières du bassin de la Méditerranée, la Touvre est formée d'eaux qui s'engouffrent dans les fissures des plateaux supérieurs. La Tardoire, qui naît sur les hauteurs granitiques bien au delà des sources mêmes de la Charente, est un de ces cours d'eau qui disparaissent pour surgir de nouveau par les énormes jaillissements de la Touvre. Lorsque la Tardoire arrive à la zone des terrains calcaires, elle roule une masse liquide à peine inférieure à celle de la Charente même ; mais de fissure en fissure, de crible en crible, elle s'affaiblit de plus en plus, se change en ruisseau, puis en simple filet, et au-dessous de la Rochefoucauld il n'en reste plus que le lit rocheux, empli seulement pendant les pluies exceptionnelles. Le Bandiat, autre rivière issue des roches cristallines, grossit également dans son cours jusqu'aux calcaires fendillés des formations jurassiques, puis à son tour il diminue peu à peu : des puisards ouverts dans les falaises de ses bords, des fentes qui traversent les assises de son lit, des cavités cachées sous les herbes traînantes emportent vers l'ouest par des galeries souterraines toute la masse de ses eaux ; rarement le Bandiat, quand il est gonflé par les fortes pluies, roule un flot suffisant pour rejoindre la Tardoire dans la plaine d'Agris, jadis lacustre, et porter un filet d'eau dans la Charente, au-dessus de Mansle. Il serait possible, comme on l'a fait pour le Doubs, de rétablir en entier la portée primitive de la Tardoire et du Bandiat en entourant de maçonneries tous les gouffres de leur lit ; du reste, un meunier a déjà barré l'un des bras du Bandiat où s'engouffraient les eaux nécessaires à son moulin[1]; mais avant que l'œuvre de restauration puisse être entreprise avec méthode, il faut que le régime hydrologique souterrain du pays soit parfaitement connu et qu'on sache exactement quelle part il faut faire dans la distribution des eaux, d'un côté aux riverains de la Tardoire et du Bandiat, de l'autre aux usines de la Touvre.

Cette rivière, qui reçoit non-seulement les apports souterrains des deux cours d'eau supérieurs, mais aussi le surplus des pluies que boivent les « fosses » en entonnoir de la forêt de Braconne, sur les plateaux de l'est, est donc l'émissaire naturel d'un bassin d'environ 1000 kilomètres carrés : les pluies dépassant une moyenne de 80 centimètres par an dans cette partie de la France, on peut évaluer à 20 mètres cubes par seconde la quantité d'eau

[1] Onésime Reclus, *Notes manuscrites.*

qui jaillit des galeries profondes, où l'évaporation a été presque nulle à cause du manque de soleil et de vent. Cette masse liquide considérable ne s'élance point d'une seule bouche souterraine : à la base d'un rocher qui porte les ruines d'un château fort, la source principale, le Dormant, sort d'un antre noir, et son flot, bouillonnant avec lenteur, s'épanche sous la lumière en larges rides concentriques ; une autre source, le Bouillant, s'échappe en grondant d'une cavité circulaire en forme de vasque ; une troisième, la Lèche, suinte partiellement des prairies et va rejoindre les fontaines sœurs par un canal qu'elle se fraye entre les joncs. Unies en un seul fleuve aux bords ombragés de saules, elles commencent presque aussitôt leur

N° 134. — ZONE DE NAISSANCE DE LA TOUVRE.



œuvre en animant des papeteries, puis elles mettent en branle les turbines et les roues de la fonderie de canons de Ruelle.

En aval d'Angoulême, la Charente, changée par les travaux hydrauliques en une voie de communication des plus importantes, prend directement le chemin de la mer en parcourant une vallée de prairies que dominent des coteaux boisés ou plantés de vignes. A 2 kilomètres au-dessous de Cognac, qui fournit la part la plus considérable de son commerce, la rivière est déjà soutenue par le flot de marée à l'époque des équinoxes, mais elle ne prend guère qu'à Saintes son double courant alternatif de flot et de jusant, après avoir reçu la charmante Seugne ou Sévigne, aux mille bras sinueux qui se séparent et se rejoignent dans de larges prairies mouillées. De petits navires

de cabotage pourraient remonter jusqu'à Saintes, mais à Taillebourg des écueils barrent le lit de la rivière. La navigation maritime ne commence réellement qu'à Tonnay-Charente, où la marée s'élève de 5 mètres et demi lors des vives eaux. A l'ouest de Rochefort, la rivière ou plutôt l'estuaire, dont les vases sont incessamment remuées par le flux ou le reflux, n'est qu'un large fossé boueux : les rivages que découvre le jusant n'offrent que des plages molles où l'animal qui pose le pied est perdu sans espoir. Aux plus basses mers observées, il n'y a que 60 centimètres d'eau sur la barre de la Charente, à l'endroit où son flot se mêle à celui de la rade extérieure.

Les autres rivières de la Saintonge et du Poitou, la Seudre, la Sèvre Niortaise, bleue et profonde, le Lay venu du Bocage vendéen, sont bien inférieures à la Charente par leur volume d'eau et n'ont d'importance réelle que dans la partie maritime de leur cours. On peut même dire que la Seudre est non une rivière, mais seulement un estuaire marin. Les eaux de ce golfe, où les escadres françaises de l'Océan avaient leur principale station avant l'établissement des ports de Brest et de Rochefort, sont complétement salées : la haute Seudre, que la grande écluse de Ribérou, en aval de Saujon, arrête ou laisse couler suivant les heures du flux, est un ruisseau tout à fait insignifiant en proportion du flot de l'Océan auquel il vient se mêler. D'ailleurs les changements qui se sont opérés dans la configuration du littoral ont dû modifier diversement le régime des rivières dans tout leur cours inférieur.

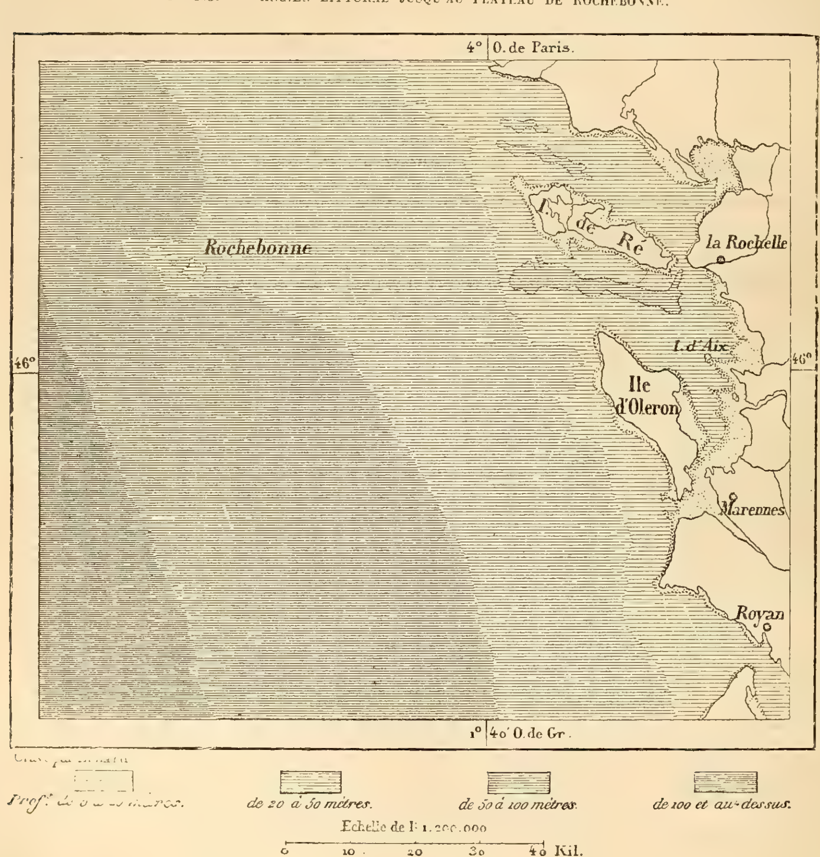
III

Le travail de destruction qui a séparé la Cornouaille anglaise de l'Armorique, détaché du continent les îles Normandes et réduit la péninsule de Bretagne à ses dimensions actuelles, s'est accompli également au large des côtes entre la Loire et la Gironde. Des fonds de roches s'étendent à l'ouest de l'île d'Oleron, de l'île de Ré, de tout le littoral vendéen, et relient sous-marinement l'île d'Yeu à la terre ferme par un de ces isthmes submergés que les marins eux-mêmes désignent sous le nom de « ponts ». Tous ces lits de rochers, non encore recouverts par les vases et les débris d'animalcules, ne sont autre chose que les fondements de l'ancienne rive, rasés par le mouvement des flots à des profondeurs diverses. On pense même que les brisants dangereux de Rochebonne, à plus de 50 kilomètres à l'ouest de l'île de Ré, sont les restes d'une côte démolie.

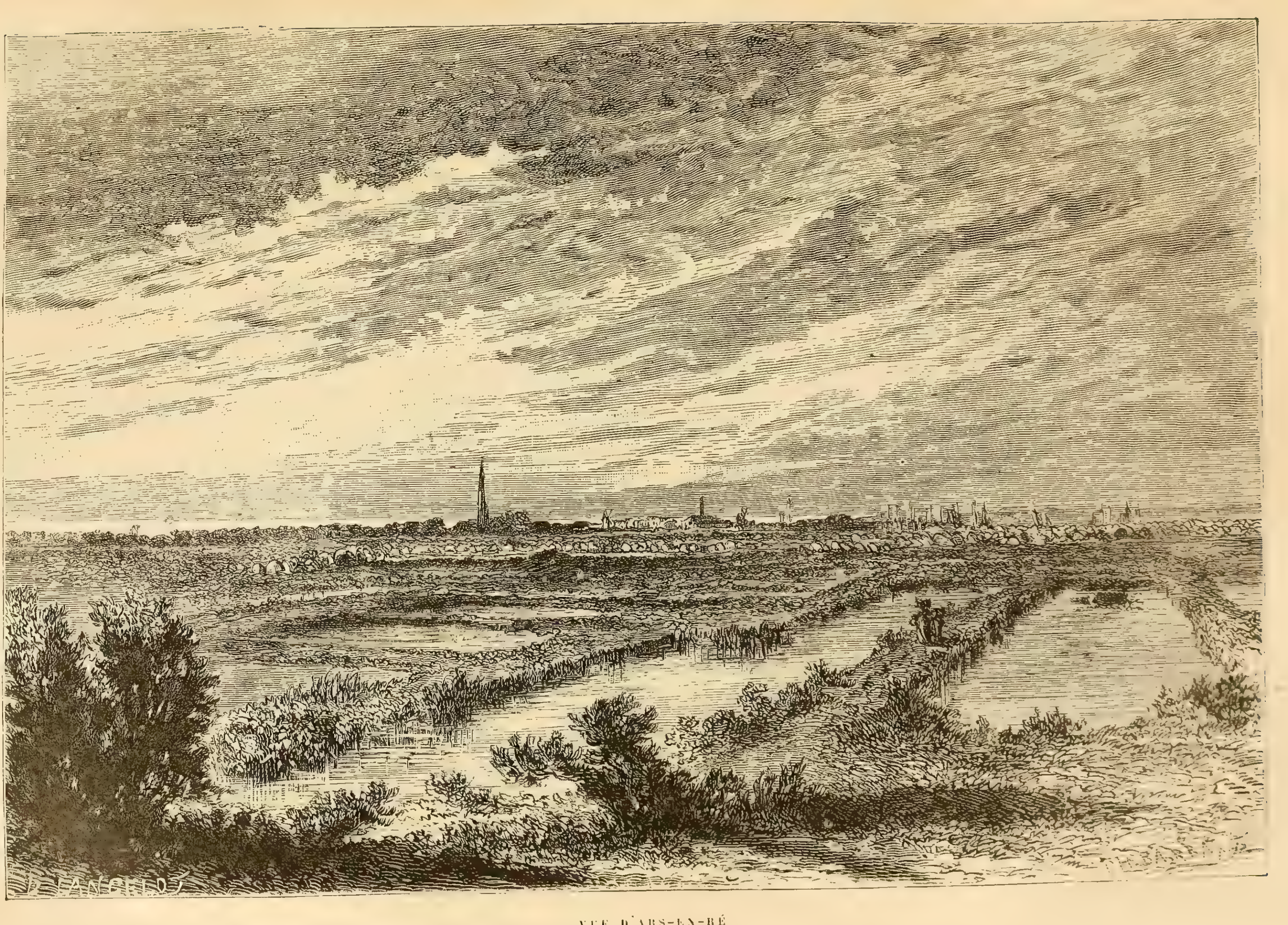
Mais en dedans de ce premier rivage dont les roches profondes sont les

témoins, se montrent les ruines encore partiellement émergées d'une deuxième côte, que marque assez nettement au large la ligne régulière des sondages de 20 mètres. L'île d'Oleron continue évidemment les plages de la Tremblade, qui prolongent elles-mêmes vers le nord celles des landes de Gascogne; vues de loin, les dunes d'Oleron semblent ne former qu'une seule chaîne avec celles de la terre ferme, et de fait, le bras de mer qui sépare l'île du continent n'a pas même 500 mètres de largeur lors des

N° 175. — ANCIEN LITTORAL JUSQU'AU PLATEAU DE ROCHEBONNE.



plus basses marées : il était plus étroit au quatorzième siècle, dit la tradition, et ne pouvait à cette époque donner passage à aucun navire. Il s'est élargi depuis; une grande frégate s'y engagea même avec succès au commencement du siècle, mais actuellement nul équipage n'ose s'aventurer dans ce redoutable « pertuis », dit de Maumusson ou de la « Male Bouche ». Même par un beau temps les embarcations ne pénètrent dans Maumusson que poussées par une brise constante : si le vent cessait tout à coup de souffler, le navire serait infailliblement entraîné par les



VUE D'ARS-EN-RÉ

Dessin de D. Lancelot, d'après nature

« couraux » sur les bancs de sable et bientôt démoli par les vagues. Quand souffle le vent du large, on entend parfaitement à plus de soixante kilomètres de distance le grondement du formidable détroit : « Maumusson grogne, » disent alors les paysans.

Quoique beaucoup plus éloignée du rivage, l'île de Ré n'en est pas moins, comme Oleron, une terre détachée de l'ancien littoral, et sa « côte Sauvage », tournée vers l'Océan, était autrefois celle du continent lui-même. Ses roches calcaires jurassiques sont exactement les mêmes que celles de l'Aunis : elles les continuent géologiquement. Autour de Ré, dont la géographie ne fait mention qu'à partir du huitième siècle[1], des roches ou « platins », rasés par les flots, prolongent en maints endroits les grèves et la base des écueils; les rochers que domine le superbe phare de la Tour des Baleines, dressé à 50 mètres au-dessus du flot, s'étendent ainsi jusqu'à plus de quatre kilomètres en mer. D'après la tradition, une cité d'Antioche, dont le nom se lie probablement au souvenir des croisades, aurait existé jadis sur la rive occidentale de l'île, près des écueils redoutés de Chanchardon ; les eaux de la « mer Sauvage » l'auraient engloutie pendant une tempête, et de nos jours, comme on l'affirme de toutes les villes disparues sous le flot d'inondation, elle montrerait encore au pêcheur quelques débris de ses maisons, entrevus sous les eaux transparentes. Le grand détroit ou « pertuis » d'Antioche, qui sépare les îles de Ré et d'Oleron, a pris le nom de cette ville légendaire. Non loin de l'emplacement où l'on prétend que fut Antioche, le corps même de l'île est menacé de disparaître dans toute sa largeur, car il ne reste plus entre la péninsule septentrionale, où se trouve le bourg d'Ars, et la terre plus considérable du sud, qu'un isthme étroit, d'environ 70 mètres de rive à rive : d'un côté viennent se briser les lames de la mer Sauvage, de l'autre s'étendent les eaux plus calmes du golfe environné de salines que l'on appelle la mer du Fief. Par un temps d'orage, quand on se tient sur l'étroite langue de terre de Martray, près des ruines d'une ancienne maison seigneuriale, on sent distinctement le sol frémir sous le choc des deux mers qui s'élancent l'une au-devant de l'autre.

Au nord de la côte de Vendée, l'île de Noirmoutier ressemble à Oleron par sa proximité du rivage continental et par son orientation, qui est exactement celle du littoral vendéen. Comme Oleron, elle n'est séparée de la terre ferme que par un étroit canal ; mais, à marée basse, elle se trouve entièrement reliée au Poitou, puisqu'une partie du détroit, connue sous le

[1] Voir Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule*, p. 265.

nom de Gua (gué), livre passage aux voitures et aux charrettes : des balises-reposoirs bordent la digue qui porte le chemin, et peuvent servir de refuges aux piétons surpris par la marée. Au point de vue géologique, Noirmoutier n'est donc qu'une simple dépendance de la terre ferme; cependant il est probable que la séparation existe depuis les âges lointains, car l'île est un centre de vie indépendant : des insectes, une espèce d'escargot, des crustacés ne se rencontrent qu'à Noirmoutier, tandis que les vipères, très-communes en Poitou, sont inconnues dans l'île[1].

N° 156. — NOIRMOUTIER.



La tradition veut que le détroit ait été jadis plus large et plus profond. C'est depuis un siècle à peine que l'on a pris l'habitude de passer à gué du continent à l'île de Noirmoutier : avant 1766 nul ne s'était aventuré sur les fonds émergés du golfe qui s'étendent au nord du goulet de Fromentine, où les deux rives ne laissent entre elles à marée haute qu'un espace d'un kilomètre, mais qui émerge également à marée basse : on a dû y creuser une passe artificielle en 1861. Si le Gua n'était pas utilisé jadis pour la tra-

[1] Milne Edwards, d'Orbigny; — François Piet, *Recherches sur l'île de Noirmoutier.*

versée, la cause en était sans doute, non à la timidité des riverains, mais aux dangers réels du passage. D'après M. Jules Girard, l'exhaussement graduel du sol serait d'un centimètre par an sous la chaussée du Gua. Tandis que l'îlot du Pilier, situé au nord de Noirmoutier, se détachait de la grande île, le golfe du Fain, qui s'étend à l'est et dont les parages sont plus tranquilles, s'emplissait peu à peu : on évalue à 700 hectares l'étendue des fonds marins qui ont ainsi agrandi la terre ferme depuis un siècle, sans intervention de l'homme. Les dunes, qui couvrent dans l'île une surface d'environ 9 kilomètres carrés et que le vent d'ouest écrête pour en porter les sables dans la direction de l'est, ont aussi contribué pour leur part à l'exhaussement des fonds du détroit.

Non-seulement Noirmoutier, mais aussi diverses parties du littoral de la Saintonge et du Poitou offrent de remarquables exemples du comblement d'anciennes baies. Tels ont été en maints endroits les accroissements récents de la terre ferme, évalués pour le seul golfe d'Aiguillon à 30 hectares par année, qu'on ne peut les expliquer uniquement par le dépôt des alluvions d'origine marine et fluviale; la plupart des géologues admettent que d'autres forces ont pris part à l'exhaussement graduel des rivages : il y aurait eu un véritable soulèvement du sol. Ainsi divers indices paraissent établir que l'anse d'Aiguillon, de nos jours assez peu étendue, était, il y a deux mille ans, un golfe s'avançant au loin dans l'intérieur des terres, et que la Sèvre Niortaise se jetait dans la mer immédiatement à l'issue de sa vallée de collines. D'ailleurs plusieurs anciens îlots, épars au milieu des campagnes d'alluvions, portent des traces d'érosion marine à un niveau plus élevé que celui de la mer actuelle : on signale surtout près de Saint-Michel en l'Herm, à 6 kilomètres de la mer, des bancs d'huîtres complétement émergés, qui se trouvent maintenant à dix mètres au-dessus de l'Océan[1] et que l'on a utilisés au moyen âge pour en construire une jetée abritant un port maintenant éloigné de la mer. En admettant même, avec quelques auteurs, que les buttes de Saint-Michel soient des apports de l'homme, de simples débris de cuisine, comme les *kjœkkenmœddinger* du Danemark, il resterait à expliquer comment des anses marines à fond rocheux se trouvent maintenant à plusieurs mètres au-dessus de la mer. Tel est l'ancien port de Talmont en Vendée, où du temps de Henri IV de l'artillerie fut expédiée par eau, et Maillezais, figurant comme île dans les chartes de concessions du douzième siècle.

De même que les fonds émergés du golfe du Poitou, ceux du territoire de

[1] De Quatrefages, *Souvenirs d'un naturaliste*; — *Bull. de la Soc. de géol.*, 19 mai et 16 juin 1862.

Rochefort et de Marennes, à l'est de l'île d'Oleron, sont formés de bri, argile récente qui doit avoir été apportée par les eaux marines, soit de la Bretagne, soit de la Vendée, car les collines de Saintonge se composent seulement d'assises calcaires dont la désagrégation ne donne point de glaise. Ces terres ont donc crû, pour ainsi dire, du fond de la mer. Il existait à la Tremblade, avant le creusement du chenal actuel, un « écours » dont le fond solide ne cessait de s'exhausser d'une manière régulière, malgré les

N° 137. — GOLFES COMBLÉS DU LITTORAL DE L'AUNIS.



draguages fréquemment renouvelés. Les habitants du pays constatent ce phénomène en disant que « la banche croît[1] ».

Quelle que soit la cause qui fait empiéter en plusieurs endroits la terre sur les eaux, la superficie des espaces que se disputent les deux éléments est fort considérable et ne cesse de se modifier de siècle en siècle, surtout depuis que l'homme s'est mis par son travail au nombre des agents géologiques. Des fonds émergés et des terrains engloutis se trouvent sur la côte dans le

[1] Le Terme, *Notice sur l'arrondissement de Marennes.*

voisinage immédiat les uns des autres. Ainsi l'isthme qui rattachait autrefois la petite île d'Aix au continent a été emporté par les flots et remplacé par un large détroit. Plus au nord, le littoral portait le bourg de Montmeillan, dont on chercherait vainement les traces, et la ville de Châtelaillon, dressant encore sept tours, en 1709, sur la pointe qui porte son nom[1]. Au sud de la Charente, ce sont des phénomènes contraires qui se sont accomplis. Là nombre de marais, dominés par les hauteurs de Saint-Agnant, de Saint-Jean-d'Angle, de Saint-Just, portent le nom de « ports » et recevaient, en effet, des navires au moyen âge ; au pied de la tour de Brou, qui s'élève sur un promontoire, à 11 kilomètres au sud-est de Marennes, on construisait encore des bâtiments de 40 tonneaux en 1620, et des restes de navires ont été découverts dans les bas-fonds qui l'entourent. Les terres hautes de Marennes, celles d'Arvert, n'étaient-elles pas aussi des îles pour la plupart? De tous côtés, des fonds marins soulevés les entourent[2] : on disait jadis « aller en Marennes », « aller en Arvert », comme on dit aujourd'hui « aller en Oleron ». Enfin le port de Brouage, qui fut au moyen âge un des grands marchés d'échanges des bords de l'Océan et que l'on croit avoir été le *portus Santonum* de Ptolémée, n'est maintenant qu'une ruine éloignée de la mer. Il est vrai que les hommes ont aidé au travail de la nature : en 1586, les Rochelais fermèrent le port de Brouage, « le plus beau que la mer eût formé sur ces côtes, » en coulant vingt bâtiments chargés de pierres à l'entrée du chenal.

Aux divers changements opérés par les progrès et les reculs de la mer se sont ajoutés ceux que produit la marche des sables. La chaîne des dunes qui borde le littoral de la Gascogne reprend au nord de l'estuaire de la Gironde, et de promontoire en île, d'île en promontoire, se reforme çà et là jusqu'à l'embouchure de la Loire. Les dunes ou « puechs » d'Arvert, entre la Gironde et Maumusson, occupent une superficie de 900 kilomètres carrés, et l'un des monticules, près de la Tremblade, s'élève à 62 mètres. Les sables d'Arvert se distinguent de ceux des Landes par leur richesse en carbonate de chaux et en débris de coquillages; aussi a-t-on pu y cultiver la garance comme dans les palus calcaires des campagnes d'Avignon. Mais si la composition des sables est différente, les phénomènes de mobilité sont les mêmes. « Les montagnes marchent en Arvert, » disait un ancien proverbe. Nombreux sont les désastres occasionnés par le progrès des dunes depuis les temps historiques. Une ville, dite Anchoisne ou Anchouanne, s'est fréquemment déplacée devant les sables, comme l'écume

[1] Massiou, *Histoire de la Saintonge*, tome I, p. 20.

[2] Arcère, Massiou, Le Terme, Fleuriau de Bellevue, de Quatrefages, Delavaud.

chassée par le flot, et ne s'est définitivement fixée qu'en atteignant l'endroit où s'élève aujourd'hui la Tremblade. Plus au sud, le village de Buze a été recouvert par la haute dune de la Briquette. Sur l'île d'Oleron, les sables ont englouti l'église de Saint-Trojan; sur les côtes de la Vendée, à Noirmoutier, d'autres vagues de sable se sont déroulées sur les habitations humaines. Mais la fixation des dunes au moyen de plantations de pins n'a pas moins bien réussi que dans les Landes, partout où elle a été sérieusement entreprise. Vues de Marennes, les dunes de la Tremblade ont perdu leur aspect de nuages brillants : ce sont maintenant des collines comme les autres, revêtues d'une sombre verdure.

De même qu'il s'est emparé des dunes, l'homme a pris possession



N° 138 — POLDERS DE MARANS

Gravé par Erhard

des terres incertaines du littoral que se disputaient les alluvions et les flots. Tout l'ancien golfe du Poitou, occupant une surface de plus de 400 kilomètres carrés, est changé en pâturages et en terrains de culture au moyen de canaux d'écoulement qui découpent le pays en champs de forme géométrique. Les villes et les bourgs de la contrée sont bâtis sur des tertres qu'entourait autrefois le flot marin, ou bien soigneusement isolés des terres plus basses par de larges digues; mais dans la campagne même ne se trouvent d'autres habitations que celles des « huttiers », vivant pauvrement dans leurs cabanes : leurs principaux matériaux de chauffage sont les excréments des bestiaux. Pour se rendre d'un champ à un autre, hommes et femmes se servent de perches d'appui qui leur permettent de franchir de larges fossés. Sur les bords de la baie de Bourgneuf, en face de Noirmoutier, les terres conquises sur la mer ont été également transformées

en terrains de culture, sur le modèle des *polders* hollandais; toutes les laisses marines du golfe sont ainsi utilisées les unes après les autres, et même des îles ont été peu à peu rattachées au continent. La carte de Pierre Roger, de 1579, montre encore l'île Bouin en pleine mer, et place une deuxième île plus à l'est, dans les plaines basses qui s'étendent de nos jours au pied des coteaux de Châteauneuf[1].

Autrefois le haut prix du sel engageait les habitants du littoral à établir des marais salants sur tous les anciens fonds d'argile déposés par la mer : les anciens documents en font mention dès le septième siècle. De la Seudre à l'estuaire de la Loire, la côte est bordée de salines, où l'eau de mer est promenée de compartiments en compartiments, jusqu'à ce qu'elle dépose une couche de sel. Mais dans les années pluvieuses toute récolte de sel est impossible sur les côtes occidentales; même dans les bonnes saisons le travail y est plus coûteux que sur les bords de la Méditerranée et dans les salines de l'Est: aussi les marais salants sont abandonnés les uns après les autres et se changent en marais « gâts ». Quoique « gâtés » pour la production du sel, ces marais peuvent devenir une nouvelle source de richesses, car ils donnent en abondance, suivant leur état d'asséchement, soit du foin, soit des herbes grossières. Seulement il est nécessaire que l'eau douce venue de l'intérieur ne se mêle pas à l'eau saline dans les anciens marais; sinon l'air s'empoisonne et les populations du voisinage sont décimées. C'est pour avoir méconnu ces règles que les habitants des districts de Rochefort et de Marennes ont eu si longtemps à souffrir de fièvres endémiques et que ceux du Marais vendéen en souffrent encore. Jadis certaines communes ne pouvaient fournir une seule recrue aux armées, tous les jeunes gens étaient infirmes ou malades. Des bourgs et des villages entiers avaient été dépeuplés par le fléau : la fièvre, non moins que le retrait de la mer, a fait de Brouage ce qu'il est aujourd'hui, un misérable hameau que l'on s'étonne de voir fièrement entouré de remparts et de bastions. Mais grâce aux efforts, longtemps mal secondés, d'un homme de dévouement, M. Le Terme, toute la région de Marennes a été parfaitement assainie, les fièvres ont disparu, la vie humaine a repris sa moyenne normale[2].

On sait que les riverains de la Saintonge et du Poitou n'exploitent pas seulement les rivages émergés, mais qu'ils cultivent également les eaux en

[1] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule*, p. 212.

[2] Proportion des décès à Marennes de 1817 à 1832. . . . . 1 sur 21 hab.
» » » 1838 à 1847. . . . . 1 » 27 »
» » » 1866 à 1876. . . . . 1 » 37 »
(Robert, Ch. Botton, *Notes manuscrites*.)

y établissant des parcs à huîtres, des réservoirs à poissons, des bouchots à moules, et ces industries, déjà très-productives, peuvent être considérées comme destinées à prendre une importance bien autrement considérable, si l'on en juge par les grands progrès accomplis récemment dans la culture des eaux. En outre, les insulaires d'Oleron, de Ré, de Noirmoutier, à l'étroit sur leurs champs assiégés par la mer, utilisent comme engrais les algues marines rejetées par le flot, en attendant le jour où les prairies de l'Océan seront elles-mêmes mises en coupe avec méthode. On a calculé que chaque famille agricole de l'île de Ré recueille vingt charretées de varech en moyenne pour la culture de ses champs : c'est un total d'environ cent mille voitures par an. Ce sont surtout les femmes qui ont la peine, et parfois le danger, d'aller ramasser l'herbe marine au milieu des brisants; souvent même on voit les hardies « mégayantes » tenir vaillamment contre une lame qui se brise sur elles en écume, et saisir au passage les algues que remportait le flot.

IV

La Charente donne son nom aux deux départements, la Charente et la Charente-Inférieure, qu'elle arrose dans la plus grande partie de son cours; mais les limites de ces circonscriptions ne coïncident ni avec celles du bassin fluvial, ni avec les contours des formations géologiques ; elles ne concordent pas non plus avec les anciennes divisions administratives, car quelques districts du Poitou, de la Marche et de la Saintonge ont été ajoutés à l'Angoumois pour former le département de la Charente. La région nord-orientale de cette circonscription, que parcourt la Vienne, déjà grande rivière, et où l'indécis ruisseau de Charente chemine dans une étroite vallée, fait réellement partie du Plateau Central : la roche y est de granit comme dans le Limousin, et les châtaigneraies, les landes, les maigres cultures, alternant avec les prairies des fonds, y présentent le même aspect. Les habitants du Confolennais sont Limousins comme le sol qui les porte, et le grossier patois de la campagne appartient encore à la langue d'oc. La langue d'oïl de l'Angoumois commence avec les « terres chaudes » que forment les dépôts calcaires du jura et de la craie. Les terrains jurassiques occupant la moitié septentrionale de la Charente portent des bois et même de grandes forêts, sur les larges croupes uniformes de leurs coteaux. Les formations crétacées de la partie méridionale du département sont de beaucoup les plus productives et les plus riches : là se trouve le chef-lieu de l'Angoumois, là s'exploitent d'importantes carrières de pierre à bâtir; on y prépare aussi les meilleures eaux-de-vie du monde et la fabrication du papier y a pris un très-grand essor. Malgré ces éléments de prospérité, la Charente n'a pas encore une population moyenne aussi considérable que celle du reste de la France[1].

Confolens, le chef-lieu de la région granitique du département, n'est qu'une grosse bourgade. Jadis son château fort gardait, ainsi que son nom l'indique, le confluent de la Vienne

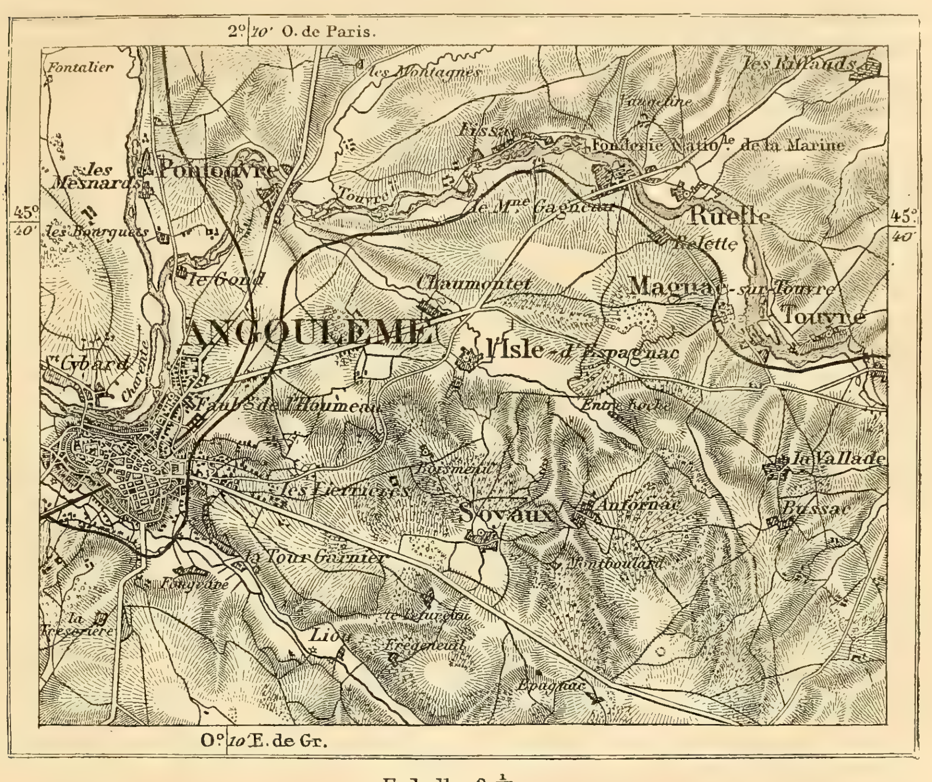
[1]

Superficie de la Charente.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,945 kilomètres carrés.	373,950 habitants.	63 habitants.

et d'une rivière affluente; mais il n'est plus qu'une ruine. Le bourg de Chabanais, situé plus au sud, également au bord de la Vienne, a conservé des constructions plus imposantes de l'époque féodale. Ces débris sont les seules curiosités de la contrée avec des tombelles et des mégalithes, dont la plus célèbre est la pierre de Sainte-Madeleine à Saint-Germain.

Dans la partie de son cours qui se dirige franchement du nord au sud, la Charente passe dans le voisinage d'une autre petite ville, Ruffec, à peine plus populeuse que Confolens, quoiqu'elle soit aussi un chef-lieu d'arrondissement; elle n'a d'ailleurs de célébrité que par ses pâtés de truffes et de perdrix, fort appréciés des gourmets.

N° 139. — ANGOULÊME.



Echelle $\frac{1}{80.000}$.

0 1 2 Kil.

Angoulême, qui occupe à peu près le centre du département dont elle est le chef-lieu, se dresse superbement au sommet d'une colline escarpée, à la base de laquelle vient se heurter la Charente et que perce en tunnel le chemin de fer de Paris à Bordeaux. Jadis Angoulême était environnée de murailles et de tours qui lui donnaient un fier aspect, mais cette enceinte n'existe plus que par fragments, et la ville a débordé en longues rues sur les pentes les moins raides pour descendre vers les faubourgs; les remparts qui défendaient la partie de la colline s'avançant en promontoire au-dessus des plaines ont été remplacés par des promenades d'où l'on contemple le tableau si attachant que forment le quartier de la gare, avec ses locomotives toujours en mouvement, la Charente avec ses îles, ses ombrages, ses bateaux, les campagnes verdoyantes et les lignes gracieuses du lointain

horizon. Du reste la position d'Angoulême n'est pas remarquable seulement par sa beauté pittoresque, elle est aussi très-heureuse au point de vue géographique. C'est au-dessous de la ville que la Charente, grossie par les eaux de la Touvre, devient sérieusement navigable ; en outre, elle change brusquement de direction au pied du coteau, ce qui devait faire de cet endroit un point d'escale naturel ; enfin Angoulême était, avant les chemins de fer, le lieu d'étape et d'entrepôt le plus convenable entre Bordeaux et Poitiers. Les richesses du pays et l'industrie des habitants ont fait le reste.

Les monuments les plus anciens d'Angoulême datent seulement de l'époque romane, quoique la ville ait existé, sous le nom d'Encolisina, Ecolisma ou Iculisma, dès les temps gallo-romains. La cathédrale, qui date du douzième siècle, mais qui a été plusieurs fois réparée et même en partie reconstruite, est un édifice remarquable par les sculptures de sa façade romano-byzantine, la plus belle de France et le modèle des nombreuses façades romanes qui font de l'Angoumois une province des plus curieuses au point de vue archéologique. L'hôtel de ville d'Angoulême est une construction presque entièrement moderne, enfermant deux tours de l'ancien château : peu de cités françaises ont un palais municipal d'aussi nobles proportions : le musée et la bibliothèque occupent une partie de ce bel édifice.

Les principaux établissements industriels d'Angoulême et des environs sont des papeteries. Par l'importance de la fabrication annuelle, la Charente est inférieure au département de l'Isère ; mais elle l'emporte de beaucoup par la valeur relative du papier qu'elle expédie dans toutes les parties du monde : le dix-huitième seulement de tout le papier qui se fabrique en France sort de ses manufactures, mais cette quantité représente par sa valeur le dixième de la production totale[1]. Une autre industrie fort importante de la banlieue d'Angoulême est l'exploitation de carrières, dont la roche, très-facile à scier et d'un bel aspect, durcit rapidement à l'air et se délite peu sous l'action des intempéries. La pierre blanche d'Angoulême se transporte à de grandes distances, et même jusque dans les Pyrénées, où pourtant il ne manque pas de matériaux ; la facilité de la taille et les avantages du transport par voie ferrée ont permis à la compagnie du Midi d'expédier pour ses stations des pierres d'Angoulême jusqu'à la base des montagnes du Bigorre[2].

L'État possède aussi aux environs d'Angoulême de vastes usines militaires, dont la plus importante est la fonderie de canons pour la marine, établie au nord-est de la ville, sur le courant de la Touvre. Cette puissante usine peut fournir chaque année des centaines de bouches à feu de tout modèle, en fer, en acier ou en bronze. C'est une des grandes curiosités des environs d'Angoulême au point de vue de l'industrie, et non loin de là se trouve une des merveilles de la nature, la triple source de la Touvre. Dans l'arrondissement d'Angoulême, les archéologues visitent les ruines si pittoresques de l'abbaye de la Couronne ; près d'Angoulême, l'église romane de Saint-Amant de Boixe, sur un coteau qui domine la vallée de la Charente, et, sur les bords de la Tardoire, la vieille ville de Montbron et celle de la Rochefoucauld, que domine le haut donjon d'un grand château, célèbre par son bel escalier sculpté et sa galerie de la Renaissance.

A l'ouest d'Angoulême la Charente, toute bordée de prairies qui occupent la vallée, tantôt large, tantôt fort rétrécie, se développe en longs méandres réguliers. Elle baigne Châteauneuf, puis Jarnac, encore partiellement entourée de ses vieux murs, et passe devant Cognac avant d'entrer dans la Saintonge. Cognac, chef-lieu d'un arrondissement, n'est qu'une ville peu considérable par le nombre des habitants, car avec la commune de Saint-Martin, qui est le faubourg de la gare, elle n'a guère que 16,000 personnes : mais il est peu de cités en France dont les négociants aient réuni plus de richesses

[1] Industrie du papier dans la Charente en 1873 : 72,850 quint. métr.; valeur 9,031,650 fr.

[2] Frossard, *Bulletin de la Société Ramond*, 1866, p. 158.

entre leurs mains; la valeur annuelle de leur commerce dépasse cent millions de francs dans certaines années; de magnifiques châteaux de plaisance s'élèvent dans les environs. Cognac est l'entrepôt général des excellentes eaux-de-vie qui se fabriquent dans les deux départements des Charentes: mais dont le phylloxera vient de réduire la quantité de moitié. La Champagne, dont les terres blanchâtres, pâteuses en temps de pluie, reposent sur une roche ou « banche » crayeuse, s'étend au sud, entre le cours de la Charente et

N° 140. — EAUX-DE-VIE DES CHARENTES.



celui de la Seugne, dans les districts de Segonzac, de Pérignac, d'Archiac; elle donne la liqueur de premier choix, celle qui se distingue entre toutes par la finesse du goût et la puissance de l'arome. Les autres terroirs de la région des eaux-de-vie, occupant toute la contrée jusqu'au delà d'Angoulême, de Saint-Jean-d'Angély, de Saintes, de Jonzac, fournissent les crus dits « des Bois », à cause des taillis et des restes de forêts épars çà et là. Du reste tous les vins que l'on « brûle » annuellement dans les Charentes en plus ou moins grande quantité, suivant la teneur des liquides en alcool et les conditions du marché, portent le nom de « cognac » et sont expédiés sous cette désignation en Angleterre,

en Allemagne, en Russie et en Amérique; on utilise aussi une grande quantité des eaux-de-vie des Charentes pour la fabrication du « vin de Champagne » Le mouvement de la batellerie était naguère très-animé entre Cognac et Tonnay-Charente, port d'expédition maritime des eaux-de-vie de Cognac[1].

La capitale de la région des eaux-de-vie présente aussi quelque intérêt archéologique : on y voit une belle église romane et les restes de l'ancien château près duquel naquit François Ier. Les mégalithes sont assez nombreux dans la contrée, et sur les confins de la Charente-Inférieure, à Saint-Fort sur le Né, se trouve un dolmen de 7 mètres et demi de long sur 4 mètres de large, et qui repose sur huit piliers. L'arrondissement méridional, qui a pour chef-lieu Barbezieux, possède aussi quelques monuments intéressants. Les plus remarquables sont le château de Chalais, celui de Montmoreau, et les divers édifices d'Aubeterre, églises et château, groupés sur une colline, d'où l'on voit la Dronne serpenter entre deux charmants rivages[2]. Près de Montmoreau, l'une des stations importantes du chemin de fer de Bordeaux à Paris, un petit village de potiers, Saint-Eutrope, est fort curieux au point de vue linguistique : c'est un îlot de dialecte limousin au milieu d'une population de langue d'oïl[3].

Le département de la Charente-Inférieure est composé de l'ancienne province de Saintonge presque tout entière, d'une faible partie du Poitou et de l'Aunis. Il occupe, entre l'estuaire de la Gironde et le golfe du Poitou, un espace de forme bizarre, qui n'a pas moins de 160 kilomètres de longueur du sud-est au nord-ouest, sans même tenir compte de l'île de Ré, qui s'avance au loin dans l'Océan. Les régions naturelles du département sont bien distinctes : le Bocage est le pays de coteaux et de vallons qui s'étend de la frontière des départements voisins jusque dans le voisinage de la mer; au bord de la Gironde et sur le littoral marin, de vastes espaces, qui jadis étaient des terres inondées, gardent encore le nom de marais, quoiqu'une partie considérable de ces étendues basses soit déjà changée en prairies et en campagnes cultivées; enfin les deux îles d'Oleron et de Ré forment chacune un petit monde à part. La Charente-Inférieure est un des pays agricoles les plus riches de la France; à cet égard il occupe même le premier rang parmi les départements situés au sud de la Loire; il l'emporte sur la Gironde. Il produit des céréales en abondance; ses légumes et ses fruits son excellents, pour l'étendue et le rendement des vignobles, il a même dépassé en 1878 l'Hérault, dévasté par le phylloxera; son fleuve et ses baies lui donnent des poissons et des coquillages; ses marais lui fournissent le sel : ses marais « gâts » et ses prairies nourrissent beaucoup de bestiaux. Peu de contrées au monde pourraient mieux se suffire à elles-mêmes si elles se trouvaient tout à

[1] Production des vins dans les Charentes :

	1870.	1874.	1878.
Charente.	3,415,000 hect.	4,521,000 hect.	2,054,510 hect.
Charente-Inférieure .	4,600,450 »	7,277,150 »	4,651,751 »

Mouvement de la batellerie de Cognac à Tonnay-Charente, en 1872 . 77,000 tonnes.

[2] Communes urbaines les plus importantes de la Charente en 1876 :

Angoulême.	30,500 hab.	Châteauneuf-sur-Charente. . .	3,775 hab
Cognac (sans Saint-Martin). . .	14,700 »	Ruffec.	3,400 »
Jarnac.	5,000 »	Montbron	3,250 »
Barbezieux.	4,000 »	Confolens	2,850 »

[3] Boucherie, cité par H. Gaidoz, *Revue politique et littéraire*, 1876.

coup séparées du reste de la terre[1]. La Charente-Inférieure possède même quelque industrie manufacturière, mais elle ne l'emporte dans aucune spécialité de fabrication ; enfin, quoiqu'elle ait plusieurs ports, de la Gironde au golfe d'Aiguillon, elle n'a point de centre commercial qui puisse, même de loin, se comparer à Bordeaux, le grand marché maritime du Sud-Ouest. La population spécifique de la Charente-Inférieure est à peu près égale à celle du reste de la France. Elle est restée stationnaire dans ces dernières années[2].

La partie méridionale du département, qui s'avance en forme de péninsule très-allongée vers le sud-ouest, jusqu'à la rivière de la Dronne, constitue l'arrondissement de Jonzac : c'est la région la moins riche de la Charente-Inférieure ; ses collines boisées de pins continuent à l'ouest la Double du Périgord, et de véritables landes, qui d'ailleurs disparaissent rapidement devant les vignes et les céréales, occupent une partie du territoire : naguère le pays était à demi sauvage, les tombelles et les mégalithes qui s'y voient en assez grand nombre s'harmonisaient avec l'aspect sombre du paysage. Jonzac, que traverse maintenant le chemin de fer de Bordeaux à Nantes, est l'une des plus petites villes du département, mais elle a de l'importance comme marché de vin et d'eau-de-vie.

Saintes est bâtie à une petite distance en aval des Gonds, c'est-à-dire du confluent de la Charente et des bras de la Seugne ; l'antique ville des Santones, capitale de la province de Saintonge, et de nos jours encore chef-lieu judiciaire du département, a gardé quelques restes romains qui témoignent de son ancienne splendeur. Un arc de triomphe, qui porte des inscriptions mutilées en l'honneur de Germanicus, de Tibère et de Drusus, s'élève au bord de la rivière, mais non à l'endroit qu'il occupait et non tel qu'il était jadis. Le pont de pierre à piles romaines au centre duquel il élevait sa masse pittoresque ayant été détruit, sans nul avantage pour la navigation, pour être remplacé par un pont suspendu, il a fallu démolir l'arc de triomphe pour le rebâtir sur un autre emplacement, mais on a dû retailler la plupart des pierres pour leur donner l'aplomb nécessaire : l'édifice ressemble maintenant à une construction moderne placée là sans raison. L'amphithéâtre romain occupe le fond d'un vallon, ouvert au sud de la ville, au pied de la colline qui porte l'église et le faubourg de Saint-Eutrope ; l'enceinte de son ellipse, plus vaste que celle des arènes de Nîmes, avait 133 mètres de long sur 108 mètres de large ; au milieu du dix-septième siècle, une gravure la représente comme étant encore presque complète ; maintenant on n'en voit que des ruines informes sans inscriptions, sans pierres sculptées. Quant au capitole, il n'en reste que des substructions. Le musée, installé dans l'hôtel de ville, renferme un grand nombre d'objets antiques, statues, bas-reliefs, cippes, inscriptions et médailles. Les édifices religieux de Saintes ont aussi de l'intérêt : la cathédrale est remarquable par sa haute tour du quatorzième ou du quinzième siècle, par son porche ogival et les arcs-boutants de ses contre-forts. Saint-Eutrope a sous sa nef moderne une vaste église souterraine. Saintes, qui eut l'honneur de compter au nombre de ses potiers l'illustre inventeur angevin Bernard Palissy, possède encore des fabriques de poteries et de faïences communes ; elle fait aussi un commerce considérable d'eaux-de-vie.

Dans l'arrondissement de Saintes, la seule ville qui, après le chef-lieu, ait une réelle importance est Pons, qui développe ses quartiers au bord d'un plateau dominant les prairies, les bras sinueux et les îlots boisés de la Seugne : un jardin public, un château transformé en hôtel de ville, en école et en prison occupent la partie la plus escarpée de la terrasse. Pons est une gare de bifurcation ; le chemin de fer de Royan, qui s'y em-

[1] Valeur totale des cultures de la Charente-Inférieure en 1862 : 205,000,000 fr.

Superficie de la Charente-Inférieure.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,826 kilomètres carrés.	465,650 habitants.	68 habitants.

branche sur la grande ligne de la Rochelle à Bordeaux, passe, non loin de Saujon, à côté d'un monument romain fort curieux, dit la « Pire Longe », d'une hauteur de 22 mètres. On ignore la destination primitive de ce piédestal, surmonté d'un cône en maçonnerie.

En descendant la Charente au-dessous de Saintes, on dépasse Taillebourg, reconnaissable de loin aux ruines de son château fort et devenu célèbre par la victoire de saint Louis sur les Anglais; puis, au delà du château de Crazannes, dont les constructions sont de diverses époques, on arrive à Saint-Savinien, où commence déjà le cours maritime du fleuve; des bâtiments de 200 tonneaux peuvent y remonter pour prendre des chargements de vins, d'eau-de-vie ou de pierres. Les carrières souterraines de Saint-Savinien s'étendent sur plus de 2 kilomètres de longueur. La pierre crayeuse qu'on en tire est facile à tailler, durcit à l'air et convient parfaitement à tous les travaux de constructions maritimes[1].

Saint-Savinien appartient à l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély, qui occupe l'angle du département compris entre les Deux-Sèvres et la Charente. Le chef-lieu, situé dans une région agricole fort riche, est un marché d'une très-grande importance; mais la Boutonne qui l'arrose, et par laquelle il communique avec la Charente, n'est guère navigable qu'en hiver et pour de faibles gabarres, et jusqu'à nos jours Saint-Jean-d'Angély est resté en dehors du réseau des chemins de fer.

Rochefort, qui garde le cours maritime du fleuve, est la plus grande ville de la Charente-Inférieure : elle n'a rang que de chef-lieu d'arrondissement, mais c'est là que se trouve l'un des cinq ports militaires de la France. La cité, qui date de deux siècles à peine, est construite avec la plus grande régularité, comme la plupart des villes modernes. Elle n'a point de beaux édifices; du moins possède-t-elle un très-agréable et très-vaste jardin public, qui compense le manque absolu de promenades dans les terres basses des alentours et sur les bords vaseux de la Charente. Rochefort est une cité complétement militaire : environnée de remparts, elle entoure elle-même une ville fermée, celle de l'arsenal et du port de guerre : c'est là que sont les chantiers de construction navale et les curieux établissements de la marine, ateliers, magasins, forges, corderies, chaudronneries, fabriques diverses; quant au célèbre hôpital de la marine, l'un des plus vastes, des plus aérés, des mieux aménagés de la France, il est en dehors de la ville, entre des promenades et des jardins. Les navires de guerre sont à l'ancre dans le port que forme la Charente elle-même devant l'arsenal et les chantiers. Ce port militaire a de grands avantages, car le mouillage est profond, parfaitement protégé contre toute attaque d'une flotte ennemie, et la rade dans laquelle débouche la Charente, et que défendent les forts de l'île d'Aix, de l'île d'Enet, de l'île Madame, de l'écueil Boyard, est parfaitement sûre pendant les tempêtes; mais ces avantages sont achetés chèrement : le méandre que forme le fleuve en aval de Rochefort est pénible à descendre et à remonter; des bancs rendent le passage périlleux, et la barre même, à l'entrée de la Charente, est difficile à traverser. Le commerce, pour lequel on construit un troisième bassin à flot en amont de la ville, a beaucoup à souffrir en outre des réglementations que lui impose la marine à la traversée du port militaire[2]. On a souvent proposé le creusement d'un canal de navigation qui passerait au nord de Rochefort et ferait communiquer directement le port marchand de la ville, dit de la Cabane-Carrée, avec le mouillage du Vergeroux, situé en aval du grand méandre de la Charente, presque en face de l'embouchure; mais jusqu'à présent aucun travail n'a été entrepris pour libérer le commerce de ses entraves. Néanmoins la ville de Tonnay-Charente, ou plus brièvement « Charente », qui se trouve à 5 kilomètres en

[1] Manès, *Précis de la description physique de la Charente-Inférieure*.
[2] Mouvement du port de Rochefort en 1878 : 258,000 tonnes.

amont, sur la rive droite du fleuve, présente le spectacle d'une assez grande activité maritime : beaucoup de navires anglais, d'un port de plusieurs centaines de tonneaux, viennent y prendre des chargements d'eau-de-vie[1]. Tonnay-Charente et Surgères, ville située au nord-est, sur le chemin de fer de la Rochelle à Paris, sont les principaux marchés de l'arrondissement de Rochefort.

Les exigences du génie maritime ont empêché jusqu'à maintenant la construction d'un pont ordinaire ou d'un viaduc de chemin de fer rejoignant Rochefort à la rive gauche de la Charente. Le haut pont suspendu de Tonnay-Charente est la seule voie qui fasse communiquer directement l'arrondissement de Rochefort et celui de Marennes. Cette dernière ville n'est donc pas encore rattachée au réseau des chemins de fer français : pourtant elle aurait grandement besoin de ranimer son commerce, depuis la ruine presque complète de la récolte des sels, sa principale industrie. Jadis le district de Marennes était le plus important de toute la France pour cette denrée; les sauniers, associés aux propriétaires

N° 141. — ROCHEFORT ET L'EMBOUCHURE DE LA CHARENTE.



Gravé par Erhard

Échelle de 1 : 240,000

0 5 10 kil.

du sol pour un tiers de la récolte, et possesseurs temporaires des « bosses » qui s'élèvent du milieu des marais, obtenaient en moyenne plus de 100,000 tonnes de sel, et la valeur de leurs produits s'élevait parfois à 10 millions de francs. Mais il a été impossible aux Marennais, petits propriétaires non ligués entre eux, de soutenir la concurrence des salins de l'Est et du Midi, et le prix des sels a diminué des neuf dixièmes. Quelques propriétaires avisés ont transformé leurs marais salants en prairies, en viviers à poissons, en réservoirs à coquillages.

Si l'industrie des sels a diminué, en revanche l'élève des huîtres a pris une très-grande importance à cause du plus haut prix que l'on paye chaque année pour les huîtres de Marennes, les meilleures de l'Europe. L'ostréiculture proprement dite n'a point réussi dans le district; mais les éleveurs de Marennes, et plus encore ceux de la Tremblade, ville située de l'autre côté de l'estuaire de la Seudre, achètent les huîtres blanches recueil-

[1] Mouvement de la Charente, en aval de Charente, en 1874 : 376,000 tonnes.

lies sur les bancs voisins, en Bretagne, en Vendée, surtout dans le bassin d'Arcachon, en Portugal même, et les déposent dans les « claires » ou fosses creusées à cet effet et visitées par le flot de marée seulement de quatre à six jours par mois : on en compte environ 5,000. C'est là que les huîtres engraissent et qu'elles prennent, au mois de septembre, cette couleur verte qui les distingue et que les gourmets apprécient[1]. La vente des huîtres et du poisson est le principal revenu de Marennes, mais le commerce maritime de la ville, d'ailleurs éloignée de la mer, est presque nul ; il a certainement diminué depuis l'époque où la tour de l'église, haute de 78 mètres, servait de phare aux navires, et depuis les temps plus anciens encore, où les Rôles d'Oleron, signés par Éléonore de Guyenne, étaient acceptés comme les lois maritimes des navigateurs de l'Occident. Néanmoins, Marennes a de l'importance comme ville de passage pour le trafic d'Oleron, cette île industrieuse dont trois communes, le Château, Saint-Pierre, Saint-Georges, sont de véritables villes, rapidement enrichies par la culture des vignobles, qui ne gèlent jamais et que le terrain sableux, facile à tasser, a longtemps défendus contre le phylloxera. On a calculé que dans l'espace de quarante années, de 1836 à 1879, la valeur de la propriété s'est accrue de 21 millions de francs à 77 millions, presque du quadruple[2]. Des ingénieurs ont proposé de rétablir l'ancienne communication entre Oleron et la terre ferme, soit par un pont-viaduc, soit par un tunnel de plus de 2,700 mètres, creusé au-dessous du détroit.

La Tremblade a des bains de mer sur la plage voisine ; mais dans l'arrondissement, la seule ville de plaisir et de bains où se porte la foule pendant la saison d'été est située, non sur la grande mer, mais à l'endroit où se termine l'estuaire de la Gironde : c'est Royan, rattachée maintenant au réseau des chemins de fer. Royan, que visitent au moins 50,000 baigneurs chaque année, est plutôt une dépendance de Bordeaux que de la Charente-Inférieure. Ce sont les Bordelais qui s'y rendent en plus grand nombre ; ses pilotes, qui vont chercher les navires au delà des passes de la Gironde, travaillent pour le commerce de Bordeaux, et si Royan demande qu'on change son anse vaseuse en un véritable port, c'est afin qu'il puisse servir d'avant-bassin à la métropole de l'Aquitaine. Dans ces dernières années, Royan s'est rapidement agrandie.

Le port le plus commerçant de la Charente-Inférieure, et en même temps le chef-lieu du département, est la Rochelle, ainsi nommée d'un petit rocher, en latin Rupella, sur lequel ses premières maisons furent bâties au moyen âge. Au quatorzième, au quinzième, au seizième siècle, cette ville, constituée en commune presque indépendante, était une des grandes cités maritimes de la France : c'est de la Rochelle que partit Jean de Béthencourt, en 1402, pour aller conquérir les Canaries, et les marins rochelais furent des premiers à profiter de la découverte du Nouveau-Monde. Les Rochelais disposaient de richesses considérables lorsque, devenus protestants en grande majorité, ils osèrent soutenir, au lendemain même de la Saint-Barthélemy, un siége de plus de six mois contre toute l'armée royale et la forcèrent à se retirer après une perte de 20,000 hommes. Cinquante-cinq années plus tard, Richelieu vint à son tour assiéger la ville et l'enferma complétement, par terre au moyen de fossés et de forts, par mer au moyen d'une digue dont les restes se voient encore à marée basse. Ainsi bloquée, la ville héroïque résista pourtant, jusqu'au jour où il ne lui resta plus que 156 hommes valides ; les cinq sixièmes des habitants étaient morts de faim. La Rochelle ne s'est point encore complétement relevée de ce désastre, quoique jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes elle ait fait encore un grand commerce avec le Canada, dont les habitants français descendent en partie

[1] Production moyenne des claires de Marennes et de la Tremblade : 30,000,000 huîtres ; valeur approximative : 2,100,000 francs ; Letélié, *Notes manuscrites*.

[2] Ducos de la Haille, *Ce qu'était l'île d'Oleron, ce qu'elle est aujourd'hui.*



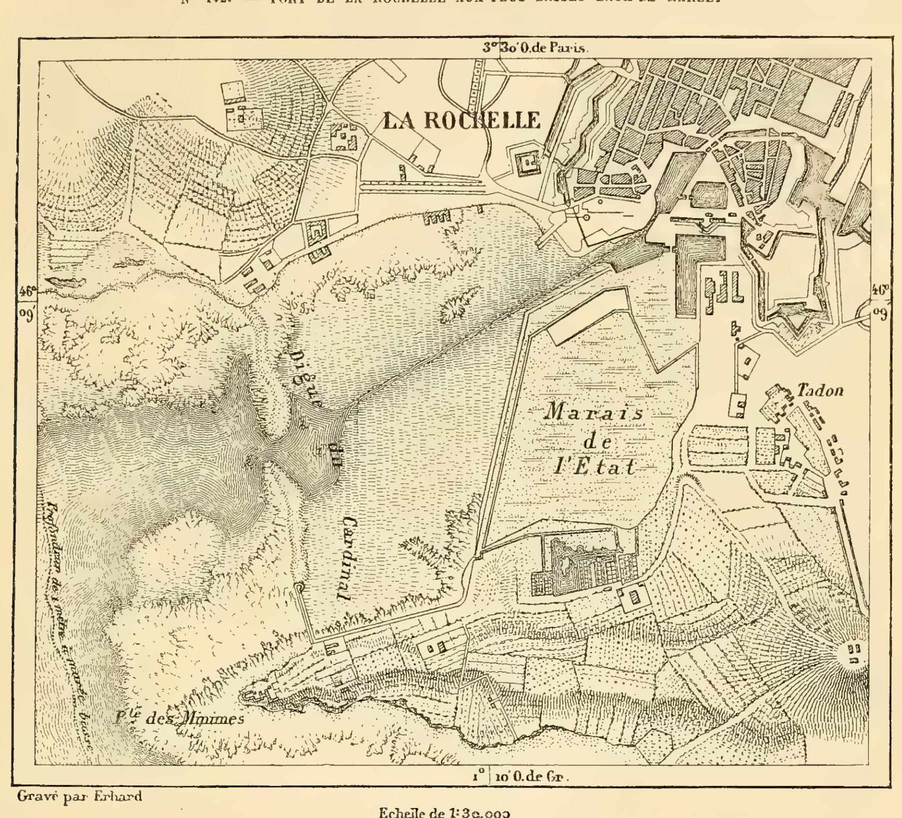
VUE GÉNÉRALE DE LA ROCHELLE

Dessin de D. Lancelot, d'après nature.

des émigrés de l'Aunis et de la Saintonge. De même que Montauban, qui lui ressemble tant par son histoire, la Rochelle est une ville où les arts sont fort en honneur. On dit que ses habitants, bien différents à cet égard de la plupart des citoyens des villes de province, se distinguent par un grand esprit de solidarité.

La Rochelle, malgré les siéges qu'elle a subis, a gardé en partie sa physionomie d'autrefois : plusieurs rues ont encore leurs « porches », c'est-à-dire des galeries latérales à arcades ; l'hôtel de ville, habilement restauré, a toujours son aspect de forteresse et dans l'intérieur de fort jolis détails de la Renaissance ; de belles maisons sculptées, de diffé-

N° 142. — PORT DE LA ROCHELLE AUX PLUS BASSES EAUX DE MARÉE.



rentes époques, ornent diverses rues; enfin quatre grandes tours s'élèvent dans le voisinage du port : l'une d'elles, celle de la Lanterne, portait jadis le « gros cierge ou massif flambeau » qui guidait les navires pendant les tempêtes ; deux autres tours, dressées à droite et à gauche de l'entrée du port d'échouage, soutenaient la chaîne qui barrait le passage aux vaisseaux. L'architecte Lisch croit que les deux tours étaient les piliers d'un énorme portail de cent mètres de largeur au-dessous duquel passaient les embarcations. Les boiseries des maisons de la Rochelle ont à subir les attaques des termites, insectes rongeurs, immigrés des régions tropicales.

Gênés par une enceinte de fortifications inutiles, les Rochelais n'ont de libre issue que vers la rade, bordée d'établissements de bains sur son rivage septentrional. Leur commerce s'est beaucoup accru depuis la construction des deux chemins de fer de Paris et de

Bordeaux et le creusement du bassin à flot ; l'île de Ré leur envoie ses denrées ; les ports de la Bretagne leur expédient des cargaisons de sardines ; les embarcations de Dieppe et de Fécamp viennent pêcher le poisson frais dans leurs eaux ; l'Angleterre leur donne ses houilles et l'Espagne son minerai de fer. On s'occupe maintenant de creuser à la Rochelle un nouveau bassin à flot, accessible aux grands bateaux à vapeur transatlantiques[1]. C'est dans les environs de la Rochelle, sur les vases d'Esnandes et de tout le golfe d'Aiguillon, que l'élève des moules a pris son plus grand développement, la marine ayant mis l'inter-

N° 143. — BOUCHOTS D'AIGUILLON.



dit sur d'autres plages non moins favorablement placées pour l'élève des coquillages. Les « bouchots », ou rangées de palissades sur lesquelles les moules croissent en grappes, occupent un espace de 40 kilomètres carrés et leur longueur développée est de 150 kilomètres[2]. Ils sont disposés en forme de triangles, et l'entrée, qu'il est facile de fermer au moyen de filets, est ménagée à la pointe même de cet espace, de manière à recevoir aussi

[1] Mouvement du port de la Rochelle en 1855 : 61,200 tonnes ; en 1875 : 320,000 tonnes.
(Marchegay, *Notes manuscrites.*)

[2] Production des bouchots en 1860 : 37,000,000 kilogr. de moules ; valeur, 1,200,000 francs.

des poissons. Le pêcheur parcourt cette région vaseuse au moyen d'un acon ou « pousse-pied », bachot sur lequel il s'appuie par un genou, tandis que l'autre jambe, plongée dans la boue, sert à la fois de gaffe et de gouvernail : ce bizarre esquif a été inventé en 1246 par un Irlandais naufragé du nom de Walton[1].

Marans, dont le nom, peu différent de celui de Marennes, indique également la position dans une contrée de marais, et qui se trouvait encore dans une île au quatorzième siècle[2], est le chef-lieu de toute la région coupée de canaux qui borde la basse Sèvre et son affluent la Vendée. Cette ville, d'ailleurs peu agréable comme lieu d'habitation, est fort bien située pour le commerce, sur les limites de l'Aunis, de la Vendée et du Poitou, et précisément en face de la partie de l'Océan qui pénètre le plus avant dans l'intérieur des terres : un canal navigable pour les navires de plus de 200 tonneaux la met en communication avec ce golfe. Marans fait un très-grand commerce de céréales : c'est l'un des marchés régulateurs pour le prix des grains.

Trois autres communes populeuses de l'arrondissement de la Rochelle, Saint-Martin, Ars et la Flotte, sont dans l'île de Ré, petite terre qui n'a pas même 74 kilomètres carrés. Elle est presque absolument nue, dépouillée de grands arbres, mais il n'en fut pas toujours ainsi. On a trouvé dans le sol des restes de forêts, et les noms de plusieurs hameaux témoignent de l'existence d'anciens bois ; enfin maint document notarié rappelle les ombrages qui jusqu'à la fin du siècle dernier entouraient encore plusieurs maisons de campagne. Avant l'extrême division du sol, les résidences seigneuriales avaient chacune leur bosquet, symbole de richesse et d'indifférence au gain ; de nos jours, la terre a pris trop de valeur pour que le paysan ne l'utilise pas aux petites cultures. C'est que Ré est une île de travailleurs. Quatre fois plus peuplée que le reste de la France en proportion de son étendue, elle maintient tous ses habitants dans une certaine aisance, non par les bénéfices du commerce ou de l'industrie, mais par l'exploitation directe des eaux marines, des marais et d'un sol qui pourtant semblait se prêter de très-mauvaise grâce à l'agriculture. La mer donne le poisson, les huîtres[3], des coquillages en abondance, les marais salants fournissent un sel très-recherché par les pêcheurs d'Islande et de Terre-Neuve ; la terre produit de l'orge, des fruits excellents, des primeurs et surtout du vin en grande abondance. Mais ce vin, de même que celui d'Oleron, garde toujours quelque chose de l'odeur du « sart », ou goëmon que les vignerons emploient comme engrais[4].

La partie orientale de l'ancienne province de Poitou, unie à quelques districts du Berry, ainsi qu'à un fragment de la Touraine, constitue le département de la Vienne, qui appartient en effet presque entièrement au bassin de cette rivière ; cependant la Charente traverse le département à son extrémité méridionale, et la Dive du Nord,

[1] De Quatrefages, *Souvenirs d'un naturaliste.*

[2] Louis Delavaud, *les Côtes de la Charente-Inférieure.*

[3] Industrie de l'ostréiculture dans l'île de Ré en 1875 : 3,000 parcs, 55,000,000 d'huîtres.

[4] Communes les plus importantes de la Charente-Inférieure en 1876 :

Rochefort	27,000	hab.	Marennes	4,550	hab.
La Rochelle	19,600	»	Marans	4,525	»
Saintes	13,725	»	Surgères	3,850	»
Saint-Jean-d'Angély	7,150	»	Tonnay-Charente	3,750	»
Saint-George-d'Oleron	5,200	»	Saint-Savinien	3,550	»
Royan	5,150	»	Jonzac	3,500	»
Saint-Pierre-d'Oleron	4,950	»	Saujon	3,050	»
Pons	4,900	»	Le Château d'Oleron	2,850	»

sous-affluent de la Loire par le Thouet, arrose une partie de l'arrondissement de Loudun. La Vienne n'est pas une des riches contrées de la France : même comme département agricole elle n'est pas dans les premiers rangs, et, si ce n'est à Châtellerault, l'industrie proprement dite y est peu active. La population de la Vienne est d'un tiers environ moins dense que celle du reste de la France, et le niveau de l'instruction y est moins élevé[1].

La seule ville du département située sur les bords de la Charente est la petite ville de Civray, chef-lieu d'arrondissement et marché agricole assez important, à l'endroit où la rivière décrit la courbe la plus septentrionale de son grand méandre. Le territoire de Civray est un des plus riches du Poitou en restes des âges paléolithiques et néolithiques. Grottes contenant des objets de l'industrie humaine, tombelles, dolmens, pierres alignées, murs de fortifications de même que substructions gallo-romaines, se rencontrent en maints endroits de l'arrondissement, surtout dans le voisinage de Charroux, bourg abbatial qui fut très-puissant au moyen âge et que les pèlerins fréquentent encore en grand nombre.

Montmorillon, chef-lieu de l'arrondissement le plus rapproché du Limousin, est une ville plus populeuse que Civray. Située sur les deux rives de la Gartempe, qui va rejoindre la Creuse, tributaire de la Vienne, elle groupait jadis ses maisons autour d'un château fort dont il ne reste qu'une église se dressant pittoresquement sur un roc. Montmorillon a des fabriques d'instruments agricoles et ses bancs de calcaire alimentent un grand nombre de fours à chaux.

Chauvigny, bâtie au bord de la Vienne, sur la route de Montmorillon à Châtellerault, possède aussi de très-importantes carrières de pierres à bâtir. La plupart des bourgades de cette contrée, notamment Chauvigny et Saint-Savin-sur-Gartempe, ont des églises remarquables, soit par leurs sculptures, soit par leurs anciennes fresques ou d'autres détails d'ornementation. Près de l'une de ces églises, située à 2 kilomètres au sud de Chauvigny, des amas de pierres épars sur les coteaux semblent indiquer d'anciens remparts, et sur le versant d'une vallée voisine s'ouvre la caverne de Jioux (Jovis?), l'une des grottes fortifiées que les hommes des âges néolithiques avaient le mieux aménagées en ville souterraine.

Poitiers, l'ancienne capitale du Poitou, qui garde encore le nom de la peuplade des Pictones, est devenue chef-lieu du département de la Vienne. Cette ville historique n'est pas située dans la vallée maîtresse de la contrée ; le Clain, dont les eaux profondes contournent le plateau sur lequel s'élève Poitiers, n'est qu'un affluent de la Vienne, mais cet affluent coïncide précisément par la direction de sa vallée avec la route de Tours à Bordeaux, c'est-à-dire avec la grande voie de l'ouest de la France, et sur cette route Poitiers et Angoulême, divisant le chemin en trois parties à peu près égales, sont des étapes dont la position était fixée d'avance. Dans les environs, on le sait, les grands conflits des armées ont été fréquents ; cependant les deux batailles dites de Poitiers ont été livrées à une certaine distance de la ville. C'est entre Poitiers et Tours, peut-être à Sainte-Maure, que les Francs de Charles Martel écrasèrent l'armée d'Abd-el-Rhaman en 732 ; et la ferme de la Cardinerie, jadis de Maupertuis, à 7 kilomètres au nord de Poitiers, indique l'endroit où le roi Jean fut fait prisonnier en 1356 par le Prince Noir.

Vue de la gare, établie dans le riant vallon de la Boivre, la ville se présente superbement avec ses escaliers, ses grandes constructions d'aspect monumental et quelques tours de son ancienne enceinte. La vue n'est pas moins belle de la promenade de Blossac, qui occupe une partie du plateau sur lequel est bâtie la ville et que le chemin de fer de Paris à Bordeaux traverse en souterrain ; mais l'intérieur de Poitiers, avec ses rues étroites, sinueuses, inégales, ne répond point à la beauté du dehors. Toutefois quelques édifices anciens

[1]

Superficie de la Vienne.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,970 kilomètres carrés.	330,900 habitants.	47 habitants.

sont des plus remarquables : telle est l'église de Notre-Dame-la-Grande, dont la façade romano-byzantine, unique en France, est couverte de sculptures représentant du sommet à la base l'histoire biblique de l'homme ; Saint-Jean, baptistère primitif, nouvellement restauré, est l'une des plus anciennes églises de France : on l'appelle le « Temple ». Une autre église, Sainte-Radegonde, conserve encore le « Pas de Dieu » incrusté dans la pierre. Poitiers est une des villes de France où les églises et les couvents sont relativement le plus nombreux : les édifices appartenant aux diverses communautés religieuses occupent à eux seuls tout un quartier. Quoique siége de facultés de droit, des lettres et des sciences, et d'une école de médecine, Poitiers est cependant sans grande activité intellectuelle, et l'industrie, qui devrait être attirée pourtant vers le point de convergence de cinq voies ferrées, y est presque nulle. Neuville, bourgade située à 11 kilomètres au nord-ouest, sur le chemin de fer de Loudun, est le centre industriel le plus important de la contrée.

En dehors de Poitiers, les curiosités archéologiques sont nombreuses. Aux portes mêmes de la ville, sur la pente du coteau qui domine la rive droite du Clain, on peut voir le dolmen de Pierre-Levée, portant une inscription gauloise de trois lignes ; c'est le monument de ce genre le plus intéressant que possède le Poitou, où, d'après l'énumération de M. de Mortillet, il ne s'en trouve pas moins de 77. Non loin de Vivonne, bourg jadis fortifié, situé au sud de Poitiers, à la jonction de la Vonne et du Clain, on compte sur le plateau de Thorus, à Château-Larcher, plus de 30 tombelles, dont plusieurs accompagnées de dolmens. A l'ouest de Vivonne, la pittoresque ville de Lusignan a donné son nom à la famille royale de Jérusalem et de Chypre : là s'élevait la fameuse tour de la fée Mélusine, objet de tant de légendes.

La ville de Châtellerault, la deuxième du département par la population et l'importance, est située sur la Vienne, à quelques kilomètres en aval de son confluent avec le Clain. C'est la cité manufacturière du département et l'un des centres de l'industrie française pour les couteaux ; elle possède en outre des fabriques de quincaillerie et fait un grand commerce de pierres, de denrées agricoles et de légumes. Dans le faubourg de Châteauneuf, sur la rive gauche de la Vienne, l'État a fondé sous la Restauration une manufacture d'armes à feu et d'armes blanches comprenant plusieurs usines et disposant d'une force de 200 chevaux que lui procure un barrage de la rivière : le nombre des ouvriers et la quantité des armes livrées varient dans cette manufacture suivant les exigences de l'armée.

L'arrondissement du nord-ouest a pris pour chef-lieu Loudun, ville jadis assez importante, mais qui n'a pas même regagné la moitié de la population qui se trouvait dans ses murs avant la révocation de l'édit de Nantes. Loudun et plusieurs villages de la contrée ont des restes curieux de constructions du moyen âge, églises, fortifications et châteaux ; au nord de la ville, le pays, encore boisé et d'aspect sauvage, est surtout fort riche en mégalithes de toute espèce : l'allée couverte de la Pierre-Folle, dans la cour d'une métairie, forme trois chambres ayant une longueur totale de 17 mètres, sur 4 à 6 mètres de largeur. Au sud de Loudun, sur la Dive, le bourg féodal de Moncontour rappelle une grande défaite des protestants en 1569 [1].

Une partie du Poitou, à laquelle a été réuni un district de la Saintonge et de l'Aunis,

[1] Communes urbaines les plus importantes de la Vienne en 1876 :

Poitiers	33,250 hab.	Loudun	4,500 hab.
Châtellerault	18,050 »	Neuville	3,750 »
Montmorillon	5,100 »	Civray	2,500 »

est devenu le département des Deux-Sèvres. Des deux rivières qui lui ont donné leur nom, l'une, la Sèvre Niortaise, est un affluent direct de l'Océan et va se jeter dans le golfe du Poitou, après avoir parcouru d'anciens marais partiellement mis en culture; l'autre s'écoule dans la Loire, ainsi que le Thouet, cours d'eau sinueux un peu plus abondant. Les deux régions naturelles du pays sont la montueuse Gâtine, occupant environ les deux tiers du département, au nord et au centre, et la Plaine, dont les campagnes accidentées s'inclinent de la partie méridionale des Deux-Sèvres vers le bassin de la Charente. Le sol gâtinais est assez ingrat là où le cultivateur ne l'a pas amendé au moyen de chaux, mais l'élève des bœufs de la race « parthenaise » ou vendéenne, celle des chevaux, et surtout celle des mulets, nt pris une grande importance. Les principales industries locales sont celles de la peausserie et de la fabrication des étoffes; elles ne suffisent pas toutefois à nourrir de nombreuses populations, et les Deux-Sèvres sont restées parmi les parties de la France où le nombre des habitants est relativement le moins fort. La proportion des protestants, plus élevée que dans tous les autres départements du Centre et du Nord, y est d'un neuvième environ[1].

Il n'y a point de ville populeuse dans cette région de la Plaine dont les eaux s'écoulent vers la Charente par la Boutonne, et qui constitue la plus grande partie de l'arrondissement de Melle. Le chef-lieu même est une simple bourgade, fort curieuse d'ailleurs par ses vieilles églises romanes; on y voit encore quelques débris de l'ancien hôtel des Monnaies, qui valut à Melle son nom (*Metallum*) à l'époque carlovingienne. Ce sont les paysans des environs de Melle, de Lezay et de leur voisine la Mothe-Saint-Héraye qui possèdent les plus beaux ânes étalons, connus dans le pays sous le nom de « bardoux », et qui vendent les plus belles mules aux acheteurs du Dauphiné, de la Provence et de l'Espagne. Les tombelles et les pierres sacrées sont fort nombreuses dans le district de la Mothe-Saint-Héraye; un dolmen est érigé tout près de l'endroit où la principale source de la Sèvre jaillit du lit même du ruisseau qui porte ce nom. La Mothe, qui est avec Saint-Maixent le centre principal de la population protestante dans les Deux-Sèvres, a des fabriques d'étoffes et d'importantes minoteries.

En aval de la Mothe-Saint-Héraye, la Sèvre passe au pied de la colline qui porte Saint-Maixent, ville fort déchue depuis la révocation de l'édit de Nantes, mais possédant encore des filatures de laine; l'élève des chevaux est l'une des grandes industries de la contrée. Niort, le chef-lieu du département et sa ville principale, est également situé sur la Sèvre, à laquelle elle a valu le surnom de « Niortaise ». Sa position géographique est fort avantageuse : elle se trouve sur une rivière qui commence à devenir navigable, précisément au point de contact des collines jurassiques et des terres d'alluvion, à l'extrémité de l'ancien golfe du Poitou : c'est un lieu d'échange naturel à cause des productions diverses des terrains juxtaposés. Les maisons de la ville basse sont dominées par la haute flèche ogivale de l'église de Notre-Dame et par les deux énormes masses quadrangulaires d'un donjon, restes du château fort élevé par les Anglais. Niort n'offre pas, au point de vue archéologique, le même intérêt que Poitiers, l'ancienne capitale de la province, mais elle a une activité industrielle beaucoup plus grande : elle s'occupe surtout de la préparation et de l'emploi des cuirs et des crins, de la fabrication des gants, des brosses, des cotonnades, des instruments agricoles. Ses jardins maraîchers sont renommés pour les artichauts et d'autres légumes; les champs d'oignons s'étendent à eux seuls sur une centaine d'hectares. Des allées ombreuses du jardin public, serpentant sur le versant d'une colline, au-dessus de la Sèvre et des rideaux de peupliers qui la cachent à demi, on peut con

1	Superficie des Deux-Sèvres.	Population en 1876.	Population kilométrique.
	6.000 kilomètres carrés.	336,650 habitants.	56 habitants.

templer la ville sous ses divers aspects. C'est à Niort que naquit Mme de Maintenon.

Parthenay, chef-lieu de l'un des quatre arrondissements des Deux-Sèvres, est déjà dans le bassin de la Loire, au bord du Thouet. C'est une ville assez active et s'occupant de la fabrication des étoffes communes, de même que Secondigny, Vasles, Moncoûtant et plusieurs autres bourgs de la Gâtine. Parthenay et Parthenay-le-Vieux, reste de ville situé à 2 kilomètres au sud, ont toutes les deux une remarquable église romane; Parthenay montre avec orgueil un beau pont fortifié du quinzième siècle. Dans le même arrondissement, Airvault possède un autre édifice religieux fort admiré et non loin de ce bourg, le Thouet est franchi par un très-beau pont de 11 arches en plein cintre, le plus ancien monument de ce genre qui nous reste du moyen âge[1]. C'est dans le voisinage que se trouve le fief de Voltaire, dont le nom a pris une célébrité si grande en devenant celui de l'écrivain qui régna sur le dix-huitième siècle.

La partie septentrionale du département a pour chef-lieu Bressuire, naguère bourg presque ignoré, aujourd'hui point de convergence des cinq chemins de fer de Niort, de Poitiers, de Tours, d'Angers, de la Roche-sur-Yon : c'est autour de cette ville que se livrèrent pendant la guerre de Vendée quelques-uns des combats les plus furieux; plusieurs fois prise et reprise, elle était encore une ruine au commencement du siècle. Son plus remarquable édifice est également un débris, mais l'un des plus grandioses qui se voient en France : c'est un château fort qui n'a pas moins de 48 tours et qu'environnent deux enceintes, dont l'une date du onzième siècle. Thouars, située au nord-est de Bressuire, sur une falaise que l'eau du Thouet lave à la base, possède également un château superbe, qu'une dame de la Trémoille fit bâtir au commencement du dix-septième siècle et que l'on a transformé en prison : c'est une énorme construction de 120 mètres de façade entourée de terrasses communiquant les unes avec les autres par des escaliers d'un caractère monumental : une sainte chapelle, fort élégante et plus ancienne d'un siècle que le château, s'élève tout à côté du grand édifice, au-dessus de trois autres chapelles coupées dans l'intérieur de la falaise[2].

Le département de la Vendée, ainsi nommé d'un faible affluent de la Sèvre Niortaise, est la troisième circonscription découpée dans l'ancienne province de Poitou; le nom de Lay lui conviendrait mieux, car le cours d'eau que l'on appelle ainsi traverse le territoire du département dans toute sa largeur et se rend à la mer en fleuve indépendant après avoir reçu l'écoulement d'un vaste bassin. Une partie des eaux de la contrée se dirige au nord vers la Loire. Le pays se divise naturellement, à la fois par sa constitution géologique, ses produits et son aspect extérieur, en Bocage ou région des collines granitiques, en Plaine ou zone des assises calcaires, et en Marais ou terres alluviales; deux îles de l'Atlantique appartiennent aussi à la Vendée, l'île d'Yeu et Noirmoutier : il est vrai que cette dernière doit être considérée plutôt comme un simple prolongement du littoral. Quoique présentant un développement de côtes de plus de 160 kilomètres, la Vendée a peu d'importance par son commerce maritime, et l'industrie des sauniers y est en décadence. L'agriculture et l'engraissement du bétail sont les grandes richesses du pays. La population du département n'égale pas en densité celle du reste de la France, bien

[1] Anthyme Saint-Paul, *Notes manuscrites*.

[2] Communes urbaines les plus importantes des Deux-Sèvres en 1876 :

Niort	20,900 hab.	Bressuire	3,550 hab.
Parthenay	5,100 »	Thouars	3,456 »
Saint-Maixent	4,250 »	Melle	2,500 »

qu'elle se soit accrue de 170 000 habitants depuis le commencement du siècle[1].

L'arrondissement du sud et du sud-est de la Vendée, qui comprend presque tout le Marais du Sud, une partie de la Plaine et du Bocage, a pour chef-lieu la ville de Fontenay-le-Comte, située sur la Vendée, à l'origine de la navigation. Cette ville n'a pourtant avec Marans, son port d'expédition, qu'un faible commerce fluvial, et sa population a diminué; sa principale industrie est la fabrication des chapeaux. Fontenay, ville ancienne, a des édifices du moyen âge, des maisons de la Renaissance et des collections d'objets curieux. Dans le voisinage, l'ancienne ville épiscopale de Maillezais, située sur un sol élevé qu'entouraient autrefois les eaux, les bourgs de Nieul-sur-Autise et de Vouvant ont aussi de remarquables monuments religieux, dont les fragments les plus antiques datent du onzième siècle. Le bassin houiller de Vouvant et de Faymoreau produit en moyenne chaque année 50 000 tonnes de combustible, en partie utilisées sur place dans une verrerie.

Luçon, qui appartient aussi à l'arrondissement de Fontenay, est la cité épiscopale dont le nom fut illustré par Richelieu. La haute flèche de la cathédrale, se dressant comme un obélisque au-dessus des campagnes unies du Marais, se voit de tous les côtés, à plusieurs lieues de distance. Luçon communique directement avec la mer par un canal de 3 mètres de profondeur, et fait un commerce presque triple de celui de Fontenay, en denrées agricoles, en bestiaux, en vins et en bois[2]. Luçon est le meilleur point de départ pour les naturalistes qui veulent aller visiter la butte de Saint-Michel en l'Herm et l'anse de l'Aiguillon.

La bourgade et la vieille forteresse de Pouzauges dominent du haut de leur colline, la deuxième en hauteur de la Vendée, les campagnes que parcourent les eaux du Lay et de ses affluents supérieurs. Mais aucune ville n'est située sur les bords mêmes de cette rivière, la plus rapprochée de son cours est Chantonnay, qui se trouve à 4 kilomètres au nord dans un petit bassin houiller, produisant 15 000 tonnes en moyenne.

La Roche-sur-Yon, chef-lieu de la Vendée, est, ainsi que l'indique son nom actuel, bâtie sur une colline, au-dessus de l'Yon, l'un des ruisseaux les plus abondants qui grossissent le Lay. Là se trouvait jadis un château dont les débris furent employés par les républicains, pendant la guerre de Vendée, à élever une redoute. Napoléon, en enlevant à Fontenay le rang de chef-lieu qui lui avait été donné précédemment, décréta que le siége de l'administration départementale serait transféré sur la colline de la Roche, et l'on vit s'élever en même temps église et préfecture, tribunaux et lycée, hôpital et prison. La ville, soudain sortie de terre en forme de pentagone régulier, prit alors le nom officiel de Napoléon-Vendée. La Roche-sur-Yon, malgré ses soixante-quinze années d'existence, est restée un type de régularité prétentieuse et maussade : peu à peu cependant les quatre chemins de fer qui viennent converger au pied de sa colline ne peuvent manquer de faire naître une nouvelle ville ou de transformer l'ancienne en lui donnant plus de vie et de gaieté. La Roche est la patrie du peintre Paul Baudry. La partie septentrionale de l'arrondissement est une des régions de la Vendée qui eurent le plus d'importance stratégique pendant la guerre des Blancs et des Bleus. C'est là que s'élève, entre les deux bourgs des Herbiers et de Mortagne-sur-Sèvre, la fameuse Butte aux Alouettes (231 mètres), dont les moulins à vent, par la position de leurs ailes, indiquaient aux royalistes la position relative des armées. De cet observatoire naturel on contemple un immense horizon de Luçon jusqu'à Nantes. Au nord-ouest de la Butte, sur le bord de la Sèvre Nantaise, se montrent les ruines imposantes du château de Tiffauges.

[1]

Superficie de la Vendée.	Population en 1876.	Population kilométrique.
7,703 kilomètres carrés.	411,800 habitants.	53 habitants.

[2] Mouvement du canal de Luçon en 1873 . . . . 31,700 tonnes.
» de la Vendée, en aval de Fontenay . . . . 12,000 »

La ville des Sables-d'Olonne, bien au contraire de son chef-lieu, est précisément un lieu que visitent les étrangers. Ainsi nommés de leur admirable plage en croissant qui s'étend sur une longueur de 1,500 mètres, les Sables attirent en été un grand nombre de baigneurs venus de toutes les villes de l'ouest et du centre de la France; bien peu d'endroits de la côte offrent une pente aussi douce, un sable aussi fin. Le port des Sables, qui s'ouvre par un long chenal, au nord de la plage des bains, est le plus fréquenté de la Vendée; il communique même avec Liverpool par un service régulier de bateaux à vapeur qui viennent y charger des denrées agricoles[1]; mais pour maintenir l'entrée libre aux navires et la défendre des ensablements, il faut constamment lutter contre la mer par des draguages, des écluses de chasse, des constructions hydrauliques. Les marins des Sables, célèbres par leur hardiesse, sont d'habiles pêcheurs de sardines. Ils

N° 144. — LES SABLES-D'OLONNE.



habitent pour la plupart le faubourg de la Chaume, situé à l'ouest du port et protégé des vents du large par une rangée de dunes; quelques jardins occupent les fonds toujours humides ouverts entre les monticules.

Le pays d'Olonne, qui entoure la ville et dans lequel se trouvent les villages d'Olonne, d'Isle-d'Olonne, de Château-d'Olonne, renferme quelques mégalithes, dolmens et menhirs; mais c'est beaucoup plus à l'ouest, au delà de Talmont, remarquable par les ruines pittoresques de son château, que se trouve la plus belle pierre tombale du pays vendéen : c'est le dolmen de la Frébouchère, près d'Avrillé. La dalle de granit que supportent les deux rangées de pierre levées a plus de 8 mètres et demi de longueur sur plus de 5 mètres de largeur et 60 centimètres d'épaisseur : le poids en est évalué à plus de 60 tonnes, et pourtant les architectes de ces âges lointains ont dû l'apporter d'une grande distance, car le sol sur lequel le monument repose est de formation calcaire.

[1] Mouvement annuel de la navigation aux Sables-d'Olonne : 30,000 tonnes

Au nord des Sables-d'Olonne, le premier bourg maritime que l'on rencontre est celui de Saint-Gilles-sur-Vie, lieu d'embarquement pour les voyageurs qui se rendent à l'île d'Yeu, dont la pointe orientale est à 28 kilomètres de distance. Plusieurs communes populeuses, Saint-Jean-de-Mont, Challans, la Garnache, Beauvoir-sur-Mer, Bouin, se succèdent dans la partie septentrionale de l'arrondissement, mais ce ne sont point des villes; elles se composent d'une agglomération centrale et de hameaux épars. La seule ville de cette région est Noirmoutier, située près d'une anse de l'île où se trouvait l'ancienne abbaye d'Er. Par son port de l'Atelier, où mouillent des navires de 200 tonneaux, Noirmoutier fait un commerce assez actif de denrées locales, car les habitants de l'île ne sont pas moins industrieux que les insulaires d'Oleron et de Ré, et s'occupent avec zèle de la culture de leurs champs et de leurs jardins, de la récolte du sel, de l'élève des poissons et des huîtres[1].

[1] Communes urbaines les plus importantes de la Vendée en 1872 :

La Roche-sur-Yon	9,750 hab.	Luçon.	6,250 hab.
Les Sables d'Olonne.	9,550 »	Noirmoutier.	5,800 »
Fontenay-le-Comte.	8,450 »	Challans.	4,800 »

Saint-Jean-de-Monts. . . . . . 4,000 hab.

CHAPITRE VII

LE BASSIN DE LA LOIRE

I

Considérée dans son ensemble, la très-grande région arrosée par la Loire et ses affluents n'a pas un caractère d'unité géographique. Elle appartient à trois zones bien distinctes, non-seulement par la formation des terrains, mais aussi par l'aspect général de la nature et par les événements qui s'y sont accomplis. La partie supérieure du fleuve jusqu'au « bec » d'Allier est enfermée entre les roches du Plateau Central; le cours inférieur traverse les granits du Poitou et de la Bretagne, jadis unis en une seule masse insulaire; enfin le cours moyen de la Loire décrit sa grande courbe à travers les sables, les argiles, les marnes de l'ancienne mer tertiaire du bassin de Paris.

Le fleuve lui-même, quoique se développant en un cours de plus de 1,000 kilomètres de longueur et comprenant dans son bassin plus du cinquième de la superficie de la France, n'est pas un agent vital assez puissant pour avoir uni en un seul tout ces régions naturelles distinctes. D'abord il est trop inégal dans son régime pour avoir jamais eu comme voie commerciale une importance proportionnelle à la longueur de son cours : alternativement trop pauvre et trop riche en eau, il arrête la navigation ou la met en péril par ses bancs de sable ou par ses courants d'inondation; le mouvement des échanges de ville riveraine à ville riveraine ne s'y opère avec facilité que pendant une période incertaine de l'année. Ensuite la Loire a le désavantage de ne coïncider avec aucune des grandes voies historiques de l'Europe : par la région de ses sources, elle est engagée dans le vaste massif du Plateau Central, qui est en France l'obstacle principal aux libres communications, et par son estuaire elle débouche dans une partie de

l'Océan qui n'a pour le commerce ni les priviléges des golfes profondément enfoncés dans les terres, ni ceux des mers qui baignent les péninsules avancées. D'Orléans à Tours seulement la vallée de la Loire est empruntée par la voie du nord de l'Europe en Espagne ; mais ce fait même prouve que la Loire, considérée comme chemin des nations, tire précisément sa principale importance de ses rapports géographiques avec les autres bassins. Le sommet de la courbe élégante qu'elle décrit vers le nord dans la direction de Paris devait être nécessairement un point de bifurcation de deux chemins naturels, l'un se dirigeant au sud-ouest par la Touraine et les vallées de la Vienne et de la Charente, l'autre, de valeur historique beaucoup moindre, remontant le fleuve au sud-est vers la Bourgogne.

Le grand rôle des contrées de la Loire moyenne dans l'histoire spéciale de la France est d'avoir, plus que toute autre province, contribué à la naissance et au développement de la nation. Bien protégée du côté du sud par la masse du Plateau Central, aux populations clair-semées, garantie également à l'est par les monts du Morvan, et à l'ouest par les granits du Poitou et de la Bretagne, cette région ne pouvait être facilement envahie que par le nord, et dans cette direction elle se trouvait couverte par toute la largeur du bassin de la Seine. Leur position géographique même forçait la Lorraine et la Champagne, la Picardie et l'Ile de France à se dévouer pour la Touraine et les provinces voisines. C'est au sud de la grande courbe de la Loire que la nation, moins troublée par les guerres extérieures, a pu se constituer le plus solidement et qu'elle a le mieux trouvé sa langue et son génie. Quoique pendant une grande partie du moyen âge la « langue d'oc » se soit parlée sur les plateaux du voisinage immédiat, et que du côté de l'ouest les dialectes celtiques se maintiennent en Bretagne, l'idiome du paysan tourangeau est la vraie « langue d'oui » dans toute sa richesse et sa pureté ; c'est en Touraine aussi que sont nés plusieurs de ceux qui l'ont le mieux parlée, et notamment Rabelais, celui qui en a le mieux compris la puissance et l'ampleur. Si l'on veut chercher la moyenne, le vrai centre d'équilibre de la nation, des Alpes à la Bretagne et des Pyrénées à l'Ardenne, ce n'est point à Paris, c'est aux bords de la Loire qu'il faut aller : là se trouvent fondus dans un harmonieux ensemble de bon sens et de gaieté, d'esprit et de sérieux, les contrastes si violents qu'offriraient le Breton à côté du Provençal, le Béarnais à côté du Lorrain.

Cette France par excellence des bords de la Loire a contribué pour une très-forte part à l'œuvre de francisation des provinces voisines. C'est par les vallées de la haute Loire, de l'Allier, du Cher, de la Creuse, de l'Indre et de-

la Vienne que tout le Plateau Central a été graduellement conquis aux mœurs, à la langue, aux idées et à la civilisation matérielle de la France du Nord; c'est par la basse Loire que les formations granitiques du Poitou maritime ont été rattachées aux plaines basses et que la péninsule de Bretagne a cessé d'être une terre étrangère.

Longtemps aussi les paysages de la Touraine furent considérés comme l'idéal de la nature française. La fréquence des voyages, la contemplation des grandes Alpes, des Pyrénées et de la mer, les changements que l'éducation du siècle a apportés dans notre appréciation du monde extérieur ont amoindri l'admiration que l'on éprouvait autrefois pour le « jardin de la France », et maintenant, par esprit de révolte, des voyageurs sont tentés de refuser toute beauté à la vallée de la Loire. « La belle Touraine n'existe pas, » disait Stendhal, en se rappelant les paysages et les purs horizons de l'Italie. Mais en nous reportant au temps de nos ancêtres, qui aimaient surtout les paysages d'un aspect tranquille, d'un mouvement modéré, et que rebutaient d'ailleurs les pays de montagnes, sans routes et sans auberges, est-il en effet une nature plus charmante que certaines parties de la gracieuse Touraine? Des coteaux verdoyants limitent l'horizon, un ruisseau serpente sous le branchage des aunes et des trembles, des bouquets d'arbres se montrent entre les prairies et les champs de blé, un château dresse les pointes de ses tours au milieu de la verdure, et dans le lointain on voit briller la nappe argentée du grand fleuve, entre des îlots ombragés de saulaies ou « luisettes » et des bancs de sable qui de jour en jour changent d'aspect, suivant la crue ou la décrue des eaux. Est-il un site qui réponde mieux à l'idée que les artistes se faisaient autrefois de la « belle nature » et qui la résume en plus aimables traits? Torquato Tasso, qui connaissait la vallée de la Loire, la décrit en un vers harmonieux :

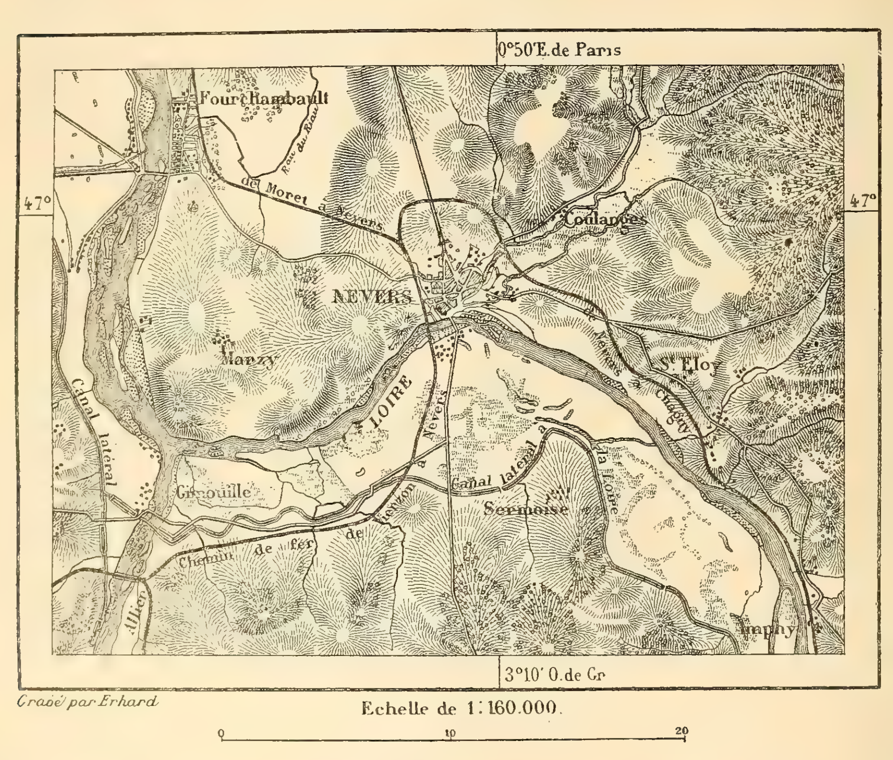
« La terra molle e lieta e dilettosa. »
(*La Gerusalemme liberata*, c. I, v. 62.)

II

La Loire prend ses allures de fleuve à son confluent avec l'Allier, immédiatement après que les deux rivières jumelles ont laissé derrière elles les roches du Plateau Central. Nées toutes les deux à une faible distance du versant méridional des Cévennes et coulant d'abord vers le sud, comme si elles devaient aller se perdre dans le Rhône, la Loire et l'Allier, que séparent les monts volcaniques du Velay, se recourbent également au nord et

développent dans cette direction leurs longs méandres vaguement parallèles. Le premier cours d'eau, sorti des gorges supérieures, arrose successivement les deux plaines, autrefois lacustres, du Forez et de Roanne. Le second, que resserrent aussi à son origine les parois de nombreux défilés, parcourt la fameuse Limagne, puis serpente entre ses rives basses, bordées de saules et de peupliers, jusqu'au bec où il se réunit avec la Loire, en aval de Nevers. En temps ordinaire, la Loire est la rivière prépondérante par le volume moyen de ses eaux[1]. Elle reçoit dans son bassin supérieur


N° 145. — BEC D'ALLIER.



une quantité annuelle d'eau de pluie un peu plus considérable, à cause de la plus grande altitude des monts qui la bornent à l'est ; en outre, elle emporte le surplus d'humidité d'une superficie plus étendue ; mais

[1]

	Loire supérieure.	Allier.
Altitude de la source.	1,562m	1,425m
» de l'endroit où elle devient flottable.	(Retournac) 505m	(Chanteuges) 552m
Longueur de cours (non compris les petits méandres).	430 kilom.	410 kilom.
Pente moyenne par kilomètre.	1m,053	1m,840
Superficie du bassin.	17,530 kil. car.	14,000 kil. car.
Débit moyen au confluent.	180mc par seconde.	120mc par seconde.
Pluie moyenne tombée.	0m,65	0m,55
Proportion d'écoulement.	0m,32	0m,27

c'est l'Allier qui impose sa direction aux eaux réunies. S'il n'a point donné son nom au cours inférieur du fleuve, la cause en est sans doute, comme dans la plupart des cas de ce genre, aux anciennes migrations des peuples. La haute vallée de la Loire était en effet un chemin plus facile et plus direct que la vallée de l'Allier pour ceux de nos ancêtres qui voyageaient des bords de la Méditerranée provençale aux plaines de la Gaule du Nord et aux rivages de la Manche.

Après la jonction, le fleuve de Loire continue de suivre la direction moyenne du nord et du nord-ouest, parallèlement aux cours d'eau qui descendent des montagnes du Morvan pour alimenter l'Yonne et la Seine : conformément à l'impulsion qu'il reçoit du mouvement de la Terre, il ronge surtout ses rives de droite, qui sont presque partout plus élevées, tandis que les basses campagnes, nivelées jadis par les eaux, s'étendent sur la rive gauche. En maintenant son cours vers le même point de l'horizon, la Loire deviendrait, de même que l'Yonne, un affluent de la Seine ; d'ailleurs le seuil qui sépare les deux fleuves est assez peu élevé pour que l'on ait pu agiter la question d'alimenter directement Paris par un canal emprunté à la Loire. Cette faible hauteur des terres entre les deux bassins a même permis de creuser dès le commencement du dix-septième siècle un canal de jonction qui s'élève d'écluse en écluse jusqu'à 38 mètres au-dessus de la Loire, puis redescend vers le Loing, tributaire de la Seine, par une pente de 78 mètres. Ce canal, dit de Briare, du nom de la ville près de laquelle il s'unit à la Loire, est la première voie d'eau à double pente qui ait été creusée en Europe depuis le temps des Romains. Les grands hydrauliciens d'Italie n'avaient encore su faire que des rivières artificielles, comme le fameux *Naviglio* de Milan, et des canaux à simple pente, étagés par des écluses de retenue. Le canal d'Orléans, qui réunit aussi les deux bassins de Loire et de Seine, entre Orléans et Montargis, traverse le faîte de partage à une altitude encore moins considérable que celle du canal de Briare : il monte à 29 mètres seulement au-dessus de la Loire.

Du bec d'Allier au confluent du Cher, la Loire, qui décrit la grande courbe demi-circulaire dont Orléans occupe le sommet, ne reçoit point de rivière abondante. Celle du Loiret, qui se mêle au fleuve en aval d'Orléans, n'est en réalité qu'un simple bras de la Loire coulant souterrainement dans la première partie de son cours et rejaillissant au milieu d'un parc par les deux sources du Bouillon et de l'Abîme, qui, dans la période des sécheresses prolongées, fournissent encore plus d'un demi-mètre cube à la seconde. Avant 1672, l'Abîme, à l'eau profonde et bleue, était le seul jet de la rivière souterraine ; mais la pression intérieure des eaux ou toute autre

cause ayant crevé le plafond de la galerie supérieure, le Bouillon, qui est aujourd'hui la source la plus forte, s'échappa tout à coup. La voûte qui recouvre la rivière cachée, entre la disparition du courant, à l'ouest de Jargeau, et les sources du Loiret, doit être d'une faible épaisseur moyenne, car dans tout son parcours elle suit la base du talus avancé au sud duquel commence la Sologne.

En aval de cette partie de son cours, si pauvre en affluents abondants, la Loire reçoit successivement sur sa rive gauche trois rivières, descendues toutes les trois du Plateau Central et roulant ensemble l'excédant des pluies tombées sur un espace de plus de 40,000 kilomètres carrés. Ce sont le Cher, qui développe la courbe de sa vallée parallèlement à celle de la Loire elle-même; l'Indre, cette rivière que les descriptions des romanciers ont rendue célèbre et qui paraît en effet si belle au voyageur qui la contemple du haut du viaduc où les trains passent en grondant; enfin la Vienne, claire et abondante, qui reçoit le Clain aux eaux profondes, et la Creuse aux défilés sauvages et pittoresques célébrés par George Sand, comme la vallée de l'Indre par Balzac.

Trois autres rivières, les seules considérables de la partie septentrionale du bassin, débouchent dans la Loire, en aval de la Vienne, mais en s'unissant dans un seul canal avant d'atteindre le fleuve : ces trois rivières sont le Loir, né dans les campagnes meubles de la Beauce; la Sarthe, descendue des hauteurs calcaires de Mortagne; la Mayenne, qui s'écoule des coteaux granitiques de Domfront et qui donne son nom, légèrement modifié en celui de Maine, aux cours d'eau réunis, quoique la moins longue des trois et l'inférieure de la Sarthe pour l'abondance[1]. Le Loir, d'un cours plus développé que les deux rivières sœurs, a moins d'eau que l'une et l'autre à cause de la diminution graduelle des pluies dans le sens de l'ouest à l'est. Chacune des trois rivières a sa région distincte au point de vue géologique : dans la partie inférieure de son cours, la vallée de la Sarthe est même la limite précise entre les formations secondaires de l'Anjou et les terrains paléozoïques de la Bretagne. Seulement la rivière de Maine, qui sert de déversoir commun au Loir, à la Sarthe et à la Mayenne, s'est percé à son issue un passage à travers les assises schisteuses, devenues si importantes par les ardoisières d'Angers.

[1] Régime des trois rivières :

	En crue.	En étiage.	
Mayenne.	600 m. c.	2m,50	à Laval.
Sarthe.	500 »	14	au confluent.
Loir.	400 »	»	»

(Célestin Port.)



SOURCE DU LOIRET

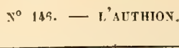
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

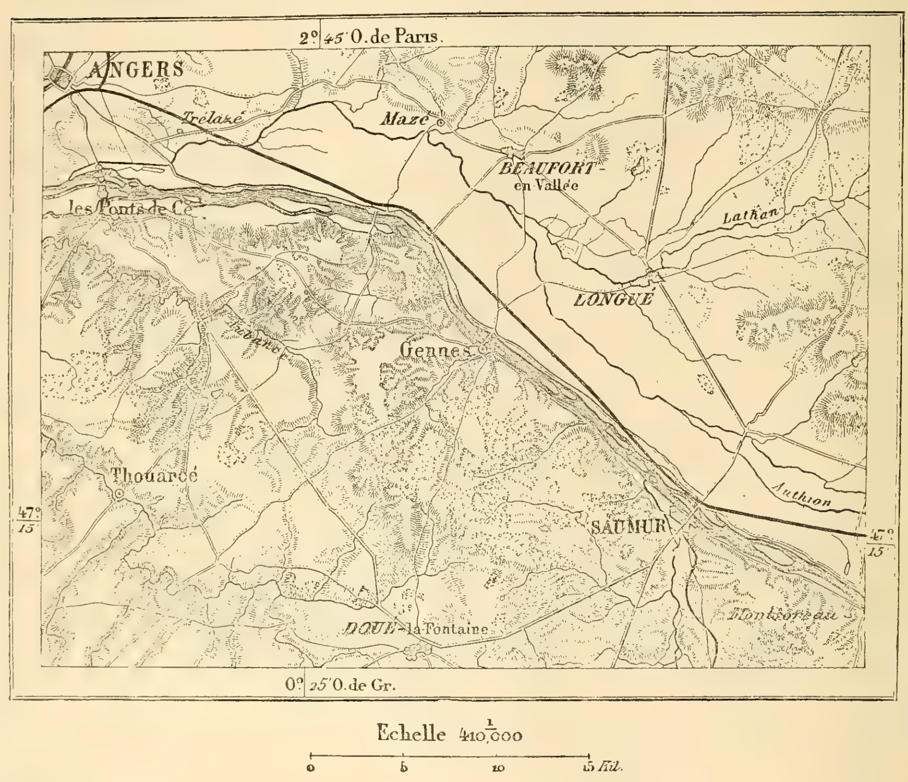
Il est à remarquer que la Maine et les autres affluents de la basse Loire qui coulent dans les terrains anciens, l'Erdre, la Sèvre Nantaise et les divers cours d'eau de moindre importance, s'unissent au fleuve suivant un angle presque droit ou légèrement aigu, tandis que les rivières qui serpentent dans les campagnes de l'Orléanais et de la Touraine coulent longtemps presque parallèlement à la Loire avant de lui verser leurs eaux. Quelques-uns des tributaires offrent même cet étrange phénomène, qu'aussitôt après leur arrivée dans la vallée fluviale, ils accompagnent la Loire en se maintenant à la même distance de ses berges sur un espace de plusieurs myriamètres. Ainsi la Cisse, qui débouche dans la vallée de la Loire en aval de Blois, longe la base des collines septentrionales, au lieu d'aller s'unir au fleuve, et c'est à plus de 36 kilomètres en aval du lieu naturel de son confluent qu'elle se décide enfin à s'épancher dans la Loire. De même le Cher, dont la vallée alluviale s'unit à celle du cours d'eau principal au-dessous de la terrasse de Montlouis, chemine encore parallèlement au fleuve jusqu'à 25 kilomètres plus bas; même une faible partie de ses eaux, continuant de suivre obstinément le pied des hauteurs riveraines de la Loire, descend au confluent de l'Indre; et là encore, un courant latéral, entourant de ses sinuosités de nombreux îlots tout brillants de la verdure argentée des saules, se développe parallèlement à la Loire jusqu'à une petite distance en amont de la Vienne : sans compter les méandres, la rivière compagne du fleuve, de Montlouis à Port-Boulet, n'a pas moins de 50 kilomètres de longueur. Près de l'endroit même où cesse ce fossé latéral de la rive gauche, un autre commence sur la rive droite : c'est la rivière Authion, qui forme une seconde Loire en miniature sur un espace d'une soixantaine de kilomètres. Enfin le rhythme des coulées riveraines recommence sur la rive méridionale, au sud des Ponts-de-Cé et de ses longues îles, et se prolonge par le Louet, le Layon et des ruisseaux incertains jusqu'à Saint-Florent-le-Vieil, à 50 kilomètres de son point d'origine. Ainsi de Blois à Ancenis, à travers trois départements et d'une rive à l'autre, une « fausse rivière » accompagne constamment le fleuve principal. On s'occupe actuellement d'emprunter à la Loire, un peu en amont de Saumur, un volume d'eau suffisant pour établir un courant permanent dans l'Authion et en assainir les campagnes riveraines[1].

Cette coexistence de courants parallèles dans la même vallée fluviale témoigne des fréquentes inondations de la Loire. Dans leurs débordements les eaux vont affouiller la terre à la base des collines riveraines et creusent

[1] Célestin Port, *Notes manuscrites.*

ainsi des lits secondaires qu'empruntent ensuite les affluents au lieu de se rendre directement au fleuve; en outre, des flèches d'alluvions tendent à se former et à se prolonger incessamment entre le courant de la Loire et de ses grands tributaires, à cause de l'énorme quantité d'alluvions qui se déposent à l'époque où s'abaissent les eaux d'inondation. En amont du bec d'Allier, la Loire enlève ainsi sur ses rives de 500 000 à 1 500 000 mètres cubes de sable par an, tandis que l'Allier lui-même emporte jusqu'à 6 mil-


N° 146. — L'AUTHION.



Echelle $\frac{1}{410{,}000}$

0 5 10 15 Kil.

lions de mètres cubes, et cette masse énorme de déblais voyage avec une vitesse moyenne de 2m,60 par jour en été, de 9 mètres en hiver, se déposant de seuil en seuil ou de rive en rive[1]. Par suite de ce double travail, d'érosion et de dépôt, la vallée de la Loire a pris son aspect actuel, que le fleuve errant cherche d'ailleurs sans cesse à modifier et que l'homme maintient de son mieux pour la défense de ses constructions et de ses cultures.

Après les petits cours d'eau qui se jettent dans la Méditerranée, la Loire est le fleuve de France qui a le plus d'irrégularité dans son régime annuel.

[1] Krantz, *Rapport à l'Assemblée nationale*, 1873.

Quand, du haut d'un pont ou des levées de la rive, on voit, au fort de l'été, l'étroite rivière serpentant avec lenteur entre les bancs de sable blanc ou jaunâtre qui occupent plus de la moitié du lit, on a peine à comprendre qu'on a sous les yeux le fleuve redoutable qui, dans l'espace de quelques jours, monte souvent à 6 ou 7 mètres au-dessus de l'étiage, effleure le sommet de ses digues latérales, les perce, les renverse et s'étale au loin dans la plaine sur une largeur de plusieurs kilomètres en ravinant le sol. La cause de cet écart si considérable entre les hautes et les basses eaux provient en grande partie du peu d'élévation relative des montagnes qui entourent au sud et au sud-est le bassin de la Loire : elles n'ont point de glaciers qui alimentent le fleuve durant les périodes de sécheresse ; toute l'humidité qui tombe dans le bassin pendant les trois quarts de l'année se précipite sous forme de pluies ; en outre, l'écoulement des eaux se produit d'une manière immédiate, car les roches de ces montagnes, granits, porphyres et autres formations cristallines, sont imperméables à l'eau ; celle-ci doit ruisseler à la surface : à la disette du flot succède tout à coup la surabondance. L'orientation parallèle de la Loire et de l'Allier dans une région de la France exposée aux mêmes influences météoriques est aussi une grande cause d'aggravation pour les crues. A la vague d'inondation qu'apporte l'un des deux fleuves débordés s'ajoute une autre vague d'inondation non moins formidable, et les deux flots de crue superposés descendent en un déluge sur les campagnes riveraines. Les sept mille mètres cubes d'eau par seconde que roule parfois la Loire se doubleraient par une même masse liquide de l'Allier, si par malheur la coïncidence des crues était parfaite ; et le volume du fleuve serait alors comparable à celui qui s'écoule en moyenne dans le lit du Mississippi. En revanche, il arrive, pendant les sécheresses, que toutes les eaux de la Loire et de l'Allier réunies atteignent à peine deux fois le débit de la fontaine de Vaucluse, quoique une certaine quantité d'eau suinte invisible dans les fonds. Les oscillations de la portée fluviale sont du simple à plus du trois-centuple[1].

Il est probable que dès les temps reculés où des populations sédentaires mirent en culture les campagnes de la Loire, elles élevèrent çà et là des remparts de défense contre les inondations. On sait qu'au neuvième siècle déjà les habitants construisaient des endiguements latéraux pour protéger leurs demeures ; mais ces travaux morcelés n'empêchaient pas le fleuve de dé-

[1] Débit des deux fleuves au bec d'Allier :

Extrême de crue.	Extrême de maigre.		Écart.
10,000 mèt. cub. s (Patria).	30 mèt. cubes (Krantz).	300 mèt. cubes.	1 : 330

border et même de déplacer quelque peu son cours en formant de nouvelles îles. Toutefois il n'est point vrai, comme on le répète fréquemment depuis Ménage et d'après un texte mal compris, que des temps de César jusqu'au milieu du onzième siècle, la Loire coulait au nord de son lit actuel dans la vallée occupée maintenant par la petite rivière latérale de l'Authion, tandis que la Vienne passait au sud dans la vallée actuelle de la Loire[1]. Non, la Loire n'a pas changé de lit depuis les temps historiques. Le village au nom gaulois de Candes, c'est-à-dire de « Confluent », est encore placé au « bec » de la Loire et de la Vienne. De même une charte de Saint-Aubin mentionne l'Authion *flumen* dès 964 et indique le lieu de son entrée dans la Loire, à l'endroit même où il se jetait avant sa canalisation. Enfin tous les textes placent Montsoreau, Saumur, Chênehutte sur la rive de la Loire. Il n'y a donc plus aucun doute : si l'Authion est le reste d'une Loire géologique, il ne l'est point d'une Loire historique[2].

A la fin du moyen âge, le lit de la Loire, entre Orléans et Angers, était bordé de digues d'une élévation moyenne de trois à quatre mètres, que le fleuve dépassait facilement pendant les grandes crues. Seulement dans la dernière moitié du dix-septième siècle on commença l'œuvre d'exhaussement des « turcies » et levées, et le double rempart de sept mètres de hauteur était achevé en 1783 sur tous les bords de la Loire moyenne, en aval du bec d'Allier. Ces digues latérales sont suffisantes, il est vrai, pour résister aux crues moyennes; mais, ainsi que le prouvent malheureusement les désastres de 1846, de 1856 et de 1866, elles sont impuissantes contre les débordements exceptionnels. Enfermant le fleuve dans un lit que l'imprudente avidité des riverains a trop rétréci, les digues ne peuvent pas contenir la masse liquide apportée par les crues soudaines : dès que le niveau moyen de la Loire s'exhausse de cinq mètres seulement, la rupture des levées devient inévitable; en 1856, les digues « insubmersibles » furent dépassées sur un grand nombre de points et percées de soixante-treize brèches. Et comment pourrait-il en être autrement, puisque le lit primitif où les eaux s'épandaient librement sur un espace de trois à sept kilomètres a été réduit à une largeur variable de 250 à 500 mètres? Le flot de crue doit gagner en hauteur la place qui lui manque entre les deux rives; après avoir empli tout le creux qui lui est réservé, il ne peut rester suspendu au-dessus des campagnes riveraines et s'écroule en cataractes; le désastre est beaucoup plus grand que si les digues latérales n'avaient pas

[1] Walckenaer, Mémoire sur les changements qui se sont opérés dans le cours de la Loire. *Nouvelle série des Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome VI.

[2] Célestin Port, *Revue d'Anjou*, p. 81-90, 1872; *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire.*

existé; c'est par dizaines et dizaines de millions qu'il faut évaluer les dégâts commis par le fleuve pendant les grandes inondations.

D'ailleurs, toute crevasse ouverte en amont diminue le péril pour les campagnes d'aval; grâce à ces brèches, le trop-plein de la Loire s'épanche à droite et à gauche dans les canaux supplémentaires des rives, et la crue, incessamment retardée par cet écoulement latéral, diminue peu à peu en élévation. La Cisse en reçoit une forte part en aval de Blois, puis les canaux sinueux du Cher et de la basse Indre, et plus bas la longue vallée de l'Authion, allégent encore le fleuve débordé; même les énormes cavités des ardoisières d'Angers servent quelquefois, bien malgré les industriels qui les exploitent, à diminuer le niveau des inondations : on a vu, en 1856, de prodigieuses chutes d'eau et de débris entremêlés plonger dans les carrières et les emplir jusqu'aux bords; il a fallu construire en amont des carrières une forte levée de quatre kilomètres de longueur pour éviter le retour de semblables désastres. Enfin la bouche de la Maine est aussi un réservoir naturel qui reçoit le trop-plein des eaux de la Loire pendant les crues et le rend ensuite, de manière à soutenir la portée du fleuve. En aval de ce régulateur, la Loire a tout un autre régime : elle est à la fois moins dangereuse pour ses riverains et beaucoup plus utile. Le rapport de ses crues à son étiage est considérablement diminué; la tenue y est plus constante, la navigation y est plus facile et plus régulière.

Mais si les maux causés par les débordements de la Loire s'atténuent spontanément de l'amont à l'aval, il n'en faut pas moins pourvoir à l'immunité future des villes, des champs et des routes qui bordent les eaux du fleuve dans tout son parcours. Ce sera là une œuvre immense, d'autant plus que par suite de la multitude des intérêts en lutte, elle ne sera certainement point menée avec méthode et que nombre de travaux partiels, entrepris avec des vues différentes, aboutiront à des résultats opposés; avant que les fureurs de la Loire soient définitivement réprimées, il faudra souvent faire et défaire, et peut-être des centaines de millions seront engloutis en restaurations incohérentes. Néanmoins le remaniement de la vallée tout entière devra tôt ou tard s'accomplir suivant un plan d'ensemble, et probablement que les ingénieurs auront alors le soin d'imiter leurs devanciers de la Lombardie en élevant les digues maîtresses à la distance de plusieurs kilomètres l'une de l'autre et en maintenant les levées intérieures au-dessous du niveau des hautes crues; de leur côté, les agriculteurs, que les inondations menacent surtout pendant l'hiver, auront à distribuer leurs cultures, autant qu'il leur sera possible, de manière à éviter la période des grandes eaux et à profiter des fertiles alluvions laissées par elles.

Quant aux villes, le meilleur moyen de les mettre désormais à l'abri du danger serait d'imiter les anciens Égyptiens du Delta ou les Californiens du Sacramento, en les élevant sur un socle artificiel supérieur au niveau des grandes crues ; mais en attendant que ce travail s'accomplisse par une série d'exhaussements partiels, on se borne à protéger les basses cités de la vallée par des digues vraiment insubmersibles. Tours, la plus exposée de toutes les villes riveraines du fleuve, à cause de sa position sur une île d'alluvions qu'entourent la Loire, le Cher et le canal de jonction, était jadis protégée par d'épaisses fortifications en maçonnerie ; maintenant elle est défendue, ainsi que ses jardins, par une digue circulaire dépassant d'un mètre les plus hautes nappes d'inondation. D'ailleurs, grâce aux signaux du télégraphe, bien autrement rapides que les messagers d'autrefois, courant à bride abattue le long des levées, les habitants des villes sont avertis du péril plusieurs jours à l'avance, et peuvent au besoin employer ce répit à consolider leur rempart.

Bien entretenues, les levées de la Loire peuvent donc rendre les plus grands services défensifs ; mais elles n'aident en rien à régler les oscillations mêmes du fleuve, à modérer ses crues, à gonfler son étiage. Pour tenir ainsi la Loire en main, il serait indispensable d'élever des barrages aux défilés des hautes vallées, et notamment de l'Allier et de la Loire supérieure. On pourrait de cette manière étager de distance en distance des réservoirs où les eaux sauvages des pluies et des neiges seraient retenues pour être utilisées en temps convenable. Un barrage de ce genre a déjà été construit dans la première moitié du dix-huitième siècle. A une trentaine de kilomètres en amont de Roanne, près du village de Pinay, deux collines de roches cristallines rétrécissent le lit de la Loire et facilitent l'établissement d'un pont : dès l'époque de la conquête, les Romains y avaient élevé une de ces constructions, dont on voyait encore les piles au commencement de notre siècle. C'est là que l'ingénieur Mathieu fit, avec le plus grand succès, le premier essai de régularisation du débit de la Loire par une digue de retenue. Le barrage, souvent réparé depuis, atteint la hauteur de 17 mètres au-dessus des basses eaux et peut emmagasiner de 100 à 150 millions de mètres cubes d'eau pendant la période des grandes crues. La hauteur des nappes d'inondation se trouve ainsi diminuée à Roanne dans la forte proportion de 60 centimètres à 1 mètre, et d'autre part, la portée moyenne du fleuve est notablement soutenue pendant la période des basses eaux. On a calculé que, par une série de réservoirs semblables, le service de la batellerie pourrait se prolonger de cent jours par an, c'est-à-dire que le chômage de la navigation serait supprimé, et il resterait en outre une quantité d'eau

suffisante pour aider par de nombreux canaux d'irrigation à la fécondité des campagnes riveraines.

III

La formation d'un bassin fluvial n'est pas complétement achevée au point de vue géographique, tant que le travail des eaux et le dépôt des alluvions n'a pas régularisé les pentes, de manière à faire disparaître tous les lacs fermés, tous les archipels d'étangs; les petits bassins lacustres isolés, entourés par des vallées tributaires du cours d'eau principal, doivent se vider ou se combler tôt ou tard par l'effet des forces géologiques sans cesse en action. Or l'aspect même de la Sologne et de la Brenne témoigne de l'état de transition géologique dans lequel se trouve encore une partie notable de l'espace appartenant à la région d'écoulement de la Loire.

Autrefois de vastes forêts couvraient les plaines de la Sologne et les racines des arbres buvaient en grande partie l'eau des étangs : la terre était plus saine, l'atmosphère moins impure. Mais dès que les pâtres, souvent aidés par les guerres et les expéditions de pillage, eurent achevé l'œuvre de déboisement, la Sologne devint ce triste pays de marécages et de fièvres qui occupait encore récemment plus de 4,500 kilomètres carrés dans le centre de la France. La Sologne était une autre Dombes pour l'insalubrité de l'air et la mortalité des habitants : l'argile imperméable du sous-sol retenait les eaux en mares croupissantes, et la grande étendue des domaines, la faiblesse de la population rendaient l'amélioration du sol presque impossible. Mais des canaux d'assèchement ont enlevé une partie des eaux surabondantes, les plantations d'arbres, surtout de conifères, ont assaini le sol, l'agriculture régulière gagne peu à peu sur les anciennes landes et sur les marais; malheureusement les fortes gelées de 1879 à 1880 ont fait dans les forêts de pins maritimes des dégâts évalués à 60 millions de francs. La Brenne, ou Sologne du Berry, plus éloignée que la grande Sologne des cités populeuses et des voies commerciales fréquentées, est reconquise beaucoup plus lentement par les cultivateurs, et les étangs marécageux y couvrent encore une surface considérable ; mais le sol infertile de l'une comme de l'autre région sera changé tôt ou tard en campagnes fécondes. Il suffira, pour accomplir cette révolution, d'amender les terrains au moyen de la marne; partout où les facilités du transport ont permis ce mélange, les bruyères ont fait place aux céréales.

Les roches de schiste et de granit qui barraient autrefois le cours infé-

rieur de la Loire, et que le fleuve a percées pour s'échapper vers l'Océan, montrent aussi par leur relief que le système hydrographique n'a pas encore sa forme normale. Ainsi la rivière de l'Erdre, qui s'unit à la Loire dans la

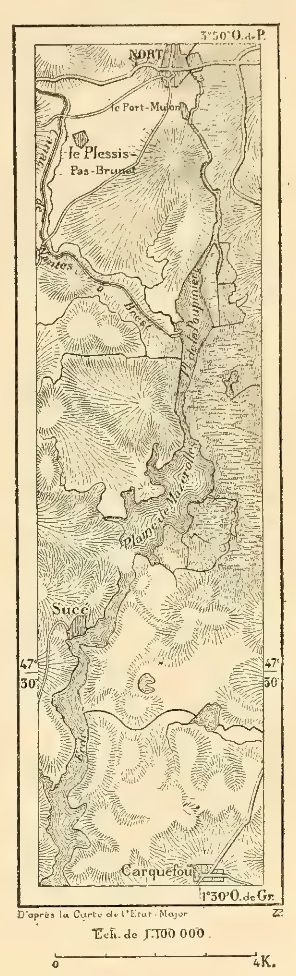
N° 147 — LA SOLOGNE



ville même de Nantes, est à la fois un cours d'eau et une succession de lacs : il faut y voir le reste d'un ancien « fjord » semblable à ceux de la Scandinavie. Sur le pourtour du littoral breton, plusieurs rivières non achevées peuvent servir d'exemple de cette forme de transition dans le régime des eaux ; mais à l'intérieur de la France, l'Erdre est unique en son genre :

en remontant la rivière jusque dans le voisinage de Nort, les mariniers passent tantôt sur un lac profond se ramifiant en golfes et en baies, et tantôt sur un étroit canal faisant communiquer deux bassins l'un avec l'autre; à chaque détour on voit changer l'aspect du paysage. Le cours de l'Erdre ne s'est encore réglé naturellement qu'à l'issue même de son bassin, c'est-à-dire à la traversée de la ville de Nantes, où l'art s'en est emparé pour en faire la tête du canal de Nantes à Brest.

N° 148 — COURS DE L'ERDRE.

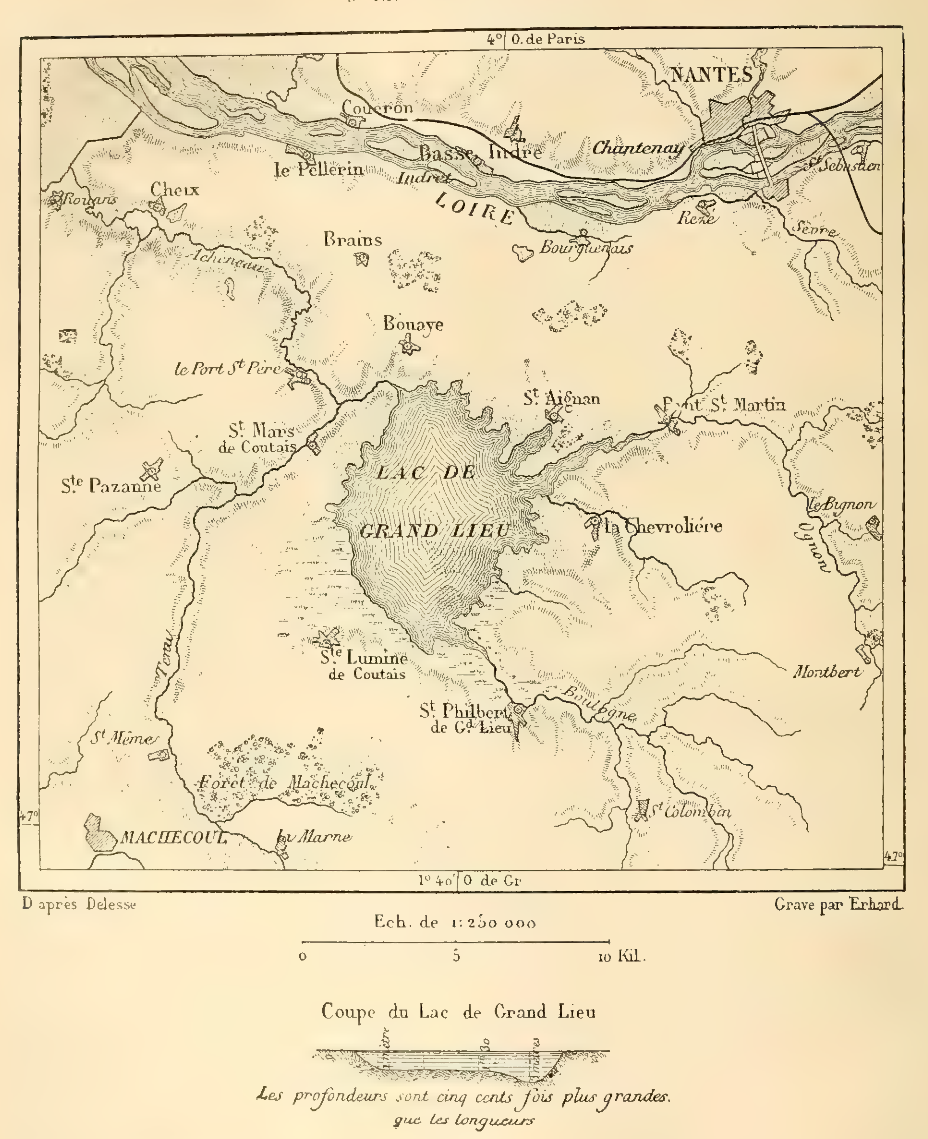


Au sud de la Loire, une nappe lacustre encore plus étendue que celles de la vallée de l'Erdre s'est maintenue dans une dépression de roches granitiques : c'est le lac de Grand-Lieu, naguère le plus considérable de la France, avant l'annexion de la Savoie. A l'époque où l'isthme qui séparait la Loire et le lac n'était pas encore rompu, la cavité recevait toute sa masse liquide des ruisseaux de son bassin, l'Oignon, la Boulogne, le Tenu; mais dès que « l'acheneau » ou chenal de communication se fut ouvert avec la Loire, ce fleuve lui-même put alimenter le lac, car pendant les marées il est à un niveau plus élevé d'un mètre et, suivant le flot ou le jusant, l'acheneau coule tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. C'est même à une très-grande marée de la basse Loire que, suivant la tradition, le lac devrait sa forme actuelle : les eaux du fleuve auraient fait une irruption soudaine pendant le sixième siècle et noyé plusieurs villages, ainsi que la grosse bourgade d'Herbauge ou Herbadilla : naturellement les pêcheurs superstitieux entendent encore durant les tempêtes tinter au fond de l'eau les cloches de l'église engloutie. Cette légende se rapporte probablement à une simple rupture de digues, car si le niveau du sol n'a pas changé, un lac a dû toujours exister dans cette dépression; toutefois il a dû être moins étendu, car les troncs d'arbres d'une antique forêt se trouvent en grand nombre dans ses vases.

Actuellement aussi, la forme du lac change, le fin limon se dépose surtout le long de la rive occidentale, abritée des vents d'ouest, tandis que les couches de gros sable et de mica s'allongent en péninsules de chaque côté

des petites rivières qui débouchent dans les eaux orientales. En laissant la nature faire tranquillement son œuvre, et en maintenant en bon état les portes de flot qui empêchent l'irruption de la Loire, on verrait la ca-

N° 149. — LAC DE GRAND-LIEU.



vité lacustre se combler peu à peu; mais, au lieu d'attendre patiemment le résultat du travail des siècles, il serait plus simple de reconquérir les sept mille hectares du lac en épuisant directement les eaux comme on l'a fait pour la mer de Harlem. L'entreprise n'aurait rien de gigantesque, car la profondeur du lac est de 3 mètres seulement à l'endroit le plus creux, et la

moyenne des fonds est encore de moitié moins basse : c'est donc au plus le dixième de l'eau pompée dans la mer de Harlem qu'il s'agirait de rendre à la Loire. D'ailleurs l'œuvre serait des plus utiles : la vase de Grand-Lieu est riche en matières organiques[1] et fournirait une terre végétale d'assez bonne qualité; mais jusqu'à présent les propriétaires riverains, qui exploitent le lac pour la pêche et l'élève des canards, se sont opposés aux travaux d'asséchement; les rives du nord-ouest sont les seules qui aient été endiguées et soumises à la culture.

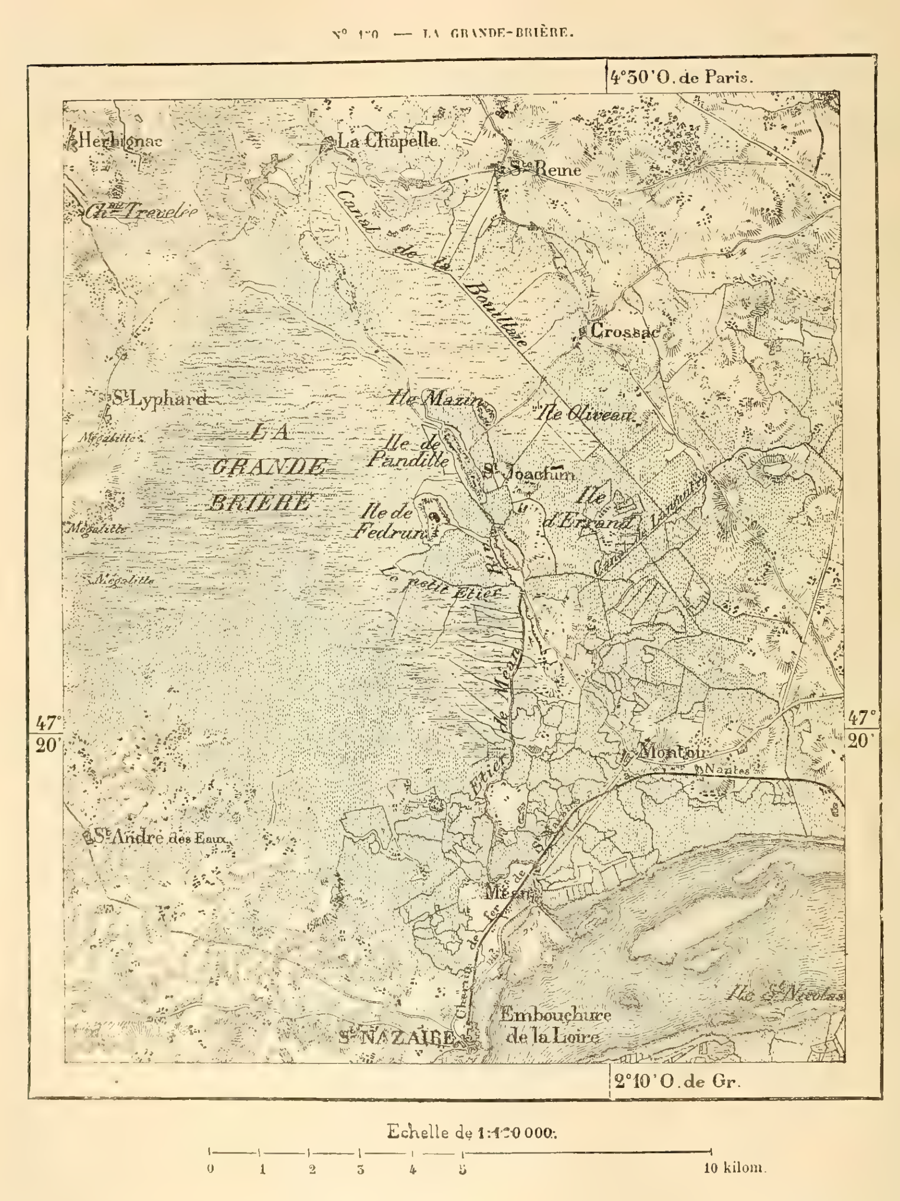
Non loin de l'entrée de l'estuaire, un autre lac, ou plutôt un golfe, de dimensions encore plus considérables que le Grand-Lieu, a été complétement empli par les alluvions et les tourbes : c'est la Grande-Brière; d'autres « brières » moins étendues se ramifient au loin dans l'intérieur, et des terres plus élevées, qui furent autrefois des îles, se montrent çà et là au milieu de la plaine, isolées ou en archipels. M. de Kersabiec et après lui M. Ernest Desjardins croient avoir démontré que ce marais, traversé maintenant par l'Étier de Méan, auquel on donne aussi le nom de Brivé, communiquait directement avec la mer par le Brivates Portus de Ptolémée, au nord de la péninsule de Guérande : des retranchements anciens se montrent près de Saint-Lyphard, à l'endroit où aurait alors commencé le canal de jonction entre la mer et le golfe. Le séjour prolongé des eaux dans la plaine de la Brière se voit avec une telle évidence que des traditions se sont naturellement formées dans le pays pour raconter d'anciennes irruptions de la mer. Sans doute l'eau de la marée peut y avoir reflué par les « étiers » ou canaux d'écoulement, puisque le niveau moyen de la plaine est seulement de trois mètres au-dessus du niveau de l'Océan; mais l'ensemble de la formation est bien celui d'une tourbière qui s'est accrue peu à peu par l'accumulation de ses plantes spongieuses sur un ancien fond marin occupé par les eaux douces : des forêts qui croissaient autrefois sur le sol envahi par les tourbes ont été étouffées, et les arbres, tombés pour la plupart dans le sens du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire dans la direction du vent principal, se montrent encore parfaitement conservés sous la couche à demi carbonisée des sphaignes : entre la Grande-Brière et les *bogs* d'Irlande, il n'y a point de différence. Les « Briérons », paysans des bords du vaste marais, en retirent chaque année plus de 20,000 tonnes de tourbe, expédiée ensuite comme combustible dans toutes les villes de l'ouest de la France : on l'emploie à divers usages, notamment à la préparation des engrais. Lors de la création du nouveau port de Saint-Nazaire, il avait été question de

[1] Delesse, *Lithologie du fond des mers*, p. 94.

creuser les bassins à flot dans la Brière : les navires y eussent trouvé un refuge assuré contre les tempêtes du large et les attaques d'une flotte ennemie.

La Loire maritime commence en réalité à l'endroit où le flot de marée

N° 120 — LA GRANDE-BRIÈRE.



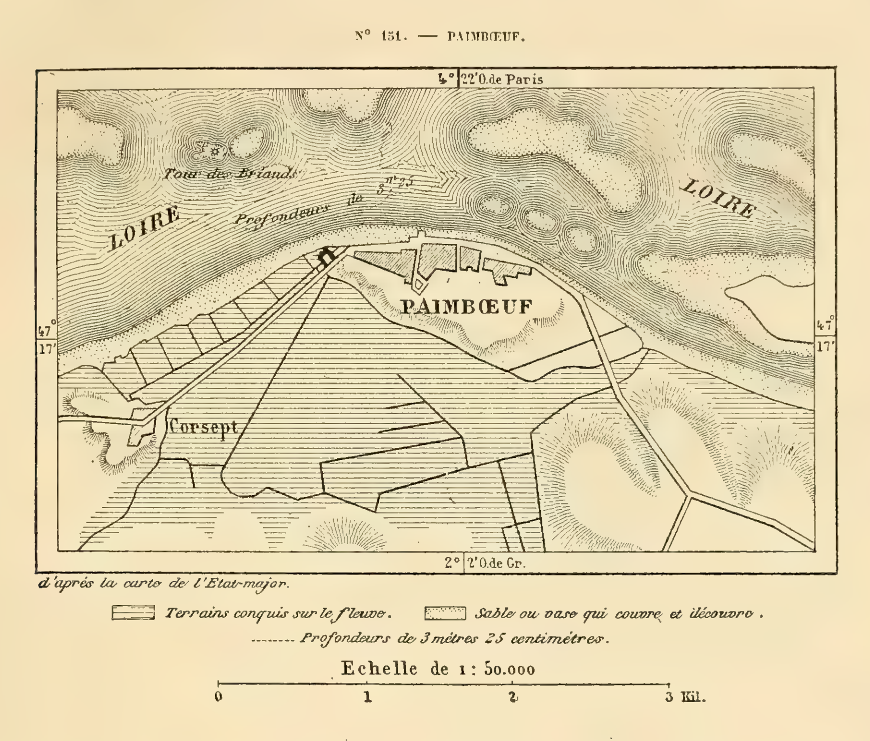
Echelle de 1:120 000.

0 1 2 3 4 5 10 kilom.

vient soutenir le courant fluvial, c'est-à-dire à une grande distance en amont de Nantes : sous les ponts de cette ville, le flot marin égalise déjà suffisamment la portée de la Loire pour que l'écart de débit entre les crues et les maigres y soit réduit de plus de moitié. Mais la Loire maritime ne prend entièrement son aspect et son régime d'estuaire qu'en aval de Couëron et

du Pellerin, où se trouvait autrefois l'avant-port de Nantes[1]. En aval, le fleuve, dont le fond est incessamment remué par le flot, a partout un kilomètre de largeur au moins, et de rive à rive la distance moyenne est du triple environ. De nombreuses îles et des bancs de sable obstruent le courant et changent constamment de forme, suivant les conflits des marées. Une de ces îles a été complétement rattachée au continent : c'est la fameuse « Tète » sur laquelle s'élève la ville de Pen-Bo, dont le nom a été francisé en Paimbœuf.

N° 151. — PAIMBŒUF.



La pointe de Saint-Nazaire et celle de Mindin limitent nettement l'estuaire de la Loire et son golfe extérieur. La haute mer est encore éloignée, et les navires d'un fort tirant d'eau qui sortent des bassins de Saint-Nazaire ont à se maintenir longtemps dans le voisinage de la rive septentrionale du golfe avant de franchir, à peu près au sud de la pointe de Chemoulin, le seuil de la barre, sur lequel il reste seulement 4 mètres d'eau lors des plus basses mers. Au delà se trouvent encore plusieurs rochers, dont les uns émergent à marée basse, comme le Turc, les Trois-Pierres, le plateau du Four, tandis que d'autres, plus dangereux, restent cachés en tout temps. La hauteur du flux,

[1] Régime de la basse Loire, d'après Comoy, en 1856 :

Confluent de la Maine. .	débit maximum :	6,065^{mc} ;	débit minimum :	127^{mc} ;	écart :	1 à 47.
Nantes.	»	6,115	»	300	»	1 à 20.

qui lors des syzygies s'élève à 5 mètres et demi, permet aux plus grands navires de pénétrer dans la Loire, mais il leur faut attendre l'heure favorable. L'entrée en Loire est donc loin d'être aussi commode que l'entrée en Gironde.

La côte septentrionale du golfe, de la pointe de Chemoulin à celle du Croisic, a subi des changements de forme considérables. Ainsi toute la partie orientale du rivage, sur une longueur d'environ 10 kilomètres, a été

N° 152. — BOUCHE DE LA LOIRE.



emportée par les flots, ne laissant à sa place qu'une ligne de rochers et d'écueils. En dedans de cette barrière, la mer a creusé un vaste golfe entouré de plages, appartenant alternativement à la terre et à la mer ; les sables soulevés par le vent se dressent sur le pourtour du golfe en monticules mobiles, que les tempêtes chassaient devant elles avant que des plantations de pins les eussent fixées, et qui ont englouti en 1779 le vieux bourg d'Escoublac.[1] A l'ouest, c'est le phénomène inverse qui s'est accompli. Là l'ancienne chaîne d'îles où se trouvent le Pouliguen, le bourg de Batz et le Croisic est rattachée depuis quatre siècles au continent par des terres

[1] De Kersabiec ; Léon Bureau ; Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule*, pl. VIII.



VUE GÉNÉRALE DE NANTES

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M Leduc.

basses que les indigènes ont découpées en marais salants, devenus actuellement inutiles et se changeant en marais saumâtres.

L'île de Batz est longtemps restée comme un monde à part. Les habitants du bourg de Batz disent ne pas appartenir à la même race que les populations d'origine bretonne des villages environnants ; ils se croient de souche scandinave ou saxonne[1], cependant cette tradition n'est probablement pas antérieure au siècle dernier, et ni l'aspect physique, ni le costume, ni la langue des paludiers de Batz n'indique une ligne de séparation nette entre eux et leurs voisins du plateau de Guérande : dans les deux régions, on

N° 153. — LE CROISIC.



D'après l'Etat-Major Français et la Carte de la Marine.

Echelle de 1 : 150.000

0 1 2 3 4 5 10 Kil.

trouve à peu près en même nombre des hommes de haute taille, aux yeux bleus, à la chevelure blonde ; les anciens costumes, qui ont à peu près disparu, sauf la coiffe des femmes, étaient de même apparence générale, et la langue, fort rapprochée du vannetais, était jadis bretonne pour les gens de Batz et de Guérande, ainsi que pour les habitants de toute la côte jusqu'au dix-septième siècle : actuellement il reste seulement dans les hameaux avoisinant le Batz 400 personnes environ parlant l'ancien dialecte. Ce qui distinguait surtout les gens de Batz, c'était l'isolement dans lequel ils vi-

[1] Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise ;* Lagneau, *Ethnogénie des populations du nord-ouest de la France.*

vaient et le patriotisme local qui en était la conséquence. Naguère il n'y avait pas d'exemple qu'un seul des jeunes hommes de Batz se mariât avec une fille des villages bretons des alentours : la pureté de la race était complète. Tous les habitants du bourg sont cousins les uns des autres, et les familles qui portent le même nom sont si nombreuses qu'il faut les distinguer par des sobriquets ; à Batz même, sur près de 2750 personnes, plus de la moitié appartiennent à huit familles ; une seule comprend 490 individus ; mais le danger que présenteraient les unions consanguines, au dire de certains physiologistes, n'existe point au bourg de Batz, à en juger par l'état de force et de santé dont témoigne la population[1]. Au point de vue moral, les indigènes jouissent aussi d'une excellente réputation. « Une boule lancée dans les rues du village, dit un proverbe du pays, s'arrêtera toujours devant la porte d'un honnête homme ! »

IV

Presque toute l'ancienne province du Nivernais, accrue de quelques districts de l'Orléanais et du Gâtinais, constitue le département qui a pris son nom de Nièvre de la petite rivière débouchant dans la Loire à Nevers. C'est dans les limites de cette province que le grand cours d'eau central de la France sort définitivement de la région des collines pour s'unir à l'Allier et prendre la physionomie qu'il doit garder dans tout son cours moyen. Le département de la Nièvre n'appartient pas en entier au bassin de la Loire : le massif granitique et porphyrique du Morvan, qui arrondit ses plus hautes croupes dans la région orientale du pays, verse une part de ses eaux dans le bassin de la Seine et lui envoie, par les éclusées de ses torrents, les arbres qui descendent en longs convois vers Paris. Le sol de la contrée est, en général, peu fertile, mais l'âpre cultivateur réussit à le rendre productif au moyen d'amendements, et dans les fonds, des « prés d'embouche », à l'herbe épaisse, servent à l'engraissement des bœufs de boucherie. Des sources minérales fort appréciées jaillissent en diverses régions de la Nièvre ; des mines de fer, des gisements de kaolins et d'argiles plastiques, un bassin houiller, permettent en outre au département d'accroître son industrie. D'importantes usines s'occupent de la fabrication des faïences communes et des poteries, et les travaux du fer ont toujours été en honneur dans la contrée. C'est par centaines qu'on trouve dans les vallons et sur les collines de la Nièvre, aux endroits les plus solitaires, des restes de forges, appartenant aux âges gallo-romains ou féodaux ; ces établissements primitifs, pareils aux forges des sauvages, ont été remplacés par des fabriques plus considérables, destinées elles-mêmes à être abandonnées au profit des immenses usines de nos jours[2]. Malgré toutes ses ressources, la Nièvre est trop montagneuse pour que sa population soit aussi pressée qu'elle l'est en moyenne dans le reste de la France ; elle ne s'est que faiblement accrue dans ces dernières années, les Morvandiaux émigrant volontiers vers les villes de la plaine. Dans le département même,

[1] Léon Bureau, *les Bretons des marais salants. Revue scientifique*, 12 août 1876.

[2] Industrie métallurgique (fonte, fer, rails et acier) dans la Nièvre en 1873 : 469,190 quintaux métriques. Valeur, 16,971,000 francs.

c'est au bord du fleuve que les habitants sont de beaucoup les plus nombreux et que s'est porté presque tout le travail de l'industrie[1].

En suivant le cours de la Loire à son entrée dans le département, la première ville qu'on rencontre est Decize, située dans une île du fleuve, au-dessus du niveau des crues. En face, la rivière Aron s'unit à la Loire, et une première écluse indique l'entrée du canal du Nivernais, qui remonte d'écluse en écluse les pentes du Morvan pour redescendre de l'autre côté, vers Clamecy, dans la vallée de l'Yonne. Decize dispose en outre de la voie de navigation que lui offre le canal latéral à la Loire. Au nord, le bassin houiller de la Machine, qui s'étend sur plus de 8,000 hectares, lui fournit le combustible nécessaire pour ses usines métallurgiques : on se trouve dans la région industrielle de la Nièvre[2].

La ville de Nevers, chef-lieu du département, occupe une position des plus heureuses. Elle est située, non loin du confluent même de la Loire et de l'Allier, en face de la partie la plus large et la plus fertile de la plaine où s'unissent les deux fleuves, sur une terrasse exposée aux rayons du midi et se développant en croissant le long d'un méandre de la Loire. De même que Decize, Nevers (Nevirnum et Noviodunum) existait du temps de César, et son importance était telle, que le conquérant y avait déposé le trésor de son armée. Le plus beau monument de Nevers est son ancien château ducal, transformé en palais des tribunaux, quoique les charmantes tourelles octogones et les bas-reliefs de la façade, si habilement sculptés par les artistes de la Renaissance, semblent plutôt faits pour orner un musée que des salles de justice.

Dès la fin du seizième siècle, les Gonzague de Mantoue, possesseurs de Nevers, y avaient introduit des potiers italiens qui fondèrent une école de céramique dont les produits sont fort estimés des connaisseurs. Telle est à Nevers l'origine de l'industrie des faïences, des porcelaines et des émaux; récemment la principale usine de la ville était une fonderie de canons et de projectiles appartenant à l'État; elle doit être changée en école de chaudronnerie. Dans le voisinage de Nevers, deux autres grands établissements métallurgiques, dus à l'initiative privée, doivent être classés parmi les cités ouvrières les plus actives de la France centrale. En amont, la fonderie d'Imphy fabrique surtout des fers laminés pour les colonnes, les ponts, les viaducs, les constructions navales. La ville de Fourchambault, en aval, sur une plage de la Loire encore presque solitaire à la fin du siècle dernier, possède plusieurs hauts fourneaux et une fonderie, d'où sortent les plus grandes pièces de fer pour les édifices, les machines et les navires. Près du bourg de Guérigny, situé au bord de la Nièvre, à 14 kilomètres au nord de Nevers, se trouvent également les très-importantes forges de la Chaussade, appartenant à l'État ; c'est l'usine qui, pendant la guerre de l'indépendance américaine, fournissait à la flotte tout le matériel en fer. Au sud de Nevers, Saint-Pierre-le-Moutier est aussi un bourg industriel, surtout pour la fabrication des briques. Outre ses quatre chemins de fer, qui se réunissent deux par deux, dans la gare de la ville et à la station de Saincaize, à 10 kilomètres au sud-ouest, Nevers a les deux rivières de Loire et d'Allier et surtout le canal latéral à la Loire, pour subvenir au transport de ses fers, de ses charbons et des marchandises et denrées de toute espèce[3]. Ce canal franchit l'Allier, entre le pont du chemin de fer et le bec du confluent, sur un superbe aqueduc de 18 arcades et de 500 mètres de longueur.

Au delà de Fourchambault, le chemin de fer de Nevers à Paris passe à la station de

[1]

Superficie de la Nièvre.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,817 kilomètres carrés.	346,822 habitants.	51 habitants.

[2] Production des houillères de Decize en 1878 : 200,100 tonnes.

[3] Tonnage de la navigation sur la Loire. . . . . 20,000 tonnes.
» » sur le canal latéral. . . . . 306,000 »

Pougues, célèbre par ses eaux minérales carbonatées et ferrugineuses, puis il se rapproche de la Loire pour descendre à l'ancienne ville monacale de la Charité, ainsi nommée des mendiants qui s'y rendaient en foule pour prendre leur part des aumônes. La maison de la Charité, « fille aînée de Cluny » et mère d'une multitude d'autres abbayes, fut au onzième et au douzième siècle l'une des plus riches de l'Europe : la belle église romane de Sainte-Croix, à demi ruinée, date de cette époque. Ce sont aussi les moines de la Charité qui ont planté les vignobles des coteaux de Pouilly-sur-Loire, devenus fameux par leurs vins blancs, et qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Pouilly en Bourgogne.

En aval du méandre fluvial que domine du haut de sa terrasse la ville berrichonne de Sancerre, Cosne, chef-lieu d'un arrondissement de la Nièvre, occupe le fond d'une petite plaine où le Nohain vient s'unir à la Loire; souvent le fleuve s'y est élevé à des hauteurs redoutables pour les habitations. Le bourg de Donzy, dans cette même vallée du Nohain, dont Cosne occupe l'issue, travaille le fer, tandis qu'on fabrique surtout des poteries à Saint-Amand en Puisaye, déjà situé, comme son nom l'indique, dans une autre région naturelle, quoique toujours dans l'arrondissement de Cosne.

Château-Chinon, l'ancienne capitale du Morvan et le chef-lieu de l'arrondissement oriental de la Nièvre, n'est pas dans le bassin de la Loire; la montagne de 609 mètres d'altitude, sur les pentes de laquelle elle est bâtie, verse d'un côté ses eaux à la Loire par un affluent de l'Aron, et de l'autre à la Seine par l'Yonne naissante, que du haut des terrasses on voit couler à l'est dans sa vallée profonde. Château-Chinon est trop élevé, trop éloigné des grandes voies de communication, pour avoir une industrie considérable : c'est un simple lieu de marché, inférieur en population à d'autres bourgs du Morvan, Ouroux et Lormes au nord, Villapourçon et Moulins-Engilbert au sud. Dans les vallons et sur les sommets environnants la nature garde encore en quelques retraites son aspect de liberté sauvage. Les baigneurs qui vont utiliser les eaux thermales sulfureuses de Saint-Honoré sont ravis des paysages gracieux et nobles que leur offrent les bois, les étangs, les sources et les rochers, et pourtant cette région du Morvan, déjà plus basse, aux traits plus adoucis, n'a pas la beauté des alentours de Château-Chinon.

Échappée à la région des hauteurs granitiques, l'Yonne reçoit dans sa vallée le canal du Nivernais, qui l'accompagne jusqu'au-dessous du confluent de la Cure. Avant de sortir du département de la Nièvre pour entrer dans celui auquel elle a donné son nom, l'Yonne baigne la ville industrieuse de Clamecy, chef-lieu d'arrondissement, fort bien située à l'issue de deux vallées secondaires dans l'une desquelles est la ville de Varzy, dominée par une très-belle église ogivale. Clamecy est le principal entrepôt des marchands de bois parisiens; des centaines d'ouvriers y travaillent à former les « trains » qui descendent vers Paris. Un buste en bronze de Jean Rouvet, « l'inventeur des flottages, » orne l'un des ponts. Clamecy, qui est également la patrie de Claude Tillier, est une des villes de France qui ont le plus souffert en 1851, lors du coup d'État; elle perdit alors environ 1,500 habitants[1].

Une moitié du Berry et une petite fraction du Bourbonnais forment le département actuel du Cher, dont la rivière de ce nom traverse la partie occidentale. A l'est, la Loire,

[1] Communes les plus importantes de la Nièvre en 1876 :

Nevers	22,790 hab.	La Machine	4,550 hab.
Cosne	6,850 »	Decize	4,500 »
Fourchambault	5,900 »	Donzy	3,950 »
Clamecy	5,450 »	Saint-Pierre-le-Moutier	3,175 »
La Charité	5,100 »	Château-Chinon	2,650 »

qui reçoit toutes les eaux du Berry, limite le département et le sépare du territoire de la Nièvre; au sud, quelques contre-forts du Plateau Central viennent abaisser dans les plaines tertiaires ou jurassiques leurs promontoires de formation plus ancienne. Le département du Cher, de culture facile dans presque toute son étendue, produit en abondance des céréales, des foins, du chanvre, et dans ses prairies et ses jachères paissent des troupeaux considérables de brebis dont la laine est très estimée. Naguère le Cher était le département français qui fournissait la plus grande quantité de minerai de fer; mais les nouveaux procédés d'aciération font préférer les minerais d'Algérie et du Portugal. Le minerai trouvé dans le pays n'a guère son emploi que dans la fabrication des fontes pour les chemins de fer. Quoique le Cher occupe géométriquement le milieu de la France, il est relativement délaissé et, si ce n'est du côté de Vierzon, en dehors du grand mouvement commercial. Sa population est moins dense d'un tiers environ que celle de tout le territoire français, et le nombre des illettrés y est des plus humiliants; en 1866, plus des deux tiers des habitants ignoraient encore l'alphabet[1].

Une seule ville du Cher est située en vue de la Loire : c'est la pittoresque Sancerre, dominant superbement, du haut de sa colline, des vignobles renommés et la plaine magnifique où serpente le fleuve, et d'où le regard peut errer jusqu'aux montagnes du Morvan. La haute tour de son ancien château est le seul témoin du siège que les Sancerrois soutinrent en 1573, en même temps que les protestants de la Rochelle, et pendant lequel ils donnèrent les mêmes exemples de courage et d'endurance héroïque : ils étaient soutenus par l'indomptable énergie du ministre Jean de Léry, le célèbre explorateur du Brésil. Sancerre, autrefois chef-lieu de l'ancien Sancerrois, l'est aujourd'hui d'un arrondissement.

La partie méridionale du Cher forme un autre arrondissement dont Saint-Amand-Mont-Rond est la capitale. Cette ville, située dans une espèce d'île entourée par le Cher, son affluent la Marmande et une branche du canal du Berry, n'a plus que les ruines de son ancien château, au sommet de la colline arrondie qui a valu son surnom à Saint-Amand. C'est l'héritière d'une ville gallo-romaine dont on voit les restes à 4 kilomètres au sud-est, près du village de Drévant; un temple, un théâtre, des thermes, un aqueduc, d'autres monuments encore, ont été reconnus parmi ces débris antiques; à l'est de la ville, un camp romain se trouvait sur la rive gauche du Cher. Dans la forêt de Meillant, qui s'étend au nord de la vallée de la Marmande, s'élève un vieux château des Mortemart, somptueusement restauré, en partie aux frais de l'État, comme monument historique.

A l'est de cette rivière et parallèlement à sa vallée, coule l'Auron, qui va s'unir à l'Yèvre, en aval de Bourges. C'est dans le bassin de ce petit cours d'eau, et notamment aux environs de Dun-le-Roi, que sont les mines de fer les plus productives du département. Les minerais sont transportés par le canal du Berry, qui remonte la vallée de l'Auron, passe, à 200 mètres de hauteur, par le seuil de Fontblisse, et redescend vers la Loire en suivant la rivière de l'Aubois[2]. Deux villes sont bâties au bord de ce petit cours d'eau, Sancoins et la Guerche.

Bourges, chef-lieu du département, fut jadis la capitale de tout le Berry, et lors des origines de notre histoire, sous le nom d'Avaricum, la cité principale du peuple des Bituriges, dont elle garde encore le nom : c'est là que se tint en 1225 le fameux concile à la suite duquel Louis VIII partit pour la guerre des Albigeois. Trop grande pour sa population, cette ville se ramifie en faubourgs irréguliers, le long des routes qui viennent

[1]

Superficie du Cher.	Population en 1876.	Population kilométrique.
7,199 kilomètres carrés.	345,600 habitants.	48 habitants.

[2] Mouvement du canal du Berry en 1873 : 270,000 tonnes.

y aboutir après avoir parcouru des plaines « d'une laideur amère[1] ». L'Auron, l'Yèvre, l'Yévrette, le Langis, le Moulon, la Voiselle, le canal du Berry, unissant leurs eaux par des canaux tortueux, forment autour de la ville une zone de terrains à demi noyés qui devaient jadis être fort utiles à la défense, ainsi que put s'en convaincre César lors du siège d'Avaricum, mais qui rendaient la cité fort insalubre : assainis, ils sont occupés maintenant par des prairies, des jardins potagers et les cultures d'une colonie agricole de jeunes détenus. Au-dessus de la ville, s'élèvent les deux tours d'une cathédrale du treizième siècle, le monument de Bourges par excellence et l'un des plus beaux de la France entière : la façade, ses cinq larges nefs avec leurs forêts de piliers, les vitraux, les deux portails latéraux du nord et du midi, l'abside, sont des merveilles que tout archéologue et tout artiste doivent étudier. L'hôtel de « l'argentier » Jacques Cœur, transformé en palais de justice, est un chef-d'œuvre d'une autre époque et possède les plus gracieuses sculptures de la Renaissance ; les fondations de trois tours de l'enceinte romaine sont enfermées dans cet édifice. L'hôtel Cujas, qui va bientôt servir de musée, est un autre monument de la Renaissance, de même que l'hôtel Lallemant, remarquable par ses gracieuses sculptures. Ce palais, changé en école de filles, est, d'après une tradition erronée, le lieu où naquit Louis XI ; il ne fut construit que sous Louis XII. Bourges est la patrie de Jacques Cœur, de Bourdaloue, du peintre Boucher, du verrier Lécuyer. Au temps de Louis XI, l'université de Bourges avait fait de cette ville l'un des centres intellectuels de l'Europe. A cette époque l'industrie de Bourges était aussi très active, surtout pour la draperie.

Bourges possède des établissements métallurgiques ; mais sa principale industrie n'est point due à l'initiative privée. Les usines qui s'étendent à l'est de la ville et y couvrent, avec leurs dépendances, plusieurs kilomètres carrés de surface, appartiennent au gouvernement ; ils comprennent un arsenal, une fonderie de canons, une école de pyrotechnie, des magasins d'approvisionnements, un polygone. Là s'élève toute une nouvelle ville : la population militaire forme plus d'un quart du nombre des habitants. A vingt kilomètres à l'est de Bourges, près du chemin de fer qui mène à Nevers, le camp d'Avor, presque abandonné, occupe un plateau de landes. Au même endroit, on a trouvé les vestiges d'une ancienne station militaire. Les « Forêtains », qui peuplent, au nord de Bourges, une partie des communes de Saint-Martin-d'Auxigny et de Menetou-Salon, sont les descendants plus ou moins purs des Écossais de la garde de Charles VII, le « roi de Bourges ». Ils s'occupent surtout de la culture des légumes et des arbres à fruit et sont beaucoup plus entreprenants que leurs voisins.

Au nord-ouest de Bourges, l'Yèvre, que longe le canal du Berry et le chemin de fer, passe devant la ville de Mehun, où se voient encore, près d'une grande manufacture de porcelaine, quelques restes du château qu'habitait Charles VII et dans lequel il mourut. C'est la dernière ville que baigne la petite rivière, car elle va se perdre dans le Cher à l'endroit où elle atteint Vierzon, la ville manufacturière la plus importante du département. Vierzon-Ville, Vierzon-Village et quelques faubourgs qui les environnent possèdent des usines diverses, fabriques de porcelaines, verrerie, manufactures d'étoffes, établissements métallurgiques, ateliers pour la construction de machines agricoles. Les chemins de fer qui viennent s'y croiser ont fait de Vierzon une des grandes étapes intermédiaires sur la ligne de Paris à Limoges et sur celle de Nantes à Lyon[2].

[1] Stendhal, *Mémoires d'un touriste.*

[2] Communes les plus importantes du Cher, en 1876 :

Bourges	35,800 hab.	Mehun-sur-Yèvre	6,350 hab.
Vierzon-Ville. 9,000 » / Vierzon-Village. 6,750 »	15,750 »	Dun-le-Roi	5,000 »
		Sancoins	4,000 »
Saint-Amand-Mont-Rond	8,500 »	Sancerre	3,700 »

De même que son voisin le département du Cher, celui de l'Indre appartient presque en entier à l'ancienne province du Berry ; seulement au nord un fragment de l'Orléanais et au sud une partie de la Marche ont été annexés au territoire. Le nom que porte le département est bien celui qui lui convient le mieux, car la rivière de l'Indre, dont les premières eaux s'amassent à l'extrémité sud-orientale de la circonscription, en amont de Sainte-Sévère, traverse tout le pays dans sa plus grande largeur. Au sud-ouest, la Creuse parcourt aussi le département, et le Cher le limite à l'extrémité septentrionale ; du reste, toutes les eaux de la contrée descendent vers la Loire, suivant une pente qui s'incline assez uniformément du sud-est au nord-ouest. La région la plus élevée fait encore partie du plateau granitique du centre de la France; les régions de la plaine sont composées de couches jurassiques ou de formations tertiaires, dont les limites, bien connues des paysans, se distinguent par l'aspect du sol et de la végétation. La Brenne ou la petite Sologne, pays d'étangs et de mares, de bois et de landes, le Bois-Chaud, aux terrains caillouteux couverts de forêts, la Champagne, calcaire et revêtue de moissons, quoique peu fertile là où le travail acharné de l'agriculteur ne la sollicite pas, sont les régions naturelles de la contrée. Inférieure par ses produits agricoles à la moyenne des départements de la France, l'Indre l'est aussi dans l'industrie, et sa production métallurgique a considérablement déchu dans les dernières années[1]. La population de la contrée est beaucoup plus faible que la moyenne spécifique du reste de la France. En 1866, plus des deux tiers des habitants étaient encore illettrés[2].

Un arrondissement est situé en entier dans le bassin du Cher, celui qui a pour chef-lieu Issoudun. La vieille cité, dont le nom indique par sa terminaison même une origine celtique, s'élève sur une colline, au-dessus de la rivière Théols; elle groupait jadis ses maisons autour d'un château fort dont il reste la « grosse tour » ou Tour-Blanche, servant de musée pour quelques antiquités du moyen âge. Issoudun est une des villes de France dont l'industrie a le plus souffert de la révocation de l'Édit de Nantes; cependant elle possède des tanneries et des fabriques de draps. Ces établissements reçoivent leur matière première des campagnes environnantes, où paissent de nombreux troupeaux.

Tout le bassin de la Théols et le territoire de la Champagne entre Issoudun, Vatan et Levroux, où se trouve la belle église gothique de Saint-Sylvain, est riche en vestiges des époques préhistoriques, et surtout en « marges » ou « mardelles », excavations que l'on croit avoir été des demeures souterraines et que les habitants du pays regardent avec un respect superstitieux : l'une d'elles, la « mardelle sainte », située à peu près à moitié chemin d'Issoudun à Châteauroux, est encore un but de pèlerinage pour les paysans atteints de rhumatismes. Des châteaux de la Renaissance et du dix-septième siècle sont les autres curiosités de la contrée. L'un d'eux, devenu le plus célèbre, est le château de Valençay, dans lequel Napoléon enferma le roi d'Espagne Ferdinand VII, après l'avoir attiré en deçà des Pyrénées. Cet édifice, bâti au milieu du seizième siècle, est le type des palais de cette époque, où la gracieuse ornementation italienne se mêle à la sévère ordonnance de la forteresse française du moyen âge.

La Châtre est le chef-lieu de l'arrondissement que parcourt l'Indre supérieure : ce n'est qu'une petite ville, sans autre importance que celle de ses marchés, où les châtaignes et autres denrées récoltées sur les plateaux s'échangent avec les produits des campagnes inférieures. C'est à 6 kilomètres au nord-ouest de la Châtre, près du bord de l'Indre,

[1] Valeurs des productions de l'Indre en fonte, fer et acier :

1864. . . . . . . 3,058,620 fr. 1873. . . . . . . 1,680,000 fr.

[2]

Superficie de l'Indre.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,796 kilomètres carrés.	281,250 habitants.	41 habitants.

qu'est situé le village de Nohant, illustré par le séjour de George Sand. A 15 kilomètres à l'ouest de la Châtre, mais déjà dans une vallée tributaire de la Creuse, Neuvy-Saint-Sépulcre possède une très-curieuse église en forme de rotonde, imitée, au retour des Croisades, de la célèbre église de Jérusalem; enfin, vers le sud-ouest, la Creuse mire dans ses eaux profondes le château de Crozant, le moulin et la ruine de Châteaubrun, le village de Gargilesse, et tant d'autres paysages charmants par eux-mêmes, devenus enchanteurs grâce au style magique de celle qui les a décrits.

Châteauroux est la première ville que l'on rencontre sur les bords de l'Indre en aval de la Châtre. Ce chef-lieu du département n'était jadis qu'une dépendance de son faubourg actuel, Déols ou Bourg-Dieu, situé de l'autre côté de la rivière, au milieu des prairies. La maison de « Dieu » était au douzième siècle une des abbayes les plus riches de l'Occident, et son église, dont il reste encore quelques débris, était un édifice roman de la plus grande beauté. Mais tandis que la ville abbatiale dépérissait, le village laïque, bâti à la fin du dixième siècle autour du Château-Raoul, croissait en importance : c'est la ville actuelle, toujours connue sous le nom, légèrement modifié, de l'ancienne forteresse qui dresse encore ses tours du quinzième siècle sur des fondations antiques. Châteauroux a quelque activité industrielle; mais sa plus grande manufacture, la fabrique des tabacs, appartient à l'État; c'est aussi l'État qui entretient indirectement plusieurs fabriques de draps, en y achetant les étoffes employées à l'habillement des troupes.

En continuant de suivre les bords de l'Indre, on voit encore se succéder dans les limites du département les deux villes de Buzançais, marché agricole fort animé, et de Châtillon-sur-Indre, que dominent deux tours superposées, d'un aspect bizarre. Après Châteauroux, la ville la plus importante de l'arrondissement est Argenton. Bâtie dans une large vallée en forme de cirque, au pied d'une colline hérissée de murailles penchantes, Argenton borde la Creuse de tanneries, de fabriques de draps, de papeteries, de filatures, de tuileries. La vallée de la Bouzanne, qui s'unit à celle de la Creuse au-dessous d'Argenton, est fort curieuse à cause des restes d'anciens châteaux qui se voient encore sur plusieurs de ses promontoires.

Le Blanc, chef-lieu d'arrondissement, est, comme Argenton, situé au bord de la Creuse et possède aussi des fabriques de draps. A quelques kilomètres en aval se trouve l'ancienne abbaye de Fontgombault, dont une colonie de trappistes a fait un pénitencier agricole[1].

Le département du Loiret, ainsi nommé de la rivière souterraine qui jaillit dans un parc des environs d'Orléans, occupe cette partie si importante de la France où la Loire est le plus rapprochée de la Seine et où s'opère, en conséquence, le principal mouvement de passage entre le Nord et les provinces du Centre : la plus forte part de l'ancien Orléanais, auquel sont ajoutées des fractions du Berry et de l'Ile-de-France, constitue le département. Par leur aspect physique et la nature de leurs produits, les régions naturelles du Loiret sont bien distinctes. La large vallée de la Loire ou le « Val », avec ses riches campagnes et ses villes populeuses, décrit son croissant régulier entre ces diverses régions. Au nord de Briare et de Gien s'élèvent les collines de la Puisaye revêtues de bois; elles se continuent au nord dans le bassin du Loing, par le Gâtinais, où les cultures alternent avec

[1] Communes les plus importantes de l'Indre en 1876 :

Châteauroux	19,450 hab.	Buzançais	5,100 hab.
Issoudun.	13,700 »	La Châtre	5,000 »
Le Blanc.	6,100 »	Levroux.	4,300 »
Argenton	5,600 »	Valençay.	3,500 »

les forêts, les landes et les marécages; la grande forêt d'Orléans, qui recouvre, plus à l'ouest, le bord méridional du plateau, est assez vaste pour former également à elle seule une région naturelle. Au sud du fleuve, les plaines sablonneuses et naguère presque complétement incultes de la Sologne constituent une autre zone, différente par sa nature et ses habitants. Enfin le nord-ouest du département fait partie de la Beauce, l'immense et monotone champ de blé. Néanmoins ces richesses du sol et l'énorme mouvement commercial qui le traverse ont laissé le pays de beaucoup inférieur en population spécifique au reste de la France[1].

A la descente du fleuve, Briare est la première ville de quelque importance. Située sur la berge du nord, comme la plupart des autres cités et bourgades riveraines, elle se trouve au confluent du canal latéral à la Loire et d'un canal, déjà plus de deux fois séculaire, qui fait communiquer la Loire avec la Seine; aussi beaucoup d'habitants s'occupent-ils du transport par eau des houilles, des pierres, des denrées et des marchandises diverses[2]. Gien, chef-lieu d'arrondissement que l'on rencontre à 10 kilomètres seulement en aval de Briare, est plus populeuse et plus active comme ville d'industrie; elle fabrique surtout des poteries et des faïences. Plus loin, sur la rive gauche, on voit Sully, qui possède encore le château du ministre de Henri IV auquel elle a donné son nom. Puis vient un simple village, Saint-Benoît-sur-Loire, le reste d'une ville considérable, que l'on dit avoir eu 18,000 habitants lors de la grande prospérité de son abbaye, et dont l'école renferma jusqu'à 5,000 élèves sous les Carlovingiens; la bibliothèque des bénédictins était célèbre et possédait d'inappréciables manuscrits. L'église de Saint-Benoît est un reste de l'ancienne abbaye. En approchant d'Orléans, on voit sur la rive droite du fleuve la ville de Châteauneuf, jadis résidence royale et gardant encore une partie de son château avec ses jardins dessinés par Le Nôtre; ensuite Jargeau, où Jeanne Darc fut blessée en montant à l'assaut, se montre sur la rive gauche.

Orléans, le chef-lieu du Loiret, est l'une des principales villes historiques de la France, et la grandeur de son rôle est de beaucoup supérieure à son importance comme centre de population; elle grandit cependant, et maintenant elle est presque unie au village d'Olivet, sorte de faubourg, situé dans la vallée du Loiret. Bâtie sur la courbe de la Loire la plus avancée vers le nord, à l'endroit où les communications sont le plus faciles avec le bassin central de la Seine, Orléans est devenue, pour ainsi dire, le complément de la capitale : on pourrait lui donner le nom de « Paris-sur-Loire ». Les deux villes forment ensemble un tout géographique et presque toujours elles ont eu la même destinée politique. « Le sort d'Orléans, dit Michelet, a été souvent celui de la France; les noms de César, d'Attila, de Jeanne Darc, de Guise rappellent tout ce qu'elle a vu de siéges et de guerres. » Tout récemment encore, des faits militaires ont prouvé de quelle importance est le lien de solidarité qui rattache Orléans et Paris. Le nœud de rayonnement des principaux chemins de fer que la capitale projette dans la direction du sud et du sud-ouest se trouve à Orléans : un réseau dont le développement total est de plusieurs milliers de kilomètres s'y rattache au tronc commun qui traverse au sud de Paris le plateau de partage entre la Seine et la Loire.

La ville d'Orléans n'a que de faibles débris de son antiquité; on y voit encore de curieuses maisons du moyen âge, notamment celle qui porte le nom d'Agnès Sorel, une des tours de l'enceinte que Jeanne Darc reprit sur les Anglais, lors du mémorable siége de 1429, un ancien hôtel de ville dans lequel se trouvent aujourd'hui les richesses du musée des

1

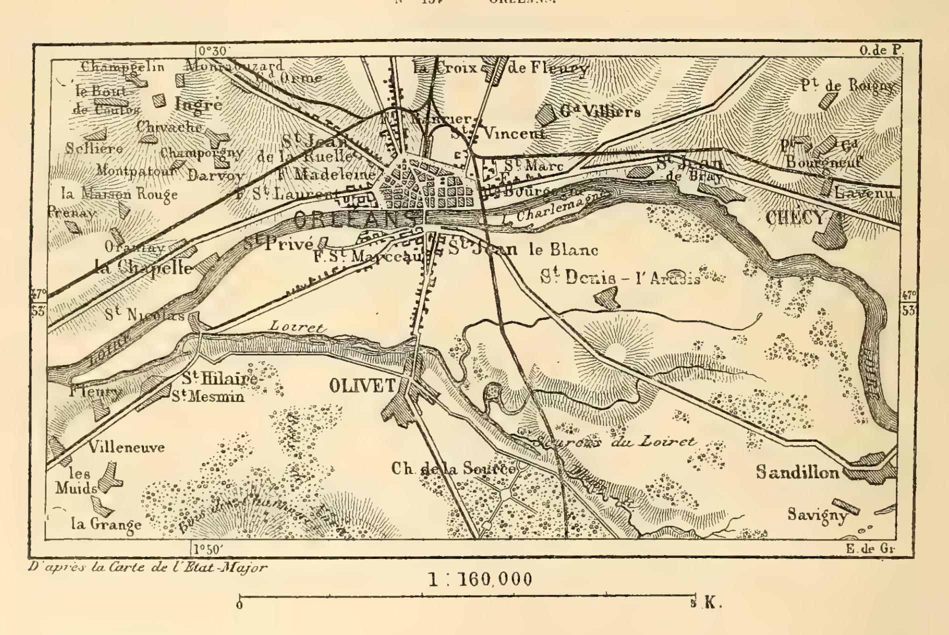
Superficie du Loiret.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,849 kilomètres carrés.	360,900 habitants.	53 habitants.

2 Mouvement total sur le canal latéral à la Loire en 1873. . . . 265,000 tonnes.
» » de Briare. . . . . 205,000 »

beaux-arts, un beau palais de la Renaissance, devenu l'hôtel de la mairie, des églises du moyen âge. La cathédrale, commencée au dix-septième siècle, est un édifice de très-vastes proportions dont les clochers de style ogival se terminent bizarrement par des tiares de colonnes grecques.

Orléans s'occupe surtout de la fabrication de lainages; mais elle a plus d'importance par son commerce que par ses manufactures; ses pépinières et ses jardins expédient des arbustes et des fleurs dans toutes les parties de la France. A l'ouest, au bord de la Loire, s'étend la plaine admirablement cultivée de la Chapelle-Saint-Mesmin; puis viennent les coteaux de Saint-Ay, aux vins estimés; plus loin, la petite ville de Meung a de nombreux moulins à farine, que la rivière des Trois-Mauves met en mouvement avant de s'unir au fleuve. Meung est la patrie de Jean de Meung, auteur de la plus grande partie du *Roman de la Rose*, commencé par son compatriote de l'Orléanais Guillaume de Lorris. On se

N° 154 — ORLÉANS.



D'après la Carte de l'État-Major

1 : 160,000

0 — 5 K.

trouve là dans une région où se pressent les souvenirs historiques. A l'est, de l'autre côté de la Loire, l'église de Cléry montre, parmi d'autres tombeaux, ceux de Louis XI et de Dunois. A l'ouest, on voit la pittoresque Beaugency, où se sont accomplis tant de faits de guerre, que l'histoire de cette ville se confond avec celle de la France pendant plusieurs siècles. Au nord, Coulmiers arrêta un instant le flot de la récente invasion; plus loin est le bourg de Patay, où Talbot fut battu en 1429 et fait prisonnier par Jeanne Darc.

L'arrondissement de Montargis, qui forme l'angle nord-oriental du département, est en entier dans le bassin de la Seine, ou plutôt de son affluent le Loing. Cette rivière passe à Châtillon, patrie de Coligny, puis dans la ville même de Montargis, et s'y divise en plusieurs bras qui donnent à certains quartiers un aspect de « petite Venise ». Au sud-est, dans une région peu fréquentée, est l'ancienne ville de Lorris, patrie du poëte qui fit la première partie du *Roman de la Rose*. Les coutumes de Lorris, rédigées au commencement du douzième siècle, étaient suivies dans presque tout l'Orléanais. Pithiviers, chef-lieu d'arrondissement comme Montargis, est de moitié moins peuplée et le mouvement commercial y est bien inférieur. La ville exporte surtout des gourmandises, gâteaux

d'amandes et pâtés d'alouettes. Presque toutes les « gâtines » des environs de Montargis et de Pithiviers ont été desséchées et sont devenues, grâce à la marne et au drainage, de bonnes terres à blé ou des bois taillis. A moitié chemin des deux villes est le bourg de Beaune-la-Rolande, devenu célèbre pendant la guerre de 1870[1].

La partie occidentale de l'Orléanais, à laquelle est ajoutée une fraction de la Touraine, forme le département de Loir-et-Cher, que la Loire coupe en deux moitiés : au nord la rivière du Loir, au sud celle du Cher recueillent les eaux de la contrée pour les porter au fleuve bien en dehors des limites du département. Par ses régions naturelles le Loir-et-Cher se confond avec les circonscriptions voisines : ses plateaux du nord-est appartiennent à la Beauce et en continuent les riches et monotones étendues; au nord-ouest, les vallons tortueux, les prairies des fonds, les ravins boisés, les coteaux découpés en promontoires indiquent le voisinage du Perche, tandis qu'au sud des collines bien cultivées qui bordent la Loire se prolongent les mornes plaines de la Sologne, semées d'étangs sans profondeur. Un dixième de la surface du Loir-et-Cher est occupé par les forêts, plus d'un dixième ne présente encore que landes et jachères. Pauvre en industrie et dépourvu de grand centre commercial, le département est en proportion l'un des moins peuplés de la France : le nombre de ses habitants est presque stationnaire[2].

Mer, la première ville du Loir-et-Cher dont la Loire arrose les campagnes, n'a d'importance que par ses vins et ses diverses denrées. Plus loin est la station de Suèvres, où se voient des pierres sacrées et des restes d'une ville antique; puis on traverse Menars, où se montre un de ces beaux châteaux que possède en si grand nombre la vallée de la Loire, et bientôt après on dépasse le village de Saint-Denis, dont les eaux, analogues à celles de Forges et de Spa, étaient fort célèbres au seizième siècle, lorsque la cour résidait à Blois.

Cette ville charmante, principale station entre Orléans et Tours, est fort bien située sur les pentes de sa colline; elle est aujourd'hui chef-lieu du département, et du temps de Henri III elle fut sinon la capitale, du moins la cité royale de la France : c'est là que se tinrent les États généraux de 1576 et de 1588, dont l'influence sur les destinées du pays fut si considérable; c'est là que fut assassiné le duc de Guise et que mourut Catherine de Médicis. Le superbe édifice où se passèrent ces événements de la fin du seizième siècle domine encore la haute ville de sa masse imposante : les parties du monument qui menaçaient ruine ont été parfaitement réparées ; l'aile de François Ier, l'une des merveilles de la Renaissance, peut se voir non moins belle qu'à l'époque où elle fut élevée; dans l'intérieur, la salle des États, les appartements royaux, les prisons rappellent les faits de l'histoire qui s'y sont accomplis. Parmi ses enfants devenus célèbres, Blois compte avec orgueil Denys Papin, l'illustre physicien dont les découvertes ont contribué pour une si large part aux progrès de l'humanité et qui pourtant avait dû s'exiler de la patrie.

De même que Blois, les villes et les villages des environs sont particulièrement remarquables par leurs parcs, restes des forêts qui occupaient autrefois presque toute la contrée.

[1] Communes les plus importantes du Loiret en 1876 :

Orléans	52,150 hab.	Pithiviers	5,000 hab.
Montargis	9 175 »	Beaugency	4,450 »
Gien	7,550 »	Olivet	3,650 »
Briare	5,150 »	Meung-sur-Loire	3,600 »

[2]

Superficie du Loir-et-Cher.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,351 kilomètres carrés.	272,650 habitants.	43 habitants.

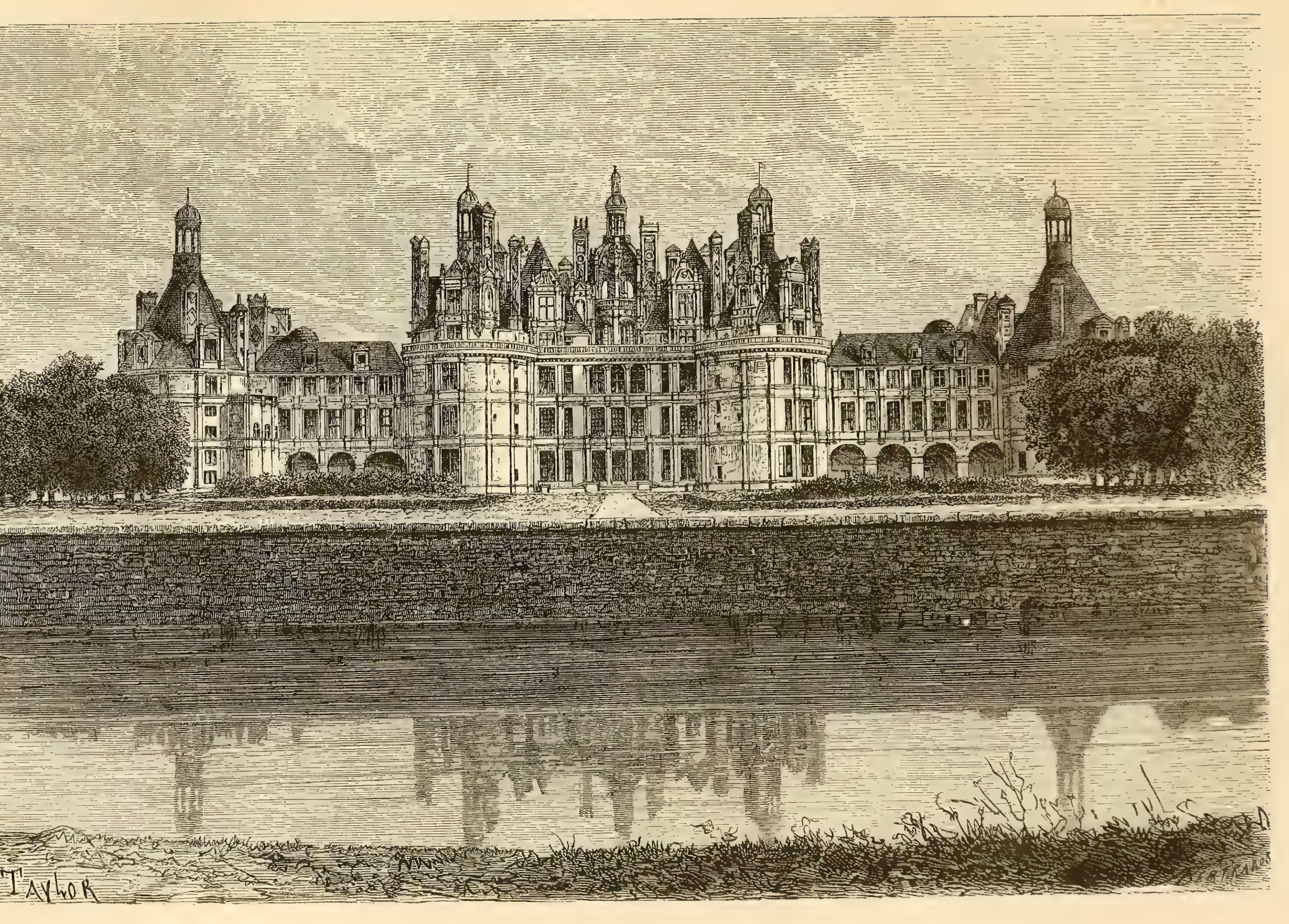
A l'est de la ville, sur le Cosson, dans un étroit sillon du plateau, s'élève l'immense édifice de Chambord, que François I[er] fit bâtir avec tant de splendeur à la place d'une ancienne maison de vénerie et dont le possesseur actuel reçoit encore de ses fidèles le nom de roi : les tours, les clochetons, les mille sculptures de la façade, la double spirale de son escalier à jour font de ce palais un des plus curieux édifices de la Renaissance. Au sud-est de Blois, le château de Beauregard, bâti non loin du Beuvron, est remarquable surtout par sa galerie de plusieurs centaines de portraits historiques. Plus loin est le château de Cheverny, d'une noble architecture, entouré de plantations magnifiques. Enfin, sur une colline qui domine la Loire, au sud-ouest de Blois, le château de Chaumont, plus beau que tous les autres par la nature environnante, commande une admirable vue sur la plaine, le fleuve, les bois et les coteaux.

Au sud de la Loire, la triste Sologne n'a point de villes considérables. Romorantin, chef-lieu d'arrondissement, sur la Sauldre, vient à peine d'être reliée au réseau des chemins de fer; elle a pourtant des fabriques d'étoffes, des filatures et d'autres établissements industriels; son nom rappelle surtout l'édit de tolérance religieuse publié en 1560. Selles-sur-Cher fait quelque commerce de bois par le canal navigable qui borde la rivière dont elle porte le nom. Plus à l'ouest, Saint-Aignan, également sur le Cher, est une ville de tanneries et de moulins, et ses environs offrent quelques antiquités des âges préhistoriques. Le village de Thézée, dont les coteaux, exposés directement au midi, produisent le meilleur vin rouge des bords du Cher, est célèbre par un étrange édifice de forme carrée, évidemment de construction romaine. Enfin Montrichard, situé au bord de la rivière, non loin de l'endroit où elle entre dans le département d'Indre-et-Loire, a les restes imposants de son château et diverses constructions du quinzième et du seizième siècle. Ainsi que les villages et les châteaux environnants, ce bourg a été construit en grande partie de la pierre tendre et durcissant à l'air dite « tuffeau de Saumur », que l'on retire des immenses carrières souterraines de Bourré, creusées dans les collines qui dominent la rive droite du Cher, à l'est de Montrichard. La bourgade de Bourré occupe quelques-unes de ces galeries évidées dans la roche; ses cheminées apparaissent çà et là au milieu des vignobles.

Dans son passage à travers le département qui a reçu de lui la moitié de son nom, le Loir n'arrose qu'une ville proprement dite, la vieille cité de Vendôme, capitale de l'ancien Vendomois, chef-lieu d'un arrondissement. Avant les guerres de la Réforme, Vendôme avait une grande importance par ses tanneries, ses manufactures de lainages, ses fabriques de gants; maintenant encore, elle a quelques établissements industriels; mais l'aspect de la ville, avec la belle tour gothique de son clocher, la porte fortifiée qui sert de mairie et les restes de son vaste château, ferait croire à une population plus considérable et plus active. Aux alentours de Vendôme se trouvent des antiquités nombreuses, préhistoriques ou gallo-romaines, parmi lesquelles on remarque surtout les ruines du théâtre d'Areines, situées près de la rive gauche du Loir, à 2 kilomètres en amont de la ville. A l'ouest, la bourgade industrielle de Montoire, que domine un vieux château très-pittoresque, dressé sur une falaise des bords du Loir, se trouve aussi dans une région fort curieuse par les vestiges du passé, dolmens, menhirs, cromlechs, tombelles, vieux donjons, villes souterraines, encore partiellement habitées. Un des manoirs de la contrée, le château de la Poissonnière, est celui où naquit Ronsard : il est toujours décoré des ornements et des légendes que le poëte y fit peindre ou tailler dans la pierre[1]

[1] Communes les plus importantes du Loir-et-Cher en 1876 :

Blois.	20,500 hab.	Selles-sur-Cher.	4,750 hab.
Vendôme.	9,200 »	Mer..	4 020 »
Romorantin.	7,850 »	Saint-Aignan	3,550 »



CHATEAU DE CHAMBORD

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Mieusement.

La Beauce, aux plateaux monotones, forme la plus grande partie du département d'Eure-et-Loir, le moins riche de la France en beautés naturelles : c'est le pays Chartrain proprement dit. Au sud-ouest de la Beauce, le Dunois, appartenant aussi à l'ancienne province d'Orléanais, est d'un aspect plus varié, grâce aux vallées qui en ont raviné le sol. Au nord, le Drouais ou pays de Dreux et le Thymerais, qui dépendaient de la Normandie, sont aussi moins unis que la Beauce, et la surface en est çà et là boisée; enfin, à l'ouest, le Perche est un pays de coteaux, de vallons, d'eaux courantes, de bosquets et de haies vives. Ainsi que l'indique son nom, le département est à double versant : d'un côté, les eaux du Loir et de l'Huisne sont emportées vers l'Océan; de l'autre, l'Eure va se mêler à la Seine, qui l'emporte à la mer de Normandie. Les campagnes unies et fertiles de l'Eure-et-Loir en ont fait une contrée essentiellement agricole, un des greniers de la France et un grand pays d'élève pour les chevaux percherons; mais nulle grande richesse industrielle ne s'est ajoutée aux produits du sol. La population est faible relativement au reste de la France : depuis le commencement du siècle, elle est à peu près stationnaire[1].

L'arrondissement méridional est presque en entier dans le bassin du Loir, et c'est au bord de cette rivière que se trouvent Châteaudun, la seule ville du pays, et les deux jolies bourgades de Bonneval et de Cloyes. Châteaudun (Château-Dun), ancienne capitale du Dunois, a gardé le vieux donjon crénelé de Thibaut le Tricheur et un fort beau château du quinzième siècle. C'est une des villes qui ont fait leur devoir pendant la guerre de 1870.

Nogent-le-Rotrou, autre chef-lieu d'arrondissement, est situé sur les rives de l'Huisne, à l'issue d'un gracieux vallon : des prairies et des jardins arrosés par des eaux courantes occupent le milieu de la ville, entre les côtés irréguliers que forment les quatre rues principales. Le château bâti par les anciens comtes du Perche domine encore la cité de ses murailles verdoyantes et de son fier donjon, construit dans les premières années après l'an mil : c'est la principale curiosité de Nogent, où l'on visite aussi le tombeau de Sully, érigé dans l'Hôtel-Dieu, hôpital construit en partie par un de ces comtes Rotrou auxquels la ville doit son nom. Nogent possède quelques fabriques d'étoffes; les villageoises des campagnes environnantes ont aussi une industrie spéciale, celle de nourrir les enfants des mères parisiennes. On sait combien grande est la mortalité sur ces pauvres petits êtres. Des statistiques précises ont constaté que la perte en vies humaines causée chaque année par l'incurie des nourrices est l'une des grandes calamités nationales[2].

Le chef-lieu du département, l'antique ville des Carnutes, dont elle a gardé le nom, francisé en celui de Chartres, est sur la rive gauche de l'Eure, dont le lit, aux eaux lentes et pures, n'est pas en cet endroit creusé profondément dans le plateau. De toutes parts on aperçoit de plusieurs lieues à la ronde les deux tours inégales de sa cathédrale, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture. Ses porches décorés de statues par centaines, sa nef d'un ensemble si harmonieux, sa rosace et ses merveilleux vitraux, la clôture du chœur, la crypte, église souterraine la plus vaste de France, font de l'édifice grandiose un des monuments les plus remarquables pour l'histoire de l'art. Chartres possède d'autres belles églises et l'une de ses anciennes portes fortifiées; mais l'enceinte a été remplacée par la belle promenade du « Tour de ville ». Mathurin Régnier et Marceau sont les deux enfants les plus illustres de la ville. C'est sur le territoire Chartrain que les Celtes et les Belges tenaient leurs assemblées communes avant la conquête romaine.

En suivant la vallée de l'Eure, au nord de Chartres, on passe à Maintenon, célèbre par son

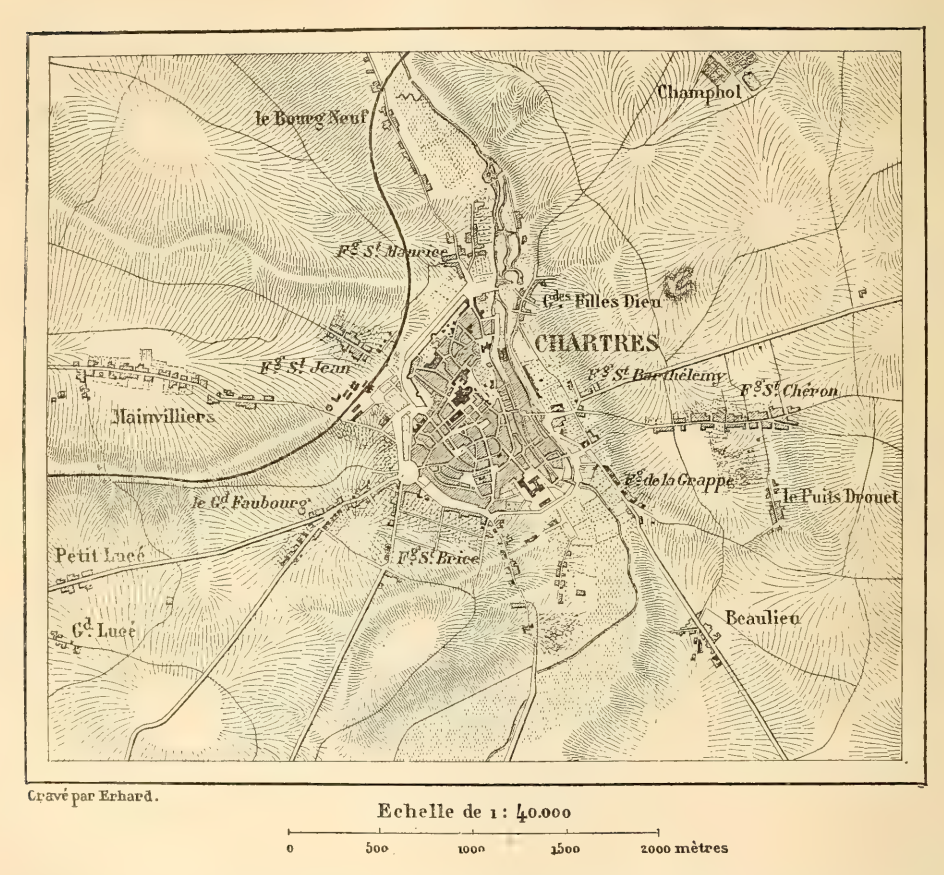
[1]

Superficie de l'Eure-et-Loir.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,874 kilomètres carrés.	283,075 habitants	48 habitants.

[2] Brochard; Bertillon; Bouchut, *Mémoires divers.*

château, son parc, ses belles prairies et l'aqueduc inachevé qui devait porter les eaux de l'Eure aux jardins de Versailles. Dreux, située dans la vallée de la Blaise, affluent de l'Eure, est aussi une ville qui rappelle les temps de la royauté : là se trouve la grande chapelle funéraire de la famille d'Orléans, contenant de très-remarquables œuvres d'art. Dreux, patrie de Rotrou, est le chef-lieu de l'arrondissement septentrional d'Eure-et-Loir. Au nord de la ville, la forêt de Dreux s'étend au loin entre l'Eure et la sinueuse Vesgre : on peut en suivre les allées jusqu'aux portes du château d'Anet, que Philibert Delorme

N° 155. — CHARTRES.



éleva, au milieu du seizième siècle, pour Diane de Poitiers, et que Jean Goujon, Germain Pilon, Jean Cousin décorèrent de bas-reliefs et de statues; il reste encore une aile de ce chef-d'œuvre de la Renaissance[1].

Le département d'Indre-et-Loire, auquel on aurait pu donner tout aussi bien le nom de Cher-et-Loire ou celui de Vienne-et-Loire, est composé presque entièrement de l'ancienne

[1] Communes les plus importantes de l'Eure-et-Loir en 1876 :

Chartres	20,450 hab.	Nogent-le-Rotrou	7,650 hab.
Dreux	7,900 »	Châteaudun	6,700 »
Bonneval	3,400 hab.		

province de Touraine, à laquelle ont été ajoutées des parties de l'Orléanais et de la Marche. Les régions naturelles de la Touraine sont bien indiquées par le relief du sol et limitées par le cours des rivières. Au nord de la Loire s'étendent les plateaux de formation tertiaire que leur nom même de « Gâtine » dit être infertiles et dépourvus d'eaux courantes. La riche Varenne est la presqu'île de terre d'alluvions qui sépare la Loire et le Cher, en aval de l'ancienne berge de Montlouis. La Champeigne est la région de hautes terres que l'Indre limite au sud, et de l'autre côté de la charmante vallée se prolonge le plateau de Sainte-Maure, autre « gâtine » par l'aspect morne de la contrée et la pauvreté du sol. Le Véron occupe l'espace triangulaire, de formation crétacée, que la Loire et la Vienne forment à leur confluent. Enfin la Brenne marécageuse se prolonge du département de l'Indre jusque dans la partie méridionale de celui de l'Indre-et-Loire. La Touraine, où le sol présente de si grands contrastes, est, dans l'ensemble, d'une richesse agricole moyenne; plus du dixième du sol est encore en friche. A Tours et dans quelques autres villes, l'industrie est assez importante; néanmoins le département n'a pas de ressources suffisantes pour nourrir une population spécifique aussi considérable que celle du reste de la France.

En Touraine aussi bien que dans le Blaisois, les bords de la Loire sont ornés de châteaux magnifiques. A peine a-t-on pénétré dans le département d'Indre-et-Loire en suivant le cours du fleuve, que l'on voit apparaître sur la rive gauche les tours de l'ancien palais d'Amboise, qui fut au seizième siècle une des résidences royales le plus souvent habitées par la cour; les gardiens montrent encore les créneaux et les balcons auxquels, après la fatale conspiration d'Amboise, furent accrochées les têtes des huguenots décapités. La plus belle partie du monument est la chapelle ogivale, presque entièrement rebâtie sous Louis-Philippe; quant aux prétendus « greniers de César », creusés dans les rochers voisins, ce ne sont que d'anciennes carrières, semblables à tant d'autres galeries souterraines que l'on voit dans la contrée. Parmi les divers châteaux qui faisaient autrefois cortége au palais royal, celui de Pocé, situé presque en face d'Amboise, dans les campagnes de la rive droite, a changé de caractère pour se transformer en une grande fonderie. Un autre castel bâti près d'Amboise, sur un des coteaux qui dominent le vallon de l'Amasse, est le fief de Clos-Lucé : c'est là que s'éteignit, en 1519, Léonard de Vinci, un de ces hommes incomparables, au multiple génie, qui devançaient leurs contemporains à la fois dans les voies de la pensée, dans les travaux des arts et les grandes découvertes industrielles.

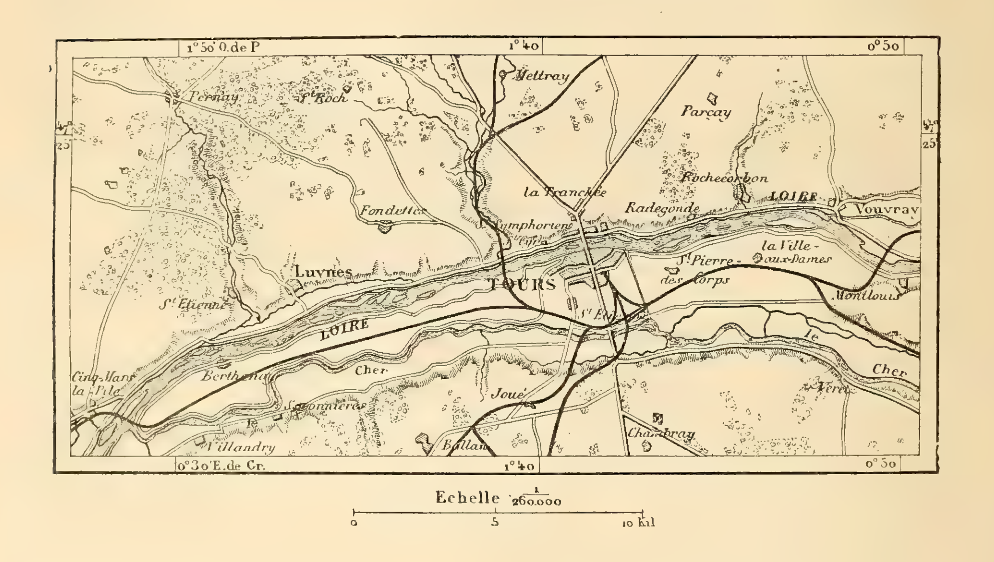
Au sud-est d'Amboise, dans la vallée du Cher, près de Bléré, est un autre palais non moins célèbre que celui d'Amboise. Le château de Chenonceaux, groupe de constructions élevées sur une île du Cher, à la place d'un ancien moulin et sur un pont qui rejoint l'île à l'une des rives, est un des merveilleux édifices de la Renaissance. Philibert Delorme, Germain Pilon, Jean Goujon, Benvenuto Cellini, le Primatice et d'autres grands artistes furent appelés à le construire et à l'orner. Ce fut aussi une demeure royale, mais l'époque de sa vraie gloire est le dix-huitième siècle, alors que la société littéraire, appelée par l'hospitalité du fermier général Dupin, y réunissait ses plus illustres représentants.

Que l'on descende la Loire ou le Cher, en partant d'Amboise ou de Chenonceaux, on arrive également à Tours, la belle cité qui occupe une position si remarquable dans la longue péninsule formée par les deux cours d'eau cheminant presque parallèlement l'un à l'autre : en amont de la ville, un canal de moins de 3 kilomètres de longueur unit la Loire au Cher et rend le double service de transporter les marchandises des deux vallées et d'alléger le flot d'inondation en temps de crue : de puissantes

[1] Superficie de l'Indre-et-Loire.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,114 kilomètres carrés.	324,875 habitants.	52 habitants.

levées défendent la ville et les campagnes situées au-dessous du niveau des eaux montantes. Ce ne sont pas seulement la ville et la banlieue de Tours que dévasteraient la Loire et le Cher, en cas de rupture d'une digue : les libres communications d'une partie considérable de la France se trouveraient momentanément suspendues, car sept grandes lignes de chemin de fer viennent unir leurs voies dans la gare de Tours, bâtie en dehors de la ville, à peu près à moitié chemin entre les deux rivières.

De même que toute la province, Tours a gardé le nom de l'ancien peuple des Turones qui l'habitait, mais les monuments anciens en ont disparu : à peine existe-t-il encore quelques débris de l'enceinte gallo-romaine, et l'on ne trouve de l'amphithéâtre que des substructions enfouies. La cathédrale, surmontée de deux clochers richement sculptés, deux tours de l'église Saint-Martin, qui fut l'une des plus riches de la chrétienté, les restes du palais Louis XI, situés à Plessis-lès-Tours, au sud-ouest de la ville, sont, avec quelques autres édifices de moindre importance historique, les monuments du moyen âge que la ville



Echelle $\frac{1}{260.000}$

0 5 10 Kil

possède encore. La construction moderne la plus vantée est le pont de pierre, de près d'un demi-kilomètre de longueur, jeté sur la Loire, il y a un siècle, entre Tours et son faubourg de Saint-Symphorien. Ce pont, à l'entrée duquel est érigée une statue de Descartes, et qui se continue dans la ville par la rue la plus belle, et au delà, vers le Cher, par une large avenue, offre aux promeneurs l'endroit d'où l'on peut le mieux contempler l'aspect général de Tours, avec ses maisons régulières, ses deux ponts suspendus, le viaduc du chemin de fer du Mans et les îles boisées du fleuve.

Cité paisible, bien située dans le « jardin » de la France, fort riche en fruits de toute espèce, et possédant aussi quelques ressources intellectuelles, grâce à ses sociétés savantes, à sa bibliothèque, à son musée, Tours est une des villes françaises où le séjour est le plus agréable, et, depuis plusieurs générations, des familles de visiteurs anglais savent en apprécier les avantages. Mais l'industrie et le commerce de Tours n'ont pas l'activité que l'on attendrait d'une ville aussi favorablement située. Au temps de Louis XI, lorsque les fabricants d'étoffes, nationaux et étrangers, attirés par ses promesses, étaient venus s'établir en foule dans la capitale de la Touraine, on y compta près de 80,000 habitants, presque le double de ceux qui s'y trouvent aujourd'hui. Au dix-septième siècle, elle eut également

une période de grande prospérité, que la révocation de l'Édit de Nantes vint arrêter brusquement. Après le service de la gare, de ses ateliers et les divers travaux qui en dépendent, Tours a maintenant comme industries principales la fabrication des soieries pour meubles, le tissage des « gros de Tours » et d'autres étoffes, la préparation des laines, le tannage des cuirs, la cuisson des porcelaines vernissées. Une des librairies de Tours est un des établissements de ce genre les plus considérables qu'il y ait, et parmi les livres sortis de ses presses il en est qui sont des chefs-d'œuvre de typographie. Enfin le chef-lieu de « la grasse Touraine » ne peut que se distinguer aussi par ses produits gastronomiques. Les pruneaux de Tours, qui proviennent en grande partie des environs de Saumur, et les vins blancs de Vouvray, que donnent les coteaux de cette commune, au nord de la plaine alluviale d'entre Loire et Cher, sont à bon droit renommés.

La partie de l'arrondissement de Tours située au nord de la Loire n'a point de ville populeuse. La plus considérable est Châteaurenault, bâtie sur les pentes d'un coteau, au bord de la Brenne, qui va s'unir à la Cisse et par elle à la Loire en amont de Vouvray ; Châteaurenault a les plus importantes tanneries de France, et les cuirs tannés dans ses fosses servent à fabriquer dans la ville même des quantités considérables de souliers. Au nord de Tours, le village jadis ignoré de Mettray a pris une certaine importance depuis qu'on y a fondé, en 1839, une colonie pénitentiaire d'enfants, devenue le modèle des établissements du même genre. Les bonnes méthodes agricoles enseignées à Mettray ont peu à peu transformé l'aspect des « gâtines » environnantes.

En descendant la Loire en aval de Tours, on voit, de même qu'en amont, se succéder les châteaux. A droite se montre celui de Luynes, dominant une ville en partie souterraine, comme le sont tant de bourgades de cette contrée, toute percée de carrières ; près de Luynes, un reste d'aqueduc gallo-romain arrondit encore trois arcades au-dessus de la campagne. Non loin de Luynes, sur les bords du Cher, est la terre de Véretz où résidait Paul-Louis Courier et où il fut assassiné en 1825. Plus loin, presque en face de l'endroit où le bras principal du Cher se réunit à la Loire, se dresse la fameuse « pile de Cinq-Mars » (Saint-Médard), tour carrée de 29 mètres de hauteur, dont les archéologues constatent l'origine romaine, mais sans pouvoir en expliquer la destination ; puis on aperçoit au-dessus de Langeais un château du quinzième siècle, qui est un des types les plus remarquables de l'architecture militaire de l'époque et qui possède une fort belle collection d'objets antiques. C'est là que fut signé en 1491 le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. A l'ouest de Langeais, dans la vallée du Doit, les vignobles de Bourgueil ont la plus grande réputation à cause de leurs vins rouges, provenant de plants de Chambertin ; toutefois le terroir a complétement changé le bouquet et la saveur des vins, et les produits de Bourgueil, quoique excellents, ne ressemblent en rien à ceux de la Côte-d'Or ; ils ne se conservent pas.

L'Indre, qui s'unit à la Loire entre Langeais et Port-Boulet, arrose à son entrée dans le département la circonscription de Loches. Cette ville est peu considérable par le nombre des habitants, mais elle est l'une des cités les plus curieuses de la Touraine, grâce à ses édifices du moyen âge ; on les voit allonger leurs toits et dresser tours et clochetons au-dessus de l'enceinte et des maisons étagées sur les pentes. Le château, dont les murailles ont près de 2 kilomètres de tour, a gardé ses deux formidables donjons, les cachots où se trouvaient les souterrains, la chambre de supplice, la cage de torture imaginée par le cardinal la Balue et dont il a lui-même « tasté quelque peu », dit Philippe de Commines, qui fut aussi l'un des malheureux captifs : ce château sert encore de prison. L'église, dont les parties les plus anciennes datent du dixième siècle ; le palais de Charles VII, que l'on a changé en sous-préfecture et qui renferme le tombeau d'Agnès Sorel ; le château de Louis XII, où se trouve l'oratoire, très-gracieusement sculpté, d'Anne de Bre-

tagne, sont également de remarquables monuments du moyen âge. Le bourg industriel de Beaulieu, dont les fabriques de lainages situées au bord de l'Indre vont rejoindre les manufactures des bas faubourgs de Loches, possède aussi les ruines intéressantes d'une abbaye du onzième siècle. Au-dessous de Loches, jusqu'à son confluent avec la Loire, l'Indre reflète encore dans ses eaux paresseuses de nombreux monuments de diverses époques : les plus connus sont le château ruiné de Montbazon et celui d'Azay-le-Rideau, parfaitement réparé, qui dresse sur un îlot sa haute masse portant à chacun de ses angles une tourelle en encorbellement.

Sur la rive droite de la Creuse appartenant au département d'Indre-et-Loire, est la bourgade peu considérable de la Haye, que la naissance de Descartes, en 1596, a rendue célèbre. Quelques antiquités préhistoriques, dolmens et tombelles, se trouvent dans les environs; près du Grand-Pressigny, village situé au sud-est de la Haye, dans une vallée tributaire de la Creuse, M. Léveillé a découvert, en 1863, les plus vastes ateliers d'instruments en silex que les fouilles aient mis au jour : on y ramassait par centaines les couteaux et les haches.

Unie à la Creuse, la Vienne arrose l'arrondissement de Chinon, dans les limites duquel ses eaux vont se confondre avec celles de la Loire. En aval du confluent de la Manse, qui coupe de sa profonde vallée les tristes plateaux de Sainte-Maure, la Vienne passe entre les deux moitiés de l'ancienne ville forte de l'Isle-Bouchard, où l'on voit encore quelques débris de constructions du moyen âge et dont les carrières fournissent une chaux hydraulique excellente : au nord, sur les hauteurs, s'étendent les landes de Ruchard, occupées maintenant par un camp d'instruction. Déjà la vallée, couverte de cultures qui contrastent avec les bois et les bruyères du plateau, a pris une largeur de plusieurs kilomètres. On aperçoit de loin la ville commerçante de Chinon, s'étalant pittoresquement sur le flanc d'une colline, entre le triple château qui en occupe le sommet et le quai de la rive droite de la Vienne, bordé de maisons régulières. Chinon est une des villes historiques de la France : déjà Clovis en avait fait une grande forteresse, et depuis cette époque jusqu'aux guerres de religion, cette place forte, qui gardait les approches du Poitou, fut l'une des plus convoitées et souvent des plus ardemment disputées de la France. Les rois normands de l'Angleterre en avaient fait une de leurs résidences favorites ; Charles VII de France y assembla les États généraux ; il se trouvait dans cette ville lorsque Jeanne Darc vint se présenter à lui pour entreprendre la reconquête de la patrie. Des scènes effroyables se passèrent aussi à Chinon, et l'on montre encore l'endroit où furent brûlés, sur un immense bûcher, cent cinquante Juifs accusés d'avoir empoisonné les fontaines. La gloire de Chinon est d'avoir vu naître dans ses environs l'incomparable Rabelais, ce maître de la langue et de la pensée, qui, peut-être par crainte de supplice, dut malheureusement donner à la « substantifique mouelle » de ses écrits une enveloppe de si révoltante grossièreté.

Une ville de l'arrondissement, Richelieu, située au sud-est de Chinon, sur les bords du Mable, rappelle la mémoire d'un autre homme de premier ordre, le grand cardinal dont l'influence fut si puissante sur les destinées de la France et de l'Europe. Richelieu transforma le lieu patrimonial ; il en fit démolir les masures pour reconstruire la ville sur un plan régulier et remplaça le manoir paternel par le palais magnifique dont il reste quelques débris[1].

[1] Communes les plus importantes de l'Indre-et-Loire en 1876 :

Tours	48,525 hab.	Amboise	4,475 hab.
Chinon	6,300 »	Châteaurenault	3,850 »
Loches	5,100 »	Bléré	3,675 »

La région la plus importante de l'ancien Anjou est devenue le département de Maine-et-Loire, ainsi nommé des deux cours d'eau qui s'y réunissent à quelques kilomètres au sud-ouest d'Angers. Le grand fleuve qui traverse de l'est à l'ouest cette charmante contrée, la divise naturellement en deux régions ayant des affinités géographiques distinctes; en outre, la constitution des roches, cristallines à l'ouest, secondaires et tertiaires à l'est, donne aux campagnes une physionomie distincte par la forme des collines et des vallées, les essences de végétation, les modes de culture, les matériaux des maisons. Le département de Maine-et-Loire a des bois, surtout dans la zone occidentale, moins fertile que celle de l'est; mais les landes sont rares; presque partout le sol cultivable est utilisé avec soin. D'après l'enquête de 1862, le Maine-et-Loire était le quatrième département agricole de la France par la valeur des cultures[1]. Les vins, les blés, les fruits et surtout le bétail alimentent un grand commerce d'exportation. L'exploitation des ardoisières d'Angers et la fabrication des toiles et d'autres tissus donnent aussi à ce département un rang industriel très-élevé. La population de Maine-et-Loire est plus pressée qu'elle ne l'est en moyenne dans le reste de la France; mais elle a diminué récemment en d'assez fortes proportions. Le régime de la grande propriété, qui prévaut en diverses parties du département, ne permet pas aux habitants des campagnes de trouver dans la contrée des ressources suffisantes et diminue par suite le nombre des naissances[2].

Le confluent de la Loire et de la Vienne est signalé de loin par le pittoresque château féodal de Montsoreau qui se dresse à un kilomètre plus bas sur la rive gauche du fleuve. En aval, Saumur est la première ville qui se présente. Fort importante aux temps de la Réforme, car elle eut alors jusqu'à 25,000 habitants, le double de ceux qui s'y trouvent aujourd'hui, Saumur offre un aspect assez imposant, grâce au vieux château qui la domine, aux clochers de ses églises, aux beaux quais de la Loire; un de ses édifices, un ancien hôpital, a plusieurs salles creusées dans le roc, tant les mœurs des anciens troglodytes se maintiennent longtemps. Saumur est le siége d'une école de cavalerie qui donne à la ville une grande animation, surtout lorsque les jeunes officiers convient le public à leurs courses ou à leurs carrousels. Les marchés de Saumur sont très-importants pour les grains, les chanvres, les eaux-de-vie et les vins blancs, que l'on utilise partiellement pour en faire de faux champagne; pour certains articles de tournerie, Saumur est aussi la rivale de Saint-Claude dans le Jura; l'ancienne ville protestante a presque le monopole de la fabrication des chapelets; elle en fournit la France, Rome et l'Espagne. De l'autre côté de la Loire, la large plaine alluviale de l'Authion produit les plus beaux chanvres de la France.

L'arrondissement de Saumur est très-riche en restes des anciens temps. A 2 kilomètres à peine, au sud, sur les bords du Thouet, s'élève le plus beau des dolmens de l'Anjou, celui de Bagneux, qui n'a pas moins de 19 mètres et demi de long sur 7 mètres de large et 3 mètres de haut. Beaucoup d'autres mégalithes et d'énormes tombelles se montrent au sud-est, près de Doué-la-Fontaine, ainsi nommée d'une source qui coule en véritable rivière; mais le monument le plus célèbre de la contrée est l'antique abbaye de Fontevrault, convertie maintenant en maison centrale de détention. Ce fut jadis un groupe considérable d'édifices, presque une ville religieuse d'une grande magnificence; plusieurs souverains d'Angleterre y furent inhumés et quatre statues couchées, d'un effet saisissant, sont encore conservées dans une chapelle de l'église. Le Grand-Moûtier est le plus beau reste de l'abbaye; le chœur, entouré d'arcades byzantines et supportant une coupole, subsiste tel

[1] Produits de l'agriculture en 1862 dans le Maine-et-Loire : 210,000,000 fr.

[2]

Superficie du Maine-et-Loire.	Population en 1876.	Population kilométrique.
7,126 kilomètres carrés.	517,250 habitants.	73 habitants.

qu'il était au douzième siècle. La nef a été transformée en réfectoire et coupée en deux dans sa hauteur.

Au-dessous de Saumur et de la bouche du Thouet, on aperçoit sur un coteau dont la Loire vient ronger la base, l'ancien oppidum gaulois de Chenehutte, puis on dépasse successivement le superbe donjon de Trèves, l'église romane de Cunault, ornée à l'intérieur de plus de 200 colonnes à chapiteaux sculptés, le village de Gennes, où se trouvent les restes d'un théâtre romain et qu'entourent de nombreux dolmens et autres débris des âges préhistoriques. Au delà, la Ménitré, port d'expédition de la rive droite du fleuve, fait face à Saint-Maur, où sont les ruines d'une célèbre abbaye de Bénédictins. C'est là qu'on entre dans l'arrondissement d'Angers, et la première ville qui se présente sur la Loire, les Ponts-de-Cé, est en réalité un faubourg de la capitale de l'Anjou, située à 5 kilomètres au nord, sur les bords de la Maine. Les diverses îles sur lesquelles la ville des Ponts-de-Cé se développe en une rue de 3 kilomètres ont eu de tout temps une grande importance stratégique à cause de la facilité que présente en cet endroit le passage du fleuve : les ponts et les estacades qui se suivent de rive à rive à travers les bras de la Loire ont été disputés dans toutes les guerres avec acharnement ; encore en 1793, de sanglants combats y eurent lieu. C'est en aval des Ponts-de-Cé que l'Authion, maintenant canalisé, se mêle à la Loire, après avoir arrosé les riches campagnes dont Longué, Beaufort-en-Vallée, grand atelier et marché de toiles, Mazé, sont les communes les plus populeuses. Son affluent, le Couasnon, passe à Baugé, chef-lieu d'arrondissement sans grande importance.

Angers, portant encore, comme Bourges et Tours, le nom du peuple gaulois, les Andécaves, qui avait en cet endroit son principal centre de groupement, occupe une fort belle position géographique, par laquelle on peut expliquer en partie le rôle considérable que la cité angevine a rempli dans l'histoire de France, soit comme capitale des provinces continentales des Plantagenets anglais, soit comme l'une des grandes villes provinciales de la France. Il est vrai qu'elle ne se trouve pas sur la Loire elle-même, mais elle en est assez rapprochée pour y posséder un véritable port par la ville des Ponts-de-Cé ; de plus elle est située en aval de l'endroit où se réunissent les trois rivières navigables du Loir, de la Sarthe et de la Mayenne, celle-ci unie elle-même à l'Oudon, autre cours d'eau portant bateau [1]. Angers est le point d'attache naturel des routes qui se dirigent de la vallée de la Loire vers le golfe de Saint-Malo et la basse Normandie ; en outre, diverses formations géologiques se rencontrent précisément à Angers, augmentant ainsi la variété des produits et mettant en contact des populations différentes les unes des autres, sinon par l'origine, du moins par le milieu. Après Nantes, le grand port de la basse Loire, Angers est la ville la plus considérable de toute la partie du bassin située en dehors du plateau Central.

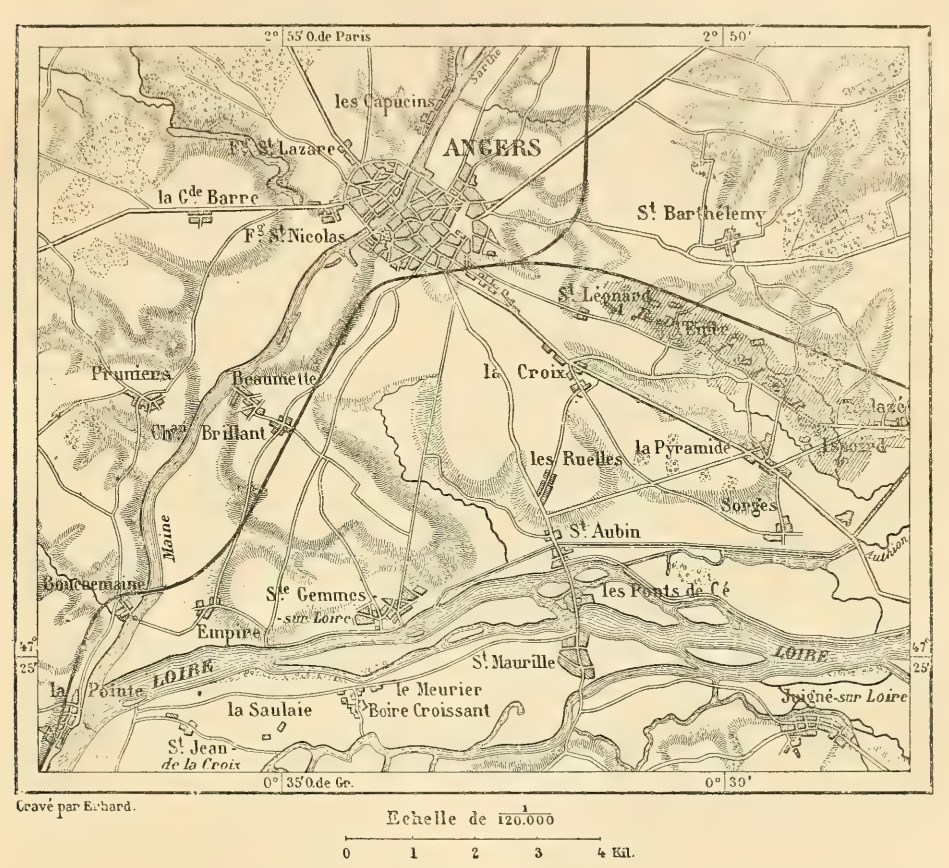
L'ensemble de la cité est d'un aspect original. Une ceinture de boulevards, remplaçant les anciennes murailles, forme un pentagone presque régulier autour de la ville proprement dite, bâtie sur les deux bords de la Maine et sur une île rattachée maintenant à la rive droite : en dehors de cette enceinte, de grands faubourgs rayonnent dans toutes les directions, le long des routes. La cathédrale, le monument le plus remarquable, s'élève au centre de la ville, au bord même du plateau qui domine la rive gauche, et la noblesse bizarre de sa façade, où s'harmonisent des styles différents, est accrue par la position dominante de l'édifice. Les statues gigantesques de personnages bardés d'armures, que l'on remarque à une grande hauteur au-dessus du porche, ont été restaurées par

[1] Mouvement commercial du bassin de la Maine en 1873, d'après Krantz :

Mayenne.	59,100 tonnes.	Sarthe.	34,100 tonnes.
Oudon.	27,000 »	Loir	14,500 »

Dantan aîné; dans la nef on admire d'admirables vitraux du douzième siècle. L'ancien château a été construit par Louis IX; il est flanqué de dix-sept tours noirâtres de plus de 40 mètres de hauteur, reposant sur des bases de schiste en saillie, dont la masse énorme plonge en de vastes douves, sauf du côté de la Maine où le roc se dresse à pic. Plusieurs autres constructions du moyen âge, et des quartiers anciens où des maisons disloquées se penchent l'une vers l'autre, au-dessus de ruelles tortueuses à pente inégale, rappellent encore la physionomie que dut avoir autrefois la capitale de l'Anjou; mais depuis dix ans

N° 1?7. — ANGERS.



Gravé par Erhard.

Echelle de $\frac{1}{120.000}$

0 1 2 3 4 Kil.

de larges voies ont transformé la ville. Angers possède les richesses artistiques de son musée et des collections diverses. Le musée David est surtout des plus intéressants, parce qu'il contient l'œuvre presque complet de David d'Angers, en maquettes originales ou en moulages, et permet ainsi d'apprécier un des artistes les plus nobles du siècle, un de ceux qui porteront à la postérité le plus haut témoignage en faveur de sa génération.

Angers, jadis ville universitaire, est toujours un centre d'études et d'instruction; elle a plusieurs sociétés savantes et de grandes écoles, parmi lesquelles une école préparatoire de médecine et une célèbre école des arts et métiers, dont les vastes ateliers occupent l'ancienne abbaye du Ronceray, sur la rive droite de la Maine. L'activité industrielle et commerciale de la ville est aussi fort importante. Angers a des fonderies, des corderies, des filatures, surtout pour la fabrication des toiles à voiles. Elle est aussi la « Ville des

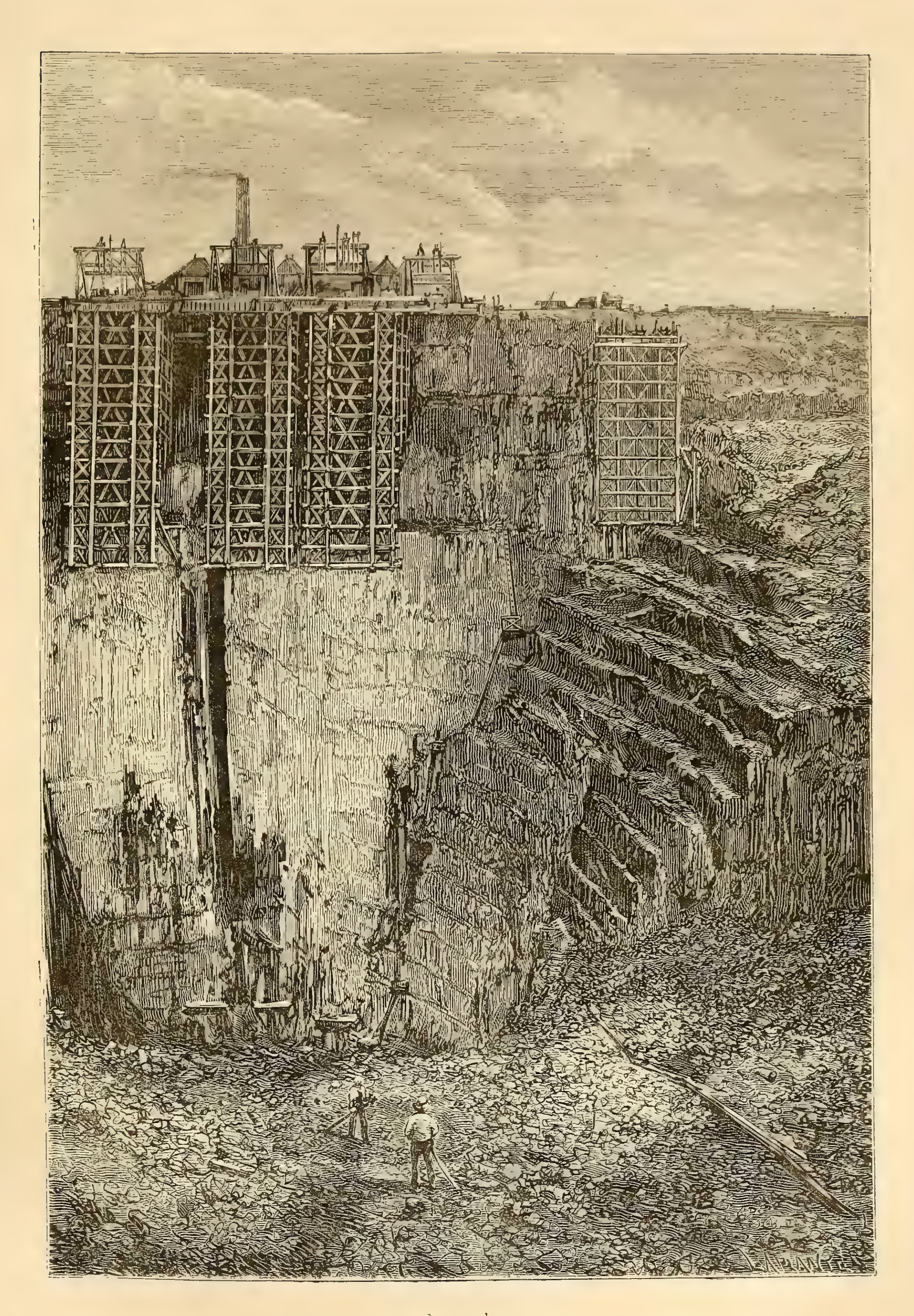
Fleurs » : une de ses pépinières est la plus riche de l'ouest de la France; ses plantes d'agrément, ses arbres fruitiers disputent le marché français aux produits de Troyes et ses caisses d'arbres sont expédiées par milliers jusqu'en Amérique ; les poires, les fraises d'Angers sont renommées ; les légumes, surtout les artichauts, les cultures par graines et semences couvrent les campagnes de Saint-Laud; les vignobles de Saint-Barthélemy, de Rochefort, de Savennières et de Saint-Georges, notamment ceux qui produisent la « coulée » de Serrant, ont une grande réputation; enfin dans le voisinage d'Angers sont les plus grandes ardoisières de France.

La zone de schiste fissile qui fournit l'ardoise dite d'Angers se développe vers le nord-ouest jusqu'en Bretagne; mais c'est à l'est de la ville, principalement dans les communes d'Angers, de Saint-Barthélemy, de Trélazé, en grande partie peuplé de « perreyeurs », que la pierre est le plus estimée à cause de l'égalité de ses feuillets et de sa force de résistance. Le mode d'exploitation à l'air libre tend à disparaître ; les principales carrières sont souterraines et se poursuivent au loin par des puits et des galeries, dont quelques-unes ont jusqu'à 150 mètres de haut. On ne peut donc se rendre compte de l'importance réelle des roches enlevées, mais les grandes excavations auxquelles on travaillait dès le douzième siècle sont assez nombreuses pour que l'aspect du sol ait déjà grandement changé. Quelques-unes des carrières sont ouvertes dans le roc à 40 mètres de profondeur; d'un côté, des gradins réguliers, montant du fond du gouffre à la surface des champs, semblent attendre une immense assemblée; de l'autre, des éboulis paraissent avoir comblé une partie de l'antique arène, tandis qu'au-dessus de l'endroit où travaille la foule des ouvriers, la paroi de la roche reste unie, et les grandes cages des « bassicots » peuvent tantôt s'abaisser le long de la muraille pour aller prendre un chargement d'hommes et d'ardoises, tantôt monter vers le bord de l'abîme, soulevées par de puissantes machines à vapeur. Çà et là s'élèvent en collines d'énormes amas de déblais et d'ardoises de rebut. Les 3000 ouvriers de Trélazé, aidés par des machines à vapeur d'une force de plus de 500 chevaux, livrent au commerce, chaque année, environ 200 millions d'ardoises, le triple de la production de 1830.

En descendant la Maine au-dessous d'Angers, on voit à gauche une jetée fort ancienne, probablement gauloise, à laquelle s'appuie un réduit de forme triangulaire; les fouilles y ont mis à jour, de 1870 à 1874, les restes d'un vaste établissement gallo-romain du troisième ou du quatrième siècle : l'enceinte elle-même a reçu le nom de « camp de César », mais il n'existe aucune preuve que le conquérant romain y ait établi ses quartiers d'hiver entre sa deuxième et sa troisième campagne[1] Le village jadis bien nommé de Bouchemaine se montre ensuite sur la rive droite de la Maine, mais le confluent s'est déplacé et le groupe de population le plus considérable est maintenant à la Pointe, en face de l'endroit où s'unissent les deux fleuves. En aval, la première ville que l'on rencontre est Chalonnes, située sur la rive gauche du fleuve, au confluent du Layon et du Louet, simple bras de la Loire : la principale industrie y est l'exploitation des mines d'anthracite. Tout près de la ville, des puits sont creusés à travers les sables de la Loire[2] ; c'est même pour traverser les terrains mouvants du lit fluvial que M. Triger découvrit en 1838 l'art devenu si important pour toutes les constructions hydrauliques, d'enfoncer des tubes jusqu'à la roche solide au moyen de l'air comprimé. Chalonnes, comme plusieurs autres villes de la rive méridionale de la Loire, a quelques restes gallo-romains. On en voit aussi à Thouarcé, dans la vallée du Layon, tandis que dans la vallée de l'Aubance on remarque surtout le somptueux château de Brissac, construit au commencement du dix-septième

[1] Célestin Port, *Notes manuscrites.*

[2] Production des mines d'anthracite en 1875 : 57,300 tonnes; valeur. 1,000,000 fr.



ARDOISIÈRES D'ANGERS

Dessin de Férat, d'après une photographie de M. Berthault.

siècle. Au sud-est de Chalonnes, sur le Layon, est le Pont-Barré, où les Vendéens remportèrent en 1793 une de leurs plus grandes victoires sur les républicains. Le bourg de Champtocé, qui s'élève sur la rive droite de la Loire, en face de Montjean, près de la limite de la Loire-Inférieure, était la principale résidence du maréchal de Gilles de Retz, « la Barbe-Bleue » des traditions : c'est dans le château dont on voit encore les vastes ruines que furent trouvés les deux cents squelettes d'enfants qu'il avait tués pour composer ses philtres. En aval, sur la rive opposée, est le gracieux bourg de Saint-Florent-le-Vieil; l'église renferme le mausolée du chef vendéen Bonchamps, un des chefs-d'œuvre de David d'Angers.

L'Èvre, qui se déverse dans la Loire en aval de Saint-Florent, passe à Beaupréau, qui fut autrefois un chef-lieu d'arrondissement ; mais le siége de l'administration a été transféré à Cholet, située près de la frontière du Poitou, dans une vallée tributaire de la Sèvre Nantaise. Cholet, placée comme Beaupréau au centre de la région où se heurtèrent le plus violemment républicains et royalistes pendant la guerre vendéenne, fut plusieurs fois dévastée. Mais quand la paix fut rendue au pays et que les tisseurs eurent repris leur industrie, la ville se développa rapidement, et de nos jours elle est un des grands centres manufacturiers de la France. On y tisse des mouchoirs, des batistes, des flanelles, des couvertures de laine. La ville entière est un grand atelier, de même que Chemillé, Jallais, la Pommeraye, Beaupréau, près duquel un couvent de trappistes est entouré des plus belles cultures. Tous les villages environnants forment, pour ainsi dire, une grande manufacture dépendant de la fabrique de Cholet et viennent s'alimenter de matières premières dans ses entrepôts [1]. En outre Cholet est l'un des principaux marchés de bestiaux, c'est à ses foires que sont vendus les bœufs, les moutons, les porcs d'une grande partie des marchés de l'Ouest; ces animaux sont engraissés dans les campagnes des alentours, puis expédiés aux abattoirs de Paris [2].

L'arrondissement de Segré, au nord-ouest d'Angers, n'a point de centres industriels ni de villes populeuses; son chef-lieu, situé sur l'Oudon, à l'endroit où cette rivière devient navigable, n'est qu'un simple bourg. Sur quelques-uns des grands domaines de l'arrondissement, notamment près de Pouancé et de ses forges, s'élèvent de magnifiques châteaux modernes [3].

Le département de la Sarthe, où la rivière du même nom développe la plus grande partie de son cours, appartenait à plusieurs provinces : les districts orientaux du Maine, un fragment de l'Anjou, trois communes du Perche normand ont formé cette circonscription. Toutes les eaux du pays descendent à la Loire, soit par la Sarthe, dont le cours serpente à l'ouest dans une région presque montagneuse, soit par le Loir, qui coule entre de petites falaises de craie. Les limites du département coïncident assez bien du côté de l'ouest avec celles des formations primitives; tandis qu'au delà s'étendent les schistes et les gra-

[1] Valeur des toiles et des mouchoirs tissés à Cholet en 1869 : 13,000,000 fr.

[2] Valeur des animaux domestiques dans le Maine-et-Loire en 1862 : 108,200,000 fr.

[3] Communes les plus importantes du Maine-et-Loire en 1876 :

Angers	56,850 hab.	Longué	4,300 hab.
Cholet	14,300 »	Chemillé	4,290 »
Saumur	13,800 »	Beaupréau	3,925 »
Chalonnes-sur-Loire	5,550 »	Baugé	3,450 »
Trélazé	5,250 »	Ponts-de-Cé	3,450 »
Beaufort-en-Vallée	4,950 »	Segré	2,900 »

nits du Maine et de la Bretagne, tous les terrains appartiennent en deçà aux étages jurassiques, crétacés ou tertiaires. La Sarthe est surtout un pays agricole ; quoique son territoire, divisé en petites fermes, où le tenancier est sans capital et sans liberté d'action, soit bien inférieur pour l'ensemble de ses produits aux contrées de grande agriculture comme le Maine-et-Loire, elle se distingue par quelques industries spéciales pour lesquelles elle occupe le premier rang : ainsi les oies, les poulardes, les chapons du Mans sont reconnus dans toute la France comme les meilleures volailles avec celles de la Bresse, et s'expédient par centaines de mille sur le marché de Paris ; par ses bestiaux, la Sarthe approvisionne aussi la capitale, mais les animaux de la race mancelle, en général petits, maigres, peu vigoureux au travail, sont d'abord envoyés à l'engrais dans les pâturages de la Normandie, on les croise maintenant avec les durham afin d'améliorer la race. L'industrie manufacturière du département est assez considérable, surtout au Mans et dans les environs; la filature et le tissage du chanvre, la fabrication du papier, la céramique, le travail du fer emploient un assez grand nombre de bras. Dévastée par la guerre, la Sarthe est une des circonscriptions de la France qui ont perdu le plus d'habitants pendant les dernières années : néanmoins sa population est encore supérieure en densité à celle de l'ensemble du territoire[1].

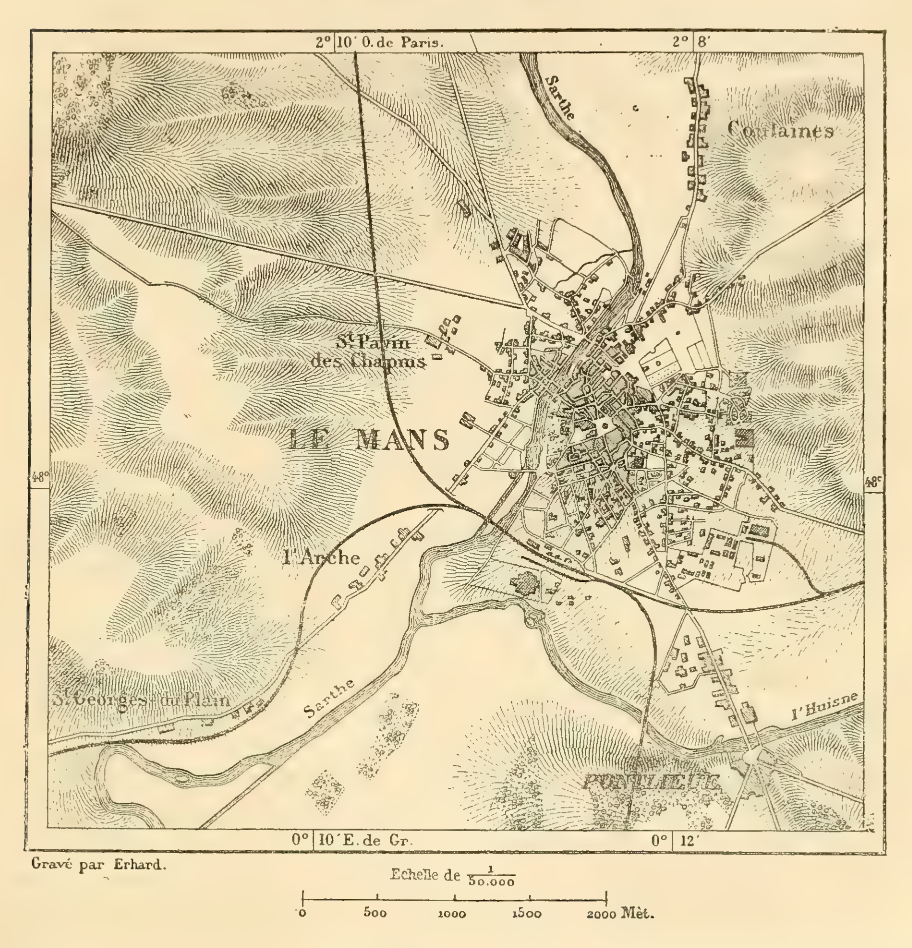
La partie septentrionale de la Sarthe forme l'arrondissement de Mamers, où les sites pittoresques sont nombreux, grâce aux contre-forts du massif des Coévrons, aux forêts qui en couvrent les pentes, aux vieux châteaux qui s'élèvent çà et là sur les promontoires. Mamers a d'importantes fabriques de toiles. La même industrie enrichit les villes environnantes. Fresnay-le-Vicomte, gracieusement située sur les deux bords de la Sarthe, à la base d'une forteresse croulante ; Bonnétable, qui possède encore de beaux restes d'une ancienne forêt; la Ferté-Bernard, qu'entourent des villages populeux et où l'on voit une curieuse église de transition entre l'ogival flamboyant et le style de la Renaissance. La Ferté-Bernard est dans la gracieuse vallée de l'Huisne, de même que le village de Duneau, près duquel est l'un des plus remarquables dolmens de France : la plus grande des six dalles de grès qui composent le monument a 8 mètres de long sur 4 à 5 mètres de large.

Les deux principales rivières qui arrosent l'arrondissement de Mamers, la Sarthe et l'Huisne, se réunissent auprès de la colline qui porte le Mans, l'ancienne ville des Cénomanes. La capitale du Maine, chef-lieu de la Sarthe, est une ville prospère, et sa position au centre de convergence de cinq chemins de fer lui assure dans l'avenir un grand rôle. Les événements de la dernière guerre ont prouvé qu'elle occupe un point stratégique d'une extrême importance; en 1793, les rues mêmes du Mans furent ensanglantées par une terrible bataille entre républicains et royalistes. Ville moderne par son commerce et son industrie, le Mans est ancienne par quelques-uns de ses monuments Comme à Angers, on y voit encore des tours et des pans de murs de l'enceinte gallo-romaine dans le quartier de la cathédrale. Cet édifice lui-même a été construit à diverses époques du moyen âge et présente des fragments fort beaux appartenant à différents styles : on remarque surtout des vitraux du onzième siècle, que M. Hucher dit être les plus anciens connus, et des verrières des grandes époques de l'art, offrant le plus haut intérêt à cause des personnages qu'ils représentent ou des corps de métier dont ils figurent les attributs et les travaux. Un peulven de plus de 4 mètres et demi de hauteur, appuyé contre le mur extérieur de la cathédrale, rappelle les âges de la Gaule où s'opérait la transition entre l'antique religion et la religion nouvelle. Les musées du Mans renferment aussi des objets fort curieux des temps préhistoriques, de la période romaine et des premiers siècles de l'histoire de France.

	Superficie de la Sarthe.	Population en 1876.	Population kilométrique
[1]	6,207 kilomètres carrés.	446,250 habitants.	72 habitants.

L'industrie du Mans, très-active, surtout dans le faubourg de Pontlieue, situé au sud de la ville, comprend des usines métallurgiques, des fabriques d'instruments agricoles et diverses manufactures de toiles et autres étoffes. Les bourgs importants de l'arrondissement du Mans, Écommoy, situé dans l'oasis du Belinois, aux formations jurassiques, Sillé-le-Guillaume, dominé par les débris pittoresques d'un ancien château fort, Loué, patrie de Germain Pilon, possèdent aussi des établissements industriels. La charmante ville de

N° 158. — LE MANS.



Sablé, qui se trouve dans l'arrondissement de la Flèche, mais qui dépend commercialement du Mans par le chemin de fer et la navigation de la Sarthe, s'occupe principalement de l'exploitation des carrières de marbre, de la préparation des farines et de la vente des bestiaux. A côté du château de Sablé, bâti au commencement du dernier siècle, se dressent encore des tours de la forteresse du moyen âge, tandis qu'à 2 kilomètres en amont, au bord de la Sarthe, se trouve la célèbre abbaye des bénédictins de Solesmes, dont l'église, curieux monument du treizième siècle, contient des groupes de statues représentant en grandeur naturelle une Mise au Tombeau. Quelques-uns de ces « Saints de Solesmes » — c'est le nom par lequel sont désignées les statues — ont une singulière beauté d'attitude et d'expression.

Le Loir, moins abondant que la Sarthe, parcourt les deux arrondissements méridionaux du département, ceux de Saint-Calais et de la Flèche. A son entrée dans le Maine, il reçoit la rivière qui vient d'arroser la petite ville industrieuse de Saint-Calais, puis il passe à la Chartre, où quelques habitations sont creusées dans la roche, et coule au pied des coteaux qui portent Château-du-Loir, bourgade en partie habitée par des sabotiers, des carriers, des tanneurs. Au delà, le Loir se rapproche des collines où s'élèvent le bourg et le beau château moderne du Lude, et serpente, très-lent, profond et pur, dans une large plaine entre des hauteurs partiellement boisées; c'est là qu'il reçoit le ruisseau descendu de la grosse bourgade de Mayet, située au nord, sur le chemin de fer du Mans à Tours. La Flèche, qu'il baigne avant de sortir du département et de passer au pied du château de Durtal, est la seconde ville de la Sarthe ; son prytanée militaire, qui a succédé à un collége de jésuites fondé par Henri IV et où fut élevé Descartes, lui donne un rôle spécial parmi les villes de France. Près de 500 jeunes gens s'y trouvent réunis[1].

Le bas Maine, uni à une partie de l'Anjou, a constitué le département de la Mayenne, ainsi nommé de la rivière qui le traverse du nord au sud et qui, sous le nom de Maine, va s'unir à la Loire. Presque toutes les eaux du département appartiennent au bassin de ce grand fleuve, soit par la Mayenne, soit par la Sarthe; mais quelques ruisseaux s'écoulent à l'ouest dans la Vilaine et dans la Sélune. Au point de vue géologique, la contrée peut être considérée comme faisant partie de la Bretagne, car presque toutes ses roches sont d'origine ancienne : ce sont des granits, des porphyres, des schistes et des grès paléozoïques; il s'y trouve d'importantes carrières d'ardoises, de chaux et d'anthracite[2]. L'industrie locale est assez active, surtout pour le tissage des cotons, qui met en mouvement plus de 30,000 broches; mais les grandes richesses de la contrée lui sont fournies par les travaux agricoles et l'élève des bestiaux; de vastes étendues sont encore couvertes de bruyères. La population de la Mayenne égale à peu près en densité celle du reste de la France ; elle a été stationnaire pendant les dernières années [3].

La première ville qu'arrose la Mayenne, dite navigable sans l'être réellement, porte le même nom que la rivière et le département. Mayenne, chef-lieu d'arrondissement, est une petite cité fort active dont l'ancien aspect féodal a rapidement changé depuis que la gare a été bâtie près du faubourg de la rive gauche ; de nouvelles rues se sont ouvertes et des constructions modernes se sont élevées à la place de vieux édifices. La fabrication des toiles occupe plusieurs milliers d'ouvriers à Mayenne et dans sa banlieue ; la ville possède aussi des filatures de coton, des fours à chaux, de grands moulins. Plusieurs autres bourgades industrielles se trouvent dans le même arrondissement; la principale est Ernée, bâtie sur la rivière de son nom, qui va se jeter dans la Mayenne, après avoir mis en mouvement, à Ernée et à Chailland, plusieurs dizaines d'usines servant à diverses industries ; Ernée est le grand marché du lin dans le bassin de la Mayenne. Quant au village de Jublains,

[1] Communes les plus importantes de la Sarthe en 1876 :

Le Mans	50,175 hab.	Le Lude	3,800 hab.
La Flèche	9,400 »	Mayet	3,620 »
Sablé	5,950 »	Ecommoy	3,615 »
Mamers	5,550 »	Saint-Calais	3,480 »
Bonnétable	4,650 »	Sillé-le-Guillaume	3,475 »

[2] Mines d'anthracite de la Mayenne en 1878 : 75,780 tonnes, d'une valeur de 1,200,000 fr.

[3]

Superficie de la Mayenne.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,171 kilomètres carrés.	351,950 habitants.	68 habitants.

situé au sud-est de Mayenne, sur un plateau qui domine la vallée de la Jouanne naissante, il intéresse les voyageurs par les restes de sa grandeur passée. Ce fut une ville gallo-romaine, ainsi que le prouvent ses voies antiques, les substructions de son théâtre, les murs, que les villageois détruisent à grand'peine pour conquérir le sol nécessaire à leurs cultures, les médailles, les vases, les statuettes, les bas-reliefs, qu'on a trouvés dans la terre; la peuplade des Aulerci-Diablintes y avait sa capitale. Le *castellum* romain de Jublains, monument unique en France, est une forteresse en carré long, portant neuf tours rondes sur la muraille extérieure et enfermant un réduit défendu aux angles par quatre tours carrées.

Laval, jadis Laval-Guyon, est de beaucoup la ville la plus populeuse du département dont elle est le chef-lieu. Elle occupe un espace considérable sur les deux rives de la Mayenne, et de vastes jardins, des places bien ombragées, de belles promenades lui donnent un aspect riant qui contraste avec les noires murailles de l'ancien château, actuellement transformé en prison; à l'entrée d'une avenue d'arbres s'élève un bronze de David d'Angers, la statue du Lavalois Ambroise Paré, « père de la chirurgie française. » La grande industrie locale, dont les origines remontent au quatorzième siècle, est le tissage des étoffes légères, non plus des toiles comme autrefois, mais des coutils de « nouveauté »; plus d'une dizaine de mille ouvriers travaillent à ces tissus dans la ville et les environs. Quelques scieries de marbre se trouvent au nombre des usines de Laval, mais la plus grande partie des calcaires cristallins que l'on exploite dans les carrières des alentours servent à la fabrication de la chaux. A l'ouest de Laval, sur les confins de la Bretagne, les mines de Germanchières fournissent de l'anthracite, tandis qu'à l'est les roches des Coévrons donnent de magnifiques porphyres, des granits bleus d'un grain très-fin, des kaolins, du minerai de manganèse. A la base de ces escarpements des Coévrons, dans un site charmant, apparaît la ville d'Évron, possédant une des églises les plus remarquables de l'Ouest; le chœur est du quatorzième siècle, et dans une chapelle du douzième siècle on voit encore quelques restes d'anciennes peintures symboliques tracées sur les voûtes. Au sud-ouest d'Évron, dans une vallée inclinée vers la Sarthe, l'ancien bourg de Sainte-Suzanne a gardé toute son enceinte fortifiée, ses tours, ses bastions, ses poternes, son château avec le haut donjon qui le domine.

Château-Gontier, le troisième chef-lieu d'arrondissement, occupe une position analogue à celle des deux autres: la ville est bâtie sur la rive droite et regarde vers l'orient, tandis qu'un faubourg populeux se trouve sur la rive gauche. Mais Château-Gontier n'a plus rien de l'aspect féodal des deux autres cités; la forteresse qui lui avait donné son nom a été détruite. La ville n'a pas non plus l'importance industrielle de Laval ou de Mayenne; elle est surtout un marché pour les propriétaires des environs et ses sources minérales ferrugineuses attirent un certain nombre de malades.

Après Château-Gontier, la ville la plus considérable de l'arrondissement est Craon, la patrie de Volney. Située dans une contrée fort riche en céréales, ayant fait de très-grands progrès en agriculture, elle a beaucoup de moulins à blé, et quelques villages des alentours ont des mines d'anthracite et des carrières d'ardoises. La race de porcs dite craonnaise est fort renommée dans tout l'ouest de la France. Les bons petits chevaux de Craon, élevés à la dure, ne sont pas beaux, mais ils ont de grandes qualités: l'endurance et l'entrain [1].

[1] Communes les plus importantes de la Mayenne en 1876 :

Laval	27,100 hab.	Ernée	5,550 hab.
Mayenne	10,100 »	Évron	4,700 »
Château-Gontier	7,200 »	Craon	4,675 »

Par son cours inférieur et par son estuaire, la Loire partage en deux un département qui faisait jadis partie de la province de Bretagne. Ce n'est pas seulement par son histoire que la Loire-Inférieure est une terre bretonne, elle l'est aussi par la nature de ses roches granitiques, par ses productions, par l'origine et les mœurs de ses habitants des campagnes, mais elle ne l'est plus par le langage. Comme région maritime, les rives de la basse Loire ont pris un rôle tout spécial qui les distingue du reste de la Bretagne et en fait une contrée appartenant à la même zone que la Touraine et l'Anjou ; les Normands purent même s'y établir pendant quelque temps. Par l'effet de sa position même, Nantes, chef-lieu de la Loire-Inférieure, s'est toujours trouvée naturellement en opposition avec la Bretagne « bretonnante ». Le département est un de ceux qui se sont le plus enrichis par l'élève des chevaux et du bétail, aussi bien que par la culture et le jardinage; l'industrie et le commerce y ont une importance considérable. La population de la Loire-Inférieure est beaucoup plus dense en moyenne que celle de tout le territoire français[1].

L'arrondissement d'Ancenis, qui forme la partie la plus orientale du département, est en entier situé sur la rive droite de la Loire : il n'existe qu'une ville dans cette circonscription, Ancenis elle-même, bâtie en amphithéâtre sur les pentes d'une haute terrasse qui domine le fleuve. Toutes les communes des environs se composent d'un hameau central autour duquel des fermes et des maisons isolées sont dispersées sur une grande étendue. La faible cohésion des groupes de population villageoise révèle déjà que l'on se trouve en Bretagne.

A l'un des tournants du fleuve, on voit apparaître Nantes, jadis cité principale d'un État indépendant, maintenant simple chef-lieu de département, mais l'un des centres les plus actifs du commerce et de l'industrie. C'est une ville fort antique, antérieure même aux Romains, puisqu'elle porte le nom de la peuplade celtique des Nannètes : c'est qu'elle occupe, en effet, une position dont la valeur était jadis de premier ordre. Située à un endroit de la Loire où le flot de marée peut amener les navires d'un tirant d'eau moyen, et sans que de brusques détours du fleuve les forcent à de fréquents changements de voilure, Nantes était tout naturellement indiquée pour être l'entrepôt d'échange entre le commerce maritime et le trafic fluvial. En outre, la vallée de la Loire est précisément croisée en cet endroit par une dépression transversale, celle où coulent, au nord l'Erdre, au sud la Sèvre : deux voies importantes que devaient suivre les populations avant la construction des grandes routes venaient donc traverser à Nantes la voie principale formée par le fleuve. En outre, un archipel d'îles semblables à celles des Ponts-de-Cé facilite le passage de la Loire. C'est en face de ces îles, sur la rive de la Loire tournée vers les rayons du midi, que s'est établie la métropole de la Loire maritime.

Nantes ressemble à Bordeaux par la belle façade qui se développe le long du fleuve sur un espace de près de 3 kilomètres; mais il lui manque le magnifique port en croissant. Nantes possède quelques monuments remarquables : au bord même de la Loire, en amont de la partie centrale de la ville, s'élève l'ancien château, flanqué de quatre grosses tours ; non loin de ce vieux palais, changé souvent en prison d'État, se montre une cathédrale du quinzième siècle, dans laquelle on admire le tombeau du duc de Bretagne François II et de sa femme : c'est le chef-d'œuvre du sculpteur breton de la Renaissance, Michel Collomb. Enfin Nantes a les richesses de sa bibliothèque, de ses tableaux, de son musée d'histoire naturelle, occupant un palais nouvellement construit, de ses collections diverses. Son jardin public, très-bien placé pour accueillir les étrangers, car il s'ouvre à côté même

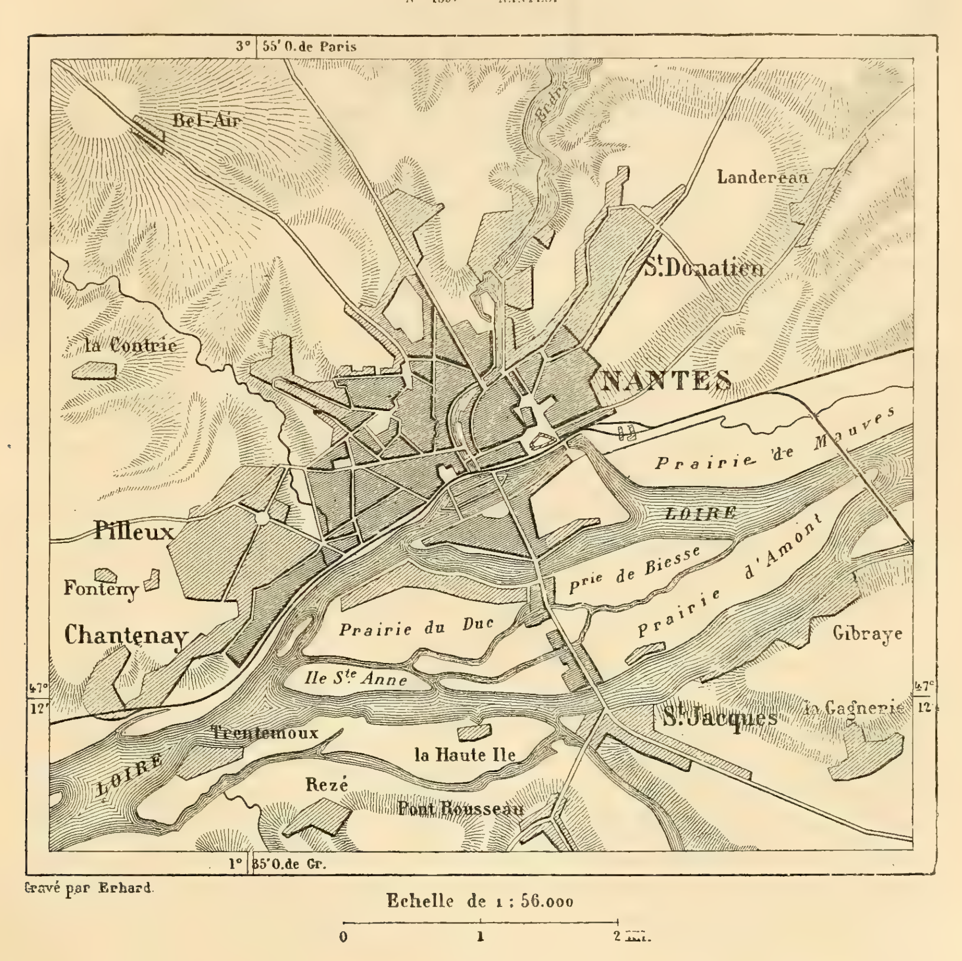
[1]

Superficie de la Loire-Inférieure.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,875 kilomètres carrés.	612,972 habitants.	90 habitants.

de la gare du chemin de fer, est l'un des plus remarquables de la France, à la fois par sa richesse en espèces végétales et par l'heureuse distribution de ses massifs. En histoire, le nom de Nantes rappelle surtout l'Édit de tolérance pour les protestants promulgué en 1598 par Henri IV, et révoqué par Louis XIV en 1685.

Le rôle de Nantes comme port maritime s'est notablement amoindri pendant les dernières années, à cause de l'emploi de navires de plus en plus profonds, qui ne peu-

N° 139. — NANTES.



vent s'exposer au danger d'échouage sur les bancs de la Loire : pour les bâtiments ayant un tirant d'eau de plus de 3 mètres la navigation est périlleuse. La valeur du temps est aussi beaucoup plus appréciée qu'autrefois, et les chemins de fer permettent maintenant d'aller chercher les marchandises à l'embouchure du fleuve, tandis qu'il fallait attendre jadis que les navires, allégés ou non dans les ports situés en aval, eussent lentement remonté le fleuve. Après avoir été le quatrième port de France pour le commerce avec l'étranger, Nantes a déchu rapidement ; elle n'occupait plus, en 1875, que la onzième place, quoiqu'elle soit à la deuxième par les recettes de son bureau des douanes. Elle a perdu presque tout son commerce direct avec les pays situés hors d'Europe, si ce n'est

avec les Antilles françaises, qu'elle fournissait autrefois d'esclaves achetés sur les côtes d'Afrique, et n'expédie presque plus d'embarcations pour la grande pêche ; mais son trafic avec l'Angleterre, les Pays-Bas, la Scandinavie est encore considérable, grâce au moindre tonnage des bâtiments employés à cette navigation. Ce qui lui manque pour faciliter ses échanges avec ces pays de l'Europe, c'est, encore plus qu'à la plupart des autres ports de France, un fret de sortie toujours assuré : à l'Angleterre qui lui envoie ses houilles, à la Norvége qui lui expédie ses bois de construction, elle n'a point à livrer de marchandises encombrantes en égale quantité. Le mouvement des voyageurs par mer lui fait aussi défaut; tous abordent ou s'embarquent à Saint-Nazaire, point d'escale des grands bateaux à vapeur. Il est vrai que le commerce de la basse Loire et l'industrie de la pêche sur le littoral voisin appartiennent pour la plus grosse part aux armateurs de Nantes ; ceux-ci possèdent une flotte légèrement supérieure à celle du Havre et ne le cédant qu'à celle de Marseille[1]. On dit que l'ingénieur Magin, au dernier siècle, avait formé le projet de diviser la Loire en deux lits en aval de Nantes, l'un pour la grande navigation, l'autre pour les eaux de crue et les sables. Récemment on proposait de creuser de Nantes à la mer un canal de navigation le long de la rive droite de la Loire ; mais le premier devis des dépenses étant évalué à 90 millions de francs, ce projet a été définitivement écarté. On s'est borné à faire des dragages dans les passes et à canaliser au moyen d'endiguements latéraux la partie de la Loire où le lit est le plus obstrué de bancs de vase. Un chenal établi de Nantes à l'île Thérèse, située à 18 kilomètres en aval, assure aux navires, dans cette partie du fleuve une profondeur d'eau de $4^{m},30$ au moins. Cette profondeur doit être portée à 5 mètres et demi par des travaux complémentaires, et le lit endigué de la Loire sera continué par une canal maritime, latéral au fleuve, que pourront emprunter tous les navires de 6 mètres de tirant d'eau.

Grand entrepôt de denrées coloniales pour tout le bassin de la Loire, Nantes reçoit surtout du sucre, que ses usines rendent à l'état raffiné. Pour cette industrie, le chef-lieu de la Loire-Inférieure vient immédiatement après Paris et Marseille[2] ; il vend une grande partie de ses sucres à l'Angleterre. Nantes, où la houille entre en franchise d'octroi, possède aussi, soit dans la ville même, soit dans la commune industrielle de Chantenay, de grandes usines métallurgiques, des fonderies de plomb, de fer et de cuivre, des huileries et des savonneries, des ateliers de construction pour les machines agricoles et industrielles, des fabriques d'engrais, une manufacture de tabacs occupant 1,800 ouvriers. Les chantiers établis en aval de la ville, dans l'île de la Prairie-du-Duc, lancent chaque année plusieurs navires dans les eaux du fleuve ; mais cette industrie a beaucoup diminué dans ces dernières années. Tandis que la moyenne des constructions navales était jadis de 20,000 à 25,000 tonnes de jauge par an, correspondant à une valeur de huit à dix millions de francs, les constructions actuelles ne représentent que le tiers de celles qui étaient autrefois en chantier. Des centaines de carriers s'acharnent aux roches de granit, à Chantenay et dans le voisinage. En outre, Nantes contribue pour une part notable à l'alimentation, surtout

[1] Mouvement commercial entre Nantes et les pays étrangers :

1850.	1861.	1874.
201,447 tonnes.	380,407 tonnes.	178,850 tonnes.

Mouvement commercial en 1875, y compris le cabotage : 255,000 tonnes.

Valeur des échanges en 1874. . . .	Importation. . .	70,000,000 fr.	125,000,000 fr.
	Exportation. . . .	55,000,000 »	

Flotte commerciale au 1er janvier. 1875 : 745 navires, d'un tonnage de 151,450 tonnes.

[2] Valeur du sucre importé à Nantes en 1872. . . . . 42,000,000 fr.
Sucre raffiné à Nantes en 1873 (y compris la mélasse). 66,000 tonnes ; valeur · 92,500,000 fr.

à celle des marins, par ses grandes manufactures de conserves, de viandes, de poissons, de légumes : c'est là une industrie qui se développe de plus en plus; en 1875 on a mis en conserve dans les fabriques de Nantes plus d'un million de kilogrammes de pois, demandés aux cultivateurs de la Loire-Inférieure et des départements voisins. Les jardins maraîchers des alentours de la ville sont aussi très-productifs.

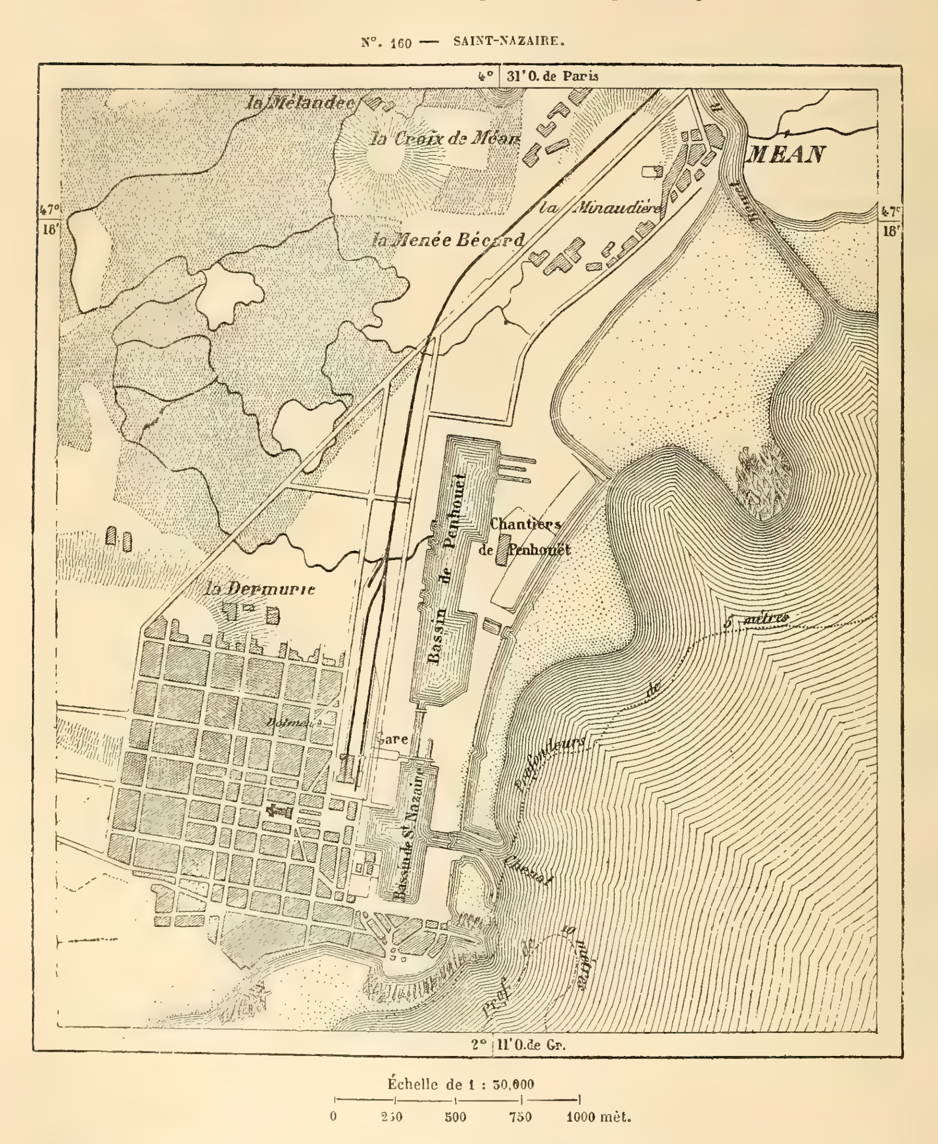
Les deux rivières qui viennent se mêler à la Loire, l'une dans la ville même de Nantes, l'autre à Saint-Jacques, le quartier de la rive méridionale, ont sur leurs bords des bourgs remarquables par leurs anciens châteaux, leurs belles maisons de plaisance. On admire surtout sur la Sèvre Nantaise, au confluent de la Moine, les ruines de la vieille forteresse de Clisson, entourée de beaux ombrages et dominant des villas et des maisons construites à l'italienne par le sculpteur Lemot et l'un de ses amis, à la place des anciennes demeures détruites pendant la guerre de Vendée. La Sèvre Nantaise reçoit les eaux des grandes communes de Loroux-Bottereau et de Vallet et passe dans celle de Vertou, tandis que l'Erdre passe à Nort; mais il n'y a dans l'arrondissement de ville proprement dite, que Nantes elle-même et son long faubourg de Chantenay, qui se continue à plus de 4 kilomètres de distance sur la rive droite du fleuve. A une faible distance en aval se montre le village industriel de la Basse-Indre, que l'on peut considérer aussi comme une dépendance de Nantes et où se trouve une très-importante usine à laminer le fer. Plus bas, près de la rive gauche du fleuve, à laquelle elle est rattachée par une digue servant de promenade, est l'île d'Indret, appartenant à l'État, avec son ancien château et son établissement métallurgique pour la fabrication des machines à vapeur de la marine : 1,200 ouvriers y travaillent; malheureusement l'île est insalubre à cause des émanations de la terre humide. Au-dessous de cette partie de la vallée, où de hautes cheminées salissent incessamment le ciel de leurs fumées traînantes, se font face Couéron, qui possède des fonderies de plomb argentifère, et le Pellerin, qui servait jadis d'avant-port à Nantes. Déjà le fleuve se change en estuaire ; du haut de la colline qui porte le bourg de Saint-Étienne de Montluc et des promenades de la petite ville de Savenay, bâtie sur un promontoire du Sillon de Bretagne, on contemple le magnifique panorama que forment les rivages de la Loire, le golfe recourbé de l'embouchure et les îles éparses dans les eaux. Récemment encore Savenay était chef-lieu d'arrondissement.

Paimbœuf, la Pen-Bo ou « Tête de bœuf » des Bretons, est, sur la rive gauche du fleuve, le port le plus rapproché de la mer, mais c'est un port devenu désert ; son mouillage des Quatre-Amarres, jadis excellent, est presque comblé. A l'époque où Nantes était dans toute sa prospérité commerciale, les navires qui remontaient le fleuve venaient attendre en rade de Paimbœuf soit un vent favorable qui les poussât plus avant, soit les alléges qui avaient à s'emparer d'une partie de leur chargement. Mais les plus grandes facilités que la rade et les bassins de Saint-Nazaire présentent au commerce ont fait délaisser Paimbœuf; sur sa rade ne se balancent que de rares caboteurs, et sur ses quais on ne voit point de marchandises, cependant quelques navires viennent se faire réparer dans son bassin de carénage. Malgré le rang de chef-lieu d'arrondissement qui lui a été conservé, Paimbœuf se dépeuple peu à peu, tandis qu'au sud le village de Pornic, situé au bord de la baie de Bourgneuf, jadis petit port de pêche, prend chaque année une importance plus grande à cause de l'afluence des Nantais qui viennent y passer la saison des bains ; de gracieuses villas, des maisonnettes de tous les styles se pressent sur les rochers de la côte, à Pornic et dans la commune voisine de Sainte-Marie. D'autres villages du littoral, Préfaille, la Bernerie, donnent asile aux baigneurs qui n'ont point trouvé place à Pornic. Quant à Bourgneuf, qui a donné son nom à la baie comprise entre Noirmoutier et la pointe de Saint-Gildas, la mer l'a délaissé dans les terres, et les habitants s'occupent surtout de l'endiguement et de la culture de leurs polders, toujours menacés, pendant les tempêtes,

d'un retour offensif des flots. Presque toute la partie de la Bretagne que limitent la Loire, la mer et le lac de Grand-Lieu forme le pays de Retz. Le bourg le plus populeux de la contrée est Légé, sur les limites de la Vendée.

Saint-Nazaire, qui a dépouillé Savenay du rang de chef-lieu d'arrondissement, occupe, au delà de Montoir et de la Grande-Brière, la pointe qui sépare le golfe extérieur de l'es-

N°. 160 — SAINT-NAZAIRE.



Échelle de 1 : 30,000

0 250 500 750 1000 mèt.

tuaire. C'est une ville étrange, formée d'un petit village breton et de nouveaux quartiers qui entourent le noyau primitif de leurs hautes maisons bâties sur le modèle parisien. En 1856, aussitôt après le creusement du bassin de onze hectares qui transférait à Saint-Nazaire une part considérable du commerce de Nantes, la nouvelle cité commença de s'agrandir, non avec autant de rapidité que l'eût fait en pareil cas une ville américaine, — les mœurs sédentaires des habitants et les formalités administratives ne permettaient pas un pareil changement à vue, — mais assez promptement pour opérer une véritable

révolution économique dans la contrée. La ville présente encore les contrastes les plus frappants : non loin des quartiers élégants on voit déjà les landes solitaires, et tout près de la gare où roulent bruyamment les locomotives et les wagons, est la dalle énorme d'un dolmen, soutenue par deux piliers à deux mètres au-dessus du sol.

Le mouvement de la navigation est fort considérable à Saint-Nazaire, surtout à cause des grands transatlantiques des Antilles, dont ce port est le point de départ, et des autres bateaux à vapeur qui y font régulièrement escale. Le bassin est déjà trop petit pour les navires qui s'y pressent; mais, dans l'anse de Penhouët, qui se prolonge au nord de Saint-Nazaire, on travaille à la construction de nouveaux ports, qui coûteront au moins 20 millions, et augmenteront notablement la surface d'ancrage en offrant des facilités plus grandes aux industries maritimes. Toutefois le véritable centre du commerce est toujours Nantes, et Saint-Nazaire n'en est que l'avant-port. Manquant d'eau douce et de vivres frais, privé surtout de comptoirs, de grands établissements de commerce et de cette force que donnent les longues traditions, Saint-Nazaire ne peut ambitionner l'héritage entier de Nantes : à peine débarquées, les marchandises sont expédiées sur le chef-lieu par le chemin de fer[1].

Une région presque insulaire s'étend à l'ouest de la ville, entre l'Océan et les marais de la Grande-Brière, dont les hameaux épars appartiennent à de grandes communes, telles que Saint Joachim, et Pont-Château. Cette région est, nous l'avons vu, l'une des plus intéressantes de la France par les mœurs de ses habitants et par les changements que les eaux et les sables ont apportés à la forme du littoral et au relief du sol ; elle a aussi une certaine importance commerciale par ses petits ports, ses fabriques de conserves alimentaires et même ses marais salants ; encore productifs, ils alimentent le commerce d'exportation et fournissent le sel employé surtout pour la grande pêche et pour la pêche côtière ; mais la récolte de plusieurs années est accumulée au bord des marais[2]. Les deux villes de cette partie si remarquable de la Bretagne sont le port du Croisic, célèbre par ses bains de mer, et Guérande, cité d'aspect féodal qu'entourent encore des fossés et des remparts flanqués de tours. Toutes les autres grandes communes de l'arrondissement se composent de plusieurs villages épars dont le principal a groupé ses maisons autour d'un château féodal.

Châteaubriant, chef-lieu de l'un des cinq arrondissements de la Loire-Inférieure, se trouve déjà dans le bassin de la Vilaine : c'est une vieille ville à laquelle des restes de muraille, un donjon, des maisons à toits aigus donnent un aspect du moyen âge ; mais un château du seizième siècle, changé en palais de justice, les promenades et les jardins qui ont remplacé les anciens fossés, les fabriques diverses établies autour de la ville, témoignent des transformations qui s'accomplissent de siècle en siècle dans cette partie de la Bretagne. Les travaux agricoles ont également changé l'apparence des campagnes. En maints endroits, notamment autour de l'école d'agriculture de Grand-Jouan, située près de Nozay, au sud-

[1] Mouvement de la navigation à Saint-Nazaire en 1875 :

Entrée.	Navires français : 124,250 ton. ;	navires étrangers : 158,500 ton. ;	cabotage : 39,350 ton
Sortie.	» 112,300 »	» 151,800 »	» 54,650 »

Total : entrée 321,900 tonnes; sortie 318,750 tonnes. Ensemble 640,650 tonnes.

Valeur de l'importation en 1875 : 331,000,000 francs, valeur de l'exportation : 67,000,000 francs.
Total. . . . . 398,000,000 francs.

Mouvement de la navigation en 1877 : 764,088 tonnes.

[2] Production des marais salants de la « principalité » de Saint-Nazaire en 1875 :
727 marais de 2,661 hectares de surface . 56,000 tonnes.

ouest de Châteaubriant, de vastes étendues de landes sont devenues des champs productifs. Malheureusement cette école célèbre est assez peu fréquentée ; elle n'a guère que de 20 à 30 élèves.

Quelques communes importantes du département, vers le nord-ouest, se trouvent dans le bassin de la Vilaine. Telles sont Héric, Blain, Plessé, Guéméné-Penfao[1].

[1] Communes de la Loire-Inférieure ayant plus de 4,000 habitants en 1876 :

Nantes . . . » . . » . .	122,250 hab.	Ancenis.	5,200 hab.
Saint-Nazaire.	18,300 »	Vallet.	5,200 »
Chantenay (banlieue de Nantes).	9,950 »	Plessé.	5,150 »
Rézé . . . . » . . . . » . .	6,850 »	Saint-Étienne de Montluc. . . .	4,750 »
Guérande.	6,800 »	Saint-Joachim.	4,625 »
Blain.	6,800 »	Montoir	4,600 »
Guéméné-Penfao.	6,150 »	Legé	4,450 »
Nort	5,750 »	Pont-Château.	4,375 »
Vertou	5,450 »	Couéron.	4,340 »
Châteaubriant	5,250 »	Héric.	4,250 »

Loroux-Bottereau . . . . . . 4,100 hab.

CHAPITRE VIII

LA BRETAGNE

I

Par leur formation géologique, les deux péninsules occidentales de la France, le Cotentin et la Bretagne, sont d'origine commune; elles appartenaient, avec le Poitou et la Cornouaille anglaise, à un même massif continental, lorsqu'une vaste mer intérieure s'étendait à l'est jusqu'aux Vosges et à l'Ardenne, et se prolongeait en détroits autour du Plateau Central. Les changements survenus pendant le cours des âges dans la configuration des terres ont découpé cet ancien massif de granit; les hauteurs du Poitou ont été séparées de celles de la Bretagne proprement dite par le cours de la Loire; l'Atlantique s'est ouvert un passage entre la France et la Cornouaille; les îles Scilly, Jersey, Guernesey, Aurigny et les îlots voisins sont restés comme des ruines au milieu des eaux; mais le Cotentin, le Bocage normand, l'Anjou, la Bretagne ont gardé leur cohérence géographique. Les côtes, les écueils des rivages témoignent des rudes assauts que les deux péninsules ont soutenus contre la mer; pourtant elles ont pu, grâce à leur forte ossature de granit, résister beaucoup mieux aux agents d'érosion que les terres calcaires de la Normandie et de la Saintonge, et se maintenir en presqu'îles en dehors du tronc continental.

Quoique de même origine et fort semblables par l'aspect général et le climat, ces deux terres avancées de la France, Bretagne et Cotentin, n'ont pas eu les mêmes vicissitudes politiques : l'histoire y a déroulé diversement son cours. Par la profonde indentation du golfe de Saint-Malo, par les sables de Saint-Michel et ses rivières où remonte la marée, le Cotentin est à demi séparé de la Bretagne : il se trouve donc former une région distincte, trop petite, trop facile d'accès et trop rapprochée du bassin

de la Seine pour ne pas subir l'influence prépondérante des populations du nord de la France. Mais la Bretagne propre, qui commence au bassin de la Vilaine, entre la basse Loire et les hauteurs d'Avranches, a résisté beaucoup plus énergiquement au travail d'assimilation exercé par l'ensemble de la nation française. L'éloignement relatif de la péninsule, la force de cohésion que l'étendue de la contrée donne à ses habitants, enfin le manque de communications faciles et la divergence des deux grandes voies naturelles qui suivent, l'une la vallée de la Seine et le littoral du Calvados, l'autre celle de la basse Loire, ont aidé à maintenir dans le pays les anciennes mœurs et la vieille langue celtique. D'ailleurs le génie naturel des populations elles-mêmes est conforme au milieu, âpre, tenace et fort. La résistance des Bretons à l'influence étrangère fut indomptée pendant des siècles. Maîtres de la Normandie et de l'Anjou, les Anglais ne purent s'établir solidement en Bretagne, et lorsque cette province devint française, elle sut longtemps défendre et maintenir ses vieilles coutumes. De nos jours, la péninsule est encore la partie de la France dont les habitants se distinguent par la plus grande originalité.

Si la Bretagne se défendait du côté des terres par ses rochers, ses vallons tourmentés, ses landes stériles et ses forêts, elle devait se rapprocher de la France par son pourtour maritime. En effet, les baies et les criques nombreuses de ses rivages, ses mers poissonneuses, les fortes oscillations de la marée dans ses ports, favorisaient la naissance d'une grande marine de pêche et de commerce et facilitaient par conséquent l'échange des idées, le contact des civilisations : c'est par les villes de son littoral, bien plus que par celles des frontières de terre, que la Bretagne est devenue française. Les guerres si fréquentes qui ont mis aux prises les navires de France et d'Angleterre devaient en outre donner aux matelots bretons un rôle actif dans les combats maritimes et surexciter le patriotisme guerrier par l'appât de la course. C'est ainsi que, par un singulier contraste, on vit cet esprit national, où la haine de l'étranger se mêle intimement à l'amour de la patrie commune, se développer plus énergiquement chez les populations bretonnes que chez la plupart des autres habitants de la France. La rivalité contre les Bretons d'outre-Manche, la vue des îles Normandes dont l'Angleterre avait pris possession, alimentaient sans cesse le sentiment national : autant que les attaches du commerce, le lien des dangers et des hasards unissait en un seul peuple les matelots des deux langues, ceux de la Bretagne et du littoral français, les hommes de Douarnenez et de Roscoff, ceux de la Rochelle, de Dieppe et de Dunkerque[1].

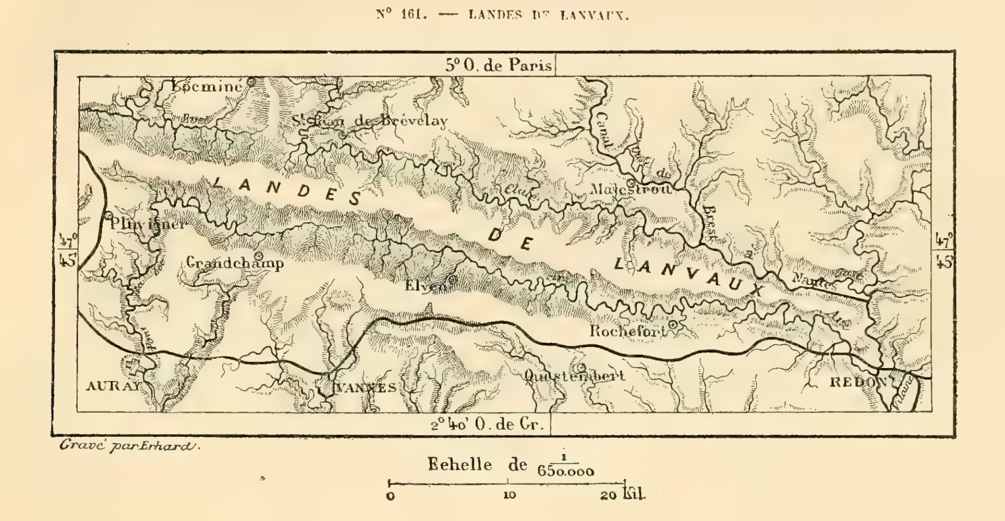
[1] Michelet, *Histoire de France.*

II

Considérée dans les traits généraux de son architecture, la Bretagne est composée de deux larges zones de granit qui commencent, l'une dans le Poitou, l'autre aux monts d'Alençon et qui se rapprochent l'une de l'autre par leurs extrémités occidentales, laissant entre elles un espace triangulaire empli par des assises de roches anciennes.

A l'ouest de Nantes, les terrains cristallins qu'avait interrompus le cours

N° 161. — LANDES DE LANVAUX.



de la Loire recommencent par une longue croupe uniforme et revêtue de fougères, qu'on appelle le Sillon de Bretagne : c'est plutôt le rebord raviné d'un plateau qu'une rangée de collines. La Vilaine s'ouvre un passage à travers ces granits qui se relèvent immédiatement au delà, sans former toutefois de crête régulière; les collines n'ont l'aspect d'un renflement général de la contrée que dans les landes de Lanvaux et de Grand-Champ, qui se développent parallèlement à la côte à une distance moyenne de 25 kilomètres : là le talus incliné des grandes croupes infertiles, que limitent parfaitement des rivières parallèles, coulant les unes vers la Vilaine, les autres vers le Blavet, n'a pas moins d'uniformité qu'au Sillon de Bretagne. Plus à l'ouest, au delà du Blavet, les hauteurs prennent une apparence plus hardie; c'est là qu'elles reçoivent le nom de Montagnes Noires, mérité jadis par les forêts qui en recouvraient les pentes. Cette chaîne, presque en entier en dehors de la zone du granit, se compose de schistes

qui se redressent au nord de Douarnenez dans le fier massif du Menez-Hom, puis s'affaissent à l'ouest dans la péninsule de Crozon.

La zone septentrionale des granits de la Bretagne est moins régulière dans son ensemble et plus découpée en fragments que la zone méridionale; mais elle a gardé dans sa lutte contre les agents de destruction une hauteur moyenne un peu plus considérable. Entre Rennes et Saint-Malo, à l'ouest des plaines accidentées où passe le canal d'Ille-et-Rance, dont le seuil de partage est à l'altitude de 64 mètres seulement, le sol s'élève graduellement en forme de croupe; puis, au sud de Lamballe, il se redresse en une sorte de chaîne, les Menez. D'autres cimes presque aussi hautes se renflent au-dessus du plateau, entre les sources de l'Oust et celles du Trieux. Plus loin, toute apparence de chaîne a disparu : le plateau n'est qu'une table inégale de granit. Au sud de Belle-Ile-en-Terre, la rangée de cimes essaye de se reformer; puis la montagne d'Arrée se prolonge vers le sud-ouest en un puissant rempart de 30 kilomètres et s'appuie sur un bastion qui porte le plus haut sommet de la Bretagne, cône de grès à soubassement de schiste et de granit; mais elle ne va pas rejoindre les chaînons des Montagnes Noires; elle en est séparée par l'Aulne ou rivière de Châteaulin[1]. De même, à l'est, le Blavet, la Claie, l'Oust indiquent en plusieurs endroits la ligne de séparation des deux zones. Toutefois la dépression médiane de la Bretagne n'est pas suffisamment marquée pour qu'une rivière ait pu s'y creuser un large lit et former ainsi une voie de navigation facile dans toute la longueur de la péninsule; il a fallu suppléer à ce manque de communications naturelles par un canal artificiel, réunissant bout à bout les diverses vallées et se réunissant latéralement à la mer par le cours du Blavet. Dans la pensée de ses constructeurs, le canal de Nantes à Brest devait servir de chemin d'approvisionnement pour le grand port militaire de la Bretagne; mais les routes libres de la mer en temps de paix, et les lignes ferrées en temps de guerre, ont enlevé au canal toute valeur stratégique. Quant à son utilité commerciale, elle est presque nulle[2].

L'aspect général de la Bretagne laisse une impression de grandeur monotone : d'un beau vers, Brizeux a peint sa patrie :

« O terre de granit, recouverte de chênes! »

[1] Altitudes de la Bretagne :

Sillon de Bretagne.	89 mètres.	Menez-Hom.	330 mètres.
La Motte (Montagne Noire). . . .	289 »	Mont Saint-Michel (mont. d'Arrée).	391 »

[2] Trafic annuel du canal : 38,000 tonnes; à peine 100 tonnes par kilomètre.

Mais au groupe de la roche puissante et de l'arbre robuste il faut ajouter les paysages plus modestes, et non moins beaux, que font les vastes landes, rouges de bruyères ou dorées par les fleurs des genêts et des ajoncs, les rangées de pierres grises plantées en bordure le long des champs, les chemins sinueux entre les haies vertes, les ruisseaux tranquilles, les mares à demi cachées sous l'ombrage, les vieux murs revêtus de lierre. Dans le voisinage des baies et des rivières à marées qui découpent tant de péninsules sur la côte de Bretagne, ce sont d'autres aspects : les sables émergés et recouverts tour à tour, les roches solitaires qui résistent aux vagues, les grèves noires des cailloux que le flot pousse et ramène avec un bruit de chaînes et de sanglots. Peu de spectacles laissent un plus profond souvenir que celui des houles de tempête qui, du large de l'Atlantique, viennent se heurter contre les falaises avancées du Finistère. Souvent un ciel bas et sombre pèse sur l'espace et donne à la nature entière une physionomie de tristesse et de désespoir. Pendant les beaux jours, la mélancolie de la terre et du ciel fait place à une joie tout intime et contenue, si discrète qu'elle ose à peine se révéler : on la sent, mais elle ne se montre pas. Tels sont les paysages de la Bretagne. Le charme pénétrant en agit avec d'autant plus de force sur les paysans bretons que la plupart n'ont point encore modifié leur milieu par l'industrie ni renouvelé leur esprit par l'étude. Aussi les Bretons dépaysés se laissent-ils souvent envahir par la nostalgie : enfermant obstinément leur pensée dans le souvenir de la patrie, ils meurent à tout ce qui les entoure et finissent par s'éteindre sans avoir échappé à l'étreinte de leur rêve.

III

La vieille Armorique ou plutôt Arémorique, c'est-à-dire le « Pays de la mer », mérite bien ce nom celtique, car c'est aux eaux de l'Océan qu'elle doit la configuration de ses rivages, son climat, une grande partie de ses produits, de son commerce et de son industrie. Le génie même de ses habitants en a reçu la plus forte impression.

De tout temps, les découpures mêmes du littoral en témoignent, la mer bretonne a violemment entamé ses côtes. C'est aux promontoires extrêmes de la Bretagne que les eaux du courant tropical abordent le continent et se croisent avec le courant secondaire qui vient du sud et du sud-est après avoir tournoyé dans le golfe de Gascogne. A ces mouvement généraux de l'eau marine, qui d'ailleurs ne peuvent avoir grande importance

dans la formation des reliefs des côtes, s'ajoutent d'autres mouvements partiels, mais beaucoup plus violents, causés par les conflits du flux et du reflux, les dénivellations locales, le renversement des marées. La mer qui entoure la Bretagne est partout en mouvement, jusqu'au fond même du lit. Au large des côtes septentrionales, l'action des courants profonds a dénudé presque complétement de sables et de vases les roches granitiques et schisteuses du fond. En suivant une ligne sinueuse tracée sur la carte lithologique de M. Delesse, des navires pourraient se rendre de Paimpol ou d'Ouessant à la presqu'île anglaise de Cornouaille, sans que leur ligne de sonde trouvât autre chose que les anciennes roches mises à nu par le courant[1]. La roche a été rasée jadis comme elle l'est encore de nos jours tout le long du rivage. A l'heure du reflux, quand les grèves se découvrent jusqu'à une grande distance en mer, on voit pour ainsi dire les fondations d'un édifice disparu : le continent a été sapé sur tout son pourtour jusqu'au niveau de basse mer. Çà et là des roches noirâtres, les unes isolées, les autres groupées en grand nombre, ou même alignées régulièrement sur des veines d'un granit plus solide, résistent à l'attaque des flots. On dirait des armées de géants, le soir, quand l'ombre s'amasse au loin sur la mer.

Certaines roches du littoral breton résistent mal aux agents destructeurs ; aussi la côte est-elle en plusieurs endroits, notamment entre Concarneau et Pont-Aven, couverte de blocs énormes que la mer a détachés de la falaise et roulés devant elle : on en montre dont le volume dépasse 100 mètres cubes[2]. A l'ouest, la zone de schistes intercalée entre les deux bandes de granit a été naturellement plus entamée que les roches cristallines : de là ces découpures bizarres qui forment les rades de Brest et de Douarnenez, entre les deux promontoires presque également avancés du nord et du sud. Peut-être faut-il voir dans ces baies de la Bretagne d'anciens fjords pareils à ceux de la Scandinavie, et jadis maintenus comme ceux-ci par des glaciers qui s'épanchaient au large de la côte dans les eaux profondes. Presque toutes les rivières qui découlent des plateaux de l'intérieur vers le littoral breton s'unissent à des estuaires qui ont cette apparence de fjords norvégiens à demi oblitérés par les alluvions.

A l'ouest du golfe que forme l'embouchure de la Vilaine, et que bordent en plusieurs endroits des roches tombées des falaises et semblables à des menhirs, les éléments en lutte qui travaillent sans relâche à changer le tracé des côtes ont laissé dans l'intérieur de la Bretagne un lac marin aux in-

[1] Voir ci-dessus, carte n° 3, p. 16.
[2] De Fourcy, *Essai sur la géologie du Finistère*.

nombrables ramifications; sa forme est celle d'une méduse aux suçoirs flottants. C'est le « Mor bihan » ou la « Petite Mer », ainsi nommé par comparaison avec le Mor braz ou « Grande Mer », et tout parsemé d'îles, les unes habitées, les autres désertes, que l'on voit tour à tour décroître et s'agrandir, s'entourer d'eau verte aux vagues blanchissantes, et s'allonger, s'unir en îles plus vastes, par des *béhins* ou bancs de vase noirâtre. M. Ernest Desjardins croit que le Morbihan est de formation moderne et s'est ap-


N° 162 — MORBIHAN



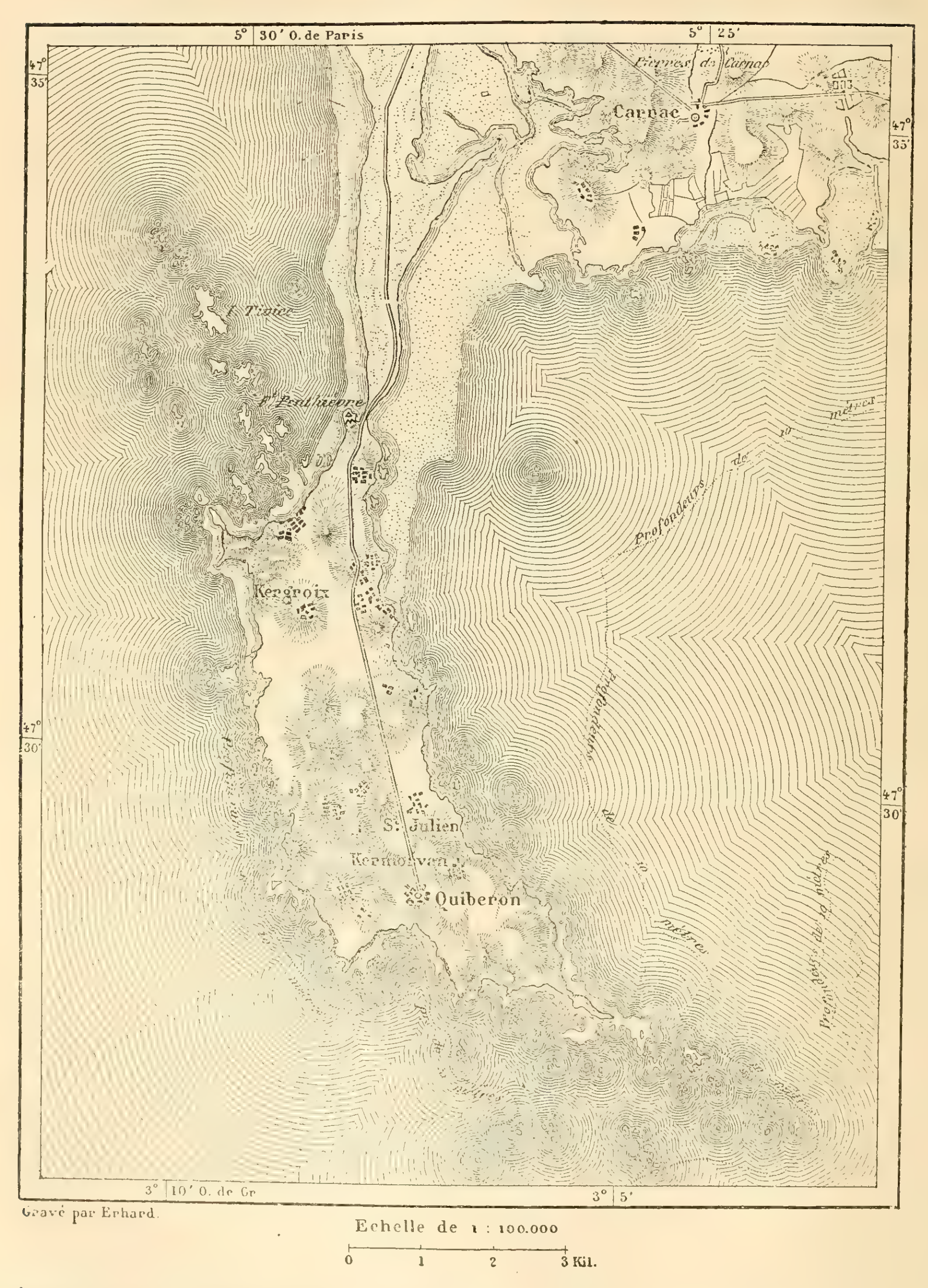
pliqué à le démontrer dans son ouvrage sur la Gaule romaine. D'après lui, les chenaux de navigation qui se ramifient dans le golfe seraient les lits d'anciennes rivières. Il est certain qu'une partie du rivage s'est affaissée, puisque MM. Arrondeau et de Closmadeuc ont découvert, près d'une île méridionale du golfe, des mégalithes immergés, qui restent sous l'eau, même lors des plus basses marées[1].

A l'entrée même du Morbihan, de nombreux îlots, entre lesquels le courant de marée et le reflux passent alternativement avec violence, indiquent

[1] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, p. 299 et suivantes.

la forme de l'ancien littoral; mais bien au large se montrent les restes considérables d'un autre rivage, celui qui rejoignait autrefois la pointe du

N° 165 — QUIBERON.



Croisic à celle de Quiberon. Les roches dites Plateau du Four, les îles Haedic, entourées de récifs, l'île bien cultivée de Houat, dont la plage se dé-

veloppe du côté de l'est en un demi-cercle presque parfait, l'archipel de Béniguet, les écueils avancés de la péninsule de Quiberon et cette péninsule elle-même sont les débris de l'ancienne côte bretonne ; des récifs et des seuils en indiquent les fondations sous-marines là où les roches émergées ont disparu. Quant au long croissant de Quiberon, il ne tient au continent que par un isthme de dunes et une chaussée artificielle : c'est une île véritable, sans aucune issue à marée haute, quand la route est barrée. On se rappelle le désastreux débarquement des émigrés en 1795 : enfermés dans la péninsule, pressés par les troupes républicaines qui s'avançaient, il leur fallut se jeter dans les flots, soit pour mourir, soit pour nager avec la force du désespoir vers les canots de la flotte anglaise.

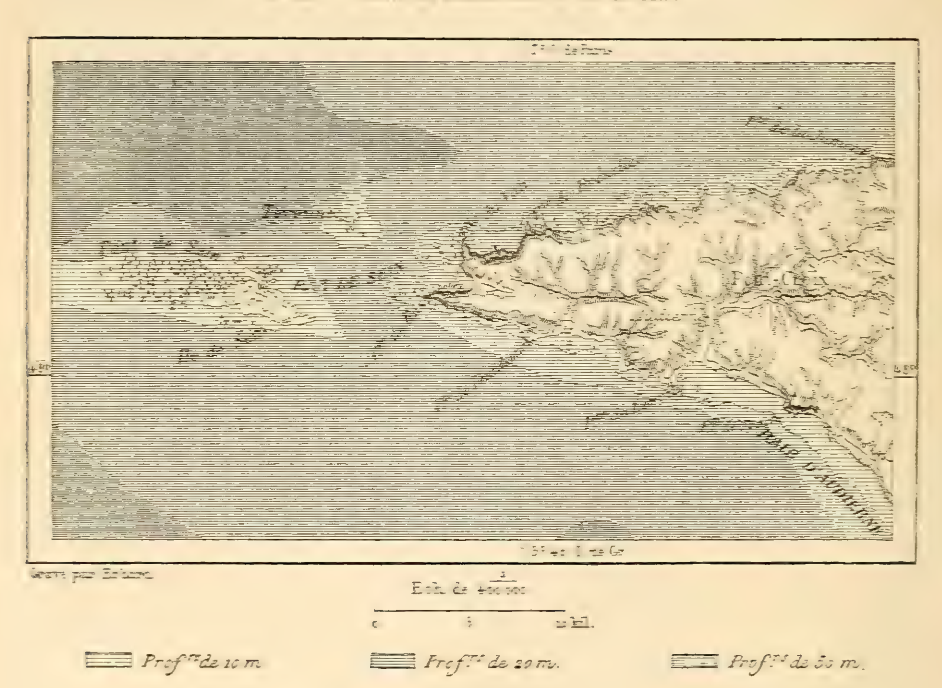
A l'ouest de la presqu'île de Quiberon, d'autres terres détachées, l'île de Groix et l'archipel des Glénan, continuent l'ancienne côte. Les traditions racontent même que les neuf îlots des Glénan étaient jadis une île considérable : leur destruction par les flots de la mer est une œuvre géologique à laquelle les indigènes auraient assisté. Mais au sud de Quiberon, la grande terre de Belle-Ile ou Guerveur appartient à un littoral plus ancien ; de même que l'écueil de Rochebonne et l'île d'Yeu, elle est un simple témoin géologique d'un premier rivage presque entièrement disparu.

Le promontoire de Penmarc'h ou de la « Tête de Cheval », pilier jusqu'à présent indestructible de la côte dont l'archipel des Glénan faisait partie, forme l'angle méridional de cette côte de l'ouest qui est la vraie « fin des Terres », et où le vent et la houle s'élancent avec plus de fureur que sur tous les autres rivages de France. Là commence la baie d'Audierne, qui développe la courbe de sa grève avec autant de régularité que la plage méditerranéenne du sable le plus fin, mais dont les bords ne sont pas moins désolés que ceux du Spitzberg : pas un arbre sur les hauteurs voisines, nulle culture au vent de la mer : c'est la région de la mort. Puis le continent s'amincit ; ce n'est plus qu'une péninsule, même qu'une simple corne de rochers. Là le spectacle de la mer bouleversée par la tempête est vraiment formidable : quoique le sentier suive la crête du promontoire à 80 mètres de hauteur, on y est cependant couvert de l'embrun de vagues. Dans le cap même s'ouvre un abîme, l'Enfer de Plogoff, au fond duquel les lames s'entre-heurtent avec un bruit de tonnerre. Non loin est la terrible baie des Trépassés, où les matelots entendent souvent les plaintes des noyés mêlées aux voix stridentes de l'orage et au grincement des galets froissés contre les rocs. Nos ancêtres y écoutaient aussi la parole d'un dieu redoutable. Neuf vierges druidesses, que Pomponius Méla désigne sous le nom de Gallicènes, étaient chargées de fléchir ce maître des ouragans. Vouées elles-

mêmes à toutes les horreurs des flots et des vents, elles habitaient l'île de Sein, qui continue dans la mer le promontoire de Cornouaille et reste presque toujours voilée par la poussière des vagues. Un phare, construit au prix des plus grands efforts sur l'écueil d'Ar-men, réputé jadis inaccessible, éclairera bientôt ces parages redoutés.

Si l'on en croit les traditions, la mer aurait dévoré déjà bien des îles et des rivages depuis le temps où les druidesses veillaient pour le salut de la grande terre dans l'île de Sein, elle-même beaucoup plus vaste, il y a

N° 124. — POINTE DE CORNOUAILLE ET ILE DE SEIN.



deux mille ans. Au sud du plateau de Penmarc'h on voit à mer basse des restes d'escaliers, garnis de forts organeaux en fer où s'amarraient autrefois les navires. Tous les paysans parlent de l'ancienne ville d'Is, dont « Paris était fière d'être l'égale », et qu'une irruption soudaine de la mer engloutit pour creuser à sa place la baie de Douarnenez. On montre même, près de la baie des Trépassés, des restes de murailles qui auraient appartenu à la ville d'Is, et naturellement des pêcheurs « dignes de foi » ont aperçu les ruines d'une cité à travers les eaux transparentes : ce qui est certain, c'est qu'une voie pavée, conduisant, soit à une bourgade, soit tout au moins à un établissement romain, s'engage dans la mer, non loin de la baie des

Trépassés. Le golfe de l'Iroise, qui s'étend au large du goulet de Brest, porte en breton le nom de Kanol Is (canal d'Is)[1].

De même que la pointe de Cornouaille se prolonge en mer par une chaussée d'îles rompues, de même le large musoir de Léon se continue par un grand nombre d'îles et d'écueils que termine à l'ouest la terre d'Ouessant. Cette île, entourée presque en entier d'une falaise de roches inabordables, çà et là percée de grottes et découpée en ponts naturels, forme un plateau mollement ondulé et couvert de cultures, mais sans un arbre, sans buissons, qui descend en pente douce vers un petit port de pêche ouvert du côté de la haute mer. Ouessant, l'Heussantis-Enez des Bretons, est entourée des eaux les plus dangereuses. Ce n'est pas sans anxiété que les marins s'engagent dans les détroits de Fromveur (ou du Grand-Effroi), de la Helle, du Four, ou qu'ils s'approchent des Pierres-Noires, sur lesquelles le lieutenant Mage, l'explorateur du Niger, se perdit pendant une nuit d'orage avec tous ses compagnons de la *Magicienne*. Les courants qui se heurtent et se changent en remous imprévus, les écueils visibles et les roches sous-marines, la fréquence des orages et des brouillards, les sautes de vent si brusques dans ces parages, tout contribue à faire de ces mers occidentales de la Bretagne une des régions les plus périlleuses de l'Océan. « Là nul marin n'a doublé les caps sans peur ou sans malheur! » — « Qui voit Groix, voit sa joie; — Qui voit Ouessant, voit son sang, » — dit un autre proverbe, témoignant de la différence du péril sur les côtes relativement abritées du Morbihan et dans les passages occidentaux du Finistère. Mais si les détroits qui séparent Ouessant de la terre de Léon sont redoutables, ils donnent accès dans cette magnifique rade de Brest, où quatre cents navires de haut bord pourraient à la fois trouver un refuge. Un étroit goulet, au milieu duquel sont divers écueils et la roche Mengant, met la rade en communication avec la mer extérieure.

Sur les côtes septentrionales de la Bretagne, plusieurs îles et roches éparses, Batz, le plateau des Triagoz, les Sept-Iles, Bréhat, sont les témoins d'un littoral disparu. La partie de la côte qui a le mieux résisté au choc des vagues se termine à l'ouest de Bréhat par les redoutables « Épées de Tréguier », véritable jetée de cailloux que les vagues ont elles-mêmes construite et sur laquelle tant de navires sont venus se briser : elles guident aujourd'hui le navigateur, grâce au superbe phare des Héhaux, dressé sur un de leurs écueils. Mais à l'est de ces granits résistants, les côtes ont été largement entamées par la mer. M. Geslin de Bourgogne

[1] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*; — Souvestre, *le Foyer breton*.

évalue à 310 kilomètres carrés la superficie du territoire recouvert depuis le cinquième siècle dans la seule baie de Saint-Brieuc. L'ancienne côte aurait été formée par une ligne de bas-fonds qui s'étend au travers de la baie, des îlots de Portrieux au cap d'Erquy, et que limitaient à l'ouest l'estuaire du Gouet, à l'est celui du Gouessant; les chenaux que suivent les navires seraient les anciennes embouchures. Dans les sables envahis, l'explorateur a trouvé en divers endroits les restes de dix habitations gallo-romaines : au cap d'Erquy même, où s'élevait la Reginea de la Table de Peutinger, subsistent des fragments de murs. Du reste, le mouvement d'érosion continue toujours; à l'ouest de la baie, la péninsule d'Herviant, à l'est celle de Verdelet, sont récemment devenues des îles, et dans quelques endroits de la côte l'empiétement des sables et des galets sur les cultures atteint 2 mètres par an[1]. Il paraît bien prouvé qu'au commencement du douzième siècle et même plus tard, l'île de Sésembre ou Cézembre, qui occupe au nord l'entrée de la baie de Saint-Malo, se rattachait au continent par des prés et des marécages; des chartes diverses mentionnent ces terrains, qui disparurent en entier vers le milieu du quinzième siècle. L'îlot de Grand-Bey, sur lequel Chateaubriand a fait poser la simple pierre de son tombeau, afin de rester solitaire dans les flots comme il affectait de l'être parmi les hommes, est un des débris rocheux qui surgissaient autrefois dans la plaine marécageuse. Aux environs de Saint-Malo, on se servait jadis pour la construction des espaliers, de fragments d'un bois noir comme l'ébène et d'une grande dureté, provenant des forêts du littoral, englouties à diverses époques du moyen âge. C'est une industrie du pays d'aller fouiller le sable lors des grandes marées d'équinoxe, quand la mer se retire à plusieurs kilomètres de distance, et d'en extraire les « bourbans, canaillons ou couerons », ainsi qu'on nomme ces arbres ensevelis depuis des siècles. M. Geslin de Bourgogne a trouvé dans la baie de Saint-Brieuc le tronc d'un châtaignier ayant 6 mètres de bille.

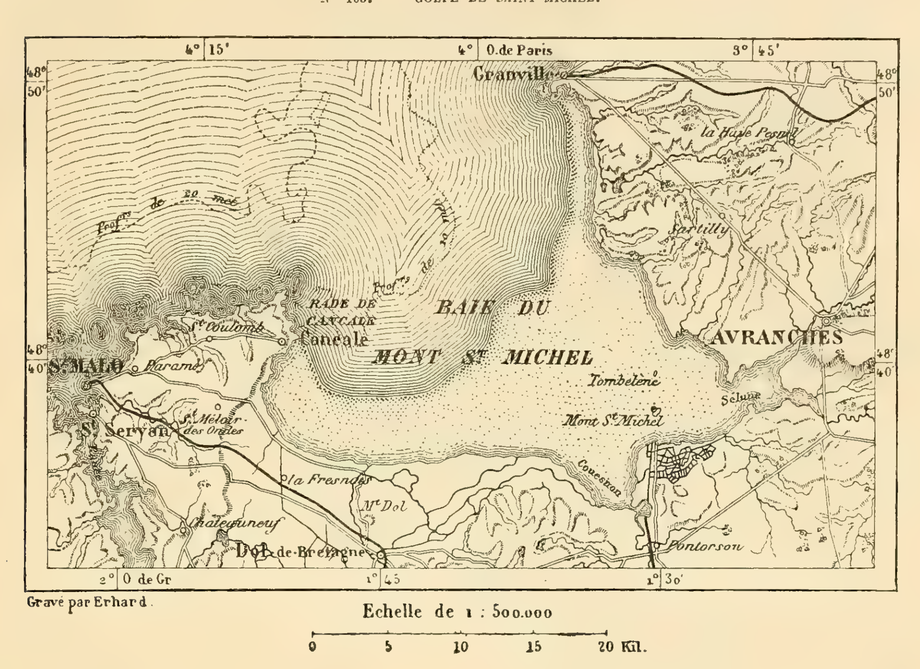
Les restes d'autres forêts sous-marines se voient dans les îles Normandes. On trouve également dans tous ces parages des tourbières immergées, dont l'origine lacustre ne saurait être révoquée en doute, vu les débris végétaux qui les composent et les coquillages d'eau douce qu'on y rencontre. Les constructions retrouvées dans la baie de Saint-Brieuc prouvent que l'invasion des eaux ne provient pas seulement du heurt continuel des vagues et de la pression oblique des courants, mais qu'elle a également pour cause

[1] *Congrès scientifique de France*, session de Saint-Brieuc, juillet 1872.

un mouvement de dépression du sol. D'ailleurs les irruptions récentes de la mer entre la Bretagne et le Cotentin ont été si considérables, qu'il est tout naturel de les expliquer par un affaissement de la côte ; cependant des auteurs croient que la force du ressac suffit à expliquer l'effondrement des rives. Là le tracé des rivages a été plus bouleversé depuis quinze siècles que dans toute autre contrée de l'Europe, si ce n'est aux Pays-Bas et sur le littoral de la Frise et de la péninsule danoise.

Il est vrai que, d'après les traditions et des chroniques d'authenticité

N° 165. — GOLFE DE SAINT-MICHEL.



Gravé par Erhard.

Echelle de 1 : 500.000

0 5 10 15 20 Kil.

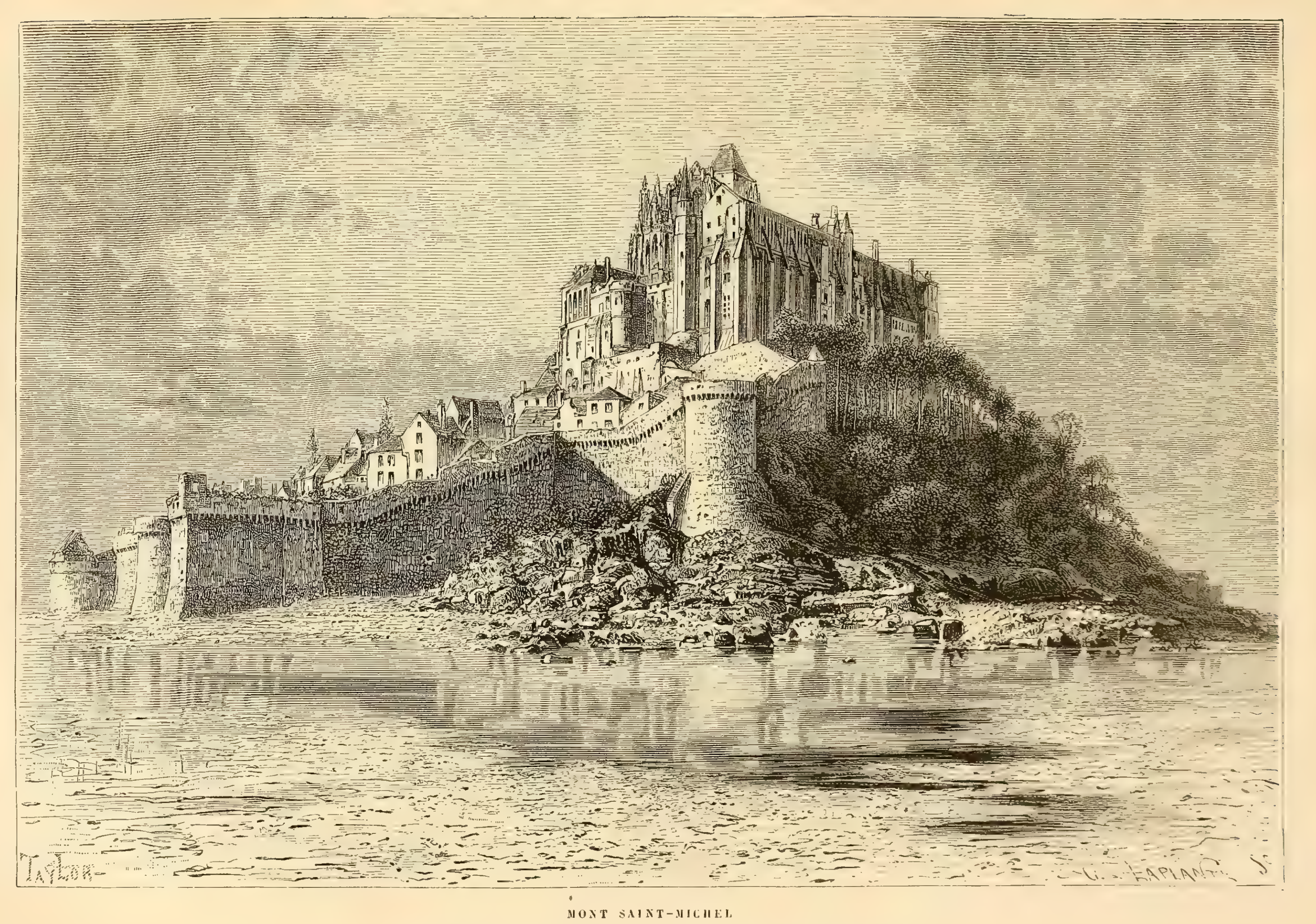
plus que douteuse, les invasions de l'Océan auraient été bien plus considérables que l'histoire ne peut l'établir avec certitude. Au sud de Jersey, l'archipel de Chausey, qui est aujourd'hui une véritable poussière d'îles, aurait été rattaché au continent encore au commencement du huitième siècle : une vaste forêt, *Scisciacum nemus*, dont il est parlé dans les *Vies des Saints*, aurait recouvert cette terre continentale. Quoi qu'il en soit de ces traditions, il est certain qu'une forêt occupait une partie de l'espace où s'étendent aujourd'hui les plages du golfe de Saint-Michel. Des bourgades dont les noms subsistent, Mauny, la Feuillette, Porz-Pican, Saint-Louis, Bourgneuf, d'autres encore, furent englouties; parfois, aux marées exceptionnellement basses, on en a revu quelques vestiges. Ainsi, en 1735, un courant de reflux ayant emporté la

fange qui recouvrait les débris du village de Saint-Étienne-de-Paluel, les gens de la côte purent aller recueillir divers objets sous les ruines.

Les conquêtes de la mer se sont faites avec d'autant plus de violence dans cette région du littoral, que les marées s'y élèvent à une plus grande hauteur. Sur les rivages du continent d'Europe il n'est pas de golfe où le flot s'accumule en masses pareilles. Dans le monde entier on ne connaît que deux parages où l'écart entre le flot et la basse marée soit plus considérable, l'estuaire de la Severn, en Angleterre, et la baie de Fundy, dans la Nouvelle-Écosse. Sur la côte méridionale de la Bretagne, où le flot de marée, venant du sud, se déroule avec une assez grande régularité, le flux n'a rien d'exceptionnel, il atteint d'ordinaire 5 mètres de hauteur au-dessus des basses eaux; dans les grandes marées de syzygie, il s'élève à 6 ou 7 mètres au plus. Mais dans les golfes de Saint-Malo et de Saint-Michel les conditions ne sont pas les mêmes. Là, le flot de marée qui vient heurter les îles de Guernesey et de Jersey se trouve soudain retardé, tandis qu'au sud il pénètre librement dans la baie. Avant de refluer en arrière, ce flot est soutenu par le restant de l'ondulation qui vient de dépasser les îles, et sa crête se trouve ainsi notablement exhaussée. Ce n'est pas tout : un autre flot de marée qui vient de contourner toutes les îles Britanniques par le canal des Orcades, la mer du Nord et le Pas de Calais, s'ajoute au flot précédent venu directement de l'Atlantique; les deux intumescences se superposent, et l'ensemble de la vague de marée peut monter à 10, 12 et même 15 mètres de hauteur au-dessus des mortes-eaux[1]. On comprend combien cette alternance du flot donne de variété d'aspect et d'incessants contrastes à certaines régions du littoral, et surtout à l'immense golfe de Saint-Michel. A marée basse la plage se développe en un demi-cercle presque régulier, de la pointe de Cancale à celle de Granville; puis quand le flux, souvent aidé par un vent d'ouest ou du nord-ouest, vient empiéter sur le continent, c'est à vue d'œil que se rétrécit l'immense champ des sables. Dans l'espace de six heures une surface d'environ 500 kilomètres carrés se trouve envahie; l'écueil de Tombelène, la roche si pittoresque du mont Tombe ou mont Saint-Michel, portant ses cachots, son église et sa forteresse, sont changés en îles, les embouchures des cours d'eau se transfor-

[1] Oscillation moyenne de la marée sur les côtes de Bretagne :

Le Croisic.	5m,16	Ouessant.	6m,38
Port Navalo (Morbihan).	4m,72	Roscoff.	8m,22
Lorient.	4m,60	Ile Bréhat	9m,90
Concarneau	4m,68	Saint-Malo	11m,44
Douarnenez.	6m,16	Iles Chausey.	11m,74
Brest.	6m,42	Saint-Michel.	12m,30



MONT SAINT-MICHEL

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Delmaët et Durandelle

ment en larges estuaires, le littoral est découpé en golfes et en baies que l'on voit changer incessamment de dimensions. On a calculé que lors des marées de vives eaux, la masse liquide qui baigne et délaisse alternativement la baie du mont Saint-Michel dépasse treize cents millions de mètres cubes, quantité suffisante pour alimenter un fleuve comme la Seine à Paris pendant soixante jours. De pareilles masses, qui doivent en l'intervalle de quelques heures s'étaler sur les plages, puis s'enfuir et s'équilibrer autour des îles et des archipels, forment dans les passages étroits des courants très-rapides, de véritables fleuves contre lesquels les navires à voiles sont trop faibles pour lutter. Aussi la roche qui se dresse dans ce golfe où se heurtent les eaux contraires avait-elle reçu jadis des marins normands le nom de Saint-Michel « en Péril de mer ».

Malgré les dangers que présente la lutte contre un ennemi aussi formidable que le flot de marée, l'homme ose l'entreprendre, et déjà il a reconquis une part considérable de la région dont la mer s'était emparée. Toute la plaine des environs de Dol avait été jadis envahie par les eaux, et la butte isolée du mont Dol, si curieuse aux yeux des géologues par les quantités d'animaux qu'y porta le flot à diverses époques, éléphants, urus, cerfs aux grands andouillers, était à haute mer un îlot semblable au mont Saint-Michel et à Tombelène; mais ses quinze mille hectares de marais ont été repris et transformés par un syndicat de propriétaires en excellentes terres de culture. Commencées au onzième siècle, les digues de reconquête s'arrondissent en une vaste courbe, de Cancale à Pontorson, sur une longueur d'environ 30 kilomètres, puis à l'est du Couesnon se continuent jusqu'à la pointe de la Rochetorin, qui limite le golfe de la Sélune : le mur de défense est ainsi prolongé d'une quinzaine de kilomètres. Le rempart extérieur, qui sert de grande route, s'élève à une hauteur moyenne de 10 mètres; quoique défendu sur le côté du large par des enrochements, il a été souvent percé par les flots de tempête, et les vingt-trois communes qu'il protége ont été partiellement inondées. Néanmoins la science hydraulique a fait d'assez grands progrès pour qu'il n'y ait aucune témérité à pousser plus avant les cultures et à transformer en polders les sables incertains de la baie. La construction d'un chemin de fer reliant le mont Saint-Michel à la côte aidera sans doute à reconquérir quelques centaines d'hectares; peut-être même ne sera-t-il pas impossible de reprendre hardiment, au moyen d'un rempart semi-circulaire, tous les fonds de la baie qui découvrent à marée basse. Le plus grand obstacle à l'œuvre de reconquête provient, non de la mer, que l'on peut braver, mais des rivières, auxquelles il faut ménager une issue et dont il faut empêcher les divagations dans les

sables. Naguère, le Couesnon — « qui par sa folie, mit Saint-Michel en Normandie » — changeait fréquemment de cours à marée basse : après avoir coulé à l'est du mont Saint-Michel, il s'était rejeté vers l'ouest et chaque grande marée en déplaçait le lit. De même la Sélune a fréquemment erré sur la plage mobile : parfois elle rase la côte au nord de Tombelène, parfois elle va directement au large. Ce n'est pas tout, les eaux des rivières ne coulent pas seulement à la surface, elles suintent aussi dans les profondeurs des sables, et souvent l'arène, reposant sur une nappe d'eau mouvante, devient fluide elle-même : tout objet lourd s'y engouffre aussitôt. Si l'on en croit les traditions, un navire échoué aux environs du mont, vers la fin du siècle dernier, se serait tellement enfoncé dans la grève, que tout aurait disparu jusqu'à l'extrémité des mâts[1]. Que de fois des voyageurs égarés dans le brouillard ont par malheur posé le pied en dehors du sol affermi et se sont « enlizés » soudain dans un sable sans fond ! Maintenant le Couesnon est enfermé par des digues, alternativement émergées et sous-marines, qui en conduisent les eaux jusqu'à la base de la roche de Saint-Michel.

Sur plusieurs points du littoral breton l'homme a dû lutter contre un autre ennemi : les sables mobiles. Le vent de la haute mer a dressé sur quelques-uns de ses rivages des dunes pareilles à celles des Landes, mais de hauteur moins considérable, à cause des nombreuses découpures de la côte qui troublent l'action des vents, et peut-être à cause de l'épaisseur des grains qui forment les monticules. Cependant quelques dunes ont été assez puissantes pour s'emparer des campagnes de l'intérieur et recouvrir plusieurs villages. On cite notamment les dunes de Saint-Pol-de-Léon, qui firent de grands ravages à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième ; à Santec, elles avançaient encore récemment, mais des plantations les ont définitivement fixées. Les dunes du littoral breton se distinguent en général des autres monticules de sable du littoral français par la proportion considérable de carbonate de chaux qu'elles contiennent. En certains endroits les débris de coquilles et d'algues rejetées par les vagues forment plus des deux tiers de la masse[2]. Aussi peut-on exploiter ces dunes avec avantage pour l'amendement des terres : le *traëz* ou sable calcaire amené par le vent devient ainsi, non une cause de ruine, mais une richesse pour le cultivateur, car, aux yeux des agronomes, le grand défaut de la Bretagne est de manquer de calcaire ; tous les efforts d'amélioration doivent tendre à augmenter cet élément si nécessaire à la fertilité du sol.

[1] Audoin et Milne Edwards, *Littoral de la France*.
[2] Delesse, *Lithologie du fond des mers*.

De même que les insulaires d'Oleron, de Ré, de Noirmoutier, les Bretons du littoral recueillent aussi les algues ou « sart », qu'ils vont draguer au loin sur les rochers et les grèves que découvre la marée basse. Ces végétaux ont, comme les polypiers, la faculté de s'assimiler dans l'eau marine des carbonates de chaux et de magnésie : de là leur utilité pour le renouvellement du sol cultivable. Dans la baie de Cancale et du mont Saint-Michel les paysans s'emparent aussi des amas de vase mêlée à des fragments de coquillages ; ce n'est pas à moins de 500,000 tonnes par an qu'on évalue la quantité de ces vases ou *tangues* répandues chaque année sur les champs riverains. Cette vase fertilisante contient une moitié de carbonate de chaux ; or, les rivières qui se déversent dans la baie de Cancale n'ayant guère dans leur bassin que des roches granitiques ou paléozoïques dépourvues de calcaire, la chaux contenue dans la tangue ne peut être que d'origine marine. Depuis un temps immémorial, c'est ici la mer qui renouvelle incessamment la force productive du sol. Par l'influence de ses courants propices elle hâte aussi la croissance des plantes : sur la côte du Léonais les primeurs devancent d'un mois les légumes des terres les mieux cultivées du Nord.

Elle contribue aussi directement pour une très-forte part à l'alimentation de la Bretagne intérieure et de la France entière. Grâce à l'extrême variété de fonds, aux multiples dentelures de la côte, aux îles et aux écueils parsemés le long du littoral breton, la végétation marine est très-riche, et, par une conséquence naturelle, la faune aquatique est représentée par un grand nombre d'espèces, foisonnant en multitudes; jadis le saumon était la nourriture la plus commune des paysans de Quimper et de Châteaulin, et l'on raconte qu'en plusieurs districts maritimes du pays les domestiques de ferme ne se louaient qu'à la condition de ne pas manger de saumon plus de trois fois par semaine[1]. Aussi, malgré ses dangers, la pêche a-t-elle été toujours des plus actives dans les mers qui baignent la presqu'île de Bretagne. Des milliers d'embarcations sont équipées chaque année pour la pêche de la sardine, du maquereau, de la langouste, de l'huître, et même les marins bretons, familiarisés avec les périls de la mer, vont en grand nombre pêcher la morue sur les bancs de Terre-Neuve ou les parages islandais. Les populations agricoles prennent aussi part à ces expéditions lointaines. Chaque année des centaines de jeunes gens consacrent l'hiver à la culture des champs, aux semailles, à la récolte du varech ; puis, dès le mois de février, ils s'engagent comme matelots sur les navires en partance pour les mers boréales. Les quatre départements de la péninsule donnent à la marine commerciale la cinquième partie de ses équipages.

[1] De Broca, *Revue maritime et coloniale*, février 1863, p. 203.

III

De même que les Euskariens des Basses-Pyrénées, les habitants de la Bretagne se distinguent nettement des autres Français par la langue, les mœurs, l'état social : il importe donc de les étudier à part.

La situation même de la péninsule en dehors de la masse continentale, au milieu des mers tempêtueuses, devait retenir les habitants dans une barbarie relative. Dès les premiers temps de l'histoire des Gaules, l'Armorique, telle qu'elle nous apparaît d'après les brèves descriptions des anciens, était une région peu visitée, où les coutumes religieuses se maintenaient plus rigoureusement qu'ailleurs; c'était le pays celtique par excellence, celui où les druides avaient le plus de puissance.

Les Bretons de nos jours descendent probablement en très-grande majorité de ces Armoricains des premiers âges historiques, mais ce n'est pas à eux qu'ils doivent leur nom. La péninsule des Gaules a reçu son appellation de « Bretagne », ou plus exactement de « Petite-Bretagne », des Bretons de la grande île du nord, émigrés à diverses époques depuis la fin du troisième siècle, et surtout lors de l'invasion des Jutes, des Angles et des Saxons. Les nouveaux venus s'établirent dans le pays à côté des anciens habitants, mais ils arrivaient en maîtres, en initiateurs; ils imposèrent leur nom et leurs formes religieuses; leur langage, d'ailleurs très-rapproché de celui des indigènes, devint l'idiome prépondérant[1]. Plusieurs villes de la côte, Tréguier, Saint-Pol-de-Léon, Saint-Brieuc, Saint-Malo, ont été fondées par ces colons de la Grande-Bretagne; un monastère entouré d'un *minihi* ou cercle sacré d'une ou deux lieues, dont les populations avaient l'abbé pour maître absolu, telle fut l'origine de chacune de ces nouvelles cités[2].

Les différences remarquables que l'on observe entre Bretons et Bretons, principalement sur les côtes septentrionales de la péninsule, sont considérées comme un témoignage de la diversité des origines. Ceux que l'on croit être les descendants des Bretons insulaires se font remarquer par leur haute taille, leur chevelure blonde, leurs yeux bleus; ils paraissent être restés à l'état le plus pur dans l'île de Batz et dans celle d'Ouessant[3]. Dans tout le Léonais, les Bretons sont plus grands que dans les autres districts; ils ont la figure plus longue, parfois le teint plus blanc. La plupart des Armoricains qui vivent sur le versant méridional des montagnes

[1] Paul Broca, *Revue scientifique*, 12 août 1876.
[2] Ernest Renan, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1876.
[3] Broca, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1861.



TYPES ET COSTUMES BRETONS DE PONT-AVEN ET DE DOUARNENEZ

Dessin de D. Maillart, d'après nature.

d'Arrée sont de petits hommes bruns et à tête ronde; mais tous, ceux du nord comme ceux du midi de la Bretagne, se distinguent par le bleu sombre de leurs yeux[1]. On dit que certaines peuplades des montagnes et des îles, vivant à part des autres Bretons, ont aussi une origine distincte. Tels sont les « sauvages » qui habitent les districts reculés du Finistère, au milieu des collines d'Edern et de Pleiben[2]. Dans l'ensemble, les Bretons de l'intérieur et de la côte méridionale, notamment les Morbihannais, « les plus bretonnants des Bretons, » ressemblent singulièrement aux Limousins et aux autres habitants du Plateau Central par la taille, les traits physiques, la constitution; ils ont aussi les mêmes maladies et le même taux de la mortalité[3]: il faut y voir certainement des Celtes à peine modifiés par l'immigration des colons de la Grande-Bretagne[4]. On a même comparé les habitants de la péninsule armoricaine à des populations lointaines d'origine bien différente. « Le Breton pur-sang, dit le docteur Bodichon, Breton lui-même, a le crâne osseux, la peau d'un jaune pâle, le teint bistré, les yeux noirs ou bruns, les formes trapues, les cheveux noirs : » il ressemblerait donc singulièrement au Kabyle d'Algérie. « Chez l'un et chez l'autre, même entêtement, même opiniâtreté, même dureté à la fatigue, même amour de l'indépendance, même inflexion de voix, même expression[5]. »

Les Bretons qui parlent encore la langue celtique ou *breizad*, très-analogue au *welsh* de la Grande-Bretagne, se divisent en quatre groupes, suivant les différences de leurs dialectes. Les limites de ces langages coïncident assez bien avec les anciennes frontières des diocèses, et par suite de l'écart des traditions et des coutumes, une certaine rivalité s'est établie entre les habitants des divers pays, Tréguier, Léon, Cornouaille et Vannes. Souvent même les animosités sont devenues des haines, et les Bretons de divers dialectes, tout en se vantant de leurs vertus locales, s'appliquent mutuellement des épithètes fort malveillantes : « Voleur comme un Léonard! traître comme un Trégorrois! sot comme un Vannetais! brutal comme un Cornouaillais[6]! » Le dialecte qui se distingue le plus nettement des autres est celui de Vannes. Dans son ensemble, la littérature bas-bretonne est pauvre; elle ne peut se comparer ni pour l'ancienneté, ni pour l'originalité à celles des langues sœurs de l'Irlande et du pays de Galles; quelques mystères, dont le plus ancien date du quinzième siècle,

[1] Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, IIe partie, p. 230.
[2] Comte de Limur, Roujou, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1874, passim.
[3] Bertillon, *la Démographie figurée de la France*.
[4] Broca, *Anthropologie de la Bretagne* (*Revue scientifique*, 12 août 1876).
[5] *Étude sur l'Algérie*, p. 119 et 120.
[6] Émile Souvestre, *le Foyer breton*.

un glossaire, des ouvrages de piété, de précieux chants populaires, parmi lesquels plusieurs accommodés au goût du siècle, enfin des poëmes et des brochures politiques d'écrivains modernes, voilà toute la part du *breizad* dans le trésor littéraire du genre humain. Un seul journal bas-breton est publié dans la péninsule et seulement une fois par semaine[1]. La diversité des dialectes, l'emploi du français comme langue usuelle à Brest, à Morlaix, dans les villes principales, surtout l'ignorance de la lecture, en-

N° 166. — LIMITE APPROXIMATIVE DU FRANÇAIS ET DU BAS-BRETON.



Gravé par Erhard.

Echelle de $\frac{1}{3.200.000}$

0 50 100 150 200 Kil.

core générale dans les campagnes, telles sont les causes qui ont empêché la naissance d'un patriotisme de langue semblable à celui des Flamands ou des Gallois. Si ce patriotisme s'éveille jamais, le « trécorien », idiome du pays de Tréguier, est celui qui mériterait de devenir le bas-breton littéraire : c'est de Tréguier que nous viennent le plus de chants, de récits et de proverbes celtiques.

La langue française gagne rapidement sur le bas-breton, et de la même manière que sur le basque, non par un déplacement de la limite géogra-

[1] H. Gaidoz, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1871.

phique, mais par la transformation graduelle des populations elles-mêmes. Les idiomes locaux se rapprochent sans cesse du français en lui empruntant tous les mots qui répondent à des idées nouvelles, représentant l'énorme proportion de deux cinquièmes dans l'ensemble du vocabulaire[1]. Les écoles et, bien plus, la pratique de la vie moderne enseignent désormais le français à presque tous les Bretons; le nombre de ceux qui parlent seulement l'idiome celtique diminue; ceux qui ne parlent que le français augmentent au contraire : les paysans peuvent désormais comprendre les « gentilshommes », car tel est le nom qu'ils donnent aux citadins, et la haine qu'ils avaient contre eux s'est amoindrie. La victoire définitive de la langue la plus civilisée n'est donc pas douteuse. Toutefois le domaine du bas-breton reste le même au point de vue géographique : la limite entre les Bretons « Gallots » ou francisés de l'est, et les Bretons « bretonnants » de la péninsule n'a que très-faiblement changé depuis le douzième siècle. Avant cette époque, il est vrai, les fréquentes incursions des Normands, les massacres et la dépopulation qui en avaient été la conséquence, ça et là même des colonisations nouvelles, avaient repoussé la frontière des langues vers la Bretagne occidentale; les points extrêmes à l'est avaient été reportés du golfe de Saint-Michel à celui de Saint-Brieuc, et des bords de la Loire à ceux de la Vilaine; mais depuis ces événements, la limite des langues, si ce n'est sur le littoral guérandais[2], s'est à peine modifiée. Les noms de lieux qu'on voit sur la carte indiquent déjà le contraste des langues : d'un côté se montrent à peine, au milieu de noms français, quelques appellations bretonnes déjà changées par l'usage; de l'autre côté, elles sont au contraire fort nombreuses et se conservent en toute pureté ; partout des noms faciles à comprendre, commençant en général par des radicaux tels que : *aber* (havre), *conc* (port, conche), *car*, *caër*, *ker* (forteresse, manoir), *coat*, *coët* (bois); *lan* (terre consacrée), *loc* (lieu, ermitage), *les* (cour, juridiction), *mené* (montagne), *mor* (mer), *penn* (tête), *plé*, *pleu*, *plou* (peuple, tribu), *ros* (coteau), etc. On peut citer en exemples : Aber-Ildut, Concarneau, Carhaix et Kergrist, Coëtlogon, Landerneau, Locmariaker, Lesneven, Mené-Hom, Penmarc'h, Ploubalay, Roscanvel.

Si les mœurs des Bas-Bretons diffèrent de celles des Bretons Gallots, il faut y voir, non l'effet d'une diversité d'origine, mais celui d'un isolement plus prolongé. D'ailleurs il n'y a rien dans la vie des Bretons de la péninsule qui se distingue absolument des coutumes qu'on retrouve çà et là dans les parties écartées de la France : telle pratique bretonne,

[1] Guillaume Lejean, *Revue Celtique* de H. Gaidoz, tome II.
[2] Voir ci-dessus, p. 535.

que l'on signale souvent comme particulière aux habitants du Morbihan ou de la Cornouaille, s'observe également dans les Pyrénées, les Alpes, le Plateau Central; seulement elle ne s'y montre plus avec la même naïveté, l'influence du milieu l'obligeant à se déguiser un peu. Ce qui intéresse surtout en Bretagne, c'est qu'on y voit encore la France du moyen âge. Ainsi que le dit Michelet, le pays bretonnant est « devenu tout étranger au nôtre, justement parce qu'il est resté trop fidèle à notre état primitif; il est peu français, tant il est gaulois. »

En Bretagne, nombre de vieilles coutumes païennes se sont conservées à côté de celles du catholicisme, et l'on peut encore étudier des phénomènes intéressants de transition entre les deux cultes. Sur la côte du Léonais, au nord de Lesneven, la péninsule de Pontusval porte encore le nom de « Terre des païens » (*ar paganiz*), que l'on attribue à la persistance des pratiques d'idolâtrie pendant le moyen âge; ce sont les habitants de cette presqu'île, « à face étroite et longue, » d'après Roget de Belloguet, qui ont gardé le plus longtemps l'horrible « droit de bris » : on les accusait de promener des signaux trompeurs sur la côte, pour perdre les navires et en recueillir les épaves. Mais en dehors de cette « terre des païens », que de contrées de la Bretagne où l'on adore les forces de la nature, où l'on consulte toujours les fontaines et les grands arbres, où le gui, devenu « l'herbe de la croix », n'a rien perdu de sa vertu! Tout sanctuaire d'un ancien dieu a été transformé en chapelle où retentissent les mêmes prières qu'il y a deux mille ans, seulement à l'adresse d'une divinité nouvelle. C'est ainsi, nous dit Émile Souvestre, qu'aux environs de Tréguier il existe encore une chapelle où l'on vient invoquer, la nuit, Notre-Dame de la Haine, héritière des vengeances de quelque féroce dieu celtique : la femme y prie pour la mort d'un mari qu'elle déteste, et le fils pour la fin d'un père trop lent à léguer son héritage! Mais saint Yves de la Vérité, que l'on implore dans sa chapelle des environs de Tréguier, n'aide que les innocents injustement opprimés, les pauvres, les veuves, les orphelins : c'est le grand justicier, le redresseur de torts. Quand le malheureux vient l'adjurer en s'écriant : « Tu étais juste de ton vivant, montre que tu l'es encore, » il peut être sûr que son ennemi périra dans l'année[1].

Toute chapelle de pèlerinage a sa fontaine, dont l'eau donne la guérison, mais les pierres ne sont pas moins importantes que les sources dans l'héritage religieux légué par les anciens cultes. De nos jours encore le dolmen est révéré comme la tombe d'un homme puissant, et quand une pierre

[1] Ernest Renan, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1876.

est placée sur la fosse d'un riche, la langue bas-bretonne emploie toujours le mot de dolmen pour signaler le monument, en opposition aux simples buttes de terre qui recouvrent le cercueil du pauvre[1]. Innombrables sont les pierres taillées devant lesquelles le paysan passe en se signant, qu'il y voie l'œuvre du diable, ou bien, au contraire, qu'une légende lui ait appris à y vénérer le haut fait d'un ange ou d'un saint. En plusieurs endroits, notamment aux environs d'Auray, les paysans atteints de rhumatismes vont se coucher sur un autel creusé en forme de



DOL-ER-VERCHANT OU TABLE DES MARCHANDS, A LOCMARIAKER.
Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Mortillet.

coupe, tout en invoquant saint Étienne; ailleurs ils traitent la migraine en se frottant le front avec des cailloux sacrés. Jeunes hommes et jeunes filles se livrent parfois à des danses symboliques autour d'un menhir; près de Saint-Renan, dans le Léonais, les nouveaux mariés vont furtivement toucher une pierre levée, afin d'obtenir une heureuse postérité. Entre Plouaret et Lannion, un dolmen a même été changé en crypte de chapelle et porte maintenant un autel; de même, la grande tombelle de Carnac, haute de 44 mètres, est devenue un mont Saint-Michel, et les femmes des matelots viennent y demander pour leur mari une traversée favorable. De siècle en siècle le culte a pu continuer sans que les paysans se soient aperçus du

[1] Halléguen, *Ethnologie de la Bretagne* (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1861).

changement des dieux[1]. Cependant mainte pierre jadis consacrée aux saints est vouée maintenant aux puissances infernales : pour mettre un terme à l'habitude, générale autrefois, de déposer de la nourriture sur les tables des dolmens, le clergé breton déclara solennellement, en 1658, que ces offrandes ne pouvaient profiter qu'au diable. Encore au dernier siècle un coin de terre était réservé par les cultivateurs au malin esprit; c'était à ce prix qu'il consentait à ne pas dévaster la ferme.

Les pierres taillées de main d'homme ne sont pas les seuls objets de crainte ou de vénération : nombre de blocs sculptés par les intempéries passent aussi pour avoir une origine surnaturelle; tel pilier de granit est considéré comme ayant pris une figure humaine, et çà et là, notamment aux environs de Douarnenez, le travail de l'homme a fouillé la roche pour lui donner un aspect de statue ; des amas bizarres rappellent un sabbat de l'enfer où sont les « villes des nains »; des saillies de la roche ont des vertus mystiques et les paysans viennent de loin les contempler en pèlerinage[2]. Mais, pour se faire une idée de ce que fut l'ancien culte, il faut parcourir les régions du Morbihan et du Finistère où les pierres élevées par l'homme se dressent encore par milliers, en avenues, en enceintes, en allées couvertes. Au milieu de ces débris on se sent transporté à d'autres âges de l'humanité. Sur les plateaux déserts de Lanvaux, de vastes espaces sont couverts de menhirs renversés, semblables aux colonnes d'un temple prodigieux. Belle-Ile et Groix sont aussi parsemées de mégalithes, tandis que par un singulier contraste Ouessant n'en possède pas un seul[3]. A Carnac, non loin de la baie de Quiberon, les piliers d'avenues encore debout sont au nombre de plus de cinq cents, faible reste des douze ou quinze mille colonnes que le chanoine Moreau dit y avoir comptées au seizième siècle et qui se prolongeaient sur un espace de 10 kilomètres; les paysans ont détruit la plupart des rangées de pierres pour en clôturer leurs champs. Plus curieuse encore par les vestiges de l'ancien culte est la grotte couverte par la tombelle de Gavr'inis (île de la Chèvre) dans l'estuaire du Morbihan : les parois de la chambre intérieure sont couvertes de sculptures hiéroglyphiques en relief, fort semblables par leur forme au tatouage de certains insulaires de l'Océanie. Les dimensions de quelques monolithes témoignent aussi du zèle religieux que devaient posséder jadis les constructeurs des pierres sacrées : au nord de la pointe de Quiberon, la table d'un énorme dolmen, servant actuellement de grange, pèse environ 100 tonnes; au bord

[1] Pol de Courcy, Alfred Fouquet, de Fréminville, etc.

[2] Ernest Renan, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1876.

[3] Luzel, *Voyage à l'île d'Ouessant*.

de la baie de Morbihan, près de Locmariaker, on voit les quatre fragments d'un menhir dont on ne peut guère évaluer le poids à moins d'un demi-million de kilogrammes : c'est le Men-er Hrœck, ou le « Roc de la Fée ». Tout à côté est le puissant dolmen appelé : « la Table des marchands, » où se voient de bizarres caractères,gravés sur la face inférieure du bloc énorme. De même que le promontoire de granit, la lande sauvage, l'avenue de chênes, ces monuments d'un autre âge appartiennent encore à la physionomie propre de la Bretagne, comme un symbole du peuple lui-même, fort, tenace, mystérieux.

Que fera ce peuple patient de la Bretagne quand, sorti du moyen âge, il entrera définitivement dans la société moderne? On peut espérer beaucoup de lui, car il est un de ceux qui savent le mieux vouloir.

IV

Le Morbihan, ainsi nommé du golfe qui découpe le littoral, au sud de Vannes, est, non par la langue, il est vrai, mais à d'autres égards, le plus breton des départements de la Bretagne : c'est là que sont les monuments les plus curieux des religions antérieures au christianisme, que les villes et les villages gardent le plus fidèlement leur apparence du moyen âge, et que les anciennes mœurs résistent avec le plus d'obstination. Les Morbihannais, agriculteurs en grande majorité, ne sont pas tous propriétaires, et les produits du sol abondent moins chez eux que chez leurs voisins des autres départements bretons qui cultivent des terrains de même nature. Cependant les progrès sont considérables et le nombre des petites propriétés cultivées par leurs possesseurs s'accroît d'année en année. Le département est l'un des plus importants de la France pour la production de la race bovine. En 1862, près de la moitié du Morbihan consistait encore en vastes domaines revêtus de bruyères, où les abeilles viennent puiser le miel qu'elles rapportent aux ruches nombreuses du paysan. Une grande partie des landes consiste en excellentes terres qui devraient être mises en culture ; mais les communes n'aiment point à s'en défaire, craignant de les laisser accaparer par les grands propriétaires, sans profit pour les habitants, et ne sachant encore elles-mêmes les utiliser au bénéfice commun. Le seigle, le sarrasin, beaucoup plus que le froment, nourrissent le cultivateur, avec les poissons et les coquillages de mer. Comme dans la plupart des départements maritimes, la population du Morbihan est relativement assez forte : elle dépasse en moyenne celle du reste de la France[1].

La partie orientale du département appartient au bassin de la Vilaine et de son principal affluent, l'Oust, qui traverse l'arrondissement de Ploërmel, le plus pauvre du Morbihan. Le chef-lieu lui-même n'est qu'une simple bourgade ayant encore de beaux restes de ses anciens remparts et une église du seizième siècle, à la façade ornée de très-curieuses sculptures. Plus remarquable est la ville de Josselin, située à 12 kilomètres à l'ouest, sur la rivière de l'Oust : un fier château la domine, et dans son église sont les statues en marbre blanc d'Olivier de Clisson et de sa femme, couchées sur une table de mar-

[1]

Superficie du Morbihan.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,798 kilomètres carrés.	506,575 habitants.	75 habitants.

bre noir. Un bourg, qui fut jadis également une place forte, est situé sur l'Oust, en amont de Josselin et près des limites des Côtes du Nord : c'est Rohan, qui a donné son nom à l'une des plus puissantes familles de France ; il ne reste plus que des vestiges de l'ancien château seigneurial. A mi-chemin de Ploërmel et de Josselin une pyramide indique l'endroit où fut livré, en 1351, le fameux « combat des Trente », entre Beaumanoir et ses chevaliers bretons d'une part, Bembro (Bamborough) et ses guerriers anglais, allemands et brabançons d'autre part. Il n'est pas de grande bataille livrée sur le sol de la France qui ait plus vivement frappé l'imagination populaire que cette lutte à mort entre trente champions de races ennemies.

Près de son estuaire, la Vilaine n'a d'autre port que celui de la Roche-Bernard, bourg bien connu par son pont suspendu, de 197 mètres de longueur, qui franchit la Vilaine à plus de 30 mètres au-dessus du flot de haute marée et laisse passer, voiles déployées, les embarcations qui cinglent vers Redon. Vannes, le chef-lieu du département, a plus d'importance comme place de commerce maritime, bien que située sur un chenal du golfe de Morbihan ayant à peine 2 à 3 mètres d'eau à marée haute ; les navires de plus de 150 tonneaux doivent ancrer à 4 kilomètres plus bas, au port de Conlo. Le nom breton de Vannes, Gwened, est encore presque identiquement le même que celui de ses anciens habitants, les Vénètes, combattus par César. C'est une ville qui se répand en faubourgs et dont l'aspect est celui d'un grand village ; elle n'a point d'édifices remarquables, mais son musée archéologique, établi dans la «Tour du Connétable» et appartenant à une société particulière, est digne d'une contrée si riche en monuments préhistoriques. Vannes et Auray sont les points de départ des voyageurs qui vont visiter les prodigieux mégalithes de Carnac, de Locmariaker, des îles du Morbihan, de la presqu'île de Ruis. On voit aussi dans la péninsule de Locmariaker de nombreux vestiges d'une station romaine. Au nord et au nord-est de Vannes, les landes entourant Grand-Champ, Elven, Rochefort-en-Terre, sont à peine moins riches que Locmariaker en pierres sacrées. Près d'Elven, un superbe donjon octogonal se dresse au milieu des bois à 40 mètres de hauteur.

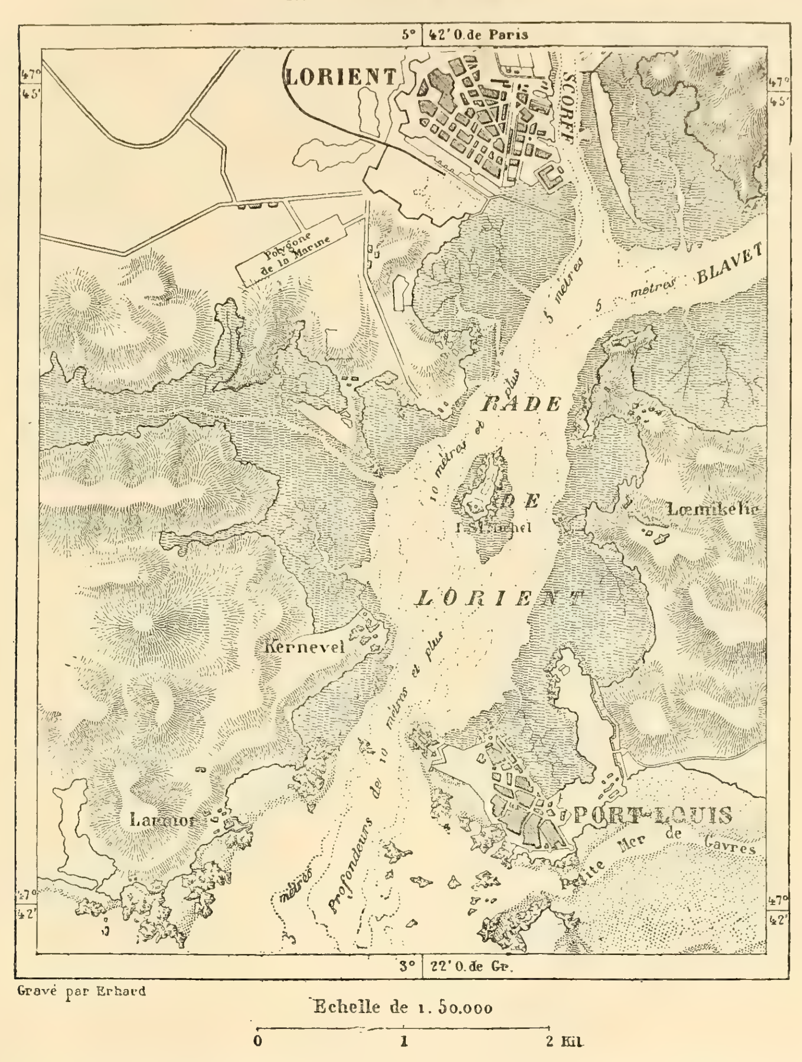
Auray, dont l'estuaire communique avec le Morbihan, non loin de l'entrée de cette mer intérieure, est devenue récemment célèbre, à cause de la foule parfois innombrable des pèlerins qui se rendent à la chapelle de Sainte-Anne, située en pays de landes, à 4 kilomètres au nord-ouest de la ville : c'est devant les murs d'Auray que Chandos et Jean de Montfort remportèrent en 1364, sur Duguesclin et Charles de Blois, la victoire qui mit fin à la guerre de succession de Bretagne. Les bancs de l'estuaire d'Auray se peuplent d'huîtres qui ont donné quelque importance économique à cette partie du Morbihan. En 1874, les parqueurs du district ont recueilli 200 millions de jeunes huîtres, dont les deux tiers ont été livrés au commerce : Auray est la première station d'ostréiculture de la France, non par la qualité, mais par la quantité de ses mollusques[1]. Le port d'Auray reçoit un grand nombre de petits navires de cabotage, et ses marins se livrent à la pêche de la sardine, comme ceux du port situé à l'entrée du fjord d'Étel, entre la péninsule de Quiberon et l'estuaire de Lorient. Avant que la pêche commence, une procession nautique composée de toute la flottille des marins s'avance au milieu du canal, entre Groix et la côte, et le clergé qui vogue en tête bénit solennellement la mer.

L'entrée du Morbihan possède aussi son petit havre de cabotage, Port Navalo, près duquel s'élève la butte de Tumiac, colline artificielle de 260 mètres de circonférence à la base et de 20 mètres de haut : c'est l'un des monticules d'où l'on peut le mieux contempler l'admirable panorama de la mer et des îles. La presqu'île de Ruis, dont Port Navalo est le port maritime, est l'une des plus intéressantes régions du Morbihan, non-seulemen

[1] 263 parcs à huîtres, en 1875, dans le district d'Auray.

par ses mégalithes, mais aussi par la fierté de ses promontoires, découpés par les vagues et creusés de grottes profondes. Le climat de la péninsule est très-doux ; autour de Sarzeau, patrie de Lesage, les plantes du Midi, lauriers, grenadiers, myrtes, camélias, aloès, croissent parfaitement : les gelées y sont inconnues. Au sud-ouest de Sarzeau, la plage de Saint-Gildas est fréquentée en été par les baigneurs.

N° 167. — LORIENT ET PORT-LOUIS.



La rivière du Blavet, dont le bassin occupe la plus grande partie du Morbihan occidental, passe à Pontivy, chef-lieu d'arrondissement naguère désigné sous le nom de Napoléonville. Pontivy se compose de deux parties distinctes, le vieux quartier breton, avec son château qu'entourent de profondes douves aujourd'hui cultivées, ses maisons pittoresques, et le quartier moderne, d'origine militaire. Napoléon voulait faire de cette ville, située à moitié chemin entre la Vilaine et la rade de Brest, entre Lorient et Saint-Brieuc, le centre militaire de la Bretagne. Le canal de Nantes à Brest, qui passe à Pontivy, se rattache latéralement à la mer, par le Blavet; mais cette rivière, mal entretenue, ne sert qu'à un

très-faible commerce. La véritable navigation commence à Hennebont, où peuvent remonter, grâce à la marée, les embarcations de 200 tonneaux, et où le chemin de fer de Nantes à Brest franchit la rivière par un beau viaduc. Le nom d'Hennebont rappelle la victorieuse défense de Jeanne de Montfort contre Charles de Blois, en 1342. Au nord-est s'étend la commune populeuse de Languidic.

Lorient, la plus grande ville du Morbihan et celle qui fait le plus de commerce, est située sur la rive droite du Scorff, presque en face de l'endroit où le Blavet reçoit cette rivière. Sa rade, d'excellente tenue, parfaitement abritée, est accessible aux plus forts navires, et pendant la première moitié du dix-huitième siècle elle fut en effet le rendez-vous de véritables flottes commerciales appartenant à la compagnie de « l'Orient ». La nouvelle ville que les négociants associés avaient bâtie et dont ils firent le grand entrepôt de leur commerce avec les Indes, était devenue le premier port de France par son mouvement d'échange avec les pays d'outre-mer. Les conquêtes des Anglais dans la presqu'île du Gange mirent un terme à la prospérité de Lorient; la compagnie fut ruinée, et tout son matériel, navires, chantiers, arsenaux, devint la propriété de l'État. C'est ainsi que Lorient a pris rang parmi les cinq grands ports militaires de la France; le commerce maritime y est relégué au sud de la ville, dans une sorte de couloir conduisant à un port d'échouage et à un bassin à flot; les rives du véritable port, formé par le Scorff, sont réservées aux chantiers, aux ateliers de toute espèce et aux grands établissements de la marine militaire. Ce sont d'ailleurs les seules curiosités de la ville, ensemble polygonal de constructions uniformes qu'entoure une double enceinte et que le chemin de fer sépare du grand faubourg de Kerantrech. Comme dans tous les ports de cette partie du littoral breton, les principales industries civiles de Lorient sont la pêche, la préparation des sardines et des conserves alimentaires.

Au nord, Caudan, à l'ouest le gros bourg de Ploemeur, et au sud la ville de Port-Louis, bâtie sur la rive orientale de l'estuaire, dépendent de Lorient, qu'ils ont vu naître il y a deux siècles; à cette époque, Port-Louis était transformé lui-même en cité militaire sur l'emplacement du village de Locprezan ou Blavet, premier entrepôt des marchands bretons qui fondèrent la Compagnie des Indes. Il est dominé par une forteresse qui a fréquemment servi de prison d'État, de même que la citadelle du Palais, capitale de Belle-Ile-en Mer[1], la plus grande des îles du Morbihan; elle fut jadis la propriété du surintendant Fouquet, qui y fit élever des fortifications encore existantes.

Le département de la « Fin des Terres », dont on écrit le nom Finistère, en dépit de l'étymologie, occupe en effet l'extrémité du continent : c'est un pays maritime par excellence, puisque le développement de ses côtes atteint 250 kilomètres, non compris les indentations moindres de 5 kilomètres et les contours des îles. Baigné par les vapeurs de la mer, souvent arrosé par les pluies, le Finistère est un pays de riche végétation, partout où le roc, de schiste ou de granit, est revêtu d'assez de terre pour donner prise aux racines des arbres. Grâce à son climat, le département est devenu l'un des jardins de la France, et ses légumes, ses fruits s'exportent au loin, jusqu'en Angleterre. Les districts de la côte, divisés en petites propriétés et cultivés par les mains de leurs possesseurs, ont pris le

[1] Communes les plus importantes du Morbihan en 1876 :

Lorient	35,150 hab.	Languidic	6,450 hab.
Vannes	17,950 »	Hennebont	6,050 »
Ploemeur	10,600 »	Sarzeau	5,720 »
Pontivy	8,250 »	Caudan	5,700 »

Ploërmel . . . . 5,500 »

nom de Ceinture dorée; mais dans l'intérieur les grands domaines sont encore partiellement incultes; il reste beaucoup à faire pour en utiliser les ressources; environ les deux cinquièmes du territoire sont des landes infertiles. Après l'agriculture, l'élevage

N° 168. — CONCARNEAU



Profondeurs de 0 à 3 mètres au niveau des plus basses Mers
de 3 à 5 mètres
de 5 à 10 mètres
de 10 mètres et plus.

Echelle de $\frac{1}{33000}$
0 — 1 Kil.

des chevaux et des bœufs est la principale richesse du Finistère : ce département est le deuxième de France par le nombre de ses chevaux et ses têtes de gros bétail. De nombreuses carrières de granit et d'ardoises occupent beaucoup d'ouvriers, mais on ne travaille plus les mines de plomb argentifère exploitées naguère à Huelgoat et à Poullaouen,

dans les montagnes limitrophes des Côtes du Nord. Le commerce du département a de l'importance à cause du grand nombre d'habitants que la terre ne peut nourrir et qui sont forcés de chercher des moyens d'existence sur l'Océan, par la pêche ou par les échanges. La population moyenne du Finistère est beaucoup plus élevée que celle du reste de la France[1].

En sortant du Morbihan par le chemin de fer de Nantes à Brest, le premier cours d'eau qu'on traverse est la Laita, immédiatement en aval de Quimperlé, très-gracieuse petite ville où viennent se joindre les deux petites rivières de l'Isole et de l'Ellé, dont les eaux peu profondes coulent entre les bouquets d'arbres et les parterres. Quimperlé possède une école de drainage et d'irrigation, unique en France. La ville, chef-lieu d'un petit arrondissement, n'est visitée que par de faibles embarcations de cabotage : le port le plus animé de la côte voisine est Pont-Aven, village de moulins bâti au bord d'une rivière sinueuse où se reflètent les peupliers et les saules.

Plus loin s'ouvre la baie de Fouesnant ou de la Forest, ainsi nommée d'une ancienne forêt que les eaux ont envahie et dont les restes se retrouvent à marée basse sous le sable des plages[2]. Sur la rive occidentale de cette baie est l'ancienne place forte de Concarneau, ville double, composée de l'ancien îlot fortifié, à forme bizarre, et du quartier moderne qui prolonge ses quais au bout d'une anse d'échouage et de grandes vasières alternativement couvertes et découvertes. Concarneau est l'un des ports les plus fréquentés du littoral breton : les marins de la baie arment plus de cinq cents barques pour la pêche de la sardine. La richesse de la faune marine de Concarneau est si grande qu'on a cru devoir faire choix de ce coin du rivage pour y établir le premier vivier de poissons, de crustacés et de mollusques pour l'étude comparée et l'élève de ces animaux : le laboratoire de l'aquarium est mis à la libre disposition des savants, et plusieurs y ont déjà fait des recherches de la plus haute importance; la nature elle-même sert de champ d'observation dans ces vastes bassins qu'alimente directement le flux, qu'abaisse le reflux et où croissent les algues de la mer voisine.

La ville de Quimper est aussi un port, mais seulement un port d'estuaire. Ainsi que l'indique son nom breton, qui signifie « confluent », elle est située à la jonction de deux rivières sinueuses, au-devant desquelles se porte le flux de l'Océan. Quimper n'est par sa population que la troisième ville du département, quoiqu'elle en soit le chef-lieu : capitale de l'ancienne Cornouaille, elle est aussi l'une des cités de l'antique Bretagne les plus vénérées par les catholiques, et sa cathédrale, dédiée à saint Corentin, est l'un des plus somptueux édifices de la contrée. Ce nom de Corentin, ajouté à celui de Quimper, donne lieu, comme les noms de Brive-la-Gaillarde et de Carpentras, à des moqueries sans portée dont la Fontaine lui-même a donné l'exemple; pourtant Quimper a produit des hommes de la plus haute valeur. La terre de Kerguelen, dans l'océan des Indes, a reçu le nom du navigateur quimpérois qui l'a reconnue le premier, et la découverte capitale de l'auscultation est due à un autre fils de Quimper, au grand Laënnec : les médecins de France lui ont élevé une statue de bronze sur une place de sa ville natale.

La Cornouaille est une des régions les plus remarquables de la Bretagne par ses curiosités naturelles, les mœurs et l'industrie de ses populations. Au sud de Quimper est le bourg maritime de Pont-l'Abbé, enrichi par les cultures de ses lais de mer. Plus loin, sur un promontoire qu'assiègent les flots, Penmarc'h, dont le groupe principal n'a pas même 200 habitants, est entouré de ruines qui témoignent de l'ancienne existence d'une cité con-

[1]

Superficie du Finistère.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,722 kilomètres carrés.	666,100 habitants.	99 habitants.

[2] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, tome I.

RADE DE BREST

Hachette et Cie Paris

4°30 4°20 O. de G.

Cuilers
Lambézellec
Fort
Elorn
St Marc
Dirimon
RECOUVRANCE
Fort Keranroux
BREST
Plouzané
St Pierre-Quilbignon
F^t Montbarey
Locmaria
Plougastel-Daoulas
Loperhet
Daoulas
F^t du Portzic
Fort du Diable
Fort de Dellec
Fort de Mengant
Fort
Fort du Corbeau
Goulet de Brest
RADE DE BREST
Roche de Mengant
Fort et Pointe des Espagnols
P^te du F^t Minou
Fort
Fort et P^te de l'Armorique
48° 20
l'Hôpital-Camfrout
F^t et P^te des Capucins
Roscanvel
Lagonna
Fort
I^le Tréberon
I. Longue
Fort de Quélern
Fort et P^te de Lanvéoc
Pen-ar-vir
Landevennec
Camaret
Passage du Toulinguet
Kerloch
Aulne
Crozon
Argol

O. de P. 6°30 6°40

Gravé par Erhard

Dressé par C. Perron d'après les Cartes de l'État Major et de la Marine

Paris. Imp. Fraillery 3 rue Fontanes

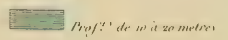
Échelle de $\frac{1}{110\,000}$

0 5 10 kil.

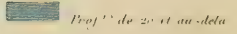


Sables, roches etc qui couvrent et découvrent

Prof.^r de 0 à 10 mètres



Prof.^r de 10 à 20 mètres



Prof.^r de 20 et au-delà

sidérable. Penmarc'h fut, en effet, une ville de pêche très-active au moyen âge, avant que la découverte des bancs de Terre-Neuve eût suscité aux pêcheurs de Penmarc'h des rivaux plus fortunés. Audierne, sur une crique, non loin de la « corne » du Finistère, et Douarnenez, au bord de sa grande baie presque circulaire, ont pris dans ces dernières années une grande importance comme ports de pêche : pendant la saison des sardines, c'est-à-dire de la fin de juin au commencement de décembre, 800 bateaux de pêche, montés par trois ou quatre mille marins de Douarnenez, parcourent silencieusement les eaux de la mer en semant l'appât d'œufs de morue, la pâte de sauterelles ou la « rogue » artificielle de graines oléagineuses[1]. C'est dans les parages de Penmarc'h, d'Audierne et de l'île de Sein que la pêche est d'ordinaire la plus abondante. L'apparition d'énormes bancs de maquereaux a fait surgir près de Penmarc'h, dans ces dernières années, l'important village de Guilvinec.

Au nord de Quimper, le chemin de fer de Brest passe dans une brèche des montagnes Noires, non loin du village de Briec, célèbre dans toute la Bretagne par ses « doubles bidets » qui ont naturellement le pas d'amble. Au pied même de la rampe se trouve Châteaulin, chef-lieu d'arrondissement et station principale du chemin de fer entre Quimper et la rade de Brest. Ce n'est qu'une bourgade ayant néanmoins une heureuse position dans une vallée fertile, au bord de l'Aulne, rivière à laquelle se mêlent les eaux du canal de Nantes à Brest ; à 5 kilomètres en aval, des navires de cabotage viennent en grand nombre au Port-Launay prendre des ardoises, les volailles et les denrées d'alimentation destinées au port de Brest : c'est près de Châteaulin que se trouve la ferme-école du département. Le Faou, situé plus au nord, à l'extrémité d'un estuaire qui s'ouvre également dans la rade de Brest, est un autre marché de légumes et de fruits ; Daoulas a ses mines de kaolin. A l'est de l'arrondissement, sur les confins des Côtes du Nord, le bourg de Carhaix marque l'emplacement de l'ancien Vorgium des Romains, autour duquel rayonnent sept voies dont les tracés ont été parfaitement reconnus. La race bovine carhaisienne est l'une des plus appréciées de la Basse-Bretagne. Carhaix est la patrie de La Tour-d'Auvergne.

Brest, la ville la plus populeuse du Finistère et de tout le littoral français entre le Havre et Nantes, est sur l'Océan ce que Toulon est sur la Méditerranée, le grand arsenal de la France. Mais la citadelle maritime du Nord est d'un aspect bien autrement sévère que la citadelle du Midi. Celle-ci, malgré ses canons, ses batteries flottantes, ses redoutes, ses forteresses et son bagne, a tant de grâce dans les contours de sa rade, tant de pureté dans le profil de ses montagnes, tant d'éclat sous le ciel qui l'éclaire, qu'elle garde l'apparence aimable des villes sœurs de la Provence et de la Ligurie. Brest, au contraire, est sombre, presque sinistre. Quand les nuages bas, que le vent amasse si fréquemment sur les côtes de la Bretagne, permettent au regard du navigateur d'errer au loin sur la rade de Brest, sur les longues péninsules et les promontoires qui la découpent en golfes brumeux, la ville se montre à peine au delà des pontons que balancent les flots : on n'aperçoit que des remparts et des canons. En entrant dans le port, formé par l'estuaire de la Penfeld, qui n'a guère plus de 100 mètres de largeur, on se trouve soudain dans un fossé tortueux, entre deux coteaux à pente rapide, tout couverts d'édifices. A droite, s'élève un château du treizième siècle, bien antérieur à la ville militaire de Vauban ; à gauche, dans le quartier de Recouvrance, sont de grandes maisons d'un aspect maussade, qui contiennent les approvisionnements de la marine. Au delà d'un pont superbe composé de deux tabliers tournants, pesant chacun 750 tonnes, l'estuaire de la Penfeld se prolonge comme une rue de Venise entre les ateliers, les magasins, les cales de construction : de chaque côté, les grands éta-

[1] Nombre de sardines capturées en moyenne à Douarnenez par an :
360,000,000 ; valeur : 12,000,000 fr. (Pêche d'Audierne, 1,000,000 fr.)

blissements de l'État se succèdent sur près de 2 kilomètres de longueur. D'énormes travaux, qui se continuent depuis deux siècles, ont été nécessaires pour bâtir tous ces édifices, créer tout cet outillage; de grands bassins ont été creusés dans le roc vif; le promontoire du Salou, qui se dressait à 25 mètres au-dessus de l'eau, a été déblayé en entier jusqu'à hauteur des quais et séparé de la terre ferme par un canal où sont établies des formes pour la réparation des navires. Le matériel flottant du port militaire de Brest est aussi fort considérable. Sans parler des vaisseaux armés qui mouillent temporairement dans la rade, des bâtiments sont utilisés pour l'école navale, l'école des mousses, les prisons maritimes, et de nombreuses embarcations, à voile et à vapeur, font le service de la rade et des forts environnants.

Plusieurs ports se succèdent sur les rivages de l'immense rade. Grâce au marché considérable qu'il offre aux denrées du pays, Brest est devenu naturellement le plus important de ces havres; mais récemment encore, les navires de cabotage obligés d'entrer dans la Penfeld trouvaient à peine l'étroit emplacement nécessaire au mouillage. Maintenant un brise-lames d'un kilomètre de longueur construit sur la côte de Porstrein, à l'orient de la ville, sépare de la grande rade un bassin à marée de 7 mètres et demi de profondeur et de petites cales où les embarcations de cabotage viennent s'échouer sur la rive. Ce bassin à marée doit se compléter à l'est par un bassin à flot où pourront se remiser les bateaux à vapeur du plus fort tirant d'eau : les rues d'une ville nouvelle sont également tracées sur les terrains récemment conquis le long du rivage. Mais la ville se fait attendre, et souvent le port de commerce, vu des allées ombreuses qui suivent le bord de la colline, près de la gare, ressemble à un simple décor, à cause du manque de navires. La plus grande importance de Brest comme ville d'échanges est celle que lui donnent les vapeurs transatlantiques. En prenant Brest pour point de départ, les voyageurs qui se rendent à New-York évitent la pénible traversée de la Manche[1].

Les environs de Brest et du grand faubourg industriel de Lambézellec sont riches en sites remarquables. Autour de la rade sont les ports, les îlots, les promontoires; à l'orient, est la péninsule de Plougastel-Daoulas, dont les habitants, à la fois paysans et marins, s'enrichissent par la culture des arbres fruitiers, des légumes, des primeurs; au sud, se prolonge en forme de croix la péninsule de Crozon, si curieuse par ses mégalithes et ses grottes et dont le bourg principal a été l'un des grands points de départ de la triangulation française; à l'extrémité de cette presqu'île est Camaret, qui servit longtemps d'avant-port de refuge à la rade de Brest; sur la rive septentrionale du goulet est le petit abri du Minou, d'où part le câble transatlantique; à l'ouest, au bord de la grande mer, s'élève le phare de Saint-Mathieu, à côté des ruines de l'église de Fine-Terre ou du Bout du Monde, et plus loin se déploient les charmantes plages du Conquet, aimées des baigneurs, et ses prairies où paissent des chevaux de noble race; au nord sont de petits havres de pêcheurs : l'Aber-Ildut, célèbre par ses carrières de granit, exploitées depuis des siècles, l'Aber-Benoît, l'Aber-Wrac'h, l'ancien Vorganium romain, et Lesneven, près duquel s'élève la belle église de pèlerinage du Folgoët, bâtie au quatorzième siècle; enfin, au nord-est, se trouve Landerneau, dans la vallée de l'Elorn, à l'endroit où ce cours d'eau se change en estuaire remué par les marées et où se bifurquent les deux grands chemins de fer de la Bretagne. Landerneau possède diverses fabriques et surtout une très-importante manufacture de toiles, de laquelle dépendent des ateliers à Morlaix et en d'autres villes du Finistère; parmi les ouvriers un grand nombre sont d'origine anglaise. Près de Landerneau, à la Martyre, se tient la foire aux chevaux la plus importante de la Basse-Bretagne.

Morlaix, le Montroulez des Bretons, la deuxième cité du Finistère par le nombre de ses

[1] Mouvement commercial du port de Brest : en moyenne, 250,000 tonnes.

habitants, est située, comme la plupart des villes commerçantes de la Bretagne, au bord d'une rivière que le flot de marée gonfle deux fois par jour. Des navires de plusieurs centaines de tonneaux viennent mouiller devant la porte même des magasins et des manufactures qui bordent les deux rives. Morlaix a quelques édifices curieux, mais le monument qui en fait une ville unique en France est l'étonnant viaduc de chemin de fer qui passe à

N° 170. — MORLAIX.



58 mètres de hauteur au-dessus de la rivière et du double amphithéâtre des maisons : de ce pont superbe on contemple à ses pieds, comme un immense tableau, la ville et ses fabriques, les convois de navires et les versants boisés des collines. Moreau naquit à Morlaix, en 1763. Au nord-est, près du bourg de Lanmeur ou de la « Grande Lande », est le village de Plouegat-Guerrand, patrie de l'intrépide voyageur Guillaume Lejean.

En descendant de Morlaix vers la mer, on voit se dresser sur un îlot le château du Taureau, que les bourgeois de la ville avaient bâti eux-mêmes au seizième siècle pour se défendre contre les Anglais, et dont l'État s'est emparé depuis pour le changer en prison. Au

delà, des îles, des écueils, des bancs de galets séparent l'estuaire de Morlaix et celui de l'antique Saint-Pol, jadis capitale du Léonais. Cette vieille cité déchue est l'une des plus intéressantes de la Bretagne : sa cathédrale, du style ogival normand et complétement terminée dès le moyen âge, est la plus parfaite de la contrée ; le clocher de l'église de Creizker, qui s'élève à 77 mètres, est un chef-d'œuvre de grâce et de légèreté. Le territoire de Saint-Pol-de-Léon, désormais protégé contre le progrès des dunes, est l'un des plus fertiles du littoral breton : le laurier-thym y croît en pleine terre comme dans le Midi. Le port de la contrée, le petit havre de Roscoff, est devenu célèbre par son énorme figuier penché, appuyé sur plusieurs troncs et formant à lui seul un petit bosquet ; les jardins des environs produisent en abondance des oignons, des artichauts, des choux-fleurs, des asperges et autres légumes qui vont alimenter Paris, Londres et Rotterdam. Les Bretons qu'on rencontre à Paris, aux alentours des Halles, coiffés d'un grand chapeau à larges bords, sont des gens de Roscoff vendant les produits de leurs jardins. La mer de Roscoff est aussi très-riche en poissons, et l'on a pu y établir un vivier pour l'étude de la faune marine, analogue à celui de Concarneau ; malheureusement, la mer est souvent houleuse au large de Roscoff, ce qui gêne les travaux d'exploration zoologique [1].

Le département des Côtes-du-Nord n'appartient pas en entier au versant septentrional de la Bretagne. Au nord, toutes les rivières s'écoulent dans la Manche ; mais au sud, elles coulent vers la Vilaine et le Blavet. Cette partie méridionale du territoire, située au centre de l'Armorique, est celle où les collines sont encore le plus recouvertes de bruyères et les habitations humaines le plus clair-semées ; mais sur le versant de la Manche, les terres, très-morcelées, sont presque partout cultivées avec soin, et les villages se pressent à côté les uns des autres. Les Côtes-du-Nord sont le département de France qui présente la plus grande proportion de petits fermages. L'agriculture et l'élève du bétail sont les richesses de la contrée ; le département n'a pas de grandes industries manufacturières, et nul des ports nombreux de son littoral n'a pris rang parmi les grands marchés d'échange de la France. La population spécifique des Côtes-du-Nord est fort considérable : après avoir diminué dans les dernières années, elle s'est accrue de nouveau [2].

Un seul arrondissement, celui de Loudéac, appartient dans toute son étendue au versant méridional. Le chef-lieu lui-même est une bourgade placée non loin de la vallée de l'Oust, affluent de la Vilaine, au point d'intersection de plusieurs grandes routes. La principale industrie de Loudéac est la fabrication des toiles. Le canton de Corlay, situé au nord-ouest, dans la direction de Guingamp, a de l'importance à cause de sa race chevaline, issue, dit-on, de chevaux arabes amenés de l'Orient à l'époque des Croisades. Les animaux de cette race, vrais chevaux de guerre, sont renommés pour leur vitesse et leur endurance.

Lannion, chef-lieu de l'arrondissement du littoral qui confine au Finistère et l'un des nombreux petits ports du pays, est un bourg situé dans la charmante vallée du Guer, où

[1] Communes urbaines les plus importantes du Finistère en 1876 :

Brest	66,850 hab.	Landerneau	8,200 hab.
» avec Lambézellec	79,200 »	Saint-Pol-de-Léon	7,000 »
Morlaix	15,200 »	Quimperlé	6,550 »
Quimper	13,900 »	Pont-l'Abbé	5,000 »
Douarnenez	8,650 »	Concarneau	4,750 »

Châteaulin . . . . 5,450 hab. (4,400 hab. avec Port-Launay).

[2]

Superficie des Côtes-du-Nord.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,856 kilomètres carrés.	630,950 habitants.	92 habitants.

se voient de curieux édifices du moyen âge, églises et châteaux. Un autre havre de commerce, Perros-Guirec, est bâti, non sur une rivière, mais sur la mer elle-même, au sud du groupe pittoresque des Sept-Iles. Plus à l'est, s'ouvre l'estuaire du Jaudy, où le flot remonte jusqu'au port de la célèbre ville, jadis épiscopale, de Tréguier, ayant encore sa belle cathédrale du quatorzième siècle. Au delà du promontoire que forment les redoutables « Épées » de Tréguier, signalées par le phare des Héaux, une autre rivière plus abondante que le Jaudy s'épanche dans la mer : c'est le Trieux, au bord duquel se trouvent deux ports de cabotage, Lézardrieux, le plus rapproché de la mer, et Pontrieux, à l'endroit où vient mourir le flux et où le cours d'eau, franchi par un pont, n'a plus rien d'un estuaire. Guingamp, chef-lieu de l'arrondissement qui borne au sud celui de Lannion, est également situé dans la riche vallée du Trieux. La ville a toujours son ancien château fort, mais elle a démoli la plus grande partie de son enceinte.

Au sud de l'île Bréhat, dont la belle population, peut-être d'origine étrangère, et provenant en grande partie de mariages consanguins, n'a pas un infirme, pas un phthisique [1], le littoral du continent se recourbe vers le sud et le sud-est. Le premier port est celui de Paimpol, un des plus sûrs de la Manche, mais il n'a qu'un faible mouvement de cabotage, à cause du grand nombre de lieux d'échanges qui se succèdent sur le littoral. Non loin du bourg, les ruines pittoresques de l'abbaye de Beauport se montrent au milieu de la verdure des grands arbres qui croissent jusqu'au bord de la mer. Un autre port, celui de Bréhec (Brieuc), situé plus au sud, reçoit surtout des barques chargées de sable calcaire que l'on emploie à fertiliser les campagnes environnantes. Portrieux, qui vient ensuite, est plus important, et sa rade, bien protégée à l'est par les roches de Saint-Quay, est chaque année, au commencement de mai, le lieu de rendez-vous des navires de Saint-Brieuc en partance pour les bancs de Terre-Neuve. Binic, déjà voisin de Saint-Brieuc, est aussi un port fréquenté; ses habitants sont pêcheurs et marins de père en fils.

Saint-Brieuc, le chef-lieu du département, n'est pas situé au bord de la mer : à marée basse, les eaux de la Manche refluent jusqu'à 6 kilomètres de distance au nord de la ville; mais à marée haute, le flot remonte de 5 kilomètres, jusqu'au port Légué, où se font les échanges maritimes de Saint-Brieuc. Bien que ce port assèche deux fois par jour, il est néanmoins, grâce au voisinage d'une ville considérable, le plus commerçant des Côtes-du-Nord; d'ailleurs un bassin à flot vient d'être construit à côté du port d'échouage. La ville est peu remarquable par ses édifices, mais elle a une industrie assez active. Les Briochins — car tel est le nom bizarre des habitants de Saint-Brieuc — s'occupent surtout de la fabrication des étoffes et de l'expédition de denrées agricoles, de légumes, de poissons. Dans le voisinage, des centaines d'ouvriers exploitent de grandes carrières d'un beau granit bleu, utilisé pour la construction et le pavage. La petite ville de Quintin, dans l'intérieur des terres, sur la même rivière que Saint-Brieuc, fut pendant plusieurs siècles en possession d'une riche industrie; ses toiles jouissaient d'une grande réputation en Bretagne et à l'étranger. De nos jours encore, les produits de ses métiers sont appréciés. A 10 kilomètres au sud-est de Saint-Brieuc, près du village de Plédran, est le remarquable « camp vitrifié » de Péran, dont le mur de pierre est revêtu de lave artificielle, produit par la fusion des matières siliceuses [2].

A l'est de Saint-Brieuc, Lamballe, ancienne capitale du duché de Penthièvre, est divisée en deux quartiers, l'un à la base, l'autre sur la pente d'un coteau que domine la chapelle d'une forteresse démolie : c'est la seule ville qui se trouve sur la route de Dinan, chef-lieu de l'arrondissement oriental des Côtes-du-Nord. Dinan, sur la rive gauche de la

[1] Dally, *Bulletin de la Société anthropologique de Paris*, tome VI, 1865, p. 295.

[2] Prévost, *Congrès scientifique de France*, Saint-Brieuc, 1872.

Rance, rivière qui va se perdre plus bas dans l'estuaire de Saint-Malo, est une cité très-pittoresque. Un vieux château, dont on a fait une prison, dresse au sommet de la colline sa haute tour, d'où l'on peut voir au loin la mer jusqu'au mont Saint-Michel; un superbe viaduc, qui rappelle celui de Morlaix, fait communiquer la ville avec son faubourg de Lanvallay; autour des promenades ou boulevards, encore bordés de quelques débris de l'enceinte, des châteaux et des maisons de plaisance apparaissent au milieu de la verdure. Le principal monument de Dinan est une église où l'ogive se superpose au plein cintre et dans lequel un cénotaphe conserve le cœur de Duguesclin, l'homme le plus illustre de cette région de la Bretagne; une colonne de granit est érigée, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Dinan, sur l'emplacement du château de la Motte-Broons, où il naquit en 1321. Dinan est une ville industrieuse; elle a des tanneries, des fabriques de toiles à voiles et fait un petit commerce de cabotage avec Saint-Malo; c'est le lieu de résidence d'un grand nombre d'Anglais attirés par la douceur du climat, le charme des environs et les facilités de la vie matérielle.

A 11 kilomètres au nord-ouest de Dinan, le village de Corseul occupe le site de l'ancien Fanum Martis, capitale de la peuplade armoricaine des Curiosolites, mentionnée par César: une pierre fort mutilée a conservé un débris d'inscription où l'on reconnaît en partie le nom de la tribu [1].

La Vilaine et son petit affluent l'Ille donnent leurs noms réunis au département oriental de l'ancienne Bretagne. Toutefois la circonscription n'appartient pas en entier au versant méridional qu'arrosent ces rivières : plusieurs cours d'eau descendent au nord vers la mer d'Angleterre; même tout un arrondissement, celui de Saint-Malo, confine aux golfes de la Manche, tandis qu'au sud le département n'atteint pas le bord de l'Atlantique. L'Ille-et-Vilaine est surtout un département agricole, divisé, comme les Côtes-du-Nord, en petites propriétés, et ses landes, naguère fort étendues, ont été en grande partie livrées à la culture; de 1840 à 1866, les terres en friche ont diminué de 122,000 à 91,000 hectares, et chaque année se font de nouvelles conquêtes sur le sol inculte. Pour la production du bétail et des chevaux, l'Ille-et-Vilaine occupe un rang élevé; pour le nombre des ruches d'abeilles (160,000), il est le premier département de France. Le commerce maritime et la pêche sont une grande source de revenus dans le district de Saint-Malo, et par sa position même, Rennes commande le mouvement d'échanges qui se fait par terre dans l'intérieur de la péninsule de Bretagne. La population du département est très-supérieure en densité à la moyenne du territoire français [2].

Après avoir pénétré en Bretagne, la Vilaine, encore simple ruisseau, passe au pied de la colline qui porte la ville de Vitré, fort pittoresque à cause de son vieux château changé en prison, des restes de son enceinte, des maisons bizarres qu'on trouve encore dans les vieux quartiers. Vitré a rang de chef-lieu d'arrondissement. Les États de Bretagne, présidés alternativement par les barons de Vitré et par les barons de Léon, se réunirent plusieurs fois à Vitré, pendant les deux derniers siècles : madame de Sévigné dit en quel-

[1] Communes urbaines les plus importantes des Côtes-du-Nord en 1876 :

Saint-Brieuc	16,350 hab.	Loudéac	5,900 hab.
Dinan	8,200 »	Lamballe	4,250 »
Guingamp	7,900 »	Tréguier	3,600 »
Lannion	6,300 »	Quintin	3,500 »

[2]

Superficie de l'Ille-et-Vilaine.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,726 kilomètres carrés.	602,700 habitants.	90 habitants.

ques mots spirituels ce que fut la session des États de 1671. La demeure où elle résida longtemps, le château des Rochers, est située dans le voisinage de Vitré, à 6 kilomètres au sud-est; il conserve plusieurs curieux tableaux de famille. Une deuxième ville, moins populeuse que Vitré, est située dans l'arrondissement : c'est la Guerche de Bretagne, près de laquelle s'étend l'une des grandes forêts de la contrée.

Rennes, chef-lieu d'Ille-et-Vilaine, ancienne capitale de la Bretagne et sa ville continentale la plus populeuse, occupe une belle situation géographique, au confluent de la Vilaine et de l'Ille, — d'où son nom gaulois de Condate, — à la racine de la péninsule de Bretagne et sur le chemin naturel de la Loire au golfe des îles Normandes. Des moyens de communication faciles ont accru ces avantages : le canal navigable d'Ille et Rance réunit les deux mers opposées; onze grandes routes convergent sur les places de Rennes et maintenant quatre chemins de fer aboutissent à sa gare. Depuis les origines de l'histoire armoricaine, Rennes est importante comme cité d'échanges, car elle porte encore le nom du peuple des Redones qui habitaient la contrée et dont elle était la ville principale. Malgré son long passé de prééminence, Rennes est d'assez morne apparence : une grande partie de la ville a été rebâtie après le grand incendie de 1720 et les passants manquent aux rues trop larges, aux places trop vastes de ces quartiers. Les monuments, réguliers, uniformes, ont un aspect sévère et froid, dû en partie aux anciennes mœurs parlementaires de la haute bourgeoisie rennoise; d'ailleurs la nuance grise ou même noirâtre du granit assombrit la ville.

Le plus remarquable édifice de Rennes au point de vue historique est la porte Mordelaise, par laquelle les dignitaires de la Bretagne et de la cité faisaient autrefois leur entrée : dans l'un des murs est encastrée une inscription romaine en l'honneur de l'empereur Gordien. Les grandes richesses de Rennes sont renfermées dans le palais universitaire, siége des diverses facultés ; là se trouvent le musée de sculpture et de peinture, un des moins incomplets de la province pour l'histoire de l'art, et des collections de dessins, d'archéologie, d'histoire naturelle. Une chaire de chimie agricole a été fondée à la Faculté de Rennes, et dans le voisinage est la ferme-école des Trois-Croix.

Les promenades de Rennes, ses vastes prairies aux bords de la Vilaine sont parmi les beautés du chef-lieu de la Bretagne. Un des châteaux des environs, celui de la Prévalaye ou de la Prévallais, a donné son nom aux beurres excellents qui se fabriquent dans tout ce district de l'Ille-et-Vilaine. Le bourg de Janzé, au sud-est de Rennes, est aussi renommé pour ses produits gastronomiques, notamment pour ses poulardes. C'est un des centres de la fabrication des toiles à voiles. A quelques kilomètres à l'est, près d'Essé, se voit une des plus remarquables allées couvertes de la France, longue de 22 mètres sur 2 mètres de hauteur : on donne à cette avenue de pierres le nom de Roche-aux-Fées.

A l'ouest de Rennes, le bourg, jadis fortifié, de Montfort-sur-Meu, dont il reste une tour servant de prison, a pris rang parmi les chefs-lieux d'arrondissement : on lui donne le titre de ville, bien que les habitants groupés au pied de l'ancien château ne soient pas même au nombre de quinze cents. Sa circonscription est aussi la moins peuplée de l'Ille-et-Vilaine ; mais elle est bien connue des archéologues par ses nombreux châteaux ruinés, ses abbayes, ses églises, ses pierres sacrées. Au sud de l'arrondissement, près du bourg de Plélan-le-Grand, s'étend la forêt de Paimpont, reste des immenses halliers de Brocéliande, dont les romans de chevalerie racontent les mystères : c'est là que vivaient Merlin l'enchanteur et la divine Viviane. Certaines clairières de cette région mystérieuse étaient restées si longtemps ignorées de leurs voisins qu'une sorte de république de paysans avait pu s'y maintenir. Les Thélandais se gouvernaient eux-mêmes, et chaque année, réunis auprès d'une fontaine, ils élisaient par acclamation les serviteurs publics; leurs propriétés étaient communes. Mais dès que leur isolement cessa, ils perdirent à la fois

leurs priviléges et leurs mœurs ; l'ancienne république de Thélin n'a laissé qu'un nom.

En aval de Rennes, la Vilaine coule d'abord dans un large bassin de prairies, puis s'engage en de sauvages gorges de rochers pour traverser la barrière de schiste qui la retenait jadis. Redon, chef-lieu d'arrondissement, est précisément à l'angle méridional de l'Ille-et-Vilaine, à l'endroit où l'Oust vient se mêler à la rivière principale, navigable jusqu'à la mer, et où le canal de Nantes à Brest traverse la vallée. Redon est aussi un point de bifurcation de chemins de fer. Cette ville fait un commerce assez important ; mais son trafic par eau, soit avec la mer par le bas fleuve, soit avec la Vilaine supérieure, est de faible valeur. De toutes les rivières de France, la Vilaine fut pourtant canalisée la première[1] : les travaux avaient été commencés dès l'année 1538.

Le grand port du département est la noble cité de Saint-Malo, qui garde, sur la mer septentrionale, l'entrée du grand estuaire de la Rance. Naguère la ville portait et méritait le nom de « Saint-Malo-de-l'Ile ». On la comparait volontiers à un navire à l'ancre. « Laid et sinistre, » Saint-Malo ne communiquait avec la terre ferme que par le « Sillon », chaussée large seulement de 14 mètres et défendue par un château massif aux murailles crénelées. Les alluvions de la mer, et bien plus encore les travaux de l'homme, ont triplé la largeur du Sillon, et la ville, libre désormais de s'étendre hors de son étroit rocher, a pu couvrir de ses maisons la péninsule qui la rattache au continent, et se développer au delà en un faubourg industriel, plus vaste que la ville, quoique bien inférieur en population. Quelques rues peu habitées, le quartier de la gare, des terrains vagues traversés par un canal rejoignent le nouveau Saint-Malo à la ville de Saint-Servan, la plus grande, la mieux bâtie et la plus ancienne des deux cités rivales : c'est l'antique Alethum, connue au moyen âge sous le nom de Keralet. Entre les deux péninsules de Saint-Malo et de Saint-Servan s'ouvre un golfe de plus d'un kilomètre de largeur moyenne, occupé en partie par le bassin à flot, en partie par des grèves qui couvrent et découvrent suivant l'heure des marées. Un pont roulant, de la construction la plus ingénieuse, chemine d'un côté à l'autre de l'anse en portant les voyageurs. En cette partie du littoral de la France, les marées, doublées en hauteur par le flot de l'Océan qui vient se superposer à celui de la Manche, peuvent s'élever, lors des équinoxes, à 15 mètres au-dessus de la basse mer ; même, lors des flux de morte-eau, l'écart alternatif est de 7 ou 8 mètres. Il en résulte que les deux villes changent constamment d'aspect ; tantôt la mer assiége leurs quais, les îles et les roches noirâtres de la côte sont battues par le flot et l'écume, les navires voguent orgueilleusement sur la rade ; tantôt de vastes grèves s'étendent au loin dans la Rance et dans la mer, les îles ne sont plus que de tristes rochers où l'on se rend à pied sec ; les embarcations gisent dans la vase, couchées sur le flanc. Pour remiser les navires, il a fallu construire dans la partie intérieure du golfe un vaste bassin à flot, assez profond pour recevoir les bâtiments du plus fort tirant d'eau, mais non encore terminé. Actuellement les ports extérieurs de Saint-Malo et de Saint-Servan sont presque abandonnés ; le port de Solidor, qui s'ouvre dans la côte de Saint-Servan, au sud de la tour de Solidor et de la péninsule fortifiée de la Cité, n'est plus rempli comme autrefois de frégates et de corvettes de guerre. M. de Bon y a fait pour la première fois en France, dès 1853, des essais d'ostréiculture.

Bretons et insulaires, les Malouins se sont fait une histoire tout à fait distincte de celle du reste de la France. De 1590 à 1594, ils avaient même réussi à se constituer en république indépendante Plus tard, ils s'adonnent avec une étonnante énergie au commerce pendant la paix, à la piraterie pendant la guerre. Avec Cartier ils découvrent le Canada ; avec Porée ils abordent aux Malouines, aujourd'hui plus connues sous le nom d'îles Falk-

[1] Krantz, *Rapport à l'Assemblée nationale*, 1872.



VUE GÉNÉRALE DE SAINT-MALO

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ordinaire

land; avec Duguay-Trouin ils s'emparent de Rio-de-Janeiro; ils visitent un si grand nombre de terres lointaines, que de nos jours encore le nom de *maloon*, malouines, est usité par les Anglais et les Américains pour désigner une île perdue dans l'Océan[1]. Ils deviennent si redoutables pour l'Angleterre que celle-ci envoie successivement quatre expéditions contre

N° 171. — SAINT-MALO ET SAINT-SERVAN.



eux sans réussir à brûler leur ville; ils accumulent tant de trésors qu'ils prêtent 30 millions à Louis XIV. Entre tous les Français ils se distinguent par la force, la ténacité, souvent par l'orgueil. Les deux Malouins les plus illustres du siècle, Lamennais et Chateaubriand, peuvent être pris comme de vrais représentants de leurs compatriotes. On montre leurs maisons dans la ville et, sur l'îlot du Grand-Bey, la tombe où Chateaubriand a voulu reposer. Surcouf, La Bourdonnais, Maupertuis, Broussais étaient aussi des enfants de Saint-Malo.

Malgré toutes les améliorations du port, Saint-Malo et Saint-Servan n'ont plus une acti-

[1] Weddell, Fitzroy, *Voyages de l'*Adventure *et du* Beagle, tome II, p. 332.

vité comparable à celle d'autrefois[1]. Les Malouins arment pour la pêche de Terre-Neuve 80 petits navires, d'un port total d'un peu plus de 12,000 tonneaux, et font un grand trafic d'échange avec les îles anglaises de la Manche et l'Angleterre elle-même ; la valeur des denrées alimentaires exportées de Saint-Malo dans les ports anglais est de plus de 50 millions. En été, le mouvement des voyageurs est considérable : les baigneurs viennent en foule aux établissements de la Grande Grève, situés au nord du Sillon, aux plages de Saint-Servan, à celles de Dinart, qui s'étendent de l'autre côté de l'estuaire de la Rance. Autour de Saint-Malo, on peut faire les excursions les plus intéressantes : en mer, à l'île de Cézembre ; à l'ouest, aux rochers de Saint-Enogat ; au sud, aux criques et aux baies de la Rance ; au nord-est et à l'est, au village de Paramé, entouré de maisons de campagne, et à la ville de Cancale, fameuse par ses bancs d'huîtres, que l'on drague au large du port de la Houle, sur les bancs occidentaux de la grande baie de Saint-Michel ; mais la production huîtrière, quoique en progrès maintenant, est beaucoup moins importante qu'aux premières années du siècle[2]. Plus à l'est, près de la bouche du Guioult, les plages du Vivier ont de grands parcs d'ostréiculture. Le Vivier est le port maritime de la ville de Dol, qui a donné son nom aux vastes terrains reconquis sur la baie[3]. Elle possède le monument du moyen âge le plus remarquable du département, une église ogivale, dont les piliers sont formés d'une grosse colonne et de quatre colonnettes entièrement isolées. Non loin de la ville est le fameux menhir de Champ-Dolent, qui a gardé son caractère sacré, grâce à la croix qui le surmonte. Au sud de Dol, sur le chemin de fer de Rennes, Combourg est dominé par le château du quinzième siècle où Chateaubriand passa plusieurs années de son enfance.

La ville de Fougères, chef-lieu de l'arrondissement nord-oriental de l'Ille-et-Vilaine, est aussi fort curieuse par ses restes du moyen âge, surtout par son château, où se dressent encore treize tours. Fougères a brisé en partie son enceinte de remparts pour s'étendre sur les pentes de la colline et sur les bords du Couesnon, car elle s'accroît en industrie et en population. Des milliers d'ouvriers s'y occupent de cordonnerie, un grand nombre fabriquent des étoffes, d'autres sont employés dans les carrières de granit des environs. Fougères, dont le nom même indique l'état dans lequel se trouvaient les campagnes environnantes, prend de plus en plus l'aspect d'une ville normande ; elle n'appartient plus à la Bretagne que par l'histoire. Dans l'arrondissement de Fougères, près de Saint-Aubin-du-Cormier, s'étend la lande de la Rencontre, où se livra, en 1488, la bataille dont les conséquences amenèrent, de mariage en mariage, l'annexion définitive de la Bretagne à la France, en 1532[4].

[1] Mouvement commercial de Saint-Malo et de Saint-Servan en 1863, année qui précède l'ouverture du chemin de fer, et en 1875 :

	1863.				1875.			
Saint-Malo.	3,916	navires de	222,431	tonnes	4,859	navires de	424,113	tonnes.
Saint-Servan.	692	»	61,082	»	879	»	64,016	»
Total.	4,608	»	285,513	»	5,768	»	488,129	»

(Ch. Botton, *Notes manuscrites.*)

[2] Produit de la pêche à Cancale en 1802. . . . 120,000,000 d'huîtres.
» » 1826. . . 78,500,000 »
» » 1875. . . . 15,500,000 d'huîtres. Valeur 750,000 francs.

[3] Voir ci-dessus, page 609.

[4] Communes urbaines les plus importantes de l'Ille-et-Vilaine en 1876 :

Rennes.		57,175 hab.	Redon.	6,450 hab.
Saint-Servan	12,300	22,600 »	Cancale.	6,250 »
Saint-Malo	10,500		La Guerche.	4,800 »
Fougères.		11,875 »	Dol..	4,450 »
Vitré.		9,850 »	Montfort-sur-Meu.	2,300 »

CHAPITRE IX

ILES NORMANDES

JERSEY, GUERNESEY, AURIGNY ET ARCHIPELS VOISINS

I

Quoique appartenant politiquement à la Grande-Bretagne, ces terres, que les Anglais désignent sous le nom de *Channel-Islands*, îles du Canal, sont une dépendance naturelle de la Normandie française. Elles n'en ont été détachées, nous le savons, qu'à une période récente de l'histoire de la Terre; elles ont le même sol, un climat analogue, les mêmes productions; avant que les immigrants anglais s'y portassent en grand nombre, elles étaient aussi peuplées exclusivement d'hommes qui par la race ne différaient point de ceux du continent; enfin, elles ont eu pendant longtemps la même histoire que le reste de la Normandie. Bien plus, on peut dire que par les mœurs, la législation, tout l'appareil politique et municipal, les îles anglaises sont restées plus normandes que le pays même de Rollon. Les magistrats y jettent encore la « clameur de haro », que poussaient autrefois les gens du peuple lésés par les grands, et les États assemblés y ont gardé leur vieux nom de « cohue ». Pour comprendre ce que furent les institutions de la Normandie féodale, il faut étudier ce qui en reste à Güernesey et à Jersey : tandis que la mère patrie se transformait rapidement sous l'influence du milieu français, la Normandie insulaire, presque entièrement laissée à elle-même, maintenait religieusement toutes ses formes administratives. Presque toujours épargné par la guerre et pendant longtemps protégé par un traité formel de neutralité, l'archipel Normand n'a cessé d'être inféodé à l'Angleterre, depuis qu'il suivit, au commencement du treizième siècle, la fortune de Jean sans Terre contre Philippe-Auguste. Seulement l'île de Sercq fut occupée pendant quelque temps par les Fran-

çais vers la fin du seizième siècle, et durant trois années, de 1460 à 1463, Pierre de Dreux-Brézé, sénéchal de Normandie, occupa une moitié de l'île de Jersey. Les habitants des îles du Canal, auxquels l'Angleterre a toujours eu la sagesse de laisser une part notable d'autonomie, ont été de tout temps les ardents défenseurs du gouvernement suzerain. Jersey, Guernesey et les terres voisines sont donc pour la Grande-Bretagne une possession très-précieuse, d'autant plus qu'à leur importance stratégique elles ajoutent celle que leur donne une population sept fois plus considérable en moyenne que celle de la France[1].

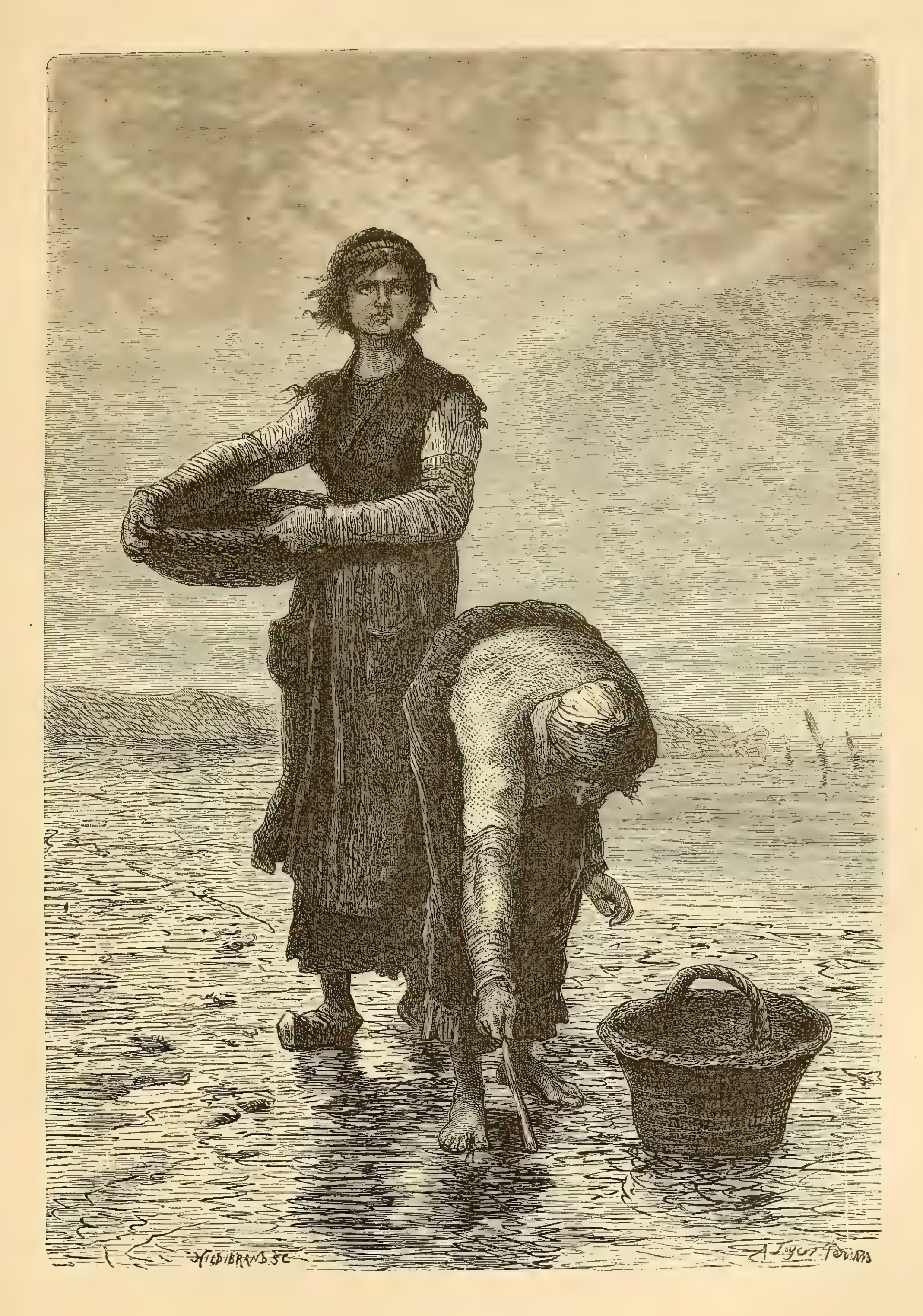
Les bancs et les écueils les plus rapprochés de Granville et de l'extrémité méridionale du golfe ont été revendiqués comme propriété anglaise, sous le règne de Louis-Philippe; mais le gouvernement français, ayant pris à sa charge les travaux hydrauliques de ces parages, construction d'un phare, pose de bouées et de balises, a fini par garder la possession de ces rochers. Les seuls qui soient constamment habités sont quelques îlots de l'archipel Chausey, dont près de 300 montrent, à marée basse, leurs granits déchirés, leurs couches d'algues flottantes, leurs étroites grèves parsemées de coquillages et d'astéries; mais au flot montant, il ne reste qu'une cinquantaine de roches émergées, aux contours incessamment changeants, suivant la hauteur du flot; quinze îles seulement sont revêtues de quelque gazon[2]. Les trois cents habitants, qui vivent au milieu du grondement continuel de la mer, savent utiliser pour l'agriculture les quelques hectares de terre végétale que leur a laissés l'Océan; ils ont des prés, des champs d'orge et de froment, des jardins produisant des légumes exquis; ils utilisent surtout les présents de la mer, les poissons, les crevettes, le varech, qu'ils brûlent pour en extraire la soude, mais ils n'ont pas de bancs d'huîtres à exploiter comme leurs voisins les Cancalais, dont ils voient le promontoire de l'autre côté du golfe. En outre, les carrières sont fort activement exploitées : c'est de l'archipel de Chausey que Paris fait venir en grande partie les pierres de granit dont il a besoin pour les trottoirs de ses rues[3]. Une source permanente jaillit dans l'île principale de l'archipel Chausey. Ce phénomène a beaucoup étonné les visiteurs, et l'on s'est de-

[1]

	Superficie des îles du Canal.	Population en 1871.	Population kilométrique.
Jersey	116 kil. car.	56,650 habitants.	487 habitants.
Guernesey	65 »	30,600 »	471 »
Aurigny (Alderney)	8 »	2,750 »	344 »
Sercq (Sark) et autres	7 »	650 »	93 »
	196 kil. car.	90,650 habitants.	462 habitants.

[2] Audoin et Milne Edwards, *Histoire naturelle du littoral.*

[3] De Quatrefages, *Souvenirs d'un naturaliste.*



FEMMES DE CANCALE

Dessin de Feyen-Perrin, d'après nature.

mandé si cette eau ne provenait pas sous-marinement de la grande terre voisine; toutefois il est très-possible qu'elle soit fournie par l'île même, car la moitié des eaux de pluie qui tombent sur cet étroit espace suffirait déjà pour alimenter une fontaine de plus de 2 litres par seconde.

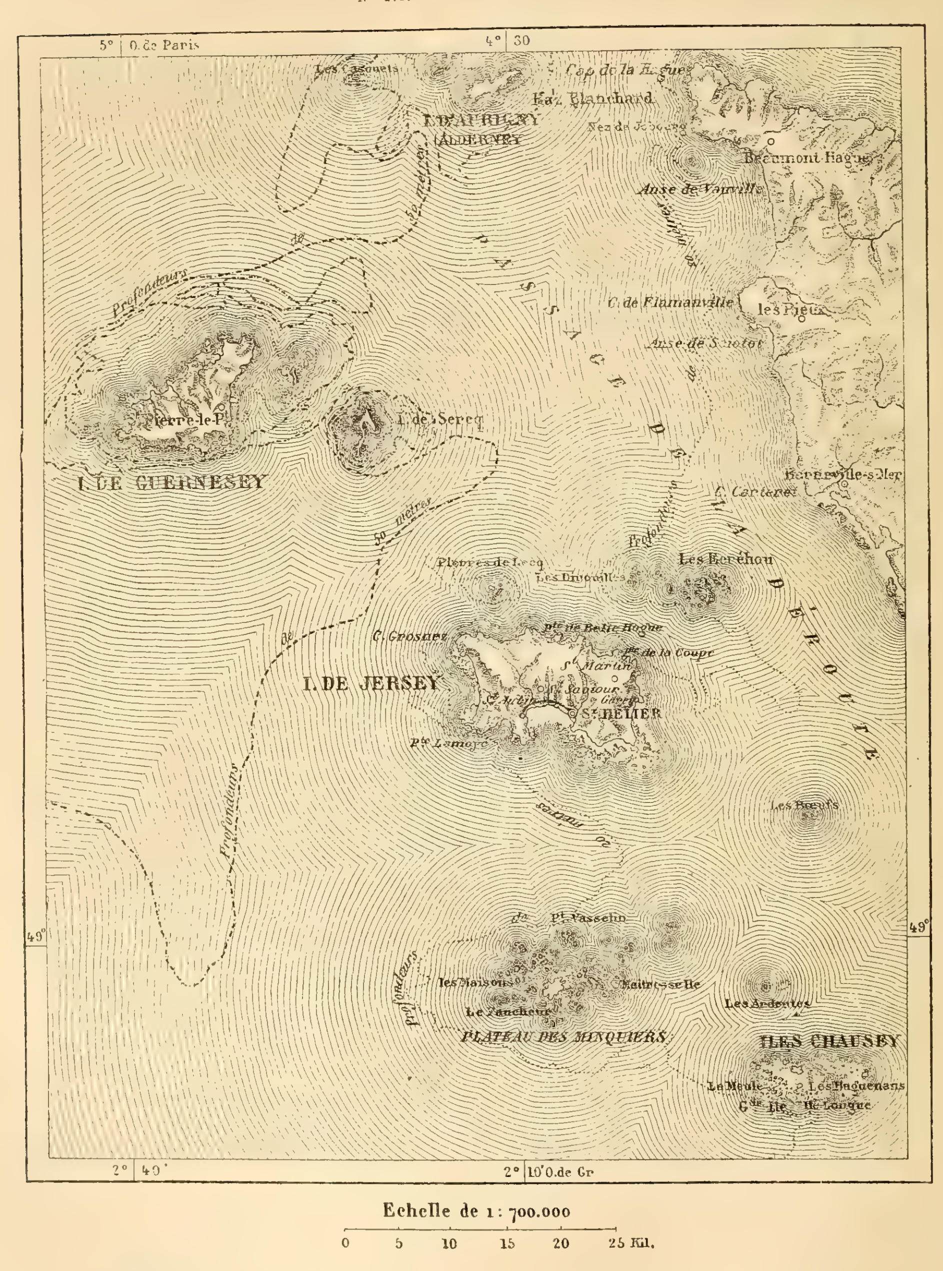
A l'ouest des Chausey, vers la haute mer, s'élèvent, au milieu des brisants, d'autres archipels d'écueils aux grèves souvent parsemées d'épaves : ce sont les formidables rochers décrits par Victor Hugo dans les *Travailleurs de la mer*. Quelques îlots des Minquiers et des Grelets se dressent au-dessus du niveau des grandes marées, mais ils ne sont point habités; on n'y voit que de misérables cabanes de dépôt et de refuge bâties par les pêcheurs de Granville et de Jersey : elles forment un petit hameau sur la « maître île » des Minquiers, émergeant d'une douzaine de mètres à marée haute.

Jersey, c'est-à-dire l'île de Jers (*Jers-ey*), peut-être de César, — car les historiens y reconnaissent la Cæsarea de l'Itinéraire d'Antonin, — est la plus grande des terres de l'archipel Normand : à elle seule elle dépasse en étendue l'ensemble des autres îles. Sa forme générale est celle d'un quadrilatère aux rivages disposés à angle droit suivant les points cardinaux et se développant de l'est à l'ouest sur une longueur presque double de la largeur : aux angles de l'île, des promontoires s'avancent en guise de bastions. Pendant l'œuvre incessante de destruction, ce sont les falaises du nord qui ont présenté à l'Océan le plus fort obstacle : c'est là que l'île a la partie la plus haute et la plus compacte de son ossature de rochers. Prise dans son entier, elle développe ses hauteurs le long de la côte septentrionale, puis les recourbe sur les deux côtes de l'est et de l'ouest comme les deux pointes d'un croissant; du nord, où l'altitude moyenne des falaises est d'une centaine de mètres, le sol s'abaisse graduellement vers le sud, où les roches du bord ont seulement 20 mètres de haut; presque toutes les eaux des ruisselets s'épanchent dans la direction du nord au sud, vers la baie de Saint-Aubin; en en remontant le cours, sous de charmants ombrages, on se trouve tout à coup sur des crêtes d'où l'on voit la mer se briser sur des écueils.

Les érosions récentes de l'Océan ont laissé leurs traces les plus évidentes sur les deux côtes du sud et de l'ouest. Au midi, les rochers et les grèves qui servaient de fondements aux terres disparues s'étendent à marée basse jusqu'à 2 et 3 kilomètres de la rive; au sud-ouest, les falaises de la Corbière sont déchiquetées en piliers et en pyramides superbes et percées de cavernes profondes où la mer vient, aux heures du flux, s'engouffrer en mugissant; lors du reflux, une digue naturelle de récifs permet de s'avancer au loin

sur les rochers, coupés de fissures béantes, où l'eau s'élève et s'abaisse alternativement en promenant des traînées de galets. Au nord-ouest de l'île,

N° 172. — ILES NORMANDES.



Echelle de 1 : 700.000

0 5 10 15 20 25 Kil.

le cap Gros-Nez, l'Étac, la pointe de Plémont se succèdent aussi en un bel amphithéâtre de rochers, avec leurs grottes, leurs plages et leurs écueils. Entre les deux promontoires d'angle de la côte occidentale, se développe en

arc de cercle la grève de Saint-Ouen, longue de 8 kilomètres, côte sauvage et triste, presque inaccessible aux navires et défendue pourtant de distance en distance par des tours rondes. Les hauteurs qui dominent ces plages sont couvertes de bruyères courbées par le vent marin; quelques dunes s'élèvent même en cette partie de l'île et maintes fois ont envahi des champs, que la légende dit avoir été maudits à la suite d'un massacre de naufragés.

Si ce n'est dans ces districts de l'ouest et sur les hauteurs du nord, à l'herbe brûlée par l'air salin, l'île est naturellement très-fertile; favorisée en outre par son doux climat, encore plus bénin et plus égal que celui des côtes françaises de Bretagne et de Normandie, elle est très-riche en produits végétaux, fruits, racines et légumes excellents, très-appréciés sur le marché de Londres. Les herbages de Jersey nourrissent une race de bestiaux célèbres par la beauté de leurs formes. Les vaches surtout sont considérées comme un type de perfection, et les insulaires veillent avec un soin jaloux à ce que la valeur n'en soit pas diminuée par les croisements; les taureaux, vaches et génisses provenant de France sont « marqués » comme viande de boucherie et dirigés immédiatement vers l'abattoir.

Quelques restes de monuments mégalithiques, d'ailleurs moins importants que ceux de la Bretagne et du Poitou, rappellent l'existence des populations qui vécurent, avant l'histoire, dans l'île de Jersey, et le nom de « poquelayes » ou « pierres pouquelées » par lequel on désigne les dolmens semble se rattacher aux tables des « poulpicans » ou nains de la péninsule armoricaine; mais depuis que l'agriculture s'est emparée de presque toutes les landes et des espaces déserts, c'est-à-dire depuis la fin du siècle dernier, la plupart des mégalithes ont disparu pour servir à la construction des édifices ou à l'empierrement des routes; des squelettes et des vases en poterie grossière, emplis de cendres, ont été trouvés au pied de ces monuments et dans les monticules artificiels de l'île. Après les périodes gallo-romaine et gallo-franque, les Normands envahirent l'archipel; leur dialecte spécial de la langue d'oïl devint celui de Jersey et s'est conservé jusqu'à nos jours, avec ses vieilles formes, comme langage officiel. Le trouvère Wace, l'auteur du fameux *Roman de Rou*, était, comme il le disait lui-même, « nez dans l'isle de Jersui. »

Depuis une cinquantaine d'années, c'est-à-dire depuis que les communications sont devenues faciles, des Anglais se sont établis par milliers dans l'île de Jersey. La douceur du climat, les facilités de la vie matérielle, le bon marché relatif des denrées, ont attiré dans l'île beaucoup de familles qui viennent chercher la santé ou l'aisance que leur eût refusées leur propre patrie; quelques officiers revenus des Indes font également choix de Jersey

pour s'accommoder peu à peu à l'âpre climat de l'Europe. Ces riches immigrants, auxquels s'ajoutent les soldats et les employés venus de la Grande Bretagne, ont peu à peu changé la physionomie des habitants et l'aspect des maisons. En parcourant les rues de Saint-Hélier, on pourrait se croire au nord de la Manche. Au siècle dernier, les Jersiais étaient des Normands attachés à l'Angleterre par un patriotisme purement politique; actuellement, on peut dire qu'ils appartiennent à la grande famille anglaise, malgré le voisinage de la France et les avantages de l'autonomie locale. Cependant le nombre des Français est assez considérable dans l'île; naguère les exilés y formaient une véritable colonie[1].

L'ancienne capitale de Jersey était un simple château, la forteresse de Montorgueil, qui se dresse au sommet d'un promontoire de la rive orientale, en face du Cotentin. Un petit village de pêcheurs, Gorey, s'est blotti à la base du rocher et de son couronnement de sombres murailles revêtues de lierre; mais le mouvement commercial s'est porté vers une autre partie du littoral. La vaste baie semi-circulaire du sud, tournée vers Granville et Saint-Malo, présentait plus d'avantages aux marins à cause de sa plus grande facilité d'accès : la mer y est plus saine, les courants moins violents et moins capricieux dans leurs écarts; les vents du large y sont aussi plus calmes, grâce à la masse même de l'île qui garantit la rade des vents du nord et du nord-ouest : c'est donc sur le rivage de cette baie qu'a dû s'établir la ville la plus importante de Jersey, Saint-Hélier. Elle est tout anglaise d'aspect et d'autant plus curieuse à étudier, à cause du contraste qu'elle présente avec les villes normandes de la côte opposée. Deux châteaux forts, l'un construit dans une île, à l'ouest du port, l'autre sur un promontoire élevé, donnent à Saint-Hélier une physionomie sévère, et qui même devient maussade quand la mer s'est retirée et que les navires gisent sur le flanc dans la vase, au pied des talus de pierre tapissés d'algues. Aux heures du flux, la ville se ranime; les flots viennent battre la longue jetée, qui se couvre de promeneurs; les navires redressés déchargent leurs marchandises ou embarquent leurs denrées, et des quais le mouvement se propage dans les rues et sur les routes de l'île entière. A basse mer, les grands navires vont ancrer à l'ouest, dans la rade de Saint-Aubin, mais on travaille maintenant à la construction de bassins à flot et d'un port artificiel qui ne comprendra pas moins de 153 hectares à marée haute et de 55 hectares à marée basse. Jadis Saint-Aubin avait plus d'importance que Saint-Hélier : aussi la baie en porte-t-elle encore le nom; maintenant elle

[1] Nombre des Français domiciliés à Jersey, en 1871 : 4,255.

n'est plus qu'une ville annexe, une sorte de faubourg de la capitale, à laquelle se rattache un chemin de fer. Saint-Hélier et toute l'île de Jersey ont perdu leurs chantiers de construction depuis que les navires en fer ont partiellement remplacé les navires en bois[2].

L'île de Serq (*Sark*), dressant ses parois abruptes de granit au milieu du détroit qui sépare Jersey de Guernesey, se divise en deux parties, le petit Serq et le grand Serq, réunis par l'isthme de la Coupée, étroite arête bordée à droite et à gauche d'effrayants précipices. Serq est la terre la plus formidable d'aspect de tout l'archipel; en certains endroits les falaises s'élèvent en murs verticaux de 50 mètres de hauteur, que le reflux exhausse encore : l'accès en est des plus difficiles. On y aborde d'ordinaire par une sorte de grotte d'une centaine de mètres de longueur, d'où l'on s'élève sur le plateau de l'île, terrain fertile et riant, aux maisonnettes entourées de pommiers. Autrefois une chaîne et une porte pouvaient ouvrir ou fermer l'unique escalier de cette île étonnante. Rabelais la nomme dans *Pantagruel* « isle des forbans, des larrons, des brigands, des meurtriers et assassineurs »; mais les Normands qui peuplent cette terre isolée, cultivateurs, pêcheurs et brûleurs de varech, sont devenus gens fort pacifiques; ils sont d'ailleurs moins nombreux qu'autrefois, à cause de la gêne à laquelle les soumet un régime strictement féodal. A l'ouest, l'îlot de Herm (ou des Hermites) et le rocher de Jethou, que longent de part et d'autre les courants du Grand-Ruau et du Petit-Ruau, ont aussi quelques habitants, qui regardent vers Guernesey comme vers la grande terre par excellence.

Cette île, la deuxième de l'archipel en étendue, est l'antique Grenesey, c'est-à-dire probablement « l'Ile-Verte » (*Groen-s-ey*) dans l'idiome de ses conquérants scandinaves : c'est la Sarmia des Romains. Elle mérite d'ailleurs son nom actuel : moins habilement cultivée que Jersey, elle a des prairies aussi verdoyantes, et les ormes qui croissent sur les « banques » de séparation entre les domaines, et qui résistent vaillamment au vent de mer, les pommiers qui entourent les maisons de ferme, donnent à la campagne un aspect bocager. La pente générale de l'île est du sud-ouest au nord-est : c'est à l'extrémité occidentale que se trouvent les plus hauts promontoires de granit, de gneiss, de porphyre, de trapp, découpés par la mer en « creux », en « gouffres », en cavernes : des roches, fragments de l'ancien littoral, parsèment les flots à l'ouest de la côte, jusque dans le voisinage de la ligne de 50 mètres de profondeur, véritable rivage sous-marin des terres immergées dont les îles actuelles ne sont que le débris.

[1] Auguste Desmoulins, *Notes manuscrites.*

Moins souvent visitée, moins importante par ses productions et son commerce, Guernesey doit différer de sa voisine Jersey par des traits plus antiques dans les mœurs et l'apparence de sa population. Ceux des habitants de Guernesey qui n'ont pas été changés par le croisement avec les immigrants normands ou anglais, sont petits, basanés; ils ont les yeux noirs, les cheveux épais et bruns. On croirait voir en eux des représentants parfaits de la vraie race bretonne; leur vieil idiome normand contiendrait aussi, dit-on, un grand nombre de termes celtiques; enfin, jusqu'à une époque récente, un respect superstitieux, reste de l'ancienne vénération religieuse, s'attachait encore aux divers mégalithes de l'île, cromlechs, menhirs, allées couvertes, dolmens et pierres branlantes. Le vieil instinct de race, aussi bien que l'amour naturel de l'indépendance, explique en partie l'esprit de rivalité dont les gens de Guernesey ont toujours été animés à l'égard des habitants de la grande île. Pendant la révolution d'Angleterre, les insulaires de Jersey tenaient pour le roi, ceux de Guernesey pour le Parlement, et depuis cette époque les uns et les autres ont pris fréquemment une attitude opposée dans les diverses questions d'importance qu'ils ont eu à débattre. La ville principale de Guernesey, Saint-Pierre-Port, située au milieu de la côte orientale, c'est-à-dire à l'endroit le plus abrité de l'île, cherche aussi à vivre d'une vie commerciale indépendante : quoique moins populeuse que Saint-Hélier, elle est cependant fort active, et son port, accessible à toute heure de la marée, est en relation directe avec l'Angleterre et le continent; les expéditeurs de Saint-Pierre chargent surtout leurs navires du granit des carrières voisines, que l'on emploie à l'empierrement des rues de Londres. Le port de Guernesey est aussi un grand entrepôt de vins; plusieurs négociants anglais y font déposer leurs approvisionnements de *claret*, de *port*, de *sherry*, afin de profiter de l'économie des droits et de faire acquérir au vin, sous le doux climat de l'île, une qualité supérieure.

La Riduna des Romains, Aurigny ou Auregny, l'Alderney des Anglais, la troisième île de l'archipel en étendue, est la plus rapprochée du littoral français; un détroit de moins de 15 kilomètres la sépare de la pointe de la Hague, mais ce détroit est le passage du Raz Blanchard, parcouru de si redoutables courants. L'île est donc souvent éloignée du continent par les tempêtes, et les navires surpris dans ces parages courent le risque d'être jetés sur les écueils. Longtemps le gouvernement anglais a fait travailler à la construction d'un grand port de refuge qui devait former, sur la côte septentrionale d'Aurigny, le pendant de celui de Portland, ouvert précisément en face, sur le littoral de l'Angleterre. Tandis que l'île de Jersey s'incline du nord au sud, Aurigny est au contraire une sorte de plateau

abruptement coupé du côté du sud par de hautes falaises et s'abaissant en pente douce vers le rivage du nord, découpé en criques et en baies : c'est la plus vaste de ces baies, le port de Braye, tourné vers la haute mer, que l'Amirauté anglaise avait choisie pour en faire en même temps l'asile des navires de commerce surpris par le mauvais temps et un port de guerre surveillant jalousement les côtes de France et l'arsenal de Cherbourg. La jetée occidentale, la plus considérable, n'a pas moins de 1,200 mètres de longueur : il a fallu raser de véritables collines et les jeter dans la mer pour dresser ce brise-lames dans les eaux profondes ; mais l'énormité de la dépense a fait discontinuer les travaux, et une grande partie des enrochements a été déjà démolie par les vagues. La population de l'île, devenue tout à fait anglaise, a diminué de moitié et la pêche est désormais sa principale ressource.

Les formidables écueils des Casquets, placés à l'angle nord-occidental de tout le groupe des îles Normandes, à l'ouest d'Aurigny, portent les phares avancés de l'archipel et signalent aux marins la route qu'ils ont à suivre vers les ports de la Manche.

II

Les îles Normandes ont une forme de gouvernement et des institutions administratives spéciales : quoique plus prospères, et à bien des égards plus civilisées que les communes françaises du littoral opposé, elles sont encore en plein moyen âge par le cadre officiel qui les enferme.

Les souverains de la Grande-Bretagne ne possèdent pas les îles du Canal à titre de rois, mais en leur qualité prétendue de ducs de Normandie. A cette première fiction s'en ajoutent plusieurs autres, qui toutes ont leur origine dans le vieux droit féodal. Les seigneurs de l'île, vassaux de la reine, « chef suzerain du sol entier, » se reconnaissent possesseurs de « francs fiefs de haubert », et doivent deux fois par an « suite de cour aux assises d'héritage », c'est-à-dire qu'après diverses cérémonies dont le sens n'est connu que des initiés aux pratiques de la haute étiquette, ils s'assoient, suivant un ordre strict de préséance, à une table somptueuse que la reine est censée présider. Parmi les seigneuries, les unes sont des fiefs directs de la couronne et les possesseurs sont tenus à l'acquit de certaines redevances envers le suzerain : tel lui doit apporter deux canards, tel autre aller à sa rencontre dans la mer jusqu'à ce que les vagues montent aux sangles de son cheval, un autre encore l'accompagner en armes et lui servir de garde pendant son séjour. Mais si les seigneurs ont des redevances à acquitter, ils ont aussi des droits considérables ; c'est ainsi qu'ils peuvent détenir pendant un an la succession de leurs tenanciers morts sans héritiers directs ; ils ont aussi quelques restes des droits de bris et d'épave et d'autres priviléges que l'on peut racheter à prix d'argent. La dîme existe toujours et pourvoit à l'entretien des douze recteurs entre lesquels l'île se partage au spirituel. Toutes ces institutions aident à maintenir l'ancienne propriété féodale, comme aux temps de la vieille

Normandie. De droit absolu, suivant la coutume, c'est l'aîné qui a tout l'héritage, et il détient la propriété tant que les puînés n'ont pas réclamé leur « portion de vivre ».

L'assemblée ou corps législatif de l'État de Jersey se compose de 51 membres, dont 14 seulement sont des représentants élus par les paroisses dans la classe des notables ; ils sont nommés pour trois ans. Les autres membres de l'assemblée sont les 12 maires ou connétables, les 12 juges ou « jurés justiciers », les 12 recteurs ou curés et le bailli de Saint-Hélier. Nulle taxe ne peut être levée sans son consentement ; mais la politique étrangère est exclue des débats de ce corps délibérant ; quand elle s'y introduit par hasard, le gouverneur, armé d'un droit de veto, peut suspendre l'effet de toute décision qui lui déplaît. De même, dans chaque paroisse, le connétable jouit de grands priviléges : ses pouvoirs sont beaucoup plus étendus que ceux du maire français : dans certaines paroisses il peut même émettre du papier-monnaie sous sa garantie personnelle pour les besoins de la commune. Les jurés-justiciers, élus à vie par tous les contribuables, ont aussi une part considérable de pouvoir, puisqu'ils sont en même temps législateurs et juges : d'ailleurs ils ne doivent présenter d'autres conditions que celles de la fortune et nulle connaissance du droit n'est exigée d'eux. Les seules garanties de justice seraient celles que l'on trouve dans les vieilles formes de la jurisprudence, dans la routine du « grand coutumier » et de ses commentaires normands, s'il n'y avait en outre un strict partage des attributions et si l'accusé n'avait la sauvegarde du jury, dont 5 voix sur 24 suffisent pour l'absoudre. Les fonctions de la police sont gratuites et se décernent à l'élection : c'est dire qu'elles sont presque uniquement d'ordre municipal. Le budget annuel, alimenté par une taxe des pauvres, un impôt de police et les droits sur les spiritueux, est d'environ 550,000 francs ; la dette est de 4 millions. Jersey et Guernesey frappent leur monnaie de cuivre.

La constitution politique de Guernesey diffère notablement de celle de la grande île. Elle comprend deux assemblées distinctes, les États d'élection, chargés de choisir jurés, justiciers et *sherif*, et les États de délibération, composés de 37 membres, dont 15 seulement procèdent directement du vote populaire. Le procureur général de la reine, le bailli, les jurés-justiciers, les recteurs ou curés des paroisses siégent avec les députés du peuple ; d'ailleurs l'assemblée se borne à voter les lois de finances et le gouverneur possède aussi le droit de *veto*. En réalité, tout le pouvoir législatif a été confisqué par la cour royale et l'île est administrée conjointement par la couronne et par une oligarchie territoriale. Sous ce gouvernement féodal les abus les plus criants se sont maintenus, et la peine du fouet, même celle de la confiscation, n'ont cessé d'exister. Dans l'île de Serq, dépendante de Guernesey et partagée en 40 fiefs indivisibles, la population est encore bien plus retenue sous le régime du moyen âge : là le suzerain a tous les pouvoirs : il est à la fois recteur spirituel gouverneur temporel, grand juge et chef de la milice ; il a même droit de basse justice et peut faire emprisonner à sa guise un de ses sujets pendant trois fois vingt-quatre heures. Il n'est donc pas étonnant que la population, privée de toute liberté, diminue peu à peu. Quant aux habitants d'Aurigny, ils dépendent de Guernesey et du gouvernement anglais pour les lois d'intérêt général ; pour l'administration locale, ils ont, comme les autres îles, une cour où l'élément électif est en grande minorité.

Les cures de l'archipel normand dépendent du diocèse épiscopal de Winchester[1].

[1] Villes les plus importantes de l'archipel Normand en 1871 :

Saint-Hélier (Jersey), avec ses faubourgs . . . . 34,450 hab.	Saint-Pierre (Guernesey). . . . 16,150 hab.
	Gorey (Jersey). . . . . 6,000 »

CHAPITRE X

BASSE NORMANDIE ET COTENTIN

PÉNINSULE DE LA MANCHE, VALLÉES DE LA VIRE, DE L'ORNE, DE LA DIVES, DE LA TOUQUES.

I

Quoique peu étendue, cette région de la France est assez distincte au point de vue géographique, et dans l'histoire générale du pays elle a eu son rôle particulier. C'est là que se fait en partie la transition pour le commerce et le mouvement des idées entre l'Ile-de-France et la Bretagne; c'est de là aussi que partirent au onzième siècle les conquérants de l'Angleterre et que s'établirent pendant de longues années les relations les plus fréquentes entre le continent et la grande île anglo-saxonne. Pour la race, la basse Normandie se distingue aussi quelque peu des pays voisins, car les conquérants s'y maintinrent à l'état pur plus longtemps que partout ailleurs. Bayeux ne fut cédé aux Normands qu'en l'année 923, c'est-à-dire vingt-cinq ans seulement après qu'ils se furent emparés de Rouen; mais ils s'y rassemblèrent en plus grand nombre, et leur langue resta en usage dans le pays jusqu'au onzième siècle : elle y avait trouvé d'ailleurs un idiome de même souche, celui des Saxons Baïocasses ou Sesnes de Bayeux, qui s'étaient établis dans le pays plusieurs siècles auparavant. Le dialecte local est celui de France qui présente le plus de mots d'origine tudesque : tel est le mot de *gault*, signifiant forêt : l'histoire parle, au seizième siècle, de la révolte des « gautiers » normands et manceaux[1]. Le Bessin, le *littus saxonicum* des anciens chroniqueurs, est aussi, avec le Cotentin, la partie de la France qui

[1] Le Héricher, *Philologie topographique de la Normandie;* — F. Pluquet, *Contes populaires de l'arrondissement de Bayeux,* vocabulaire de mots rustiques; — G. Lagneau, *Ethnogénie des populations du nord-ouest de la France.*

présente le plus d'individus ayant le vieux type normand : grands et forts, ils ont les cheveux d'un blond pâle, le visage allongé, les yeux d'un bleu clair[1].

Des massifs et des chaînes de collines, assez élevées pour offrir en certains endroits l'aspect de montagnes, limitent au sud la région de la basse Normandie. Les hauteurs du Perche, au nord de Mortagne, forment un premier massif, assez important au point de vue hydrographique, puisque la Sarthe, l'Huisne, l'Orne, la Dives, la Touques, la Rille, l'Avre et l'Eure y prennent leur source. A l'ouest de la dépression où passe le chemin de fer d'Alençon à Caen, s'élève un deuxième massif, le plus haut de toute la France du nord-ouest : deux de ses sommets, dans la forêt d'Écouves et dans celle de Multonne, atteignent l'un et l'autre une altitude de 417 mètres. C'est là que l'ossature de granit et de roches anciennes commence à percer le manteau de strates jurassiques, crétacées et tertiaires qui la recouvre dans les bassins de la Loire et de la Seine. A l'ouest de ce massif angulaire, toute la contrée est de granit et de roches paléozoïques jusqu'aux promontoires extrêmes de la Bretagne.

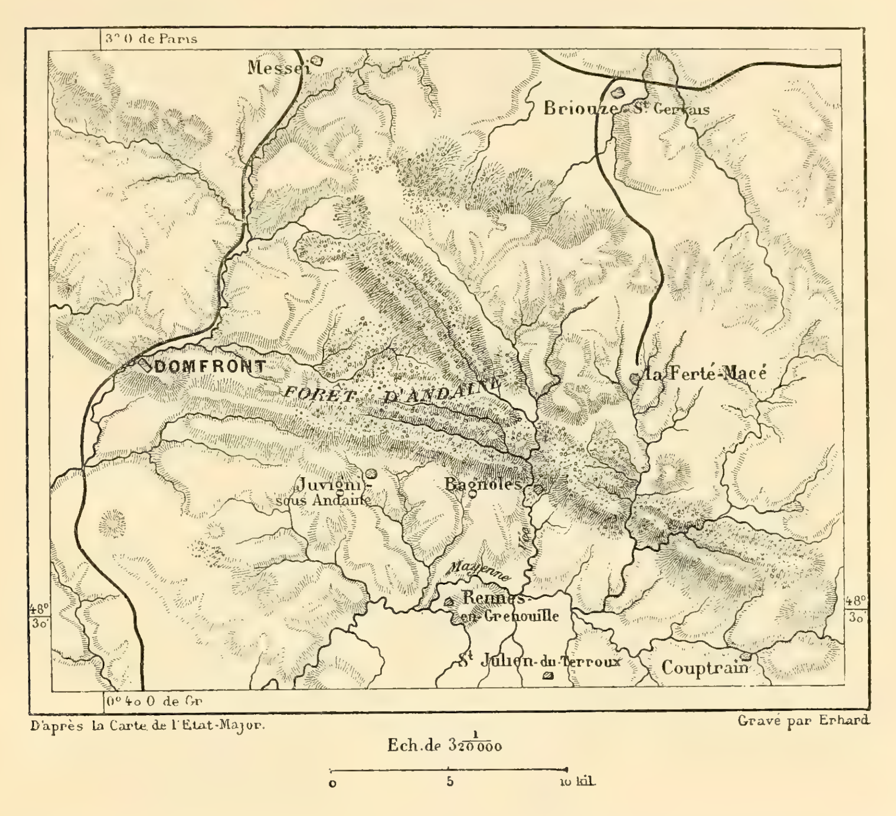
Les monts d'Alençon ont pu être appelés « Suisse normande », à cause de la diversité de leurs groupes et de leurs chaînons entremêlés; mais à l'ouest la formation des collines devient très-régulière : la forêt d'Andaine, qui porte la ville de Domfront sur un de ses promontoires, est un véritable rempart, coupé, il est vrai, en fragments par les affluents de la Mayenne qui prennent leurs sources au nord de la chaîne. Au delà, ce mur lève au nord, du côté de la Sée, un front presque rectiligne et se termine par la colline d'Avranches. Sur le versant maritime, les chaînons détachés de l'arête principale se ramifient entre les vallées du Noireau, de la Dromme, de la Vire : ce sont les collines du Bocage normand, si charmantes par leurs bouquets de hêtres et leurs vergers. Dans la péninsule même du Cotentin, les hauteurs sont presque toutes déboisées; le pays doit sa principale beauté à la mer qui en assiége les caps et dépose à leur base de larges grèves.

A l'est du Bocage, la région de la plaine, arrosée par l'Orne, la Dives et la Touques, est par excellence le pays des « herbages » : on se croirait en Angleterre. Le pays du Bessin, dont les roches de formation jurassique bordent le littoral à l'est de la Vire, appartient à la même région; il se compose partiellement d'anciens marais que la culture a consolidés. Les immenses prairies d'Isigny rappelleraient la Hollande si elles n'étaient coupées de distance en distance par des rangées de saules, de peupliers, de

[1] Lagneau, *Ethnologie de la France* (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1861, p. 381).

frênes et par de petits murs en terre où croissent les aubépines et les ronces. Les plaines de l'Orne et du Calvados se prêtent admirablement à l'élève du cheval : l'humidité du climat, la fertilité du sol aidée par l'industrie du cultivateur favorisent singulièrement la végétation des fourrages. Les jeunes chevaux qui s'en nourrissent prennent de belles et vigoureuses formes, et, soumis à un travail modéré, ils gagnent en force sans perdre la fierté de leur port et la légèreté de leur allure. L'élève des bestiaux réussit aussi

N° 173. — MONTS DE DOMFRONT.

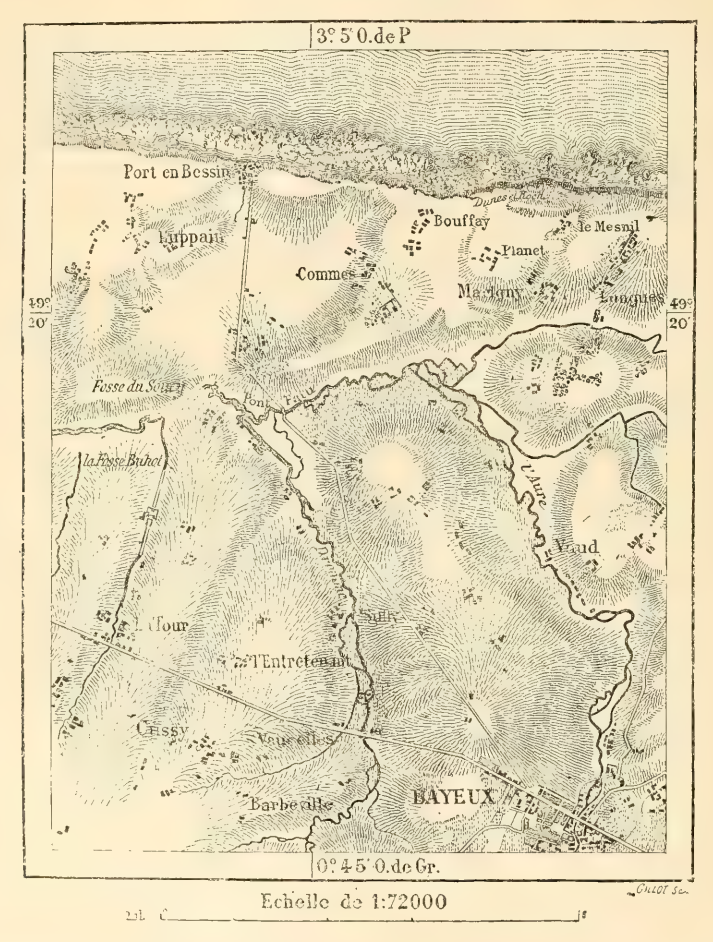


parfaitement dans la contrée, et de toutes les régions environnantes, même du Poitou, on y envoie des bœufs maigres qui s'engraissent très-vite ; seulement les beaux « herbages » sont d'un prix trop élevé pour qu'on puisse les employer pour la nourriture du bétail ordinaire ; ils servent principalement à l'entretien des bœufs de choix et de vaches laitières pour la production du fromage et surtout du beurre, dont la réputation est si grande dans toute la France et en Angleterre.

Le Cotentin et la basse Normandie, n'offrant qu'un versant de faible largeur, n'ont point de grandes rivières : celles qui reçoivent des bâtiments,

telles que la Vire et l'Orne, ne les portent que dans la partie maritime de leur cours ; encore la Vire doit-elle être soutenue par une écluse et les barques de 200 tonnes n'y pénètrent que lors des grandes marées. De même que dans la plupart des terrains calcaires, les phénomènes de disparition et de rejaillissement des eaux sont fort communs dans les formations jurassiques et crétacées du pays, et plusieurs ruisseaux abondants se

N° 174. — PERTE DE L'AURE.



montrent tout à coup à l'issue des cavernes. La rivière d'Aure, aussitôt après avoir reçu la Dromme, entre dans un large étang couvert d'herbes aquatiques, ombragé de saules, de peupliers et de frênes ; des « bétoirs » s'ouvrent au fond du gouffre et l'eau s'y engloutit en tournoyant avec lenteur, d'où le nom de « Fosse-Tourneresse » donné à l'étang. Au delà, l'Aure coule d'un flot affaibli vers un deuxième abîme, puis vers un troisième, où se perd encore une partie de ses eaux. Ordinairement la rivière ne dépasse point le quatrième

de ces gouffres, connus sous le nom général de « fosses de Soucy » ; elle s'y perd en entier. Seulement en hiver un faible ruisseau continue de couler à l'air libre, pour aller se jeter à 1,400 mètres plus loin dans le lit de l'Aure inférieure. Cette rivière, alimentée souterrainement par les fosses, fait elle-même une première apparition par une source de 1 mètre de profondeur sur 12 mètres de large ; puis, après avoir coulé sur un espace d'environ 400 mètres, elle s'engouffre encore pour surgir une deuxième fois. Mais une partie de l'eau s'écoule par-dessous la chaîne de collines qui borde le littoral et va se jeter à près de 3 kilomètres au nord, à la base des falaises de Port-en-Bessin. Le delta de l'Aure se compose ainsi de deux bras, dont l'un coule souterrainement en continuant le cours normal de la rivière, tandis que l'autre, forcé de se reployer vers l'ouest par une arête de rochers, n'atteint son estuaire de sortie qu'à 25 kilomètres plus loin.

Les côtes granitiques de la péninsule du Cotentin ressemblent à celles de la Bretagne. Attaquées par de formidables marées qui se heurtent diversement, suivant l'interférence des ondes, elles ont été fortement entamées sur divers points. Au sud de Granville, le profil normal de la côte a été complétement changé par la formation du golfe d'Avranches et de Saint-Michel. En beaucoup d'autres endroits, les « flieurs » ou « fleurs » — tel est le nom des baies profondes, dérivé du mot *fjord* des Scandinaves, — ont été comblés par les débris. Les promontoires qui se dressent aux extrémités de la presqu'île ne sont que les squelettes de terres jadis beaucoup plus étendues. L'île d'Aurigny tenait au nez de Jobourg antérieurement à l'histoire ; de même, sur la rive orientale, les îles Saint-Marcouf continuaient au sud la saillie qui se termine actuellement au cap de la Hougue. De même qu'en Bretagne, le conflit des marées produit aussi le long des côtes de la péninsule des courants dangereux semblables à celui du Malström : ainsi le Raz Blanchard, qui coule comme un énorme fleuve entre le cap de la Hague et l'île d'Aurigny, s'élance parfois avec une vitesse de 16 kilomètres à l'heure. Le courant de la Déroute, qui passe un peu plus au sud, entre les nombreux écueils de la mer du Cotentin, est un peu moins rapide, mais il rappelle bien par son nom la détresse des matelots que le flot entraîne loin du port dans les eaux redoutables.

A l'orient du golfe de la Vire, les rivages calcaires du Calvados ont un aspect tout différent de celui des côtes granitiques. Les roches, moins dures, ont été plus régulièrement entamées par les vagues et se développent assez régulièrement de l'ouest à l'est en présentant à la mer des falaises coupées verticalement et des plages qui s'étendent à perte de vue. Au devant de la

rive, des roches et des écueils, que les vagues n'ont pas encore démolis en entier, continuent au loin dans les eaux la terre ferme dont elles faisaient partie.

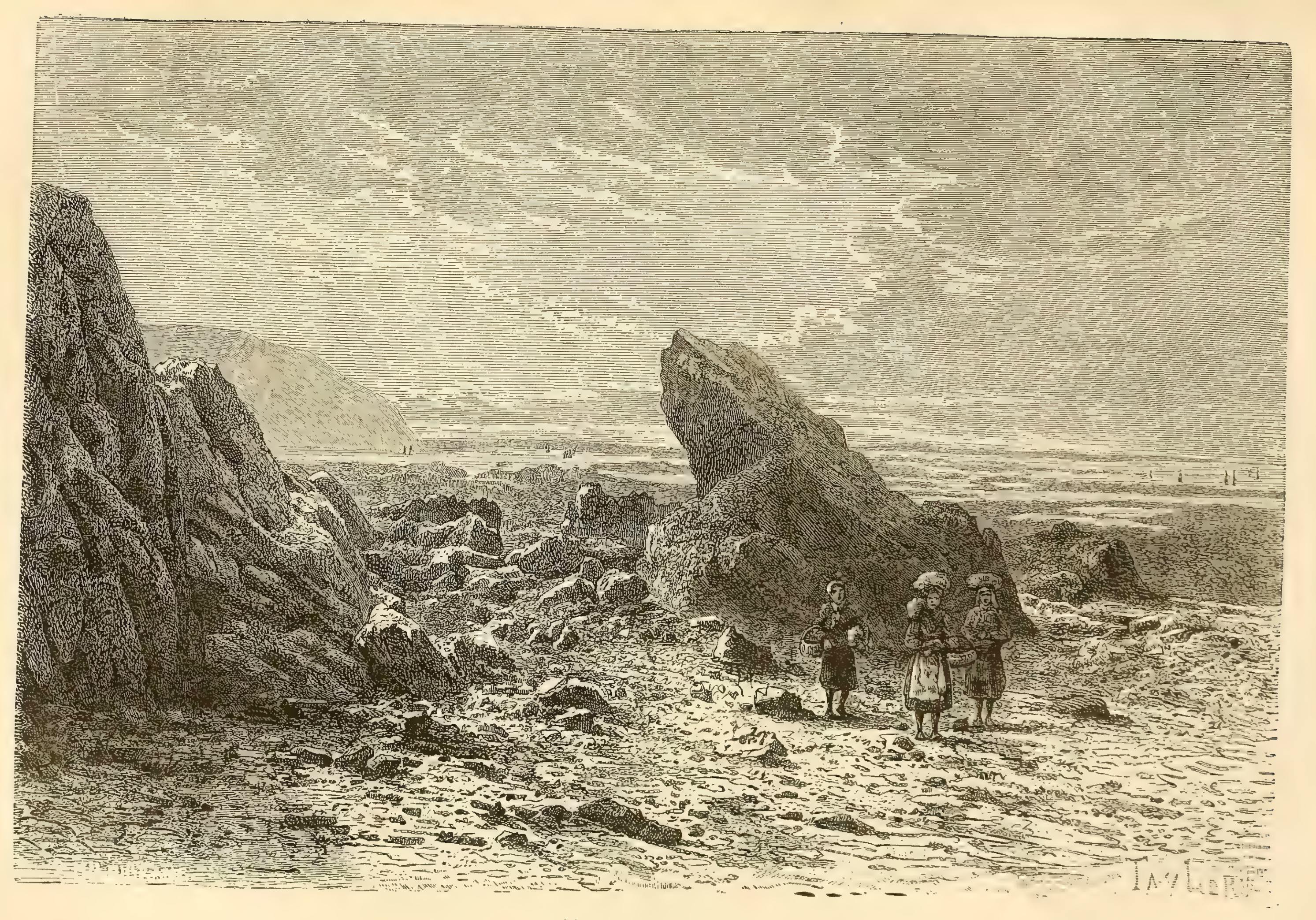
II

Le Cotentin, c'est-à-dire la partie de la Normandie limitée à l'est par le golfe de Carentan, à l'ouest par la baie de Saint-Michel, forme, avec quelques districts du Bocage normand, le département de la Manche. Bien que la mer à laquelle il doit son nom l'entoure de trois côtés et que plusieurs ports se succèdent le long des rivages, cette circonscription de la France n'a pourtant qu'un faible commerce maritime ; son industrie proprement dite est encore moins importante ; ses habitants vivent principalement des produits de l'agriculture. Le sol, granitique et schisteux en grande partie, est naturellement peu fertile, mais les petits propriétaires qui se sont partagé le territoire ont réussi à l'améliorer par des amendements ; d'ailleurs le climat humide, la température égale aident à la croissance des plantes, et la Manche se trouve maintenant au nombre des premiers départements agricoles de la France. Les régions de l'est, à sol de calcaire ou d'alluvions, sont riches en beaux pâturages, où l'on élève des chevaux et des bœufs de races indigène et croisée ; les vaches cotentines sont les meilleures connues pour la production du lait. Quelques parties de la contrée ressemblent à un verger, grâce à leurs plantations de pommiers : le département est celui où l'on fabrique le plus de cidre, 1,300,000 hectolitres. Les « mielles » du littoral, c'est-à-dire les anciens sables des dunes, ont été transformées en maints endroits par les engrais en admirables jardins maraîchers. La population de la Manche est très-dense, mais elle a notablement diminué dans ces dernières années[1].

Les deux rivières de la Sélune et de la Sée, qui vont se déverser au-dessous d'Avranches dans la baie de Saint-Michel, arrosent par leurs eaux supérieures l'arrondissement de Mortain. La bourgade de ce nom est un bien modeste chef-lieu ; mais par le pittoresque de sa position, c'est l'une des plus remarquables de France. Les maisons se groupent autour d'une belle église du style de transition, au pied du rocher qui porte les ruines d'un château fort. Les vallées environnantes sont étroites, les escarpements abrupts, des bois recouvrent les hauteurs ; la Cance, gracieuse rivière, passe à la base des roches, des cascades bruissent dans les vallons, et par l'issue d'un ravin on aperçoit les grandes plaines. Saint-Hilaire du-Harcouet, dans la large vallée qu'arrose la Sélune, et Sourdeval, non loin de la Sée, sont les bourgs industriels de l'arrondissement : ils ont des filatures, des fabriques d'étoffes, des tanneries, des papeteries et des établissements métallurgiques.

Avranches, l'antique cité des Abrincates, occupe une position non moins admirable que celle de Mortain. De ses promenades, qui remplacent les anciens remparts et qui dominent d'une centaine de mètres l'estuaire où se réunissent la Sée et la Sélune, on contemple le tableau grandiose que forment les coteaux et les vallons environnants, les contours changeants du littoral et la baie de Saint-Michel, tantôt plaine blanche, tantôt mer agitée. C'est d'Avranches ou du petit port de Pontorson, que la plupart des voyageurs se rendent à la curieuse ville insulaire de Saint-Michel, si remarquable par ses merveilles d'architecture ; le chemin de fer qui doit amener directement les voyageurs au pied de la

1	Superficie de la Manche.	Population en 1876.	Population kilométrique.
	5,928 kilomètres carrés.	539,900 habitants.	91 habitants.



PLAGE DE GRANVILLE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Choinet.

butte n'est pas encore terminé. La cathédrale d'Avranches était un des plus beaux édifices de la Normandie ; elle s'écroula soudain en 1890.

Quoique simple chef-lieu de canton, Granville est la cité la plus importante de l'arrondissement d'Avranches ; elle a un port excellent, muni d'un bassin à flot qui peut recevoir les navires d'un fort tirant d'eau. Granville trafique avec l'Angleterre, bien plus encore avec les îles du Canal, Jersey et Guernesey ; elle arme aussi pour la grande pêche : c'est une ville de hardis marins, de négociants affairés, une cité grave d'aspect, presque bretonne, quoiqu'elle appartienne à la Normandie : d'après quelques auteurs, sa population serait en partie d'origine ibérique, et les femmes surtout auraient gardé le type des ancêtres [1] : on dit aussi que les habitants de Granville, bienveillants à l'égard les uns des autres, ne se laissent guère entraîner à la médisance, phénomène psychologique bien extraordinaire dans une ville de province. En été, les plages de Granville sont visitées par de nombreux baigneurs, qu'attirent surtout la beauté de la nature environnante, la hardiesse des rochers sapés à la base par le flot de haute marée et la forme pittoresque de la ville elle-même, dont les hauts quartiers s'élèvent sur un promontoire presque séparé de la terre ferme par un large ravin qui fut jadis utilisé pour la défense. Sous le ciel de la Méditerranée, Granville serait un autre Monaco ; mais sur les rivages normands combien différente est la nature, avec ses roches grises, ses flots sombres et violents battus par l'âpre vent de la mer !

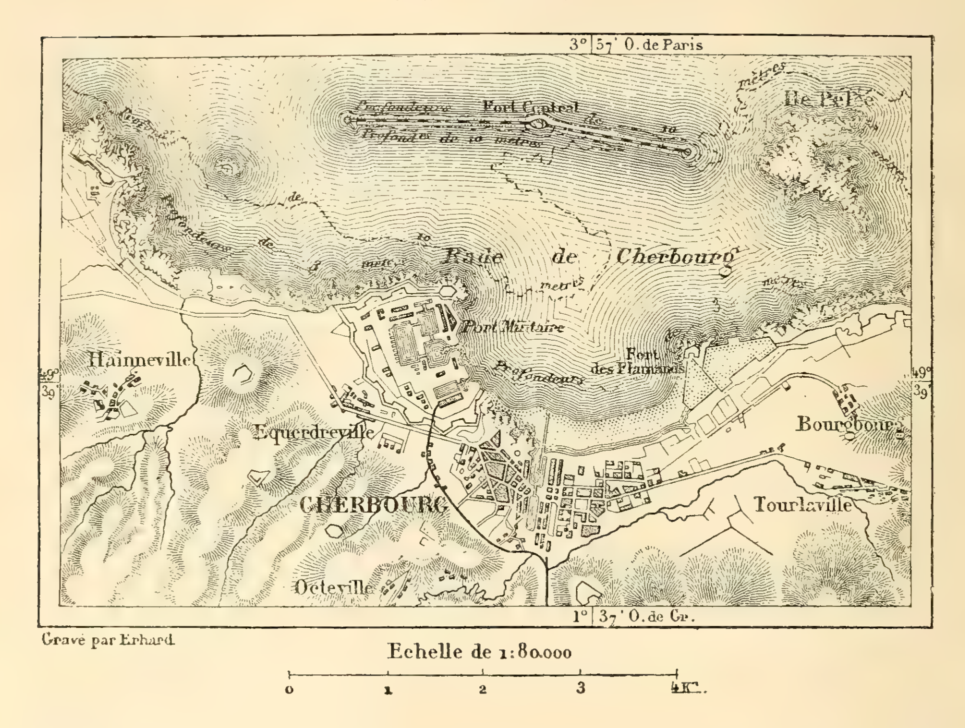
La Sienne, le principal cours d'eau de l'arrondissement de Coutances, arrose d'abord Villedieu-les-Poêles, qui fait encore partie de l'Avranchin, et dont la grande industrie est celle des chaudronniers, ainsi que son nom l'indique. La Sienne, non loin de son estuaire, se mêle à la Soulle ou rivière de Coutances, l'ancienne Constantia, qui donna son nom à tout le Cotentin. Cette ville épiscopale, bien située comme la plupart des autres cités de la Manche, est dominée par une cathédrale du quatorzième siècle, dont les tours, élégantes et d'une grande hardiesse, servent d'amers aux navires voguant au loin dans les eaux de l'archipel Normand : à l'ouest de la ville, se voient encore quelques arcades d'un aqueduc ruiné. Le port de Coutances, à l'embouchure de la Sienne, est le village de Regnéville, connu par ses bancs d'huîtres, peuplés depuis 1863. Dans le voisinage, du côté de l'ouest, se trouve le château Tourville, où naquit le célèbre marin de ce nom.

Au nord de la rivière de la Douve, — ou plutôt l'Ouve, — qui va se jeter dans le golfe de Carentan, les deux arrondissements de Valognes et de Cherbourg occupent toute la péninsule du Cotentin. Valognes est une petite ville déchue, où se voient encore quelques restes de constructions romaines et près de laquelle, à 6 kilomètres au sud, est le village d'Urville, patrie de Louis Burnouf. Cherbourg, la cité la plus populeuse et le port le plus animé du département, est aussi d'origine ancienne, mais son importance de premier ordre date de l'époque où commencèrent les grands travaux de son port militaire. La ville, « audacieusement » située en face de l'Angleterre, de manière à protéger toutes les côtes en retrait de la Bretagne et de la Normandie, n'avait malheureusement pas de grands avantages naturels : placée à la bouche d'une petite rivière, sur la rive, non d'un havre, mais d'une baie largement ouverte du côté du nord, elle ne pouvait ni recevoir, ni défendre la flotte qui serait venue y chercher un asile. Pour utiliser cette position et créer un port sur ce littoral naturellement exposé à la violence des vagues, il a fallu construire dans la mer, entre l'île Pelée et la pointe de Querqueville, une jetée de près de 4 kilomètres de longueur, et sur des fonds qui n'ont pas moins de 15 et 20 mètres audessous du niveau des basses mers. Ce prodigieux travail, l'un des triomphes de l'industrie humaine, fut commencé par Vauban en 1686 et terminé seulement dans le cou-

[1] De Quatrefages, *Souvenirs d'un naturaliste.*

rant du dix-neuvième siècle : 67 millions de francs au moins ont été dépensés pour cette œuvre colossale, qui fut longtemps unique par la puissance et les dimensions. Çà et là le fond solide était plus bas que ne l'indiquaient les sondages, et les ingénieurs avaient cru que de petites pierres de quelques décimètres cubes ne seraient pas déplacées par le flot à la profondeur de 5 à 6 mètres, même lors des gros temps : mais ces débris, saisis et promenés par les vagues, n'avaient pas le poids nécessaire : il a fallu les consolider en les recouvrant d'énormes blocs de plus de 20 mètres cubes[1]. Un dixième à peine de l'espace d'environ 20 kilomètres carrés limité par la digue peut être utilisé pour l'ancrage

N° 175. — CHERBOURG.



des vaisseaux ; l'abri même qu'offre la digue force les eaux intérieures à se débarrasser de leurs troubles, et par suite, la rade ne cesse de s'ensabler ; la langue de terre à laquelle est attachée l'île Pelée s'élargit constamment du côté de l'ouest. Néanmoins quarante grands vaisseaux mouillent encore aisément dans la rade ; Cherbourg possède en outre des bassins à flot qui peuvent contenir un même nombre de bâtiments. Pour se faire une idée des transformations étonnantes que l'homme a fait subir à la nature dans ce coin de la Terre, il faut monter sur la colline du Roule, dont les flancs ont été régulièrement escarpés. De la forteresse du sommet, on voit la grande digue, les forts de la rade, les bassins à flot, les chantiers, les arsenaux et toutes les fortifications des hauteurs. En bas est la ville, avec ses blocs de maisons rectangulaires, son bel hôpital, son établissement de bains et les bassins de son port de commerce, empli surtout de navires anglais[2]. L'hôtel de ville de Cherbourg renferme un musée d'une réelle valeur. Dans les environs, surtout à Équeurdreville et à Tourlaville, se trouvent de nombreux établissements indus-

[1] Cialdi, *Sulla costruzione dei porti.....* (*Revue maritime et coloniale*, janvier 1876.)
[2] Mouvement du port de Cherbourg, en 1874 : 400,000 tonneaux.

triels et de grandes carrières. Au dix-septième siècle, Colbert avait donné à une verrerie de Tourlaville le privilége exclusif de « polir et doucir les plats de verre blanc soufflé ».

A l'ouest de Cherbourg, le petit village de Beaumont-Hague, ainsi nommé de la péninsule terminale de la contrée, la Hague de nos jours, peut-être l'ancienne Coriallo gauloise et romaine, a dans son voisinage des restes antiques fort curieux, entre autres le grand retranchement de Hague-Dicke, qui coupait la péninsule de mer à mer, sur une longueur de 6 kilomètres en droite ligne et en faisait un vaste camp retranché. M. de Caumont attribuait la construction de ce retranchement aux anciens habitants gaulois du pays. Cette opinion, si elle est juste, prouverait que les populations de cette époque étaient beaucoup plus habiles dans la construction des ouvrages militaires qu'on ne l'avait supposé[1]. Le petit port de Barfleur, très-fréquenté au moyen âge, est protégé par les rochers qui forment, du côté de la Normandie, le promontoire extrême de la péninsule du Cotentin et qui marquent l'endroit précis où la Manche est le plus resserrée à l'ouest de la baie de Seine : sur ce cap, près duquel les eaux de marée fluent et refluent dans le périlleux courant dit raz de Gatteville, se dresse, à 75 mètres de hauteur, le phare le plus élevé de la France ; les navires cinglant à l'est de cette pointe restent toujours dans le champ de sa lumière jusqu'au moment où ils entrent dans celui des phares de la Hève, qui éclairent le Havre. Actuellement Barfleur est presque désert : le port le plus actif de cette partie du littoral est celui de Saint-Vaast, protégé par l'île de Tatihou et le promontoire de la Hougue : des forts défendent ces positions, rendues fameuses par la désastreuse bataille que Tourville dut y livrer en 1692 contre les flottes alliées de la Hollande et de l'Angleterre. Saint-Vaast a des chantiers de construction et ses marins s'occupent de la pêche et de l'élève des huîtres : les parcs à huîtres s'étendent dans la baie sur un espace de 4 kilomètres carrés ; c'est là qu'on a essayé pour la première fois d'acclimater en France plusieurs espèces de coquilles américaines, surtout l'huître de Virginie. Au large, se montrent les îlots Saint-Marcouf, où les Anglais s'établirent en 1793 pour en faire un poste militaire contre la France. Pendant dix années ils rendirent les communications par mer presque impossibles entre Cherbourg et le Havre. Au point de vue naval, la presqu'île du Cotentin était complétement isolée du reste de la France, d'un côté par Jersey et ses voisines, de l'autre par Saint-Marcouf.

Carentan, au milieu de vastes marais que le travail de l'homme a transformés en riches prairies, est aussi, grâce à son canal, un port de cabotage où des navires viennent charger pour l'Angleterre du beurre, des œufs, des légumes, des animaux de boucherie. Carentan appartient à l'arrondissement de Saint-Lô, la ville dont on a fait choix comme chef-lieu de la Manche. Elle est fort gracieusement située au bord de la Vire, dans une contrée de prairies et de coteaux verdoyants ; ses fabriques d'étoffes, très-renommées autrefois, ont encore une certaine activité[2].

Le département de l'Orne, ainsi nommé de la rivière qui va se jeter dans la Manche en aval de Caen, est un pays de transition par la nature géologique, l'histoire et l'industrie. La région occidentale de la contrée appartient aux formations primitives qui se continuent jusqu'en Bretagne, et les hauteurs granitiques y prennent l'aspect de véritables

[1] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, tome I, p. 333 et suivantes.

[2] Communes les plus importantes de la Manche en 1876 :

Cherbourg	37,200 hab.	Avranches	8,150 hab.
» avec Équeurdreville et Tourlaville	47,300 »	Coutances	8,000 »
Granville	12,550 »	Valognes	5,850 »
Saint-Lô	9,700 »	Sourdeval	3,900 »
		Saint-Hilaire du Harcouet	3,800 »

montagnes : la région orientale, au contraire, se trouve en grande partie dans la zone des terrains jurassiques ou crétacés et s'étend dans les plaines tertiaires ; elle dépendait jadis du Perche, tandis que le reste du territoire était normand. D'un côté, la population, que l'agriculture ne suffit pas à nourrir, demande à l'industrie textile, et même à l'émigration périodique, un supplément de ressources, tandis que de l'autre côté, dans la région calcaire des grandes prairies, les habitants s'adonnent à l'élève des bestiaux et des chevaux de race percheronne et normande, non moins qu'à l'agriculture proprement dite. Même du nord au sud, le contraste est grand à cause de la différence des versants : les eaux de l'une des pentes vont à la Manche par l'Orne, la Dives, la Touques, la Rille ; l'autre pente verse l'excédant de ses pluies dans la Loire par la Mayenne, la Sarthe et l'Huisne. Le département de l'Orne est moins peuplé en proportion que le reste de la France ; le nombre de ses habitants a notablement diminué dans les dernières années[1].

Domfront, le chef-lieu de l'arrondissement occidental de l'Orne, n'est qu'une simple bourgade, mais de fière apparence : au milieu des jardins et des bouquets d'arbres, elle dresse encore quelques vieilles tours et des remparts revêtus de lierre au bord d'un rocher de grès dominant de 70 mètres la vallée d'un affluent de la Mayenne. La véritable capitale de la contrée est la ville moderne de Flers, située au nord de Domfront, dans une vallée tributaire de l'Orne et au point de croisement de deux grandes voies ferrées. Flers doit sa population et sa richesse à l'industrie des étoffes : la filature, la teinture, le blanchiment du coton et du lin, la fabrication des coutils, du linge de table, occupent dans la ville, à Athis et dans les environs des milliers d'ouvriers. A l'ouest, Tinchebrai possède aussi de nombreuses manufactures, tandis qu'au sud-est, dans une vallée de la forêt d'Andaine, la Ferté-Macé rivalise avec Flers par l'importance de ses fabriques de toiles, de cotonnades, de rubans[2]. Au sud de la Ferté, jaillissent, aux bords de la Vée, dans un vallon sauvage, les sources ferrugineuses et sulfureuses de Bagnolles. Les sites environnants rappellent les paysages des montagnes et des plateaux du Centre.

De même que Domfront, Alençon, la capitale du département de l'Orne, est située dans le bassin de la Loire, au confluent de la Sarthe et de la Briante. C'est une ancienne ville de cour devenue cité bourgeoise : elle était la résidence de ducs, princes du sang. Alençon est célèbre dans l'histoire des arts de luxe par la manufacture des « points de France » ou « points d'Alençon », introduite dans le pays, en 1673, par une ouvrière alençonnaise revenue de Venise ; mais, de nos jours, cette industrie s'est en grande partie déplacée. Actuellement la principale importance commerciale d'Alençon et des bourgs environnants leur vient de la vente des poulains et des juments. La pauvreté relative de la France en chevaux donne une valeur croissante aux superbes animaux qui se voient sur les marchés d'Alençon, du Mesle, de Sées.

Cette dernière ville, située sur l'Orne naissante, est, quoique simple chef-lieu de canton, le siége d'un évêché et sa cathédrale est une des plus belles églises ogivales de la Normandie : le chœur, qui date de la première moitié du treizième siècle, est un chef-d'œuvre de légèreté.

L'arrondissement oriental de l'Orne occupe, comme ceux de Domfront et d'Alençon, les deux versants du faîte de partage, et son chef-lieu, la petite ville de Mortagne, voit aussi ses eaux couler au sud vers la Loire. Mortagne avait jadis pour rival le bourg de Bellême, qui lui disputait le titre de capitale du Perche et qui a du moins les avantages

[1]

Superficie de l'Orne.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,097 kilomètres carrés.	392,525 habitants.	64 habitants.

[2] Industrie des cotonnades dans l'Orne en 1873 : broches 103,000 ; métiers : 3,735.

que lui donnent les beaux paysages de la forêt voisine, encore très-riche en mégalithes. Au nord-est de Mortagne est le bourg de Tourouvre, également entouré de grandes forêts; naguère encore presque perdu loin des routes, dans ces régions écartées où se réfugia l'abbé de Rancé pour fonder le couvent de la Trappe, le plus ancien en date de ceux de la France, Tourouvre n'en est pas moins le lieu de l'Europe qui a contribué pour la plus forte part au peuplement du Nouveau-Monde : quatre-vingts familles de Tourouvrains expatriés il y a plus de deux siècles ont maintenant 300,000 descendants directs dans la Nouvelle-Écosse, au Canada et aux États-Unis[1].

Laigle ou l'Aigle, située au nord de l'arrondissement de Mortagne, dans la vallée de la Rille, est plus importante que son chef-lieu. C'est une ville industrieuse, qui fabrique des épingles, des aiguilles, des agrafes, des clous, des fils de fer et d'autres menus objets de quincaillerie. Le nom de Laigle est célèbre dans l'histoire de la science à cause d'une pluie de pierres tombée en 1803 : ce fut la première chute d'aérolithes authentiquement constatée.

L'arrondissement d'Argentan se trouve en entier sur le versant de la Manche. Le chef-lieu est situé sur l'Orne, dans une région fertile, célèbre par ses volailles, ses bœufs et surtout ses chevaux : c'est à l'est, dans la contrée dite du Merlerault, du nom d'un bourg rapproché, qu'est le fameux haras du Pin. La bourgade industrielle du pays est Vimoutiers, sur les confins du Calvados; elle possède de nombreuses fabriques et des blanchisseries de toiles. Les fermes du district expédient plus d'un million de fromages de Camembert, ainsi nommés d'un petit village qui se trouve à 5 kilomètres de Vimoutiers; cependant le centre de l'industrie fromagère est actuellement dans le Calvados[2].

Le département du littoral normand compris entre l'estuaire de la Seine et celui de la Vire avait autrefois reçu le nom d'Orne-Inférieure, que l'on a remplacé par celui de Calvados, plus original, mais d'une valeur géographique bien inférieure : on a supposé, d'après de vieilles cartes anglaises, qui donnent le nom de Calvador à l'un des écueils du littoral, que ce nom était celui d'un navire de la Grande Armada, le *Salvador*, brisé sur ces récifs[3]. Les régions naturelles de la contrée sont indiquées par les formations géologiques. Toutes les parties de l'ouest et du sud-ouest du département, qui se composent de terrains d'origine paléozoïque, constituent le Bocage et gardent encore sur leurs collines et dans leurs sinueuses vallées quelques-uns de ces bois auxquels le pays dut son nom; la région occidentale de la côte, où dominent les assises jurassiques les plus anciennes, est le pays de Bessin; la campagne de Caen, dont les cultures reposent sur l'oolithe, est arrosée par l'Orne inférieure; à l'est, le Lieuvin et la vallée d'Auge, que parcourt la Touques, montrent en divers endroits, suivant la profondeur des érosions, leurs couches jurassiques, crétacées et tertiaires. Dans ses régions orientales, le Calvados est par excellence le pays de l'herbe, et ses prairies, notamment celles de la vallée d'Auge,

[1] Onésime Reclus, *Géographie de la France;* d'après Rameau.

[2] Communes les plus importantes de l'Orne en 1876 :

Alençon	16,600 hab.	Sées	5,000 hab.
Flers	11,150 »	Mortagne	4,700 »
La Ferté-Macé	9,750 »	Domfront	4,600 »
Argentan	5,800 »	Tinchebrai	4,550 »
Laigle	5,200 »	Athis	4,000 »

Vimoutiers . . . . 3,800 hab.

[3] Le Héricher, *Philologie topographique de la Normandie.*

nourrissent de magnifiques troupeaux de bœufs de race indigène ou « augeronne » ; mais l'élève des bestiaux demandant des capitaux considérables, cette région des prairies se trouve distribuée en grands domaines. La campagne de Caen offre plus de variété dans ses produits, et le Bessin est renommé surtout par l'excellente qualité de ses fromages et de ses beurres. Quant au Bocage, où l'on ne cultivait jadis que le seigle, le sarrasin et l'avoine, il est maintenant presque en entier conquis à la grande culture. Le Calvados a d'importantes carrières et un gisement d'anthracite ; il a aussi des fabriques de papier [1], de porcelaines, de savon, et des filatures de diverses étoffes ; mais il n'a de supériorité dans aucune industrie manufacturière. Grâce à la fertilité du sol, la population du département est notablement supérieure au nombre moyen des habitants en France ; mais, par un phénomène commun à presque tous les riches départements agricoles, elle n'a cessé de diminuer pendant les dernières décades [2]. De 1853 à 1873, pendant vingt années, le nombre des décès a surpassé celui des naissances dans tous les arrondissements du Calvados [3].

Vire, la capitale du Bocage normand, est l'une des villes les plus gaiement situées de France : ce n'est que justice si le gracieux vallon de Vire, où la rivière du même nom gazouille au pied du rocher de l'ancienne forteresse, servit à désigner les joyeuses chansons de Basselin et par suite les « vaudevires » ou « vaudevilles » du théâtre moderne ; la race y est fort belle et la plupart des femmes y ont les cheveux noirs. Vire a de grandes fabriques de draps et de toiles, des papeteries, des ateliers pour la préparation des cuirs, et dans les environs, des carrières d'un très-beau granit gris ; quelques manufacturiers alsaciens y ont transféré leurs usines depuis l'annexion des deux départements rhénans à l'Allemagne. Un autre centre manufacturier de l'arrondissement dépasse Vire en importance : c'est Condé-sur-Noireau, qui fait partie du même groupe industriel que Flers et la Ferté-Macé : les filatures de coton qui bordent la petite rivière de Condé forment une cité ouvrière fort animée [4].

Bayeux, chef-lieu de l'arrondissement qui fut jadis le pays des Viducasses ou le Bessin, est autre d'aspect que ces villes du Bocage. Elle a pourtant quelques fabriques, notamment une manufacture de porcelaine, et beaucoup d'ouvrières s'y occupent du travail des broderies et des dentelles, non moins appréciées que celles de Belgique ; mais dans son ensemble la ville est morne et plusieurs de ses quartiers sont presque déserts : elle semble regarder vers les jours de sa gloire passée. Elle a d'ailleurs de fort remarquables monuments du moyen âge, une cathédrale où l'ogive est greffée sur le plein cintre, un ancien évêché transformé en hôtel de ville et en palais de justice, de curieuses maisons en bois sculpté, et dans sa bibliothèque, riche en volumes précieux, un trésor vraiment sans prix, la tapisserie dite de la reine Mathilde, sur laquelle des ouvriers, dont le nom est resté inconnu, ont brodé, probablement du vivant même de Guillaume, toute l'épopée de la conquête de l'Angleterre jusqu'à la bataille de Hastings : 623 personnages y sont représentés. Quelques antiquités romaines de Bayeux rappellent l'ancien Augustodurus.

A l'ouest de Bayeux, le bourg de Trévières, sur l'Aure, est l'un des grands marchés du Calvados pour les beurres : c'est près de là, dans la commune de Formigny, que fut livrée, en 1450, la bataille qui mit fin à la domination des Anglais en Normandie. Après

[1] Production du papier en 1875 dans le Calvados : 29,400 quint. métr.; valeur : 2,550,000 fr.

[2]

Superficie du Calvados.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,521 kilomètres carrés.	450,220 habitants.	81 habitants.

[3] Baudrillart, *État moral et matériel des populations agricoles de la Normandie*

[4] Nombre de broches dans le Calvados en 1873 : 160,000.

Bayeux, la ville la plus connue de l'arrondissement est Isigny, dont les beurres, encore plus célèbres que ceux du Bessin proprement dit, se vendent à de très-hauts prix sur les marchés de Paris et de Londres; la valeur annuelle en dépasse 7 millions de francs. Isigny, quoique située dans l'intérieur des terres, au milieu des prairies, est pourtant en communication avec la mer, grâce à la marée qui remonte l'estuaire de la Vire et de l'Aure; son commerce d'expédition, consistant surtout en denrées alimentaires de toute espèce, est plus considérable que celui des deux ports naturels de Bayeux, situés sur le rivage même de la Manche, Port-en-Bessin et Arromanches. Les plages de ces deux havres sont fréquentées par les baigneurs.

Dans son cours à travers le département, l'Orne n'arrose qu'une seule ville; mais cette ville, Caen, est la cité principale du Calvados et de la basse Normandie, et c'est en elle que se concentre surtout la vie de la contrée. Caen est fort bien située. Elle se trouve au milieu de belles prairies, à la jonction des deux fertiles vallées de l'Orne et de l'Odon, à l'endroit où la rivière, soutenue par le flot de marée, est navigable pour les embarcations de mer, et à peu près à moitié chemin sur la route naturelle qui mène de Rouen au golfe de Saint-Michel : c'était par excellence une ville d'étape avant la construction des nombreuses grandes routes qui parcourent maintenant le territoire dans tous les sens. La pierre de Caen, si appréciée des constructeurs et jadis utilisée à Londres pour les grands édifices, à l'exclusion de toutes les autres, a dû faciliter également la création d'une ville considérable. A l'époque gallo-romaine, la principale cité du pays était située à une dizaine de kilomètres plus au sud, mais également dans la vallée de l'Orne : c'était la capitale des Viducasses, dont le nom est devenu celui du village de Vieux, bâti sur l'emplacement de la ville antique. C'est là que l'on a trouvé la fameuse inscription gallo-romaine, déposée maintenant à Saint-Lo, qui a révélé l'existence d'un congrès des Gaules à Lyon, sous la domination des Césars[1].

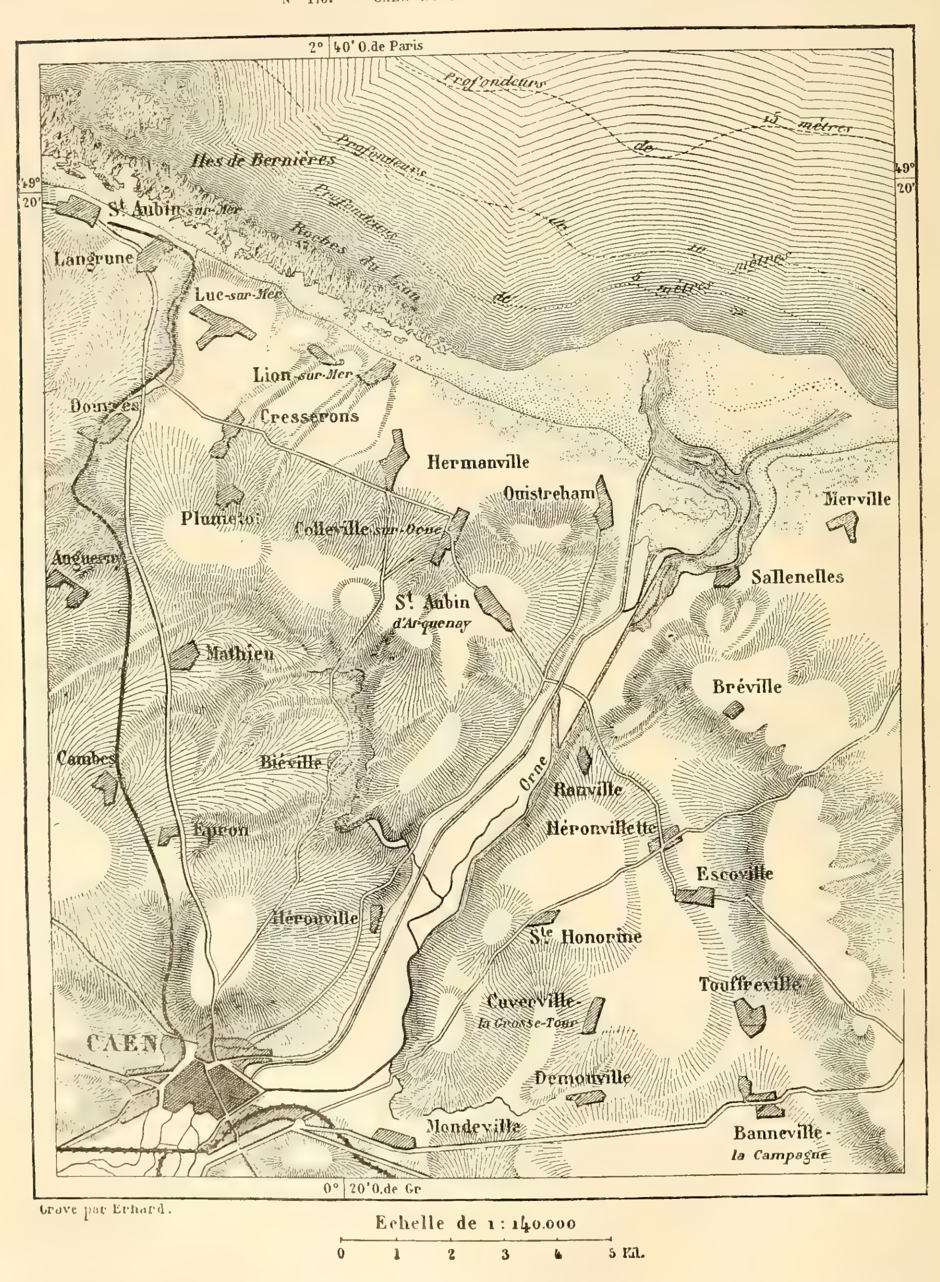
Caen a de fort beaux monuments, appartenant à diverses époques et dont chaque pierre a été soigneusement étudiée par les antiquaires normands. L'église romane de Saint-Pierre, au pied de l'ancien château, élève à 70 mètres de hauteur une flèche dentelée du plus beau style ogival, et son abside de la Renaissance est fort gracieuse; Saint-Étienne ou l'abbaye aux Hommes, où fut enterré Guillaume le Conquérant, se fait remarquer par la simplicité majestueuse de sa nef du onzième et du douzième siècle; l'abbaye aux Dames est un bel édifice roman; la petite église de Notre-Dame ou Saint-Sauveur, monument de style ogival flamboyant, est un modèle d'ornementation; en outre, un grand nombre de maisons anciennes sont curieuses par leurs pignons, leurs arcades, leurs tourelles en surplomb, leurs boiseries sculptées. Les musées de la Société des antiquaires et de la Société d'archéologie renferment aussi des fragments fort intéressants d'architecture, de sculpture et de bijouterie. Ville de jurisprudence, où se plaident plus de procès que dans toute autre cour, à l'exception de Rouen, Caen était aussi renommée jadis comme « ville de sapience » et l'on peut toujours la compter parmi les cités les plus savantes de la France, du moins si l'on en juge par ses établissements d'instruction supérieure et secondaire et surtout par ses nombreuses sociétés libres; Caen possède en outre une des principales bibliothèques de province et son musée renferme des tableaux d'une très-grande valeur. Le lycée de Caen est le plus beau de France.

Le chef-lieu du Calvados n'est point une cité de puissante industrie, mais il fait un commerce assez actif par le canal de 14 kilomètres de long qu'alimentent les eaux de l'Orne et qui accompagne cette rivière jusqu'à la Manche; les navires de 4 à 5 mètres de calaison peuvent monter jusqu'au bassin à flot situé dans la ville même. L'avant-port de

[1] Ernest Desjardins, *Épigraphie et Histoire*.

Caen, Ouistreham, au nom purement saxon, était, au temps de la domination des rois normands en Angleterre, le grand port de communication entre le royaume et le duché;

N° 176. — CAEN ET L'EMBOUCHURE DE L'ORNE.



Gravé par Erhard.

Echelle de 1 : 140.000

0 1 2 3 4 5 Kil.

maintenant encore c'est avec l'Angleterre que se fait le principal mouvement d'échange[1], consistant surtout en produits du sol. La plage d'Ouistreham est fréquentée par les bai-

[1] Mouvement commercial du port de Caen : 200,000 tonnes.

gneurs, de même que celles de tous les villages situés à l'ouest, au bord de la mer, et formant, sur un développement de 10 kilomètres, une véritable rue de maisons de plaisance, Lion, Luc, Langrune, Saint-Aubin, Courseulles. Ce dernier village, à la bouche de la Seulles, possède un petit port de pêche et des parcs à huîtres très-productifs. Près de là, les flots ont fait irruption il y a quelques années, et l'on y voit encore une petite baie, qui naguère était un pâturage.

La Dives coule à l'est de l'Orne, en se tenant presque entièrement, de la source à la bouche, dans les terrains calcaires. A peine entrée dans le département du Calvados, elle reçoit un ruisseau descendu de la pittoresque vallée que domine du haut de son rocher la vieille et curieuse cité de Falaise. Le château dans lequel naquit Guillaume le Conquérant, en 1027, est encore superbe d'aspect : il a conservé toute son enceinte, avec ses tours et ses portes fortifiées, et deux hauts donjons d'où la vue s'étend au loin sur une contrée à la fois gracieuse et sauvage, aux roches de grès hérissées en maints endroits de châteaux ; une église de la ville, de style ogival, mais avec portail de la Renaissance, est d'aspect assez original. L'industrie de Falaise n'est plus celle des pelleteries comme au temps de Guillaume le Conquérant ; ses habitants s'occupent surtout de la filature, de la fabrication des étoffes et des bonnets de coton. Les foires aux chevaux de Falaise, dites de Guibray, du nom de l'un des faubourgs, ont une grande importance.

En amont de son embouchure actuelle, la Dives arrose les magnifiques prairies du village qui porte son nom et qui fut jadis un havre de commerce très-important : c'est là que Guillaume réunit la flotte qui, après avoir relâché dans la baie de Somme, porta sur la grève de Hastings son armée de plus de 50,000 hommes d'armes et de 200,000 valets et pourvoyeurs. Une colonne dressée sur le coteau qui domine la bourgade presque déserte rappelle cet événement considérable. Des hauteurs de Dives on voit se succéder de plage en plage et de colline en colline les villages de bains et les maisons de plaisance : Cabourg, dont les rues sont tracées régulièrement en forme d'éventail, Beuzeval, colonie de protestants, Houlgate, Villers-sur-Mer avec son château du temps de Richelieu.

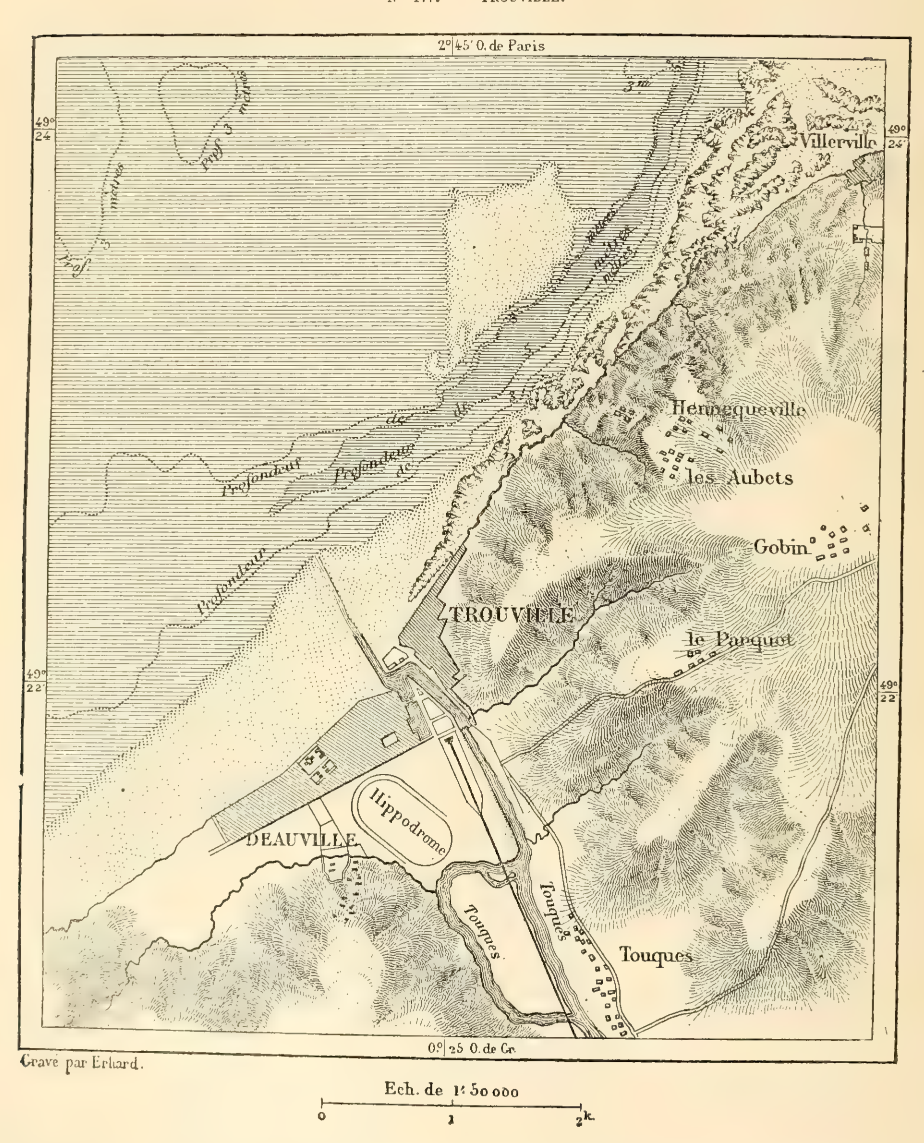
La Touques, dont la vallée s'incline du sud au nord, parallèlement à celle de la Dives, arrose deux chefs-lieux d'arrondissement, Lisieux et Pont-l'Évêque. Lisieux, la vieille cité des Gaulois Lexoviens, n'a que d'insignifiants débris de l'époque gallo-romaine, mais elle a du moyen âge sa cathédrale du douzième et du treizième siècle, un des remarquables édifices de l'époque de transition. Lisieux est riche à la fois par l'agriculture et l'industrie : ses grasses prairies envoient à Paris des milliers de bestiaux chaque année, et de ses fabriques sortent des cuirs tannés, des toiles, des cotons et surtout des draps. Ses faubourgs de Saint-Jacques et de Saint-Désir, ainsi que les villages environnants, prennent part à cette activité industrielle[1]. Au sud-est, Orbec, dans la vallée du même nom, est aussi un bourg d'usines, principalement pour la fabrication, le blanchiment, la teinture des étoffes de laine. Le bourg de Livarol, situé au sud-ouest de Lisieux, dans la vallée de la Vie, fait surtout le commerce des fromages, et Mézidon, sur le chemin de fer de Caen, a l'importance que lui donne le croisement des voies ferrées. Le village de Crèvecœur, entre Lisieux et Mézidon, a donné son nom à une race spéciale de grosses poules.

Pont-l'Évêque n'était naguère qu'une longue rue ; mais près de la gare se forme tout un nouveau quartier. Les fromages, les légumes de Pont-l'Évêque sont renommés. C'est dans les environs que naquirent Laplace et Vauquelin, le premier à Beaumont-en-Auge, le second à Saint-André-d'Hébertot. Pont-l'Évêque n'est pas la ville principale de l'arrondissement qui porte son nom : c'est à Honfleur, sur les bords de la baie de Seine, que se trouve le

[1] Filatures de laine dans le Calvados en 1873 : 68 fabriques, 57,650 broches.

groupe d'habitants le plus considérable. Honfleur, dont les maisons s'étagent en amphithéâtre sur les coteaux, est un port modeste en comparaison de la grande cité commerciale qui se montre de l'autre côté du golfe, mais elle existait bien des siècles avant le Havre, et celle-ci n'était pas encore bâtie que les marins de Honfleur voguaient déjà dans le haut

N° 177. — TROUVILLE.



Atlantique, à la recherche des terres inconnues. Au commencement du seizième siècle, des négociants de Honfleur envoyaient leurs navires au Brésil et à Terre-Neuve. Un siècle plus tard, des Honfleurais fondaient Québec, et de l'autre côté du globe établissaient des comptoirs dans les îles de la Sonde ; mais les guerres, les déplacements des bancs et des courants dans la baie de Seine, et surtout la rivalité du Havre, ont graduellement enlevé à Honfleur son importance comme port de navigation au long cours. Cette ville a même pu craindre

parfois une ruine complète à cause de l'envasement de son chenal, mais il lui faut à tout prix une issue vers la mer à cause des énormes quantités de légumes, de fruits, de volailles, d'œufs qui arrivent de toute la basse Normandie, à destination du marché de Londres. Aux alentours mêmes de Honfleur, les jardins produisent des melons qui sont à peine inférieurs aux produits dus à la culture savante des maraîchers parisiens. Honfleur a toujours la part la plus considérable dans le mouvement des échanges du Calvados; elle trafique surtout avec l'Angleterre, la Scandinavie et sa voisine Le Hâvre; elle arme aussi pour la pêche, et ses chantiers lancent de grands navires à la mer[1]. La ville est dominée par la côte de Grâce, où pèlerins et promeneurs se rendent en foule, les uns pour en visiter la célèbre chapelle, les autres pour contempler, à la base de grands ormes, le magnifique panorama de la baie.

La vallée de la Touques est aussi en relations directes avec l'Angleterre et toutes les contrées commerçantes par le port de Trouville, creusé à l'endroit où la rivière débouche dans la Manche[2]. Toutefois ce n'est pas le commerce maritime qui a fait la réputation et la richesse de Trouville : ce sont ses admirables plages de bains, « découvertes » en 1825 par des peintres parisiens. Maintenant Trouville est en été l'une des capitales de la mode : c'est une cité d'hôtels, de lieux de plaisir, de palais, de villas, de chalets, visitée chaque année par plus de 20,000 baigneurs. Tous les villages des environs, surtout Villerville à l'est, et Deauville à l'ouest, sur la rive opposée de la Touques, sont à leur tour devenues des villes de luxe et de plaisir; de proche en proche, toutes les plages du Calvados se changent en un quai de Paris. Au sud de Trouville, près du village de Touques, ainsi nommé de la rivière à laquelle il servait de port, s'élève le château de Bonneville, l'une des résidences favorites de Guillaume le Conquérant : une des tours est dite du Serment, d'après la tradition qui en fait le lieu où Harold aurait juré fidélité à Guillaume. D'autres ruines fort pittoresques, celles du château de Malemain, se dressent au milieu de la forêt de Touques[3].

[1] Mouvement du port de Honfleur en 1877 :

Entrées :	1,754	navires,	jaugeant	242,620	tonnes.
Sorties :	1,740	»	»	239,200	»
Ensemble	3,494	navires,	jaugeant	481,820	tonnes.

[2] Mouvement du port de Trouville : 80,000 tonnes.

[3] Communes les plus importantes du Calvados en 1876 :

Caen	41,200 hab.	Condé-sur-Noireau	7,550 hab.
Lisieux	18,400 »	Vire	6,700 »
Honfleur	9,425 »	Trouville	5,900 »
Bayeux	8,600 »	Orbec	5,000 »
Falaise	8,450 »	Pont-l'Évêque	2,850 »

CHAPITRE XI

LE BASSIN DE LA SEINE

MORVAN, AUXOIS, CHAMPAGNE, ÎLE DE FRANCE, HAUTE NORMANDIE

I

Par sa formation géologique, cette partie de la France est assez nettement limitée. Elle occupe, sur plus des trois quarts de son étendue, l'ancien golfe marin au centre duquel se trouve actuellement Paris, et les rivages d'autrefois se développent en maints endroits avec autant de régularité que si la mer cessait à peine de les baigner. A l'est, plusieurs hémicycles concentriques de roches calcaires, s'appuyant d'un côté sur les plateaux schisteux des Ardennes, de l'autre sur le massif granitique du Morvan, sont la limite naturelle du bassin de la Seine. A l'ouest, des roches de même origine séparent la Beauce et la basse Normandie des régions paléozoïques de la Bretagne ; seulement au sud, le bassin parcouru par la Seine et ses affluents se continue par delà la Loire, le Cher et l'Indre, jusqu'à la base du Plateau Central.

Au point de vue historique, le pays séquanien et les régions circonvoisines constituent également un ensemble distinct. Là est le pôle d'attraction de toute la France ; là, vers le point de convergence de la Seine, de la Marne, de l'Oise et des chemins naturels qui viennent de la Belgique, de l'Allemagne, de la France méditerranéenne et des côtes de l'Atlantique, se trouve cette ville de Paris qui a pris dans l'histoire du monde un rôle de si haute importance. Grâce au concours des nombreux avantages du sol, du climat, de l'action et de la réaction des peuples les uns sur les autres, la Seine a fini par avoir parmi les fleuves une renommée bien supérieure à celle qu'aurait pu lui donner la masse de ses eaux ou son travail dans le renouvellement de la surface terrestre.

Comme cours d'eau individuel gardant son nom, la Seine commence sur le versant septentrional de la Côte d'Or, dans un faible plissement du plateau calcaire; mais si les conditions du milieu géographique, et non les plus grandes facilités du passage de l'un à l'autre versant de la France, avaient déterminé la nomenclature des eaux, c'est dans les hauts sillons des granits et des porphyres du Morvan que l'on aurait placé les sources du fleuve de Paris.

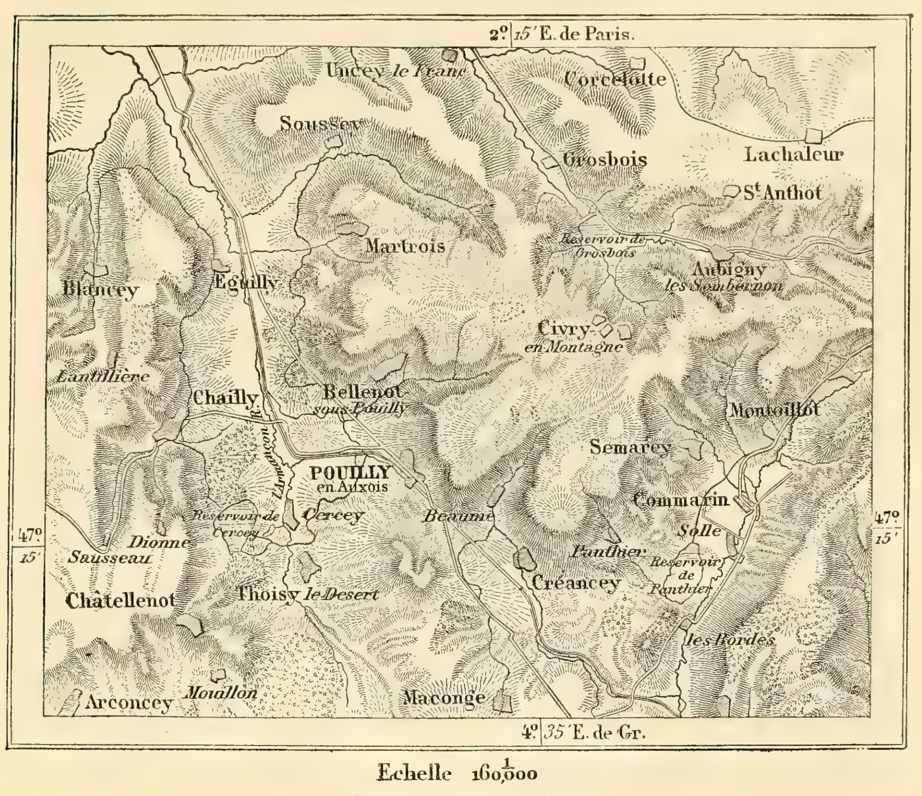
Le Morvan est le promontoire extrême du Plateau Central dans la direction du nord. Les deux vallées de la Loire et de l'Allier, avec leurs formations tertiaires ou modernes, et la dépression qu'utilise le canal du Centre pour faire communiquer le bassin de la Loire avec celui du Rhône, isolent complétement à l'ouest et au sud le massif du Morvan; mais par ses roches profondes il continue les hautes terres de l'Auvergne et du Forez : ce fut jadis, au milieu des mers de l'époque jurassique, le bastion avancé des masses continentales qui se dressaient au sud. Quoique n'atteignant par aucune cime un kilomètre d'élévation au-dessus de la mer, ses hautes croupes où se déchirent les nuages ont en plusieurs endroits une apparence de véritables montagnes; les vallons, fertilisés par les débris que les eaux courantes ont apportés des roches supérieures, brillent de la plus riche verdure : de distance en distance, les chemins et les sentiers qui pénètrent dans le massif traversent des bassins jadis marécageux et transformés de nos jours en champs d'une grande fécondité : ce sont les « ouches », dont le sol ne se repose jamais. Autrefois d'immenses forêts recouvraient toutes les pentes élevées et méritaient le nom celtique de Morvan ou « Montagne noire » à cette contrée qu'habite encore une population au type celtique, portant l'antique *saga* et parlant un patois, très-français sans doute, mais peu compréhensible aux gens de la plaine[1]. Les bois de ces monts de la vieille Gaule sont toujours fort étendus, quoique l'avidité du gain les ait semés de bien des clairières. Les troncs et les rameaux, lancés à « bûches perdues » dans le lit des torrents, prennent le chemin de Paris et sont reliés près de Clamecy en trains de bois qui descendent de barrage en barrage jusqu'à la grande ville.

Au nord et au nord-ouest, le massif du Morvan se termine par des roches fort pittoresques portant des bourgs et des cités d'une fière apparence, Vézelay, Avallon, Semur; mais au delà, les collines, dépouillées de leurs arbres, développent au loin vers la plaine leurs rondeurs blanchâtres et pelées, toutes uniformes et sans caractère, ne prenant une certaine beauté qu'à la saison

[1] Paul Bert, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1861, p. 409.

printanière, quand les pommiers sont en fleurs. Au nord-est, les hauteurs se maintiennent à une plus grande élévation et présentent plus de variété : c'est là que, par la Côte d'Or, le plateau de Langres et les Faucilles, le faîte de partage des eaux se continue vers les Vosges. Du côté du midi, l'abrupte coupure du plateau forme ces déclivités dont les vignobles ont valu à toute la contrée montagneuse son nom de Côte d'Or ; quelques vallons charmants, des cluses et des gorges d'érosion, des pentes boisées, des ro-

N° 178. — PLATEAUX DÉCOUPÉS DE LA HAUTE BOURGOGNE.



chers se dressant hors de la verdure, et des villes, des villages pittoresquement construits sur les sommets ou sur les penchants, embellissent çà et là cette région de la Bourgogne ; mais quelques-uns des plateaux supérieurs, limités sur leur pourtour par l'érosion des eaux ou par l'effondrement des terrains, ont gardé une singulière uniformité de surface : laissant passer les eaux comme un crible, ils ont l'aspect des causses de la Lozère, auxquels ils ressemblent par la composition des roches. A l'endroit où le chemin de fer de Paris à Dijon traverse le rempart de la Côte d'Or, il déroule ses

courbes au pied de hauteurs escarpées qui se terminent toutes à leur face supérieure par des plateaux unis, fragments de l'immense plaine qu'avaient déposée les mers en se retirant peu à peu vers le nord.

II

Le contraste que présentent le Morvan et la Côte d'Or dans la forme et l'apparence de leurs sommets se retrouve dans le régime de leurs eaux. Les granits et les porphyres des roches morvandelles ne se laissent pas traverser par les eaux de pluie : celles-ci doivent s'épancher en ruisseaux superficiels et descendre en inondations rapides lors des grandes averses. Les formations calcaires de la Côte d'Or laissent au contraire les eaux pénétrer dans leurs fissures et les ruisseaux peuvent égaliser leur débit dans les cavités souterraines avant de rejaillir en sources permanentes. Le contraste dans les allures des cours d'eau est d'autant plus grand que le Morvan se distingue parmi les divers massifs du nord de la France par la part tout exceptionnelle de pluies que lui apportent les vents. La position isolée de cette borne granitique, au point de convergence des courants aériens qui remontent au sud-est la vallée de la Seine, à l'est celle de la Loire, au nord le long fossé de la Saône et du Rhône, en fait un triple déversoir des hauteurs de l'air ; les nuages viennent de trois côtés de l'horizon s'y décharger de leur fardeau de pluies et les averses y prennent souvent une violence presque tropicale. Tandis que vers les sources de la Seine proprement dite la chute annuelle de pluie ne dépasse pas soixante centimètres, elle est deux fois plus forte sur les hauteurs du Morvan. Cette abondance extrême d'eau pluviale doit s'écouler presque en entier à la surface des roches jusqu'au pied des montagnes où commencent les terrains fissurés, et où l'on voit les eaux disparaître soudain comme dans les grottes d'Arcy-sur-Cure, pour reparaître ensuite comme par la « dionne » (divonne) de Tonnerre.

Il est donc facile de s'expliquer pourquoi les quatre affluents morvandiaux du fleuve de Seine, l'Yonne, la Cure, le Serain, l'Armançon, sont fort inégaux dans leur portée, quelquefois trop pauvres à cause de la rapidité de leur écoulement, mais souvent trop riches en eaux soudaines s'écoulant sur les campagnes inférieures. Les ingénieurs ont procédé à une régularisation partielle du régime de la Cure et de l'Yonne par la construction d'un barrage en aval de l'ancien marécage des Settons, transformé maintenant en un beau lac de plus de 400 hectares de superficie. Ce réservoir, qui est en même temps un vivier des plus riches, peut retenir, pendant les

hautes eaux, une masse de plus de 22 millions de mètres cubes, suffisante pour donner en temps de sécheresse 25 mètres cubes par seconde pendant dix jours : le flot, réglé à volonté, permet de transporter les bois jusque dans l'Yonne et de soutenir la navigation sur les canaux du Nivernais et de Bourgogne. L'impulsion qu'a donnée le courant sorti du réservoir des Settons se prolonge en aval, grâce aux écluses qui se succèdent de distance en distance sur le cours de l'Yonne et que l'on ouvre soudain pour

N° 179. — RÉSERVOIR DES SETTONS.

D'après la carte de l'État-Major

Echelle de 1 : 70.000

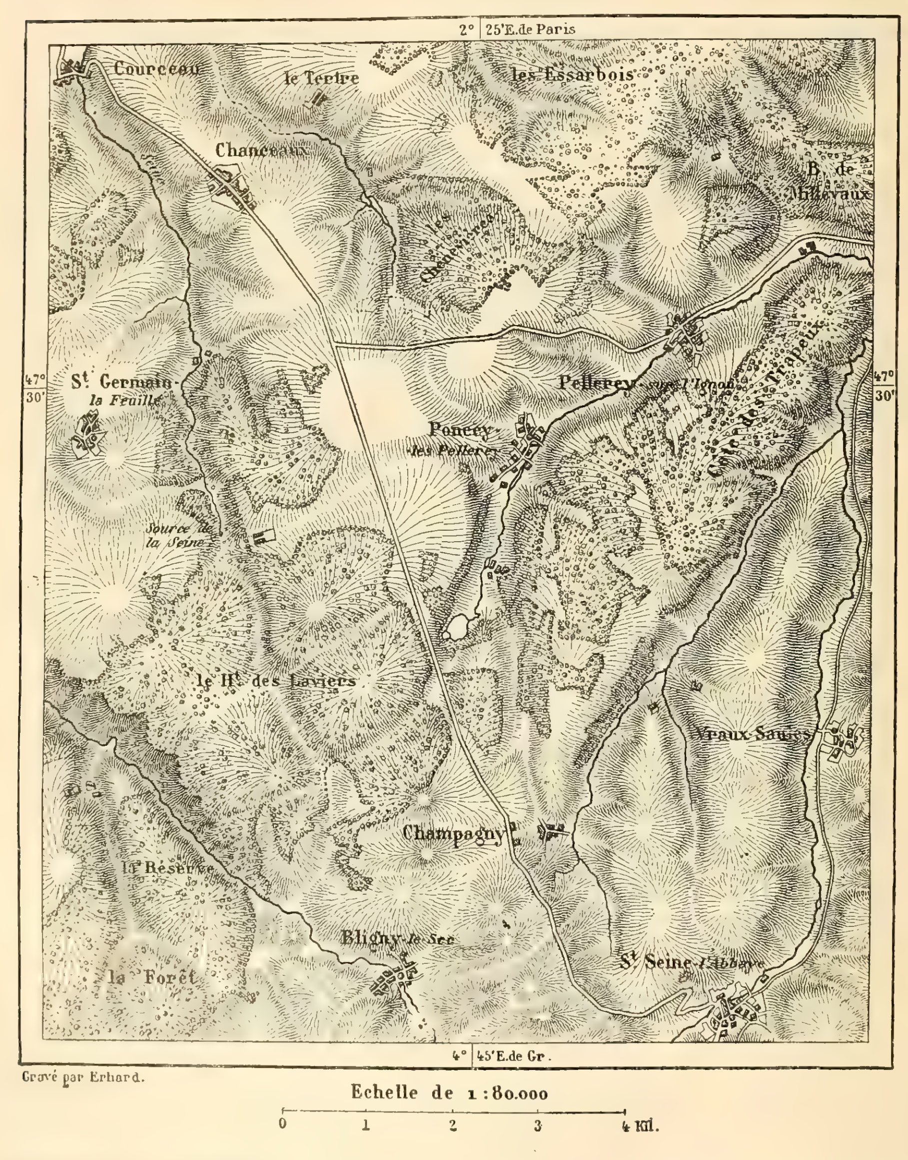
0 1 2 3 Kil.

chasser jusqu'à une nouvelle étape les embarcations et les trains de bois. Des barrages mobiles maintiennent les eaux à des hauteurs diverses suivant les besoins du flottage et de la navigation.

Avant de s'unir à la Seine, au-dessous de Montereau, l'Yonne reçoit près de Sens une petite rivière ou plutôt un grand ruisseau, la gracieuse Vanne : naguère elle n'était connue que de ses riverains, et certainement elle serait encore ignorée, malgré le charme de ses bords, si plusieurs de ses sources n'avaient été achetées par la ville de Paris, et, désormais sous-

traites à leur chemin naturel, n'empruntaient, à travers monts et vaux, un des aqueducs les plus remarquables du monde, sinon par la beauté de ses constructions, du moins par sa longueur et la hardiesse de son tracé.

N° 180. — SOURCE DE LA SEINE.



Gravé par Erhard.

Echelle de 1 : 80.000

0 1 2 3 4 Kil.

Cette eau doit l'extrême limpidité qui l'a fait choisir pour alimenter Paris aux roches perméables où elle se clarifie avant de jaillir en fontaines : le sol qui l'absorbe ne la rend qu'après l'avoir filtrée.

A l'est des rivières du Morvan, le cours d'eau que son nom de Seine fait considérer comme la branche maîtresse, et plus loin l'Aube et ses divers

affluents se développent parallèlement, suivant des courbes concentriques, et traversent les mêmes formations calcaires aux nombreuses fissures. Il en résulte les accidents usuels de pertes lentes et de réapparitions soudaines. La Seine elle-même reporte sa source initiale de l'amont à l'aval et de l'aval en amont suivant l'abondance des pluies, et souvent la statue que la ville de Paris a fait dresser dans le vallon de Saint-Germain-la-Feuille, en imitation des nymphées antiques, ne se mire plus dans le cristal des eaux : elle ne domine qu'un lit pierreux. La vraie rivière se forme seulement à une vingtaine de kilomètres plus au nord par de fortes sources que lui envoient les plateaux de la rive occidentale. A Châtillon, à 30 kilomètres plus bas, une autre superbe « douix » ou fontaine s'échappe d'une porte des rochers, sous la promenade même de la ville. Les deux cours d'eau qui viennent plus bas gonfler la Seine, à droite l'Ource, à gauche la Laignes, sont également alimentés par de fortes douix. Celle de la Laignes, qui jaillit au village du même nom, n'est autre qu'un ruisseau, disparu à 20 kilomètres en amont et à 120 mètres plus haut, sous une voûte calcaire en partie revêtue de bois.

En aval de Troyes, l'Aube dont les blanches eaux viennent de traverser les craies de la Champagne, la charmante Voulzie, puis au-dessous du confluent de l'Yonne, le Loing bordé de son canal, l'Essonne au flot si pur, utilisé pour des minoteries et la fabrication du papier, même la petite Yères aux innombrables méandres, qui disparaît sous les branchages entremêlés des grands arbres, tous ces cours d'eau contribuent à régulariser par leur allure paisible le régime trop violent que les torrents morvandiaux donnent à l'Yonne supérieure. Grâce à l'étendue relativement fort grande des terrains perméables de son bassin[1], grâce à la modération de ses affluents filtrés dans les cavernes, la Seine est de tous les fleuves de France le plus égal dans son cours. Sans doute il a aussi ses écarts, et tout récemment, au printemps de 1876, il a fait de grands dégâts sur toutes ses rives basses et notamment dans Paris : au plus haut point de la crue, le 17 mars, la Seine roulait sous les ponts de la grande ville plus de 1,650 mètres cubes à la seconde[2], tandis que dans la période des « maigres » on l'a vue réduite à un faible courant cinquante fois moins considérable; mais que sont ces extrêmes de crue et d'étiage en comparaison de

[1] Terrains imperméables des bassins fluviaux :

Loire. . .	45,000 kilomètres carrés	sur	115,000 (115,146),	soit 45 pour 100.
Seine. . .	19,000 »	»	77,000 (77,311),	soit 25 »

(Krantz, Belgrand, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1875.)

[2] Belgrand, *la Seine*, p. 17.

ceux de la Loire et surtout des oscillations de tant de fleuves du Midi, tantôt effrayants déluges, tantôt suintements d'humidité, invisibles sous les sables desséchés de leur lit? Les recherches de M. Belgrand ont établi qu'à une époque des âges quaternaires la Seine était également un fleuve aux énormes écarts : la masse de ses eaux, plus profondes de 25 à 50 mètres, dépassait parfois 30,000 mètres cubes par seconde, deux fois la moyenne du Mississippi. De même tous les autres affluents : par exemple la Vanne, qui coule aujourd'hui dans un lit de 11 mètres de largeur, avait, aux âges de la pierre, 1,160 mètres entre ses deux rives; il est vrai que cette rivière était alors peu rapide et sans profondeur. Du reste le régime des cours d'eau a dû changer de cycle en cycle, suivant les conditions météorologiques si différentes qu'amenaient avec elles les périodes glaciaires et les intervalles de climats secs. Les murs parallèles de grès qui donnent une forme si bizarre au relief géologique de la forêt de Fontainebleau ne témoignent-ils pas de l'action des glaciers, rabotant le sol sur lequel ils cheminaient lentement, à moins qu'il ne faille y voir, avec M. Delesse, d'anciens bancs de sable consolidés que des courants parallèles, semblables à ceux du Pas de Calais, avaient orientés jadis dans la même direction[1]?

La Marne, qui vient s'unir au fleuve principal aux portes mêmes de Paris, semblerait au premier abord devoir être le grand cours d'eau, puisqu'elle se développe en une vaste courbe extérieure et concentrique à celle de la Seine, et par conséquent de plus longue étendue; mais elle maintient principalement sa vallée dans la région de la France la moins bien arrosée de pluies : dans aucune partie de son cours la précipitation d'humidité ne dépasse 60 centimètres par an. D'Épernay à Meaux, la Marne serpente dans ces contrées de la Champagne et de la Brie au-dessus desquelles, par un étrange concours de phénomènes météorologiques, les nuages sont relativement clair-semés dans le ciel : en moyenne, la hauteur de l'eau tombant annuellement dans cette partie du bassin n'atteint pas 40 centimètres; même la faible pluie qui arrose la contrée disparaît presque aussitôt dans les profondeurs du sol fendillé, pour aller rejaillir au loin dans les vallons en charmantes fontaines aux rivages ombreux. Toutefois il n'y a point coïncidence entre la rareté des pluies et l'infertilité du sol. La Champagne dite « pouilleuse » à cause de ses terres arides, de ses roches pulvérulentes, de son gazon court et rare, du triste aspect de ses cultures, de la laideur de ses cabanes et de la pauvreté de l'homme qui les habite, s'étend à l'est de la zone aux pluies rares, et, quoique mieux partagée pour l'humidité, elle est

[1] *Lithologie du fond des mers*, p. 314.

précisément celle où se trouvent encore çà et là de véritables steppes : telle est, par exemple, la grande plaine faiblement accidentée, et naguère presque sans habitants, où l'on a établi le camp de Châlons. La craie blanche, dont les assises s'étalent en un vaste hémicycle à l'est du bassin de Paris, présente en cet endroit sa plus grande largeur, et c'est au prix de pénibles efforts que les agriculteurs parviennent à en amender le sol. Même les

N° 181. — BASSIN DE VITRY-LE-FRANÇOIS.

Gravé chez Erhard

Echelle de 1 : 320.000

0 5 10 Kil.

engrais servent à peu de chose sur de pareils terrains; ils filtrent dans le sol ou s'évaporent dans l'atmosphère. Ce qu'il faut au sol crayeux, c'est le mélange avec la marne; partout où la craie en renferme une quantité suffisante, partout où le paysan vient la porter, des oasis se forment au milieu du désert[1]. D'ailleurs, dans tous les endroits où le sol crayeux de la Champagne est recouvert d'une couche suffisante, il devient très-productif,

[1] Amédée Burat, *Applications de la géologie à l'agriculture*, p. 80.

et même il a sur beaucoup d'autres terrains l'avantage d'être facile à travailler et d'absorber aussitôt les eaux pluviales sans en être raviné. Si le pays est toujours monotone d'aspect, il est désormais assez enrichi par l'agriculture pour que les habitants n'aient pas à envier leurs voisins[1].

La Marne, qui porte maintenant au fleuve principal un volume moyen de 75 mètres cubes à la seconde, était, comme la Seine, beaucoup plus abondante que de nos jours aux temps préhistoriques, et certaines parties de son cours témoignent des changements considérables qu'elle a faits jadis dans son bassin. Toutes les rivières qui descendent des hauteurs jurassiques vers Paris, et la Seine elle-même, ont déblayé une grande partie des roches crayeuses qu'elles avaient à traverser. Il s'est même formé de cette manière une large plaine d'érosion qui entoure le terrain crétacé de la Champagne et dans laquelle se trouvent les villes d'Auxerre, de Bar-sur-Seine, de Bar-sur-Aube, de Vitry, de Bar-le-Duc, de Sainte-Menehould. Cette plaine est, suivant l'expression d'Élie de Beaumont, le fossé des fortifications extérieures de Paris, dont les coteaux de la Brie forment le mur principal en deçà des hauteurs champenoises. Dans ce grand travail géologique, l'Yonne, la Seine, l'Aube ont pris une forte part; mais l'œuvre de la Marne a été bien autrement considérable. La plaine de Vitry-le-François, où viennent se réunir toutes les rivières supérieures du bassin, est un des plus beaux exemples du travail régulier de destruction et de reconstruction opéré par les eaux. Sur un espace de plus de 500 kilomètres carrés, les courants d'eau ont complétement rasé, enlevé comme à l'emporte-pièce les roches crétacées qui se continuaient jadis sans interruption du nord au sud, et les ont remplacées par des couches d'alluvions modernes apportées des montagnes.

Chargée des troubles blanchâtres qu'elle a pris en traversant la zone des roches crétacées, la paisible Marne se rapproche de Paris en développant ses courbes en doubles et en triples méandres autour des presqu'îles de ses bords. Les poëtes et les peintres ont fait connaître ces paysages aimables de la basse Marne, que les riverains jaloux divisent malheureusement en trop de parcelles. Les villas, les lieux de plaisir, les longs faubourgs de Paris empiètent de plus en plus sur la gracieuse vallée, bien au-dessus du lit commun où les deux rivières, non encore complétement mélangées, coulent côte à côte sous les ponts de la grande ville. Un des affluents de la Marne est, comme la Vanne, distrait en partie de son bassin naturel et conduit directement à Paris : c'est la rivière d'Ourcq,

[1] Belgrand, *la Seine*, p. 42; — Robinet, *Dictionnaire hydrographique de la France*, Marne.

utilisée déjà depuis plus d'un demi-siècle pour le service de la capitale. Le canal commence par suivre toutes les courbes de la Marne en s'élevant peu à peu au-dessus de la vallée, puis, trouvant une dépression latérale, il en profite pour gagner directement Paris. A la fois artère de trafic et canal d'alimentation, l'Ourcq apporte en même temps des denrées, des matériaux de toute espèce, et son eau, richesse plus précieuse encore.

La forme du dernier méandre de la Marne est d'une étonnante régularité : le cercle est presque parfait. Ainsi que l'ont démontré les coupes géologiques données par M. Belgrand, cette « boucle » est d'origine récente : lors de ses hauts niveaux, la Marne se divisait en deux bras en aval de Meaux, et son lit de droite occupait précisément, au nord du plateau de Livry, le défilé dans lequel passe aujourd'hui le canal de l'Ourcq. Le bras de gauche, large de 2 kilomètres aux endroits les plus resserrés, se bifurquait de nouveau à la base du plateau d'Avron, et ses eaux allaient s'unir des deux côtés au vaste lac qui recouvrait le bassin de Paris et où surgissaient quelques îles, Montmartre, Passy, Stains, Ormesson. Le méandre inférieur de la Marne n'existait pas : Marne, Seine, Bièvre ne formaient qu'un même golfe autour de l'îlot de Charenton. De même, les trois grandes sinuosités de Sèvres, de Saint-Denis et de Bougival, que décrit la Seine en aval de Paris, sont d'origine moderne : elles étaient seulement indiquées par les trois promontoires de Vanves, du Mont-Valérien, de Saint-Germain. Les méandres actuels se sont tracés, en vertu de la « réciprocité des anses », dans le large lit que se creusèrent jadis les eaux du fleuve : c'est ainsi que dans les galets d'un torrent on voit, à l'époque des basses eaux, un mince filet liquide serpenter d'une rive à l'autre.

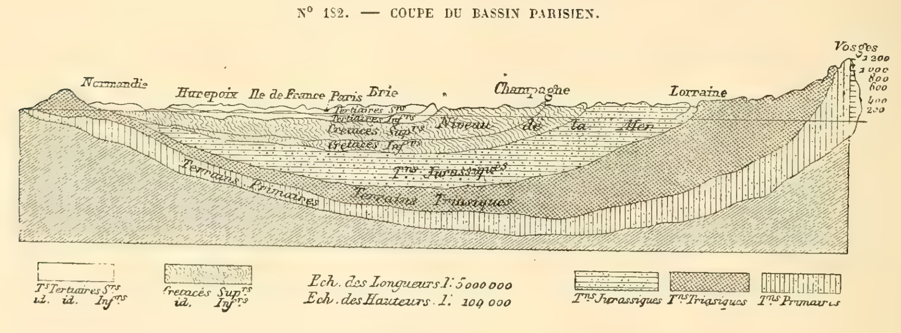
En amont du méandre de Poissy, l'Oise vient s'unir à la Seine; c'est une rivière beaucoup moins abondante que le fleuve principal, mais elle est mieux employée. Grâce à son origine dans le voisinage des bassins houillers de la Belgique, grâce à l'industrie des pays qu'elle traverse, elle a été appréciée à sa valeur comme chemin de navigation. De toutes les rivières de France elle est celle qui a été le plus complétement transformée en canal régulier ou plutôt en « escalier hydraulique » par des barrages éclusés. En outre, elle a été prolongée artificiellement, de même que l'Aisne, son principal affluent, par des canaux qui la font communiquer avec la Marne, la Meuse, l'Escaut, la Somme : l'influence du génie flamand s'est fait sentir dans la construction de tous ces canaux, dont l'un, celui de Saint-Quentin, passe par des tunnels de plusieurs kilomètres de longueur.

Les vallées de la Seine et de l'Oise se rencontrent à angle droit; elles limitent, l'une à l'ouest, l'autre au nord, un immense quart de cercle,

d'une singulière pureté de contours, où les rivières sont disposées comme des rayons dont le centre serait Paris et dont la courbe serait la ligne de faîte des terrains jurassiques, de la Bourgogne aux Ardennes. Ce quart de cercle, qui forme la partie de beaucoup la plus considérable du versant de la Seine, est le côté non dégradé de la région géologique connue sous le nom de bassin de Paris. Considérée dans sa plus large extension, c'est-à-dire des granits des Vosges à ceux de la péninsule armoricaine et du Plateau Central, cette région est le bassin modèle, le type par excellence à cause de la régularité avec laquelle se sont déposées les couches diverses de terrains[1]. Pour bien faire comprendre l'ensemble du bassin parisien, des géologues en ont comparé les formations successives à une série de vases emboîtés.

Cette disposition des couches facilite le passage des eaux dans les profondeurs : partout où des argiles étanches s'opposent à la descente du liquide, celui-ci s'étale en nappes souterraines pour gagner les parties

N° 182. — COUPE DU BASSIN PARISIEN.



les plus creuses du bassin. Il a donc été possible de faire rejaillir à Paris, au moyen de forages, des eaux provenant de pluies tombées sur les craies de la Champagne. Ainsi que l'ont démontré les recherches de M. Delesse, la Seine coule au-dessus d'autres Seines profondes, sans compter celle dont le puits artésien de Grenelle prouve également l'existence à plus de 500 mètres au-dessous des nappes supérieures. Les étangs, les lacs reposent eux-mêmes sur d'autres lacs. Ainsi celui d'Enghien est contenu dans une sorte de vasque formée par une couche de marne imperméable, au-dessous de laquelle séjournent d'autres nappes d'eau descendues des collines environnantes. Dans les campagnes riveraines du lac, on utilise ces eaux de filtration en perçant la couche de marne ; les eaux s'élancent aussitôt jusqu'à un niveau supérieur de plus d'un demi-mètre à celui de l'étang, et servent soit à l'irrigation des jardins, soit à l'entretien de cressonnières d'un assez grand produit[2].

[1] Cuvier, Brongniart, Élie de Beaumont et Dufrénoy.

[2] Amédée Burat, *Applications de la géologie à l'agriculture*, p. 41.

Quoique les couches profondes recèlent une grande quantité d'eau, cependant la Seine superficielle reçoit dans son lit près de la moitié de la pluie tombée à la surface de son bassin. Au-dessous du confluent de l'Oise, elle ne recueille, il est vrai, que de faibles ruisseaux et les rivières de l'Epte, de l'Andelle, de l'Eure, l'Ure des indigènes; mais elle se gonfle plus que ne le feraient supposer tous ces apports visibles : des sources de fond, ayant traversé le crible des plateaux supérieurs, aident aussi à grossir le volume des eaux. En aval de l'Eure, là où le flot de marée commence à soutenir périodiquement le courant fluvial, la Seine prend déjà un aspect imposant, et l'espace qu'elle occupe est une partie notable du bras de mer qu'elle a remplacé. Les escarpements qui dominent la vallée de part et d'autre sont pour la plupart des talus réguliers formés par l'écroulement des assises supérieures; mais quelques falaises des bords ont gardé la netteté de leurs parois, la vigueur de leurs arêtes : on les voit telles qu'elles étaient lorsque le flot marin venait en laver la base. Il est même des roches crétacées qui s'élèvent en aiguilles au-dessus du courant de la Seine, semblables aux piliers d'Étretat [1].

Au-dessous de Rouen, le fleuve se déroule en méandres pareils à ceux de Paris; puis après avoir dépassé la pointe aiguë de Quillebœuf, à laquelle le cap de Tancarville répond sur l'autre rive, la Seine cesse d'être un fleuve libre pour devenir un canal contenu entre des digues parallèles dans le vaste espace, en partie reconquis, qui fut jadis la large baie de Seine. C'est entre Quillebœuf et le méandre de Caudebec que le phénomène de la « barre » ou « mascaret » se montre dans toute sa puissance à l'époque des plus grandes marées : alors les curieux accourent en foule sur les quais de Caudebec et de Villequier; même des trains spéciaux amènent de Paris et de Rouen des milliers de voyageurs qui viennent assister au conflit de la marée et du courant fluvial. Cette lutte a été souvent décrite [2] : le flot marin s'avance en rouleaux écumeux de 2 et 3 mètres de hauteur, avec la vitesse de près d'un kilomètre à la minute; le long des berges, l'eau qu'arrêtent les saillies du rivage s'élance en fusées et reflue en tourbillons; parfois, quand le mascaret est accompagné d'un vent de tempête, ce n'est point sans danger qu'on se laisse entraîner à contempler le spectacle de près. D'ailleurs le mascaret n'a pas toujours la même énergie : les déplacements des bancs dans le golfe, les endiguements faits par l'homme le long des rivages, ont pour conséquence, soit de calmer, soit d'exaspérer le

[1] Lyell, *Elements of geology*, 6th edition, p. 352, etc.

[2] Babinet, *Causeries scientifiques;* — Baude, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1854; — Partiot *Annales des Ponts et Chaussées*, tome I, 1861.

flot de la marée, suivant la marche des courants partiels qui s'entre-heurtent au large de l'embouchure.

Les travaux entrepris sur les côtes de la baie de Seine ont pour résultat d'en amoindrir considérablement l'étendue et de la changer peu à peu en un simple estuaire fluvial. Ainsi toute la partie orientale de la baie est dans une période de transformation rapide, grâce à la construction des digues parallèles entre lesquelles les eaux de la Seine, désormais enfermées, sont obligées de couler à marée basse; leur cours, auquel on a laissé une direction curviligne continuant les méandres d'amont, a été prolongé d'environ 15 kilomètres en aval de Quillebœuf, et maintenant la véritable embouchure se trouve près de la côte méridionale, au sud d'un banc de vase qui se rattache au cap du Hode ; on parle même de remplacer la Seine comme voie naviguable par un canal artificiel creusé à travers les alluvions, de Port-Jérôme au Havre. Les digues submersibles qui dirigent le courant de la Seine n'empêchent pas la mer de déposer des alluvions sur les fonds voisins, et l'œuvre de comblement se fait avec d'autant plus de rapidité que le reflux n'est pas augmenté des eaux du fleuve : dans l'espace de deux années, les alluvions laissées par la haute mer sur une étendue de 1,300 hectares, entre Villequier et Quillebœuf, représentaient une masse d'environ 26 millions de mètres cubes : le sol s'était exhaussé d'un mètre par an[1]. A l'ouest de Quillebœuf, le golfe semi-circulaire du marais Vernier a été transformé de la même manière en excellents terrains de culture : dès que les dépôts de vase atteignent le niveau des digues submersibles et ne peuvent plus recevoir de nouveaux apports, on exhausse le rempart de défense pour mettre la terre conquise à l'abri des irruptions de la mer, et le travail de l'agriculture peut commencer.

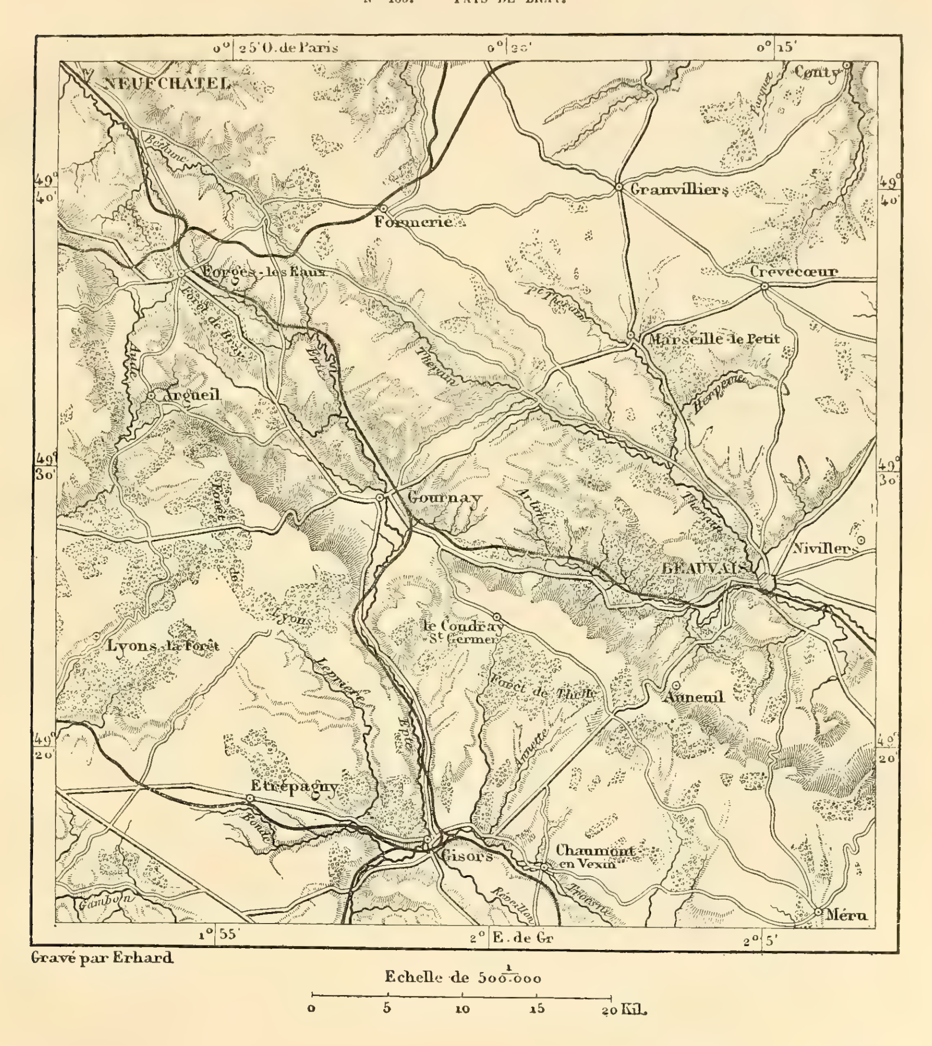
L'estuaire latéral de la Rille ou Risle, qui rejoint celui de la Seine à l'ouest du promontoire de la Roque, présente les mêmes phénomènes que le golfe principal et les riverains emploient les mêmes moyens pour en rendre le comblement plus rapide. La rivière qui vient s'y jeter et que peuvent remonter les navires jusqu'à Pont-Audemer est un de ces cours d'eau qui cheminent en partie dans les profondeurs du sol sous les assises calcaires : à l'ouest de Conches, il disparaît tout à coup et passe sous la forêt de Beaumont pour reparaître au jour au-dessus de Beaumont-le-Roger.

[1] Beaulieu, cité par Delesse, *Lithologie du fond des mers*, p. 219.

III

Les plateaux de la haute Normandie, Vexin français, Vexin normand, pays de Caux, qui dominent au nord le cours de la Seine et qui vont se

N° 183. — PAYS DE BRAY.

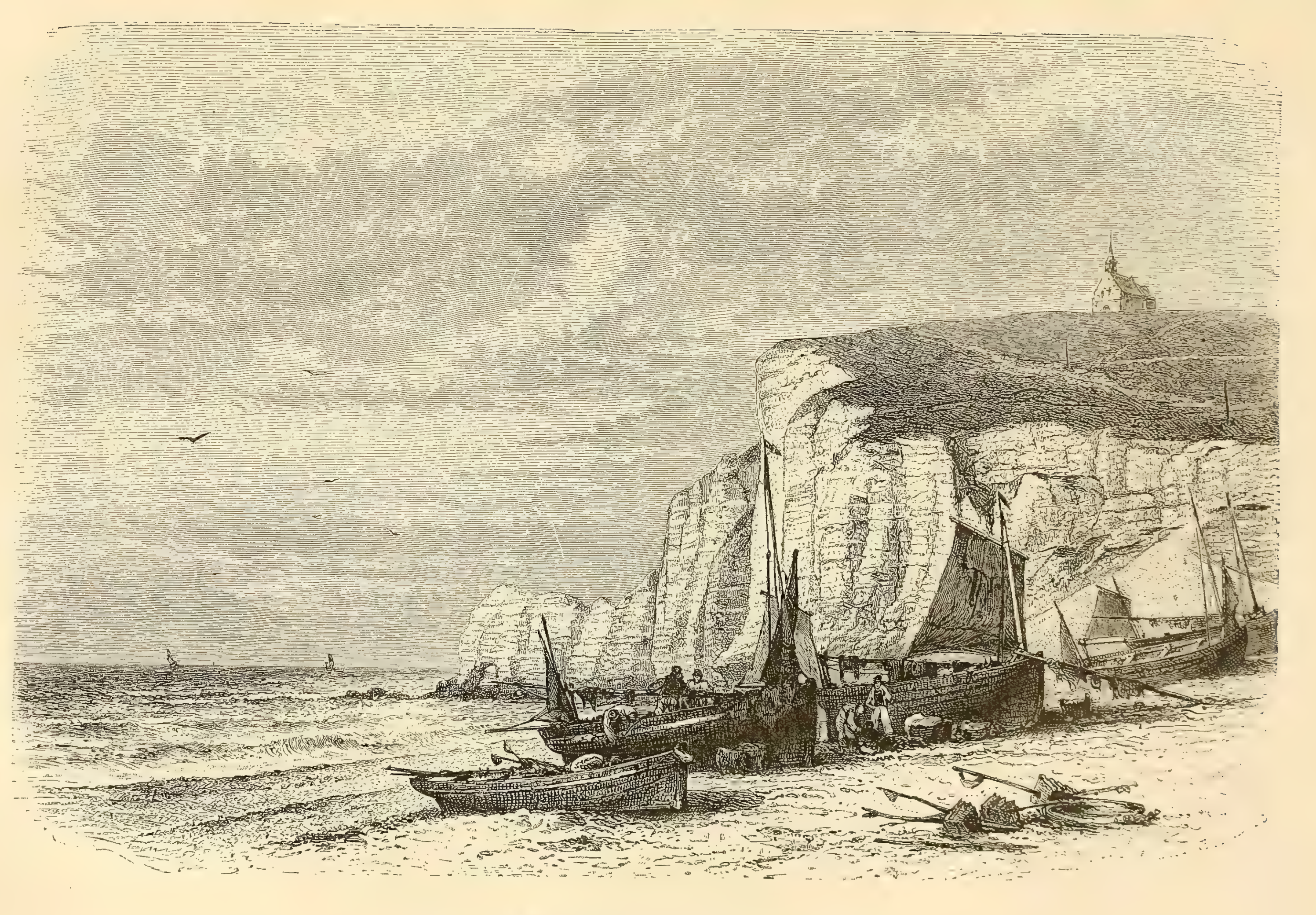


terminer sur la Manche aux caps de la Hève et d'Antifer, ne versent au fleuve parisien qu'une partie de leurs eaux. Ils sont composés d'assises crétacées que recouvrent des couches plus modernes. Partout où les rivières ont entamé les formations de la surface, les roches profondes de la craie se montrent au jour, et par suite l'aspect de la nature change, la végétation,

la culture, les mœurs des habitants se modifient. La partie la plus haute de la contrée, véritable faîte de partage autour duquel l'Epte, l'Andelle, l'Arques, la Bresle, la Celle, le Thérain rayonnent dans tous les sens, a même été dénudée jusqu'aux assises supérieures de la craie jurassique : c'est le curieux pays de Bray, tout couvert de prairies et d'arbres fruitiers. La nature des terrains a permis aux herbes savoureuses de revêtir les collines jusqu'au sommet : de là l'industrie spéciale de la contrée, l'élève, l'engraissement des bestiaux et l'utilisation de leurs produits. Dans certains « herbages », à Cuy-Saint-Fiacre par exemple, le sol est tellement favorable à la production de l'herbe que, malgré la rigueur du climat d'hiver, les bœufs y trouvent à paître toute l'année, abrités seulement par des hangars contre les intempéries ; d'après un dicton du pays, « si l'on jette un bâton sur le pré le soir, on ne le retrouve plus le matin[1]. » Les couches tertiaires et crétacées qui s'étendaient autrefois sur le pays ayant partiellement disparu, il ne reste plus qu'une épaisseur de roches beaucoup moindre jusqu'aux formations plus anciennes du fond, et l'on espère que des sondages pourront atteindre dans ces profondeurs quelque gisement houiller. Pour les districts industriels de la Seine-Inférieure, nul trésor ne saurait avoir plus d'importance.

La masse crayeuse des plateaux de Caux et du Vexin fait pour la contrée l'office d'un immense crible. Les pluies s'y perdent en d'innombrables fissures ; puis, arrêtées par la couche compacte d'argile brune ou par la roche jurassique située au-dessous, elles reparaissent dans les creux en sources limpides et d'une température à peu près constante de 10 à 12 degrés centigrades. Ces vallées, d'une fécondité rare, ont en plusieurs endroits une surabondance d'humidité qu'il faut corriger par le drainage, tandis que les habitants des plateaux n'ont pour s'approvisionner que l'eau des citernes et des mares, eau presque toujours boueuse : suivant l'expression des habitants, on la « mange » plutôt qu'on ne la boit. Néanmoins les vapeurs qui saturent l'air des plateaux sont assez abondantes pour entretenir une belle végétation sur ces hautes terres dépourvues de sources. Les « herbages » plantés de pommiers, où se trouvent les bâtiments de fermes, sont bordés des quatre côtés par des futaies de hêtres, parfois entremêlés de chênes et plantés en lignes sur des talus d'un mètre et demi à deux mètres d'élévation ; ces bois domestiques, dont on voit les masses sombres se profiler çà et là sur les hauteurs, sont des « brise-vent » ou des abris contre le vent de mer qui pourrait casser les branches des pommiers et les empê-

[1] Alfred Dumesnil, *Notes manuscrites.*



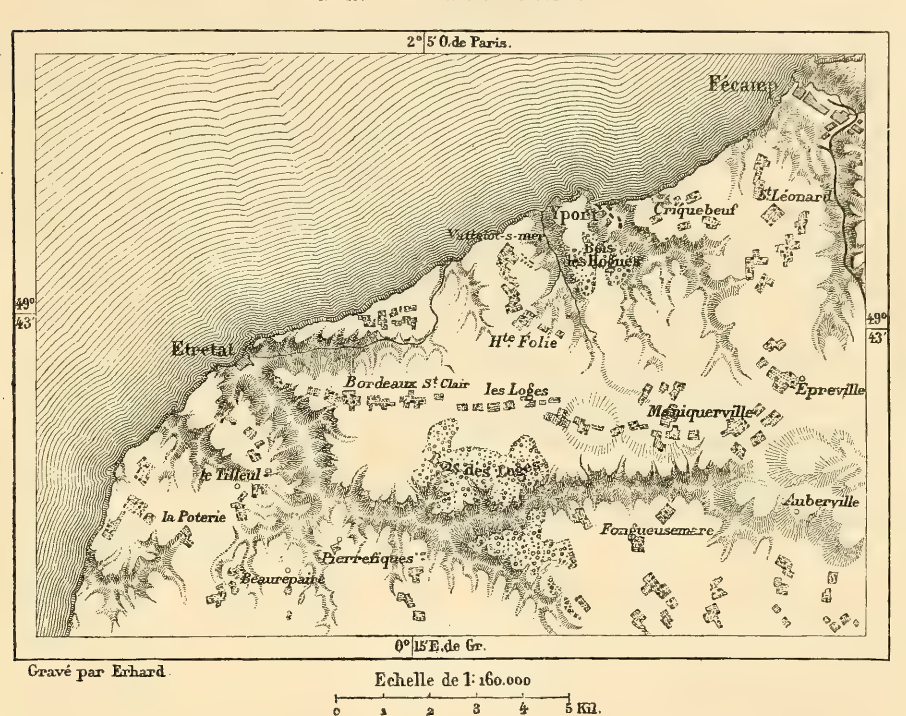
FALAISES D'ÉTRETAT

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de MM Lévy et Cie

cher de fructifier. Ces grands arbres rappellent les antiques forêts qui couvraient autrefois toute la contrée, mais ils n'en sont pas les restes, car on en renouvelle constamment la plantation régulière [1].

Sur le versant maritime, le plateau calcaire est découpé en larges vallées, où serpentent des rivières, et en « valleuses », formées soit par érosion, là où des eaux visibles coulent sur le sol, soit par effondrement, là où les ruisseaux restent invisibles. Les rivières de cette partie du littoral sont remarquables par leur singulier parallélisme. La Béthune, l'Yères, la Bresle, la

N° 184 — VALLEUSES DES COTES.



Somme, et au nord de ce cours d'eau l'Authie et la Canche, partagent le territoire en parallélogrammes réguliers qui témoignent de l'uniformité avec laquelle les mouvements géologiques se sont accomplis sur tout ce vaste espace pendant une longue série de périodes terrestres. Par suite de cette disposition géométrique des vallées et des hauteurs qui les séparent, les œuvres des hommes ont dû se faire aussi suivant un tracé des plus uniformes : les routes des vallées longent le cours d'eau et sont réunies les unes aux autres par des voies qui s'élèvent à angle droit sur le plateau; d'autres chemins, parallèles à ceux des vallées, longent la crête, et tout le

[1] Alfred Dumesnil, Eugène Noël, *Notes manuscrites.*

pays se trouve ainsi régulièrement découpé en losanges. La plupart des villes et des bourgades sont bâties en longueur, au bord des routes maîtresses qui se dirigent du sud-est au nord-ouest. Il est des villages dont les maisons, entourées de jardins et de vergers, se succèdent de part et d'autre du chemin sur une longueur de plusieurs kilomètres, sans autres rues latérales que des sentiers. On cite notamment les villages d'Aliermont, dans l'arrondissement de Dieppe, qui se continuent bout à bout en une seule rue de 15 kilomètres de longueur.

Il est à remarquer aussi que toutes les vallées de la haute Normandie ont leur versant de droite plus escarpé que celui de gauche. M. de Lamblardie pensait que l'exposition respective des deux versants est pour une certaine part dans la différence des pentes : les collines de droite, tournées vers le soleil du sud et de l'ouest, garderaient l'âpreté de leurs saillies, à cause de la rapidité avec laquelle la pluie s'évapore sur les escarpements, tandis que, sur le versant opposé, l'humidité séjourne longtemps et fait couler les terres vers le bas en talus allongés. Il se peut que cette cause soit pour une faible part dans le contraste des deux versants; mais il faut voir dans cette opposition des pentes surtout un effet de la rotation de la Terre et du déplacement que devaient en conséquence subir les ruisseaux, jadis beaucoup plus abondants, en déviant uniformément vers leur droite dans l'hémisphère septentrional. C'est là un phénomène identique à celui que présentent avec tant d'évidence les vallées ouvertes à travers les talus de déjection des Pyrénées[1].

IV

La forme des côtes, de même que celle des vallées, est une preuve de la régularité de l'œuvre géologique accomplie dans cette partie de la France. Dans son ensemble, le littoral du Havre à Dieppe se développe en une courbe élégante, et cette courbe convexe est suivie, de Dieppe à Boulogne et au cap Gris-Nez, par une courbe concave d'un tracé non moins gracieux : cette partie des rivages français a la pureté des contours que demanderait la statuaire.

Et pourtant il est peu de rives continentales où la puissance destructive de la mer s'exerce avec plus de succès. Du Havre au bourg d'Ault, entre la Bresle et la Somme, la côte présente partout à l'Océan la paroi verticale de ses roches crayeuses à bandes de silex. L'énorme muraille, de 60 à 100

[1] Voir ci-dessus, p. 115.

mètres de hauteur, est interrompue seulement de distance en distance par les brèches où coulent les rivières, par des valleuses à la pente rapide et des couloirs d'éboulement, d'où les eaux de pluie se déversent en cascades. C'est à la sape de ces falaises que s'acharne le flot de la mer, et pendant les grandes tempêtes il arrive souvent que les masses écroulées sont de plusieurs centaines de mille ou même d'un million de mètres cubes. Au cap de la Hève, on a pu fréquemment observer le travail de démolition : les blocs tombés sur la grève sont bientôt démolis, changés en galets que les vagues emportent et ramènent; les eaux de la mer sont jaunies jusqu'à une grande distance du rivage par les argiles entraînées; sous les débris que promène le flot aucun germe de plante ou d'animal ne peut se développer : l'Océan, qui vient de conquérir ces parages, n'a pu les peupler encore.

Il est vrai que la mer n'est pas le seul agent dans l'œuvre de destruction des falaises. Les eaux de pluie qui glissent dans les fissures de la roche, gonflent les argiles et filtrent à travers les sables, font plus que la fureur de la mer. En effet, la partie basse de la falaise se compose d'un sable ferrugineux que traversent les eaux de source. A la longue, le travail des innombrables filets liquides forme de petites cavités que surplombe l'énorme masse : il suffit alors de l'impulsion violente des vagues pour ébranler l'édifice fracturé des roches et pour en renverser sur la grève toutes les parties branlantes. Ainsi démolie d'un côté par les infiltrations des sources, de l'autre par les vagues marines, cette partie du littoral recule sans cesse devant la mer. Au commencement du douzième siècle, l'église de Sainte-Adresse était située à 1,400 mètres au nord du rivage actuel, à l'endroit où se trouve de nos jours le banc de l'Éclat : les flots de la mer auraient donc progressé dans ces parages d'environ 2 mètres par an. La sonde trouve 6 mètres d'eau sur beaucoup de points qui, récemment encore, faisaient partie du continent. Le recul de toute la côte, entre le cap d'Antifer et le Tréport, est évalué au siècle dernier par Lamblardie à un pied par année[1].

Les empiétements rapides de la mer ont pour principale cause le courant du littoral qui enlève les débris de la falaise. Le talus de blocs écroulés constitue d'abord une digue de défense contre la furie des lames; mais peu à peu la partie crayeuse de la roche se dissout et va se déposer çà et là sur les bancs de vase, tandis que les rognons de silex dégagés de l'épaisseur de la pierre cessent d'offrir aux flots une résistance suffisante et sont entraînés le long du rivage. On évalue à plus de 5,000 mètres par an les silex tombant

[1] Voir les ouvrages et mémoires de Lamblardie, Bouniceau, Plocq, Lennier, Florentin Lefils.

ainsi des falaises entre le cap d'Antifer et Fécamp et se changeant en galets. La vague marine s'en sert pour continuer ses travaux de sape contre les rochers de ses bords et surtout pour combler les issues des vallées. Tous les ports de la côte, de Fécamp au Tréport, sont menacés également par les galets du courant riverain : afin de protéger efficacement l'entrée de ces ports, il faut prolonger à une grande distance en mer les jetées occidentales sur lesquelles viennent se heurter les traînées de cailloux. Sans cette précaution, toutes les rivières seraient barrées à leur embouchure. Plusieurs petits cours d'eau, à la sortie desquels on n'a point construit de port, ont été ainsi fermés par des amas de galets se dressant en rempart continu d'une falaise à l'autre ; pour empêcher que le flot de ces rivières ne se répande dans la vallée en marécages pestilentiels, il a fallu faire passer les eaux dans un tunnel en maçonnerie terminé par une écluse profonde qui se ferme à marée haute et se rouvre à marée basse.

Le courant qui promène ses galets le long des rivages du pays de Caux ne se porte de l'ouest à l'est qu'à partir du cap d'Antifer. Ce promontoire divise en deux le grand courant de la Manche qui se meut vers la mer du Nord. La masse principale des eaux continue sa marche du côté de la baie de Somme ; mais un bras latéral, un courant de remous reflue au sud dans la direction du Havre. Ce port, placé à l'extrémité de la péninsule de Caux, se trouve ainsi menacé de trois côtés à la fois par les apports. On sait combien les bancs qui se forment dans la baie de Seine sont redoutables : de 1834 à 1853, en dix-neuf années, l'excès des dépôts sur les affouillements a été évalué à plus de 1,300,000 mètres cubes, ce qui donne pour la surface totale de la baie un exhaussement moyen de 70 centimètres[1]. Sur la rive méridionale, les dépôts de vases ont presque complétement obstrué les abords de Honfleur, et c'est à grand'peine qu'on parvient à en maintenir le chenal au moyen de draguages et de chasses ; chaque marée n'apporte pas moins de 27 millimètres de boue sur les bancs[2]. Sur la rive opposée, les alluvions ont successivement fermé les ports de Harfleur et de Petite-Eure, et forcé les marins à chercher un refuge pour leurs navires à la pointe même du continent. M. Jonglez de Ligne et d'autres ingénieurs ont même proposé d'établir le nouveau port des transatlantiques tout à fait en dehors de la baie au large de la côte de Sainte-Adresse[3]. Aux alluvions fluviales et marines de la baie de Seine s'ajoutaient naguère les galets qu'apporte le courant d'Antifer, tandis que le courant riverain, venu du

[1] Renaud, cité par Delesse, *Lithologie du fond des mers*, p. 217.
[2] Minard, *De l'avenir nautique du Havre*, 1856.
[3] Jonglez de Ligne, *Le port maritime de la Seine*.

CAP DE LA HÈVE

Dessin de Riou, d'après nature.

Calvados, apporte une masse bien plus formidable de sables et de galets arrachés aux côtes de la basse Normandie. Obvier à ce triple courant d'atterrissements, menaçant pour la prospérité du Havre, est la grande préoccupation des ingénieurs : des épis en enrochements construits à la base des falaises sur la côte de la Hève consolident les assises inférieures de la roche et retiennent au passage les traînées de galets.

Heureusement la rencontre des courants maritimes, qui pourrait un jour devenir fatale au Havre, lui donne aussi de grands avantages : lors de chaque marée, elle est la cause d'un phénomène remarquable, très-utile à la navigation maritime. Au lieu de baisser aussitôt après avoir atteint son point culminant de marée, la mer reste « étale » pendant quelque temps, et permet ainsi aux navires de parcourir toute la rade et de pénétrer à leur aise dans le port, en voguant constamment sur une eau profonde. La raison de ce fait a été clairement expliquée par MM. Beautemps-Beaupré, Chazallon et d'autres hydrographes et physiciens. Quand le grand flot de marée venu du large a produit son effet dans la rade du Havre et que les eaux tendent à descendre, elles sont soutenues par le courant de flot qui, après avoir frappé le cap d'Antifer, vient refluer sur le Havre ; puis, quand la force de cette marée partielle s'est perdue, une autre marée riveraine, celle qui s'est détachée du courant principal à la pointe de Barfleur et qui a suivi la côte de Normandie jusqu'à Trouville, vient encore compenser le flot de jusant qui se porte du Havre vers le milieu de la Manche et soutient la hauteur des eaux ; quoique l'étale proprement dite ne dure que 11 minutes, cependant les bassins peuvent rester ouverts pendant trois heures sans que la différence de niveau dépasse 30 centimètres. Ce privilége a contribué pour une forte part à donner au Havre son rôle considérable comme grand port d'expédition et d'approvisionnement du bassin de la Seine[1].

V

La rivière la plus abondante qui aide à former la basse Seine, l'Yonne, a donné son nom à un département situé presque en entier dans le bassin du fleuve parisien : seulement quelques ruisselets descendent à l'ouest vers la Loire. La circonscription de l'Yonne a été découpée dans plusieurs provinces : l'Avallonais et l'Auxerrois faisaient partie de la Bourgogne ; à l'ouest, la Puisaye et le Gâtinais appartenaient à l'Orléanais ; au nord, le Sénonnais dépendait de la Champagne. Cette contrée, que traverse la grande voie historique de Paris à Lyon par le seuil de la Côte d'Or, a de tout temps été d'une impor-

[1] Baude, *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1859 ; — Quinette de Rochemont, *Notice sur le port du Havre*.

tance capitale au point de vue de l'équilibre politique de la France, mais elle n'est pas au nombre des plus riches par leur agriculture ou leur industrie. Sa principale richesse agricole est celle des vins, fort bons, mais de moindre qualité que ceux du versant oriental du plateau : c'est une des rares régions de la France où l'on fait à la fois du vin, du cidre et de la bière. La population de l'Yonne est très-inférieure à la moyenne des habitants du territoire français[1].

L'arrondissement d'Avallon, dans sa partie méridionale, dépend encore de la région montagneuse et granitique du Morvan. Son chef-lieu se trouve au point de contact des roches anciennes et des terrains jurassiques, et la profonde vallée du Cousin, dans laquelle les habitants d'Avallon regardent du haut de leur rocher, est de l'aspect le plus austère. La ville, importante par ses marchés où les gens de la plaine se rencontrent avec ceux de la montagne, a quelques monuments du moyen âge, une église, une porte fortifiée; mais ces diverses constructions offrent peu d'intérêt en comparaison des remarquables édifices de la vieille cité de Vézelay, bâtie sur une colline des bords de la Cure. Cette commune, dont Augustin Thierry a décrit d'une manière émouvante la lutte dramatique contre l'abbé Pons de Montboissier, était célèbre au douzième siècle comme lieu de commerce et de pèlerinage, et c'est là qu'eut lieu, en 1146, l'assemblée pour la deuxième Croisade : saint Bernard, le pape Eugène III, le roi Louis le Jeune se rencontrèrent dans la « ville très-illustre » avec les pèlerins et les Croisés accourus de toutes parts; c'est à Vézelay que Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste s'étaient donné rendez-vous pour la troisième Croisade en 1190. La massive et fière église de la Madeleine se dresse encore au-dessus de la ville avec ses tours carrées, telle qu'elle était à cette époque; les trois portes qui font communiquer l'église antérieure ou narthex avec la grande église abbatiale sont ornées de remarquables sculptures que M. Viollet-le-Duc croit être d'artistes byzantins; l'intérieur de l'édifice, où le chœur roman contraste avec la nef ogivale, est d'une grande puissance d'effet par l'ampleur des proportions et la sévérité du style. Outre ce monument superbe, Vézelay, réduit maintenant lui-même à l'état de ruine, a plusieurs restes curieux de son passé, églises, chapelles, tours et vieilles maisons, entre autres celle où naquit Théodore de Bèze. Davoust est né dans un village de la contrée, Annoux, près d'Avallon.

Auxerre, le chef-lieu et la ville la plus populeuse du département, est bâtie sur les pentes d'une colline et sur la rive gauche de l'Yonne, qui coule avec lenteur entre des campagnes sans beauté. Le monument dont la masse imposante domine l'antique cité est une église, ancienne cathédrale, qui tient le premier rang parmi les édifices religieux de la Bourgogne pour la pureté du style; elle date principalement de la première moitié du treizième siècle. D'autres églises, un ancien évêché changé en préfecture, de vieilles maisons ajoutent à l'intérêt de la ville. Auxerre, située à l'écart de la grande voie de Paris à Lyon, n'a qu'une faible importance industrielle, mais elle sert d'intermédiaire pour les échanges entre la Bourgogne et le Nivernais et fait un commerce considérable de vins. Ses propres vignobles, de même que ceux de Coulange-la-Vineuse, située en amont, dans la vallée de l'Yonne, donnent des produits fort appréciés; mais les plus fameux sont les vins blancs de Chablis, récoltés sur les coteaux de la vallée du Serain, entre Auxerre et Tonnerre. Presque tous les bois qui couvraient ces régions de la Bourgogne ont été remplacés par des vignes. Au sud-ouest d'Auxerre, sur les limites des forêts de la Puisaye et déjà sur le versant du Loing, est le village de Fontenay, où se livra en 841 la grande bataille des nations, entre les armées de Louis le

[1]

Superficie de l'Yonne.	Population en 1876.	Population kilométrique.
7,428 kilomètres carrés.	359,070 habitants.	48 habitants.

Germanique et de Charles le Chauve d'un côté, et de l'autre, celles de Lothaire et de Pépin.

L'arrondissement de Tonnerre, que traverse l'Armançon, est plus favorisé que celui d'Auxerre comme lieu de transit : c'est là que passe le chemin de fer de Paris à Lyon. La ville même est peu importante, si ce n'est par son commerce de vins, mais elle est bien située sur les pentes d'une colline, au-dessous de hauteurs plus élevées et dont quelques-unes, vues du chemin de fer, ont un aspect grandiose à cause de leurs larges combes verdoyantes, semblables à des cratères effondrés. Quelques beaux châteaux s'élèvent dans les vallons et sur le flanc des collines aux environs de Tonnerre. Celui d'Ancy-le-Franc, situé dans la vallée de l'Armançon, près du bourg industriel du même nom, a été commencé en 1545 par le Primatice.

En suivant le cours de l'Armançon, en aval de Tonnerre, on passe à Saint-Florentin, qui possède une charmante église de la Renaissance, puis à la Roche, où se réunissent l'Yonne et l'Armançon. Le chemin de fer d'Auxerre s'embranche sur la grande voie ferrée de Paris à Lyon près du confluent des deux rivières, et là commence aussi le canal de Bourgogne, très-commerçant dans sa partie septentrionale[1]. La Roche est le centre du mouvement des voyageurs et des échanges dans l'arrondissement de Joigny, dont le chef-lieu est situé à quelque distance en aval, sur les pentes d'une colline que de belles promenades séparent du cours paisible de l'Yonne. Les vins de Joigny sont parmi les plus estimés de la Bourgogne du Nord.

Après avoir dépassé Villeneuve-sur-Yonne, on entre dans l'arrondissement de Sens. L'antique Agedincum, la grande ville des Senones, n'a plus l'importance qu'elle avait autrefois lorsqu'elle était l'une des principales étapes sur la grande route du nord au midi de la France : traversée par le chemin de fer de Paris à Lyon, elle n'a que ses monuments pour retenir le voyageur, mais récemment la voie ferrée d'Orléans à Troyes et à Châlons-sur-Marne en a fait un des lieux de croisement sur le réseau français. La cathédrale de Sens, dont une tour se dresse à une grande hauteur au-dessus des maisons groupées à sa base, est une des plus remarquables de la France : on y admire surtout les ornements de la façade, un portail latéral couvert de sculptures du seizième siècle, les rosaces du transsept, les objets d'art et de bijouterie contenus dans le trésor. Quelques-uns des vitraux sont attribués à Jean Cousin, dont un précieux tableau représentant « Ève, la première Pandore », est conservé avec respect dans une maison de la ville. A côté de la cathédrale est le remarquable palais de l'Officialité, contenant d'anciens cachots, des prisons religieuses et une salle synodale, que M. Viollet-le-Duc, son reconstructeur, dit être le plus beau modèle d'architecture de ce genre qui existe en France[2].

La rivière de l'Aube a donné son nom à un département que la Seine traverse en diagonale du sud-est au nord-ouest et dont elle reçoit toutes les eaux. A l'exception d'une bande de terrain appartenant à la Bourgogne, la contrée faisait partie de l'ancienne Champagne. Du reste, le département, quoique divisé en régions naturelles correspondant aux diverses formations géologiques, présente dans son ensemble une gradation régulière d'aspect, des collines çà et là boisées de l'amont aux grandes plaines monotones de

[1] Mouvement du canal entre la Roche et Auxerre en 1874 : 147,000 tonnes.
» de l'Yonne entre la Roche et Montereau » 284,400 »

[2] Communes les plus importantes de l'Yonne en 1876 :

Auxerre	16,250 hab.	Avallon	5,950 hab.
Sens	12,500 »	Tonnerre	5,350 »
Joigny	6,300 »	Villeneuve-sur-Yonne	5,100 »

l'aval. Par la bonneterie et la métallurgie, l'Aube possède aussi une certaine importance industrielle; néanmoins la pauvreté naturelle du sol n'a pas permis aux habitants de se presser dans le département en aussi grand nombre que dans le reste de la France; la population y est moins dense de plus d'un tiers[1].

En sortant de la Côte-d'Or, la Seine pénètre dans l'arrondissement de Bar-sur-Seine, dont le chef-lieu est l'une des villes les plus modestes de France; elle n'a pas même autant d'habitants que le bourg des trois Riceys, Ricey-Haut, Ricey-Hauterive et Ricey-Bas, situés au sud de Bar, dans la vallée de la Laigne, aux versants couverts de vignobles.

Troyes, l'ancienne capitale de la Champagne et le chef-lieu de l'Aube, est la seule grande ville du département. Exposée comme elle l'est, dépourvue de toute défense naturelle, défilés ou montagnes, l'antique Augustobona, ville principale des Tricasses, devait subir toutes les invasions, mais profiter aussi, en temps de paix, de tous les avantages du commerce. Ce fut donc de bonne heure un entrepôt de marchandises, un lieu de foires très-fréquenté par les négociants étrangers, aussi souvent que la guerre ne venait pas fermer les ateliers et disperser les populations. A diverses époques pendant le moyen âge, elle se distingua par l'activité de son industrie et de ses échanges. Au dix-septième siècle, elle jouissait d'une grande prospérité, lorsque la révocation de l'Édit de Nantes la ruina presque complétement et réduisit sa population à 12,000 habitants. A l'époque de la Révolution, le tissage, qui était la grande spécialité de Troyes, fut à peu près abandonné, mais pour être remplacé par la bonneterie, qui a pris de décade en décade une plus grande extension. Maintenant les objets de bonneterie en laine et en coton, tissés presque uniquement à bras dans la ville et les campagnes voisines,— notamment dans la Forêt d'Othe, dont Aix en Othe est le chef lieu,— alimentent presque toute l'exportation de Troyes: l'Amérique du Nord achète surtout des bas et des chaussettes en coton; l'Amérique du Sud des lainages et des bas de fantaisie pour les enfants; la Suisse demande les gros tricots de laine[2]. Troyes possède aussi diverses usines, et dans sa banlieue, des pépinières dont les produits s'expédient dans toute la France. Le commerce local est facilité par cinq lignes de chemins de fer. Il y a très peu de mouvement sur le canal de la haute Seine, l'un des bras régularisés de la rivière qui se ramifie dans la ville.

Troyes a de beaux édifices. Sa cathédrale, que l'on mit quatre cents années à bâtir et qui depuis a été fréquemment réparée, se termine par un chœur et une abside fort remarquables du treizième siècle, éclairés par des vitraux de la même époque n'ayant que peu d'égaux en France pour la richesse et la pureté du style. Une autre église, Saint-Urbain, est un édifice élégant de la première période ogivale. Une ancienne abbaye contient diverses collections et l'une des bibliothèques les plus riches de la province, possédant 60,000 volumes et 2650 manuscrits: le musée proprement dit renferme en grande partie l'œuvre de Simart, l'un des célèbres enfants de la ville, où naquirent aussi le pape Urbain IV, le sculpteur Girardon, le peintre Mignard. De magnifiques promenades ont remplacé l'enceinte du moyen âge.

En aval de Troyes est Romilly-sur-Seine, où la bonneterie est aussi fort importante, puis vient Nogent-sur-Seine, chef-lieu de l'un des cinq arrondissements de l'Aube. A une petite distance au sud-est, dans la jolie vallée de l'Ardusson, était l'abbaye du Paraclet où s'était retiré le célèbre Abélard. Le chimiste Thénard est né à Louptière, dans l'arrondissement de Nogent, sur la route de Sens.

[1]

Superficie de l'Aube.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,001 kilomètres carrés.	255,200 habitants.	43 habitants.

[2] Industrie du tissage de coton dans l'Aube en 1873:
35 manufactures, avec 83,100 broches; 15,700 métiers à bras.

La rivière qui a donné son nom au département y pénètre par la gracieuse vallée où s'élève, dans la commune de Ville sous-la-Ferté, l'abbaye de Clairvaux, changée de nos jours en maison centrale de détention : il n'y reste plus que de faibles débris des édifices qui succédèrent au monastère agrandi par saint Bernard au commencement du douzième siècle. A l'issue de la région de hautes collines où s'étendent les forêts de Clairvaux et de Beauregard, la petite ville de Bar-sur-Aube, chef-lieu d'un arrondissement, occupe un joli bassin, au delà duquel on entre bientôt dans les plaines monotones de la Champagne. Brienne, où Napoléon fit ses premières études militaires, sous la direction de religieux Minimes, et Arcis-sur-Aube, la patrie de Danton, sont l'une et l'autre dans cette région des formations crétacées. Arcis a rang de chef-lieu d'arrondissement[1].

Le département de la Haute-Marne n'appartient en entier ni au bassin de la rivière qui lui a donné son nom, ni même au versant de la Seine : à l'est, il est arrosé par la Meuse, tandis qu'au sud ses eaux s'écoulent vers la Saône. Le plateau de Langres, continué à l'orient par la chaîne des Faucilles, est le faîte de partage entre les rivières du nord et celles du sud, entre la Champagne et la Bourgogne. Sur le versant champenois, celui que parcourt la Marne, la contrée, s'abaissant graduellement au nord, se divise en régions naturelles, suivant son altitude et ses formations calcaires : le Bassigny, le Vallage, le Perthois s'y succèdent de la montagne à la plaine. La Haute-Marne est encore recouverte de bois sur plus d'un quart de son étendue, mais elle n'a plus guère de terres en friche : presque tous ses terrains sont en rapport. Le département, très-riche en minerai de fer, puisqu'il vient après Meurthe-et-Moselle par ordre d'importance, possède aussi un grand nombre d'établissements métallurgiques ; il est le quatrième en France pour la production de la fonte ; parfois même il a occupé à cet égard un rang plus élevé[2]. Malgré ses ressources agricoles et industrielles, le pays est un des plus faiblement peuplés de France[3].

Une seule ville du département se trouve sur le versant de la Saône : Bourbonne-les-Bains. Elle n'a de vie qu'en été et au commencement de l'automne ; alors les malades viennent en grand nombre demander la guérison aux sources efficaces de Bourbonne ; mais la ville est d'un aspect presque sévère, et nul promeneur ne s'y rend pour y passer joyeusement la belle saison. Les militaires forment la part la plus considérable des visiteurs, à cause de la vertu toute spéciale de ses eaux pour le traitement des anciennes blessures et des avantages que leur procure un établissement de l'État. A l'époque gallo-romaine, Bourbonne était consacrée à un dieu topique, Borvo ou Bormo, dont on a retrouvé une pierre d'autel au fond d'un puits, en même temps que des monnaies romaines d'or, d'argent et de bronze et des éclats de pierre que M. Daubrée croit avoir été aussi une ancienne monnaie : une couche métallique de cristaux, formée pendant les quinze derniers siècles, recouvrait ces débris[4].

[1] Communes les plus importantes de l'Aube en 1876 :

Troyes	41,275 hab.	Nogent-sur-Seine	3,450 hab.
Romilly-sur-Seine	5,200 »	Arcis-sur-Aube	2,820 »
Bar-sur-Aube	4,500 »	Les Riceys	2,810 »
Ville-sous-la-Ferté (Clairvaux)	3,550 »	Bar-sur-Seine	2,000 »

[2] Production du minerai dans la Haute-Marne en 1873 : 328,300 tonnes ; valeur : 985,000 fr.
Industrie métallurgique (fonte, fer, tôle, etc.) . . . 194,300 » valeur : 45,809,400 »

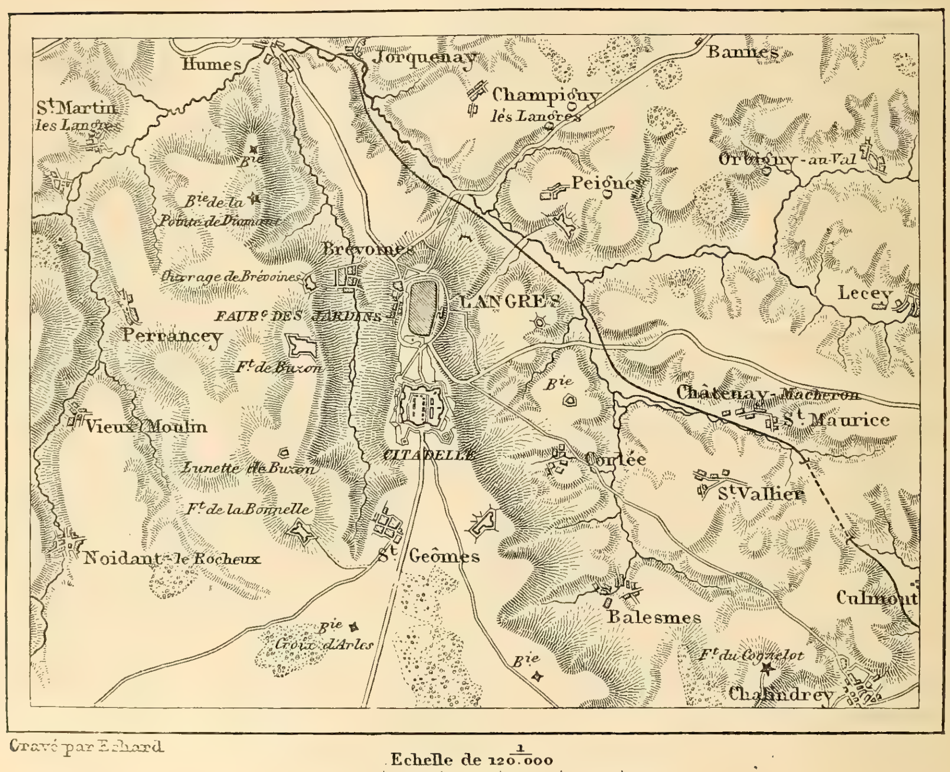
[3]

Superficie de la Haute-Marne.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,220 kilomètres carrés.	252,450 habitants.	41 habitants.

[4] Daubrée, *Rapport à l'Académie des sciences*, 22 février 1875.

Sur le versant septentrional, ni la vallée de l'Aube ni celle de la Meuse n'ont de bourgs populeux : la vie s'est portée principalement dans le bassin de la Marne. Langres, bâtie à près de 500 mètres de hauteur sur une croupe de montagne dominant au loin la contrée et commandant un immense horizon qui s'étend parfois jusqu'au mont Blanc, se trouve dans le bassin de la Marne supérieure. L'ancienne capitale des Lingons, devenue simple chef-lieu d'arrondissement, a de tout temps été appréciée à cause de son importante position stratégique entre le nord et le midi des Gaules : il lui reste encore, sur le front du nord-ouest, une porte gallo-romaine d'un grand caractère. Enfermée dans

N° 183. — LANGRES.



son enceinte d'environ 4 kilomètres de tour, protégée par une citadelle moderne, Langres brava l'ennemi pendant la dernière guerre et durant des mois resta complétement séparée du reste de la France. Une belle cathédrale du style de transition s'élève au centre de la cité. Langres est le type des villes silencieuses, austères de la contrée ; les neiges y séjournent longtemps, souvent l'air y souffle en tempête. Les habitants sont graves d'aspect comme des hommes du Nord ; mais, quoique plus cachée, l'ardeur de l'âme n'est pas moins vive chez eux que chez leurs voisins de la Bourgogne : « Langres sur son rocher, — moitié fou, moitié enragé, » dit un proverbe malveillant des gens de la plaine. Diderot, cet homme à l'esprit si puissant et si libre, était Lingon. La ville a peu d'industrie : les couteaux dits de Langres se fabriquent dans la petite ville de Nogent-le-Roi, située sur un petit affluent de la Marne.

Chaumont est le chef-lieu du département, quoique sa troisième cité seulement par le nombre des habitants. Moins haut que Langres, Chaumont en Bassigny n'en occupe pas moins, à plus de 300 mètres d'altitude, une position dominante sur un promontoire calcaire, au pied duquel viennent se rejoindre la Marne et la Suize; par-dessus la profonde et verdoyante vallée de cette dernière, un des plus beaux viaducs de France, vaste monument de 50 arches à trois étages et de 50 mètres de hauteur, rattache la ville de Chaumont au plateau de l'ouest. Une double rangée d'arbres entoure presque entièrement la cité, dont les maisons, d'aspect triste et vieilli, sont dominées par une tour massive, reste du château des comtes de Champagne, bâti au douzième siècle. Chaumont est essentiellement une ville bourgeoise, sans industrie, sans commerce. Le sculpteur Bouchardon y naquit.

En aval de Chaumont, on entre dans la région des établissements métallurgiques. Après avoir arrosé les prairies de Vignory, qui possède une église romane bien conservée, la Marne est bordée de forges et de hauts fourneaux. Joinville en Vallage, où se voit la statue de l'illustre « sire », le naïf et aimable historien de saint Louis, est une ville importante pour la fabrication et le commerce des fers ; plus bas, s'ouvre à l'est le Val d'Osne, célèbre dans le monde de l'industrie et même des arts par ses moulages de fontaines et de statues ; enfin, à l'extrémité septentrionale du département, Saint-Dizier est l'un des marchés régulateurs de la métallurgie française : de toutes parts on y voit se dresser les hautes cheminées fumantes. Le port de Saint-Dizier est souvent encombré de bateaux et de trains de bois [1]. Entre Joinville et Saint-Dizier, près de Fontaine-sur-Marne, est un curieux monument romain, la pyramide de la Haute-Borne, jadis tenue en grand respect par les habitants.

Quoique Saint-Dizier soit la ville la plus peuplée de la Haute-Marne, elle n'est pas même le chef-lieu de son arrondissement : ce rang appartient à la bourgade de Vassy, située au sud dans la vallée de la Blaise. Devenue fameuse dans l'histoire par le massacre des protestants qu'y firent les soldats de Guise, en 1562, Vassy eut quelque importance jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes, comme ville d'industrie, et maintenant elle prend encore part aux travaux métallurgiques du Perthois et du Vallage : dès le onzième siècle, les comtes de Champagne y avaient établi des forges. Dans la même vallée que Vassy, mais à une vingtaine de kilomètres au sud, est le château de Cirey, où madame du Châtelet donna pendant plusieurs années l'hospitalité à Voltaire et où celui-ci composa un grand nombre de ses ouvrages [2].

La Marne, devenue grande rivière, donne son nom à un département de la Champagne qu'elle traverse du sud-est au nord-ouest, suivant la pente générale de la contrée. Diverses régions naturelles, bien limitées par les affleurements des assises géologiques, se succèdent dans le même sens : au sud-est et à l'est, le Bocage, le Perthois, l'Argonne, çà et là couverts de bois, appartiennent à la zone des formations crétacées inférieures ; au centre, la Champagne proprement dite est constituée par la craie blanche et la craie marneuse ; au nord-ouest et à l'ouest, le Rémois et les coteaux d'Épernay et de Sézanne

[1] Mouvement du canal latéral à la Marne en 1873, de Saint-Dizier à Vitry : 142,000 tonnes.

[2] Communes les plus importantes de la Haute-Marne en 1876 :

Saint-Dizier.	12,750 hab.	Bourbonne-les-Bains.	4,050 hab.
Langres.	10,400 »	Joinville-en-Vallage.	3,900 »
Chaumont-en-Bassigny.	9,225 »	Nogent-le-Roi.	3,650 »
Vassy.	3,300 hab.		

sont formés de terrains d'origine tertiaire. Toutes les eaux du département s'écoulent dans la Seine, soit par l'Aisne, affluent de l'Oise, soit par la Marne, soit directement par la Seine elle-même. C'est aussi dans la même direction, c'est-à-dire vers Paris, que se porte presque tout le mouvement du commerce ; cependant Épernay et Reims sont en relations directes avec le monde entier, l'une et l'autre à cause de leurs vins fameux, et Reims à cause des tissus de ses fabriques. Par la manufacture rémoise, la Marne appartient à la région industrielle du Nord français et de la Belgique ; mais si les habitants se pressent dans cette contrée de manufactures, ils sont relativement clair-semés dans les plaines monotones et naguère infertiles de la Champagne crétacée. En 1878, le département n'occupait que le vingt-septième rang pour la superficie des vignobles, quoiqu'il soit si haut placé pour la qualité de ses grands vins [1].

L'arrondissement du sud-est, qui confine à la Haute-Marne, a pour chef-lieu la ville de Vitry-le-François, assez importante par son commerce, grâce aux vallées nombreuses qui viennent s'y réunir en forme de branches d'éventail. Mais précisément cette position géographique a fait de Vitry une gardienne militaire de la contrée, et ce rôle lui a coûté cher. A 4 kilomètres au nord-est de la ville actuelle est Vitry-le-Brûlé, que Louis VII incendia en 1142 et dont il fit brûler tous les habitants qui s'étaient réfugiés dans l'église. Rebâti sur le même emplacement, Vitry fut encore incendié par Charles-Quint ; François Ier le fit reconstruire en lui donnant son nom, à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui, mais chaque invasion, chaque passage d'armée coûtait à la ville forte un nouveau désastre. C'est à Vitry-le-François que s'embranche sur la Marne et sur son canal latéral l'importante voie navigable de la Marne au Rhin, dont les 180 écluses rachètent une hauteur de 480 mètres [2].

Châlons-sur-Marne, chef-lieu du département, quoiqu'il n'ait pas même le quart de la population rémoise, est situé comme Vitry sur le chemin des armées ; mais c'est une ville ouverte et ses anciennes fortifications sont remplacées par de magnifiques promenades : les fossés, partiellement emplis par des eaux courantes, se ramifient encore à l'entour et à l'intérieur de la cité. On pense que la ville gallo-romaine des Catalauniens se déplaça comme Vitry à la suite de quelque incendie : à une douzaine de kilomètres au nord, des retranchements auxquels on a donné le nom de « camp d'Attila » étaient désignés dans les vieux actes sous l'appellation de Viels Chaalons : c'est là, dans les « champs catalauniens », que serait venue se briser la puissance des Huns. Plus au nord, s'étend le vaste camp qui couvre une superficie de 12,000 hectares et qui eut naguère une si grande importance d'apparat parmi les établissements militaires de France. Tous les hérons cendrés de France nichent dans un parc d'Écury, non loin de Châlons.

La ville a quelques monuments, surtout de belles églises, mais le plus remarquable édifice de la contrée est en dehors des murs, à 8 kilomètres au nord-est : c'est Notre-Dame de l'Épine, sanctuaire de pèlerinage construit au quinzième siècle dans le style ogival fleuri. En industrie, Châlons n'a qu'un rang très-inférieur, mais son école des arts et métiers, où sont réunis 300 jeunes gens, donne à la France plusieurs de ses ouvriers contre-maîtres les plus habiles; quant au commerce, il est fort considérable, grâce au canal de navigation qui passe dans la ville, aux douze routes et aux cinq chemins de fer qui viennent y converger. Les galeries d'une cave de vins de Champagne n'y ont pas moins de 10 kilomètres de développement, quoique Châlons ne soit point située

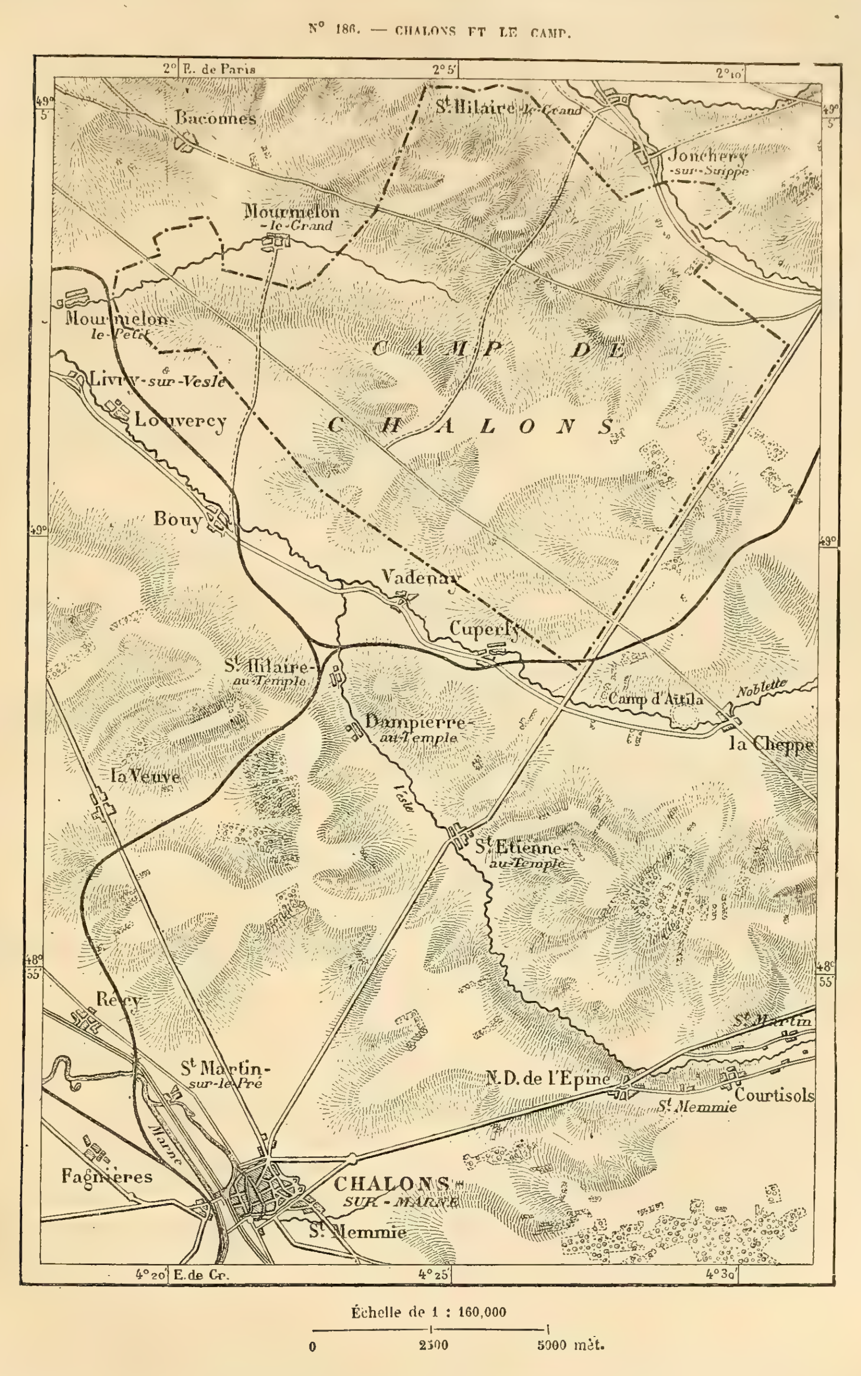
[1]

Superficie de la Marne.	Population en 1876.	Population kilométrique.
8,180 kilomètres carrés.	407,800 habitants.	50 habitants.

[2] Mouvement total du canal de la Marne au Rhin, de Vitry à Strasbourg, avant la guerre : 377,000 tonnes. (*Rapport* de M. Krantz.)

dans la région des célèbres vignobles. Le seul bourg de son arrondissement qui s'y trouve est celui de Vertus, à 29 kilomètres au sud-ouest, à la base des collines tertiaires.

N° 186. — CHALONS ET LE CAMP.



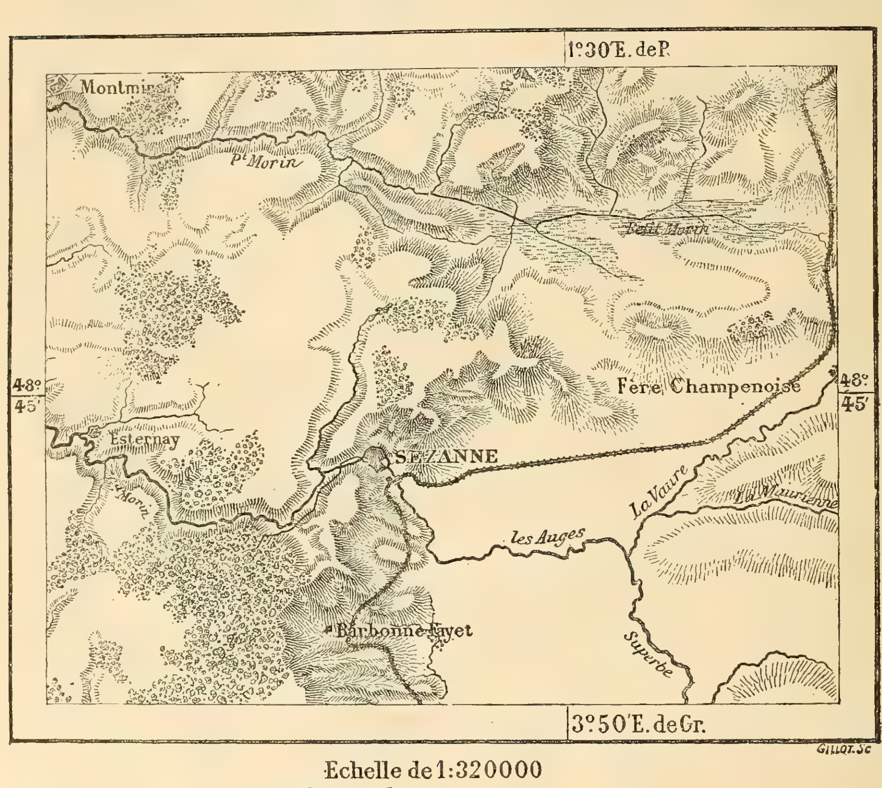
Échelle de 1 : 160,000

0 2500 5000 mèt.

Épernay, l'un des deux centres du commerce des vins de Champagne, est situé, comme Vitry et Châlons, dans la vallée de la Marne : des vignobles l'entourent ; en face, de l'autre côté de la Marne, se montre le bourg d'Ay, qui fournit les premiers crus « de la rivière ».

La grande région vinicole de la Champagne comprend les coteaux de la Marne aux alentours d'Épernay, les côtes d'Avize, qui s'étendent au sud jusqu'aux vignobles de Vertus, et le versant oriental de la « montagne de Reims », du côté de Verzy et de Sillery. On sait combien les vins blancs mousseux et non mousseux que produit cette région, d'étendue peu considérable, sont renommés dans le monde entier, et comment les fabricants de tous pays cherchent, avec plus ou moins de succès, à en préparer des imitations. Les véritables vins de Champagne, entreposés à Épernay, à Reims, à Châlons, sont expédiés de là dans

N° 187. — COLLINES DE SÉZANNE ET BIFURCATION DU GRAND-MORIN.



toutes les parties du monde. Les acheteurs les plus empressés sont ceux de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Russie, des États-Unis, de l'Amérique méridionale, des Indes et de la Sonde ; la France n'en garde que la cinquième ou sixième partie[1]. D'ailleurs il faut préparer diversement le vin suivant le goût des consommateurs : la nature du sol et le choix des cépages ne donnent pas à la liqueur toutes ses qualités, sa délicatesse, son esprit, sa ferveur soudaine ; l'art y est pour beaucoup. Le vigneron s'occupe seulement de la culture, l'industriel achète la récolte et la met en œuvre : aussi doit-il s'entourer de tout

[1] Production totale du vin dans le département de la Marne en 1878 : 540,843 hectolitres.

Récolte du champagne.	en 1873 :	22,382,000 bouteilles (6,636,000 en 1844).	
Expédition »	»	18,918,000	»
Valeur totale des produits vendus	»	60,000,000 francs.	
Expédition	en 1880 :	30,709,500 bouteilles.	

un monde de travailleurs ; ses caves sont de véritables usines. Ce sont ces fabriques souterraines qui ont fait la richesse d'Épernay et lui ont permis de bâtir des palais comme ceux du magnifique faubourg de la Folie, entouré de jardins et de terrasses.

Plusieurs des bourgs et des villages de l'arrondissement d'Épernay ont un nom dans l'histoire, à cause de leur position stratégique à la base ou sur les croupes des collines qui limitent à l'ouest la plaine de Champagne et la séparent du bassin de Paris. On se rappelle surtout les rencontres de la campagne de France en 1814 : la Fère-Champenoise, Sézanne, Champaubert et Montmirail. Cette dernière ville est la patrie du cardinal de Retz. La brèche du plateau dans laquelle se trouve Sézanne est fort curieuse par un phénomène de géographie physique : le Grand-Morin, qui naît au nord de la ville, se divise en deux bras, dont l'un, la rivière proprement dite, coule vers la Marne tandis que l'autre, utilisé par un moulin, passe à Sézanne et va rejoindre la Superbe et l'Aube par le ruisseau des Auges. En cet endroit les bassins de la Marne et de l'Aube sont réunis par une bifurcation de cours d'eau analogue à celle du Cassiquiare dans l'Amérique méridionale[1]. Les calcaires travertins de Sézanne, qui datent du commencement de la période éocène, sont bien connus des géologues, à cause des fossiles si délicats d'insectes, de larves, de nymphes, et même de fleurs, en boutons, épanouies, à demi fanées, qu'on y a trouvés dans la pierre[2].

A l'est du département, les défilés de l'Argonne ne sont pas moins fameux dans l'histoire militaire que les brèches du plateau champenois : là, sont les passages, jadis boisés et d'un abord difficile, que Dumouriez défendit contre Brunswick ; là, dans la vallée de l'Aisne, est Sainte-Menehould, tant de fois prise et reprise pendant les guerres ; à l'ouest de la vallée sont les hauteurs de Valmy, où la jeune armée de la Révolution fit reculer les troupes dont les généraux avaient appris « l'art de la guerre » sous le grand Frédéric. Sainte-Menehould, le chef-lieu de l'arrondissement faiblement peuplé du nord-est n'est qu'une petite ville ; on en vante les préparations culinaires.

La circonscription de Reims, à l'angle nord-occidental du département, appartient également au bassin de l'Aisne. Cette ville célèbre, de beaucoup la plus populeuse de la Marne, n'a pas l'avantage de se trouver sur un cours d'eau navigable : la Vesle n'est qu'une faible rivière, qu'il a fallu remplacer par le canal de l'Aisne à la Marne[3] ; mais l'antique Durocortorum, chef-lieu des Remi, et plus tard métropole de la province de Belgique seconde, a des avantages qui compensent son éloignement d'un grand fleuve : elle est située près de la jonction de terrains géologiques différents, ayant des populations et des productions diverses, et se trouve au centre d'une plaine en forme de cirque, vers laquelle devaient se diriger toutes les routes à travers les brèches et les vallées des collines environnantes. Grâce à la convergence des chemins, la ville ne pouvait que grandir rapidement en importance. Aux temps de Rome, sept voies venaient s'y réunir.

Reims est une des cités de France qui par leur histoire ont une individualité des plus marquées. Après l'invasion des Franks, elle conserva, mieux que toute autre ville du nord des Gaules, l'organisation municipale qu'elle avait reçue des Romains, et ces traditions d'autonomie ne s'étaient point perdues quand les Rémois réclamèrent une charte communale, à l'exemple de leurs voisins de Soissons, de Laon, d'Amiens[4] ; mais Reims était en relations trop directes avec la royauté pour qu'il lui fût possible de se maintenir libre. En souvenir du baptême de Clovis, elle était devenue la ville du sacre, et depuis

[1] Plessier, *Formation des plateaux et des vallées de la Brie.*
[2] Munier-Chalmas, *Bulletin de la Société de géologie*, tome XXIX, 1872.
[3] Mouvement de la navigation en 1873 : 412,000 tonnes.
[4] Aug. Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, n° 20.

Philippe-Auguste les rois de France vinrent s'y faire couronner par les successeurs de l'évêque saint Remy : les débris de « l'ampoule » où se conservait l'huile sainte se voient encore dans le trésor de la cathédrale.

Cette église est un des beaux monuments typiques du style ogival, un de ceux qui se rap-

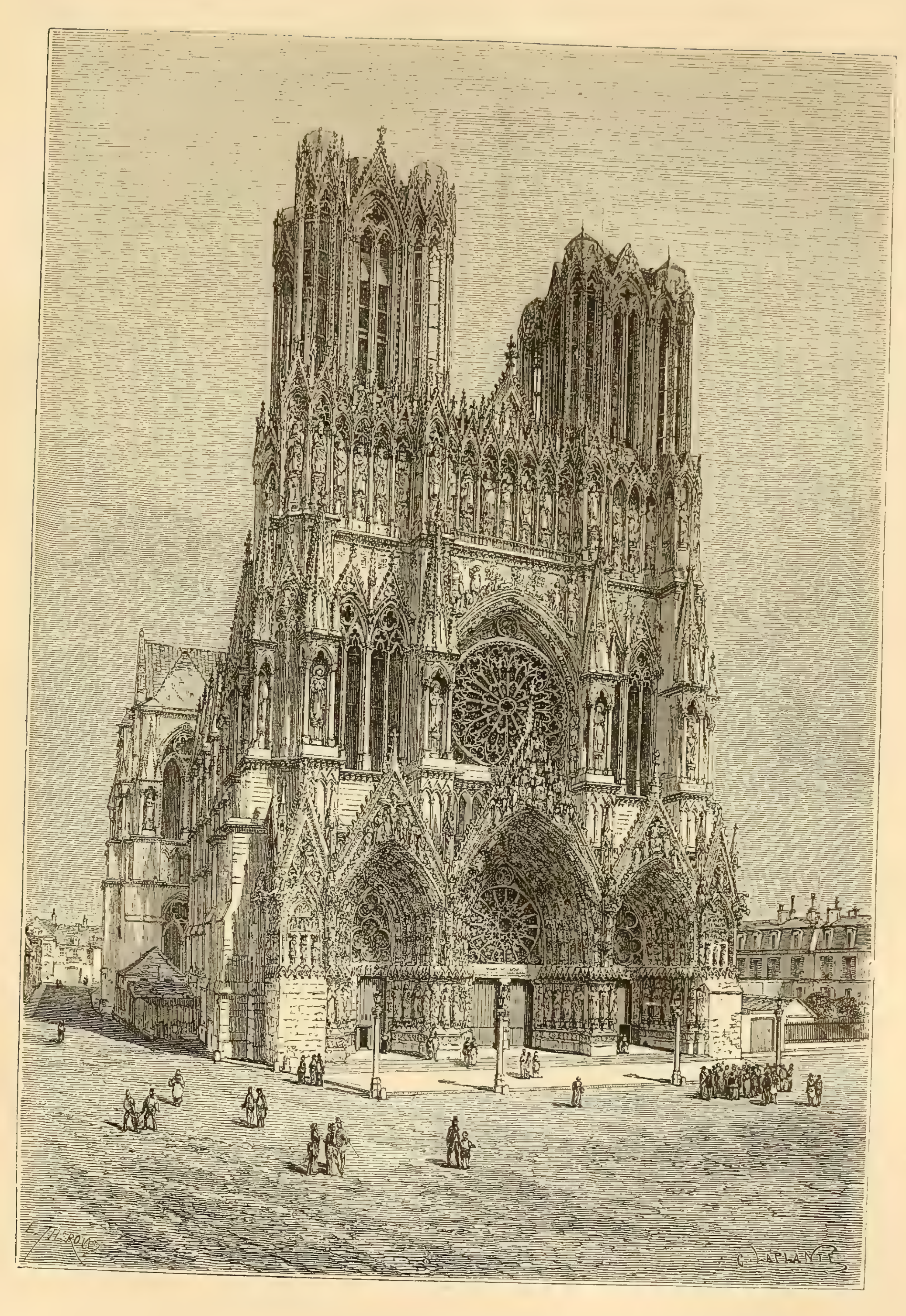


N° 188. — REIMS ET ÉPERNAY.

Échelle de 1 : 225 000

0 5 10 kil.

prochent le plus de la perfection. Il est vrai, l'édifice est inachevé ; ses deux tours, qui devaient s'élever à 120 mètres, n'atteignent qu'aux deux tiers de cette hauteur ; la construction, qui s'est prolongée pendant plus de deux siècles, n'a pas été continuée dans toutes ses parties, ainsi que le premier architecte, Robert de Coucy, les avait conçues en 1212 ; mais la simplicité des grandes lignes du monument, la puissance de son architecture, la grâce de ses détails, la finesse d'exécution des statues et des bas-reliefs, la prodigieuse multitude des sculptures font de la cathédrale de Reims une des merveilles de l'art. A l'in-



CATHÉDRALE DE REIMS

Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Hautecœur

térieur, les vitraux sont aussi d'une rare beauté, et parmi les tableaux on conserve quelques toiles signées des noms illustres du Tintoret et de Poussin.

Reims possède d'autres édifices curieux : Saint-Remy, église plus ancienne que la cathédrale, remarquable par sa large nef et ses vitraux ; l'archevêché, dont la chapelle est d'une grande élégance ; l'hôtel de ville, où sont réunies diverses collections, les archives, le médaillier, le musée, qui renferme le sarcophage de Jovinus, d'un très-beau style, la bibliothèque, celle-ci fort riche en éditions anciennes. Un arc de triomphe romain dit la « porte de Mars », dont la date est inconnue, car il ne porte point d'inscription, a été dégagé de tous les côtés ; mais les ruines des Thermes se trouvent dans trois maisons de la rue du Cloître, et l'amphithéâtre de Mont-d'Arène, dont quelques gradins se voyaient encore au commencement du dix-huitième siècle, a complétement disparu : la cité romaine et la ville du moyen âge, où plusieurs maisons curieuses ont été conservées, est limitée par un ovale régulier de rues et de boulevards. Quant à la ville moderne, qui fut bâtie extérieurement, elle est remarquable surtout par les vastes faubourgs qui se sont formés rapidement dans les dernières années, le long des routes et aux environs de la gare commune des cinq chemins de fer. Reims est une ville d'industrie. Non-seulement elle s'occupe, encore plus qu'Épernay et que Châlons, de la préparation et de l'expédition du vin de Champagne, elle travaille surtout à la filature et au tissage des laines, principalement des flanelles et des tissus ras, et, suivant les fluctuations de la mode, modifie la forme et les qualités de ses étoffes. En 1880, 43 usines s'occupaient du tissage mécanique et groupaient dans leurs ateliers plus de dix mille personnes, 5,000 hommes, 4,000 femmes, 1,100 enfants. En outre, le tissage à la main occupe un grand nombre de bras. Récemment encore, la fabrication rémoise dépendait de Puteaux et de Suresnes pour les teintures ; il n'en est plus ainsi : de très-importantes teintureries, où l'on obtient toutes les variétés de couleurs et de nuances, se sont établies dans le voisinage de Reims[1]. En outre, l'industrie du verre et celle du sucre de betterave ont pris à Reims une réelle importance[2]. Enfin les pâtissiers rémois maintiennent leur ancienne réputation.

Reims est la patrie de Colbert et du graveur Nanteuil, de Drouet d'Erlon. A l'ouest, près de la Ville-en-Tardenois, est le village de Lagery, où naquit Urbain II, le pape qui prêcha la première Croisade[3]. Fismes, au confluent de la Vesle et de l'Ardre, est la station la plus imposante du chemin de fer entre Reims et Soissons. C'est le *Fines Suessionum* de César, sur les confins du Tardenois et du Soissonais.

Le département de Seine-et-Marne, qui se trouve en entier dans le bassin des deux rivières, dont il porte le nom, appartient à la Seine par son versant le plus étendu, celui du sud. A l'est la Champagne, à l'ouest l'Ile-de-France, ont formé le département ; quant aux régions naturelles, admirablement représentées sur la carte hydrologique de M. Delesse, elles sont indiquées à la fois par la composition du sol et par la profondeur moyenne

[1] Tissage des laines en 1873 dans la Marne :
9,590 ouvriers, 265,714 broches, 6,251 métiers; valeur des étoffes fabriquées : 150,000,000 fr.

[2] Production du verre dans la Marne en 1873. . . 15,000 tonnes; valeur : 4,058,600 fr.
Production du sucre de betterave (y compris les mélasses). . . . . 3,943,500 fr.

[3] Communes les plus importantes de la Marne en 1876 :

Reims	81,350 hab.	Vitry-le-François	7,600 hab.
Châlons-sur-Marne	20,250 »	Ay	5,050 »
Épernay	15,500 »	Sézanne	4,800 »

Sainte-Menehould. . . . . 4,500 hab.

des nappes : entre la Seine et la Marne, les plateaux tertiaires éocènes, où les pluies sont rares, où les puits vont chercher l'eau à plus de 80 mètres au-dessous du sol, forment la région de la Brie ; au sud de la Seine, les terrains miocènes du Gâtinais, mieux arrosés par les pluies, plus riches en eaux voisines du sol, sont pourtant moins fertiles, à cause de leurs roches de grès et de leurs vasques imperméables où dorment des étangs. Le département de Seine-et-Marne, dont les terres sont très-divisées, mais où se voient aussi de très-grands domaines, est surtout un pays agricole ; il possède encore de grandes forêts, mais presque tout le reste du territoire est en culture et fournit en abondance à Paris des céréales, des légumes, des fromages de Brie. Des carrières nombreuses de pierres à bâtir, de pavés, de plâtres, de calcaires, d'argiles à briques, à faïences, à porcelaines même, sont aussi parmi les principales richesses du pays ; mais l'industrie proprement dite n'est représentée en grand dans Seine-et-Marne que par des papeteries : pour ces manufactures, la circonscription a le troisième rang parmi les départements français [1]. Malgré toutes ses ressources et les avantages que lui donne la proximité de Paris, la contrée n'a pas une population moyenne égale à celle du reste de la France [2].

En amont de son confluent avec l'Yonne, la Seine n'arrose point de ville dans la partie de son cours qui traverse le département. Provins, le chef-lieu de l'arrondissement sud-oriental, est situé au nord de la Seine, dans la charmante vallée de la Voulzie, chantée par Hégésippe Moreau, enfant de Provins. Cette ville, ancienne capitale de la Brie, fut jadis plus populeuse ; elle a gardé une grande partie de son enceinte de 5 kilomètres, et dans la ville haute se trouvent encore de curieux édifices du moyen âge. La citadelle du treizième siècle, renforcée d'un mur par ses conquérants anglais, en 1432, se dresse au sommet de la colline : on lui donne le nom de Grosse-Tour, ou celui de tour des Prisonniers, désignation qu'elle a souvent méritée. Les beaux jardins des alentours donnent les fameuses roses qui ont fait la célébrité de Provins.

Ainsi que son vieux nom français l'indique, Montereau-fault-Yonne est situé à l'endroit où l'Yonne vient perdre ses eaux dans celles de la Seine. Cette ville, où le meurtre de Jean sans Peur, en 1419, fut l'un des épisodes de l'atroce lutte des Bourguignons et des Armagnacs, et où se sont accomplis de mémorables événements de guerre en 1814, est fort commerçante ; son trafic avec Paris par le cours du fleuve est à peine inférieur à un million de tonnes ; en outre, une grande manufacture de porcelaine opaque, occupant en moyenne plus de 600 ouvriers, fabrique à elle seule, dans l'ensemble de l'industrie française, plus d'un dixième de ces produits [3]. La pittoresque ville de Moret, située également près d'un confluent, à l'endroit où le Loing et son canal latéral vont s'unir à la Seine vis-à-vis d'une berge escarpée, commerce aussi avec Paris ; par le canal du Loing, elle trafique avec Nemours, et plus au sud, avec Montargis, Briare et la vallée de la Loire [4]. Quelques-uns des beaux rochers de grès qui dominent la vallée du Loing au sud de Nemours sont réduits en sable et expédiés au loin pour la fabrication du verre. D'autres rochers consistent en craie blanche d'une remarquable pureté. C'est près de Nemours, au Bignon, que naquit Mirabeau.

Le chef-lieu de l'arrondissement que le Loing traverse du sud au nord-est est la ville

[1] Valeur des papiers et cartons fabriqués en 1873 dans Seine-et-Marne : 6,328,520 fr.

[2]

Superficie de Seine-et-Marne.	Population en 1876.	Population kilométrique
5,736 kilomètres carrés.	347,320 habitants.	61 habitants.

[3] Fabrication de la porcelaine opaque à Montereau en 1873 :
30,000 quintaux métriques ; valeur : 1,680,000 fr.

[4] Mouvement du canal du Loing en 1873 : 317,000 tonnes. (Krantz.)

de Fontainebleau, devenue si fameuse par sa magnifique forêt, ses paysages de rochers, ses jardins, les cours et les salles de son immense palais, auquel Primatice et tant d'autres célèbres artistes ont travaillé. Cet édifice rappelle de grands événements historiques, la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV, l'assassinat de Monaldeschi par Christine de Suède, la captivité de Pie VII, la fausse abdication de Napoléon. Henri III et Louis XIII y sont nés. Fontainebleau, à 3 kilomètres de la Seine, en pleine forêt, est un des lieux de plaisance des Parisiens, et nul des étrangers qui visitent la grande cité ne croit avoir terminé son pèlerinage s'il n'a vu la cour du Cheval-Blanc, les jardins dessinés par Le Nôtre, les gorges d'Apremont. Mais, envahie comme elle l'est par la foule, la ville de Seine-et-

N° 189. — FONTAINEBLEAU.



Echelle de 1:200000

Marne n'est guère qu'une vaste hôtellerie : seulement elle expédie des grès pour le pavage, des sables pour la fabrication du verre, et des chasselas exquis, provenant surtout de Thomery, village voisin dont les jardins bordent la Seine. Pendant la guerre, la population de Fontainebleau, privée de la visite des Parisiens, avait diminué de 2,000 habitants. L'école d'application du génie et de l'artillerie y a été transférée.

Melun, le chef-lieu de Seine-et-Marne, est la première ville qui se présente en aval de la forêt de Fontainebleau : entourée de verdure, construite sur les pentes et à la base d'une haute berge de la rive droite, qui se reploie gracieusement en demi-cercle, elle est fort jolie d'aspect, et les charmantes avenues de la rive gauche, bordées de maisons élégantes, contribuent à l'effet agréable de l'ensemble. Une statue a été érigée au célèbre Amyot, le plus illustre enfant de la ville. D'ailleurs Melun a peu d'importance et son édifice le

plus considérable est une maison centrale où sont enfermés d'ordinaire plus de 1,000 détenus. Au nord-est de la ville est le fameux château de Vaux-Praslin, dont le surintendant Fouquet avait fait une merveille et qui fut la cause de sa disgrâce ; il renferme des peintures de Mignard, de Lebrun, et le parc a été dessiné par Le Nôtre. Un grand nombre des habitants de Melun se trouvent déjà par leurs affaires dans le cercle d'attraction de Paris. Plus au nord, le bourg de Brie-Comte-Robert peut même être considéré comme faisant partie de la banlieue parisienne. Tous les travaux y ont rapport à l'approvisionnement de la grande cité ; c'est pour elle que les ouvriers extraient les pierres et brûlent la chaux, que les jardiniers cultivent les roses, que les fermiers récoltent grains et légumes et préparent les fromages, bien inférieurs à ceux d'autrefois, la demande dépassant les ressources de la fabrication.

L'arrondissement de Coulommiers appartient presque en entier au bassin de la Marne. La petite ville qui lui sert de chef-lieu et qui est aussi l'un des principaux marchés pour les fromages, est située sur le Grand-Morin, qui vient de recevoir la plus forte source du bassin de la Seine. En amont de Coulommiers, non loin du vieux bourg de la Ferté-Gaucher, l'eau pure du Grand-Morin alimente plusieurs papeteries. Le plus vaste de ces établissements fabrique le papier du Timbre et de la Banque de France.

La Marne, qui serpente en bizarres sinuosités au nord du plateau de la Brie, arrose la contrée la plus fertile du département, celle où les habitants se sont groupés en plus grand nombre ; les villes y sont aussi plus rapprochées. La Ferté-sous-Jouarre, bâtie sur les deux rives de la Marne, au confluent du Petit-Morin, a de beaux jardins, des vergers et des carrières très-importantes de pierres meulières, qu'on expédie jusqu'en Amérique. Au sud, par delà le Petit-Morin, s'élève sur le plateau la ville de Jouarre, jadis célèbre par un couvent dont il reste une crypte enfermant deux églises souterraines.

Meaux, dont le nom francisé est encore celui de la peuplade gauloise des Meldi, est au centre de l'arrondissement dont il est le chef-lieu, dans un large bassin que la Marne et le canal de l'Ourcq contournent en sens inverse. Sa cathédrale inachevée dresse sa plus haute tour, du style ogival flamboyant le plus riche, bien au-dessus des maisons groupées à sa base, et de sa plate-forme on peut discerner par un temps clair les buttes de Paris, à 38 kilomètres de distance. En 1229, un traité conclu à Meaux mit un terme à la guerre des Albigeois et valut à la France une grande partie du Midi. Meaux, comme la plupart des villes du département, a pour industries principales celles de l'approvisionnement de Paris : elle lui vend surtout des grains, des farines, des fromages, des volailles. Lagny, située plus bas dans la vallée, s'occupe du commerce des mêmes denrées. A l'ouest, près de la Marne, est l'ancien bourg de Chelles, dont la célèbre abbaye n'a laissé que des vestiges : c'est là que, d'après la tradition, Frédégonde fit tuer son mari Chilpéric Ier. Déjà les usines éparses, dont la plus connue est la fabrique de chocolat de Noisiel, dépendent de l'industrie parisienne ; les villas, les châteaux qui se montrent sur les hauteurs entre les pelouses et les grands massifs de verdure, ne sont pour la plupart habités que pendant une partie de l'année par des familles résidant d'ordinaire à Paris. Au sud de Lagny se trouve le château de Ferrières, un des plus somptueux de la France, un des plus riches en objets d'art [1].

[1] Communes les plus importantes de Seine-et-Marne en 1876 :

Meaux	11,750 hab.	Coulommiers	5,250 hab.
Fontainebleau	11,650 »	La Ferté-sous-Jouarre	4,750 »
Melun	11,250 »	Lagny	4,250 »
Provins	7,600 »	Nemours	3,850 »
Montereau fault-Yonne	7,050 »	Brie-Comte-Robert	2,750 »

VI

La Seine, de douze à treize fois moindre en étendue que les autres départements français, ne se compose en réalité que de Paris et d'une partie de sa banlieue[1].

Paris, la « grand'ville », est certainement, de toutes les cités de la terre, celle qu'on a le plus maudite, en prose et en vers, mais nulle n'a été célébrée d'une voix plus éclatante et plus joyeuse. « .... Il est au monde une infernale cuve ! » a dit Barbier en parlant de la Babylone moderne, tandis que Victor Hugo chante en elle « la cité mère ».

Certes il serait absurde d'attribuer à Paris une sorte de royauté morale sur les autres grandes villes du monde civilisé ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle a été souvent, notamment au dix-huitième siècle, le foyer le plus actif de l'intelligence humaine. Quand on jette un regard d'ensemble sur l'histoire, la ville qui se présente après Athènes, Rome, Florence, n'est-elle pas toujours Paris? N'est-ce pas dans ses mains que le flambeau de la vie transmis de siècle en siècle a le mieux éclairé les peuples de la Terre? Paris étant devenu la cité française par excellence, celle vers laquelle convergent les forces vives de la nation, est, dans ses rapports avec les peuples européens, le représentant naturel du pays tout entier ; il a fait siennes les qualités qui distinguent la France. Intermédiaire entre les hommes des races dites latines et ceux du reste de l'Europe, il élabore les idées qui lui viennent de la France même et des nations voisines, et il en fixe la valeur relative ; toutes les formes diverses de la civilisation s'y comparent et s'y modifient mutuellement ; toutes les théories lui demandent droit de cité avant de se propager dans le monde ; toutes les célébrités purement nationales y cherchent une consécration européenne. Ses révolutions remuent l'humanité, ses longues défaillances l'engourdissent ; mais, quel que soit l'état politique de Paris, on y voit toujours le principal élément de comparaison et de mesure commune entre les nations civilisées. A certains égards, et sans qu'on ait à taxer de vanité les Parisiens, ceux-ci peuvent dire que leur ville est actuellement le chef-lieu de l'Europe. Du reste, ce sont les étrangers eux-mêmes qui le proclament, puisqu'ils viennent en si grandes multitudes à Paris, les uns attirés, il est vrai, par leurs affaires ou simplement par des plaisirs plus ou moins raffinés, mais les autres, fort nombreux, entraînés

[1]

Superficie de la Seine.	Population en 1876.	Population kilométrique.
477 kilomètres carrés.	2,410,850 habitants.	5,054 habitants.

par l'amour des arts, de la science ou de la fine causerie sur les choses de l'esprit. Nulle part les hommes intelligents, les plus différents de goûts et d'opinions, ne trouvent plus facilement un milieu qui leur convienne. Cent villes distinctes y sont contenues dans une seule, et pourtant il est peu de cités qui dans leur ensemble aient une personnalité plus nette que Paris. Comparée à la capitale de la France, l'immense Londres manque tout à fait de cohésion. Dans la métropole de l'Angleterre, les diverses sociétés sont juxtaposées, tandis qu'à Paris elles se fondent par gradations insensibles de manière à former un tout complet.

Il est fort étrange que les avantages remarquables de Paris comme ville à position géographique privilégiée n'aient pas été reconnus de tout temps. « La fortune de Paris est l'œuvre des hommes seulement et la nature n'y a rien mis du sien, disait M. Saint-Marc Girardin dans un de ses cours publics. « Le lieu où elle est bâtie n'est pas un de ces lieux qui semblent faits et désignés pour avoir une ville ;... Paris est une capitale qui pouvait être ailleurs et qui s'est trouvée là par hasard pour ainsi dire. » Dans leur admirable *Explication de la carte géologique de France*, Élie de Beaumont et Dufrénoy ont au contraire démontré que la forme du sol et du sous-sol avait facilité, nécessité même la naissance d'une grande ville dans le bassin de Paris, et sans peine ils auraient pu ajouter, à l'appui de leur opinion, d'autres arguments que ceux de la géologie.

D'abord, en ne considérant la situation de Paris que par ses avantages immédiats, appréciables même pour des hommes à civilisation rudimentaire, la vieille Lutèce avait le privilége de se trouver près du confluent de deux rivières considérables et de posséder ainsi deux grands chemins naturels se ramifiant en nombreuses voies secondaires dans toutes les vallées latérales. Un groupe d'îles situé en aval du confluent facilitait le passage avant qu'on eût encore appris à construire des ponts sur les larges rivières, et les habitants qui venaient bâtir leurs cabanes dans ces îles se trouvaient défendus par de larges fossés naturels où des assaillants ne pouvaient s'aventurer sans danger. La haute butte Montmartre, à une petite distance au nord, était très-favorablement placée pour servir de montagne de guet : de là il était facile d'observer au loin la plaine environnante, ainsi que les longs méandres de la rivière qui se déroulent vers le nord-ouest.

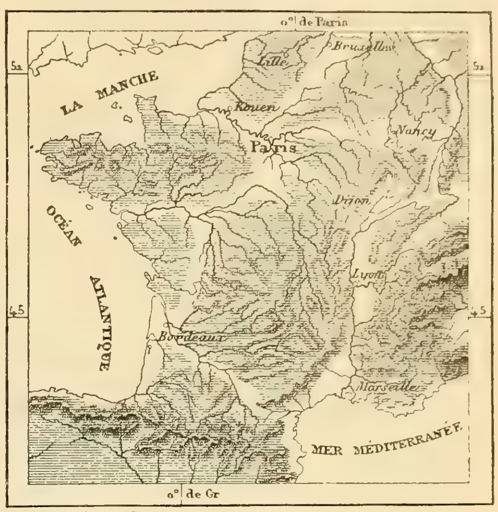
Beaucoup d'autres villes des Gaules avaient, il est vrai, des avantages locaux d'égale ou même de plus grande importance ; mais relativement à l'ensemble du territoire qui est devenu la France, Paris a d'autres priviléges d'ordre supérieur. D'abord les rives de la Seine font partie de cette voie na-

CARTE GÉOLOGIQUE DES ENVIRONS DE PARIS



turelle qui réunit la Méditerranée à l'Océan et qui, par la force des choses, devait servir de grand chemin à l'histoire même de la civilisation; or, sur cette voie majeure de l'humanité, Paris occupe précisément le point où vient aboutir la route de l'Aquitaine et de l'Espagne par la vallée de la Loire et le seuil du Poitou. Paris occupe ainsi le sommet du grand triangle des voies historiques de la France, et par conséquent l'endroit où les forces de tout le pays peuvent être le plus facilement centralisées. Ce n'est pas tout : placé au milieu géométrique du cercle dont les rayons sont les vallées de l'Yonne, de la Marne, de l'Oise, de la Seine inférieure, Paris est aussi la ville où les habitants du bassin de la Seine et des contrées limitrophes doivent chercher spontanément leur centre de vie commerciale et politique. Aucune autre cité de France, à moins d'être bâtie au confluent de l'Oise ou dans le voisinage immédiat, n'aurait joui des mêmes avantages comme point géométrique de convergence. En outre, le cercle d'attraction dont Paris occupe le milieu est en partie un cercle stratégique de défense et tout le faîte demi-circulaire de hauteurs qui s'étend du Morvan à l'Ardenne a pu être comparé justement à une enceinte de place forte. Tous ces traits géographiques du territoire expliquent la naissance et l'agrandissement rapide de la ville, mais — est-il nécessaire de l'ajouter? — le rôle de capitale qu'a pris Paris a singulièrement accéléré la centralisation. L'État a continué l'œuvre commencée par la nature. Au temps de Charlemagne, lorsque le centre de gravité du territoire était reporté en dehors de la frontière des Gaules, Paris diminuait en population, ou du moins n'augmentait que faiblement; il s'est accru au contraire avec rapidité, lorsqu'il a repris son rôle de capitale. Il est vrai que les priviléges afférents à ce titre s'achetaient chèrement, par le manque de libertés municipales, la pression directe du pouvoir, les dangers de la guerre étrangère et des révolutions intestines. Soit pour l'attaque, soit pour la résistance, c'est à Paris que doit porter tout le centre de l'effort.

N° 191. — PARIS ET LES GRANDES VOIES DE LA FRANCE.



Gravé par Erhard

Dans l'énumération des causes qui ont contribué à l'agrandissement de

l'antique Lutèce, il faut aussi tenir grand compte des facilités de la vie que présente l'Ile-de-France. Même lorsque la culture était rudimentaire, ces excellentes terres à blé de la Beauce et de la Brie, situées des deux côtés du bassin de Paris, fournissaient les principales denrées nécessaires à l'alimentation de la cité; les rivières convergentes, de l'Yonne à l'Oise, ame-

N° 192. — ACCROISSEMENTS DE PARIS.

Dressé par A. Vuillemin. Gravé par Erhard.

Enceinte de Philippe Auguste 1211. *Enceinte en 1789.*
Accroissement sous Louis XIV 1702. *id. de 1876.*
Anciennes Voies romaines d'après A. Lenoir

Echelle de 1 : 125.000

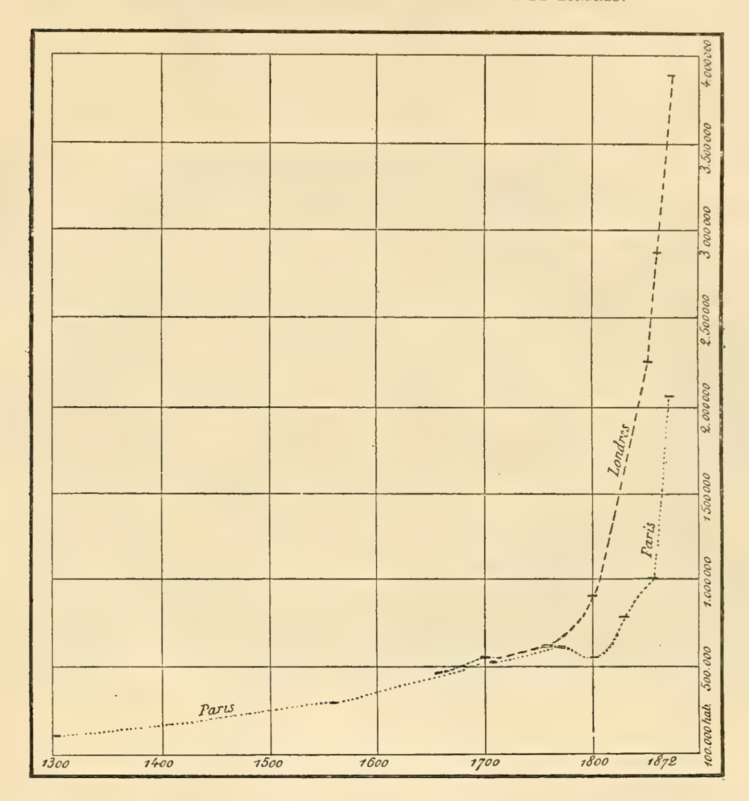
0 1 2 3 4 5 Kil.

naient le bois, les matières premières, les objets manufacturés; enfin, le sol lui-même livrait les matériaux de toute espèce pour la construction des édifices. Les collines qui s'élèvent immédiatement au-dessus de la ville renferment le meilleur plâtre connu; les marnes et les calcaires argileux servent à la fabrication des ciments, d'autres roches donnent la matière pour les briques, les tuiles et les carreaux; les calcaires grossiers qui composent toutes les collines environnantes, et qui sont formés en grande partie des

coquilles infiniment petites d'un polythalame, le *miliola*, sont très-faciles à exploiter en carrières : les maçons peuvent venir y prendre à même la pierre et les autres matériaux nécessaires à la construction de leurs édifices. Les géologues l'ont depuis longtemps remarqué : c'est là une des grandes causes de la magnificence architecturale de Paris.

Dès l'époque romaine, la ville, habitée par la tribu gauloise des Pari-

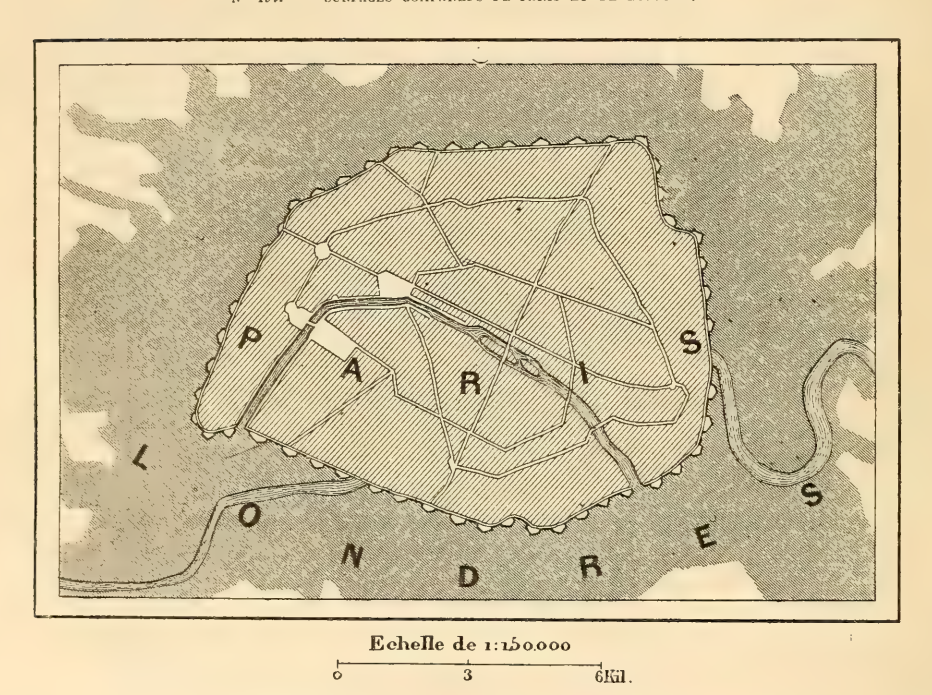
N° 153. — ACCROISSEMENT COMPARÉ DE PARIS ET DE LONDRES.



siens, était trop peuplée pour l'île primitive ; un faubourg bordait la rive du fleuve au sud de la Cité, tandis qu'un groupe séparé de maisons s'élevait à la campagne, sur la butte Sainte-Geneviève. Au treizième siècle, Paris était déjà une grande ville, inférieure sans doute à Constantinople, mais supérieure à Rome. Dans les premières années du dix-huitième siècle, la population avait déjà dépassé le demi-million. Elle ne s'accrut que faiblement pendant le cours du siècle et diminua durant la Révolution ; en 1800, Paris, qui avait longtemps disputé à Londres le rang de cité la plus populeuse en Europe, était définitivement distancée : aux 550,000 Parisiens, l'Angleterre pouvait opposer près de 900,000 Londiniens. En 1817, année

du premier recensement de Paris qui mérite pleine confiance, la population de cette ville était de 714,000, contre un nombre de 1,500,000 personnes qui peuplaient la grande ville anglaise. Depuis cette époque, les deux capitales ont beaucoup plus que doublé en population, mais le taux de l'accroissement a été plus rapide pour Londres et s'est d'année en année continué sans temps d'arrêt. Néanmoins, Paris, si l'on y ajoute, comme on le fait pour Londres, tous les quartiers de la banlieue rattachés à la ville proprement dite par des rangées continues de maisons, n'a-

N° 194. — SURFACES COMPARÉES DE PARIS ET DE LONDRES.



vait pas moins de 2,300,000 habitants lors du recensement de 1876, et nul doute que depuis cette époque l'augmentation n'ait été considérable. Par le nombre des êtres humains, Paris est donc la deuxième ville de la Terre : depuis que la guerre des Taëpings a dévasté les grandes fourmilières humaines de la Chine centrale, l'immense agglomération des bords de la Tamise n'a d'autre rivale que la ville française. Dans leur accroissement continuel, les deux métropoles envahissent surtout les campagnes qui s'étendent à l'ouest : elles marchent l'une et l'autre au-devant de l'air pur qu'apporte le vent d'ouest ; mais Londres a sur Paris le grand avantage hygiénique de ne pas avoir ménagé l'espace à conquérir : ses habitants ont plus d'air respirable que les Parisiens, et par suite ils ont

à lutter moins fréquemment contre la maladie : leur vie moyenne est plus longue[1].

Il est facile de prévoir que, tout en continuant d'accroître, de génération en génération, le nombre de ses résidants, Paris cessera d'occuper le même rang parmi les cités du monde, et que d'autres la dépasseront à la fois pour le commerce et la population. En effet, si Paris est admirablement situé par rapport au reste de la France, tant qu'elle ne s'étendait pas au sud de la Méditerranée par l'Algérie; si, pendant toute une période de l'histoire, il s'est trouvé sur le grand chemin de la civilisation, le champ de l'humanité policée s'est bien élargi et par suite Paris a perdu quelques-uns de ses avantages. De même que Rome, centre de l'Italie et de l'ancien *orbis terrarum*, a été rejetée vers le pourtour du cercle par l'annexion du Nord au monde civilisé, de même Paris, jadis si bien placé sur la ligne maîtresse de la Méditerranée à l'Océan, est laissé à l'écart depuis que le monde entier est entouré d'un réseau de voies commerciales aux mailles de plus en plus rapprochées. Paris est bien éloigné du centre de l'Europe et ne se trouve pas même sur une de ses grandes diagonales : c'est là un fait qui ne peut manquer de modifier tôt ou tard, au détriment de Paris, le rang des villes principales du monde; mais tant que les conditions de l'humanité n'auront pas complétement changé, Paris n'en restera pas moins l'une des « cités mères » et de toutes la plus aimée.

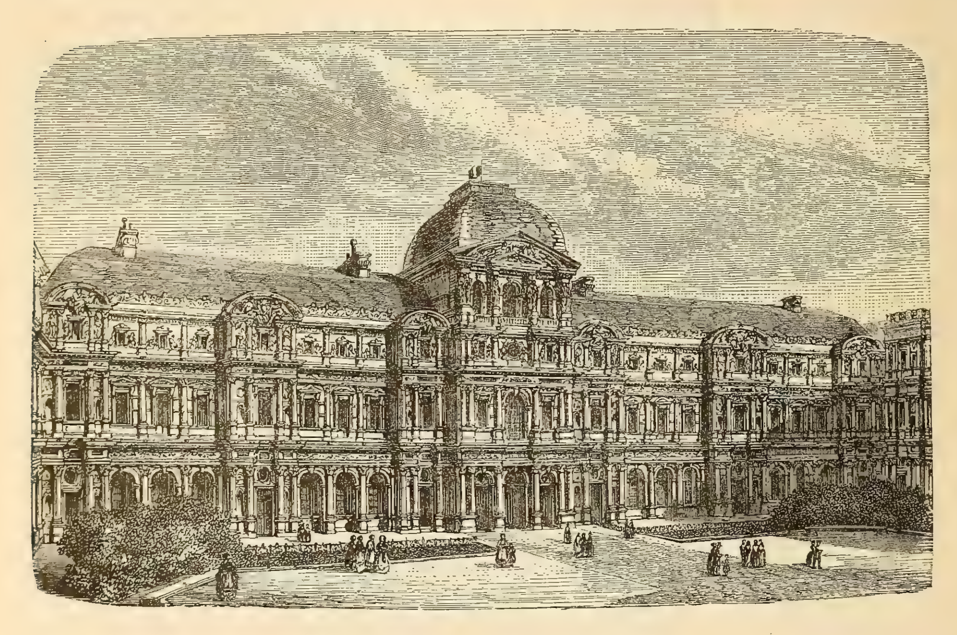
Par ses monuments, on le sait, Paris est une ville unique au monde. Il est vrai que de l'époque romaine il lui reste au-dessus du sol les restes d'un seul palais, celui des Thermes, associé au souvenir de l'empereur Julien; mais, depuis les commencements de l'architecture ogivale, combien d'édifices, nobles ou charmants, ont été légués par nos ancêtres au Paris moderne, et que de trésors artistiques s'y sont accumulés malgré les dévastations et les « restaurations » que la ville a tant de fois subies pendant le cours de neuf siècles! Au centre même de la ville, dans l'île que symbolise le vaisseau héraldique « toujours flottant, jamais submergé », s'élève l'église Notre-Dame, admirable basilique du douzième et du treizième siècle, formant par ses sculptures, ses ogives, ses rosaces, ses clochetons un cours complet d'architecture pour l'une des époques les plus importantes de l'art. Également dans l'île primitive de Lutèce, est la Sainte-Chapelle, construite en cinq ou peut-être même en deux années seulement, de 1245 à 1247[2], et pourtant un des édifices les plus solides, les plus riches en ornements de toute espèce, les plus délicatement sculptés : cette haute nef, ces frêles colonnettes, ces vitraux éblouissants res-

[1]

	Superficie.	Population en 1876.	Pop. par hect.
Paris (dans les fortifications)	7,802 hect.	1,945,950 hab.	262 hab.
Londres (district d'enregistrement civil) . .	31,600 »	3,580,000 »	113 »
Seine	47,700 »	2,410,850 »	50 »
Londres (district de police)	183,000 »	4,440,000 »	24 »

[2] Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française.*

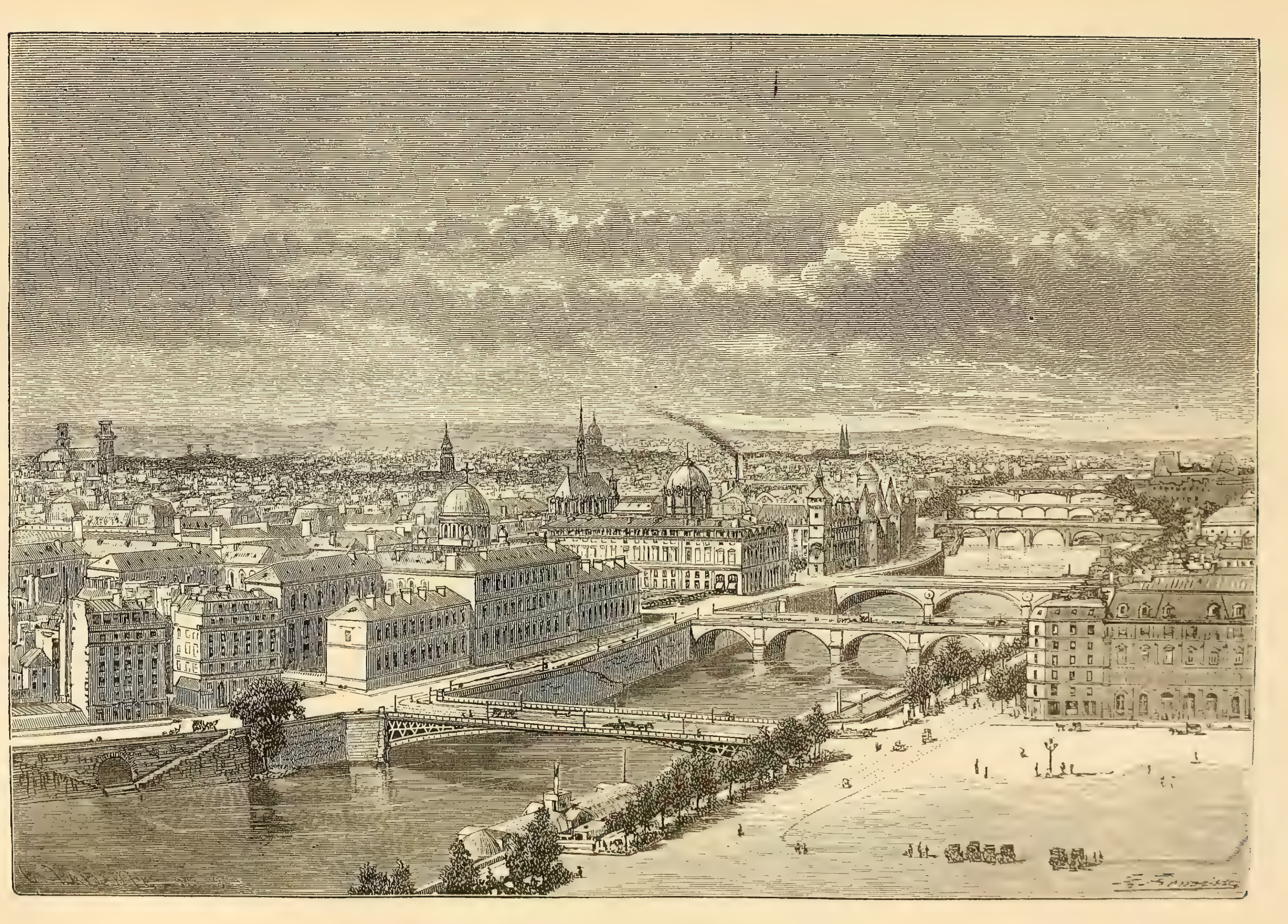
semblent à un immense écrin. Sur la rive gauche, Saint-Germain-des-Prés, dont la nef entière a été magistralement décorée par Hippolyte Flandrin, est un édifice d'origine plus ancienne, puisqu'on y voit des arcades romanes des premières années du onzième siècle. Près de la rive droite de la Seine, Saint-Germain l'Auxerrois, dont la cloche sonna la Saint-Barthélemy, est un bizarre et charmant assemblage de constructions ogivales d'époques diverses. Saint-Séverin, Saint-Merri, la Tour de Saint-Jacques la Boucherie, sont aussi des monuments curieux du moyen âge, et l'Hôtel de Cluny, bâti à la fin du quinzième siècle sur l'emplacement de l'ancien palais romain des Thermes, renferme un incomparable musée d'archéologie, composé de plusieurs milliers d'objets précieux, statues et bas-reliefs, émaux et faïences, tapisseries et bijoux, qui font revivre devant nous les siècles passés de la France. Entre autres monuments précieux, on y voit un autel romain du temps de



FAÇADE PRINCIPALE DE LA COUR DU LOUVRE
Dessin de Thérond, d'après nature.

Tibère qui fut trouvé sous le maître-autel de Notre-Dame et que les « nautes parisiens » avaient élevé aux divinités gauloises et aux dieux romains. A cette époque, l'alliance était déjà faite entre les deux religions.

L'architecture de la Renaissance est représentée à Paris par quelques chefs-d'œuvre. L'immense palais du Louvre, dont la façade sculptée, suivie de celles du nouveau Louvre et des Tuileries, borde la Seine sur une longueur de plus de sept cents mètres, présente en saillie des pavillons d'une singulière élégance, et sa grande cour est une de celles où le regard suit avec le plus de bonheur les lignes des édifices : la façade occidentale, œuvre de Pierre Lescot, décorée de cariatides et de bas-reliefs par Jean Goujon, est une des merveilles du seizième siècle. A l'église Saint-Eustache, on remarque avec étonnement la hauteur des voûtes ; à Saint-Étienne du Mont, où le plein cintre et l'arc surbaissé succèdent à l'ogive, on admire de gracieux détails de sculpture, un jubé des plus hardis et des vitraux qui sont un véritable musée de peintures sur verre. Enfin,



PARIS. — VUE PRISE DE L'ÉGLISE SAINT-GERVAIS

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie de M. Hautecœur.

l'Hôtel de Ville, que l'on reconstruit peu différent de celui qui existait avant la Commune de 1871, est un édifice des plus nobles proportions. Non loin de là, sur une place voisine des grandes Halles, est la fontaine des Innocents, ornée des ravissantes sculptures de Jean Goujon.

Et depuis cette époque si féconde en œuvres de grand art, que d'édifices remarquables, soit par leur richesse, soit par la beauté réelle de leur architecture, se sont élevés dans Paris ! La noble colonnade du Louvre, quoique en désaccord avec le monument de la Renaissance dont elle orne la façade ; le dôme des Invalides, chef-d'œuvre de Mansart ; le Panthéon, de construction si hardie dans sa froide simplicité ; le palais du Luxembourg, dont le profil régulier s'harmonise avec les arbres protégeant des statues sous leur feuillage ; le grand temple grec de la Madeleine, que Napoléon voulait élever à sa gloire ; l'Opéra, où l'architecture a mis tant de science au service de tant de luxe ; les palais de la place de la Concorde ; enfin, l'Arc de Triomphe, qui termine si heureusement l'avenue grandiose des Champs-Élysées et dont l'une des sculptures est ce merveilleux *Chant du départ* de Rude, pierre devenue vivante par le souffle de la liberté : chacun de ces monuments ne pourrait-il pas, même isolé, suffire à la célébrité d'une ville ? D'ailleurs la plupart des édifices de Paris ajoutent à l'intérêt propre celui que leur donnent les souvenirs de l'histoire. Les noms de l'Hôtel de Ville, des Tuileries, du Palais-Royal, de la Sorbonne n'évoquent-ils pas aussitôt presque en entier l'histoire même de la cité ?

Et si des édifices on passe aux trésors qu'ils contiennent, on se trouve alors en face de tout un monde dont l'homme le plus studieux ne peut aspirer à connaître qu'une bien faible part ! Au Jardin des Plantes, le Muséum, qui n'est plus, il est vrai, comme autrefois, le rendez-vous des naturalistes de l'Europe, a ses riches collections d'histoire naturelle, exposées seulement en partie, à cause du manque de place et de l'insuffisance du budget annuel. Toutes les sociétés scientifiques et les grandes écoles ont aussi leurs musées. Le Conservatoire des arts et métiers, établi dans le couvent de Saint-Martin des Champs, renferme toute la série des machines qui racontent les progrès de l'industrie humaine et qui sollicitent les chercheurs à de nouvelles découvertes. L'Observatoire, où passe la ligne méridienne de Paris, que l'on a cru longtemps devoir être acceptée par toutes les nations comme le degré de longitude initial, contient une collection d'instruments anciens dont chacun rappelle une conquête de la science. La ville possède aussi, dans l'hôtel Carnavalet, son musée spécial où des pierres antiques, des instruments et des armes, des vues de monuments, des plans, des parchemins et des livres disent l'histoire du vieux Paris Enfin les musées d'art, le Louvre et le Luxembourg, ne sont-ils pas des lieux vraiment sacrés pour tous les hommes qui ont la compréhension ou seulement une vague idée de ce qui est grand et beau ? Quelles inestimables richesses que celles d'un palais où l'on voit des œuvres de premier ordre de presque tous les grands peintres et, parmi les sculptures, la Vénus trouvée à Milo, les Captifs de Michel-Ange et le Mercure de Rude ! Quels trésors pour l'étude comparée de l'homme que les musées assyrien, égyptien, grec, étrusque, du moyen âge et les collections ethnographiques ! Chaque année, le « salon », où sont exposés des milliers de peintures, de sculptures et de dessins [1], attire aussi la foule des amateurs et des critiques. Paris possède aussi de très riches bibliothèques, dont l'une est de beaucoup la plus importante au monde : peut-être est-elle même deux fois plus considérable que la collection du *British Museum ;* mais elle n'a de catalogues complets que pour une partie de ses trésors : on ne peut en évaluer approximativement les immenses richesses que par la longueur des rayons, qui est de cinquante-cinq kilomètres, assez pour un total de près de 2,200,000 livres et 90,000 manuscrits ;

[1] Œuvres exposées au Salon en 1880 : 7,289.

120,000 médailles se trouvent aussi dans ses collections. En outre, le département des estampes compte bien au delà de 2 millions de feuilles, et la section géographique possède plus de 200,000 cartes ; les autographes sont au nombre d'un million. Près de 50,000 documents nouveaux viennent accroître chaque année cette prodigieuse bibliothèque, patrimoine du genre humain.

Mais les richesses en livres, en manuscrits, en inscriptions, en médailles ne seraient qu'un trésor inutile si la vie scientifique et littéraire ne se renouvelait incessamment par la ferveur de l'étude et par des œuvres nouvelles, ouvrages de toute espèce et publications périodiques. Paris fait imprimer à lui seul beaucoup plus de livres que tout le reste de la France et plus de journaux et de revues[1]. Les noms de Molière, de Voltaire, de Beaumarchais, de Béranger, de Michelet, de Malebranche, de d'Alembert, de Lavoisier, d'Eugène Burnouf, de Jean Goujon, de Perrault, de Mansart, de Lesueur, de David, de Hérold, de Halévy, à côté de ceux « d'illustres » d'un autre ordre, Richelieu, le grand Condé, Catinat, témoignent de la part considérable que Paris a prise directement à la création de l'élite intellectuelle en France ; mais cette part directe est bien peu de chose en comparaison de son œuvre indirecte. Presque tous les hommes célèbres de la France, ainsi qu'un très-grand nombre de savants et d'artistes étrangers, ne sont-ils pas venus se vivifier dans ce milieu? N'est-ce pas là qu'ils ont reçu l'impulsion décisive et qu'ils se sont révélés à eux-mêmes et au monde?

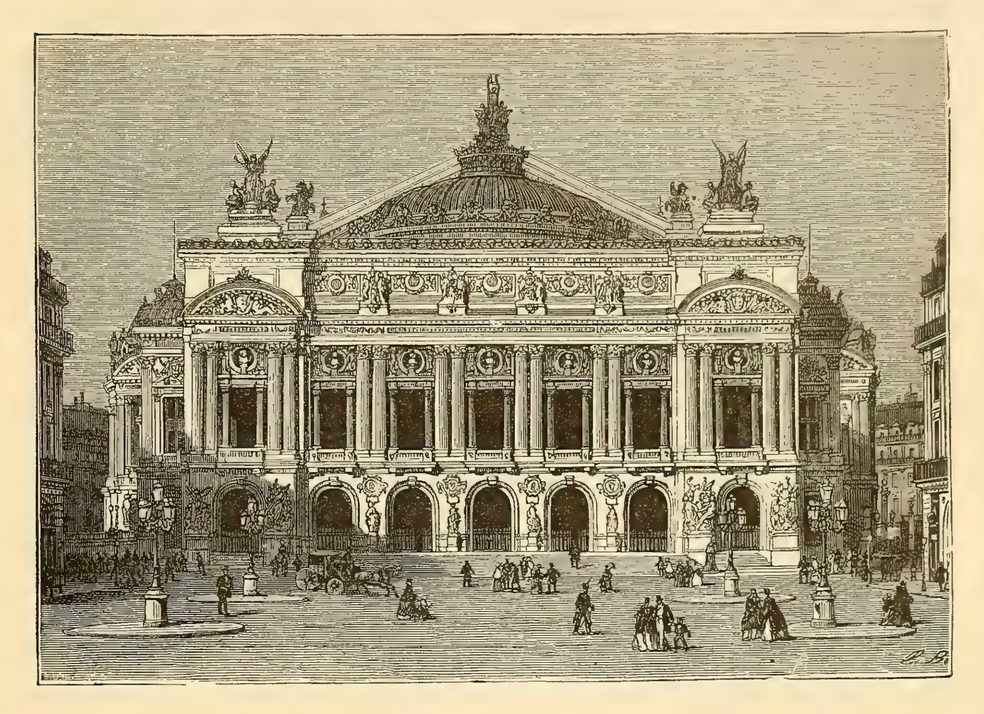
Le Paris des arts et de la science vaut surtout par sa vie libre, mais il a aussi les grands établissements d'instruction publique. Organisée sur le modèle de l'État, la « république » des sciences et des lettres est non dirigée, mais contenue par un corps suprême représentant l'autorité, les traditions, l'observation de la méthode : c'est l'Institut, composé de cinq académies, française, des inscriptions et belles-lettres, des sciences, des beaux-arts, des sciences morales et politiques. L'Académie de médecine est constituée à part. Tandis que la ville, où l'instruction moyenne est bien supérieure à celle de la France en général, entretient près de 300 écoles primaires, à côté de 1,000 écoles libres, et 7 lycées ou colléges, auxquels s'ajouteront bientôt six autres établissements, l'État dispense l'instruction supérieure dans de grandes écoles, dont quelques-unes, telles que l'École polytechnique, l'École des ponts et chaussées, l'École des mines, l'École normale, l'École centrale, ont un nombre limité d'élèves, tandis que les autres, comme l'École des beaux-arts et l'École de médecine, la première du monde par son enseignement, sont librement ouvertes à un nombre illimité de disciples[2]. Les étudiants qui se pressent en foule aux cours des professeurs aimés, rappellent ces temps du moyen âge où Paris était la plus grande ville universitaire et où vingt mille escholiers emplissaient les rues du quartier latin ; d'ailleurs c'est toujours là qu'est l'espérance du pays : c'est là qu'est en partie l'avenir de la France. Des cours publics au Collége de France, à la Sorbonne, à la Bibliothèque s'adressent à tous les hommes d'étude, et parmi ces cours on en cite plusieurs dont l'écho a retenti dans le monde. Parmi les 48 théâtres de Paris, quelques-uns sont aussi de grandes écoles, du moins pour l'art de bien dire, et certes il n'est pas de jouissance plus délicate

[1] Publications périodiques de Paris en 1879 : 1,190 journaux et revues, dont 49 quotidiens.

[2] Nombre des enfants dans les 1,258 écoles en 1877 : 168,729, soit 1 sur 12 habitants.
Lycéens et autres élèves des établissements secondaires, en 1879 : 17,496.
Étudiants en 1876 : 9,200, dont 5,000 étudiants en médecine (6,500 en 1880; 33 étudiants).

Hommes de la classe de 1875, dans la Seine	14,378
Nombre de ceux qui savaient lire, écrire et compter	13.360
Bacheliers	669
Complétement illettrés	249

que celle d'entendre les acteurs du Théâtre-Français. Quelques-unes des nombreuse sociétés libres qui se sont constituées à Paris pour le développement des sciences prennent une part considérable au mouvement contemporain : telles sont les Sociétés de Médecine et de Chirurgie, la Société de Géologie, la Société de Géographie, la première qui se soit fondée, la Société d'Anthropologie, beaucoup plus récente, mais la « première entre ses pareilles » par son ardeur au travail et la portée de ses recherches. Ce qui manque aux sociétés savantes de Paris, c'est un lien commun : elles n'ont entre elles qu'une faible cohésion, et même Paris ne possède pas, comme plusieurs villes d'Europe, de beaucoup ses inférieures, de palais central où tous les journaux, tous les recueils contemporains soient à la disposition des hommes d'étude, savants, artistes, industriels. Les Tuileries



LE NOUVEL OPÉRA
Dessin de P. Benoist, d'après nature.

reconstruites pourraient, unies au Louvre, devenir ce palais des sciences et des arts ; c'est alors que Paris serait vraiment une cité sans rivale.

Par son industrie, Paris est aussi l'une des grandes villes de l'univers. Marché principal des capitaux après la place de Londres, Paris dispose des milliards qui viennent s'y concentrer, et c'est aussi là, par l'effet de la centralisation des impôts, que l'État reçoit et dépense une partie fort considérable de son budget. Le gouvernement possède à Paris de très-vastes usines pour l'entretien des troupes, et de grands travaux militaires ou civils se font toujours sur les terrains qui lui appartiennent. La ville de Paris continue aussi l'œuvre immense de sa reconstruction : il lui faut élargir et rectifier ses rues, ouvrir des boulevards à travers les quartiers malsains, jeter de nouveaux ponts sur la Seine, construire ou réparer des édifices municipaux. La transformation de la ville est déjà bien avancée, mais le travail est sans cesse à recommencer, et quelques-uns des organes essen-

tiels à toute grande cité moderne, tels qu'une gare centrale et un hôtel des postes digne de ce nom, manquent encore à Paris. Pour ses vastes entreprises de restauration et d'entretien, la capitale a dû se charger d'un énorme budget, comparable à celui des grands États, et d'autant plus lourd à porter pour les citoyens que la dette est acquittée par des impôts d'octroi pesant sur toutes les denrées de première nécessité [1]. Proportionnellement à sa population, Paris est une des villes de France où la consommation de vin et de viande est la plus faible par habitant, à cause de l'octroi.

Malgré le haut prix des loyers [2] et de la main-d'œuvre, le département de la Seine participe à toutes les grandes industries nationales, même à celles qui demandent une surface considérable de terrain. Il dépasse toutes les autres circonscriptions de la France pour quelques-unes des grosses fabrications, notamment pour les machines, les fontes moulées, les cuivres, le sucre raffiné, les bougies [3]. Le faubourg de Puteaux produit à lui seul plus d'étoffes de laine que n'en fournissait toute la France au temps de Colbert. Toutefois Paris se distingue bien plus par ses ateliers que par ses manufactures, et la plupart de ses ouvriers sont des artisans, des artistes même, et non pas des manœuvres. Les divers produits qui font la gloire de Paris, la bijouterie, l'orfévrerie, l'ébénisterie, les bronzes, les gravures, les livres, les dessins, les photographies, les instruments de précision et de chirurgie, les armes de luxe, les horloges, les balances, les préparations anatomiques, et les objets innombrables désignés sous le terme général « d'articles de Paris », demandent tous un travail intelligent et soigné, qu'on n'obtiendrait pas dans les immenses usines où les ouvriers travaillent comme simples auxiliaires de la machine. Les grands établissements industriels que l'État possède à Paris, les Gobelins, la Monnaie, l'Imprimerie nationale, doivent aussi laisser une certaine initiative à l'ouvrier, quelles que soient d'ailleurs les règles de la discipline officielle. Du reste, ce qui fait l'excellence de l'industrie parisienne, c'est l'atmosphère d'intelligence et d'art qui l'entoure. Les bronzes, les meubles, les vêtements, les bijoux de Paris doivent la supériorité incontestable qu'ils ont sur les industries similaires dans le reste du monde au milieu où vivent les ouvriers qui les fabriquent. Les procédés, les formes et les dessins se renouvellent sans cesse, et l'on y voit se succéder les nuances les plus fugitives de la mode, contenues par les règles du goût le plus délicat. C'est par centaines que des inventeurs et des artistes, entraînés par la passion du beau, travaillent dans une indépendance solitaire, et presque toujours obscurément, aux progrès de l'industrie. Souvent opprimés par la misère, exploités par des spéculateurs habiles, plusieurs d'entre eux meurent à la tâche, mais non sans avoir

[1] Budget de Paris, 1797 : 500,000 fr.; 1830, 44,000,000 fr.; 1880, 229,000,000 fr.; soit 122 fr. par hab. Valeur des édifices publics : 1,052,000,000 fr.

Dette municipale, en capital remboursable : 1807, 8,000,000 fr.; 1852, 116,000,000 fr.; 1878, 1,987,000,000 fr., soit 1,000 fr. par hab. Service de la dette en 1878 : 107,000,000 fr., soit 59 fr. par hab. Octroi en 1879 : 126,700,000 fr.

[2] Valeur locative des maisons de Paris en 1878 : 580,000,000 fr.

[3] Grandes industries à Paris en 1875 :

Production	du fer (fonte, fer, acier).	500,000	quint. mét.	Valeur :	25,150,000 fr.
»	du cuivre.	77,750	»	»	19,825,000 »
»	du verre.	84,000	»	»	21,450,000 »
»	des bougies.	80,500	»	»	12,560,000 »
»	des savons.	494,000	»	»	85,409,000 »
»	du sucre raffiné.	1,104,000	»	»	165,600,000 »

fourni leur part aux progrès qui font la prééminence de Paris parmi les cités du travail[1].

On pourrait croire que le département de la Seine, en grande partie couvert de maisons, d'usines, de forteresses, de parcs et de bois de plaisance, est presque sans aucune agriculture. Bien au contraire! Malgré le peu d'étendue de ses terrains productifs, la Seine n'est pas la circonscription française dont les denrées ont la moindre valeur; telles sont l'intelligence et l'industrie des cultivateurs de la banlieue parisienne, que leur petite zone de champs, de jardins, de vergers dépasse en importance économique les districts de Cannes, de Grasse, de Nice et de toutes les Alpes-Maritimes[2]. Malgré la cherté des terrains, on les cultive çà et là en céréales aux environs de Paris, et les coteaux de Suresnes, on le sait, sont couverts de vignobles; mais la valeur du sol est telle, qu'à moins d'avantages exceptionnels nulle récolte unique dans l'année ne peut suffire au travailleur; il lui en faut en moyenne cinq ou six, et même certaines cultures lui en fournissent davantage: on retire du sol jusqu'à onze « saisons »[3]. Les maraîchers de Paris et des environs cultivent de nos jours près de quatorze cents hectares divisés en dix-huit cents jardins, et ces petits enclos, que leurs possesseurs travaillent avec un acharnement presque sans exemple, fournissent incessamment aux marchés de Paris des légumes de toute espèce. Pour le jardinier parisien, véritable créateur, il n'est pas de mauvaise terre: par des amendements et des engrais dosés avec soin, par l'arrosage à divers degrés de température, par l'habile rotation des plantes cultivées, le terrain, quel qu'il soit naturellement, est toujours amené ou maintenu à l'état de production forcée. Quand on approche de Paris en wagon de chemin de fer et qu'on traverse l'étroite zone des jardins extérieurs avec leurs espaliers, leurs plates-bandes, leurs sentiers, leurs maisonnettes, le tout si petit, mais en même temps si bien tenu qu'on dirait une sorte « d'article Paris » agricole, on est étonné d'apprendre que ce faible espace contribue pour une part très-considérable à l'alimentation de Paris, et que Londres même s'y approvisionne d'une grande quantité de primeurs. D'ailleurs l'industrie maraîchère, dont les produits arrivent chaque nuit sur le pavé des halles parisiennes, s'est depuis longtemps étendue en dehors de la banlieue et du département, surtout aux environs d'Argenteuil et de Pontoise, mais les jardiniers du dehors arrivent toujours aux halles après leurs confrères parisiens.

Toutefois, pour satisfaire son énorme appétit, pour nourrir ses deux millions d'habitants et les cinq cent mille Français et étrangers qui lui rendent visite, Paris doit importer ses denrées de toutes les parties de la France et même du monde. Ainsi les céréales lui viennent non-seulement de la Beauce et des autres terres à blé de l'Europe occidentale, mais aussi de la Russie, des pays danubiens, de l'Amérique et de l'Algérie, qui lui envoie surtout des primeurs; de même la Méditerranée et l'Océan contribuent à renouveler chaque matin la « marée » des halles, et Paris réexpédie le poisson même aux départements maritimes. Il est peu de départements qui n'aient chaque jour leur part d'envois dans le lait, les beurres, les fromages, les légumes, les fruits, les volailles achetés par les ménagères de Paris[4]. Outre les quantités énormes de denrées nécessaires à sa consommation journa-

[1]
Nombre des ouvriers à Paris en 1872.	519,600 et 123,000 ateliers
Total de la production en 1860.	3,370,000,000 fr.
Salaire moyen de l'ouvrier en 1863.	3 fr. 82; en 1870, 4 fr 99
» » l'ouvrière »	2 12 » 2 78
Population ayant un travail manuel, en 1876.	936,000
» avec les familles »	1,244,000

[2] Voir ci-dessus, p. 317.

[3] E. Chaté, *Notes manuscrites*.

[4] Consommation moyenne annuelle du Parisien, 60 kilogr. de viande et 11 kilogr. de marée.
Quantité des vins importés à Paris en 1879 . . . . 4,400,000 hectolitres.

lière, la ville demande à la province et à l'étranger les matières premières dont elle a besoin pour son industrie. Grâce aux routes, aux chemins de fer et aux voies navigables, naturelles et artificielles, qui viennent se réunir dans Paris et en font le centre commercial de la France, le mouvement de l'une à l'autre extrémité du pays se fait principalement par ses gares et ses bassins. Comme port français, Paris ne le cède qu'aux deux villes de Marseille et du Havre[1]; mais si l'on tient compte des arrivages par les voies ferrées, le commerce extérieur de la capitale dépasse de beaucoup celui des autres cités françaises. Seulement pour les voyageurs, les gares de Paris ont à elles seules plus du cinquième de tout le mouvement des chemins de fer du réseau, et ce mouvement s'accroît d'année en année en proportion beaucoup plus grande que le trafic du reste de la France. En 1880, l'ensemble des marchandises de toute nature placées dans les entrepôts de Paris est d'environ 300,000 tonnes[2].

Paris est même en communication directe avec la mer. Depuis le temps où les Normands remontaient la Seine pour attaquer la Cité et en ravager les alentours, les héritiers des nautes parisiens ont souvent aventuré leurs embarcations en dehors du fleuve, et pendant le cours des deux cents dernières années, nombre d'ingénieurs ont imaginé des projets plus ou moins praticables pour faire de Paris un « port de mer », comme Londres sa rivale. Déjà, malgré la lenteur de la navigation à la montée du fleuve, malgré les seuils de la Seine qui ne laissent pas même à la carène des bâtiments 2 mètres d'eau ou moins encore pendant la moitié de l'année, un trafic régulier a pu s'établir directement entre Paris et Londres, et des navires ont fait la traversée de Paris à Rio de Janeiro. Il est certain que l'approfondissement de la Seine à 3 mètres fera de Paris un véritable port de grand cabotage et permettra aux navires de 500 à 800 tonneaux d'apporter sans rompre charge les grosses marchandises étrangères sur les quais et dans les entrepôts de la capitale[3] : grâce au barrage de Suresnes, qui relèvera les eaux, on obtiendra un mouillage de 3 mètres 20 jusqu'en amont de Paris. Nulle entreprise n'est plus urgente que la canalisation de la Seine pour la prospérité de l'industrie parisienne : les chemins de fer ne lui suffisent pas; il faut qu'elle dispose de voies navigables et profondes.

D'autres travaux de canalisation, mais souterraine en grande partie, appartiennent à l'organisme de la cité. A la fin du douzième siècle, il n'y avait dans la capitale que trois fontaines, alimentées par les deux sources de Belleville et des Prés-Saint-Gervais, et ne donnant pas ensemble 300 mètres cubes d'eau par jour[4]. Cela dura jusqu'à l'inauguration de l'aqueduc d'Arcueil, en 1624. Mais, devenant l'une des grandes cités du monde, plus peuplée que beaucoup de provinces et de royaumes, Paris ne pouvait se contenter pour sa consommation journalière de quelques sources et de l'eau de la Seine qui lui avaient suffi pendant tant de siècles. Il lui a fallu demander de l'eau pure à nombre de ruisseaux éloignés et modifier ainsi à son profit toute l'hydrographie de la contrée. Par ses millions de gosiers, Paris ne s'abreuve pas seulement à la Seine, mais aussi à la Marne, à

[1] Mouvement de navigation dans les ports de Paris en 1874 :

Entrées de bateaux chargés.	19,339,	avec	1,802,000 tonnes
Sorties » »	4,781,	»	566,000 »
Mouvement total.	24,120,	»	2,368,100 tonnes.

[2] Mouvement des voyageurs à Paris en 1876. — Par chemins de fer, 20,000,000 ; par omnibus divers, 141,000,000 ; par bateaux, 6,000,000 ; par voitures publiques, 26,000,000.

[3] Mouvement de navigation sur la Seine, à la montée et à la descente, en 1875 : 700,000 tonneaux. (*Rapport de M. Deligny au Conseil municipal de Paris.*)

[4] Félix Foucou, *Histoire du travail*, p. 185.

l'Ourcq, au Surmelin, à la Dhuis, à la Vanne. On sait qu'il a même été question d'amener à Paris de l'eau prise en dehors du bassin de la Seine : en dépit des versants, on a pensé à faire couler un bras de la Loire par-dessus le plateau de la Beauce. Du reste, l'œuvre accomplie n'est guère moins admirable. Le canal de la Dhuis a 130 kilomètres, celui de la Vanne en a 173, et le flot clair qu'apportent ces aqueducs s'étale au sommet

N° 195. — PARIS ET SES AQUEDUCS.



des hauteurs qui dominent Paris, en d'immenses réservoirs souterrains contenant jusqu'à cent mille tonnes d'eau. Le réservoir de Montsouris, où pénètre la Vanne, destinée aux quartiers de la rive gauche, n'a pas moins de trois hectares ; celui de Ménilmontant, où s'abreuvent les habitants de la rive droite, se compose de deux lacs superposés, en haut la Dhuis, au-dessous la Marne, et séparés l'un de l'autre par une voûte aux innombrables piliers. En outre, Paris, non content d'aspirer les eaux superficielles à des centaines de kilomètres de distance, plonge ses suçoirs à six et sept cents mètres dans l'épaisseur des roches, à Grenelle, à Passy, à la Chapelle, à la Butte-aux-Cailles. Grâce à ce

flot qui lui vient de toutes parts et qui monte même de l'intérieur de la terre, Paris dispose en temps normal de plus de 450 millions de litres par jour et chaque habitant reçoit environ 250 litres[1]. C'est assez pour la soif de la grande ville, mais trop peu pour sa propreté. Il reste beaucoup à faire si l'on veut que Paris devienne, par l'abondance de ses eaux pures, l'égale de la Rome antique ou de la moderne Washington!

Pour compléter le mouvement de la circulation, les canaux d'égout doivent emporter au loin les eaux ménagères, faire en sens inverse l'œuvre des aqueducs. Jadis les ruisseaux de Paris servaient d'égouts; de nos jours encore, la Bièvre, si pure dans sa vallée d'origine, se change bientôt en immonde fossé dans la grande ville, qui en a bordé les rives de mégisseries ; mais elle entre bientôt sous terre et pénètre dans le grand égout de la rive gauche. Du côté du nord, le ruisseau de Ménilmontant, qui portait bateau et dont un bras passait dans le « Marais », tandis que l'autre se déversait dans la Seine au bas de Chaillot, a cessé de couler à l'air libre : dès le dix-huitième siècle, il était changé en égout souterrain; actuellement, il est devenu le grand « collecteur », mais toutes ses eaux latérales n'ont pas été captées, et parfois de soudaines inondations ont entouré les fondements des édifices : on sait que pour établir les assises inférieures du nouvel Opéra il a fallu combattre une « véritable rivière »[2].

Certes, on ne peut dire que Paris soit une ville parfaitement assainie et que toutes les règles de l'hygiène municipale y soient observées; les « odeurs de Paris » ne sont pas seulement désagréables, elles sont funestes aussi, car des substances délétères se mêlent aux gaz nauséabonds et contribuent à faire naître certaines épidémies. La petite vérole est endémique autour de quelques hôpitaux, et ces édifices ne sont pas assez vastes pour contenir tous les malades qui demandent à y entrer : le nombre des lits, qui était d'un peu plus de 17,000 en 1877, ne s'est pas accru dans la même proportion que les habitants de Paris. Les lycées disposent aussi de trop peu d'espace ; celui de Louis-le-Grand, avec ses 1300 élèves, occupe une superficie moindre que de simples colléges comme Fontenay-le-Comte. Et que de logements sont insalubres, sans air, sans lumière, sans eau pure, souillés par des suintements immondes! Plus de cent mille Parisiens sont inscrits comme indigents et des milliers d'autres souffrent sans se plaindre. La mortalité moyenne est plus forte à Paris que dans plusieurs autres capitales[3]; elle est surtout considérable dans les quartiers annexés de la banlieue, où l'air libre est pourtant moins avarement mesuré; mais la population en est beaucoup plus pauvre en moyenne. Il est du moins peu de villes du continent auxquelles Paris ne puisse servir de modèle par les parties achevées de sa canalisation souterraine. Au-dessous de chaque rue passe dans les ténèbres un tunnel où viennent se déverser les eaux impures, où s'engouffrent les pluies d'orage, où se perdent les suintements du sol et les ruisseaux naturels. De veinule en veine, la masse liquide, sans cesse accrue, qui s'amasse sous les quartiers de chaque rive, descend à l'ouest, parallèlement au cours de la Seine, puis un double siphon qui repose sur le fond du fleuve, en aval du pont de l'Alma, porte les eaux de la rive gauche au grand collecteur de

[1]

Rivière de l'Ourcq	105,000	mètres	cubes.
Marne	123,000	»	»
Seine.	88,000	»	»
Puits artésiens.	6,000	»	»
Sources diverses.	13,000	»	»
Dhuis et Vanne.	127,000	»	»
Total.	462,000	mètres	cubes.

[2] Delesse, *Carte hydrologique de Paris;* Dufresne, *Bull. de la Soc. de Géogr. de Paris*, janv. 1873.

[3] Décès dans le département de la Seine, de 1861 à 1869. . . . . 255 habitants sur 10,000.
Décès dans les districts ruraux de la France, de 1861 à 1869. . . 217 » 10,000.

la rive droite. Le canal de dégorgement, qui passe en profond souterrain au-dessous de la colline de Monceaux et qu'alimentent 800 kilomètres d'égouts, verse à la Seine, vis-à-vis d'Asnières, un volume de matières impures évalué en moyenne à 3 mètres cubes par seconde. C'est bien là le vrai fleuve de Paris, dont le bassin caché est tout différent du bassin superficiel, car il a ses pentes distinctes, et mêle des eaux fournies par la Vanne, la Dhuis et l'Ourcq, à la rivière de Bièvre, affluent de la rive gauche de la Seine, et au ruisseau de Ménilmontant, affluent de la rive droite.

Au débouché d'Asnières, le mouvement circulatoire se dédouble. Une partie des eaux s'écoule dans la Seine, que malheureusement elle rend insalubre, pestilentielle, tandis qu'une autre partie, renfermant surtout les matières solides, est exhaussée par des machines à vapeur, et passe sous le pont de Clichy, pour aller, sur l'autre rive du fleuve, se mêler au collecteur de Saint-Denis et s'épancher dans la plaine de Gennevilliers. Sous l'action de cet engrais, le gravier naguère infertile s'est transformé en un terrain d'une grande fécondité : on peut y cultiver nombre de plantes que jadis le sol se refusait à nourrir. En peu d'années, la valeur du terrain a presque décuplé; la presqu'île, d'environ 2,000 hectares, se change en un jardin maraîcher d'une valeur inestimable. Néanmoins les habitants de la plaine se plaignent de tout ce flot d'eaux impures qu'absorbent leurs terres, et la ville va s'occuper de les répartir sur un espace plus considérable, en ajoutant aux champs de Gennevilliers plus de 1,000 hectares de terrains sans grande valeur, qui s'étendent dans la partie basse de la forêt de Saint-Germain, près de Maisons-Laffitte. Grâce à cet accroissement de territoire, la grande cité pourra désormais utiliser facilement jusqu'à la dernière goutte de ses eaux impures et les faire renaître en substances alimentaires. On a calculé que les 1,800,000 mètres cubes de matières solides jetées annuellement par la ville de Paris dans ses égouts et portées dans ses dépotoirs représentent une valeur de plus de 30 millions, et pourtant ce n'est là qu'une faible part des pertes que la science permettra d'éviter!

Par ses aqueducs et ses égouts, l'organisme de Paris s'étend sur le territoire bien au delà des limites de la banlieue proprement dite. De même les jardins, les bois, les forêts, « poumons » de Paris où les citadins vont quelquefois par centaines de mille respirer l'air pur des beaux jours, occupent de vastes étendues dans la Seine et les départements voisins. A l'intérieur de ses murs, Paris a déjà de beaux jardins publics, le parc Monceaux, aux massifs charmants, celui des buttes Chaumont, tracé avec tant de hardiesse, celui de Montsouris, où s'élève l'observatoire météorologique. En dehors des remparts, Paris s'est donné le bois de Vincennes, où de gracieux paysages font çà et là l'illusion de la nature libre, tandis qu'à l'ouest il s'est complété par le bois de Boulogne, son parc le plus fréquenté, celui où se pressent parfois plus d'un demi-million d'hommes lors des grandes courses de Longchamp. Ce bois dont le terrain est naturellement fort ingrat, ne se prêtait pas à la croissance de grands arbres qui pussent donner aux Parisiens le luxe d'une véritable forêt aux portes mêmes de leur ville ; mais on a pu du moins en faire un vaste jardin d'acclimatation, en y introduisant tous les végétaux qui prospèrent sous le ciel de Paris, et dans un enclos du bois une société scientifique essaye d'assouplir au climat français des animaux étrangers, encore sauvages ou déjà domestiqués. Outre les parcs qui lui appartiennent en propre[1], Paris peut aussi compter parmi ses dépendances naturelles tous les grands bois et les forêts de la contrée, Saint-Cloud, Versailles, Saint-Germain, Montmorency, Ermenonville, Chantilly, Compiègne, Fontainebleau!

De mille manières a lieu cette prise de possession du pays environnant par la capitale, bien au delà de l'espace que recouvrent les maisons elles-mêmes. Ainsi, n'ayant plus de

[1] Superficie des jardins, des parcs et des bois de Paris en 1876 : 1,879 hectares.

place pour ses morts dans les grands cimetières de Montmartre, de Mont-Parnasse, du Père-Lachaise, ce dernier le plus célèbre de tous par ses monuments funéraires, Paris s'occupe de chercher de nouveaux terrains et peut être est-ce au-dessus de la vallée de l'Oise, sur les plateaux peu fertiles de Méry, qu'il a trouvé l'endroit favorable pour sa future nécropole. De même, pour la défense militaire, Paris a largement empiété sur la campagne. A l'époque de leur construction, les premiers boulevards qu'ont remplacés de larges rues, les plus vivantes de la ville, enfermaient déjà des jardins et des champs. L'enceinte moderne, d'un développement de 36 kilomètres, limite officiellement Paris, mais elle est



N° 196. — ANCIENS ET NOUVEAUX FORTS DE PARIS.

Forts existants ◇ Forts en construction • Forts projetés.
Chemin de fer de grande ceinture

Echelle de 1 : 500.000

0 5 10 15 20 Kil.

entourée, à une distance variable de 2 à 6 kilomètres, par un cercle de seize forts, dont le circuit total est de 55 kilomètres, suffisant, disait-on encore il y a quelques années, pour rendre l'investissement de Paris impossible. Les événements ont prouvé que cette opinion n'était point fondée, et maintenant une deuxième cuirasse de dix-sept forts, ayant 122 kilomètres de circonférence, enferme à la fois Paris, tout le département de la Seine et même quelques districts de Seine-et-Oise : la capitale se trouve ainsi changée en une immense forteresse d'une superficie de 915 kilomètres carrés. De nombreuses communes indépendantes, les unes déjà reliées aux premières maisons de la zone militaire par des rues populeuses, les autres encore isolées, se trouvent dans cet immense camp fortifié.

Vincennes, unie à Paris par Saint-Mandé, est une de ces villes de banlieue qui déjà ne

sont plus que des faubourgs. C'est un lieu historique des plus célèbres, grâce à son château, qui fut une ancienne demeure royale, puis une prison d'État ; on y voit encore un fier donjon de plus de 50 mètres de hauteur et une chapelle fort élégante de la fin du quatorzième siècle. La grande ville industrielle de Saint-Denis, au nord de Paris, est une cité distincte, encore plus illustre que Vincennes, et jadis vénérée comme un lieu sacré : c'est dans son abbaye qu'était gardée l'oriflamme déployée dans les grands jours, et son nom était répété dans le cri de guerre des Français : *Montjoie et Saint-Denis !* L'ancienne église abbatiale, beau monument ogival encore inachevé, fréquemment restauré, était jadis l'édifice funéraire des rois de France : il contient de remarquables mausolées, entre autres ceux de Dagobert, de Louis d'Orléans et de sa femme, de Louis XII et d'Anne de Bretagne, de François I[er] et de Claude de France, de Henri II et de Catherine de Médicis : ces trois derniers tombeaux sont des œuvres admirables de la Renaissance.

Saint-Denis a rang de chef-lieu d'arrondissement, et c'est dans sa circonscription que se trouvent les communes de la banlieue du nord et de l'ouest : Pantin et Aubervilliers, hérissés de cheminées d'usines, Bondy, célèbre par son ancienne forêt, le Bourget, qui rappelle de tristes revers, Saint-Ouen, où se voit un château bâti par Louis XVIII et qui possède une vaste gare fluviale reliée au réseau des chemins de fer, Clichy-la-Garenne, Levallois-Perret, Asnières, Colombes, aux nombreuses villas, Neuilly et Courbevoie, faubourgs de Paris que sépare la Seine, Puteaux, ville de teinturiers et de fabricants, Suresnes, la ville au « vin bleu », que domine le fort du Mont-Valérien, Nanterre, fameuse par son pèlerinage au puits de Sainte-Geneviève, par ses rosières et par ses gâteaux, Boulogne, qui a reçu son nom en souvenir de Boulogne-sur-Mer et qui l'a transmis au grand bois de plaisance des Parisiens.

Les communes du sud et de l'est appartiennent à l'arrondissement de Sceaux : la plus importante est Vincennes, mais il en est aussi d'autres fort peuplées : Montreuil, célèbre par ses fruits, Charenton, Saint-Maurice, bien connue par son asile d'aliénés, Saint-Maur, Joinville-le-Pont et Port-Créteil, unis en une seule ville de plaisance, Maisons-Alfort, qui possède, en face de Charenton, une célèbre école vétérinaire, Nogent-sur-Marne, où la rivière est franchie par un beau viaduc de 800 mètres de longueur, Ivry, aux vastes usines, Vitry, riche en pépinières, Choisy-le-Roi, où se trouve le tombeau de Rouget de l'Isle, Gentilly, Arcueil, avec ses deux aqueducs, Montrouge, Vanves, Issy, Clamart, que dominent des coteaux boisés percés de carrières, Fontenay-aux-Roses, qui alimente de fleurs et de fruits les marchés de Paris. Encore chef-lieu administratif de toutes ces communes, le petit bourg de Sceaux est bien loin d'en être le centre naturel : c'est dans Paris qu'est le grand foyer de vie[1].

[1] Communes de la Seine les plus populeuses en 1876 :

Paris	1,988,800 hab.	Saint-Ouen	11,250 hab.
Saint-Denis	34,900 »	Gentilly	10,400 »
Levallois-Perret	22,750 »	Issy	9,500 »
Boulogne	21,550 »	Charenton-le-Pont	8,820 »
Neuilly	20,800 »	Vanves	8,800 »
Vincennes	18,250 »	Saint-Maur	8,450 »
Clichy-la-Garenne	17,550 »	Asnières	8,300 »
Ivry	15,250 »	Maisons-Alfort	7,600 »
Aubervilliers	14,550 »	Nogent-sur-Marne	7,550 »
Pantin	13,650 »	Saint-Mandé	7,500 »
Montreuil	13,600 »	Montrouge	6,550 »
Puteaux	12,200 »	Suresnes	6,150 »
Courbevoie	11,950 »	Sceaux	2,450 »

VII

Le département de Seine-et-Oise, dont Paris n'est, par ses dimensions, qu'une faible enclave, tire précisément presque toute son importance de la grande cité qu'il enferme. En dehors de la banlieue parisienne, qui comprend plus d'une moitié de l'arrondissement de Versailles, et partie de ceux de Pontoise et de ceux de Corbeil, la population diminue rapidement, si ce n'est dans la vallée de la Seine, où les villes et les riches bourgades se succèdent en foule, plus nombreuses encore que les tours et détours du fleuve. Au nord les plateaux accidentés du Vexin français, à l'ouest les hauteurs boisées du Hurepoix et ses vallons semés d'étangs, au sud les campagnes monotones de la Beauce, se prolongeant à l'est vers le Gâtinais, sont des régions où le nombre des habitants n'atteint pas même la moyenne de la France. Par la valeur de ses produits agricoles, le département de Seine-et-Oise est l'un des plus riches, mais pour l'industrie proprement dite il n'a de prééminence que dans la fabrication du papier : à cet égard, il n'est dépassé que par l'Isère, la Charente et le département limitrophe, Seine-et-Marne[1]. La fabrication du sucre de betterave y a pris aussi une certaine importance[2]. La population s'est accrue d'une manière tout exceptionnelle dans Seine-et-Oise, à cause du reflux constant de la capitale; de 1866 à 1872, elle augmenta de près de 50,000 personnes, presque toutes émigrées de Paris. Depuis, 20,000 fugitifs sont rentrés[3].

Versailles, le chef-lieu du département, n'est en réalité que le plus grand et le plus somptueux faubourg de Paris. Lorsque Louis XIV fit choix du plateau presque désert de Versailles pour y bâtir son palais étonnant, la cité qu'il voulait fuir semblait assez éloignée pour que Versailles en fût toujours distincte; mais depuis cette époque Paris a deux fois renversé son enceinte, il s'est prolongé vers l'ouest par une chaîne de faubourgs et de villages avancés, et deux chemins de fer ont réduit la distance qui sépare encore les bords de la Seine des plateaux de Versailles. C'est par opposition à Paris que Versailles fut récemment choisie comme siége officiel du gouvernement, mais par cela même l'union matérielle des deux villes en une seule serait devenue d'autant plus rapide : les faubourgs intermédiaires se seraient accrus plus vite, le mouvement des voyageurs n'en était que plus actif, les moyens de communication ont été augmentés. Déjà, par son mouvement d'expansion naturel, Paris grandissait incessamment vers l'ouest : on n'a fait que hâter ce développement normal. Au point de vue militaire, les deux villes ne se trouvent-elles pas déjà dans une même ceinture de forts?

Versailles a été bâti pour le palais, et c'est encore vers cet édifice que convergent toutes les grandes avenues de la ville. Mais il ne la regarde point : c'est vers la campagne qu'il est tourné, présentant aux jardins sa noble façade de près d'un demi-kilomètre de longueur. A peine assez grand jadis pour « le roi-soleil » et sa cour, le palais abritait récemment la Chambre des députés et le Sénat; en outre, il contient un immense musée « des gloires nationales », où galerie succède à galerie en interminables avenues et où se voient

[1] Production du papier, en 1873, dans Seine-et-Oise :
87,660 quint. métriques; valeur : 5,423,500 fr.

[2] Production du sucre, des mélasses, dans Seine-et-Oise, en 1873 :
80,500 quint. métriques; valeur : 3,607,000 francs.

[3]

Superficie de Seine-et-Oise.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,604 kilomètres carrés.	562,000 habitants.	100 habitants.

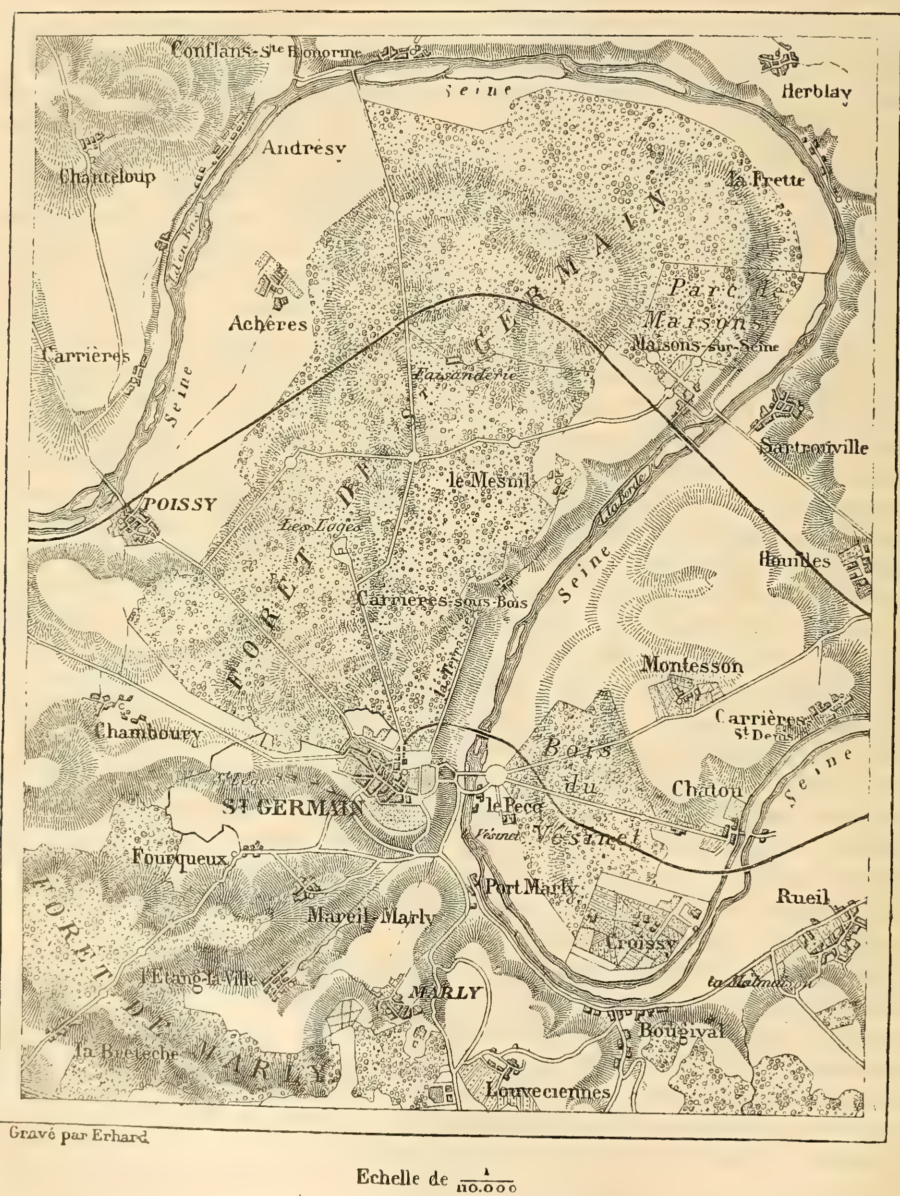
quelques chefs-d'œuvre, au milieu de peintures médiocres, qui recouvriraient ensemble plusieurs hectares. Le palais de Versailles et les palais de moindre importance, tels que le grand et le petit Trianon, sont devenus les modèles de centaines d'autres édifices construits avec plus ou moins de goût et de somptuosité dans toutes les parties de l'Europe. Pas un souverain, pas un prince ou principicule qui ne tînt à imiter le « grand roi » : tous voulaient avoir, à distance de la capitale officielle, un autre Versailles avec ses terrasses, ses escaliers, ses boulingrins et ses jets d'eau. D'ailleurs nul de ces potentats n'eut pour satisfaire son caprice une somme équivalente à un milliard de notre monnaie actuelle, et bien peu d'entre eux réussirent à se créer un parc dont les grandes lignes continuent si bien la perspective des édifices et ménagent avec tant de soin la transition entre l'ordonnance régulière du monument et la liberté de la nature encore sauvage. Presque tous les souvenirs de Versailles se rapportent à l'ancienne monarchie; mais c'est là que se passèrent aussi quelques-unes des scènes les plus mémorables de la Révolution naissante : là se réunirent les états généraux, là se fit le serment du Jeu-de-Paume. Hoche naquit à Versailles. C'est aussi la patrie de Houdon, de Berthier, de Ducis, de l'abbé de l'Épée. Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII sont nés au château.

La plupart des villes et des bourgs environnants ont un nom dans l'histoire. Meudon a son château que l'on transforme en observatoire d'astronomie physique. Sèvres, située dans le creux du vallon qui descend de Versailles à la Seine, a son riche musée de porcelaine, admirablement classé, et sa manufacture-modèle de céramique, d'où sont sorties des œuvres si belles, et où tant de procédés nouveaux ont été appliqués. Saint-Cloud, sur la Seine, a son beau parc, ses cascades, ses villas nombreuses : c'est là que Henri III fut assassiné, que Madame fut empoisonnée, que se fit le coup d'État du 18 brumaire, que Charles X signa ses ordonnances. Saint-Cyr, à l'ouest de Versailles, a son École militaire et le souvenir d'*Esther* et d'*Athalie* que fit jouer Mme de Maintenon; Grignon possède une École d'agriculture; Ville-d'Avray, Bougival, Louveciennes, Marly, résidence royale du siècle dernier, sont des lieux de villégiature; Rueil, dominé par le Mont-Valérien, est un grand faubourg de Paris où Richelieu avait son château et dont l'église renferme les tombeaux des Beauharnais. A l'ouest de Rueil, en bas des coteaux de Marly, de grandes pompes puisent dans la Seine l'eau nécessaire à l'alimentation de Versailles. Les transformations qu'a subies la machine de Marly indiquent bien le changement profond de l'état politique et industriel de la France. Tandis que les antiques pompes hollandaises de Louis XIV élevaient, uniquement pour le service des jardins, 5,000 mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures, les nouvelles machines, deux fois plus puissantes, fournissent 10,000 mètres cubes à la population civile de Versailles; les étangs et les jets d'eau ne reçoivent guère que 200 mètres en moyenne.

Au nord de Marly, la Seine vient raser la base d'une colline, qu'un chemin de fer gravit par une très-forte rampe pour s'élever à la ville de Saint-Germain : du haut de la terrasse, ombragée de grands arbres, on a la plus belle vue sur les replis du fleuve, les campagnes qu'il arrose et les édifices de Paris dentelant l'horizon lointain. L'ancien château de Saint-Germain, où résida Jacques Stuart, où naquit Louis XIV, a été restauré tel qu'il existait sous François Ier; il renferme un des musées historiques les plus précieux du monde : des hommes dévoués à la science y ont recueilli et classé dans un ordre parfait tous les objets, tous les monuments qui nous font assister par la pensée à la vie des peuples d'autrefois et surtout de ceux qui occupèrent le sol de la France. L'ancienne et belle forêt de Ledia qui a valu à Saint-Germain le surnom d'en-Laye s'étend au nord de la ville, sur un espace de 4,400 hectares, dans toute la partie élevée de la péninsule que limite la Seine ; elle domine à l'ouest le bourg considérable de Maisons-Laffitte, célèbre par son château, l'un des chefs-d'œuvre de Mansart. De l'autre côté de la péninsule, Poissy, ancien bourg royal dont le nom revient

fréquemment dans l'histoire, est également situé sur la lisière de la forêt. C'est à Poissy que naquit Louis IX, auquel on doit le pont bizarre, aux arches inégales, qui traverse la Seine en cet endroit et qui porte encore un vieux moulin, dit de la reine Blanche : le col-

N° 197. — SAINT-GERMAIN ET SA FORÊT.



loque de Poissy, entre les théologiens protestants et catholiques, fut une des scènes du grand drame des guerres de religion. La ville d'Argenteuil, qui appartient aussi à l'arrondissement de Versailles, est, comme Poissy, d'origine ancienne, et doit une popula-

VUE PRISE DE LA TERRASSE DE SAINT-GERMAIN

Dessin de H. Clerget, d'après nature

tion assez considérable au voisinage de Paris, dont elle n'est séparée que par la péninsule de Gennevilliers : elle est connue par les primeurs de ses jardins, le plâtre de ses carrières et le vin médiocre de son grand vignoble.

L'arrondissement de Corbeil, en amont de Paris, est loin d'être aussi riche que celui de Versailles en villes et en bourgades populeuses. Le chef-lieu même, situé sur la Seine, au confluent de l'Essonne, n'est pas considérable, mais il est fort industrieux ; il a de très-grands moulins sur l'Essonne, des filatures, une imprimerie, d'autres usines, tandis que plus haut, dans la vallée, la papeterie d'Essonne produit à elle seule plus de papier que tous les autres établissements du même genre dans Seine-et-Oise. De nombreux restes du moyen âge, portes, églises et châteaux, se voient dans la contrée ; les plus beaux débris sont ceux de l'ancien palais fortifié de Montlhéry, dont le fier donjon domine au loin les campagnes arrosées par l'Orge. C'est là que Louis XI s'ouvrit en 1465 un passage à travers l'armée que commandaient les chefs de la « Ligue du Bien Public ».

L'Essonne et son affluent la Juine parcourent l'arrondissement d'Étampes, occupé en grande partie par les terres à blé de la Beauce. Le chef-lieu, situé dans la vallée fertile de la Juine, au pied de la rampe d'un chemin de fer qui monte sur le plateau, est une ville très-commerçante, surtout pour les blés et les farines : c'est un des grands marchés à céréales de la France ; avant la construction du chemin de fer, sa position, à moitié chemin entre Paris et Orléans, lui donnait une importance toute particulière comme lieu d'étape. Cette ville est dominée par la vieille tour Guinette et possède plusieurs églises curieuses, dont l'une a la tour penchée. Étampes a élevé une statue au plus illustre de ses enfants, Geoffroy Saint-Hilaire.

Rambouillet, autre chef-lieu d'arrondissement, est déjà sur le versant de l'Eure, dans une région très-boisée, dont les parcs et les taillis sont les restes de l'ancienne forêt d'Yveline, fameuse au moyen âge. Rambouillet, où mourut François Ier, n'a de remarquable que la haute tour ronde et crénelée de son ancien château royal, ses jardins et son parc fort bien dessiné, dont la bergerie est celle où l'on reçut, en 1786, les premiers moutons *merinos* introduits en France[1]. De même que Rambouillet, la plupart des bourgs de l'arrondissement ont de curieux châteaux. A Dourdan, sur l'Orge, on voit le donjon de Philippe-Auguste ; à Houdan, sur la Vesgre, s'élève un autre donjon, dans une situation fort pittoresque ; Montfort-l'Amaury, près de la Mauldre, a les tours de son ancienne forteresse, qui semble encore régner sur toute la contrée, malgré son état de ruine. Enfin, dans la charmante vallée de l'Yvette, près de Chevreuse, est le château de Dampierre, édifice du dix-septième siècle, qui renferme des objets d'art du plus grand prix à la fois par le travail et la matière, notamment la *Minerve* de Simart et le *Louis XIII* de Rude. L'abbaye de Port-Royal-des-Champs, qui s'élevait dans le voisinage, a été rasée en 1710 par ordre de l'Église, comme lieu maudit : c'est là que les illustres jansénistes Antoine Arnauld, Arnauld d'Andilly, Lemaître de Sacy, Nicolle avaient composé leurs ouvrages.

Après avoir serpenté dans l'arrondissement de Versailles, la Seine, déjà grossie par l'Oise, vient passer sous le beau pont de Mantes-la-Jolie, et reflète dans ses eaux l'église de Notre-Dame, avec ses tours gracieuses et la superbe rosace de sa façade. Quoique située dans une plaine fertile, à l'issue de la vallée qu'arrose la Vaucouleurs et au point de bifurcation des deux chemins de fer du Havre et de Cherbourg, Mantes, où Guillaume le Conquérant se blessa mortellement, n'est pourtant pas une ville considérable. Dans les environs se trouvent le château de Rosny, où Sully vit le jour, et la somptueuse demeure de la Roche-Guyon, possédant des restes d'une forteresse féodale, en partie taillée dans

[1] Troupeau de Rambouillet : 1,233 animaux en 1876.

le roc, qui dominait le cours de la Seine et forçait tous les bateaux à l'acquit d'un droit de péage. Au nord, sur les bords de l'Epte, est le village de Saint-Clair, où s'élève un vieux château des ducs de Normandie : c'est à Saint-Clair-sur-Epte que Rollon voulut bien consentir à recevoir de Charles le Simple l'investiture de ses conquêtes, en 912.

Par l'arrondissement de Pontoise, on rentre dans la banlieue de Paris. Enghien, visitée par les malades à cause de ses eaux sulfureuses, mais surtout par les promeneurs à cause de son lac, de ses ombrages, de ses villas, se rattache à la capitale par Saint-Denis : ses rues et ses allées se ramifient jusque dans le voisinage de la Seine et des forts. Immédiatement au-dessus d'Enghien, Montmorency, ombrageant de ses cerisiers la plaine environnante, borde de ses maisons l'extrémité d'une colline d'où l'on aperçoit les édifices de Paris à travers la fumée des usines et la poussière des routes. Châteaux et ermitages devenus fameux, grâce aux hommes illustres qui les ont habités, se pressent dans les environs, au nord vers Luzarches, au nord-ouest vers Pontoise : de ces lieux de villégiature, le plus célèbre est celui de Saint-Leu-Taverny, où se voient les tombeaux du dernier des Condé et de Louis Bonaparte. Pontoise, chef-lieu de l'arrondissement, est un des grands marchés d'approvisionnement de Paris pour les grains, les farines, les légumes. Bâtie en amphithéâtre sur une colline en promontoire qui domine les vallées de l'Oise et de la Viosne, où se succèdent les usines, les jardins, les prairies, Pontoise offre un aspect très-pittoresque avec ses promenades, ses restes de murailles, son église de Saint-Maclou. Le voisinage de Paris a valu à Pontoise d'être parfois une sorte d'annexe de la capitale : en 1561, les États généraux s'y assemblèrent; Louis XIV s'y réfugia pendant les troubles de la Fronde; le Parlement y fut exilé trois fois. En face de la ville, sur la rive gauche de l'Oise, est le village de Saint-Ouen-l'Aumône, où se trouvent au milieu des arbres, les restes curieux d'une abbaye du treizième siècle; plus loin vers l'est, s'étendent les plateaux de Méry-sur-Oise, dont il a été si souvent question pour y établir la nécropole de Paris[1].

Dans la partie septentrionale du bassin de la Seine s'étend un département de forme triangulaire qui, par l'une de ses extrémités, se trouve à la même latitude que Paris, et par son angle nord-oriental confine à la Belgique : c'est le département de l'Aisne, ainsi nommé de l'une des nombreuses rivières qui le traversent. Il appartient presque en entier au versant de la Seine par la Marne et l'Oise, dont l'Aisne est un affluent, mais au nord-ouest il est arrosé aussi par la Somme et par l'Escaut, tandis qu'au nord-est coule la Sambre, tributaire de la Meuse. Les régions naturelles du département sont aussi fort diverses. L'ancienne province d'Ile-de-France y comprenait : au sud, le plateau nu de la Brie; plus au nord, les hauteurs boisées et les frais vallons du Tardenois, puis le Soissonnais, qu'arrose l'Aisne, le Valois, où sont encore de beaux restes de forêts, le Laonnais, au sol crayeux comme celui de la Champagne. Au nord-ouest et au nord, le Vermandois, au triple versant, et la Thiérache montueuse dépendaient de la Picardie. Par son agriculture, son

[1] Communes les plus importantes de Seine-et-Oise en 1876 :

Versailles.	49,850 hab.	Pontoise.	6,400 hab.
Saint-Germain-en-Laye.	17,200 »	Corbeil.	6,400 »
Argenteuil	9,000 »	Mantes.	5,650 »
Rueil.	8,100 »	Essonne.	5,350 »
Étampes.	7,850 »	Poissy.	5,050 »
Sèvres.	6,550 »	Saint-Cloud	4,850 »
Meudon.	6,425 »	Rambouillet.	4,750 »

commerce, son industrie, l'Aisne se rattache beaucoup plus au groupe du nord qu'aux départements limitrophes de l'est ou de l'ouest. En importance agricole, il ne le cède qu'au Nord et au Pas-de-Calais[1], et, dans la rotation de ses cultures, il donne une grande place aux plantes industrielles, lin, chanvre, navette, betterave; c'est le département de France qui nourrit le plus de moutons: aussi la production des fourrages y est très-considérable[2]. Pour la fabrication des glaces, ce département est à la tête de l'industrie dans le monde entier; pour les usines sucrières, il n'est dépassé en France que par le département du Nord; enfin il prend aussi une part considérable au tissage des étoffes de laine et de coton[3]. Situé sur la ligne du trajet le plus court entre Paris et les grandes régions houillères d'Anzin, de Mons, de Charleroi, l'Aisne est également une contrée des plus commerçantes; ses canaux, ses chemins de fer transportent beaucoup de marchandises. La population moyenne du pays est plus élevée que celle du reste de la France[4].

Dans son cours d'une cinquantaine de kilomètres à travers la partie méridionale du département, la Marne ne baigne qu'une seule ville, Château-Thierry, dominée par les ruines de la forteresse du moyen âge qui lui a donné son nom. Ces débris, assez considérables, doivent une beauté toute particulière aux jardins dessinés dans l'enceinte, aux promenades qui l'entourent, aux heureux points de vue ménagés entre les tours. Château-Thierry est une des villes les plus dignes d'un pèlerinage littéraire, car on y voit encore, à peu près telle qu'elle était au dix-septième siècle, la maison où naquit La Fontaine. Au nord, dans la vallée de l'Ourcq naissant, est le vieux bourg féodal de la Fère-en-Tardenois, dans le voisinage duquel M. Frédéric Moreau a récemment découvert, autour d'un dolmen, près de 2,000 tombes renfermant des vases, des médailles et des poteries appartenant à tous les âges qui se sont succédé depuis celui de la pierre polie jusqu'à la période mérovingienne.

Soissons, l'antique ville de Noviodunum, chef-lieu des Suessiones, la capitale qui, lors de l'invasion des barbares, fut pendant quelque temps le centre de résistance du monde gallo-romain et où la victoire de Clovis sur Syagrius décida du sort de la Gaule, la cité fière de ses traditions qui fut une des premières, au douzième siècle, à se constituer en commune, est bien déchue relativement du rang qu'elle occupait autrefois; mais elle est une des premières villes de France pour la beauté de ses jardins et l'éclat de ses parterres. Elle a quelques débris romains dans son musée, et le moyen âge lui a laissé une vaste cathédrale ogivale, la belle façade de l'ancien couvent de Saint-Jean des Vignes et les restes de l'abbaye de Saint-Médard, jadis l'une des plus riches de France. La seule ville de l'arrondissement de Soissons, en dehors du chef-lieu, est Villers-Cotterets, patrie d'Alexandre Dumas : c'est là que François Ier promulgua, en 1539, son fameux édit qui rendait l'usage de la langue française obligatoire dans tous les actes publics. A l'est s'étend une grande forêt, traversée par un chemin de fer industriel construit dès 1836. Il transporte les troncs d'arbres au Port-aux-Perches, où l'Ourcq commence à devenir navigable. A une petite distance au sud, le bourg de la Ferté-Milon est le lieu de naissance de

[1] Valeur totale des cultures en 1862 dans l'Aisne : 220,000,000 fr.

[2] Nombre des moutons dans l'Aisne en 1873 : 980,000.

[3]

Production des glaces dans l'Aisne en 1873 :	79,000 quint. métr.	Valeur :	7,550,000 fr.
» du sucre de betterave	»	870,000	»	» 53,227,000 »
» de la mélasse	»	535,250	»	» 6,359,000 »

Industrie du coton en 1873 :	54,180 broches,	7,720 métiers mécan.,	2,820 métiers à bras
» de la laine »	161,310 »	1,680 »	4,060 »

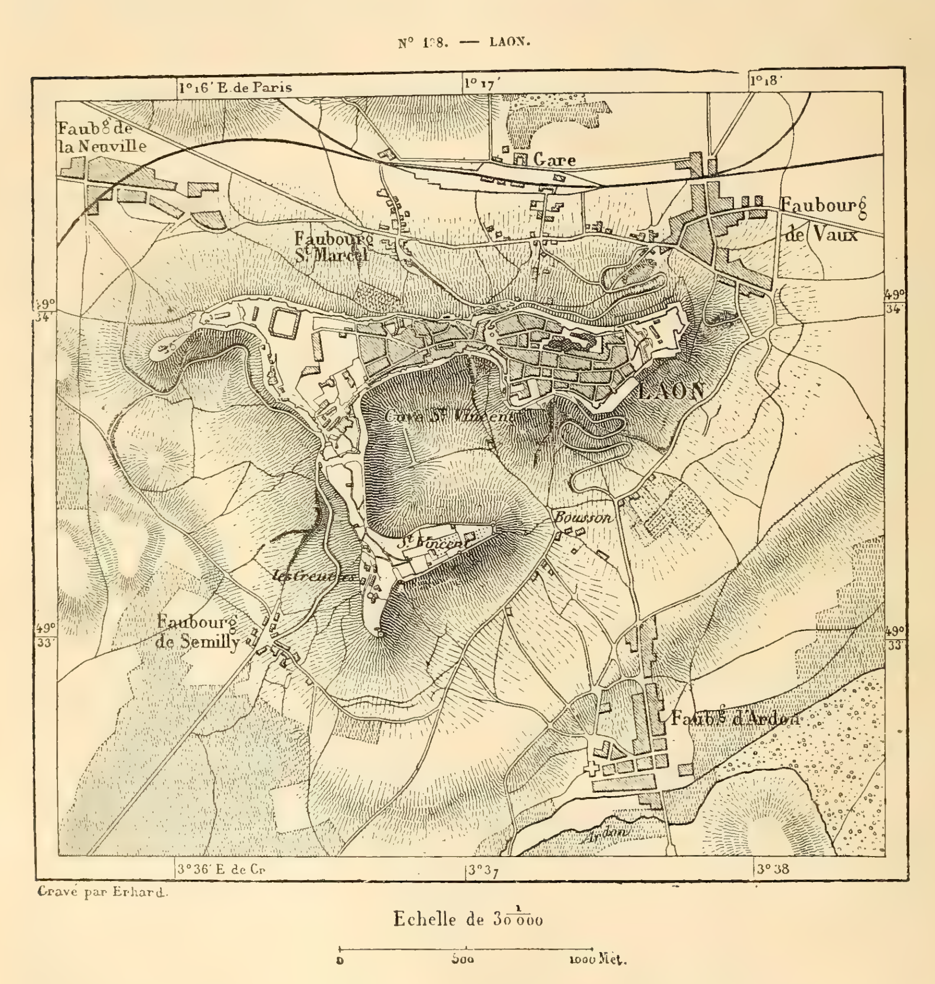
[4]

Superficie de l'Aisne.	Population en 1876.	Population kilométrique
7,352 kilomètres carrés.	560,450 habitants.	76 habitants.

Racine. La statue du poëte, par David d'Angers, est le seul monument de cette ancienne bourgade féodale.

Laon, le chef-lieu du département et la rivale de Soissons par le nombre des habitants, est aussi une ville antique, ayant eu un rôle important à presque toutes les époques de l'histoire. Au commencement du douzième siècle, lors de la naissance des premières communes, ses bourgeois eurent maintes fois à combattre pour leurs priviléges ; il leur fallut même une fois s'enfuir dans les forêts environnantes, abandonnant leur ville au pillage

N° 138. — LAON.



Echelle de $\frac{1}{30\,000}$

0 500 1000 Met.

et à l'incendie ; souvent les rues furent ensanglantées par des massacres. La position militaire de Laon en faisait aussi une ville qui devait être fréquemment assiégée. Située sur la route naturelle de Paris à la vallée moyenne de la Meuse, bâtie sur un mont isolé et bizarrement découpé en promontoires que l'on aperçoit de fort loin, Laon était une place que toutes les armées devaient se disputer avec acharnement. La longue lutte contre les Anglais, les guerres bourguignonnes, celles de la Réforme, les invasions de 1814, de 1815, de 1870, ont toujours pris la ville de Laon pour un de leurs grands points stratégiques. La vieille cité possède quelques édifices remarquables ; sa cathédrale, du treizième siècle, est l'une des plus grandes et des mieux restaurées du nord de la France ; le musée d'art et d'antiquités renferme de curieux objets gallo-romains et autres, recueillis dans

les environs, surtout dans les « creults » ou « boves », anciens villages souterrains creusés dans le calcaire tendre de l'étage « suessonnien ». Au-dessous de Laon même se trouvait un de ces hameaux de grottes. Laon a peu d'industrie, mais il fait un grand commerce, grâce aux deux lignes maîtresses de chemins de fer qui viennent s'y croiser : sa part principale dans le mouvement d'échanges consiste en artichauts et en choux qu'il expédie à Paris.

La région industrielle de l'arrondissement est celle qu'arrosent les eaux de l'Oise. En aval de la petite place de la Fère et de la station de Tergnier, devenue fort importante à cause de la trifurcation des lignes d'Amiens, de Bruxelles, de Reims, la ville de Chauny élève à l'issue d'un petit vallon ses diverses usines, fabriques de toiles et de tricots, filatures de laines, tanneries. C'est là que vient aboutir le canal de Saint-Quentin, pour se raccorder avec l'Oise canalisée, à peine moins importante comme voie de navigation [1]. Un chemin de fer appartenant à la Compagnie des glaces de Saint-Gobain se détache de la grande ligne à Chauny, traverse une usine de produits chimiques et divers établissements qui sont la propriété de la même compagnie, et vient aboutir à la fameuse manufacture de Saint-Gobain, la première du monde par l'excellence et la quantité de ses produits. Dès la fin du treizième siècle, il existait une verrerie dans la contrée ; au commencement du seizième, une autre verrerie était fondée dans la forêt même de Saint-Gobain, et en 1688 une compagnie obtenait le privilége d'y utiliser la découverte de Louis de Néhon, en coulant des glaces au lieu de les polir après les avoir soufflées. C'est l'industrie qu'exerce encore la Compagnie de Saint-Gobain, non-seulement dans l'usine même, mais aussi dans toutes ses succursales, en France et en Allemagne.

La forêt de Saint-Gobain se prolonge au sud par une autre forêt dans laquelle se trouve le petit village de Prémontré, célèbre par son abbaye, qui fut au treizième siècle la maison mère de 1800 autres communautés ; elle a été changée en asile d'aliénés. A l'ouest de Prémontré, les ruines du château de Coucy, bâti de 1225 à 1230, couronnent une colline assez abrupte ; quoique cette forteresse féodale ait été démantelée il y a plus de deux siècles, et que les bourgeois de Coucy et les paysans des environs s'y soient fournis de pierres depuis cette époque, elle est restée néanmoins un édifice prodigieux ; son donjon, où l'on voit des sculptures curieuses et des restes de peintures, est, d'après M. Viollet-le-Duc, « la plus belle construction militaire du moyen âge qui existe en Europe. » Auprès de cette tour, haute de 55 mètres et de 100 mètres de circonférence, « les plus grosses tours connues, soit en France, soit en Italie, soit en Allemagne, ne sont que des fuseaux. » Le bourg de Coucy-le-Château a gardé presque en entier son enceinte du treizième siècle : la porte de Laon est la mieux conservée et l'une des plus belles qu'il y ait en France [2]. Un autre grand château s'élevait près de l'issue de la vallée de Coucy, à Quierzy-sur-Oise : c'était le palais des seigneurs d'Héristal, où mourut Charles-Martel. Charles le Chauve y promulgua le célèbre édit qui rendait les bénéfices héréditaires : ce fut le point de départ officiel de la féodalité.

Vervins, qui donne son nom à l'arrondissement nord-oriental de l'Aisne, est une bourgade industrielle. Hirson, situé à la bifurcation des chemins de fer de Lille et de Mézières, dépasse son chef-lieu en population et en commerce ; ses habitants, de même que ceux de tout le pays de Thiérache, s'y occupent surtout de la vannerie ; près de Hirson, Saint-Michel-Rochefort a des forges et des filatures. A son tour Hirson est grandement dépassée par la capitale industrielle de la contrée, Guise, la ville seigneuriale de l'illustre famille princière dont le pouvoir balança longtemps celui des rois : c'est la patrie de Camille Des-

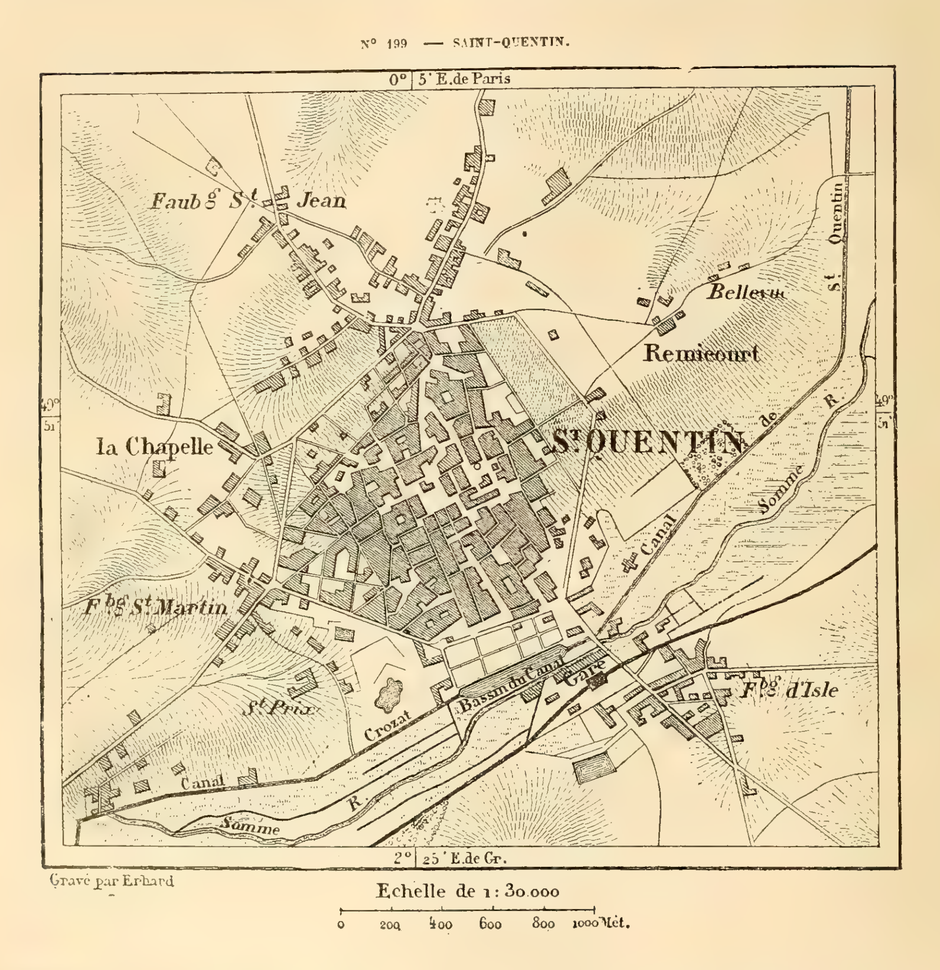
[1] Mouvement commercial sur l'Oise, de Chauny à Conflans, en 1868 : 239,000 tonnes.

[2] Anthyme Saint-Paul, *Notes manuscrites.*

moulins. Aux bords de l'Oise s'élèvent de grands établissements industriels, fabriques de châles et de tissus, filatures, fonderies. La principale manufacture est une usine de calorifères et de poêles émaillés. Plus de mille ouvriers y résident avec le directeur et les employés dans un « familistère », véritable palais des familles où toutes les règles de l'hygiène et les exigences du bien-être ont été observées : c'est un édifice unique en France.

La ville principale du département, Saint-Quentin, l'ancien chef-lieu des Gaulois Véro-

N° 199 — SAINT-QUENTIN.



manduens, n'est pas dans le bassin de la Seine. Elle est située au bord de la Somme, qui vient de naître à une quinzaine de kilomètres au nord-est, près du village, bien nommé, de Fontsomme. La rivière ne roule qu'une faible quantité d'eau, mais on a su l'utiliser pour l'alimentation des usines et pour celle du canal dit de Saint-Quentin, qui fait communiquer l'Escaut, la Somme et l'Oise, et passe sous le faîte d'entre Escaut et Somme par deux souterrains, dont l'un n'a pas moins de 5670 mètres de longueur : c'est la plus utile de toutes les grandes artères de navigation françaises ; une part très-considérable de la houille que le Nord et la Belgique envoient à Paris passe par ce canal[1]. Saint-

[1] Mouvement moyen du canal de Saint-Quentin : 1,680,000 tonnes.

Quentin est une cité très-active; elle a de nombreuses fabriques de cotonnades, de lainages, de châles, de broderies, des ateliers de construction, des manufactures de sucre de betterave; en outre, elle est le centre de tout un grand district industriel qui se rattache à ceux du Nord. La ville n'a pas seulement ses puissantes usines, elle a aussi de beaux édifices: voisine des communes des Flandres, elle les a imitées en se construisant un fort curieux hôtel de ville du style ogival; son église collégiale, bâtie du douzième au quinzième siècle, est aussi un monument remarquable. En 1557, Saint-Quentin fut prise par les Espagnols et tous les habitants français en furent massacrés ou chassés; elle fit retour à la France deux ans après, par le traité de Cateau-Cambrésis. Autour de la ville, on voit encore les traces des combats acharnés qui s'y sont livrés pendant la dernière guerre. Les habitants de Saint-Quentin firent leur devoir.

Le bourg de Vermand, dont le nom est encore celui de l'ancien peuple des Véromanduens, est situé à l'ouest de Saint-Quentin, sur un affluent de la Somme : on y a trouvé un grand nombre d'antiquités gallo-romaines. Fresnoy-le-Grand et Bohain sont, après Saint-Quentin, les principaux lieux de production de l'arrondissement [1].

Le département de l'Oise, de même que celui de l'Aisne, appartient à la fois à l'Ile-de-France et à la Picardie, au bassin de la Seine et à ceux d'autres rivières : à l'est, coule la rivière maîtresse, qui traverse le Noyonnais et limite le Soissonnais et le Valois; le centre est occupé par les terrains crayeux du Beauvaisis, tandis qu'au nord s'étendent les formations plus récentes du Santerre et de l'Amiénois, où naissent plusieurs affluents de la Somme : à l'angle du nord-ouest, sourd la Bresle, qui va directement à la Manche; enfin, au sud-ouest, les chaînes de collines qui courent parallèlement à la vallée du Thérain dépendent du pays de Bray et du Vexin français. L'Oise renferme encore quelques forêts, qui sont parmi les plus belles de la France; mais, en dehors de ces bois, presque tout le sol est cultivé : des champs recouvrent les plateaux; des jardins et des prairies bordent les rivières dans le fond des vallées. Les produits de l'agriculture ont presque doublé depuis vingt ans. L'industrie du pays est très-active : par ses filatures, ses fabriques de tissus, ses usines pour l'extraction du sucre de betterave, l'Oise fait partie du groupe des départements du Nord et leur cède en importance; par la fabrication du fer, de la tôle, des rails, elle a un rôle à part [2]; par l'emploi des terres et des argiles de toute espèce pour la fabrication des faïences, de la porcelaine opaque, des briques réfractaires, elle est au premier rang. La valeur totale de la production industrielle de l'Oise est au moins de 80 millions par année [3]. La population de l'Oise est à peu près égale en densité à celle du reste de la France [4].

[1] Communes les plus importantes de l'Aisne en 1876 :

Saint-Quentin	38,920 hab.	Bohain	6,000 hab.
Laon	12,150 »	La Fère	4,900 »
Soissons	11,100 »	Hirson	4,450 »
Chauny	9,200 »	Saint-Michel-Rochefort	3,960 »
Château-Thierry	6,900 »	Fresnoy-le-Grand	3,950 »
Guise	6,250 »	Vervins	3,100 »

[2] Production du fer, des tôles, des rails dans l'Oise en 1873 :

29,300 tonnes; valeur 13,200,000 francs.

[3] Fabrication de la faïence et de la porcelaine dans l'Oise, en 1873 :

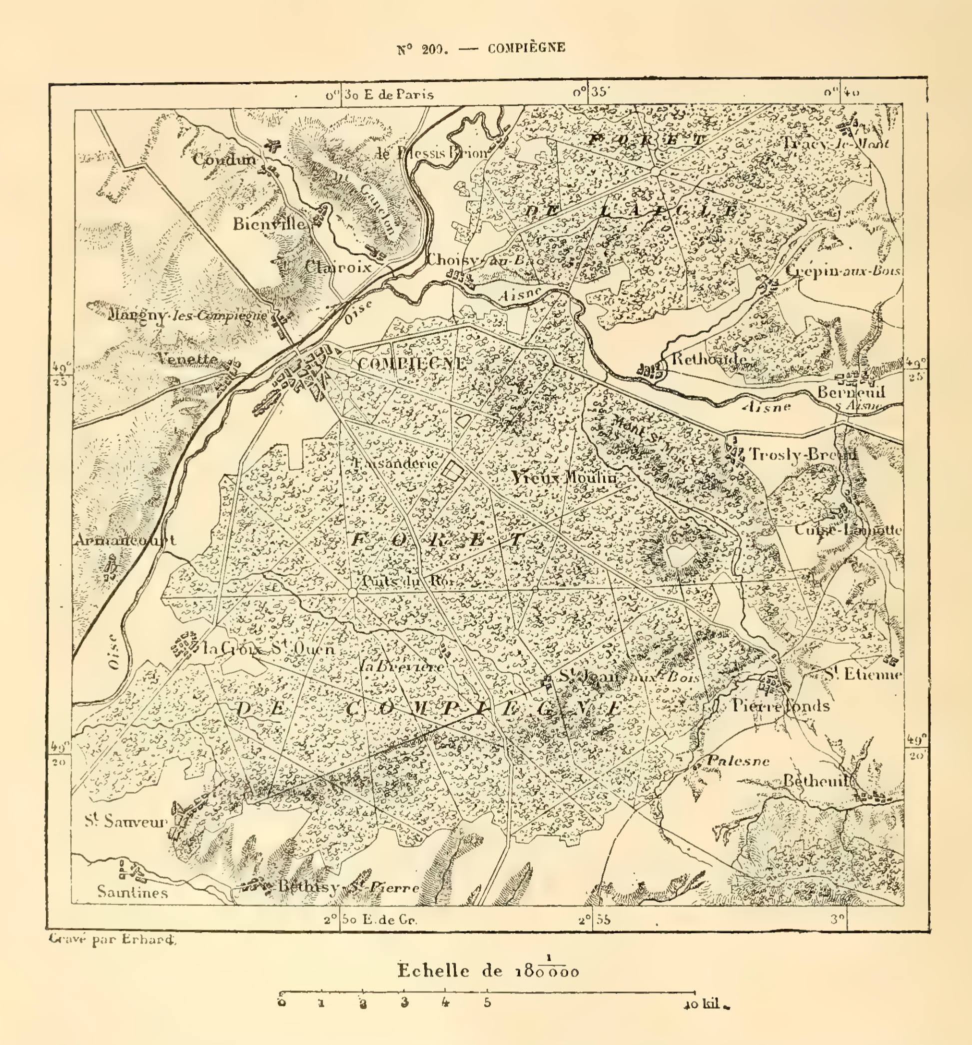
185,000 quintaux métriques. . . . . Valeur 7,275,000 francs.

[4]

Superficie de l'Oise.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,855 kilomètres carrés.	401,600 habitants.	69 habitants.

La première ville du département que l'on traverse en descendant la vallée de l'Oise est la vieille cité de Noyon, le Noviomagus romain. Noyon fut puissante et célèbre pendant toute la période carlovingienne : c'est là que Charlemagne fut couronné et que Hugues Capet fut proclamé roi, en 987. Lors de la fondation des communes, elle eut un grand rôle historique. Calvin y naquit ; Ramus était du voisinage. La ville n'a plus que des vestiges de son enceinte gallo-romaine, mais sa cathédrale est une des belles

N° 200. — COMPIÈGNE



Gravé par Erhard.

Echelle de $\frac{1}{180000}$

0 1 2 3 4 5 10 kil.

constructions ogivales de la France du Nord. En aval de Noyon, sur la rive gauche de l'Oise, est l'antique abbaye d'Ourscamp, qui fut jadis plus riche que l'évêché de Noyon ; dans les bâtiments de l'abbaye on a établi une manufacture fort importante de velours de coton, dit « velours d'Amiens ».

Compiègne, chef-lieu d'arrondissement, doit son importance à son heureuse position au-dessous du confluent de trois rivières, l'Oise, l'Aisne et l'Aronde, et bien plus encore au voisinage de la grande forêt, célèbre comme lieu de chasses depuis les premiers temps de l'histoire de France. En partageant son royaume, Clovis laissait la forêt de Cuise, celle qui s'appelle aujourd'hui forêt de Compiègne, à l'état indivis entre ses

enfants, afin que chacun eût pleine liberté d'y chasser. Par suite du séjour des souverains à toutes les époques de la monarchie, Compiègne a vu des événements considérables; son nom est un de ceux qui reviennent fréquemment dans l'histoire de France: c'est là que Jeanne Darc tomba au pouvoir des Anglais. Le château actuel de Compiègne date du dix-huitième siècle: c'est un édifice sans beauté, mais possédant une collection unique en Europe, le musée khmer, ou des antiquités cambodgiennes. La grande forêt, qui s'étend à l'est et au sud, sur 14,500 hectares, a des sites remarquables et des ruines curieuses. En dehors des limites orientales de la forêt, près du village de Pierrefonds et de son établissement d'eaux minérales fréquentées, s'élève un des plus beaux châteaux de la fin du moyen âge, construit par Louis d'Orléans, frère de Charles VI, et admirablement restauré. Dans les environs de la forêt, des fouilles ont ramené à la surface de nombreux restes du passé. Au mont Berny, on a mis à découvert les fondations d'une cité gallo-romaine avec ses rues, ses thermes, ses monuments, ses remparts et son cimetière [1]. A Champlieu, au sud de la forêt et près de l'abondante et pure Authonne, affluent de l'Oise, on voit un théâtre romain et des thermes bien conservés, ainsi qu'un temple dont les bas-reliefs sont d'une singulière originalité de dessin et d'une grande vigueur d'exécution: ces édifices étaient probablement d'une origine postérieure au troisième siècle [2]. Au nord de Compiègne, le mont Ganelon, dont le nom rappelle les anciennes légendes carlovingiennes, était une importante station militaire, où l'on a retrouvé des ruines romaines sous celles du moyen âge, puis encore au-dessous, des restes de fortifications gauloises.

En continuant de suivre la vallée de l'Oise dans la direction du sud-ouest, on dépasse les deux anciennes villes de Verberie et de Pont-Sainte-Maxence avant d'atteindre Creil, naguère beaucoup moins importante, et devenue de nos jours une des stations de France où se croisent le plus de voyageurs et de marchandises: cinq grandes lignes de chemins de fer viennent s'y rencontrer. Creil ne forme qu'une seule ville industrielle avec Montataire, située de l'autre côté de l'Oise et possédant la plus grande manufacture qu'il y ait en France pour la fabrication de la porcelaine opaque, des ateliers pour la réparation des machines, de vastes établissements métallurgiques où travaillent 2,000 ouvriers.

Senlis, dont le nom rappelle l'ancienne tribu des Silvanectes, est un chef-lieu d'arrondissement, situé au sud-est de Creil, dans la vallée de la Nonette, bordée de forêts et de parcs. Ancienne résidence des rois comme Verberie, Senlis a gardé quelques débris de son palais mérovingien, et possède une fort belle église, jadis cathédrale; mais elle n'a plus que des restes de la grande industrie manufacturière qui la rendait célèbre au seizième siècle; les carrières du voisinage fournissent d'excellentes pierres de liais. Dans les environs, les châteaux sont nombreux. A l'ouest, au bord de la même rivière, est le célèbre Chantilly, l'ancienne résidence des Condé, dont la forêt se rattache à plusieurs autres, couvrant ensemble des milliers d'hectares. Grâce à son champ de courses, Chantilly est un des lieux de promenade les plus fréquentés par les Parisiens: ses écuries sont les plus fameuses des environs de la capitale; près de 2,000 femmes travaillent à Chantilly et dans les environs à la confection des dentelles. En amont de Senlis, le village d'Ermenonville, dont une grande forêt a pris le nom, rappelle les derniers jours de Jean-Jacques Rousseau, et son tombeau, vide aujourd'hui, s'élève encore dans l'île des Peupliers, qu'entourent les eaux de la Nonette. A l'est de Senlis, sur le chemin de fer de Soissons, est la petite ville de Crépy, ancienne capitale du Valois.

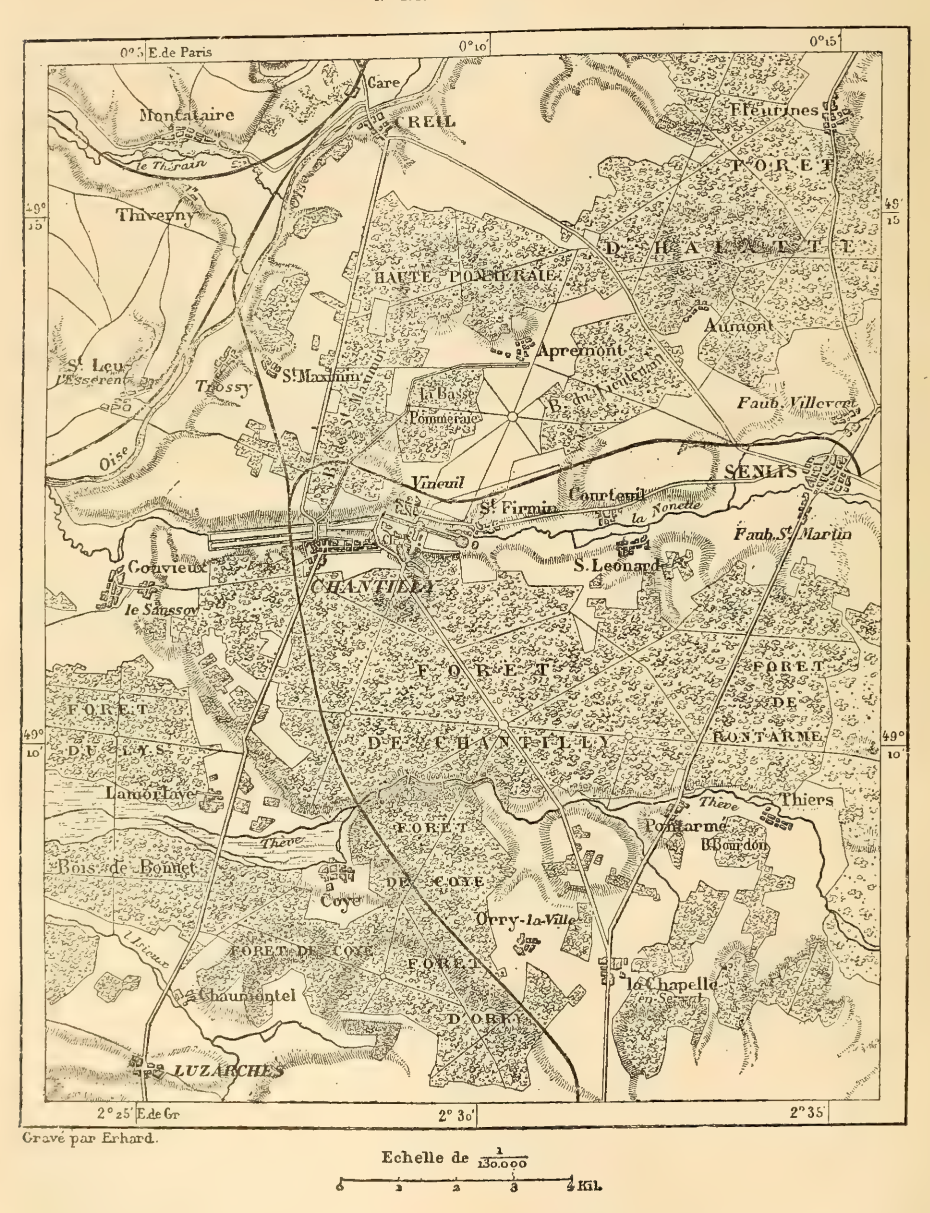
L'arrondissement de Clermont occupe le centre de la contrée, entre les vallées de l'Oise

[1] Albert de Roussy, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, tome IV, 1863

[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

et du Thérain. La petite ville qui en est le chef-lieu est bâtie sur une colline d'où l'on contemple au sud et à l'est un horizon très-étendu, bien au delà des forêts de Senlis. De l'ancien édifice féodal qui dominait le bourg, il ne reste qu'un donjon, formant aujour-

N° 201. — CHANTILLY.



Gravé par Erhard.

Echelle de $\frac{1}{130.000}$

0 1 2 3 4 Kil.

d'hui, avec des constructions modernes, une « maison centrale » où près de 1,000 femmes sont détenues. La maison de santé de Clermont, plus vaste encore, contient avec ses annexes environ 1,200 malades et 150 employés. La ville a quelques manufactures, et des bourgades industrielles sont éparses en diverses parties de l'arrondissement : au nord, la patrie des frères Haüy, Saint-Just-en-Chaussée, ainsi nommé d'une ancienne chaussée

romaine, s'occupe surtout de la bonneterie; au nord-est, Breteuil, près duquel se trouvent des ruines que d'Anville croit être celles de l'antique *Bratuspantium*, a diverses manufactures, principalement pour le tissage des étoffes; au sud-est, sur les coteaux voisins de l'Oise, Liancourt a de grandes fabriques de chaussures; enfin, dans la vallée du Thérain, sur le chemin de fer de Creil à Beauvais, sont les deux bourgs très-rapprochés de Bury et de Mouy, où s'élèvent plusieurs usines pour la fabrication des boutons et des étoffes.

Beauvais, le chef-lieu de l'arrondissement occidental de l'Oise, est une de ces villes, si nombreuses en France, qui gardent encore le nom de la peuplade gallo-romaine de la contrée, et qui n'ont cessé, pendant une longue série de siècles, d'avoir un grand rôle dans la guerre et dans la paix. La ville des anciens Bellovaques était au moyen âge une des communes les plus riches du nord de la France, et, grâce à ses fabriques de draps, le centre d'un commerce considérable. Une partie de ses trésors fut employée à la construction d'une cathédrale dont les bourgeois voulaient faire le plus bel édifice de la chrétienté : au seizième siècle, en effet, une flèche, la plus haute qui se soit jamais dressée dans les airs, s'élevait à 153 mètres au-dessus du pavé des transsepts; trop pesante pour ses supports, elle s'écroula en 1573. Les seules parties du monument terminées sont le chœur et les transsepts, mais ce sont des chefs-d'œuvre d'élégance et de majesté; les voûtes du chœur n'ont pas moins de 47 mètres d'élévation. Beauvais a d'autres édifices curieux, plusieurs églises, le palais de justice, ancien palais épiscopal construit en partie sur les fondations gallo-romaines d'édifices antérieurs, l'hôtel de ville, où l'on conserve la bannière enlevée par Jeanne Hachette au soldat de Charles le Téméraire qui avait escaladé le rempart. De fort belles promenades remplacent l'enceinte du moyen âge.

Beauvais n'a point perdu son rang de ville industrielle; le Thérain, qui s'y ramifie en plusieurs bras, fait tourner les roues de très-nombreuses usines. L'État lui-même possède à Beauvais depuis plus de deux siècles une manufacture de tapis, où l'on s'occupe, comme aux Gobelins, de fournir les plus beaux produits, d'après les meilleurs procédés, mais à grand prix pour le trésor. Les fabriques particulières livrent des tapis, des couvertures, des velours, des draps, des objets de passementerie, des étoffes diverses. Beauvais est aussi le centre d'un grand commerce de poteries et de briques réfractaires; de nombreuses découvertes d'antiquités faites dans les environs, notamment à la Chapelle-aux-Pots, ont prouvé que l'industrie locale n'a pas changé depuis l'époque gallo-romaine. La tabletterie de Beauvais rivalise avec celle des bourgs de Noailles et de Méru, situés au sud, sur la route de Pontoise; enfin, il faut ajouter à la production manufacturière de Beauvais celle de toute la vallée inférieure du Thérain, offrant en maints endroits l'aspect d'une interminable rue d'usines. Le somptueux château de Mouchy, qui s'élève à l'ouest, sur la pente d'un coteau boisé, domine de loin le plus considérable de ces groupes de fabriques[1].

L'Eure vient s'unir à la Seine dans les limites du département de la Normandie qui en a reçu son nom. Cette contrée est dans son ensemble un grand plateau peu accidenté, mais découpé en parties inégales par les rivières qui s'y sont creusé leurs vallées. A l'est de la

[1] Communes les plus importantes de l'Oise en 1876 :

Beauvais	16,600 hab.	Noyon	6,450 hab.
Compiègne	13,400 »	Clermont-de-l'Oise	6,100 »
Creil avec Montataire (deux com).	10,850 »	Liancourt	4,050 »
Senlis	6,550 »	Méru	3,700 »

Seine, s'étend le Vexin normand, séparé du Vexin français par l'Epte, et du pays de Caux par l'Andelle. La plaine de Saint-André, entre la vallée de l'Eure et la forêt de Breteuil, occupe la partie méridionale du département et se continue à l'ouest par les collines du Perche et celles du pays d'Ouche. Au centre, la riche plaine de Neubourg est limitée à l'ouest par la Rille, à l'est par l'Eure; le Roumois, qui est la partie la plus basse du département, confine au cours inférieur de la Seine et à son estuaire; enfin, à l'ouest de la Rille, les riches campagnes du Lieuvin, célèbres par leurs herbages, se prolongent au loin jusque dans le Calvados : on y fabrique aussi le fromage dit de Mignot. L'Eure est surtout un pays d'agriculture et d'élevage; toutefois l'industrie y est considérable. Diverses usines travaillent le cuivre, le laiton, le zinc; la fabrication du sucre de betterave a pris une certaine importance, et bien plus encore les filatures de coton, de laine et les manufactures de draps [1]. Malgré ces ressources de diverse nature, le département de l'Eure est un de ceux où la population a le plus rapidement décrû dans les dernières années; elle est inférieure à la moyenne des habitants dans le reste du territoire, plus faible même qu'au commencement du siècle [2].

Le bassin occidental du département, celui de la Rille, fait déjà partie de la même région que Lisieux et Laigle au point de vue agricole et industriel. Rugles, situé sur la Rille, non loin de son entrée dans le département, a des fonderies de cuivre, des laminoirs, des tréfileries de laiton, des fabriques de clous et d'épingles, tandis que Bernay, chef-lieu d'arrondissement bâti dans la vallée de la Charentonne, principal affluent de la Rille, est important surtout par ses filatures de coton et de laine, ses fabriques de rubans et de toiles, ses blanchisseries : environ 10,000 ouvriers sont occupés à ces diverses industries dans la ville et les villages avoisinants; il se fait aussi à Bernay un commerce de chevaux, les plus beaux de la Normandie. La vieille ville renferme un grand nombre de curieuses maisons du moyen âge et une abbaye de Bénédictins du dix-septième siècle, transformée maintenant en édifice municipal et contenant à la fois hôtel de ville, bibliothèque, musée, sous-préfecture, tribunal et prison. De beaux châteaux s'élèvent dans les environs. Le plus remarquable est celui de Broglie, situé à 12 kilomètres en amont dans la vallée de la Charentonne. Augustin Fresnel, l'inventeur des phares lenticulaires qui ont rendu tant de services à la navigation, était natif de Broglie.

Le bourg de Serquigny, important à cause de sa gare où viennent se rencontrer les trois chemins de fer de Paris, de Cherbourg, de Rouen, est près du confluent de la Rille et de la Charentonne. En continuant de descendre la vallée, on dépasse successivement la ville industrieuse de Brionne, le village de Bec-Hellouin, où le seul débris de l'antique abbaye est une tour du quinzième siècle, les manufactures de draps de Pont-Authou, puis le village pittoresque de Montfort-sur-Rille, dominé par les ruines très-étendues d'une forteresse du moyen âge. En aval est Pont-Audemer, chef-lieu de l'arrondissement maritime de l'Eure, petite ville de commerce située à l'endroit où la Rille, après s'être divisée en plusieurs bras bordés d'usines, commence à être soutenue par le flot de marée : les maisons se sont groupées autour du pont qui marque la limite entre la rivière proprement dite et son cours maritime. Pont-Audemer est le seul port du

[1]

Production du cuivre et du laiton dans l'Eure en	1873 :	6,285	tonnes;	valeur	14,300,000 fr.
» du zinc	»	»	2,610 »	»	1,957,500 »
Fabrication du sucre et des mélasses	»	»		»	4,158,000 »
Filatures de coton	»	»	480,400 broches,	4,508 métiers.	
» de laine	»	»	162,158 »	5,373 »	

[2]

Superficie de l'Eure.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,958 kilomètres carrés.	373,600 habitants.	63 habitants.

département; Quillebeuf, situé sur le promontoire qui sépare la Seine de son estuaire, n'est qu'une station de pilotes, une escale pour les bateaux qui remontent et descendent le fleuve : c'est là que le mascaret se précipite dans la Seine avec le plus de violence lors des grandes marées.

L'Iton, l'affluent de l'Eure qui traverse Évreux, le chef-lieu du département, passe d'abord dans le voisinage de Breteuil, ville de hauts fourneaux et de laminoirs située à l'est de la grande forêt qui porte son nom. Évreux, où la rivière se divise en trois bras, est aussi une ville de quelque importance industrielle : on y fabrique des coutils fort appréciés dans le commerce, des objets de quincaillerie, surtout des couteaux fort élégants; ses moulins sont nombreux. Les débris romains trouvés dans le sol d'Évreux ont prouvé que cette ville, de même que le Vieil-Évreux, situé à 7 kilomètres à l'est, existait avant l'invasion des barbares; le nom du chef-lieu est encore celui de la tribu gauloise des Aulerces Éburovices. On voit encore quelques beaux restes de ses monuments du moyen âge.

La vallée de l'Avre, qui forme la limite méridionale du département, n'a qu'une seule ville, l'antique Verneuil, dont la solide forteresse, souvent disputée, n'a laissé que le donjon de la Tour-Grise. En aval de Verneuil, entre Nonancourt et Dreux, des filatures considérables bordent l'Avre, qui va rejoindre l'Eure à quelques kilomètres plus bas. Cette rivière contourne ensuite la grande forêt d'Anet, et passe devant Ivry-la-Bataille, ainsi nommé de la victoire que Henri IV y remporta en 1590 sur l'armée des Ligueurs. Plus bas dans la vallée, au-dessous de Pacy-sur-Eure, est le village de Cocherel, où Duguesclin remporta une victoire sur le captal de Buch.

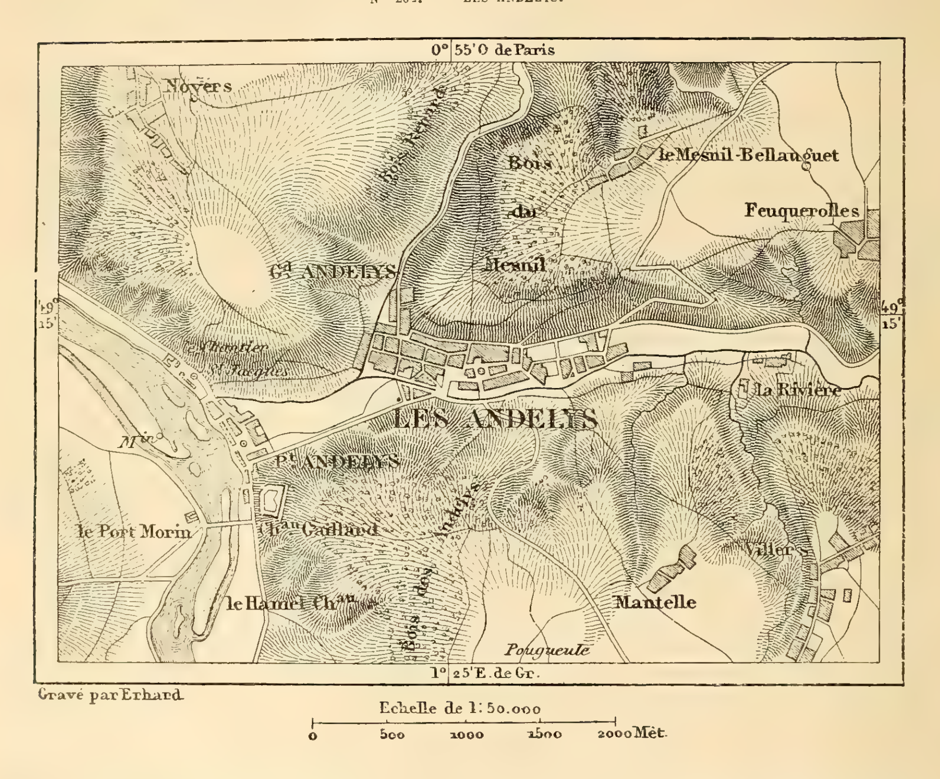
Réunie à tous ses affluents et déjà près de sa jonction avec la Seine, l'Eure traverse la ville de Louviers, la deuxième du département par le nombre des habitants, la première par l'activité de ses manufactures : c'est le chef-lieu de l'un des cinq arrondissements de l'Eure. Déjà du temps de Froissart Louviers était une « ville grosse et moult marchande » et l'eau de sa rivière faisait tourner les roues de grandes fabriques de draps. L'industrie, souvent interrompue par les révolutions et les guerres, n'a point changé de nature : les fabricants de Louviers s'occupent toujours de la production des étoffes de laine. Les principaux établissements sont des filatures, des moulins à foulons, des fabriques de draps, des teintureries; la spécialité de Louviers est surtout celle des draps à bon marché.

Quelques villes sont bâties au bord de la Seine dans la partie de son cours qui traverse le département de l'Eure. Vernon, sur la rive gauche du fleuve, à une petite distance en aval du confluent de l'Epte, est un marché fort important pour les habitants du Vexin; les dernières vignes des bords de la Seine se montrent sur les pentes bien exposées des coteaux environnants, et de vastes carrières s'ouvrent dans les flancs de la colline qui s'élève au-dessus de Vernonnet, sur la rive droite de la Seine. L'État possède à Vernon un grand parc de construction des équipages militaires et de très-vastes magasins. Gaillon, que l'on aperçoit ensuite en descendant la vallée de la Seine, occupe le centre d'un beau cirque de coteaux boisés. Ce bourg fait comme Vernon un grand commerce de fruits avec Paris et l'Angleterre, mais il est surtout connu par les restes de l'admirable château, que le cardinal Georges d'Amboise y fit bâtir en 1515, aux premiers temps de la Renaissance, et d'où provient le portique transporté pierre à pierre dans la cour de l'École des beaux-arts, à Paris. La plus grande partie des constructions du château a été transformée en une prison centrale pour un millier de détenus.

La ville des Andelys, chef-lieu de l'arrondissement d'outre-Seine, est de forme bizarre; on peut la comparer à ces anciennes villes de la Grèce qui se composaient de deux groupes distincts, l'un pour le commerce avec les habitants de l'intérieur, l'autre pour le trafic maritime. Les Andelys sont en effet une cité jumelle. Le Grand Andely, situé à plus d'un

kilomètre du fleuve, sur les bords du Gambon, est le quartier des fabriques et des moulins; le Petit Andely, séparé du groupe principal par des prairies et des jardins, est le quartier du port. Au sud se dressent, sur un promontoire, les ruines du Château-Gaillard que Richard Cœur de Lion construisit à la fin du douzième siècle pour dominer le cours de la Seine. Cette fière citadelle, qui garde ses trois enceintes et ses larges fossés taillés dans le roc, est l'un des plus curieux monuments des bords de la Seine, qui coule à la base du rocher, puis s'enfuit à l'ouest en un long méandre. Les deux Andelys ont aussi quelques vieux édifices intéressants. Sur la place principale du Grand Andely s'élève la statue en bronze de Nicolas Poussin, qui naquit dans un hameau voisin; l'hôtel de ville conserve une de ses meilleures toiles, *Coriolan fléchi par sa mère*. Blanchard, l'inventeur du parachute,

N° 202. — LES ANDELYS.



le hardi voyageur de l'air qui traversa le premier le Pas de Calais, était aussi natif des Andelys.

La gracieuse vallée de l'Epte, qui borne au sud l'arrondissement des Andelys, a de beaux châteaux, des fabriques et le célèbre haras de Dangu; mais dans les limites du département elle ne possède qu'une seule ville, Gisors, jadis forteresse du Vexin. Le château de Gisors est un des plus curieux monuments de l'architecture militaire du douzième siècle en France; c'est aussi l'un des mieux conservés. Les promenades qui l'entourent, les anciens fossés qu'ombragent de grands arbres, les murs revêtus de lierre, les massifs de verdure qui occupent en partie les quatre hectares de l'enceinte, le puissant donjon dit la « Tour du Prisonnier », qui domine la ville et le cours sinueux de l'Epte, font de l'antique forteresse un des sites les plus agréables du Vexin. Gisors est la patrie de l'ingénieur Brunel, qui perça le premier tunnel de la Tamise.

La vallée de l'Andelle, qui s'unit aux campagnes de la Seine en face de Pont-de-l'Arche, est très-industrielle, grâce au voisinage de Louviers, d'Elbeuf et de Rouen. Elle a aussi des châteaux somptueux, des bois, des sources limpides, des ruines pittoresques; on y remarque surtout les grandes filatures de laine et de coton. Dans les champs riverains de l'Andelle, les paysans cultivent le chardon à foulon pour les fabriques de draps d'Elbeuf et de Louviers[1].

Le département de la Seine-Inférieure est formé dans sa plus grande étendue par le pays de Caux, le plateau crayeux que découpent en fragments parallèles les eaux tributaires de la Manche. Au sud-est, le gracieux pays de Bray constitue une région naturelle distincte, tandis que sur la rive gauche de la Seine s'étendent quelques districts du pays du Roumois, en partie couverts de forêts. La Seine-Inférieure est l'un des premiers départements français à la fois par son agriculture, son industrie, son commerce ; les champs, les prairies, les vergers occupent la surface presque entière des terrains, exploités surtout par des fermiers, et les produits du pays contribuent pour une forte part à l'alimentation de Paris et de Londres. Le département possède à lui seul plus du tiers des filatures de coton de la France, et Rouen est l'un des grands centres européens pour cette industrie textile, tandis qu'Elbeuf est une ville de premier ordre pour la mise en œuvre des laines ; la Seine-Inférieure a le port de la France qui vient immédiatement après Marseille pour le mouvement des échanges ; enfin, les marins du littoral prennent part, en grand nombre, aux expéditions de pêche. La population de la contrée est beaucoup plus dense que dans les autres départements : elle est près de deux fois plus élevée que la moyenne spécifique. Toutefois elle ne s'est point accrue pendant les dix dernières années[2].

Elbeuf est la première ville du département qu'on rencontre en descendant le cours de la Seine : c'est un vaste groupe d'usines où vivent près de 40,000 personnes, en comptant les habitants des faubourgs, Caudebec-lès-Elbeuf, Saint-Pierre-lès-Elbeuf, Saint-Aubin-Jouxte-Boulleng. Les principales fabriques d'Elbeuf sont des manufactures de draps où la matière première entre à l'état brut et d'où elle sort à l'état d'étoffe apprêtée et « marchande ». Elbeuf reçoit en moyenne, chaque année, des laines de toute provenance pour une valeur de 50 millions de francs et les réexpédie sous forme de draps avec une plus-value du double. Outre ses filatures, Elbeuf possède des teintureries, des fabriques de machines, des ateliers de construction. Elle n'a point de monuments remarquables, à l'exception des deux églises, où des vitraux du quinzième et du seizième siècle représentent des scènes de l'industrie locale. Les environs de la cité sont fort pittoresques, grâce aux superbes falaises des bords de la Seine et aux forêts de la Londe et du Rouvray, qui occupent, entre Elbeuf et Rouen, l'intérieur d'un méandre du fleuve. Quoique l'un des principaux centres industriels de la France, Elbeuf n'est pas chef-lieu d'arrondissement. Non loin de la ville, à Criquebeuf, 2,000 ouvriers ont fondé une colonie agricole prospère[3].

[1] Communes les plus importantes de l'Eure en 1876 :

Évreux	14,650 hab.	Les Andelys	5,575 hab.
Louviers	10,950 »	Gisors	4,050 »
Bernay	7,640 »	Brionne	3,760 »
Vernon	7,630 »	Verneuil	3,750 »
Pont-Audemer	5,950 »	Gaillon	3,475 »

[2]

Superficie du sol.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,035 kilomètres carrés.	798,400 habitants.	132 habitants.

[3] Filatures de laine dans la Seine-Inférieure en 1879 : 67,600 broches; 7,150 métiers à bras.

En aval, on dépasse la petite ville d'Oissel, près de laquelle est une île dont les Normands avaient fait un camp fortifié lors de leurs premières incursions dans le bassin de la Seine. Par ses filatures de coton, Oissel appartient déjà au cercle d'attraction de l'industrie rouennaise. A l'ouest, au milieu des prairies, on voit se succéder les longs faubourgs ouvriers de Saint-Étienne-de-Rouvray et de Sotteville-lès-Rouen ; à droite, une vaste et noire usine de produits chimiques et le faubourg Saint-Paul se prolongent à la base des escarpements de la colline de Bon-Secours, célèbre par son église de pèlerinage, puis la côte Sainte-Catherine, qui portait un ancien fort et une abbaye et que le chemin

N° 205 — ROUEN, ELBEUF ET LEURS ENVIRONS.

Gravé par Erhard.

Echelle de $\frac{1}{320.000}$

0 5 10 15 20 Kil.

de fer de Paris traverse en tunnel, se termine brusquement au sud de la vallée de Darnétal : on est déjà dans la grande cité de la Normandie.

L'antique chef-lieu des Véliocasses, la ville gauloise, puis romaine, de Rotomagus (Ratomagos, Ratumacos), occupe une situation géographique des plus heureuses. Elle est bâtie sur le cours inférieur d'un fleuve considérable, en aval du confluent de toutes les rivières tributaires, à l'endroit où le flot de marée est encore assez puissant pour amener les navires et soutenir longtemps le courant fluvial ; là se trouvait donc un lieu d'échanges naturel entre les denrées apportées de l'intérieur et celles de provenance étrangère. Le bassin dans lequel est située la ville est un peu étroit et dominé par des coteaux à pentes



ROUEN. — VUE PRISE DE BON-SECOURS

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

fort raides, mais deux vallées qui s'ouvrent dans l'épaisseur du plateau permettent aux routes de monter par des rampes faciles vers les hauteurs, et aux faubourgs de se développer au loin le long des ruisseaux. En outre, les méandres de la Seine, qui se replient avec tant de régularité en aval de la cité, lui donnaient au moyen âge un grand avantage stratégique, en la protégeant par une série de remparts et de fossés contre tout envahisseur venant de la mer.

Rouen, la septième ville de France par le nombre de ses habitants, est l'une des premières par la beauté de ses monuments : l'art ogival normand et français y sont représentés par des merveilles. La cathédrale dresse bien au-dessus des maisons de sa petite place une façade riche en sculptures ; mais elle est remarquable surtout par ses deux portails latéraux, ses vitraux et ses rosaces, les tombeaux placés dans les collatéraux et les chapelles : Rollon, Guillaume Longue-Épée, Richard Cœur de Lion et d'autres Normands célèbres figurent dans ce musée historique ; l'œuvre statuaire la plus belle est le mausolée de Louis de Brézé, dont on attribue les sculptures à Jean Goujon et à Jean Cousin ; le tombeau des cardinaux d'Amboise, œuvre de Rouland Leroux, « maître maçon » de la cathédrale, est aussi un monument précieux. La croisée des transsepts est dominée par une flèche en fonte récemment terminée, la plus haute pointe d'édifice qui existe dans le monde, puisqu'elle s'élève à 150 mètres au-dessus du pavé. L'église Saint-Ouen, non moins vaste que la cathédrale, a sur elle l'avantage de former un tout complet : quand on entre dans l'édifice par le grand portail de l'ouest, récemment reconstruit en entier, on reste saisi de surprise à la vue de cet ensemble dont l'ordonnance est d'une extrême simplicité, et où tant de puissance se mêle à tant de grâce. A l'extérieur, le monument ajoute à sa beauté propre celle que lui donnent les ombrages du jardin qui l'entoure et dont les parterres recouvrent une vaste nécropole et les débris d'un temple romain · là est le centre de la ville actuelle. L'église de Saint-Maclou, située dans le voisinage, est aussi un des monuments les plus précieux de la France, grâce aux sculptures de ses portes que l'on attribue à Jean Goujon et qui sont, en tous cas, une œuvre admirable de la Renaissance.

Le palais de justice, construit à la fin du quinzième siècle pour « l'Échiquier » de Normandie, est le type d'architecture le plus achevé de cette période de l'art ogival, éclairée déjà par un rayon de la Renaissance; il renferme de fort belles salles, dont l'une, semblable aux *halls* des grands palais anglais, n'a pas moins de 55 mètres de longueur sur 17 mètres de largeur. La tour de la Grosse-Horloge, qui fut le beffroi de l'ancien hôtel de ville, la tour dite de « Jeanne-Darc », qui faisait partie du château bâti par Philippe-Auguste et où la guerrière eut à subir ses interrogatoires, l'hôtel Bourgtheroulde, dont la cour d'entrée est décorée de bas-reliefs représentant l'entrevue de François I[er] et de Henri VIII, enfin plusieurs maisons anciennes aux poutres sculptées, contribuent à faire de Rouen un grand musée architectural. L'hôtel de ville, attenant à l'église Saint-Ouen, contient la bibliothèque, l'une des plus précieuses de la province par ses éditions anciennes, ses ouvrages de géographie, ses documents historiques : l'ancien fonds, qui se composait de 40,000 volumes, s'est presque triplé, grâce aux collections qui lui ont été léguées ; les manuscrits y étaient en 1879 au nombre de 2,925. Le musée de peintures n'a pas moins de 600 toiles, parmi lesquelles des Pérugin, des Véronèse et de beaux tableaux modernes. Rouen, cité de sociétés savantes et de grandes écoles, possède aussi diverses collections fort remarquables, notamment un musée d'antiquités créé par M. Deville, un musée de céramique et un muséum d'histoire naturelle que dirigea longtemps M. Pouchet, célèbre par ses travaux sur l'hétérogénie. On sait que le grand Corneille était de Rouen ; parmi les enfants de la ville normande, il faut citer aussi Fontenelle, Boisguillebert, Boïeldieu, Géricault, Flaubert et Cavelier de la Salle, qui découvrit les bouches du Mississippi. Aucune statue n'honore la mémoire du voyageur mort obscurément sur les plages du Texas, mais

divers monuments rappellent le souvenir de Corneille et des autres Rouennais les plus illustres. Une mauvaise statue marque aussi l'emplacement où fut brûlée Jeanne Darc.

Comme ville de commerce maritime, Rouen a été grandement menacée. Les nombreux détours du fleuve en aval de la cité, le manque de profondeur sur les seuils, enfin la rivalité du Havre, qui garde l'embouchure de la Seine et qui cherche à devenir l'entrepôt général de tout le bassin fluvial, avaient notablement diminué le trafic extérieur de la ville normande. Rouen voyait ses quais devenir de plus en plus déserts. Mais, armée du privilége que lui donnait son rang de chef-lieu, la ville de Rouen a fait rectifier les passes et approfondir le fleuve. Naguère les navires de cabotage dont le tirant d'eau est moindre de trois mètres et demi pouvaient seuls remonter jusqu'aux ponts de Rouen, les derniers qui traversent la Seine; maintenant les bâtiments calant cinq mètres atteignent le port sans difficulté. On s'occupe aussi de faciliter les conditions du mouillage et d'accroître la surface disponible des quais sur les deux rives à la fois, c'est-à-dire à Rouen et dans son faubourg de Saint-Sever [1]. L'ancien port normand garde donc son rang commercial d'intermédiaire entre Paris et la baie de la Seine. Ses nombreux chemins de fer accroissent beaucoup son importance comme cité d'échanges.

Mais dût Rouen perdre une partie de son mouvement commercial, elle n'en resterait pas moins un des grands centres de la France, grâce à son industrie cotonnière. Depuis que l'Allemagne s'est annexé le Haut-Rhin, la Seine-Inférieure est la région française où l'industrie des fils et des tissus de coton occupe le plus grand nombre d'ouvriers : elle produit à elle seule près d'un tiers de tout ce que fabrique la France. La fabrication des cotonnades avait même pris en général le nom de « rouennerie », et dans l'Amérique du Sud on connaît sous le nom de *ruanas* certaines étoffes de coton servant de manteau aux habitants du pays. C'est Rouen qui fournit surtout l'Algérie de tissus et cette vente est pour beaucoup dans les bénéfices annuels de l'industrie normande. Celle-ci se distingue essentiellement de celles de l'Alsace, de Saint-Quentin, de Tarare : elle ne fait que les étoffes les plus simples, les plus résistantes, les plus lourdes et les moins chères ; la main-d'œuvre n'entre que pour un quart ou pour un cinquième dans la valeur du produit. Dans les années de prospérité, plus d'un million et demi de broches filent le coton à Rouen et dans les bourgs avoisinants, le Petit-Quevilly, Darnétal, Déville, Maromme, Malaunay, Monville, Pavilly. La valeur totale de la production s'élève alors à près de 100 millions de francs [2]. Mais que de désastres quand les fabriques se ferment à la suite d'une crise comme le fut celle de la guerre d'Amérique !

En aval de Rouen, le voyageur qui descend la Seine passe au pied des falaises de Canteleu, il dépasse Grand-Couronne et Petit-Couronne, où se voit la maison de campagne de Corneille, puis il contourne la péninsule qui renferme la forêt de Roumare. Au delà du petit port de Duclair, à l'issue de la charmante et industrieuse vallée de Sainte-Austreberthe, d'où s'expédient beaucoup de fruits, commence un autre méandre, limitant la presqu'île de Jumiéges, célèbre par son ancienne abbaye, qui possédait jadis une grande partie des rives de la basse Seine. Les ruines de la basilique, vues à travers le feuillage, sont de celles que le pinceau et le burin des artistes ont fait le mieux connaître ; elles sont devenues un type classique de ruines. C'est à Jumiéges que les Normands débarquèrent pour la première fois sur cette terre qu'ils allaient bientôt conquérir.

Le petit port de Caudebec est situé au sommet de la courbe d'un troisième méandre,

[1] Mouvement du port de Rouen, provenances de la mer et du fleuve, en 1869. 600,000 tonneaux
» » » 1877. 1,310,000 »

[2] Industrie cotonnière dans la Seine-Inférieure en 1873 :
1,410,000 broches ; 13,200 mécaniques ; 24,600 métiers à bras.

EMBOUCHURE DE LA SEINE

Hachette et Cie Paris



Gravé par Erhard

Paris. Imp. Fraillery.

Profondeurs de 10 mèt. et au dessus à marée basse

Profondeurs de 0 à 10 mèt. à marée basse

Bancs découverts à marée basse

Terres d'alluvions conquises sur la baie

Echelle de 1/160 000

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 kil.

non loin de Villequier, où remonte le mascaret lors des marées ordinaires et où commençaient les périls de la navigation, avant que la Seine eût été endiguée. Un clocher fort élégant, de 100 mètres de hauteur, domine la ville de Caudebec et permet de contempler au loin les deux rives de la Seine. Le mont Calidu, qui s'élève dans le voisinage, est peut-être la colline qui portait le chef-lieu de Calètes. A l'est, dans le petit vallon de la Fontenelle, sont les belles ruines de l'abbaye de Saint-Wandrille, jadis très-puissante. Caudebec est dans l'arrondissement d'Yvetot, ville de filatures qui doit toute sa célébrité au titre de roi qu'on donnait à ses anciens seigneurs. Dans le voisinage d'Yvetot se trouve le fameux chêne d'Allouville, dont le tronc caverneux a été changé en chapelle.

Vis-à-vis de la pointe de Quillebeuf, le Bolbec se mêle aux eaux de la Seine, qui déjà est plutôt un chenal maritime qu'un fleuve. La rivière a donné son nom à la ville fort industrieuse de Bolbec, située à une dizaine de kilomètres de la Seine, non loin de la bifurcation des chemins de fer de Paris au Havre et de Paris à Fécamp. Bolbec, complétement ruinée par la révocation de l'édit de Nantes, s'est relevée pendant ce siècle : elle s'occupe surtout de la fabrication des mouchoirs et des indiennes; dans le district 7,000 ouvriers environ font marcher 4,500 métiers et dirigent 165,000 broches. Propre, bien bâtie, entourée de jardins, de maisons de plaisance, Bolbec est de nos jours la ville la plus populeuse du pays de Caux; jadis, la capitale du pays était la Juliobona romaine, dont le nom a été changé en celui de Lillebonne. Cette ville antique, située sur le Bolbec, à 5 kilomètres de son confluent avec la Seine, a conservé quelques restes de l'époque romaine, notamment les substructions d'un théâtre; un grand nombre de statues, de bas-reliefs, de médailles, d'objets divers recueillis dans les fouilles ont été déposés au musée de Rouen. Le bourg moderne de Port-Jérôme, construit dans les alluvions nouvelles de la baie, a hérité du trafic fluvial de Lillebonne.

Les ruines du célèbre château de Tancarville, si belles sur leur falaise, dominent au nord l'entrée de la Seine, à l'extrémité orientale de la baie, déjà partiellement conquise par les endiguements et le colmatage. Là commence la mer, et déjà le port du Havre s'annonce par les embarcations qui voguent dans ses parages. Bientôt un canal de 25 kilomètres de longueur et de 3 mètres 25 de profondeur traversera les atterrissements de la Seine entre Tancarville et le Havre, et permettra aux bateaux de rivière d'entrer dans le port sans affronter les dangers de la baie.

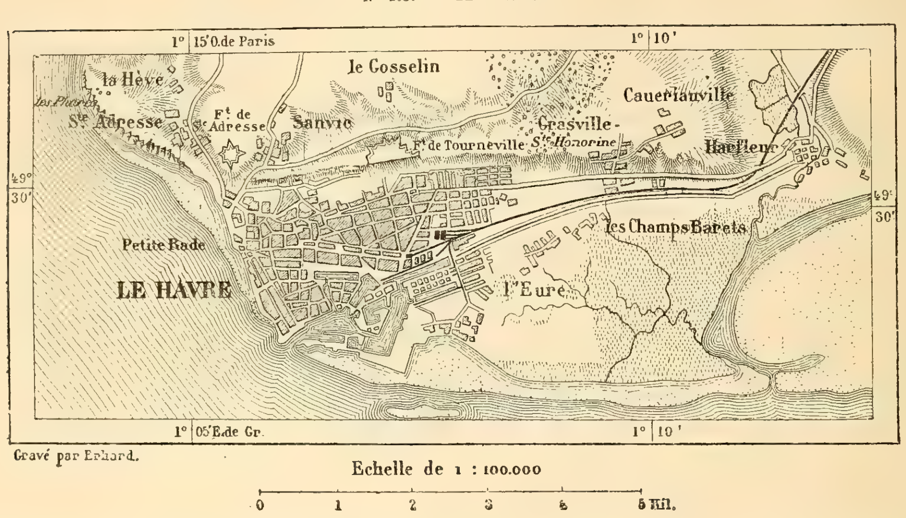
Le Havre, le deuxième port de la France, est relativement moderne, quoiqu'il ait enfermé dans ses quartiers grandissants des bourgs anciens, tels que Graville, célèbre au moyen âge par son abbaye. Le Havre, auquel on voulut donner le nom de Franciscopolis en l'honneur de François Ier, qui le fit construire, a succédé aux ports envasés du littoral de la baie. Harfleur, l'ancien Caracotinum, avait été d'abord le « port souverain » de la Normandie; puis les grands navires avaient dû mouiller dans le port de l'Eure, plus rapproché de la mer; enfin des envasements forcèrent le commerce à un déplacement nouveau; si le Havre n'avait employé toutes les ressources de la science à maintenir ses libres communications avec la mer, il eût dépéri à son tour. Mais le Havre a pu non-seulement conserver ses chenaux d'accès, il a aussi amélioré les passes et complété son ancien port de neuf bassins intérieurs où viennent se remiser les navires, complétement à l'abri des vents du large; grâce aux épis de défense qui retiennent le galet, l'entrée est débarrassée des cailloux qui l'envahissaient, et les navires ne trouvent plus même le lest qui leur est nécessaire[1]. La ville a démoli son enceinte pour s'entourer de magnifiques boulevards, et dans ses incessants progrès elle a changé en quartiers urbains plusieurs com-

[1] Surface des huit bassins à flot en 1877 . . . . 53 hectares.
Développement des quais . . . . 8,950 mètres.
Surface des terres-pleins pour les marchandises . . . . 15 hectares.

munes naguère indépendantes : dans les campagnes de l'est, elle a rejoint Graville et ce bourg de l'Eure dont elle a remplacé le port ; au nord, elle a gravi les pentes de la colline pour conquérir Tourneville, Ingouville, Sanvic ; le long de la côte, elle marche à la rencontre de Sainte-Adresse.

Le Havre, cité de négoce, n'a point de monuments, si ce n'est son élégant hôtel de ville moderne et l'édifice du musée, décoré, à l'entrée, des deux statues de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne, les deux enfants les plus célèbres du Havre. La beauté de la ville consiste surtout dans le spectacle de sa grande activité commerciale. Le Havre fait à lui seul en moyenne le cinquième du trafic de la France entière, et sur ses quais, dans ses entrepôts on voit tous les objets de commerce, bruts ou manufacturés, que produit la Terre[1]. Là sont débarqués presque tous les cotons expédiés en France et sur le continent, soit directement des États-Unis, soit de Liverpool. Le Havre est aussi un grand port d'entrée

N° 205. — LE HAVRE.



Gravé par Erhard.

Echelle de 1 : 100.000

0 1 2 3 4 5 Kil.

pour le café, le cuivre, les bois, les laines, les peaux, les blés et les houilles[2]. En retour, il expédie surtout des tissus de soie, de coton, de laine, et des « articles de Paris » ; c'est avec l'Angleterre que se fait la plus grande partie de ses échanges. Grâce à ses lignes ré-

[1] Mouvement commercial du Havre pour la grande navigation en 1875 :

Importation 1,377,150 tonnes. Exportation, nav. charg. 844,150 tonnes. Total 2,221,300 tonnes.

Mouvement commercial pour le cabotage en 1875 :

Importation 140,750 tonnes. Exportation 311,450 tonnes. Total. .	452,200 tonnes.
Tonnage total des importations et des exportations.	2 673,500 »
» » de la navigation du Havre en 1875. 11,771 nav.	2,913,525 »
Valeur des échanges maritimes en 1875	1,680,000,000 francs.
» » » » en 1877	3,587,100 tonnes.
Recette de la douane du Havre, en 1878 :	34,720,000 francs.
Flotte commerciale en 1874.	137,000 tonnes.

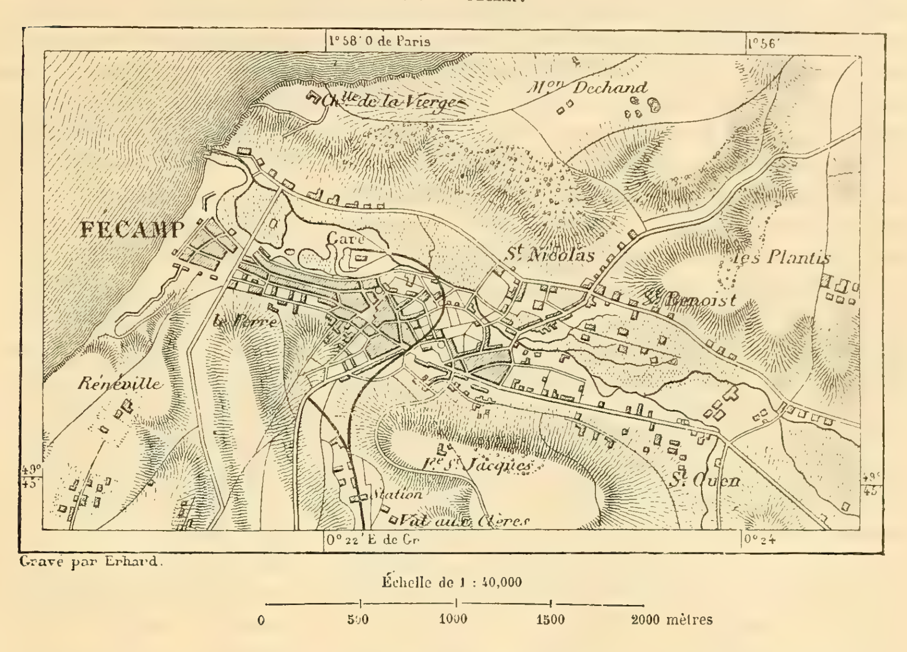
Mouvement du chemin de fer à l'arrivée et au départ en 1874 : 508,000 voyag.; 770,000 tonnes.

[2] Principaux articles d'importation au Havre en 1874 :

Coton, 107,325 tonnes ; blé, 146,793 tonnes ; houille, 291,155 tonnes.

gulières de bateaux à vapeur, le Havre ne forme pour ainsi dire qu'une même cité avec Honfleur et Trouville, et ses communications sont fréquentes avec tous les grands ports de l'Europe septentrionale, avec Bordeaux et Marseille, le Levant, les États-Unis, les Antilles, l'Amérique du Sud[1]. Mais il n'arme point pour la grande pêche ; et quoi qu'il ait encore quelque importance comme lieu d'expédition pour les émigrants allemands allant aux États-Unis ou à la Plata, il est maintenant très-inférieur pour ce trafic aux ports de Hambourg, de Brême et d'Anvers[2]. Par suite de la guerre, le Havre avait aussi perdu son mouvement de transit pour les marchandises entre les pays d'outre-mer et l'Europe centrale, mais peu à peu les anciennes relations commerciales sont reconquises. Le Havre a moins de lourdes marchandises que Marseille à porter aux étrangers en échange de celles qu'il reçoit d'eux.


N° 206. — FÉCAMP.



Quoique le commerce soit le travail par excellence des Havrais, cependant la ville a déjà pris un rang considérable parmi les cités industrielles. Elle a des chantiers de construction, des ateliers pour la fabrication et la réparation des locomotives et autres machines à vapeur, des corderies, des raffineries de sucre, une grande manufacture de tabacs ; elle s'essaye même dans l'industrie spéciale à Rouen, celle de la filature et des tissus. Enfin elle est très-fréquentée par les baigneurs pendant la belle saison. La grève des bains s'étend jusqu'au delà de Sainte-Adresse, que dominent le fort du même nom et les deux phares de la Hève, éclairés à la lumière électrique.

[1] Mouvement des passagers, à l'aller et au retour, du Havre à Honfleur, en 1874 : 112,900
» » » » Trouville. » 69,980
» » » » Caen. » 19,470
» » » » Southampton. » 24,265
» » » » New-York. » 4,772

[2] Émigrants partis du Havre en 1874 : 4,798 Français ; 40,969 étrangers.

Un seul bourg des environs du Havre a pris une réelle importance : c'est Montivilliers, situé sur la charmante Lézarde et jadis fort riche à cause de ses fabriques de draps dont les produits s'expédiaient de Harfleur, qui fut pendant des siècles l'unique port de la basse Seine. De nos jours Montivilliers est un lieu de villégiature pour les Havrais ; il possède une très-belle minoterie. Le long de la côte, chaque issue de valleuse contient aussi, soit un bourg, soit un village, trop étroit pendant l'été pour les nombreux étrangers qui visitent cette plage. Au delà du cap d'Antifer et de ses falaises creusées et fouillées à la base est le célèbre Étretat, « découvert » par le paysagiste Isabey ; puis vient Yport, petit havre de pêche dont on a fait aussi un lieu de bains et de repos. Plus loin est la ville de Fécamp, qui s'étend sur trois kilomètres de longueur, dans une étroite vallée dont les eaux courantes font mouvoir les roues de filatures, puis se versent dans les bassins du port. Fécamp appartenait autrefois à une très-puissante abbaye : de l'ancien édifice il reste encore une église et diverses constructions utilisées comme édifices municipaux ; c'est là que se trouvent la bibliothèque et les collections. Le port de Fécamp, protégé contre les galets du littoral par la longue jetée du sud, est accessible à des navires tirant quatre mètres ; mais ceux qui ont plus de 35 mètres de long ne peuvent y évoluer facilement, et l'on s'occupe maintenant de rectifier le canal et de creuser de nouveaux bassins. C'est le premier de la France pour la pêche en haute mer ; il possède environ 250 navires et bateaux de pêche qui vont prendre la morue sur le banc de Terre-Neuve, le hareng et le maquereau dans les eaux de la Manche[1]. Grâce au chemin de fer qui l'unit à Paris, Fécamp est aussi devenu un intermédiaire d'échanges avec l'étranger ; enfin ses bains de mer sont très-fréquentés.

A l'est de Fécamp se succèdent d'autres lieux de bains : Veulettes, Saint-Valery-en-Caux, qui est en même temps un petit port de pêche, Veules, Pourville, puis Dieppe, l'une des grandes villes du département, le port le plus commerçant après le Havre et Rouen. Dieppe est l'une des « cités saintes » de la géographie, car vers la fin du moyen âge, quand elle se gouvernait elle-même en cité presque républicaine, ses marins, non contents de trafiquer avec les pays déjà connus, voguaient à la découverte des côtes nouvelles. Comme les Portugais, ils longèrent le littoral de l'Afrique à la recherche d'un passage vers les Indes ; en 1365, ils fondèrent même un Petit-Dieppe sur les côtes de Guinée ; au commencement du seizième siècle, ils trafiquaient avec le Brésil[2]. La ville, enrichie par le commerce, devint très-puissante ; un de ses armateurs, le fameux Ango, avait toute une flotte qui pouvait se mesurer avec celles des rois. Dans la belle église ogivale de Saint-Jacques se voient des sculptures et des tableaux qui rappellent les anciennes relations de Dieppe avec le Nouveau-Monde. Les dissensions civiles, la guerre étrangère et l'envasement du port, qui ne méritait plus son nom scandinave de « *Diep* » ou « Profond », réduisirent la cité à l'ombre d'elle-même ; elle ne s'occupait plus guère que de la pêche à la fin du premier Empire ; mais elle a repris une grande prospérité, grâce surtout au chemin de fer qui l'unit à Paris[3]. Dieppe est le port maritime le plus rapproché de la capitale : aussi les pêcheurs dieppois sont-ils ceux qui lui portent le plus de poisson de mer. Dieppe a de plus l'avantage d'être l'une des principales voies de communication entre Paris et Londres ;

[1] Tonnage du port de Fécamp, 11,000 tonnes.
Mouvement du port en 1872 : 860 navires d'un port de 95,000 tonnes. Produit moyen de la pêche, plus de 5,000,000 fr.

[2] D'Avezac, *Annales des voyages*, juillet 1869.

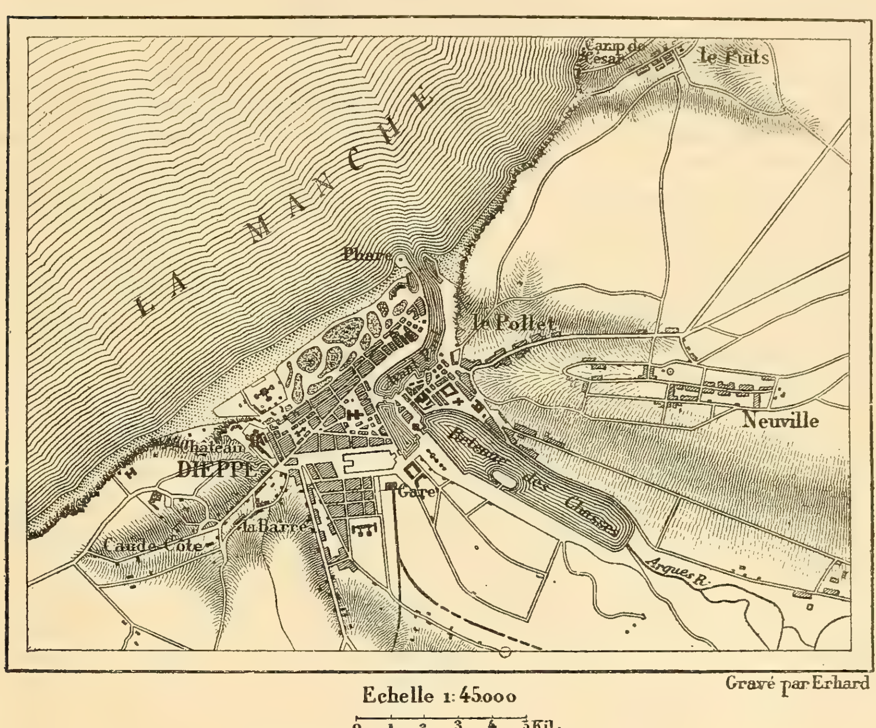
[3] Mouvement commercial de Dieppe en 1869 : 3,127 navires jaugeant 638,775 tonnes.

Valeur des importations. » »	358,500,000 francs.	Total 433,100,000 francs.
» exportations. » »	74,600,000 »	

Nombre des voyageurs transportés de Dieppe à Newhaven en 1869 : 40,726.

des bateaux à vapeur voguent incessamment de Dieppe à Newhaven, l'un des ports de Londres sur la côte méridionale de l'Angleterre. L'État a établi à Dieppe une manufacture de tabacs ; en outre, la ville a une industrie libre assez active, et se distingue surtout par ses ouvrages en ivoire, qui rappellent le temps où les Dieppois avaient le monopole du commerce avec les pays d'Afrique. Dans un village voisin, Saint-Nicolas-d'Aliermont, on fabrique aussi beaucoup d'ébauches de pendules qui sont terminées à Paris. Quant aux pêcheurs, ils vivent principalement dans le faubourg du Pollet, situé à l'est du port, au pied d'une haute falaise. On croit que les hommes vigoureux, les fortes femmes au teint

N° 207. — DIEPPE.



hâlé qui peuplent ce faubourg sont d'origine étrangère : quelques écrivains les disent de race vénitienne [1].

Après l'église Saint-Jacques et la statue de Duquesne, l'illustre Dieppois qui triompha de Ruyter, la ville n'a d'autre monument que son ancien château, bâti sur une falaise isolée, au pied de laquelle s'étend la plage des bains. Un autre château célèbre s'élève dans les environs, au-dessus d'une ville déchue : c'est le donjon d'Arques, dont le canon aida puissamment Henri IV, lors de la bataille qu'il gagna en 1589 sur l'armée des Ligueurs. Au nord-est de Dieppe, au bord même de la falaise, des restes bien autrement anciens dominent l'immensité des flots : ce sont les remparts d'un ancien camp de près de 2 kilomètres de circonférence, parsemé de monticules ayant l'apparence de tombeaux ; les habitants du pays désignent ce plateau fortifié sous le nom de cité de Limes.

La rivière de Béthune, qui sépare les deux plateaux du Grand Caux à l'ouest et du

[1] *Patria*, tome II, p. 1540.

Petit Caux à l'est, et se réunit à l'Arques en amont de Dieppe, arrose un autre chef-lieu d'arrondissement, Neufchâtel, ainsi nommé d'une forteresse démolie, et possédant un petit musée. Ce bourg est situé au milieu de prairies dont les foins savoureux se transforment en fromages renommés. Dans ce même arrondissement, mais dans la vallée de l'Epte, affluent direct de la Seine, se trouve Gournay, qu'enrichit depuis longtemps son commerce de beurre avec Paris et Londres : c'est une des villes qui ont le plus gagné à la construction du chemin de fer direct de Paris à Dieppe. Près du croisement de cette voie avec celle d'Amiens à Rouen, Forges-les-Eaux n'a plus d'usines métallurgiques, mais ses eaux ferrugineuses sont toujours fréquentées. Elles attiraient beaucoup plus de visiteurs au siècle passé ; Forges-les-Eaux était alors une petite cour, imitant celle de Versailles. Les terres réfractaires que l'on extrait du sol dans les environs de Forges payent souvent en une année la valeur du terrain d'où on les retire.

La Bresle, dont le cours est parallèle à celui de la Béthune, arrose une très-riche vallée où se succèdent plusieurs bourgades industrielles, Aumale, qui est l'ancienne Albemarle, Blangy, Gamaches, et la gracieuse ville d'Eu, d'origine gallo-romaine, ainsi que le prouvent les substructions de monuments révélées par les fouilles. Son château somptueux, commencé par Henri de Guise le Balafré, était la résidence favorite de Louis-Philippe ; il est entouré d'un beau parc que de grandes forêts prolongent au sud-est. L'église d'Eu appartient en entier au style ogival primitif, et la chapelle du collége renferme les magnifiques cénotaphes du Balafré et de sa femme. La marée remonte le canal de la Bresle jusqu'au bassin de la ville, mais presque tous les navires et les embarcations de pêche s'arrêtent dans le petit havre du Tréport, devenu très-animé depuis qu'il est rattaché au réseau des chemins de fer. De 1873 à 1879, le tonnage du port, que l'on s'occupe maintenant d'agrandir, s'est élevé de 18,000 à 70,000 tonnes. La plage voisine est aimée des baigneurs [1].

[1] Communes principales de la Seine-Inférieure en 1876 :

Rouen	104,900 h.	148,495 hab.	Dieppe	20,350 hab.
Sotteville-lès-Rouen	11,750 »		Fécamp	12,700 »
Petit-Quevilly	6,250 »		Bolbec	11,100 »
Darnétal	5,620 »		Yvetot	8,450 »
Déville-lès-Rouen	4,450 »		Lillebonne	5,400 »
Bois-Guillaume	4,250 »		Eu	4,380 »
Reste de la Banlieue	11,275 »		Montivilliers	4,260 »
Le Havre	92,050 h.	96,925 hab.	Saint-Valery-en-Caux	4,240 »
Sanvic	3,400 »		Oissel	3,950 »
Reste de la banlieue	4,875 »		Le Tréport	3,820 »
Elbeuf	22,200 h.	43,150 hab.	Neufchâtel	3,650 »
Caudebec-lès-Elbeuf	11,350 »		Gournay	3,520 »
St-Pierre-lès-Elbeuf	3,850 »		Canteleu	3,250 »
Reste de la banlieue	5,750 »			

CHAPITRE XII

LE NORD DE LA FRANCE

BASSINS DE LA SOMME ET DE L'ESCAUT, PICARDIE, ARTOIS ET FLANDRE

I

L'angle septentrional de la France, entre la mer du Nord et la Manche, est une région naturelle de peu d'étendue, mais d'importance majeure. Des populations différant par l'origine, par la langue et les mœurs, ont souvent lutté pour la possession de ce territoire, et le « pas » qui sépare en cet endroit l'Angleterre du continent est devenu la voie maritime la plus fréquentée par les navires de commerce : c'est par le promontoire français que l'archipel Britannique se rattache au reste de l'Europe, dont il faisait jadis partie sous forme de péninsule.

Au point de vue géologique, cette région angulaire de la France, comprise en entier dans le demi-cercle limité par le cours de l'Oise et par la basse Seine, continue les territoires environnants; seulement elle présente un massif distinct, celui des hauteurs du Boulonnais, entre les plaines voisines de Calais et l'embouchure de la Canche. Ce massif, composé de roches crétacées et jurassiques, se redresse comme une île au-dessus des terrains tertiaires de l'Artois et de la Flandre. Quoique séparé du comté de Kent par la mer, il appartient géologiquement à la région du sud-est de l'Angleterre connue sous le nom de Weald. Les assises qui se correspondent exactement sur les bords opposés de cette partie de la Manche ne laissent aucun doute dans l'esprit des géologues : le Boulonnais et le Weald sont les deux fragments rompus d'un ancien massif unique, de forme presque régulièrement ovale. Le fragment français, beaucoup plus petit et plus raviné par les eaux, a pris une importance relative plus grande à cause des veines de minerai et des couches de combustible qui l'accompagnent. Ces roches, con-

trastant avec les terrains uniformes des alentours, ont contribué pour une forte part à la prospérité de Boulogne.

N° 208. — MASSIF DU BOULONNAIS.



Gravé par Erhard.

Echelle de 1/350.000

0 5 10 Kil.

Les rivières du nord de la France sont divisées naturellement en deux groupes par ce massif angulaire du Boulonnais : d'un côté, vers la Seine, les cours d'eau descendent parallèlement à la mer comme ceux du pays de

Caux : les lits de la Somme, de l'Authie, de la Canche sont des fosses rectilignes que l'on dirait taillées de main d'homme dans l'épaisseur des roches. A l'est du Boulonnais, les rivières n'ont plus la même régularité de cours : les unes, traversant les terrains d'alluvion d'un ancien golfe, cheminent vers la mer en longues sinuosités, tandis que d'autres se rejettent à l'est et au nord-est vers l'Escaut.

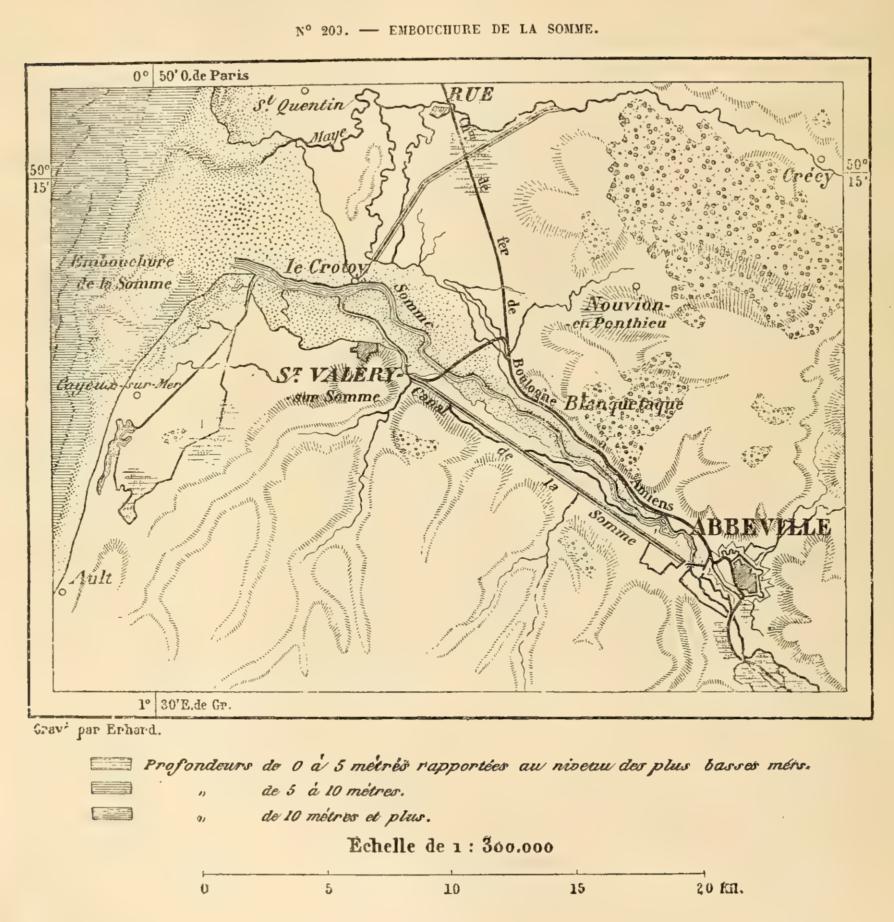
La Somme, le cours d'eau le plus abondant de la contrée, naît dans le voisinage de Saint-Quentin et coule d'abord parallèlement à l'Oise, dont elle n'est séparée que par une bande de terrain, large d'environ 10 kilomètres. Non loin de Ham, un léger renflement du sol rejette la rivière du côté de l'ouest, et c'est après avoir serpenté vers le nord, comme pour rejoindre la vallée de l'Authie, que la Somme se décide enfin à gagner la coupure rectiligne du bas plateau où elle s'unit à la petite rivière d'Avre, au-dessus d'Amiens. La vallée de la Somme est une de celles où l'on peut le mieux observer les traces laissées à une grande hauteur par d'anciens courants : un fleuve beaucoup plus considérable que la Somme de nos jours occupa jadis toute la large vallée et se tailla de chaque côté des berges qui subsistent encore partiellement. D'énormes couches de sables et de graviers témoignent de la puissance de l'ancien cours d'eau : c'est dans ces amas de galets que Boucher de Perthes découvrit, en 1838, les silex taillés qui devaient marquer le point de départ d'une révolution dans les études anthropologiques, en plaçant désormais hors de doute la haute ancienneté de l'homme. Plus tard, la démonstration de ce fait capital a été complétée dans la même vallée de la Somme : en 1854, par les haches trouvées à Saint-Acheul, près d'Amiens; puis, en 1863, par la mâchoire humaine découverte non loin d'Abbeville, au Moulin-Quignon.

Les anciens lits fluviaux de la Somme et de ses affluents ont été en partie envahis par la tourbe depuis l'écoulement des grandes eaux : c'est là que le territoire français a ses tourbières les plus vastes, les plus profondes et de beaucoup les plus activement exploitées; elles produisent à elles seules près de la moitié de ce que donnent tous les autres marais tourbeux de la France. Toutefois l'agriculteur empiète constamment sur ces espaces marécageux; il les transforme par le drainage et les amendements en terrains bien autrement productifs : en certains endroits, il a suffi pour les assécher de creuser dans la tourbière des puits absorbants poussés jusqu'à la craie.

Au-dessous d'Abbeville, ce ne sont pas les eaux stagnantes des marais, mais les eaux vives de la mer qui, du flux au reflux, occupent à droite et à gauche du courant le large lit de l'ancienne Somme. Au moyen âge, elles

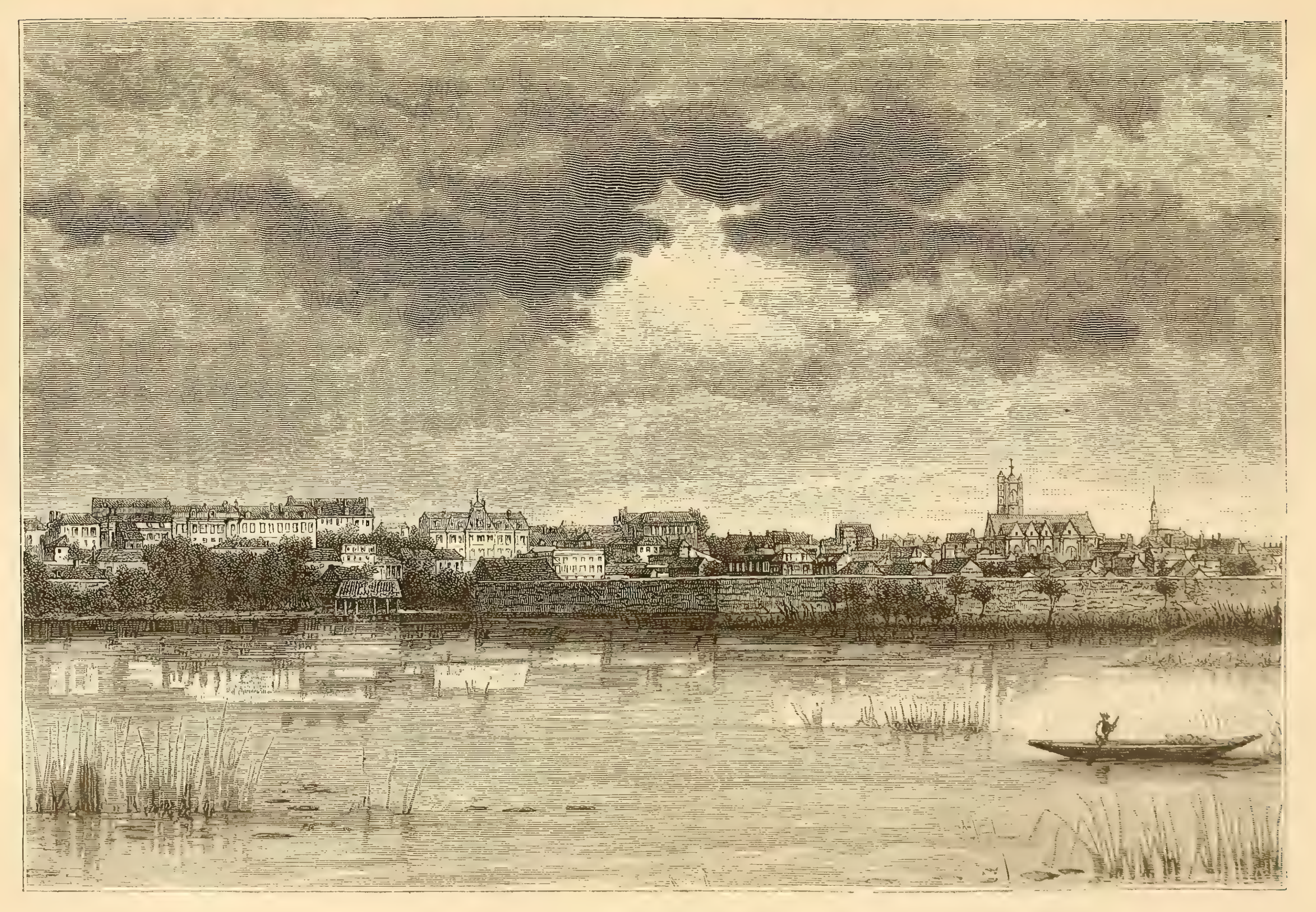
inondaient librement les rives jusqu'au port d'Abbeville, mais des levées latérales ont de beaucoup diminué l'étendue de l'estuaire, et de vastes plages ont été changées en prairies. De nos jours, l'estuaire proprement dit comprend environ 50 kilomètres carrés et commence près du bourg de Port-le-Grand, à une petite distance au-dessus du gué de Blanquetaque, célèbre dans l'histoire par le passage de l'armée d'Édouard III, en 1346, deux jours avant la bataille de Crécy. Toutefois on peut considérer

N° 203. — EMBOUCHURE DE LA SOMME.



le pont du chemin de fer de Noyelles à Saint-Valery comme étant la véritable limite de l'estuaire; en aval, l'étendue des terrains indivis entre la terre et la mer diminue rapidement, et là encore principalement par l'effet des travaux de l'homme.

Le Crotoy, situé sur un promontoire de la rive du nord, était un havre de commerce pendant les premières décades du siècle, et les navires en accosteraient encore les quais si les ingénieurs n'en avaient de force éloigné le chenal. Jadis la Somme serpentait dans son immense lit en effleu-



LA SOMME A PÉRONNE

Dessin de Taylor, d'après un dessin communiqué par M. Danicourt.

rant toujours de l'un de ses méandres la grève du Crotoy, mais la régularisation du fleuve, entreprise pour fixer la passe devant Saint-Valery, a privé le Crotoy de son embouchure maritime : les embarcations n'y flottent qu'à marée haute[1]. Et pourtant, malgré tous ces efforts, Saint-Valery se change peu à peu de port de mer en port de canal : par suite de l'envahissement de la baie, une « mollière » se forme en aval et reporte peu à peu l'entrée vers le Hourdel, destiné à devenir tôt ou tard la porte de la baie. Les navires ne peuvent entrer dans le port de Saint-Valery que dix ou douze jours par mois, et quand ils n'arrivent pas à temps, il leur faut relâcher dans quelque autre havre ou tenir la mer au milieu des tempêtes.

II

Dans cette partie de la France, le littoral maritime a grandement changé de forme depuis le commencement de la période historique. Ainsi l'étang du Hable (Havre), à plus de 10 kilomètres au sud de la baie actuelle de la Somme, est certainement le reste d'une ancienne embouchure : le rivage de Cayeux, qui sépare cet étang de la mer et sur lequel s'élèvent maintenant de menaçantes dunes, était jadis une simple barre immergée par le flot. Au nord de la baie de Somme, la forme des rives s'est encore beaucoup plus modifiée pendant la période historique. Toute la région comprise entre la baie de la Somme et celle de la Canche, de la mer à la base des collines de l'Artois, est de formation récente. La ville de Rue, située aujourd'hui sur la petite rivière de Maye, a cessé d'être un port : comme un navire échoué sur un banc d'où le flot s'est retiré, elle est restée à 10 kilomètres de la mer. De même, des champs ont remplacé l'ancien port de Saint-Quentin, jadis connu sous le nom de Grand-Gouffre. Au neuvième siècle, le territoire de Rue, couvrant une superficie de 20,000 hectares environ, n'était qu'un vaste lac connu sous le nom de Marquenterre ; au dix-septième siècle encore, la Somme, l'Authie, la Maye s'épanchaient sur cette grande surface, et les marées d'équinoxe la couvraient périodiquement. Imitant l'exemple que leur avaient donné les Flamands de Dunkerque et de Nieuport, les paysans de Picardie ont agrandi leur domaine par la conquête de ces terres inondées. Les îlots qui s'élevaient çà et là au milieu des lacs et des étangs, les dunes du littoral et la longue ondulation de terrains qui se termine au promontoire du Crotoy, ont servi de points d'attache pour la construction des remparts qui ont

[1] Florentin Lefils, *Mémoires divers.*

arrêté les marées. Les routes du Marquenterre ne sont autre chose que d'anciennes levées de défense établies contre la mer[1]; au moyen de fossés d'écoulement, de digues ou « renclôtures » parfaitement entretenues, d'aqueducs en maçonnerie élevés sous la direction d'un syndicat, le pays a été complétement assaini. Le sable des dunes du littoral, que le vent poussait autrefois devant lui, a aussi contribué pour une certaine part à l'exhaussement de l'ancien lac marin; mais ces monticules ont cessé de cheminer, grâce aux plantations d'oyats ou joncs maritimes qui en consolident l'arène.

En étudiant tout le littoral qui s'étend de la baie de Seine aux îles de la Frise, on constate ce fait remarquable, que le cap Gris-Nez, à l'angle de séparation de la Manche et de la mer du Nord, est un point de partage entre deux régions où les phénomènes de destruction et de reconstruction se répondent avec un véritable rhythme. A droite et à gauche du promontoire, les courbes rentrantes du rivage, celles du Boulonnais et du Calaisis, s'accroissent peu à peu, grâce aux apports des alluvions marines, tandis que plus loin les deux courbes saillantes du pays de Caux et de la Hollande ont été fortement entamées par les eaux durant la période historique et ont fourni aux courants côtiers les matériaux qui ont servi à l'agrandissement des plages limitrophes. Des oscillations du sol ont aussi contribué à modifier la forme du littoral, mais ces mouvements de la masse terrestre ne s'accomplissent pas d'une manière égale à l'ouest et à l'est du Pas de Calais. Au contraire, il y aurait plutôt, à en juger du moins par les observations incomplètes faites jusqu'à ce jour, un véritable jeu de bascule, ayant pour point d'appui les roches du nord de la France. D'après M. Belpaire, l'axe d'oscillation se trouverait aux environs de Nieuport : le sol se redresserait à l'ouest, sur tout le territoire français, tandis qu'à l'est il s'abaisserait peu à peu. Toutefois il faut tenir grand compte de ce fait, que l'ensemble des terrains peut s'affaisser, même avec un accroissement continu des plages : les alluvions apportées par la houle peuvent compenser, et au delà, l'effet produit par la dépression lente du sol. C'est précisément ce qui est arrivé pour le littoral de Dunkerque : sous les sables marins de la côte M. Gaspard a découvert, à 3 mètres en contrebas du niveau des marées ordinaires, une couche de tourbe enfermant des pointes de flèches en os et d'autres débris des âges préhistoriques. Il y a donc eu affaissement du sol en cet endroit depuis la formation de l'ancien marais tourbeux[2]. Les observations de M. Day sur les plages de Sangatte et

[1] Florentin Lefils, Mancel, *Opuscules divers.*
[2] *Société géologique du Nord*, 1873.

de Wissant, près du cap Gris-Nez, constatent que la dépression du terrain s'est produite également à l'ouest de Calais : les restes d'une forêt submergée, au milieu de laquelle on a trouvé des ossements d'aurochs et des coquilles d'eau douce, témoignent que la côte était plus élevée à une époque géologique récente. Plus anciennement, il est vrai, le mouvement du sol s'opérait en sens inverse, puisque des plages émergées, que n'atteint plus jamais le flot de haute mer, se rencontrent çà et là sous le sable des dunes. Des géologues croient avoir retrouvé les traces d'autres oscillations successives qui se seraient opérées ainsi dans le niveau des plages, depuis que la mer du Nord et la Manche ont rompu l'isthme de Calais[1].

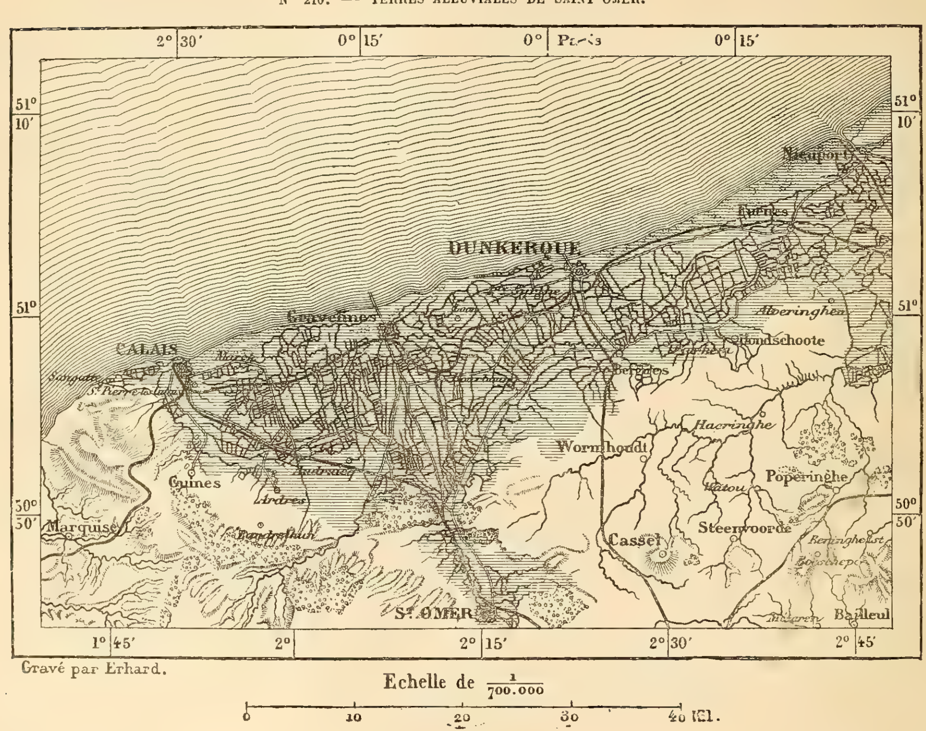
Quoi qu'il en soit, les mille années qui viennent de s'écouler ont été pour les riverains de l'Artois et de la Flandre française une grande période de conquête sur les eaux des marais. A l'époque de la domination romaine, les terres basses qui s'étendent au nord-est des collines de l'Artois et que traverse aujourd'hui la ligne de frontière entre la France et la Belgique étaient couvertes par les eaux. Encore au neuvième et au dixième siècle, toutes les campagnes étaient inondées jusqu'à Watten, puis, au sud d'un étroit défilé, le marais s'étalait largement dans le voisinage de Saint-Omer. Cette ville recevait dans son port des embarcations de mer, et dans les terres d'alluvion qui l'entourent on a trouvé des carènes englouties. De nos jours encore, l'altitude générale des campagnes de Saint-Omer, découpées dans tous les sens par plus de 500 canaux, est au-dessous du niveau des hautes mers d'équinoxe[2], et quelques « clairs », ou mares profondes bordées de saules, indiquent les parties les plus creuses des terres alluviales. Les promontoires qui dominaient le marécage du côté de l'ouest et que contournait une voie romaine ont gardé jusqu'à maintenant les noms donnés par les navigateurs normands, Mark-Ness, Boker-Ness, Long-Ness, et çà et là, des îles, très-faciles à reconnaître, élèvent leur surface arrondie au-dessus des polders environnants. Un bourrelet de dunes formé par le vent et les flots, et percé de distance en distance par des chenaux d'entrée, indique la langue de sable sur laquelle s'élevèrent pendant le moyen âge les villes de Calais, de Gravelines, de Dunkerque, de Nieuport, d'Ostende.

Abrités par ce rivage, et sans cesse envahis par les alluvions que leur apportaient l'Aa et ses affluents, les lacs et les marais intérieurs de la Flandre, dont l'étendue était d'environ 80,000 hectares, diminuaient graduellement de surface et se changeaient en marais. Toute cette région prenait

[1] Day, *Geological Magazine*, 1866, n° 21.
[2] A. Plocq, *Port de Gravelines*, Notice hydrographique et géographique.

le même aspect que la plaine dite le « pays-bas », entre Béthune et Hazebrouck, vaste territoire qui fut aussi, antérieurement à nos annales, recouvert par une nappe d'eau, et qui est encore partiellement un marécage où des arbres aux racines noyées bordent les fondrières et les fossés d'écoulement. Là où manquent les routes, les communications ne sont possibles qu'en temps de grandes sécheresses ou dans le fort de l'hiver, lorsque la terre est partout couverte de glace. De 1813 à 1815, des centaines de déserteurs, réfugiés dans les îlots les plus inaccessibles du pays-bas, bravaient les décrets impériaux.

N° 210. — TERRES ALLUVIALES DE SAINT-OMER.



Encore maintenant les plaines de Saint Omer et de Bourbourg, de même que celles de Béthune et d'Hazebrouck, seraient couvertes d'eaux stagnantes, si le travail de l'homme ne les avait desséchées pour en transformer les vases en terres de culture. Dès le septième siècle, on commença des travaux d'endiguement autour des îles semées dans le golfe de Flandre. Agrandissant leur domaine de proche en proche, les industrieux riverains rattachèrent peu à peu toutes ces îles au continent, et l'estuaire, vidé d'année en année, fut changé en un réseau de fossés d'écoulement, qui vont porter leurs eaux dans des fosses maîtresses ; de fortes écluses, qui s'ou-

vrent à marée basse et se ferment avant l'heure du flot, règlent la sortie des eaux et en empêchent le retour; en outre, de hautes digues, partageant le territoire en compartiments, défendent contre les invasions de la mer les campagnes situées à un ou plusieurs mètres au-dessous du niveau des marées. Ces admirables travaux de desséchement, auxquels on ne peut comparer que ceux des Hollandais et des Frisons, sont connus sous le nom de *wateringues* ou « rigoles d'eau ».

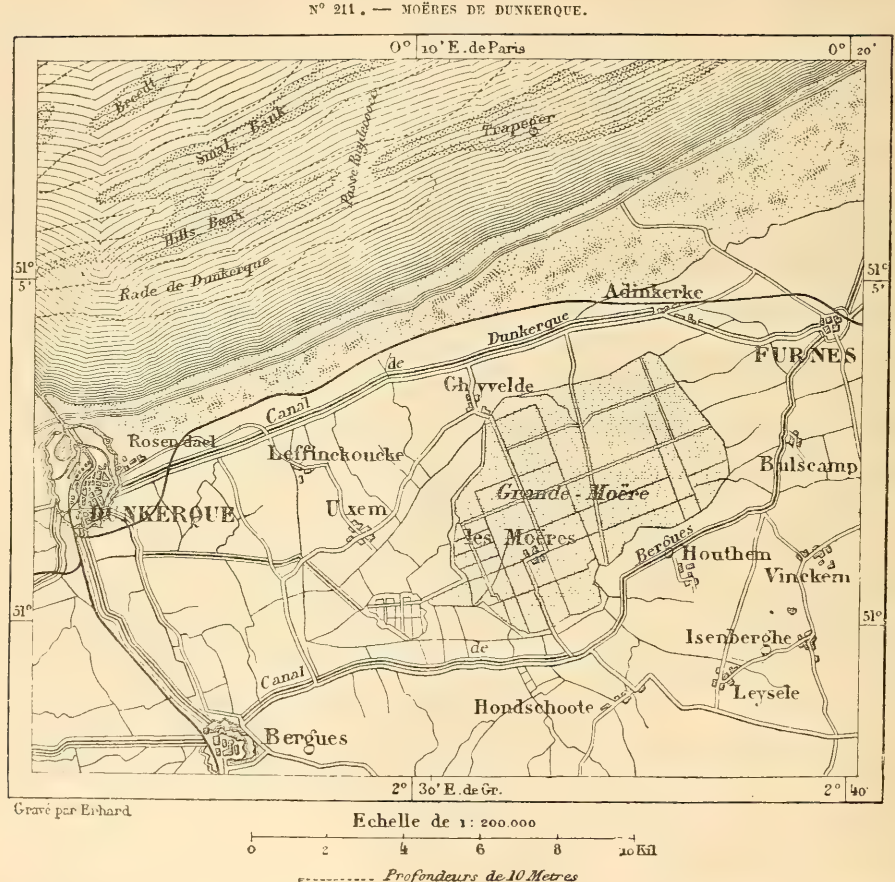
En temps de guerre, on a souvent eu recours à l'ouverture des écluses pour noyer les campagnes qui entourent les places fortes de la côte flamande, et, chaque fois, on a dû travailler ensuite pendant de longues années à l'assèchement du territoire inondé. Lorsque des pluies abondantes font déborder la rivière d'Aa, ses affluents et ses canaux, la plaine qui s'étend au nord de Saint-Omer est recouverte parfois jusqu'à la hauteur d'un mètre; pour vider cette masse liquide de plusieurs dizaines de millions de mètres cubes, il faut procéder dans les ports de Gravelines, de Dunkerque, de Calais à des « tirages » qui produisent un courant violent dans les canaux et causent en moyenne trois à quatre mois d'interruption dans le mouvement de la batellerie. Pendant les sécheresses, les agriculteurs ont à redouter un inconvénient contraire, du moins dans la région la plus élevée de l'ancien golfe reconquis ; sur un espace d'environ 70,000 hectares, les petits canaux, ou *watergands*, qui sillonnent le pays, risquent de se trouver à sec ou de ne renfermer qu'une eau stagnante et corrompue. Alors les champs n'ont plus l'humidité nécessaire, les batelets au moyen desquels se fait le transport des engrais et des récoltes ne peuvent plus voguer sur les canaux à demi taris de l'immense réseau, les miasmes dangereux s'élèvent des boues fétides et germent en fièvres dans les villages de la contrée. Pour emplir de nouveau les fossés ou pour en renouveler les eaux, il faut arrêter le cours de la rivière, la faire refluer dans toutes les veines latérales et interrompre encore toute navigation de commerce. On a constaté que les eaux profondes de la plaine subissent aussi l'influence de la marée. Quelques-uns des puits creusés dans le voisinage de la mer s'élèvent et s'abaissent avec le flot[1].

Dans cette terre que l'on peut qualifier d'artificielle, tout le sol a été remué par la main des ouvriers pour le creusement des canaux et la construction des digues. L'Aa, le principal cours d'eau, coule en entier dans un lit que lui ont taillé ses riverains : avant que le chenal de Gravelines fût creusé, vers le milieu du dix-huitième siècle, l'embouchure de l'Aa se trou-

[1] A. Burat, *Industrie houillère en* 1872, p. 208.

vait à 4 ou 5 kilomètres à l'est; antérieurement à 1170, elle était au contraire à 2 ou 3 kilomètres à l'ouest[1]. L'ancien port de Mardyck était une œuvre de l'homme, de même celui de Dunkerque. D'ailleurs les travaux d'assèchement et de mise en culture des terres inondées représentent une somme d'efforts bien plus considérable que le creusement des ports; et si les propriétaires des wateringues ne jouissaient d'une certaine autonomie pour administrer leurs terres en commun, lever des impôts et en régler l'emploi,

N° 211. — MOËRES DE DUNKERQUE.



leur pays serait certainement encore en partie couvert d'eau saline. En 1793, les digues ayant été percées par mesure de défense, les deux tiers de l'arrondissement de Dunkerque, situés au-dessous du niveau marin, restèrent inondés pendant plusieurs années; les fonds des Moëres, qui s'étendent jusqu'en Belgique, dans le territoire de Furnes, furent changés en une mer permanente, et sur leurs bords, la terre, imprégnée de sel, devint complétement stérile. Les wateringues auraient été perdues comme terres de

[1] A. Plocq, *Port de Gravelines*, Notice hydrographique et géographique.

culture, si les habitants, débarrassés de la tutelle administrative, n'avaient eu le droit de décider eux-mêmes les travaux à faire, de voter les subsides et de les employer aussitôt[1]. Dans tous ces travaux, il faut toujours prendre grand soin d'empêcher le mélange des eaux douces et des eaux salées, afin de prévenir le retour des fièvres meurtrières qui dévastaient fréquemment la contrée pendant le moyen âge.

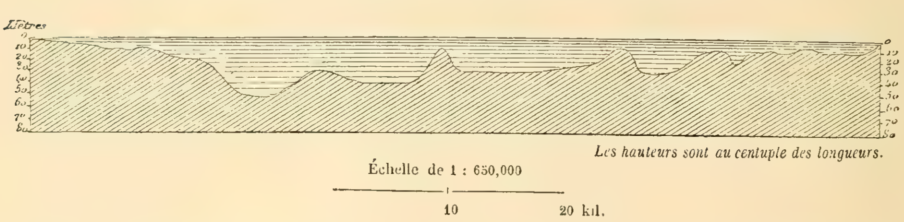
Un estran de 1 kilomètre de largeur moyenne, même de 1,600 mètres en certains endroits, continue doucement au-devant de la côte la pente presque insensible des terres émergées. Depuis 1776, cette plage n'a que très-faiblement changé de contour. Aux embouchures des ports, elle s'est accrue, il est vrai, du côté de l'ouest, en proportion de l'allongement des jetées, car les eaux douces qui s'écoulent à marée basse sont entraînées par le jusant dans la direction du Pas de Calais et déposent des atterrissements marneux sur la côte occidentale; mais à l'est des ports la rive est restée stable et même les laisses de basse mer paraissent, dans l'ensemble, avoir plutôt reculé qu'avancé[2]. Les bancs dits « de Flandres », qui s'étendent au large, parallèlement à la plage, et que séparent des fosses suivies par les courants de flux et de reflux, paraissent aussi ne s'être guère déplacés depuis un siècle. D'une régularité singulière, ils offrent en général la disposition d'un éventail dont la poignée serait au Pas de Calais et dont les branches divergeraient à angles égaux vers la mer du Nord; mais, par leur nombre et leurs sinuosités, les bancs et les fosses forment un véritable labyrinthe, où les marins doivent s'engager avec d'autant plus de précaution que les détours en changent à toute heure suivant les alternatives des marées, des courants et des brises. Évidemment, ces bancs d'alluvions marines qui occupent l'entrée de la mer du Nord doivent être attribués à la prépondérance des courants venus de la Manche. On a constaté que dans le Pas de Calais la marche des eaux est surtout de l'ouest à l'est : le flot y prédomine sur le jusant. En outre, les vents d'ouest y soufflent plus fréquemment et avec plus de violence que les vents d'est : les troubles tenus en suspension dans les eaux de la mer sont donc entraînés en quantité plus considérable vers la mer du Nord et se déposent surtout le long de la côte flamande, où le flot se porte plus directement que sur la rive anglaise[3]; les fonds de 20 mètres, que ne balayent pas les vagues de la surface, se sont exhaussés en moyenne de 1 ou 2 mètres depuis le commencement du siècle. Mais, des deux côtés de la mer du Nord, en France comme en Angle-

[1] J. Cordier, *Navigation intérieure du département du Nord*, tome I, p. 12 et 13.
[2] Plocq, *Annales des Ponts et Chaussées*, mars et avril 1863, p. 151.
[3] Plocq, *Port et rade de Dunkerque*, etc.; — Delesse, *Lithologie du fond des mers*, etc.

terre, une vaste rade, bien protégée contre la houle du large par le multiple rempart des bancs, s'étend le long du rivage. D'un côté, les Goodwin-Sands protégent la grande rade des Dunes; de l'autre, les bas-fonds parallèles des Flandres défendent la brade de Dunkerque, sorte de fosse régulière de 10 mètres de profondeur bordant la côte sur une distance d'environ 15 kilomètres.

Au défilé du Pas de Calais, les eaux resserrées qui se portent de l'une à l'autre mer ont maintenu leur lit presque entièrement libre d'obstacles; du cap Gris-Nez au South-Foreland, les fonds s'inclinent graduellement jusqu'à une dépression médiane dont la plus grande profondeur est de 54 mètres, puis se relèvent peu à peu vers le littoral anglais; seulement, à l'ouest du « Pas » proprement dit, se sont déposés les bancs allongés du Varne et du Colbart, dont la forme même indique la direction normale des

N° 212. — COUPE DES FONDS ENTRE DUNKERQUE ET BROADSTAIRS.

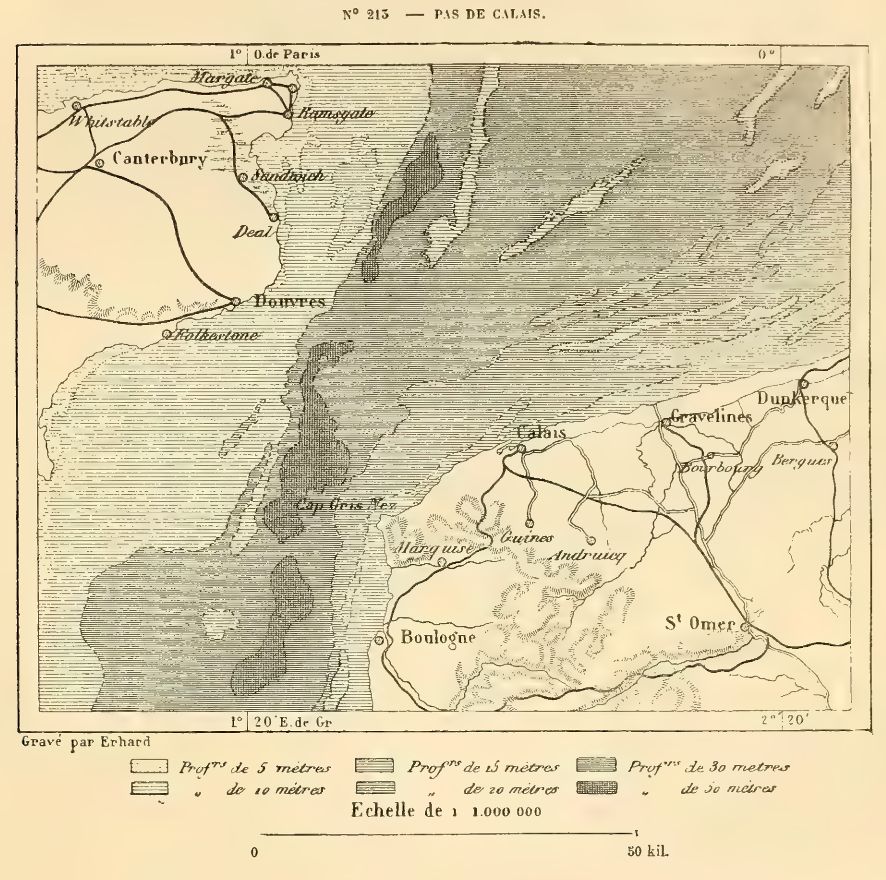


courants. Le premier ingénieur qui ait proposé la jonction de l'Angleterre à la France par un chemin de fer sous-marin, avait imaginé d'utiliser le banc de Varne pour y bâtir une ville internationale avec port de refuge entre les deux contrées et les deux mers.

Les eaux du Pas de Calais, on le sait, sont les plus sillonnées de navires qu'il y ait dans le monde : plus de deux cent mille voiles traversent ou suivent le détroit chaque année, et de l'une à l'autre rive les bateaux à vapeur vont et viennent incessamment, même pendant les tempêtes; lorsqu'un brouillard épais ne pèse pas sur ces parages, on a peine à compter les bâtiments que l'on aperçoit dans le cercle de l'horizon. Les deux rives de France et d'Angleterre, à 31 kilomètres l'une de l'autre, sont trop rapprochées pour qu'on ne songeât pas à rétablir l'isthme qui avait existé dans une période géologique antérieure. Dès l'an 1802, l'ingénieur Mathieu parlait de l'ouverture d'un souterrain entre la France et la Grande-Bretagne, mais son projet ne fut point pris au sérieux. En 1838, un autre ingénieur, M. Thomé de Gamond, étudiait, au moyen de sondages et d'explorations géologiques, les moyens d'unir de nouveau la France et l'Angleterre, et le résultat de ses recherches lui permettait d'affirmer

que l'œuvre de raccordement entre le continent et la grande île n'est point impossible. Il proposa le percement d'un tunnel sous-marin comme le moyen le plus pratique d'unir les chemins des deux rivages. Après ce projet il en surgit beaucoup d'autres : des inventeurs parlèrent d'immerger dans les eaux du détroit un tube étanche reposant sur le lit même de la mer ; d'autres voulaient construire un viaduc assez élevé pour ne

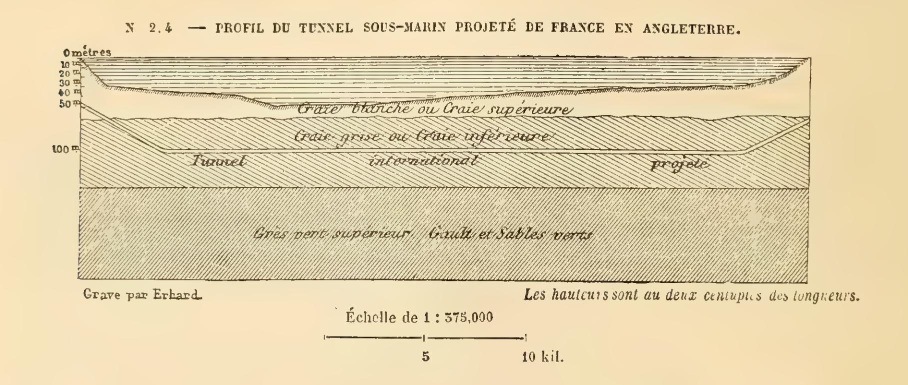
N° 213 — PAS DE CALAIS.



pas gêner le passage des vaisseaux, ou bien établir des bacs à vapeur portant d'une rive à l'autre les convois entiers de chemins de fer. C'est par dizaines que se produisirent les plans, variant dans la conception première ou dans les détails d'exécution, mais en 1868 seulement, trente années après les premières études de M. Thomé de Gamond, les gouvernements des deux nations furent enfin appelés ou plutôt contraints par l'opinion à donner leur avis sur le projet de jonction de l'Angleterre au continent : l'utopie que la plupart des hommes « compétents » avaient si longtemps qualifiée d'absurde est devenue la ferme espérance de tous. Depuis 1875,

quelques capitaux se sont timidement risqués dans l'entreprise; les sondages préliminaires sont déjà faits, non-seulement dans le détroit, mais aussi dans les roches des deux rives, à Sangatte et au nord de Douvres. Jusqu'à maintenant rien ne fait craindre un insuccès, pourvu que le tunnel soit foré au-dessous des assises de craie blanche, qui sont complétement

N° 2.4 — PROFIL DU TUNNEL SOUS-MARIN PROJETÉ DE FRANCE EN ANGLETERRE.



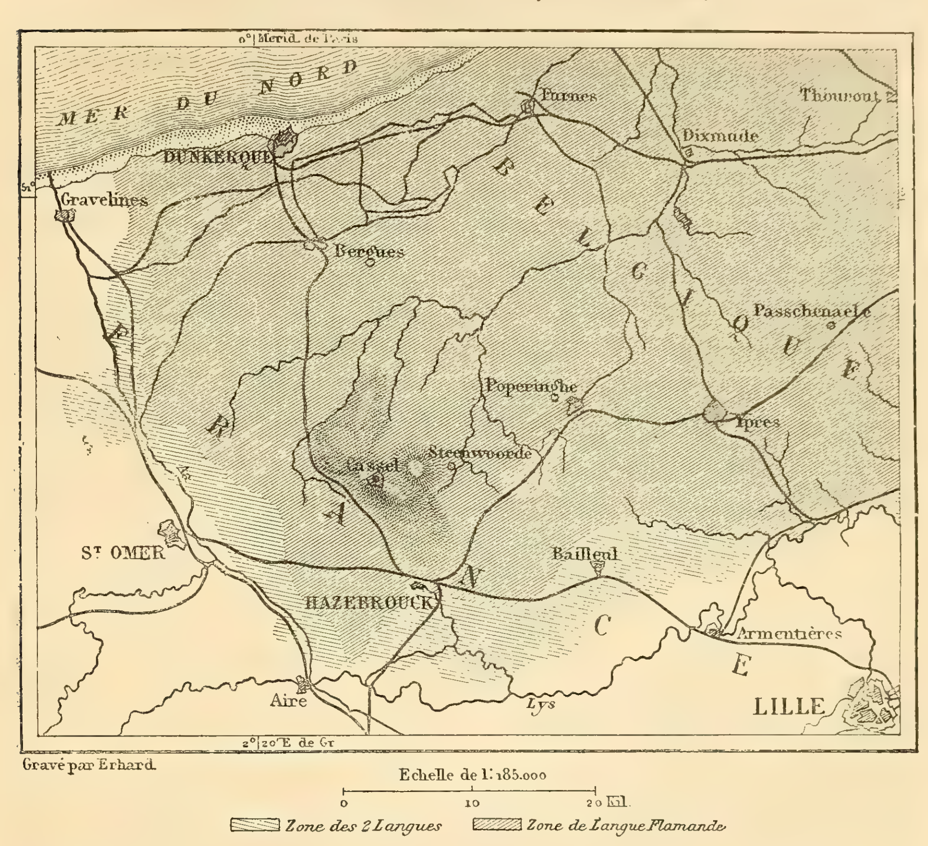
perméables à l'eau : c'est à 127 mètres au-dessous du niveau de la mer que les ingénieurs auraient l'intention de faire le percement. Quoique le souterrain proprement dit soit encore loin d'être commencé, quelque chose a été fait pour commencer ce grand travail, le plus considérable de tous ceux qu'ait tentés l'audace humaine.

III

La région du nord de la France, si importante comme lieu de passage entre le continent et la Grande-Bretagne, est déjà, par sa population, son industrie, son commerce, un des pays les plus remarquables de l'Europe. A l'exception des terres mouillées du littoral, aucun accident du sol ne défend cette région par des frontières naturelles : ni larges fleuves, ni hautes montagnes ne forment autour de la contrée de limites entre les peuples. Du faîte peu élevé qui sépare les cours de la Somme, de l'Escaut et de l'Oise, le sol s'abaisse doucement à l'ouest, au nord, au sud, en suivant la pente des rivières. De la France à la Belgique, la transition est insensible : la ligne de séparation est toute conventionnelle : les obstacles à la marche des armées ne sont que les rivières et les canaux bordés de grands arbres qui çà et là donnent quelque charme à l'immense campagne à peine ondulée. Pour la garantir contre les attaques ennemies, il a fallu l'armer d'une triple rangée de forteresses; mais les populations elles-mêmes, aguerries

jadis par de fréquentes luttes de tribu à tribu ou de race à race, ont hérité d'une grande tradition de vaillance et de force, qu'elles emploient maintenant au travail. L'histoire témoigne de la valeur des anciens Nerviens, les adversaires de César, et des Flamands du moyen âge, qui tant de fois surent en bataille défendre leurs libertés. Les Picards, qui confinent aux Flamands du côté du sud, sont aussi de race puissante : prompts à la

N° 215. — LIMITE DE LA LANGUE FRANÇAISE ET DU FLAMAND.



pensée et pourtant tenaces, vifs et persévérants, ils unissent les qualités des Méridionaux à celles des gens du Nord[1].

La limite des langues ne coïncide nullement avec les bornes posées par la diplomatie. Les « flamingants » occupent les deux côtés de la frontière politique dans la région du littoral, tandis qu'à l'est la langue française est l'idiome de tous les habitants, en Belgique aussi bien qu'en France. Depuis que la Picardie, l'Artois et les Flandres font partie de la même agglomèra-

[1] Michelet, *Histoire de France*.

tion nationale que l'Ile-de-France et la Normandie, la langue flamande paraît avoir reculé devant le français. On dit qu'au moyen âge, l'Artois tout entier et une moitié de la Picardie, jusqu'aux portes d'Amiens, peut-être même à celles d'Abbeville, étaient peuplés de flamingants, et que dans un grand nombre de villages l'idiome picard n'était pas compris. Toutefois la limite des langues tracée sur l'atlas de Hondius, au commencement du dix-septième siècle est à peu près le même que de nos jours et le texte de l'ouvrage dit expressément que « le langage de l'Artois est françois, mais corrompu ». Actuellement, toute la Picardie appartient exclusivement au domaine de la langue française; en Artois, le dialecte flamand n'est usité que dans quatre communes, où d'ailleurs le français se parle plus couramment que la vieille langue. Enfin, dans le département du Nord, toute la partie orientale du département, de Lille à Valenciennes et à Cambrai, était certainement française dès le milieu du siècle dernier, et si les deux arrondissements d'Hazebrouck et de Dunkerque sont flamingants presque dans leur entier, du moins toutes les villes, Gravelines, Dunkerque, Hazebrouck, Cassel, Bergues, sont plus qu'à demi ou même exclusivement françaises : la campagne seule est restée *vlaemsch*. Du reste, le flamand qu'on parle dans la Flandre française est loin d'être un dialecte pur; il a reçu tant de mots corrompus d'origine latine, qu'on doit plutôt le considérer comme un patois hybride. On estime à 150,000 personnes le nombre des Flamands qui, soit ignorants du français, soit le parlant déjà, sont restés fidèles à la langue de leurs aïeux.

On sait qu'en dehors du département de la Seine nulle partie de la France n'est plus peuplée que la région du Nord. Dans l'ensemble de la Picardie, de l'Artois et de la Flandre, les habitants sont deux fois plus rapprochés les uns des autres que dans le reste du territoire français; en Flandre même, la population est quatre fois plus dense que dans le pays entier : en certains districts, la campagne est plus peuplée en proportion de la superficie du sol que ne le sont en Bretagne, dans le pays Basque, sur le Plateau Central, maintes communes qualifiées de bourgs et de villages. Pour nourrir un si grand nombre d'habitants, alimenter tant de villes de toutes les denrées qui leur sont nécessaires, il faut que l'agriculture fertilise et utilise le sol jusqu'à la dernière parcelle. C'est ce qui a lieu. Le sol des campagnes de Lille est glaiseux, froid, humide, et ne donnerait à de mauvais cultivateurs que de maigres produits; mais là aussi s'est trouvée juste la remarque de Montesquieu, que la fécondité du pays dépend moins de la fertilité naturelle de la terre que de la liberté des habitants. La campagne de Lille est la mieux cultivée, la mieux percée de routes et de canaux, parce qu'elle fut longtemps la plus libre : le pays était exempt

d'impôts indirects, de monopoles, de corvées et même de droits féodaux[1]. D'ailleurs l'accroissement de la population et par suite l'imminence constante de la famine, en cas de cessation du travail, obligent les cultivateurs à transformer leurs champs en de véritables jardins. Pour les céréales, les cultures industrielles, les légumes, les racines, aussi bien que pour l'élève des chevaux et du bétail et les produits de la basse-cour, l'agriculture des Flamands et des Picards est la première de France; et, sinon dans le département du Nord, où la population se presse dans les nombreuses villes industrielles, les récoltes du pays suffisent à la consommation

N° 216. — BASSIN HOUILLER DU NORD.



locale; elles contribuent aussi pour une part notable à l'approvisionnement de Londres : les villes de Calais, de Boulogne, qui sont au nombre des neuf principaux ports d'expédition de la France, et Gravelines dans le département du Nord, doivent une grande partie de leur commerce à l'envoi des denrées agricoles. Bien plus, le paysan lui-même devient son propre armateur. Il frête le navire qui doit porter sa cargaison d'œufs, de poulets, de fromages. Il a ses correspondants à Londres, à Rotterdam, à Anvers : il est devenu négociant et se lance dans les grandes spéculations.

Supérieur par son agriculture aux autres populations de la France, le groupe des habitants du Nord se distingue aussi depuis des siècles par son

[1] J. Cordier, *De la navigation du département du Nord*, tome I, p. 5 et 6.

industrie, et l'immense avantage que lui donne la possession de gisements de combustible lui assure encore pour longtemps la prééminence. Ces trésors souterrains ont fait surgir à la bouche des fosses de nombreuses usines qui emploient la houille pour en transformer la chaleur en produits manufacturés. Le charbon de terre est une conquête relativement récente. Depuis longtemps les mines de Mons et de Namur étaient connues, que les richesses enfermées dans les assises profondes de la Flandre française restaient complétement ignorées. Aucun affleurement de roches n'en indiquant l'existence, elles seraient peut-être restées cachées jusqu'aux grandes explorations géologiques du dix-neuvième siècle, si un âpre chercheur, Desaubois, attaquant le sol en divers endroits par des puits de reconnaissance, n'avait fini par découvrir la première veine de combustible, à Fresnes, aux portes mêmes de Valenciennes. C'est en 1717 qu'eut lieu cette trouvaille si importante pour l'industrie française. Toutefois le prolongement de ces couches dans le territoire de l'Artois ne fut reconnu qu'en 1841, quoique de nombreuses recherches eussent été faites, mais dans une fausse direction, aux environs d'Arras; seul le petit bassin de Hardinghem, dans le voisinage du massif boulonnais, avait été découvert et utilisé. Enfin les grandes houillères furent révélées, et cela grâce aux indications de la science pure : ni le hasard, ni des recherches capricieuses n'y eurent la moindre part. En étudiant avec le plus grand soin les couches superficielles, M. Gosselet suivit par le regard de l'intelligence et délimita avec une certaine précision les assises de houille qui continuent à l'ouest dans les profondeurs de la terre les gisements de la Belgique et du Nord; guidés par lui, les ouvriers purent travailler à coup sûr et creuser les puits de sondage, précisément aux endroits favorables. Dès 1855, le bassin, circonscrit par des fosses d'extraction, dont l'une a jusqu'à 500 mètres de profondeur, était entièrement reconnu. En existe-t-il d'autres, plus à l'ouest, sous les eaux de la Manche elle-même et sous les terrains jurassiques de l'Angleterre méridionale? La plupart des géologues le croient, et récemment on forait dans le Weald un puits de recherche où chaque assise du sol traversé par la sonde témoigne de l'intime ressemblance géologique des deux pays que sépare aujourd'hui l'étroit fossé de la Manche.



CATHÉDRALE D'AMIENS

Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Hautecœur.

IV

La rivière de Somme traverse dans toute sa longueur et divise en deux parties presque égales le département auquel on a donné son nom : la circonscription est donc parfaitement désignée au point de vue hydrographique. La Somme est en entier formée de diverses régions de la Picardie, à l'est le Vermandois, au sud-est le Santerre, au centre l'Amiénois, le Vimeu entre la baie de Somme et la Bresle, le Ponthieu et le Marquenterre entre cette même baie et l'Authie. Le département, où les petites propriétés et les exploitations moyennes sont fort nombreuses, est un des mieux cultivés de la France, surtout dans la partie qui confine au Pas-de-Calais : on s'y occupe aussi beaucoup, principalement à l'ouest, dans le Vimeu, le Ponthieu et le Marquenterre, de l'élève des chevaux de race dite picarde, des bêtes à cornes, des moutons ; ceux des prés salés de la baie de Somme et de l'Authie sont particulièrement appréciés. La Somme est le département où les basses-cours ont le plus de poules. La Picardie n'a point de houillères comme l'Artois et la Flandre, mais c'est, nous l'avons vu, la partie de la France où l'on exploite le plus activement les lits de tourbe [1]. Elle tient aussi un rang fort élevé parmi les départements industriels, grâce à ses usines pour la fabrication du sucre de betterave, à ses filatures, à ses ateliers pour le tissage des étoffes de laine, de coton, de chanvre, de lin [2] ; mais la Somme, manquant de bons ports, n'a presque pas de commerce maritime. La population du département a diminué dans les dernières années ; elle est encore de beaucoup supérieure à la moyenne de la France [3].

A peine entrée dans le département, la Somme passe au pied de la grosse tour ronde du château de Ham, qui servit fréquemment de prison d'État, puis elle se divise en plusieurs bras devant Ham, patrie du général Foy, et après divers méandres s'écoule dans la direction du nord jusqu'à la plaine où elle reçoit la Cologne. C'est là que s'élève la ville forte de Péronne, dont le château, souvent assiégé, souvent pris, est un des plus célèbres dans l'histoire du nord de la France ; c'est là que Charles le Simple mourut de faim au fond d'un cachot et que Louis XI, pris au piége par son ennemi Charles le Téméraire, signa un traité si humiliant pour lui, si onéreux pour la France. A l'est de Péronne, près du village de Tertry, est le champ de bataille où Pépin d'Héristal remporta en 687 la victoire qui assura la domination de l'Austrasie. Péronne n'est pas le centre le plus populeux de son arrondissement ; elle est quelque peu dépassée par la ville industrielle d'Albert, l'ancien fief d'Ancre, qui a pris son nom actuel, en 1620, d'Albert, duc de Luynes et connétable de France. La rivière d'Ancre va rejoindre la Somme, en aval de l'ancien bourg abbatial de Corbie, que les Espagnols prirent en 1636 et que Richelieu vint reconquérir.

[1] Extraction de la tourbe en France en 1873. . 2,958,000 quint. métr.; valeur : 3,454,500 fr.
» dans le département de la Somme. . 1,420,000 » » 1,704,000 »

[2] Fabrication du sucre et de la mélasse dans la Somme en 1873 :
617,000 quint. métr ; valeur : 30,850,000 fr.

Industrie textile dans la Somme en 1873 :

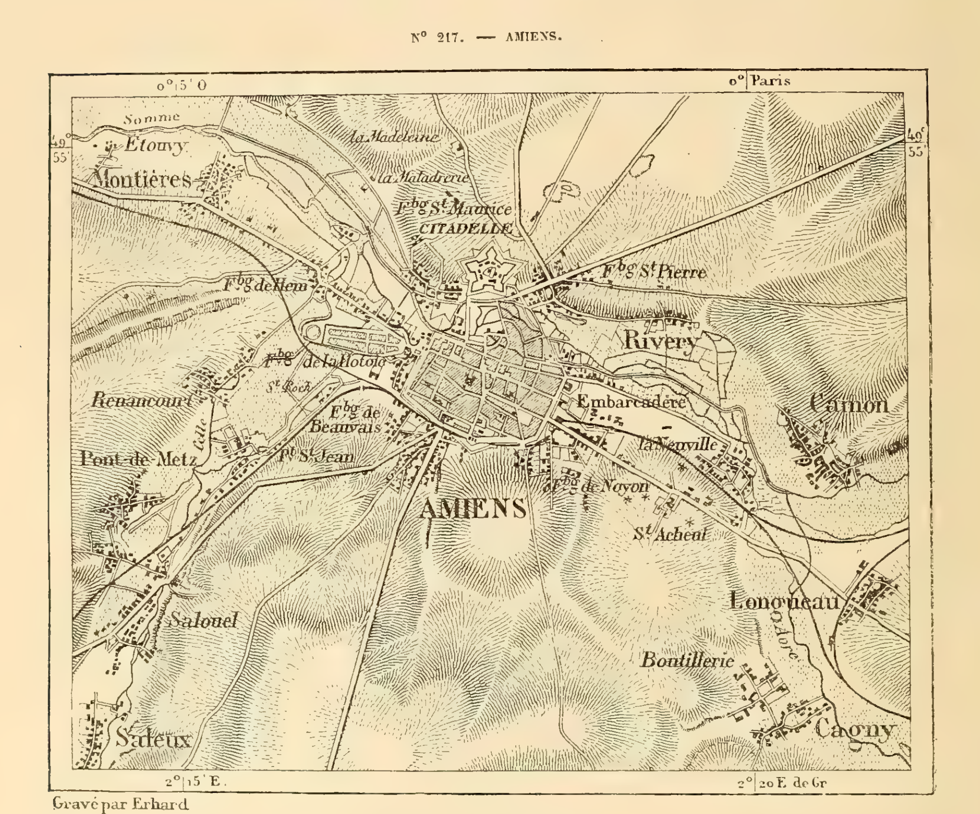
Coton	72,950 broches,	740 métiers mécan.,	6,000 métiers à bras.
Laine	125,770 »	100 »	500 »
Lin, chanvre et jute. .	50,600 »	2,250 »	5,000 »
Mélanges	17,400 »	60 »	1,800 »

[3]

Superficie de la Somme	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,161 kilomètres carrés.	556,650 habitants.	90 habitants.

Au sud de l'arrondissement de Péronne, le Santerre a pour chef-lieu Montdidier, ancienne ville ayant conservé une partie de ses remparts : Parmentier y naquit en 1737. De même que Roye, située au nord-est sur l'Avre, Montdidier a pour industrie principale la fabrication des bas, des flanelles et d'autres étoffes. Rosières, au nord, est aussi l'un des centres de la bonneterie dite du Santerre, mais la ville industrielle la plus importante du pays est celle de Villers-Bretonneux, déjà dans l'arrondissement d'Amiens [1]. Dans le Santerre, le régime de la propriété s'est partiellement maintenu, malgré le Code civil, tel qu'il était

N° 217. — AMIENS.



Gravé par Erhard

Echelle de $\frac{1}{80\,000}$

0 500 1000 2000 3000 4000 Mètres

* Endroits où l'on a découvert des Haches en Silex

au moyen âge : le fermier prend un droit sur la terre cultivée par lui, et le propriétaire ne peut la vendre sans son assentiment.

L'Avre, qui vient de traverser le Santerre, s'unit à la Somme dans la plaine, jadis tourbeuse et maintenant transformée par la culture, au milieu de laquelle s'élève la cité d'Amiens, l'antique Samarabriva ou « Passage de la Somme ». Une autre rivière, la Celle, qui se mêle à la Somme à l'ouest de la ville, ajoute à l'importance naturelle de la capitale antique des Belges Ambiani. Amiens est dominé par le plus beau monument du nord de la France, une somptueuse cathédrale du treizième siècle, dont la façade avec ses deux tours, ses trois porches, sa rosace, ses statues nombreuses est une œuvre sans défaut.

[1] Valeur annuelle de la bonneterie du Santerre : 25,000,000 francs, d'après Maurice Block.

L'intérieur de l'édifice, qui s'étend sur près d'un hectare de terrain, impose par la longueur des nefs, la hauteur des voûtes, l'harmonie de l'ensemble : parmi les trésors d'art qu'il renferme, on admire surtout les stalles sculptées qui entourent le chœur. A côté de cette merveilleuse église, les autres édifices d'Amiens n'ont que peu d'intérêt, mais la ville possède un grand musée moderne, une assez riche bibliothèque, un jardin des plantes. Les anciens remparts, plantés d'arbres, sont faciles à reconnaître sur une grande partie de leur étendue, et la citadelle élève encore au nord de la ville le pentagone de ses hautes murailles. De nombreux faits de guerre se sont accomplis à Amiens. C'est là que fut conclue la paix de 1802 entre la France et l'Angleterre.

L'industrie amiénoise est fort active : elle comprend la filature du lin, de la laine, de la bourre de soie, le tissage des toiles de toute espèce, la fabrication des velours de coton, des velours d'Utrecht pour les meubles, des tapis, des satins pour les chaussures et de diverses étoffes de laine connues sous le nom « d'articles d'Amiens ». La ville possède aussi des usines à fer, des ateliers de machines, une grande usine de produits chimiques. Au nord et à l'est, la Somme et l'Avre se ramifient en un grand nombre de veines et de veinules au milieu d'anciens marais changés de nos jours en jardins ou « hortillonnages », qui sont aussi l'une des grandes richesses d'Amiens et dont les légumes sont exportés jusqu'en Angleterre. En amont de ces hortillonnages se trouve le faubourg de Saint-Acheul, où l'on a découvert des restes si curieux de l'industrie paléolithique. A l'époque dite « acheuléenne » par les archéologues, les hommes contemporains du mammouth, de l'hippopotame et du grand ours des cavernes ne savaient encore tailler que des haches grossières.

A l'ouest d'Amiens, la Somme, transformée en un canal de navigation aux berges régulières, passe à Picquigny, remarquable par les restes imposants de son château fort, puis à Longpré-les-Corps-Saints, au centre de la région des tourbières, avant d'atteindre la vieille cité d'Abbeville, le chef-lieu de l'arrondissement occidental de la Somme. Cette ville est déchue de son ancienne prospérité. Au moyen âge elle faisait un grand commerce maritime ; ses manufactures de draps ont été aussi beaucoup plus importantes que de nos jours. Toutefois Abbeville reçoit encore quelques navires dans son bassin[1] et possède divers établissements industriels : fabriques de toiles, de tapis, d'étoffes de laine, corderies, fonderies, carrosseries, chantiers de construction pour les canots de pêche et de plaisance. L'église ogivale de Saint-Vulfran n'est pas terminée, mais sa façade est l'une des plus belles qu'il y ait en France par la noblesse de son architecture et la sobriété de son ornementation. Parmi les collections d'Abbeville, le musée Boucher de Perthes est la plus intéressante. Au nord-est, sur le chemin de fer de Saint-Pol, est l'ancienne ville abbatiale de Saint-Riquier, dont la tour d'église est fastueusement ornée. Cette abbaye a donné son nom à la « Ville de l'Abbé », Abbatisvilla, Abbeville.

En aval de Port-le-Grand, l'estuaire s'élargit rapidement, quoiqu'une grande partie des terrains jadis inondés par la marée aient été reconquis. Le viaduc du chemin de fer qui réunit la cité de Saint-Valery-sur-Somme au réseau français n'a pas moins de 1,367 mètres de longueur, et se continue sur les « mollières » de l'une et l'autre rive par de puissants remblais. Mais ce vaste lit marin est absolument à sec à l'heure de la basse mer. Le port de Saint-Valery, d'où la flotte de Guillaume le Conquérant, après avoir été rejetée dans la Somme, fit voile pour l'Angleterre, est maintenant fort déchu, malgré tous les travaux qu'on a faits pour régulariser et approfondir le chenal[2]. L'expédition des légumes sur les marchés de Londres est le commerce principal de ses marins. Les embarcations de pêche partent surtout du Crotoy, bourg situé en face de Saint-Valery, de l'autre côté de la baie,

[1] Mouvement moyen du port d'Abbeville : 20,000 tonneaux.

[2] Mouvement moyen du port de Saint-Valery : 40,000 tonneaux.

ou de Cayeux, village bâti sur la grève même de l'Océan. En été, des baigneurs habitent tous les villages de la côte du Vimeu, jusqu'au bourg d'Ault, peuplé de serruriers, et à Mers, simple faubourg du Tréport ; mais aucun des établissements de bains du sud de la baie n'est aussi fréquenté que celui du Crotoy.

Au nord de la Somme, coule la Maye, née près de la grande forêt de Crécy, où l'on montre le moulin à vent qui abritait Édouard pendant la bataille. La Maye ne traverse qu'une ville, l'ancienne place forte de Rue, jadis presque insulaire. L'Authie, plus considérable que la Maye, passe à Doullens, chef-lieu d'arrondissement, dont la citadelle du seizième siècle, autrefois prison d'État, sert de maison de correction pour les femmes [1].

Situé précisément à l'angle du territoire français, au bord de deux mers, le département du Pas-de-Calais a pris son nom du détroit où se mélangent les flots de la Manche et de la mer du Nord ; il est composé en grande partie de l'ancien Artois, auquel ont été ajoutés le Calaisis, le Boulonnais et le Ponthieu, dépendant de la Picardie. Un seul groupe de collines s'élève dans la contrée : ce sont les hauteurs du Boulonnais ; partout ailleurs le Pas-de-Calais n'offre que des plaines monotones, peu boisées, arrosées à l'est par des affluents de l'Escaut, au nord par l'Aa et ses tributaires, à l'ouest par l'Authie, la Canche et d'autres affluents directs de la Manche. Ces plaines, qui continuent de s'étendre par la conquête des marais du littoral, sont d'une grande fertilité, et le travail des cultivateurs, indépendants pour la plupart, retire du sol en grains, légumes et autres denrées beaucoup plus que ne le demande la consommation locale [2] ; le Pas-de-Calais exporte par milliers les veaux et les moutons de ses prairies et par dizaines de millions les œufs de ses basses-cours ; il n'est dépassé que par la Somme pour le nombre des poules. Le Pas-de-Calais est le département de France qui produit la plus grande quantité de lin ; pour la betterave, il vient immédiatement après le Nord et l'Aisne. Le sous-sol n'est pas moins riche que la surface des campagnes ; depuis le milieu du siècle, les gisements de houille, les phosphates, le minerai de fer sont exploités avec succès et ont fait surgir des usines où se pressent les travailleurs. L'industrie est des plus actives : hauts fourneaux, ateliers de construction, filatures, papeteries, raffineries donnent au Pas-de-Calais l'un des premiers rangs parmi les départements de France [3] ; enfin ses marins se livrent à la pêche côtière et à la grande pêche. Ces ressources ont permis à la population de se presser en agglomérations nombreuses : les habitants y sont plus rapprochés les uns des autres que dans le reste de la France [4].

Le Pas de Calais n'a point de villes sur les bords de la rivière d'Authie, qui lui sert de

[1] Population des communes les plus importantes de la Somme en 1876 :

Amiens	66,900 hab.	Péronne	4,570 hab.
Abbeville	19,400 »	Montdidier	4,560 »
Villers-Bretonneux	5,350 »	Corbie	4,100 »
Doullens	4,800 »	Roye	3,975 »
Albert	4,500 »	Saint-Valery-sur-Somme	3,650 »

[2] Valeur totale des cultures en 1862 : 230,000,000 fr.

[3] Industrie manufacturière dans le Pas-de-Calais en 1872 :

Industrie du sucre	Valeur des produits : 42,780,000 fr.
» du fer	» 12,700,000 »
» du cuivre	» 6,100,000 »
» du papier	» 5,140,000 »

Industrie du tissage : broches, 168,900 ; métiers mécaniques, 2,100 ; métiers à bras, 600.

[4]

Superficie du Pas-de-Calais.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,604 kilomètres carrés.	793,140 habitants	120 habitants.

limite au sud dans la partie inférieure de son cours. Le bassin de la Canche, au contraire, a plusieurs villes et bourgades importantes. Frévent, sur la Canche naissante, est un groupe de grandes usines. Saint-Pol, bâtie dans la jolie vallée de la Ternoise, a rang de chef-lieu d'arrondissement. Hesdin, près du confluent de la Canche et de la Ternoise, était une place de guerre, comme le fut Saint-Pol ; c'est dans le voisinage de cette position stratégique importante, à une douzaine de kilomètres au nord, que se trouve Azincourt, où l'armée française subit une terrible défaite en 1415. Hesdin fut fondé en 1554 par Charles-Quint pour remplacer Vieil-Hesdin, que son armée avait détruite l'année précédente et dont un petit village occupe encore la place, à 5 kilomètres de la ville actuelle, au bord de la Canche. Montreuil, chef-lieu d'arrondissement, est également une ville forte déclassée : au treizième siècle, elle faisait partie de la ligue hanséatique et commerçait directement avec l'étranger, ce qui lui valut le surnom de *sur-Mer ;* mais sa rivière, à peine navigable, n'a plus maintenant de trafic maritime, et même le port d'Étaples, l'ancien Quentovicus, situé sur l'estuaire de la Canche, n'est que rarement visité par les caboteurs. Pourtant un chemin de fer récemment inauguré en fait le havre le plus rapproché d'Arras et de Béthune. Au sud-ouest, abrité par les dunes, est le bourg de Berck-sur-Mer, dont les marins se livrent en hiver à la pêche du hareng et du maquereau. La ville de Paris possède sur la plage de Berck, trop menacée par la mer envahissante, un hôpital pour 500 enfants scrofuleux : l'air salin, les bains de mer font merveille pour la guérison de ces malades.

L'estuaire où se jette la petite rivière de Liane, au nord de la Canche, a sur ses bords la ville la plus populeuse du département, l'antique cité de Boulogne. Ainsi nommée, à l'époque romaine, en l'honneur de la fameuse Bononia d'Italie, Boulogne, qui succédait au Gesoriacum gaulois, était déjà fort appréciée à cause de son excellente position comme lieu d'embarquement pour la grande île bretonne, et les Césars romains y firent élever de nombreux monuments, dont il ne reste que des vestiges. Le phare dit la tour d'Odre (ou d'Ordre), qu'avait érigé Caligula au nord de la ville, a été détruit au seizième siècle. MM. Mariette et Desjardins placent en amont de Boulogne, près d'Isques, le Portus Itius, d'où s'embarqua César pour la Bretagne, tandis que d'autres écrivains adoptent l'opinion de Ducange et de d'Anville, qui cherchaient à Wissant ce lieu célèbre. Une chose est certaine, c'est que les nombreux établissements maritimes de Boulogne en firent à l'époque romaine le port le plus considérable sur les rivages océaniques de l'empire [1]. Souvent prise, souvent ravagée, disputée pendant des siècles par la France et l'Angleterre, elle s'est toujours relevée de ses désastres, grâce à son port, au voisinage de la côte anglaise, à l'abri que lui offre au nord le môle continental du cap Gris-Nez ; mais à la fin du siècle dernier, l'entrée de la Liane était presque entièrement encombrée par les sables et le port ne pouvait contenir qu'une cinquantaine de petits bâtiments de 100 à 150 tonneaux, entrés à haute marée. C'est depuis les grands travaux commencés en 1837 que le port reçoit des navires de 500 tonneaux. Maintenant Boulogne est l'un des ports de France où le mouvement des échanges représente la plus grande valeur : il a été de 596 millions de francs en 1876. Les bateaux à vapeur anglais qui vont et viennent journellement entre Boulogne et Folkestone transportent surtout les marchandises précieuses que Londres et Paris s'envoient l'une à l'autre [2] ; en outre, Boulogne importe des houilles, des fontes, des laines, des machines, et en échange expédie surtout des denrées agricoles ; elle ne le cède qu'au port de Calais par le nombre des voyageurs qui font la traversée du détroit [3]. Enfin, les marins de Boulogne ont pris en France le premier rang pour la pêche, soit dans les parages des environs, soit au large, dans la Manche et dans les mers loin-

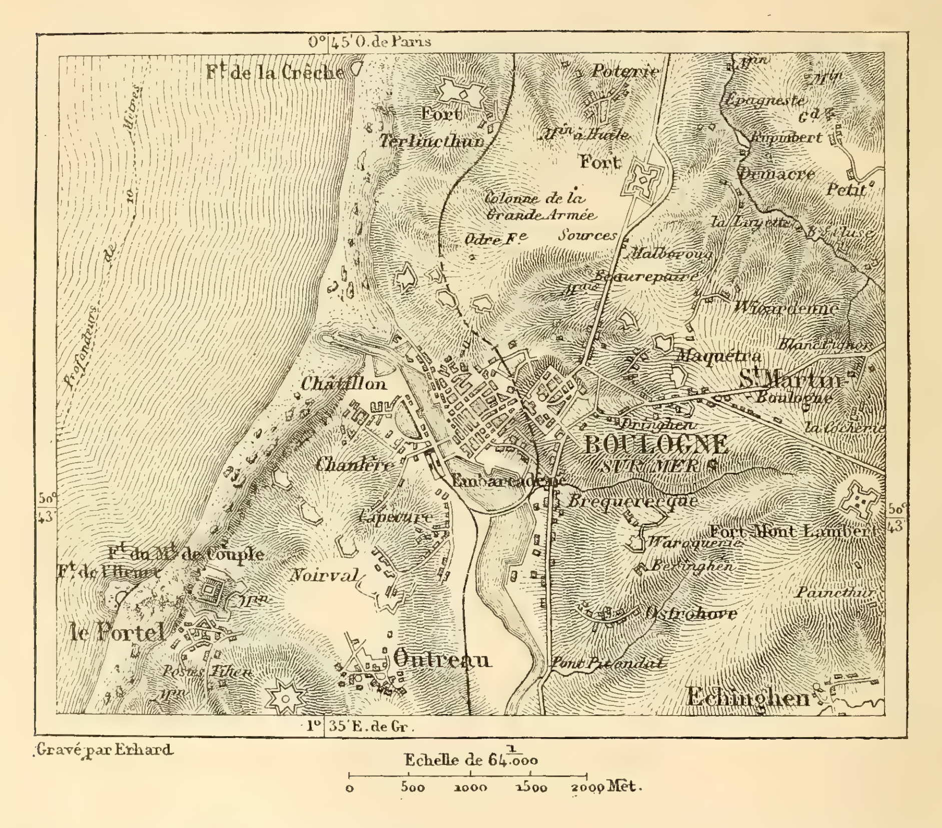
[1] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, p. 348 et suivantes.

[2] Mouvement des navires dans le port de Boulogne en 1877 : 983,111 tonneaux.

[3] Mouvement des voyageurs entre Boulogne et Folkestone en 1877 : 132,567.

taines[1]. L'ancien port, formé par l'embouchure de la Liane, et le bassin à flot creusé à l'ouest de la ville, dans le faubourg de Capécure, sont trop étroits pour les bâtiments qu'ils ont à recevoir. La profondeur de l'eau, qui se réduit à 1 mètre 60 centimètres dans le port, à marée basse, est tout à fait insuffisante ; l'entrée du chenal, barrée à l'heure du reflux, est trop périlleuse : de grands travaux d'amélioration sont devenus nécessaires pour maintenir à Boulogne le rang qu'elle occupe parmi les cités maritimes. On endigue dans la rade même, à l'ouest de la ville, un port de près de 300 hectares, ayant de 5 à 8 mètres d'eau à basse mer et pouvant servir en tout temps de port de relâche aux grands

N° 218. — BOULOGNE EN 1877.



navires de commerce. La gare, reliée à la rive par une digue de 400 mètres, sera construite au milieu du port.

Boulogne est plus pittoresque d'apparence que la plupart des villes de négoce. Au-dessus des quartiers populeux s'élève la haute ville, entourée de murailles et dominée par un vieux château, par la haute coupole d'une église et par un beffroi, en partie du treizième siècle ; c'est dans ce vieux Boulogne, patrie de Godefroy de Bouillon, que réside surtout la riche bourgeoisie. La basse ville n'a point d'édifices remarquables, si ce n'est, en dehors du quartier maritime, le somptueux établissement de bains qui borde la plage, non loin de la jetée du nord. Plusieurs rues de Boulogne et de ses faubourgs ont une phy-

[1] Industrie de la pêche à Boulogne en 1877 : 187 navires ; 495 dans le district.
Valeur totale du poisson expédié de Boulogne ou vendu dans la ville, en 1877 : 9,891,000.

sionomie tout à fait anglaise; les insulaires, qui forment à peu près le dixième de la population de la ville, y ont construit des maisons et des usines parfaitement semblables à celles que l'on voit de l'autre côté du détroit; en aucune ville de France l'influence britannique ne se fait plus sentir. Les Anglais ont pris une forte part au développement de l'industrie locale, qui est très-importante. Boulogne a des usines métallurgiques, des filatures de lin, des scieries de bois et de marbre, des fabriques de ciment et de phosphates et les manufactures de plumes métalliques les plus productives de tout le territoire français, employant annuellement plus de 200,000 kilogrammes d'acier anglais, uniquement pour la fabrication des plumes. La ville a aussi quelque vie littéraire et scientifique; diverses sociétés libres s'y sont formées; elle possède des collections intéressantes et une bibliothèque dont quelques livres et surtout des manuscrits sont précieux. Sainte-Beuve et Mariette sont au nombre des hommes célèbres nés à Boulogne. Au sud-ouest de la ville est le bourg de Portel, habité par des pêcheurs : les mœurs locales, différentes de celles des Boulonnais, et les traits plus fins, la démarche plus élégante des femmes, ont fait supposer que les gens du Portel descendent d'une colonie d'étrangers, Ibères peut-être; mais ce n'est là qu'une hypothèse dénuée de preuves historiques. Les collines de l'est sont une région d'excellents pâturages : on y élève de fort beaux chevaux et des moutons de race choisie, près de Samer a été fondée une bergerie modèle, celle du Haut-Tingry.

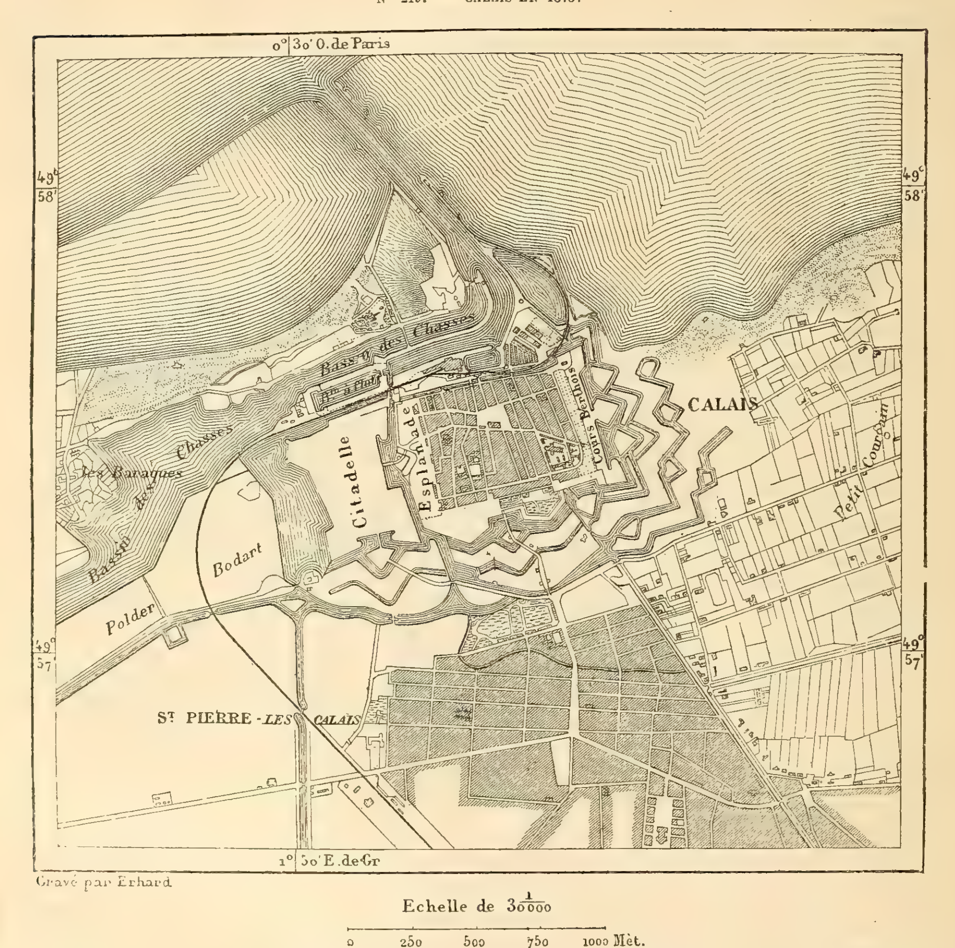
A 2 kilomètres au nord de la ville on voit se dresser, au sommet d'une colline, la tour de la Grande-Armée, qui rappelle les inutiles armements faits par Napoléon pour la conquête de l'Angleterre. Les voyageurs qui se rendent de Boulogne à Calais passent à côté de ce monument, puis non loin de Wimereux, dont la plage est la plus riche de toute la côte en organismes marins et où la faculté de Lille possède un laboratoire de zoologie maritime. Plus loin est l'importante station de Marquise où se trouvent de grands établissements métallurgiques et près de laquelle sont exploitées plusieurs carrières de marbre. A l'ouest est la plage d'Ambleteuse, où s'ouvrait jadis un port maintenant comblé, dont Jacques I[er] fit choix pour débarquer en 1688. Il a été question récemment d'établir à 2 kilomètres au nord, près d'Audresselles, un port de commerce assez grand et assez profond pour recevoir les navires de tout tirant d'eau. Une compagnie anglaise proposait de le faire à ses frais, sans aucune subvention de la France, mais ce projet fut écarté par les négociants de Boulogne et de Calais, menacés dans leurs intérêts directs.

Calais, rivalisant d'activité avec Boulogne, est encore une ville double. Calais proprement dit est la cité fortifiée bâtie au bord de la mer; Saint-Pierre-lès-Calais est la ville industrielle qui étend ses longues rangées de maisons uniformes dans la campagne, au bord des routes et des canaux : les allées d'un parc séparent les deux villes, mais l'enceinte actuelle doit être démolie et remplacée par un nouveau rempart entourant les deux villes. Calais, le port du continent le plus rapproché de l'Angleterre, devait avoir de bonne heure une grande importance commerciale, et par suite devenir l'objet de bien des convoitises. Pendant plus de deux siècles, de 1346 à 1558, il appartint aux Anglais, dont il était, pour ainsi dire, la tête de pont sur le territoire français. Depuis cette époque, Calais et tout « le pays reconquis » sont restés à la France, mais le gros de la population est d'origine flamande, comme dans la contrée voisine. L'aspect de Calais est également celui d'une cité des Flandres. L'hôtel de ville, le beffroi, l'église Notre-Dame, la tour du Guet, tous monuments fondés avant la domination anglaise, et restaurés ou rebâtis depuis, rappellent les édifices belges du même style. L'hôtel de Guise, où se voient quelques traces de l'architecture anglaise du quatorzième siècle, est l'ancienne « Étape » des laines, où venaient s'approvisionner les négociants de l'Angleterre. L'hôtel Dessin, que le *Voyage sentimental* de Sterne a rendu célèbre, a été transformé en musée.

L'industrie qui a fait la prospérité de Saint-Pierre-lès-Calais et l'a transformé, de simple

faubourg en ville populeuse, est celle du tulle. Importée d'Angleterre en 1819 et dirigée encore en partie par des fabricants anglais employant des ouvriers de leur pays, cette industrie a pris de très-grands développements : à la fabrication du tulle de coton s'est ajoutée celle, plus importante encore, du tulle de soie; plus de 1,800 métiers, produisant pour une valeur de 50 millions, battent constamment à Saint-Pierre. En outre, la ville a des filatures de lin, des fabriques de divers tissus, des scieries à vapeur, des ateliers de construction. Les deux communes associées contribuent pour une très-forte part au commerce du port; mais Calais est aussi un lieu d'entrepôt considérable pour les houilles,

N° 219. — CALAIS EN 1878.



les fontes, les laines, les bois du Nord; elle exporte en Angleterre non-seulement les produits de sa propre industrie, mais aussi des « articles de Paris », des chevaux du Boulonnais et beaucoup de légumes, d'œufs, de volailles pour l'approvisionnement de Londres[1]. Son port, de même que celui de Boulogne, est incommode et insuffisant pour les navires qui viennent s'y presser. Comparé à Douvres, qui lui fait face de l'autre côté du détroit, il est de fort médiocre apparence : de grands travaux ont été entrepris pour en faire un

[1] Mouvement commercial de Calais en 1875, sans le cabotage ;

Entrées, 402,500 tonnes; sorties, 302,500 tonnes; total, 705,000 tonnes.

véritable havre. On s'occupe maintenant de creuser un nouveau bassin à flot dont la surface égale celle de la moitié de la ville proprement dite, et qui se trouve en entier sur l'emplacement des anciennes fortifications. La nouvelle digue, longue de 2,400 mètres, protège déjà 100 hectares de terrains gagnés sur la mer. Trois et même quatre bateaux à vapeur font chaque jour le trajet du détroit entre Calais et Douvres : là est le grand bac des voyageurs à travers le fleuve océanique[1]. C'est entre Calais et Douvres qu'eut lieu, en 1850, le premier essai de télégraphie sous-marine, essai infructueux, qui fut repris l'année suivante avec succès : une nouvelle ère de la civilisation était inaugurée.

La ville de Guines, à 8 kilomètres au sud de Calais, dépend, en partie, de cette place de commerce, car on y blanchit les tulles qui sortent des fabriques de Saint-Pierre; dans la forêt voisine, une pyramide indique l'endroit où Blanchard et Jefferies jetèrent l'ancre, le 7 janvier 1785, après avoir fait dans les airs la première traversée du détroit. A l'est de Guines, sur la route d'Ardres, et près du village de Balinghem, on montre l'emplacement du fameux Camp du Drap-d'Or, où François Ier et Henri VIII firent, en 1520, assaut d'élégance et de faste.

Saint-Omer, chef-lieu de l'arrondissement qui limite à l'orient celui de Calais, est situé sur la rivière Aa, qui débouche directement dans la mer du Nord à Gravelines; son principal monument est une belle église du moyen âge possédant de remarquables sculptures. Une haute tour, de style flamboyant, et quelques débris d'église sont les seuls restes d'une antique abbaye dont les pierres ont servi à construire l'hôtel de ville. Saint-Omer est la patrie de Suger. C'est une cité d'industrie fort active : on y fabrique des draps communs, des batistes, des tulles, de la mousseline, du papier et des pipes de toute espèce, qui s'exportent jusque dans le Nouveau-Monde. Les jardins qu'arrosent l'Aa et ses innombrables canaux fournissent une forte quantité des légumes que le Pas-de-Calais expédie en Angleterre ; enfin plusieurs bourgs et villages, dont Arques est le plus important, peuvent être considérés comme des faubourgs industriels de la ville. A 7 kilomètres au sud-ouest, sur la rive droite de l'Aa, est le camp d'Helfaut.

La Lys, le principal tributaire de l'Escaut, n'est qu'un ruisseau à Thérouanne, petit village qui fut une cité puissante et vers lequel convergent encore de nombreuses routes, pareilles aux rayons d'un cercle ; Charles-Quint prit la ville et la fit raser complétement en 1554; elle ne s'est point relevée du désastre. C'est près de Thérouanne, à 2 kilomètres au sud, que se trouve le village d'Enguinegatte (Guinegatte), où se livrèrent deux batailles, la deuxième, celle de 1513, si connue sous le nom de journée des Éperons. En aval de Thérouanne, la Lys reçoit ses principaux affluents sous les murs d'Aire, et c'est là que le cours d'eau commence à devenir navigable, grâce à des travaux de canalisation. Toutes les villes de la contrée sont des ruches industrielles. Béthune, le chef-lieu d'un arrondissement, appartient déjà à la zone lilloise par ses usines sucrières; Lens, où Condé remporta sa fameuse victoire sur les Impériaux, en 1648, Nœux, Courrières, Hénin-Liétard, Liévin, Auchel, Bruay, Laventie, de même qu'un grand nombre de bourgs du pays, ont de l'importance par leurs charbonnages, situés sur le prolongement occidental du bassin de Valenciennes[2]. Lillers fabrique surtout des chaussures; c'est là que fut creusé le premier puits « artésien » de la France. Depuis sept siècles et demi, il a constamment jailli à la même hauteur et son débit quotidien n'a pas varié.

Arras, capitale de l'ancien Artois et du département actuel du Pas-de-Calais, est aussi dans le bassin de l'Escaut, sur la Scarpe. Elle n'est plus la ville la plus populeuse de la province, car dans ces derniers temps Boulogne et Calais avec Saint-Pierre l'ont dépassée ;

[1] Mouvement des voyageurs entre Calais et Douvres en 1874 : 199,356.

[2] Production de la houille dans le Pas-de-Calais en 1878 : 3,829,650 tonnes.

mais elle ne leur cède point en importance historique. Arras a gardé le nom de l'ancienne tribu des Atrébates que César eut d'abord pour ennemis, ensuite pour alliés, et depuis l'époque où les Romains la conquirent, elle n'a cessé d'avoir un rôle dans les guerres et dans l'industrie. Au moyen âge, sa position sur les confins de la Picardie et des Flandres, entre deux peuples de langue différente presque toujours séparés politiquement, en fit un enjeu de guerre très-fréquemment disputé, et récemment encore elle était considérée comme ayant une grande valeur stratégique, puisqu'on en avait fait une place forte de première classe; ses fortifications et la citadelle occupent autant d'espace que tout le reste de la ville.

Le principal monument d'Arras est un hôtel de ville du seizième siècle, d'architecture bizarre, surmonté d'un superbe beffroi. Les autres édifices anciens ont disparu pour la plupart; l'abbaye de Saint-Waast, où se trouvent les diverses collections de livres, de tableaux, d'objets antiques, est une construction du dix-huitième siècle. Arras a perdu également l'industrie qui la rendait célèbre dans le monde romain, au témoignage de saint Jérôme : ses tapisseries, payées au poids de l'or, ne se trouvent plus que dans les musées. Arras, les communes de sa banlieue, et plus au sud la ville de Bapaume, ont maintenant les mêmes industries que le Cambrésis et la Flandre : elles fabriquent et raffinent le sucre de betterave, préparent des huiles, du savon, pétrissent les argiles et les terres à poteries, tissent les bas et la dentelle. Arras est un des grands marchés aux grains de la France. C'est la patrie de Robespierre. Là fut signé, en 1435, le fameux traité par lequel se réconciliaient Français et Bourguignons[1].

Le département le plus septentrional de la France, désigné sous le nom de Nord, ne pourrait avoir d'autre appellation géographique générale, car il comprend dans l'ancienne Flandre, le Cambrésis et le Hainaut, des régions naturelles tout à fait distinctes. Longue bande de près de 200 kilomètres et de largeur fort inégale, il se trouve réduit à un mince pédoncule là où la Lys sort de l'Artois pour entrer en Belgique : en cet endroit il n'a que 6 kilomètres de large entre ses frontières opposées. Dans la région méridionale, appartenant au bassin de la Meuse, s'élèvent des chaînons de collines et des plateaux, çà et là couverts de bois et même de forêts, fragments séparés de l'antique Ardenne. Au centre, les campagnes arrosées par l'Escaut et par ses divers affluents sont très-faiblement accidentées et s'abaissent graduellement dans la direction de la mer; quelques hauteurs isolées, d'où la vue s'étend au loin sur les plaines, se montrent au-dessus de la surface monotone des cultures, entre le bassin de l'Escaut et ceux de deux petits cours d'eau l'Aa et l'Yser, qui vont se jeter directement dans la mer du Nord à travers les terrains asséchés de l'ancien golfe. La Flandre est, après Paris et sa banlieue, la partie la plus riche de la

[1] Communes urbaines les plus importantes du Pas-de-Calais en 1876 :

Boulogne	40,075 hab.	Lillers	7,000 hab.
» avec le Portel, St-Martin, Outreau	50,740 »	Hénin-Liétard	5,500 »
Saint-Pierre-lès-Calais, 25,600 h. / Calais 12,575 »	38,175 »	Liévin	5,450 »
		Berck-sur-Mer	4,570 »
		Guines	4,560 »
Arras	26,750 »	Marquise	4,350 »
Saint-Omer	21,850 »	Auchel	4,230 »
Lens	9,400 »	Nœux	4,200 »
Béthune	9,300 »	Arques	4,150 »
Aire	8,550 »	Frévent	4,150 »
Carvin	7,470 »	Saint-Pol-sur-Ternoise	3,950 »

Montreuil-sur-Mer . . . . 3,450 hab.

France par son agriculture, son industrie, son commerce. La terre bien cultivée, dont les champs labourables et les prés occupent presque toute la surface, donne en abondance les céréales, la betterave à sucre, les graines oléagineuses, le lin, le tabac, les légumes : c'est le département où le rendement de l'hectare de froment est le plus considérable, quoiqu'il ne soit point encore suffisant[1], et le pays qui donne le plus de betteraves et de houblon ; pour le lin, il vient au deuxième rang. Les mines de houille exploitées dans les environs de Valenciennes fournissent à elles seules la cinquième partie de la production nationale, et pourtant elles ne peuvent alimenter les centaines de grandes usines, fonderies, forges, fabriques de machines, verreries, faïenceries, filatures de laine, de coton, de soie, de jute qui se trouvent dans le département. Les dentelles, les batistes, les toiles fines de Valenciennes et de Cambrai sont aussi des produits manufacturés fort importants dans l'avoir de la contrée. Le mouvement du commerce par les frontières de terre est très-considérable[2]. Les chemins de fer qui se ramifient dans le département sont presque aussi nombreux que ceux des districts belges avoisinants, mais ils ne suffisent point encore aux villes si rapprochées et si actives qui parsèment le territoire et se rattachent les unes aux autres par de longs faubourgs et des groupes d'usines. Après la Seine, le Nord est le département le plus populeux ; le nombre des habitants y a plus que doublé depuis le commencement du siècle, et maintenant il est de trois à quatre fois plus fort, en proportion, que celui du reste de la France ; déjà le total de ceux qui sont complétement illettrés dépasse dans le Nord la population moyenne d'un département français[3].

L'arrondissement d'Avesnes, qui faisait partie de l'ancien Hainaut, et que traverse la Sambre, affluent de la Meuse, n'est pas encore envahi dans toute son étendue par le grand mouvement industriel. Le chef-lieu même n'est qu'une petite ville aux fortifications pittoresques dominant la vallée de l'Helpe ; mais au sud-est, sur la limite du département de l'Aisne, l'ancien village de Fourmies, naguère insignifiant, se transforme rapidement en ville importante : c'est là que fut établie, en 1599, la première verrerie du nord de la

[1] Valeur des cultures agricoles dans le département du Nord en 1862 : 260,000,000 fr.

Production des céréales en 1875			6,578,000 hectolitres.
Consommation	»	»	8,114,000 »
Déficit	»	»	1,536,000 hectolitres.

[2] Industries principales dans le département du Nord en 1875 :

Fabrication de la fonte, du fer, de l'acier, etc.	355,600 tonnes ;	valeur : 87,700,000 fr.
» du zinc	52,000 »	» 20,800,000 »
» de la faïence et de la verrerie	81,750 »	» 30,700,000 »
» du sucre	200,000 »	» 97,880,000 »
» du savon	22,500 »	» 11,250,000 »
» de la soude et des sels de soude	36,600 »	» 7,526,000 »

Filatures de coton	1,209,000 broches,	370 métiers mécan.,	2,218 métiers à bras.
» de laine	1,053,600 »	6,750 »	15,280 »
» de lin, chanvre et jute	545,000 »	9,160 »	28,540 »
» de fibres mélangées		9,530 »	39,810 »

Introduction des marchandises aux bureaux de douanes :

Tourcoing	155,000,000 francs.
Roubaix	60,000,000
Lille	74,000,000
Valenciennes	82,000,000
Jeumont	126,000,000

[3]

Superficie du Nord.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,681 kilomètres carrés.	1,519,585 habitants.	268 habitants.

France. Dans la vallée maîtresse de la Sambre se trouvent aussi des groupes de population considérables : ce sont les deux villes de Landrecies et de Maubeuge, entourées l'une et l'autre de remparts ; près de Landrecies se trouve le bourg de Maroilles, célèbre par ses fromages. Maubeuge et sa voisine Hautmont ont de nombreuses usines, surtout pour le coulage de la fonte et la fabrication du fer, des outils et des armes ; Maubeuge a de plus une importance spéciale comme gardienne de la frontière, et dans les environs se sont livrées les batailles de Malplaquet en 1709, et de Wattignies en 1793 : c'est l'un des grands points d'appui militaires de la France dans le nouveau système de défense du pays. Maubeuge est aussi l'une des grandes portes commerciales de la France : près de là, les deux chemins de fer de Bruxelles et de Cologne entrent en Belgique par Feignies et Jeumont. A l'ouest de Maubeuge est l'ancienne capitale des Nerviens, l'ancien Bavacum, le bourg de Bavai, où venaient aboutir sept voies romaines et un aqueduc de 25 kilomètres de longueur. Un grand nombre d'objets curieux trouvés dans les fouilles de Bavai sont épars maintenant dans les musées.

La place forte de Cambrai, sur l'Escaut, est aussi une ville antique ; au douzième siècle on lui donnait le nom de Camaracum. Comme Bavai elle a souffert de toutes les guerres qui ont désolé cette contrée, l'une des plus souvent ensanglantées de l'Europe ; mais elle s'est toujours relevée de ses ruines et peu de cités ont plus héroïquement lutté pour leur indépendance communale. Cambrai, jadis capitale du Cambrésis, aujourd'hui simple chef-lieu d'arrondissement, quoique siége d'un archevêché, est une des grandes villes historiques de la France ; des congrès s'y réunirent, des traités y furent signés, entre autres celui de 1508, qui liguait presque toute l'Europe, Espagne, France, Allemagne et Rome, contre la seule république de Venise, et la fameuse paix des Dames, en 1529, négociée entre la tante de Charles-Quint et la mère de François Ier. Cambrai, de même que la plupart des cités du Nord, a pour monuments principaux un hôtel de ville ou « chambre de paix » et un beffroi, monument symbolique de l'autonomie municipale. Dans l'église métropolitaine s'élève le monument de Fénelon, qui fut archevêque de Cambrai. Au milieu de l'esplanade, une statue rappelle la mémoire de l'inventeur Baptiste, qui fit la prospérité de sa ville natale en lui léguant l'art de tisser les étoffes encore désignées sous son nom (batistes). Les ouvriers de Cambrai fabriquent aussi des toiles fines, des tulles, des dentelles de coton. La ville est un immense atelier ; au sud-est, Caudry, Quiévy, l'une des principales stations du chemin de fer du Nord pour l'entrepôt des marchandises, et plus loin le Cateau-Cambrésis, sur la Selle, affluent de l'Escaut, s'occupent surtout de la filature du lin, du coton et des laines ; à l'est, Solesmes, sur la même rivière, fabrique des sucres et tisse des étoffes. Le Cateau-Cambrésis est connu dans l'histoire par la fameuse paix de 1559, conclue entre la France et l'Espagne.

En descendant le cours de l'Escaut, on dépasse le bourg industriel d'Iwuy, la place forte de Bouchain, puis Lourches, important par ses mines de houille. Denain, que l'on voit ensuite, était au commencement du siècle un simple village, célèbre seulement par la victoire que le maréchal de Villars y avait remportée en 1712 sur le prince Eugène : c'est maintenant, grâce aux mines de houille du voisinage, une ville ouvrière renfermant des hauts fourneaux, des forges, des laminoirs et plusieurs autres grandes usines. De toutes parts on voit s'élever la noire fumée du charbon ; les voies ferrées se rapprochent : on entre à Valenciennes.

Cette ville, place forte de première classe et chef-lieu d'arrondissement, est une cité d'usines n'ayant point de monuments curieux, mais possédant dans son musée quelques toiles de valeur ; elle montre dans un jardin public la statue de Froissart, le plus illustre de ses enfants, et vient d'ériger en l'honneur de Watteau une des dernières œuvres que Carpeaux ait sculptées. L'industrie qui a fait pendant le moyen âge la renommée de Valen-

ciennes, la fabrication des dentelles, a presque entièrement cessé d'exister, mais on y tisse des batistes et des linons, comme à Cambrai. La houille qu'on extrait du sol en quantités considérables aux environs de Valenciennes a dirigé le travail vers les grosses industries, fonderies de fer, fabriques de machines, de noir animal. Le district produit à lui seul la septième partie de tout le sucre de betterave qui se fabrique en France.

C'est aux portes même de Valenciennes, au bourg d'Anzin[1], que se trouve le siége de la



N° 220. — VALENCIENNES ET ANZIN.

principale compagnie houillère de la France, dont chaque « sou » ou part de propriété vaut de 2 à 3 millions de francs et qui possède un domaine souterrain comprenant une étendue de 281 kilomètres carrés, entre la Scarpe et l'Escaut et sur la rive droite de ce fleuve. Autour de ses puits de mines se sont formées de grandes cités ouvrières,

[1] Prix moyen des 24 « sous » ou 288 « deniers » de la Compagnie d'Anzin.	58,000,000 fr.
Ouvriers, 16,000 en moyenne, dont 9,000 mineurs. Salaires.	10,000,000 »
Extraction de la houille en 1873.	2,191,500 ton.
Valeur, à 18 fr. la tonne.	40,000,000 fr.
Production houillère de tout le département en 1875	3,381,300 ton.
Consommation de la houille dans le département.	4,400,000 ton.

Anzin lui-même, Raismes, Somain, Bruay, Fresnes et Vieux-Condé, non loin de la place forte de Condé-sur-Escaut; des bassins ont été creusés à Denain, à Condé et dans les autres villes riveraines du fleuve; canaux et chemins de fer sillonnent la contrée dans tous les sens, et même sous terre des voies ferrées à traction de vapeur réunissent les galeries les unes aux autres. Partout le ciel est obscurci par la fumée des grandes usines, même au-dessus de Saint-Amand-les-Eaux, qui est pourtant une ville de repos et de plaisir pendant la saison des bains, grâce à ses sources sulfureuses et à ses boues thermales très-efficaces, grâce aussi à ses jardins, à son parc et à sa forêt. De l'abbaye de Saint-Amand, commencée en 1662, il ne reste qu'une haute et bizarre façade, ornée, sculptée comme une pagode hindoue.

Douai, chef-lieu d'arrondissement situé sur la Scarpe et naguère l'une des grandes places fortes de la France, n'est pas comme Valenciennes trop à l'étroit dans ses murs : elle s'y trouve au contraire fort au large, et vers le nord un espace considérable est encore sans maisons. Douai, de même que les villes voisines, Aniche[1], Orchies, Marchiennes, a de nombreuses usines, filatures, raffineries, distilleries, fabriques de machines; mais elle a une physionomie propre comme ville d'écoles, de tribunaux et d'établissements militaires. Son ancienne université est continuée par une académie avec facultés de lettres et de droit; le parlement de Flandre, qui siégeait à Douai, a légué son palais à la cour d'appel du département; une fonderie de canons a pris la place du château et de vastes arsenaux occupent tout un grand quartier. Douai possède un remarquable hôtel de ville à fenêtres ogivales, surmonté par un pittoresque beffroi à tourelles en surplomb; ainsi qu'il convient à une cité d'études, elle a aussi un curieux musée d'antiques, grâce à l'acquisition des pierres et des inscriptions de Bavai : c'est la patrie de Jean de Bologne, un des plus illustres élèves de Michel-Ange.

Au nord de l'arrondissement de Douai, celui de Lille, contenant à lui seul une population supérieure à celle de la plupart des départements français, s'étend jusqu'aux bords de la Lys. Lille est la cinquième ville de France par le nombre de ses habitants. Traversée seulement par une petite rivière, la Deule, dont le cours canalisé va rejoindre l'Escaut sur le territoire belge, entourée de fortifications et d'ouvrages détachés, remplie d'usines et d'ateliers, Lille n'a guère de monuments curieux. Le plus remarquable est la Bourse, située sur la Grand'Place, en face d'une colonne qui rappelle la résistance heureuse des Lillois contre une armée de 35,000 Autrichiens en 1792. L'église de Saint-Maurice, monument ogival du quatorzième siècle composé de cinq nefs d'égale hauteur, a été récemment achevée. L'ancienne capitale de la Flandre possède un musée de peinture dont plusieurs toiles sont d'un grand prix, et une collection de dessins des maîtres italiens léguée par le peintre Wicar à sa ville natale. C'est là le grand trésor de Lille : il contient près de 200 dessins de Michel-Ange, 68 de Raphaël, à côté d'autres feuilles signées par les artistes les plus illustres de la Renaissance. Lors de la construction du Palais de Justice, on a découvert à Lille quelques restes d'un monument romain.

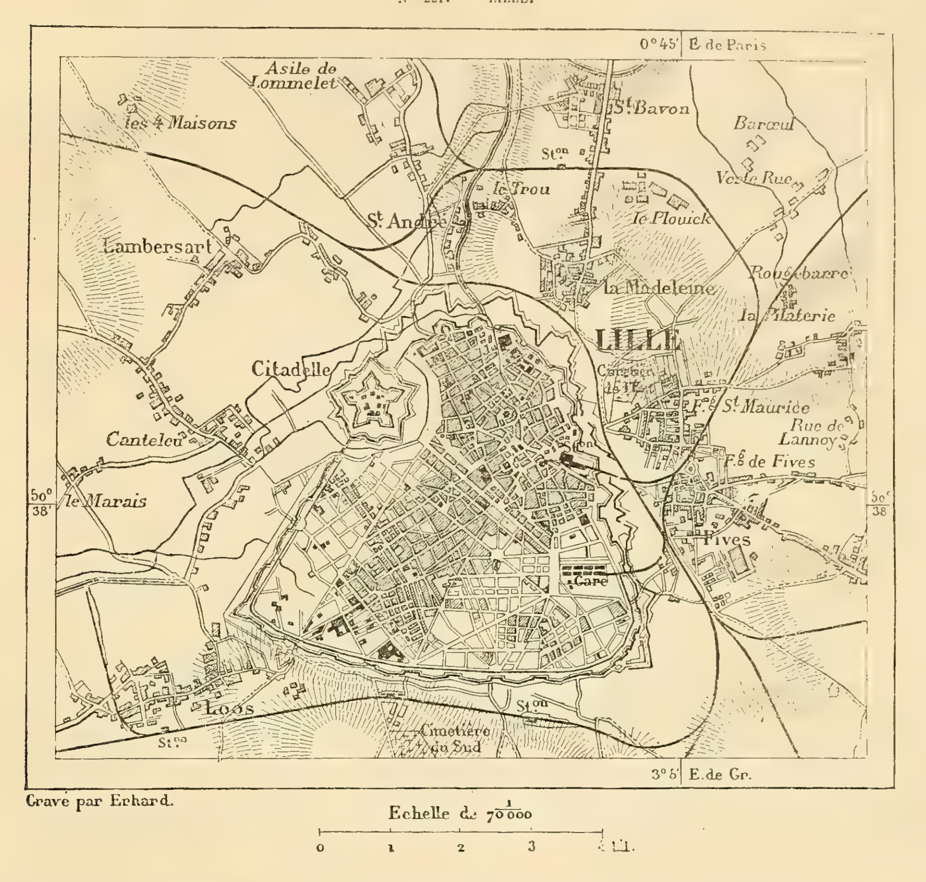
L'industrie lilloise comprend surtout la filature du lin et du coton, la fabrication des toiles, celle des rubans, des coutils, du linge damassé, des tissus de laine. L'extraction et la préparation des huiles, les usines à sucre et à produits chimiques, les ateliers de construction, les blanchisseries, les brasseries occupent aussi des milliers d'ouvriers[2]. En dehors de la ville, de grands faubourgs et plusieurs bourgs indépendants, Haubourdin, la Madeleine, Wambrechies, Loos, dont l'ancienne abbaye a été changée en maison de détention, prennent part aux mêmes travaux et présentent dans leur ensemble la même physionomie : si l'enceinte de Lille, récemment agrandie, s'élargissait encore pour enfermer

[1] Valeur du denier d'Aniche : en 1846, 300 fr.; en 1872, 9,480 fr.

[2] Valeur totale des produits industriels à Lille en 1870 : 750,000,000 fr.

toutes les usines et les bourgades ouvrières des environs, rien ne serait changé dans l'aspect de la grande cité manufacturière. Les ateliers du chemin de fer et les entrepôts de marchandises sont à l'est, dans le faubourg de Fives : c'est là que viennent se réunir les six voies ferrées qui ont fait de Lille l'une des stations les plus animées du réseau. Après Paris, le chef-lieu de la Flandre française est la ville où se fait le plus grand mouvement de voyageurs [1]; un quart de sa population se compose de Belges. Depuis quelques années,

N° 221. — LILLE.



Lille dispose d'une quantité d'eau surabondante pour l'alimentation de ses fontaines et le service de ses industries : les sources captées au sud et au sud-ouest de la ville reçoivent l'écoulement pluvial d'une surface de plus de 150 kilomètres carrés et pourraient fournir, quand elles seront complétement utilisées, 40,000 mètres cubes par jour, en temps de plus bas étiage : ce serait assez pour une population de 300,000 habitants [2].

Plusieurs autres villes de l'arrondissement, Halluin, faubourg de Menin, qui est en Belgique, Linselles, Marcq-en-Barœul, Seclin, Quesnoy-sur-Deule, la riche Armentières-sur-Lys,

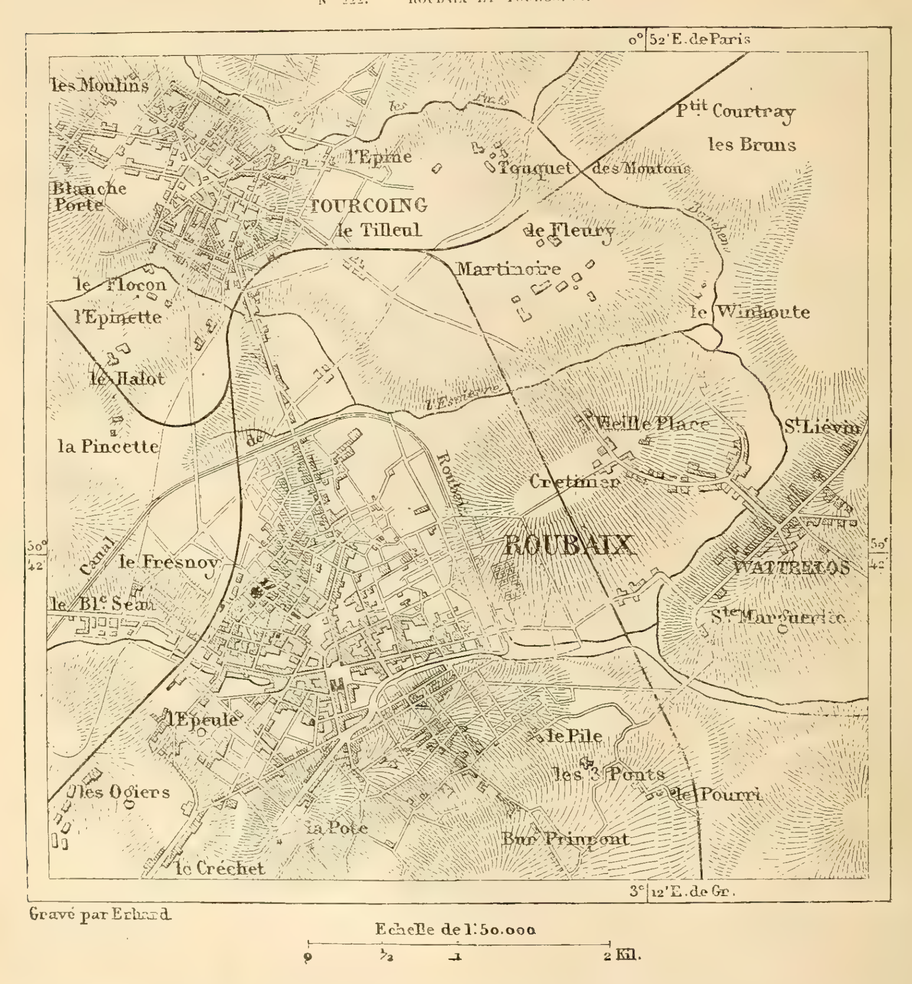
[1] Réseau du Nord en 1875 :

Nombre des voyageurs à la gare de Paris	2,855,415
» » » de Lille	1,385,721

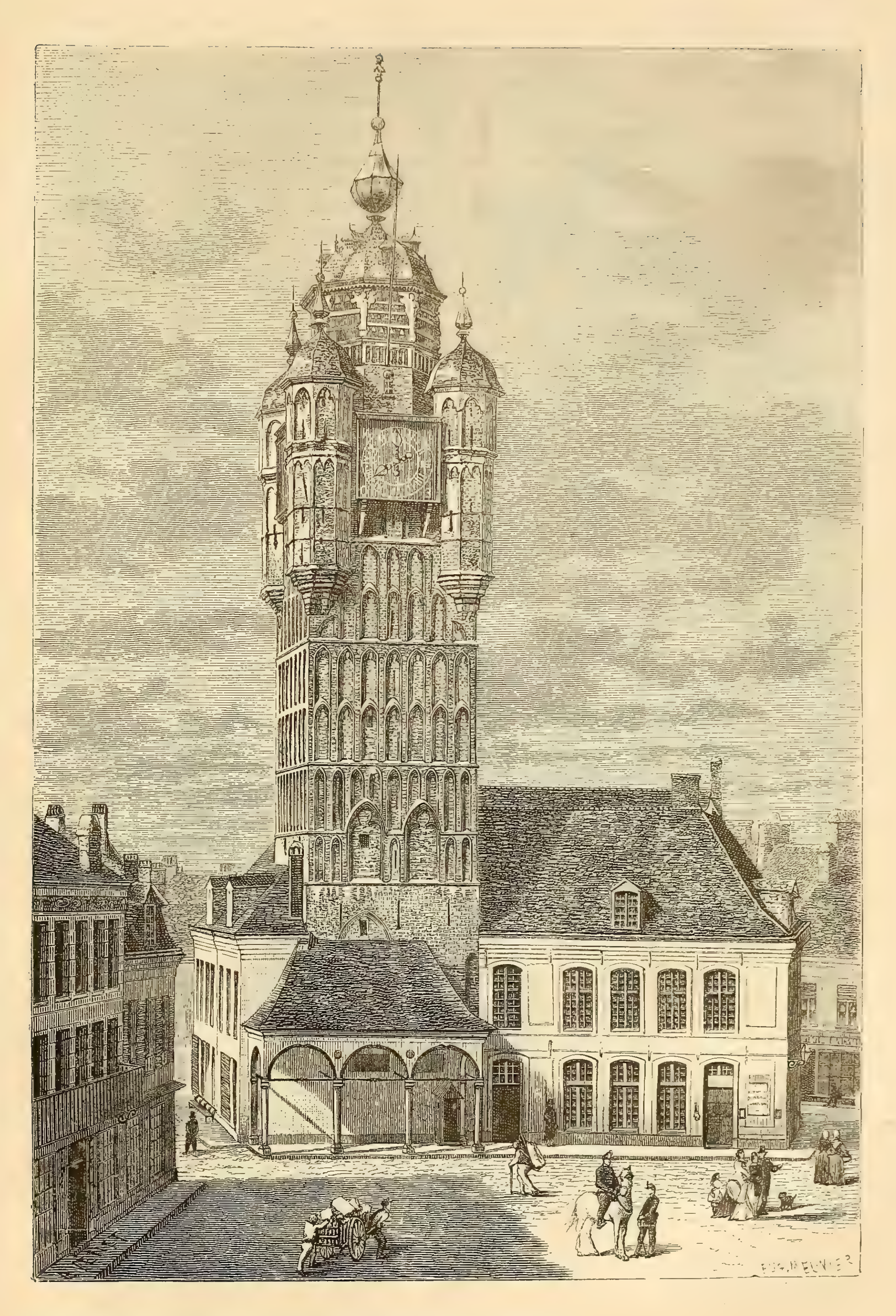
[2] Masquelez, *les Distributions d'eau dans le Nord*, Revue scientifique, 12 septembre 1874.

renommée pour ses toiles, Comines (Commines), où naquit le célèbre historien, et dont un quartier se trouve sur le territoire belge, se livrent aux mêmes industries que Lille ; mais les deux villes rapprochées de Roubaix et de Tourcoing, situées au nord du chef-lieu, non loin de la frontière, forment un groupe distinct : elles travaillent principalement la laine pour en faire des tissus de toute espèce, des draps, des velours, des tapis. L'industrie spéciale de Roubaix existait déjà vers la fin du quinzième siècle ; mais, en 1800, Roubaix était encore une petite ville de 8 à 9,000 habitants ; Tourcoing était plus peuplée : ensemble, les deux

N° 222. — ROUBAIX ET TOURCOING.



communes avaient environ 20,000 personnes. Actuellement le total de la population est septuple, et les deux villes, qui n'ont jamais été gênées, comme Lille l'était encore il y a dix ans, par un cercle de murailles trop étroites, tendent de plus en plus, avec le faubourg de Wattrelos, constitué en commune indépendante, de même qu'avec ceux de Croix et de Wasquehal au sud, à se réunir en une même grande cité. Depuis 1862 Roubaix a quintuplé le nombre de ses machines. La ville industrielle d'Angleterre avec laquelle elle rivalise pour la production d'étoffes du même genre est Bradford : elle lui est inférieure par la puissance du matériel, par le nombre des ouvriers et la force de production, elle n'a



BEFFROI DE BERGUES

Dessin d'Avenet, d'après une photographie de M. Baron.

pas su donner à tous ses produits les mêmes qualités de résistance et d'éclat; mais elle est supérieure à la ville anglaise par le choix des dessins et les inventions de la fantaisie; elle peut donner aussi plus de finesse à ses fils. On peut juger de l'importance du mouvement d'affaires de Roubaix par ce fait, que la succursale de la Banque de France qui s'y trouve occupait en 1875 le septième rang parmi les 74 établissements de ce genre : des villes comme Toulouse, Reims, Nîmes, Montpellier ne déplacent pas autant de capitaux que le simple chef-lieu de canton du département du Nord. Il entre chaque semaine à Roubaix 600 tonnes de laines brutes, dont une moitié est transformée en tissus et l'autre moitié en fils. Une fabrique de Croix lave, peigne et livre chaque jour aux filatures 25,000 toisons de moutons d'Australie[1]. Mais, en dehors de leur industrie, les villes sœurs n'ont rien à montrer à l'étranger, et les campagnes environnantes ne sont point pittoresques. Roubaix et Tourcoing ne sont pas même traversées par un cours d'eau et manquent de sources pures : la Lys, infectée par les résidus des fabriques et surtout par le rouissage du lin, coule à 8 kilomètres au nord-ouest. Une voie de navigation, réunissant la Deule à l'Escaut, emprunte à l'ouest le lit de la basse Marcq; c'est la petite rivière sur le cours supérieur de laquelle se trouve le village de Bouvines, illustré par la bataille de 1214, où les milices communales gagnèrent pour Philippe-Auguste une si grande victoire sur l'empereur d'Allemagne Othon de Brunswick et ses alliés de la Flandre et des Pays-Bas. Près des sources de la Marcq est le village de Mons-en-Pevèle (Mons-en-Puelle), où Philippe le Bel prit sur les Flamands sa revanche de Courtray.

Au nord de la Lys, on est bientôt en pays de langue flamande, du moins dans les campagnes. Hazebrouck, le chef-lieu de l'un des deux arrondissements flamingants, est une ville de filatures, très-importante comme station de croisement pour les voies ferrées. Bailleul, autre ville industrielle, située à l'est, sur le chemin de fer de Lille, est plus populeuse; c'est le siège principal de la fabrication des dentelles dites « valenciennes ». Les habitants de Nieppe s'occupent d'agriculture. Cassel, bâtie sur sa colline, à l'autre extrémité de l'arrondissement, sur la route de Dunkerque, est un ancien et célèbre castellum, le château des Ménapiens, forteresse d'où partaient sept voies romaines : les vestiges de ces « chemins de pierres » (*steenstraete*), ainsi qu'on les nomme dans le pays, se retrouvent encore en maints endroits. Le mont Cassel, quoique d'une hauteur de 157 mètres seulement, est un des sommets de France d'où l'on contemple l'horizon le plus étendu. De cette terrasse on découvre, dit-on, quand le temps est clair plus de trente villes et une centaine de villages, soit en France, soit en Belgique, jusqu'aux dunes du littoral dont les brèches laissent voir çà et là les eaux de la mer du Nord[2]. Le district d'Hazebrouck contient quelques autres bourgs aussi peuplés que des villes du centre de la France : Steenwerk, Estaires, la Gorgue, Merville, Steenvoorde.

L'arrondissement de Dunkerque est en dehors de la région de la grande activité industrielle : le voisinage de la mer y invite surtout au commerce; d'ailleurs le sol trop humide, coupé de canaux de desséchement, rendait jadis les communications difficiles. Quatre villes seulement occupent cet angle septentrional du territoire français, dont toutes les campagnes étaient encore inhabitées il y a trois siècles : Bergues, Bourbourg, Gravelines et Dunkerque. Bergues est une place forte qui défend les approches de Dunkerque, au sud de la plaine, naguère lacustre des Moeres; elle est signalée en mer par les deux tours de son ancienne abbaye et par un beffroi du seizième siècle qui rappelle les anciennes libertés municipales. Bourbourg est le marché principal des chevaux de race flamande, employés surtout pour le gros trait. Gravelines, triple ville composée d'une place fortifiée

[1] Wacquez-Lalo, *Notes manuscrites.*

[2] Adolphe Joanne, *Itinéraire général de la France.*

et des bourgs de l'embouchure, le grand Fort-Philippe et le petit Fort-Philippe, est un port non moins important que Dunkerque pour la pêche côtière et plus actif pour un trafic spécial, l'expédition en Angleterre des œufs, des pommes et des légumes[1]. En 1812, Fort-Philippe avait été désigné pour recevoir les embarcations anglaises qui venaient, malgré la guerre, charger des soieries, des spiritueux et diverses marchandises françaises : ce commerce de contrebande, commandité par le banquier Rothschild, représentait une somme de plusieurs millions par mois[2]. Fort-Philippe était alors connu, à cause de ce commerce interlope, sous le nom de « ville des Smoggleurs » (de l'anglais *smuggler* ou du mot flamand *schmokkeler*). C'est à Gravelines qu'eurent lieu en 1520 les importantes conférences d'État entre Wolsey, Duprat et Granvelle.

N° 225. — GRAVELINES.



Gravé par Erhard — d'après la Carte de Plocq

Echelle de 1/50000

0 — 1 kil.

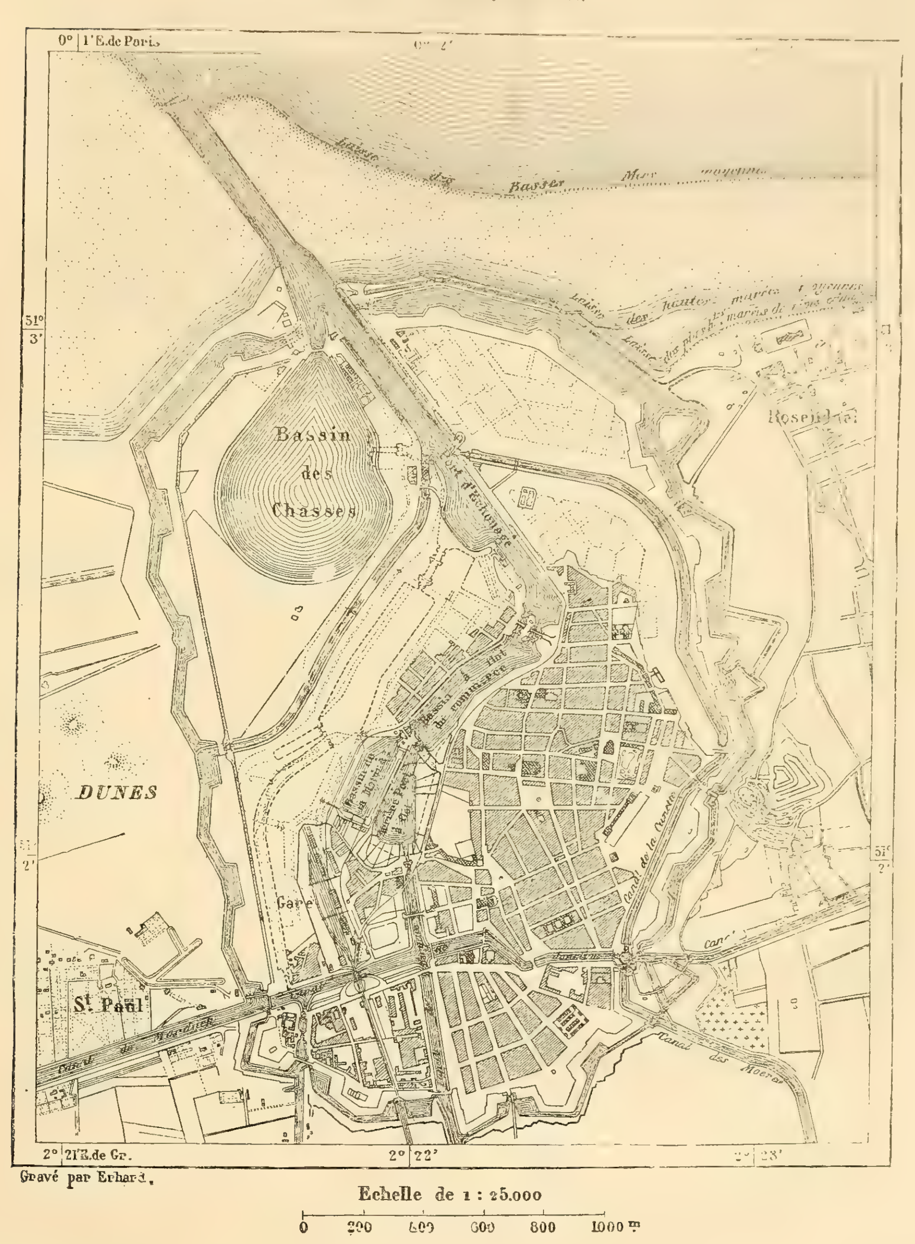
Dunkerque, d'abord simple église au milieu des dunes, aujourd'hui la capitale de la contrée, est une cité flamande, élevant haut son beffroi municipal comme les autres villes du pays, en France et en Belgique. Cette ville de la frontière est une de celles qui ont le plus souffert des siéges, des assauts et du pillage. Sa période héroïque fut celle des grandes guerres du règne de Louis XIV : alors ses marins, au nombre desquels était Jean Bart, tenaient souvent tête à des flottes entières ; ils commerçaient et guerroyaient à la fois. Le port était-il fermé par l'ennemi, Dunkerque s'ouvrait aussitôt une autre issue ; mais à la fin l'Angleterre réussit à ruiner ce redoutable ennemi. Détruit complétement à la suite de la paix d'Utrecht, en 1713, le port de Dunkerque ne fut plus qu'un débris jusqu'à la fin du siècle dernier. Alors il fut rétabli tel qu'il était avant sa destruction, mais la restauration ne s'acheva qu'en 1845 et des navires de plus de 500 tonneaux ne trouvaient point accès dans ses bassins. Depuis 1860, trois bassins à flot, offrant une profondeur d'un mètre supérieure à celle du port de Louis XIV, reçoivent les bâtiments de 1,000 tonneaux. Cependant, comme il faut à la région du Nord, si riche, si industrieuse, un port bien aménagé pour expédier ses produits et recevoir les matières premières dont elle a besoin, on a fait dans ces dernières années de grandes dépenses pour creuser un quatrième bassin à flot, porter de trois à cinq le nombre des écluses de chasse, établir des darses, prolonger les quais et pour augmenter encore de 1 à 2 mètres le tirant d'eau du port ; lorsque les travaux, dont le coût est évalué à 50 millions de francs, seront terminés, les gros navires de sept mètres et demi de calaison pourront entrer dans le port à marée basse et s'amarrer aux quais. La rade de Dunkerque, la meilleure de ces mers dangereuses, grâce

[1] Mouvement du port de Gravelines en 1877 : 290,400 tonnes.

[2] Plocq, *Notice sur le port de Gravelines*.

à l'abri que présentent les bancs du large, aux phares et aux feux flottants qui les éclairent, et aux balises qui en indiquent les contours et les deux passes, est un rendez-vous na-

N° 234. — DUNKERQUE EN 1875.



turel des navires pendant les tempêtes, et rivalise d'importance avec la rade des « Dunes » sur la côte anglaise : l'existence de cette rade justifie d'autant plus les améliorations qui se poursuivent dans le port de Dunkerque. Tel qu'il est et quoique non apprécié comme il devrait être, ce havre est déjà le quatrième de France; mais il est encore bien infé-

rieur au port d'Anvers par son commerce et son tonnage : son trafic est maintenant trois fois plus considérable qu'au milieu du siècle. Dunkerque est un port de commerce général, en relations avec l'Angleterre et les pays du Nord, de même qu'avec les ports de l'Océan et de la Méditerranée ; c'est un entrepôt de guano et de nitrate de soude très-important pour les besoins agricoles de la région du Nord ; on y embarque plus de 100,000 tonnes de charbons français par an et on y reçoit au moins autant de charbons anglais[1] ; en outre, ses marins continuent leurs armements pour la pêche de la morue, qui était autrefois la principale industrie maritime du pays. Dunkerque est aussi devenue depuis quelques années une ville industrielle : elle a des filatures, des scieries, des raffineries de pétrole et d'autres grandes usines. En été, ses plages sont le rendez-vous d'un certain nombre de baigneurs.

Près de Dunkerque fut livrée, en 1658, la bataille dite des Dunes, où Turenne battit Condé et son armée d'Espagnols. Au sud-est, près de la frontière, le bourg industriel de Hondschoote est célèbre par une autre victoire, celle de Houchard sur les Autrichiens en 1793[2].

[1] Mouvement du port de Dunkerque en 1872 : 5,014 navires jaugeant 901,600 tonneaux.
» » » 1875 : 5,864 » 1,312,000 »
Mouvement total des canaux de Bourbourg, de Bergues et de Furnes en 1871 : 586,000 tonnes.
Mouvement sur les deux chemins de fer en 1871 : 482,950 tonnes.

[2] Communes urbaines les plus importantes du département du Nord en 1876 :

Lille		162,800	hab.
La Madeleine-lès-Lille		7,450	»
Roubaix	83,650	156,450	»
Tourcoing	48,650		
Wattrelos	15,350		
Croix	5,750		
Wasquehal	3,050		
Dunkerque		35,050	»
Valenciennes	26,100	35,100	»
Anzin	9,000		
Douai		27,000	»
Cambrai		22,100	»
Armentières		21,750	»
Denain		14,450	»
Maubeuge		14,400	»
Halluin		13,750	»
Bailleul		13,000	»
Fourmies		11,900	»
Saint-Amand-les-Eaux		10,750	»
Hazebrouck		9,850	»
Le Cateau-Cambrésis		9,600	»
Marcq-en-Barœul		8,400	»
Gravelines		7,800	»

Hautmont	6,970	hab.
Estaires	6,950	»
Merville	6,900	»
Loos	6,700	»
Solesmes	6,450	»
Comines	6,400	»
Fresnes	6,050	»
Bergues	5,400	»
Vieux-Condé	5,700	»
Aniche	5,500	»
Haubourdin	5,350	»
Somain	5,100	»
Seclin	5,020	»
Bourbourg ville / Bourbourg campagne	5,060	»
Quesnoy-sur-Deule	5,000	»
Nieppe	4,850	»
Avesnes	4,650	»
Linselles	4,500	»
Condé	4,350	»
Steenwerk	4,300	»
Cassel	4,300	»
Landrecies	4,200	»

CHAPITRE XIII

VOSGES — BASSINS DE LA MEUSE ET DE LA MOSELLE

I

L'angle nord-oriental de la France, tel qu'il a été délimité par le droit de la force, pourrait être considéré comme une simple continuation du bassin de Paris. Ses roches sont, comme celles de la Champagne, d'anciens rivages délaissés graduellement par le retrait des mers dans un golfe de plus en plus étroit ; les rivières qui y prennent leur source ont, dans leur cours supérieur, un remarquable parallélisme avec la Seine, l'Aube, la Marne et leurs affluents ; les transitions du climat et de la nature s'y font de proche en proche et sans brusques changements. Mais les deux cours d'eau de cette contrée, la grande Meuse et la petite Meuse ou Moselle, appartiennent toutes les deux au bassin rhénan, tributaire de la mer du Nord, et la chaîne des Vosges, qui se dresse à l'est, forme un corps géographique parfaitement distinct. D'ailleurs la position même des vallées de la haute Meuse et de la haute Moselle, sur les frontières politiques de la France, donne à ces contrées un rôle tout spécial.

Les Vosges, considérées dans l'ensemble de leur système orographique, se développent du sud au nord et au nord-est, sur une distance d'environ 250 kilomètres, des hautes vallées de la Saône à la grande courbe du Rhin, près de Mayence ; mais dans son parcours la chaîne change plusieurs fois de nom aussi bien que d'aspect et de formation géologique. Le grand massif vosgien est une espèce de citadelle de forme triangulaire qui se dresse dans la partie méridionale de la chaîne et dont tous les sommets élevés sont composés de roches cristallines. Si la mer, s'élevant tout à coup de 450 mètres, emplissait la vallée du Rhin et toutes les campagnes du pourtour des grandes Vosges, ce massif, transformé en île, serait entièrement séparé de

son prolongement actuel, qui se continue au nord-est vers l'Allemagne. Autour de ce noyau de granit et de quelques masses porphyriques, s'appuient des couches stratifiées, des roches de transition, des assises de grès rouge, des roches de ce beau grès auquel on a donné le nom de la chaîne, et des strates diverses de l'époque du trias. Le grès des Vosges, qui est la roche vosgienne par excellence, forme surtout à l'ouest une bande continue, qui s'élargit peu à peu vers le nord, dans le voisinage de la plaine rhénane, et qui en certains endroits a jusqu'à 500 mètres d'épaisseur : d'ordinaire cette roche est colorée en rose par l'oxyde de fer, et sur les sommets des hauteurs elle se divise naturellement en blocs énormes et en murailles qui présentent de loin l'apparence de forteresses ; il est même d'anciens châteaux qui sont en grande partie taillés dans sa masse. Au fond des vallées, la pierre de sable que les eaux courantes attaquent facilement, offre partout une pente unie ; elle n'a pas les inégalités, les brusques escarpements du grand massif granitique[1].

La chaîne vosgienne est la contre-partie géographique presque parfaite des monts parallèles qui constituent la Forêt-Noire, entre le pays de Bade et le Württemberg. Composée des mêmes roches, qui sont placées de la même manière autour d'un noyau cristallin, elle commence et finit à peu près aux mêmes latitudes ; comme la chaîne allemande, elle a sur ses pentes de magnifiques forêts de sapins, tandis que ses points culminants, ou « hautes chaumes », arrondis en dômes ou s'allongeant en plateaux, sont également dépouillés de grande végétation et revêtus de gazon fin, de gentianes, d'euphraises, d'anémones, dont les fleurs printanières, épanouies en myriades, ressemblent à une neige légèrement teintée de rose. Des deux côtés du Rhin, les vallons des montagnes ont les mêmes prairies, les mêmes ruisseaux bruyants, que, du haut des promontoires, dominent aussi les ruines de châteaux du moyen âge ; enfin, comme la Forêt-Noire, les Vosges dressent d'un côté leurs escarpements rapides au-dessus des campagnes fertiles qu'arrose le Rhin, tandis que de l'autre côté elles s'abaissent graduellement pour former un plateau se ramifiant en nombreuses arêtes de collines. Tellement analogues sont les deux systèmes de montagnes, que, par une hypothèse hardie, on a pu les considérer comme les contre-forts extérieurs d'une voussure médiane qui, après avoir rempli toute la largeur de la vallée du Rhin, se serait d'abord effondrée dans le sens de la longueur, et que les eaux auraient ensuite déblayée, en laissant comme témoins les deux chaînes parallèles.

Les grandes Vosges ne se rattachent à la ligne de partage du centre de

[1] Ch. Grad, *Annuaire du club alpin-français*, tomes I et II.



BELFORT. — VUE PANORAMIQUE PRISE DE LA MIOTTE

Dessin de Niederhausern-Kœchlin, d'après une photographie de M. Braun.

la France que par un faîte aux saillies peu élevées. Les monts Faucilles, beaux par leurs forêts, leurs sources, leurs eaux courantes, mais de hauteur modèste, commencent cette arête de jonction, dont les plus grands sommets ne dominent que de deux ou trois cents mètres le sol des vallées environnantes. Après s'être arrondie en croissant irrégulier au nord des premiers affluents de la Saône, la crête des Faucilles, percée de nombreux passages, qui lui ont peut-être valu son nom, que l'on croit synonyme d'échancrure ou de col, va rejoindre les croupes allongées du plateau de Langres; ses assises triasiques disparaissent sous les couches calcaires qui remplissent l'ancien détroit maritime ouvert entre les Vosges et le Morvan. Du côté du Jura, le massif vosgien est encore bien plus nettement délimité. Une profonde dépression, où coulent d'un côté les affluents du Doubs, de l'autre ceux de l'Ill, s'ouvre en cet endroit entre les bassins du Rhône et ceux du Rhin, ménageant une large voie entre les deux versants : c'est la fameuse « trouée de Belfort », qui donne passage à canal, route et chemin de fer, et que surveille une puissante forteresse [1]. Elle est la contre-partie de la trouée que le Rhin a pratiquée au sud de la Forêt-Noire vers le lac de Constance et le centre de la Suisse. Pour les relations, pacifiques ou guerrières, des nations limitrophes, cette large ouverture de Belfort qui permet de contourner au nord le rempart du Jura, au sud celui des Vosges, eut toujours une importance capitale, et des événements récents ont prouvé que, même de nos jours, après la construction de tant de routes entre les deux versants des monts, cette plaine intermédiaire est restée une des grandes voies historiques dans l'ensemble de l'Europe.

Immédiatement au nord de cette dépression, le massif des Vosges arrondit le dôme de quelques-uns de ses grands sommets ou « ballons », dont l'un, nommé le Ballon d'Alsace ou de Saint-Maurice, sert de borne géographique entre le département des Vosges, celui de la Haute-Saône, le territoire de Belfort et l'Alsace. Sur un espace d'environ 120 kilomètres, la frontière entre la France et l'Allemagne coïncide d'une manière générale avec la crête supérieure des monts; une autre cime, le grand Donon, est la borne au nord de laquelle les Allemands victorieux se sont adjugé les deux versants. Cette montagne de grès vosgien, que l'on croyait encore au dernier siècle la plus haute de tout le massif, est crénelée de blocs redressés, œuvre de la nature certainement arrangée par les hommes : d'après la légende ce serait le tombeau d'un ancien roi. Les archéologues y voient un de ces monuments antiques, fort nombreux dans la contrée, formé de roches que nos

[1] Voir ci-dessus, p. 380.

ancêtres ont déplacées pour leur donner un sens symbolique. Il est à remarquer que les Vosges, comme un très-grand nombre d'autres systèmes de montagnes, ont leurs points culminants, non sur l'axe même de la crête, mais à une certaine distance en dehors. Ainsi le sommet le plus élevé des Vosges, le Ballon de Soultz ou de Guebwiller, que la gracieuse vallée de Saint-Amarin, toute bruyante du mouvement des fabriques, sépare presque complétement du reste de la chaîne, se trouve à une douzaine de kilomètres à l'est de la crête principale, comme pour rappeler les colosses de la chaîne disparue, qui occupait autrefois l'espace où s'étend de nos jours la vallée du Rhin. De cette haute cime, et des autres grands sommets des Vosges, on aperçoit au loin, par un temps favorable, les pics neigeux de l'Oberland bernois. Onze belles routes, dont la plus célèbre est celle de la Schlucht, entre Gérardmer et Munster, gravissent hardiment les talus et les rochers, au-dessus des gorges et de leurs ruisseaux grondants, mais aucun chemin de fer ne traverse encore la grande chaîne.

Le contraste que présentent les deux versants des Vosges, celui d'Alsace et celui de France, ne se borne pas à la différence générale des pentes et à l'inégale répartition des sommets; il se manifeste aussi dans le climat et par suite dans l'ensemble des phénomènes de la vie. Il pleut beaucoup plus sur les déclivités occidentales des grandes Vosges que sur les pentes tournées vers l'orient. Des deux côtés, l'abondance des pluies s'accroît avec régularité de la base des montagnes aux escarpements supérieurs; mais de part et d'autre les proportions se maintiennent de manière à donner constamment l'avantage des pluies aux déclivités occidentales. En comparant seulement les villes de la plaine d'Alsace et celles, un peu plus élevées, qui se trouvent au pied du versant de l'ouest, on constate des différences de précipitation du double ou même du triple[1]. La raison de ce contraste est de toute évidence : les vents océaniques ne peuvent remonter les vallées occidentales des Vosges sans s'alléger en grande partie de leur fardeau de vapeurs. Le ciel est souvent brumeux sur la Lorraine. Tandis que les vignes prospèrent du côté de l'Alsace jusqu'à une altitude de 400 mètres sur les pentes des coteaux exposés au midi, elles ne réussissent ni sur le versant lorrain, ni sur les déclivités tournées vers Belfort, à cause de la rigueur du climat[2].

[1] Eau recueillie de juillet 1866 en juillet 1867, d'après Charles Grad :

A l'est des Vosges.		A l'ouest des Vosges.	
Strasbourg (144m d'altitude). .	0m,814	Mirecourt (276m d'altitude) . .	1m,021
Colmar (200m »). .	0m,562	Vesoul (237m ») . .	1m,600

[2] Ch. Grad, *Notes manuscrites*.

Très-probablement c'est à la même raison qu'il faut attribuer l'importance beaucoup plus grande qu'eurent jadis les glaciers des Vosges occidentales, comparés à ceux du versant alsacien. De même qu'en Scandinavie les grands champs de glace s'épanchent dans les cirques tournés vers le bassin

N° 225. — ANCIENS GLACIERS DES VOSGES.



Échelle de 1 : 350.000

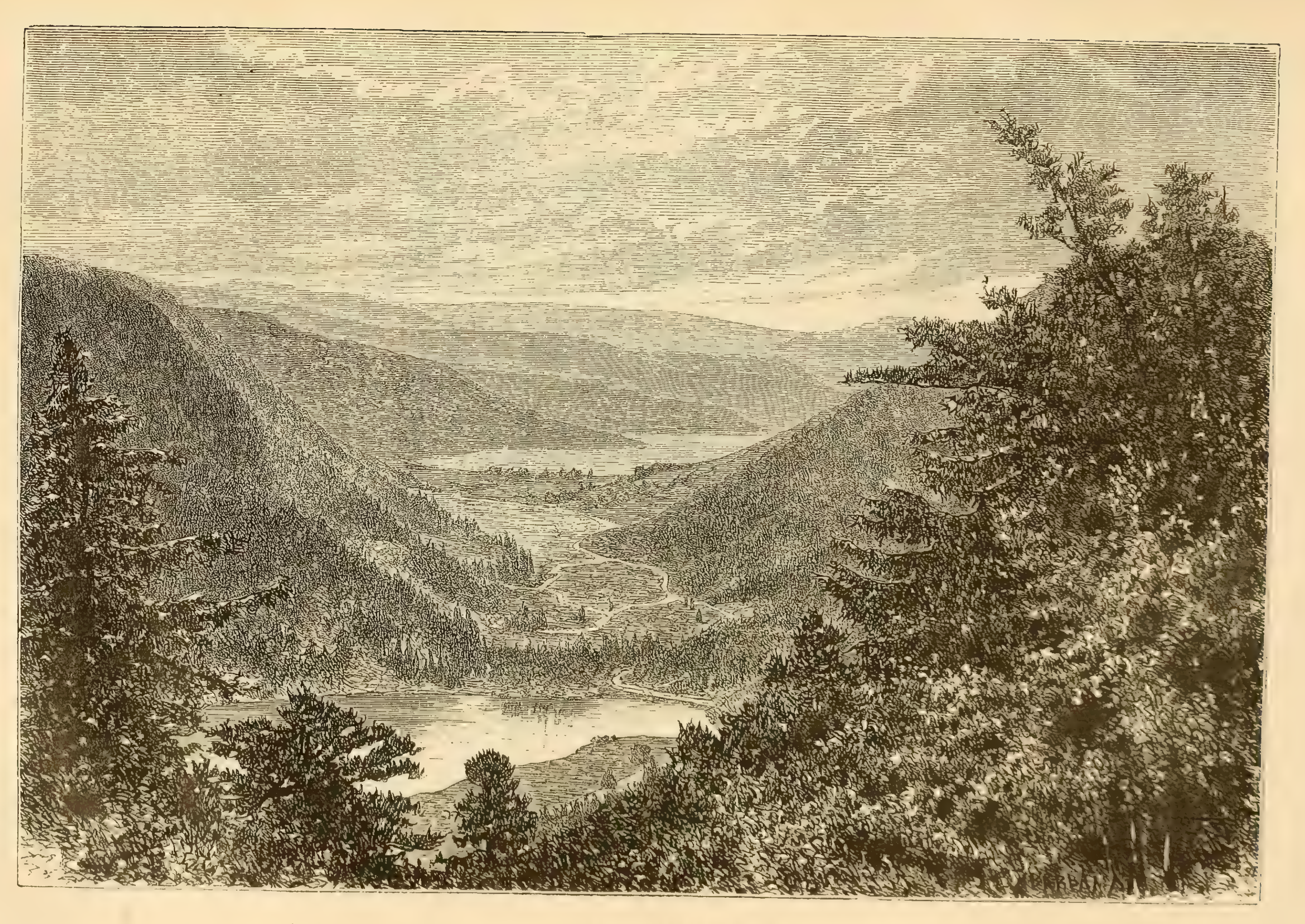
0 5 10 kil.

de l'Océan, qui leur apporte sans cesse des nuages et des neiges, de même, à en juger du moins par les traces de toute nature laissées dans les vallées, le versant lorrain ruisselait autrefois de glaciers constamment renouvelés. Un de ces fleuves glacés, dont les névés supérieurs occupaient toute la partie des Vosges comprise entre le Ballon d'Alsace et le Hohneck, à 40 kilomètres plus

au nord, emplissait toutes les vallées dans lesquelles coulent de nos jours la Moselle, la Moselotte et leurs hauts affluents, et se terminait en aval de Remiremont, près d'Éloyes; une digue gigantesque en hémicycle, d'une hauteur de 60 mètres, et partiellement déblayée par les eaux de la Moselle, est le reste de la moraine poussée autrefois vers la plaine par le front du glacier. Cette moraine est à une quarantaine de kilomètres de l'origine des vallées. L'ancien glacier de la Moselle avait donc une étendue bien supérieure à celle du glacier d'Aletsch, actuellement le plus vaste de l'Europe. Les observations de M. Hogard lui ont même permis d'affirmer qu'à une certaine époque le grand glacier de la Moselle s'épanchait par un col latéral dans la vallée de la Meuse, toute parsemée, jusqu'à une grande distance, de blocs d'origine vosgienne qui faisaient partie d'anciens dépôts glaciaires. En aval de Saint-Mihiel s'alignent plusieurs rochers calcaires qui font saillie sur le versant de la colline et dont l'un porte le nom de « table du Diable » à cause de la large pierre qui le surmonte; des géologues ont cru voir distinctement sur ces roches des traces d'usure provenant de l'action des glaces [1]; mais il n'y a pas encore certitude à cet égard.

D'autres courants de glace qui descendaient au sud et à l'est, notamment ceux de la Savoureuse et de la Thur, ont aussi laissé des traces fort curieuses de leur passage : moraines, roches striées et polies, blocs erratiques, amas de débris glaciaires. Près de Giromagny, au nord de Belfort, d'énormes pierres éparses donnent l'idée d'un combat de Titans, bien mieux que les fragments de rocs parsemés sur les pentes de l'Olympe et de l'Ossa. A l'ouest, vers Luxeuil, le sommet des collines qui rejoignent les Vosges aux Faucilles a été tout usé par les glaces, et ses vasques sont maintenant emplies de mares, dont l'une s'écoule à la fois dans la Moselle et dans la Saône. Une multitude de petits lacs, les uns assombris par le reflet noir des sapins, les autres gracieusement entourés de gazons, ou bien envahis à demi par les tourbes, occupent aussi les hautes vallées de la Moselle et de ses affluents : ils témoignent pour la plupart de l'action des anciens glaciers; des moraines les limitent en aval et forcent l'eau à se précipiter en cascades ou à glisser en rapides par-dessus leurs blocs entassés. Un des anciens glaciers tributaires de celui de la Moselle offre l'exemple le plus intéressant de ces cuves lacustres ayant succédé à des fleuves de glace. Près du col de la Schlucht, très-fréquenté par les promeneurs, le petit lac de Retournemer emplit une « coupe » de forme circulaire; au-dessous, un lac plus considérable, Longemer, s'étend au fond d'une

[1] Dollfus-Ausset, *Matériaux pour servir à l'étude des glaciers*, tome II.



LACS DE RETOURNEMER ET LONGEMER. — VUE PRISE DU COL DE LA SCHLUCHT

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.

vallée et forme la Vologne, qui, plus bas, s'élance d'une corniche de granit, au Saut des Cuves, et rencontre l'émissaire du lac de Gérardmer, la plus grande nappe d'eau du massif des Vosges. Le lac est retenu à l'ouest par une moraine frontale de 70 à 80 mètres de hauteur que ses eaux n'ont pu franchir; elles refluent au nord vers la Vologne, après s'être élevées jusqu'à 75 mètres au-dessus de la partie la plus creuse du lit[1]. Les



N° 226. — LACS DES VOSGES

Gravé par Erhard

Echelle de 1 : 125.000

eaux tranquilles et les cascades bruyantes, les forêts sombres contrastant avec les pâturages d'un vert plus tendre, les blocs erratiques parsemés sur les pentes et semblables de loin à des troupeaux, d'où le nom plaisant de « moutons » qu'on leur a donné, rendent cette région l'une des plus aimables des Vosges. En comparant la beauté de la nature et celle des constructions de l'homme, les montagnards peuvent bien répéter sans

[1] Hogard, *Annales de la Société d'émulation des Vosges*, 1844, 1845; Éd. Collomb, *Bulletin de la Société géologique de France;* Dollfus Ausset, *Matériaux pour l'étude des glaciers;* Charles Grad, *Club alpin français*, tomes I et II.

trop d'arrogance leur vieux dicton : « Sans Gérardmer et un peu Nancy, que serait la Lorraine[1] ! »

II

La partie des Vosges jadis la plus riche en fleuves de glace est encore de nos jours la plus abondante en courants d'eau libre. La Moselle, la Moselotte, la Vologne, la Meurthe se frayent toutes un chemin à travers d'anciennes moraines et des boues glaciaires, et chaque vallée du versant occidental correspond à un autre sillon de la pente orientale, où les eaux, quoique moins volumineuses, suffisent néanmoins pour mettre en mouvement de puissantes usines. Le centre de dispersion des rivières des Vosges est signalé par la cime du Hohneck, d'où s'épanchaient autrefois les glaciers de Gérardmer et où se forment encore pendant les années les plus humides de petits glaciers temporaires : on en rencontre notamment dans le cirque de Wormspel, à côté des Spitzenköpfe, et sur les flancs du Hohneck[2]. De beaucoup la plus forte proportion des eaux appartient au bassin du Rhin. L'excédant des pluies tombées sur les déclivités méridionales des Faucilles et du Ballon d'Alsace cherche sa voie vers le lit de la Saône ; mais dans tout le reste du système des Vosges, ruisseaux et rivières courent vers le Rhin, du côté de l'Alsace par le bassin de l'Ill, du côté de la France par celui de la Moselle. Dans la partie de la Lorraine encore française, la Moselle a déjà pu réunir en un seul canal tous ses gracieux affluents des hautes Vosges, et, désormais navigable, elle serpente dans sa pittoresque vallée pour aller rejoindre le Rhin devant la ville qui porte encore son nom de « Confluent », légèrement modifié en celui de Coblenz.

Le fleuve de Meuse est également tributaire du Rhin, mais il paraît en avoir été séparé autrefois, et il garde son nom jusqu'à la mer, grâce à la tradition historique[3]. Il commence par décrire à l'ouest du système des Vosges une grande courbe presque parallèle à celle de la Moselle ou « petite Meuse ». Comme tant d'autres cours d'eau des régions calcaires à roches fissurées, il fait son voyage souterrain. Quand ses eaux sont basses, elles

[1] Altitudes diverses des Vosges et de la Lorraine :

Ballon de Guebwiller.	1,426 mètres.	Lac de Gérardmer.	665 mètres.
Hohneck.	1,366 »	Col de Saverne.	428 »
Ballon d'Alsace.	1,250 »	Faucilles (mont de Laino). . . .	613 »
Grand-Donon.	1,010 »	Nancy.	200 »

[2] Ch. Grad, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1871.

[3] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, p. 114 et suivantes.

s'engouffrent en entier près du village de Bazoilles, pour reparaître à 3 kilomètres plus bas devant Noncourt, à une petite distance en amont de Neufchâteau ; mais les cribles du lit ne peuvent laisser entrer qu'une quantité d'eau limitée, et quand la Meuse est à son plein, une moitié du flot continue de couler par le lit superficiel. Il fut un temps où le fleuve,

N° 227. — MÉANDRES DE LA MEUSE.



Échelle de 1 : 160000

kil. 0 5 10 20

emportant l'eau de fusion des anciens glaciers, s'écoulait en une masse énorme dont on voit encore les anciennes berges.

Après s'être unie à la Chiers, la Meuse, qui jusque-là coulait dans une étroite vallée, presque sans vallons latéraux, vient se heurter aux terrains schisteux des Ardennes et doit serpenter à la base de ces roches, jusqu'à l'endroit où un point faible lui permet de trouver une issue vers le nord. C'est en aval des bizarres méandres de Mézières et de Charleville que la rivière pénètre enfin dans le plateau. Là commence la succession des beaux défilés qui font de cette région de la France l'une des plus intéressantes pour le géologue et des plus pittoresques pour l'artiste. La rivière serpente à 200 ou

500 mètres au-dessous du plateau, tantôt longeant la base d'escarpements abrupts de roche dure, tantôt baignant les racines des arbres qui croissent sur les talus d'ardoise éboulée Chaque vallon, chaque brèche des murailles est emplie de verdure, dont l'éclat contraste avec les nuances rougeâtres ou multicolores des promontoires. De petites villes, ayant à peine la place nécessaire pour leurs maisons et leurs usines, occupent de distance en distance les étroites laisses d'alluvions déposées par la Meuse : une de ces villes, Monthermé, située au confluent de la Semoy, plus sinueuse encore que la rivière principale, est si bien encaissée, comme au fond d'un abîme, que pendant une grande partie du jour les rayons du soleil n'y pénètrent point.

La Meuse, déjà fleuve important, puisque à sa sortie de France elle roule, aux plus bas étiages, 27 mètres cubes d'eau par seconde, et de 20 à 25 fois plus pendant ses crues, n'achève sa percée des Ardennes que bien avant dans la Belgique, non loin de Namur. Les hauteurs qui bordent à droite et à gauche la vallée verdoyante font avec elle un singulier contraste : elles s'étendent en de vastes plateaux, où les bois, les pâtis, les tourbières, les rochers nus laissent à peine de loin en loin quelque petit vallon favorable aux cultures. A l'est surtout, les croupes schisteuses des hautes Fagnes (ou Fanges), ainsi nommées des eaux noires qui dorment çà et là dans les creux à fonds imperméables de roches, ont l'aspect le plus mélancolique, et les habitations humaines y sont rares. Jadis la « sombre et formidable Ardenne », dont les forêts actuelles de la contrée ne sont plus qu'un faible reste, occupait tout l'espace qui s'étend de l'Escaut au Rhin. On ne se hasardait qu'avec précaution dans ses gorges peuplées de sangliers et d'autres bêtes fauves ; l'imagination des bûcherons et des chasseurs y créait aussi des monstres fantastiques. La légende nous raconte de nombreux prodiges qui se sont vus dans cette forêt redoutable ; les chevaliers qui couraient le monde à la recherche des aventures ne pénétraient qu'en frissonnant dans les halliers des Ardennes. De nos jours, les bois ont été en grande partie abattus : des villes et des villages entourés de cultures se sont établis dans tous les fonds de vallée, au bord des eaux courantes ; mais le plateau proprement dit est encore presque partout inhabité : les paysans n'y conquièrent que lentement le sol rocheux, à peine revêtu d'une mince couche de terre végétale, éloigné des formations calcaires qui pourraient servir à l'amender.

III

Les Ardennes et les Vosges ont eu, dans l'histoire de la France, une importance considérable : elles ont fréquemment arrêté les invasions, ou du moins en ont diminué la force en les obligeant à faire de longs détours. Les Ardennes surtout étaient un boulevard de défense, non-seulement à cause de leur masse, de leur largeur, des vallées profondes qui s'y ouvrent comme des abîmes, mais bien plus encore à cause du manque d'habitants et de culture : nulle armée ne pouvait s'aventurer en de pareilles régions. Les chemins de l'invasion sont tracés, à l'est de l'Ardenne, par la vallée de la Moselle, à l'ouest par celle de l'Oise et par les plaines de la Flandre. Les Vosges, quoique moins fortes que le massif ardennois comme barrière stratégique, étaient cependant un très-sérieux obstacle à la marche des armées, et celles-ci devaient passer soit au sud par la trouée de Belfort, entre les Vosges et le Jura, soit au nord par la dépression de Saverne.

Mais l'importance militaire du massif de l'Ardenne et de la chaîne des Vosges est minime en comparaison de leur importance ethnologique. Pendant les guerres, les armées se heurtent et s'écrasent; elles ravagent le sol, brûlent les demeures humaines, exterminent çà et là les habitants, mais il est rare qu'elles déplacent les populations et modifient foncièrement les races : c'est pendant la paix que se font les grandes et durables invasions, soit par la prépondérance politique, agricole, industrielle ou commerciale de l'une ou l'autre des deux races limitrophes, soit par la plus grande fécondité de ses familles. Or, quoi qu'on ait dit souvent, les populations du Rethelois, du Verdunois, du Barrois, de la haute Lorraine n'ont jamais été germanisées : l'Ardenne et les Vosges ont empêché le mélange des races; seulement au nord, des immigrants de souche allemande se sont établis d'une manière permanente, grâce à la brèche que leur offrait la vallée de la Moselle. La limite des langues coïncide en cet endroit avec celle des races.

Malgré son nom allemand, la Lorraine, ou pays de Lothaire, ainsi désigné d'après le petit-fils de Charlemagne, est donc un pays non moins français que l'Ile-de-France, dont l'appellation est également germanique. Aussi loin qu'on remonte vers le passé dans l'étude des archives, on constate que les habitants de la Lorraine française parlaient un idiome d'origine latine, qui, réduit à l'état de patois, disparaît de jour en jour devant la langue policée. Physiquement, les Lorrains se distinguent des hommes de race allemande par leur tête courte et presque ronde; ils n'en diffèrent pas moins par la

tournure naturelle de leur esprit : froids, réfléchis, ordonnés, calculateurs, ils n'ont rien du mysticisme de leurs voisins les Souabes : ceux-ci les ont toujours qualifiés de « Welches », nom qui n'est autre que celui des « Gaulois [1] ».

IV

La Meuse, née sur le plateau de Langres, donne son nom à un département qu'elle traverse en entier du sud-est au nord-ouest ; pourtant une grande partie des eaux de la contrée descend à l'est, par diverses rivières, dans la Moselle, et par la Moselle dans le Rhin, tandis qu'à l'ouest l'écoulement se fait dans la direction de la Seine. Le département, découpé dans l'ancienne Lorraine et dans la Champagne, appartient en entier aux formations jurassiques et crétacées. Le sol, qui s'incline dans le même sens que la Meuse, c'est-à-dire vers le nord-ouest, est presque partout très-accidenté. De grands bois couvrent encore les crêtes, notamment dans les deux Argonnes, qui bordent à droite et à gauche la vallée de la Meuse ; à l'est, s'étend la plaine assez nue de la Woëvre, large bassin creusé dans l'épaisseur du plateau par les eaux de l'Orne et de ses affluents. La Meuse n'est au premier rang parmi les départements français ni pour l'agriculture proprement dite, ni pour l'industrie ; mais elle est la circonscription française qui élève le plus de chevaux [2]. Les principales usines de la Meuse travaillent le fer et l'acier [3], et depuis 1857 l'exploitation des nodules phosphatés qui servent à l'amendement des terres a pris une certaine importance. La population est plus clair-semée dans la Meuse que dans le reste de la France [4].

L'arrondissement de Bar-le-Duc est dans le bassin de la Seine. Le chef-lieu, qui est en même temps la capitale et la ville la plus populeuse du département, est situé sur la rive gauche de l'Ornain, c'est-à-dire du côté de l'ombre, phénomène assez rare pour une ville du Nord ; mais sur la rive droite les coteaux sont abrupts, et la vallée, trop étroite, n'offrait pas de site favorable aux constructions. Bar-le-Duc est une ville industrieuse ; elle a de nombreuses fabriques sur le bord de l'Ornain, et par le canal de la Marne au Rhin fait un assez notable commerce, surtout en vins. Ses coteaux donnent les meilleurs crus de la contrée ; mais ce qui fait surtout la réputation lointaine de Bar-le-Duc, ce sont les confitures de groseilles blanches, de fraises et de framboises. Le musée, placé dans une jolie maison de la Renaissance, possède quelques sculptures romaines trouvées dans les fouilles de Naix, village voisin de Ligny-en-Barrois, dans la haute vallée de l'Ornain.

La première ville que baigne la Meuse dans les limites du département est l'ancienne Vaucouleurs, où Jeanne Darc vint tout d'abord raconter sa vision. Commercy, chef-lieu d'arrondissement, se montre ensuite : c'est un gros bourg, dont le château du dix-septième siècle, fort somptueux quand il appartenait au roi Stanislas, a été changé en caserne. Les pâtissiers de Commercy, comme ceux de Bar-le-Duc, préparent d'excellentes friandises, surtout des « madeleines ». Saint-Mihiel, situé sur la Meuse, en aval de Commercy, dont

[1] Godron, *Origines des populations lorraines*, Annales des voyages, mai 1868.

[2] Nombre des chevaux dans la Meuse en 1872 : 111,000.

[3] Industrie métallurgique dans la Meuse en 1873 (fonte, fer, acier et rails) :

56,700 tonnes ; valeur, 11,910,000 fr.

[4]

Superficie de la Meuse.	Population en 1876.	Population kilométrique.
6,228 kilomètres carrés.	294,050 habitants.	47 habitants.

il dépend, a plus d'importance que son chef-lieu : jadis le siége des états du Barrois, il est devenu le lieu des assises pour tout le département de la Meuse ; un fort, nouvellement construit sur la hauteur, protége la ville à l'est et continue la ligne de défense dont Toul et Nancy sont les deux principales forteresses. Saint-Mihiel se glorifie d'avoir vu naître le célèbre sculpteur du seizième siècle Ligier-Richier ; les deux églises de la ville ont de lui des œuvres remarquables : un de ses groupes, composé de treize personnages plus grands que nature et taillés dans un seul bloc, représente l'Ensevelissement de Jésus-Christ. Saint-Mihiel était la résidence du cardinal de Retz ; c'est là qu'il écrivit ses mémoires.

Verdun, deuxième ville de la Meuse et l'un des quatre chefs-lieux d'arrondissement, est bâti sur les deux bords du fleuve ; avec Metz et Toul, il a donné à une grande partie de la Lorraine l'appellation historique de « Trois-Évêchés ». Ville antique, ainsi que le témoigne la terminaison celtique de son nom, Verdun occupe une position importante comme lieu de passage sur la Meuse, dans le voisinage de la grande plaine de la Woëvre et en face des défilés de l'Argonne : en 1792 et en 1870, les événements ont prouvé l'utilité de cette place de guerre, dont on fortifie maintenant les ouvrages. Verdun est célèbre dans l'histoire par le traité de 843, qui partagea l'empire carlovingien, et fut ainsi pour la France et pour l'Allemagne le point de départ de leur histoire distincte. Comme les autres villes de la contrée, Verdun se distingue par une spécialité de confiserie : elle a ses fameuses dragées et fait d'excellentes liqueurs.

A l'ouest de Verdun, Clermont, chef-lieu de l'ancien Clermontois, et Varennes, où Louis XVI et sa famille furent arrêtés en 1791, sont près de la grande forêt d'Argonne, sur l'Aire, sous-affluent de la Seine par l'Aisne et l'Oise. A l'est de Verdun, Étain est le bourg le plus populeux et la grande étape sur la route de Metz, tandis qu'en continuant de descendre la Meuse au nord, on ne traverse qu'une petite ville, Stenay, où se trouvent des usines métallurgiques et dont on vante les biscuits et les macarons. C'est le principal groupe de population de l'arrondissement septentrional. Le chef-lieu, Montmédy, n'est qu'une bourgade fortifiée, dressant ses murailles pittoresques au-dessus de la tortueuse Chiers[1].

Le département des Ardennes doit son nom à l'antique forêt dont les restes occupent encore environ le cinquième du territoire. Le pays dépendait jadis presque en entier de la Champagne ; seulement quelques districts avaient été détachés, à l'ouest et au nord-ouest, de la Picardie et du Hainaut. Quant aux divisions naturelles, la géologie les indique nettement : au sud s'étendent les plaines champenoises, de formation crétacée ; au centre, les hauteurs jurassiques de l'Argonne se reploient en demi-cercle jusque dans le haut bassin de l'Oise, tandis qu'au nord les plateaux schisteux et froids de l'Ardenne dominent de part et d'autre la profonde gorge de la Meuse. Le département des Ardennes a de grandes richesses dans le sous-sol : ses mines de fer, ses carrières d'ardoises, ses gisements de phosphate accroissent notablement ses ressources. L'industrie du pays est aussi

[1] Communes les plus importantes de la Meuse en 1876 :

Bar-le-Duc	16,750 hab.	Ligny-en-Barrois	4,200 hab.
Verdun-sur-Meuse	15,800 »	Étain	2,850 »
Saint-Mihiel	5,200 »	Stenay	2,800 »
Commercy	5,150 »	Vaucouleurs	2,700 »

Montmédy . . . . 2,650 hab.

très-importante, surtout pour le travail du fer et celui de la laine[1]. Malgré ces avantages, la population du département reste au-dessous de la moyenne[2].

Les deux arrondissements du sud se trouvent presque en entier dans le bassin séquanien de l'Aisne, et les deux chefs-lieux, Vouziers et Rethel, sont situés sur le cours de cette rivière, le premier à l'endroit même où commence le canal latéral. A Semuy, cette voie navigable s'unit au canal des Ardennes, qui va rejoindre au nord la vallée de la Meuse, mais il n'offre aux bateaux qu'un trop faible mouillage et de trop étroites écluses[3]. En aval de la jonction est l'ancien bourg d'Attigny, où résidèrent souvent les rois mérovingiens et carlovingiens : c'est là que Wittikind, le chef des Saxons, reçut le baptême en 786 pour complaire à son vainqueur. En 822, Louis le Débonnaire, qui venait de faire aveugler son neveu Bernard, mort des suites de la torture, y fit devant l'assemblée des Francs pénitence publique de sa cruauté.

Rethel, jadis fortifiée, n'a plus son château, qu'ont remplacé de belles promenades; depuis qu'elle a cessé d'être une ville de guerre, elle a pris quelque importance pour les fabriques de tissus et surtout des mérinos. Les bourgs principaux de l'arrondissement, Novion-Porcien, Château-Porcien, Juniville, ont aussi une industrie assez active. A 7 kilomètres à l'ouest de Rethel, au nord de l'Aisne, s'élève une colline qui portait jadis le village de Gerson, patrie de l'illustre chancelier de l'Université de Paris, né en 1363.

A peine entrée dans le département des Ardennes, la Meuse passe à Mouzon, dominé par une ancienne église abbatiale, puis, après avoir reçu la Chiers, elle arrose les campagnes de Bazeilles et de Balan, noms qui rappellent le sanglant conflit du 2 septembre 1870, si mémorable dans l'histoire de la France. La cité de Sedan, dont la capitulation mit fin au deuxième Empire, était naguère une place forte, resserrée entre la rive droite de la Meuse et la citadelle, qui remplace le château où naquit Turenne. Macdonald est aussi de Sedan. Cette ville était encore au treizième siècle une simple dépendance de l'abbaye de Mouzon; mais, devenue la capitale des ducs de Bouillon, elle prit une grande importance comme souveraineté distincte, et plus d'une fois ses maîtres se mesurèrent avec la France; en 1642 seulement, le duc régnant, frère de Turenne, dut faire abandon de sa principauté. Jadis peuplée de protestants, et siége d'université calviniste, Sedan eut beaucoup à souffrir lors de la révocation de l'Édit de Nantes; mais l'industrie des draps, qu'elle devait aux religionnaires, se releva peu à peu, et dès le milieu du dix-huitième siècle, Sedan était la première ville de France pour la fabrication des draps fins. Elle a gardé cette supériorité; c'est toujours par l'excellence des produits que se distinguent ses manufactures. Outre la draperie et la filature des laines, l'industrie sedanaise et celle des bourgs environnants comprend les travaux métallurgiques, dont l'un des centres est la pittoresque Carignan, bâtie sur la Chiers, à l'issue d'une vallée emplie d'usines. Yvois ou Yvoi était l'ancien nom de cette ville : il fut changé en celui de Carignan par Eugène-Maurice de Savoie, père du prince Eugène.

Officiellement, Sedan est la ville la plus peuplée des Ardennes, mais, en réalité, elle est inférieure à Charleville et à Mézières, celles-ci formant une même cité dont chaque moitié a son caractère. Mézières, bâtie au col d'un vaste méandre de la Meuse, est une place forte, souvent assiégée, rarement prise; en 1521, Bayard la défendit victorieuse-

[1] Industrie du fer (fonte, acier) dans les Ardennes en 1872 : 84,550 tonnes; valeur, 29,375,000 fr.
» du cuivre » » 3,200 » » 7,705,000 »
» de la laine : 320,430 broches, 1,130 métiers mécaniques, 5,305 métiers à bras.

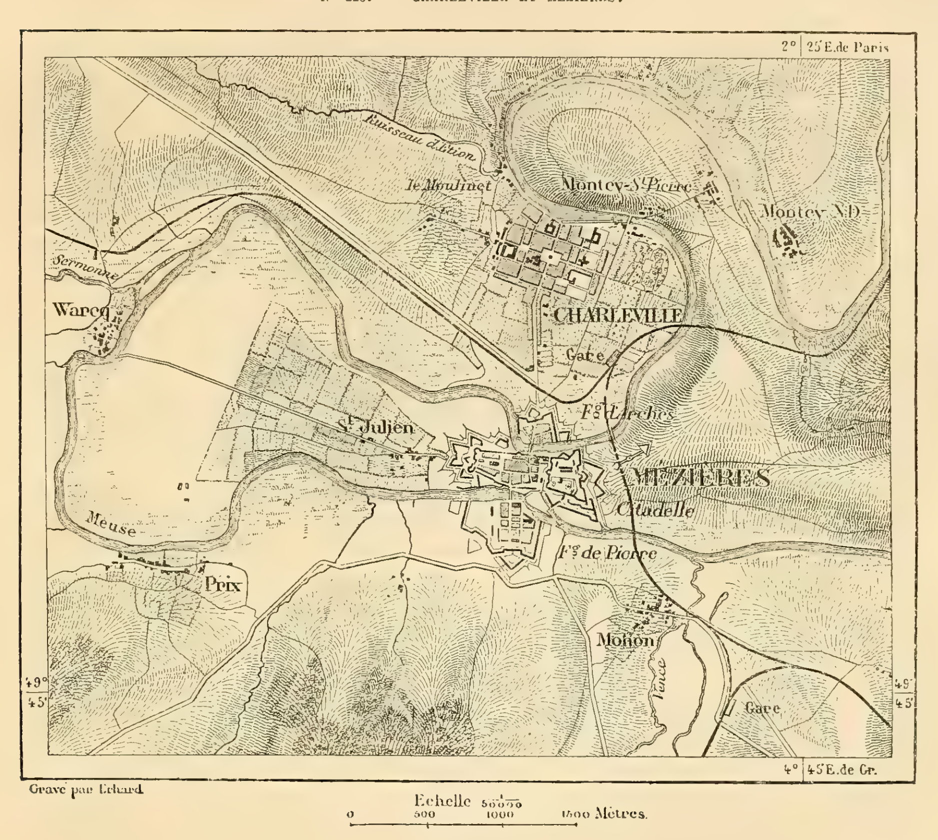
[2]

Superficie des Ardennes.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,233 kilomètres carrés.	326,800 habitants.	62 habitants.

[3] Trafic total du canal des Ardennes en 1877 : 976,300 tonnes.

ment contre l'armée de Charles-Quint. Charleville, fondée seulement en 1606 par Charles de Gonzague, duc de Nevers, est la ville du commerce, de l'industrie, des tribunaux, et prolonge librement ses rues sur la rive gauche du fleuve et dans la plaine : là s'élèvent les fonderies, les clouteries, les fabriques d'outils qui font du chef-lieu des Ardennes une importante cité. Au nord, des coteaux verdoyants dominent les deux villes, les belles campagnes qui bordent la Meuse, et la vallée de la Sormonne, remontant à l'ouest vers les plateaux. C'est dans le bassin de cette rivière que se trouve Rimogne, dont les trois couches de schistes, exploitées par 600 ouvriers, donnent 40 millions d'ardoises par an.

N° 228. — CHARLEVILLE ET MÉZIÈRES.



Au nord de Charleville, tous les groupes de population considérables se trouvent aux bords de la Meuse, rejetée en courbes gracieuses d'un promontoire à l'autre. Nouzon se montre d'abord, avec ses fabriques de clous, de wagons, de machines agricoles, puis Braux, Monthermé, situé un peu en aval du confluent de la Chiers, Revin, Fumay se succèdent dans l'étroite fissure où serpente le fleuve. Fumay fournit encore plus d'ardoises que Rimogne. Il est une carrière, exploitée depuis 1710, dont les galeries se prolongent sous la ville et sous la rivière ; mais la plus productive, celle de Sainte-Anne, est dans les environs : on en retire 35 millions d'ardoises par an.

En aval de Fumay, le territoire français, s'avançant en forme de péninsule dans l'intérieur de la Belgique, n'occupe plus qu'un espace étroit sur les deux bords de la Meuse. La place militaire qui défend cette frontière exposée est la triple ville de Givet : à l'ouest,

sur une colline, la citadelle de Charlemont, ainsi nommée en l'honneur de Charles-Quint, qui la fit construire; au pied de la hauteur, sur la rive gauche du fleuve, le Grand-Givet, noyau principal de la cité; en face, sur la rive droite, le Petit-Givet, où se trouvent les principales fabriques de pipes, de crayons, de cire à cacheter, de colle forte et les usines métallurgiques. Givet, patrie du compositeur Méhul, est la ville la plus peuplée de l'arrondissement de Rocroy, dont le chef-lieu, place forte bâtie au sud-ouest sur un plateau froid, à près de 400 mètres d'altitude, est un bourg n'ayant pas même un millier d'habitants dans son enceinte. Mais son importance stratégique est grande : Condé la prit deux fois, en 1643 pour l'enlever aux Espagnols, en 1658 pour la leur rendre[1].

Les Vosges ont donné leur nom au département qu'elles séparent de la haute Alsace et dont elles occupent toute la partie orientale : les monts Faucilles développent leur courbe dans la région occidentale du territoire et forment le faîte de partage entre le bassin de la mer du Nord et celui de la Méditerranée. Au nord coulent la Meurthe et la Moselle, affluents du Rhin, et la Meuse traverse l'extrémité du département; au sud naissent la Saône et plusieurs de ses tributaires. Des lambeaux de la Champagne et de la Franche-Comté se sont ajoutés à la Lorraine du sud pour former la circonscription départementale. Le pays est froid, même dans les basses vallées, et le quart de son étendue est recouvert de forêts qui donnent aux diverses communes un revenu de près de 3 millions. Les petites propriétés sont fort nombreuses. L'agriculture et les travaux industriels permettent à la population de se maintenir presque au niveau moyen de celle de la France : c'est par la fabrication du papier et celle des cotonnades que le plus grand nombre d'ouvriers trouvent à gagner leur vie[2]. A l'angle nord-est, la haute vallée de la Bruche, sous-affluent du Rhin, a été détachée du département en 1871 et annexée au territoire allemand[3].

Le district occidental des Vosges, arrosé par la Meuse, forme l'arrondissement de Neufchâteau, le moins important de tous, mais le plus célèbre, car c'est là que se trouve, au bord de la Meuse, le village de Domremy-la-Pucelle, où naquit Jeanne Darc, où elle entendit les voix qui lui disaient d'aller délivrer le duché d'Orléans. On y voit sa maison, sa chambre, la statue que lui fit élever Louis XI; la contrée tout entière semble lui être consacrée : partout les habitants montrent des bosquets, des arbres, des rochers qu'ils disent avoir été visités par elle. Neufchâteau, où s'élève aussi une statue de Jeanne Darc, est la très-ancienne Noviomagus; mais à en juger par les débris trouvés dans le sol, la ville gallo-romaine la plus considérable du pays aurait occupé l'emplacement où s'élève aujourd'hui le village de Grand, à 22 kilomètres à l'ouest de Neufchâteau : les restes de son amphithéâtre indiquent un monument aussi vaste que les arènes de

[1] Communes les plus importantes des Ardennes en 1876 :

Charleville	13,750 hab.	19,050 hab.	Revin	3,550 hab.
Mézières	5,300 »		Vouziers	3,450 »
Sedan		16,600 »	Monthermé	3,000 »
Rethel		7,400 »	Signy-l'Abbaye	2,900 »
Givet		5,550 »	Braux	2,550 »
Nouzon		5,400 »	Mohon	2,400 »
Fumay		4,850 »	Rocroy	2,380 »

[2] Industrie du papier en 1873 : 49,170 quintaux métriques; valeur, 3,933,000 fr.
» du coton » 429,000 broches, 15,280 métiers mécan., 1,000 métiers à bras.

[3]

Superficie des Vosges.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,869 kilomètres carrés.	407,100 habitants.	69 habitants.

Nîmes. Grand est peut-être la station *Ad Fines* des itinéraires anciens. Soulosse, à 7 kilomètres au nord de Neufchâteau, était Solimariaca : on y a trouvé aussi beaucoup d'antiquités romaines[1]. L'industrie du pays est principalement celle des limes, des clous, des outils : à Bulgnéville, au sud-est de Neufchâteau, on s'occupe surtout de la fabrication des chaussures grossières.

Mirecourt, chef-lieu d'arrondissement plus commerçant que Neufchâteau, est dans le bassin de la Moselle, sur le Madon ; cette ville a des tanneries et de nombreux ateliers où l'on fabrique des violons, des orgues et d'autres instruments de musique ; dans le district environnant, des milliers d'ouvrières sont occupées à faire des dentelles. Les sources minérales de Contrexéville, utilisées depuis le milieu du dix-huitième siècle et de plus en plus visitées, jaillissent au sud-ouest de Mirecourt, dans la vallée du Vair, tributaire de la Meuse. Vittel, non loin de Contrexéville, a des fontaines minérales d'une égale vertu, quoique moins fréquentées. La région qui s'étend au sud de Vittel et qui forme le faîte de partage entre le versant rhénan et la haute vallée de la Saône, est remarquable par ses bois de chênes, restes d'antiques forêts. Des verreries, des forges, des usines où l'on fabrique des couverts en fer battu, sont les établissements industriels de cette région des Faucilles.

La Moselle arrose les deux arrondissements de Remiremont et d'Épinal. Tout près de sa source, qui jaillit à 1 kilomètre de la frontière, au nord du Ballon d'Alsace, elle passe à Bussang, célèbre par ses eaux gazeuses, dont les propriétaires expédient plus de 400,000 bouteilles par an, puis elle baigne les prairies et les champs des bourgs industriels de Saint-Maurice, du Tillot, de Rupt, avant de s'unir à la Moselotte. Cette rivière, qui parcourt une des vallées les plus pittoresques des Vosges, est très-peuplée, comme celle de la haute Moselle, et ses communes sont fort industrieuses. La plus élevée d'entre elles, la Bresse, fabrique des objets en bois, des fromages, du beurre, et la Moselotte y fait mouvoir quelques filatures : c'est à la Bresse que deux pêcheurs, Gehin et Remy, ont fait en France les premières tentatives de pisciculture, point de départ d'une utile industrie et des observations les plus curieuses. En aval de la Bresse, se succèdent les bourgs de Cornimont, de Saulxures, de Vagney, dont les habitants s'occupent surtout de la filature du coton.

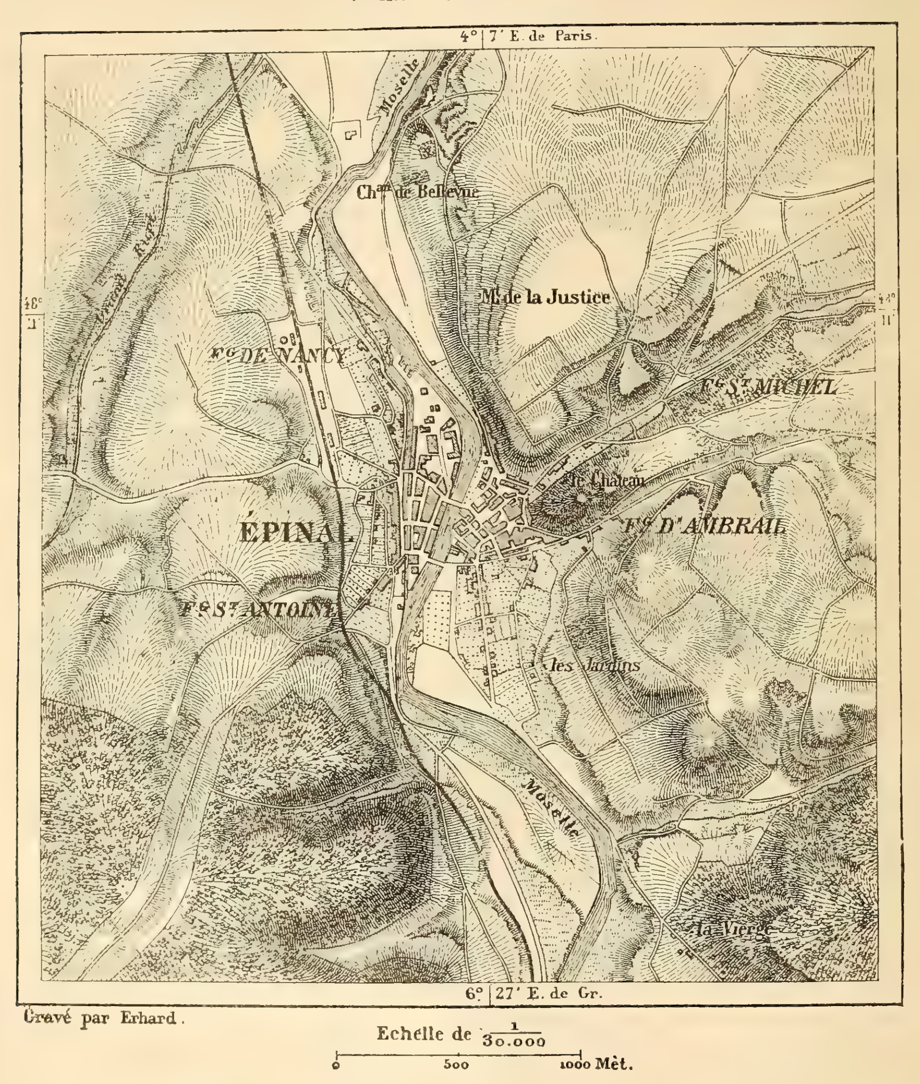
Remiremont, situé en aval de la plaine verdoyante où s'unissent les hauts affluents de la Moselle, est le marché où viennent s'approvisionner les montagnards : un chapitre de chanoinesses nobles, relevant de l'empereur d'Allemagne au temporel, et du pape au spirituel, possédait autrefois toute la contrée environnante, et même à la veille de la Révolution française, les dames chanoinesses, devenues libres de se marier et de résider loin de l'abbaye, disposaient d'un pouvoir considérable. La maison abbatiale, grand édifice du dix-huitième siècle, abrite maintenant la mairie, le tribunal, la bibliothèque, et l'une des maisons « canoniales » a été changée en sous-préfecture. Remiremont est une des villes de France autour desquelles on peut faire des promenades charmantes : eaux rapides et claires, cascades veinées d'écume, prairies alternant avec les vergers et les bois, fraîches vallées, coteaux gracieux et roches abruptes, blocs glaciaires couverts de mousse, voilà ce que montrent tous les paysages des alentours. Les plus célébrés sont ceux de la vallée d'Hérival, çà et là noire de sapins, et du Val d'Ajol, tout parsemé de nombreux hameaux industriels formant une seule commune dont Laître est le groupe principal. Le Val d'Ajol est connu par ses distilleries de kirsch.

Du reste, cette contrée est souvent visitée par les étrangers, grâce au voisinage de Plombières. Ancienne propriété des dames chanoinesses de Remiremont, ce bourg thermal est une longue rue d'hôtels bâtie au sud du faîte du partage, dans l'étroite vallée de l'Augronne,

[1] Ragon, *Réunion à la Sorbonne des Sociétés savantes des départements*, 31 mars 1875 ; — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

à laquelle de nombreuses sources froides, tièdes, chaudes, jaillissant en abondance du granit, apportent une masse liquide de près de 1,000 mètres cubes par jour. Les Romains fondèrent une station thermale dans ce ravin, ainsi que le prouvent d'anciennes substructions et des conduites de béton partiellement obstruées par les concrétions de zéolithes qui s'y sont formées pendant le cours des siècles et qui ont mis M. Daubrée sur la voie

N° 229. — ÉPINAL EN 1870.



de découvertes importantes en géologie. Les eaux redevinrent célèbres au moyen âge, et de nos jours elles rivalisent de réputation avec les plus connues de l'Europe. A l'ouest de Plombières, le village de Bains, situé également dans le bassin de la Saône, mais dans l'arrondissement d'Épinal, possède onze sources ayant les mêmes vertus que celles de Plombières, et dans les forêts voisines sourdent d'autres fontaines, non encore utilisées, qui ont aussi des propriétés médicinales, à en juger par leur saveur. Plombières, Bains et les bourgs de Xertigny et de Fontenoy-le-Château, situés dans la même région

des Vosges, s'occupent aussi de travaux métallurgiques : on y fabrique des clous, des cuillers et des fourchettes en fer battu, des outils de toute espèce; enfin les broderies dites « de Paris » y emploient un grand nombre d'ouvrières, qui copient les dessins envoyés directement du quartier Montmartre. Cette industrie et la fabrication des clous ont relevé peu à peu Fontenoy-le-Château, jadis cité considérable, puis vaste ruine, à la suite des guerres du dix-septième siècle.

En aval de Remiremont, la Moselle, après avoir reçu la Vologne et fait mouvoir les usines d'Arches et d'Archettes, se recourbe vers le nord, et, sortie désormais de la région des montagnes, entre dans la Lorraine proprement dite. C'est là que se trouve Épinal, le chef-lieu du département. La rivière s'y divise en deux bras, en sorte que la ville se compose de trois quartiers distincts réunis par des ponts; la colline qui portait l'ancien château fort est recouverte maintenant par les beaux massifs d'un parc. Épinal possède un musée de tableaux et des collections d'autant plus intéressantes qu'on peut en étudier dans les environs le lieu de provenance : ce sont des galeries de géologie, d'histoire naturelle et d'archéologie; la plupart des objets préhistoriques et gallo-romains qui ont été découverts dans les fouilles du département ont été déposés au musée d'Épinal. La ville avait déjà quelque industrie, lorsque, à la suite de la guerre, des manufacturiers émigrés d'Alsace sont venus y construire des filatures et des fabriques. Épinal est célèbre surtout par ses images grossièrement enluminées qu'on voit dans les auberges et dans les maisons de paysans, non-seulement en France, mais dans tous les pays voisins et jusqu'aux extrémités du monde. Dans les siècles à venir, une collection complète des images d'Épinal sera l'un des plus précieux documents pour l'étude du goût populaire au dix-neuvième siècle. Toutefois la contrée peut intéresser aussi pour l'histoire des arts : c'est à Chamagne, près de l'endroit où la Moselle sort du département des Vosges, que naquit, en 1600, Claude Gelée dit le Lorrain. Sa maison subsiste encore.

La vallée de la Mortagne, appartenant au bassin de la Meurthe, n'a qu'une seule ville dans toute son étendue, l'ancienne Rambervillers, entourée de fabriques et de houblonnières. La vallée de la Meurthe est beaucoup plus importante : là se trouve Saint-Dié, chef-lieu d'arrondissement et la commune la plus peuplée des Vosges. Elle occupe un bassin très-pittoresque de prairies et de bois, à l'issue de plusieurs hautes vallées qui la font communiquer avec l'Alsace; mais le chemin de fer s'arrête à Saint-Dié et ne rejoint pas encore le réseau des lignes rhénanes à Sainte-Marie-aux-Mines. Ancienne ville abbatiale, Saint-Dié a gardé de ses édifices religieux du moyen âge une petite église romane, que l'on croit du neuvième siècle, et un cloître ogival qui réunit cette église à la cathédrale : cet édifice lui-même a des parties romanes. L'industrie de Saint-Dié est fort active : elle comprend des fabriques pour le tissage des laines, des coutils, des objets de bonneterie et de nombreuses scieries, qui débitent les bois des Vosges. Mais l'industrie du bois a pour chef-lieu principal le bourg de Gérardmer et les nombreux hameaux de son canton, épars au bord des torrents dans les pâturages et les forêts de la haute Vologne : on y tourne le bois de hêtre et de sapin en mille objets divers et surtout en ustensiles de ménage. Presque chaque habitation de Gérardmer possède un métier pour le tissage des toiles de chanvre ou de lin. Enfin, les fromages de Gérardmer, dits « géromés » à Paris, sont renommés dans toute la France. Des communes industrielles importantes se trouvent aussi dans la haute vallée de la Meurthe, sur la route de Colmar par la Poutroye : les principales sont Fraize et Plainfaing.

En aval de Saint-Dié, la seule ville du département située sur la Meurthe est Raon-l'Étape, ainsi nommée de sa position entre Lunéville et Saint-Dié. Son faubourg de Neuveville, bâti sur la rive gauche, est une commune à part. Raon-l'Étape est le siége principal d'une industrie nouvelle, celle de la fabrication du papier de bois de tremble; ce bois

est la seule des essences françaises qui se travaille non mélangée et dont la pâte ressemble à celle des chiffons. On évalue à plus de 3 millions de francs le produit annuel de cette industrie, spéciale au département des Vosges.

Le Rabodeau, qui rejoint la Meurthe à Étival, au-dessus de Raon-l'Étape, parcourt une charmante vallée où se trouvent les deux bourgs, jadis abbatiaux, de Senones et de Moyenmoûtier. Le « moûtier » qui donna son nom à cette dernière commune a été changé en filature, de même que le château seigneurial des princes de Salm, qui résidaient à Senones. Dom Calmet, bien connu par ses volumineux ouvrages de théologie et d'histoire, était abbé de Senones, et c'est dans une visite faite à cet abbé que Voltaire recueillit en partie les éléments de son *Essai sur les mœurs* [1].

Le département de Meurthe-et-Moselle, qu'arrosent les deux rivières, se compose des fragments de deux circonscriptions distinctes naguère : environ les deux tiers de l'ancienne Meurthe et seulement le cinquième de la Moselle ont été fondus en un département, tandis que le reste a été annexé à l'empire d'Allemagne ; jadis, la contrée se trouvait en entier sur le territoire de la Lorraine et des Trois-Évêchés. Presque toutes ses eaux s'écoulent dans le Rhin par la Moselle ; seulement au nord-ouest quelques rivières descendent vers la Meuse. Le département de Meurthe-et-Moselle est en général bien cultivé ; il est aussi fort riche par ses trésors du sous-sol ; il occupe le premier rang parmi les circonscriptions françaises pour la quantité de sel gemme extrait de ses mines et pour celle du minerai de fer. La quantité de fonte que produisent ses hauts fourneaux est supérieure à celle de tout autre département ; il est également le premier pour les cristaux et l'un des plus actifs pour la fabrication des glaces, des faïences, du papier [2]. Grace à ces ressources et à l'immigration des Lorrains d'outre-frontière, la population de Meurthe-et-Moselle, d'ailleurs l'une des moins ignorantes de la France, a pu dépasser la moyenne générale [3].

En suivant les bords de la Meurthe à son entrée dans le département, la première ville que l'on rencontre, Baccarat, a précisément l'une des grandes usines de la France, une de celles qui ont porté le plus loin et qui justifient le mieux la gloire de l'industrie française. Les cristaux de Baccarat sont admirés à toutes les expositions à cause de leur forme élégante, de leur taille nette, de leurs couleurs délicates ; à Sèvres, un atelier spécial de peinture dépend de Baccarat. Les 2,000 ouvriers employés dans la grande usine des bords de la Meurthe fabriquent près de la moitié de la cristallerie qui s'exporte de France.

Lunéville, chef-lieu de l'arrondissement le plus rapproché des montagnes, fut la résidence de la cour de Lorraine pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Le château

[1] Communes les plus importantes des Vosges en 1876 :

Épinal	14,900 hab.	Cornimont	4,500 hab.
Saint-Dié	14,500 »	Plainfaing	4,160 »
Remiremont	7,850 »	Rupt	4,130 »
Le Val d'Ajol (Laitre)	7,150 »	Raon-l'Étape (avec Neuveville)	3,950 »
Gérardmer	6,550 »	La Bresse	3,940 »
Rambervillers	5,280 »	Xertigny	3,930 »
Mirecourt	5,250 »	Neufchâteau	3,900 »

[2]

Product. du minerai de fer en 1873, dans Meurthe-et-Moselle :	744,500 t ;	valeur : 3,722,000 fr.
Industrie métallurgique (fonte, fer, acier)	285,750 »	» 36,155,000 »
» des cristaux et des glaces	5,500 »	» 12,500,000 »

[3]

Superficie de Meurthe-et-Moselle.	Population en 1876.	Population kilométrique.
5,246 kilomètres carrés.	404,600 habitants.	77 habitants.

VUE PANORAMIQUE DE NANCY

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

ducal existe encore, mais dépourvu de ses ornements : il a été transformé en caserne de cavalerie. Lunéville, célèbre dans l'histoire par le traité de 1801, qui confirmait celui de Campo-Formio, est une ville moins importante qu'autrefois : elle occupe cependant une bonne position commerciale au confluent de la Meurthe et de la Vezouze, sur la grande ligne de Paris à Strasbourg, dans une contrée fort riche par son agriculture. Depuis l'annexion de Sarrebourg à l'Allemagne, la fabrication des verres de montres s'est transférée à Lunéville. Après Baccarat, les principaux bourgs industriels de l'arrondissement sont également situés dans la haute vallée de la Vezouze. L'un est Blamont, dont les grands établissements sont des filatures; l'autre, Cirey, qui possède une manufacture de glaces appartenant à la compagnie de Saint-Gobain. La gare d'Emberménil, dernière station française de la ligne de Paris à Strasbourg, est dans l'arrondissement de Lunéville; c'est l'une des principales portes douanières de la France[1]. Le célèbre abbé Grégoire, qui fit décréter par la Convention l'abolition de l'esclavage, avait été curé d'Emberménil; il était né dans le voisinage, à Vétro.

La ville d'étape entre Lunéville et Nancy est Saint-Nicolas-du-Port, bâtie à l'endroit où le canal de la Marne au Rhin s'éloigne de la vallée de la Meurthe pour remonter à l'est celle du Sanon. Saint-Nicolas est le lieu d'expédition des sels que l'on retire des mines environnantes, notamment à Art-sur-Meurthe, à Varangéville, à Rosières-aux-Salines. Ces mines de sel gemme, exploitées dès le douzième siècle, avaient été délaissées sous le premier Empire, mais les travaux ont repris, et ce sont les plus importants de tout le territoire français depuis que l'Allemagne s'est emparée de Dieuze et de Château-Salins. C'est principalement à la concurrence des sels de Saint-Nicolas que les sauniers des bords de l'Océan, de la Vilaine à la Gironde, attribuent la décadence de leur industrie[2]. On dit que les goîtres, jadis fréquents dans la contrée, ont rapidement diminué autour de chaque saline en exploitation.

Nancy, l'ancienne capitale de la Lorraine et le chef-lieu du département de Meurthe-et-Moselle, est la plus grande ville de la frontière de l'Est. Au dix-septième siècle, elle était encore petite cité : toute sa population était contenue dans le quartier aux rues tortueuses et inégales qu'on appelle aujourd'hui la vieille ville. La moderne Nancy, dont les rues larges et droites se coupent presque aussi régulièrement que celles des cités américaines, date presque en entier du dix-septième et du dix-huitième siècle. La plupart des belles constructions qui ont donné à Nancy une physionomie particulière se sont élevées sous le règne de Stanislas, beau-père de Louis XV; depuis lors, de vastes faubourgs se sont formés en dehors des portes et se prolongent au loin sur les routes et sur des terres en partie marécageuses que l'on a dû assainir à grands frais. L'événement le plus considérable que rappelle le nom de Nancy est la défaite de Charles le Téméraire, dont on retrouva le corps dans un marais, le lendemain de la bataille. Un petit monument, visible de la gare du chemin de fer, s'élève à l'endroit même où « fut le duc de Bourgogne.... en bataille transcy », dit l'inscription.

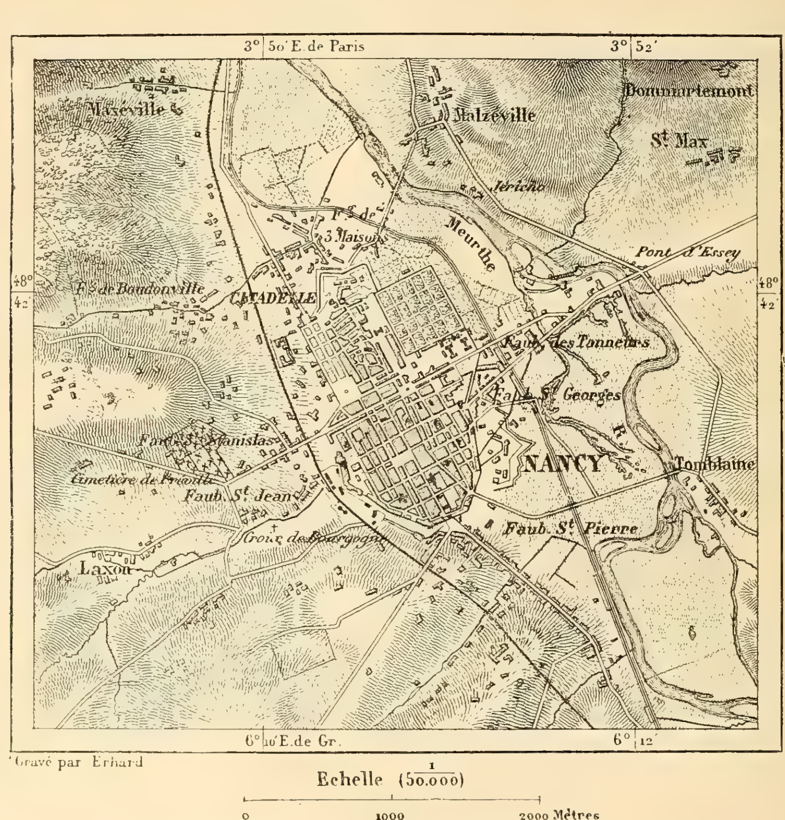
Quoique ville d'industrie et de commerce, Nancy a gardé dans tous les quartiers bâtis par Stanislas ce style maniéré qui convenait à la résidence d'une cour; un arc de triomphe, des statues, des bas-reliefs, des groupes allégoriques, des inscriptions pompeuses, semblent attendre un maître absent; mais dans ces larges rues, sur ces vastes places, dont la plus élégante est dite place Carrière, parce qu'elle servait jadis d'arène aux chevaux, on peut du moins respirer à l'aise et le regard suit avec plaisir les lignes régulières des édi-

[1] Marchandises déclarées à la douane d'Emberménil en 1872 : 185,000,000 fr.

[2] Production du sel dans Meurthe-et-Moselle en 1828 : 28,000 tonnes.
» » » en 1868 : 150,000 »

fices. Quelques-uns des monuments sont remarquables par les trésors qu'ils renferment : ainsi dans l'ancien palais ducal, dont on admire la porte sculptée ou « porterie », la galerie des Cerfs, somptueusement restaurée après l'incendie de 1871, contient le musée archéologique lorrain; mais c'est dans l'ancienne ville que se trouve l'édifice le plus curieux de Nancy, du moins à l'intérieur : l'église des Cordeliers. Dans la nef elle-même et dans la chapelle « ronde » qui se rattache à l'église sont érigés les tombeaux et les cénotaphes de plusieurs ducs de Lorraine et de personnages de leur famille ; quelques-uns des monuments, surtout celui de Philippe de Gueldres, femme du duc René II, sont d'une

N° 230. — NANCY AVANT 1870.



grande beauté. Le tombeau de Jacques Callot, le plus célèbre des enfants de la cité lorraine, se trouve dans cette église. L'agronome Mathieu de Dombasle, qui naquit aussi à Nancy, a sa statue sur une place voisine de la gare.

Nancy est une ville d'université ; déjà dotée avant la guerre de plusieurs facultés, elle a reçu de Strasbourg plusieurs grands établissements d'instruction publique : son ambition est de devenir l'intermédiaire scientifique entre les autres villes de France et l'Allemagne; elle a été choisie comme siége de la Société de géographie de l'Est. Pour soutenir le rôle qui lui revient, elle a déjà les ressources que lui donnent sa bibliothèque, son cabinet d'histoire naturelle, son jardin botanique, ses diverses collections, son musée, qui renferme de remarquables tableaux, parmi lesquels la *Bataille de Nancy* par Delacroix. Pour l'industrie, Nancy ambitionne de remplacer, du moins en partie, les grands centres de fabrication que la France a perdus avec l'Alsace : d'ailleurs plusieurs manufacturiers

des deux départements du Rhin ont transféré spontanément leurs filatures, soit à Nancy, soit dans les villages des alentours; quatre hauts fourneaux s'élèvent aussi dans les bourgs du voisinage. Outre la filature et le tissage des cotons, d'autres industries florissantes occupent les ouvriers lorrains, celles des chapeaux, des draps, et surtout des fleurs artificielles. Depuis dix ans, Nancy a vu sa population s'accroître de plus de 15,000 habitants, et la ville a dû s'augmenter d'un cinquième en étendue; de toutes parts s'élèvent de nouvelles constructions, maisons d'habitation, usines, établissements publics. Au sud-ouest, le village de Laxou, devenu très-populeux, se rattache à Nancy par le faubourg Saint-Jean. Une grande partie de l'importance de Nancy lui vient aussi des nombreuses lignes de chemins de fer qui viennent se souder dans le voisinage à la voie principale. Les deux embranchements les plus rapprochés de Nancy se dirigent, l'un à l'est vers les salines, devenues allemandes, de Vic et de Dieuze, l'autre au sud vers le bourg industriel de Vézelize, chef-lieu du Saintois.

Au-dessous de Nancy, la Meurthe et la Moselle s'unissent près du village de Frouard, entre de belles collines boisées, et gardent la direction de la Meurthe, qui perd son nom, quoiqu'elle occupe la vallée maîtresse. Ces passages, faciles à défendre, étaient jadis dominés par des châteaux forts. Depuis que Nancy est devenue ville frontière, de grands ouvrages militaires ont été construits sur les deux plateaux qui s'élèvent à l'est du confluent, le plateau de Faulx et celui de Haye[1]. En aval du confluent, il n'existe plus qu'une seule ville sur le territoire resté français, Pont-à-Mousson, ainsi nommée de son pont sur la Moselle et de l'ancien château de Mousson, dressé jadis sur une colline de l'est, qui domine le passage. Pont-à-Mousson fut pendant près de deux siècles, de 1572 à 1763, une ville d'université et d'écoles. Son importance actuelle lui vient de ses usines métallurgiques, de ses fabriques d'aiguilles et de son commerce avec les pays d'outre-frontière; Pagny-sur-Moselle, la station voisine, bâtie au pied d'un coteau couvert de vignobles, les derniers de la France, reçoit chaque année dans sa douane de 80 à 100 millions de marchandises. Toute cette région de la Moselle est fort riche en débris anciens: au sud de Pont-à-Mousson, des sculptures, des armes, des médailles ont été découvertes au milieu des substructions de monuments romains, ayant appartenu sans doute à l'antique Scarpone; entre Pont-à-Mousson et Pagny, on a trouvé des autels dédiés à Hercule et à Jupiter. Le plus beau château féodal de la basse Lorraine s'élève à l'ouest de Pagny, au sommet d'un coteau : c'est la forteresse de Prény, démantelée par Richelieu, mais dressant encore ses tours et d'épaisses murailles d'enceinte.

L'arrondissement de Toul, qu'arrose la Moselle en amont de son confluent, est en entier dans la zone calcaire du département et se distingue par sa richesse agricole. Ancienne résidence épiscopale, Toul possède deux belles églises ogivales du treizième et du quatorzième siècle : l'une des deux, l'ancienne cathédrale, est ornée d'une admirable façade de style fleuri, de la deuxième moitié du quinzième siècle. Située sur l'une des grandes voies historiques de la France et dans une des régions qui ont le plus souvent changé de maîtres, Toul a été très-souvent assiégée, prise, dévastée; en 1870, elle a très-énergiquement résisté aux armées prussiennes et les a longtemps forcées à se détourner de leur route dans leur marche sur Paris. Au nord-est de Toul, le canal de la Marne au Rhin, qui longe la Moselle, de Toul à Frouard, passe dans une tranchée de 40 mètres de profondeur, puis dans un souterrain de 500 mètres percé au-dessous du village de Liverdun, et franchit la Moselle sur un beau pont de douze arches.

L'étroite bande de territoire séparée de l'ancien département de la Moselle pour être rattachée à celui de la Meurthe forme l'arrondissement de Briey, dont le chef-lieu est un

[1] A. Pichat, *Géographie militaire du bassin du Rhin.*

petit bourg industriel, situé à l'écart des chemins de fer et des grandes routes, sur un sous-affluent de la Moselle. La seule ville de l'arrondissement est Longwy, place forte de la frontière de Belgique divisée en deux, la citadelle d'en haut et le quartier d'en bas, dont les forges et autres établissements industriels bordent la Chiers. Dans la même vallée charmante, au confluent de la Crusne et au point de convergence de trois chemins de fer, se trouve Longuyon, dont les industries sont les mêmes que celles de Longwy. Au sud de l'arrondissement, à l'est de l'ancien village de Mars-la-Tour, peut-être d'origine romaine, s'étend une partie du champ de bataille à la suite de laquelle l'armée de Bazaine fut rejetée dans l'enceinte de Metz. Des hauteurs on peut voir au loin la vallée de la Moselle, les forts de Metz et tout ce beau territoire naguère français, que la France a la douleur de n'avoir pas su garder[1].

[1] Communes les plus importantes de Meurthe-et-Moselle en 1876 :

Nancy	66,300 hab.	Baccarat	5,750 hab
Lunéville.	16,050 »	Longwy	4,200 »
Pont-à-Mousson.	10,950 »	Saint-Nicolas-du-Port	4,100 »
Toul.	10,100 »	Laxou	5,050 »

Briey. . . . . 2,150 hab.

CHAPITRE XIV

STATISTIQUE DE LA FRANCE

I

Après avoir décrit en détail les diverses régions de la France, il convient de jeter un regard d'ensemble sur le pays et de le comparer aux contrées voisines. Mais pour juger sainement de la puissance respective des peuples, il n'est d'autre moyen que de scruter les chiffres qui constatent l'état réel des populations et leurs progrès dans tous les travaux humains. Si l'histoire révèle le génie propre des nations, la statistique montre quelles sont leurs ressources pour continuer le grand combat de l'existence. « L'avenir du peuple, dit un proverbe japonais, est enfermé dans son présent, comme l'aiglon dans son œuf. »

En comparant tous les éléments de la puissance des groupes européens, on pourrait se hasarder à prédire l'avenir prochain de la France; toutefois en matière si délicate, qui touche aux sentiments les plus intimes, chacun doit être sobre dans ses jugements; il suffit d'exposer les faits en toute sincérité et avec autant de précision que le permettent des statistiques incomplètes et souvent contradictoires: à chacun d'en tirer les conséquences dans la mesure de vérité que lui laisse son « aberration personnelle ». Quelles que soient les appréciations des observateurs sur les phénomènes du renouvellement continu qui s'accomplit sous leurs yeux, du moins ne peuvent-ils le nier; il leur faut reconnaître que les changements se succèdent avec une rapidité de plus en plus grande. Qu'ils étudient la répartition des habitants dans les villes et les campagnes, les déplacements de la terre et du capital, les progrès de l'industrie et du commerce, l'état de la famille et ses rapports avec le monde extérieur, le mouvement des idées et de la morale elle-même, enfin l'ensemble des aspirations plus ou moins vagues qui

forment l'idéal de la nation, ils peuvent constater sans peine que les changements survenus pendant le cours des trois dernières générations dépassent tous ceux qui avaient eu lieu durant les trois siècles antérieurs. La vie est devenue plus active; les événements se hâtent.

Le fait capital dans l'histoire moderne de la France est l'accroissement naturel de sa population depuis le commencement du siècle. Lors de la Révolution, le nombre des habitants, pour une surface d'ailleurs plus étendue, était inférieur d'un tiers à ce qu'il est aujourd'hui, et leur vie moyenne était plus courte que celle de leurs descendants actuels[1]. En moins de temps que ne dure une vie d'homme, des améliorations graduelles ont donc, pour ainsi dire, agrandi la France d'une moitié de sa surface, et les hommes qui l'habitent jouissent, pris en masse, d'un bien-être matériel que ne connaissaient point nos pères. A ce point de vue, le changement opéré dans l'espace du siècle est probablement plus considérable qu'il ne l'avait été dans les Gaules depuis les origines de l'histoire écrite.

Mais si la population de la France s'est accrue, le taux d'accroissement a été bien moindre que celui de plusieurs autres pays d'Europe, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie. Le gain s'est ralenti, et dans quelques années exceptionnelles, on a même pu constater un recul. D'après le recensement de 1872, la France a perdu plus de 450,000 habitants pendant les six années écoulées depuis le dénombrement de 1866, et cela sans compter la diminution causée par l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'empire allemand. Les désastres de « l'année terrible », les batailles, la misère des siéges, qui a fait périr 60,000 personnes à Paris seulement, les maladies des camps, les exterminations en masse, ne suffisent pas à expliquer cette énorme déperdition de près d'un demi-million d'hommes. Il faut qu'il y ait eu, en outre des calamités déchaînées par la guerre, des causes profondes de mortalité ou de diminution dans les naissances[2] : à population égale, l'Angleterre eût gagné près de trois millions d'habitants alors que la France en a perdu un demi-million. Il est vrai que depuis 1872 un mouvement de reprise a commencé, mais ce mouvement est faible[3], et s'il n'augmente pas, il n'amènera le doublement de la population qu'après un laps de plusieurs siècles. La France qui, par le nombre des hommes, occupait en 1800 le premier rang après la Russie, est main-

[1]
1784. Évaluation de Necker.	24,800,000	habitants
1876. Recensement officiel	36,906,000	»
1880. Population probable	37,600,000	»

[2] Bertillon, *Revue d'anthropologie*, 1873.

[3]
Excédant des naissances sur les morts en 1872	172,950
» » » en 1877	142,622

tenant distancée par deux autres puissances, l'Allemagne et l'Austro-Hongrie ; encore ne faut-il pas oublier que le domaine des peuples de civilisation européenne s'est considérablement agrandi et qu'il embrasse actuellement la Russie asiatique, l'Amérique et l'Australie, dont la population s'accroît très-rapidement. Dans cette fraction de l'humanité qui constitue le groupe européen, soit par l'origine, soit par le mouvement des idées, les Français formaient à peu près un cinquième au commencement du siècle : de nos jours la proportion a diminué de moitié, et la France ne compte plus que pour un dixième[1].

Quelles sont les raisons du faible accroissement naturel d'une nation dont le territoire est pourtant si heureusement situé? On a parlé d'une prétendue dégénérescence, alors qu'une meilleure alimentation et les progrès de l'hygiène générale ont allongé la vie moyenne et que le nombre des jeunes gens exemptés du service militaire pour cause d'infirmités diminue fortement de décade en décade[2]. Il ne faut donc point chercher dans une décadence physique la cause de la lenteur avec laquelle s'augmente la population de la France[3]. L'interdiction du mariage prononcée contre un demi-million de soldats et de marins, qui sont précisément l'élite physique de la nation, le vœu du célibat par lequel se sont engagées plus de 200,000 personnes, hommes et femmes, enfin l'isolement, volontaire ou bien imposé par les circonstances, dans lequel vit une moitié des Français en âge de se marier, sont des causes évidentes d'une lente augmentation d'habitants. Ainsi qu'on l'a dit depuis longtemps, un des malheurs de la France est d'avoir trop de célibataires. Mais outre ces causes évidentes de la faible natalité française, il en est une autre, des plus importantes, qui ressort de la comparaison des statistiques départementales.

[1] Contrées principales de civilisation européenne en 1880 :

	Population probable.		Population probable.
Russie	96,000,000	Iles Britanniques	34,800,000
États-Unis	50,000,000	Italie	28,600,000
Allemagne	45,000,000	Espagne	16,500,000
Austro-Hongrie	39,000,000	Brésil	12,000,000
France	37,600,000	Mexique	9,500,000

[2] Exemptions pour cause d'infirmités : 1842. 58,262
» » » 1852. 45,944

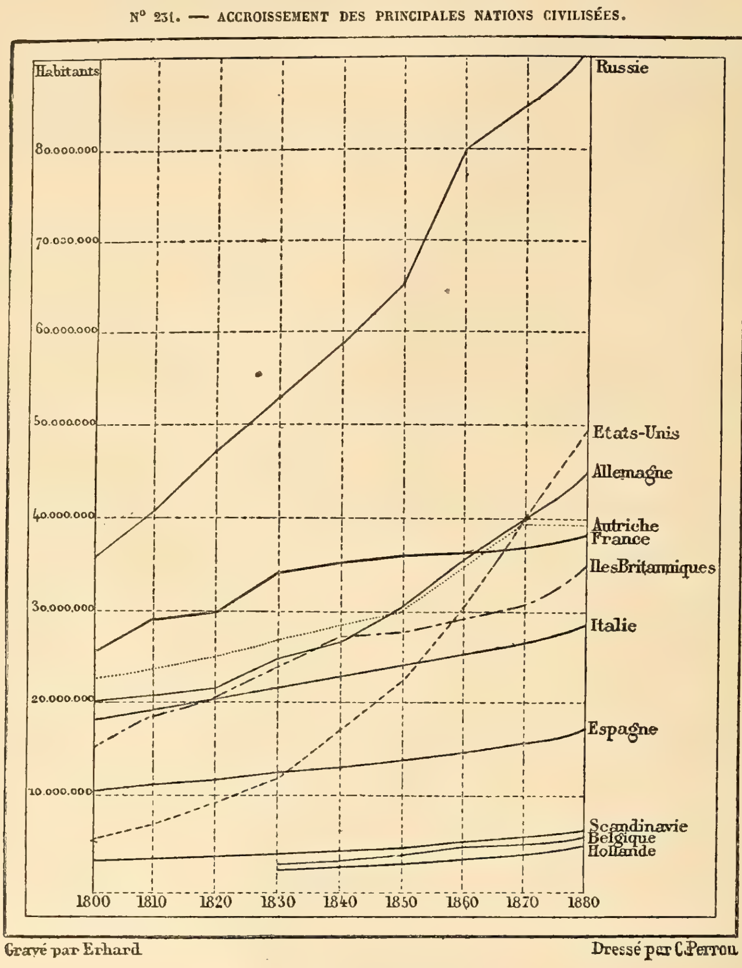
[3] Mortalité générale moyenne sur 1,000 habitants :

Norvége	18 à 19	Belgique	23 à 24	Italie	30
Suède et Danemark	20 à 21	Néerlande	27 à 28	Autriche	32
Angleterre	22 à 23	Prusse	27 à 28	Hongrie	36 à 37
France	23 à 24	Espagne	30	Russie	38

(Bertillon, *Dictionnaire des sciences médicales*).

Cette cause, toute morale, provient du désir qu'ont les parents d'assurer l'aisance à leurs enfants. Ils se privent volontairement d'avoir une aussi nombreuse postérité que les Canadiens, leurs frères d'Amérique, ou les

N° 231. — ACCROISSEMENT DES PRINCIPALES NATIONS CIVILISÉES.



Anglais leurs voisins, afin de laisser à chacun de leurs héritiers un patrimoine suffisant[1]. Des philosophes moralistes, tels que Stuart Mill,

[1] Population française au-dessus de 21 ans :

	Célibataires.	Mariés.	Veufs.
Hommes	51 pour 100	41 pour 100	5 pour 100
Femmes	48 »	40 »	11

Nombre des mariages en moyenne :

France.	Iles Britanniques.	Allemagne.
298,000	220,000	420,000

Nombre des naissances en moyenne :

France.	Iles Britanniques.	Allemagne.
955,000	1,100,000	1,650,000

approuvent fort cette prudence des parents français : elle démontre en effet leur grande sollicitude pour le bien-être de la famille, mais elle témoigne aussi d'une faible initiative dans l'éducation des enfants, d'un triste esprit de routine dans l'art de se créer des ressources, d'un manque absolu de confiance dans l'avenir. En outre, elle est pour le pays tout entier une cause d'affaiblissement, par rapport aux autres nations qui croissent beaucoup plus rapidement en nombre d'hommes [1].

En général, les naissances sont relativement plus nombreuses dans les départements pauvres que dans ceux où les habitants ont une grande aisance. La Bretagne, dont le sol est bien peu fertile en comparaison des campagnes du Maine-et-Loire, de l'Orne, du Calvados, de l'Eure, est beaucoup plus riche par la fécondité de ses familles [2]. On peut dire qu'en moyenne les enfants sont d'autant plus nombreux dans une province que les parents ont un choix plus considérable de carrières à offrir à leurs enfants, en sorte que ceux-ci puissent accroître ou du moins conserver leur bien-être. Or ce sont précisément les populations pauvres qui ont cette facilité du choix, puisque les parents, vivant de leur métier, peuvent en faire apprendre d'autres à leurs enfants, tandis que les pères riches, vivant de leurs revenus, ont à diviser le patrimoine. Les départements de la Normandie, et notamment celui de l'Eure, où l'agriculture est si prospère, sont de ceux où la limitation volontaire des familles produit les plus fâcheux effets, en réduisant constamment le nombre des habitants. L'émigration ne contribue que pour une très-faible part à ce dépeuplement ; peu de garçons et de filles vont se placer comme domestiques dans les grandes villes, car le travail suffit à tous ; mais tous aussi veulent garder pour eux le bénéfice entier de leur labeur. Dans aucun département de la France le nombre des célibataires n'est plus considérable : on y compte plus de 50,000 individus, le huitième de la population, vivant absolument solitaires dans leur demeure, et la plupart des ménages n'ont qu'un ou deux enfants. Les habitants sont possédés de « l'amour presque monomaniaque de l'aisance ». En 1848, on comptait 430,000 habitants dans le département de l'Eure ;

[1] Bertillon, ouvrage cité.

[2]

Départements.	Nombre d'enfants par mariage.
Gironde	2,14
Eure	2,15
Lot-et-Garonne	2,21
Orne	2,23
Finistère	3,33
Département moyen	2,91

(Dupuit, *Journal des Économistes*, juillet 1865, tome XLVII.)

en 1876, il n'y en avait plus que 378,000 : la perte annuelle a donc été en moyenne de 2,000 individus[1].

Pris en masse, les Français sont le plus sédentaire des peuples ; ils n'ai-

N° 252. — RÉPARTITION DES HABITANTS EN FRANCE.



ment point à émigrer. Quoiqu'ils sachent s'accommoder plus facilement que d'autres aux mœurs étrangères et même, ainsi que le prouvent les « trappeurs » canadiens, supporter gaiement toutes les misères de la vie du sauvage, néanmoins ceux qui, poussés par l'amour des aventures ou par le désir

[1] De la Siauve, *Sur la Fécondité* (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, juillet 1874.)

d'améliorer leur sort, s'éloignent de la patrie, ne forment probablement pas la millième partie de la population ; mais le nombre exact n'en est pas connu, les statistiques relatives à l'émigration étant notoirement très-incomplètes. Aux États-Unis, le pays cosmopolite par excellence, les Français ne se trouvent nulle part en groupes compactes qu'à New-York, en Louisiane, en Californie, dans le Missouri, et leur nombre total, très-minime en comparaison de celui des Irlandais, des Anglais, des Allemands, est même inférieur de près de moitié à celui des Scandinaves[1]. Dans l'Amérique espagnole, au Mexique, au Pérou, au Chili, à la Plata, ils forment des colonies relativement plus importantes, tandis qu'en Australie ils sont très-clair-semés au milieu de la population d'origine anglaise[2]. En Algérie, ce pays qui pourtant est si rapproché de Marseille, et qui offre tant de ressources aux colons intelligents, les Français dépassent, il est vrai, les immigrants des autres nations, mais seulement grâce à l'appoint des Israélites et des étrangers naturalisés[3]. Mais s'ils émigrent peu au delà des mers, et même s'établissent rarement à demeure dans les contrées voisines de la frontière, en revanche, ils accueillent chaque année une proportion plus considérable d'étrangers, attirés par l'industrie, le commerce ou les agréments de la vie[4]. Les Belges, les Italiens, les Suisses, les Allemands, sont ceux qui forment le gros de cette immigration, dans laquelle on ne compte pas les colonies de passage, anglaise, russe, américaine, qui s'établissent à Paris et dans les villes de plaisance.

En France, comme dans les autres contrées industrielles, la population ne cesse de se déplacer des campagnes vers les cités : le mouvement d'émigration à l'intérieur est devenu le phénomène normal ; les provinces du centre, de tout temps moins peuplées, se dépeuplent encore au profit des plaines de leur pourtour où s'élèvent les grandes villes. Vers 1850, les Français vivant dans les communes moindres de 2,000 individus formaient les trois quarts de la nation[5] : de nos jours, ils n'en sont pas même les deux tiers. En certaines parties de la France, les campagnes et les petites villes ont perdu depuis une génération un cinquième, même un quart de leurs habitants, tandis que des villes industrielles considérables ont surgi,

[1]	Français domiciliés aux États-Unis en 1870	116,040
	Suédois et Norvégiens » »	211,580
[2]	Français domiciliés en Australie en 1875	2,400
[3]	Nombre des colons français en Algérie, lors du recensement de 1876	190,000
	» » étrangers » »	158,000
[4]	Étrangers domiciliés en France en 1851	379,500
	» » » 1861	499,100
	» » » 1866	635,500
	» » » 1876	801,750

[5] Maurice Block, *Annuaire de l'économie politique pour* 1876, p. 4.

que les ports de commerce et Paris s'agrandissent constamment de quartiers, trop étroits pour les nouveau-venus qui s'y pressent. En 1873, une moitié du surcroît total de l'année, soit 80,000 Français sur 160,000, s'est portée à Paris et dans sa banlieue, et pourtant dès l'année précédente, la population parisienne ne se composait que pour un tiers d'habitants nés dans la ville même[1]. Ainsi le dépeuplement des campagnes au profit des grandes villes, ou bien, en d'autres termes, la diminution des travailleurs de la terre et l'accroissement correspondant des artisans, des ouvriers, des gens de commerce, aura bientôt changé complétement la distribution des habitants; déjà dans sept départements le nombre des citadins dépasse celui des campagnards. Nul doute que, dans un avenir prochain, la France, comme l'Angleterre, n'ait dans les villes la majorité de ses citoyens[2].

II

Quoique le nombre des agriculteurs diminue, les produits du sol ne cessent de s'accroître. L'exploitation du sol est, il est vrai, l'industrie qui progresse avec le plus de lenteur, précisément parce qu'elle est la plus antique et que tous ses procédés, transmis de père en fils, sont imposés par la routine; néanmoins la révolution se fait dans le monde agricole comme elle s'est déjà faite dans le monde industriel; la division du travail s'est introduite dans la culture, et le paysan, plus instruit, comprenant mieux la terre, sait lui faire rendre plus de fruits en échange de moins d'efforts. On peut juger des progrès immenses de l'agriculture française par ce fait, que la production des céréales, la plus importante de toutes puisqu'elle donne le pain, a plus que doublé depuis un demi-siècle, et pourtant la surface emblavée ne s'est accrue que d'un sixième. En outre, les espèces de grains cultivées ont été anoblies; en maints endroits le froment[3] croît en épis

[1]

Parisiens	642,718
Provinciaux	1,031,865
Étrangers	177,209
Population totale de Paris en 1872	1,851,782

[2]

Population des campagnes en 1831.	23,725,800 hab.	Population des villes.	8,835,125 hab.
» » 1872.	22,000,000 »	» »	14,000,000 »

[3]

Production du froment, par hectare, de 1815 à 1835	11	hectolitres	57
» » » 1836 à 1855	13	»	30
» » » 1856 à 1876	14	»	52
» » » en 1880	14	»	62

serrés là où l'on n'obtenait que de maigres récoltes de seigle ou de méteil[1]. Les années que les cultivateurs considèrent comme très-mauvaises eussent été,



N° 257. — RÉCOLTE DU FROMENT EN 1874.

0° M. de Paris

M A N C H E

O C É A N

M É D I T E R R A N É E

0° M. de Gr

D'après le Bulletin de la Halle pour la récolte de 1874 — *Dressé par C. Perron.*

Plus de 500,000 hectol. — *Plus de 400,000* — *Plus de 300,000* — *Plus de 200,000* — *Plus de 100,000* — *Moins de 100,000 hectol.*

par 100,000 hectares de territoire départemental.

---

[1] Production des céréales en 1815 : 132,000,000 hectolitres, dont 39,461,000 de froment.

Valeur du grain et de la paille . . . . 2,600,000,000 fr.

Production des céréales en 1872 : 276,129,350 hectolitres, dont 120,803,500 de froment.

Valeur du grain et de la paille. . . . . 5,605,750,000 fr.

Surface des terrains cultivés en céréales en 1878 :

Froment.	6,843,085	hectares.
Avoine	3,526,603	»
Seigle.	1,804,791	»
Orge	1,010,523	»
Autres céréales.	1,774,034	»
Superficie totale.	14,749,036	»

(*Journal officiel*, 1879.)

pendant la première moitié du siècle, des années de merveilleuse abondance : la richesse d'autrefois n'est plus que misère aujourd'hui[1]. Dans les années de cherté ou de disette, la France est obligée d'importer du blé de l'Orient européen, de l'Algérie, du Nouveau-Monde.

La France du Nord, plus peuplée, est beaucoup plus productive en céréales que les régions du Centre, naturellement moins fertiles, et que les départements du Midi, moins peuplés et disposant d'avantages plus grands pour la production des plantes auxquelles une forte chaleur estivale est nécessaire. Grâce à sa position au milieu de la zone tempérée, et sur les versants de deux mers, la France est de tous les pays d'Europe celui qui présente le plus de diversité dans ses grandes cultures. L'île de Corse et, sur le continent, onze départements du littoral méditerranéen et de la basse vallée du Rhône ont des plantations d'oliviers qui fournissent la meilleure huile du monde[2]. Les mêmes régions de la France et d'autres départements du Midi récoltent la feuille du mûrier, qui nourrit le ver à soie et se transforme, sous les mains des artistes lyonnais, en étoffes d'une incomparable beauté; malgré les diverses maladies qui ont attaqué le ver à soie depuis une vingtaine d'années, la culture du mûrier est encore une source importante de revenus[3]. Mais la gloire et la grande richesse de la France méridionale, ce sont les vignobles. Quoique toutes les régions de la France puissent nourrir la vigne, et qu'on la rencontre, du moins à l'état de treilles, dans tous les départements, quoique la Champagne, si fameuse par ses vins mousseux, surtout à l'étranger, se trouve précisément sur le versant septentrional du territoire, cependant c'est bien sur le versant du Midi, pris dans son sens le plus large, au pied des Cévennes et des Alpes, dans la vallée du Rhône et de la Saône, dans le Bordelais, dans l'Angoumois, la Saintonge et l'Aunis, que se trouvent les vignobles les plus étendus et les plus productifs de la France. L'ensemble des vignes occupe plus de 2 millions d'hectares, soit environ la vingt-cinquième partie du territoire, mais

[1] Consommation moyenne du froment par habitant :

1821	1,53 hectolitres.
1835	1,59 »
1852	1,85 »
1872	2,11 »

(Maurice Block, *Statistique de la France*, tome II, p. 389.)

[2] Production de l'huile d'olive en 1862 : 25,000,000 hect.; valeur 127,000,000 fr.

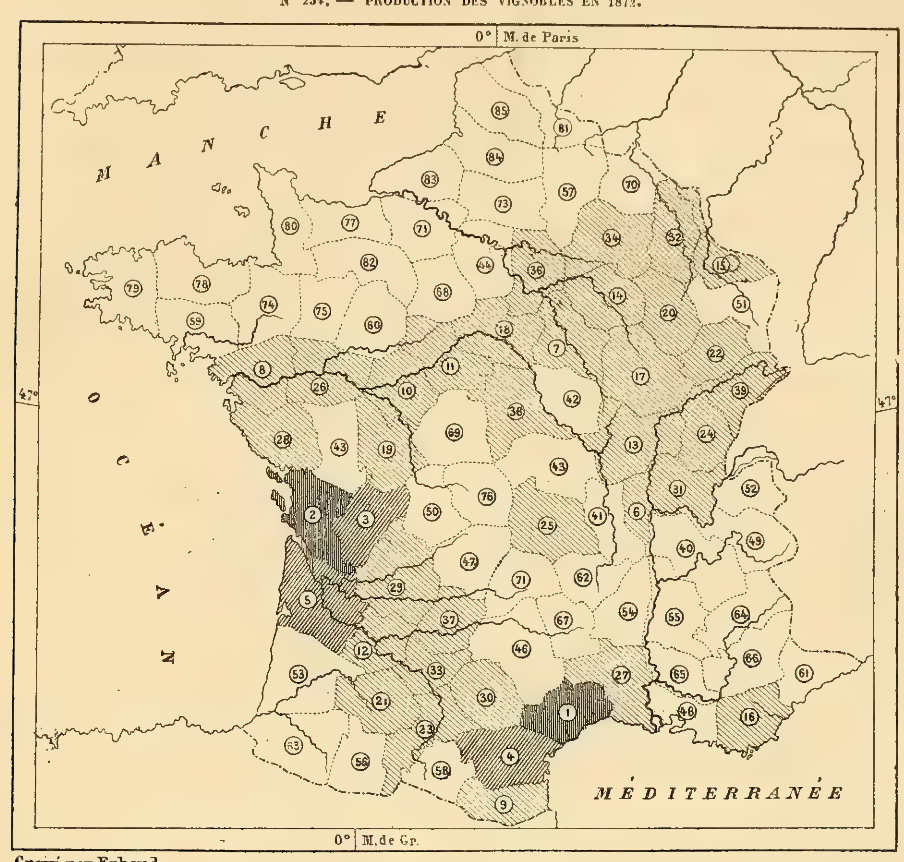
[3] Production des cocons en France :

1760	6,600,000 kilog. de cocons. Valeur	15,500,000 fr.
1853 (année de la plus forte récolte)	26,000,000 » » »	117,000,000 »
1872	9.871,100 » » »	60,700,000 »

(Maurice Block, *Statistique de la France.*)

la valeur de leurs produits dépasse de beaucoup, même actuellement, la proportion que donnent les autres grandes cultures[1]. Aucun pays d'Europe,

N° 234. — PRODUCTION DES VIGNOBLES EN 1872.



Gravé par Erhard.

DÉPARTEMENTS RÉCOLTANT PLUS D'UN MILLION D'HECTOLITRES SUR 100,000 HECTARES.

1 Hérault.
2 Charente-Inférieure.

DÉPARTEMENTS RÉCOLTANT PLUS DE 500,000 HECTOLITRES SUR 100,000 HECTARES.

3 Charente.
4 Aude.
5 Gironde.

DÉPARTEMENTS RÉCOLTANT PLUS DE 100,000 HECTOLITRES SUR 100,000 HECTARES.

6 Rhône.
7 Yonne.
8 Loire-Inférieure.
9 Pyrénées-Orientales.
10 Indre-et-Loire.
11 Loir-et-Cher.
12 Lot-et-Garonne.
13 Saône-et-Loire.
14 Aube.
15 Meurthe.
16 Var.
17 Côte-d'Or.
18 Loiret.
19 Vienne.
20 Haute-Marne.
21 Gers.
22 Haute-Saône.
23 Haute-Garonne.
24 Jura.
25 Puy-de-Dôme.
26 Maine-et-Loire.
27 Gard.
28 Vendée.
29 Dordogne.
30 Tarn.
31 Ain.
32 Meuse.
33 Tarn-et-Garonne.
34 Marne.
35 Seine.
36 Seine-et-Marne.
37 Lot.
38 Cher.
39 Doubs.

Les autres départements récoltaient en 1872 moins de 100,000 hectolitres de vin sur 100,000 hectares.

[1] Étendue cultivée en vignes en 1870 : 2,013,600 hectares.

Production du vin en 1854 (grande année de l'oïdium)	10,790,000	hectolitres.
» » 1875 (la meilleure année du siècle)	83,632,400	»
» » 1878	48,720,500	»
» en Italie ; »	27,136,500	»
» » Espagne ; »	30,000,000	»
» » Austro-Hongrie ; »	12,200,000	»
Valeur approximative de la vendange française en 1875 . . .	5,000,000,000	fr.

ni la péninsule Ibérique, ni l'Austro-Hongrie, ni l'Italie n'égalent la France, ni pour la quantité et la variété des vins, ni pour l'excellence des eaux-de-vie qui en sont fabriquées[1]. Il est probable que, dans les bonnes années, les vendanges françaises ont représenté au moins la moitié de tout le vin récolté dans le monde. Pourtant l'exportation annuelle ne comprend qu'une faible partie, à peine le vingtième, de la quantité qui se consomme en France; presque tous les vins ordinaires restent dans le pays. Depuis quelques années, un ennemi terrible, le phylloxera, menace l'industrie vinicole; la science semble encore éloignée d'en avoir triomphé, et déjà quelques départements ont été presque entièrement dévastés par le fléau[2]. Les pertes sont énormes, mais du moins le désastre aide à guérir les agriculteurs de leur routine, les oblige à s'ingénier et à s'instruire, à chercher de nouveaux moyens, à s'occuper de nouvelles cultures : leur esprit d'initiative s'en accroît, et certes ni le sol, ni le climat ne leur refuseront les moyens de regagner, et au delà, tout ce qu'ils ont perdu.

Toutes les denrées agricoles de la zone tempérée trouvent en France un sol qui leur convient. La production des pommes de terre y est plus abondante que dans tout autre pays d'Europe[3]; les plantes oléagineuses sont très-cultivées, surtout dans les départements du Nord; les plantes textiles, le lin, le chanvre, occupent de vastes étendues dans presque toutes les parties du territoire, mais principalement sur le versant de la Manche et de l'Océan; la betterave, culture essentiellement industrielle, puisqu'elle est employée pour la fabrication du sucre, est semée dans les campagnes du Nord, autour des usines; les jardins et les vergers environnent surtout les villes, et les légumes, les fruits qu'on en retire servent non-seulement à l'approvisionnement de la France, mais aussi en partie à celui de l'Angleterre. Toutefois le produit agricole le plus important après les céréales, celui qui semble devoir remplacer le vin comme source de revenus, est l'herbe des prairies. La récolte du foin, celle des fourrages vont toujours croissant, et chaque année les cultivateurs empiètent sur les landes et les pâturages pour les transformer en prairies.

La plus grande facilité des communications hâte la division du travail

[1] Exportation des vins en 1873 : 3,986,827 hectol.; valeur 305,268,978 fr.
Exportation de l'eau-de-vie de vin en 1873 : 292,000 hectol.; valeur 53,250,000 fr.

[2]

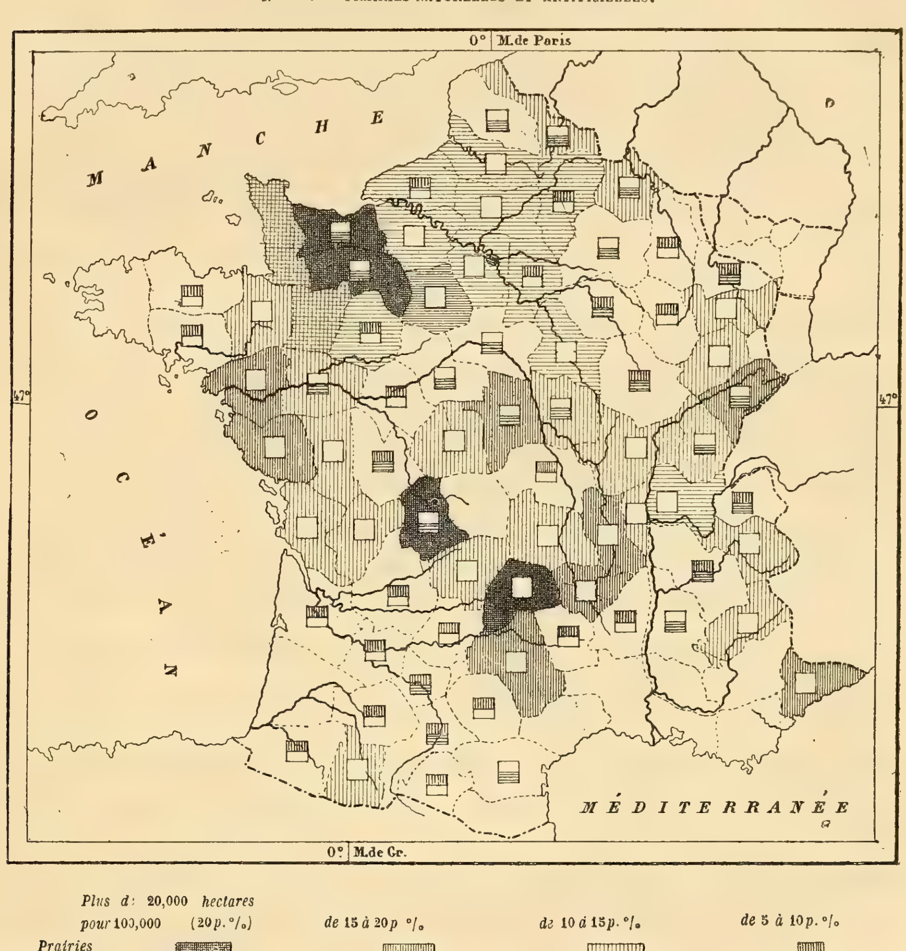
Superficie des vignobles détruits en juin 1877 :	288,595 hectares.
» » attaqués »	237,840 »
Superficie des vignobles attaqués ou détruits en juin 1877 :	526,435 hectares.

[3]

Surface cultivée en pommes de terre en 1875.	1,221,115 hectares.
Quantité récoltée	125,325,650 hectolitres.

pour l'élevage des animaux qui vivent dans ces prés[1]. Les agriculteurs de chaque région ont appris à soigner surtout les bêtes dont le climat et le sol favorisent le mieux la production : ici prédomine l'élève du mouton, ailleurs celle du bœuf ou du cheval; même pour une seule race, on en est arrivé à déplacer les animaux de province à province, suivant leur âge et leur

N° 235.— PRAIRIES NATURELLES ET ARTIFICIELLES.



degré de croissance; on ne néglige rien pour leur donner, par ces migrations, toute la force et la beauté qu'ils peuvent acquérir. C'est ainsi que se

[1] Prairies naturelles en 1842 : 4,198,200 hect. Production : 105,204,000 quint. mét. de foin.
» » en 1862 : 5,021,200 » » 160,995,550 » » »
Valeur approximative. . . . . . . 1,000,000,000 fr.
Prairies artificielles en 1842 : 1,576,560 hect. Production 47,250,000 quint. mét. de fourrages.
» » en 1862 : 2,722,600 » » 103,660,000 » » »
Valeur approximative. . . . . . . 1,000,000,000 fr.

transforment les mœurs pastorales pendant la série des siècles. Les peuples nomades suivent leurs troupeaux dans les lieux de pâture; les tribus agricoles ont des bergers qui accompagnent les bêtes dans leurs voyages à la montagne ou aux landes, puis les ramènent au gîte; maintenant, dans nos contrées industrielles, ce sont les animaux eux-mêmes qui s'échangent de pays à pays et pour lesquels des éleveurs différents se succèdent, du lieu de naissance au lieu d'engraissement : ces déplacements, et surtout les croisements de toute espèce, ont pour conséquence de modifier les races locales et d'en effacer les caractères distinctifs, au profit des qualités que recherche l'éleveur.

Ce sont principalement les départements du Nord et du Nord-Ouest, de la Meuse à l'estuaire de la Loire, qui élèvent le cheval et qui en possèdent les meilleures races; les ânes et les mulets sont plus appréciés dans les montagnes du Midi, dont ils escaladent les roches d'un pied sûr; c'est dans le Poitou que vivent les baudets les plus grands et les plus forts du monde. Les bœufs sont très-nombreux dans toutes les régions herbeuses, c'est-à-dire sur le littoral humide de la Manche et de l'Océan, des frontières de la Belgique aux limites de la Saintonge, et sur toutes les hauteurs couvertes de pâturages, dans les Pyrénées, les monts du Limousin, le Jura, les Vosges. Les moutons, qui demandent des pâturages plus secs, parcourent surtout les Pyrénées orientales, les Cévennes et le Plateau Central, les plaines du Berry, de l'Orléanais, de la Champagne, de la Picardie orientale, les prés salés du littoral. La chèvre se plaît aux escarpements et vit surtout dans le bassin du Rhône. Le porc, qui s'accommode de tous les climats et de tous les aliments, est plus uniformément répandu sur le territoire, en Bretagne, en Normandie, en Lorraine, dans le Périgord, le Limousin, le Bourbonnais. Les animaux de basse-cour, qui sont au bétail ce que le jardinage est à l'agriculture proprement dite, prennent une importance de plus en plus considérable. Les ruches d'abeilles sont aussi, notamment en Bretagne, une part de quelque valeur dans la richesse du paysan[1]. Enfin, les pêcheurs ne se bornent pas à capturer le poisson dans la mer, soit dans le voisinage

[1] Animaux domestiques des fermes et des basses-cours en 1872 :

Chevaux.	2,882,850	Valeur, plus de 4,000,000,000 francs.
Mulets.	299,150	
Anes.	450,600	
Bœufs.	11,284,400	
Brebis.	24,707,400	
Porcs.	5,177,500	
Chèvres.	1,791,700	
Volailles.	58,280,000	» . . . . . 110,000,000 »
Ruches d'abeilles en 1866. .	3,045,000	» . . . . . 32,680,000 »

de la côte, soit même dans les eaux de Terre-Neuve et de l'Islande[1], et à recueillir les coquillages sur les bancs ; ils « cultivent » les eaux des lacs et des étangs, où l'on a introduit des espèces nouvelles, et les estuaires marins où se récoltent les huîtres et les moules[2]. La chasse est de moindre importance dans l'économie générale, et le gibier ne paye qu'une part modique de la dépense faite par les chasseurs. Les campagnes se dépeuplent d'oiseaux et de menues bêtes ; pourtant il y reste encore des animaux nuisibles. Tandis qu'en Angleterre le dernier loup a été tué il y a plus de deux siècles, on évalue à deux mille ceux qui rôdent en France autour des troupeaux.

Comparée à celle des autres nations d'Europe, la richesse des agriculteurs français en animaux domestiques est au-dessus de la moyenne. Sans doute la Grande-Bretagne a de plus que la France ses admirables chevaux de course, de chasse et de trait ; c'est là aussi que se trouvent les maîtres dans l'art d'élever les bœufs et les moutons ; l'Allemagne et l'Austro-Hongrie ont plus de chevaux que la France et les races y sont plus belles ; la Suisse excelle dans l'industrie pastorale ; mais, dans l'ensemble, les paysans français sont parmi les bons éleveurs d'animaux domestiques. Non contents d'alimenter, pour la plus forte part, les marchés de Paris et des autres grandes villes du territoire, ils exportent aussi, surtout en Angleterre, du bétail et les produits de leurs fermes, beurres, fromages, œufs et volailles : d'année en année, les acheteurs de Londres apprécient mieux les denrées qu'on leur envoie de France, et leur zone d'alimentation s'étend des campagnes du littoral vers celles de l'intérieur[3].

On a pu soutenir, sans paradoxe, que le paysan est actuellement le maître de la France. Cela est vrai jusqu'à un certain point, du moins appliqué aux cultivateurs qui ont en leurs mains la moyenne propriété. Depuis que la noblesse a dû vendre en grande partie ses terres à ceux qui jadis les labouraient pour elle, les paysans sont devenus les distributeurs de la vie matérielle : ils ont le pain et le vin ; ils disposent du sort des villes et peuvent y faire l'abondance ou la disette. Il est vrai que leur intérêt

[1] Nombre des navires de pêche français à Terre-Neuve en 1878 : 181, d'un port de 30,356 tonnes, montés par 7,878 marins.

Nombre des navires de pêche français en Islande en 1878 : 292, de 25,524 tonnes, montés par 4,673 marins.

[2] Pêche côtière en 1878 : 21,544 bateaux jaugeant 107,660 tonn. et montés par 69,830 pêcheurs.

Petite pêche.	63,115,000 fr.
Grande pêche.	16,685,000 fr.
Valeur de la pêche en 1873.	79,800,000 fr.

Établissements de pêche en 1878 : 36,930.

[3] Œufs exportés de France en Angleterre (année moyenne) : 500,000,000.
Beurre exporté en 1875 : 82,900,000 fr., dont 61,000,000 en Angleterre.

est de vendre leurs denrées, et ils n'y manquent point; mais ils prennent soin de les vendre cher, sur le marché national et à l'étranger. En politique, l'influence du paysan s'exerce avec plus de lenteur, mais elle n'en est pas moins réelle. Sans doute le paysan ne fait pas les révolutions brusques et superficielles; il ne prend aucune part aux mouvements soudains de la population des villes; il les atténue même par sa force d'inertie ou en altère complètement la signification première, ainsi qu'on l'a vu dans tous les événements de l'histoire moderne de la France; mais les grands changements, les transformations profondes, c'est à lui qu'on les doit.

Ce pouvoir du paysan lui vient du solide point d'appui que lui donne la possession du sol : il est à la fois bourgeois et cultivateur; il est son propre maître. En ajoutant aux agriculteurs les jardiniers, les ouvriers et les citadins possesseurs de maisons et de parcelles diverses, on peut affirmer que plus de la moitié de la population française, près de huit millions de propriétaires fonciers, avec les familles, ont leur part de la terre. C'est une proportion supérieure à celle de la plupart des autres contrées d'Europe; mais il faut ajouter que près de quatre millions de propriétaires sont exemptés de la cote personnelle, précisément à cause de l'exiguïté de leur domaine, et se trouvent en réalité dans l'indigence. Un grand nombre d'immeubles n'ont point assez de valeur pour que la vente puisse compenser les frais de « liquidation » après décès. Par les héritages et les ventes, la répartition de la propriété se modifie sans cesse et présente dans ses alternatives des phénomènes complexes. En certaines parties de la France, la grande propriété tend à se reconstituer, et la plupart de ceux qui travaillent la terre la cultivent pour le compte d'autrui. Ailleurs, le morcellement du sol se continue régulièrement : tandis que les villas et les jardins deviennent plus nombreux, les châteaux et les parcs disparaissent. Dans l'ensemble, si l'on ne tient pas compte des mille déplacements locaux de la borne des champs, il est probable que le sol continue de se diviser. Le nombre des cotes d'impôt foncier, qui d'ailleurs n'indique pas celui des propriétaires, puisque la même personne peut avoir à payer dix cotes ou même davantage, n'a cessé d'augmenter jusqu'à la dernière guerre, qui l'a fait s'abaisser légèrement[1]. Pendant quelque temps on a pu craindre que les paysans enrichis n'essayassent de reconstituer la grande propriété à leur profit, et certainement la tentative en a été faite en maints endroits, mais d'une manière isolée. Avisé comme il l'est, le paysan sait bien que la terre

[1] Nombre des cotes d'impôt :

1815.	10,083,751	1851.	12,393,366
1869.	10,988,750	1870.	14,485,282



PATURAGE EN NORMANDIE

Dessin de Riou, d'après nature.

n'a sa valeur qu'à la condition d'être cultivée par celui qui la possède; il ne tient pas à s'obérer de la possession de champs dont il aurait à payer la façon, et dès qu'il s'est « arrondi » suffisamment, il arrête ses achats et garde son argent pour le prêter, sous bonnes garanties, peut-être aux fils mêmes des bourgeois qui furent les patrons de sa famille[1]. En dehors des grands désastres, tels que le phylloxera, la grêle, les inondations, les « souffrances de l'agriculture », dont se plaignent tant les propriétaires, n'existent que pour ceux qui ne cultivent point eux-mêmes[2]. C'est principalement sur les possesseurs de grands domaines que tombe le poids de la « main-d'œuvre », quoique le salaire des journaliers agricoles soit encore bien inférieur à celui des ouvriers des villes[3].

Le régime de la petite propriété, comparé à celui des vastes terres de culture, a de très-grands avantages. Non-seulement il assure au paysan une indépendance relative, mais il s'adapte singulièrement à la culture des petits enclos et des jardins. Toutefois l'agriculture proprement dite s'accommode mal de toute cette division du sol et la production générale en est amoindrie. Les parcelles cadastrales sont actuellement au nombre d'au moins 127 millions, donc chacune est à peu près d'une quarantaine d'ares. En certains endroits, le sol est pour ainsi dire émietté, et cela, non-seulement dans la banlieue des grandes villes, où prévaut le jardinage, mais aussi dans les pays purement agricoles[4]. De cette distribution de la terre en morceaux distincts ou même éloignés les uns des autres résultent pour la grande agriculture des pertes de sol, de dépense et de temps, l'impossibilité de

[1] Baudry, *la Fin du monde.*

[2] Moyenne annuelle des pertes causées par le feu, l'eau, la gelée, les orages, de 1871 à 1876 : 345,000,000 fr.

[3] Variations des salaires agricoles depuis 1700 :

	Prix de journée moyenne d'un homme	Revenu annuel d'une famille agricole.
1700	0,50	180
1788	0,60	200
1811	1,05	400
1840	1,30	500
1852	1,42	550
1862	1,85	720
1875	2,00	800

(A. de Foville, *Économiste français*, 8 janvier 1876.)

[4] Exploitations du sol cultivé en 1862 (bois et forêts non compris). . 3,225,877

Superficie moyenne de l'exploitation	10 hectares et demi.	
Exploitations de moins de 10 hectares, ou petites propriétés.	2,435,401,	soit 75.48 pour 100
» de 10 à 40 » moyennes »	536,309,	» 19.75 »
» de plus de 40 » grandes »	154,167,	» 4,77 «

choisir un assolement régulier, des procès fréquents entre les propriétaires. Plus le champ est éloigné de l'habitation, plus le travail y est difficile et plus les produits en sont coûteux : à plus de 5 kilomètres, les bénéfices peuvent même se réduire à zéro[1]. La multitude des champs demande un allongement des chemins et des sentiers, des bornes plus nombreuses, plus de lisières incultes entre les propriétés diverses. La plupart des avantages que fournissent les procédés scientifiques de la grande culture sont perdus d'avance. Ainsi les charrues à vapeur, dont tout l'outillage revient à une quarantaine de mille francs, ne peuvent fonctionner avec bénéfice pour le propriétaire qu'en s'appliquant à la culture de surfaces d'au moins 500 hectares; or les domaines qui offrent ces conditions sont relativement très-peu nombreux. Il est même en France des millions de parcelles trop exiguës pour que le travail des animaux, quinze fois moins onéreux que celui de l'homme, puisse y être employé[2].

Au simple point de vue de la mise en valeur du sol, le régime de la grande propriété offre de réels avantages : à surface égale, les champs labourés de la France donnent un produit moindre que ceux de l'Angleterre[3], ce qui s'explique d'ailleurs, ainsi que le remarque M. Barham Zinke[4], par ce fait que les agriculteurs anglais ne consacrent aux cultures sarclées que les terres de premier choix. Maintenant les paysans français sont menacés par la rude concurrence que leur fait l'Allemagne, où l'on a procédé par voie d'échange à une véritable liquidation territoriale en réunissant les parcelles diverses pour en faire des domaines agglomérés et en supprimer les chemins de servitude : l'accroissement du sol cultivable a été en conséquence d'environ un soixantième, mais les facilités du travail se sont augmentées dans des proportions énormes[5]. Les grandes fermes d'Amérique, exploitées industriellement, non par des laboureurs ordinaires, mais par des ouvriers embrigadés, font aussi aux cultures françaises une concurrence ruineuse. Pour que l'agriculture française maintienne son rang et progresse dans la même proportion que l'industrie, il est donc urgent qu'elle en applique au plus tôt la méthode, celle du travail en grand, pour la mise en œuvre scientifique du sol et l'utilisation de ses produits. Certaines améliorations agricoles, devenues indispensables, sont à ce prix. Que

[1] Élie Reclus, *Introduction au Dictionnaire des communes*, d'Adolphe Joanne.

[2] Georges Ville, *la Propriété agricole en France*.

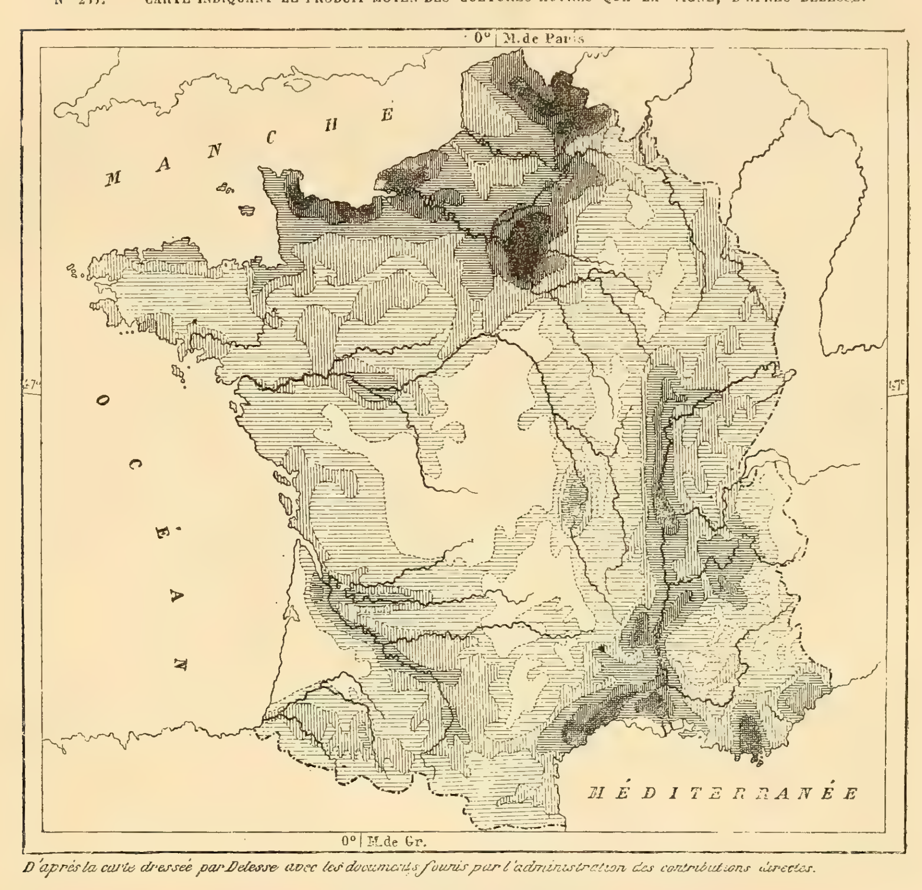
[3] Rendement du froment par hectare en France. . . . . 13 à 17 hectolitres.
» » » en Angleterre. . . . . 18 à 25 »

[4] *Fortnightly Review*, 1878-1879, 1 déc.

[5] Tisserand; Georges Ville, *la Propriété agricole en France*.

ce soit directement, par l'association, ou bien indirectement et à plus de frais pour eux, par le groupement des communes ou par des syndicats de capitalistes, il faut que les paysans apprennent à traiter la terre, non comme formée d'une multitude de parcelles distinctes, sans rapport les unes avec les autres, mais comme un organisme complet, uni par les assises de ses

N° 236. — CARTE INDIQUANT LE PRODUIT MOYEN DES CULTURES AUTRES QUE LA VIGNE, D'APRÈS DELESSE.



D'après la carte dressée par Delesse avec les documents fournis par l'administration des contributions directes.

Revenu net par hectare en 1852

100 f. et au-dessus — *80 f.* — *60 f.* — *40 f.* — *20 f.* — *au-dessous de 20 f.*

rochers et les eaux de ses rivières, régi par les lois générales du climat. Les grands travaux de drainage et de canalisation dans les terrains humides, le creusement des rigoles d'irrigation dans les terrains secs, la construction des bassins de retenue dans les hautes vallées des torrents et des fleuves, l'assainissement des terres insalubres, le regazonnement et le reboisement des montagnes sont des œuvres agricoles qu'il est impossible de mener à bonne fin, si le paysan, le principal intéressé, ne sait pas s'ar-

racher à la fascination de son étroit enclos. Ces vastes entreprises sont déjà commencées sur mille points de la France, mais de manière à produire des résultats incohérents et souvent opposés : on ne pourra les terminer qu'en travaillant d'après des plans d'ensemble et avec le concours de tous. C'est alors seulement que les diverses régions du territoire, dont la production diffère si étrangement, suivant le relief et la nature des terrains et les traditions de la routine agricole, pourront toutes contribuer pour une part importante à l'ensemble de la production.

Pour cet aménagement complet de la France, il reste encore beaucoup à faire : la routine est puissante et le paysan méprise en général l'instruction théorique ; les trois écoles d'agriculture, Grignan, Montpellier et Grand-Jouan, sont peu fréquentées, et si les 53 fermes-écoles sont plus appréciées, on ne s'y occupe guère d'idées générales. Une moitié de la France, on peut le dire, est cultivée suivant les vieux us traditionnels : même le simple défrichement des « terres vaines » est loin d'être achevé, et de vastes étendues de bruyères, dans les Pyrénées, en Gascogne, en Bretagne, dans les plaines et sur les plateaux du centre, attendent la charrue ; les marais « gâts » du littoral de l'Ouest ne sont que partiellement changés en prairies ; la Camargue et les bords des étangs marins du Languedoc sont des lieux mortels. La France ne possède actuellement que 250,000 hectares de terres disposées pour recevoir les eaux d'irrigation ; mais il existe une telle irrégularité dans la distribution du liquide, qu'on ne peut guère évaluer à plus de la moitié la superficie du sol bien arrosé. Les rivières, mal réglées, dévastent fréquemment les campagnes, et dans les Alpes, les Cévennes, les Pyrénées, des régions entières se dépeuplent à cause de la disparition du sol végétal, que ne retiennent plus ni les racines des arbres, ni même les touffes d'herbes. Il est vrai que déboisement et civilisation ont été longtemps, suivant l'expression de M. Alfred Maury, des termes corrélatifs : quand les forêts couvraient le pays, les clairières que faisait la hache étaient les étapes du cultivateur et du fondateur de villes ; mais il y a longtemps que la mesure a été dépassée dans l'œuvre de destruction. Quoique la France ait encore plus de 8,550,000 hectares de forêts et de taillis, soit près de la sixième partie du territoire, elle est loin de se suffire pour la production du bois ; elle fournit à peine le tiers de la quantité dont elle a besoin, et presque tout le bois de construction lui vient de l'étranger, au prix de plus de 100 millions par an. On évalue à onze cent mille hectares la surface des terrains qu'il serait utile de reboiser, non-seulement pour les mettre en rapport, mais aussi pour régler le cours des eaux dans les ravins des montagnes ; mais quel que soit le zèle apporté à cette œuvre de restau-

ration, quels que soient même les avantages immédiats du reboisement pour le cultivateur, comme dans les plantations de chênes truffiers, il ne faudra pas moins d'un siècle d'efforts bien dirigés pour que l'on obtienne les résultats attendus. C'est alors que les essences précieuses, surtout les chênes, pourront succéder aux résineux à croissance rapide dont on se sert pour revêtir hâtivement les pentes ravinées.

III

Très-riche à la surface du sol, grâce à la variété de ses plantes, la France l'est relativement très-peu par les trésors du sous-sol. Dans presque toutes les contrées populeuses d'une étendue égale, les mines de métaux autres que le fer sont plus nombreuses et plus productives. Les gisements de platine, d'or, d'argent, de mercure n'existent pas en France ou sont tellement faibles qu'on peut les négliger dans l'énumération de ses ressources. Les mines de zinc, de nickel, d'étain, de plomb, d'antimoine et de manganèse, celles de cuivre, beaucoup plus activement exploitées à l'époque romaine[1], fournissent bien peu de métal en comparaison des pays voisins : entre l'énorme consommation que la France fait de ces divers métaux et sa production propre, le rapport est du décuple à l'unité[2]. Les mines de fer ont plus d'importance, quoique nulle partie de la France n'ait de gisements comparables à ceux de l'île d'Elbe, de Dannemora en Suède, de la « Montagne de Fer » dans le Missouri, ou de Mokta el-Hadid en Algérie; mais sauf sur quelques points, le minerai de fer ne se recueille pas en France dans le voisinage des gîtes de combustibles, de sorte qu'il arrive aux lieux de fonderie grevé de frais de transport considérables. Plus de la moitié du minerai traité dans les usines vient de l'étranger[3]. Récemment, l'exploitation des pyrites de fer pour la fabrication de l'acide sulfurique a pris une très-grande importance.

Les houillères qui fournissent le combustible nécessaire aux usines à vapeur sont, comme les mines de fer, insuffisantes pour la consommation annuelle de la France. Les bassins houillers du territoire, quoique très-inférieurs en étendue à ceux de l'Angleterre, et surtout à ceux de la Chine et des États-Unis, suffiraient largement à l'alimentation de la France indus-

[1] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, tome I, p. 420.

[2] Production des mines de cuivre, zinc, étain, nickel, plomb, etc., en 1869 : 9,486,200 fr.
Importation en France de » » » » » » 89,373,150 »

[3] Production du minerai de fer en France dans l'année 1869 :
3,130,800 tonnes; valeur 13,333,000 fr.
Importation du minerai de fer dans l'année 1873 : 720,500 tonnes; valeur 18,000,000 fr.

trielle, s'ils n'étaient situés pour la plupart dans l'intérieur du pays, et si le prix des transports ne croissait rapidement en proportion de la distance. Le supplément de combustible que l'étranger envoie à la France égale en moyenne la moitié de la quantité de houille, d'anthracite et de lignite extraite du sol par les 80,000 mineurs des bassins français, au profit des quelques grandes compagnies qui en ont le monopole. D'année en année, la production s'accroît dans une faible mesure, mais la consommation augmente presque aussi rapidement[1].

Quant aux pierres et aux terres, la France en est fort riche : elle a des granits et des porphyres, des basaltes, de très-beaux marbres, dont plusieurs sortes ne se trouvent que dans les roches françaises, des pierres de toute espèce propres à la construction, et qui lui ont permis de bâtir presque toutes ses villes en solides matériaux, des grès pour le pavage, des pierres meulières, des chaux, des plâtres et des marnes, enfin des argiles diverses, servant à la fabrication des porcelaines, des faïences et des poteries communes : plus de 100,000 ouvriers travaillent à l'exploitation de ces carrières et de ces gisements. Beaucoup de terres riches en fossiles sont employées pour l'amendement des sols de culture et se transportent au loin. Depuis quelques années, les gisements de phosphates qui se trouvent sur le versant méridional du Plateau Central et dans les départements du Nord ont pris une grande importance économique. Dans la Meuse, les Ardennes et le Pas-de-Calais, on recueille ces nodules sur un espace d'environ 200,000 hectares, et 30,000 ouvriers en font l'extraction. On a calculé que depuis 1857 la découverte de ces substances fertilisantes a donné aux terres qui les contiennent une plus value de 400 millions, c'est-à-dire qu'elle a triplé leur valeur, sans compter l'énorme accroissement de fertilité dont se sont enrichies les terres amendées.

A ces trésors que la terre donne librement à l'homme industrieux et que la France possède en abondance, il faut ajouter les salines des plages, les sources salées qui jaillissent dans l'intérieur du pays et les eaux médicinales de toute nature, thermales ou froides, qui sourdent aux points de contact des assises géologiques, surtout dans les Pyrénées, en Auvergne, dans les Alpes et les Vosges. Quoique la France n'ait point dans ces couches profondes de bancs comparables aux assises salifères de l'Allemagne et de l'Austro-Hongrie, elle donne pourtant du sel bien au delà de ses besoins,

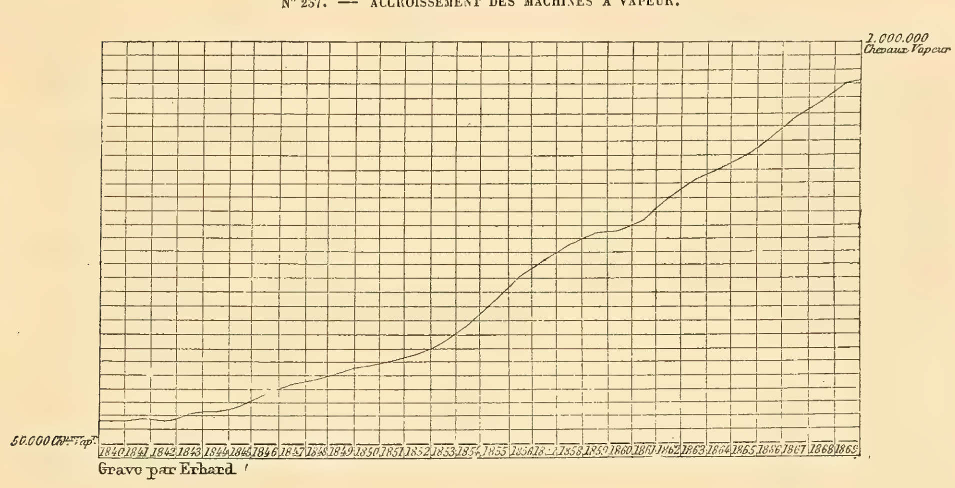
[1] Production de la houille en 1876, en millions de tonnes :

	Angleterre 136;	États-Unis 49.4;	Allemagne 46.6;	France 17;	Belgique 14.3
Consommation en 1874 :	» 113	» 45.3	» 46.4	» 23	» 10.4

puisque de vastes étendues de salines sont abandonnées, faute d'acheteurs pour leurs produits[1]. De même pour les sources minérales : un grand nombre d'entre elles, même de véritables ruisseaux, se perdent sans emploi : toute la série des eaux que recommandent les médecins étant déjà représentée par des sources où les malades accourent en foule, les visiteurs manquent aux eaux moins célèbres, quoique non moins efficaces[2].

Dans l'industrie proprement dite, c'est-à-dire dans la mise en œuvre des matières premières, la France a fait des progrès énormes, bien plus rapides en proportion que ceux de l'agriculture. Ce travail national est celui vers lequel se porte la plus grande activité d'invention ; c'est à lui que sont appliquées toutes les ressources de la science. Les concours entre na-

N° 257. — ACCROISSEMENT DES MACHINES A VAPEUR.



tions qui se font dans les grandes expositions universelles ont prouvé que non-seulement la France a gardé sa prééminence traditionnelle pour les objets de goût et de travail délicat, mais qu'elle est même devenue la rivale de l'Angleterre pour un grand nombre d'autres produits et pour la construction des machines. Tels ont été les progrès que dans l'espèce d'un demi-siècle l'emploi de la fonte, si nécessaire à l'industrie, a décuplé en France et que celui de la houille a vingtuplé[3]. La puissance totale des machines à vapeur, qui mesure à peu près les progrès de la grande industrie, s'est même accrue dans une proportion supérieure : elle est au moins trente fois plus considérable qu'en l'année 1840 ; en remontant plus loin, la propor-

[1] Production du sel en 1870 :

Sel marin. . . 639,000 tonnes. Sel gemme. . 115,500 tonnes. Total. . . 754,500 tonnes.

[2] Nombre des stations thermales en 1863. . . . . 243 pour 875 sources.

[3] E. Levasseur, *la France avec ses colonies*.

tion à établir n'aurait plus qu'un intérêt de curiosité, car la vapeur n'était employée que dans de rares établissements[1] : en 1820, il n'y avait que 65 machines à vapeur dans toute la France. Comme acquisition de force matérielle, les engins représentent au moins la valeur de 60 millions d'ouvriers, ajoutés aux 10 millions qui travaillent déjà dans les usines et aux forces motrices que la nature fournit gratuitement, l'air et l'eau. Il existe en France près de 40,000 barrages plus ou moins corrects, dont les chutes mettent en mouvement plus de 80,000 moulins de toute espèce, et ce nombre pourrait être doublé. Enfin on a commencé en divers endroits à utiliser comme moteur la force de la marée. Dans l'eau qui s'élève et s'abaisse sur leurs rivages, les ports de mer ont à leur disposition une puissance motrice pour laquelle tous les travaux humains ne seront qu'un jeu quand la science l'aura disciplinée.

Tandis que presque toutes les régions de la France ont une certaine importance agricole pour une ou plusieurs denrées, un grand nombre de départements sont encore sans industrie notable; les artisans ne s'y occupent que de subvenir aux besoins immédiats de la population, et les usines, fort clair-semées, ne se montrent que dans le voisinage des villes. Mais la grande industrie gagne de proche en proche, et depuis vingt ans déjà il n'est plus un seul département où la machine à vapeur n'ait pénétré. Après Paris, les deux points de départ de cette invasion pacifique sont le Midi et les Flandres, le pays de la soie et celui des toiles : d'un côté, les contrées du Midi, où l'influence de Rome, puis celle de l'Italie, eurent le plus de force et où les conquêtes du passé se conservèrent le mieux pendant la nuit du moyen âge; de l'autre côté, les villes du Nord, qui furent les premières à grouper leurs corps de métiers et à constituer leurs communes. Ces deux régions opposées, dont Lyon et Lille sont les deux foyers, sont encore, avec le bassin de la Seine, les grandes contrées industrielles de la France, et les mines de houille qu'on y exploite leur assurent pour des générations le maintien de leur prééminence. Dans tous les districts où l'on a découvert de grands gisements de combustible ont surgi des usines pour les utiliser. Ailleurs, le minerai de fer, des argiles, des terres à faïence ou à porcelaine ont fait naître d'autres fabriques. Au bord de la mer, les facilités du commerce ont attiré plusieurs industries qui demandent à l'étranger leurs matières premières ou lui vendent leurs produits. Enfin, les longs hivers et le sol avare des pays de montagnes ont obligé les habitants à se créer des ressources en dehors de l'agriculture et de l'élève des bestiaux, et c'est ainsi que dans le Velay, en

[1] Machines à vapeur, y compris celles des bateaux et les locomotives :

Année 1869.	32,827 machines	871,176	18,294,705

Auvergne, dans les Vosges, les femmes sont devenues si habiles à faire de la dentelle, et que dans le Jura les hommes ont appris à tourner le bois, à fabriquer des montres, des ressorts et des outils de toute espèce.

Énumérer toutes les industries pratiquées dans les 120,000 usines et manufactures de la France, serait résumer le travail humain[1]. La principale fabrication, celle des textiles, occupe certainement plus de deux millions d'ouvriers. Pour les soies, la France occupe le premier rang parmi les nations; pour les laines, draps, tapis, flanelles, elle dispute la supériorité à l'Angleterre; pour les fils et les tissus de coton, sa production, cinq fois moins forte que celle de la Grande-Bretagne, plus faible que la fabrication des États-Unis[2], l'emporte par la qualité de ses tissus sur l'industrie de tout autre pays du continent, et même sur celle de l'Angleterre. Les dentelles fabriquées par ses ouvrières égalent probablement en valeur les productions similaires de tous les autres pays ; enfin les manufactures de tissus de lin, de chanvre, de jute et surtout de fibres mélangées sont aussi très-importantes. M. Block évalue à 5 milliards la somme que représentent les produits de toute espèce dus à l'industrie des textiles et à celle du vêtement[3]. Il y a cent ans, le nombre des ouvriers en drap était beaucoup plus considérable pour une production bien moindre : un ouvrier de nos jours, aidé par la machine, représente une force huit fois supérieure à celle d'un travailleur du dernier siècle.

Dans presque toutes les autres industries françaises, l'histoire raconte des progrès analogues. Ainsi, quoique bien loin d'être l'égale de l'Angleterre pour la production de la fonte, du fer, de l'acier, la France est néanmoins plus importante par sa métallurgie que ne l'était l'Europe entière

[1] Nombre moyen des brevets d'industrie : 5,000 par an.

[2] Industrie du coton en 1875 :

Angleterre. . .	35,000,000 broches.	Suisse.	2,500,000 broches.
États-Unis. . .	9,590,000 »	Russie.	2,000,000 »
France . . .	5,200,000 »	Austro-Hongrie . . .	1,600,000 »
Allemagne. . .	5,100,000 »	Espagne.	1,400,000 »

[3] Établissements de filature et de tissage en 1873 : 5,505.

Fabrication de la soie	200,000 ouvriers	Valeur des produits	900,000,000 fr.
» de la laine	180,000 »	»	1,200,000,000 »
» du coton	250,000 »	»	500,000,000 »
» du lin et du chanvre.	150,000 »	»	300,000,000 »
» des mélanges . . .	100,000 »	»	400,000,000 »
» des dentelles . . .	240,000 ouvrières.	»	120,900,000 »
Habillement.	1,200,000 ouvriers.	»	1,400,000,000 »
			4,820,000,000 fr.

en 1815[1]. Vers 1850, c'est à l'Angleterre que les Français demandaient presque toutes leurs grandes machines ; maintenant ils en exportent dans tous les pays du monde et en vendent même à leurs rivaux de l'autre côté du détroit. Une autre grande industrie, celle du sucre de betterave, née pendant les guerres de l'Empire, lors du blocus continental, livre maintenant plus de 400,000 tonnes de sucre, soit environ la septième partie de la quantité de sucre fabriquée dans le monde entier, alors qu'en 1828 la production totale de la France atteignait seulement 7,000 tonnes[2]. Les usines de produits chimiques sont aussi une création du siècle, et tous les ans la valeur de cette industrie s'accroît, grâce aux progrès de la science, qui sait utiliser les déchets, les terres et toutes les matières dédaignées naguère par le fabricant. En même temps ces découvertes de la chimie profitent indirectement à de nombreuses industries, notamment à celles des savons, des bougies, des fécules, des teintures, des papiers peints ; elles servent malheureusement aussi à donner une apparence trompeuse à beaucoup de produits et, ce qui est plus grave, à falsifier les denrées alimentaires, surtout le vin ; le bon marché fait accepter le poison[3].

Les industries qui touchent le plus à l'art, l'ameublement, la bijouterie, la fabrication de la porcelaine et des glaces, celle des bronzes, l'imprimerie, la gravure, prennent aussi une importance économique de plus en plus grande, et pour la plupart des objets d'art industriel, la France maintient sa supériorité depuis longtemps acquise. Cependant l'Angleterre est sa rivale pour la papeterie de luxe et sa supérieure pour les papiers ordinaires ; l'Allemagne n'est point l'inférieure de la France pour la fabrication des porcelaines et des cristaux ; l'Angleterre, où les dessinateurs et les ouvriers français sont nombreux et largement payés, est devenue presque l'égale de la France pour la beauté de ses produits céramiques, et pour la quantité elle lui est de beaucoup supérieure. Quoique réelle, la prééminence des fabricants français de porcelaines est contestée : la raison en est due à ce fait que les centres industriels de la céramique sont en province ; ils ne sont pas

[1] Production métallurgique en France :

	1819	1878
Fonte. . . .	1,125,000 quintaux métriques.	15,082,000 quintaux métriques.
Fer.	742,000 » »	8,053,000 » »
Acier. . . .	50,000 » »	2,893,000 » »

[2] Fabriques de sucre de betterave en 1879 : 501.
Production du sucre en 1878. 341,320 tonnes.
Sucre raffiné dans 45 raffineries en 1873 : 297,150 tonnes, valeur. . 446,500,000 francs.

[3] Production de la bière en 1877 : . . . . 7,717,494 hectolitres.
Pour les 5 départements du Nord . . . . 6,000,286 »

soutenus par l'aide puissante que leur donnerait le milieu artistique de Paris[1].

Après beaucoup d'autres économistes, M. Maurice Block a essayé de préciser la valeur totale des produits de l'industrie française. La somme qu'il a trouvée pour l'année 1875, et qu'il croit d'ailleurs être de beaucoup inférieure à la vérité, est de près de 13 milliards; pourtant il n'a compté ni l'industrie des transports, ni la construction des navires et des grandes machines[2].

La grande industrie, qui réunit les ouvriers dans les vastes usines, et la petite industrie, qui laisse le travailleur dans sa maison, se partageraient à peu près par moitié ce total é orme; mais, quelle que soit la proportion vraie, il est certain que la grande industrie l'emporte de plus en plus sur la petite; les modestes établissements ne peuvent soutenir la lutte contre les puissantes usines. L'histoire de la métallurgie en offre une preuve frappante : de 1846 à 1869, tandis que la production de la fonte triplait en France, le nombre des hauts fourneaux diminuait de plus de moitié : de 623 il descendait à 288. Cet accroissement continuel de la grande industrie est le fait le plus considérable du siècle et prépare de très-graves problèmes aux générations futures[3].

[1] Baylac, *Rapport de la délégation ouvrière française à Vienne*, en 1875.

[2] Produits de l'industrie française en 1875, d'après Maurice Block :

Textiles et habillement.	4,820,000,000 fr
Alimentation.	2,927,000,000 »
Bâtiment.	1,680,000,000 »
Métallurgie.	865,000,900 »
Produits chimiques, savons, bougies.	750,000,000 »
Ameublement.	550,000,000 »
Peaux, cuirs.	400,000,000 »
Bijouterie.	200,000,000 »
Céramique, verrerie	150,000,000 »
Papiers, instruments.	150,000,000 »
Divers.	300,000,000 »
Total.	12,792,000,000 fr.

[3] Groupement des ouvriers en 1874, d'après un rapport de M. Ducarre à l'Assemblée nationale :

Mines	14,117 maîtres,	164,819 ouvriers.	Total	178,936 individus.
Grande industrie .	183,227 »	1,420,006 »	»	1,603,233 »
Petite » .	596,776 »	1,060,134 »	»	1,656,920 »
Total. . .	794,120 maîtres,	2,644,969 ouvriers.	»	3,439,089 individus,
		avec les familles :		8,400,000 personnes.

IV

Le commerce de la France s'accroît dans la même proportion que l'agriculture et l'industrie : trois villes, Paris, Marseille, le Havre, font chacune plus d'échanges avec l'étranger que n'en faisait le pays tout entier il y a un demi-siècle : dans cet espace de temps, le trafic total est devenu neuf fois plus fort[1].

Les grandes routes et les chemins de moindre importance qu'emprunte l'immense trafic intérieur de la France forment un réseau presque complet dans les plaines et les régions peu accidentées du pays ; mais dans les contrées montagneuses les vallées ne communiquent entre elles que par un petit nombre de voies bien entretenues, et même les grandes Pyrénées, nous l'avons vu, ne sont franchies, du bassin de l'Adour à celui de l'Èbre, que sur un seul point de leur arête ; les Alpes le sont en deux endroits, au mont Cenis et au mont Genèvre. L'ensemble des routes de France, nationales, départementales, stratégiques et de « grande communication », qui peuvent servir au trafic des lourdes marchandises, dépasse en longueur 160,000 kilomètres, et l'on compte, en outre, 250,000 kilomètres de chemins vicinaux en bon état d'entretien ; près de 2,000 grands ponts et plus de 200,000 ponceaux unissent toutes les voies par-dessus ruisseaux et rivières. Le mouvement commercial des routes n'a pas diminué depuis la construction des chemins de fer, mais il a changé de direction ; tandis qu'il suivait autrefois les chemins principaux, de grande ville à grande ville, il s'est reporté maintenant sur les chemins de second ordre qui se dirigent de droite et de gauche vers une voie ferrée, comme les tributaires coulant vers un fleuve.

La grande révolution qui s'est faite dans l'industrie des transports[2] par l'emploi de la vapeur à la place de la force animale n'a commencé en France qu'en 1832 : c'est alors seulement, sept années après l'ouverture du

[1] Levasseur, *la France avec ses colonies.*

[2]

Routes nationales en 1876	37,500 kilom.	165,250 kilom.
» départementales et stratégiques, en 1872	48,250 »	
» de grande communication	80,000 »	
Chemins vicinaux en état de viabilité		251,100 »
Ensemble des routes carrossables		416,550 »
Routes et chemins vicinaux en construction ou en projet		223,500 »

chemin de fer de la vallée de la Tees, entre Stockton et Darlington, que la première locomotive se hasarda sur le chemin de fer de Lyon à Saint-Étienne. Longtemps le nouvel engin qui devait transformer le monde fut regardé avec une certaine défiance, et jusqu'à 1842 les lignes de chemins de fer se tracèrent avec une singulière lenteur sur le territoire français. Maintenant le réseau des grandes voies se ramifie d'un bout à l'autre du pays; mais il n'est complétement terminé que du centre politique, c'est-à-dire Paris, à la circonférence de la France. Des chemins de fer mènent de la capitale à toutes les villes de quelque importance qui se trouvent sur le littoral et à presque toutes celles de la frontière. Mais une autre partie du grand réseau, celle des mailles secondaires qui doivent relier les chefs-lieux des provinces et les bassins fluviaux, n'est pas entièrement achevée. Ainsi Nîmes ne peut pas communiquer directement avec Limoges, et Bordeaux ne se rattache à Lyon que par une série de lignes secondaires et de raccordement. La masse du Plateau Central est un très-grand obstacle à l'achèvement du réseau, et récemment encore, un espace de plus de 20,000 kilomètres carrés, compris entre Guéret et Aurillac, Brive et Clermont-Ferrand, restait en blanc sur la carte des chemins de fer français. Cependant le mouvement des transports, auxquels sont employées plus de 160,000 voitures de toute espèce, traînées par plus de 7,000 locomotives, s'accroît très-rapidement pour les hommes et les choses: d'année en année le trafic augmente en importance; mais il est encore bien faible en proportion du va-et-vient qui se fait sur les chemins de fer anglais. Un Français ne fait encore en moyenne dans l'année que trois voyages d'une quarantaine de kilomètres par chemin de fer, et les locomotives ne traînent que 3,000 tonnes de marchandises par kilomètre de rails[1]; la proportion des hommes dans le mouvement général des voyageurs est beaucoup plus forte que celle des femmes : on l'évalue à plus des trois quarts.

La longueur des chemins de fer français représente à peu près la treizième partie de toutes les lignes ferrées du globe; mais cette proportion diminue d'année en année à mesure que la locomotive pénètre plus avant dans l'intérieur de l'Asie, de l'Afrique, de l'Australie, de l'Amérique méridionale[2]. Les États-Unis, les Iles Britanniques, l'Allemagne l'emportent sur la France

[1] Nombre des voyageurs transportés en 1875 sur le réseau français : 116,550,000.
» de tonnes transportées » » » 57,480,000.
Nombre des voyageurs transportés sur le réseau britannique en 1875 (sans les billets d'abonnement) : 506,975,000.

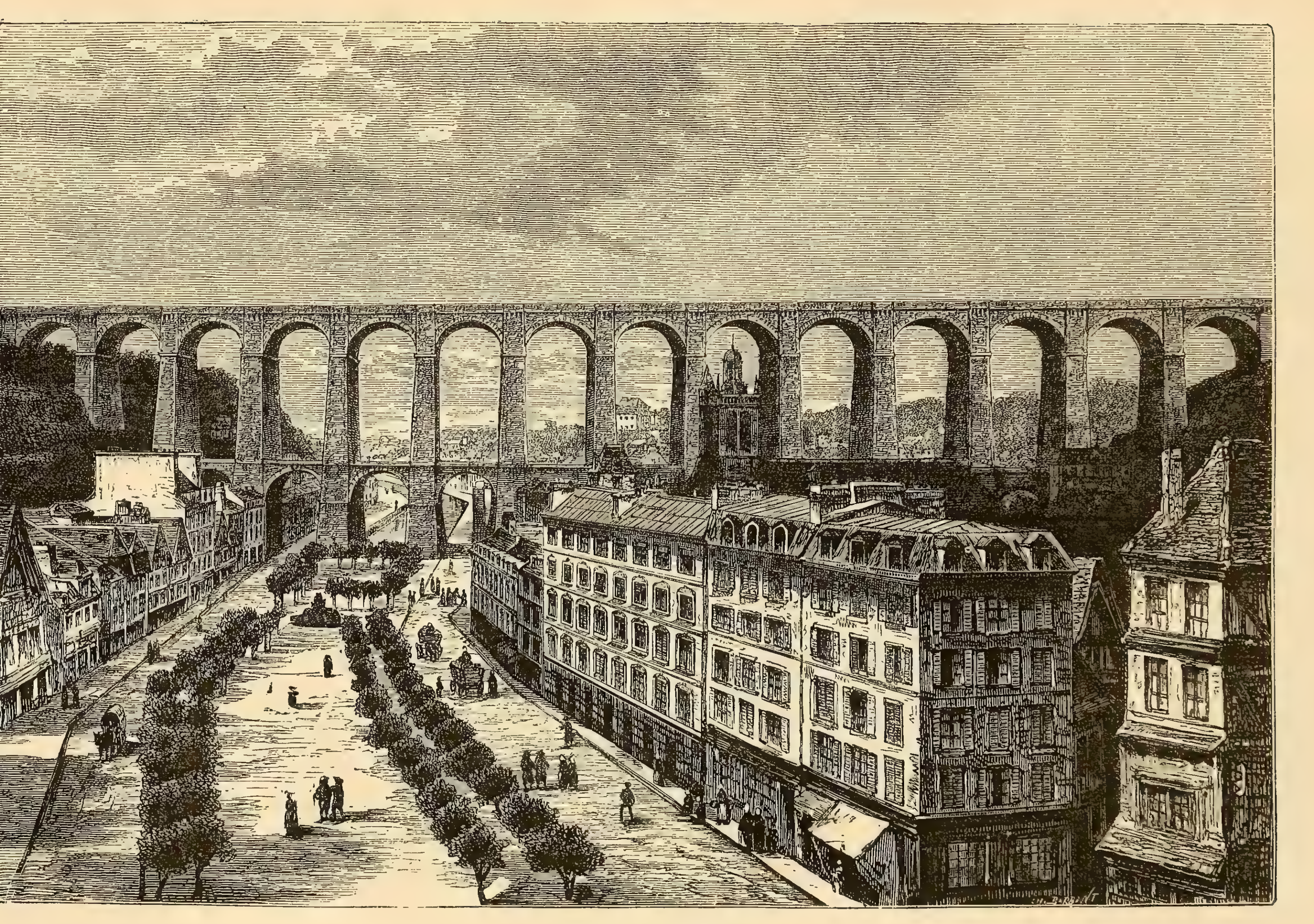
[2] Longueur des chemins de fer dans le monde en 1880 : 330,000 kilomètres.
France. . . . . . . 26,000 kilom. de chemins d'intérêt public et d'intérêt local.

par la longueur totale de leurs chemins de fer, et quelques petits États, la Belgique, la Suisse, les Pays-Bas, en ont aussi davantage relativement à leur superficie. Mais par la beauté de leurs constructions, l'élégance et la solidité de leurs travaux d'art, les chemins de fer français ne le cèdent à ceux d'aucun autre pays, et c'est même en grande partie à la perfection de la voie, des remblais, des viaducs qu'il faut attribuer le coût proportionnellement si considérable du réseau : il a coûté au public, en tenant compte des travaux non encore terminés, plus de 10 milliards de francs, employés soit par les compagnies, soit par l'État. L'Angleterre est la seule contrée d'Europe où le prix du kilomètre de chemin de fer se soit élevé à une somme plus forte, à cause de la plus grande cherté du sol et de la main-d'œuvre et des nombreuses lignes urbaines qu'on y a construites[1]. En France, les dépenses les plus fortes ont été faites au passage des plateaux et des montagnes : parmi les travaux les plus remarquables on peut citer en première ligne la traversée de la Côte d'Or par le tunnel de Blaisy ; celle de la Nerthe, entre Rognac et Marseille, par un souterrain de 4,638 mètres ; le passage du Cantal par le tunnel du Lioran, entre Aurillac et Murat ; la percée des roches porphyriques de Saint-Martin-d'Estréaux, entre la Loire et l'Allier ; la montée du plateau de Lannemezan, à l'est de Tarbes ; la traversée des Cévennes, entre Nîmes et Brioude ; le passage des Alpes du Dauphiné entre Grenoble et Luz-la-Croix-Haute. Le grand tunnel des Alpes, entre Modane et le bourg italien de Bardonnèche, est même en partie une œuvre française, puisque les ingénieurs en ont foré la moitié grâce à l'argent de la France. D'ailleurs les chemins de fer n'offrent pas seulement des ouvrages remarquables par l'énorme labeur qu'on y a dépensé ; quelques-uns de leurs ponts et de leurs viaducs, comme ceux de Chaumont et de Morlaix, sont autre chose que des masses puissantes faites pour étonner le spectateur, ce sont aussi des œuvres d'art.

Par l'effet de la politique de centralisation qui prévaut en France, les grandes lignes tracées d'une extrémité à l'autre du territoire font toutes un détour pour rejoindre Paris, et sur les chemins secondaires qui contournent sinueusement la capitale le service est lent, mal assuré. Paris jouit ainsi de l'avantage considérable d'être le lieu de passage obligé des voyageurs et des marchandises pour une grande partie de la France, mais les voya-

[1] Coût du réseau des chemins de fer déjà construits à la fin de 1875 :

France	19,852 kil.	8,386,000,000 fr.,	soit 450,000 fr. par kil.
Angleterre.	26,803 »	15,755,600,000 »	787,000 »
États-Unis.	128,000 »	23,040,000,000 »	180,000 »
Allemagne.	27,956 »	8,974,000,000 »	321,000 »



VIADUC DE MORLAIX

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

geurs y perdent le supplément de prix que demande un plus long parcours ; le pays y perd aussi une part du transit qui se porte du nord de l'Europe occidentale vers la Méditerranée. Naguère la France avait presque le monopole de ce commerce ; mais ce privilége, que lui avait donné sa position géographique, lui est en partie ravi par les lignes de chemins de fer qui traversent la Belgique, l'Allemagne et l'Italie, de la mer du Nord au golfe

N° 253. — CHEMINS DE FER FRANÇAIS EN 1878.



de Gênes et à l'Adriatique. L'aplanissement des Alpes a créé des rivales à la France pour les facilités du transit ; la moindre faute de politique commerciale, la moindre surchage de tarifs et d'impôts, les moindres exigences fiscales ou tracasseries administratives peuvent rejeter presque complétement à l'est le grand courant des échanges entre le nord et le sud de l'Europe.

Ainsi que le montre un simple regard jeté sur la carte, le chemin de fer qui manque le plus à la France, pour lui permettre de disputer à l'Allemagne le transport, vers la Méditerranée, des marchandises de la Grande-

Bretagne, et même de la Belgique et de la Néerlande, est une ligne qui partirait de Calais pour gagner directement Dijon et y rattacher tout le réseau du Nord en évitant le grand détour de Paris : les chemins sinueux que remplacerait cette voie ne rendent pas les mêmes services pour le commerce international. Il serait également indispensable d'ouvrir à travers le rempart des Alpes une nouvelle route de communication directe avec l'Italie. Le chemin de fer qui rattache maintenant Paris à Milan et à Bologne est une ligne brisée, plus longue de 200 kilomètres que ne le serait un chemin franchissant les Alpes sous le col du Simplon. Le tunnel de Modane convient aux intérêts de Lyon, mais beaucoup moins à ceux de Paris. Quand la galerie du Saint-Gothard sera définitivement ouverte entre l'Allemagne du Nord et l'Italie, toute concurrence pour le transit de l'Angleterre et de la Hollande vers la Méditerranée orientale deviendra impossible à la France, si elle ne creuse pas une autre porte dans les Alpes, de la vallée du Rhône à celle du Tessin.

Malheureusement l'industrie des transports appartient en France à six grandes compagnies qui se sont distribué presque tout le territoire et dont l'intérêt est de ne point laisser surgir à côté d'elles d'autres sociétés rivales[1]. L'État constitue maintenant une septième compagnie qui s'intercale entre les lignes des grandes compagnies, mais qui leur a laissé le monopole des transports sur les voies maîtresses. Tel quel, avec ses avantages et ses défauts, le réseau s'achève et leur permet de prélever tous les ans une part considérable du revenu de la France. Elles ne tiennent pas à déranger par de nouvelles combinaisons l'équilibre actuel de leurs grandes lignes : la prospérité présente leur suffit ; d'ailleurs, maîtresses absolues du transport à l'intérieur, elles peuvent, au moyen des tarifs, regagner une partie du bénéfice qui leur échappe par la diminution du transit. Cependant les taxes imposées aux commerçants par la compagnie de la Méditerranée sont telles, qu'il est moins coûteux d'expédier les marchandises de Paris en

[1] Situation des grandes compagnies de chemins de fer :

	Kilom. exploités à la fin de 1876.	Revenu brut.	Tonnage moyen ramené à la long. du réseau français.
Nord.	2,253	124,880,000	695,396 tonnes.
Ouest.	2,526	98,880,000	293,466 »
Orléans	5,013	163,490,000	332,289 »
Midi.	2,051	75,200,000	254,117 »
Est.	2,256	95,775,000	424,636 »
Paris-Lyon-Méditerranée	5,260	302,577,000	625,118 »
Autres compagnies. . .	1,655	20,000,000	89,580 »
Total	21,014	880,602,000	2,714,552 tonnes.

Orient par la voie de Liverpool que de les envoyer directement par Marseille. le pays y perd aussi une part du transit qui se porte du nord de l'Europe puissantes — nul ne l'ignore — pour former un État dans l'État, n'emploient leur influence au détriment des intérêts généraux, en empêchant ou

N° 230. — CANAUX ET RIVIÈRES NAVIGABLES DE LA FRANCE EN 1878.



en retardant la construction des lignes indispensables au maintien du rôle de la France comme intermédiaire de commerce.

La construction des voies ferrées a détourné l'attention publique des canaux navigables, moyens de transport beaucoup moins coûteux ; de leur côté, les compagnies de chemins de fer, auxquelles il a fallu tant de milliards, ont fait de leur mieux pour attirer les capitaux vers leurs propres entreprises. Aussi le réseau des grandes voies navigables de la France est-il

encore très-inférieur à celui que devait réaliser le plan d'ensemble étudié en 1820. Abandonné soudain en pleine construction, le réseau des canaux n'est qu'un organisme incomplet ayant « subi un arrêt de développement ». D'ailleurs aucune vue générale n'avait présidé à la construction des divers canaux : creusées à des époques différentes depuis le milieu du dix-septième siècle, et presque toutes en vue d'intérêts purement locaux, ces voies navigables n'ont aucun rapport les unes avec les autres, ni pour la largeur, ni pour la profondeur des biefs, ni pour les dimensions des écluses ; des marchandises expédiées à de grandes distances doivent être transbordées plusieurs fois, suivant le tirant d'eau des embarcations qui ont à les transporter ; les conditions du réseau de navigation sont les mêmes que celles de chemins de fer qui différeraient tous par l'écartement des rails. Les canaux ne se raccordent que sur un petit nombre de points, et dans beaucoup de régions l'allongement de parcours est tel, que le trafic en devient pratiquement impossible. Ainsi pour se rendre de Châlons-sur-Marne à Troyes, il n'est d'autre chemin par eau que celui de Paris ; de Tours à Bordeaux, il faudrait contourner en entier le Plateau Central par la Loire, la Saône, le Rhône et le canal du Midi. En outre, un des canaux de jonction les plus utiles dans l'ensemble de la navigation, celui qui réunissait le Rhône au Rhin et rejoignait en Alsace le canal de la Marne au Rhin, est perdu pour la France. Il a été remplacé par le nouveau canal de la frontière de l'Est, long de 480 kilomètres, qui réunit la Saône à la Meuse ; les dépenses d'établissement de cette nouvelle voie ont été de 100 millions de francs.

Les avantages des canaux comme voies de transport sont tels, que l'achèvement de ces rivières artificielles est réclamé de toutes parts avec instance. Les bateaux peuvent à moindres frais que les wagons porter des poids plus lourds, et tout expéditeur peut en disposer sans être à la merci d'une grande compagnie comme celles qui ont le monopole des transports par chemin de fer. D'ailleurs, là où les canaux sont relativement bien aménagés, comme dans les départements du Nord et dans le bassin de la Seine, le commerce est très-considérable ; c'est là que se fait de beaucoup la plus grande partie du trafic par eau dans l'intérieur de la France. M. Krantz en 1871, M. de Freycinet en 1878, évaluaient à 830 millions les sommes nécessaires pour achever d'après un plan d'ensemble le réseau des voies navigables, en leur donnant partout 2 mètres de profondeur et des écluses de 38 m. 50 de longueur ; un peu plus de la moitié de cette somme suffirait pour compléter les travaux urgents. Dans cette grande œuvre de l'aménagement complet des eaux de la France serait comprise la construction de canaux latéraux à plusieurs fleuves irréguliers et violents, car si les rivières sont

des « chemins qui marchent », ce sont aussi, à la montée, des chemins qui retardent, et les oscillations de baisse et de crue en sont très-difficiles à régler[1].

L'amélioration des ports de mer et de rivière est aussi l'une des nécessités pressantes du commerce français. « La mer est anglaise d'inclination, » disait Michelet en comparant les côtes si bien découpées de la Grande-Bretagne aux rivages de la France, moins dentelés, moins pourvus de ports naturels. Le fait est que l'Angleterre elle-même, quoique fort riche en baies profondes et de facile accès, a dû se créer à grands frais plusieurs ports artificiels ; son industrie, plus que la nature, lui a donné son admirable ceinture de havres. La France, qui a plus à faire pour améliorer ses ports, a beaucoup moins fait jusqu'à maintenant : sa côte méditerranéenne à l'ouest du Rhône, son rivage atlantique, de la Bidassoa à la Gironde, n'ont pas un seul bon port, et précisément en face de l'Angleterre, sur les rives méridionales de la Manche, plusieurs des havres les plus fréquentés ne sont accessibles qu'à marée haute. De grands projets sont à l'étude pour remédier à cet état de choses et l'on doit se féliciter que les chambres de commerce aient su, en mainte ville maritime de France, prendre l'initiative pour activer les travaux utiles. L'État se trouve-t-il trop obéré pour subventionner les entreprises, des syndicats s'organisent et se chargent eux-mêmes des travaux en attendant que le budget national puisse les rembourser de leurs frais. Ainsi de précieuses années sont gagnées pour le développement de la fortune publique, et, chose bien plus importante encore, les villes prennent l'habitude de s'aider elles-mêmes sans toujours regarder vers le pouvoir.

Malgré la pénurie de bons ports, la situation géographique de la France pour le commerce maritime n'en est pas moins admirable et les deux tiers environ des échanges avec l'étranger se font par mer[2]. En voyant ce double littoral sur la Méditerranée et sur l'Océan, ces passages faciles qui font communiquer les deux mers, on pourrait croire que la marine française est le principal intermédiaire du commerce en Europe. Il n'en est rien. Pour l'importance de la marine commerciale, la France, qui fut naguère au troisième rang parmi les puissances d'Europe et d'Amérique, est

[1]

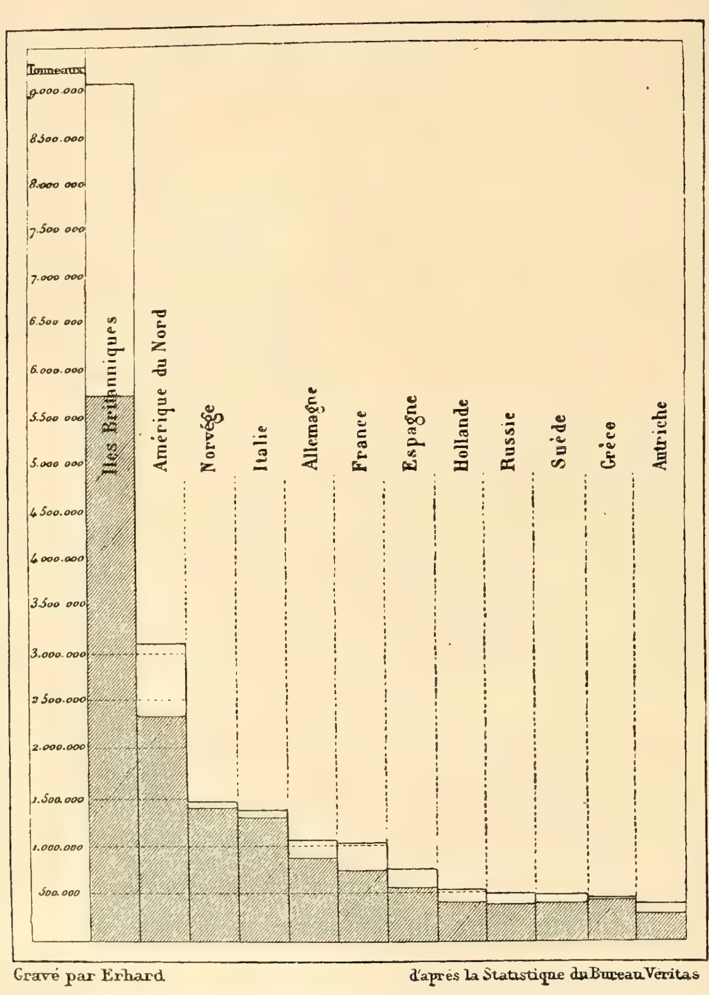
Longueur des canaux ouverts en 1868.	4,911	kilomètres.
Longueur du cours réellement navigable des rivières. . .	5,700	»
Dépense de construction.	818,500,000	fr.
Quantité des marchandises transportées sur ces voies navigables en 1875.	1,721,071,000	ton. kil.
» » » » » en 1869.	2,132,957,000	»
» » » dans le bassin de la Seine. . . .	1,286,200,000	»

Prix moyen du transport par tonne et par kilom. : 5 cent. (2 cent. sans les frais de construction.)
(Krantz, *Rapport à l'Assemblée nationale.*)

[2] Commerce de la France en 1873 : Par mer 6,151,000,000 fr. Par terre : 3,247,000,000 fr

de nos jours seulement la sixième : elle a été dépassée par l'Italie, la Norvége et l'Allemagne, et n'a gardé de supériorité que pour la marine à vapeur. Depuis la loi de 1860, en vertu de laquelle les pavillons étrangers sont assimilés au pavillon national dans les ports de la France, le pays n'a pu

N° 240. — TABLEAU DES FLOTTES COMMERCIALES DU MONDE EN 1876.



Dans chaque colonne, l'espace grisé indique la proportion des voiliers, l'espace blanc la proportion des vapeurs.

soutenir sans dommage le régime de la libre concurrence commerciale ; il a perdu d'année en année une part de son commerce de transport maritime, tandis que l'Angleterre accroissait la sienne, déjà si considérable, et que la Norvége, l'Italie, l'Allemagne le remplaçaient successivement en ordre d'importance. Même le cinquième de la flotte commerciale de la France appartient aux grandes compagnies postales, subventionnées par

l'État, et par conséquent se trouve élevé, grâce au budget, au-dessus du régime de la libre concurrence : en outre, la clientèle des voyageurs et les marchandises précieuses qu'ils ont à transporter font de ces navires un groupe privilégié, distinct de la véritable flotte des petits vapeurs et des voiliers[1]. En retranchant du mouvement maritime les transports dont les compagnies postales subventionnées se sont emparées, il ne reste qu'un cinquième au commerce français pour sa part dans l'ensemble du trafic avec les pays étrangers[2]. La proportion des marchandises françaises chargées dans les carènes françaises a régulièrement décru; elle ne peut manquer de décroître encore, car l'âge des navires français est en moyenne plus élevé que celui des bâtiments anglais, italiens et norvégiens. Un tiers de l'effectif se compose de navires ayant 18 ans ou davantage, et pour tous la moyenne est de seize années; ceux que les vers ou les naufrages mettent hors de service ne sont remplacés que partiellement[3] par des caboteurs, et les désastres sont plus fréquents. La France est donc tenue d'acheter, au prix de 500 millions par an payés à l'étranger, le transport de ses propres denrées[4].

Afin d'expliquer cette diminution de la marine commerciale, il ne suffit pas d'arguer d'une prétendue aversion des Français pour la mer : l'histoire dit

[1] Tonnage des vapeurs des lignes subventionnées en 1875 : 129,376 tonnes.

[2] Flottes commerciales de plus de 400,000 tonnes (non compris les petites embarcations) en 1876, d'après le bureau *Veritas :*

					Total.	
	Voiliers.	Tonnes.	Vapeurs.	Tonnes.	Navires.	Tonnes.
Iles Britanniques. .	20,265	5,807,375	3,299	3,362,992	23,564	9,170,367
Américains. . . .	7,288	2,390,521	605	789,728	7,893	3,180,249
Norvégiens. . . .	4,749	1,410,903	122	55,874	4,871	1,466,777
Italiens	4,601	1,292,076	114	97,582	4,715	1,389,658
Allemands	3,456	875,995	226	226,688	3,682	1,102,683
Français.	3,858	725,043	314	334,334	4,172	1,059,377
Espagnols	2,915	557,320	230	176,250	3,145	733,570
Hollandais	1,432	399,993	126	134,600	1,558	534,593
Russes.	1,785	391,952	151	105,962	1,936	497,914
Suédois	2,121	399,128	219	88,660	2,340	487,788
Grecs	2,121	426,905	11	7,133	2,132	434,038
Autrichiens. . . .	983	338,664	78	81,269	1,061	419,933

[3] Navires construits en France en 1857 : 116,000 tonnes; 1867 : 81,000 tonnes; 1871 : 55,000 tonnes; 1877 ; 26,000 tonnes (à voiles, 20,000, à vapeur, 6,000).

[4] Part des pavillons dans le commerce de la France avec l'étranger :

	Pavillon français.	Pavillon étranger.
1862	39 pour 100.	61 pour 100.
1875	29 »	71 »

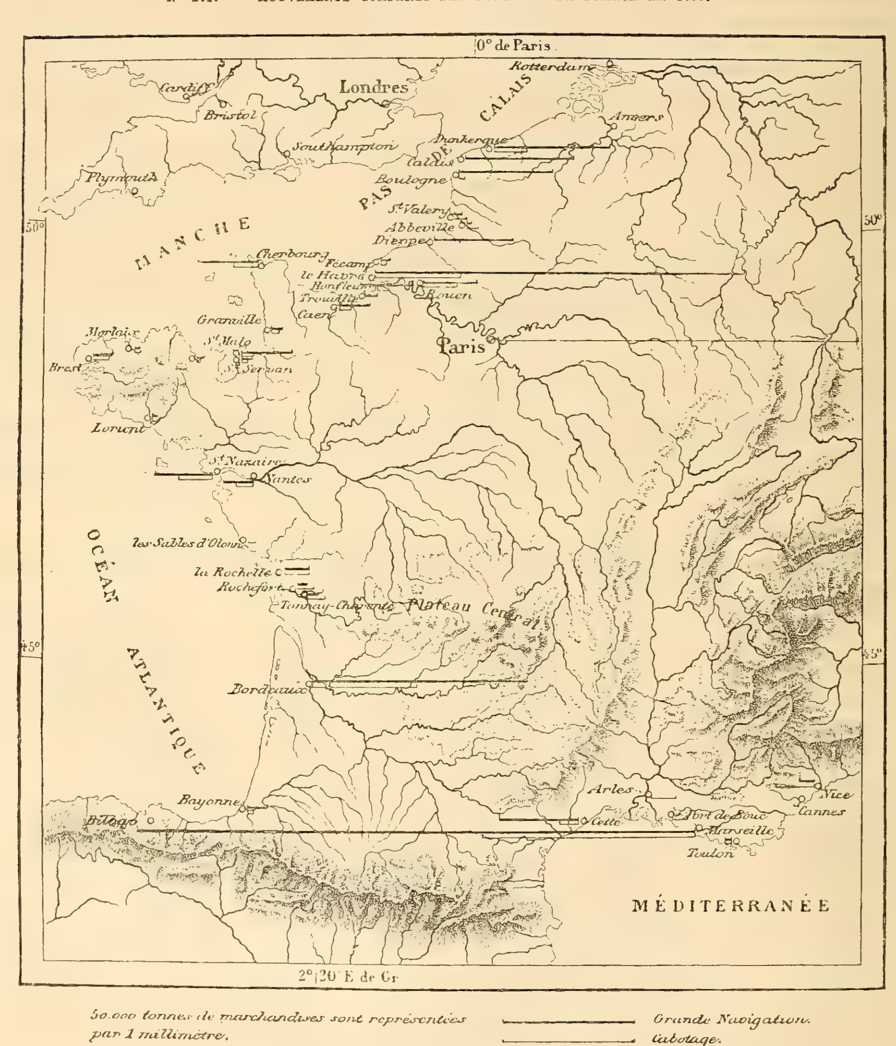
10 p. 100, compagnies postales, 19 p. 100, autres navires. 8,756,000 tonnes.
1,023,250 tonnes. 2,063,000 tonnes.

Total du mouvement dans le monde entier : 120,000 navires, 118,822,250 tonnes.

Mouvement des ports d'Angleterre, 42,500,000 tonnes.

le contraire. Basques et Provençaux, Saintongeais, Bretons et Normands ont fait leurs preuves; si les raisons qui firent jadis la prospérité de la Rochelle, de Saint-Malo, de Dieppe comme ports d'armement existaient encore, ces villes construiraient toujours leurs navires et les équiperaient de leurs propres ma-

N° 241. — MOUVEMENTS COMPARÉS DES PORTS DE LA FRANCE EN 1876.



rins. Les causes de l'infériorité de la France dans l'industrie de la navigation sont surtout de nature économique. Les Français n'habitent pas, comme les Norvégiens, un étroit littoral qui ne leur laisse d'autre issue que vers la mer, et les campagnes fertiles de l'intérieur leur sont largement ouvertes; ils ne sont point privés, comme la plupart des Anglais et des Italiens, de leur part d'héritage dans le sol, ils ont un domaine, et la dure nécessité ne

LE HAVRE. — BASSIN DU COMMERCE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Neurdein.

les pousse pas au loin sur le chemin des mers. Il est donc tout naturel qu'une division du travail s'établisse et que, dans le grand labeur européen, la France laisse à l'Angleterre le soin principal des transports, d'autant plus que la main-d'œuvre lui coûte plus cher et que des règlements administratifs très-minutieux rendent plus difficile le recrutement de ses équipages. D'ailleurs l'exemple de la contrée la plus commerçante de l'Europe, la Belgique, prouve que sans marine une nation peut néanmoins avoir la part fort belle dans le mouvement des échanges.

En effet, si la navigation française diminue, le commerce du pays s'accroît dans des proportions extraordinaires : depuis 1830, il est devenu huit fois plus considérable, et dans les vingt dernières années il a triplé, quoiqu'il soit encore inférieur de près de moitié au trafic de l'Angleterre[1]. Les événements les plus graves ne peuvent en arrêter les progrès que pour un temps très-court ; aussitôt après la récente invasion, le mouvement des échanges avait repris toute son activité ; malgré l'aggravation des tarifs postaux, les correspondances s'accrurent ; l'augmentation des télégrammes fut surtout des plus rapides[2] ; la réforme récente du tarif a élevé la moyenne des lettres de 11 à 15 par personne. Dans l'ensemble de son commerce avec les pays étrangers, la France a du reste le rang qui témoigne de sa supériorité industrielle, car elle demande surtout des matières premières et donne en échange des produits de ses manufactures : elle achète des soies gréges, des cotons, des laines en suint, pour les rendre en soieries, en étoffes de coton, en draps et en tapis ; les peaux brutes, qui lui viennent aussi en grande quantité, sont renvoyées sous forme de cuirs préparés, de chaussures, de gants, d'objets de mode ; les bois importés se transforment en meubles ; les sucres des colonies et de l'étranger sont raffinés pour être réexpédiés, souvent au lieu d'ori-

[1] Commerce général de la France :

1830 . .	Import.	638,000,000 fr.	Export.	573,000,000 fr.	Total :	1,211,000,000 fr.
1840 . .	»	1,052,000,000	»	1,011,000,000	»	2,063,000,000
1850 . .	»	1,174,000,000	»	1,531,000,000	»	2,705,000,000
1860 . .	»	2,657,000,000	»	3,147,000,000	»	5,804,000,000
1873 . .	»	4,576,000,000	»	4,822,000,000	»	9,398,000,000

Commerce des Iles Britanniques en 1877.

Import. 9,860,492,050 fr. Export. 6,308,650,480 fr. Total : 16,169,142,530 fr.

[2] Statistique postale :

1851. . . .	170,000,000 lettres,	34,000,000	journaux ou	imprimés.
1862. . . .	283,000,000 »	202,000,000	»	»
1877. . . .	470,944,000 »	495,924,000	»	»

Télégrammes : 1857, 463,000 ; 1876, 8,518,000.

Longueur des fils en 1851 : 2,133 kil, ; 1860, 22,919 kil, ; 1880, 90,000 kil.

gine; les graines oléagineuses servent à fabriquer des huiles et des savons; les chiffons se changent en papier. La France achète aussi des bestiaux pour la nourriture de ses populations, et des houilles pour l'entretien de ses usines; mais elle contribue pour une part considérable à l'alimentation de ses voisins d'Europe par ses envois de vins, de légumes, de céréales, de fromages, de beurres, d'œufs et de volailles[1].

Dans le mouvement général du commerce de la France, une certaine part lui appartient par monopole, les échanges qu'elle fait avec ses colonies lointaines, le Sénégal, l'Inde française, la Nouvelle-Calédonie, la Guadeloupe, la Martinique, la Guyane, la Réunion et le groupe des îles Malgaches. Elle possède aussi par traité des droits spéciaux pour la pêche de la morue dans les parages de Terre-Neuve; mais ces priviléges de navigation et de pêche, auxquels s'ajoutent les produits des pêcheries du littoral français, ne procurent au pays qu'un mince profit en comparaison de celui que lui donne le commerce libre avec toutes les nations[2]. Avec l'Angleterre seule, la somme des échanges dépasse fréquemment 2 milliards de francs dans une seule année; avec la Belgique, elle est de plus d'un milliard. Tous les

[1] Principales marchandises importées et exportées en 1869 et en 1873 :

IMPORTATION.			EXPORTATION.		
	1869.	1873.		1869.	1873.
Soies.	412,000,000	352,000,000	Tissus de soie . .	447,000,000	478,000,000
Cotons	331,000,000	186,000,000	» de laine. .	268,000,000	326,000,000
Laines	206,000,000	326,000,000	» de coton. .	70,000,000	77,000,000
Bois	189,000,000	156,000,000	» de lin. . .	18,000,000	27,000,000
Bestiaux.	145,000,000	154,000,000	Vins	261,000,000	281,000,000
Houilles.	119,000,000	243,000,000	Tabletterie. . . .	180,000,000	185,000,000
Peaux.	130,000,000	162,000,000	Soies grèges . . .	156,000,000	100,000,000
Sucre.	135,000,000	110,000,000	Peaux ouvrées . .	106,000,000	231,000,000
Lin.	76,000,000	75,000,000	Céréales.	69,000,000	175,000,000
Café	74,000,000	99,000,000	Confections . . .	84,000,000	89,000,000
Graines oléagin. .	66,000,000	83,000,000	Fromages, beurres.	78,000,000	82,000,000

Importation des matières nécessaires à l'industrie en 1877.	2,154,067,000 fr.
» des objets d'alimentation.	957,668,000 »
» » fabriqués	450,456,000 »
» des autres marchandises.	194,177,000 »
Total.	3,756,368,000 »
Exportation des denrées et des matières premières.	1,448,736,000 »
» des objets fabriqués.	1,846,093,000 »
» des autres marchandises.	189,494,000 »
Total.	3,484,323,000 »

[2] Commerce de la France avec les colonies lointaines en 1873 ;
Importation : 95,700,000 fr. Exportation : 68,100,000 fr. Total : 163,800,000 fr.
Produit de la pêche maritime en 1877 : 110,129,650 fr.

progrès que font les nations voisines dans leur mouvement d'échanges profitent également à la France, puisque les achats et les ventes se croisent incessamment de pays à pays, et que les peuples, solidaires les uns des autres, alimentent mutuellement leurs industries[1].

V

On a souvent essayé d'établir le bilan matériel de la France. C'est là une œuvre bien difficile, puisque l'évaluation doit reposer sur des données plus ou moins approximatives, et que d'année en année les éléments de la question se déplacent et s'entremêlent diversement. Cependant ce n'est certainement pas à moins de 20 milliards que s'élève l'ensemble des revenus de la nation française; la somme de 25 milliards, soit, à cinq pour cent, la rente de 500 milliards, paraît même être beaucoup plus rapprochée de la vérité. Pour porter, sans fléchir, le poids de l'énorme budget, et prêter au gouvernement des sommes si considérables, soit par des prêts directs, soit par les dépôts à la caisse d'épargne[2], pour trouver en même temps les ressources nécessaires au développement de l'agriculture et de l'industrie nationales, pour payer toutes les primes d'assurances, et risquer des milliards dans les entreprises étrangères, il faut que le revenu total de la France augmente rapidement, non-seulement en apparence, par l'effet du renchérissement des baux, des loyers et des objets de luxe, mais en réalité par un accroissement d'aisance chez le plus grand nombre des citoyens : on peut compter sur une augmentation de 2 à 3 pour cent par an dans le revenu national[3]:

[1] Commerce de la France avec les autres pays par ordre d'importance en 1873 :

Angleterre. . .	Import.	759,900,000 fr.	Export.	1,186,000,000 fr.	Total :	1,945,900,000 fr.
Belgique . . .	»	542,400,000	»	504,800,000	»	1,047,200,000
Allemagne. . .	»	417,800,000	»	522,500,000	»	940,300,000
Italie.	»	436,700,000	»	353,200,000	»	789,900,000
Suisse	»	343,400,000	»	430,000,000	»	773,400,000
États-Unis. . .	»	214,200,000	»	383,300,000	»	597,500,000
Turquie. . . .	»	233,900,000	»	123,900,000	»	357,800,000
Espagne. . . .	»	179,200,000	»	177,700,000	»	356,900,000
Algérie. . . .	»	150,600,000	»	160,600,000	»	311,300,000
Russie	»	188,200,000	»	46,000,000	»	234,200,000
Rio de la Plata .	»	108,600,000	»	121,500,000	»	230,100,000
Brésil.	»	95,700,000	»	91,300,000	»	187,000,000
Pérou.	»	51,900,000	»	59,600,000	»	111,500,000
Égypte	»	53,300,000	»	56,300,000	»	109,600,000

[2] Dépôts à la caisse d'épargne, en 1875 : 560,000,000 fr.

[3] Germain, *l'Économiste français*, 1er juillet 1876.

Dans un grand nombre de communes rurales, le bien-être s'est tellement accru que l'intérieur des maisons en serait devenu vraiment méconnaissable pour les hommes de la génération précédente. Depuis cinquante ans, la fortune normale des individus a précisément doublé : tandis que de 1826 à 1830 la valeur moyenne des successions était de 1,674 francs, elle s'élevait à 3,229 francs de 1861 à 1865 [1]; en 1874, elle avait dépassé 5,000 francs. Évalué à 25 milliards, le bénéfice annuel du travail de la France est de 700 francs par personne, environ 3,000 francs par famille. Le nombre des rentiers jouissant à peu près de la moyenne normale du revenu est probablement plus élevé en France que dans tout autre pays d'Europe. Cependant les grandes fortunes sont aussi fort nombreuses, et d'autre part, plus d'un million de personnes, environ la trentième partie de la population, se trouvent rejetées par la misère, soit parmi les mendiants, soit du moins au nombre des indigents, et les communes doivent subvenir partiellement à leur entretien [2]. En outre, les alternatives du commerce, la hausse et la baisse des valeurs, les jeux de Bourse et, dans mainte circonstance, l'improbité commerciale, sont les causes de faillites nombreuses qui soudain font passer les familles de l'aisance à la misère [3].

Si le bilan de la fortune matérielle de la France est difficile à établir, celui de l'état intellectuel et moral l'est bien davantage, et les chiffres que l'on cite à cet égard n'ont qu'une valeur toute relative. Si les crimes, les délits, les contraventions appartiennent à la statistique, les bonnes actions lui échappent [4]. Et comment, en dehors des actes que la loi réprime, établir la véritable moyenne? Sans doute, le nombre des enfants non reconnus, rejetés hors de la famille [5], celui des malheureux que la société tient enfermés dans les prisons [6], ou même prive de la vie [7], la statistique des suicides [8], des séparations de corps [9], tous les chiffres relatifs à la débauche, au vol et

[1] Maurice Block, *Revue scientifique*, 17 avril 1875.

[2] Nombre des indigents en 1829, d'après Villeneuve-Bargemont. . . . 1,329,659
» de 1853-1861, d'après M. Block, en moyenne . 1,145,000

[3] Faillites en 1877 : 5,480. Passif 260,681,000 fr. Actif 80,793,000 fr. Dividende, 22 fr. 09 p. 100.

[4] Nombre des affaires dont la magistrature s'est occupée en 1874 : 363,577
» » restées sans suite. . . . . » 179,846
» des contraventions de police . . . . » 431,669

[5] Enfants nés en 1866 : légitimes, 929,580 ; illégitimes, 76,678 ; trouvés, 9,470.

[6] Population moyenne des prisons en 1875 : 52,984 individus, non compris les détenus politiques ; 28,612 détenus sont employés ; valeur de leur travail en 1880 : 2,005,400 fr.

[7] Condamnations à mort en 1874 : 31 ; exécutions, 13.

[8] Nombre des suicides en 1877 : 5,922.

[9] Instances en séparation de corps en 1877 : 4,495 ; 4,084 parties renvoyées devant les tribunaux. 87 p. 100 des demandes venant de la femme ; plus des 9 dixièmes causées par des sévices.

au meurtre, sont des éléments de la plus haute importance que le moraliste doit apprécier à leur valeur; mais il lui faut étudier aussi, et avec beaucoup plus de soin, les changements que nulle statistique ne peut révéler, parce qu'ils s'accomplissent dans la vie profonde du peuple, dans sa manière de sentir et de penser; c'est par ce mouvement intime de la société que se préparent les événements, bien avant de se révéler en progrès ou en décadence, en révolutions heureuses ou funestes.

Les chiffres donnés par le recensement pour les diverses religions prouvent que la statistique officielle est bien peu sûre quand elle se hasarde en dehors de son domaine de simple énumération. D'après les documents administratifs, il y aurait en France actuellement 60,000 juifs, près de 600,000 protestants, et tous les autres habitants, sans exception, soit 35,500,000 personnes, seraient de religion catholique. Il est probable que ces nombres se rapprochent assez de la vérité pour les israélites et les protestants : les premiers, en majorité de provenance étrangère, soit allemande, soit espagnole ou portugaise, n'ont jamais été très-nombreux en France; quant aux protestants, qu'on évaluait encore à un million lorsqu'il leur fut permis de rentrer librement dans la vie civile et politique de la France, ils paraissent diminuer réellement par l'effet des mariages mixtes et de la vie commune avec leurs compatriotes sans culte ou de culte différent. Mais, en dépit de la statistique officielle, les catholiques sincères ne comptent point comme des coreligionnaires tous les Français qui ne sont ni protestants ni juifs; ils savent que dans toutes les parties du pays, principalement dans les villes, un grand nombre d'hommes restent en dehors de l'Église, soit par indifférence, soit par hostilité. Quelle est la proportion relative de ces groupes : c'est là un relevé que ni l'administration ni le clergé ne pourraient faire, même s'ils en avaient le désir, et qui seul fournirait un point fixe de discussion dans le tumulte des opinions en conflit.

Une chose est certaine, c'est que l'Église catholique est très-puissante en France, probablement plus que dans tout autre pays du monde. C'est là que le clergé présente l'organisation la plus solide et recueille le plus d'argent au service de ses œuvres; là des partis politiques cherchent le tranchant de l'épée dont la poignée se trouve à Rome. Actuellement, les couvents sont plus nombreux sur le territoire français, quoiqu'ils ne soient pas relativement aussi riches, qu'avant la révolution de 1789; mais ils sont loin de posséder, comme à cette époque, plus d'un quart des terres. En comptant les prêtres, les séminaristes, les religieux et les religieuses de tous les ordres, on voit que l'Église catholique est officiellement représentée en France par plus de 245,000 personnes. Au début de l'année 1880, le nombre des associa-

tions « non autorisées » était de 986, dont 384 associations d'hommes comprenant 7,444 membres, et 602 associations de femmes, ayant ensemble 14,003 membres. Les jésuites, l'ordre le plus connu parmi les religieux non autorisés, possédaient 27 maisons avec 848 membres. En 1878, la population totale des communautés enseignantes et contemplatives s'élève à 200,000 personnes, dont 160,000 religieuses environ, et la fortune des ordres religieux, d'au moins 740 millions de francs en 1880, pour les seuls immeubles, atteint probablement deux milliards avec les autres valeurs [1]. De 1872 à 1877, les dons et legs faits à l'Église se sont élevés à la somme de 56,350,000 francs. Aussi l'Église a-t-elle à la fois le personnel et l'argent nécessaires pour prendre en ses mains une grande partie de l'enseignement primaire : plus de la moitié des écoles de filles sont dirigées par des institutrices congréganistes.

Pour l'éducation scolaire de ses enfants, la France est encore bien au-dessous de plusieurs des pays voisins [2]. Longtemps ce devoir de la nation, le plus important de tous, a été déplorablement négligé. Dans l'ordre hiérarchique institué par Napoléon et maintenu jusqu'à nos jours, les fonctionnaires de l'université occupent le dernier rang; officiellement, ils viennent même après les employés de l'administration et des finances : l'instruction était censée avoir moins d'importance que la répression, la surveillance et le fisc; toutefois l'opinion apprend de plus en plus à juger les hommes d'après leur mérite personnel. Quelques communes se trouvent encore dépourvues d'écoles; le recrutement des maîtres est difficile, surtout à cause du médiocre traitement que le budget leur alloue; le programme de l'instruction est des plus défectueux. Le nombre de ceux qui ne savent pas l'alphabet, et qui par conséquent n'ont pas même l'espoir d'entrer dans ce monde idéal que nous ouvrent les livres, forme plus du quart de la population. L'éducation des filles surtout est négligée, l'opinion générale com-

[1] Nombre des prêtres à la fin de l'ancien régime 70,000
» des religieux » » 23,000
» des religieuses » » 37,000
} 130,000

(Taine, *Origines de la France contemporaine*.)

[2] État de l'instruction primaire en décembre 1876 :

Nombre des écoles :	
» » de garçons ou mixtes	42,421
» » de filles	29,126
» des élèves réguliers ou irréguliers	4,878,151

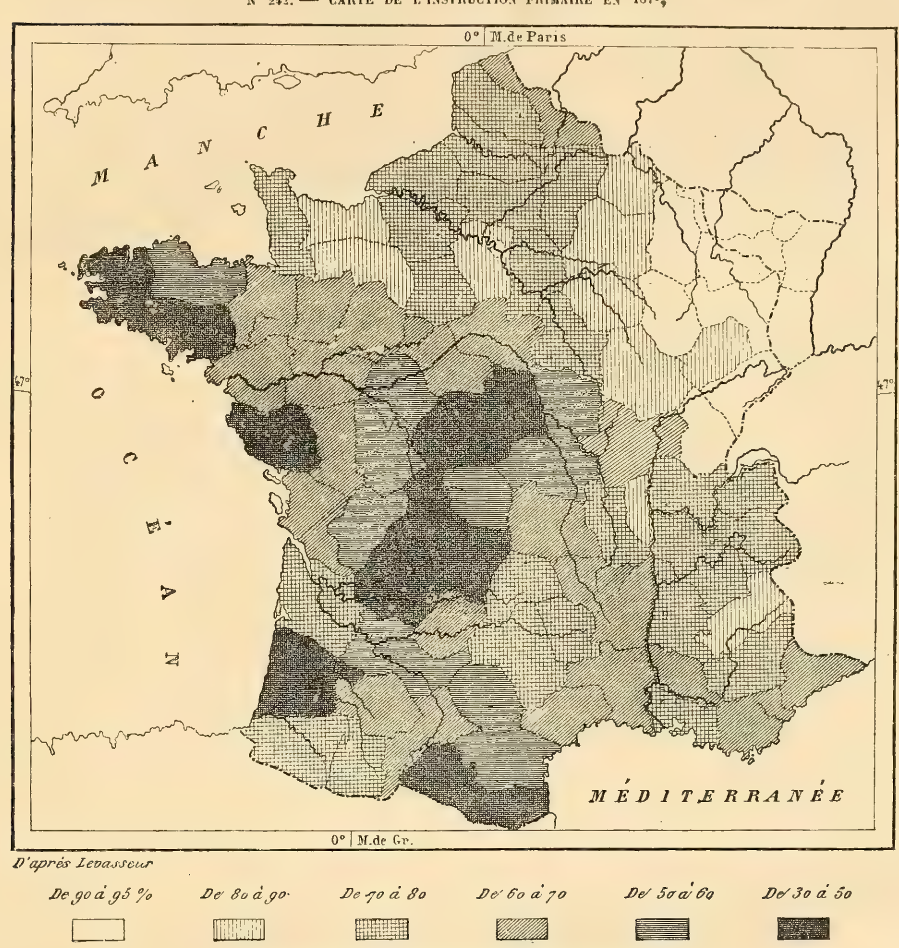
Établissements d'instruction secondaire en 1872 :

324	lycées et collèges	69,500	élèves.
657	établissements libres laïques	43,000	»
278	» ecclésiastiques	34,000	»

mence à peine à réclamer pour elles une instruction solide[1]. Sur 37,000 institutrices congréganistes, le nombre des personnes brevetées ne dépassait pas 5,700 au commencement de 1879.

Cependant les progrès qui se font dans l'enseignement à tous les degrés

N° 242. — CARTE DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE EN 1876.



Proportion pour 100 des hommes sachant lire.

sont très-considérables : la nécessité de l'instruction est de mieux en mieux comprise; la proportion des ignorants diminue chaque année dans la génération nouvelle; les enfants apprennent plus que n'avaient appris leurs

[1] Époux qui ont déclaré ne pas savoir signer en 1866 :

Hommes.	25.80 pour 100.	Moyenne générale : 33.45.
Femmes.	41,00 »	

Proportion des personnes de plus de 20 ans sachant lire et écrire : 66.63 pour 100.
» » de 6 à 20 ans » » 76.11 »

parents; le goût des livres se répand[1]; les journaux deviennent de plus en plus nombreux et nécessaires[2]; des bibliothèques publiques et privées[3] se fondent de toutes parts; les sociétés savantes se multiplient: elles ont triplé pendant la dernière génération[4]. On semble avoir vaguement compris, surtout depuis la dernière guerre, que la nation, pour être vraiment forte, doit se composer d'hommes qui pensent. Les grandes études s'améliorent, et la jeunesse, c'est-à-dire la France qui viendra, est pleine d'espoir et de confiance dans l'avenir.

[1] Publications de librairie :

France, 1875 : 21,006, dont 14,195 livres nouveaux ou réédités.
Angleterre, 1875 : 5,218.
Allemagne, 1873 : 13,925.

[2] 2,303 journaux en France en 1875.

[3] 20,000 bibliothèques scolaires en 1878 ; 1,350,000 prêts de livres pendant l'année.

[4] Sociétés savantes, en 1850, une centaine. En 1876, près de 300.

CHAPITRE XV

LE GOUVERNEMENT ET L'ADMINISTRATION

I

La commune française est loin d'avoir en moyenne la même importance par sa population que la commune d'Espagne ou d'Italie. Dans ces pays du Midi, en Italie surtout, les habitants se groupent en majorité dans les villes, et les travailleurs de la terre eux-mêmes peuplent en grand nombre la cité, qui jadis les protégeait de ses murailles. Un instinct de race peut expliquer en partie cette habitude qu'ont certaines populations de se réunir en agglomérations pressées, tandis que d'autres se dispersent sur une grande étendue : laissés à eux-mêmes, les habitants d'un pays se pressent ou s'isolent en raison de leur sociabilité et de leur amour de la nature. Toutefois la grande cause du groupement inégal des hommes dans les diverses contrées provient des conditions politiques. Là où les guerres et les dévastations étaient fréquentes, tous les habitants, même les laboureurs, devaient se réfugier dans les enceintes murées pour éviter le péril ; telle est la raison de ces remparts protecteurs que présente chaque municipe italien. En France et en Allemagne, où le régime féodal dominait complétement, les paysans se groupaient aussi, mais au pied du château fort. Enfin, dans le pays Basque, en Bretagne, et dans les autres parties de la France où la paix était ordinairement de longue durée, les cultivateurs vivaient dispersés dans la campagne, chacun à l'ombre de son chêne ou de son châtaignier.

Il résulte de cet ancien état de choses que la commune rurale française est d'ordinaire fort petite ou que sa population est répartie sur un espace considérable. Lors du recensement de 1872, plus de 600 communes avaient chacune moins de 100 habitants, et plusieurs n'en contenaient qu'une cinquantaine, soit environ dix familles. Plus des deux tiers des circonscriptions

ne contenaient pas un millier de personnes, c'est-à-dire la moyenne française de population communale, et pourtant des centaines de villes, et l'immense Paris, représentant à lui seul la valeur de deux mille communes ordinaires, sont comptés dans ce calcul à côté des municipes ruraux[1]. Or, quelle importance sérieuse comme corps politique peuvent avoir quelques centaines d'individus, surtout lorsqu'ils sont épars sur une grande étendue et que le hameau central se compose d'un petit nombre de maisons? Des communes aussi faiblement constituées peuvent à peine subvenir à la gestion de leurs intérêts immédiats : nulle vie ne peut y naître et le centre virtuel est toujours la ville la plus voisine. Aussi n'est-il pas étonnant que plusieurs petites communes se soient agglomérées en dépit de la routine administrative et des rivalités souvent entretenues par les dignitaires locaux : en tenant compte des changements de limites du territoire, on trouve que les communes françaises ont diminué de près d'un millier depuis la dernière génération[2] : de là le nom double ou même triple de beaucoup d'entre elles. Maintenant elles s'accroissent de nouveau.

Les groupes de communes, c'est-à-dire les cantons, et les agglomérations supérieures, arrondissements et départements, ont leurs contours tracés d'une manière arbitraire. Cette division de la France en départements de grandeur à peu près égale, division que le cartographe Robert de Hesseln proposait dès l'année 1786, et que l'Assemblée nationale devait adopter quelques années plus tard, n'a rien de naturel. Imaginés pour rompre l'ancienne organisation provinciale, pour briser les juridictions particulières, abolir les restes de priviléges féodaux, les départements ont utilement remplacé les provinces, qui d'ailleurs n'avaient de raison d'être que par « le droit historique », c'est-à-dire par l'effet du temps, et ne coïncidaient point avec les grandes divisions géographiques du territoire. Aussi les véritables limites des pays naturels, qui sont en maints endroits précisément les mêmes que celles des anciens *pagi minores* des Gallo-Romains,

[1] Population des communes de France en 1872 :

Communes au-dessous de 100 habitants	603
» » de 100 à 500 hab.	15,980
» » de 500 à 1,000 hab.	10,807
» » de 1,000 à 2,000 hab.	6,031
» » de 2,000 à 5,000 hab.	2,101
» » de 5,000 à 10,000 hab.	281
» » de 10,000 et au-dessus	186
Ensemble des communes (à 1,003 hab. et à 1463 hectares par commune)	35,989

[2] Nombre des communes en 1836 : 37,252 (36,854 avec la Savoie et sans l'Alsace-Lorraine).
» » en 1879 : 36,068
Diminution 784

n'ont-elles cessé d'être reconnues par les habitants, malgré tous les changements de frontières féodales ou administratives : le relief du sol, la nature des terrains et par conséquent la diversité des cultures, des constructions, des usages locaux, du genre de vie, ce sont là des causes suffisantes pour maintenir ces anciennes divisions du sol, quoique les confins en soient en maints endroits très-indécis; elles sont aussi oblitérées çà et là par les chemins, les amendements agricoles, l'uniformité d'aspect que la culture donne au sol et que le milieu social impose à l'homme. Le citadin ne voit pas toujours ces limites, mais le paysan les reconnaît au premier coup d'œil.

Les départements français, tels qu'on les a découpés sur le sol en leur imposant des noms de valeur géographique fort inégale[1], sont actuellement au nombre de 86, ou de 87 en comptant le territoire de Belfort, et se partagent en 362 arrondissements, qui sont eux-mêmes divisés en 2,865 cantons et subdivisés en près de 36,000 communes[2].

Ceux qui étudient l'histoire moderne de la France doivent remarquer combien la valeur des circonscriptions administratives a changé depuis la Révolution française. Les contours des grandes divisions, arrondissements et départements, sont restés, il est vrai, presque invariables, mais les transformations de la société ont donné aux rouages de la machine immense un mouvement bien autrement rapide. Grâce aux moyens accélérés de communication, la France s'est rétrécie pour ainsi dire ; pendant chaque année du siècle, les extrémités se sont rapprochées du centre. Encore il y a cinquante ans, personne, si ce n'est un courrier spécial, n'aurait pu traverser le territoire français de Dunkerque à Bayonne et de Cherbourg à Nice, en moins d'une semaine d'un voyage non interrompu, et bien rares étaient les personnes qui songeaient à s'exposer à pareille fatigue. Actuellement on peut se rendre en un seul jour d'une extrémité de la France à l'autre. Au point de vue des distances, le territoire est donc sept fois moins long et sept fois moins large qu'il ne l'était il y a deux générations : il a diminué jusqu'à n'être plus qu'un cinquantième de ce qu'il était autrefois. Bien plus, les populations des villes, — non celles des campagnes écartées, pour lesquelles les distances n'ont diminué que dans une moindre mesure, — se sont non-seulement rapprochées de fait, elles vivent aussi

[1] Wacquez-Lalo, *Description de la France, selon la réforme géographique.*

[2]

	Superficie moyenne.	Population moyenne.
Département	612,794 hect.	419,138 hab.
Arrondissement	145,739 »	99,732 »
Canton	18,415 »	12,601 »
Commune	1,465 »	1,003 »

d'une vie commune, grâce à l'échange incessant des livres, des journaux, des lettres, des télégrammes; elles acquièrent ainsi une sorte d'ubiquité. Une circulation nerveuse, bien plus rapide que la circulation matérielle du commerce, met en relations incessantes tous les points du territoire.

En temps ordinaire, l'obstacle matériel de la distance n'arrête donc plus l'action du gouvernement central sur les populations de la province, et pourtant on n'a supprimé aucune des divisions et des subdivisions administratives du pays. Si ces diverses circonscriptions s'étaient formées spontanément, par le vœu des populations se groupant à leur gré, elles auraient souvent changé de forme et de grandeur par l'effet de l'initiative locale; mais, simples créations du pouvoir central, elles ne servent qu'à le fortifier, en plaçant dans tout chef-lieu de département, d'arrondissement, de canton, de commune, un représentant direct du gouvernement. L'État, armé de tous les moyens de centralisation que lui donnent les routes, la poste, les chemins de fer, les télégraphes, et par-dessus toutes choses une longue routine, doit gagner ainsi tout ce que perd la province, et dans le moindre village les rouages administratifs doivent obéir au moteur qui se trouve dans la capitale. La France serait ainsi menacée de se changer en une grande caserne d'employés, si d'autres causes n'agissaient en sens contraire de l'influence bureaucratique. La nation fait de son côté d'incessants efforts pour saisir sa libre initiative; mais l'action la plus visible, celle qui se manifeste à tous les instants, c'est l'action du pouvoir central.

II

Par une loi du 25 février 1875, consacrant la forme politique de la France telle qu'elle existait depuis près de cinq années, la nation est constituée en République; néanmoins les institutions du pays sont en grande partie monarchiques par l'origine et par l'esprit.

La souveraineté de l'État est représentée par trois pouvoirs : la chambre des députés, le sénat, le président de la République.

Les députés sont nommés par le suffrage universel et au scrutin d'arrondissement, chaque arrondissement nommant au moins un député. Les circonscriptions qui comprennent plus de 100,000 habitants ont droit à désigner autant de représentants qu'elles contiennent de fois 100,000 habitants; une fraction de cent mille donne également droit à un député.

Le sénat comprend un nombre fixe de 300 membres, dont un quart, nommé en premier lieu par l'Assemblée nationale, est inamovible; à chaque

décès, ces membres à vie sont remplacés par le sénat. Les trois autres quarts, élus par des colléges que composent, dans chaque département et aux colonies, les députés de la région, les conseillers généraux, les conseillers d'arrondissement et un délégué du conseil municipal de chaque commune, sont nommés pour neuf années et se renouvellent par tiers tous les trois ans; le sort désigne ceux d'entre eux qui doivent se représenter devant leurs électeurs.

Le chef du pouvoir exécutif, qui porte le titre de président de la Répuque, est élu à la majorité absolue des suffrages par le sénat et la chambre des députés réunis en assemblée nationale. Il est nommé pour sept ans et peut être réélu. En cas de vacance par décès ou pour toute autre cause, les deux chambres réunies procèdent immédiatement à l'élection d'un nouveau président.

Les membres du sénat et les députés reçoivent une indemnité de 9,000 francs par an. Le président de la République a 600,000 francs de traitement et un supplément annuel de 162,400 francs pour ses dépenses extraordinaires.

Les prérogatives du président sont très-étendues. Il promulgue les lois votées par les chambres. Il dispose de la force armée, nomme à tous les emplois civils et militaires, négocie les traités, mais il ne peut déclarer la guerre sans l'avis des chambres; il peut convoquer, proroger extraordinairement les chambres, et même dissoudre la chambre des députés, sur l'avis conforme du sénat. Il n'est responsable que dans le cas de haute trahison. Il choisit le conseil des ministres. Ceux-ci, solidairement responsables, devant les chambres, de la politique générale du gouvernement, ont à répondre individuellement de leurs actes personnels. Ils sont au nombre de neuf : le ministre de la justice et des cultes, ceux des affaires étrangères, de l'intérieur, des finances, de la guerre, de la marine et des colonies, de l'instruction publique et des beaux-arts, de l'agriculture et du commerce, des travaux publics. Pendant la durée des pouvoirs conférés au président actuel, la constitution ne peut être revisée que sur sa proposition. Les délibérations portant révision des lois constitutionnelles, en tout ou en partie, devront être prises à la majorité absolue des membres du sénat et de la chambre des députés, réunis en assemblée nationale.

A côté des grands pouvoirs se place le conseil d'État, dont les attributions sont assez complexes. Comme partie du gouvernement, il est appelé à donner son avis sur les projets d'initiative parlementaire que l'assemblée nationale juge nécessaire de lui envoyer, sur les lois proposées par le ministère, enfin sur toutes les questions dont il est saisi par les ministres ou le

président de la République. Le conseil d'État, présidé de droit par le ministre de la justice, est composé d'un vice-président, de vingt-deux conseillers en service ordinaire, de quinze conseillers en service extraordinaire, de vingt-quatre maîtres des requêtes, de vingt auditeurs de première classe et de dix auditeurs de deuxième classe. Les conseillers et maîtres des requêtes sont choisis par le président de la République ; les auditeurs sont nommés au concours. Le conseil d'État se partage en quatre sections, dont l'une s'occupe des affaires contentieuses ; les trois autres traitent des affaires relatives aux différents ministères.

Le corps électif qui représente les intérêts spéciaux du département dans l'ensemble de l'État est le conseil général. Les membres en sont élus par le suffrage universel. Chaque canton, quel que soit le nombre de ses habitants, nomme un conseiller général ; le siége de cette assemblée est au chef-lieu du département. La durée du mandat est de six ans ; la moitié du conseil est renouvelée tous les trois ans, mais les membres sortants sont indéfiniment rééligibles. Les conseils généraux ont chaque année deux sessions, d'ordinaire fort courtes : la première ne peut durer plus d'un mois ; la seconde, où l'on discute le budget, ne doit pas excéder quinze jours ; mais les assemblées peuvent être réunies extraordinairement, soit par décret, soit après demande adressée au président de la République par les deux tiers des membres. Le préfet administre seul le département ; mais toutes les affaires qui intéressent cette circonscription sont soumises aux délibérations et aux votes du conseil général ; il lui est interdit toutefois de provoquer ou d'émettre des vœux politiques. Ses délibérations ne peuvent être annulées que par un décret du gouvernement. Dans le cas où la représentation nationale serait dissoute par la force, chaque conseil général doit désigner deux de ses membres comme délégués pour constituer une nouvelle assemblée chargée de prendre toutes les mesures de sûreté générale, de faire appel à la nation et s'opposer par tous les moyens possibles à l'accomplissement de l'attentat.

L'administrateur du département est le préfet, fonctionnaire nommé directement par le président de la République, sur la proposition du ministre de l'intérieur, dont il dépend ; cependant il est aussi l'agent de tous les ministres et son autorité embrasse tous les services publics. Il peut proposer au gouvernement l'annulation des vœux du conseil général qui lui paraissent contraires à l'esprit de la loi ; il a aussi le droit d'assister à chaque séance et de donner son avis sur les vœux ou décisions du conseil. Il veille à l'exécution des lois et au maintien de l'ordre public. Comme représentant du département, il est chargé de faire exécuter les décisions du conseil général ; il ordonnance les dépenses votées par ce corps électif et lui en rend compte.

L'administration des arrondissements, qui sont en moyenne au nombre de quatre par département, est modelée sur celle de la circonscription supérieure. Un conseil d'arrondissement, nommé pour six ans et renouvelable par moitié tous les trois ans, représente les cantons respectifs, sans que pourtant leur nombre puisse être inférieur à neuf; quand il y a moins de neuf cantons, un ou plusieurs d'entre eux complètent le nombre par une double nomination. Ce conseil répartit les contributions directes entre les communes, prend quelques décisions secondaires et formule des vœux pour les intérêts locaux. Le sous-préfet est chargé, sous la direction du préfet, d'administrer l'arrondissement.

Le canton, composé en moyenne de treize communes, n'a point de conseil local ni d'administration particulière ; il constitue un district judiciaire.

La commune est la plus petite « unité administrative » du pays. Elle gère ses intérêts par l'entremise d'un conseil municipal composé de 12 à 80 personnes, suivant l'importance de la population ; à Paris et à Lyon, les conseillers ne sont pas élus au scrutin de liste comme dans les autres communes, mais par circonscriptions distinctes, au nombre de 20 dans la capitale, et de 6 dans la seconde ville de France : la durée de leur mandat est de cinq ans. Le conseil municipal délibère sur les intérêts de la commune, gère ses biens, et fixe certaines dépenses ; sauf sur quelques points secondaires, ses décisions sont subordonnées à l'approbation du préfet. Le chef de l'administration communale, ou maire, doit être choisi dans le sein du conseil ; mais il est à la nomination du gouvernement dans tous les chefs-lieux de canton ; Paris et Lyon ont des maires de quartier. Les fonctions multiples du maire procèdent à la fois de la commune et de l'État, et il se trouve ainsi représenter deux principes distincts, souvent opposés l'un à l'autre. Le maire est en même temps officier de l'état civil : il fait enregistrer les naissances, les mariages et les décès. Ses fonctions sont gratuites, de même que celles des conseillers municipaux. Suivant l'importance de la commune, il est assisté par un ou plusieurs adjoints, nommés de la même manière que le premier magistrat municipal.

III

L'ordre judiciaire comporte la juridiction civile et commerciale, la juridiction criminelle, la juridiction administrative et certaines juridictions spéciales, telles que les tribunaux militaires et maritimes, les conseils de discipline, la cour des comptes.

En matière civile, chaque canton a son juge de paix, qui décide en dernier ressort sur toute contestation ne dépassant pas le chiffre de 100 francs, et à charge d'appel sur celles qui s'élèvent jusqu'à 200 francs. Ce magistrat possède en outre diverses attributions, par exemple d'apposer et de lever les scellés, de convoquer et de présider les conseils judiciaires ou de famille. Enfin, toutes les affaires du tribunal de première instance, de quelque nature qu'elles soient, doivent subir devant lui la formalité de la conciliation.

Les tribunaux de première instance sont institués dans chaque chef-lieu d'arrondissement. Ils jugent en appel sur les sentences rendues par les juges de paix au-dessus de 100 francs. Ils connaissent de toutes autres contestations, sans appel, jusqu'à la valeur de 1,500 francs, et à charge d'appel au delà de cette somme.

Au-dessus d'eux, les cours d'appel ont pour mission de prononcer en dernier ressort sur les différends au sujet desquels la loi autorise l'appel.

En matière commerciale, il est institué dans les villes où le mouvement de l'industrie et des échanges les rend nécessaires, des tribunaux composés de juges choisis parmi les négociants et nommés à l'élection par une assemblée de commerçants notables. Dans les chefs-lieux d'arrondissement de peu d'importance, les tribunaux civils ordinaires jugent commercialement. Les tribunaux de commerce jugent aussi sans appel jusqu'à 1,500 francs, et au-dessus à charge d'appel.

La juridiction criminelle comprend les tribunaux de simple police qui punissent les contraventions, les tribunaux correctionnels qui poursuivent les délits, et les cours d'assises chargées de connaître des crimes. Les contraventions de police simple sont du ressort des juges de paix. Les délits sont de la compétence des tribunaux de première instance. La cour d'assises seule forme un tribunal spécial composé d'un jury sous la direction de trois conseillers, dans les départements où siége une cour d'appel, et dans les autres, d'un conseiller délégué par la cour et de deux juges de première instance.

Au-dessus de ces tribunaux d'ordre différent se trouve une cour suprême, unique, la cour de cassation, dont le siége est à Paris. Toute affaire, civile, commerciale ou criminelle, jugée en dernier ressort, peut lui être soumise et peut être réformée par elle pour vice de forme, pour fausse application de la loi ou pour excès de pouvoir ; mais dans ce cas la cour de cassation se borne à casser l'arrêt qui lui est soumis, et renvoie l'affaire devant un autre tribunal, pour être jugée à nouveau. Si le second tribunal juge comme le premier, la cour de cassation, toutes chambres réunies, casse à nouveau l'arrêt et le renvoie alors devant un troisième tribunal, obligé de juger conformément à l'avis de la cour suprême.

La cour de cassation se compose de trois chambres : la chambre des requêtes, qui examine la valeur des pourvois formés devant la cour, et les rejette ou les admet, suivant qu'il y a lieu ; la chambre civile et la chambre criminelle, chargées de statuer sur les pourvois dont l'admission est prononcée.

A chaque tribunal de première instance, aux cours d'appel et à la cour de cassation sont attachés des magistrats d'une nature spéciale, nommés par le pouvoir et révocables à volonté, qui, sous le nom de ministère public, sont chargés de représenter la société, et comme tels, de veiller à la stricte exécution de la loi.

Les tribunaux de première instance sont au nombre de 359 (1879), divisés en six classes et composés, au minimum, d'un président et de deux juges, assistés de juges suppléants en nombre indéterminé et sans appointements. Le ministère public y est représenté par un procureur de la République, aidé d'un ou de plusieurs substituts.

Les cours d'appel, au nombre de 26, se composent de trois chambres : la chambre civile, qui ne peut être formée de moins de 7 conseillers, la chambre correctionnelle et la chambre des mises en accusation. Le ministère public, près les cours d'appel, s'exerce par un procureur général assisté de substituts et d'avocats généraux. Devant la cour de cassation, un procureur général et six avocats généraux sont aussi chargés du même office [1].

Devant la cour d'assises, si elle se tient dans un département où existe

[1]

Cours d'appel.	Départements du ressort.
Paris	Seine, Aube, Eure-et-Loir, Marne, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Yonne
Agen	Gers, Lot, Lot-et-Garonne.
Aix	Basses-Alpes, Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Var.
Amiens	Aisne, Oise, Somme.
Angers	Maine-et-Loire, Mayenne, Sarthe.
Bastia	Corse.
Besançon	Doubs, Jura, Haute-Saône, Territoire de Belfort.
Bordeaux	Charente, Dordogne, Gironde.
Bourges	Cher, Indre, Nièvre.
Caen	Calvados, Manche, Orne.
Chambéry	Savoie, Haute-Savoie.
Dijon	Côte-d'Or, Haute-Marne, Saône-et-Loire.
Douai	Nord, Pas-de-Calais.
Grenoble	Hautes-Alpes, Drôme, Isère.
Limoges	Corrèze, Creuse, Haute-Vienne.
Lyon	Ain, Loire, Rhône.
Montpellier	Aude, Aveyron, Hérault, Pyrénées-Orientales.
Nancy	Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges, Ardennes.
Nimes	Ardèche, Gard, Lozère, Vaucluse.
Orléans	Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Loiret.
Pau	Landes, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées.
Poitiers	Charente-Inférieure, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne.
Rennes	Côtes-du-Nord, Finistère, Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Morbihan.
Riom	Allier, Cantal, Haute-Loire, Puy-de-Dôme.
Rouen	Eure, Seine-Inférieure.
Toulouse	Ariège, Haute-Garonne, Tarn, Tarn-et-Garonne.

une cour d'appel, le siége du ministère public est occupé par le procureur général et ses substituts ou les avocats généraux; dans les autres, par le procureur de la République et ses substituts.

Tout le personnel de la magistrature dépend absolument du ministre de la justice ou garde des sceaux, sur la proposition duquel le président de la République nomme aux différents emplois.

Toutes contestations entre l'État et les particuliers relatives aux contributions, aux marchés passés par l'État ou aux conventions faites avec lui pour fournitures ou travaux publics, à l'exercice des droits politiques, sont soumises à un tribunal spécial : c'est le conseil de préfecture, qui siége à côté du préfet dans chaque chef-lieu de département et qui, indépendamment de l'assistance qu'il donne à ce dernier pour l'administration du département, exerce ainsi des fonctions judiciaires. Les décisions des conseils de préfecture ne sont rendues qu'en première instance et l'appel en est porté devant le conseil d'État.

Les différends entre ouvriers et patrons sont jugés devant un autre tribunal spécial, le conseil des prud'hommes, composé de patrons et d'ouvriers; ce tribunal, nommé par une assemblée de membres au choix du préfet, juge en dernier ressort jusqu'à la valeur de 100 francs, et indéfiniment à charge d'appel au tribunal de commerce.

La cour des comptes est chargée de prononcer sur les comptes de tous ceux qui ont le maniement des deniers publics.

Parmi les tribunaux spéciaux, les conseils militaires ou conseils de guerre sont des plus importants, non par leur compétence ordinaire, car elle ne s'applique qu'aux crimes et délits commis par des militaires sous les drapeaux, mais par l'omnipotence que leur a déférée la loi du 8 août 1849 sur l'état de siége. Sous l'empire de cette loi, toutes les mesures d'administration ou de police sont remises entre les mains des chefs militaires, et tout citoyen peut être distrait de ses juges naturels, pour se voir traduit devant un tribunal composé d'un colonel ou lieutenant-colonel, président, d'un chef de bataillon ou d'escadron, de deux capitaines, d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant et d'un sous-officier. Devant ce tribunal, l'instruction des affaires est aux mains d'un officier qu'on désigne par l'appellation de capitaine rapporteur; le ministère public est exercé par un autre officier qui a le nom de commissaire du gouvernement. Les conseils de guerre jugent en dernier ressort. Leurs décisions peuvent être déférées à un autre tribunal militaire qui, sous le nom de conseil de révision, remplit un rôle analogue à celui de la cour de cassation. S'il casse le jugement qui lui est soumis, il renvoie l'affaire à un autre conseil pour y être jugée à nouveau.

Les tribunaux maritimes, qui siégent au chef-lieu des cinq circonscriptions maritimes, se composent de cinq officiers de marine de divers grades et de deux juges du tribunal civil de première instance. Un commissaire spécial de gouvernement y représente le ministère public. Ces tribunaux jugent expressément les délits et crimes commis dans les dépendances de la marine et ceux qui ont pour auteurs des marins en activité de service.

Les tribunaux maritimes, comme les conseils de guerre, sont diversement composés, suivant le grade de l'accusé qui comparaît devant eux.

Il existe enfin des conseils de discipline qui, parmi certains corps constitués, comme ceux des avocats, des notaires, des avoués, sont chargés de juger les manquements aux règles des corps dont ils font partie ; ils prononcent des peines disciplinaires.

Les peines qualifiées de corporelles, que prononcent les tribunaux, sont, en dehors de la peine capitale, les travaux forcés et la détention. Depuis la suppression des bagnes, les condamnés aux travaux forcés subissent leur peine dans des établissements pénitentiaires situés en dehors de France, les hommes de couleur et les Arabes à la Guyane et les blancs à la Nouvelle-Calédonie. Ceux qui sont condamnés à un an ou à moins d'un an de détention sont envoyés dans les prisons départementales, qui seraient mieux nommées prisons d'arrondissement, puisqu'il en existe une dans presque tous ces chefs-lieux de circonscription; ceux dont la peine est de plus d'une année, sont enfermés dans les maisons centrales de force et de correction. Ces maisons de force sont au nombre de vingt-quatre, dont huit pour les femmes. En outre, il existe pour les jeunes détenus une soixantaine d'établissements dirigés soit par l'État, soit par des sociétés de patronage, sur le modèle de la colonie de Mettray.

Les peines politiques sont la déportation, la détention dans une forteresse et le bannissement.

IV

En France, trois cultes sont reconnus par l'État, et leurs ministres ont une part au budget : le culte catholique, le culte protestant dans ses deux grandes divisions d'Église d'Augsbourg et d'Église réformée, et le culte israélite. En Algérie, le culte musulman est également reconnu. Les ministres des religions officielles sont exempts du service militaire.

La France catholique est divisée en diocèses que gouverne un archevêque ou un évêque, et en paroisses dirigées par un curé. La nomination

des cardinaux, des archevêques et des évêques ne peut se faire sans accord entre le pape et le gouvernement français, qui se réserve d'ailleurs de contrôler tous les actes des prélats qui empiéteraient sur le pouvoir temporel et de « recourir comme d'abus » devant le conseil d'État.

Des vicaires généraux, dont la nomination est également soumise à l'approbation de l'État, aident les prélats dans l'exercice de leurs fonctions; en outre, un chapitre de chanoines, qui ne peut s'assembler sans la permission de l'évêque, est nommé par lui, puis agréé par le gouvernement. Au-dessous des évêques se placent dans la hiérarchie ecclésiastique les curés, les desservants et les vicaires. Des établissements spéciaux d'instruction, désignés sous le nom de séminaires, élèvent les jeunes gens qui se destinent à la prêtrise [1].

Dans l'Église réformée, il n'y a point de hiérarchie; les pasteurs que nomme le gouvernement, sur une liste présentée par les Églises, sont tous égaux dans la circonscription territoriale, et le président de chacun de ces groupes n'est que « le premier entre ses pairs ». Les consistoires sont au nombre de cent environ. Avec l'agrément du ministre des cultes, les délégués des églises peuvent se réunir en synodes, soit régionaux, soit généraux.

L'Église de la confession d'Augsbourg est dirigée par un consistoire supérieur, siégeant à Paris et se réunissant une fois par an; mais l'administration appartient à un directoire choisi parmi les membres de ce conseil supérieur.

Il y a deux facultés protestantes : celle de Paris, commune aux luthériens et aux réformés, celle de Montauban, où ne vont que des étudiants de l'église réformée; en outre, les étudiants en théologie de la faculté de Genève sont assimilés à ceux des facultés françaises.

1

Archevêchés.	Évêchés.
Paris.	Chartres, Meaux, Orléans, Blois, Versailles.
Aix, Arles et Embrun.	Marseille, Fréjus et Toulon, Digne, Gap, Nice, Ajaccio.
Albi.	Rodez, Cahors, Mende, Perpignan.
Auch.	Aire et Dax, Tarbes, Bayonne.
Avignon.	Nîmes, Valence, Viviers, Montpellier.
Besançon.	Verdun, Belley, Saint-Dié, Nancy.
Bordeaux.	Agen, Angoulême, Poitiers, Périgueux, la Rochelle, Luçon.
Bourges.	Clermont, Limoges, Le Puy, Tulle, Saint-Flour.
Cambrai.	Arras.
Chambéry.	Annecy, Tarentaise, Maurienne.
Lyon et Vienne. .	Autun, Langres, Dijon, Saint-Claude, Grenoble.
Reims.	Soissons, Châlons-sur-Marne, Beauvais, Amiens.
Rennes.	Quimper, Vannes, Saint-Brieuc.
Rouen.	Bayeux, Évreux, Sées, Coutances.
Sens et Auxerre. .	Troyes, Nevers, Moulins.
Toulouse-Narbonne.	Montauban, Pamiers, Carcassonne.
Tours.	Le Mans, Angers, Nantes, Laval.

Le culte israélite est dirigé par un consistoire central siégeant à Paris, et composé d'un grand rabbin et de huit membres laïques choisis par les notables des huit circonscriptions consistoriales de France. Le grand rabbin est nommé à vie, avec l'autorisation de l'État, par le consistoire central assisté de délégués de la province. Il est chargé de la haute surveillance du culte. Les grands rabbins des départements sont élus par des assemblées de notables. Le grand séminaire israélite est à Paris.

V

L'instruction publique est sous la direction du ministre ou grand-maître de l'université. Un conseil supérieur de l'instruction publique, siégeant près du ministre, a sous ses ordres des inspecteurs généraux au nombre de dix-neuf, chargés du contrôle de tout le service. La France entière est partagée en seize académies, dirigées chacune par un recteur[1].

Chaque commune de 500 habitants est tenue d'avoir une école de garçons et une école de filles. Quand les rétributions scolaires sont insuffisantes pour entretenir ces écoles, les communes doivent y pourvoir au moyen de leurs ressources ordinaires ou d'un impôt spécial. Presque tous les départements ont une école normale primaire pour former des instituteurs.

1 Académies.	Départements du ressort.
Aix	Bouches-du-Rhône, Basses-Alpes, Alpes-Maritimes, Corse, Var, Vaucluse.
Besançon	Doubs, Jura, Haute-Saône.
Bordeaux	Gironde, Dordogne, Landes, Lot-et-Garonne, Basses-Pyrénées.
Caen	Calvados, Eure, Manche, Orne, Sarthe, Seine-Inférieure.
Chambéry	Savoie, Haute-Savoie.
Clermont-Ferrand	Puy-de-Dôme, Allier, Cantal, Corrèze, Creuse, Haute-Loire.
Dijon	Côte-d'Or, Aube, Haute-Marne, Nièvre, Yonne.
Douai	Nord, Aisne, Ardennes, Pas-de-Calais, Somme.
Grenoble	Isère, Hautes-Alpes, Ardèche, Drôme.
Lyon	Rhône, Ain, Loire, Saône-et-Loire.
Montpellier	Hérault, Aude, Gard, Lozère, Pyrénées-Orientales.
Nancy	Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges.
Paris	Seine, Cher, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Loiret, Marne, Oise, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise.
Poitiers	Vienne, Charente, Charente-Inférieure, Indre, Indre-et-Loire, Deux-Sèvres, Vendée, Haute-Vienne.
Rennes	Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère, Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Mayenne, Morbihan.
Toulouse	Haute-Garonne, Ariége, Aveyron, Gers, Lot, Hautes-Pyrénées, Tarn, Tarn-et-Garonne.

Les colléges communaux, les lycées, les établissements libres et les petits séminaires du clergé donnent l'enseignement secondaire classique, ou l'enseignement spécialement industriel. Les élèves des lycées ont à concourir pour les diplômes du baccalauréat ès sciences et du baccalauréat ès lettres. Il existe un lycée dans presque tous les chefs-lieux de département.

L'enseignement dit supérieur comprend l'école normale supérieure de Paris, qui a pour mission de former les professeurs des grands établissements d'instruction secondaire, des facultés de théologie, de droit, de médecine, de sciences et de lettres, l'école supérieure de pharmacie et diverses écoles préparatoires : ces facultés sont établies pour la plupart aux chefs-lieux d'académie. Une école pratique des hautes études, divisée en quatre sections, de mathématiques, de physique et de chimie, d'histoire naturelle et de physiologie, d'histoire et de philologie, a été aussi établie à Paris. En outre, le Collége de France et le Muséum d'histoire naturelle sont destinés à l'étude libre de la science. D'après une loi récente, l'enseignement supérieur a été déclaré libre, du moins en principe, et des sociétés indépendantes de l'État ont l'autorisation virtuelle de fonder des établissements universitaires. Il est vrai que l'Église catholique seule a pu en profiter; mais l'État a repris exclusivement la collection des grades.

De grandes écoles spéciales dépendent aussi des divers ministères de l'État: l'école des chartes, celle des langues orientales, l'école des beaux-arts ; les écoles de Rome et d'Athènes, comprenant, la première, des artistes, la seconde, des historiens et des archéologues; le conservatoire de musique, celui des arts et métiers, l'école centrale des arts et manufactures, les écoles d'agriculture, de mineurs, de vétérinaires, les grandes écoles mathématiques, polytechnique, des mines, des ponts-et-chaussées, des eaux-et-forêts et les écoles spécialement militaires : de Saint-Cyr, d'état-major, du génie et de l'artillerie à Fontainebleau, de cavalerie à Saumur, le prytanée de la Flèche, l'école navale de Brest, l'école des constructions navales.

Les bibliothèques et les musées sont également sous la direction du ministère de l'instruction publique.

VI

L'armée a été reconstituée par une loi du 27 juillet 1872. Elle se compose du contingent annuel formé des Français âgés de 20 ans révolus, qui doivent à l'État cinq années de service actif, suivies de quatre années dans la réserve et de onze années dans l'armée territoriale. Mais sur les

280,000 jeunes gens qui atteignent chaque année l'âge fixé pour le service militaire, plus d'un tiers restent en dehors de l'armée active, soit comme faisant partie du personnel de l'instruction publique ou des cultes, ou bien en vertu de dispenses légales, de réforme pour infirmités, d'ajournement, ou d'inscription dans les services auxiliaires.

Ceux qui ne sont pas ainsi laissés libres ne restent pas tous cinq années dans l'armée active : après six mois ou une année de service on ne maintient sous les drapeaux qu'une centaine de mille hommes. Ceux qui font partie de la catégorie des soldats à renvoyer, mais qui, après la première année de service, ne savent ni lire ni écrire et ne satisfont point aux examens prescrits, peuvent être maintenus au corps pendant une deuxième année. Parmi les enrôlés volontaires, un certain nombre, connus sous le nom de « volontaires d'un an », sont admis à contracter dans l'armée de terre des engagements conditionnels d'un an, sur présentation de leurs diplômes universitaires ou de leurs certificats d'études[1]. Ils sont tenus de verser une somme de 1,500 francs qui représente leurs frais d'entretien et d'équipement; toutefois l'État les dispense, dans certains cas, de tout ou partie de ces obligations pécuniaires. Lorsque, après une année de service, ces volontaires paraissent avoir négligé leur instruction de soldats, ils sont obligés de fournir une seconde année de service, et s'ils ne réussissent pas à la fin de cette deuxième année, ils ont à rester cinq ans dans l'armée active, sans pouvoir prétendre à la restitution de la somme versée à l'État. Les hommes présents au corps ne votent point. Rentrés dans leurs foyers, ils reprennent leurs droits de citoyens. Les soldats en disponibilité de l'armée active et les hommes de la réserve peuvent se marier sans autorisation, mais ils restent soumis aux obligations de service imposées à leurs classes.

En y comprenant les troupes qui tiennent garnison en Algérie, l'armée est divisée en 19 corps, établis chacun dans une région territoriale. Chaque région est elle-même partagée en divisions et subdivisions, commandées par des généraux de division et des généraux de brigade. L'armée comprend 144 régiments d'infanterie, 30 bataillons de chasseurs à pied, 4 régiments de zouaves, 3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique, 5 compagnies de discipline, 1 régiment de légion étrangère, 3 régiments de tirailleurs algériens, soit environ 280,000 hommes sur pied de paix. La

[1] Nombre des conscrits en 1874 : 296,504.

Exemptés comme impropres au service.	20,659	Ajournés	21,355
Dispensés	42,933	Engagés volontaires.	16,776
Employés aux services auxiliaires. . .	27,427	Volontaires d'un an	7,348

Effectif total de l'armée de terre au 1er janvier 1875 : 442,014 hommes.

cavalerie forme 77 régiments et 19 escadrons d'éclaireurs-volontaires; on l'évalue à 75,000 hommes et à 65,000 chevaux. L'artillerie, forte de 64,000 hommes et de 60,000 chevaux, est divisée en 38 régiments; en outre, il y a 4 régiments de génie, 2 régiments de pontonniers, 70 compagnies d'ouvriers d'artillerie et d'artificiers, 20 escadrons du train des équipages. La gendarmerie, organisée en légions et en compagnies, représente un effectif de 30,000 hommes. Les sapeurs-pompiers, sans faire partie de l'armée, sont néanmoins sous les ordres du ministre de la guerre.

En 1875, le personnel de l'état-major comprenait 5 maréchaux, 121 généraux de division et 200 généraux de brigade en activité de service, 81 généraux de division et 197 généraux de brigade en réserve. L'état-major des généraux se composait de 459 officiers[1].

La garde nationale a été supprimée. Elle est remplacée par une armée territoriale, non encore complétement organisée, qui doit se composer de 145 régiments d'infanterie, de 18 régiments de cavalerie, de 18 régiments d'artillerie, de 18 bataillons du génie et de 18 escadrons du train.

La flotte de guerre est très-puissante[2], mais elle a beaucoup diminué d'im-

[1] Régions territoriales de l'armée :

Alger . . . . . . Alger, Oran, Constantine.
Amiens. . . . . . Aisne, Oise, Somme, partie de Seine-et-Oise, partie de la Seine.
Besançon. . . . . Ain, Doubs, Jura, Haute-Marne, Territoire de Belfort, Haute-Saône, partie du Rhône.
Bordeaux. . . . . Charente-Inférieure, Gironde, Landes, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées.
Bourges.. . . . . Cher, Côte-d'Or, Nièvre, Saône-et-Loire, partie du Rhône.
Chalons-sur-Marne. Ardennes, Aube, Marne, Meuse, Vosges, Meurthe-et-Moselle.
Clermont-Ferrand.. Allier, Loire, Puy-de-Dôme, Haute-Loire, Cantal, partie du Rhône.
Grenoble. . . . . Hautes-Alpes, Drôme, Isère, Savoie, Haute-Savoie, partie du Rhône.
Le Mans.. . . . . Eure-et-Loir, Mayenne, Orne, Sarthe, partie de Seine-et-Oise, partie de la Seine.
Lille.. . . . . . Nord, Pas-de-Calais.
Limoges. . . . . . Charente, Corrèze, Creuse, Dordogne, Haute-Vienne.
Marseille. . . . . Basses-Alpes, Alpes-Maritimes, Corse, Bouches-du-Rhône, Gard, Ardèche, Var, Vaucluse.
Montpellier. . . . Aude, Aveyron, Hérault, Lozère, Tarn, Pyrénées-Orientales.
Nantes. . . . . . Finistère, Loire-Inférieure, Morbihan, Vendée.
Orléans.. . . . . Loiret, Loir-et-Cher, Seine-et-Marne, Yonne, partie de Seine-et-Oise, partie de la Seine.
Rennes. . . . . . Côtes-du-Nord, Manche, Ille-et-Vilaine.
Rouen. . . . . . Calvados, Eure, Seine-Inférieure, partie de Seine-et-Oise, partie de la Seine.
Toulouse. . . . . Ariége, Haute-Garonne, Gers, Lot, Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne.
Tours . . . . . . Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Deux-Sèvres, Vienne.

[2] Flotte de guerre effective en 1877 : 217 navires, dont 48 cuirassés.

portance relative depuis la dernière guerre. Les marines d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, ont des vaisseaux cuirassés en fer plus puissants et mieux protégés que les navires en bois, blindés de fer, de la marine française[1].

Le personnel des équipages s'élevait à 25,000 hommes environ, sans compter 16,000 hommes d'infanterie et d'artillerie de marine, 33,000 ouvriers et employés non-combattants. Tous les gens de mer, c'est-à-dire ceux qui se livrent à la pêche ou à la navigation, sont soumis à l'inscription maritime, de l'âge de 18 ans à celui de 50; en 1873, une commission parlementaire les évaluait à 151,830 hommes: l'effectif vraiment disponible en cas de guerre est d'environ 110,000 individus. Les marins sont appelés au service à l'âge de 20 ans, mais ceux qui ont passé à bord plus de cinq ans ne peuvent être levés de nouveau qu'en vertu d'un décret. La France maritime est divisée en cinq arrondissements, commandés par un vice-amiral ou préfet maritime. Ces arrondissements se subdivisent en sous-arrondissements, en quartiers et sous-quartiers, dirigés par des commissaires de marine[2]. En dehors des cinq grands arsenaux de Cherbourg, de Brest, de Lorient, de Rochefort et de Toulon, l'État possède des établissements moins importants, tels qu'Indret et Ruelle.

Le personnel de l'état-major et des officiers de la marine comprenait en 1877, 15 vice-amiraux, 30 contre-amiraux, 110 capitaines de vaisseau, 224 capitaines de frégate, 700 lieutenants de vaisseau et d'autres officiers subalternes, représentant un effectif d'environ 1750 personnes; mais en comptant les médecins, les commissaires et les non-combattants n'appartenant à la marine que par le grade, le nombre des officiers s'élevait à 4,345 au commencement de 1876.

VII

Pour assurer la marche des services administratifs dirigés par l'État, et surtout pour payer les dettes causées par les anciennes guerres et entretenir la force armée, la nation française verse au Trésor plus d'argent que tout autre peuple. L'ensemble du budget, en y ajoutant les revenus dépar-

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1876.

[2]

Arrondissements.	Sous-arrondissements.	Arrondissements.	Sous-arrondissements.
1er CHERBOURG. .	Cherbourg, Dunkerque, Le Havre.	4e ROCHEFORT. .	Rochefort, Bordeaux.
2e BREST. . . .	Brest, Saint-Servan.	5e TOULON. . . .	Marseille, Toulon, Nice, Bastia.
3e LORIENT. . . .	Lorient, Nantes.		

tementaux et ceux des communes, forme un prodigieux total de plus de trois milliards, et cependant la somme annuelle des impôts et des centimes additionnels suffit à peine au gouvernement et aux municipalités : presque chaque année les dépenses l'ont emporté sur les recettes. La dette de la nation dépasse celle de l'Angleterre en capital, mais elle est surtout beaucoup plus forte en intérêts[1]. Pourtant la France est assez riche pour supporter le poids énorme de sa dette nationale sans souffrir autant que nombre de peuples bien moins obérés. D'ailleurs, l'État ne prélève qu'un tiers de l'impôt sous forme de contributions directes : la plus forte part du budget est fournie par des taxes indirectes que le consommateur paye sans se plaindre trop haut ou en faisant porter son courroux sur des employés secondaires ; enfin, le tabac, dont le gouvernement s'est réservé le monopole et qu'il ne permet de cultiver que dans vingt départements, fournit au budget[2] une somme de plus de 320 millions, prélevée en entier sur un plaisir volontaire.

Le budget de l'État est examiné par une commission de la Chambre des

[1]

Dette de la nation avec ses engagements de toute espèce.	23,500,000,000	fr.
Dette de Paris.	1,984,500,000	»
Dette des communes à la fin de 1871.	710,854,735	»

Nombre des communes non endettées : 15,974. Communes endettées : 19,890

Service de la dette publique de la France, au commencement de 1877 :

Rentes de la dette consolidée.	747,571,030	fr.
Annuités et sommes remboursables à divers titres. . .	300,406,686	»
Annuités et dettes viagères.	123,363,049	»
	1,171,340,765	»

[2] Budget national adopté pour l'année 1878 (sans les accroissements de crédits) 2,793,177,804 francs.

Recettes principales : Contributions directes.	392,114,000	fr.
Enregistrement et timbre.	638,010,000	»
Produit des forêts.	38,072,600	»
Douanes et sels.	283,020,000	»
Contributions indirectes.	1.056,628,000	»
Produits des postes et télégraphes.	132,187,000	»
Dépenses principales. Dette publique et dotations. . . .	1,211,850,000	»
Ministère de la justice.	34,415,750	»
» des affaires étrangères.	12,720,000	»
» de l'intérieur, sans les cultes	109,450,000	»
» Service des cultes.	53,000,000	»
» des finances.	20,368,050	»
» de la guerre.	538,266,000	»
» de la marine et des colonies.	178,100,000	»
Ministères du travail : Instruction publique.	56,000,000	»
» » Agriculture et commerce. . . .	42,556,000	»
» » Travaux publics.	234,632,000	»
Frais de régie.	241,033,000	»
Non-valeurs.	17,020,000	»

députés, après avoir été préparé par les ministres. L'Assemblée en discute les articles, les modifie à son gré et les vote en séance publique. Le Sénat a également revendiqué le droit de voter le budget.

L'État, par ses manufactures spéciales, ses chantiers, même ses prisons, est le plus grand industriel de France. Il en est aussi le plus grand propriétaire. En bois seulement, il possède, sur le sol d'Europe, une étendue de près d'un million d'hectares, dont la valeur ne peut guère être fixée à moins d'un milliard de francs ; toutefois cette valeur doit être considérée pour une forte part comme fictive, car près de la moitié des régions forestières qui lui appartiennent occupent des versants de montagnes où tout déboisement aurait pour résultat de raviner le sol et d'accroître le fléau des inondations ; d'autres bois, grevés de droits d'usage, ne pourraient être vendus ; enfin, les belles futaies du bassin de la Seine, Compiègne, Saint-Germain, Fontainebleau, sont une propriété nationale dont l'aliénation serait un crime. Quant aux communes et aux établissements publics, leurs forêts, sur lesquelles l'État s'est arrogé le droit de surveillance, sont plus étendues : elles occupent une surface de près de deux millions d'hectares, dont une grande partie se compose malheureusement de simples taillis ; elles représentent néanmoins une valeur de plus de deux milliards [1].

VIII

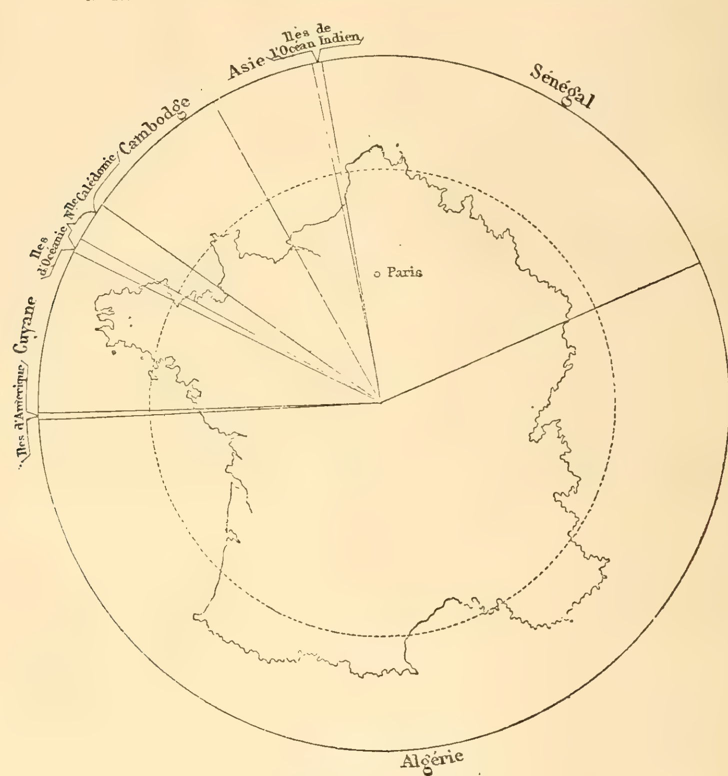
Sur le territoire français il existe encore une enclave formant un État distinct, quoique de bien faible étendue : c'est le rocher de Monaco, entre Nice et Menton ; mais on a pu dire que l'existence de cet État minuscule, avec sa cour et sa diplomatie, était une simple fiction, imaginée pour masquer l'existence d'une grande maison de jeu sur terre française. Les habitants de Nice et de Menton ne cessent de réclamer la suppression de ces jeux.

Si la France a laissé aux Andorrains et aux Monégasques de très-faibles lambeaux de son territoire, elle a de vastes possessions en Afrique, en Asie, en Océanie, dans le Nouveau Monde. Au siècle dernier, le domaine colonial de la France était fort étendu ; le Canada, la Louisiane, de vastes provinces de l'Hindoustan en faisaient partie ; mais la France s'est vue con-

[1] Forêts de l'État. . . . . 991,766 hect.
Autres propriétés : 1236. Valeur probable des bois et autres propriétés : 3,650,000,000 fr.
Forêts des communes et établissements publics. . . . . 1,903,258 »
(*Annuaire des eaux et forêts*, 1874.)

trainte, par le sort des combats ou la loi des traités, à céder ces empires lointains à la Grande-Bretagne. Néanmoins les possessions coloniales ont encore quelque importance, et l'Algérie, de l'autre côté de la mer marseillaise, se change en une « France nouvelle »[1]. La superficie totale des colonies françaises, en y comprenant ou même sans y comprendre les

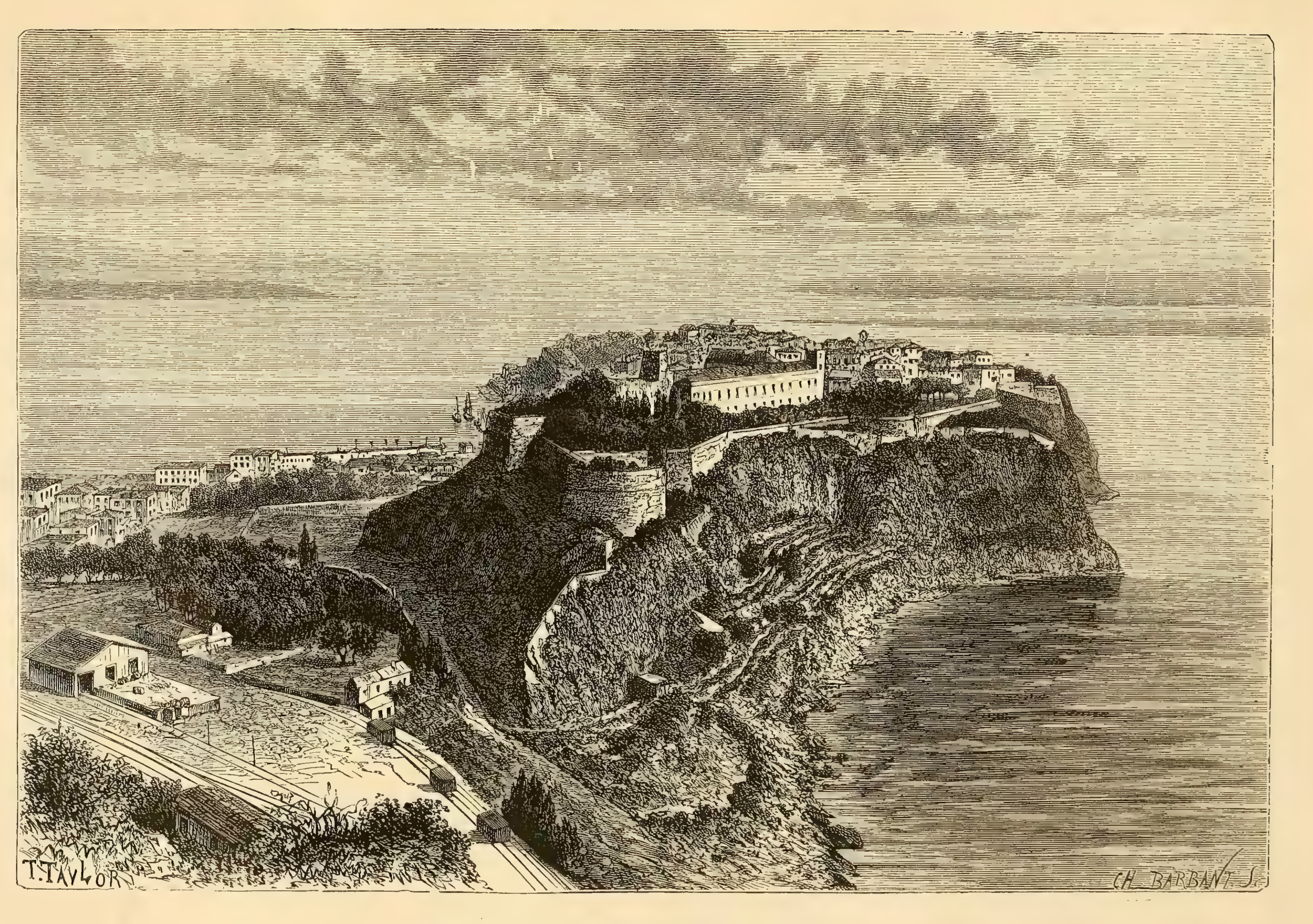
N° 243. — SUPERFICIE COMPARÉE DE LA FRANCE ET DE SES COLONIES.



Échelle de 1 : 16 000 000

[1] Colonies de la France :

	Superficie.		Population.			Populat. kilom.
Algérie	669,000	kil. car.	2,868,000	hab.	(1877).	4.3 hab.
» (Surface utile)	270,000	»				
Sénégal	160,000	»	243,000	»	(1875).	1.5
Comptoirs de Guinée et Gabon	100,000	»	50,000		»	0.5
La Réunion	2,512	»	183,000	»	»	73
Iles voisines de Madagascar	678	»	26,000	»	»	38
Colonies de l'Inde	508	»	271,000	»	»	534
Cochinchine	56,244	»	1,800,000	»	»	32
Nouvelle-Calédonie, iles des Pins, Loyalty	19,700	»	59,200	»	»	3
Taiti, Marquises, Touamotou	7,500	»	37,000	»	»	5
Saint-Pierre et Miquelon	210	»	5,500	»	»	26
Guadeloupe, Saintes, etc.	1,866	»	173,000	»	»	93
Martinique	990	»	160,000	»	»	163
Guyane	90,000	»	32,500	»	»	0.3



MONACO. — VUE PRISE DE LA « TÊTE DE CHIEN »

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

pays protégés, le Cambodge et Taïti, est plus grande que celle de la France; mais par la population et le commerce l'ensemble de ce domaine étranger n'accroît que bien faiblement la force de la métropole; même la plupart des colonies sont fort coûteuses pour la mère patrie, et leurs populations,

N° 244. — LANGUES DE LA FRANCE.



Gravé par Erhard

maintenues dans un état de grande dépendance, ne contribuent que pour une part insignifiante à l'accroissement de la puissance française.

La force d'expansion de la France ne peut donc se mesurer par l'étendue de ces domaines éloignés où flotte son drapeau. Ses vraies colonies sont les pays où se propagent ses idées, où se lisent ses livres, où se parle sa langue. Dans la France même, on le sait, les différences de dialectes s'effacent de plus en plus : le temps est proche où les patois, graduellement francisés,

finiront par disparaître, et où les langues elles-mêmes, provençal, basque, bas-breton, flamand, n'empêcheront pas ceux qui les ont gardées de prendre aussi le français pour idiome, en commun avec les Tourangeaux et les gens de l'Ile-de-France. En dehors des frontières, le français est également la langue nationale d'une moitié de la Belgique, de la Suisse du sud-ouest, même des hautes vallées des Alpes italiennes, et par delà les mers, la partie occidentale de l'île d'Haïti, le Bas Canada, le nord du Nouveau-Brunswick et de nombreux districts du Haut Canada et de l'Amérique anglaise sont compris dans son domaine. Il se parle aussi dans tous les pays civilisés, partout où les hommes s'occupent des œuvres de l'art et des travaux de la pensée. Sans doute un plus grand nombre d'hommes ont l'anglais et le russe pour langue maternelle; il est même certain que, dans un avenir très-rapproché, l'anglais aura la prépondérance sur tous les autres idiomes, puisqu'il est déjà le langage civilisé par excellence dans l'Amérique du nord, dans l'Afrique méridionale, en Australie et dans l'extrême Orient; mais en Europe, le français semble devoir rester longtemps encore la langue la plus aimée. Dans tous les pays de population dite latine, c'est-à-dire en Roumanie, en Italie, en Espagne, en Portugal et dans toute l'Amérique espagnole et lusitanienne, le français est, après le langage du pays, et même dans quelques contrées avant l'idiome local, la langue classique par excellence, et les ouvrages des grands écrivains français y sont à la place d'honneur dans toutes les bibliothèques. En outre, l'Afrique du nord, qui par ses colons est encore l'Europe, offre au français un vaste champ d'expansion, et les hommes du désert s'essayent par milliers à le parler; déjà les Beni-Mzab, les grands courtiers du commerce dans les contrées de l'Afrique septentrionale, le connaissent presque tous. Quelle que doive être un jour l'issue du conflit de prééminence que se livreront les langues policées, le « parler de la douce France » a donc toujours devant lui un très-long avenir.

IX

Le tableau suivant indique les départements et les régions naturelles de la France, avec leur superficie, leur population, le nombre des arrondissements, des cantons et des communes, et les noms de toutes les communes ayant plus de 3,000 habitants agglomérés.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES. CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Corse. Banda di Dentro, Banda di Fuori.	875,000	262,700	Ajaccio.	5. Ajaccio. Bastia. Calvi. Corte. Sartène.	62. Bonifacio.	363.
PYRÉNÉES, LANDES ET BASSIN DE LA GARONNE						
Pyrénées-Orientales. Capsir, Val de Sègre, Vallespir, Aspres, Val de la Têt, Val de l'Agly, Salanque, etc.	412,000	197,940	Perpignan.	3. Perpignan. Céret. Prades.	17. Rivesaltes.	231. Banyuls-sur-Mer. Collioure. Ille. Saint-Laurent de la Salanque.
Ariège. Vallée de l'Ariège, Couserans, etc.	489,000	244,800	Foix.	3. Foix. Pamiers. Saint-Girons.	20. Lavelanet. Mirepoix.	336. Mazères. Saverdun.
Haute-Garonne. Lauraguais, Couserans, Comminges, Nébouzan, Quatre-Vallées, Lomagne, Toulousain.	629,000	477,730	Toulouse.	4. Toulouse. Muret. Saint-Gaudens. Villefranche.	39. Bagnères-de-Luchon. Grenade. Montrejeau. Revel.	585.
Pyrénées (Hautes-). Vallée d'Aure, Vallée de l'Adour, Plateau de Lannemezan, Nébouzan, Astarac.	453,000	238,040	Tarbes.	3. Tarbes. Argelès. Bagnères.	26. Lourdes. Vic-en-Bigorre.	480.
Pyrénées (Basses-). Vallées des Gaves béarnais, Soule, Labourd, Basse-Navarre, Landes et Touyas.	762,000	431,525	Pau.	5. Pau. Bayonne. Mauléon. Oloron. Orthez.	40. Saint-Jean-de-Luz. Salies.	558. Anglet. Biarritz. Nay.
Gers. Comminges, Astarac, Armagnac.	628,000	283,550	Auch.	5. Auch. Condom. Lectoure. Lombez. Mirande.	29. Eauze. Fleurance. L'Isle-Jourdain. Vic-Fezensac.	465.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES. CANTONNS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Tarn-et-Garonne. Plateau du Quercy, Vallée de la Garonne, Lomagne.	372,000	221,360	Montauban.	3. Montauban. Castel-Sarrasin. Moissac.	24. Beaumont. Caussade. St-Antonin. Valence.	194
Lot-et-Garonne. Agenais, Lomagne, Armagnac.	535,000	316,920	Agen.	4. Agen. Marmande. Nérac. Villeneuve-d'Agen.	35. Casteljaloux. Monclar. Tonneins.	325 Aiguillon. Clairac.
Landes. Landes, Buch, Maransin, Chalosse.	932,000	303,500	Mont-de-Marsan.	3. Mont-de-Marsan. Dax. Saint-Sever.	28. Aire. Hagetmau. Soustons.	333
Gironde. Landes, Médoc, Bordelais, Bazadais, Bénauge, Entre-Deux-Mers, Libournais, Blayais.	1,034,000	735,250	Bordeaux.	6. Bordeaux. Bazas. Blaye. La Réole. Lesparre. Libourne.	48. Castillon. Langon. Sainte-Foy-la-Grande. La Teste.	552 Arcachon. Bègles. Le Bouscat. Caudéran. Gujan. Talence.
ALPES, RHONE ET LITTORAL DE LA MÉDITERRANÉE						
Aude. Montagne Noire, Corbières, Razès, Lauraguais, Vallée de l'Aude, Étangs.	631,000	300,065	Carcassonne.	4. Carcassonne. Castelnaudary Limoux. Narbonne.	31. Lézignan. Sigean.	436
Hérault. Cévennes, Vallées du Lez, de l'Hérault, de l'Orb, de l'Aude, Région des Étangs.	620,000	445,050	Montpellier.	4. Montpellier. Béziers. Lodève. Saint-Pons.	36. Agde. Aniane. Bédarieux. Cette. Clermont-l'Hérault. Florensac. Ganges. Lunel. Mèze. Montagnac. Pézenas.	336 Cazouls-lès-Béziers. Marseillan. Marsillargues.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES.	
					CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Gard. Cévennes, Vallée des Gardons, Vaunage, Garrigues, Marais et Dunes.	584,000	423,800	Nîmes.	4. Nîmes. Alais. Le Vigan. Uzès.	40. Aigues-Mortes. Anduze. Bagnols. Beaucaire. Bessèges. La Grand'-Combe. Pont-Saint-Esprit. Saint-Ambroix. Saint-Gilles. Saint-Hippolyte-le-Fort. Sommières. Vauvert.	348. Robiac. La Vernarède.
Ardèche. Montagnes du Vivarais, Coiron, Vallée du Rhône.	553,000	384,400	Privas.	3. Privas. Largentière. Tournon.	31. Annonay. Aubenas. Bourg-Saint-Andéol. Viviers. La Voulte.	339. Désaignes. La Martre. Ste-Agrève. Vals. Le Teil.
Bouches-du-Rhône. Camargue, Crau, Vallée de la Durance, Région des collines, Littoral.	510,000	556,400	Marseille.	3. Marseille. Aix. Arles.	27. Aubagne. La Ciotat. Istres. Martigues. Saint-Remy. Salon. Tarascon.	108. Auriol. Fuveau.
Var. Bassin de l'Argens, Massif des Maures, Vallée du Gapeau, Littoral.	603,000	295,760	Draguignan.	5. Draguignan. Brignoles. Toulon.	28. Cuers. Fréjus. Hyères. Lorgues. Saint-Maximin. Saint-Tropez. La Seyne.	145. Vidauban.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES.	
					CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Alpes-Maritimes. Vallées de la Roya, de la Vésubie, de la Tinée, du Var, Littoral.	393,000	203,600	Nice.	3. Nice. Grasse. Puget-Théniers.	25. Antibes. Cannes. Menton. Sospel.	152. Vallauris.
Vaucluse. Ventoux, Léberon, Palus, Vallées du Rhône et de la Durance.	355,000	255,700	Avignon.	4. Avignon. Apt. Carpentras. Orange.	22. Bollène. Cavaillon. L'Isle. Valréas.	150. Courthézon. Pertuis. Sorgues. Vaison.
Alpes (Hautes-). Queyras, Oisans, Champsaur, Dévoluy.	559,000	119,100	Gap.	3. Gap. Briançon. Embrun.	24.	189.
Alpes (Basses-). Montagnes de la Haute Provence Vallée de la Durance.	695,000	136,160	Digne.	5. Digne. Barcelonnette Castellane. Forcalquier. Sisteron.	30. Manosque. Riez. Valensole.	251.
Drôme. Dévoluy, Diois, Forêt de Saou, Tricastin, Vallée du Rhône.	652,080	321,750	Valence.	4. Valence. Die. Montélimart. Nyons.	29. Bourg-de-Péage. Crest. Dieulefit. Saint-Vallier. Romans.	372. Bourg-lès-Valence. Livron.
Isère. Oisans, Dévoluy, Lans Vercors, Grande-Chartreuse, Grandes-Rousses, Sept-Laux, Graisivaudan, Bièvre.	829,000	581,100	Grenoble.	4. Grenoble. La Tour-du-Pin. Saint-Marcellin. Vienne.	45. Bourgoin. La Côte-Saint-André. La Mure. Tullins. Vizille.	558. Jallieu.
Savoie. Plaine de Savoie, Bauges, Maurienne, Tarentaise.	591,000	268,360	Chambéry.	4. Chambéry. Albertville. Moutiers. Saint-Jean-de-Maurienne.	29. Aix-les-Bains.	327.
Savoie (Haute). Genevois, Faucigny, Chablais.	467,000	273,800	Annecy.	4. Annecy. Bonneville. Saint-Julien. Thonon.	28. Évian. Rumilly.	314.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES. CANTONS.	COMMUNES.
JURA ET BASSIN DE LA SAONE.						
	hectares.	habitants.				
Ain. Jura, Bugey, Dombes, Bresse.	580,000	365,460	Bourg.	5. Bourg. Belley. Gex. Nantua. Trévoux.	36. Ambérieu. Châtillon-sur-Chalaronne. Pont-de-Vaux Oyonnax.	453. Sathonay. Miribel.
Jura. Montagnes et plateau du Jura, Bresse, Finage.	499,000	288,820	Lons-le-Saunier.	4. Lons-le-Saunier. Dôle. Poligny. Saint-Claude.	32. Arbois. Champagnole Morez. Salins.	584. Fraisans.
Doubs. Montagnes et plateau du Jura.	523,000	306,100	Besançon.	4. Besançon. Baume-les-Dames. Montbéliard. Pontarlier.	27. Audincourt. Ornans.	638.
Belfort (Territoire de).	»	68,600	Belfort.	1. Belfort.	6. Giromagny.	106. Beaucour.
Saône (Haute). Vosges, Faucilles, Monts de Lure, Vallée de la Saône.	534,000	304,050	Vesoul.	3. Vesoul. Gray. Lure.	28. Héricourt. Luxeuil.	583. Ronchamps
Côte-d'Or. Morvan, Auxois, Châtillonnais, Côte-d'Or, Plaine de la Saône.	876,000	377,660	Dijon.	4. Dijon. Beaune. Châtillon-sur-Seine. Semur.	36. Auxonne. Nuits. Saulieu.	717.
Saône-et-Loire. Morvan, Autunnais, Charollais, Brionnais, Bresse.	855,000	614,300	Mâcon.	5. Mâcon. Autun. Châlon-sur-Saône. Charolles. Louhans.	50. Chagny. Cluny. Creusot (Le). Épinac. Tournus. Paray-le-Monial.	589. Blanzy. Monchanin-les-Mines. Montceau-les-Mines.
Rhône. Monts du Lyonnais et du Beaujolais, Vallées de la Saône et du Rhône.	279,000	705,130	Lyon.	2. Lyon. Villefranche.	29. L'Arbresle. Beaujeu. Givors. Tarare.	264. Calluire-et-Cuire. Cours. Oullins.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES.	
					CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Rhône (suite).					Villeurbanne. Amplepluis. Thizy.	Sainte-Foy-lès-Lyon.
PLATEAU CENTRAL.						
Lozère. Plateau du Gévaudan.	517,000	138,320	Mende.	3. Mende. Florac. Marvejols.	24. Langogne.	196.
Loire (Haute-). Plateau du Velay.	496,000	317,720	Le Puy.	3. Le Puy. Brioude. Yssingeaux.	28. Craponne. Langeac. Saint-Didier-la-Seauve.	263.
Aveyron. Causses, Ségalas, Collines et vallées du Rouergue.	874,000	413,820	Rodez.	5. Rodez. Espalion. Millau. Saint-Affrique. Villefranche.	42. La Salvetat. Saint-Geniez-d'Olt.	295. Decazeville.
Tarn. Montagne Noire, Monts de Lacaune, Sidobre, Albigeois.	574,000	359,230	Alby.	4. Alby. Castres. Gaillac. Lavaur.	35. Graulhet. Mazamet. Rabastens.	318. Carmaux. Labastide-Ronairaux.
Lot. Causse du Lot, Vallées de la Dordogne et du Lot.	521,000	276,510	Cahors.	3. Cahors. Figeac. Gourdon.	29. Saint-Céré. Souillac.	323.
Cantal. Cézallier, Cantal, Planèze.	574,000	231,100	Aurillac.	4. Aurillac. Mauriac. Murat. Saint-Flour.	23.	266.
Puy-de-Dôme. Plateau d'Auvergne, Monts du Forez, Vallée de la Limagne.	793,000	570,200	Clermont-Ferrand.	5. Clermont-Ferrand. Ambert. Issoire. Riom. Thiers.	50. Billom. Maringues. Pont-du-Château.	465. Aubière. Volvic.
Corrèze. Plateau du Limousin.	587,000	311,525	Tulle.	3. Tulle. Brive. Ussel.	29. Bort.	287.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES. CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Dordogne. Périgord, Nontronnais, Sarladais, Vallée de la Dordogne, Double.	918,000	489,850	Périgueux.	5. Périgueux. Bergerac. Nontron. Ribérac. Sarlat.	47. Moulignac. Terrasson. Thiviers.	582.
Vienne (Haute). Plateau du Limousin.	552,000	333,060	Limoges.	4. Limoges. Bellac. Rochechouart. Saint-Yriex.	27. Aixe-sur-Vienne. Saint-Junien. Saint-Léonard.	203.
Creuse. Plateaux de la Marche et du Limousin.	557,000	278,420	Guéret.	4. Guéret. Aubusson. Bourganeuf. Boussac.	25. Felletin. La Souterraine.	263. Lavaveix-les-Mines.
Allier. Plateaux du Bourbonnais, Vallées de la Loire et de l'Allier.	731,000	405,780	Moulins.	4. Moulins. Gannat. La Palisse. Montluçon.	28. Bourbon-l'Archambault. Cusset. Saint-Pourçain.	317. Vichy. Yzeure.
Loire. Monts du Forez, Vallée de la Loire, Beaujolais.	476,000	590,610	Saint-Étienne.	3. Saint-Étienne. Montbrison. Roanne.	30. Bourg-Argental. Chambon-Feugerolles. Charlieu. Rive-de-Gier. Saint-Chamond.	329. Chazelles-sur-Lyon. Firminy. La Grand'-Croix. Izieux. Lorette. Saint-Julien-en-Jarret
CHARENTE ET VENDÉE.						
Charente. Confolennais, Terres-Chaudes, Pays-Bas, Bois, Champagne, Double.	594,000	373,950	Angoulême.	5. Angoulême. Barbezieux. Cognac. Confolens. Ruffec.	29. Châteauneuf. Jarnac.	426.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES. CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Charente-Inférieure. Double, Champagne, Bocage, Marais.	683,000	465,630	La Rochelle.	6. La Rochelle. Jonzac. Marennes. Rochefort. Saint-Jean-d'Angély. Saintes.	40. Marans. Pons. Royan. Saujon. Surgères. Tonnay-Charente.	481. Saint-Georges-d'Oleron.
Vienne. Plateau, Vallées de la Vienne, et de la Charente.	697,000	330,910	Poitiers.	5. Poitiers. Châtellerault. Civray. Loudun. Montmorillon.	31.	300.
Sèvres (Deux). Bocage, Plaine, Marais.	600,000	336,650	Niort.	4. Niort. Bressuire. Melle. Parthenay.	31. Saint-Maixent. Thouars.	356.
Vendée. Bocage, Plaine, Marais, Iles.	670,000	411,740	La Roche-sur-Yon.	3. La Roche-sur-Yon. Fontenay-le-Comte. Les Sables-d'Olonne.	30. Ile d'Yeu (L') Luçon. Noirmoutier.	300.
			BASSIN DE LA LOIRE.			
Nièvre. Morvan, Vallées de l'Yonne et de la Loire.	682,000	346,820	Nevers.	4. Nevers. Château-Chinon. Clamecy. Cosne.	25. La Charité. Decize. Donzy. Saint-Pierre-le-Moutier.	313. Fourchambault. Machine (La).
Cher. Plateau, Sologne.	720,000	345,610	Bourges.	3. Bourges. Saint-Amand-Mont-Rond. Sancerre.	29. Dun-le-Roi. Mehun-sur-Yèvre. Sancoins. Vierzon-Ville.	291.
Indre. Champagne, Bois-Chaud, Brenne.	680,000	281,280	Châteauroux.	4. Châteauroux. Le Blanc.	23. Argenton. Buzançais.	245. Chabris.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES. CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Indre (suite).				La Châtre. Issoudun.	Levroux.	
Loiret. Sologne, Val, Puisaye, Gâtinais, Forêt d'Orléans, Beauce.	677,000	360,900	Orléans.	4. Orléans. Gien. Montargis. Pithiviers.	31. Beaugency. Briare. Meung-sur-Loire.	349. Olivet.
Loir-et-Cher. Beauce, Val, Sologne.	635,000	272,650	Blois.	3. Blois. Romorantin. Vendôme.	24. Mer. Selles-s-Cher.	297.
Eure-et-Loir. Beauce, Dunois, Drouais, Thymérais, Perche.	587,000	283,075	Chartres.	4. Chartres. Châteaudun. Dreux. Nogent-le-Rotrou.	24. Bonneval.	426.
Indre-et-Loire. Gâtine, Varenne, Champeigne, Plateau de Sainte-Maure, Brenne.	611,000	324,875	Tours.	3. Tours. Chinon. Loches.	24. Amboise. Bléré. Châteaurenault.	282.
Maine-et-Loire. Haut-Anjou, Bas-Anjou, Vallée, Mauges Bocage.	712,000	517,250	Angers.	5. Angers. Baugé. Cholet. Saumur. Segré.	34. Beaufort. Chalonne-sur-Loire. Chemillé. Doué.	381.
Sarthe. Coëvrons, Bas-Maine, Belinois, Gâtine.	621,000	446,240	Le Mans.	4. Le Mans. La Flèche. Mamers. Saint-Calais.	33. Bonnétable. Fresnay. Sablé. Sillé-le-Guillaume.	386.
Mayenne. Coëvrons, Haut-Maine, Craonnais.	517,000	351,950	Laval.	3. Laval. Château-Gontier. Mayenne.	27. Craon. Ernée. Evron.	276.
Loire-Inférieure. Plateau de Bretagne, Vallée de la Loire, Brière, Pays de Guérande, Pays de Retz,	687,000	612,970	Nantes.	5. Nantes. Ancenis. Châteaubriant.	45. Le Croisic. Guérande. Nort.	217. Indre. Rezé.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES. CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Loire-Inférieure (suite).				Paimbœuf. Saint-Nazaire		
BRETAGNE.						
Morbihan. Landes de Lanvaux, Vannetais, Littoral, Iles.	680,000	506,575	Vannes.	4. Vannes. Lorient. Ploërmel. Pontivy.	37. Auray. Hennebont. Le Palais.	249.
Finistère. Cornouaille, Montagne Noire, Vallée de l'Aulne, Landes de Carhaix, Monts d'Arrée, Léon.	672,000	666,106	Quimper.	5. Quimper. Brest. Châteaulin. Morlaix. Quimperlé.	43. Concarneau. Douarnenez. Landerneau. Pont-l'Abbé. Saint-Pol-de-Léon.	287.
Côtes-du-Nord. Monts Menez, Léon, Trégorrois.	689,000	630,950	Saint-Brieuc.	5. St-Brieuc. Dinan. Guingamp. Lannion. Loudéac.	48. Lamballe. Quintin. Tréguier.	389.
Ille-et-Vilaine. Bassin de la Vilaine, Marais de Dol, Pays malouin.	673,000	602,710	Rennes.	6. Rennes. Fougères. Montfort. Redon. Saint-Malo. Vitré.	43. Cancale. Dol. La Guerche. Saint-Servan.	353. Varance.
BASSE NORMANDIE ET COTENTIN.						
Manche. Avranchin, Cotentin, Hague, Marais.	593,000	539,910	Saint-Lô.	6. Saint-Lô. Avranches. Cherbourg. Coutances. Mortain. Valognes.	48. Granville. Saint-Hilaire-du-Harcouët. Villedieu-les-Poêles.	643. Equeurdreville. Saint-Vaast.
Orne. Perche, Merlerault, Alençonnais, Marches.	610,000	392,525	Alençon.	4. Alençon. Argentan. Domfront. Mortagne.	36. Bellême. La Ferté-Macé Flers. Laigle. Sées.	511.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES.	
					CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Calvados. Bocage, Bessin, Campagne de Caen, Pays d'Auge, Lieuvin, Pays d'Ouche.	552,000	450,220	Caen.	6. Caen. Bayeux. Falaise. Lisieux. Pont-l'Évêque. Vire.	38. Condé-sur-Noireau. Honfleur. Orbec.	764. Saint-Jacques Trouville-sur-Mer
			BASSIN DE LA SEINE.			
Yonne. Avallonnais, Auxerroîs, Puisaye, Gâtinais, Sénonais.	743,000	359,070	Auxerre.	5. Auxerre. Avallon. Joigny. Sens. Tonnerre.	37. Villeneuve-sur-Yonne.	485.
Aube. Champagne.	600,000	255,220	Troyes.	5. Troyes. Nogent-sur-Seine. Arcis-sur-Aube. Bar-s.-Aube. Bar-s.-Seine.	26. Romilly-sur-Seine.	446.
Marne (Haute-). Plateau de Langres, Bassigny, Vallage, Perthois.	622,000	252,450	Chaumont.	3. Chaumont. Langres. Vassy.	28. Bourbonne-les-Bains. Joinville. Nogent. Saint-Dizier.	550.
Marne. Bocage, Perthois, Argonne, Champagne Pouilleuse, Brie, Rémois, Tardenois.	814,000	407,780	Châlons.	5. Châlons. Épernay. Reims. Sainte-Menehould. Vitry-le-François.	32. Ay. Fismes. Sézanne.	665.
Seine-et-Marne. Brie, Gâtinais.	574,000	347,320	Melun.	5. Melun. Coulommiers. Fontainebleau. Meaux. Provins.	29. La Ferté-s.-Jouarre. Lagny. Montereau-fault-Yonne. Nemours.	530.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES, NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES.	
					CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Seine. Bassin de Paris.	48,000	2,410,850	Paris.	3. Paris. Saint-Denis. Sceaux.	28. Charenton. Courbevoie. Neuilly. Pantin. Vincennes.	72. Arcueil. Asnières. Aubervilliers. Boulogne. Choisy-le-Roi. Clichy. Fontenay-sous-Bois Gentilly. Issy. Ivry. Levallois-Perret. Les Lilas. Maisons-Alfort. Montreuil. Montrouge. Nanterre. Nogent-sur-Marne. Prés-Saint-Gervais. Puteaux. Saint-Mandé. Saint-Maurice. Saint-Ouen Suresnes. Vanves. Vitry.
Seine-et-Oise. Gâtinais, Hurepoix, Beauce, Mantois, Vexin français.	560,000	561,990	Versailles.	6. Versailles. Corbeil. Étampes. Mantes. Pontoise. Rambouillet.	36. Argenteuil. Montmorency. Poissy. Saint-Germain-en-Laye. Sèvres	686. Chatou. Essones. Maisons-sur-Seine. Meudon. Neuilly. Rueil. Saint-Cloud.
Aisne. Brie, Valois, Tardenois, Laonnais, Soissonnais,	735,000	560,425	Laon.	5. Laon. Château-Thierry.	37. Bohain. Chauny	837. Fresnoy-le-Grand.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES. CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Aisne (suite). Vermandois, Thiérache.				Soissons. Saint-Quentin. Vervins.	La Fère. Guise. Hirson. Villers-Cotterets.	Saint-Michel. Tergnier.
Oise. Noyonnais, Beauvaisis, Santerre, Pays de Bray, Vexin.	586,000	401,620	Beauvais.	4. Beauvais. Clermont. Compiègne. Senlis.	35. Creil. Liancourt. Méru. Mouy. Noyon.	701. Chantilly. Montataire.
Eure. Vexin normand, Campagnes d'Évreux et de Saint-André, Pays d'Ouche, Lieuvin, Roumois.	596,000	373,630	Évreux.	5. Évreux. Les Andelys. Bernay. Louviers. Pont-Audemer.	36. Brionne. Gisors. Verneuil. Vernon.	700.
Seine-Inférieure. Roumois, Grand-Caux, Petit-Caux.	604,000	798,420	Rouen.	5. Rouen. Dieppe. Le Havre. Neufchâtel. Yvetot.	51. Bolbec. Darnétal. Elbeuf. Eu. Fécamp. Gournay. Lillebonne. Montivilliers. Oissel. Saint-Valery-en-Caux.	759. Boisguillaume. Caudebec-lès-Elbeuf. Canteleu. Déville-lès-Rouen. Petit-Quévilly. Saint-Pierre-lès-Elbeuf. Sanvic. Sotteville-lès-Rouen. Tréport.
NORD DE LA FRANCE.						
Somme. Vermandois, Santerre, Amiédois, Vimeu, Ponthieu, Marquenterre.	616,000	556,640	Amiens.	5. Amiens. Abbeville. Doullens. Mondidier. Péronne.	41. Albert. Corbie. Moreuil. Roye. Saint-Valery-sur-Somme.	835. Cayeux-sur-Mer. Vignacourt. Villers-Bretonneux.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES.	
					CANTONS.	COMMUNES.
	hectares.	habitants.				
Pas-de-Calais. Artois, Ponthieu, Boulonnais, Calaisis, Pays-Bas.	661,000	761,158	Arras.	6. Arras. Béthune. Boulogne. Montreuil-sur-Mer. Saint-Omer. Saint-Pol.	44. Aire. Calais. Carvin. Desvres. Guines. Hesdin. Lens. Lillers. Marquise.	904. Bruay. Frévent. Hénin-Liétard. Liévin. Nœux. Portel (Le). Saint-Pierre-lès-Calais.
Nord. Hainaut français, Cambrésis, Pévèle, Flandre wallonne, Flandre flamingante, Waeteringhes, Moëres, Dunes.	568,000	1,519,585	Lille.	7. Lille. Avesnes. Cambrai. Douai. Dunkerque. Hazebrouck. Valenciennes.	61. Armentières. Bailleul. Bergues. Cassel. Cateau-Cambrésis. Condé. Gravelines. Haubourdin. Landrecies. Maubeuge. Merville. Orchies. Quesnoy (Le) Quesnoy-sur-Deule. Roubaix. Saint-Amand (2 cantons). Seclin. Solesmes. Tourcoing.	662. Aniches. Annœulin. Anzin. Avesnes. Caudry. Chapelle-d'Armentières. Comines. Denain. Estaire. Fourmies. Fresnes. Halluin. Haussy. Hautmont. Iwuy. Loos. Lourches. La Madeleine. Marcq-en-Barœul. Onnaing. Quiévy. Sin. Somain. Trith-Saint-Léger. Vieux-Condé. Wallers. Wattrelos. Wignehies.

DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS NATURELLES.	SUPERFICIE DES DÉPARTEMENTS.	POPULATION EN 1876.	CHEFS-LIEUX DE DÉPARTEMENT.	NOMBRE ET NOMS DES ARRONDISSEMENTS.	NOMBRE DES CANTONS ET DES COMMUNES; NOM DES AGGLOMÉRATIONS PRINCIPALES.	
					CANTONS.	COMMUNES.
	VOSGES, BASSINS DE LA MEUSE ET DE LA MOSELLE.					
	habitants.	hectares.				
Meuse. Barrois, Verdunois, Argonne, Woëvre,	623,000	294,050	Bar-le-Duc.	4. Bar-le-Duc. Commercy. Montmédy. Verdun.	28. Ligny-en-Barrois. Saint-Mihiel.	586.
Ardennes. Champagne, Argonne, Rethelois, Plateau de l'Ardenne.	523,000	526,800	Mézières.	5. Mézières. Rethel. Rocroi. Sedan. Vouziers.	31. Charleville. Fumay. Givet. Monthermé.	502. Nouzon. Revin.
Vosges. Vosges, Faucilles, Versant de la Saône, Versant de la Moselle.	608,000	407,080	Épinal.	5. Épinal. Mirecourt. Neufchâteau. Remiremont. Saint-Dié.	29. Charmes. Gérardmer. Rambervilliers. Raon-l'Étape	531.
Meurthe-et-Moselle. Vallées Lorraines, Toulois, Woëvre.	609,000	404,600	Nancy.	4. Nancy. Briey. Lunéville. Toul.	29. Baccarat. Longwy. Pont-à-Mousson. Saint-Nicolas.	596. Laxou.

FIN DE LA FRANCE.

Je dois une reconnaissance particulière à ceux qui ont bien voulu m'aider directement de leurs conseils et me faire parvenir des documents imprimés ou manuscrits pendant le cours de mon travail. En premier lieu, j'ai à remercier mes éditeurs, qui ont mis une obligeance sans bornes à me rendre service. M. Ernest Desjardins, dont le temps est si bien employé à des travaux de plus haute valeur, a consenti à revoir mes épreuves pour me signaler des erreurs et des omissions graves. Mon frère, M. Onésime Reclus, qui a vécu plus que moi dans l'intimité du sol de la France, de ses collines, de ses forêts, de ses ruisseaux, a lu aussi avant le tirage les feuilles imprimées.

Parmi les correspondants qui m'ont aidé de leurs conseils ou de leurs critiques, je tiens à citer aussi M. de Mortillet, pour les âges préhistoriques de la France ; MM. Joseph Nogaret, Charles Nogaret, Franz Schrader, Trutat, Paul Raymond, de Rochas, Calvet, pour les Pyrénées; MM. Monteils et Brousset, pour l'Hérault; MM. Cazelles et Grotz, pour le Gard; MM. Hippolyte Peut et Armand Reclus, pour le delta du Rhône; MM Delacroix et Robin, pour la Franche-Comté ; M. Vimont, pour l'Auvergne ; MM. Marchegay, Charles Botton, Letellié, pour la Saintonge ; M. Gambon, pour la Nièvre ; MM. Bringuier et Boyer, pour le Cher; MM. Célestin Port et Kirchberg, pour la basse Loire ; MM. Levot, pour le Finistère ; M. Auguste Botton, pour Saint-Malo; MM. Alfred Dumesnil et Eugène Noël, pour la Normandie ; M. Wacquez-Lalo, pour le département du Nord ; M. Plocq, pour Dunkerque et le littoral des Flandres; M. Charles Grad, pour les Vosges; M. Paul Guérin, pour les questions relatives à l'administration de la France. Je les prie de vouloir bien accueillir le témoignage de ma gratitude, et je remercie également du fond du cœur M. Ch. Schiffer, qui s'est dévoué à remplacer l'auteur absent pour surveiller la publication de l'ouvrage.

INDEX ALPHABÉTIQUE

B

C

H

I

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

TABLE DES CARTES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

FRANCE
DIVISÉE EN DÉPARTEMENTS

HACHETTE & Cie



PARIS. — IMPRIMERIE A. LAHURE
Rue de Fleurus, 9



